




3 1761 11650152 9









Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116501529>







241  
XC26  
-F59  
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 55

Wednesday, February 3, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 55

Le mercredi 3 février 1993

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*      *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

### RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), an inquiry into the state of the Canadian Economy

### CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une enquête sur l'état de l'économie canadienne

### WITNESSES:

(See back cover)

### TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993



## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



**MINUTES OF PROCEEDINGS**

WEDNESDAY, FEBRUARY 3, 1993  
(70)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 3:39 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Herb Gray, Steven Langdon, René Soetens and Greg Thompson.

*Acting Member present:* Darryl Gray for Clément Couture.

*Other Member present:* Benoît Tremblay.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses: From Informetrica:* Michael McCracken, President. *From the Conference Board of Canada:* Dr. James Frank, Vice-President and Chief Economist and Paul Darby, Director of Forecasting Analysis.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of an inquiry into the State of the Canadian Economy (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, December 9, 1992, Issue No. 52*).

Michael McCracken, from Informetrica and James Frank, from the Conference Board of Canada, each made a statement.

The witnesses answered questions.

On motion of René Soetens, it was agreed,—That the Committee print an additional 500 copies of the 17th Report concerning regulations and competitiveness.

The witnesses resumed answering questions.

At 6:21 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

**PROCÈS-VERBAL**

LE MERCREDI 3 FÉVRIER 1993  
(70)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 15 h 39 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Herb Gray, Steven Langdon, René Soetens, Greg Thompson.

*Membre suppléant présent:* Daryl Gray remplace Clément Couture.

*Autre député présent:* Benoît Tremblay.

*Aussi présents:* Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins: De Informetrica:* Michael McCracken, président. *Du Conference Board du Canada:* James Frank, vice-président et économiste en chef; Paul Darby, directeur, Prévisions et analyses.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit son examen de l'état de l'économie canadienne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 décembre 1992, fascicule n° 52*).

Michael McCracken, de Informetrica, et James Frank, du Conference Board du Canada, font chacun un exposé.

Les témoins répondent aux questions.

Sur motion de René Soetens, il est convenu,—Que le Comité fasse imprimer en supplément 500 exemplaires du dix-septième Rapport portant sur la réglementation et la compétitivité.

L'audition des témoins se poursuit.

À 18 h 21, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, February 3, 1993

• 1537

**The Chairman:** I call the meeting to order.

Today we are commencing with discussions and examination of various witnesses, inquiring into the state of the Canadian economy. We are hoping some of these witnesses can give us some information, perhaps enlighten us and inform us, on the current status of the economy and what we might be looking toward, and any suggestions or policy changes or policy advice they might be able to give us that we, in turn, could pass on to the government and the minister.

I would like to welcome the witnesses. First we have Mr. Michael McCracken, the President of Informetrica; and we have from the Conference Board of Canada, Dr. James Frank, Vice-President and Chief Economist; and Paul Darby, Director of Forecasting Analysis.

**Mr. Michael McCracken (President, Informetrica):** Thank you very much for the opportunity to meet with you. Perhaps we can at least start a discussion going on the state of the economy at the present time.

I am going to rip through rather quickly some charts I have prepared for you in the blue-covered document. Since the questions will follow both presentations, if you wish to make some notes or something, I will be happy to try to respond to them subsequently.

The first item of business is to determine what is the current state of play. As you know, there has been some confusion about whether we are still in a recession or in a recovery. The first chart attempts to give you at least some sense of the definitions, as well as the problem we face.

In a typical recession we usually have a V-shaped recovery or a V-shape to it, leading to a clear idea of first a recession, followed by a sharp recovery—it is recovery A in the diagram—followed by an expansion eventually when we have reached the previous level of output.

This time around growth has been very modest. Over the last year or year and a half it has been running at less than potential growth. Unemployment has continued to rise, and it was only recently that we entered a period you might think of as recovery B, which has been tentatively identified by Statistics Canada.

The key thing to keep your eye on is the gap between our actual performance and potential. In the period of time since the beginning of 1990, that gap has been widening until just very recently.

• 1540

Indeed, if you compare the recession this time to what had previously been our worst recession in depth and length, we may well find this recession, when the final numbers are assigned to it, has turned out to be the longest recession in

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 3 février 1993

**Le président:** La séance est ouverte.

Nous entamons aujourd'hui des délibérations et l'audition de divers témoins dans le cadre d'une étude sur l'état de l'économie canadienne. Il faut espérer que certains de ces témoins pourront éclairer notre lanterne sur la conjoncture économique et sur les perspectives d'avenir, et nous ferons des recommandations ou nous proposerons des changements de politique que nous pourrions à notre tour communiquer au gouvernement et au ministre compétent.

Je souhaite la bienvenue aux témoins. Le premier est M. Michael McCracken, président de la firme Informetrica; du Conference Board of Canada, nous entendrons M. James Frank, vice-président et économiste en chef, et Paul Darby, directeur, Prévisions et analyse.

**M. Michael McCracken (président, Informetrica):** Merci beaucoup de nous permettre de témoigner devant votre comité. Nous pouvons faute de mieux amorcer un débat sur la conjoncture économique telle que nous la connaissons.

Je vais passer brièvement en revue certains tableaux que j'ai préparés à votre intention et qui se trouvent dans le document à couverture bleue. Puisqu'il y aura des questions à la suite des deux exposés, si vous désirez prendre des notes ou autres, je serai heureux d'y répondre par la suite.

La première question à l'étude consiste à déterminer la conjoncture actuelle. Comme vous le savez, il y a eu une certaine confusion quant à savoir si la récession se poursuit ou si la relance économique a débuté. Le premier tableau vise à vous permettre de mieux comprendre les définitions ainsi que les problèmes auxquels nous sommes confrontés.

En période de récession typique, il y a en général une reprise en forme de V, ce qui indique clairement qu'il y a au départ une récession, suivie par une forte reprise—la courbe A dans le diagramme—suivie par une période d'expansion lorsque nous finissons par atteindre le niveau de rendement antérieur.

Cette fois-ci, la croissance a été très modeste. Depuis un an ou un an et demi, elle est inférieure au taux de croissance potentiel. Le chômage a continué d'augmenter et il y a très peu de temps que s'est amorcée la période que l'on pourrait appeler la reprise B, qu'a essayée de décrire Statistique Canada.

L'élément-clé sur lequel vous devez vous concentrer, c'est l'écart existant entre le rendement réel et le potentiel. Au cours de la période qui s'est écoulée depuis le début de l'année 1990, cet écart s'est élargi jusqu'à tout dernièrement.

En fait, si l'on compare la récession actuelle avec la pire que nous ayons connue jusqu'ici, tant en durée qu'en gravité, nous constaterons que, une fois terminés tous les calculs pertinents, la récession actuelle s'avère être la plus longue de



## [Texte]

the post-war period, even though it's not as deep in drop-off in output as occurred in the 1981-82 recession. Through October 1992, the latest data we have, we have not regained the level of output we had in March 1990.

The third chart describes another way in which the discussion often is framed, certainly in the public mind, and that is to look at the unemployment rate. In a period of recession or slow growth, or "slowth", as it's been called by some authors, the unemployment rate is rising. That certainly has described the Canadian condition till November 1992, when the unemployment rate hit a peak, so far, of 11.8%. In December there was a sharp drop in the unemployment rate, down to 11.5%.

Some would consider that as long as the unemployment rate is declining, that is a period of expansion or recovery where output is growing more rapidly than potential and where employment growth is more rapid than labour force growth. There will be a debate, although we're some distance from it, when we get down to, or if we get down to, 7% or 8% unemployment, whether that's as good as we can do, or whether we should be trying to go to what some of the older people will remember as full employment: something like 3% or 4%.

Another way of looking at this is to look at potential and actual output and the difference between potential and actual, or the gap. At the end of 1992 it appears the gap was about 9% of potential output; that is, we were operating 9% below the potential level. This would translate into something on the order of more than \$50 billion in 1986 dollars that we are essentially wasting. That's based on the conservative view that 1988 in fact was a good year in growth, or that the level of output in that year was potential. Some would argue that was not even the case, that we could have been doing much better even at that point.

But put the history aside, the challenge even at these levels, if we look out over the next eight or nine years to the end of the century, is that even if we grow at 4% per year from this point forward, we will not close the gap by 2000. If we grow at 5% per year, we will not close the gap until 1997. If we grow at 6% a year, we'd close that gap in 1995. The point is we're some distance away, and if we take our current forecast or one of our recent forecasts, with current policies continued, we don't close the gap at all. In fact it remains between 6% and 8% of potential by the year 2000.

So that's the challenge from a policy viewpoint: either to find a way of rationalizing that continuation of a gap—that is, lowering the goals of this society—or finding a way of closing it, by creating an environment in which economic growth will be above the potential growth rate of roughly 3% for a sustained period.

## [Traduction]

la période d'après-guerre, même si elle n'est pas aussi grave du point de vue de la baisse de la production que celle de 1981-1982. Au mois d'octobre 1992, selon les données les plus récentes dont nous disposons, nous n'avions pas encore retrouvé le niveau de rendement de mars 1990.

Le troisième tableau décrit une autre façon d'aborder le problème, du moins dans l'esprit du public, à savoir en se penchant sur le taux de chômage. En période de récession ou de ralentissement économique, ce que certains auteurs appellent la «croissance sous le niveau potentiel», le taux de chômage est à la hausse. Il en a été ainsi au Canada jusqu'à novembre 1992, date où le taux de chômage a atteint un plafond, jusqu'ici du moins, de 11,8 p. 100. En décembre, le taux a sensiblement diminué, passant à 11,5 p. 100.

Certains ont tendance à croire que tant que le taux de chômage est à la baisse, c'est que nous connaissons une période d'expansion ou de reprise où le rendement augmente plus rapidement que le niveau potentiel et où la croissance de l'emploi est plus rapide à celle de la population active. Lorsque le taux de chômage sera retombé à 7 ou 8 p. 100, si cela se produit, car ce n'est pas pour demain, nous discuterons alors pour voir si nous devons nous contenter de cette situation ou s'il faut nous efforcer d'atteindre le plein-emploi, une notion que seuls les plus anciens peuvent se rappeler: un taux de chômage de l'ordre de 3 ou 4 p. 100.

On peut également examiner la situation en fonction du rendement actuel et potentiel et de la différence entre les deux, soit l'écart. À la fin de 1992, l'écart était apparemment environ de 9 p. 100 par rapport au niveau potentiel; autrement dit, notre rendement économique était inférieur de 9 p. 100 au niveau potentiel. Concrètement, cela représente un gaspillage de l'ordre de 50 milliards de dollars, en dollars de 1986. Ce chiffre se fonde sur l'opinion modérée selon laquelle l'année 1988 a été une bonne année de croissance, ou le niveau de rendement de cette année-là correspondait au niveau potentiel. Certains soutiendront que ce n'était même pas le cas et que nous aurions pu nous en tirer bien mieux, même à ce moment-là.

Mais laissons l'histoire de côté pour le moment. Même à ces niveaux-là, si nous envisageons les huit ou neuf prochaines années qui nous mèneront jusqu'à la fin du siècle, même si le taux de croissance est de 4 p. 100 par an à partir de maintenant, nous ne réussirons pas à combler l'écart d'ici l'an 2000. Si le taux de croissance est de 5 p. 100 par an, il faudra attendre 1997 pour que l'écart soit comblé. Grâce à un taux de croissance de 6 p. 100 par an, nous pourrions combler l'écart en 1995. Le problème, c'est que ce n'est pas pour demain et que si nous nous fions à nos prévisions actuelles ou à l'une de nos prévisions les plus récentes, et si nous continuons d'appliquer les politiques actuelles, nous ne comblerons jamais l'écart. En fait, en l'an 2000, l'écart sera encore de 6 à 8 p. 100 par rapport au niveau potentiel.

C'est donc l'enjeu qui existe du point de vue politique: ou on trouve une façon de rationaliser cet écart permanent—c'est-à-dire réduire les attentes de notre société—ou bien on trouve une façon de le combler, en créant un milieu où la croissance économique dépassera d'environ 3 p. 100 le taux de croissance potentiel et ce, pendant une période prolongée.



## [Text]

Let's look more closely at some of the major indicators of the outlook. All of these are conditional on a view, obviously, of what happens to the world economy, the U.S. economy, with some recovery; no major oil price shocks, no major wars or other disasters.

In this year, 1993, our current forecast is around 3.5% growth. Think of that as a range of 3% to 3.5%. As you recall, 2.5% was the forecast provided in the December economic statement of the Department of Finance, with stronger growth in 1994 and an average of roughly potential growth of about 3.1% in the 1995, 1996, 1997 period. This 1993 growth is being helped along by improvement in inventories, strong export growth, and some expansion on the investment front, continuing on in 1994.

## • 1545

On this next chart, interest rates are expected to, or assumed to, come down somewhat this year. With further easing from current levels, a prime rate of 6% or less by the end of the year is what we have in our forecast, and in 1994, a continuation of lower interest rates. We see long-term interest rates also moving down in the 1995-1997 period. Certainly this fits with some kind of sustainability in economic growth, but I would warn you not to bet against the Bank of Canada in the short term. And even with this lower interest rate picture that I've described, real interest rates in the Canadian economy may remain high compared to the 1960s and the 1970s.

On the next chart, in the inflation front in 1993 we're expecting some pick-up after the rather remarkable 1.5% growth in 1992, post the GST, and with the very weak economy. We're expecting in the order of 2.8% for CPI in 1993. There is some continuation of low inflation in the Canadian economy, but there is some pick-up in imported prices due to the depreciation that has occurred. We anticipate that to give us a somewhat higher consumer price index.

We expect in the 1994 period, and beyond, that inflation will be in the 2%, 2.5% range, which would keep it within the band that has been promulgated by the Bank of Canada and the Department of Finance.

Consistent with this view of growth and the underlying demographics of the Canadian economy, we anticipate the unemployment rate in 1993 showing very little progress from our current levels. Our average forecast for 1993 is 11.3%, which is the same average that occurred in 1992. December, as you recall, was at 11.5%. Further improvement is expected in 1994, and again some modest improvements in the 1995, 1996 and 1997 period. But we would require much more rapid economic growth than what we have laid out here to reduce the unemployment rate significantly, or you would have to find a way to substantially reduce participation rates or source population growth. A major change in immigration policy

## [Translation]

Voyons d'un peu plus près certains des principaux indicateurs de ces perspectives. Tout cela se fonde sur les hypothèses, cela va sans dire, relatives à la conjoncture économique mondiale, à l'économie américaine où l'on prévoit une certaine reprise; aucune fluctuation importante du prix du pétrole, aucune guerre sérieuse ni aucune catastrophe quelconque.

Pour l'année 1993, les prévisions actuelles sont de 3,5 p. 100 environ pour le taux de croissance. Il faut plutôt entrevoir une fourchette de 3 à 3,5 p. 100. Vous vous souvenez sans doute que dans l'exposé économique présenté en décembre par le ministère des Finances, on prévoyait un taux de croissance de 2,5 p. 100, ainsi qu'une croissance plus soutenue en 1994 et un taux de croissance potentiel moyen d'environ 3,1 p. 100 pour la période de 1995, 1996 et 1997. Les facteurs qui contribuent à la croissance prévue en 1993 sont l'amélioration des stocks, l'accroissement des exportations et une certaine expansion des investissements, jusqu'en 1994.

Dans le tableau suivant, on peut voir que les taux d'intérêt sont censés diminuer légèrement cette année. Selon nos prévisions, le taux préférentiel devrait atteindre 6 p. 100 d'ici la fin de l'année, soit une légère diminution par rapport au taux actuel, et en 1994, les taux d'intérêt seront toujours à la baisse. À long terme, nous prévoyons une nouvelle baisse des taux d'intérêt au cours de la période allant de 1995 à 1997. Cela s'inscrit évidemment dans le contexte d'une croissance économique durable, mais je vous conseille vivement de ne pas parier contre la Banque du Canada à court terme. Même avec des taux d'intérêt aussi bas que ceux dont je viens de parler, les taux d'intérêt réels de l'économie canadienne risquent de rester élevés par rapport à ceux des années soixante et soixante-dix.

Dans le tableau suivant, en ce qui concerne l'inflation en 1993, nous prévoyons qu'une légère hausse suivra la croissance assez remarquable de 1,5 p. 100 que l'on a connue en 1992 après l'adoption de la TPS et malgré une économie très faible. Nous prévoyons une augmentation de l'ordre de l'ordre de 2,8 p. 100 de l'IPC en 1993. L'inflation reste faible dans l'économie canadienne, mais le prix des importations a légèrement augmenté dû à la diminution de la valeur du dollar. Il faut s'attendre que de ce fait, l'indice des prix à la consommation augmente légèrement.

En 1994 et pendant les années suivantes, nous prévoyons que l'inflation sera de l'ordre de 2 à 2,5 p. 100, ce qui est conforme à la fourchette établie par la Banque du Canada et le ministère des Finances.

Conformément à ces hypothèses de croissance et aux facteurs démographiques sous-jacent de l'économie canadienne, nous prévoyons que le taux de chômage en 1993 sera assez stable par rapport au niveau actuel. Nous prévoyons un taux moyen de 11,3 p. 100 pour l'année 1993, soit la même chose qu'en 1992. Vous vous souvenez sans doute que le taux de chômage était de 11,5 p. 100 en décembre dernier. On s'attend à de nouvelles améliorations en 1994 et là encore, à de légers progrès au cours de la période 1995 à 1997. Il faudra toutefois que la croissance économique soit beaucoup plus rapide que ce que nous avons prévu si nous voulons que le taux de chômage diminue



[Texte]

would change source population growth. We are forecasting that the participation rates will come back somewhat from the rather sharp drop they've had in the last two years. If that doesn't occur, that will make getting the unemployment rate down a little easier, although it reduces the potential level of output that is attainable in the Canadian economy.

Going to the next chart on federal government balance, on a national accounts basis, we would expect in 1992 that this would be roughly \$29 billion. We expect some improvements in 1993, with the deficit declining to about \$27 billion, with a stronger economy and lower interest rates helping in that regard. The delay of the unemployment insurance premium hike, which was made in the December statement, will, however, add some \$3 billion to the deficit in 1993. In 1994 we see an improvement, with declining interest rates and stronger growth; and in 1995, 1996 and 1997, more good news on the federal deficit problem.

The context of this forecast for the exchange markets is a view that we have seen the decline in 1992, and that in 1993 through 1997 the best forecast, at least at this juncture, is for a continuation roughly where we are now, a 79¢ dollar. Our current exchange rates, certainly at the beginning of 1992, were over-valued. We think, though, that the desire to keep the inflationary shocks, of one-time shocks, from a depreciation preclude much more use of a lower dollar at this time.

• 1550

One of the key areas that is most bothersome about the current period, as we move into a recovery, is the substantial decline in real per capita disposable income. This has been a result of slowing growth in wages, higher unemployment, and then higher UI premiums and taxes eating into that income. In 1993 we are expecting some modest improvement in per capita terms, roughly 1%, and again in 1994 some modest improvement in that same order of magnitude. The continuing fiscal restraint keeps that growth muted. In 1995, 1996, 1997, again without major changes in policy, that growth in real disposable income stays under 1% on a per capita basis. This means consumer expenditure is not an engine of growth in the particular recovery expansion we are currently looking at. Indeed, with its accounting for roughly 60% of the economy, it acts, if you will, as a damper or a fly wheel on any kind of major growth.

[Traduction]

sensiblement, faute de quoi il faudra trouver une façon de réduire considérablement les taux d'activité ou la croissance de la population source. Une modification importante de la politique d'immigration aurait une incidence sur la croissance de la population source. Selon nos prévisions, les taux d'activité se stabiliseront après avoir diminué considérablement au cours des deux dernières années. Si ces prévisions ne se réalisent pas, on peut s'attendre que le taux de chômage diminue encore, même si du même coup, le niveau de rendement potentiel de l'économie canadienne diminue également.

Passons maintenant au tableau suivant, sur la balance du gouvernement fédéral. D'après les comptes nationaux, nous prévoyons qu'elle sera de l'ordre de 29 milliards de dollars en 1992. Nous escomptons quelques améliorations en 1993, année où le déficit diminuera pour tomber à 27 milliards de dollars, la relance économique et la baisse des taux d'intérêt contribuant à atteindre cet objectif. Le report de la hausse des cotisations d'assurance-chômage, annoncé dans l'exposé économique de décembre, ajoutera toutefois près de 3 milliards de dollars au déficit en 1993. L'année suivante, on s'attend à une amélioration, c'est-à-dire une baisse des taux d'intérêt et une plus forte croissance économique; en 1995, 1996 et 1997, la situation s'améliore encore sur le plan du déficit fédéral.

Les prévisions relatives aux marchés des changes se fondent sur l'hypothèse que le marasme a eu lieu en 1992 et que, de 1993 à 1997, on peut s'attendre au mieux, du moins pour le moment, au maintien du dollar à sa valeur actuelle, soit 79¢ US. Nos taux de change actuels, en tout cas au début de 1992, étaient surévalués. Nous estimons toutefois qu'il convient d'éviter les pressions inflationnistes ou ponctuelles susceptibles de découler d'une nouvelle dépréciation du dollar canadien.

L'un des problèmes les plus épineux auquel nous nous heurtons au moment où nous abordons une période de reprise est la diminution considérable du revenu réel disponible par habitant. Cela est dû à la faible croissance des salaires, à l'accroissement du chômage et à l'augmentation des cotisations d'assurance-chômage et des impôts qui grèvent encore ce revenu. En 1993, nous prévoyons une légère amélioration du revenu par habitant, d'environ 1 p. 100, et à nouveau en 1994, une nouvelle amélioration du même ordre. La poursuite de la politique d'austérité financière entrave cette croissance. En 1995, 1996 et 1997, en l'absence de modifications importantes de la politique, la croissance du revenu réelle disponible continuera d'être inférieure à 1 p. 100 par habitant. Il s'ensuit que les dépenses à la consommation ne sont pas le moteur de la croissance au cours de la période de reprise qui se dessine à l'horizon. En fait, ces dépenses, qui comptent pour environ 60 p. 100 de l'économie, ont un effet d'étranglement ou de volant, si l'on veut, sur la croissance économique.

## [Text]

Improvements in the balance of payments over the next four or five years are very modest, running plus or minus a few billion around \$30 billion. The good news is that it is stable. It is not continuing to expand as it has over the last three or four years. On the other hand, it still remains a substantial percentage of output, will continue to be a source of foreign borrowing, and may be a potential problem.

Looking at the employment situation in the next chart, the lack of a strong recovery in employment has led some people to label this a jobless recovery. However, I would like to draw your attention to the sudden pick-up in employment in the fourth quarter of 1992. About 83,000 more were employed in that period compared to the previous quarter. Indeed, it is that finally seeing some improvement in the employment situation is one of the reasons Statistics Canada has become more optimistic about the economy and has indicated that the recession is over and a recovery has begun.

The press coverage on that was somewhat disappointing. The notion of a recession being over is best described as that you have stopped falling. It does not mean anything more than that. We are just now entering a period in which one could begin to get up from that floor. That you would call a recovery. So it is not surprising that people do not feel better. The only good news is that things are not getting worse. That would have been a more accurate portrayal of what Statistics Canada was trying to communicate.

On a regional basis, looking at the unemployment rates by province in the last recession and this one, I might note that some provinces started earlier in the last recession and stayed after the recession was over. The unemployment rate rose in this country by almost 6%, 5.9%, from the start to the end of the recession, Ontario rising that same magnitude, some 6.2%.

In this particular recession it has been rather unusual, with only Ontario starting much earlier, in April 1989, with a rise in the unemployment rate that continued. Most of the other provinces continued to experience declining unemployment rates, and aggregate Canadian economy had not experienced any change in the unemployment rates, or any rise.

Through December of 1992, the latest numbers we have available on the unemployment rate, the total rise has been about 4.3% in Canada, Ontario experiencing about 6.3% over that period, more than they had in the 1981-82 recession, even though the national recession was milder, whether looked at by output or by changes in the unemployment rate. So this one has a somewhat different regional pattern to it than the last time around.

That is our forecast. What are the concerns that go with that? The question remains whether this recession is really over. We have not yet recovered the previous levels of output, so if we do fall back sharply, it would be seen as a continuation of the last recession.

## [Translation]

Au cours des quatre ou cinq prochaines années, on va enregistrer de légères améliorations dans la balance des paiements, laquelle se situera à plus ou moins 30 milliards de dollars. La bonne nouvelle, c'est qu'elle est stable. Elle ne va pas continuer d'augmenter comme elle fait depuis trois ou quatre ans. Par ailleurs, elle continue de représenter une forte proportion du rendement, tout en constituant une source d'emprunt étranger, ce qui risque de causer des problèmes.

Le tableau suivant fait état des niveaux d'emploi. L'absence de forte reprise de l'emploi a incité certaines personnes à parler en l'occurrence d'une reprise sans emplois. Toutefois, j'attire votre attention sur la hausse soudaine du nombre d'emplois au cours du quatrième trimestre de 1992. Pendant cette période, il y avait 83 000 personnes de plus qui avaient un emploi que pendant le trimestre précédent. En fait, c'est parce qu'on a enregistré une légère amélioration dans le domaine de l'emploi que Statistique Canada a fini par faire preuve d'un peu plus d'optimisme face à notre économie, en déclarant que la récession était terminée et que la relance avait débuté.

La réaction dans la presse à cette annonce a été plutôt décevante. Lorsqu'on dit que la récession est terminée, cela veut dire que l'on a cessé de connaître des chiffres à la baisse, et rien de plus. Nous amorçons à peine une période où l'on peut commencer à se relever. C'est ce qu'on appelle une reprise. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les gens ne soient pas plus encouragés. La seule bonne nouvelle, c'est que les choses ne vont pas empirer. C'est une description plus exacte de ce que Statistique Canada a essayé de nous faire comprendre.

Sur le plan régional, si l'on considère les taux de chômage par province au cours de la dernière récession et de celle-ci, je signale que certaines provinces ont été touchées plus que d'autres au cours de la dernière récession et ont mis plus longtemps à s'en relever. Le taux de chômage a augmenté dans notre pays de presque 6 p. 100, plus exactement 5,9 p. 100, entre le début et la fin de la récession. En Ontario seulement, le chômage a augmenté de près de 6,2 p. 100.

Quelque chose d'inhabituel s'est produit au cours de cette récession, puisque seul l'Ontario a enregistré beaucoup plus tôt, soit en avril 1989, une augmentation du taux de chômage qui s'est maintenue. La plupart des autres provinces ont continué à enregistrer une diminution des taux de chômage, et pour l'ensemble de l'économie canadienne, il n'y a eu aucune fluctuation ni augmentation des taux de chômage.

Au mois de décembre 1992, pour lequel nous disposons des données les plus récentes relativement au taux de chômage, l'augmentation totale était d'environ 4,3 p. 100 au Canada, l'Ontario enregistrant une hausse de 6,3 p. 100 au cours de cette période, soit plus qu'au cours de la récession de 1981-1982, même si la crise économique, au niveau national, était moins grave, que ce soit sur le plan du rendement ou des fluctuations du taux de chômage. Cette récession a donc eu une incidence régionale différente que la précédente.

Voilà nos prévisions. Quels sont les risques à court terme? Reste à savoir si la récession est vraiment terminée. Nous n'avons pas encore atteint les niveaux de rendement antérieurs, de sorte qu'en cas de régression brutale, on pensera qu'il s'agit de la continuation de la dernière récession.



[Texte]

[Traduction]

• 1555

It is my view that it is over, that the U.S. economy now has a recovery under way and a set of policies in place that may be helpful to sustaining that recovery. This suggests that the Canadian economy may well participate in some form of recovery, as well.

Will there be further interest rate declines? No one knows. Certainly a strong view would be that real interest rates must decline for any kind of stability to return to debt ratios and to the financial system, but we have not been pleasantly surprised over the last decade by the speed with which monetary policy has eased.

On the financial system side, the U.S. financial system still is in trouble. Banks are in trouble in all regions. Real estate projects are in jeopardy. Similar problems exist in Canada. All we can do is continue to pray that the termites in the roof will continue to hold hands.

Then of course we have our unique Canadian foibles where we are concerned about further fall-out from the constitutional debate hampering any attention to the economy, or the ongoing federal-provincial wrangling preventing any coordination of policy in a meaningful way.

Those are really the formal remarks I wanted to make to you, and I hope that will give you a sense of our take on the current state of the economy. The cartoon is to complete your collection.

Thank you.

**The Chairman:** Thank you very much.

Perhaps I could ask you, Mr. Frank, to give your opening remarks, and then I'll get an indication, as I'm sure I will along the way, and we'll start the questioning from the members. Please go ahead.

**Dr. James Frank (Vice-President and Chief Economist, Conference Board of Canada):** Thank you very much. My colleague and I are of course pleased to have a chance to talk to this committee. We've done this in the past.

As you probably know, the Conference Board is one of the leading forecasters in Canada. We do a lot of quarterly forecasting for our members, one of which is the Government of Canada.

I'm going to make some comments about the Canadian outlook. You have material before you on it. My colleague, Paul Darby, will be able to address any questions you wish to make in connection with the provincial outlook. We've just completed our update on that. Before I do that, though, I want to tell you a little bit about the Conference Board.

We are a private-sector, not-for-profit research corporation, and we're funded by business, government, labour associations, and so on. Our mission is to be the leading private-sector applied-research institution in Canada, and we are dedicated to enhancing the competitiveness of Canadian organizations within the global economy.

A mon avis la récession est terminée; la relance économique américaine a été amorcée et le gouvernement des États-Unis a adopté des politiques qui soutiendront peut-être cette relance. Tout cela semble indiquer que l'économie canadienne pourrait elle aussi connaître une certaine relance.

Y aura-t-il d'autres baisses des taux d'intérêt? Nul ne le sait. De nombreux experts sont d'avis que la stabilité des coefficients d'endettement et du système financier ne sera possible que s'il y a une baisse des taux d'intérêt réels; cependant, au cours des 10 dernières années, nous avons été déçus parce que la politique monétaire met beaucoup de temps à s'adapter aux changements de circonstances.

Pour ce qui est du système financier, le système américain éprouve toujours des problèmes. Les banques dans toutes les régions du pays éprouvent des problèmes. Les projets immobiliers sont en péril. Des problèmes semblables existent au Canada. Tout ce que nous pouvons faire c'est toucher du bois.

Evidemment, il ne faut pas oublier les facteurs qui ne se trouvent qu'au Canada: nous nous préoccupons des répercussions du débat constitutionnel qui pourrait dissuader le gouvernement d'accorder à l'économie l'attention qu'elle mérite; nous craignons également que les conflits entre le gouvernement fédéral et les provinces empêchent les gouvernements d'assurer une bonne coordination de leur politique.

Ceci termine les commentaires que je voulais faire à votre comité; j'espère que j'ai pu vous donner une bonne idée de notre interprétation de la conjoncture économique actuelle. J'ai apporté une petite caricature pour l'ajouter à votre collection.

Merci.

**Le président:** Merci beaucoup.

Monsieur Frank, je vais vous demander de présenter votre exposé; nous passerons ensuite à la période de questions car les députés qui désirent poser des questions m'auront signifié leur intention d'ici là. Allez-y.

**M. James Frank (vice-président et économiste en chef, Conference Board of Canada):** Merci beaucoup. Mon collègue et moi sommes très heureux d'avoir la chance de comparaître devant votre comité; ce n'est d'ailleurs pas la première fois.

Comme vous le savez sans aucun doute, le Conference Board est un des principaux prévisionnistes au Canada. Il fournit des prévisions économiques trimestrielles pour ses membres, comme le gouvernement du Canada.

J'aimerais faire quelques commentaires sur la conjoncture canadienne. Vous avez en main des documents qui portent sur cette question. Mon collègue, Paul Darby, pourra répondre à vos questions sur la conjoncture économique des provinces. Nous venons de terminer notre mise à jour sur cette question. J'aimerais d'abord vous dire quelques mots sur le Conference Board.

Le Conference Board est un organisme de recherche privé, sans but lucratif, dont les activités sont financées par les entreprises, les gouvernements, les syndicats et d'autres institutions. Il a pour mission d'être le principal institut de recherche appliquée au Canada qui soit consacré à l'amélioration de la compétitivité des organisations canadiennes au sein de l'économie mondiale.

## [Text]

In all of our work we're guided by a number of principles. The most important for our purposes today is that we are an objective, independent, and non-policy prescriptive organization. This means that we undertake research and analysis on issues, such as tax reform or budgets, without being prescriptive or making recommendations. Our aim is to inform our members—people like yourselves, of course—of what we think is going to happen in the future and to help people to make decisions in managing their affairs and their businesses.

Given this principle, in our remarks today we are not going to be making any recommendations or lobbying for any particular point of view. What we are hoping is that the information we provide you today will be seen as useful as you go through your deliberations.

We believe economic growth is improving, and we are relatively optimistic about the future. We see very little likelihood of any setback in 1993. We expect growth of about 3% to 3.5%, inflation around 2.5%, and the unemployment rate around 11%.

The strength on the domestic scene comes from consumer spending coming back into the marketplace as interest rates decline over the next six months and as ongoing reductions in debt lead to increased discretionary spending powers—people refinance their debt.

Despite this improvement, we have to say this is a very slow recovery—I think that's nothing new to you—and unemployment is going to remain very high and improve only slowly. In fact, it will take us 16 quarters to get back to the level of employment we were at before we started this recession. When you look at GDP, it will take us 12 quarters to recover fully. We expect that to occur, as we sit here today in the first quarter of 1993.

A lot of factors affect the value of the currency. I want to make a couple of comments on that. These factors of course range from perceptions of foreigners and Canadians regarding our political and economic policy stance, size of our deficits, current account issues, and monetary and structural economic policy changes.

• 1600

Over the last six months or so, international investors in the international community became much more aware of what was going on in Canada and the uncertainty that surrounds our political future. We added to this the heightened uncertainty that arises as we head into the next federal election.

At the very least we know that international investors are twitchy about uncertainty and we are going to have our share of that over the coming year. I think this has to colour any outlook that we present to you and also any conclusions that you draw opposite the policy stance you want to take.

We think wide spreads are going to have to prevail between Canadian and U.S. rates in order to allow us to borrow the money that is needed to finance the existing government debt, which totals about \$600 billion. The fact is

## [Translation]

Nous nous laissons guider, dans nos travaux, par un certain nombre de principes. Celui que l'on ne doit pas oublier aujourd'hui est que nous sommes une organisation objective indépendante et non normative. Cela veut dire que nous effectuons des recherches et des analyses sur des questions, comme la réforme fiscale ou les budgets, sans être normatifs ou sans formuler de recommandations. Nous cherchons à renseigner nos membres—des gens comme vous évidemment—sur ce qui se produira d'après nous à l'avenir; nous voulons également aider les gens à prendre des décisions à l'égard de la gestion de leurs affaires et de leurs entreprises.

C'est pourquoi, aujourd'hui, nous ne formulerons aucune recommandation et nous n'essaierons pas de défendre un point de vue particulier. Nous espérons que les renseignements que nous fournirons aujourd'hui sauront vous aider dans le cadre de vos délibérations.

A notre avis, la croissance économique s'améliore et nous sommes relativement optimistes quant à l'avenir. Nous ne prévoyons pas vraiment de régression en 1993. Nous prévoyons que la croissance économique se chiffrera entre 3 p. 100 et 3,5 p. 100, l'inflation à environ 2,5 p. 100 et le taux de chômage à environ 11 p. 100.

Il y a certaines sources de force dans l'économie canadienne: les dépenses des consommateurs vont augmenter au cours des six prochains mois à la suite de la baisse des taux d'intérêt et la réduction des dettes personnelles fera augmenter le pouvoir d'achat des consommateurs: les Canadiens refinanceront leur dette.

Malgré cette amélioration, nous devons reconnaître que cette reprise est très lente—vous le saviez déjà—et le taux de chômage demeurera très élevé et ne diminuera que légèrement. En fait, il nous faudra 16 trimestres pour retrouver le taux de chômage qui existait avant le début de la récession. Pour ce qui est du PIB, il nous faudra 12 trimestres pour qu'il y ait pleine relance. Cette relance devrait s'amorcer au cours du premier trimestre de 1993.

Plusieurs facteurs influent sur la valeur de la monnaie canadienne. J'aimerais dire quelques mots à cet égard. Parmi ces facteurs, on retrouve évidemment l'interprétation par les étrangers et les Canadiens de notre situation politique et économique, l'ampleur de nos déficits, les questions touchant au compte courant, et les changements des politiques économiques et monétaires.

Au cours des quelque six derniers mois, les investisseurs internationaux sont devenus beaucoup plus conscients de ce qui se passait au Canada et de l'incertitude qui entoure notre avenir politique. Nous avons dû tenir compte également de l'incertitude accrue qui se manifeste en cette année d'élections fédérales.

Nous savons tout au moins que l'incertitude rend les investisseurs internationaux nerveux et que celle-ci ne diminuera pas au cours des 12 prochains mois. Je crois qu'il faut tenir compte de ce facteur dans les prévisions que nous présentons tout comme vous devez en tenir compte dans vos politiques.

Le Conference Board est d'avis qu'un écart important doit demeurer entre les taux canadiens et les taux américains afin de nous permettre d'emprunter l'argent nécessaire pour financer la dette actuelle du gouvernement, qui s'élève à



[Texte]

that our overall provincial and federal deficits in fiscal 1991-92 totalled \$56 billion, and our best estimate is that we will add another \$58 billion to that this year, the year that is about to conclude.

Since a fifth of this, or 20% of the federal debt, is held offshore and 40% of provincial debt is held offshore, it's obvious that we're going to have to require considerable inflows to cover refinancing. These inflows themselves are going to put some upward pressure on the currency, which we expect to rise gradually through this year, an average of about 81¢.

Trade is the leading determinant of recovery this year in—

**The Chairman:** Do you mean decline this year or—

**Dr. Frank:** No. I thought I said rise.

**The Chairman:** Rise to 81¢.

**Dr. Frank:** Towards 81¢ this year.

**The Chairman:** Okay.

**Dr. Frank:** Trade, exports of goods and services, is the major factor behind the improvement in Canada that we have. We have an economic performance in the U.S. of about 3%. We believe exports are going to grow between 5% and 6% this year, with strength coming in the housing sector, lumber exports, autos and parts exports, and we expect further improvement as we move on into 1994. So the trade sector is critical in our outlook.

Natural gas, chemicals, electricity, miscellaneous manufactured goods all constitute other sources of strength. So about 20% of our output is traded or exported, and this is the strongest growing sector that we have.

In spite of what we call a decent outlook for the coming year, there remains this problem of unemployment. We expect our unemployment rate to be over 11% this year. The fact that employment declined eight-tenths of a percent last year shows how serious the situation is. We expect slow reductions in the unemployment rate because of a number of things. I want to cover those, because we get asked this repeatedly on the speaking circuit and by our members.

First, of course, there has been a lot of restructuring and business bankruptcies. You know that they reached record levels again last year. It's going to take a while until these new businesses, which we know will of course replace the old ones, take hold and hire new people. It's going to be a slow process from that point of view.

Second, Canada invested very heavily in machinery and equipment over the past five years. We sort of had a mini investment boom, if you like. It means that output can be increased quite substantially without hiring new people. So

[Traduction]

environ 600 milliards de dollars. Le total des déficits provinciaux et fédéral pour l'année financière 1991-1992 s'élevait à 56 milliards de dollars, et nous croyons que ces déficits augmenteront d'au moins 58 milliards de dollars cette année, l'année qui prendra fin sous peu.

Puisqu'un cinquième ou 20 p. 100 de la dette fédérale et 40 p. 100 de la dette provinciale sont détenus par des étrangers, il est évident qu'il faudra avoir des apports de capitaux importants pour assurer le refinancement de la dette. Ces apports de capitaux exerceront des pressions à la hausse sur la monnaie, qui devrait augmenter progressivement cette année, jusqu'à environ 81c.

Le commerce représente un des facteurs principaux de la relance cette année en. . .

**Le président:** Parlez-vous d'une baisse cette année ou. . .

**M. Frank:** Non, j'ai cru que j'avais parlé d'une augmentation.

**Le président:** Une augmentation pour passer à 81c.

**M. Frank:** Environ 81c. cette année.

**Le président:** C'est bien.

**M. Frank:** Le commerce, les exportations de biens et de services, représente le principal facteur à l'origine de l'amélioration économique qui existe au Canada. La performance économique aux États-Unis est d'environ 3 p. 100. À notre avis, les exportations augmenteront d'entre 5 et 6 p. 100 cette année, tout particulièrement dans le secteur de l'habitation, du bois d'oeuvre, de l'automobile et des pièces automobiles; cette croissance devrait se poursuivre jusqu'en 1994. Ainsi, le secteur du commerce joue un rôle très important dans la conjoncture économique du pays.

Le gaz naturel, les produits chimiques, l'électricité, les produits manufacturiers divers représentent tous des points forts pour l'économie. Environ 20 p. 100 des produits fabriqués au Canada sont exportés, et c'est le secteur qui connaît la croissance la plus marquée au Canada.

En dépit de ce que nous appelons des prévisions encourageantes pour l'année prochaine, le chômage demeure un problème important. Notre taux de chômage devrait dépasser 11 p. 100 cette année. La baisse du taux de chômage de huit dixièmes de un pourcentage l'année dernière démontre à quel point la situation est grave. Pour diverses raisons, nous prévoyons de très lentes réductions du taux de chômage. Je veux vous parler de ces facteurs, parce que lorsque nous présentons des conférences et lorsque nous communiquons avec nos membres, on nous pose souvent cette question.

Tout d'abord, évidemment, il y a eu beaucoup de restructurations et de faillites. Vous savez que le nombre de faillites a atteint un niveau sans précédent encore une fois l'année dernière. Il faudra un bon moment avant que les nouvelles entreprises qui, comme nous le savons, remplaceront celles qui ont disparu, commencent à embaucher de nouveaux employés. Ce processus sera assez lent.

De plus, le Canada a beaucoup investi au cours des cinq dernières années dans le secteur de la machinerie et de l'équipement. Il y a eu ce que j'appellerais un mini boom des investissements dans ce secteur. Ainsi, la production peut

[Text]

there are large productivity gains that we see coming along. The participation rate we think is also going to tend to rise as the recovery takes hold. There are various estimates of this. . maybe 100,000 discouraged workers in Canada. These will come back into the marketplace when they perceive that the possibilities of getting a job are improving.

We expect very little growth in employment in the government sector over the next couple of years. Of course, the world economy is not doing particularly well and it is pulling us along in terms of overall trade. So those are the factors that lay behind our view that employment will be growing very slowly.

The serious nature of this in manufacturing has been a topic of a lot of conversation. We know that employment fell by about 4% last year. It's our view that it is impossible to be precise about the mix between structural and cyclical elements here. However, while we're forecasting modest growth in manufacturing employment throughout the 1990s, we will not regain the previous level until the turn of the century.

In this recession we lost, peak to trough, about 390,000 in manufacturing compared to 345,000 the last time. We think it's going to take us longer to recover. It took 8 1/2 years in the last recession, but we think it will be longer this time because of those factors that I have already mentioned to you. This is very important in the province of Ontario, because of course it's the area where our manufacturing is primarily based.

The fate of this outlook still lies in the hands of the consumer. Without question, weak employment growth makes for sluggish consumer spending and of course confidence. Our forecast is that interest rate cuts and gradually improving employment will trigger consistently stronger household spending, starting in the first quarter. We've seen evidence of that already as last year ended. We expect consumer spending to average about 2.3% this year, compared with only 0.9% last year. Nevertheless, this is very weak growth by historical standards.

The ongoing strength in consumer spending cannot be counted on unless we have a gradual lowering of the interest rates we are forecasting. We still expect about another 0.5% decline in treasury bill rates by June. That would be the trough, in our opinion.

[Translation]

augmenter de façon marquée sans qu'il y ait embauche de nouveaux employés. Il y aura donc à notre avis un accroissement marqué de la production. Le taux de participation augmentera de façon parallèle à la reprise de l'économie. Il existe diverses estimations à cet égard. . peut-être 100 000 travailleurs désabusés au Canada. Ces travailleurs chercheront à nouveau un emploi lorsqu'ils deviendront conscients du fait que les perspectives sont meilleures.

Nous ne prévoyons pratiquement pas de croissance dans le domaine de l'emploi dans le secteur public au cours des deux prochaines années. Evidemment, l'économie mondiale n'est pas très saine, et le Canada en ressent les effets, tout particulièrement au niveau des échanges commerciaux. C'est pourquoi nous pensons que l'emploi ne croîtra que très lentement.

On a beaucoup parlé de l'emploi dans le secteur de la fabrication. Nous savons que dans ce secteur, l'emploi a chuté d'environ 4 p. 100 l'année dernière. À notre avis, il est impossible de faire la distinction entre les éléments structurels et cycliques. Cependant, même si nous prévoyons une croissance modeste de l'emploi dans le secteur de la fabrication au cours des années quatre-vingt-dix, nous ne retrouverons le niveau d'avant la récession qu'au tournant du siècle.

Ou cours de cette récession, nous avons perdu, du début à la fin, environ 390 000 emplois dans le secteur de la fabrication, alors que nous n'en avions perdus que 345 000 lors de la dernière récession. À notre avis, la reprise sera plus lente cette fois-ci. Il nous a fallu huit ans et demi pour remonter la pente après la dernière récession, mais nous croyons qu'il faudra cette fois-ci plus de temps en raison des facteurs que j'ai déjà signalés. Cela est tout particulièrement important pour l'Ontario, parce que c'est évidemment dans cette province où se trouvent la majorité des manufactures.

C'est toujours le consommateur qui définit la conjoncture. Il est évident qu'une croissance très lente de l'emploi ne l'encourage pas à dépenser et nuire sa confiance. Le Conference Board est d'avis que les réductions des taux d'intérêt et une augmentation progressive du nombre d'emplois entraîneront une augmentation des dépenses des ménages, à partir du premier trimestre. Cette nouvelle tendance s'est déjà manifestée à la fin de l'année dernière. La croissance réelle des dépenses du consommateur devrait se chiffrer à 2,3 p. 100 cette année alors qu'elle ne s'élevait qu'à 0,9 p. 100 l'année dernière. Néanmoins, si l'on compare ces chiffres aux données historiques, il s'agit d'une croissance très lente.

• 1605

La tendance au chapitre de la croissance des dépenses des consommateurs ne se maintiendra que s'il y a une diminution progressive des taux d'intérêt, comme nous l'avons prévu. À notre avis, d'ici le mois de juin, il devrait y avoir une autre baisse de 0,5 des taux des bons du Trésor. Cela représenterait le creux de la vague, selon nous.



## [Texte]

Part of the sluggish recovery in consumer spending reflects employment growth of only 1.5% this year. That's 185,000 people. That's not large, obviously, for overall employment growth. Firms are reluctant to rehire, given this productivity gain I talked about. The investment that's taken place over the last five years allows them to expand output without rehiring as quickly as we might expect.

A positive influence on consumer spending in 1993 is going to come from the lagged effects of real wage gains last year. Wage increases exceeded the dramatic drop in inflation in 1992. This surprised everyone. It surprised us. But we think the story on real wage gains this year is not going to be the same, with only 1% growth forecast. It is very unlikely we are going to be surprised again, because business and unions are learning that inflation is lower and they're unlikely to put through increases that will exceed inflation this year. The stance of governments on the wage side will also work to ensure that real wage gains are going to be low. We've already seen the federal government's position on that.

Neither interest rates nor employment growth in late 1992 were moving in a direction that would have sustained consumer confidence, which had risen nicely throughout the year. In fact, in the fourth quarter, of course, our index of confidence dropped 11 points. A similar decline occurred in Ontario. The index dropped from 80 to 70. In Quebec the index dropped only a little, to 104, only 2 points. It was very surprising. There is still a high level of confidence in Quebec. Confidence dropped 12 points on the prairies, 7 points in B.C. The bottom fell out of it in Atlantic Canada, with a decline of 26 points.

It's pretty clear Canadians don't have a particularly optimistic outlook about jobs, purchasing plans, and so on. Very much of it is driven by interest rate changes and employment changes.

The question we had to answer at the Conference Board is how seriously to take this confidence set-back. Our judgment right now is that it is not a major problem, because it occurred, we believe, primarily because of the problems we were having on the interest rate front in the last months of 1992. We thought in September 1992, when this started, it would be temporary, and in fact that was what we put into our forecast. We're looking at this set-back as a temporary aberration, really, and we expect to have a turnaround in the first quarter.

## [Traduction]

Dans une certaine mesure, la croissance léthargique des dépenses des consommateurs reflète la faible croissance de l'emploi, qui n'a atteint que 1,5 p. 100 cette année. Cela ne représente que 185 000 emplois. C'est évidemment pas beaucoup comme croissance globale. Les entreprises hésitent à embaucher de la main-d'oeuvre, compte tenu l'augmentation de la productivité dont j'ai déjà parlé. Les investissements qu'on a faits au cours des cinq dernières années permettent d'augmenter la production sans avoir à embaucher aussi rapidement qu'on aurait pu le penser.

Les effets tardifs de l'augmentation réelle des salaires l'année dernière aura une influence positive sur les dépenses des consommateurs en 1993. Les augmentations de salaire ont dépassé le taux d'inflation en 1992, qui avait chuté d'ailleurs de façon dramatique. Tout le monde a été surpris. Nous aussi. Cependant, les choses seront différentes cette année puisqu'on prévoit un taux de croissance de 1 p. 100 seulement. Il est fort peu probable que nous soyons surpris à nouveau, parce que les entreprises et les syndicats se rendent compte que l'inflation est plus faible et qu'ils ne pourront pas accorder d'augmentations qui dépasseront le taux d'inflation cette année. La position des gouvernements à cet égard fera également en sorte que les augmentations salariales resteront faibles. Nous connaissons déjà la position du gouvernement fédéral à cet égard.

La tendance des taux d'intérêt et de la croissance de l'emploi à la fin de 1992 était telle qu'elle n'aurait pas su maintenir la confiance du consommateur, qui avait augmenté de façon marquée pendant l'année. En fait, pendant le quatrième trimestre, évidemment, notre indice de confiance a chuté de 11 points. Une baisse semblable a été enregistrée en Ontario. L'indice a baissé de 80 à 70. Au Québec, l'indice n'a baissé que légèrement pour s'arrêter à 104. Cela ne représente qu'une baisse de 2 points. Ce qui est fort surprenant. Il existe toujours un niveau de confiance élevé. L'indice de confiance a chuté de 12 points dans les Prairies, de 7 points en Colombie-Britannique. La chute la plus spectaculaire a été enregistrée dans les provinces de l'Atlantique où l'indice a périéclité de 26 points.

Il est évident que les Canadiens ne sont pas très optimistes à l'égard de la création d'emplois, des projets d'achat et ainsi de suite. Les changements au chapitre des taux d'intérêt et de l'emploi revêtent une importance primordiale.

Le Conference Board a dû se demander s'il fallait vraiment prendre cette chute de la confiance des consommateurs au sérieux. À notre avis, cela ne représente pas un problème important parce que cela s'est produit en grande partie en raison des problèmes que nous avons dans le domaine des taux d'intérêt au cours des derniers mois de 1992. Lorsque cela a commencé, en septembre 1992, nous pensions que ce ne serait que passager, et c'est d'ailleurs ce que nous avons dit dans nos prévisions. Cette régression n'est, à nos yeux, qu'une aberration temporaire; nous prévoyons une reprise pendant le premier trimestre.

## [Text]

The interesting thing about this turnaround question is that business confidence also experienced some volatility as we ended the year. The third-quarter index dropped eight points, but it recovered and bounced back nine points in the fourth quarter. So we went down, we came back up.

There has been, though, a steady improvement in each quarter from the results of the past two years. Now about 60% of businesses that responded to our survey expect their business conditions to improve in the next six months. This compares with 40% a year ago. So the mood in the business community is a lot different now from what it was just a year ago.

When we combine this perspective about the future and the fact that corporate profits did not really improve in 1992, we have a very weak investment outlook in general. Keep in mind that corporate profits are volatile and while we expect growth of about 20% this year, it's not going to lead to much pick-up in investment. The recession hit business and consumers very hard. Corporate profits declined about \$35 billion from the peak reached in 1988. We don't think they'll get back to a peak for four or five years.

Several factors are behind this outlook for slow growth in corporate profits. The key ones have to do with very slow volume growth in consumer spending because of slow disposable income growth, and of course a slow performance in the world economy and no signs at all of a raw-materials or primary-product price boom.

Offsetting this, of course, is the strong impact on profits from depreciation. This helps virtually all our exporting industries, especially those with products priced in U.S. dollars. It's going to have a major impact on corporate profits.

Lower mortgage rates and improving general confidence levels we think are going to lead to a pick-up in housing starts this year. This is the other bright spot for Canada. We have a bright spot in trade, a bright spot in housing. We're expecting a 7% increase in residential construction this year and that follows along with contributing a lot to the overall growth rate.

The near-term outlook for plant and equipment spending is very weak. The major reason is non-residential construction. Spending declined last year by 11%. We're still forecasting another decline this year of 4%, so investment in non-residential construction is just going nowhere.

## [Translation]

Il est intéressant de noter que l'indice de confiance des entreprises a été caractérisé par une certaine volatilité à la fin de l'année. Pendant le troisième trimestre, l'indice a chuté de 8 points, puis a remonté de 9 points pendant le quatrième trimestre. Il a donc baissé puis remonté.

Il y a cependant eu une amélioration soutenue à chaque trimestre si on compare les chiffres aux résultats enregistrés au cours des deux dernières années. Environ 60 p. 100 des entreprises qui ont répondu à notre sondage prévoient que leur situation s'améliorera au cours des six prochains mois. L'année dernière, seulement 40 p. 100 des entreprises étaient aussi optimistes. Les chefs d'entreprise ne sont donc pas aussi pessimistes qu'ils l'étaient l'année dernière à la même époque.

Cette perspective quant à l'avenir et le fait que les bénéfices des sociétés n'ont pas vraiment augmenté en 1992 nous poussent à croire que dans l'ensemble, les investissements ne seront pas très importants. N'oubliez pas que les bénéfices des sociétés fluctuent et même si nous prévoyons une croissance d'environ 20 p. 100 cette année, il n'y aura pas vraiment d'augmentation marquée des investissements. Les consommateurs et les entreprises ont été durement ébranlés par la récession. Les bénéfices des sociétés ont chuté d'environ 35 milliards de dollars après avoir atteint un sommet en 1988. À notre avis, il faudra quatre à cinq ans pour qu'on atteigne à nouveau ce niveau.

Plusieurs facteurs nous poussent à croire que la croissance des bénéfices des sociétés sera faible. Les principaux sont la croissance très lente des dépenses des consommateurs en raison de la stagnation du revenu disponible, le faible rendement de l'économie mondiale, bien sûr, et le fait que rien ne laisse entrevoir une montée en flèche des prix des produits bruts et des matières premières.

L'impact puissant de la baisse de la valeur du dollar sur les bénéfices vient compenser cela. Cela facilite la tâche à pratiquement toutes nos industries exportatrices, tout particulièrement celles dont le prix des produits est établi en dollars américains. Cela aura une incidence marquée sur les bénéfices des sociétés.

À notre avis, des taux hypothécaires plus faibles et une amélioration des niveaux de confiance entraîneront une augmentation des mises en chantier domiciliaires cette année. C'est là l'autre lueur d'espoir du Canada. Nous en avons une dans le secteur du commerce et l'autre dans le secteur de l'habitation. Nous prévoyons une augmentation de 7 p. 100 des mises en chantier résidentielles cette année, ce qui contribuera énormément à renforcer le taux de croissance de l'économie dans son ensemble.

À moyen terme, les dépenses d'immobilisation et d'outillage resteront très faibles, surtout en raison de la morosité du secteur de la construction non domiciliaire qui a enregistré une baisse des dépenses de 11 p. 100 l'an dernier. Nous prévoyons pour cette année une baisse additionnelle de 4 p. 100, de sorte que l'investissement dans la construction non domiciliaire marque le pas.



## [Texte]

The outlook for overall energy investment is very poor. The forecast for non-energy machinery and equipment investment is a bright spot. As I mentioned earlier, we had a bit of a mini boom in machinery and equipment investment in the late 1980s. Much of this arose because of the attempt to try to remain or enhance competitiveness, and this has certainly not gone away in any way at all.

Let me turn now to the issue of the government's fiscal position, because I think this is, of course, one of the main challenges that you people face as parliamentarians.

From a revenue perspective, our employment and wage growth outlook leads us to forecast a gain of 5% in personal income in 1993. This is twice the rate of growth as in 1992. Thus, the base for personal income tax collections will increase more quickly this year and then again in 1994, helping to alleviate the serious budget deficits that all governments have.

Total personal income tax collections by the federal government should rise 3.5% to 4% this year, compared to about 4.5% last year. We also forecast a gain of about 5.5% GST revenues, compared to 2% last year, and it will be even stronger in 1994 for the GST. The bottom line is that 1993 should see a gradual improvement in the fiscal position of the federal and provincial governments from this source alone.

Because of the improvement in corporate profits this year and next, it means that federal income taxes paid by corporations should increase approximately, in our forecasts at least, by 13%, after having remained unchanged last year. Again, the fiscal situation of governments should improve from this source in 1993.

So what's the problem? The recent announcement of increased deficits by the federal and provincial governments for the past and current fiscal years underlines the difficulty all governments have in deficit control during this recession and its aftermath. The situation will improve in 1993 but still remains the most challenging issue facing governments.

Without any further changes in policy, we think the federal deficit will be about \$30 billion in fiscal 1993-94, only \$4.5 billion lower than in fiscal 1992-93. The record during the 1980s suggests strongly that deficits do not come down as fast as they increase, despite the best efforts of government. With about \$115 billion added to our national debt in the past two years, it's clear that provincial and federal governments will be forced to continue with restraint measures for the foreseeable future. Even with this restraint in place, it is virtually certain that all governments will run deficits through to the end of this century.

## [Traduction]

Les pronostics ne sont pas encourageants pour l'investissement dans le secteur de l'énergie dans son ensemble. Quant à l'investissement pour l'achat de machinerie et d'équipement dans le secteur non énergétique, les perspectives sont encourageantes. Comme je l'ai dit plus tôt, nous avons eu un mini boum des investissements dans ce secteur à la fin des années quatre-vingts. Ces investissements avaient pour but de tenter de maintenir ou d'améliorer la compétitivité, et cette tendance se maintient.

Permettez-moi de passer maintenant à la situation budgétaire du gouvernement puisque c'est l'un des principaux défis qui se pose à vous, les parlementaires.

Les données sur les recettes, nos projections pour l'emploi et les règlements salariaux nous amènent à prévoir une progression de 5 p. 100 des revenus des particuliers en 1993. C'est un taux de croissance deux fois plus élevé qu'en 1992. Ainsi, l'assiette de l'impôt sur le revenu des particuliers augmentera plus rapidement cette année et croîtra encore en 1994, ce qui devrait contribuer à réduire quelque peu les graves déficits budgétaires enregistrés par les ordres de gouvernement.

Cette année, le total de l'impôt sur le revenu des particuliers perçu par le gouvernement fédéral devrait augmenter de 3,5 à 4 p. 100, comparativement à 4,5 p. 100 l'an dernier. Nous prévoyons aussi une augmentation d'environ 5,5 p. 100 des recettes provenant de la TPS, comparativement à 2 p. 100 l'an dernier, et la progression sera encore plus forte en 1994. Tout compte fait, la situation budgétaire des gouvernements fédéral et provinciaux devrait s'améliorer graduellement en 1993, grâce aux recettes provenant de cette seule source.

Puisque l'on prévoit une amélioration des bénéfices des sociétés pour cette année et l'an prochain, il devrait y avoir une augmentation de l'impôt fédéral sur le revenu des sociétés de l'ordre de 13 p. 100 au moins, alors que les recettes n'ont pas augmenté l'an dernier. Cela devrait aussi améliorer la situation budgétaire des gouvernements en 1993.

Où donc est le problème? Les gouvernements fédéral et provinciaux ayant annoncé récemment une augmentation des déficits pour l'exercice financier terminé et celui en cours, on apprécie mieux la difficulté qu'ont tous les gouvernements de contrôler le déficit pendant la récession et le début de la reprise. La situation devrait s'améliorer en 1993, mais la maîtrise de leur déficit restera l'objectif le plus difficile à atteindre pour les divers gouvernements.

Si aucun changement de politique n'intervient, nous croyons que le déficit fédéral atteindra 30 milliards de dollars environ pour l'exercice financier 1993-1994, soit 4,5 milliards de dollars seulement en-deçà du niveau atteint pour l'exercice financier 1992-1993. L'expérience des années quatre-vingts démontre clairement que les déficits augmentent plus rapidement qu'ils ne diminuent, et cela malgré les meilleurs efforts du gouvernement. La dette nationale s'étant alourdie de 115 milliards de dollars additionnels ces deux dernières années, il est manifeste que les gouvernements fédéral et provinciaux seront contraints de poursuivre leurs efforts de rigueur à plus ou moins long terme. Malgré les mesures d'assainissement budgétaire déjà prises, il est quasi certain que tous les gouvernements continueront d'afficher des déficits jusqu'à la fin du siècle.

[Text]

Our current outlook calls for a prime rate to average 7.5% this year and to rise gradually to 8% next year, as the economy improves. The latest cut to 6.75% just recently puts our forecast reasonably on track as far as interest rates are concerned. As you heard me say earlier, we expect about another half a point on treasury bills by June.

Our views on interest rates are conditioned by the anti-inflation policy stance of the Bank of Canada. Despite the obvious lack of concern at the moment on the inflation front, the fact is that there are reasons to expect inflation to pick up this year. Our forecast is for 2.6% on the consumer price index, up from 1.5% last year, as demand strengthens and the impact of depreciation is felt.

Now, this said, there is little doubt that the recession has shifted inflation onto a lower track for the time being. The slow-down in North American growth caused sustained deflation in raw materials and industry product prices. This was reversed in 1992, so we started to see those prices rising again after having fallen in 1990-91. As this recovery takes hold, we think there will be a general firming in prices and that we'll see some inflation from this source.

The critical question affecting credibility in international financial markets, which leads to this issue of our ability to finance our current debt levels, is the commitment of the government, as announced in the 1991 federal budget, to continue this inflation fight and meet the targets they had set.

• 1615

By forecasting a higher dollar by the time we get into 1995, the Conference Board continues to assume explicitly that this anti-inflation policy stance will be reflected in relatively wide spreads between Canadian and U.S. rates.

The inflationary effect of our current depreciation cannot be ignored in our view, even though inflation is low now. If these gains in lower inflation are partially lost through depreciation, then the benefits of tight money over the last three years will be short lived.

This is the reason that lies behind our view that the government will find it unpalatable to allow too much inflation to flow through the system because of this depreciation. The currency will be moved gradually upwards over the next couple of years, if not this year as well, as we are forecasting.

The idea here is that the impact on inflation in Canada, from the current depreciation we have experienced—it would add something like 1.5 to 2 points to inflation, from where we were starting already. You can see why of course we end up with inflation pushing 2.5% in 1993.

[Translation]

À l'heure actuelle, nous prévoyons que le taux préférentiel sera en moyenne de 7,5 p. 100 cette année et qu'il augmentera graduellement pour atteindre 8 p. 100 l'an prochain, en raison de la relance de l'économie. L'annonce récente d'une baisse à 6,75 p. 100 correspond d'assez près à nos projections relatives aux taux d'intérêt. Comme je l'ai dit plus tôt, nous prévoyons une baisse additionnelle de 50 points de base sur les bons du Trésor d'ici le mois de juin.

Nos prévisions des taux d'intérêt s'appuient sur la politique de lutte anti-inflation de la Banque du Canada. Bien que la progression du taux d'inflation soit moins préoccupante pour l'instant, le fait est qu'il faut s'attendre à une montée de l'inflation cette année. Nous prévoyons une progression de 2,6 p. 100 de l'indice des prix à la consommation, comparativement à 1,5 p. 100 l'an dernier, sous l'effet du renforcement de la demande et de la baisse de valeur du dollar.

Cela dit, il est assez clair que la récession a entraîné une modération du taux d'inflation qui se maintient. Le ralentissement du taux de croissance en Amérique du Nord a provoqué une déflation soutenue du prix des matières premières et des produits industriels. Cette tendance s'est renversée en 1992 de sorte que les prix ont amorcé leur remontée après le recul enregistré en 1990-1991. Quand la relance de l'économie sera plus solide, nous prévoyons que les prix se remettront à grimper de sorte que cela devrait exercer des pressions à la hausse sur le taux d'inflation.

Le principal facteur agissant sur notre crédibilité sur les marchés financiers internationaux, dont dépend notre capacité de financer les niveaux actuels d'endettement, est l'engagement du gouvernement, annoncé dans le budget fédéral de 1991, de poursuivre sa lutte contre l'inflation et d'atteindre les objectifs annoncés.

En annonçant une appréciation du dollar d'ici 1995, le Conference Board continue de supposer explicitement que cette politique de lutte contre l'inflation se traduira par des écarts relativement larges entre les taux d'intérêt canadiens et américains.

Même si le taux d'inflation est faible à l'heure actuelle, il ne faut pas, à notre avis, négliger de prendre en compte l'effet inflationniste qu'aura la baisse actuelle du dollar. Si cette baisse de la valeur du dollar gruge en partie les gains résultant de la faiblesse de l'inflation, alors les bienfaits de la politique d'encadrement du crédit ces trois dernières années seront de courte durée.

Voilà pourquoi nous prévoyons que le gouvernement sera réticent à accepter une relance trop forte de l'inflation alimentée par cette baisse de la valeur du dollar. Nous prévoyons donc que la valeur du dollar sera soutenue et poussée graduellement à la hausse au cours des années à venir, sinon à compter de cette année.

Nous calculons que la baisse de la valeur du dollar ferait grimper le taux d'inflation de 1,5 à 2 points par rapport au taux actuel. Ce qui explique notre projection d'un taux d'inflation qui frôlera la barre des 2,5 p. 100 en 1993.



[Texte]

We will be pleased to try to address any questions you may have. Thank you.

**The Chairman:** Perhaps I could start off by asking you a couple of questions on your last points.

When you talk about the dollar rising, you say that is based on the continuation of the anti-inflation policy of the government or the Bank of Canada—I guess the two combined. First of all, I would like to ask you your opinion of our susceptibility to the type of currency volatility we have seen in the European countries. Given what we have seen there, and given the world economic situation in terms of generation of savings or capital for borrowing, do you think it is realistic to...? You talked about our real interest rates being high. Given those factors, do you think it is realistic to expect any change in that? Perhaps you could address it in the perspective of the world, I guess, before we get down to the Canadian perspective.

**Dr. Frank:** It is of course an extremely complex issue, and to come to the first question about instability in Canada, I think anyone who would conclude that we are not vulnerable to the kind of volatility that happened in Europe did not read the tea leaves in the fall. We had an incredible amount of volatility in this country, partly associated with political events that we all know about, partly concerning announcement of deficits that were much higher than the international markets expected. So, yes, we are vulnerable. If you look at a graph of what happened to interest rates, you can see they were spiking upwards very sharply to try to offset the decline in the currency.

So, yes, we are vulnerable. In my opening comments I was trying to suggest to you that the next year is going to continue with that risk in place, because we will have a federal election, and it is very clear to foreigners in particular what kind of economic policy we would have with a new government.

Now, let's discuss the other question about a slightly strengthening currency. The reason that we have taken a somewhat contrary view, I suppose, in the sense that we are not of the opinion that the currency is going to continue to slide downhill, is that in our analysis of the Canadian dollar, we believe its purchasing power or parity or long-run value is approximately 83¢. If we ask ourselves what has happened in the past, say, three or four years that would lead the currency gradually to rise, it has to do with things like better inflation performance than the United States. We will have better inflation performance than they have for a while yet.

We have had a lot of structural change in this economy. I talked about the investment issue. We have been able to get over the GST, the free trade initial impacts. We are by and large past that in our view, and that leads us to think we should be able to increase our competitive position in the world and of course opposite the United States. So with the productivity gains we expect to happen, the structural change that has occurred, the fact that we will have better inflation

[Traduction]

Nous nous ferons un plaisir de tenter de répondre à vos questions. Merci.

**Le président:** Puis-je commencer par vous poser quelques questions sur vos dernières prévisions.

Quand vous parlez d'une appréciation du dollar, vous dites qu'elle suppose que le gouvernement ou la Banque du Canada—ou mieux les deux agissant ensemble—poursuivront leur lutte contre l'inflation. D'abord, j'aimerais vous demander si vous croyez que le dollar canadien est susceptible de connaître la même instabilité qu'ont connue les devises européennes. Compte tenu de la situation là-bas et compte tenu de la capacité de reconstituer les stocks d'épargne ou de capital des marchés financiers étant donné la situation économique mondiale, croyez-vous qu'il est réaliste...? Vous dites que nos taux d'intérêt réels sont élevés. Compte tenu de ces facteurs, croyez-vous qu'il est réaliste de prévoir un changement? Vous pourriez peut-être répondre d'abord dans le contexte de la conjoncture économique mondiale avant de parler des perspectives canadiennes.

**M. Frank:** C'est bien entendu une question extrêmement complexe. J'aimerais d'abord répondre à votre première question sur l'instabilité au Canada. À mon avis, ceux qui prétendent que nous ne sommes pas vulnérables au même genre d'instabilité enregistrée en Europe n'ont pas interprété correctement les présages. Nous avons connu une instabilité incroyable dans ce pays due en partie aux événements politiques que vous savez et en partie à l'annonce de déficits beaucoup plus élevés que ne l'avaient prévu les marchés internationaux. Ainsi, nous sommes vulnérables. Si vous vous reportez à un graphique de l'évolution des taux d'intérêt, vous constaterez des crêtes très marquées correspondant aux efforts faits pour soutenir la valeur du dollar.

Ainsi, oui, nous sommes vulnérables. Dans mon exposé, j'ai essayé de vous faire comprendre que ce risque persistera au cours de l'année qui vient, puisqu'il y aura une élection fédérale, et que les investisseurs étrangers plus particulièrement attendront de voir quelle sera la politique économique d'un nouveau gouvernement.

Parlons maintenant d'une légère appréciation du dollar. Nous avons pris en quelque sorte le contre-pied des autres conjoncturistes qui croient que le dollar continuera de perdre de la valeur parce que nous croyons que sa valeur à long terme ou sa parité de pouvoir d'achat est d'environ 83¢. Si nous analysons les facteurs qui sont traduits, ces trois ou quatre dernières années, par une appréciation graduelle de notre monnaie, nous constatons, entre autres, que nous avons mieux contenu la progression de l'inflation que les États-Unis. Nous continuerons pendant quelque temps encore à obtenir de meilleurs résultats qu'eux sur ce front.

De nombreux changements structurels ont été opérés dans l'économie canadienne. J'ai voulu parler des investissements. Nous avons réussi à absorber l'onde de choc de la TPS et de l'Accord de libre-échange. Nous avons grosso modo réussi à gérer l'adaptation, ce qui nous amène à croire que nous devrions pouvoir améliorer notre compétitivité sur la scène internationale aussi bien que par rapport aux États-Unis. Ainsi, nous prévoyons que les gains de productivité

[Text]

performance, and I think also the federal deficit will show considerable improvement—absent a problem with this political issue that would lead to rate interest rates bouncing up sharply—we see some upward pressure on the currency.

We are also not talking about anything like 88¢ or 89¢, which we at the time thought was clearly over-valued.

**The Chairman:** You spoke about provincial governments, and I am still on the same subject, the value of the dollar. You indicated that the degree of foreign borrowing in fact keeps the dollar up obviously, the inflow of that. Does that also assume that deficits are more or less going to be kept where they are now, or what assumptions have you made with regard to the overall deficit, not just the federal but the provinces' deficits as well?

• 1620

**Dr. Frank:** The Conference Board does not try to forecast collective deficits in a big way. When I said to you that the federal deficit would be about \$30 billion this year, that's based on our current outlook for the Canadian economy, income growth, and so on.

When we look at the record of the past three or four years for the provinces—let me just give it to you—in 1988-89 the collective deficit of the provinces was \$5.3 billion. In 1989-90 it was \$5 billion. We were stuck at \$5 billion when, if you remember, Ontario was really doing well. In 1990-91 we went to \$9.5 billion, so for practical purposes we doubled our deficit in one year. In 1991-92 we went to \$22.3 billion. We doubled it again, and our best guess right now is \$23.5 billion or \$24 billion.

If you project this off into the future, on the basis of our record in the past of being able to bring the deficits down through economic growth, it suggests to us that we're going to be stuck with fairly large deficits through the balance of the decade. That's why we're sort of emphasizing here that, even with a reasonably decent recovery, income growth is not strong enough to bring those deficits down quickly as we move through the decade.

**The Chairman:** Isn't the constraint that those deficits put on such things as government spending and social programs—the purchasing power that gets delivered to people by government—a drag that, if you like, is going to run against whatever economic growth you have in consumer spending from the private sector?

**Dr. Frank:** Absolutely, and this is why, as we look ahead for the next five or six years, we see governments generally being a fiscal drag, if you like, because we do not believe that we will be able to continue with the current policy stance indefinitely into the future. That means either we will see expenditure cuts or severe restraint—either way it sort of works out the same way—or tax increases. From an economic point of view, whether you increase taxes to offset these

[Translation]

anticipés, les changements structurels déjà intervenus, nos meilleurs résultats au plan de l'inflation et la maîtrise du déficit fédéral devraient exercer des pressions à la hausse sur le dollar canadien, à moins bien sûr que le débat politique entourant la compression du déficit fédéral ne provoque une remontée subite des taux d'intérêt.

Bien entendu, nous ne supposons pas un taux de change à 88c. ou 89c., puisque nous pensions à l'époque que le dollar était nettement surévalué.

**Le président:** Vous avez parlé des gouvernements provinciaux et je poursuis sur le même sujet, à savoir la valeur du dollar. Vous avez indiqué que l'ampleur de nos emprunts à l'étranger contribue à maintenir la valeur du dollar à un niveau élevé. Présumez-vous que les déficits vont plus ou moins continuer sur la même lancée; quelles hypothèses avez-vous formulées en ce qui concerne le déficit global, non pas uniquement le déficit fédéral mais également celui des provinces?

**M. Frank:** Le Conference Board n'est pas vraiment axé sur la prédiction des déficits collectifs. Lorsque j'ai dit que le déficit fédéral atteindrait environ 30 milliards de dollars cette année, je le faisais en me fondant sur les perspectives actuelles de l'économie canadienne, et sur le taux de croissance, etc.

La performance des provinces au cours des trois ou quatre dernières années—laissez-moi vous donner les chiffres—en 1988-1989, le déficit collectif des provinces s'élevait à 5,3 milliards de dollars. En 1989-1990, il atteignait 5 milliards de dollars. Nous étions bloqués à 5 milliards de dollars à l'époque où les choses en Ontario, vous vous en rappellerez, allaient bien. En 1990-1991, nous sommes passés à 9,5 milliards de dollars, donc, en un an, à toutes fins utiles, nous avons doublé notre déficit. En 1991-1992, le déficit est passé à 22,3 milliards de dollars. Encore une fois, le déficit a doublé et nous prévoyons actuellement un déficit de 23,5 ou 24 milliards de dollars.

Il ne faut pas oublier que par le passé, nous avons réduit nos déficits grâce à la croissance économique. Or, les prévisions actuelles nous portent à croire que nous serons écrasés par des déficits assez considérables jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix. C'est pourquoi nous tenons à souligner ici que même si la reprise est raisonnablement soutenue, le taux de croissance du revenu ne suffira pas à réduire rapidement les déficits au cours de la décennie.

**Le président:** La contrainte que représentent ces déficits sur les dépenses publiques et les programmes sociaux—le pouvoir d'achat que le gouvernement transmet à la population—ne constitue-t-elle pas une entrave à la croissance économique que pourraient générer les dépenses du consommateur dans le secteur privé?

**M. Frank:** En effet, et c'est pourquoi, si nous envisageons les cinq ou six prochaines années, nous constatons que d'une façon générale, les gouvernements devront s'en remettre au freinage fiscal car à notre avis, il ne sera pas possible de continuer indéfiniment la politique actuelle. Ainsi, cela signifie qu'il y aura soit une réduction des dépenses ou un resserrement généralisé—ce qui finalement donne à peu près la même chose—ou encore des



[Texte]

deficits or cut spending, you still have a contractionary effect on the economy. The incidents, or the people who get hurt, are quite different.

We're seeing what has been affectionately known as the down-loading of the federal issue to the provinces, through restraint and so on that has occurred over the past couple of years. It shows up pretty clearly in the results since 1991 in the federal and provincial deficits. I guess as we speculate, and this is just pure speculation, about the next five years, what we will see is the provinces forcing the issue to the municipalities.

We've already seen this in the case of hospital financing here in the province of Ontario. We're seeing it coming out of British Columbia, and I think we'll see a lot more of that over the coming five or six years as that issue is forced to the local level.

How do people respond to that? Are they prepared to pay more taxes to sustain the current levels of spending, or are they going to suggest that they're prepared to take less? I think we will see in the decade of the 1990s a very contentious decade, opposite issues of health, education and welfare spending in Canada, and I don't really see a way around that.

**Mr. Langdon (Essex—Windsor):** It seems to me that while both presentations recognized there are some signs of recovery and that even in a technical, economic sense it's certainly difficult to say that a recovery is not taking place—one wouldn't want to make that point—I found both presentations very bleak in terms of what kind of perspective we could look for over the next five years. I want to try to bring that out a little bit more fully if I could, by getting Mr. McCracken first, and Dr. Frank second, to give me a sense of the unemployment levels you expect to have, not in 1993 or 1994, but in the 1995–1997 period, given the fairly limited growth levels which are going to be achieved according to your perspectives.

• 1625

**Mr. McCracken:** Let me start. The kind of unemployment rate we're anticipating in 1994–95 would still be very close to 10%, maybe 9.5% or 9%. The uncertainty is the degree to which the labour force comes back strongly.

We recently did a little piece that suggested, even if we were to go to the levels of the participation rates in 1990—in other words, if we didn't have the fall-off that occurred in 1991–92 but had kept them constant—we would currently be talking about an unemployment rate of about 13.5%. We have sort of two percentage points of unemployment—

**Mr. Langdon:** That's basically hidden.

**Mr. McCracken:** —sitting back there, that may come back. There is also, of course, a continuation in most age-sex groups, particularly females aged 25 to 54, of a continued upward trend in participation rates. That is with an

[Traduction]

augmentations d'impôts. Du point de vue économique, que vous augmentiez les impôts afin de combler ces déficits ou que vous réduisiez les dépenses, l'effet sur l'économie n'en demeure pas moins contradictoire. Les incidences ou les victimes sont tout à fait différentes.

Nous sommes témoins de ce qui a été qualifié poliment de transfert des problèmes du gouvernement fédéral aux provinces, à cause des restrictions budgétaires des dernières années. Les résultats depuis 1991 des déficits fédéral et provinciaux montrent assez clairement ce qui s'est passé. En ce qui concerne nos suppositions pour les cinq prochaines années, et il ne s'agit que de pures conjectures, nous pensons que les provinces reporteront le problème sur les municipalités.

Nous avons déjà vu le phénomène dans le cas du financement des hôpitaux ici en Ontario. Nous voyons la même chose en Colombie-Britannique et je pense que cela se produira à de nombreuses reprises au cours des cinq ou six prochaines années lorsque les problèmes seront transmis au niveau local.

Comment la population réagira-t-elle? Est-elle disposée à verser plus d'impôts afin de maintenir les niveaux actuels de dépenses ou va-t-elle accepter un niveau de services moindre? Je pense que les années quatre-vingt-dix seront très litigieuses; les dépenses dans le domaine de la santé, de l'éducation et du bien-être social au Canada vont susciter une grande polémique et je ne vois pas comment il pourra en être autrement.

**M. Langdon (Essex—Windsor):** J'ai l'impression que dans vos deux exposés, vous admettez qu'il y a des signes de reprise et que même si au sens technique, au sens économique, il est difficile de nier cette reprise—on ne voudrait pas tenter de le faire—j'ai trouvé que tous deux, vous étiez très pessimistes quant aux perspectives des cinq prochaines années. J'aimerais m'arrêter un peu plus longuement sur cet aspect en demandant d'abord à M. McCracken et ensuite à M. Frank de me donner une idée des niveaux de chômage qu'ils envisagent non pas en 1993 ou 1994, mais pour la période 1995 à 1997, à la lumière des niveaux de croissance assez limités que nous allons atteindre d'après vos prédictions.

**M. McCracken:** Permettez-moi de commencer. Nous prévoyons des taux de chômage en 1994–1995 de tout près de 10 p. 100, peut-être 9,5 p. 100 ou 9 p. 100. L'incertitude porte sur le niveau de participation de la main-d'œuvre.

Nous avons fait une petite étude qui nous porte à croire que même si nous atteignons les taux de participation dans le marché du travail de 1990—en d'autres termes, si nous n'avions pas connu la période de chute de 1991–1992, mais avions continué sur notre poussée constante—le taux de chômage serait d'environ 13,5 p. 100. C'est comme s'il avait deux points de pourcentage du chômage. . .

**M. Langdon:** Qui sont essentiellement cachés.

**M. McCracken:** . . . qui restent derrière et qui pourraient revenir. Il y aussi, évidemment, le maintien dans la plupart des groupes âge-sexe, surtout les femmes âgées de 25 à 54 ans, d'une augmentation des taux de participation dans le

[Text]

underlying assumption of gross immigration moving up to 250,000 as per the current policy, and with some out-migration, leaving us with roughly 200,000 net per year coming in, which adds to the source population growth.

It is not at all a happy picture. Indeed, that kind of level continues in our forecast from now to the year 2000. That is one of many scenarios, but that is the kind of view that would underlie the forecast I gave you today.

**Mr. Langdon:** Okay. Dr. Frank?

**Dr. Frank:** In terms of the numbers, if you just want to jot them down here, in 1992 we had 11.3%, this year we are forecasting 11.3% in an annual average. It improves, as I said, through the year. In 1994 it would be 10.5%. In 1995, 10.2%; in 1996, 9.8%; and in 1997, 9.3%. As you said, that is a pretty bleak picture in terms of the overall unemployment rates.

I was just looking here to see where this kind of even limited employment growth occurs. For example, we have a decline in employment in 1993 in public administration and defence because we believe governments will clamp down for the reasons we have talked about—only a 4,000 gain in 1994.

So when I said that we don't think public administration and government employment are going to be a source of employment growth, that's the logic of it. That's where we get that logic.

When we look at manufacturing, manufacturing does get some good growth rates of 2.5% to 4%, as we move out over this period into 1997—3%.

**Mr. Langdon:** Is that growth and output?

**Dr. Frank:** It is growth in employment in manufacturing.

**Mr. Langdon:** Yes.

**Dr. Frank:** I would have to check the numbers. The point here is that even with that growth in employment, it's so slow that it will take us roughly until the year 2000 until we get back toward the 2.1 million we were at before we went into this recession. We lost about 380 or 390, a huge drop in employment, and this structural change is going to continue to hit us.

Agriculture is not doing anything. In the other primary sectors there's a very modest growth; in mining, forest products and so on.

You have to look at the commercial services sector to find the kind of growth we're talking about. What are those? They are finance, insurance, real estate, hospitality, tourism, the sciences, the technologies and software. It is all of those types of employment that are typically associated with what has sort of become known as the newer economy, but it is commercial services.

We see very limited growth in non-commercial services. Again it is because of the problem with government finances.

[Translation]

marché du travail. Ces chiffres sont fondés sur l'hypothèse que le nombre d'immigrants passera à 250 000 tel que prévu dans la politique actuelle et, compte tenu des départs, nous avons un chiffre net d'environ 200 000 personnes par année qui arrivent et viennent gonfler la population source.

Ce n'est pas du tout un aperçu réjouissant. En fait, ces niveaux se maintiennent dans nos prévisions jusqu'en l'an 2000. Il s'agit d'un scénario parmi bien d'autres, mais voilà le genre d'hypothèses sur lesquelles nous avons fondé les prévisions que je vous ai données aujourd'hui.

**M. Langdon:** Très bien. Monsieur Frank?

**M. Frank:** Quant aux chiffres, si vous voulez simplement les noter, en 1992; nous avions 11,3 p. 100, cette année, nous prévoyons une moyenne de 11,3 p. 100 annualisés. Comme je l'ai dit, il y a amélioration au cours de l'année. En 1994, ce sera 10,5 p. 100. En 1995, 10,2 p. 100; en 1996, 9,8 p. 100; et en 1997, nous aurons 9,3 p. 100. Comme vous l'avez dit, c'est un aperçu peu réjouissant de l'ensemble des taux de chômage.

Je regardais pour voir où cette croissance même limitée de l'emploi se produira. Par exemple, il y a une réduction du nombre d'emplois dans le secteur de l'administration publique et de la défense en 1993 puisque nous pensons que les gouvernements réduiront encore pour les raisons dont nous avons parlé—le gain en 1994 ne sera que de 4 000.

Lorsque j'ai dit que nous ne pensons pas que les secteurs de l'administration publique et les gouvernements constitueront une source de croissance de l'emploi, voilà pourquoi. Voilà sur quoi nous nous fondons.

Dans le secteur de la fabrication, les taux de croissance sont dans certains cas assez bons, 2,5 p. 100 à 4 p. 100, et après la période actuelle, en 1997, de 3 p. 100.

**M. Langdon:** Vous parlez du taux de croissance et de production?

**M. Frank:** Il s'agit du taux de croissance du nombre d'emplois dans le secteur de la fabrication.

**M. Langdon:** Oui.

**M. Frank:** Il me faudrait vérifier les chiffres. Toutefois ce qu'il faut noter, c'est que même avec cette croissance du nombre d'emplois, la reprise sera lente et il nous faudra à peu près jusqu'en l'an 2000 pour atteindre le niveau de 2,1 millions d'avant la crise économique. Nous avons perdu environ 380 ou 390, une chute énorme du nombre d'emplois, et ce changement structurel se maintiendra.

Il ne se passe rien dans le secteur de l'agriculture. Dans les autres secteurs primaires, le taux de croissance est très modeste: mines, produits forestiers, etc.

C'est dans le secteur des services commerciaux que l'on trouve le genre de croissance dont nous parlons. De quoi s'agit-il au juste? Il s'agit des finances, de l'assurance, de l'immobilier, de l'hospitalité, du tourisme, des sciences, des technologies et des logiciels. Ce sont tous ces genres d'emplois que l'on qualifie en général d'emplois d'une nouvelle économie, mais essentiellement il s'agit de services commerciaux.

À notre avis, la croissance est très limitée dans le secteur des services non commerciaux. Encore, le problème vient des finances gouvernementales.



[Texte]

**Mr. Langdon:** Let me ask you this, if I could. You had some assessment that you presented in your winter 1993 Canadian outlook of Mr. Mazankowski's recent economic statement. You describe it at one point as "mildly restrictive". At another point you indicate that the overall impact of the measures in the fiscal statement will be "slightly contractionary". You describe at another point "the generally restrictive nature of the measures contained in the fiscal statement".

• 1630

If we're looking at these kinds of unemployment figures with this bleak perspective in front of us, it strikes me that surely one would have expected a somewhat more expansionary stance to have been adopted. I want to ask you that in terms not just of the impact in trying to deal with employment down the road but also of the impact in trying to deal with the deficit levels down the road.

In fact, if we're going to improve the deficit position so that in five years we won't be caught up in the same situation as we have at the moment, if we're going to improve the employment picture so that we're not talking about 9% to 10% unemployed in five years, are we not going to have to see a more expansionist economic strategy adopted, at least at the federal level?

**Dr. Frank:** In the outlook what we did with the mini-budget in the fall was run that through our model and determine what its net effect would be. As we said, it was mildly contractionary.

In terms of coming directly to your question as to why that was done, I think it has to be seen in the context of what was going on in the fall. Remember that the federal government had announced that its deficit, not for this current year but for 1991-92, which had ended eight months previously, was going to be much higher than most people thought. I remember that last year in January we said it would be \$4.5 million to \$5 million higher than the projected number, and that turned out to be the case. They were doing it in the backdrop of that, having to say to the international marketplace: our deficit is much higher; as we look ahead to 1992-93, it's again going to be higher than we thought; therefore we have to show fiscal restraint. So it has to be seen in the context of the viable choices they felt they could make at the time.

The kind of contraction we're talking about here, 0.1% or 0.2%, is very small. Nevertheless, it was certainly not a stimulative statement, and that's your point.

As you look at what governments are going to be faced with, they are making choices and the people of the country have somehow to live with those choices, because what has happened to us over the past several years is really quite worrisome. We're at \$600 billion now. If we add another \$50 billion to our national debt this year, 1993-94, it's going to be \$650 billion. Then it will be \$700 billion. Our interest costs are the largest part of that component. So I'm not suggesting to you that it's easy, because it does really bring you face to face with the serious choices that people like yourselves have to make and the Canadian people have to make. I think that's what happened in the fall.

[Traduction]

**M. Langdon:** Permettez-moi de vous demander ceci. Vous aviez fait des évaluations que vous avez présentées dans votre numéro d'hiver 1993 de Note de conjoncture canadienne où était analysé l'énoncé économique récent de M. Mazankowski. Vous dites, à un moment donné, que «ces mesures restrictives ont été partiellement compensées». Ailleurs, vous faites remarquer que les répercussions d'ensemble des mesures s'avéreront «légèrement récessionnistes». Ailleurs encore, vous faites ressortir «la nature généralement restrictive des mesures contenues dans l'énoncé fiscal».

Étant donné que le chômage qu'on connaît actuellement ne semble pas prêt de se résorber, je me serais attendu à ce que le gouvernement adopte une politique plus expansionniste. J'aimerais savoir quelle aurait été l'incidence d'une telle politique sur le chômage et sur le déficit.

Afin de s'assurer que le déficit diminue d'ici cinq ans et que les taux de chômage n'oscillent plus entre 9 et 10 p. 100, n'aurait-il pas mieux valu que le gouvernement fédéral au moins adopte une politique expansionniste?

**M. Frank:** Nous nous sommes servis de notre modèle économétrique pour établir quelles seraient les conséquences nettes du mini budget présenté cet automne. Nous avons conclu qu'il aurait un certain effet de contraction.

Quant à savoir pourquoi on a opté pour ce type de politique économique, il faut évidemment replacer les choses dans le contexte du moment. À l'automne, le gouvernement fédéral a annoncé que le déficit pour l'exercice financier 1991-1992, qui s'était terminé huit mois auparavant, allait être beaucoup plus élevé que prévu. En janvier dernier, nous avions prédit que le déficit serait de 4,5 à 5 millions de dollars de plus que prévu, prévision qui a été confirmée. Voilà donc pourquoi le gouvernement a cru bon de rassurer le marché international en adoptant une politique de restriction, sachant que le déficit serait de nouveau plus élevé que prévu en 1992-1993. Le gouvernement a donc opté pour une politique qui lui semblait viable dans les circonstances.

Nous parlons d'un effet de contraction très léger, soit de 0,1 p. 100 ou 0,2 p. 100. Il n'en demeure pas moins, comme vous le faites remarquer, que le gouvernement n'a pas cherché à stimuler l'économie dans son exposé économique.

Les gouvernements doivent faire des choix que la population est bien obligée d'accepter, car ce qui nous est arrivé au cours des dernières années est vraiment assez inquiétant. La dette nationale s'élève maintenant à 600 milliards de dollars. Elle atteindra 650 milliards de dollars en 1993-1994. Elle passera ensuite à 700 milliards de dollars. Le service de la dette représente la plus grande part de cette somme. Il faut bien reconnaître que les choix que doivent faire les élus et les Canadiens ne sont pas faciles. À mon avis, c'est ce qui s'est passé à l'automne.

[Text]

Paul, do you want to comment on that?

**Mr. Paul Darby (Director, Forecasting and Analysis, Conference Board of Canada):** Just one thing I thought we should add in the context of that question—and perhaps Mr. McCracken will have comments along these lines as well—is that even if the mini-budget, if you like, in a discretionary sense was restrictive, at the same time the question remains, what is the underlying fiscal stance? Is that expansionary? Is it contractionary? In the most, I guess, primitive sense it looks expansionary, because they're running a deficit and hence they're putting in more than they're taking out. You have to worry about the interest cost, though, and are they running a deficit or a surplus on the operating account?

Let's not forget that there are so-called automatic stabilizers, such as unemployment insurance and welfare payments and transfers to the provinces presumably, which help to counteract the impact of the recession and which are ongoing as the recession takes place. Clearly, part of the deterioration in the federal fiscal position results from the operation of these automatic stabilizers, which are in themselves, through legislation, stimulative. Then you look at the discretionary elements of a mini-budget which, on top of those automatic stimulus measures, you perhaps try to put the brakes on a bit or pull back.

• 1635

I think there is still a fundamental underlying question as to what the basic fiscal stance is in Canada. I think most people would have suggested, five or six years ago, that the underlying fiscal structure in Canada was probably stimulative. There was an underlying structural deficit. Since that time, however, we have seen the introduction of a lot of new taxes, both at the federal and provincial levels, and we have also seen some severe cuts in discretionary spending.

If I remember correctly, one of the measures of the underlying fiscal stance is if you were to get back to full employment, as Mr. McCracken has discussed, would the government at that point be running a surplus or a deficit? So if you get back to what we would call a full employment level of output, what then is the government position—deficit, surplus, imbalance? If you're in surplus at the full employment level, presumably you're operating as a drag on the economy as you try to get back to that full employment level of output. If you're presumably in deficit at that full employment level of output, then in fact you're kind of stimulating things along; you're helping us to get there.

There should be some research done, and I'm not aware that it has been done very recently, as to what the current underlying fiscal situation is. I would assume that the finance department is hopefully undertaking some of that research. I think, perhaps, there's a role here as well for the standing finance committee, because that's an important question as we look ahead now that the recovery, weak as it might be, is under way. As we look ahead to what should be the appropriate fiscal policy for the 1990s, the next four or five years, I think an important question to ask ourselves is whether we are at a fundamentally restrictive fiscal structure, or do we have, in some sense, a too loose fiscal structure? I

[Translation]

Paul, voulez-vous ajouter quelque chose?

**M. Paul Darby (directeur, Prévisions et analyses, Conférence Board of Canada):** Je ne sais pas si M. McCracken sera d'accord avec moi, mais je dirais que même s'il est établi que le mini budget avait un effet de restriction, on peut se demander si c'est un objectif d'expansion ou de contraction que visait le gouvernement. À prime abord, on pourrait croire qu'il s'agissait d'un objectif d'expansion en raison du déficit et du fait que les dépenses du gouvernement sont plus élevées que ses recettes. Il y a évidemment le coût du service de la dette, et c'est ce qui nous amène à nous demander s'il faut parler d'un déficit ou d'un excédent du compte de fonctionnement?

N'oublions pas qu'il existe ce qu'on appelle les stabilisateurs automatiques comme les prestations d'assurance-chômage et de bien-être social ainsi que les paiements de transfert aux provinces qui visent à atténuer les conséquences de la récession. Une part de la détérioration de la position financière du gouvernement fédéral est attribuable à l'effet stimulateur de ces stabilisateurs automatiques qui sont prévus dans la loi. Si l'on ajoute à cela les dépenses discrétionnaires qui sont prévues dans un mini budget, il est peut-être normal qu'on cherche à freiner les élans.

Des doutes demeurent quant à la façon de décrire la politique économique du gouvernement du Canada. Il y a cinq ou six ans, on s'entendait généralement pour dire que le Canada avait adopté une politique de stimulation en raison de l'existence d'un déficit structurel permanent. Depuis lors, tant les gouvernements fédéral que provinciaux ont adopté de nouvelles taxes de toutes sortes et ont grandement réduit leurs dépenses discrétionnaires.

Comme M. McCracken l'a fait remarquer, si nous revenions à une situation de plein emploi, dirait-on que la politique adoptée par le gouvernement entraîne un déficit ou un excédent du compte de fonctionnement. Si nous revenions donc à la situation de plein emploi, parlerions-nous d'un déficit, d'un excédent ou d'un déséquilibre? S'il y a excédent du compte de fonctionnement lorsqu'on a atteint le niveau de plein emploi, on peut supposer qu'on essaie de ralentir l'économie. S'il y a un déficit en période de plein emploi, on peut supposer que le gouvernement adopte une politique de stimulation.

Il faudrait faire des recherches, car je ne pense pas qu'on l'ait fait récemment, pour déterminer quel est l'effet véritable de la politique financière du gouvernement. J'espère que le ministère des Finances mène actuellement ce genre de recherches. Le Comité permanent des finances pourrait aussi jouer un rôle à cet égard, car il s'agit d'une question importante à mesure que s'amorce la reprise économique, aussi modeste soit-elle. Avant que nous ne prenions une décision au sujet de la politique financière que nous devrions poursuivre au cours des quatre ou cinq prochaines années, il est important que nous sachions si notre politique actuelle a un effet de restriction ou si elle a plutôt un effet



[Texte]

don't have the answer myself, but suspect it's getting kind of close now.

**Mr. Langdon:** As you suggested in your own comments, it's quite clear that it has tightened significantly.

**Mr. Darby:** It has definitely tightened.

**Mr. Langdon:** One recognizes the constraints that exist on the deficit side. When we're already around 60% of our national income in terms of—

**Dr. Frank:** It's 65% for the feds, 20% for the provinces, for a total of 85%.

**Mr. Langdon:** So we're talking about a very, very large national debt. We're talking about debt service costs for the federal government that are extremely large. It's very difficult to make any case, and I wouldn't want to make any case, that we should see a dramatic expansion in the deficit. But there has to be, surely, some more stimulative strategy that can be adopted, involving reallocations, involving tax reductions, involving the use of different taxation mechanisms, which would have the effect of giving us a picture in three to five years that is going to look better than this.

Most Canadians, I think, if I think of my own constituency and other places across this country that I have dealt with, have a sense that they have gone through an extremely difficult period. There seems to be, perhaps, a little bit of a sign of some hope. For people then to be told that this hope has a severe sort of lid on it... At best we're looking at getting the unemployment rate down in a couple of years to 10%—plus. At the worst, of course, we could be facing a situation where the unemployment rates look much worse than that, because of people coming back into the labour force, the kind of suppressed unemployment that has been there suddenly emerging.

• 1640

I would throw it at Mr. McCracken first, Mr. Frank second. Are there some strategic actions that could be taken that would have the effect of reallocating expenditures and changing our approach to taxation in such a way as to get much more stimulus out of some of what is now taking place at the federal government budgetary level?

**Mr. McCracken:** Yes, there are a number of things that could be done, none of which will be done for a few months.

We are looking in the wrong place. We keep focusing on some measure of the fiscal posture of expenditures and tax of the federal government, or for that matter the provincial governments. If we look at the published measures Mr. Darby referred to, the federal government has been moving to increase restraint every year since 1985. This is evident not only in the Department of Finance numbers that are published each year for the change in the cyclically adjusted primary balance, it was confirmed also by what the OECD publishes each quarter on our fiscal stance. We know what has been happening with the screws being tightened on a regular basis.

[Traduction]

d'expansion? Je n'ai pas vraiment de réponse à cette question, mais je soupçonne qu'elle a plutôt un effet de restriction.

**M. Langdon:** Comme vous l'avez vous-même fait remarquer, il est évident que la politique économique s'est beaucoup resserrée.

**M. Darby:** En effet.

**M. Langdon:** Nous comprenons les contraintes qu'impose le déficit. Quand on sait que 60 p. 100 de notre revenu national... .

**M. Frank:** Il s'agit de 65 p. 100 pour le gouvernement fédéral et de 20 p. 100 pour les provinces, ce qui représente 85 p. 100 au total.

**M. Langdon:** Il s'agit donc d'une dette nationale énorme. Le service de la dette constitue une dépense extrêmement lourde pour le gouvernement fédéral. Le moment n'est certes pas venu de proposer qu'on augmente de beaucoup le déficit, et ce n'est pas ce que je vais faire. On pourrait sûrement cependant adopter une stratégie visant à stimuler l'économie en réaffectant les crédits, en réduisant les impôts ou en ayant recours à d'autres types de mécanismes d'imposition dans le but de faire en sorte que la situation s'améliore d'ici trois à cinq ans.

La plupart des Canadiens, dont mes électeurs, ont l'impression d'avoir traversé une période extrêmement difficile. Une lueur d'espoir semble poindre à l'horizon. Or, on semble mettre en garde les gens contre trop d'optimisme... Au mieux, on espère que le taux de chômage ne sera pas plus de 10 p. 100 dans quelques années. Au pire, évidemment, le taux de chômage pourrait être beaucoup plus élevé parce que les sans-emplois qui avaient perdu espoir chercheront peut-être à réintégrer le marché du travail.

Je voudrais tout d'abord poser une question à M. McCracken et ensuite à M. Frank. Y aurait-il moyen de réaffecter les dépenses et de modifier la fiscalité de façon à renforcer l'effet d'entraînement du budget fédéral.

**M. McCracken:** Un certain nombre de mesures pourraient effectivement être prises, mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'elles le soient au cours des mois à venir.

Nous nous trompons de cible. Nous avons tendance à nous focaliser exclusivement sur l'aspect fiscal des dépenses, tant fédérales que provinciales. Or, d'après les documents évoqués par M. Darby, c'est depuis 1985 que le gouvernement fédéral s'efforce de renforcer l'austérité. Ceci est confirmé non seulement par les chiffres publiés chaque année par le ministère des Finances en ce qui concerne l'évolution du bilan principal ajusté sur une base cyclique, mais également par les résultats trimestriels publiés par l'OCDE relativement à notre fiscalité. Il est donc tout à fait évident que les mesures d'austérité ne font que s'aggraver.

[Text]

But we should also look at the stance of monetary policy. We have in Canada today, and have had for a number of years, very high real interest rates; high real interest rates in the short-term markets, high real interest rates in the long-term markets, extremely high interest rates in the consumer markets, for credit cards, mortgages, etc. With that kind of double-whammy of restraint, if you will, on both sides, there should be no surprise about how we are performing as an economy. If you pull back on the reins and the horse stops, why are you surprised the horse stops? It was deliberate. It was intended because they were worried about that horse going too quick; i.e., inflation going too rapidly. It got up to 4%, 4.5%, 5%. There was a worry that it might even go to, who knows, 5.2%.

So we have been going on the wrong story, and we are still pulling on those reins. We still have restrictive monetary policy today, any way you want to measure it. We still have restrictive fiscal policy today. All we have done is we have made sure we blackmail the provincial and local governments into participating by creating an additional fiscal burden on their side and then pointing to them and saying, look at your problem—having just cut EPF, capped CAP, and so on. So it is not surprising what the situation is and why we are where we are at.

Are we going to let up on the reins? I don't think so.

**Mr. Langdon:** Do you think we should?

**Mr. McCracken:** I think we should. It is not clear what the great benefit is in stopping the horse. We have been told, as you know, when inflation gets low miracles will occur. We are waiting for them.

But it does suggest if you are going to get anywhere, it is going to be because the private sector in the economy, which is still where the majority of the decisions are being made on investment, on consumers, on inventories, both domestic and foreign investors, is going to have to feel it has confidence to go ahead and spend anyway, in spite of the interest rates, in spite of the kind of fiscal picture it sees. It will be interesting to see how you can consent to do that.

We have not spooked the consumers in this recession to the same degree as they became spooked in 1982, when the savings rate went from 10% or 11% up to 18%. The flip side of that is we don't have that excess savings that had been stacked up in the personal sector and that we could call on to underwrite the recovery that occurred in 1983-84-85, when the consumers had got their confidence back and were able to spend again. Savings rates have moved up only marginally at this point.

• 1645

So I'm somewhat pessimistic about the capacity to trigger that demand. When you ask businessmen why they're not investing more they say, well, I'm sitting here with excess capacity, I'm being told by the group who claim to be the best forecasters in the country, the Department of Finance, the outlook for 1993 is 2.5%; why should I be excited to go out and start investing? They hear our talk of continued high unemployment and growth essentially at potential, at best,

[Translation]

Mais il faut également tenir compte de la politique monétaire. Or, les taux d'intérêt réels ont été et restent toujours très élevés au Canada; ils le sont aussi bien sur les marchés à court qu'à long terme et ils sont extrêmement élevés pour le crédit à la consommation, à savoir sur les cartes de crédit, les prêts hypothécaires, etc. Dans ces conditions, la conjoncture économique ne devrait pas nous étonner. Si on essaie de freiner un cheval, pourquoi s'étonner qu'il s'arrête effectivement. Tout cela a été fait de propos délibéré. Les autorités ont pris ces mesures pour enrayer l'inflation qui était passée de 4 à 4,5 puis à 5 p. 100 et qui risquait de passer à 5,2 p. 100.

Nous continuons à appliquer ces mêmes mesures restrictives actuellement, en ce qui concerne la politique monétaire en particulier. Notre fiscalité continue également à être restrictive. En outre, on a obligé les autorités provinciales et locales de s'embarquer sur la même galère en leur imposant des charges fiscales supplémentaires, et ce après avoir réduit le financement des programmes établis et plafonné les prestations du Régime d'assurance publique du Canada. Donc la situation actuelle ne devrait surprendre personne.

Or, à mon avis, il ne faut pas s'attendre à un relâchement de l'austérité.

**M. Langdon:** À votre avis on devrait le faire?

**M. McCracken:** Je trouve que oui. Les résultats de l'austérité sont loin d'être probants et nous attendons toujours les miracles qui devaient suivre la baisse de l'inflation.

Dans ces conditions, si les choses changent, c'est parce que le secteur privé, dont dépend après tout l'essentiel des décisions relatives aux investissements, nationaux et internationaux, reprendra peut-être confiance et commencera à nouveau à dépenser, et ce malgré les taux d'intérêt et malgré les mesures fiscales.

Lors de l'actuelle récession, les consommateurs n'ont pas été pris de panique comme ils l'ont été en 1982 lorsque l'épargne est passée de 10 ou 11 p. 100 à 18 p. 100. Mais bien entendu, nous ne disposons pas de l'épargne ainsi accumulée qui nous aurait peut-être permis de relancer l'économie ainsi que cela s'est fait en 1983-1984-1985 grâce à une reprise de la consommation. Cette fois-ci, les taux d'épargne n'ont augmenté que très légèrement.

Je pense donc qu'il sera difficile de relancer la demande. Les hommes d'affaires auxquels on demande pourquoi ils n'investissent pas davantage vous répondent que c'est parce qu'ils ont un excédent de capacité et que de toute façon, selon les prévisions du ministère des Finances, la croissance pour 1993 ne devrait guère dépasser 2,5 p. 100 et dans ces conditions, ils ne voient pas très bien pourquoi ils devraient investir. D'après ces mêmes prévisions, le taux de chômage



[Texte]

over the next five years. Why would you run out and build a new shopping centre or a new building, a new factory, in that kind of an environment? You would say, well, I think I'll just wait for a while. And the act of waiting creates problems, because people aren't waiting to come into the labour market. We still have that growth of a couple of percentage points a year in the labour force.

So that's the dilemma. It's clear we need to change policy. We know where to do it in the sense of what gives you the biggest bang for your buck on the expenditure side or tax-cut side. We know the consumer is weak. We know without some sense of a much more vigorous economic growth picture business isn't going to rush in to invest unless somewhere they discover oil or diamonds they can exploit. Noting that there have been both oil and discoveries, we can keep our fingers crossed. But that's pretty hopeful stuff—no pun intended—on which to build a recovery.

So I'm hopeful we will find another way, but I don't see it in what we're currently doing. As I say, the screws continue to stay tight and continue to be tightened by policy.

**Dr. Frank:** A couple of comments. As I said earlier, we're not here to tell you people what we think should be done. A lot of this is an issue of values, and that's what policy-making is about. But in that context, let me just illustrate the kind of choices that lie before you.

Within the envelope of spending any government has, there are choices to be made. At present, for example, without prejudging it as good, bad, or indifferent, because I don't know, we have before us a proposal to spend \$4 billion-plus on helicopters. Analytically, the impact on the Canadian economy from \$4 billion on helicopters will be different from the impact from \$4 billion on infrastructure, for example.

**Mr. Langdon:** Different in what sense?

**Dr. Frank:** The reason is that the import component within the \$4 billion for helicopters is going to be, I suspect—you could find this out, but I suspect—very large. So economists would say there are large leakages associated with that spending. If, for example, you were to build \$4 billion on schools and highways and hospitals or education, you would have less leakage associated with that same \$4 billion than you would with helicopters. This is an empirical issue.

**Mr. Langdon:** And therefore a more positive impact on growth and jobs.

**Dr. Frank:** And therefore a more positive stimulus for the Canadian economy.

Within your framework you're always looking, I would think, for those things that would have a larger, as it were, bang for the buck on the domestic front. Of course if the priority is for helicopters, then that is a priority that has to be carried. But it's that kind of thinking.

On another point here, when you look at the provincial level, among the largest components of spending is health care. We have by all standards, I think, a wonderful system in this country, and most Canadians want to preserve it. But that doesn't mean there can't be some changes within how we do things in our health care system.

[Traduction]

devrait rester élevé et la croissance ne sera pas extraordinaire au cours des cinq années à venir. Dans ces conditions, les décisions d'investir sont remises à plus tard, ce qui bien entendu crée des problèmes, vu que la main-d'oeuvre active actuelle augmente de 2 p. 100 par an.

Il est donc tout à fait évident qu'il nous faut changer notre fusil d'épaule. Les résultats auxquels on peut s'attendre grâce à une réduction de la fiscalité ou une relance des dépenses sont bien connus. On ne peut pas s'attendre à trop du côté de la consommation. Faute de meilleures perspectives de croissance, on ne peut pas non plus s'attendre à une forte augmentation des investissements dans le secteur privé, à moins qu'on ne découvre un nouveau gisement de pétrole. On peut toujours espérer, mais ce n'est pas à mon avis une base suffisamment solide pour assurer la relance.

On devrait donc trouver autre chose, mais malheureusement, les autorités continuent à appliquer les vieilles recettes et à resserrer les vis.

**M. Frank:** Je voudrais tout d'abord vous faire remarquer que notre objet n'est pas de vous dire ce qu'on doit faire. Le problème est en grande partie une question de principes, car c'est les principes qui sous-tendent les grandes orientations. Voyons cependant quels sont les choix.

Le gouvernement est toujours obligé de faire des choix en matière de dépenses. Ainsi, sans vouloir porter un jugement de valeur, il est question de consacrer plus de 4 milliards de dollars à l'achat d'hélicoptères. Or, 4 milliards de dollars dépensés pour des hélicoptères auront nécessairement des effets différents que si ces mêmes 4 milliards de dollars étaient consacrés à l'infrastructure.

**M. Langdon:** Quelle est la différence au juste?

**M. Frank:** La différence c'est que sur les 4 milliards de dollars dépensés pour les hélicoptères, une part importante sera affectée aux importations, ce qui au plan économique est une pure perte. Si on dépensait 4 milliards de dollars pour la construction d'écoles, d'autoroutes ou d'hôpitaux ou pour l'enseignement, il y aurait moins de pertes que si ces mêmes 4 milliards sont dépensés pour l'achat d'hélicoptères.

**M. Langdon:** L'effet serait donc plus positif au plan de la croissance et de l'emploi.

**M. Frank:** L'effet d'entraînement pour l'économie nationale serait également plus grand.

Il s'agit de trouver les solutions les plus rentables au plan national. Bien entendu, on pourrait nous dire que les hélicoptères représentent une priorité politique, ce qui est une toute autre question.

Au niveau provincial, les dépenses de santé sont de loin le poste le plus élevé. Notre régime de santé est excellent et les Canadiens tiennent à ce qu'il soit maintenu. Mais cela ne veut pas dire que certaines choses ne pourraient pas être améliorées.

[Text]

What I could assure you, having been on a hospital board for a while, is if we had been given 20% more a year, we'd have spent it. If we could have built another 1,000 beds a year, we'd have built them; and an empty bed is a filled bed, in health care. Supply creates its own demand. It's just a reality that all Canada will have to come to understand and somehow accept. But if you push the logic of it and you ask, well, where are the big increases coming, and can we find better ways of doing it so we can keep those costs from rising. . . I think that's what this decade is going to be about.

• 1650

There's health care as an example, and I would say also within the existing framework of spending another one that you'd say, well, what are the leakages associated with that spending program? Are they large? Are they small? If we were to reallocate and spend somewhere else, would we in fact be better off? Those are empirical questions.

**Mr. McCracken:** Just on that last point, though, let's understand that if you in fact cut health care successfully, as wonderful as that might be for the hospitals' budgets or for the federal and provincial governments, if it's used to reduce the deficit it is simply another form of restraint. You have not accomplished your mission that we were talking about earlier of trying to improve the unemployment, because a lot of people are in fact employed in health care.

If your mental model of how this all works is correct, it's obvious we just simply close down all of the health care beds and everyone will be healthy. That's what I heard. That was the suggestion from other pundits who've said, "Shoot the doctors and that will take care of all of these problems". I think it's a bit more sophisticated than that. It is certainly an area, though, that's a matter of concern because of the budget pressures that are on EPF, the budget pressures on the provinces and hospital sector.

But I wouldn't again start out saying that to solve our problems on the employment side we're going to go out and start slashing hospital budgets and cutting back there. That might be something you'd want to do from a benefit-cost viewpoint, or from a viewpoint of trying to free up dollars to use more effectively somewhere else, although the leakages, I suspect, are relatively low in health care compared to helicopters or some of the other examples that have been given. I don't want to get into the helicopter issue because there are some other things that matter on that, that we shouldn't. . . that are non-economic.

**Mr. Langdon:** I have some more questions, but let me—

**The Chairman:** I think we had better move on.

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** I will direct my question to Mr. Frank. In the middle of page 3 of your brief you talk about how many factors can affect a currency, ranging from perceptions of foreigners and Canadians regarding political and economic policy issues, and you step through some of those, the size of the federal and provincial debts, of course current account balance, associated financial flows, monetary and structural economic policy changes.

[Translation]

Je fais moi-même partie du conseil d'administration d'un hôpital, je sais fort bien que si on avait augmenté notre budget de 20 p. 100, nous aurions tout dépensé. Si nous avions eu de quoi ouvrir 1 000 nouveaux lits d'hôpital par an, nous n'aurions pas hésité à le faire. Or, dans le domaine de la santé, c'est l'offre qui entraîne la demande. Mais je pense qu'il faudra malgré tout au cours de l'actuelle décennie trouver le moyen de réduire certaines dépenses ou à tout le moins d'empêcher leur accélération.

Il faudrait donc déterminer quelles sont les pertes enregistrées dans le domaine de la santé, si elles sont importantes ou non, et si ce serait peut-être une bonne idée de réaffecter une certaine partie des crédits de santé à d'autres buts.

**M. McCracken:** Même si on réussit à réduire les dépenses de santé et à redresser ainsi les budgets des hôpitaux ainsi que les budgets fédéral et provinciaux, on aurait peut-être réussi à réduire le déficit dans une certaine mesure, mais cela n'améliorerait guère les chiffres de l'emploi, car la santé exige beaucoup de main-d'oeuvre.

Certains prétendent qu'il suffit de fermer les hôpitaux pour que tout le monde soit en bonne santé. D'autres affirment qu'il faut commencer par se débarrasser des médecins. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Toujours est-il que les dépenses de santé constituent sans aucun doute un problème en raison des difficultés budgétaires des provinces et du secteur hospitalier.

Mais ce n'est pas en sabrant dans les budgets des hôpitaux qu'on parviendra à résoudre le problème du chômage. Ce serait peut-être plus rentable ou encore on pourrait décider d'utiliser les économies ainsi réalisées ailleurs, bien que j'imagine qu'il y a moins de pertes dans le domaine de la santé que lorsqu'on achète des hélicoptères par exemple. Mais je ne voudrais pas aborder cette question car elle touche à des considérations qui ne sont pas purement économiques.

**M. Langdon:** J'ai encore d'autres questions mais. . .

**Le président:** Il va falloir donner la parole à quelqu'un d'autre.

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** Je voudrais poser une question à M. Frank. À la page 3 de votre mémoire, vous énumérez différents facteurs susceptibles d'influencer la tenue de notre devise, y compris l'idée que les Canadiens et les étrangers se font de notre situation politique et économique, l'importance du déficit fédéral et provincial, la balance des comptes courants, ainsi que les changements d'orientation en ce qui concerne la politique monétaire ou les structures économiques.



[Texte]

In the next paragraph you go onto the international community and talk about its awareness of uncertainty surrounding Canada's political future. You talk about the heightened awareness of the political uncertainty that arises as we move towards the next federal election. Exactly what are you telling us? Are you actually suggesting, for example, that there is uncertainty out there simply because of no clear indication that any one party will have a majority in the next Parliament of Canada? Or are you concerned that some of the fiscal and economic policies that we have as a Conservative government might disappear in the next Parliament of Canada?

**Dr. Frank:** All of the above. It's, I guess, the lessons you have from the last three or four years when we've been debating our constitutional future. We talk about the breakup of our country, how much this will cost us, all of the pain and antagonism of that. If you are a foreigner and you happen to hold Canadian government debt, ask yourself whether you would feel good about that or not. That's the uncertainty. We've raised that level of awareness, at least in our view, considerably over the last three or four years, on the political side of unity and so on.

The second point has to do with fiscal and other policies that might come from another government. I think the record has been pretty clear on this government's success at bringing down the deficit and controlling the fiscal situation. Whether you like it or not is irrelevant. I think you look at it from the point of view of a foreigner again, saying: If in the next Parliament of Canada you have four or five parties with power sprinkled across or among them, how are they going to handle the issues of government spending and transfers to provinces? What position are they going to take on all sorts of policy issues? Is there going to be a lot of change there? We have become used to certain policy stances. Is there going to be change? All of that raises question marks in people's minds. The fear, I guess, is that it's not going to work to our advantage.

• 1655

**Mr. Thompson:** To pick up on that—I'm going to use the word "discipline". I guess part of what you're saying is that the discipline to tackle the tough issues—obviously, most of us at this table know what they are—may not be there unless a particular party has a clear majority and a mandate to do that. Is that what you're telling me?

**Dr. Frank:** I don't know whether it would be a particular party—Conservatives, Liberals or NDP, or who it would be—or whether there would be a majority or a minority government. There's still that uncertainty there. I think if you looked at the record of this government, in terms of the kinds of initiatives it has made, some people would applaud those initiatives. There have been very good moves made in certain fronts over the years, but we still have a fairly serious problem, in terms of the next few years, regarding our fiscal situation. Would another government do a better job? I don't know. I can't answer that. That is pure speculation. Whether another government would be better at seeking or finding ways to get control of the situation, I don't know.

**Mr. Thompson:** Thank you, Mr. Frank. I'll continue and throw this one over to Mr. McCracken. We will see what kind of response we can get from Mr. McCracken.

[Traduction]

Ensuite vous expliquez que l'incertitude en ce qui concerne l'avenir politique du Canada crée également des problèmes au plan international. Et cette incertitude est bien entendu renforcée à l'approche des prochaines élections fédérales. Voulez-vous dire que cette incertitude est due en partie au fait que le prochain gouvernement risque de ne pas être un gouvernement majoritaire ou bien au fait que les politiques fiscales et économiques instaurées par les Conservateurs risquent d'être abandonnées par le gouvernement issu des prochaines élections?

**M. Frank:** Tous ces facteurs entrent en ligne de compte. Lorsqu'on passe trois ou quatre ans à discuter de notre avenir constitutionnel et de l'éclatement éventuel du pays avec tout ce que cela sous-entend, les investisseurs étrangers vont bien entendu se poser des questions quant à l'opportunité de continuer à investir chez nous. Or, depuis trois ou quatre ans, nos problèmes constitutionnels ont été largement diffusés dans le monde.

Il y a également la question de l'attitude fiscale et économique du gouvernement issu des prochaines élections. Ce qui est certain, c'est que l'actuel gouvernement a sans aucun doute réussi à réduire le déficit. Que vous soyez pour ou contre n'a rien à voir à la question. Ce qui compte c'est que les investisseurs étrangers sont fondés à se demander qu'est-ce qui arriverait au plan de dépenses de l'État en cas de la venue au pouvoir d'un gouvernement minoritaire. Quelle position vont-ils adopter sur diverses questions d'ordre politique? Faut-il prévoir des changements importants? Nous nous sommes accoutumés à certaines lignes directrices. Doit-on prévoir un changement? Les gens s'interrogent sur tous ces aspects. Je suppose qu'ils craignent d'être perdants.

**M. Thompson:** J'enchaîne là-dessus avec la notion de discipline. Vous semblez dire entre autres que l'on risque de manquer de la discipline voulue pour affronter les questions difficiles—des questions que la plupart d'entre nous ici connaissons bien, évidemment—à moins qu'un parti soit nettement majoritaire et soit mandaté pour le faire. Est-ce bien là ce que vous me dites?

**M. Frank:** Je ne sais si ce serait le parti conservateur, le parti libéral ou le parti néo-démocrate, ni même si le gouvernement serait majoritaire ou minoritaire. L'incertitude persiste. Pour ce qui est des réalisations du gouvernement actuel, je crois que certaines personnes se réjouissent de ses initiatives. Il y en a eu d'excellentes dans certains domaines mais la situation budgétaire continue de poser un problème assez grave pour les quelques prochaines années. Je ne pourrais pas dire si un autre gouvernement ferait un meilleur travail. Je ne sais pas si un autre gouvernement sera mieux en mesure de trouver des solutions.

**M. Thompson:** Je vous remercie, monsieur Frank. Je poursuis en adressant la prochaine question à M. McCracken. Je suis impatient de connaître sa réponse.

[Text]

On that same page, you step through the relationship of interest rates between the United States and Canada—I should say the spread of interest rates between the United States and Canada. You talk about the money needed to finance existing government debt and so on. I'm going to frame this question in relation to what Mr. McCracken said earlier. He talked about the Government of Canada continuing to tighten down the screws in relation to fiscal and monetary policy, I guess suggesting that there's not an air of confidence out there based on those positions that we have taken as a government. There is a suggestion that indeed consumer confidence is missing. It is not out there. Business confidence is missing as well. He said that is evidenced obviously by a lack of investment on both sides, if you wish.

If we do not continue to tighten the screws, what's the alternative? I'm not sure that you've offered us a solution. I think that you were quite forceful in demonstrating your dislike of present policy, but you were not really offering an alternative. I'm wondering whether you could maybe articulate a little more about what you would like to see happen and how it could change that air of non-confidence.

**Mr. McCracken:** Certainly. I thought I had been quite restrained. I think it comes down to the objective, particularly with monetary policy. We know that for every 100 basis points that you reduce interest rates, at the federal level, this will free up some \$2 billion—plus immediately. That number, of course, as we continue to raise the debt levels, both federally and provincially, will grow. That is per year, going out over the longer-term period.

We know at the moment, if you set aside the interest payment component, even with the rather sorry state of the economy, in terms of its level of output and high unemployment... We're running what's called a primary balance, a surplus, i.e., interest payments exceed the deficit. So it should be fairly obvious that the interest burden is something worth focusing on. That component of expenditure has been growing more rapidly than almost anything else, if not everything else.

My suggestion is that we would lower interest rates. You want them lower in real terms and you want them lower in nominal terms.

**Mr. Thompson:** I would like to interject at this point. It is fine to say that, but again I go back. I guess I'd buy into the position that if we do have a high level of debt, which all of us recognize—whether it is your fault or mine, we do have a high level of debt—then that is something the government has to tackle and grapple with. But does that not narrow your range of options in attracting capital, money to finance that debt?

• 1700

**Mr. McCracken:** No.

**Mr. Thompson:** If you are suggesting a lowering of interest rates, I suggest that you take a look at where Canada's interest rates are today in relation to the industrialized world. I suggest that there are only two countries where they are lower. Historically, is that any different from what it ever was?

[Translation]

Sur la même page, vous abordez le rapport entre les taux d'intérêt du Canada et des États-Unis—ou, plus précisément, l'écart entre ces taux. Vous y discutez des coûts du financement de la dette publique actuelle et ainsi de suite. Ma question correspond à ce que M. McCracken disait plus tôt. Il constatait que le resserrement de la politique budgétaire du gouvernement du Canada se poursuivait et il laissait entendre, il me semble, que les positions du gouvernement n'inspiraient pas confiance. Il constatait le manque de confiance des consommateurs et aussi du milieu des affaires. La preuve, disait-il, c'est l'insuffisance des investissements des uns et des autres.

Si nous ne continuons pas à serrer la vis, quelle autre solution s'offre à nous? Il ne me semble pas que vous en ayez proposé une. Vous nous avez dit très clairement que la politique actuelle ne vous plaisait pas, mais vous n'avez pas vraiment proposé de solution de rechange. Pourriez-vous nous décrire davantage le genre d'évolution que vous jugez souhaitable et nous expliquer comment cela pourrait dissiper le manque de confiance.

**M. McCracken:** Certainement. Je croyais avoir fait preuve de modération. Il s'agit essentiellement d'une question d'objectifs, notamment en matière de politique monétaire. Comme nous le savons, toute baisse de 100 points de base du taux d'intérêt libère immédiatement environ 2 milliards de dollars à l'échelle fédérale. Le montant augmente, évidemment, proportionnellement aux niveaux d'endettement, tant au fédéral qu'au provincial. Il s'agit d'un montant annuel, dans une perspective à long terme.

À l'heure actuelle, à un moment où l'économie est en difficulté, où la production est faible et le chômage élevé, nous constatons que les paiements d'intérêt dépassent le déficit. Il est donc assez clair que le fardeau de l'intérêt mérite notre attention. La croissance de cet élément de dépense a été plus rapide que celle de pratiquement tous les autres.

Je propose que l'on réduise les taux d'intérêt. Il faut réduire aussi bien le taux d'intérêt réel que le taux d'intérêt nominal.

**M. Thompson:** J'aimerais intervenir ici. C'est bien beau de dire ça, mais pour revenir à l'aspect fondamental, je suis bien d'accord pour dire que notre taux d'endettement est élevé. Nous le reconnaissons tous. Quelle qu'en soit la cause, il s'agit d'un problème que le gouvernement doit résoudre. Or, votre proposition n'a-t-elle pas pour effet de limiter les possibilités d'attirer les capitaux nécessaires au financement de la dette?

**M. McCracken:** Non.

**M. Thompson:** Puisque vous proposez une baisse des taux d'intérêt, je vous invite à examiner le rapport entre les taux d'intérêt du Canada et ceux des pays industrialisés. Ils sont plus bas dans deux pays seulement, d'après moi. N'est-ce pas la tendance historique?



[Texte]

There is a downside to lowering your interest rate,—

**Mr. McCracken:** Yes.

**Mr. Thompson:** —and how low is low and how low is low enough? That of course has to be coupled with inflationary pressures.

So I guess the question I am asking you is what options we have.

**Mr. McCracken:** Let me try to answer that. I will try to be brief.

Yes, you have the option to lower interest rates. Surely, if you can pursue a policy of raising them, then you should be able to pursue a policy of lowering them. They have been coming down. They came down through late August and the beginning of September of last year, to levels that, while still high in real terms, were nevertheless noticeably lower.

Yes, other countries have higher interest rates than we have. Other countries have similar inflation phobias, as we know in Germany. Yes, there are consequences if you lower the rates. You get more growth, you get more investment, you take a burden off debtors, and, if you will, you reduce the transfer payments that are going to creditors, to *rentiers*.

Yes, there are those consequences. As a result of more rapid growth, lower unemployment, and, yes, perhaps a lower dollar, are you going to have a higher CPI, a higher inflation? The question mark is what are the benefits and costs of a path in which you are employing the resources you have in your society to produce output, to produce goods and services, versus one where they are sitting idle.

At present, if we accept the very conservative view of potential having been reached in 1988, we are sitting here today, with the people we have, the smarts we have, the capital we have, capable of producing \$50 billion or \$60 billion more of output than we are currently doing. That is the cost of the current path. That is per year, and that will continue until such time as we close that gap.

So the option is to ask if we can find a better way. Certainly, if inflation in fact is the concern or has a cost associated with it, which makes it worth while pursuing, I have here, in this group before, and to others, suggested that we might want to look at better tools than simply a high unemployment rate and economic slack as our device for doing something about inflation.

We have in this country looked at such devices and used them, both in the period of 1975 to 1978 with the Anti-inflation Board and in the period of 1982 to 1984 with the guidelines program six and five, which overachieved on its targets.

So there are ways of approaching it, and I think if we do not do it, then, inexorably, as long as real interest rates exceed real growth, we are going to find our debt ratios continuing to rise unless we are running larger and larger primary surpluses. That is not political philosophy; that is arithmetic. We have talked about that arithmetic here on other occasions. Unlike the 1960s and 1970s, and the 1950s, in the decade of the 1980s we have chosen a set of policies

[Traduction]

Le fait de réduire le taux d'intérêt comporte des désavantages.

**M. McCracken:** Oui.

**M. Thompson:** Comment déterminer si un taux d'intérêt est bas et comment savoir s'il est suffisamment bas? Evidemment, il faut également tenir compte des pressions inflationnistes.

Cela dit, quels sont donc nos choix?

**M. McCracken:** Je vais m'efforcer de répondre et de le faire brièvement.

En effet, on peut choisir de réduire des taux d'intérêt. Si on peut décider de les faire augmenter, alors on doit bien pouvoir décider de les faire baisser. Ils sont à la baisse. Ils l'ont été durant la fin du mois d'août et au début de septembre de l'année dernière et ils ont alors atteint des niveaux nettement plus bas, tout en demeurant élevés en termes réels.

En effet, d'autres pays ont des taux d'intérêt plus élevés que les nôtres. D'autres pays ont, comme nous, une crainte malade de l'inflation: c'est le cas de l'Allemagne. Et en effet, le fait de réduire les taux d'intérêt entraîne des conséquences. La croissance augmente, l'investissement augmente, le fardeau des débiteurs est allégé et ce qu'on pourrait appeler les paiements de transfert aux créanciers, aux rentiers, sont réduits.

Ce sont là des conséquences qu'il faut prévoir, effectivement. On peut se demander également si la croissance plus rapide, la baisse du chômage et, peut-être aussi, la baisse du dollar, vont faire augmenter l'IPC ou, si vous voulez, l'inflation. En réalité, ce qu'il faut évaluer, ce sont les avantages et les coûts de choisir d'exploiter les ressources de la société pour produire des biens et des services au lieu de les laisser inexploitées.

À l'heure actuelle, si nous acceptons l'optique extrêmement prudente selon laquelle le potentiel a été atteint en 1988, nous nous privons d'un potentiel de production de l'ordre de 50 à 60 milliards par année. C'est le coût de la trajectoire actuelle. Ce manque à gagner annuel continuera d'exister tant que nous n'aurons pas comblé l'écart.

Nous devons donc nous demander s'il n'y a pas une meilleure solution. Evidemment, si l'inflation suscite des inquiétudes ou comporte des coûts, alors il convient certainement de la limiter. Cependant, j'ai déjà proposé, devant vous et devant d'autres, que nous aurions peut-être intérêt à chercher, pour lutter contre l'inflation, de meilleurs instruments que le taux élevé de chômage et le freinage de l'économie.

Au Canada, nous avons envisagé et appliqué ce genre d'instruments, aussi bien durant la période de 1975 à 1978, avec la commission anti-inflation, et durant la période de 1982 à 1984, avec le programme des 6 et 5 p. 100, qui a dépassé ses objectifs.

Il existe donc d'autres façons d'aborder la question. Si nous ne le faisons pas, à mon avis, alors, tant que les taux d'intérêt réels seront supérieurs au taux de croissance, nous allons nécessairement constater que nos coefficients d'endettement vont continuer d'augmenter, à moins que nos excédents primaires soient de plus en plus importants. C'est une simple question d'arithmétique et non pas de philosophie politique. Nous avons d'ailleurs déjà parlé ici de ce genre

[Text]

that have kept real interest rates in excess of real growth. As a consequence, our debt ratios have risen. It is not a surprise; it is not something that is not understood. It has been a policy choice, and all I am saying is choose it the other way.

**Mr. Thompson:** I guess where I disagree with you is you are almost suggesting that low interest rates per se, nominal or real, are the answer to all of our problems. I am suggesting that if they are the answer to all of our problems, why would we not do it? I do not think there is an example anywhere in the western world, the industrialized world, where low interest rates in and of themselves are the answer.

I think what you are doing is fundamentally, in a sense, overlooking all the other baggage we're carrying. I suggest that's the flaw in your argument. In and of itself I would buy into what you're saying, but I think you're overlooking a whole lot of other baggage that we have as a nation.

• 1705

The critical part of that, of course, is a mountain of debt, an accumulated debt of \$600 billion. I think that's the fundamental flaw in your argument. In fact I think I'd buy into your argument if we didn't have that debt. I think it's too easy to suggest that low interest rates are the answer. Again I think it's very much a double-edged sword. I suggest that if it was that easy we'd simply lower them.

**Mr. McCracken:** I think perhaps, as I say, you might have a different problem or a higher level of inflation than you have currently with a slack economy. I would just ask you to look at the historical record. Coming out of the last war, this country had a debt ratio in excess of 100% at the federal level. That debt ratio declined to roughly 5% or 10%, depending on how you include the debt held by the government, by 1975. Over that entire period, with the exception of one year, real interest rates were less than real growth. That's what allowed that debt ratio to decline over that entire period even though it was 100% at that scary level back in 1944-1945. It is possible to do it. It has been done in the past. I think, in fact, if we don't do it, we're going to continue to observe at each of these meetings a higher debt ratio and we're going to talk about it and we're going to talk about the need for higher taxes or cuts in expenditure or down-loading onto the provinces. We're going to wring our hands and talk about our impotency to do anything on the Canadian economy.

We're looking at the wrong class of problems. We're looking at what we cannot do. Today, countries like Japan understand that. Japan's debt ratio is down in the single-digit range. They're sitting there with low real interest rates and they are managing their program, even though they're having at the moment some cyclical weakness, which they're prepared to try to do something about with some fiscal stimulus.

[Translation]

d'arithmétique à d'autres occasions. Contrairement à ce qui a été le cas pour les années soixante, soixante-dix et cinquante, nous avons choisi, durant la décennie des années quatre-vingt, un ensemble de lignes directrices qui ont fait en sorte que les taux d'intérêt réels ont été supérieurs au taux de croissance réel. Par conséquent, nos coefficients d'endettement ont augmenté. Il n'y a là rien de surprenant, rien qui ne puisse être compris. Il s'agissait d'un choix de politique et je propose tout simplement que nous choisissons autrement.

**M. Thompson:** Ce que je conteste, c'est que vous dites pratiquement qu'il suffit de réduire les taux d'intérêt, nominaux ou réels, pour résoudre tous nos problèmes. Or, si c'était si simple, il me semble que nous le ferions déjà. Je ne crois pas qu'on puisse trouver de pays du monde occidental, du monde industrialisé, où la faiblesse des taux d'intérêt a tout réglé.

Il me semble que vous laissez de côté tout un pan de la réalité. Voilà la faiblesse de votre proposition. J'accepterais bien volontiers ce que vous dites, mais il me semble que vous faites abstraction de toute une série de réalités qui caractérisent notre pays.

L'une d'entre elles, et non la moindre, c'est l'existence d'une dette prodigieuse de l'ordre de 600 milliards de dollars. Voilà où je situe la grande faiblesse de votre proposition. Autrement, je crois que je serais d'accord avec vous. Proposer des taux d'intérêt réduits, c'est trop facile. C'est un couteau à double tranchant. Si c'était si simple, il me semble que nous le ferions.

**M. McCracken:** Il y aurait peut-être alors d'autres problèmes ou un taux d'inflation plus élevé que celui que nous connaissons actuellement avec une économie qui roule au ralenti. Faisons, si vous voulez, un retour en arrière. Au sortir de la dernière guerre, le taux d'endettement du Canada dépassait les 100 p. 100 au fédéral. Or, ce coefficient d'endettement avait été réduit à 5 ou 10 p. 100, selon la manière de calculer la dette publique, en 1975. Pour l'ensemble de la période, sauf une année, les taux d'intérêt réels ont été inférieurs au taux de croissance réel. Voilà pourquoi le coefficient d'endettement a fléchi continuellement, même s'il était extrêmement inquiétant en 1944-1945. La chose est donc possible. Nous l'avons fait par le passé. En réalité, si nous ne le faisons pas, nous allons constater, chaque fois que nous nous réunirons, une hausse du coefficient d'endettement. Nous allons en discuter, considérer qu'il faut augmenter les impôts, réduire les dépenses ou les transférer aux provinces. Nous n'allons que pouvoir constater notre impuissance et notre incapacité de faire évoluer l'économie canadienne.

Nous ne nous attaquons pas aux vrais problèmes. Nous nous butons sur ceux que nous ne pouvons pas résoudre. Certains pays l'ont compris. C'est le cas du Japon, dont le coefficient d'endettement est inférieur à 10 p. 100 aujourd'hui. Les Japonais limitent le taux d'intérêt réel et administrent en conséquence, même s'ils connaissent à l'heure actuelle certaines difficultés d'ordre cyclique qu'ils sont disposés à régler par des mesures de stimulation budgétaire.



[Texte]

**Mr. Thompson:** Mr. Chairman, just one comment. The scenario that is often used is of course the scenario that existed and the climate that existed in the restructuring of Europe and the western world after World War II, and I don't disagree with some of the numbers that Mr. McCracken is using. I think the circumstances in Europe and the western world were completely different from what they are today in the 1990s. I guess it's going back to 1950s philosophy. I think that's exactly what he's preaching. The point I'm making is that I think today that will not work.

**Mr. McCracken:** Well, we'll see.

**Mr. Thompson:** If we could turn back the clock and go back to the 1940s and the 1950s, I would buy into it. But I'll tell you that the world is a lot different from what it was following the destruction of Europe and following World War II. Therein lies the difference. It boils down to 1950s economic policy. I don't buy into that one.

**Mr. McCracken:** Well, we can see. In the 1929-30 period we tried fiscal restraint and high real interest rates and it didn't work very well either.

**Mr. Gray (Windsor West):** Mr. McCracken, your last set of comments has dissipated my first question. You observed that at the end of the Second World War Canada's debt was more than 100% of the gross domestic product. You're talking only about federal debt. Could you remind us what happened to bring that ratio down and at the same time cause the unparalleled growth that we saw?

**Mr. McCracken:** The key factors are that you run a situation with real interest rates less than real growth. If real interest rates are, let's say for the sake of discussion, 3% and real growth is 4%, then that will itself lower your real debt ratio if you are running a primary balance. If you're running a primary surplus, as we were over some parts of that period, then you will get a further kick downward in your debt ratio.

• 1710

The arithmetic is straightforward. Where there is controversy—and again, this is not party sensitive, or philosophy sensitive—is in the degree to which real interest rates and real growth can be managed by governments any more. In other words, have we given up our capacities to influence real growth in terms of exchange rate policy or military commitments, etc., and have we given up on the real interest rate side? Are we in fact in a global world in which interest rates are dictated not by the Bank of Canada but by the Bundesbank or by the net effect of financial markets around the world? Certainly if that is the situation, then you are in a pickle.

[Traduction]

**M. Thompson:** Monsieur le président, un seul commentaire. On évoque souvent ce scénario et ce climat qui existaient au moment de la restructuration de l'Europe et du monde occidental après la Seconde Guerre mondiale et je ne conteste pas certains des chiffres que cite M. McCracken. Cependant, j'estime que la situation en Europe et ailleurs en Occident à l'époque n'était pas du tout celle que nous connaissons aujourd'hui, dans les années quatre-vingt-dix. M. McCracken propose des solutions qui étaient préconisées durant les années cinquante. Or, selon moi, cela ne fonctionnera pas aujourd'hui.

**M. McCracken:** Bon, nous verrons.

**M. Thompson:** Si nous pouvions remonter dans le temps jusqu'aux années quarante et cinquante, alors je serais preneur. Mais le monde a beaucoup changé depuis l'après-guerre. C'est toute la différence. On nous propose une politique économique des années cinquante. Je ne suis pas preneur.

**M. McCracken:** Bon, voyons voir. Durant la période 1929-1930, on a imposé des compressions budgétaires et des taux d'intérêt réels élevés, sans grands résultats d'ailleurs.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Monsieur McCracken, vos derniers commentaires ont rendu superflu ma première question. Vous nous avez signalé que, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la dette du Canada correspondait à plus de 100 p. 100 du produit intérieur brut. Vous ne parlez que de la dette fédérale. Pouvez-vous nous rappeler les raisons pour lesquelles le coefficient d'endettement a baissé et aussi les causes de la croissance sans précédent que nous avons connue à cette époque?

**M. McCracken:** Le fait de maintenir les taux d'intérêt réels en-deçà du taux de croissance réel est l'aspect critique. Supposons par exemple que le taux d'intérêt réel soit de 3 p. 100 et le taux de croissance réelle de 4 p. 100. Cela suffit à entraîner une réduction du coefficient d'endettement réel s'il existe un solde primaire. S'il y a excédent primaire, comme cela s'est produit pour certaines années de la période, alors le coefficient d'endettement baisse encore davantage.

Le calcul est simple. Le problème—et une fois de plus, cela n'a rien à voir avec un parti ou une philosophie—c'est de savoir dans quelle mesure les gouvernements peuvent encore gérer les taux d'intérêt réels et la croissance réelle. En d'autres termes, avons-nous renoncé à notre capacité d'influer sur la croissance réelle en ce qui concerne la politique relative au taux de change, les engagements militaires, les taux d'intérêt réels, etc? Appartenons-nous en réalité à une économie mondiale dans laquelle les taux d'intérêt sont dictés, non pas par la Banque du Canada, mais par la Bundesbank ou par l'incidence réelle des marchés financiers mondiaux? De toute évidence, si tel est le cas, vous êtes dans de beaux draps.

[Text]

Again, you ought to look to see who it is who has put you in the pickle. You still have the same problem at hand of high real rates versus growth. Your strategy then is simply to try to run a large enough surplus that you can hang on until there is some change in the international scenario.

But I would say to you that we had, as you recall, a number of recessions over that period from 1948—that was the first in the post-war period—up through the 1970 and 1974–75 recessions. Yet even with those recessions we didn't find this problem of the debt ratio exploding on us, because governments in a recession moved to lower and ease monetary policy at the same time as they were stimulating. So they got the growth up and the real interest rates down and that kept that debt ratio continuing to move downward over that period.

**Mr. Gray (Windsor West):** I presume during this period very little of our government debt was held outside the country.

**Mr. McCracken:** I would have to go back and look. We have had a mixed history with that. At the moment, as you are aware, we have very little government debt, particularly federal government debt, held outside the country and denominated in U.S. dollars. We now have an increasing amount of our debt in the last several years being held by foreigners and denominated in Canadian dollars. So what we have is an exchange risk being on the holder's side, compared with a situation earlier where we had some held by foreigners. The provincial governments still borrow substantially in international markets in U.S. dollars or in other currencies, and they have a substantial exchange risk in that market at present.

But in that earlier period it was not unusual for us to borrow abroad substantially in U.S. dollars and for provincial governments to be borrowing in them. Hydro borrowing has been in the markets for decades. Again, that didn't create a problem for us in any major way.

**Mr. Gray (Windsor West):** But the history of the immediate post-war period illustrates that it was possible to have substantial real growth and at the same time a reduction of the debt to gross domestic product ratio, and the latter was accomplished without contractionary policies by the government or the central bank.

**Mr. McCracken:** No, indeed, it was helped by easing the monetary policy and by an economy that continued to move along and when it had recessions to get in and get out quickly. Some of those were Liberal, even.

**Mr. Gray (Windsor West):** In that connection—and Mr. Frank also might have a view on this—why was the recovery after the 1981–82 recession so much stronger and faster than the present one? If my memory serves me right, the rates of growth between 1982 and 1984 were between 4% and 6%.

**Dr. Frank:** I can't answer that adequately for you off the top of my head.

[Translation]

Une fois de plus, vous devez essayer de savoir qui vous a mis dans cette situation. Vous êtes encore confrontés au même problème, à savoir comment assurer la croissance avec des taux d'intérêt réels qui sont élevés. Alors, votre stratégie consiste tout simplement à essayer de produire un excédent assez important pour que vous puissiez attendre jusqu'à ce qu'un changement se produise sur la scène internationale.

Cependant, je puis vous dire que, comme vous le savez, nous avons eu un certain nombre de récessions, depuis celle de 1948—la première de l'après-guerre—jusqu'à celles de 1970 et de 1974–1975. Malgré cela, nous n'avons pas connu cette explosion de nos coefficients d'endettement, car pendant les récessions, les gouvernements baissaient les taux d'intérêt et assouplissaient la politique monétaire tout en stimulant l'économie. Ainsi, ils ont stimulé la croissance et diminué les taux d'intérêt réels, ce qui leur a permis d'assurer la baisse constante des coefficients d'endettement au cours de cette période.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Je présume qu'au cours de cette période, notre gouvernement devait très peu d'argent à l'étranger.

**M. McCracken:** Il faudrait que je vérifie. L'histoire n'est pas claire à ce sujet. Actuellement, comme vous le savez, nos gouvernements, et surtout le gouvernement fédéral, ont très peu de dettes à l'étranger et en dollars américains. Depuis quelques années, nous contractons de plus en plus de dettes à l'étranger en dollars canadiens. C'est donc le détenteur qui assume le risque de change, ce qui n'était pas le cas auparavant, lorsque le risque était partagé par les étrangers. Les gouvernements provinciaux empruntent encore beaucoup sur les marchés internationaux en devises américaines ou autres, et actuellement, ils encourent un risque de change considérable sur ces marchés.

Cependant, auparavant, il n'était pas rare que nous empruntions beaucoup à l'étranger en dollars américains, et que les gouvernements provinciaux en fassent autant. Pendant des décennies, Hydro a emprunté sur ces marchés, et, une fois de plus, cela ne nous a pas créé de problème majeur.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Cependant, l'histoire de l'après-guerre nous montre qu'il est possible d'assurer une croissance réelle considérable tout en réduisant le coefficient d'endettement, réduction qui a été accomplie sans que le gouvernement ni la banque centrale applique des politiques de contraction.

**M. McCracken:** Vous avez raison. On a plutôt assoupli la politique monétaire, et on a fait en sorte que l'économie continue de fonctionner et qu'elle se reprenne rapidement en cas de récession. Certaines de ces mesures ont d'ailleurs été prises par des libéraux.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Dans la même veine—et j'aimerais savoir ce qu'en pense M. Frank—pourquoi la reprise qui a suivi la récession de 1981–1982 a-t-elle été plus forte et rapide que l'actuelle? Si j'ai bonne mémoire, les taux de croissance entre 1982 et 1984 étaient de 4 p. 100 à 6 p. 100.

**M. Frank:** Je ne peux pas bien vous répondre de façon spontanée.



[Texte]

The danger in focusing on the past, especially if we are getting back into the 1950s and 1960s, is that the world has changed a lot. I have a feeling that looking at the 1981-82 recession and trying to draw strict parallels with that would lead us into the same kind of trap. This cycle is much less an inventory cycle than we had in 1981-82. In other words, business has learned how to manage their inventories a lot better. There aren't the swings in inventories that occurred coming out of 1981-82. That's one factor that I don't think we can count on this time.

[Traduction]

La difficulté de remonter dans le passé, et surtout aux années cinquante et soixante, réside dans le fait que le monde a beaucoup changé. J'ai l'impression que si nous nous référons à la récession de 1981-1982 pour essayer de faire des comparaisons strictes nous risquons de nous acheminer dans le même genre de piège. Le cycle actuel est beaucoup moins axé sur les inventaires qu'en 1981-1982. Autrement dit, les entreprises ont appris à gérer beaucoup mieux leurs inventaires. Les fluctuations d'inventaires que nous avons connues au lendemain de la récession de 1981-1982 n'existent plus. C'est donc un facteur sur lequel nous ne pouvons plus compter aujourd'hui.

• 1715

The second thing is serendipity. In 1984 or 1985, if my memory serves, we had something on the order of a 17% or 18% increase in auto exports. Why was that? Canada happened to be producing the Chrysler mini-vans. They sold like hotcakes in the States.

**Mr. Gray (Windsor West):** They still are.

**Dr. Frank:** And they still are. But remember we're at a certain level. We're talking about increases in activity, not just maintaining.

If you look at the auto sector today, admittedly we may be surprised again. Canada is extremely well positioned opposite that issue, because we have new product lines coming out of Sainte Thérèse in Quebec. They're expected to sell well. We have new product lines coming out of Chrysler here in Canada that are expected to sell very well. Maybe we'll be surprised again.

Those are the only two things that pop to mind. There was, of course, a much different savings pattern in 1981-82. There was a huge reduction in the savings rate that allowed people, if my memory serves me, to pump a lot more discretionary money into the system to boost spending. We don't seem to have that now. The savings rate is fairly low. Those would be three things that just come to mind.

**Mr. Gray (Windsor West):** In your outlook you said that the overall impact of the measures in the December 2 economic statement would be slightly contractionary, lowering real GDP growth by roughly 0.1% in 1992 and 0.2% in 1993. How many jobs would be represented by that loss of growth?

**Dr. Frank:** I can't remember.

**Mr. Gray (Windsor West):** There must be some rough measure.

**Dr. Frank:** Oh yes, there would have been some measure.

**Mr. Darby:** It was not a substantial number of jobs.

**Mr. Gray (Windsor West):** Perhaps you could file that through the committee later if there is some formula you have. I'm curious to know what's involved. Is it 20,000, 30,000?

**Dr. Frank:** It wouldn't be that large.

Ensuite, il y a les découvertes heureuses et inattendues. En 1984 ou 1985, si j'ai bonne mémoire, nos exportations de voitures ont augmenté de 17 ou 18 p. 100. Pourquoi cette augmentation? Comme par hasard, Chrysler Canada produisait des mini-fourgonnettes qui se vendaient comme des petits pains aux États-Unis.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Elles se vendent toujours aussi bien.

**M. Frank:** En effet. Toutefois, n'oubliez pas que nous sommes à un certain niveau. Nous parlons de l'accroissement, et non pas du maintien des activités.

Si nous regardons le secteur de l'automobile aujourd'hui, nous pourrions encore être surpris. Le Canada est extrêmement bien placé dans ce secteur, car il produit de nouveaux modèles de voitures à Sainte-Thérèse, au Québec. On s'attend à ce qu'elles se vendent bien. Chrysler Canada a de nouveaux produits qui vont probablement se vendre très bien. Nous allons peut-être être surpris de nouveau.

Voilà donc les deux choses qui me viennent à l'esprit. Bien entendu, en 1981-1982, la structure de l'épargne était très différente. On avait réduit considérablement le taux d'épargne, ce qui permettait aux gens, si j'ai bonne mémoire, d'investir beaucoup plus de fonds discrétionnaires dans le système pour promouvoir les dépenses. Tel ne semble plus être le cas. Le taux d'épargne est relativement faible. Voilà donc les trois choses qui me viennent à l'esprit.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Dans vos prévisions, vous avez dit que l'incidence globale des mesures prévues dans l'énoncé économique du 2 décembre vont entraîner une légère contraction en faisant baisser la croissance réelle du PNB d'environ 0,1 p. 100 en 1992 et 0,2 p. 100 en 1993. Combien d'emplois perdrons-nous à la suite de cette perte de croissance?

**M. Frank:** Je ne m'en souviens pas.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Il doit bien y avoir un chiffre approximatif.

**M. Frank:** En effet.

**M. Darby:** Ce n'était pas un nombre élevé.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Si vous avez des données à ce sujet, vous pourriez peut-être les communiquer au comité plus tard. Je suis curieux de savoir quel est ce nombre: 20 000, 30 000?

**M. Frank:** Ce n'est pas aussi élevé.

[Text]

**Mr. Gray (Windsor West):** But there was obviously a loss of jobs resulting from this contractionary impact.

I notice that you're more optimistic in your forecasted growth than the government itself and the Chamber of Commerce. The Chamber of Commerce, on January 13, issued a forecast saying that they expect growth to be in the 2.5% to 3% range in 1993. Would you venture any comments as to why there's that variance?

**Dr. Frank:** I must say, if we want to look at things historically, I'm sure this is the first time in our history we've had a forecast that has been higher than the Government of Canada's.

**Mr. Gray (Windsor West):** That's why I'm asking you about this.

**Dr. Frank:** I can't explain that. I would say to you frankly, Mr. Gray, that the Government of Canada, if it were to update its forecast today, would have a forecast that's probably very similar to ours.

**Mr. Gray (Windsor West):** One explanation is you finish your forecasting some months later than the—

**Dr. Frank:** No, no. We updated our forecast, yes.

The other question you had, was it the Chamber of Commerce?

**Mr. Gray (Windsor West):** Their forecast came out January 13, I think. They forecasted a 2.5% to 3% range of growth in 1993.

**Dr. Frank:** Again, I don't know. You have to be able to look at the detailed tables as to what assumptions they may be putting in there opposite interest rates. Maybe, for example, fiscal policy of governments. I just don't know. It's hard to explain those kinds of differences without seeing the forecasts. But if we had to guess on which direction things are going, up or down, I would say we are more optimistic about the future now than we were a month ago. Do you see my point?

**Mr. Gray (Windsor West):** Yes, I see that.

**Dr. Frank:** It's a collection of a lot of things that seem to be happening on the day they're coming through, the sensitization we get from the corporate world in terms of meetings that I speak at and so on. It seems that the direction is moving upward. How much, I don't know.

• 1720

**Mr. Gray (Windsor West):** I think Mr. McCracken alluded to this. I think he said something to this effect, that while the fight against inflation was at its height, all sorts of wonderful things were promised to us as a result of achieving the low inflation goals. He asked, perhaps rhetorically, where these benefits were. Could I ask both our witnesses to address that point? What have we seen so far as a new nirvana of economic health as a result of the low inflation?

[Translation]

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Cette contraction devait certainement causer des pertes d'emplois.

Je constate que dans vos prévisions de croissance, vous êtes plus optimistes que le gouvernement lui-même et la Chambre de commerce. Le 13 janvier, cette dernière a publié une prévision selon laquelle le taux de croissance se situera entre 2,5 p. 100 et 3 p. 100 en 1993. Pouvez-vous essayer de nous expliquer cette différence?

**M. Frank:** Je dois dire que si nous voulons aborder les choses du point de vue historique, je suis sûr que c'est la toute première fois que nous avons une prévision plus élevée que celle du gouvernement canadien.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** C'est pour cela que je vous pose la question.

**M. Frank:** Je ne peux pas l'expliquer. Je vous dirai franchement, monsieur Gray, que si le gouvernement du Canada devait mettre à jour sa prévision aujourd'hui, celle-ci se rapprocherait probablement beaucoup de la nôtre.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** On pourrait l'expliquer par le fait que vous terminez vos prévisions quelques mois après. . .

**M. Frank:** Non, pas du tout. Nous avons mis à jour notre prévision.

L'autre question portait-elle sur la Chambre de commerce?

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Elle a publié ses prévisions le 13 janvier, je pense, et elle prévoyait un taux de croissance de 2,5 p. 100 à 3 p. 100 en 1993.

**M. Frank:** Une fois de plus, je ne sais pas. Il faudrait d'abord examiner leurs tableaux détaillés pour savoir quelles sont leurs hypothèses en ce qui concerne les taux d'intérêt. Par exemple, cela peut être dû à la politique financière des gouvernements. Je ne sais vraiment pas. Il est difficile d'expliquer ce genre de différences sans avoir vu les prévisions. Toutefois, si vous me demandez de deviner le sens des tendances actuelles, de dire si elles sont à la hausse ou à la baisse, je vais vous répondre qu'en ce moment, nous sommes plus optimistes face à l'avenir que nous ne l'étions il y a un mois. Comprenez-vous ce que je veux dire?

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Oui, je comprends.

**M. Frank:** Mon optimisme s'explique par le fait qu'il y a beaucoup d'événements qui semblent se produire et par les réactions des milieux d'affaires lors de réunions auxquelles je prends la parole, etc. Il me semble que la tendance est à la hausse. À quel point? Je ne le sais pas.

**M. Gray (Windsor-Ouest):** Je pense que M. McCracken y a fait allusion. Il a dit quelque chose à ce sujet, à savoir que pendant que la lutte contre l'inflation était à son paroxysme, on nous promettait toutes sortes de choses merveilleuses après la baisse du taux d'inflation. Il a demandé, peut-être pour la forme, où étaient ces avantages. Nos deux témoins peuvent-ils nous dire ce qu'ils en pensent? Jusqu'ici, avons-nous vu le nouveau paradis économique qui était censé découler du faible taux d'inflation?



[Texte]

I also am reminded that Mr. Langdon was at the same meeting when Mr. Crow came and said their ability to assess what was actually going on was so weak that when they said inflation was 1%, they could actually be in a situation of deflation of 1% in that period. I think Mr. Langdon will recall that.

I am really just asking you to point to whatever is going on as a result of low inflation that fits in with the language of the protagonists of the anti-inflation fight of a year or so ago.

**Mr. McCracken:** Perhaps the most useful thing is where would you expect to see it if you had low inflation? Certainly one area is if our relative price performance is better than other countries', we expect that to help on the trade side. Indeed, I think we are beginning to see our export growth pick up strongly and our import growth has weakened somewhat. How much of that is a function of a depreciation of the currency, which has made the foreigners see it better, how much of that is our own control over unit labour costs, remains to be seen.

In the business confidence area, or the removing of the "veil" of inflation, certainly machinery and equipment investment has been strong; but non-residential construction has been very weak. One explanation for that, of course, is many people still don't believe we are at zero inflation, or at 1%, and real estate prices haven't fully adjusted. There are people writing books saying we have another 50% to go on the real estate price side in the developed world. Of course if that is true, it is unlikely you will see any commercial building for some time to come.

So that's where you look for it, in deflation in asset values, and once they have completed it, if anyone is left, they will feel more optimistic about the future. But that's where we have so far managed to see the direct effects of lower inflation, and it is percolating in, as reflected by the declines in house prices in many communities and the decline in real estate values. How much more there is to come before we declare victory, I don't know.

**The Chairman:** I have a housekeeping motion I'd like to pass while I have a quorum. Because of the demand we had for the report done by the subcommittee on regulation, we could use some more. I have a motion here that the committee print an additional 500 copies of the 17th report, concerning regulations and competitiveness.

**Mr. Soetens (Ontario):** So moved.

Motion agreed to

**The Chairman:** Thank you.

**Mr. Gray (Bonaventure—Îles-de-la-Madeleine):** Gentlemen, probably the most difficult thing when we deal with economic models...if we could forget the human element, our problems would be much more easily solved,

[Traduction]

On me rappelle également que M. Langdon a assisté à la réunion où M. Crow a dit que sa capacité d'évaluer ce qui se passait effectivement était si faible que, quand il disait que le taux d'inflation était de 1 p. 100 dans une période donnée, il était possible que l'on soit plutôt dans une période de déflation, avec un taux de 1 p. 100. Je pense que M. Langdon s'en souvient.

Je vous demande donc tout simplement de nous indiquer quels sont les effets bénéfiques actuels de la faiblesse du taux d'inflation, effets que nous ont promis les protagonistes de la lutte contre l'inflation il y a un an environ.

**M. McCracken:** L'essentiel est sans doute de se demander dans quels domaines se manifestent les avantages découlant de la faiblesse du taux d'inflation. Bien entendu, si nos prix sont meilleurs que ceux d'autres pays, cela va nous aider sur le plan commercial. En effet, je pense que nous commençons à voir une forte reprise de nos exportations et une baisse de nos importations. Il reste à voir quelle est la part de la baisse du dollar canadien, qui attire les étrangers, et celle de notre emprise sur le coût unitaire de la main-d'oeuvre.

Pour ce qui est de la confiance des entreprises, ou de l'élimination du «voile» de l'inflation, l'achat de machines et d'équipements a certainement été considérable; mais la construction domiciliaire a été très faible. Cela s'explique en partie par le fait que bon nombre de gens ne croient toujours pas que le taux d'inflation est nul ou de 1 p. 100, et les prix dans l'immobilier n'ont pas vraiment suivi. Il y a des gens qui écrivent des livres pour dire que les pays industrialisés doivent encore réduire de 50 p. 100 les prix dans l'immobilier. Si cette assertion est vraie, il est peu probable que l'on construise de nouveaux immeubles commerciaux pendant un certain temps.

C'est donc dans ces domaines que les choses bougent, dans la déflation de la valeur des biens, et une fois que ce sera terminé, s'il en reste, on sera plus optimiste face à l'avenir. Voilà donc les domaines dans lesquels nous avons vu jusqu'à présent les effets directs de la baisse du taux d'inflation, et cela fait tache d'huile, comme en témoignent la baisse des prix des maisons dans bon nombre de collectivités et la baisse des prix dans l'immobilier. Combien d'autres signes faut-il attendre avant de déclarer victoire? Je ne le sais pas.

**Le président:** J'ai ici une motion d'intérêt courant que j'aimerais faire adopter pendant qu'il y a quorum. Compte tenu de la forte demande concernant le rapport du sous-comité de la réglementation, nous avons besoin d'exemplaires supplémentaires. J'ai donc une motion demandant que le comité fasse imprimer 500 exemplaires supplémentaires du 17<sup>e</sup> rapport, sur la réglementation et la compétitivité.

**M. Soetens (Ontario):** Je le propose.

La motion est adoptée

**Le président:** Merci.

**M. Gray (Bonaventure—Îles-de-la-Madeleine):** Messieurs, la chose la plus difficile en matière de modèle économique... Si nous oublions le facteur humain, nous trouverions beaucoup plus facilement des solutions, non

## [Text]

not only in Canada but around the world. As a layperson in this field... If we look at the figures that have come out, supposedly, according to the more heavily industrialized countries of the world and the United Nations, we as Canadians have the number one quality and standard of living.

About our consumer demand and consumer spending—and I throw this out just as a general comment to Dr. Frank, Mr. McCracken, or Mr. Darby—when we reach a certain level of our standard or quality of living, I wonder if that consumer demand is not there as much as it used to be. For example, my wife doesn't need an electric egg-beater; she already has one. So that demand is not in the market.

## • 1725

In terms of buying new automobiles, or trading automobiles, we have the tendency now, partly because of the recession or previous recessions, to be a little more conservative with our spending and because of our demands. Obviously if our population of 27 million people, every man, woman and child, went out tomorrow and spent \$1,000 apiece, and bought Canadian, it would be quite a boom for our internal economy. But this will not be the case, of course.

I think the human factor too, in terms of our economy, is that we consider ourselves baby boomers and we are beginning to tend more and more to look towards our retirement—not myself personally, please, because this is on the record—and a lot of people are tending to put a lot more money aside for their retirement. Of course that is money that does not move into the economy as such.

To be more detailed, I would have two questions. One internally, talking about Canada, is the difference as Mr. McCracken has said, about federal restraints, budgetary restraints, or federal policy if you wish, as opposed to some provincial economies and provincial policies, because you have the counteraction, one policy indirectly or directly going counter to the federal policy, especially if you talk about Quebec and Ontario, and British Columbia or Alberta. Sometimes I wonder what effect that has in terms of our coming out of the recession.

Again, there is the human element. If we were all on the same wavelength, our ten provinces and territories with the feds, regardless of the political stripe of the day, I wonder what effect that would have. I don't presume to get into an argument with Mr. McCracken, who is much more qualified than I, but when we have restraints at the federal level, if it happens to be in program spending, and our counterparts provincially increase program spending, that is very counterproductive.

If we look back to the recession of 1981-1982, as has been said we can't live in the past, and perhaps all the extenuating circumstances of the past are not particularly realistic today, but if we look at the industrialized countries coming out of the recession of 1981-1982 as opposed to this recession we are coming out of, what country was the ideal, or the best of the bunch if you wish, in solving the problems of coming out of the 1981-1982 recession? What was their model or style, so to speak, as opposed to our style, or tactics or policies taken in 1981-1982, versus what we are attempting to do today in 1993, coming out of this recession?

## [Translation]

seulement au Canada, mais dans le monde entier. En tant que profane dans ce domaine... Si nous regardons les chiffres qui ont été publiés, je suppose, d'après les pays les plus industrialisés du monde et les Nations Unies, les Canadiens ont la meilleure qualité de vie.

En ce qui concerne la demande et les dépenses des consommateurs—je fais ici un commentaire d'ordre général à l'intention de M. Frank, M. McCracken ou M. Darby—quand notre niveau de vie ou notre qualité de vie atteint un certain niveau, la demande des consommateurs se maintient-elle au même niveau que par le passé? Par exemple, ma femme n'a pas besoin d'un fouet électrique pour battre des oeufs; elle en a déjà un. Par conséquent, la demande n'existe pas sur le marché.

En ce qui concerne l'achat de voitures neuves, le commerce de l'automobile, nous avons tendance, à cause de la présente récession et des précédentes, à nous montrer quelque peu conservateurs dans nos décisions. Si chaque homme, femme et enfant canadiens décidaient demain de dépenser 1 000\$ et achetaient des produits canadiens, notre économie s'en trouverait stimulée. Inutile de rêver, cependant.

De même, sur le plan humain, nous nous considérons comme de la génération de l'après-guerre; nous commençons à songer à la retraite—je ne parle pas de moi, parce que ma situation est bien connue—et nous mettons beaucoup d'argent de côté en prévision de cette étape de la vie. C'est de l'argent qui ne fait pas rouler l'économie comme telle.

Plus précisément, j'ai deux questions à vous poser. Au Canada même, comme M. McCracken l'a souligné, il y a une marge entre l'action du gouvernement fédéral, les contraintes budgétaires qu'il impose, sa politique générale, et celles des gouvernements provinciaux. Leurs politiques sont parfois contradictoires, directement ou indirectement, surtout lorsqu'il s'agit du Québec, de l'Ontario, de la Colombie-Britannique et de l'Alberta. Je me demande parfois quel est l'impact de ce manque de coordination sur la récession.

L'élément humain intervient. J'aimerais bien savoir ce qui se passerait si nous réussissions à tous nous entendre, quelle que soit notre allégeance politique, les 10 provinces, les territoires et le gouvernement fédéral. Je ne veux pas m'engager dans une discussion avec M. McCracken, qui s'y connaît mieux que moi en la matière, mais je me demande si le manque de coordination entre le gouvernement fédéral et les provinces, lorsque l'un réduit ses dépenses de programme et que les autres font le contraire, n'est pas dommageable.

Lors de la récession de 1981-1982—d'aucuns prétendent que nous ne pouvons pas vivre dans le passé; la situation est d'ailleurs probablement très différente aujourd'hui—de tous les pays industrialisés qui ont réussi à se sortir de ce mauvais pas, par rapport au présent, quel est celui qui s'est le plus illustré? De quel modèle particulier s'est-il servi pour se tirer d'impasse en 1981-1982, comparativement à ce que nous tentons de faire en 1993 pour nous extirper de la récession?



## [Texte]

I understand that in Japan presently they are going to be in their recession, if one can call it that, a little longer than we here in Canada and United States. I would appreciate your views on that, please.

**Dr. Frank:** I'll be brief, because I frankly can't give you what I would feel is a satisfactory response to those two questions. In terms of the second point, I just don't have that at my fingertips, to sort of say what kind of policy stance or positioning other countries had in coming out of 1981-1982 that led to particularly positive results, or otherwise.

In terms of your first question about federal-provincial coordination, as you know this was one of the things that was supposed to be put forward in the constitutional discussions. On the face of it, it's a self-evident conclusion that one would want to have, from the point of view of the nation, governments generally pursuing the same kind of policies, if there were national agreement on those policies. I think that's just a given. When you point to different provinces pursuing policies that are at odds with what the federal government is doing, that's just the reality of the political structure we have here.

The timing of federal budgets is critically important for provinces, because historically they have had to wait until they know what the federal government is going to put on the table before they can move ahead with their own preparations. This year we've been told the budget will probably be in March or perhaps April. I don't know what sort of advance information would be given to provinces to help them coordinate and adapt to whatever the federal government is going to do, but quite clearly I think you would prefer to have as much coordination as you could get.

• 1730

**Mr. McCracken:** Let me continue on the so-called coordination theme. We've written a paper commenting on the last budget looking at this coordination issue more directly in the last John Deutsch Institute hearings that were done on the 1992 budget. The key issues that come up are several.

First, yes, it would be nice in some cases if they were coordinated, particularly if the situation was the same across the country. Some, however, would argue that you don't want coordination. Well, "coordination" is not the right word. You don't want them going necessarily in the same direction, because that might not be appropriate. It might be, for example, sensible to be stimulating in Newfoundland at the moment, when one is trying to hold back B.C., just from the viewpoint of the relative state of the economy and the kinds of inflation rates differences that are there. So it might well be appropriate for the B.C. government to be running restraint at the moment and the Newfoundland government to be trying to deliver a stimulus, or for the federal government to be doing so.

If we interpret coordination as meaning sharing a common body of information, and in particular sharing a common, agreed-on set of objectives, then there's a strong likelihood that working together will improve the performance over when you are not so doing.

## [Traduction]

Je crois comprendre que la situation est telle actuellement au Japon que ce pays mettra plus de temps à émerger de sa récession, si le terme s'applique bien, que le Canada ou les États-Unis.

**M. Frank:** Je vais être bref, parce que je ne pense pas pouvoir répondre de façon satisfaisante à ces deux questions. D'abord, en ce qui concerne le deuxième point, je n'ai pas en tête les stratégies ou les politiques que les autres pays ont pu adopter pour se sortir avec plus ou moins de bonheur de la récession de 1981-1982.

Pour ce qui est de la deuxième question, relativement à la coordination fédérale-provinciale, comme vous le savez, ce devait être l'un des sujets traités dans le cadre des discussions constitutionnelles. Il semble évident à première vue qu'à l'échelon national les gouvernements auraient avantage, dans la mesure du possible, à uniformiser leurs politiques. Ce serait l'idéal. Vous dites que certaines provinces adoptent des orientations différentes de celles du gouvernement fédéral. C'est simplement dû à la structure politique particulière du Canada.

La date des budgets fédéraux a une importance vitale pour les provinces. Historiquement, celles-ci ont toujours dû attendre les offres du gouvernement fédéral avant de pouvoir arrêter leurs propres plans. Cette année, il semble que le budget sera déposé en mars ou en avril. Je ne sais pas de quels renseignements préalables les provinces pourront disposer pour coordonner leur action à celle du gouvernement fédéral, mais plus les gouvernements communiqueront entre eux, le mieux ce sera.

**M. McCracken:** Je poursuis sur le thème de la théorique coopération entre gouvernements. Nous avons rédigé une étude du dernier budget s'attachant à cette question de la coordination; nous avons examiné la question plus directement lors des dernières audiences du John Deutsch Institute sur le budget de 1992. Nous avons pu dégager plusieurs considérations.

D'abord, il est juste de dire que dans certains cas, en particulier lorsque la situation est la même dans tout le pays, les politiques gouvernementales auraient avantage à être coordonnées. D'aucuns affirment cependant ne pas souhaiter une telle coordination. «Coordination» n'est pas le terme qui convient de toute façon. Les gouvernements n'ont pas nécessairement à aller dans la même direction. Par exemple, il est peut-être indiqué actuellement de stimuler l'économie à Terre-Neuve, tandis qu'il convient de ralentir le mouvement en Colombie-Britannique; les conjonctures, les taux d'inflation ne sont pas les mêmes. Le gouvernement de la Colombie-Britannique pourrait vouloir appliquer des contraintes, tandis que le gouvernement de Terre-Neuve ou le gouvernement fédéral pourrait voir la nécessité de stimuler l'économie.

Si coordination signifie échange d'informations, l'établissement d'objectifs communs, il est fort probable qu'elle puisse aider plutôt que nuire.

*[Text]*

I would suggest to you, however, that we don't share the same information, and we sure as hell don't agree on the goals amongst the federal and provincial governments at this point in time. Until we solve that problem, we are going to continue to have periods in which the provinces will be going in a direction opposite to that of the federal government. Yes, it is a pain for the people who are being twisted in two different directions, but I suspect that many of them are thankful that at least one of the two levels of government is pulling them in a direction they want to go in. From time to time who is doing the pulling versus who is doing the pushing may vary.

In terms of the last recession, I would say just the noteworthy features of that one were that in Japan, with the continued low real interest rates and a desire to keep their economy close to full employment, at something like 2% unemployment, they have managed to do a fairly good job of managing that economy, even though at the moment they are experiencing some difficulties. The hallmarks of that have been an emphasis on keeping real interest rates down, keeping a strong external trade orientation, and remaining competitive through rapid growth in productivity.

Certainly it seemed to me that what was behind the strategy recently announced, or at least put forward, by the prosperity initiative was to build an economy in which productivity growth is strong, which can underpin a competitive Canadian economy. I think that is part of a good long-term structural policy package. Whether that will get implemented in the next budget remains to be seen.

I would also point out that in our neighbours to the south, the United States, we received what is, at least among the post-war exercises, the largest fiscal stimulus that has been delivered among any of these countries, with the Reagan tax cuts and the build-up on the defence side. One can argue: I wouldn't have cut the taxes that way; I would have given them to a different group of people who might have spent more; I might have chosen not to spend it on defence and spent it on something else. However, anyway you cut it, he did provide a significant fiscal stimulus to the economy, which certainly helped to ensure a very rapid recovery of the U.S. economy. We allowed ourselves to be, if you will, piggybacked along on that.

We might get lucky again. Yesterday's announcement of roughly \$30 billion in stimulus coming from Bill Clinton in the infrastructure and investment tax credit area is hopeful. That is probably going to do more, from the viewpoint of fiscal policy, for the Canadian economy this year than any other fiscal policy in any of our own jurisdictions will. So in that sense we should be thankful that we have that stimulus in train. Keep our fingers crossed that we shall get more of it.

**The Chairman:** Mr. Tremblay.

*[Translation]*

Cependant, j'estime, en ce qui me concerne, que nous ne disposons pas tous de la même information et que nous ne nous entendons pas tous sur les buts à atteindre, selon que nous voyons les choses du point de vue du gouvernement fédéral ou du point de vue des gouvernements provinciaux. D'ici à ce que nous réglions ce problème, nous continuerons de voir les provinces aller dans une direction à certains moments, tandis que le gouvernement fédéral s'engagera dans le sens contraire. Les gens se sentent peut-être tiraillés entre les deux, mais je pense que beaucoup d'entre eux remercient le ciel de ce qu'au moins un des deux paliers de gouvernement suit l'orientation qu'il préconise. Le gouvernement qui va dans telle ou telle direction n'est pas toujours le même.

En ce qui concerne la dernière récession, je dirais que ce qu'il convient de noter, c'est que le Japon, qui a maintenant des taux d'intérêt réels très bas et poursuit une politique de plein emploi—le taux de chômage y est de l'ordre de 2 p. 100—est un pays qui s'est assez bien tiré d'affaire, même s'il connaît quelques ratés actuellement. La clé de son succès a été des taux d'intérêt réels bas, une orientation marquée vers le commerce extérieur et le maintien de la compétitivité grâce à une croissance rapide de la productivité.

Il me semble que l'essentiel de la stratégie annoncée ou proposée récemment dans le cadre de l'initiative de prospérité consistait justement à accroître la productivité de façon à assurer la compétitivité de l'économie canadienne. Cet élément doit entrer dans les politiques structurelles à long terme du pays. Il reste à voir si le prochain budget en consacrerait le principe.

Je signale que nos voisins du Sud, les États-Unis, de tous les pays, ont eu droit au stimulant fiscal le plus important de la période d'après-guerre, sous la forme des réductions fiscales de M. Reagan et de l'augmentation des dépenses au titre de la défense. Certains disent qu'ils n'auraient pas réduit les taxes de cette façon; ils auraient donné l'argent à un groupe différent pour qu'il dépense davantage; au lieu de dépenser pour la défense, ils auraient dépensé ailleurs. Quoi qu'il en soit, M. Reagan a réussi à stimuler l'économie de cette façon, ce qui a contribué au rétablissement rapide de la situation aux États-Unis. Nous nous sommes contentés de faire les pique-assiette.

Nous pourrions être chanceux une deuxième fois. L'annonce faite hier par M. Clinton, qui entend dépenser 30 milliards de dollars pour stimuler l'infrastructure et le crédit d'impôt à l'investissement, augure bien. Du point de vue de la politique budgétaire, cette décision aidera probablement plus l'économie canadienne cette année que n'importe quelle autre mesure que nous pourrions prendre par l'entremise de nos propres gouvernements. Réjouissons-nous de pouvoir au moins compter sur ce programme de stimulation. Et prions pour qu'il y en ait d'autres.

**Le président:** Monsieur Tremblay.



[Texte]

[Traduction]

• 1735

**M. Tremblay (Rosemont):** Merci, monsieur le président. J'aimerais poser une question en français et revenir quelque peu sur la politique monétaire, en particulier quant aux taux d'intérêt réels.

On dit toujours que le niveau international de notre endettement face à notre épargne ne nous permet pas d'avoir des taux d'intérêts réels plus bas. Au fond, c'est la dette qui est la cause des taux d'intérêts réels.

Monsieur McCracken, comment voyez-vous la possibilité de réduire les taux d'intérêts réels dans le contexte du niveau d'épargne et de la dette extérieure que nous avons?

**Mr. McCracken:** The link that is made between high real interest rates and debt ratios or savings ratios is one made by those who don't look at the numbers and who are not cognizant of what the real links are. The real links are the other way. High real interest rates give you high debt ratios. High real interest rates depress your economy, which cuts into both investment and savings. High real interest rates raise your exchange rate, which increases your reliance on non-resident savings at the expense of domestic savings.

So if one is concerned about the international debt ratios and the savings thing, I think you'll find the solution to those concerns in fact lies in lower real interest rates rather than in using them as an excuse to justify continuing with a high real interest rate policy.

**M. Tremblay:** En d'autres mots, si demain matin le Canada voulait emprunter à nouveau 500 millions de dollars, ou un certain nombre de milliards de dollars, il pourrait trouver preneur, selon vous, à des taux d'intérêts plus bas.

**Mr. McCracken:** I would suggest to you that if tomorrow morning we went to the market for \$500 million, there is no reason we would have to pay a higher interest rate for that than we are currently. Indeed, you will recall about three weeks ago the Province of Ontario went to the international market for some \$3 billion and was able to borrow that quite successfully, in fact at rates better than they thought there were. It was quickly snapped up. So yes, I am saying we are a small borrower in the international pool of capital and our borrowing actions are not likely to be pushing up real interest rates.

Now, we can run our policy so it happens that way. We can discipline groups by saying if you go out and borrow we are going to jack up interest rates. But there is no necessary linkage.

**M. Tremblay:** Quel est le rôle de la Banque du Canada à cet égard-là?

**Mr. McCracken:** What it's doing is continuing with a policy of trying to keep inflation within its bands. The device, the mechanism, is quite clear, and the governor has pointed that out: you do that by putting slack into the economy and causing people to lower their price demands. High unemployment does give it to you.

**Mr. Tremblay (Rosemont):** Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask a question in French and get back to the issue of monetary policy, and more specifically, real interest rates.

We always hear that our international debt ratio versus our saving ratio does not allow us to have lower real interest rates. Basically, the debt is what causes real interest rates.

Mr. McCracken, do you see any possibility of reducing real interest rates given the debt and saving ratio we have now?

**M. McCracken:** Ce lien entre les taux d'intérêt réels élevés et les coefficient d'endettement ou les niveaux d'épargne est établi par ceux qui ne regardent pas les chiffres et qui ne connaissent pas les vrais causes d'un tel lien. Les vrais liens vont dans le sens opposé. Les taux d'intérêt réels élevés donnent lieu à des coefficients d'endettement élevés. Les taux d'intérêt réels élevés exercent des pressions à la baisse sur l'économie, ce qui réduit à la fois l'investissement et l'épargne. Les taux d'intérêt réels élevés augmentent le taux de change, ce qui accroît notre dépendance vis-à-vis de l'épargne des non-résidents, et ce, au détriment de l'épargne intérieure.

Donc, si la question du coefficient d'endettement international et l'épargne vous préoccupe, je crois que vous pourrez résoudre le problème en baissant les taux d'intérêt réels au lieu de les utiliser comme prétexte pour justifier le maintien d'une politique de taux d'intérêt réels élevés.

**Mr. Tremblay:** In other words, if Canada wanted to borrow 500 million dollars again tomorrow morning, or several billion dollars, in your opinion, it could find a lender willing to offer lower interest rates.

**M. McCracken:** Je vous dirai que si demain matin le Canada essayait d'emprunter 500 millions de dollars sur le marché, il n'y a aucune raison pour laquelle il devrait payer un taux d'intérêt plus élevé que ce que nous payons actuellement. Vous vous souviendrez sans doute qu'il y a environ trois semaines, l'Ontario a emprunté environ 3 milliards de dollars sur le marché international et a très bien réussi à conclure cet emprunt, à de meilleurs taux que prévu. Ils ont trouvé preneurs très rapidement. Donc, oui, je dirais que nous sommes un petit emprunteur dans le bassin de capital international, et nos opérations d'emprunt ne sont pas susceptibles de faire augmenter les taux d'intérêt réels.

Toutefois, nous pouvons orienter notre politique pour que cela se produise. Nous pouvons discipliner les acteurs économiques en leur disant que s'ils vont emprunter, nous allons augmenter les taux d'intérêt. Mais ce lien n'existe pas nécessairement.

**Mr. Tremblay:** What is the Bank of Canada's role in all this?

**M. McCracken:** La Banque du Canada maintient une politique visant à contrôler l'inflation selon certaines cibles. Le mécanisme est assez clair, et le gouverneur l'a d'ailleurs bien signalé: on permet à l'économie de ralentir et on force les gens à réduire leurs exigences de prix. Un taux de chômage élevé va effectivement accomplir cela.

## [Text]

There is no evidence... and indeed, the pessimistic outlook you heard from Mr. Frank is one in which that continues to be the driving framework, such that even with inflation reaching 2.5% they presume or assume interest rates will rise in the second half of 1993—in my view, a completely unnecessary direction of change. But that's the game.

What they should do, and will not do, is indicate a change in policy. In particular, I think an appropriate policy for the Government of Canada would be to pursue a monetary policy in which they say real interest rates will be, let us say, 3%, plus or minus 0.5% or 1% to provide some latitude for short-term tuning, and that's what we will target on. On the one hand this will provide the saver, the investor, the *rentier*, a rate of return that will ensure their share of the pie remains unchanged, while at the same time saying to the debtors, yes, you can borrow, not with negative real interest rates but by paying a fair amount, and this kind of level of real interest rates would be set at or below the potential growth rate of the economy, which would at the same time tell governments, federal, provincial, and local, they are not going to be in this unstable world, with their debt ratios rising inexorably.

• 1740

To me that is an alternative policy. It is one that's been made easier in Canada now, because we now have real interest rate instruments trading every day. The Government of Canada in November 1991 issued a tranche or set of real interest rate instruments. They did so again this year. Maybe they need to throw a few billion more of those out there so you have a day-to-day market signal telling you what real interest rates are, because it used to be that was the excuse given for not considering any kind of real interest rate policies. But we now have that signal, and at the moment those signals are up close to 5% for real interest rates on those long-term instruments.

**M. Tremblay:** La Banque du Canada devrait-elle avoir une politique à l'égard du taux de change?

On a entendu le gouverneur de la Banque du Canada répéter à plusieurs reprises qu'il ne faut pas s'en préoccuper. Mais étant donné la part de notre économie qui est impliquée dans nos échanges avec l'extérieur, il est très difficile pour les entreprises de prévoir des investissements à long terme lorsque le dollar peut varier de 25 p. 100. Je pense que si les Européens ont créé ce qu'ils appellent le «serpent monétaire», et cela malgré les difficultés qu'ils ont actuellement, c'est précisément pour faciliter les échanges. Et je vois mal comment on peut penser que les entreprises vont investir à long terme avec un dollar qui peut varier de 25 p. 100 en trois ou quatre ans. Devrait-on avoir une politique quant à la valeur de notre dollar pour que ce dernier soit compatible avec notre compétitivité industrielle, par exemple?

## [Translation]

Il n'y a aucune preuve... en fait, la perspective pessimiste que vous avez entendue de la part de M. Frank en est une où cela continue d'être l'engin principal, ce qui signifie que même si l'inflation atteint 2,5 p. 100, on présume que les taux d'intérêt vont augmenter dans la seconde moitié de 1993. À mon avis, ce changement de direction n'est pas du tout nécessaire. Mais voilà le jeu qu'on joue.

Ce que la banque devrait faire et ne fait pas, c'est indiquer un changement de politique. Plus particulièrement, je crois que le gouvernement du Canada devrait avoir pour politique monétaire d'établir les taux d'intérêt réels à, disons, 3 p. 100, plus ou moins 0,5 p. 100 ou 1 p. 100, afin de se donner une certaine marge de manoeuvre pour les ajustements à court terme. Mais ce serait là notre cible. D'une part, cela donnerait à l'épargnant, à l'investisseur ou au rentier un taux de rendement qui garantirait que leur part du gâteau demeurerait la même, tout en permettant de dire au débiteur: oui, vous pouvez emprunter, non pas à des taux d'intérêt réels négatifs, mais en payant une somme juste et équitable. Ce genre de taux d'intérêt réels seraient établis au même niveau ou en-deçà du taux de croissance potentielle de l'économie, ce qui signalerait également aux gouvernements, qu'ils soient fédéral, provinciaux ou municipaux, qu'ils ne peuvent pas se permettre d'avoir des coefficients d'endettement toujours croissants dans ce monde instable.

À mon avis, cette politique est une solution de rechange. Elle est plus facile à mettre en vigueur au Canada maintenant, car nous avons un échange quotidien d'instruments de taux d'intérêt réels. En novembre 1991, le gouvernement du Canada a émis une tranche d'instruments de taux d'intérêts réels. Il l'a fait à nouveau cette année. Il faudrait peut-être qu'il songe à en émettre encore pour quelques milliards de dollars afin d'avoir une indication quotidienne du marché des taux d'intérêt réels, car autrefois c'était le prétexte qu'on donnait pour ne pas établir de politique de taux d'intérêts réels. Mais nous avons maintenant le signal nécessaire, et, actuellement, ces signaux se situent à près de 5 p. 100 pour les taux d'intérêt réels sur ces instruments à long terme.

**Mr. Tremblay:** Should the Bank of Canada have an exchange rate policy?

We heard the Governor of the Bank of Canada repeat on several occasions that we should not be concerned by that. But given the portion of our economy involved in foreign trade, it is very difficult for business to provide for long term investments when the dollar can vary by 25%. I think that if the Europeans created what they call the "monetary snake", despite the difficulties they are experiencing right now, it was precisely to facilitate such trade. I fail to understand how we can expect that our businesses will make long term investments with a dollar that can vary by 25% over three or four years. Should we have a policy regarding the value of our dollar so that it can be compatible with our industrial competitiveness, for instance?



[Texte]

**Mr. McCracken:** No, I think the exchange rate is an important variable for foreign trade decisions. Certainly if one could choose to have it less volatile rather than more, one would take that. I would point out, though, that there are markets that can protect against or lock in a particular exchange rate if people are reluctant to take on that volatility.

More basically, if you take a policy with flexible exchange rates, one that says we'll let it be what it's going to be, given our interest rate policy, which is a stable one, I think you would find your stability on the exchange rate is not a major problem. People know what you're doing. When you get the instability is when you have these substantial periods of monetary tightening, which give you the kind of appreciation we saw between 1986 and 1991. That's where you're getting your instability: from your interest rate instability and your application of this policy of trying to flush the system out with high interest rates.

I would point out that in an environment, particularly with Canada, with a trade linkage with the United States of some 80% of its trade, and with many other influences, for example investment linkages, it probably makes sense to have an eye towards your inflation rate relative to the United States, with the sense that if you keep your inflation in line with that of your major trading partner, it is likely that is going to give you some exchange rate stability.

Certainly Canada's exchange rate with the United States...if there's any story, the interesting story indeed is how over 100 years it has been so stable. Indeed, that partly reflects the fact that the price levels in the two countries have in fact by and large moved together. You heard earlier the purchasing-power parity view of the Conference Board is, I believe, 83¢ at present. We're only a few cents away from that. To me, that is a sign of stability, not instability, whether you're below it or above it. If in one day you have a 20% or 25% drop in your currency value, as we saw in Sweden or in the U.K., that is the kind of instability that will cause the Europeans to have great difficulty, although the reason for that kind of pressure in GATT was indeed that they tried to stabilize a set of rates at inappropriate levels. If we pursue a policy that is radically different, then we are going to end up in the same boat at some point.

• 1745

**Mr. Soetens:** Gentlemen, I found this really quite interesting. I am not sure, but I guess from where I sit it appears we have two groups of economists with a somewhat different viewpoint of where we are and where we are going. If you accept that we currently have a problem, whether it is unemployment or government deficits, whatever the problem is you would like to address, would you agree that one of the best solutions to those problems is growth in the economy? Would you both agree with that?

[Traduction]

**M. McCracken:** Non, je crois que le taux de change est une variable importante dans les décisions concernant le commerce extérieur. Il est évident que si on avait le choix, il serait préférable que ce soit moins volatile plutôt que plus. Je vous signalerais, cependant, qu'il existe des marchés qui peuvent nous protéger contre un taux de change donné ou fixer un certain taux de change si on hésite à accepter une telle volatilité.

Plus fondamentalement encore, si vous prenez une politique de taux de change souple qui dit que nous allons laisser le taux s'établir là où il veut, étant donné notre politique de taux d'intérêt, qui est stable, je crois que vous allez constater que la stabilité du taux de change ne sera pas un problème important. Les gens sauront ce que vous faites. Là où il y a instabilité, c'est quand vous avez des périodes assez longues de resserrement monétaire qui donnent lieu au genre de hausses de valeur auxquelles on a assisté entre 1986 et 1991. C'est de là que provient l'instabilité: de l'instabilité des taux d'intérêt et de la mise en oeuvre de cette politique visant à éliminer du système les taux d'intérêt élevés.

Je vous signalerais que dans un milieu comme le Canada, qui compte sur les États-Unis pour quelque 80 p. 100 de son commerce extérieur et qui subit beaucoup d'autres influences, par exemple, des liens d'investissement, il est probablement sensé de faire correspondre notre taux d'inflation à celui des États-Unis. Lorsque notre taux d'inflation correspond à peu près à celui d'un partenaire commercial aussi important, il est fort probable que nous assisterons à une certaine stabilité du taux de change.

Il est évident que le taux de change du Canada par rapport aux États-Unis... Ce qui est fort intéressant, c'est de constater à quel point ce taux de change a été fort stable au cours des 100 dernières années. En effet, cela est dû en partie au fait que les niveaux des prix dans les deux pays ont changé à peu près au même rythme. Vous venez d'entendre que le Conference Board situe la parité de pouvoir d'achat à 83c. actuellement, si je ne m'abuse. Nous sommes à quelques cents à peine de ce niveau. À mon avis, voilà un signe de stabilité, et non pas d'instabilité, qu'on soit au-dessus ou en-deçà de ce niveau. Une chute soudaine de 20 p. 100 ou 25 p. 100 de la valeur d'une monnaie, comme on l'a vu en Suède ou au Royaume-Uni, engendre une sorte d'instabilité qui causera beaucoup de difficultés aux Européens, bien que ce genre de pression soit survenue au sein du GATT parce qu'on a essayé de stabiliser un ensemble de taux à des niveaux déraisonnables. Si nous suivons une politique radicalement différente, nous nous retrouverons dans la même galère, à un certain moment.

**M. Soetens:** Messieurs, je trouve tout cela vraiment très intéressant. Il me semble cependant que nous avons là deux groupes d'économistes qui présentent un point de vue quelque peu différent de notre situation actuelle et future. Si vous admettez que nous avons actuellement un problème, qu'il s'agisse du chômage ou des déficits des gouvernements, quel que soit le problème qu'on cherche à résoudre, ne croyez-vous pas que l'une des meilleures solutions réside dans la croissance de l'économie? N'êtes-vous pas d'accord?

[Text]

**Mr. McCracken:** I would certainly agree that real economic growth would be a big plus.

**Mr. Soetens:** Are we more likely to achieve real economic growth with high inflation rates or low inflation rates? Which way would it be easier to achieve real economic growth?

**Dr. Frank:** If you look over the last 20 years, we have had fairly high inflation with very high real growth. That is a matter of record. If you look at the last couple of years, we have very low inflation and very low economic growth. That is also a matter of record.

I guess the skepticism that people are putting on the table here opposite... When is nirvana going to arrive now that we have low inflation is a super question. We don't see particularly strong growth coming out of this recession, as I have explained to you. A lot of economic policy-making is a matter of balance. How much you push something in one direction versus how much you push it in another direction is of course the challenge. I don't believe you will find many people who believe that deflation in asset values is a good policy to pursue actively. I don't think Canada has pursued that, frankly. But if you take it to its logical extension, you would want to have deflation occurring every year. I think everyone would recognize the havoc that would bring upon us. One wouldn't want to argue for 20% or 30% inflation every year either. It is a matter of degree.

That is where the art of policy-making comes in, and it is where choices get made by political parties and governments. There is no real simple answer there, but certainly the record shows that, in the context of Canada, high inflation has been accompanied by high real growth.

**Mr. McCracken:** I might add that the opinion among professional economists who are looking at the data is divided at the moment on the degree to which, if you were trying to explain real economic growth across countries, inflation performance is something you have to consider in that discussion. The Bank of Canada recently published a study claiming that inflation was an important part of that story, explaining real growth across different countries, where lower inflation was more likely to give you more growth, or high inflation less growth. Almost in the same week, publications have come out in some of the prestigious U.S. journals, looking at precisely this same issue, trying a number of different tests, some of them concluding that inflation isn't even relevant to the discussion on the right-hand side, and that other things more fundamental are important.

[Translation]

**M. McCracken:** Je suis certainement prêt à admettre que la croissance économique réelle constituerait un énorme avantage.

**M. Soetens:** La croissance économique réelle est-elle plus probable lorsque les taux d'inflation sont élevés ou lorsqu'ils sont faibles? Dans quelle condition la croissance économique réelle serait-elle, plus facile à atteindre?

**M. Frank:** Au cours des 20 dernières années, nous avons connu une très grande croissance réelle, en même temps qu'une inflation passablement élevée. Ce sont des faits établis. Ces deux dernières années, par contre, l'inflation a été très faible, de même que la croissance économique. Ce sont également des faits établis.

Je suppose que le scepticisme exprimé par ceux qui sont de l'autre côté de la table... La grande question du siècle, c'est de savoir quand nous atteindrons le nirvana, maintenant que nous avons un faible taux d'inflation. Comme je vous l'ai expliqué, nous n'avons pas vu de signes d'une croissance particulièrement forte à la suite de cette récession. L'élaboration d'une politique économique est en grande partie une question d'équilibre. Le défi consiste bien sûr à décider dans quelle mesure on doit exercer des pressions dans un certain sens et dans quelle mesure on doit pousser dans un autre sens. Vous ne trouverez pas beaucoup de gens qui croient que la déflation soit une bonne politique à poursuivre sérieusement. Je ne pense franchement pas que le Canada l'ait fait. Mais si l'on poursuit ce raisonnement de façon logique, on voudrait que l'inflation continue d'une année à l'autre. Tout le monde reconnaît quels ravages il en résulterait. D'autre part, personne ne voudrait non plus préconiser un taux d'inflation de 20 p. 100 ou 30 p. 100 chaque année. C'est une question de degré.

C'est là qu'intervient l'art de l'élaboration des politiques, et ce sont des choix qu'exercent les partis politiques et les gouvernements. Il n'y a pas vraiment de solution simple, mais les statistiques montrent certainement qu'au Canada, pendant les périodes d'inflation élevée, notre économie a connu une importante croissance réelle.

**M. McCracken:** Je peux ajouter que les économistes professionnels qui examinent les données recueillies ne s'entendent pas actuellement sur l'importance qu'il y a lieu d'accorder à l'inflation lorsqu'on essaie d'expliquer les taux de croissance économique réelle dans divers pays. La Banque du Canada a publié récemment une étude selon laquelle l'inflation a joué un rôle important dans les facteurs expliquant la croissance réelle dans les différents pays, c'est-à-dire qu'un faible taux d'inflation était plus propice à une plus grande croissance, ou qu'un taux d'inflation élevé entraînait une croissance plus faible. À peu près la même semaine, des articles ont été publiés dans certaines revues américaines de prestige au sujet de cette même question. On y essayait un certain nombre de critères, dont certains portaient à conclure que l'inflation n'était même pas un facteur pertinent du côté droit de l'équation, et que d'autres facteurs plus fondamentaux sont importants.



[Texte]

I would suggest to you that it is not clear. I would suggest to you that, for sure, there is no agreement that suggests it is the most important factor. Probably the most important factor that comes through time and time again in these studies is that you will get more real growth if your investment ratio—the investment in machine, equipment and structures in your economy as a share of output—is higher.

**Mr. Soetens:** Okay.

• 1750

**Mr. McCracken:** Obviously, this is more likely to occur in a low real interest rate environment. That seems to be common to all of the studies, and then it's what's the next most, or the third most, or the fifth most factor that is on the table.

**Mr. Soetens:** Mr. McCracken, in response to a question by Mr. Gray you were commenting about different governments in Canada, whether they be federal or provincial, taking different positions regarding what they thought were the appropriate tools they ought to be using in any one given year. As someone who is a member of Parliament from the province of Ontario, I look back to 1988, when we had reasonably strong growth in Canada. In Ontario we were in more than reasonably strong growth, and in some parts of Ontario we were in boom conditions. At the same time we had the provincial Government of Ontario increasing its spending, its fiscal stimulus to the economy of Ontario, by some 14% to 16%.

Would you say that was misplaced spending, that it was the wrong time for that kind of spending? I am not asking you to challenge whether the province was right, but I'm using that as an example. In the discussion you were involved in, that there should be different policies across Canada depending on the problems of the regions, was that what you were referring to as a wrong policy?

**Mr. McCracken:** It was certainly one where the coordination was apparent. There was a difference of opinion at that point in time as to what was an overheated economy in Ontario. The provincial Liberal government was of the view that it still had some room to go in lowering the unemployment rate. In Ottawa the view was that the inflation problem was centred in Toronto and there was a strong need to cool it down. I suggested a personal income tax cut based on postal code, with M's getting a 5% hike and everyone else a drop, but they didn't pick up on that idea.

**Mr. Soetens:** You didn't live in an M area, I guess.

**Mr. McCracken:** Obviously not. I think the problem was that at the same time the federal government itself was giving mixed signals, launching major capital projects in Toronto at that point in time. I'm thinking of the CBC headquarters. It was a mixed world.

I think if we all had that to live over again—I'm perhaps hoping too much—it would have been a good example where discussions and some coordination could have defused that situation. Certainly if they had proceeded, say, less vigorously

[Traduction]

Selon moi, ce n'est pas clair. Je puis vous assurer qu'on n'est pas unanime à dire que c'est le facteur le plus important. Dans ces études, le facteur le plus important qui revient probablement de façon régulière, c'est le coefficient d'investissement: plus il est élevé, plus la croissance réelle sera élevée. Il s'agit du taux des investissements par rapport à la production, investissements dans la machinerie, l'équipement et les structures de l'économie.

**M. Soetens:** Très bien.

**M. McCracken:** C'est évidemment plus probable dans un contexte de taux d'intérêt réels peu élevés. Ce facteur semble mentionné dans toutes les études, et ensuite on parle du facteur suivant, ou du troisième facteur, ou du cinquième facteur.

**M. Soetens:** Monsieur McCracken, en réponse à une question de M. Gray, vous avez parlé des divers gouvernements du Canada, fédéral ou provinciaux, disant qu'ils avaient adopté des positions différentes quant aux instruments qu'ils estimaient préférables d'utiliser une année donnée. Je suis député fédéral d'une circonscription de l'Ontario, et je me souviens qu'en 1988, nous connaissions au Canada une croissance assez forte. En Ontario, la croissance était encore meilleure, et dans certaines parties de la province la situation était même très prospère. Le gouvernement provincial de l'Ontario augmentait alors ses dépenses, faisant progresser sa politique de relance budgétaire de l'économie de 14 p. 100 à 16 p. 100.

Êtes-vous d'avis que c'était là des dépenses inopportunes, que c'était le mauvais moment pour ce genre de dépenses? Je ne vous demande pas de dire si le gouvernement provincial avait raison, j'en parle simplement à titre d'exemple. Au cours de la discussion tout à l'heure, on a dit qu'il faudrait des politiques différentes au Canada en fonction des problèmes des diverses régions; disiez-vous que c'était une mauvaise politique?

**M. McCracken:** C'était certainement un cas où la coordination était apparente. Il y avait divergence de vues à ce moment-là quant à savoir si l'économie était surchauffée en Ontario. Le gouvernement libéral de la province estimait qu'il avait encore une certaine marge de manoeuvre pour tenter de faire baisser le taux de chômage. À Ottawa, on estimait que le problème de l'inflation se concentrait à Toronto et qu'il fallait d'urgence calmer les choses. J'ai proposé une réduction de l'impôt sur le revenu des particuliers fondée sur le code postal, c'est-à-dire que ceux dont le code postal commençait par un M subiraient une hausse de 5 p. 100, tandis que tous les autres connaîtraient une réduction, mais on n'a pas accepté mon idée.

**M. Soetens:** Votre code postal ne commençait pas par un M, je suppose.

**M. McCracken:** Évidemment pas. Le problème, c'est que le gouvernement fédéral envoyait en même temps des signaux contradictoires, lançant à ce moment-là de grands projets d'immobilisations à Toronto. Je veux parler du siège social de la Société Radio-Canada, réseau anglais. C'était un monde confus.

Je pense que si c'était à refaire—j'en demande peut-être trop—on aurait pu montrer comment les discussions et une certaine coordination pouvaient contribuer à désamorcer une telle situation. Il aurait probablement été préférable pour

## [Text]

in stimulating Toronto in exchange for not quite the same beating on the interest rate front that was applied, that probably would have been a better path for everyone concerned, and other provinces too.

**Mr. Soetens:** In response to some questions from Mr. Thompson you were talking about monetary policy and fiscal policy as not being the only two levers that the government has available to it in trying to control things like inflation. You suggested and used the examples of the six-and-five program and the AIB, and then you said that to support those two the government of the day overachieved its targets. Would you care to clarify what you meant by that?

**Mr. McCracken:** The performance of six-and-five, which was launched I guess in late 1982 for the 1983-84 period, was setting out as an objective both wage targets and inflation targets based on 6% and 5%. Actual inflation was less in 1983 and 1984 than that six-and-five number. Wages came in under that.

In my view, people found it very helpful to have an anchor, to have a sense of what was "socially acceptable behaviour," and as a result many of them said not only am I not raising my prices by 6%, I'm not raising my prices at all, or I'm going up by 3%. I would suggest to you that the current Bank of Canada policy of putting out some inflation targets for the next three years probably served as the same useful device. I don't think they would be down at 2.5% or 2% or 1.5% for 1991 if those targets hadn't existed. They couldn't have done it by just beating up the economy alone.

• 1755

**Mr. Soetens:** But surely there has to be a difference. Talking about the alternative policy, and I presume that is only one of others they could use, starting in 1983 with a policy of six and five, when they had interest rates at 22%, inflation at 12%, and unemployment at 12.5%, surely you can't suggest that that policy today is a viable alternative when we don't have 22% interest rates or 12% inflation.

**Mr. McCracken:** No. What is viable, I would suggest to you, rather than saying six and five, maybe it is three and two, or maybe it is some other indicator. The level is not the issue. The issue is are you prepared to put forward some guidelines, and are you at the same time prepared to say that if you can keep within these guidelines we will do what we can to get the recovery under way.

**Mr. Soetens:** During the discussion you also talked about policies of the 1950s, late 1940s and early 1950s. I am somewhat flabbergasted. Maybe that is because I misunderstood what I heard. Are you suggesting that the monetary and fiscal policies we established in the 1950s were in fact the reasons why we were able to reduce our debt to a gross national product ratio from in excess of 100% to less than that—that the economy grew as much as it did in that period because of monetary and fiscal policies?

## [Translation]

tous les intéressés, et même pour d'autres provinces également, de ne pas stimuler de façon aussi vigoureuse l'économie de Toronto et de relâcher quelque peu la politique en matière de taux d'intérêt.

**M. Soetens:** En réponse à des questions de M. Thompson, vous disiez que la politique monétaire et la politique budgétaire n'étaient pas les deux seuls leviers à la disposition du gouvernement pour tenter de juguler des facteurs comme l'inflation. Vous avez donné comme exemple le programme des six et cinq pour cent et la Commission de lutte contre l'inflation, puis vous avez dit qu'avec ces deux instruments, le gouvernement de l'époque avait dépassé ses objectifs. Pourriez-vous expliquer ce que vous entendiez par là?

**M. McCracken:** Le programme des six et cinq pour cent, lancé vers la fin de 1982 en vue d'être appliqué à la période de 1983-1984, avait pour objectif de limiter à 6 p. 100 et 5 p. 100 les hausses de salaire et de l'inflation. Or, en 1983 et en 1984, l'inflation réelle était inférieure à ces objectifs de 6 p. 100 et 5 p. 100. Les hausses de salaire y étaient également inférieures.

À mon avis, les gens ont trouvé très utile d'avoir un tel point de repère, d'avoir une idée de ce qui était «socialement acceptable», de sorte que bien des gens ne se sont pas contentés de limiter leurs augmentations de prix à 6 p. 100; ils ont dit qu'ils n'allaient pas les augmenter du tout ou qu'ils allaient les augmenter de 3 p. 100. J'estime que la politique actuelle de la Banque du Canada, qui fixe des objectifs pour les trois prochaines années en matière d'inflation, sert probablement les mêmes fins. Je ne pense pas que les taux seraient descendus à 2,5 p. 100 ou 2 p. 100, ou encore 1,5 p. 100, en 1991, si ces objectifs n'avaient pas été fixés. On n'y serait pas arrivé seulement en s'attaquant à l'économie.

**M. Soetens:** Il doit tout de même y avoir une différence. Si l'on parle de politiques de rechange, et j'imagine que celle-ci n'en est qu'une parmi d'autres possibles, en 1983 on avait une politique de six et cinq avec des taux d'intérêt à 22 p. 100, une inflation à 12 p. 100 et un taux de chômage de 12,5 p. 100, mais vous ne voulez tout de même pas dire que cette politique est une solution viable aujourd'hui, où nous n'avons plus des taux d'intérêt de 22 p. 100 ou une inflation à 12 p. 100.

**M. McCracken:** Non. Plutôt que cinq et six, je pense qu'il vaudrait peut-être mieux parler de trois et de deux, ou peut-être y a-t-il d'ailleurs un autre indicateur. La question, ce n'est pas le niveau. La question, c'est de savoir si vous êtes prêt à fixer des directives et en même temps à dire que si l'on respecte ces directives, tout sera fait pour assurer la relance.

**M. Soetens:** Au cours de la discussion, vous avez parlé des politiques des années cinquante, de la fin des années quarante et du début des années cinquante. Je suis un peu sidéré, mais je n'ai peut-être pas bien compris ce que vous avez dit. Vous voulez dire que c'est à cause des politiques monétaires et fiscales adoptées au cours des années cinquante que nous avons réussi à réduire notre dette, qui dépassait 100 p. 100 du produit national brut, à un montant bien inférieur—vous voulez dire que l'économie a progressé à ce point au cours de cette période à cause des politiques monétaires et fiscales?



[Texte]

**Mr. McCracken:** I would say that not only were monetary and fiscal policies conducive to the growth that occurred during that period, but that the combination of low real interest rates and the rapid growth are what brought that debt ratio from 100%—plus down to let's say 10% by 1975.

**Mr. Soetens:** Mr. Frank, do you agree with that?

**Dr. Frank:** That goes back so far in economic history that I am just not knowledgeable enough to address it properly for you, except to say to keep in mind that in the 1950s we were following an incredible amount of destruction world-wide. We had a very high birth rate, a lot of immigration into the country. Demand was growing just by virtue of population itself. We don't have that kind of demand in the cards right now. And of course there was a big boom in housing and all kinds of consumer durables.

**Mr. Soetens:** That is really what I wanted to follow up on. What I heard was if we used the economic policies of the 1950s we would have the same results today. Yet if I look at the 1950s, I was one of those baby boomers that helped create some demand. My parents decided I should come along, so I became a boost to the economy, if I can describe it as such. Surely that has to be one of the reasons.

Wouldn't another reason be that for ten years we had a pent-up demand in the Canadian economy? You had no consumer society because of the war effort and the years thereafter. Surely that pent-up demand, which we don't have today, is another reason why the economy grew so well at that point.

And wouldn't another reason be that Canada then became an exporter of natural resources? We had no competition in the world. If you wanted to open a coal mine in New Brunswick or cut down trees in northern Ontario, there was no government to say hold on, don't do that. Go ahead, dig, put the shovel in the ground, cut the trees down; there is no regulation. Bring in 100,000 people from wherever you want them and go ahead and start doing it.

Surely all of those things had something to do with the growth in the economy and our solving of the problem.

**The Chairman:** Governments ran at that time, over the longer term, balanced budgets. They had surpluses.

**Mr. McCracken:** Sure. They had certainly rough balances. It was the debt ratio that was lowered by roughly keeping debts stable and growing quite rapidly.

But many of the challenges or the problems that you raised, or the opportunities as you saw them, of rapid population growth certainly, if anything, required the economy to grow more rapidly than today. Our potential growth at 3%, or they say 3% at the moment, is much lower than it was in the 1970s, when it was 4%, or in the 1960s or the 1950s, when we had to grow at 5% on average to keep up with the population growth and the new entrants and the

[Traduction]

**M. McCracken:** Non seulement les politiques monétaires et fiscales ont stimulé la croissance au cours de cette période, mais c'est la combinaison des taux d'intérêt réels faibles et d'une croissance rapide qui a permis de faire chuter ce ratio d'endettement de plus de 100 p. 100 à quelque chose comme 10 p. 100 en 1975.

**M. Soetens:** Monsieur Frank, vous êtes d'accord?

**M. Frank:** Ces débats remontent tellement loin dans l'histoire économique que je ne suis pas vraiment capable de vous en parler sérieusement. N'oubliez pas cependant que les années cinquante suivaient une période de destruction effroyable dans le monde entier. Nous avions un taux de natalité très élevé et énormément d'immigrants. La population à elle seule faisait progresser la demande. Actuellement, nous n'avons pas ce genre de demande. Et naturellement, il y a eu l'énorme poussée dans le domaine du logement et de toutes sortes de biens de consommation durables.

**M. Soetens:** C'est là-dessus que je voulais poursuivre. D'après ce que j'ai entendu, si nous avions recours aux politiques économiques des années cinquante, nous obtiendrions les mêmes résultats aujourd'hui. Pourtant, quand je regarde ces années cinquante, je constate que j'ai appartenu à cette génération du baby boom qui a créé une demande. Mes parents ont décidé de m'avoir, et j'ai servi en quelque sorte à stimuler l'économie. C'était manifestement l'une des raisons.

Une autre raison ne serait-elle pas que pendant dix ans la demande avait été refoulée dans l'économie canadienne? Il n'y avait pas de société de consommation à cause de l'effort de guerre et pendant les premières années qui ont suivi la guerre. Cette demande refoulée, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui, explique aussi sans doute la croissance extraordinaire de l'économie à ce moment-là.

Il y a peut-être aussi une autre raison, et c'est que le Canada est alors devenu exportateur de ressources naturelles. Nous n'avions pas de concurrence dans le monde. Si vous vouliez ouvrir une mine de charbon au Nouveau-Brunswick ou abattre des arbres dans le Nord de l'Ontario, il n'y avait pas de gouvernement pour mettre le holà. Vous pouviez y aller, creuser, retourner le sol, abattre des arbres; il n'y avait pas de réglementation. Vous pouviez faire venir 100 000 personnes d'où vous vouliez et vous mettre au boulot.

J'imagine que tout cela a bien dû contribuer à faire croître notre économie et à résoudre le problème.

**Le président:** À l'époque, les gouvernements avaient des budgets équilibrés à long terme. Ils avaient des excédents.

**M. McCracken:** Bien sûr. Ils assuraient un vague équilibre. C'est parce que les dettes demeuraient stables et que l'économie croissait très rapidement que le ratio d'endettement diminuait.

Mais beaucoup des défis ou des problèmes que vous avez abordés ou des créneaux qui pouvaient se présenter, et aussi la croissance rapide de la population, impliquaient une croissance beaucoup plus rapide de l'économie qu'aujourd'hui. Notre croissance potentielle de 3 p. 100, d'après ce qu'on dit actuellement, est bien inférieure à ce qu'elle était au cours des années soixante-dix, où elle atteignait 4 p. 100, ou au cours des années soixante ou

[Text]

rising labour force participation rates and the relatively good productivity performance we had.

I see the current period, if anything, as a somewhat less challenging period. If you are looking for a pent-up demand, after three or four years now of poor and indeed declining real income per capita, I think we do have the capacity to expand if the consumers have their income.

• 1800

In terms of other areas, certainly our infrastructure spending has not been keeping up with what we spent in the heyday of putting in place sewage, water treatment, roads, and bridges. We certainly have opportunities there.

If we must challenge ourselves, if we feel there is a lack of demand and we need to find some new challenges and new things to do or new goods to produce, then we have only to look abroad. Certainly the Soviet Union can eat up as many billions of dollars of activity as we wish to lay on them. Certainly foreign aid around the world is a challenge for us.

So in terms of using up the slack, we've got opportunities to do it.

**Mr. Soetens:** There may be opportunities, but I guess I'm just concerned that I still sense that you're not accepting that Canada is a different place today than in the 1950s. In the 1950s if you wanted to stimulate the economy, you built a road, a bridge, or a sewage treatment system. Then you didn't have, as a share of the government expenditure, the health care costs, the costs of an aging population, the costs of the education system. To suggest that today and the 1950s are the same environment, I just. . .

**Mr. McCracken:** I haven't suggested to you that we're the same. We're obviously a lot richer, a lot better off. As you say, we have much better social programs in place.

The challenge today is one in which again we have a high debt ratio and indeed much more unemployment than we had in the 1950s, facing a question: can we do better in terms of our economic performance? I think we can. Should we do better? That's the debate on the inflation front.

**Mr. Soetens:** But one of the points you made in talking about how we could do better today was, through one mechanism or another, letting the dollar come down. In the 1950s, what was our dollar worth?

**Mr. McCracken:** Well, it varied. In 1950, when we first deregulated it, it went from roughly 92¢, moved up towards parity in 1960, and then in 1961 took a hit with the budget statement by Fleming, dropping and finally being fixed at 92.5¢, where it remained for all of the 1960s.

[Translation]

cinquante, où elle était en moyenne de 5 p. 100, et où elle suivait la croissance de la population et le rythme d'entrée des nouveaux venus sur le marché du travail, avec des niveaux de rendement et de productivité relativement bons.

À mon avis, les défis actuels sont nettement moins grands. Si c'est de cette demande refoulée que vous parlez, après trois ou quatre ans de recul du revenu réel par habitant, je pense que nous avons maintenant une possibilité d'expansion si les consommateurs peuvent disposer d'un revenu.

Dans d'autres domaines, nos dépenses d'infrastructure sont loin de suivre le même rythme qu'à l'âge d'or où l'on a installé des réseaux d'égouts, des usines de traitement des eaux, où l'on construisait des routes et des ponts. Il y a manifestement des choses à faire dans ce domaine.

S'il s'agit simplement de trouver des défis à relever, si nous avons l'impression qu'il n'y a pas assez de demande et qu'il faut trouver de nouveaux défis, de nouvelles choses à faire, de nouveaux biens à produire, il suffit de regarder à l'étranger. L'Union soviétique est manifestement capable d'absorber autant de milliards de dollars d'activité que nous voudrions bien lui en proposer. Si nous voulons un défi, l'aide étrangère dans le monde entier en est un.

Par conséquent, ce ne sont pas les possibilités de relancer la machine qui manquent.

**M. Soetens:** Il y a peut-être des possibilités, mais j'ai quand même l'impression que vous ne voulez pas admettre que le Canada d'aujourd'hui n'est plus ce qu'il était dans les années cinquante. Dans les années cinquante, si l'on voulait stimuler l'économie, il suffisait de construire une route, un pont ou une usine de traitement des eaux usées. Les dépenses gouvernementales n'étaient pas grevées à l'époque par les soins de santé, le coût du vieillissement de la population, le coût du système scolaire. Dire que la conjoncture est la même actuellement qu'au cours des années cinquante. . .

**M. McCracken:** Ce n'est pas ce que je dis. Il est évident que nous sommes beaucoup plus riches et beaucoup plus à l'aise. Comme vous le dites, nous avons des programmes sociaux bien meilleurs.

Notre défi aujourd'hui, à une époque où nous avons un ratio d'endettement élevé et un chômage beaucoup plus important que dans les années cinquante, c'est de répondre à cette question: pouvons-nous avoir une meilleure performance économique? Je crois que nous le pouvons. Pouvons-nous faire mieux? C'est tout le débat sur l'inflation.

**M. Soetens:** Mais vous avez dit qu'un des moyens d'améliorer la situation, c'est de faire baisser le dollar d'une façon ou d'une autre. Au cours des années cinquante, que valait notre dollar?

**M. McCracken:** Il a fluctué. En 1950, quand nous l'avons déréglementé pour la première fois, il est parti d'environ 92c., puis il a atteint la parité en 1960, et en 1961 il a été affecté par l'exposé budgétaire de Fleming, est retombé et s'est finalement fixé à 92,5, taux auquel il s'est maintenu durant toutes les années soixante.



[Texte]

**Mr. Soetens:** Well, if we're talking about the great growth we had in the 1950s and the 1960s, with a dollar that went from 92c to \$1, then it seems to me your argument that the dollar should go down is incorrect. What we ought to be saying is that the dollar ought to move up, because history says that we do extremely well with a high dollar.

**Mr. McCracken:** Over that period the dollar, when allowed to float, floated up because we were doing well. It's one thing to earn an appreciation. . . Quite frankly, I'd love to have the dollar at \$2 U.S. being required to buy one Canadian dollar. But you've got to earn it, and you've got to do that by growing more rapidly, by outperforming your trading partners at the level of price performance and/or productivity performance. You don't get there by going out and getting it higher by means of higher interest rates, because that's where you put yourself in an awkward situation.

**Mr. Soetens:** It's a matter of whether you're having a real dollar or an artificial dollar,—

**Mr. McCracken:** Yes.

**Mr. Soetens:** —if you can describe it as such.

**Mr. McCracken:** But any time we can have an appreciation—that is, that we earn—that improves the real income of all Canadians.

**Mr. Soetens:** I just come back. I've got a whole list of things here that I think are different today from in 1950, and therefore the policies of the 1950s don't work in the 1990s.

**Mr. McCracken:** Well, I'd certainly agree with you that we're in a different world. Hammers still work. We build different buildings today than we did 30 or 40 years ago, but you still want to use a hammer, not a screwdriver, on a nail.

**Mr. Soetens:** I would disagree with you, because when you built that building in the 1950s, you used only hammers. Today a hammer is used maybe 2% of the time and all the other tools are used the rest of the time.

I believe there's another comment.

**The Chairman:** In fact, if you take a look at the construction of housing today, and other things, you find they're using power drills and screws, and very seldom are using hammers and nails.

**Mr. Darby:** It is important to recognize, though, that if over a very long period you are going to be in a situation of real interest rates being above real economic growth—and there is an issue of cause and effect here—then that in itself will cause you some difficulties. When Mike talks about the basic arithmetic, you can do some basic arithmetic that will generate that result.

• 1805

Obviously I can't speak for the Bank of Canada, but as we look at their policies recently, and Mike might even agree—I remember a dinner at which Mike even suggested this was the case—the Bank of Canada has been trying fairly

[Traduction]

**M. Soetens:** Dans ce cas, si l'on songe à la croissance considérable que nous avons connue au cours des années cinquante et soixante avec un dollar qui est passé de 92c. à 1\$, il me semble que vous avez tort de dire que le dollar devrait baisser. Nous devrions au contraire dire que le dollar devrait remonter, car l'histoire a prouvé que nous obtenions d'excellents résultats quand notre dollar était fort.

**M. McCracken:** Quand on a laissé le dollar flotter au cours de cette période, il a évolué à la hausse parce que nous étions en période de prospérité. C'est une chose de dire que le dollar doit monter. . . À vrai dire, personnellement, je serais ravi si le dollar canadien pouvait valoir 2\$ américains. Mais il faut le gagner, et on ne le gagne qu'en croissant plus rapidement, en dépassant les concurrents et partenaires commerciaux sur le plan du prix de revient et/ou de la productivité. Mais si on se contente de faire monter le cours du dollar en haussant les taux d'intérêt, on va vers des ennuis.

**M. Soetens:** Il faut savoir si on a un dollar réel ou un dollar artificiel. . .

**M. McCracken:** Effectivement.

**M. Soetens:** . . . si l'on peut dire.

**M. McCracken:** Mais chaque fois que le dollar prend de la valeur—que nous gagnons cette plus-value—le revenu réel de tous les Canadiens progresse.

**M. Soetens:** Revenons en arrière. J'ai toute une liste de choses qui ne sont plus du tout les mêmes aujourd'hui qu'en 1950, ce qui veut dire que les politiques des années cinquante ne marchent pas dans les années quatre-vingt-dix.

**M. McCracken:** Je suis tout à fait d'accord, les choses ont complètement changé. Mais on se sert toujours de marteaux. Les édifices qu'on construit ne sont plus les mêmes qu'il y a 30 ou 40 ans, mais on sert toujours d'un marteau, et non pas d'un tournevis, pour enfoncer un clou.

**M. Soetens:** Je ne suis pas d'accord, car quand on construisait dans les années cinquante, on avait uniquement des marteaux. De nos jours, on ne sert plus du marteau que pendant peut-être 2 p. 100 du temps, et on utilise d'autres outils le reste du temps.

Je crois qu'il y a autre chose.

**Le président:** En fait, si vous regardez la façon dont on construit des logements aujourd'hui, vous verrez qu'on utilise des perceuses électriques et des tournevis électriques, et de moins en moins souvent des marteaux et des clous.

**M. Darby:** N'oubliez cependant pas que si vous avez des taux d'intérêt réels supérieurs au rythme de la croissance économique réelle pendant une période prolongée—et c'est un problème de cause à effet—vous allez avoir des ennuis. Mike a parlé de calcul élémentaire; un calcul élémentaire peut vous donner ce résultat.

De toute évidence, je ne peux pas parler pour la Banque du Canada, mais si l'on considère leurs politiques récentes, et Mike lui-même sera peut-être d'accord—car je me souviens d'en avoir entendu parler lors d'un dîner—la Banque du

*[Text]*

hard to get the real interest rate down as much as possible concurrent to some degree with exchange rate stability. Whether that policy is still being vigorously pursued or not I guess is an open question.

As you go longer term, Canada will face some difficulties if for 10 or 20 years we continue to run real interest rates above real rates of economic growth. It's difficult to have investment in that environment in general, and without investment it's difficult to see technological change, productivity growth and so on. There is a problem here that I don't think we should kind of sweep under the rug in terms of discussion as to whether we are in the 1950s, 1960s or 1970s. What is the overall policy environment now? There are challenges here. I think Mike raised the intelligent issue: what is the situation on world capital markets, global capital markets, and what are the challenges that face Canada in coming as a borrower to those markets?

We saw in Canada a decade of high real interest rates. Are there forces world-wide which will make it difficult for Canada to bring those interest rates down, or does the Bank of Canada have a high degree of control over domestic real interest rates? That, to some extent, I guess, still remains an open question. But it is one that is crucial to the discussions of this committee, one on which the Governor of the Bank of Canada would have to be very carefully challenged. I think I know what his position is.

As we look ahead into the 1990s with a lot of countries going to international capital markets for money, you are looking at restructuring in the CIS, you are looking at rebuilding in Eastern Europe, you are looking at a very high fiscal deficits in the United States, and seemingly growing. You are looking at high fiscal deficits in Canada, but as he points out we are a small player, but there are many big players out there looking for money, including West Germany, which was in some sense supplying capital to the world financial markets instead of going to them to borrow it.

I think it would behove members of the committee and members of the policy-making corpus in Canada to think carefully about what the implications might be of demands on world financial markets in the 1990s, and what might be our best strategy to try to get the real interest rate in Canada as low as possible, because I think generally all would agree to one that would be conducive to bringing out funds from the lenders. I think low real interest rates in some sense can stimulate growth and make sure we get the kind of real economic environment that we would all like to have. There are obviously realities from world capital markets, but we can also look at them as challenges. There is debate here and cause for research in which we might want to get involved.

*[Translation]*

Canada a fait des efforts considérables pour faire baisser les taux d'intérêt réels en conservant dans la mesure du possible une certaine mesure de stabilité du taux de change. Il reste à savoir, j'imagine, si cette politique est toujours au premier plan.

Quant au long terme, le Canada s'expose à des difficultés s'il maintient pendant 10 ou 20 ans des taux d'intérêt réels supérieurs au taux réel de la croissance économique. Dans cet environnement général, il est difficile d'encourager les investissements, et en l'absence d'investissements, les changements technologiques deviennent beaucoup plus difficiles, la croissance de la productivité, etc. C'est donc un problème que nous ne devrions pas balayer sous le tapis en nous contentant de nous demander si la situation est comparable à celle des années 50, 60 ou 70. Quelle est la politique générale à l'heure actuelle? À ces niveaux-là, il y a des défis qui se posent. Mike a soulevé un problème intelligent: quelle est la situation sur le plan des marchés de capitaux mondiaux, et, pour le Canada, quels seront les défis à relever en sa qualité d'emprunteur sur ces marchés?

Nous venons de passer par une décennie de taux d'intérêt réels très élevés. Y a-t-il des forces à l'échelle internationale à l'heure actuelle qui empêchent le Canada de faire baisser ces taux d'intérêt, ou bien la Banque du Canada a-t-elle la main haute sur les taux d'intérêt réels intérieurs? Dans une certaine mesure, tout cela reste à établir. Mais c'est un sujet crucial pour la discussion de ce comité, un sujet sur lequel il conviendrait de poser des questions bien précises au gouverneur de la Banque du Canada. Je crois connaître sa position.

Quand on envisage les années quatre-vingt-dix, de nombreux pays se tournant vers les marchés internationaux de capitaux pour obtenir des fonds, avec la perspective de la restructuration de la CEI, la reconstruction de l'Europe de l'Est, quand on assiste en même temps à des déficits fiscaux très élevés aux États-Unis, des déficits qui semblent continuer à croître, et qui sont associés à des déficits fiscaux très élevés au Canada, il faut se dire en même temps que nous sommes un protagoniste de second plan, mais qu'il y en a beaucoup d'autres, plus importants que nous, qui cherchent de l'argent, y compris l'Allemagne de l'Ouest, qui d'une certaine façon a approvisionné les marchés financiers en capital au lieu d'emprunter.

Dans ces circonstances, les membres du comité et tous les décideurs canadiens devraient réfléchir très soigneusement aux répercussions de la demande sur les marchés financiers mondiaux pendant les années quatre-vingt-dix, et s'interroger sur la meilleure stratégie à suivre pour maintenir les taux d'intérêt le plus bas possible au Canada. En effet, on reconnaît généralement que c'est ce qui convaincra les prêteurs de débloquer des fonds. D'une certaine façon, de faibles taux d'intérêt réels peuvent stimuler la croissance ou ménager l'environnement économique réel dont nous avons tous besoin. Évidemment, il faut tenir compte des réalités des marchés mondiaux de capitaux, mais on peut également les considérer comme des défis à relever. Il y a ici matière à débat et à recherche sur un sujet qui pourrait s'avérer très intéressant pour nous.



[Texte]

**Mr. Soetens:** Mr. Chairman, I have some more questions on the downloading to the provinces. I am just not sure what the timeframe is, so before I start on that—

**The Chairman:** You can ask one or two questions. It is more the impatience of the chairman that is the problem here.

**Mr. Soetens:** Well, don't be so impatient.

**The Chairman:** I am not.

**Mr. Soetens:** Good.

Both of you referenced in your comments that part of the problem the provinces are facing is the downloading from the federal government to the provincial governments. Yet when I look at it, at least in the term that I have been in office, these last four years, we have increased our transfers to the provinces in excess of the rate of inflation each and every year. We have given them, in fact, in the EPF transfers almost 8% more, which as you know is well in excess of that to which we ourselves have restricted our spending. It seems to me, from a cash transfer point of view, or tax point transfer, we have certainly been giving them lots of money.

On the other side of it, I understand their argument. They say you have been giving us more money, but we have been increasing our spending on those areas which you traditionally share with us much more rapidly than you have been giving us the money. Is that called downloading on the provinces, or is that just called irresponsible spending at the provincial level?

• 1810

**Mr. McCracken:** I think the issue of what is "fair" is something you obviously work out with your provincial colleagues when you sign agreements. There are real demands on health care that have been growing. There are real demands on the education system. Indeed, it's a major part of the prosperity secretariat's outputs to increase education across the board, both to keep the kids in high school and also improve university and other training.

I think education is one of those wonderful things we want more of, and we all want more health. We have evolved a system in which the federal government and the provinces jointly share responsibility for the financing, and the provinces deliver it. That may not be a good system, that may not be a stable system, but it's the one that we have and it has some rules. Similarly, we have something called CAP, the Canada Assistance Plan, in which there was a 50-50 sharing of the costs of welfare.

I think the problem comes when those rules get changed, but those changes were not anticipated. If tomorrow someone unilaterally changed the rules and said by the way, we're going to give you guys paycheques every three years, this

[Traduction]

**M. Soetens:** Monsieur le président, j'ai d'autres questions à poser à propos du mouvement de dévolution vers les provinces. Je ne sais pas exactement où nous en sommes avec le temps, et avant de commencer. . .

**Le président:** Vous pouvez poser une ou deux questions. L'impatience du président est probablement le plus gros problème.

**M. Soetens:** Ne soyez pas si impatient, dans ce cas.

**Le président:** Je ne le suis pas.

**M. Soetens:** Bien.

Dans vos observations, vous avez tous les deux fait allusion aux problèmes des provinces, qui tiennent en partie au fait que le gouvernement fédéral s'est déchargé progressivement sur elles de ses responsabilités. Et pourtant, si j'examine la question, ou du moins depuis que j'occupe ce poste, c'est-à-dire quatre ans, je constate que nos transferts aux provinces ont augmenté plus vite que le taux d'inflation pour chacune de ces quatre années. En fait, nous leur avons donné près de 8 p. 100 de plus dans le cadre des programmes établis, et, comme vous le savez, c'est un taux bien supérieur à celui que nous nous sommes permis à nous-mêmes depuis que nous restreignons nos dépenses. Sur le plan des transferts de fonds, ou de points fiscaux, j'ai vraiment l'impression que nous leur avons donné beaucoup d'argent.

D'un autre côté, je comprends la position des provinces, qui nous disent: vous nous donnez plus d'argent, mais en même temps, dans les secteurs que nous partageons traditionnellement, nos dépenses ont augmenté beaucoup plus rapidement que vos transferts de fonds. S'agit-il de dévolution en direction des provinces ou bien simplement d'un manque de sens des responsabilités des provinces sur le plan des dépenses?

**M. McCracken:** La question de savoir ce qui est «équitable» se discute avec les collègues provinciaux quand les accords sont signés. La demande réelle dans le domaine de la santé a beaucoup augmenté. Il y a également une demande réelle dans le domaine de l'éducation. En fait, une des principales recommandations du secrétariat à la prospérité, c'est d'augmenter les dépenses consacrées à l'éducation dans tous les domaines, à la fois pour convaincre les enfants de terminer l'école secondaire et également pour améliorer le secteur universitaire et la formation générale.

L'éducation est une chose merveilleuse, qui n'est jamais trop abondante, pas plus que la santé. Nous avons mis au point un système qui permet au gouvernement fédéral et aux provinces de partager la responsabilité du financement et qui en confie l'exécution aux provinces. Ce n'est peut-être pas un bon système, ce n'est peut-être pas un système stable, mais c'est le système que nous avons, et il comporte certaines règles. De la même façon, nous avons le Régime d'assistance publique du Canada, et, dans ce cas, les coûts du bien-être social sont partagés moitié-moitié.

A mon avis, le problème se pose surtout lorsqu'on change les règles et qu'on n'avait pas prévu ces changements. Supposons que demain quelqu'un décide unilatéralement de changer les règles, ajoutant: soit dit en passant, nous avons

[Text]

might cause you some cashflow problems in that period of time. You would sort of say wait a minute, where do we get this unilateral stuff from? This is kind of arbitrary and it puts me in a bind. I think that's what you're hearing.

**Mr. Soetens:** But to follow that along, we announced to the provinces, and maybe in an arbitrary fashion, that this year, next year, the year after, they're going to get 6% more money. And in year two Ontario, for example, knowing it was only going to get 6% more, decided to give the nurses a 28% increase in salary in one year. Obviously that was going to impact on its budget. Knowing full well that the federal government was only giving it 6% more, where did they think the money was going to come from but from their own deficits?

**Mr. McCracken:** I think if they knew in advance, and made those decisions, they would be painfully aware of that. When they cannot do anything about it, as when the welfare load goes up 50% to 60% in one year, some would say as a result of the federal policies on interest rates and fiscal restraint, and at the same time an agreement that's put in place is capped so that the maximum gain is a 5% increase, then you have put them between a rock and a hard place.

**Mr. Soetens:** But when you know that you're in the 5% cap, for example on welfare, would you then suggest that they implement a policy of forcing every school in Ontario to build a day care centre attached, which would normally be funded under CAP, but since they know they do not have the money they have to find it themselves? Would you give the teachers in the education system a boost? Would you increase welfare payments 18% when you know you're only getting 5%, knowing full well that you have an increase in numbers at the same time? Is that downloading, or is it just spending run amok?

**Mr. McCracken:** There's a government at each level trying to continue to govern. I think each of you will be making the decisions and dumping on one another when appropriate or when you can. It doesn't remove from the person who is in between the two levels of government shooting at each other the difficulty of being shot at. It doesn't make it easier when a businessman is reading in the budget that the federal government is going to disallow certain payroll taxes as deductible items because the federal and provincial governments can't agree on occupying space on payroll tax. He sits there and says wait a minute, stop shooting at each other. I think the public more generally is upset when these internecine wars are going on between federal and provincial governments.

**Mr. Soetens:** Will the public feel better if the deficit in Ontario was \$5 billion and correspondingly the federal deficit was \$37 billion?

[Translation]

décidé de vous verser vos salaires tous les trois ans. Cela risque de vous poser des problèmes de liquidités dans l'intervalle. Vous répondriez: attendez un instant, qu'est-ce qui vous autorise à prendre ces décisions seul? C'est beaucoup trop arbitraire, cela va me mettre dans une situation intenable. Je crois que c'est ce qui se passe actuellement.

**M. Soetens:** Mais si l'on suit le même raisonnement, supposons que nous annonçons aux provinces, d'une façon peut-être arbitraire, que cette année, l'année prochaine ou l'année suivante, nous allons leur donner 6 p. 100 de plus. Supposons que d'ici un an ou deux, l'Ontario, sachant que l'augmentation ne sera que de 6 p. 100, n'en décide pas moins d'augmenter le salaire des infirmières de 28 p. 100 pour une année. Cela va avoir des répercussions évidentes sur le budget de la province. La province savait d'avance que l'augmentation du gouvernement fédéral n'atteindrait que 6 p. 100: où pensait-elle trouver l'argent, sinon dans son propre déficit?

**M. McCracken:** Si la province le savait d'avance, si elle n'en a pas moins pris cette décision, elle devait en avoir douloureusement conscience. Il y a des circonstances où les provinces n'ont pas le choix, par exemple lorsque le fardeau de l'assistance sociale augmente de 50 ou 60 p. 100 en l'espace d'une année. Certains pensent d'ailleurs que cette augmentation découle des politiques du gouvernement fédéral concernant les taux d'intérêt et des restrictions fiscales. Mais en même temps, on se met d'accord sur une augmentation maximum de 5 p. 100: les provinces sont bel et bien coincées.

**M. Soetens:** Sachant qu'un maximum de 5 p. 100 a été décidé, par exemple pour le bien-être social, pensez-vous qu'une province comme l'Ontario devrait décider de forcer toutes les écoles de la province à construire une garderie en annexe? Normalement, cette garderie devrait être financée par le RAPC, mais comme on sait que les fonds ne sont pas disponibles, on est forcé de les trouver soi-même. Est-ce que vous accorderiez des augmentations aux enseignants? Est-ce que vous augmenteriez de 18 p. 100 les prestations d'assistance sociale, quand vous savez parfaitement que les transferts n'augmenteront que de 5 p. 100, et qu'en même temps le nombre des assistés a augmenté? Est-ce que c'est de la dévolution de responsabilités ou tout simplement des dépenses effrénées?

**M. McCracken:** A chacun de ces niveaux, il y a un gouvernement qui essaie de continuer à gouverner. Chacun de votre côté, vous allez continuer à prendre des décisions et à vous accuser mutuellement quand c'est justifié ou quand vous en voyez la possibilité. Le fait que deux gouvernements se tirent dessus n'améliore pas la position de celui qui se trouve pris entre les deux. Cela n'améliore pas la position de l'homme d'affaires qui voit dans le budget que le gouvernement fédéral va supprimer certaines déductions pour charges sociales pour la simple raison qu'il n'a pas pu se mettre d'accord avec les provinces sur la position fiscale de ces charges. Il voudrait bien qu'ils arrêtent de se tirer dessus. D'une façon générale, je pense que le public est très mécontent de voir le gouvernement fédéral et les provinces se livrer à toutes ces petites guerres.

**M. Soetens:** Est-ce que le public se sentirait beaucoup mieux si le déficit s'élevait à 5 milliards de dollars en Ontario et à 37 milliards de dollars au niveau fédéral?



[Texte]

**Mr. McCracken:** Certainly for one efficiency reason they would feel better. I think they would say that at least we're not going to be borrowing at 50 or 100 basis points more to finance the deficit in Ontario than the situation with the feds themselves doing it. Also, if the feds are running that kind of deficit, maybe they will in fact focus on what is going on with real interest rates, keeping in mind the provinces don't have that tool they can play with. I am not sure I wouldn't prefer—

• 1815

**Mr. Soetens:** Or if we were running the deficit, we might focus on the spending side.

**Mr. McCracken:** Well, you might.

**Mr. Soetens:** Which is what I think we tried to do with the provinces when we said to them that we are not giving you as much money in the way of increases as you have usually been accustomed to. Wouldn't that focus the mind on spending?

**Mr. McCracken:** I think it has in some provinces. Certainly the level of restraint that is currently entrain in some of the areas you mentioned—in health, in education—are biting. And certainly wage settlements in Ontario were, in most people's judgments, reasonable and certainly gotten through a collective bargaining process rather than being imposed. Certainly the message is through.

Now, the question from the broader economy's viewpoint that what we need right now is more restraint by everyone is something I have great difficulty with.

**Dr. Frank:** You used the words "irresponsible spending". My understanding of what has happened in Ontario with the CAP limit of 5% growth from transfers to them for Canada Assistance Plan programs is not that the individual payments were increased over the past few years. In fact, I understand they increased the welfare payments, I believe 2%, two years ago. They have just announced 1% this coming year.

**Mr. Soetens:** It was 2% last year, 14% the year before.

**Dr. Frank:** In any event, the point is that we are looking at 14, 2, and 1. The volume of people falling on welfare in the province, and this is true across the country, has increased because of the length of this recession, and it is just very painful and slow coming out of it.

Would Canadians have felt better if the feds had had a bigger deficit than the provinces? That is the implicit reason behind my stating federal and provincial deficits collectively in the past couple of years is exactly that answer. I think people are not nearly as unsophisticated as we may think and that they do see that what happens at the federal level impacts on the provinces and is going to impact on local governments too. This affectionate term called "downloading", which is a shorthand for the kind of restraint that was imposed during a very serious recession, and one that hit Ontario especially hard because of its manufacturing base, has caused their welfare costs to rise much more than anyone would have

[Traduction]

**M. McCracken:** Pour des raisons d'efficacité, sans aucun doute. Les gens diraient qu'au moins on ne va pas emprunter à 50 ou 100 points de base de plus pour financer le déficit ontarien, pas plus que le déficit fédéral. D'un autre côté, avec ce genre de déficit au fédéral, on va peut-être enfin s'intéresser au taux d'intérêt réels, et se souvenir que les provinces ne disposent pas de cet outil-là. Je ne suis pas certain de ne pas préférer. . .

**M. Soetens:** Ou encore, avec un tel déficit, on pourrait enfin s'intéresser aux dépenses.

**M. McCracken:** Effectivement, on le pourrait.

**M. Soetens:** Et c'est justement ce qu'on a dû essayer de faire avec les provinces quand on leur a dit: les augmentations auxquelles vous étiez habitués ne sont plus possibles. Est-ce que ce n'est pas une façon de s'intéresser aux dépenses?

**M. McCracken:** Dans certaines provinces, effectivement. Il est certain que les restrictions imposées actuellement dans certains secteurs—vous avez parlé de la santé et de l'éducation—sont très amères. Et dans l'ensemble, les augmentations de salaire en Ontario ont été jugées raisonnables, avec cet avantage supplémentaire qu'elles n'ont pas été imposées, mais négociées. Le message est donc bien passé.

Maintenant, l'idée d'imposer à tout le monde de nouvelles restrictions dans l'intérêt de l'économie en général me pose de grands problèmes.

**M. Frank:** Vous avez parlé de «dépenses irresponsables». Si j'ai bien compris ce qui s'est passé en Ontario, ce ne sont pas les versements individuels qui ont augmenté au cours des dernières années en ce qui concerne l'augmentation de 5 p. 100 des transferts dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada. En fait, je crois comprendre que les versements au titre du bien-être social ont augmenté de 2 p. 100 il y a deux ans. Pour l'année prochaine, on vient d'annoncer une augmentation de 1 p. 100.

**M. Soetens:** Deux pour cent l'année dernière; 14 p. 100 l'année précédente.

**M. Frank:** Quoi qu'il en soit, il s'agit d'augmentation de 14, 2 et 1 p. 100. À cause de la longueur de cette récession, il y a de plus en plus de gens qui doivent faire appel au bien-être social dans la province, ce qui est d'ailleurs vrai dans le reste du pays. En effet, les séquelles de cette récession sont longues et pénibles.

Est-ce que les Canadiens se seraient sentis mieux si le déficit fédéral avait été plus important que celui des provinces? C'est ce qui m'a poussé à dire que les déficits fédéral et provinciaux, collectivement, depuis deux ans, constituent la réponse. Je pense que les gens sont loin d'être aussi bêtes que nous le pensons et qu'ils se rendent compte que tout ce qui se fait au niveau fédéral a un impact sur les provinces et également sur les administrations locales. Cet euphémisme, «d'évolution des responsabilités», qui en réalité cache les restrictions imposées pendant une récession particulièrement grave, une récession qui a frappé l'Ontario particulièrement à cause de son important secteur

[Text]

anticipated. And I am sure that had you anticipated this kind of thing, maybe that 5% wouldn't have been imposed. I don't know. It is a balancing act again.

The other point on hospitals, it is the first time I believe in Ontario's history that they actually told the hospitals what their grants would be for three years running. That, to me, from a management point of view, allows hospital boards to manage within their fiscal framework with the kind of lead time that I think anybody knows you need in institutions that are very complex and very expensive to run.

**Mr. Soetens:** Have they also told them what kind of wage settlements they are going to give the nurses? They tell the hospital boards, you can only have 2% more, and now we are going to throw a wage cost on you.

**Dr. Frank:** I agree. And you can debate the issue on pay equity, if you like—affirmative action programs, if you like. You can debate it on unemployment insurance and whether it is timely or not to put these increases in in the middle of recessions. All of these issues get debated. I shrug my shoulders.

**Mr. Soetens:** Thank you very much.

**The Chairman:** I would just end up by saying, Mr. Frank, that I agree with you that the public is now cognizant of both federal and provincial spending and deficits; they do not see one level of government as being sort of free money. I think that is different from what it was perhaps eight or ten years ago. Certainly in my political experience, when I first started back then, people somehow thought that the federal government was free money; that if you get money coming into your province, somehow that was different from government spending and taxes at the local level. I think it has now registered with people that it is not, that government spending and deficits register a lot higher on the political measurement scale than they did back seven or eight years ago. So there's probably some truth in your analysis.

• 1820

I would like to thank both of you for coming here today, the Conference Board and Mike McCracken. Your comments have been helpful. It was the first meeting of a few we're going to have over the next week or two. At the end of that we'll have a whole bunch of opinions from a whole bunch of economists and we'll see if there's any correlation. In any event, thank you very much. We appreciate you taking the time to come.

**Mr. McCracken:** Thank you for the invitation.

**The Chairman:** And we adjourn.

[Translation]

manufacturier, a fait augmenter les coûts du bien-être social beaucoup plus qu'on ne s'y attendait. D'ailleurs, je suis certain que si vous aviez pu prévoir cela, vous n'auriez peut-être pas imposé ce plafond de 5 p. 100. Je ne sais pas. Là encore, il faut trouver le point d'équilibre.

D'autre part, à propos des hôpitaux, c'est la première fois dans l'histoire de l'Ontario qu'on annonce aux hôpitaux des subventions pour une période de trois années consécutives. À mon avis, sur le plan de l'administration, cela permet aux conseils d'administration des hôpitaux de mieux organiser leurs affaires sur le plan fiscal, car cela leur donne les délais dont ces institutions particulièrement complexes et particulièrement coûteuses ont évidemment besoin.

**M. Soetens:** Est-ce qu'on leur a dit également quelles augmentations de salaire ils allaient devoir accorder aux infirmières? On dit aux conseils d'administration des hôpitaux qu'ils n'auront que 2 p. 100 d'augmentation, mais, en même temps, on leur impose des augmentations salariales.

**M. Frank:** Je suis d'accord. Et si vous le voulez, vous pouvez invoquer l'équité salariale, les programmes d'action positive, etc. Vous pouvez parler d'assurance-chômage, discuter de l'opportunité de telles augmentations en plein milieu d'une récession. Vous pouvez discuter de tout cela. J'ai tendance à hausser les épaules.

**M. Soetens:** Merci beaucoup.

**Le président:** En terminant, monsieur Frank, je dois dire que je suis d'accord avec vous quand vous dites que le public est beaucoup plus conscient aujourd'hui des dépenses et des déficits du gouvernement fédéral et des provinces. On ne considère plus qu'un de ces niveaux de gouvernement est une source d'argent gratuit. Cela a changé depuis huit ou 10 ans. C'est l'époque où je me suis lancé dans la carrière politique, et certains pensaient effectivement que le gouvernement fédéral était une source d'argent gratuit, que lorsque cet argent arrivait dans les provinces, c'était différent des taxes locales ou des dépenses du gouvernement provincial. Les gens ont fini par se rendre compte que ce n'est pas le cas, que les dépenses et les déficits gouvernementaux ont beaucoup plus d'importance dans l'échelle politique qu'il y a sept ou huit ans. Votre analyse est donc probablement justifiée.

Je tiens à vous remercier tous deux d'être venus aujourd'hui, le Conference Board et Mike McCracken. Vos observations nous ont été très utiles. C'est la première d'une série de séances que nous avons prévues pour les deux semaines à venir. Cet exercice va nous permettre de rassembler les opinions de toute une série d'économistes, et nous allons essayer de trouver des corrélations. Cela dit, je vous remercie beaucoup; nous vous sommes reconnaissants d'être venus.

**M. McCracken:** Merci de nous avoir invités.

**Le président:** La séance est levée.











**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste-lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

---

**WITNESSES**

*From Informetrica:*

Michael McCracken, President.

*From the Conference Board of Canada:*

Dr. James Frank, Vice-President and Chief Economist;

Paul Darby, Director of Forecasting Analysis.

**TÉMOINS**

*De Informetrica:*

Michael McCracken, président.

*Du Conference Board du Canada:*

Dr. James Frank, vice-président et économiste en chef;

Paul Darby, directeur, Prévisions et analyses.



HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 56

Fascicule n° 56

Monday, February 8, 1993

Le lundi 8 février 1993

Chairman: Murray Dorin

Président: Murray Dorin

---

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*      *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

---

### RESPECTING:

### CONCERNANT:

Pursuant to Standing Order 108(2), an inquiry into the state of the Canadian Economy

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une enquête sur l'état de l'économie canadienne

---

### WITNESSES:

### TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



---

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993

---

## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, FEBRUARY 8, 1993  
(71)

[Text]  
The Standing Committee on Finance met at 7:44 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Steven Langdon, Diane Marleau, René Soetens and Greg Thompson.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses: From the Bank of Montreal:* Lloyd Atkinson, Executive Vice-President and Chief Economist. *From McMaster University:* Professor W. Scarth.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of an inquiry into the state of the Canadian Economy (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, December 9, 1992, Issue No. 52*).

Lloyd Atkinson from the Bank of Montreal made a statement and answered questions.

W. Scarth from McMaster University made a statement and answered questions.

At 10:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin  
*Clerk of the Committee*

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 8 FÉVRIER 1993  
(71)

[Traduction]  
Le Comité permanent des finances se réunit à 19 h 44 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Steven Langdon, Diane Marleau, René Soetens, Greg Thompson.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins: De la Banque de Montréal:* Lloyd Atkinson, vice-président exécutif et économiste en chef. *De l'Université McMaster:* W. Scarth, professeur.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit l'examen de l'état de l'économie canadienne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 décembre 1992, fascicule n° 52*).

Lloyd Atkinson, de la Banque de Montréal, fait un exposé et répond aux questions.

W. Scarth, de l'Université McMaster, fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*  
Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, February 8, 1993

• 1940

**The Chairman:** Order. Tonight we are continuing our inquiry into the current state of the Canadian economy. We have as our first witness, from the Bank of Montreal, Mr. Lloyd Atkinson.

Mr. Atkinson, as a committee we thought we would call in some of the senior people in Canadian business and have them try to give us some insight into the current state of the Canadian economy. I think it is fair to say the last two years have been quite different from what most were predicting two or two and a half years ago, and probably different from what you predicted. I haven't pulled out your forecast from that time, but I suspect if I did we'd find things had turned out quite differently. Perhaps you can give us an explanation for why that has happened, where we are now, and what we might be looking to in the future, and in particular if there are any actions in a broad economic sense the government should be counting on or looking toward or we could be recommending. We would be glad to hear about that. I invite you to make your opening remarks.

**Mr. Lloyd Atkinson (Executive Vice-President and Chief Economist, Bank of Montreal):** Thank you very much, Mr. Chairman. It is a pleasure for me to be here. I have a short statement that will give you in broad outline what I think is going to be happening to the Canadian economy over the next little while, and why.

First and foremost, coincident with what Statistics Canada is telling us, I think in fact we do have a recovery under way. But for 1993, at least, it promises, from my point of view, to be a very weak recovery. We are looking for a growth rate of something on the order of 3% in real terms. That's obviously an improvement over the 1% or 2% we think will be turned in when all the numbers are in for 1992, but it's not a barn-burner. It's less than half the growth rate we saw coming out of the 1981-82 recession.

Importantly, in our understanding of the Canadian economy, you need almost 3% growth, sustained, just to stabilize the unemployment rate. So I am not expecting really any significant improvement in the unemployment rate between now and the end of the year. My guess is by the end of the year it's going to be in that 11% to 11.5% range. So for lots of people, this is not going to feel like a strong recovery.

Why is it that the recovery is so weak? There are a lot of things, both internal and external. Externally, in my view, we are looking at a world economy in 1993, particularly in the rest of the industrialized world, where growth is going to be very weak. Of course when you look at the United States, the last two quarters, the third quarter and the fourth quarter, it looks as if they have a recovery of some substance. The third quarter was 3.4% growth at an annual rate. The fourth

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 8 février 1993

**Le président:** À l'ordre! Nous poursuivons ce soir notre enquête sur la situation actuelle de l'économie canadienne. Notre premier témoin est M. Lloyd Atkinson, de la Banque de Montréal.

Monsieur Atkinson, Le comité a jugé opportun d'inviter certains dirigeants du secteur des affaires canadien à partager leurs points de vue sur la situation actuelle de l'économie au Canada. Je crois que l'on peut dire sans grand risque de se tromper que les deux dernières années n'ont pas correspondu à ce que prévoyaient la plupart des gens il y a deux ans ou deux ans et demi, ni probablement à ce que vous prévoyiez vous-même. Je ne me suis pas reporté à vos prévisions de l'époque mais, si je l'avais fait, j'aurais probablement constaté un écart considérable par rapport à ce qui est finalement arrivé. Vous êtes peut-être en mesure de nous expliquer pourquoi cela s'est passé, quelle est la situation actuelle et ce à quoi nous pouvons nous attendre dans l'avenir, notamment quelles sont les grandes initiatives économiques que devrait envisager le gouvernement ou sur lesquelles il devrait fonder ses espoirs ou encore que nous pourrions recommander. Cela dit, je vous invite à faire vos observations préliminaires.

**M. Lloyd Atkinson (vice-président exécutif et économiste en chef, Banque de Montréal):** Merci, monsieur le président. Je suis heureux de participer à vos débats. J'ai préparé un bref exposé de ce que j'envisage comme les grandes lignes de l'évolution de l'économie canadienne dans le proche avenir et des raisons qui expliquent ma perspective.

Tout d'abord, je dirai qu'il y aura bel et bien une reprise, comme nous l'annonce Statistiques Canada. Cependant, pour l'année 1993 tout au moins, je prévois qu'elle sera extrêmement faible. On envisage des taux de croissance réels de l'ordre de 3 p. 100, ce qui, évidemment, est une amélioration par rapport au taux de 1 p. 100 ou de 2 p. 100 auquel on arrivera vraisemblablement, une fois calculés tous les chiffres pour 1992, mais ce n'est certainement pas spectaculaire. Au sortir de la récession de 1981-1982, le taux de croissance était plus de deux fois supérieur.

Il importe de signaler que, d'après nos connaissances de l'économie canadienne, il faut pratiquement un taux soutenu de 3 p. 100 pour simplement stabiliser le taux de chômage. Je ne prévois donc aucune amélioration importante du taux de chômage avant la fin de l'année, et d'après moi, il se situera alors dans la fourchette des 11 p. 100 à 11,5 p. 100. Pour bien des gens, la reprise ne paraîtra donc pas très forte.

Pourquoi est-elle si faible? Il faut considérer divers facteurs, aussi bien domestiques qu'extérieurs. Sur le plan extérieur, on peut prévoir, en 1993, une croissance extrêmement faible de l'économie mondiale, notamment dans le reste du monde industrialisé. Évidemment, aux États-Unis, on constate pour les deux derniers trimestres, les troisième et quatrième, une reprise assez importante, car les taux de croissance, sur une base annuelle, étaient respectivement de



[Texte]

quarter was 3.8%. Of course that gladdens the hearts of those who feel Canada is going to be pulled along by this.

[Traduction]

3,4 p. 100 et 3,8 p. 100. Voilà qui réjouit évidemment le cœur de ceux qui estiment que le Canada va être entraîné dans le sillage de la reprise américaine.

• 1945

But there is one very peculiar feature of this recovery that I think we have to keep in mind. Despite the significant strengthening in economic activity in the United States, there has been virtually no employment growth, net. That was confirmed again in the January employment number that came out just last Friday: almost no employment growth in the United States. And if you don't have strong employment growth, then it's almost impossible to have strong growth and after-tax incomes. And if you don't have strong growth and after-tax incomes, it's difficult to have strong growth and real consumer spending. After all, that's still two-thirds of the U.S. economy.

My guess is there are a lot of other things going on in the United States—and I'll quickly tick them off—that are serving to restrain growth. Look at the cuts in defence expenditures. In dollar terms it was about \$28 billion in 1992. And of course there are scheduled additional reductions this year, in 1994. In fact, under President Clinton they'll probably be accelerated.

In addition, you're also looking at the negative effects on the economy of construction spending and commercial real estate overhang. Construction spending in 1992 fell dramatically relative to 1991, and more will occur. State and local governments in the United States, for a whole variety of reasons, and in some it is almost crisis. . . Witness, for example, what is going on in California. But California is not isolated. State and local fiscal policy is very, very restrictive.

We're still looking at the negative effects on the U.S. economy of the consumer debt overhang, particularly against the backdrop of declining asset values; namely, the houses they purchased in the latter part of the 1980s. And there is the corporate debt overhang. And of course, as you well know, which you read about daily in the newspapers, there is the ongoing restructuring in virtually every sector of the U.S. economy. Part of that is quite an old story. If you go back in manufacturing, the latter part of the 1980s, mostly in the industrial goods side in the U.S. economy. . . Now of course it has spilled over with a vengeance into the consumer goods side—the story of GM. It's also in services. It's also in the retail side; witness Sears. Each one of these entail massive lay-offs, causing negative effects on confidence and negative effects on growth and after-tax incomes.

Pourtant, il ne faut pas perdre de vue que cette reprise présente une caractéristique assez particulière. En effet, le renforcement notable de l'activité économique aux États-Unis n'a donné lieu à pratiquement aucune croissance nette de l'emploi. Les données de janvier sur l'emploi, publiées vendredi dernier, le confirment à nouveau: la croissance de l'emploi aux États-Unis est pratiquement nulle. Or, sans une forte croissance de l'emploi, il ne peut pratiquement pas y avoir une forte croissance des revenus après impôt. Et sans forte croissance des revenus après impôt, on peut difficilement déboucher sur une forte croissance des dépenses réelles du consommateur, ce qui représente encore, après tout, les deux tiers de l'économie américaine.

Selon mon analyse, divers autres phénomènes limitent la croissance aux États-Unis. Je vous les énumère rapidement. Prenons les compressions des dépenses militaires. Elles se sont chiffrées à environ 28 milliards de dollars en 1992. D'autres compressions sont déjà prévues pour cette année et pour 1994. On peut même supposer que cette tendance va s'accélérer sous le président Clinton.

Il faut aussi considérer les répercussions néfastes sur l'économie de la baisse des dépenses dans le secteur de la construction et du marasme qui caractérise le secteur immobilier commercial. En effet, dans le secteur de la construction, les dépenses ont beaucoup baissé en 1992 par rapport à 1991 et ce n'est pas fini. Les gouvernements étatiques et locaux, pour une foule de raisons, ont limité leurs dépenses. Dans certains cas, c'est pratiquement la crise. . . Prenons, par exemple, ce qui se passe en Californie. Or, le cas de la Californie n'est pas unique. Les états et les localités dépensent extrêmement prudemment.

L'économie américaine continue d'être paralysée par le fardeau de l'endettement des consommateurs, fardeau d'autant plus lourd qu'il y a eu baisse de la valeur de leurs actifs, à savoir les maisons qu'ils ont achetées dans la deuxième moitié des années quatre-vingt. Il faut aussi considérer le fardeau de l'endettement des sociétés. Et bien entendu, comme vous pouvez le constater très facilement en lisant les journaux, pratiquement tous les secteurs de l'économie américaine sont en voie de restructuration. Le phénomène n'est d'ailleurs pas entièrement nouveau. Il remonte à la deuxième moitié des années quatre-vingt dans le secteur de la fabrication, surtout pour les biens industriels aux États-Unis. . . Évidemment, aujourd'hui, on constate que l'épidémie a gagné le secteur des biens de consommation—pensons à GM. La restructuration frappe aussi le secteur des services, et celui du commerce au détail, Sears, par exemple. Chaque vague entraîne des mises à pied à grande échelle, ce qui mine non seulement la confiance mais aussi la croissance et les revenus après impôt.

## [Text]

Although I think there are forces that are operating that are going to strengthen the U.S. economy, I am not looking for growth to be sustained in that 4% range, or even close to it. I say 2.5% to 3%; therefore, I'm not expecting much of a dent in the U.S. unemployment rate. That's going to hang in around 7%. Again, this is not a barn-burner recovery in the United States either.

Look at western Europe. In a nutshell, western Europe is flat on its back. My guess is it will stay flat on its back until there are serious reductions in interest rates. And that's not going to happen until there are serious reductions in German interest rates. We saw a little bit last week, but those aren't serious at this point.

I don't think you're going to get the big reductions in German interest rates until they feel they have the inflation monkey off their back. We all know what put it there: the costs of reunification, which showed up in a huge increase in the budget deficit in Germany. Their budget deficit went from 1% of GDP to around 5% of GDP almost over night. And of course that was imposed on an economy that was already at full employment. And therefore enter the Bundesbank, which refused to underwrite the inflationary consequence of that fiscal expansion, and interest rates went through the roof. Of course, the European monetary system interest rates went through the roof everywhere.

I do think that later on this summer we will see big reductions in German interest rates and therefore interest rates across Europe, particularly for those that have stayed as part of the European monetary system. But that sets the stage for stronger growth in 1994. It's not going to be a big news story for 1993 in terms of growth. In fact, I'm expecting weaker growth in Europe in 1993 than in 1992. I expect further rises in the unemployment rate. And of course the trade tensions between United States and Europe, aggravated of course by recent voiced judgments, is not going to help the world trading system or get GATT out of the mud it seems to be stuck in.

• 1950

Japan, in my view, is in the early stages of a very sharp slowdown in economic activity. In a nutshell, the bubble economy has been burst and the consequences of the bursting of the bubble economy are there for everybody to see. The banks are in bad shape. Corporate profits are way down and several losses are being racked up. Consumer confidence is down. This is not to write the epitaph in terms of Japan—far from it—but it does mean that the bursting of the bubble has had a negative consequence, and that is going to carry on in 1993 into 1994.

Standing here in Canada, looking at the rest of the industrialized world, we are not going to get a great deal of support.

Inside Canada, and speaking very briefly, there are a couple of things we need to emphasize. Despite the debate which rages among economists now over whether or not we have reached the bottom on interest rates, my guess is that if

## [Translation]

Par conséquent, même si je constate que certains courants vont dynamiser l'économie américaine, je ne prévois pas que la croissance se maintienne à un taux qui se rapproche des 4 p. 100. Je prévois plutôt un taux de 2,5 à 3 p. 100, ce qui aura, par conséquent, peu d'effet sur le taux de chômage aux États-Unis qui va osciller autour de 7 p. 100. Pour les États-Unis donc, la reprise n'a rien de spectaculaire non plus.

Voyons maintenant l'Europe de l'Ouest. En peu de mots, je dirai que l'Europe de l'Ouest est malade et qu'elle le restera tant qu'il n'y aura pas de fortes baisses des taux d'intérêt. Or, cela ne se produira pas tant que les taux d'intérêt allemands ne baisseront pas de manière significative. Il y a eu une petite réduction la semaine dernière, mais rien encore que l'on puisse prendre au sérieux.

À mon avis, les Allemands ne vont vraiment réduire les taux d'intérêt que lorsqu'ils auront l'impression d'avoir mâté l'inflation. Nous savons tous quelle en est la cause: les coûts de la réunification, qui ont entraîné une très forte augmentation du déficit budgétaire de l'Allemagne. Il est passé de 1 p. 100 à environ 5 p. 100 du PIB, pratiquement du jour au lendemain. Or, l'économie était déjà au plein emploi et, par conséquent, la Bundesbank est intervenue en refusant d'accepter les conséquences inflationnistes de l'expansion fiscale, de sorte que les taux d'intérêt ont fait une ascension fulgurante. Évidemment, on a assisté à la même flambée des taux d'intérêt dans tout le système monétaire européen.

Je crois que, plus tard cet été, les taux d'intérêt vont beaucoup baisser en Allemagne et, par conséquent, partout en Europe, notamment dans les pays qui continuent de faire partie du système monétaire européen. Voilà qui prépare une croissance plus forte en 1994, mais qui aura bien peu d'effet sur la croissance en 1993. Je prévois même une croissance plus faible pour l'Europe en 1993 qu'en 1992, ainsi qu'une augmentation continue du taux de chômage. Et puis évidemment, les tensions qui existent entre les États-Unis et l'Europe, aggravées par certaines opinions émises récemment, ne seront pas de nature à favoriser les échanges mondiaux ou à tirer le GATT du borbier où il semble s'être enlisé.

Le Japon, selon moi, en est aux premières étapes d'un très fort ralentissement de l'activité économique. Le temps de l'économie d'abondance est bel et bien fini et tout le monde peut constater les signes de ce déclin. Les banques ne sont guère florissantes. Les bénéfices commerciaux ont beaucoup baissé et diverses entreprises essuient des pertes. La confiance des consommateurs est à la baisse. Cela ne veut pas dire que l'économie japonaise soit moribonde—loin de là—mais cela veut dire que la fin de l'expansion a eu des conséquences négatives dont les effets vont continuer de se faire sentir en 1993 et 1994.

Par conséquent, ce n'est pas sur le reste du monde industrialisé que le Canada va pouvoir appuyer sa relance.

Sur le plan intérieur, deux éléments méritent tout particulièrement d'être soulignés. Premièrement, les taux d'intérêt sont-ils descendus au plus bas? Le débat fait rage parmi les économistes à l'heure actuelle à ce sujet. Mais à



## [Texte]

we have, we ought to be sorry, because real interest rates adjusted for the underlying rate of inflation in Canada are very, very high, and depending upon your estimate of U.S. inflation relative to Canada, currently real interest rates in Canada sit anywhere from 300 to 450 basis points above U.S. real interest rates at the short end of the market in particular, and of course anywhere from 140 to 250 at the long end. That is a major penalty. I think these real interest rates are too high for the purposes of sustained vigorous growth. Therefore, I think there is still room to bring down these interest rates, and to bring them down significantly.

Second, we have to remind ourselves that the consumer is in a very different position today than he or she was coming out of the 1981-82 recession. Coming out of 1981-82, the personal savings rate was in the neighbourhood of 18%, just a little under 18%. Today it is 10%. That is just the norm. Back then, when consumer confidence turned around they dipped into savings with a vengeance. That fed the consumer-led recovery and you saw real consumer expenditures up 8% to 9%, and of course the story with which you are all familiar.

This time around when consumer confidence does turn around—and I think that it will despite its hesitancy—there is not that big cookie jar, if I can put it that way, to dip into to fuel a strong surge in consumer spending, and of course household debt in Canada as a percentage of personal disposable income is really quite high. Therefore, while I am expecting real consumer spending to be up 2% plus or minus, that is a very different story from 1983.

Finally, in terms of Canada, like we are seeing in the United States and in virtually every single sector of the Canadian economy, we are witnessing ongoing restructuring, and it is huge. You are certainly seeing it, for example, in terms of strong productivity growth. But importantly part of that restructuring comes about as a consequence of the need to become more competitive. With the opportunities provided by technological advance to de-layer, to perform functions more efficiently, the principal casualty is one you all know. Large numbers of workers have been shed, just as we are seeing in the United States. That is a human tragedy, as you well know, but that is also a factor that is going to limit the recovery because of the damaging effect that has on consumer confidence, and in addition because it will serve to limit the growth in personal disposable income, and because it also has negative consequences on government finances.

With respect to your first question, Mr. Chairman, in terms of whether or not we had some ideas to advance on how to deal with this particular problem, besides the statement I have here I have also brought along two other papers, which I have given to the committee staff and which you can put in as part of the record if you wish. One is a speech delivered by Matt Barrett. This was given on January 18. The occasion was the annual general meeting of the

## [Traduction]

mon avis, si tel est le cas, nous ne devrions pas nous en réjouir, étant donné que les taux d'intérêt réels, corrigés pour tenir compte du taux d'inflation, sont extrêmement élevés et que, selon l'évaluation que l'on peut faire du rapport entre les taux d'inflation aux États-Unis et au Canada, les taux d'intérêt réels au Canada sont supérieurs de 300 à 450 points de base à ceux des États-Unis pour le court terme et, évidemment, de 140 à 250 points de base pour le long terme. C'est un très gros désavantage et je crois que ces taux d'intérêt réels sont trop élevés pour assurer une croissance dynamique et soutenue. Par conséquent, j'estime qu'il faut encore réduire les taux d'intérêt et ce, d'une façon importante.

En deuxième lieu, nous devons nous rappeler que le consommateur d'aujourd'hui n'est pas du tout le même que celui de la période de relance qui a suivi la récession de 1981-1982. À l'époque, le taux d'épargne personnelle était légèrement inférieur à 18 p. 100. Aujourd'hui, il est de 10 p. 100, ce qui correspond à la norme. Ainsi, lorsque les consommateurs ont repris confiance en 1982, ils ne se sont pas fait prier pour puiser dans leurs économies. Les consommateurs ont alors joué un rôle de premier plan dans la reprise: les dépenses réelles des consommateurs ont augmenté de 8 à 9 p. 100 et, bien entendu, vous connaissez la suite.

Cette fois-ci pourtant, lorsque la confiance du consommateur reprendra—ce qui se fera, selon moi, en dépit des hésitations—le petit cochon ne contiendra pas suffisamment d'économies pour alimenter une forte poussée des dépenses de consommation. Par ailleurs, il faut savoir que le taux d'endettement des ménages au Canada par rapport au revenu personnel disponible est fort élevé. Ainsi, l'augmentation d'à peu près 2 p. 100 des dépenses réelles de consommation que je prévois est loin de correspondre à celle qu'on a constatée en 1983.

Enfin, au Canada comme aux États-Unis, dans pratiquement tous les secteurs d'activités, le phénomène de la restructuration se poursuit à une vaste échelle. Il prend notamment la forme d'une forte augmentation de la productivité. Mais il résulte, dans une large mesure, des pressions qui obligent les entreprises à devenir plus compétitives. Les progrès technologiques permettent de découpler les fonctions et de les exercer de façon plus efficace, avec les conséquences que vous savez sur l'emploi. Tout comme aux États-Unis, on a laissé tomber un grand nombre de travailleurs. Il s'agit d'une tragédie sur le plan humain, je vous ne l'apprends pas, mais il s'agit également d'un obstacle à la reprise, étant donné l'effet sur la confiance des consommateurs et sur la limitation de la croissance du revenu personnel disponible, sans parler des répercussions néfastes sur les finances publiques.

Pour ce qui est de votre première question, monsieur le président, à savoir si nous avons des propositions ou des solutions au problème, en plus de ma déclaration, j'ai apporté deux autres documents que j'ai confiés au personnel du comité et que vous pouvez enregistrer si vous le souhaitez. Il s'agit, d'une part, d'un discours prononcé par Matt Barrett, le 18 janvier, à l'occasion de l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque. M. Barrett proposait alors un

[Text]

bank's shareholders. At that particular meeting he put forward a four-point kind of plan, first and foremost, partly as an outgrowth of the kind of restructuring we are witnessing going on in virtually every sector of the economy.

• 1955

It is my view that we are in the midst of, dare I call it, a revolution, which for want of a better expression I will call an "economic technology revolution", the effects of which are potentially as profound as the industrial revolution itself, including potentially the social turmoil. This revolution seems to be based to a considerable extent, on two notions: one, transport costs are declining; and two, communication costs are plummeting, and have been plummeting for a long while. These at one point were considered barriers to the outsourcing of goods and services. They are no longer barriers. Because communications costs continue to plummet and because transport costs are declining, we are now witnessing a phenomenon whereby for large numbers of employers their work force is the globe; it is no longer local.

I commend also to your attention the December 14 issue of *Fortune* magazine, which talks about this at some length in its cover story entitled "The Global Workforce". The focus there was largely the United States, but similar things are going on here in Canada. Companies in the United States are tapping work forces all over the globe, not just for unskilled workers but in many instances for skilled workers as well. They have the ability to do that with the kind of communications technology we have today. This is growing rapidly.

One very important conclusion coming out of this is if we in Canada are desirous of preserving, or indeed enhancing, our standards of living, then we're going to have to go up the value-added chain, and that means a national commitment to training, to improving standards in education. That's the first part of the program, and that will require new resources.

We think that what we need to do is to attack our deficit problem—serious, growing, because of our mounting external indebtedness problem—and we need federal-provincial cooperation which is probably almost unprecedented, probably is unprecedented. We have advanced a proposal whereby there would be a freeze in program spending in real terms for at least the next five years. And I don't need to tell you how difficult that is going to be to achieve, especially given demographic pressures giving other kinds of pressures. And secondly, there would be no increase in our tax burden—tax burden defined as tax revenue as a percentage of GDP—for at least five years.

The quid pro quo for a such a restrictive fiscal policy is a significant easing in monetary policy to enable us to achieve 4% real growth, which we think is attainable, so we can gradually make a dent in that unemployment rate without rekindling inflation.

Interestingly, we've brought along a second paper. This is simulation experiments or simulation work we have done at the bank, in which we show that this kind of program can enable us to get out of our debt deficit problem, to solve our

[Translation]

plan en quatre points, axé surtout sur le phénomène de restructuration que nous constatons dans pratiquement tous les secteurs de l'économie.

D'après moi, nous sommes au beau milieu de ce que j'oserais appeler une révolution, une révolution que je qualifierais de «technico-économique» dont les effets pourraient être tout aussi profonds que ceux de la révolution industrielle, y compris pour ce qui est des perturbations sociales. Cette révolution semble être fondée, dans une large mesure, sur les deux réalités suivantes: premièrement, le coût des transports baisse et, deuxièmement, le coût des communications chute, et ce depuis fort longtemps. Ainsi, alors que ces types de coûts empêchaient auparavant les entreprises de s'approvisionner ailleurs en biens et services, tel n'est plus le cas aujourd'hui. En effet, pour un grand nombre d'employeurs, le bassin de main-d'oeuvre est planétaire et non plus local.

J'attire également votre attention sur le numéro du 14 décembre du magazine *Fortune* qui donne une importance considérable à ce phénomène dans son article vedette intitulé «The Global Workforce». Il y est surtout question des États-Unis, mais on peut en dire autant de ce qui se passe au Canada. Aux États-Unis, certaines entreprises recrutent partout dans le monde non seulement des manoeuvres mais, dans bien des cas, des travailleurs spécialisés. Les techniques de communication qui existent aujourd'hui leur permettent de le faire, et le phénomène prend rapidement de l'ampleur.

Il ressort notamment de tout ce qui précède que, si nous, Canadiens, souhaitons maintenir ou améliorer notre qualité de vie, il va falloir que nous recherchions des valeurs ajoutées, plus pointues et que nous nous engagions, à l'échelle nationale, à améliorer la formation ainsi que les normes en éducation. Il s'agit de la première partie du programme. Elle nécessitera de nouvelles ressources.

Par ailleurs, nous devons trouver des solutions au problème du déficit—un problème grave, qui le devient de plus en plus à cause de l'importance grandissante de notre endettement extérieur—et il faut pour cela que les autorités fédérales et provinciales collaborent comme elles ne l'ont probablement jamais fait auparavant. Nous avons proposé, pour les cinq prochaines années au moins, un gel des dépenses de programmes en termes réels. Inutile de vous dire à quel point cela va être difficile, compte tenu notamment des pressions démographiques et autres. Dans un deuxième volet, il n'y aurait aucune augmentation du fardeau fiscal—c'est-à-dire, des revenus d'impôts comme pourcentage du PIB—durant au moins cinq ans.

Le pendant d'une politique budgétaire si limitative serait un assouplissement considérable de la politique monétaire qui permettrait d'atteindre un taux de croissance réel de 4 p. 100, ce qui n'est pas irréaliste, et ainsi de réduire progressivement le chômage sans relancer l'inflation.

J'ai également apporté un deuxième document qui pourrait être intéressant. Il contient les résultats de travaux de simulation faits à la banque, travaux qui montrent que ce genre de programme peut nous permettre de régler le



[Texte]

current account problem. It enables us to achieve in the next five to six years, once again, an 8% unemployment rate, all the while without rekindling inflation. And it permits a substantial reduction in real interest rates, both short term and long term—and of course what's much more important in terms of the recovery is a reduction in real interest rates long term.

That's the end of my opening statement, Mr. Chairman.

**The Chairman:** Thank you very much. We'll begin with Mr. Thompson.

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** Mr. Atkinson, I'm not sure if I'm relieved or sad because of what you're telling us.

I'm not sure where to pick it up, but I think I'll start with interest rates. As you noted, and we've heard here oftentimes, our interest rates in relation to the rest of the industrialized world... It's my belief that our interest rates, in terms of being too high if you wish, are better positioned now than they have been in a number of years. What I have here now are the economic and financial indicators in the January 23 edition of *The Economist*. I follow these quite closely, and I think there has been a narrowing in the last year or so in those long-term and short-term interest rates. Am I correct in that, or not?

• 2000

**Mr. Atkinson:** Yes, you are. Actually, they have been essentially narrowing, I would say, since the summer of 1991. There has been a substantial narrowing. They remain quite wide relative to historical rates, but, yes, they have narrowed.

**Mr. Thompson:** I know that you had mentioned those numbers, but I believe, for example, between the prime lending rate in Canada today and that in the United States there is less than 1%. Is that correct?

**Mr. Atkinson:** That is correct.

**Mr. Thompson:** How do you interpret that as being too high or too low, I guess in historical terms?

**Mr. Atkinson:** In point of fact, I interpret it from the point of view that the banks that go to the market to raise their own funds actually in this process have much wider spreads than you will find, for example, in Canada. Now, partly that was a reflection of the substantially deteriorated balance sheet conditions virtually all of them found themselves in, particularly coming off the real estate, commercial as well as residential. That is the first point.

In terms of small business lending rates, in terms of interest rates to corporate customers as may be represented by prime, there isn't a huge difference between Canada and the United States. However, in terms of other open-market rates as represented by commercial paper, as represented by bankers' acceptances—and those are more closely aligned to short-term money market rates—or in terms of corporate bonds, there, relative to Canada, the spread can be anywhere

[Traduction]

problème du déficit et celui du compte courant. Selon les simulations, nous pourrions, au cours des cinq ou six prochaines années, atteindre un taux de chômage de 8 p. 100, sans relancer l'inflation. Le programme envisagé permet une baisse considérable des taux d'intérêts réels, aussi bien à court terme qu'à long terme—et, en ce qui concerne la reprise, c'est évidemment, cette réduction des taux d'intérêts réels à long terme qui est beaucoup plus importante.

Voilà, monsieur le président, j'ai terminé ma déclaration d'ouverture.

**Le président:** Je vous remercie. Nous allons commencer par M. Thompson.

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** Monsieur Atkinson, je ne sais pas si vos commentaires doivent me réjouir ou m'attrister.

Je ne sais pas au juste par où commencer, mais je vais tout d'abord aborder la question des taux d'intérêts. Comme vous l'avez signalé, et comme on nous l'a souvent dit par ailleurs, nos taux d'intérêts, par rapport à ceux du reste du monde industrialisé... Je crois, donc, que nos taux d'intérêts, tout en demeurant trop élevés, sont en meilleure posture aujourd'hui qu'ils ne l'ont été durant un certain nombre d'années. J'ai ici les indicateurs économiques et financiers parus dans le numéro du 23 janvier de *The Economist*. Je suis cela de très près et je pense déceler depuis un an un rapprochement des taux d'intérêt à long et à court termes. Ai-je ou non raison?

**M. Atkinson:** Oui, vous avez raison. En fait, je dirais même que cela dure depuis l'été de 1991, et que ce rapprochement est appréciable. Par rapport au passé, l'écart demeure assez grand, mais il y a eu rapprochement, oui.

**M. Thompson:** Je pense que vous avez mentionné des chiffres, mais il me semble que l'écart entre le taux préférentiel au Canada aujourd'hui et celui des États-Unis est de moins de 1 p. 100. Est-ce exact?

**M. Atkinson:** Oui.

**M. Thompson:** À votre avis, cet écart est-il trop grand, trop petit, par rapport au passé?

**M. Atkinson:** En réalité, je me place du point de vue des banques qui se mettent sur le marché pour lever leurs propres fonds: l'écart est bien supérieur à ce que vous trouvez, par exemple, au Canada. Évidemment, c'est en partie à cause des bilans financiers désastreux affichés par toutes les banques et ce à cause de leurs prêts immobiliers, commerciaux ainsi que résidentiels. C'est mon premier point.

En ce qui concerne les taux consentis aux petites entreprises, comparés aux taux d'intérêt offerts aux grandes entreprises, il n'y a pas d'écart énorme entre le taux préférentiel au Canada et celui des États-Unis. Toutefois, en ce qui concerne les autres taux sur le marché libre tels que les effets de commerce sous forme d'acceptation bancaire—qui s'alignent plutôt sur les taux d'intérêt à court terme—ou encore en ce qui concerne les obligations de société, aux

[Text]

from 140 to 200 basis points depending upon what term and what instrument we are looking at. I think that is a sizeable difference.

**Mr. Thompson:** I could step through those numbers, because I have all of them here, but I will relieve all of us of having to go through those. That being said—and I accept what you are saying—regarding our level of debt in this country, that huge financial cloud of uncertainty over us and our accumulated debt, how restrictive is this in terms of our manoeuvrability—in other words, our ability to lower those rates? Aren't we bound by that level of debt over our heads in terms of what we can do to change that?

**Mr. Atkinson:** There are two aspects. In the first instance, there is no question that if we look at it, however it is measured, in terms of the debt-to-GDP ratio, which is the standard way economists look at it, or we look at it in terms of the degree of our external indebtedness, which by the way now is about 44% of our GDP, which is the largest percentage among the major industrialized countries, now even larger than that of Australia, that puts severe limitations. It is also important that it is deteriorating; in other words, our overall debt-to-GDP ratio and our degree of external indebtedness are growing.

The question, which nobody can answer precisely, is if in fact we were to undertake actions in the first instance to stabilize our overall debt-to-GDP ratio, if we were to stabilize our overall external indebtedness and to begin to reverse it, then the trends become important. So the levels would not be reduced dramatically in the short term, but the trends would be correct. Our estimates are, and from the experience of some of the other countries that have undertaken this, one notable one being Ireland—and God knows, Ireland has not resolved all of its problems by any means... But the financial markets tend to be very forgiving of correctness in terms of economic policy, and my guess is that if we were to undertake the kind of program that was mapped out in Matt Barrett's speech, we would find ourselves being able to dramatically bring down these interest rates. That is, I think, the question.

• 2005

**Mr. Thompson:** I want to go off on a different angle. A paper dated January 18, Mr. Atkinson, is entitled "Getting from Here to There". You're the author of that, and you set out a number of scenarios; namely, A, B and C. If we keep that paper in mind, I wonder how that fits into some of the things that you say should happen, in the conclusion of your statement this evening. To pick up on that, you've stated that there has to be a freeze in program spending, no increase in the tax burden, the real tax burden, and the third thing that you mentioned is an ease in monetary policy, which you've just spoken about.

How does that fit into what you're saying in "Getting from Here to There"? I guess what you're saying is that there's a scenario, a road to approach this thing, a road to recovery. Can you touch on that, keeping those three points that you made earlier in mind?

[Translation]

États-Unis, l'écart se situe entre 140 et 200 points de base selon la période et le titre. Je pense que c'est là une différence appréciable.

**M. Thompson:** Je pourrais donner les chiffres, je les ai tous ici, mais je vais vous épargner. Cela dit—et je vous crois lorsque vous parlez du niveau d'endettement du pays, de l'énorme nuage d'incertitude financière qui plane au-dessus de nos têtes et de notre dette accumulée—mais jusqu'à quel point cela limite-t-il notre marge de manoeuvre, en d'autres termes, la possibilité que nous avons de réduire ces taux? Le fait que nous soyons endettés par-dessus la tête ne limite-t-il pas ce que nous pouvons faire?

**M. Atkinson:** Il y a deux aspects à la question. Tout d'abord, incontestablement, que nous considérons le pourcentage d'endettement par rapport au PIB, le critère utilisé normalement par les économistes, ou le niveau de notre dette extérieure, en passant, environ 44 p. 100 de notre PIB, le pourcentage le plus élevé parmi les principaux pays industrialisés, supérieur même à celui de l'Australie, nous sommes très limités. Il est à noter également que la situation se détériore, c'est-à-dire que le pourcentage global d'endettement par rapport au PIB et le niveau de notre dette extérieure augmentent.

Il reste à savoir ce que personne ne sait, si nous prenions des mesures pour stabiliser, dans un premier temps, le pourcentage global de notre endettement par rapport au PIB, si nous pouvions stabiliser notre dette extérieure et même la réduire, quelle serait l'importance de ces tendances. À court terme, les niveaux d'endettement ne seraient pas réduits de façon marquée, mais nous serions sur la bonne voie. D'après nos prévisions et d'après l'expérience de certains autres pays qui ont adopté de telles mesures, notamment l'Irlande, et Dieu sait que l'Irlande n'a pas résolu tous ses problèmes... Mais les marchés financiers ont tendance à se montrer très compréhensifs lorsqu'on applique des politiques économiques correctes et j'ai l'impression que si nous mettions en oeuvre un programme semblable à celui que Matt Barrett a préconisé dans son discours, nous serions alors en mesure de réduire considérablement les taux d'intérêt. Mais c'est je pense, ce qu'il reste à voir.

**M. Thompson:** J'aimerais maintenant aborder une autre question. Monsieur Atkinson, vous avez déposé un document daté le 18 janvier et intitulé «Pour aller du point A au point B». Vous êtes l'auteur de ce texte dans lequel vous avancez plusieurs scénarios, à savoir, A, B et C. Comment ce document cadre-t-il avec ce que vous avez préconisé en terminant votre exposé ce soir, c'est-à-dire un gel des dépenses publiques, un plafonnement du fardeau fiscal réel, et troisièmement, un assouplissement de la politique monétaire, ce que vous venez tout juste de mentionner.

Comment cette philosophie concorde-t-elle avec ce que vous avancez dans «Pour aller du point A au point B»? En fait, vous dites, je pense, qu'il y a un scénario, une façon d'aborder le problème, un chemin qui mène à la reprise. Pouvez-vous dire quelques mots à ce sujet dans l'optique des trois points que vous avez fait valoir plus tôt?



[Texte]

**Mr. Atkinson:** The story is essentially monetary and fiscal policy. The mix has to change and change in a significant way.

In this proposal, with zero spending increases on the program side in real terms, no increase in the tax burden, it turns out to be a very restrictive fiscal policy. If we were to impose a restrictive fiscal policy on this economy, sitting as we are with an 11% unemployment rate, and by some measurements worse, it would clearly slow activity in and of itself. It would actually raise the unemployment rate and make things worse. Therefore, the quid pro quo must be, as we argue, a much easier monetary policy—i.e., actions undertaken by the Bank of Canada to inject liquidity into the economy to bring down those interest rates and borrowing rates right across the spectrum.

Also, the effects of particularly the fiscal policy initiatives, combined with lower interest rates, significantly lower debt service costs and the implications that has for debt serve to permit lower interest rates on the part of the Bank of Canada over that end of the spectrum they have some control over, namely the short end, and the longer-end improvement basically because market participants become convinced that we've undertaken the kinds of policies that should be undertaken.

Similar kinds of things are being talked about, by the way, in the United States. You hear about several members of the Clinton administration going up to Congress, arguing that they are going to put deficit control as a number one priority. Well, we'll just have to wait and see how much that is so. But if they do, they have also insisted that the quid pro quo on their part is of course an easier monetary policy on the part of the Federal Reserve. That is the mechanism. It's the lower interest rates in particular.

**Mr. Thompson:** The difficulty I have with what you're saying, and not that I disagree with it, is your path to recovery, if you wish, is our reliance on foreign capital and how that fits into inflation. I guess my belief is that money seeks two things, security and return, and unless we focus on zero inflation or price stability we're going to lose that need, because we do rely on foreign capital. I guess that is where I have a problem with this ease of monetary policy. I'm not quite certain that I buy into your argument in regard to that.

**Mr. Atkinson:** If I can, and you raise an important issue, I will put it in even stronger terms. In my view, I think it would not be responsible monetary policy to simply try to inflate our way out of this problem. This is not an inflation story.

[Traduction]

**M. Atkinson:** Il s'agit essentiellement de la politique monétaire et de la politique budgétaire. Il faut changer de façon marquée la manière dont ces deux politiques s'allient.

La proposition qui prévoit un gel des dépenses publiques au titre des programmes, en termes réels, et un plafonnement du fardeau fiscal constitue une politique budgétaire très contraignante. Si nous l'imposons lorsque le taux de chômage se situe à 11 p. 100, ou plus, selon certains calculs, cela suffirait pour ralentir l'activité économique. En réalité, une telle mesure ferait monter le taux de chômage et aggraverait la situation. Par conséquent, il faut, comme nous le préconisons, un assouplissement de la politique monétaire, c'est-à-dire que la Banque du Canada devrait augmenter les liquidités afin de faire tomber les taux d'intérêt et ceux qui s'appliquent à tous les emprunts.

Il faut se rappeler également que les initiatives de politique budgétaire tout particulièrement, associées à des taux d'intérêt inférieurs, réduisent considérablement les coûts de service de la dette, offrant à la Banque du Canada la possibilité de réduire les taux d'intérêt qui relèvent de son contrôle, notamment les taux à court terme, entraînant essentiellement une amélioration des taux à long terme, puisque les intéressés pourront ainsi être convaincus que nous avons adopté les politiques qui s'imposaient.

Il est d'ailleurs question de faire le même genre de choses aux États-Unis. On entend dire que plusieurs membres de l'administration Clinton se sont adressés au congrès pour vendre l'idée que le contrôle du déficit a la plus haute priorité. Reste à voir jusqu'à quel point ce sera le cas. Toutefois, ces personnes ont également fait valoir qu'une telle intervention dépend évidemment d'un assouplissement de la politique monétaire de la Banque fédérale de réserve. Ce serait le mécanisme. Ce que l'on recherche, ce sont des taux d'intérêt inférieurs.

**M. Thompson:** Ce qui me pose un problème dans votre thèse, que je ne conteste pas, c'est que votre politique de reprise, si l'on veut, est fondée sur un recours à des capitaux étrangers car alors, qu'advient-il de l'inflation. Je suis persuadé que l'argent recherche deux choses, la sécurité et le rendement et si nous ne cherchons pas à réduire l'inflation à zéro ni à maintenir la stabilité des prix, nous allons perdre ces capitaux étrangers dont nous dépendons. C'est sans doute pourquoi j'ai du mal à accepter cette idée d'une intervention au niveau de la politique monétaire. Je ne sais pas au juste si je suis convaincu par votre argument.

**M. Atkinson:** Vous soulevez là une question importante. Permettez-moi de m'exprimer encore plus clairement. Ce serait, à mon avis, manquer à nos responsabilités en matière de politique monétaire que de faire de l'inflation notre bouée de sauvetage. L'inflation n'est pas un remède.

• 2010

**Mr. Thompson:** So you're saying that you accept this bent we have in regard to zero inflation or price stability.

**M. Thompson:** Autrement dit, vous approuvez notre tendance en faveur d'une politique de stabilité des prix ou d'inflation nulle.

[Text]

**Mr. Atkinson:** Yes. In fact, I think there are huge advantages that accrue. I think the pain getting from a high rate of inflation to zero was onerous, and we have seen it in terms of certainly part of the recession—it is not exclusively that. We buy into the argument that we should work toward an objective of price stability.

Secondly, I am not sure that even if we were to choose some other path we would be allowed to get away with it. The way international financial markets—

**Mr. Thompson:** Excuse me, just so I could interject there. Not being able to get away with it—is that simply because of our high level of foreign debt? Is that what you're saying?

**Mr. Atkinson:** No. I think if the markets—and they don't have to be international, since I see no particular reason why domestic investors should have a set of expectations different from foreign investors—if in fact the investment community were to get the perception that what we were prepared to live with is a 4% or 5% or 6% inflation, you would immediately find interest rates 4% to 5% to 6% higher, reflecting the need of course to protect themselves from that added inflationary pressure. In that sense, I don't think we would get away with it.

**The Chairman:** You suggest that the Bank of Canada would have to inject liquidity into the market to try to bring down interest rates. How can they do that and not create the kind of scenario you just discussed that they couldn't get away with?

**Mr. Atkinson:** I think it is because, particularly in this kind of environment, a restrictive fiscal policy, by weakening the economy itself, is being offset by a monetary policy that serves to strengthen it. I won't even worry about inflation for years, as long as, for example, we are keeping the economy in that 4% real growth range. There is too much excess capacity, too many unemployed resources. The mere fact that monetary policy is eased to restrict the fiscal will not, in my view, lead to added inflationary pressures at all. I am not worried about that at all.

If we had an economy that was closer to full employment, and if monetary policy were eased in that environment with no offsetting fiscal, then I would say wrong policy. But the idea that you can have a more accommodative monetary policy at the same time that you have a more restrictive fiscal is one, by the way, that even the Governor of the Bank of Canada would agree with. It is certainly one that, for example, you have listened to Alan Greenspan agree to. It is even the stated policy of Helmut Schlesinger at the Bundesbank. If the government were in fact to undertake restrictive fiscal policy—Schlesinger has made that point repeatedly—then we have the capacity to bring down these interest rates. That is the kind of thing I am talking about. I am not talking about reinflating the economy in the sense of trying to run up that inflation curve.

[Translation]

**M. Atkinson:** Certainement, et j'y vois même de gros avantages. Le passage d'un taux d'inflation élevé à un taux d'inflation nul a été très douloureux, et nous lui devons, en partie, la récession, mais il n'y a pas que cela. À notre avis, nous devrions absolument viser la stabilité des prix.

Par ailleurs, même si nous devions opter pour une autre voie, je suis loin d'être certain que nous nous en tirerions. Étant donné la façon dont les marchés financiers internationaux opèrent...

**M. Thompson:** Excusez-moi de vous interrompre. Vous n'êtes pas certain, dites-vous, que nous nous en tirerions: est-ce simplement en raison du poids de la dette extérieure? Est-ce ce que vous entendez par là?

**M. Atkinson:** Non. Si les marchés—et je n'entends pas seulement par là les marchés internationaux, car les investisseurs canadiens jugent la situation en fonction des mêmes critères que les investisseurs étrangers—si donc nous donnons l'impression que nous sommes disposés à nous accommoder d'un taux d'inflation de 4, 5 ou 6 p. 100, les taux d'intérêt ne manqueraient pas d'augmenter de façon correspondante, ceci pour protéger, bien entendu, les investisseurs de cette pression inflationniste. C'est dans ce sens que je disais que nous avions peu de chance de nous en tirer.

**Le président:** Vous voulez dire que la Banque du Canada devrait injecter des liquidités sur le marché pour essayer de comprimer les taux d'intérêt. Mais comment le ferait-elle sans déclencher le genre de scénario que vous venez d'évoquer et qui ne marcherait pas?

**M. Atkinson:** C'est parce que dans une conjoncture comme la nôtre, une politique budgétaire rigoureuse, en affaiblissant l'économie elle-même, est contrebalancée par une politique monétaire qui sert à la renforcer. Tant que nous parviendrons à maintenir le taux de croissance de l'économie à environ 4 p. 100, je pense que nous n'aurons pas, pendant des années, à craindre l'inflation. Il y a trop de capacité excédentaire pour cela, trop de ressources qui ne sont pas utilisées. Le simple fait de relâcher la politique monétaire afin de restreindre la politique budgétaire ne débouchera nullement, à mon avis, sur une pression inflationniste. Ce n'est pas du tout cela qui me préoccupe.

Si nous étions plus prêts du plein emploi et s'il y avait, dans cette conjoncture, relâchement de la politique monétaire sans compensation budgétaire, je crierais au loup, mais même le gouverneur de la Banque du Canada reconnaîtrait qu'une politique monétaire plus souple peut co-exister avec une politique budgétaire plus restrictive. Vous avez entendu Alan Greenspan défendre ce point de vue, et c'est également celui d'Helmut Schlesinger, de la Bundesbank. Si le gouvernement devait, en fait, adopter une politique budgétaire restrictive—Schlesinger a argué à plusieurs reprises en faveur de cette théorie—nous pourrions faire baisser les taux d'intérêt. C'est ce genre de propositions que je préconise, et non de renflouer l'économie par l'inflation.



[Texte]

**Mrs. Marleau (Sudbury):** I am sitting here listening to you and I don't have a lot of optimism, despite the recovery that you have talked about. One of the things that bothers me is that the Canadian people are really hurting, and we really don't have a lot of hope to offer them. At least you haven't had much here.

We have major restructuring. You have suggested wanting to have lower interest rates, which is obviously something we should move toward, but in the short term you have predicted that there won't be much change in unemployment. Would you think that there will be a stabilizing in terms of plant closures and these kinds of things, which, despite the small growth we are seeing, is still happening? I suggest we're going to see some more.

• 2015

Do you have any thoughts on how we offset these kinds of problems we as government have to face? It's much easier to be sitting in a banking office and worrying about interest rates and profit and loss than to be responding to people who really are in desperate need.

**Mr. Atkinson:** I assure you it's not so simple sitting in a bank. These are our customers you're talking about too.

First and foremost, I'm not going to be able to give you a satisfactory answer, in part because the nature of the changes that are taking place in this economy today is not completely understood. If we go back, for example, to the last several recessions—and you can look at it for the United States or Canada—demand would slow down. Sales of companies would drop. Profits would drop. Large numbers of workers were laid off, temporarily, and then many of those would be called back to the same or similar jobs. Not all of them. We had plant closures. We had reorganizations. But in many instances lots of workers were called back. In many instances this is not happening this time around.

I'm not able to predict precisely where we're going to see more closures or more "right-sizing" or more of this kind of change, but I think your sense of it is the same as mine. We may well have seen the peak in bankruptcies, personal and business, but you know we're going to see large numbers, and that is going to continue.

To some extent, a number of these forces are things that to a considerable extent there's not much we can do to stop. Insofar as it's a technology-driven world of declining transport costs, the forces aren't going on just here, they're going on all over the globe. We're even witnessing a phenomenon most people would have imagined was unimaginable. Lifetime employment in Japan is under threat as major companies are undertaking significant lay-offs. So it's a global phenomenon.

From my perspective, I wouldn't expect Canada to be different from the "kinder, gentler nation", if I may use those terms, which come from a different time and different place. But I think this is the direction in which the global economy is going.

[Traduction]

**Mme Marleau (Sudbury):** À vous écouter je ne me sens guère optimiste, malgré la reprise dont vous parlez. Ce qui me chagrine, c'est la souffrance du peuple canadien auquel nous n'avons guère d'espoir à offrir, à vous entendre, tout au moins.

Nous traversons une période de profonde restructuration. Vous proposez de faire baisser les taux d'intérêt, ce qui devrait évidemment être notre objectif, mais à court terme, vous ne prévoyez pas d'amélioration du chômage. Pensez-vous que les fermetures d'entreprises vont atteindre un plateau, que les choses vont se tasser malgré la faible croissance actuelle? Je crains que nous ne soyons pas au bout de notre peine.

Avez-vous des conseils à donner au gouvernement sur la façon de faire face à cette situation? Les taux d'intérêt, les pertes et profits, vus du bureau, à la banque, c'est tout autre chose que de se trouver face à face avec des gens dans le dénuement.

**M. Atkinson:** Je vous assure que ce n'est pas aussi facile que cela de voir les choses d'un bureau, à la banque; les gens dont vous parlez, ce sont nos clients.

Je ne détiens pas la clef du problème et ce, en partie, parce que nous ne comprenons pas tout à fait la nature des mutations actuelles de l'économie. C'est ainsi que dans les dernières récessions, qu'il s'agisse des États-Unis ou du Canada, il y a eu ralentissement de la demande, baisse des ventes, baisse des bénéfices, licenciements en grand nombre, mais temporaires, et un grand nombre des personnes mises à pied retrouvaient, par la suite, le même emploi ou un emploi similaire. Pas tous, certes. Des entreprises fermaient leurs portes, on procédait à des réorganisations, mais dans un grand nombre de cas, les employés étaient rappelés. Ce n'est pas ce qui se produit généralement à l'heure actuelle.

Je ne peux pas prévoir dans quel secteur on verra plus de faillites, d'opérations de «dégraissage» ou autres remaniements, mais je pense que vous pouvez voir les tendances aussi bien que moi. Les dépôts de bilans, fermetures d'entreprises et licenciements de personnel ont peut-être atteint leur maximum, mais nous savons que la crise n'est pas pour autant passée.

Nous sommes impuissants, dans une grande mesure, à nous opposer à plusieurs de ces forces. Dans un monde où la technologie est reine et les frais de transports en baisse, la tempête ne souffle pas que chez nous, elle souffle sur le globe entier. Nous assistons même à un phénomène inimaginable encore il y a quelque temps pour la plupart des gens: même au Japon, où on était employé à vie, cette notion est remise en question avec les licenciements massifs dans les très grosses entreprises. Il s'agit donc d'un phénomène mondial.

Je ne vois guère le Canada adopter une politique différente, de celle de la «nation plus compatissante, plus humaine»—si vous me permettez de reprendre ces termes, qui proviennent d'autres temps, d'autres lieux. Mais c'est dans cette direction que souffle le vent de l'économie mondiale.

[Text]

We do know some things. We do know for our workers to complete in this new world, even if we can't identify job categories exactly, they are going to have to have higher levels of education, in both literacy and numeracy skills. We do know they're also going to have higher general levels of skills. In the future it's going to be almost inconceivable for assembly-line workers not to require some computer skills.

As you well know, we have large numbers of people who are unemployed. Many of them, according to Statistics Canada, are functionally illiterate. They do not have appropriate numeracy skills. They certainly don't have the skills for the plants in the future.

We would argue there is a need to find new resources—against the background of fiscal restraint—generally to upgrade education, skills. Statistics Canada brings out a report that suggested, if I'm not mistaken—I can check this number close to 68% of jobs in the next century will require a minimum of a grade 12 education. I don't need to tell you what the high school drop-out rate is. I would prefer we directed our resources in this direction rather than putting them into programs where we end up with workers who still don't have the appropriate skills for the kind of jobs that will be going on in the future.

**Mrs. Marleau:** That's almost a problem of linking the demands to the training.

**Mr. Atkinson:** That's right.

**Mrs. Marleau:** That's a problem now.

• 2020

**Mr. Atkinson:** It's a big problem, although I do think that there is the prospect whereby the private business sector can do a lot better job on its own. We spend one-quarter of 1% of GDP on in-company training programs. That is about one-third of what the U.S. spends.

**Mrs. Marleau:** That's fine when you have large companies, but what about the fact that we in Canada probably have the biggest growth in small business? Can they and will they be able to afford to do the kind of training that you're talking about?

**Mr. Atkinson:** I guess the inevitable question is what kind of training are we talking about in many instances? I know of a number of small firms that are taking employees and they are putting them on four-and five-day computer courses so that they can... They don't become programmers, but they begin to be able to utilize the kind of software, for example, that enables those businesses to be a lot more efficient. Because one of the phenomena we are also going to experience, and in fact we're witnessing it now in the United States... A recent report out by the United States National Federation of Independent Business, which is like our Canadian Federation of Independent Business, shows that in the major companies that are downsizing we see these massive lay-offs, and up to this point we're not seeing small businesses filling up the gap, because even the small businesses are finding that they can make use of this technology to make use of fewer workers to do much more.

[Translation]

Nous savons certaines choses. Nous savons que notre main-d'oeuvre, si elle veut faire face à la concurrence avec cette nouvelle donne, va devoir, même si nous ne savons pas exactement quelles seront les catégories professionnelles recherchées, améliorer son niveau d'éducation générale et se spécialiser davantage. Il est quasi inconcevable qu'à l'avenir, un ouvrier à la chaîne ne sache pas travailler avec un ordinateur.

Vous savez que le chômage est très élevé et qu'un grand nombre de ces chômeurs, d'après Statistique Canada, sont pratiquement analphabètes. Ils ne savent ni lire ni compter, autrement dit, ils n'ont aucune chance de trouver leur place dans les entreprises de l'avenir.

La nécessité de trouver de nouvelles ressources, malgré les restrictions budgétaires, s'impose donc afin d'améliorer le niveau d'instruction et les compétences de notre main-d'oeuvre. Statistique Canada a publié un rapport d'après lequel près de 68 p. 100 des emplois du siècle prochain—je ne suis pas certain du pourcentage, mais je pourrais vérifier—ne seront ouverts qu'à ceux qui auront terminé, au minimum, la classe de douzième. Faut-il vous rappeler le pourcentage des échecs scolaires? Je préférerais que nous utilisions nos ressources à cette fin plutôt qu'à des programmes qui, achevés avec succès, ne donnent toujours pas encore à ceux qui les ont suivi la formation nécessaire pour les préparer aux emplois de l'avenir.

**Mme Marleau:** C'est là le problème de faire correspondre la formation à la demande.

**M. Atkinson:** Vous avez raison.

**Mme Marleau:** Problème que nous n'avons pas résolu.

**M. Atkinson:** C'est un problème de taille mais il y a tout lieu de croire, à mon avis, que le secteur privé peut faire beaucoup mieux seul. Nous consacrons un quart de 1 p. 100 du PIB au programme de formation au sein des entreprises. C'est environ un tiers de ce qu'y consacre les États-Unis.

**Mme Marleau:** C'est bien beau dans le cas des grandes entreprises, mais qu'en est-il du fait qu'au Canada ce sont les petites entreprises qui contribuent le plus à la croissance? Ont-elles et auront-elles demain les moyens d'offrir le genre de formation dont vous parlez?

**M. Atkinson:** Cela nous mène inévitablement à la question de savoir de quel genre de formation nous parlons? Je connais le cas de petites entreprises qui font suivre à leurs employés des cours d'informatique de quatre ou cinq jours afin... Ils ne deviennent pas programmeurs mais ils commencent à pouvoir utiliser les logiciels qui permettent aux entreprises de devenir beaucoup plus efficaces. Nous allons connaître nous aussi l'expérience que vivent actuellement les États-Unis. Un rapport récent de la Federation of Independent Business, le pendant américain de notre Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, révèle qu'il y a des mises à pied massives dans les grandes entreprises qui réduisent la taille de leurs effectifs et jusqu'à maintenant, les petites entreprises ne prennent pas le relais. En effet, elles ont constaté elles aussi qu'en utilisant cette technologie elles peuvent faire davantage avec moins de travailleurs.



[Texte]

You have small insurance offices that can triple or quadruple the number of premiums they can write, with no increase in staff. Even small companies can do it. I'm not suggesting for a moment that we have to send people, in many instances, off for several years of education. That may be true for some.

I know we at the bank have come to the conclusion that the banking skills of our employees today will not prove adequate a decade from now, which is the reason why we are building—we're opening it this spring—our training centre in Scarborough. Our objective is to go from where we are today—and we think we spend more than a lot of companies on training, 1.5 training days per employee—to five days by the end of the decade.

**Mrs. Marleau:** I once went on a tour of training facilities in Germany, where virtually everyone gets trained. It's a mix of schooling and training. Everyone from a waitress to... I don't think there is really anything in that country in which young people don't do a stage of training. Is that the kind of thing that you're advocating? That's very different from what we do now, although we are moving in that direction with co-op education, because that's very similar. They do some training in companies and they also have some schooling, a mix of the two.

**Mr. Atkinson:** I certainly can't pass myself off as an expert in terms of training and specifically what kind. I do think, however, that the kinds of systems that you've seen in Germany are certainly worth studying. We see for example in today's *Globe and Mail* a lengthy article—obviously not long enough—that detailed the nature of the training programs and how costly they are. Yet there is almost universal agreement within Germany that this is critically important in terms of their success.

Regardless of what particular model we end up adopting, one feature does seem to be characteristic of the German system, and that is a fairly close degree of cooperation between government and the business sector, where the jobs in fact are emerging. That is certainly, it seems to me, one area where there needs to be much greater discussion. This isn't necessarily finding resources to set up a new government-run training institute; it may well be to find new resources and then employ those resources. If in fact it is the small business sector, and that would seem to be the case, where most job growth is likely to be, that might well be the appropriate use of new resources to help the business sector provide what is necessary to train and retrain in those whole areas.

[Traduction]

Certains petits courtiers d'assurance peuvent tripler ou quadrupler le nombre de contrats souscrits sans aucune augmentation de personnel. Même les petites entreprises peuvent le faire. Ce n'est pas du tout mon propos de dire que nous devrions envoyer les gens suivre des cours pendant plusieurs années. C'est peut-être le cas de certains employés.

Je sais qu'à la banque nous en sommes venus à la conclusion que les employés qui travaillent pour nous aujourd'hui n'auront pas les qualifications requises dans 10 ans; c'est pourquoi nous sommes en train de construire un centre de formation à Scarborough qui devrait ouvrir au printemps. Notre objectif est d'offrir cinq jours de formation à chaque employé d'ici à la fin de la décennie comparativement à 1,5 jour actuellement. C'est déjà plus que ce que consacrent beaucoup d'entreprises à la formation.

**Mme Marleau:** J'ai déjà eu l'occasion de visiter des centres de formation en Allemagne, pays où la quasi-totalité des employés reçoivent de la formation. Les employés sont à la fois scolarisés et formés. Tous les travailleurs, des serveuses aux... Il n'y a pas un secteur de l'économie de ce pays où les travailleurs ne reçoivent pas une formation quelconque. Est-ce ce genre de choses que vous préconisez? C'est bien différent de ce que nous faisons actuellement au Canada, même si nous nous engageons dans cette voie au moyen de la formation en alternance. En Allemagne, la formation est donnée en entreprise, mais il y a aussi une instruction scolaire.

**M. Atkinson:** Je ne prétends certainement pas être expert en matière de formation et je ne saurais dire quel genre de formation nous devons privilégier. Toutefois, j'estime que le genre de systèmes que vous avez pu observer en Allemagne mérite certainement d'être étudié. Il y a dans le *Globe and Mail* d'aujourd'hui un article assez long—bien qu'il ne soit pas exhaustif—dans lequel sont décrits les programmes de formation et leurs coûts très élevés. Pourtant, il est généralement admis en Allemagne qu'ils ont largement contribué à assurer la bonne tenue de l'économie.

Peu importe le modèle que nous déciderons d'adopter; il y a un élément par lequel se distingue le système allemand, à savoir une coopération très étroite entre le gouvernement et le secteur privé, lequel est le principal créateur d'emplois. Il me semble que c'est là un élément dont nous devrions discuter beaucoup plus. Il ne s'agit pas nécessairement de trouver des ressources pour ouvrir un nouvel institut de formation administré par le gouvernement; il faudrait peut-être mieux trouver de nouvelles ressources susceptibles d'être consacrées à la formation. Si la tendance actuelle se confirme, ce sera le secteur de la petite entreprise qui sera le plus créateur d'emplois; il sera alors approprié d'utiliser ces nouvelles ressources pour aider le secteur privé à prendre en charge la formation et le recyclage.

• 2025

**Mrs. Marleau:** I'm going to change the topic for just a second, before I give it to somebody else.

**Mme Marleau:** J'aimerais, avant de céder la parole, aborder brièvement une autre question.

[Text]

I venture to say that some, if not all, of the growth we've seen recently has to do with the fact that our dollar is lower than it was. I don't know if you agree with that or not. Do you see that continuing? If you can gaze into your crystal ball, do you see our dollar remaining in the 79¢-to-80¢ range?

**Mr. Atkinson:** My guess is that it's actually going to weaken a little bit further, but we're not talking about a huge decline. We think it will probably settle into the 77¢-to-78¢ range. That's our own internal forecast.

However, in that regard we're also looking for short-term interest rates in particular to get very near the kinds of levels we saw last September. Three-month treasury bills bottomed at 4.68%, which gave us that bank rate of 4.93%. My personal view is that interest rates are going to go down close to that level. Importantly, if the Canadian economy does not grow at even the 3% kind of rate I expect, but grows less, then my view is that the Bank of Canada, quite consistent with its policy objective of price stability, will lower those interest rates further, and that could bring a little bit more downward pressure.

Regarding the first question, of whether or not that is the principal source, there's no question that this particular recovery has not been consumer-led. We are talking about that being a huge part of the economy. When you look at fiscal policy, it's not being government-led either, because fiscal policy overall is restrictive. What you are seeing, however, is pretty good investment on the part of the business sector. In fact, although everybody wants to talk about the death of manufacturing and so forth, the manufacturers obviously are not convinced, because if you ignore brick-and-mortar investment and focus on machinery and equipment, such investment is at record highs. Companies are in fact investing, but an awful lot of it is exports.

There is a very interesting statistic, at which I was really quite surprised. We found this out only this morning as we were culling the numbers. A decade ago when you looked at Canadian manufacturers, of their total output only about 20% was exported. Today it's close to 45%. There has been tremendous improvement in the export capability. A lot of it has been export-driven, but not just because of the decline in the dollar. It has also been in part because of a significant improvement in underlying competitiveness of a lot of our firms.

**Mr. Soetens (Ontario):** I appreciate your comments. I note that in this paper you gave on January 18, your executive summary, "Getting from Here to There", it says "Now is not the time to think of what you do not have. Think of what you can do with what there is." You're quoting Ernest Hemingway, as you indicate.

Would you agree that we don't have a lot of money to work with, at least as a federal government?

**Mr. Atkinson:** We could probably extend that to all levels.

[Translation]

J'oserais dire que la croissance enregistrée récemment résulte en partie, sinon en totalité, de la baisse de la valeur de notre dollar. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec cette analyse. Pensez-vous que la tendance se maintiendra? Si vous pouviez consulter votre boule de crystal, diriez-vous que notre dollar se stabilisera entre 79 et 80c.?

**M. Atkinson:** Je pense que le dollar va encore quelque peu baisser, mais qu'il ne s'agira pas d'une énorme dépréciation. Nous croyons qu'il se stabilisera probablement entre 77 et 78c. Telle est notre prévision interne.

Cependant, nous prévoyons aussi que les taux d'intérêt à court terme se rapprocheront des niveaux enregistrés en septembre dernier. Les bons du Trésor à trois mois ont atteint leurs niveaux le plus bas, soit 4,68 p. 100, ce qui nous a donné un taux d'escompte de 4,93 p. 100. Je crois pour ma part que les taux d'intérêt continueront de baisser jusqu'à ce niveau. Il est important de noter que si le taux de croissance de l'économie canadienne n'atteint pas les 3 p. 100 que je prévois, alors la Banque du Canada, fidèle à sa politique de stabilité des prix, abaissera encore ses taux d'intérêt, ce qui risquera d'entraîner de nouvelles pressions à la baisse sur le dollar.

À propos de votre première question qui se rapportait à l'importance de ce facteur, il ne fait aucun doute que la reprise n'a pas été tirée par les dépenses de consommation. Celles-ci contribueront énormément à la relance de l'économie. La reprise n'est pas renforcée non plus par le gouvernement puisqu'il met en oeuvre une politique budgétaire essentiellement restrictive. Cependant, l'investissement dans le secteur privé est assez dynamique. D'ailleurs, même s'il est généralement admis que le secteur manufacturier est à l'agonie, les fabricants n'en sont manifestement pas convaincus puisque, abstraction faite des investissements dans la construction non-résidentielle, les achats de matériel et d'équipements atteignent des niveaux records. En réalité, les entreprises investissent, mais leur production est principalement destinée à l'exportation.

Une statistique très intéressante m'a d'ailleurs pris par surprise. Nous en avons pris connaissance ce matin seulement en réunissant nos données chiffrées. Il y a dix ans, le secteur manufacturier canadien exportait 20 p. 100 seulement de sa production; aujourd'hui, il en exporte près de 45 p. 100. On peut parler d'une amélioration phénoménale de la capacité d'exportation. La reprise a été alimentée en grande partie par les exportations, mais pas uniquement en raison de la baisse du dollar. L'amélioration appréciable de la compétitivité d'un grand nombre de nos entreprises y a aussi contribué.

**M. Soetens (Ontario):** Je vous remercie de vos commentaires. Je note dans le résumé de votre document du 18 janvier intitulé «Pour aller du point A au point B», que vous dites «il ne faut plus penser à ce que vous n'avez pas. Pensez plutôt à ce que vous pouvez faire avec ce que vous avez». C'est une citation d'Ernest Hemingway, comme vous le précisez.

Diriez-vous que le gouvernement fédéral, à tout le moins, a une marge de manoeuvre financière très étroite?

**M. Atkinson:** Nous pourrions probablement en dire autant de tous les niveaux de gouvernement.



[Texte]

**Mr. Soetens:** I didn't want to get into a federal-provincial discussion here, but you're so right.

I ask that because you talk about growth. You're suggesting that we will get our interest rates down a little more and then we might achieve a 3%-plus growth rate. In this paper you say that we require a 4% growth rate, I guess on average, over the medium term in order to do something significant about unemployment.

As far as the economy is concerned, can we afford a growth rate of more than 4%? If a combination of all circumstances were to get us a 6% growth rate, could Canada afford that?

• 2030

**Mr. Atkinson:** It depends upon where that 6% comes. This is difficult to prove, because I think we are just at the edge of it, but certainly, for example, we are looking at an economy today where the underlying improvement in productivity growth is significantly better than it has been during the 1980s. For all intents and purposes, whether we look at it from the point of view of labour productivity growth or of what some economists call "total factor productivity growth", we have had an abysmal picture. Productivity growth, not productivity levels. But I do think we are looking at underlying rates of productivity growth that are well above that.

**Mr. Soetens:** And if our growth in the economy was a direct result of the productivity growth, that would be healthy?

**Mr. Atkinson:** I think you can have both, because we have a gap, as represented by the degree of unemployment and excess capacity that exist. So it is certainly possible for us to have a growth rate in excess of our potential. Our potential is probably in the neighbourhood of 3%. Now, 6% for one year, two years: probably not a problem. Sustained, of course, unless it is matched by a corresponding increase in productivity, what you have is the potential for a lot of inflationary pressures; and that will get us back in the soup again.

**Mr. Soetens:** In this same paper you talk about the unemployment rate. I guess I am trying to determine how we can get that unemployment rate down. I think we would all like to see that happen. But in your paper you talk about how after a period of a real growth rate of 4% we will get down to full employment, where we will have an unemployment rate of 8%. In the U.S., their highest level of unemployment is below what you are describing as full employment. How come they can get down to 7% as their maximum...? And I do not know what they will drop to, but for the sake of argument let us say they will drop to 5%. If we can bring it down three points from 11% today to 8%,

[Traduction]

**M. Soetens:** Je ne veux pas mettre en opposition ici les gouvernements fédéral et provinciaux, mais vous avez tout à fait raison.

Je vous pose la question puisque vous avez parlé de croissance. Vous calculez que nos taux d'intérêt continueront de reculer légèrement, et que nous pourrions enregistrer un taux de croissance de 3 p. 100 ou plus. Dans ce document, vous dites qu'il faudrait à moyen terme un taux de croissance de 4 p. 100, en moyenne, j'imagine, pour pouvoir réduire sensiblement le taux de chômage.

Notre économie pourrait-elle absorber un taux de croissance de plus de 4 p. 100? Si tous les indicateurs étaient au vert et que le taux de croissance atteignait 6 p. 100, l'économie canadienne pourrait-elle se maintenir à ce niveau-là?

**M. Atkinson:** Il faudrait savoir sur quoi reposerait ce taux de croissance de 6 p. 100. Ce que je vais dire est difficile à démontrer, puisque la relance s'amorce à peine; toutefois, l'amélioration fondamentale du taux de croissance et de la productivité est nettement meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'a été pendant les années quatre-vingt. À toutes fins utiles, que nous mesurions la croissance de la productivité de la main-d'oeuvre ou ce que certains économistes appellent la «croissance de la productivité de tous les facteurs de production», le tableau est on ne peut plus noir. Il s'agit de la croissance, non des niveaux de productivité. D'après moi, les taux de croissance de la productivité sous-jacents sont bien plus élevés que cela.

**M. Soetens:** Et si la croissance de l'économie résultait directement de la croissance de la productivité, ce serait bon?

**M. Atkinson:** Je pense que les deux sont possibles puisqu'il y a un écart, comme en témoignent le taux de chômage et les capacités de production excédentaires. Il est certainement possible que nous connaissions un taux de croissance supérieur au potentiel de l'économie. Celui-ci se situe probablement aux environs de 3 p. 100. Un taux de croissance de 6 p. 100 pendant un an ou deux, ne créerait vraisemblablement pas de problème. Si ce taux était soutenu il y aurait, bien entendu, risque d'une relance de l'inflation advenant qu'il ne s'accompagne pas d'une augmentation correspondante de la productivité. Dans un tel cas de figure, nous nous trouverions en difficulté.

**M. Soetens:** Dans ce même document, vous parlez du taux de chômage. Je me demande comment nous pourrions le faire baisser, car je pense que c'est ce que nous souhaitons tous. Or, dans votre document, vous dites qu'après avoir enregistré un taux de croissance réel de 4 p. 100 sur une certaine période, nous atteindrons le niveau de plein-emploi et que le taux de chômage sera alors de 8 p. 100. Aux États-Unis, le taux de chômage le plus élevé se situe en-deçà de ce que vous appelez le plein-emploi. Comment peuvent-ils ramener à 7 p. 100 leur taux de chômage en période de plein-emploi? Je ne sais pas jusqu'où baissera leur taux de chômage mais aux fins de la discussion, mettons qu'il

[Text]

can they bring theirs down from 7.5% to 4.5%? Why is 8% full employment for us and 4.5% full employment for them?

**Mr. Atkinson:** If I can make one correction, we avoid the term "full employment". We call it the "inflation-safe rate of unemployment".

**Mr. Soetens:** It says here full employment is defined to be the inflation-safe rate of unemployment.

**Mr. Atkinson:** What we mean is this, and I can certainly understand the skepticism. The issue here is what level of unemployment we can attain, given the structure of our economic system, that is consistent with neither accelerating inflation nor disinflation. The Bank of Canada—and this is the result of their research, and also the result of the research of a lot of academic economists—has pinpointed that number as 8%. Is 8% a politically acceptable number? No, I do not think 8% is a politically acceptable number.

The corresponding number in the United States, according to research that has been done there, is in the neighbourhood of 5% to 5.5%. The difference is, of course, their unemployment rate did not rise quite as much, in part because their economy did not sink as low in this particular recession. In fact, the decline in economic activity in the United States from peak to trough, if we assume we have seen the trough, in Canada was about twice what it was in the United States.

**Mr. Soetens:** Okay. But we had a peak of employment in 1990 or 1989, somewhere in there, and I do not think we got below 8% then.

**Mr. Atkinson:** For a short period we actually had it around 7.6%. But you are right. It was a short period.

**Mr. Soetens:** And surely after six years of growth, at that point we should have reached a peak. We had that high inflation-driven psychology, which was certainly evident in the areas I represent. It seems to me we were at the peak, but we got only to 8%.

**Mr. Atkinson:** Part of the reason—and I have not done these studies, but these are the results of studies that have been done both at the Bank of Canada and at the National Bureau of Economic Research in the United States, studies that have examined this particular question—a big part of the difference stems from our very different unemployment insurance programs, Canada versus the United States. When workers are displaced in various regions of the country, we will make a decision as to whether or not that is wise policy or not, but it actually continues to encourage people to remain in areas even though job prospects may not be as promising as they might be if they would move.

• 2035

**Mr. Soetens:** If I might follow that then, would it then also be fair to suggest that because those programs encourage people to stay in regions of high unemployment you don't have the same pressures in those areas to lower wage rates? I

[Translation]

tombera à 5 p. 100. Si nous pouvons faire baisser le nôtre de 3 points, de 11 p. 100 aujourd'hui à 8 p. 100, pourront-ils faire baisser le leur de 7,5 p. 100 à 4,5 p. 100? Pourquoi le taux de plein-emploi serait-il de 8 p. 100 pour nous et de 4,5 p. 100 pour eux?

**M. Atkinson:** Si vous me permettez de corriger une chose; évitons de parler de «plein-emploi». Nous préférons utiliser l'expression «taux de chômage sans risque pour l'inflation».

**M. Soetens:** Je lis ici que le plein-emploi est défini comme le taux de chômage sans risque pour l'inflation.

**M. Atkinson:** Je comprends fort bien votre scepticisme mais c'est ce que nous voulons dire. Il s'agit de savoir, étant donné la structure de notre système économique, quel taux de chômage pourrait être atteint sans accélérer ni l'inflation, ni la désinflation. La Banque du Canada—en s'appuyant sur les résultats de ses propres recherches et sur ceux des économistes universitaires—a calculé que ce serait 8 p. 100. Ce taux de 8 p. 100 est-il acceptable au plan politique? Non, je ne crois pas qu'il le soit.

Aux États-Unis, d'après les recherches qui y ont été faites, le taux correspondant se situe entre 5 et 5,5 p. 100. Bien entendu, la différence tient au fait que le taux de chômage n'y a pas augmenté autant que chez nous, en partie parce que leur économie n'a pas atteint les creux que nous avons enregistrés pendant la récession en cours. D'ailleurs, la baisse de l'activité économique aux États-Unis, entre sommet et creux, en supposant que le creux ait été atteint, a été deux fois plus importante au Canada.

**M. Soetens:** D'accord. Mais il y a eu une reprise de l'emploi en 1990 ou 1989, dans ces eaux-là et je ne crois pas que nous soyons tombés en-deçà de 8 p. 100 à l'époque.

**M. Atkinson:** Pendant une courte période, il a même été de 7,6 p. 100 environ. Mais vous avez raison. L'embellie a été de courte durée.

**M. Soetens:** Et sûrement, après six années de croissance, nous aurions dû enregistrer un sommet à ce moment-là. L'optimisme alimenté par l'inflation était à son comble; du moins dans les régions que je représente. Il me semble que la croissance était bonne mais nous n'avons pas fait mieux que 8 p. 100.

**M. Atkinson:** La Banque du Canada et le National Bureau of Economic Research des États-Unis ont procédé à des études, auxquelles je n'ai pas été associé. Elles révèlent que la différence est largement attribuable au fait que les régimes d'assurance-chômage du Canada et des États-Unis sont très différents. Quand des travailleurs perdent leur emploi dans diverses régions du pays, notre régime les incite à rester sur place même si les perspectives d'emploi n'y sont pas aussi nombreuses qu'elles le seraient ailleurs; il nous faudra décider si cette politique est sage ou non.

**M. Soetens:** Permettez-moi d'enchaîner. Serait-il également juste de dire qu'il n'y a pas dans ces régions d'incitation à abaisser les taux de rémunération du fait que nos programmes sociaux encouragent les gens à rester dans



[Texte]

have travelled the U.S. extensively, and it seems that in those areas of the U.S. where the economy is not strong a lot of industry seems to be willing to move in because they do not have the offsetting pressures of competition for the wages, which then helps boost that area of the country. We lack that, in my opinion. We don't seem to have industry willing to move into areas where, for all other arguments sake, they should be going.

**Mr. Atkinson:** Well certainly, you do. You are correct, you break that link.

**Mr. Soetens:** There are a couple of other areas. You made comment about Europe and its economic conditions and you talked about Germany and inflation. What is the inflation rate in Germany that is causing them so much trouble?

**Mr. Atkinson:** They are now sitting with an inflation rate, depending upon when it is measured, in the neighbourhood of 4.5%. That is up from what they consider to be an acceptable number, in the neighbourhood of 2%.

**Mr. Soetens:** You are saying they have gone to 4.5% and are concerned. We didn't get below 5% for 10 years, maybe even longer than that. Did that help aggravate our problem?

**Mr. Atkinson:** You mean the German...?

**Mr. Soetens:** You are talking about Germany having a problem: they got to 4.5%, but they have been able to stay at 2% or some much lower level for a long time. They panicked when they got to 4.5%. At least they have certainly taken steps to do something about that. In Canada we stayed above 5% for a long time, and until 1990-91, when the governor took some real action to fight inflation, prior to that we just let it roll on as though it didn't mean anything. Is that part of our problem, that we let it roll on too long before we did something about it?

**Mr. Atkinson:** That is certainly part of the problem. I think we paid a price for having inflation that was too high. On the other hand, in many instances it was not so wildly out of line with what was in the industrialized world—a little higher than the United States on average, but of course it was lower than countries like France, Britain, Italy.

**Mr. Soetens:** But Germany, which had been very successful for 10 years or more, was happy with a 2% rate. I am trying to lead up to another visit we had from another economist last week, who suggested that inflation was nothing to worry about, that the debt was nothing to worry about, that in fact as a percentage of our gross national product we had a much bigger debt in the 1950s, and we were able to spend our way out of the recession without any problems. In fact he was somewhat proposing that we forget about the debt, forget about inflation, and just get on with the spending, it'll solve all our problems. That's not what I heard you say.

[Traduction]

les régions à fort taux de chômage? J'ai énormément voyagé aux États-Unis, et il me semble que dans les régions où la situation économique est précaire, beaucoup d'entreprises s'empressent d'aller s'y installer parce que les salaires y sont plus compétitifs. Cela donne un sérieux coup de pouce aux économies des régions concernées. À mon avis, ce phénomène est inconnu au Canada. Ici, les entreprises ne semblent pas disposées à aller s'installer dans les régions où elles devraient justement s'implanter pour des motifs analogues.

**Mr. Atkinson:** Certainement. Vous avez raison, ce lien n'existe pas.

**Mr. Soetens:** J'aimerais aborder quelques autres sujets. Vous avez parlé de la conjoncture économique en Europe; de l'Allemagne et de l'inflation. À combien s'élève le taux d'inflation en Allemagne qui serait à l'origine de leurs difficultés économiques?

**Mr. Atkinson:** À l'heure actuelle, le taux d'inflation se situe aux environs de 4,5 p. 100. C'est plus élevé que ce qu'ils considèrent acceptable, à savoir 2 p. 100 environ.

**Mr. Soetens:** Vous dites qu'ils s'inquiètent du fait que le taux d'inflation a grimpé à 4,5 p. 100. Nous nous sommes maintenus au-dessus de la barre des 5 p. 100 pendant dix ans, voire plus. Cela a-t-il contribué à aggraver nos difficultés?

**Mr. Atkinson:** Vous parlez de l'Allemagne...?

**Mr. Soetens:** Vous dites que l'Allemagne est en difficulté: le taux d'inflation y est de 4,5 p. 100 alors qu'il s'était maintenu à 2 p. 100 ou moins pendant très longtemps. Les Allemands ont paniqué lorsque le taux a atteint 4,5 p. 100. Ils ont du moins pris des mesures pour corriger la situation. Au Canada, nous nous sommes maintenus au-dessus de 5 p. 100 pendant très longtemps et jusqu'en 1990-1991, quand le gouverneur de la Banque s'est attaqué sérieusement à l'inflation. Jusqu'alors, nous avions laissé filer comme si cela n'avait aucune importance. Nos difficultés sont-elles attribuables au fait que pendant si longtemps nous avons laissé filer l'inflation sans réagir?

**Mr. Atkinson:** C'est certainement un élément du problème. À mon avis, nous avons payé le prix d'un taux d'inflation trop élevé. En revanche, très souvent, il n'était pas excessif par rapport au niveau enregistré dans les autres pays industrialisés—un peu plus élevé qu'aux États-Unis en moyenne, mais inférieur à ce qu'il était en France, en Grande-Bretagne et en Italie, notamment.

**Mr. Soetens:** Mais l'Allemagne, qui s'en était très bien tirée pendant 10 ans ou plus, était satisfaite d'un taux de 2 p. 100. J'aimerais en venir à la visite que nous a faite la semaine dernière un autre économiste qui prétendait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de l'inflation, de la dette, du fait qu'en pourcentage de notre produit national brut nous avions un taux d'endettement inférieur à celui des années cinquante, et que nous pourrions sans problème sortir de la récession en augmentant nos dépenses. De fait, il allait presque jusqu'à dire que nous devrions cesser de nous inquiéter de la dette et de l'inflation, et que nous devrions augmenter nos dépenses. À l'entendre cela nous permettrait de régler tous nos problèmes. Si je vous ai bien compris, ce n'est pas ce que vous dites.

[Text]

**Mr. Atkinson:** You heard me correctly.

**Mr. Soetens:** The problem we have as members of Parliament is that we have to decide who is correct, and we will have our critics regardless of what we decide. So I want to make sure we have the right information. Is debt, the debt we have, a problem?

**Mr. Atkinson:** My answer to that is an unequivocal yes. It is a serious problem. If we were an island and we didn't have to worry about the international investment community—not only the external holders of our debt, but also the ability of Canadians to invest anywhere in the world, since we do not live in a world of capital controls, at least in most parts of the world—then the ever-increasing amount of debt is having a cost.

• 2040

We see it in terms of the real interest rates that exist here relative to our trading partners, the rise in those real interest rates, the confidence premium we are paying. If in fact we continue to get further rises, particularly in our debt-to-GDP, then I worry about the willingness of both Canadians and foreign investors to hold ever-increasing amounts of Canadian paper without further substantial rises in interest rates. We may actually get to a point, as we have seen in some countries, where there is an unwillingness to hold it except at huge premiums.

**Mr. Soetens:** Much of Canada's debt, even foreign debt, is held I believe in Canadian currency. So when you devalue the dollar, not deliberately—it fell over the last year I guess from 89¢ to 80¢, 79¢, whatever it is today—the foreigners who hold our debt lose, I presume, a considerable amount of equity. Some argue part of the solution to our problem is to lower the dollar, get more exports, and I understand that. How much will they accept before they say just a minute, folks, you've destroyed the value of the money we've lent you? We're not prepared to accept that.

**Mr. Atkinson:** It's almost an impossible question to answer, and in part because each day is a new day from the point of view of an investment decision. There's no question that those who purchased debt at the time when the dollar was 89¢, if they did not hedge to protect that from a declining dollar and continued to hold it, have suffered a huge loss. It would be something in the order of 13% to 14%, depending upon which day you've calculated it.

On the other hand, an investor today, coming into this particular market, has to make a decision about how much further that dollar is likely to fall and then compare that with the fact that interest rates in Canada are significantly higher than they are in the United States.

**Mr. Soetens:** I have a final question, if I might, and that relates to the Bank of Montreal. You people have been doing, in my opinion, a pretty good job of trying to cater to your customers' needs, at least from what I hear. You've announced some profits, which is in some degree better than what others have been able to do.

[Translation]

**M. Atkinson:** Vous m'avez bien compris.

**M. Soetens:** Nous les parlementaires avons la difficile tâche de décider qui a raison; et peu importe ce que nous déciderons, nous serons critiqués. Je veux m'assurer que nous disposons d'une information exacte. Notre niveau d'endettement fait-il problème?

**M. Atkinson:** Je vous réponds par un «oui» sans équivoque. C'est un grave problème. Ce n'en serait pas un si le Canada était une île et que nous n'avions pas à nous inquiéter des investisseurs internationaux. Or, nous devons tenir compte de nos créanciers étrangers, ainsi que de la capacité des Canadiens à investir n'importe où dans le monde ou du moins dans la plupart des régions du globe, du fait que la circulation des capitaux n'est pas contrôlée; le niveau croissant de l'endettement comporte donc des coûts.

Nous le voyons à propos des taux d'intérêt réels que nous avons comparés à ceux de nos partenaires commerciaux, et la hausse de ces taux d'intérêt réels, qui représentent une prime de risque. Si ces augmentations continuent, surtout pour ce qui est du rapport entre la dette et le PNB, je crains que les investisseurs, canadiens et étrangers, refusent de détenir des quantités croissantes de titres canadiens sans une forte augmentation des taux d'intérêt. Nous pourrions en arriver au point, comme c'est le cas dans certains pays, où ils s'y refuseraient à moins qu'on leur propose des primes considérables.

**M. Soetens:** Il me semble qu'une grande partie de la dette canadienne, même à l'étranger, est en dollars canadiens. Par conséquent, lorsque le dollar est dévalué, pas délibérément—il est tombé depuis l'an dernier de 89 à 80, ou 79c.—nos créanciers étrangers perdent une part importante de leurs mises. Certains prétendent qu'un dollar dévalué résoudrait une partie de nos problèmes, puisqu'il permettrait d'accroître les exportations, ce que je peux comprendre. Mais jusqu'où accepteront-ils d'aller avant de protester que nous avons miné la valeur de l'argent qu'ils nous ont prêté, et qu'ils ne sont plus prêts à l'accepter?

**M. Atkinson:** Il est pratiquement impossible de répondre à cette question, notamment parce du point de vue de l'investisseur, les facteurs qui entrent en jeu dans sa décision varient de jour en jour. Il est certain que ceux qui ont acheté des titres de créance lorsque le dollar valait 89c. s'ils n'ont pas fait des investissements de contre-partie pour se protéger contre une baisse du dollar, ont essuyé de grosses pertes, se situant de 13 à 14 p. 100, selon les jours.

En revanche, un investisseur qui entrerait sur le marché aujourd'hui doit s'efforcer de prévoir jusqu'où le dollar peut encore tomber, puis tenir compte du fait que les taux d'intérêt canadiens sont considérablement plus élevés que les taux américains.

**M. Soetens:** Avec votre permission, je voudrais poser encore une question, qui concerne la Banque de Montréal. D'après ce qu'on m'en dit, il semble que vous réussissiez assez bien à répondre aux besoins de vos clients. Vous avez déclaré des bénéfices, ce qui est déjà mieux que d'autres.



[Texte]

Within the bank, what is the feeling of the management? Are your customers better off today than they were two years ago, more stable than they were two years ago or one year ago? Is the mood better in the boardroom than it was a year ago, as to the base, the financial strength of your customers? Or is the management coming to the bank every day and saying who are we going to close down today? Are they feeling good about the fact that there might be somebody who has some positive news?

**Mr. Atkinson:** I think, as a general proposition, we are feeling that 1993 and 1994 certainly look like better years than 1992. We are also expecting of course significant loan losses in 1993. We don't think we've seen the end of the bleeding in several sectors, and that is obviously a matter of considerable concern. We are certainly feeling better. We never feel great, not in this kind of environment. We're certainly feeling better about the prospects of the economy generally.

We are focusing an awful lot of attention of course on small business and increasing our ability to deal more effectively with that small business sector. We are increasing our ability to assess risk, our ability to target, since at the end of the day that is really what it's all about. But you can't be in this environment and feel particularly enthusiastic about everything, because we know that there are going to be huge loan losses, we have not seen the end of bankruptcies, and we are going to continue to see restructuring throughout the economy.

• 2045

**Mr. Langdon (Essex—Windsor):** I would first like to welcome Mr. Atkinson very much and to thank him, not just for the commentary he has been able to give us tonight but for the continuing commentary on economic policy that he provides from his position.

We had two economists in front of us at the last session of this committee, both of whom concluded from differing perspectives that the prospects for the Canadian economy, given the present policy direction, were quite bleak over the years ahead. Would you describe things in those terms too?

**Mr. Atkinson:** It all depends in part on the context in terms of where you are coming from. My guess is that the prospects for the Canadian economy over the next few years are not as bright as I would like them to be. I think we are going to be stuck with at least 10% plus unemployment rates going on for quite some time.

There are two issues here. How much of that is a consequence of an awful lot of the economic technology global forces, for which we have limited capacity to deal with, as does any single country? That also includes, by the way, even the United States, which has a limited capacity to deal with it.

I agree with the policy prescription from the point of view of monetary policy and its ultimate objective of containing inflation. Has the Bank of Canada been overly restrictive for too long? We can debate that for a long time, but my guess is that yes, I think monetary policy is still too restrictive; that is, still too restrictive without in any way violating the ultimate goal of price stability.

[Traduction]

Quel est le sentiment des cadres de la banque? Vos clients sont-ils dans une meilleure situation, plus stable, qu'il y a un an ou deux? Le conseil d'administration est-il moins inquiet qu'il y a un an quant à la stabilité financière de la clientèle? Ou, au contraire, les cadres se demandent-ils chaque jour qui ils vont mettre en faillite aujourd'hui? Ont-ils l'impression que la situation se redresse pour certains?

**M. Atkinson:** Dans l'ensemble, nous pensons que 1993 et 1994 s'annoncent certainement mieux que 1992. Nous nous attendons bien sûr à essayer des pertes importantes sur nos prêts en 1993. Nous ne pensons pas que l'hémorragie se soit arrêtée dans tous les secteurs; il est évident que cela nous préoccupe. Mais on constate davantage d'optimisme. Dans le contexte auquel il n'est toutefois pas possible de se montrer enthousiastes. Nous sommes cependant plus optimistes en ce qui concerne les perspectives économiques globales.

Nous suivons, bien sûr, de très près la situation des petites entreprises et nous devenons plus efficaces dans ce secteur. Nous sommes mieux à même d'évaluer les risques, de cibler, et c'est ce qui compte avant tout. Mais dans notre milieu il est difficile de se laisser aller à l'enthousiasme car nous savons que nous allons essayer des pertes énormes sur les emprunts; qu'il y aura d'autres faillites, et que la restructuration économique va se poursuivre.

**M. Langdon (Essex—Windsor):** Je tiens tout d'abord à souhaiter la bienvenue à M. Atkinson et à le remercier, non seulement pour l'opinion qu'il a exprimée ce soir, mais pour les avis qu'il exprime régulièrement sur la politique économique, en vertu du poste qu'il occupe.

À notre dernière réunion, nous avons entendu deux économistes qui, partant de points de vue différents, ont conclu tous deux que, compte tenu de l'orientation politique actuelle, les perspectives économiques du Canada demeurent sombres pour les années à venir. Partagez-vous cette analyse?

**M. Atkinson:** Tout dépend du contexte dans lequel on se place. Je dirais que les perspectives de l'économie canadienne pour les prochaines années ne sont pas aussi bonnes que je le souhaiterais. Je crains que le taux de chômage ne se maintienne à 10 p. 100 et plus pendant encore longtemps.

Il y a là deux questions. Dans quelle mesure cette conjoncture est-elle due aux forces économiques et technologiques mondiales, contre lesquelles nous pouvons peu de choses, à nous seuls? Et cela vaut aussi pour les États-Unis dont la capacité d'action est également limitée.

J'approuve l'orientation de la politique monétaire et son objectif de lutte contre l'inflation. Mais la Banque du Canada s'est-elle montrée excessivement stricte pendant trop longtemps? On pourrait en débattre longuement. Personnellement, j'ai tendance à penser que oui; que la politique monétaire demeure trop restrictive, c'est-à-dire plus restrictive qu'il n'est nécessaire pour respecter l'objectif ultime qui est stabilité des prix.

[Text]

Fiscal policy in terms of the general direction at the federal level, without getting into the debate over this particular policy or that particular policy, but the need to contain the growth of federal government debt especially relative to the size of the economy, I think is absolutely essential to the stability of the country and ultimately to its future.

By the same token, I would argue that there is need for more resources in many instances to provide hope to people, and that means more resources required for training, skills, education, and again not necessarily for the purpose of creating necessarily a bureaucracy, or a new bureaucracy, or an ad bureaucracy, but I do think that we will have to find ways to provide more hope to more people in terms of what their future prospects are going to be.

According to some of the surveys that are done, the vast majority of unemployed also know that their futures are only going to be brighter if in fact they are equipped with more skills or they have higher levels of education. The real question is how do you get it.

**Mr. Langdon:** I think that's certainly a key point.

I know for ourselves as members of Parliament one of the toughest things that we hear is the continuing plea from people who are out of work for jobs, if that were possible. But I think many people are realistic and they recognize that this is not something that is going to be cured with a snap of the fingers. It's something that's going to take some long-run policy changes to really make a difference.

• 2050

One of the things that's hardest is certainly when people come to you and say look, I want to go back to school; I want to take some courses part-time. They find themselves cut off unemployment insurance because of that. Others ask for the chance to do retraining, and we find that the unemployment budget is still, despite some changes, oriented far more to income support for people not to take training than for income support for people to take training.

It seems to me that if we're going to give some hope to people in the country, there has to be some sense of energy and some sense of new drive and some sense of an entirely new approach. I know some of the reactions to the president of your bank, Mr. Barrett, when he made his famous speech—not so much the recent one—

**Mr. Atkinson:** A year ago?

**Mr. Langdon:** —as the one that was a little bit more controversial, where he laid out some of his real concerns about the direction that the economy was taking. He called for a new approach, quite a fundamental set of changes.

Although people recognize that there are a number of factors that are outside our own control, I think there's a sense too that there are an awful lot of things within our own control that we're simply not doing right.

Let me take it around to a specific question. What I find difficult to see in what you've presented to us tonight is what is going to set off this new direction. I wonder if in looking at the different scenarios that you've looked at, you've looked at

[Translation]

Quant à l'orientation générale de la politique budgétaire du gouvernement fédéral, sans entrer dans le détail sur telle politique ou telle autre, il me paraît absolument essentiel pour la stabilité du pays, et pour son avenir, de limiter la croissance de la dette fédérale, surtout par rapport à la taille de l'économie.

Cela dit, il est important de mieux financer certains secteurs afin d'offrir de l'espoir aux gens. Cela veut dire qu'il faut davantage d'argent pour la formation, l'acquisition des compétences, l'éducation; il ne s'agit pas nécessairement de créer une bureaucratie, nouvelle ou enflée. Il faut en revanche trouver le moyen de redonner de l'espoir aux gens.

Certains sondages indiquent que la grande majorité des chômeurs se rendent compte que la seule façon d'améliorer leur situation est d'acquérir davantage de qualifications, ou d'avoir une meilleure éducation. La question est de savoir comment s'y prendre.

**M. Langdon:** C'est certainement une question cruciale.

Je sais combien il est difficile pour nous, députés, d'entendre les chômeurs implorer du travail, si c'était possible. Mais la plupart des gens sont réalistes et se rendent compte qu'on ne règlera pas le problème d'un coup de baguette magique. Il faudra de nouvelles orientations politiques à long terme pour produire un changement.

Le plus dur c'est lorsque les gens vous disent qu'ils voudraient retourner aux études, suivre des cours à temps partiel. Mais ils perdraient leur droit à l'assurance-chômage. D'autres voudraient pouvoir se recycler, mais nous constatons alors que l'assurance-chômage, en dépit de quelques modifications, sert toujours avant tout à décourager les gens d'acquérir une formation, plutôt qu'à les payer pour qu'ils suivent un programme de formation.

Il me semble que si nous voulons redonner un peu d'espoir aux Canadiens, il faut qu'ils sentent un souffle d'énergie; qu'ils aient l'impression d'un changement de cap, d'une approche entièrement nouvelle. Je sais que le président de votre banque, M. Barrett, dans son fameux discours—pas le dernier en date. . .

**M. Atkinson:** Il y a un an?

**M. Langdon:** . . . mais plutôt celui qui a suscité une certaine controverse—avait exprimé certaines de ses inquiétudes profondes quant à l'orientation que prenait notre économie. Il recommandait une approche nouvelle, des changements radicaux.

Les gens se rendent compte qu'un certain nombre de facteurs interviennent sur lesquels nous n'avons aucune prise; mais ils ont aussi le sentiment qu'il y a bien des choses qui dépendent de nous, et que nous faisons mal.

Permettez-moi de vous poser une question précise: Ce que je vois mal dans votre exposé de ce soir, c'est ce qui va amener ce changement de cap. Je me demandais si en examinant divers scénarios vous avez envisagé la possibilité,



[Texte]

the possibility, for instance, of not just holding taxes steady but at an actual net tax cut for people. Is this not something that would help to restore consumer confidence? If it were done, for instance, by a phase-out of the GST, it could have quite positive effects on the CPI. It could have fairly positive effects on our competitiveness, and in turn fairly positive effects on things like interest rates in the economy. What about a scenario like that, as opposed to something that holds the tax rate steady and reduces expenditure?

**Mr. Atkinson:** It's a difficult question to answer, but I would argue at this point that I don't personally think the GST is the problem, and certainly not when I compare it with the manufacturers sales tax.

**Mr. Langdon:** Let me, if I can, be clear. I'm not asking you for a critique of the GST.

**Mr. Atkinson:** Okay.

**Mr. Langdon:** The GST is in place. That battle is finished. But we're now in a position where we could be looking for a tax cut. There are a number of different places we could look for it, and one is certainly the GST. By choosing that, one has certain direct effects on the cost of living that people directly experience. So in some ways it's an attractive tax to look at eliminating or cutting.

**Mr. Atkinson:** I will turn around and make a slightly different point. I have certainly no problem at all with the government considering the possibility of tax cuts. However, I would like to put it in a broader context.

If in fact we end up with tax cuts or government expenditure increases whose net effect is to aggravate our deficit problem, then we may end up paying a much higher price, coming about because of that deterioration, than potentially what could arise out of the reduction in taxes. The problem is that we are not an island.

• 2055

However, my general sense is that committing ourselves to a long-run position that we are going to deal with our debt-deficit problem. . . We can debate, and God knows, there are a lot of different approaches we can take to resolving that, but the first thing we need to do is to stop what is almost hemorrhaging. It's not even the business community, but the investment community that takes a look at it.

In this context, we have to ask ourselves this: we've got this monstrous social problem that we're going to have to deal with, and the problem is not going away. . . We know it from our high school drop-out rates and we know what our literacy and numeracy problems are for kids who are coming out of our schools. So not only is the problem present with us among those who are unemployed, but we know that this kind of restructuring is going to continue.

We have to ask ourselves what is the best use of resources—it may be government expenditures and it may well, at the same time, be something else, such as tax reductions—that will lead us to improve productivity sufficiently. For example, when one looks at wage gaps between those who have the skills and education and those who do not, those in themselves are a measure of the degree of improvement in productivity, and therefore overall

[Traduction]

par exemple, non seulement de stabiliser les taux d'imposition, mais de procéder à une réduction de l'impôt. Cela ne redonnerait-il pas confiance aux consommateurs? Si, par exemple, on procédait à une élimination progressive de la TPS, on obtiendrait une incidence très positive sur l'IPC. Cela pourrait avoir des effets très bénéfiques sur notre compétitivité, et partant, sur les taux d'intérêt, notamment. Que diriez-vous de ce scénario-là, plutôt que de maintenir les taux d'imposition et de réduire les dépenses?

**M. Atkinson:** Il m'est difficile de vous répondre, mais je dois dire qu'à mon sens, le problème ne vient pas de la TPS, et que celle-ci est certainement moins nocive que la taxe sur les ventes des fabricants.

**M. Langdon:** Permettez-moi de préciser ma pensée. Je ne vous demande pas une critique de la TPS.

**M. Atkinson:** Bon.

**M. Langdon:** La TPS existe. La bataille est terminée. Mais voilà que nous cherchons peut-être maintenant le moyen de réduire l'impôt. On peut envisager diverses façons de le faire; il y a certainement la TPS, dont l'élimination aurait des effets directs sur le coût de la vie. La réduction ou l'élimination de cette taxe présente certains attraits.

**M. Atkinson:** Je vais aborder le problème un peu différemment. Que le gouvernement envisage une réduction de l'impôt, je n'y vois aucun inconvénient; je voudrais toutefois situer cela dans un contexte plus vaste.

Si les réductions d'impôt dont vous parlez ou l'accroissement des dépenses de l'État ont pour effet d'accroître le déficit, nous risquons de payer très cher la détérioration qui pourrait en résulter. Car nous ne vivons pas en vase clos.

Mais il me semble qu'en nous engageant pour le long terme à réduire notre dette et notre déficit. . . Dieu sait que nous pourrions discuter longuement des nombreuses façons d'y parvenir, mais la première chose à faire c'est d'arrêter cette quasi-hémorragie qui préoccupe moins les milieux d'affaires que les investisseurs.

Dans ce contexte, nous devons nous poser la question suivante: nous avons un énorme problème social à régler, qui ne résoudra pas de lui-même. . . Nous en avons la preuve dans les taux de décrochages scolaires; dans les difficultés à lire et à compter qu'éprouvent les jeunes à la sortie de nos écoles. Le problème ne se situe pas seulement au niveau des chômeurs, mais nous savons que ce type de restructuration va continuer.

Nous devons par conséquent nous demander comment tirer un meilleur parti de nos ressources—il peut s'agir des dépenses du gouvernement et, en même temps, d'autre chose. Par exemple, de réductions fiscales—afin d'améliorer notre productivité. Ainsi, il suffit de voir les écarts salariaux existant entre ceux qui ont des qualifications et une formation et ceux qui n'en n'ont pas pour comprendre jusqu'où nous pouvons améliorer la productivité et, partant,

[Text]

economic activity, that can come about as a result of that. We need the context.

**Mr. Langdon:** I would say two things on that. First, one thing we have to be aware of is that there's no single answer. We've been through a period when I think policy-making has to far too great an extent said, well, if we can just get the inflation rate down to the lowest possible level, that will solve our problems and give us our answers. Having reached those very low rates, we've found that the economy does not suddenly start to move ahead swiftly; it continues to be a long, slow process that involves a lot of other policy factors as well. So we have to be talking about a package.

Certainly when I talk about a tax cut, to me it goes without saying—as this committee has agreed, on a number of occasions—that the deficit is a serious problem and part of the policy priority of the next government, whoever it happens to be, is going to have to be to reduce that deficit. There are, though, different combinations of ways in which to reduce it. Either you can go at it directly, in terms of expenditure restraint, or you can say that we need some growth in order to help to reduce it, as well.

Perhaps it's better to take some of the expenditure reductions—which are now available, for instance, in the defence budget and a number of other parts of the budget in the post-Cold War era—and say, well, there's money to finance some tax cuts that will start to generate some extra growth. So we'll be working at the problem of the deficit from two directions: we'll be increasing the growth rate and we won't be in a position where we'll be accelerating the fiscal gap at the federal level. It seems to me that the outcome will be good for the deficit, but it will also be significantly better for a somewhat faster return to fuller levels of employment than we currently experience.

I guess my concern is that your route, as you lay it out here, strikes me as, in part, a one-answer approach that says that the answer is to focus on the deficit and that will get us to where we want to go, even though I recognize that you're talking about other things, such as training, being important, too. It also seems to me to be a route that has an awful lot of pain for people within it.

• 2100

I don't think we're going to get the sense of real cooperation, the spirit of optimism and moving ahead in the country that I think is crucial to getting us to reach some of those growth rates that can help to deal with the deficit and the unemployment level unless we get that sense of optimism, that sense of hope that you were talking about. It seems to me yours is a very bleak path that you're outlining, which doesn't give people that sense of hope until 1999, and that's a long way down the road for a lot of my constituents, I know.

**Mr. Atkinson:** Nobody has the monopoly on ideas and how to get from here to there. We offer this just as one possible approach. What we do suggest is that one of the beneficial consequences of dealing with our deficit problem is

[Translation]

l'activité économique, grâce à ce genre de mesure. Il faut placer la discussion dans son contexte.

**M. Langdon:** Je voudrais dire deux choses là-dessus: Premièrement, il faut bien comprendre qu'il n'y a pas de solution unique. Depuis un certain temps, on a fondé les politiques presque exclusivement sur la notion qu'il fallait ramener l'inflation au niveau le plus bas possible, et que cela réglerait tous nos problèmes. Ayant atteint ces faibles taux d'inflation, nous nous sommes rendu compte que l'économie ne redémarre pas pour autant; le processus est lent, pénible, et il est également influencé par d'autres facteurs politiques. Il faut donc envisager le problème dans son ensemble.

Quand je parle de réduction d'impôt, il est évident pour moi—comme en a convenu ce comité à plusieurs reprises—que le déficit reste un problème grave et que le prochain gouvernement, quel qu'il soit, devra s'attacher en priorité à le réduire. Il y a cependant différentes façons de procéder. On peut s'y attaquer directement, en réduisant les dépenses; ou l'on peut encourager la croissance, ce qui aura aussi pour effet de réduire le déficit.

Il serait peut-être préférable de profiter des perspectives d'économies offertes actuellement par le budget de la défense, par exemple, ainsi que par d'autres postes budgétaires en cette période d'après la guerre froide pour financer des réductions d'impôt, lesquelles relanceront la croissance. Nous allons donc aborder le problème du déficit sur deux fronts: nous allons favoriser la croissance sans pour autant creuser l'écart entre les recettes et les dépenses au niveau fédéral. Il me semble que l'effet sur le déficit sera positif, et qu'en même temps cela permettra d'arriver plus rapidement à de meilleurs niveaux d'emploi.

Votre solution, telle que vous la présentez ici, ne semble ne retenir, pour arriver à notre but, que la lutte contre le déficit, bien que, je l'admette, vous mentionnez également l'importance d'autres facteurs, notamment la formation. La voie que vous indiquez me semble réserver beaucoup de difficultés à la population.

Nous ne forgerons pas un authentique sentiment de coopération, d'optimisme et de progression, lequel me paraît essentiel si nous voulons atteindre les taux de croissance qui pourront nous aider à lutter contre le déficit et le chômage, si l'espoir dont vous parliez n'existe pas. Le chemin que vous nous proposez me semble bien sombre, et peu propice à donner espoir à la population avant 1999. Pour beaucoup de mes électeurs, il s'agit d'une perspective.

**M. Atkinson:** Personne n'a le monopole des idées et ne peut prétendre savoir comment aller d'ici à là. La solution que nous suggérons est l'une des orientations possibles. Nous avançons simplement que la lutte contre le déficit aura, entre



[Texte]

that it will show up in substantially reduced real interest rates and substantially reduced interest rates that have the positive effect of significantly strengthening business fixed investment, which is critically important in terms of expanding the productive capacity of the country and also improving the efficiency.

Secondly, no dollar amount has basically been specified in terms of training, retraining, education. In fact Matt Barrett would view this year's speech as nothing more than a follow-up of the ideas he proposed last year.

Again, we don't know what the precise number should be in terms of training and education. Ultimately, the thing I get concerned about is that tax cuts or expenditure increases, however spent in very particular ways, may have the effect of boosting growth short term, but at the end of the day it doesn't have the effect of elevating the general level of skills and education, which I think is going to be necessary for Canadians going forward.

**Mr. Langdon:** So those have to be part of the package.

**Mr. Atkinson:** They have to be part of the package.

**Mr. Langdon:** I don't disagree with that.

I just have one last question, if I could. I was going to ask you about small business, but Mr. Soetens has talked at least briefly about that question and you commented on it. Let me, however, raise one other point.

You talked in the context of a number of the other countries that have been fairly successful economically, about the importance of business-government cooperation. One of the things that strikes me very strongly after some of the experience of the New Democratic Party in government and in Ontario is the importance of business-labour cooperation. The areas where there has been the most success in managing to make some breakthroughs and establishing some new approaches—places such as Sault Ste. Marie with the new approach to Algoma Steel, cooperation in trying to rationalize the steel industry—these things have involved business-labour cooperation, which it seems to me is characteristic of many of these countries you were talking about, especially Germany. I wondered if you would also agree that this is an important element that we have to be working very hard toward in our own attempts to revive this economy.

**Mr. Atkinson:** I would give added emphasis to your argument in terms of labour-business cooperation, whether or not the Algoma model is the one we want, because of course that cooperation was to a considerable extent a forced one—

**Mr. Langdon:** They had to pick up certain pieces.

**Mr. Atkinson:** —because of the circumstances. But I think this is one of the few freebies we get. Labour-management cooperation—and certainly I understand we're all in the same boat—I think is absolutely essential to

[Traduction]

autres conséquences positives, celle de réduire considérablement les taux d'intérêt réels. Cela aura un effet bénéfique sur l'investissement en capital fixe des entreprises, lequel est essentiel pour accroître la capacité de production ainsi que pour améliorer l'efficacité.

Deuxièmement, on n'a pas précisé les sommes qui seraient investies dans les secteurs de la formation, du recyclage et de l'éducation. De fait, Matt Barrett considérerait probablement que son discours de cette année n'est que la suite des idées proposées l'an dernier.

Nous ne savons pas exactement combien d'argent sera consacré à la formation et à l'éducation. Ce qui me préoccupe c'est que les réductions d'impôt ou les accroissement des dépenses, selon la manière dont ils sont utilisés, pourraient favoriser la croissance à court terme. Toutefois, à long terme, on n'aura pas amené le niveau général des qualifications ou d'éducation au point nécessaire pour assurer notre progression.

**M. Langdon:** Il faut donc que ces éléments soient inclus dans la solution.

**M. Atkinson:** C'est cela.

**M. Langdon:** Je ne le dispute pas.

Avec votre permission, j'aimerais poser une dernière question. J'allais aborder le sujet des petites entreprises, mais M. Soetens en a parlé brièvement et vous avez répondu. Permettez-moi cependant de soulever un autre point.

Vous avez parlé, à propos d'un certain nombre de pays qui se portent assez bien économiquement, de l'importance de la coopération entre les milieux d'affaires et le gouvernement. Une chose m'a beaucoup frappé dans la démarche du Nouveau Parti Démocratique au pouvoir, en Ontario notamment, c'est l'importance de la coopération entre les entreprises et les syndicats. Dans tous les secteurs où l'on est parvenu à réaliser certains progrès, à adopter des solutions nouvelles—comme dans le cas d'Algoma Steel à Sault Ste. Marie où l'on a collaboré pour essayer de rationaliser l'industrie de l'acier—il y a eu une collaboration entre les milieux d'affaires et les syndicats. Cela me semble être également l'une des caractéristiques de la plupart des pays que vous avez mentionnés, et particulièrement de l'Allemagne. Je me demandais si cela est à vos yeux un objectif que nous devrions nous efforcer d'atteindre afin de parvenir à relancer notre économie.

**M. Atkinson:** Je me permettrais de souligner à nouveau vos arguments en faveur d'une coopération entre les syndicats et les milieux d'affaires, même si l'exemple d'Algoma n'est peut-être pas le mieux choisi, puisque cette coopération a été dans une large mesure imposée. . .

**M. Langdon:** Il fallait réparer les pots cassés.

**M. Atkinson:** . . . par les circonstances. Il s'agit de l'une des rares choses que nous pouvons avoir à bon compte. La collaboration entre les syndicats et le patronat—je comprends bien que nous sommes tous logés à la même enseigne—est

[Text]

improving both our productivity and the future of the country, whether that can be forced down by government or whether that ought to come as a natural springing up from mutual interests. I am with you 100% in the need for that kind of thing. I think it's absolutely critical.

• 2105

**Mr. Langdon:** Thanks very much.

**The Chairman:** Could I ask you two I hope relatively short questions?

**Mr. Atkinson:** If you promise to keep them short.

**The Chairman:** We dwelt the other night and tonight so far on some problems and negatives. Could you mention any strengths we might have? What have we got going for us?

**Mr. Atkinson:** I think we've got a number of things going for us. The problem is we're in the midst of a lot of structural change. In the midst of that, you can certainly focus on broad aggregate numbers that aren't very attractive.

The last time I appeared before this committee one of the things I emphasized was that in the latter part of the 1980s we suffered a very serious erosion in our relative competitive position internationally, most specifically in the manufacturing sector. Between 1985 and the latter part of 1990, for example, unit labour costs in Canadian manufacturing in U.S. dollar terms had risen about 46% in Canada; it had risen 4% in the United States. About two fifths was the Canadian dollar; the rest of course was the result that wage settlements were dramatically higher in Canada, about ten percentage points, and productivity growth—which had been quite strong in the United States, close to 17%—was up 1.2% in that entire six-year period.

Boy, has that picture dramatically changed since then. We look at 1991 in the midst of the recession, no doubt backs against the wall, but in the midst of the recession unprecedented in Canadian history, as far as I can tell, we had a huge increase in manufacturing productivity, close to 9%.

Secondly, in the first three quarters of 1992 preliminary estimates put it up, I think, on the order of another 5%; those are preliminary numbers and they could change on us. Those are additive, and when you combine that with the 14% decline in the dollar, boy, has that competitiveness gap narrowed.

Now it isn't because the Americans are sleeping, we know that's not the case at all, but Canadian firms are becoming a lot more competitive. We see it in terms of our export performance, we see it in terms of exports relative to total manufactured output. I mean, this is a good news story.

Also, as I indicated before, manufacturing machinery and equipment investment is at record highs. So the Canadian manufacturers are not writing off this country at all. I would suspect we're going to see manufacturing output as a percentage of total going back toward the kinds of levels we saw, for example, in the 1960s.

[Translation]

absolument essentielle si nous voulons améliorer notre productivité et les perspectives d'avenir du pays, que cette collaboration soit imposée par le gouvernement ou qu'elle résulte naturellement de la communauté d'intérêts. Je suis tout à fait d'accord avec vous à propos de la nécessité d'une telle collaboration. Elle est essentielle.

**M. Langdon:** Je vous remercie.

**Le président:** Puis-je vous poser deux questions que j'espère assez brèves?

**M. Atkinson:** Je promets d'être bref.

**Le président:** L'autre soir, et ce soir encore, nous avons parlé des problèmes et des éléments négatifs. Pourriez-vous mentionner quelques-uns de nos atouts éventuels? Qu'avons-nous à faire valoir?

**M. Atkinson:** Nous possédons plusieurs atouts. L'ennui, toutefois, c'est que nous traversons une période de changements structurels. Dans de telles circonstances, il y a abondance de statistiques globales peu attrayantes.

La dernière fois que j'ai comparu devant ce comité, j'avais souligné que vers la fin des années quatre-vingt nous avions subi une grave érosion de notre compétitivité internationale, principalement dans le secteur manufacturier. Ainsi, de 1985 à la fin de 1990, le coût unitaire de la main-d'œuvre dans l'industrie manufacturière canadienne, exprimé en dollars américains, avait augmenté d'environ 46 p. 100, contre 4 p. 100 aux États-Unis. Les deux cinquièmes environ de cette augmentation étaient attribuables à la valeur du dollar canadien; le reste s'expliquait bien sûr par les concessions salariales beaucoup plus élevées au Canada—d'environ une dizaine de points—et par une hausse de la productivité de 1,2 p. 100 pour l'ensemble de cette période de six ans, contre 17 p. 100 aux États-Unis.

Les choses ont bien changé depuis. En 1991, en pleine récession—le dos au mur, au coeur d'une récession sans précédent au Canada à ma connaissance, nous avons enregistré une énorme hausse de la productivité manufacturière, de près de 9 p. 100.

Deuxièmement, les premières estimations se rapportant aux trois premiers trimestres de 1992 annoncent une nouvelle hausse d'environ 5 p. 100; il s'agit de données préliminaires susceptibles d'être ajustés. Ils s'ajoutent aux résultats précédents, et si l'on ajoute encore la baisse de 14 p. 100 enregistrée par le dollar, croyez-moi, l'écart compétitif se rétrécit.

Cela ne veut pas dire que les Américains somnolent, nous le savons très bien. Cela signifie que les entreprises canadiennes deviennent beaucoup plus compétitives. Nous le constatons aux résultats de nos exportations, à la valeur de nos exportations par rapport à la production manufacturière totale. C'est une excellente nouvelle.

En outre, comme je l'ai déjà dit, les investissements en matériel et équipement de production atteignent des niveaux sans précédent. Il est donc clair que les manufacturiers canadiens n'ont pas fait une croix sur ce pays. Je prévois que la production manufacturière, exprimée en pourcentage de la production nationale, va remonter aux niveaux atteints dans les années soixante, par exemple.



[Texte]

The difficulty is, though, it's going to be with a lot fewer employees. We all know that's part and parcel of the story. That's the adjustment, the structural change taking place.

I think we are also looking at a financial services industry that is among the strongest in the world, as represented most particularly by our Canadian banks, by in large, despite huge loan losses and difficulties, as we've seen in commercial real estate.

We sit here as a banking system much better reserved relative to third world debt, relative to commercial loans, commercial real estate loans, easily meeting our capital adequacy standards internationally. We find that to a considerable extent jiggery-pokery in the regulatory side is the only thing that's going to enable a lot of Japanese banks to declare that they met it.

So certainly in terms of the financial sector itself, I think there's good news. I think there's good news on the inflation front. Certainly having near price stability is going to yield us huge benefits going forward. In that respect I'm really quite pleased.

• 2110

I see a dynamism in several sectors of the economy. I see the variant of our Silicon Valley growing up around the University of Waterloo. I just use that as one example, but we are seeing it in other places as well.

We are witnessing growth in our computer software industry. We are seeing it in the biotech area. We have also got an aerospace industry at which, particularly in small regional jets and particular pockets, Canadians are very good.

Particularly at a time when I think about developments that are going to occur in the former Soviet Union and eastern Europe—or let us move it closer to home, Latin America and Mexico—Canadians really are in many respects infrastructure specialists, and we are going to get huge pay-offs for the investments we have already made.

I am not down on Canada at all. I am concerned that we have a rough road to hoe over the next several years, and we really need to keep our eye on the ball and not allow our debt-deficit problem to get away from us, nor imagine we are going to win by living with higher rates of inflation. I don't think that's the answer either.

**The Chairman:** You mentioned the banking system. One of the criticisms I and I suspect virtually every member of Parliament receives is complaints about tight credit for small business. We have many businessmen who complain they can't get financing on terms, conditions, credit-worthiness, in the way they could in the past, say a few years ago, for what they believe to be good investments. Coming from a major bank, have you any comment on that?

**Mr. Atkinson:** We have, as you know—and you have talked to many people who have studied this perhaps even closer than I... It gets summarized under the so-called credit crunch. Do we have a credit crunch? Is this what we are looking at? Certainly if you look at Bank of Canada studies, it's very difficult not to come to a conclusion that we have a credit crunch, particularly since there is no question that commercial bank lending to not only large corporations but

[Traduction]

Malheureusement, cela va se faire avec beaucoup moins de travailleurs. Nous savons tous que cela fait partie intégrante de l'évolution, de la restructuration en cours.

De plus, je crois que le secteur canadien des services financiers est parmi les plus solides au monde; surtout en ce qui concerne nos banques canadiennes en général, et en dépit des énormes pertes enregistrées sur les prêts, et des difficultés rencontrées dans le secteur immobilier commercial.

Nos banques ont de bien meilleures provisions pour faire face à la dette du Tiers monde, aux prêts commerciaux, aux prêts immobiliers commerciaux; elles n'ont aucun mal à respecter les normes internationales sur l'adéquation du capital. Il faudra pas mal de manigances réglementaires pour permettre aux banques japonaises d'en dire autant.

En ce qui a trait au secteur financier, on peut dire que les nouvelles sont bonnes. Elles sont bonnes aussi en ce qui concerne l'inflation. Ce sera certainement un avantage énorme d'avoir des prix pratiquement stables. À ce point de vue, je suis très satisfait.

Je vois un certain dynamisme dans plusieurs secteurs économiques. Je vois naître autour de l'Université de Waterloo notre propre version de la Silicon Valley. Ce n'est qu'un exemple, mais on peut constater le même phénomène ailleurs.

Nous pouvons constater une croissance dans l'industrie des logiciels. Nous le voyons également dans le secteur biotechnologique. Notre industrie aérospatiale est également très bien placée, surtout pour les petits avions à réaction et dans des créneaux spécialisés.

Si l'on songe à ce qui va se passer dans l'ancienne Union soviétique et en Europe de l'Est—ou, plus près de nous, en Amérique Latine et au Mexique—on peut dire que les Canadiens sont essentiellement des spécialistes des infrastructures, et que nos investissements vont commencer à rapporter gros.

Je ne critique pas du tout le Canada. Je crains seulement que nous ayons à traverser quelques années difficiles, pendant lesquelles il ne faudra pas perdre de vue notre objectif, ni perdre la maîtrise de la dette et du déficit, ou nous imaginer que la solution réside dans des taux d'inflation plus élevés. Je ne crois pas que ce soit la solution.

**Le président:** Vous avez mentionné le système bancaire. L'une des critiques que j'entends souvent, comme probablement tous les députés, c'est que les banques accordent trop peu de crédit aux petites entreprises. Des gens d'affaires se plaignent qu'ils ne peuvent plus obtenir aujourd'hui des crédits aux conditions d'autrefois pour des investissements qu'ils considèrent judicieux. Vous qui représentez une grande banque, qu'en dites-vous?

**M. Atkinson:** Comme vous le savez, car vous avez sans doute parlé à bien des gens qui ont examiné la situation de plus près que moi... en deux mots, c'est ce qu'on appelle la contraction du crédit. Y a-t-il contraction du crédit? Est-ce de cela qu'il s'agit? Si l'on en croit les études de la Banque du Canada, il est difficile de ne pas arriver à la conclusion qu'il y a bien contraction du crédit, puisqu'il est certain que les banques commerciales n'accordent pratiquement plus de

[Text]

particularly small businesses, where most employment prospects have been, has been almost flat.

I can tell you from our point of view at the bank—and I can only speak for the Bank of Montreal on this one—there is no credit crunch. In an industry where over the last two to three years loan growth has been zero or down, we have in fact improved our loans on the order of 12% to 15% at an annual rate over the last three years. We have improved our market share; we have gone up close to 2.5 percentage points. We have been, as you well know, much more aggressive in terms of interest rates—and I mean by that just general interest rates and prime—than any other bank in the system.

Second but perhaps even more important is that our small business lending rate sits at 100 basis points, a full percentage point, below prime. We continue to earmark larger amounts for small business lending. We are even engaged in a bit of an experiment, the capital support program. In fact we are trying to learn and understand how we can provide more funds while not being imprudent. The critical question from our point of view is can we better understand the risks inherent in this business?

We used to have very centralized decision-making. People in the field took loan applications, and then all the decisions were made centrally. It was not the way to do business, because we were not familiar with the communities. Now we have bankers all out in communities, and they are the ones who make the decisions. But we have to marry up two aspects so that we can better understand the business. If we can understand better we can assess risk better, and that enables us, of course, to give that kind of priority to small business.

The community banker is intimately familiar with the community. He knows what makes it tick. He knows the businesses and the people. That is critically important.

• 2115

We also have to marry that up with the global forces at play that are influencing those communities. That's where my department comes in, the economics department at the Bank of Montreal. It's kind of through a tops-down, bottoms-up approach that we have been able, we think, to have a better reading on risk. Insofar as we have a better reading on risk, we have also been able to mitigate it, and that's what has enabled us to go forward with an awful lot of initiatives specifically directed at small business. We are very much focused in this area.

That doesn't mean every single banker at every single twist and turn, but one of the things I emphasize is that a number of years ago we set forth general credit criteria. We have not altered that credit criteria one iota. It applies in good times; it applies through recessions. We are not angels—there are no angels in this business; but certainly as a corporation, we have identified the small business sector as key to our success.

[Translation]

nouveaux prêts non seulement aux grandes sociétés, mais surtout aux petites entreprises, principales créatrices d'emploi.

Quant à notre banque—et je ne peux parler que pour la Banque de Montréal—je peux vous assurer qu'il n'y a pas de contraction du crédit. Dans un secteur où, au cours des deux ou trois dernières années, le taux de croissance des prêts a été nul ou négatif, nous avons pour notre part accru nos prêts de 12 à 15 p. 100 annuellement, au cours des trois dernières années. Notre part du marché a augmenté de près de 2,5 points. Comme vous le savez, nous avons adopté une politique extrêmement dynamique à l'égard des taux d'intérêt—je veux parler des taux d'intérêt généraux et du taux préférentiel—par rapport à toutes les autres banques.

Deuxièmement, mais c'est peut-être le plus important, le taux que nous consentons aux petites entreprises est de 100 points de base, soit 1 p. 100, inférieur au taux préférentiel. Nous continuons de réserver des sommes importantes pour les prêts aux petites entreprises. Nous nous sommes même lancés dans une petite expérience avec notre programme de soutien au capital. De fait, nous essayons de voir comment fournir davantage de financement sans verser dans l'imprudence. De notre point de vue, la question essentielle est de savoir si nous pouvons mieux comprendre les risques inhérents à ce type d'activités?

Autrefois, toutes les décisions étaient centralisées. Sur le terrain, les employés recevaient les demandes d'emprunt et toutes les décisions étaient ensuite centralisées. Ce n'est pas ainsi qu'on peut faire des affaires, car on connaît mal les situations locales. Maintenant, nous avons des banquiers sur place et ce sont eux qui prennent les décisions. Mais nous devons intégrer les deux aspects si nous voulons mieux comprendre le milieu des affaires. Si nous le comprenons mieux, nous pourrions mieux évaluer le risque et cela nous permettra, bien entendu, d'accorder une plus grande priorité aux petites entreprises.

Le banquier connaît très bien le secteur qu'il dessert. Il sait ce qui le fait tourner. Il connaît les entreprises et les gens. C'est essentiel.

Nous devons également tenir compte des forces internationales qui ont une incidence sur ces collectivités. C'est là le rôle du département de l'économie de la Banque de Montréal, que je dirige. C'est donc en alliant l'analyse macro-économique et la connaissance des collectivités que nous avons, je crois, pu mieux évaluer les risques. Dans la mesure où nous y parvenons, nous pouvons mieux nous protéger et c'est ce qui nous a permis de lancer un grand nombre d'initiatives à l'intention des petites entreprises. C'est un de nos secteurs prioritaires.

Ça ne veut pas dire que ce soit le cas de tous les banquiers, sans exception, mais je dois préciser qu'il y a un certain nombre d'années nous avons établi les critères généraux de crédit. Nous n'y avons strictement rien changé. Ils valent dans les années de vaches grasses comme dans les années de vaches maigres. Nous ne sommes pas des anges—il n'y a pas d'anges dans ce milieu—mais notre société considère les petites entreprises comme un élément-clé de notre succès.



[Texte]

**The Chairman:** Mr. Thompson, I believe you had a short question.

**Mr. Thompson:** Thank you, Mr. Chairman. You stole a bit of my thunder, but I think I can come up with a question I am very interested in.

Mr. Atkinson, I know you are a fanatic reader of newspapers and financial information, but in Saturday's *Financial Times* they stepped through what we call the economic prophets are saying, and we go through all the banks and trust companies: Royal Trust, for example, indicating a real growth of about 3.5%; Royal Bank of Canada, 3.5%; Toronto Dominion, 3.1%; Canadian Imperial Bank of Commerce, 3% growth; your own bank, 3%.

Now where I am attaching myself to the chairman's question is it is being suggested by many, in fact today in *The Globe and Mail*—I think you alluded to having read *The Globe and Mail* today—in an article entitled "Recession—Burned Banks More Hesitant to Lend". That article says:

Although entrepreneurs appear to be pulling the economy out of recession, observers say their progress is being hobbled by the reluctance of banks to provide start-up cash and expansion capital.

They quote Ian Donald, director general of the entrepreneurial office of Industry, Science and Technology Canada, who says banks are still hesitant to lend to small firms.

In continuation of this same thought, today in the House of Commons we are debating changes to the Small Business Loans Act. What I see happening is that the banks are continually pushing the ball into our court because of reluctance to step up to the line to take a chance on business. Some of the changes we are suggesting to the Small Business Loans Act will give the banks a little more buffer or protection, so they will step up to the line to honour commitments to small businesses.

I guess the banking community is saying to us as a government, listen, you limit our risks; you do what you can, and then maybe we will see what we can do. But I think the feeling is out there, Mr. Atkinson, that you are reluctant to take the risk at a time when we really do need you; that is the business community.

**Mr. Atkinson:** Well I certainly appreciate those comments. I just will emphasize again that I certainly cannot speak for any other bank, but we in the Bank of Montreal are not out of business.

• 2120

I also saw quoted in the papers those kinds of numbers—this is in our commercial loan book specifically for small and medium-sized businesses—in the last three years, and this is a matter of record that we're quite willing to show, we have had growth in the neighbourhood of 12% to 15%.

[Traduction]

**Le président:** Monsieur Thompson, il me semble que vous aviez une question.

**M. Thompson:** Je vous remercie, monsieur le président. Vous avez abordé le sujet qui m'intéressait, mais j'ai encore une question qui m'intéresse beaucoup.

Monsieur Atkinson, je sais que vous êtes un lecteur avide des journaux et magazines financiers; or, dans le *Financial Times* de samedi, on passait en revue les prédictions de ce que l'on appelle les prophètes économiques, et on a vu celles des banques et des fiducies: Royal Trust, par exemple, prévoit un taux de croissance réelle d'environ 3,5 p. 100; la Banque royale du Canada, 3,5 p. 100; la Toronto Dominion, 3,1 p. 100; la Banque canadienne impériale de commerce, 3 p. 100; et votre propre banque, 3 p. 100.

Voici comment ma question se rattache à celle du président. Beaucoup avancent une idée que l'on retrouve d'ailleurs dans le *Globe and Mail* d'aujourd'hui—vous avez dit, je crois, que vous l'avez lu—dans un article intitulé «Recession—Burned Banks More Hesitant to Lend», ceci:

Bien que les entrepreneurs semblent être la locomotive qui va tirer l'économie de la récession, les observateurs estiment que leur avance est entravée par l'hésitation des banques à fournir des capitaux de démarrage et d'expansion.

On cite ensuite Ian Donald, directeur-général du Bureau de l'entrepreneuriat à Industries, Sciences et Technologie Canada qui dit que les banques hésitent encore beaucoup à consentir des prêts aux petites entreprises.

Dans la même veine, nous débattons aujourd'hui à la Chambre des communes de modifications à la Loi sur les prêts aux petites entreprises. Les banques ne cessent de nous relancer la balle car elles n'osent pas courir de risques avec les entreprises. Certaines des modifications que nous proposons à la Loi sur les prêts aux petites entreprises donneront un peu plus de protection aux banques afin qu'elles viennent de l'avant et remplissent leurs obligations vis-à-vis des petites entreprises.

Essentiellement, les banques demandent au gouvernement de limiter leurs risques, en échange de quoi elles verront ce qu'elles pourront faire. Mais le sentiment général, monsieur Atkinson, c'est que vous hésitez à courir le risque au moment même où l'on a besoin de vous, c'est-à-dire où les entreprises ont besoin de vous.

**M. Atkinson:** Je comprends très bien ce que vous voulez dire. Je le répète encore une fois, je ne peux pas parler pour les autres banques, mais à la Banque de Montréal, nous n'avons pas retiré notre épingle du jeu.

J'ai moi aussi vu ces chiffres dans les journaux—c'est dans le portefeuille des prêts commerciaux réservé spécialement aux petites et moyennes entreprises—au cours des trois dernières années, et nous sommes tout à fait prêts à montrer la preuve que nous avons enregistré un taux de croissance de 12 à 15 p. 100.

[Text]

We have quite specifically targeted small business. It's interesting that in the last survey done by the Canadian Federation of Independent Business, not only was the Bank of Montreal most improved but it was number one in the eyes of the Canadian Federation of Independent Business and the small business sector.

We are certainly not out of that business. In point of fact we are very anxious to have that business, but I caution again, our ability to increase it is also partly dependent upon our ability to be able to appropriately assess risk and to be prudent. But we have not backed away—no credit crunch here.

**Mr. Thompson:** Mr. Chairman, are we out of time?

**The Chairman:** I think we're out of time, because we do have another witness we want to hear from.

Mr. Atkinson, I'd like to thank you very much. It's been great to have you here. I think it has been an informative discussion, and all the members have had an opportunity to ask some questions and receive your thoughts. We do appreciate your coming.

**Mr. Atkinson:** Thank you very much for having me.

**The Chairman:** If I can, I would like to move right on to our next witness, because we want to try to get through this evening at a reasonable hour. I invite Professor Scarth to come forward.

Professor Scarth, I believe you have some opening remarks. You've been present in the room. You've seen our format, it's relatively informal. So please, make whatever comments you like for openers, then we'll proceed to questions based on that.

**Professor W. Scarth (McMaster University):** Thanks. I'm pleased to be here. I distributed a seven-page set of notes, and will talk about some of the points contained there.

Obviously you've covered a wide range of topics already, so several things I'll mention will have come up before, but in particular I'll make some remarks on whether we can count on the general process of economic growth to solve some of this deficit problem, whether there's a role to play for variations in the GST to help at these times, and so on. Hopefully these things will fit together.

Like Lloyd, I'd like to review questions as to whether the government should try to stimulate the economy even when we have a national debt as high as it is today.

The so-called multiplier effects of government policy have been discussed for decades, and even before there was any reference to all the restructuring going on these days, all the text books, even the ones used in first-year level now, explain that the multiplier is very small. The consensus estimate I refer to in my TV Ontario series is one and two-thirds, which means that a \$3-billion increase in government spending will only increase the overall gross domestic product by about \$5 billion. Such a government spending policy, then, represents a significant increase in the deficit, and how many jobs can we expect to be created as a result?

[Translation]

Nous avons ciblé tout particulièrement les petites entreprises. Signalons que selon le dernier sondage de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, non seulement la Banque de Montréal était celle qui avait le plus progressé, mais elle était la meilleure aux yeux des membres de la fédération et des petites entreprises.

Nous n'avons certainement pas tourné le dos à ce secteur. Au contraire, nous tenons beaucoup à faire affaire avec les petites entreprises, mais je rappelle encore une fois que pour pouvoir accorder davantage de prêts, il faut que nous puissions notamment évaluer correctement le risque, et rester prudents. Mais nous n'avons pas réduit nos activités, il n'y a pas chez nous de contraction du crédit.

**M. Thompson:** Monsieur le président, notre temps est-il écoulé?

**Le président:** Oui, car nous avons encore un témoin à entendre.

Monsieur Atkinson, je vous remercie. Nous avons beaucoup apprécié votre comparution. La discussion a été très informative, et je crois que tous les membres du comité ont eu la possibilité de vous poser quelques questions et d'entendre vos commentaires. Nous vous remercions d'être venu.

**M. Atkinson:** Je vous remercie de m'avoir entendu.

**Le président:** J'aimerais maintenant passer directement au témoin suivant car je voudrais terminer à une heure raisonnable. J'invite donc le professeur Scarth à prendre place.

Professeur, vous avez, il me semble, une déclaration liminaire. Vous étiez ici, vous savez donc comment se déroulent nos audiences, qui sont relativement informelles. Vous pouvez donc dire ce que vous voulez avant que nous passions aux questions.

**M. W. Scarth (professeur, Université McMaster):** Je vous remercie. C'est un plaisir pour moi d'être ici. J'ai fait distribuer sept pages de notes sur lesquelles est basé mon exposé.

Comme vous avez évidemment abordé de nombreux sujets, vous aurez déjà parlé de certaines des choses que je mentionnerai. Dans mes remarques, je vais voir principalement si la croissance économique peut contribuer à lutter contre le déficit, si des modifications à la TPS pourraient être utiles en ce moment, et ainsi de suite. J'espère que tout cela se tiendra.

Comme Lloyd, je voudrais examiner si le gouvernement doit essayer de stimuler l'économie en dépit de l'énorme dette nationale que nous avons actuellement.

L'effet multiplicateur des politiques gouvernementales fait l'objet de débats depuis des décennies, et avant même qu'on ne commence à parler de restructuration, comme aujourd'hui, tous les livres scolaires, même ceux qu'on utilise maintenant en première année, expliquaient que cet effet multiplicateur est très faible. Le taux généralement accepté, que je cite dans ma série d'émissions à TV Ontario, est de un et deux tiers; cela signifie qu'un accroissement de 3 milliards des dépenses gouvernementales n'augmentera le produit intérieur brut de environ 5 milliards de dollars. De telles dépenses de la part du gouvernement ajouteraient considérablement au déficit, mais combien d'emplois peut-on en espérer?



## [Texte]

The historical record is that for every one percentage point increase in the national product, the unemployment rate is reduced by only about one-half of one percentage point. At current values then, this \$5-billion increase in GDP that I'm using as an example translates into only about one-third of one percentage point reduction in the unemployment rate.

Now that's not a worthless policy initiative. It does represent about 50,000 more jobs. But with the unemployment rate at a level of 11% now, an improvement of just one-third of one percentage point, after causing a significant increase in the deficit, must lead one to have only modest expectations concerning the government's ability to do more than just provide a boost to private sector confidence in terms of stimulating more growth.

It must be remembered that government policy affects private sector confidence in competing ways. Households and firms are more willing to spend if they are assured that the government is attempting to protect their job. However many households and firms must borrow to finance their major expenditures and a bigger government deficit makes this borrowing more expensive by pushing up interest rates.

Both government and private sector borrowers have access to foreign financial markets to do this borrowing, but foreigners have demonstrated they will only lend to ever-more indebted countries if there is compensation for the depreciation in that country's currency that is inevitable when the citizens of a country collectively live beyond their means.

• 2125

Consideration of this higher interest rate effect of government attempts to stimulate the economy leads to an important point concerning private sector expectations. In one sense the worst thing we can do is for the government to talk at great length about an increase in its spending before that policy is actually implemented.

What happens in this case is the participants in financial markets correctly anticipate the higher interest rates and therefore lower prices that will prevail for the pre-existing lower-yield bonds. In an attempt to unload these pre-existing assets before the anticipated capital loss, these traders force interest rates higher immediately well before the government actually does anything. Thus, talking a lot about helping to repair a recession actually worsens it.

As asked earlier, won't the national debt problem just gradually shrink of its own accord as the economy grows? Unfortunately, the answer to this question is no. We have to focus on the debt-to-GDP ratio, since the debt is what needs to be financed in the future, and the GDP is the total amount of income earned in the nation each year and is therefore what we have available to pay for the interest on the debt.

As long as the GDP is growing at a faster rate than is our debt then the interest payment obligation will shrink as a proportion of our income. But if we finance each year's interest payments through the issue of more government

## [Traduction]

L'expérience montre que, pour chaque point d'augmentation du produit national, le taux de chômage ne diminue que d'environ 0,5 point. Au niveau actuel, cela voudrait dire que cette augmentation de 5 milliards de dollars du PIB que je donne en exemple n'entraînerait qu'une réduction de 0,33 point du taux de chômage.

Cela ne serait pas insignifiant. Cela représente environ 50 000 emplois de plus. Mais avec un taux de chômage à 11 p. 100, si après avoir causé une si forte augmentation du déficit, on obtient une amélioration de seulement de un tiers de 1 p. 100, il ne faut pas trop compter sur la capacité du gouvernement à faire davantage pour stimuler la croissance que de renforcer la confiance du secteur privé.

Il ne faut pas oublier que les politiques du gouvernement ont des incidences contradictoires sur la confiance du secteur privé. Les ménages et les entreprises dépensent plus volontiers s'ils savent que le gouvernement s'efforce de protéger les emplois. Toutefois, beaucoup de ménages et d'entreprises sont obligés emprunter pour financer leurs dépenses importantes et un gros déficit gouvernemental rend le crédit plus cher puisqu'il fait augmenter les taux d'intérêt.

Les emprunteurs du secteur privé et du gouvernement ont accès aux marchés financiers étrangers, mais les investisseurs étrangers ont montré qu'ils ne prêtent aux pays fortement endettés que si on leur offre une contrepartie pour l'inévitable dépréciation que subira la monnaie nationale lorsqu'un pays tout entier vit au-dessus de ses moyens.

La prise en considération de la hausse des taux d'intérêt qui se produit quand le gouvernement tente de stimuler l'économie soulève une question très importante au sujet des attentes du secteur privé. Dans un sens, la pire chose que puisse faire le gouvernement est d'annoncer avec éclat qu'il va augmenter ses dépenses avant de le faire concrètement.

En effet, dans ce cas, les marchés financiers prévoient avec raison une hausse des taux d'intérêt, ce qui les amène à faire baisser les prix des obligations existantes, à taux de rendement moins élevé. Soucieux de se débarrasser de ces obligations existantes avant de subir la moins-value qu'ils prévoient, les courtiers provoquent une hausse immédiate des taux d'intérêt bien avant que le gouvernement ait fait quoi que ce soit. Donc, dire publiquement que l'on va agir pour lutter contre la récession provoque en fait une aggravation de celle-ci.

Comme quelqu'un le demandait plus tôt, le problème de la dette nationale ne va-t-il pas se résoudre de lui-même, grâce à l'expansion naturelle de l'économie? Hélas, la réponse à cette question est non. Ce qui importe, c'est le coefficient dette-PNB, puisque la dette est un élément que l'on va devoir financer à l'avenir et que le PNB est le montant total des richesses produites par la nation chaque année, c'est-à-dire ce dont le pays dispose pour payer l'intérêt sur la dette.

Aussi longtemps que le PNB augmente plus rapidement que la dette, les intérêts que nous devons acquitter sur celle-ci s'amenuisent proportionnellement à la richesse. Par contre, si nous finançons chaque année les intérêts que nous devons

[Text]

bonds the debt will be growing at a rate equal to the rate of interest being paid on those bonds. Thus, the debt-to-GDP ratio can only shrink if the growth rate of real GDP is greater than the interest rate itself.

This condition was satisfied during part of the 1950s and 1960s, so the high debt-to-GDP ratio that existed right after World War II was very much reduced. It is now widely recognized that this period was an exception and that in terms of longer-run average values the growth rate cannot exceed the interest rate. It implies, for example, that investment spending by firms must exceed the firm's profits. Over the long haul this has not been true for any country for which we have data.

In short, we cannot simply grow our way out of the deficit problem without significant belt tightening by the government. The reference was made earlier that we did better in terms of getting rid of those high debt-to-GDP ratios in the 1950s and 1960s. Back then governments ran surpluses during the boom period of every business cycle. We only had deficits during the recession phase of each business cycle. What we have been doing for over a quarter century now though is running a deficit during all phases of the business cycle.

The longer we wait to take the corrective action of belt tightening the bigger are the costs down the road. It may not sound very important if our international debt service payments to GDP ratio is eventually stabilized at some number, say 4%, instead of say 2%. But a 2% drop in the income of our grandchildren will just about completely eliminate the estimated gains in the income of those grandchildren that is supposed to follow from the free trade agreement with the United States.

Increasing demand can only permanently raise employment if it is done in such a way that labour is made more productive or if labour is made available to firms at lower cost. Productivity improvements take a very long time. For example, the improvements in the education system that Lloyd was stressing and that I very much agree must be undertaken take a long time to effect. In the short run, given that firms are interested in maximizing their profits, we can only expect them to offer more jobs to people if the general level of real wage costs is reduced.

Is there any way around this dilemma of having to lower the incomes of those already employed in real terms to create jobs for those who want jobs? The answer is yes. In principle, there is a way to get around this dilemma if the government has any policy that can reduce the cost of labour to firms while at the same time increasing the return to working for those employees. Monetary policy offers no such outcome, but several tax cuts can at least in principle do just what's needed.

[Translation]

régler sur la dette en émettant de nouvelles obligations publiques, le montant de la dette augmentera à un taux égal au taux d'intérêt offert aux porteurs de ces obligations. Ainsi, le coefficient dette-PNB ne peut baisser que si le taux de croissance du PNB réel est supérieur au taux d'intérêt lui-même.

Cette situation a prévalu durant une partie des années cinquante et soixante, et c'est pourquoi le coefficient très élevé de la dette par rapport au PNB qui existait immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale a été considérablement réduit. On s'entend aujourd'hui pour reconnaître que cette période constitue une exception; autrement dit, les moyennes à long terme montrent que le taux de croissance ne peut généralement pas être supérieur au taux d'intérêt. Cela vaudrait dire, par exemple, que les investissements réalisés par les entreprises seraient supérieurs à leurs profits. À long terme, cette situation n'a existé dans aucun pays pour lequel nous avons des statistiques.

En bref, nous ne pouvons tout simplement pas régler notre problème d'endettement en nous appuyant uniquement sur la croissance de l'économie. Il faut absolument que le gouvernement se serre la ceinture, et sérieusement. J'ai dit que nous avons mieux réussi à nous débarrasser de ces coefficients d'endettement élevés dans les années cinquante et soixante mais, à l'époque, les gouvernements avaient des budgets excédentaires durant les périodes d'expansion de chaque cycle économique. Les déficits n'apparaissaient que durant les périodes de récession. Ce que nous constatons depuis plus d'un quart de siècle, c'est que nous sommes en situation déficitaire dans toutes les phases du cycle économique.

Plus nous attendrons pour commencer à nous serrer la ceinture, plus cela nous coûtera cher à long terme. Certes, on peut croire que le problème n'est pas très grave si l'on arrive à stabiliser à 4 p. 100, par exemple, au lieu de 2 p. 100, notre coefficient d'endettement par rapport au PNB. Sachez cependant qu'une baisse de 2 p. 100 des revenus de nos petits-enfants aura tout simplement pour effet d'éliminer presque totalement les gains qu'ils étaient censés tirer de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis.

L'accroissement de la demande ne peut provoquer de hausse permanente de l'emploi que s'il intervient dans un contexte où la main-d'oeuvre est rendue plus productive, ou coûte moins cher aux entreprises. Faire des gains de productivité prend beaucoup de temps. Par exemple, il faut très longtemps pour apporter au système d'éducation les améliorations sur lesquelles Lloyd mettait l'accent, et qui me paraissent également tout à fait indispensables. À court terme, étant donné que les entreprises ont pour objectif de maximiser leurs profits, nous ne pouvons nous attendre à ce qu'elles offrent plus d'emplois à la population que si le niveau général des coûts salariaux réels est réduit.

Y a-t-il une solution pour ne pas obliger à abaisser les revenus réels des personnes actuellement employées, afin de créer des emplois pour les chômeurs? La réponse est oui. En principe, on peut sortir de ce dilemme si le gouvernement met en oeuvre une politique de réduction des coûts du travail pour les entreprises tout en veillant à accroître les fruits réels du travail pour les travailleurs. On peut atteindre cet objectif non pas grâce à la politique monétaire, mais, tout au moins en principe, par diverses formes de réduction d'impôt.



[Texte]

Since sales taxes, payroll taxes and personal income taxes all lower the real income of workers without decreasing the cost of labour for firms, a cut in any of these can make it possible for workers to accept lower wage settlements without suffering any loss in their real incomes on an after-tax basis. Of course there are several problems that face any attempt to try tax cuts of this sort.

First, those labourers who have no serious chance of losing their jobs may use up this window of opportunity by taking real wage increases. Also, the traditional crowding out effect of higher interest rates will operate if there is a higher budget deficit ensuing after this kind of manipulation.

• 2130

Thus, the only real option along these lines is for the government to commit itself to a temporary tax cut. The best option is, I think, a two-part policy—a temporary cut in the GST, say for six months, followed by a temporary increase in the GST for the next six months, over its current level.

Since the government would be committing itself to a revenue-neutral package in this way, there would be no basis for financial market participants to take steps that nullify the purpose of the policy. The government would still accomplish its properly limited objective of shifting demand from the future to the present, with the view, of course, to accelerating the recovery.

By the way, the reason I suggest using temporary sales tax changes as a method of accomplishing this rather than say personal income tax changes is that temporary variations in personal taxes tend to just get pushed into people's savings' levels; their savings operate as a kind of buffer, and the direct expenditures on goods is generally not affected. But with sales taxes, the more temporary the changes are, the more people have to respond to them quickly to take advantage of the incentive.

I have a comment about expansionary monetary policies, since Lloyd was pushing that as part of his package. It must be remembered that the current size of the federal deficit in just one year is roughly equal to the entire monetary base—that is, the total notes in circulation plus the reserves of the chartered banks. The monetary base is the main liability of the central bank that underlies our financial system. Thus a significant monetization of even one year's worth of our current deficit would create tremendous inflationary pressure in terms of a dramatic increase in the nation's money supply. So I agree with Lloyd that we can't just grow our way out of this. The deficit is a serious issue. We've got to do some major belt tightening. I don't think a package that involves a significant loosening of monetary policy is what's called for.

[Traduction]

Étant donné que les taxes de vente, les taxes salariales et l'impôt sur le revenu personnel ont pour effet d'abaisser les revenus réels des travailleurs sans réduire le coût du travail pour les entreprises, toute compression de ces taxes ou impôts peut permettre aux travailleurs d'accepter des salaires moins élevés sans enregistrer de baisse de leurs revenus réels après impôt. Bien sûr, tenter d'imposer des coupures fiscales de cette nature soulève plusieurs problèmes.

Tout d'abord, les travailleurs qui ne risquent pas sérieusement de perdre leur emploi risquent de profiter de cette occasion pour empocher des augmentations de salaires réelles. En outre, le phénomène traditionnel d'exclusion des entreprises des marchés financiers suite à la hausse des taux d'intérêt se manifesterait si ce genre de manipulation provoque une aggravation du déficit.

La seule option qui s'offre donc vraiment au gouvernement est de s'engager à réduire temporairement les impôts. À mon sens, la meilleure option consiste à agir en deux temps, c'est-à-dire imposer une baisse temporaire de la TPS, disons de six mois, puis une hausse temporaire de la TPS pour les six mois suivants, par rapport au niveau actuel.

Étant donné que le gouvernement appliquerait ainsi un programme neutre sur le plan des recettes publiques, les marchés financiers n'auraient aucune raison de prendre des mesures contraires. Le gouvernement accomplirait quand même son objectif limité et légitime de susciter une hausse anticipée de la demande, dans le but d'accélérer la relance.

Au fait, la raison pour laquelle je pense qu'il est préférable de modifier temporairement la taxe de vente plutôt que l'impôt sur le revenu personnel, est que les variations temporaires des impôts personnels ont tendance à se répercuter sur l'épargne des particuliers. Autrement dit, cette épargne constitue une sorte de tampon et l'on n'obtient généralement pas de modification sensible du niveau global des dépenses de consommation. Pour ce qui est de la taxe de vente, plus le changement est temporaire, plus les gens ont tendance à y réagir rapidement pour profiter de l'incitation qui leur est offerte.

Je voudrais faire une remarque au sujet des politiques monétaires expansionnistes, puisque Lloyd les a évoquées. Il faut rappeler que le déficit actuel du gouvernement fédéral pour une seule année est à peu près égal à l'ensemble de notre masse monétaire, c'est-à-dire à la fois au total des billets en circulation et aux réserves des banques à charte. En fait, la masse monétaire constitue la dette principale de la banque centrale, sur laquelle repose notre système financier. Donc une monétarisation importante de notre déficit actuel, ne serait-ce que pour une seule année, provoquerait des pressions inflationnistes considérables puisqu'elle entraînerait une hausse spectaculaire de la masse monétaire nationale. Je suis donc d'accord avec Lloyd quand il dit que nous ne pouvons tout simplement pas nous sortir du problème grâce à l'expansion. Le déficit est un problème grave. Nous allons devoir nous serrer très sérieusement la ceinture. Je ne pense pas que la solution soit d'assouplir notre politique monétaire.

## [Text]

These are fairly bleak messages, as you've already remarked. Economics is often called the dismal science because economists so often seem to be bearers of bad tidings in this way. I wish I could report that many more options were available to the government to help stabilize the economy in the short run, but part of the trouble is that our ability to fine-tune the economy was fundamentally oversold back in the 1960s, and the profession is still working at trying to correct this mistake.

Another part of the problem too is, as I mentioned earlier, governments have run deficits during all phases of several recent business cycles and this series of mistakes has left us with far fewer degrees of freedom now. The sooner we accept these facts of life and act gradually to get the deficit under control, the smaller the long-run costs will be.

I offered that sequence of temporary changes in the GST as one of the only measures supported by mainstream economic analysis that can help nurture a current recovery without at the same time destroying a commitment to both deficit and inflation control.

It's partly because economists now have such modest expectations regarding our ability to stabilize the economy in the short run that we are shifting our attention more and more to the longer-term timeframe, hence the emphasis on education policy and so on, such as Lloyd was stressing. Economic policy can make a fundamental difference to our standard of living in the longer run, so we do need this increased emphasis on ways to stimulate productivity growth.

But getting more productivity so that workers can produce more can often lead to, of course, simply the need for fewer people to do the jobs. What we also have to try to do at the same time as we look in this longer-term timeframe is try to encourage institutional arrangements such that people take more of that higher standard of living in the form of shorter hours on the job so that there are enough jobs for everyone as this increased productivity takes place. Otherwise we'll simply have one sector of the community getting higher incomes and another sector of the community simply being those who make up that ever higher so-called acceptable level of unemployment in full equilibrium.

That's all I wanted to say on the first bill. We can talk back and forth now.

**The Chairman:** Mr. Soetens.

**Mr. Soetens:** I think you were here for all of Mr. Atkinson's presentation. I'd like to first ask you a couple of questions on your proposed tax cut. You suggest the GST is the one to work with, temporarily you say, for six months. You don't talk about how much. Would you care to narrow it down a little for me? Are you talking about a 1% cut from 7% to 6% or from 7% to 3% in order to see something out of it?

## [Translation]

Certes, les messages que je vous communique ainsi sont loin d'être radieux. On dit parfois que l'économie est une triste science, mais c'est sans doute parce que les économistes sont souvent porteurs de mauvaises nouvelles. J'aimerais pouvoir vous dire que le gouvernement a plus d'options pour tenter de stabiliser l'économie à court terme, mais notre problème vient en partie du fait que nous avons beaucoup trop cru dans les années soixante que nous étions capables d'ajuster précisément les leviers économiques, erreur que notre profession tente encore de corriger.

Le problème vient aussi, je l'ai déjà dit, du fait que les gouvernements ont eu des budgets déficitaires dans toutes les phases de plusieurs cycles économiques récents, erreur qui nous laisse beaucoup moins de latitude aujourd'hui pour nous en sortir. Plus nous accepterons vite ces réalités et commencerons à régler le problème de notre déficit, moins nous aurons à payer à long terme.

La méthode des changements temporaires du taux de la TPS que j'ai proposée n'est que l'une des mesures justifiées par l'analyse économique actuelle pour stimuler la relance sans détruire notre engagement à maîtriser à la fois le déficit et l'inflation.

C'est parce que les économistes sont maintenant beaucoup plus prudents quant à notre capacité à stabiliser l'économie à court terme que nous accordons de plus en plus d'attention aux phénomènes de longue durée, par exemple en mettant l'accent sur notre système d'éducation comme le faisait Lloyd. La politique économique peut infléchir de manière fondamentale notre niveau de vie à long terme, et nous devons donc mettre ainsi l'accent sur les méthodes qui nous permettront de stimuler la productivité.

Évidemment, rehausser la productivité, ce qui permet au travailleur de produire plus, risque aussi, bien souvent, de provoquer des baisses d'emploi. Ce que nous avons donc aussi tenté de faire, dans cet échéancier à long terme, c'est d'encourager l'adoption de diverses mesures institutionnelles pour permettre aux gens d'engranger cette augmentation du niveau de vie sous forme d'une réduction du temps de travail, de façon à offrir assez d'emplois pour tout le monde à mesure que la productivité augmente. Sinon, il y aura une partie de la société qui aura des revenus de plus en plus élevés, et une autre partie qui composera cette masse toujours de plus en plus élevée, et prétendument acceptable, de chômeurs dont on a besoin pour assurer le plein équilibre de l'économie.

Voilà tout ce que je voulais dire pour commencer. Nous pouvons maintenant engager la discussion.

**Le président:** Monsieur Soetens.

**M. Soetens:** Je crois comprendre que vous avez entendu le témoignage de M. Atkinson. Je voudrais d'abord vous poser quelques questions sur votre proposition de baisse de la taxe. Vous dites en effet qu'il faudrait baisser le taux de la TPS, à titre temporaire, par exemple pour six mois. Pourriez-vous cependant nous dire de combien devrait être la baisse? Parlez-vous de ramener la TPS de 7 p. 100 à 6 p. 100 par exemple, ou de 7 p. 100 à 3 p. 100?



[Texte]

[Traduction]

• 2135

**Prof. Scarth:** It's a real balancing act. If you make it too dramatic a reduction then the government looks like it is paying no attention to the notion of deficit control. And since you have to raise the GST down the road in the second half of the policy you have to announce that up front. Otherwise, as I say, you have blown it as far as any credibility is concerned that you are not just trying to spend your way out of the recession and paying no attention to controlling the deficit. The bigger the cuts you make in the first half, the bigger the raise you have to make in the second half.

I was thinking in fairly modest terms, like a one percentage point, because on big ticket items that is still a significant come-on for people if they have to replace their refrigerator or whatever relatively soon anyway. You might as well do those big ticket replacements during the timeframe when you can get the lower price.

**Mr. Soetens:** If we talk about six months, which I think is in your presentation, a 1% cut on \$16 billion in revenue is \$1.6 billion. Of course, you are only in there for half a year, so you are talking about \$800 million that you will put into the economy in six months and you will take \$800 million extra out in the second six months, if you accept those numbers. At the end of that one year where are we in the economy? What have we accomplished by encouraging some people to spend quicker than they might otherwise have done? What have we accomplished at the end of the year?

**Prof. Scarth:** My basic message is that there is not a heck of a lot you can do in the short run to manage a large decentralized economy, so those multipliers are small. If your general point is why do I suggest that when it won't really save that many jobs—

**Mr. Soetens:** But the multiplier you talked about was that a \$3 billion cut would yield you \$5 billion in expenditures. I am looking at it and I am saying I don't see a cut. I am seeing a juggling of the numbers. You have still taken the same amount of money out of the economy over the one year where, in the equation referenced here, you didn't take the same amount out; you took \$3 billion less out and your equation didn't say we'll take it back next year. What you are saying here is you'll let the consumer keep \$800 million for the first six months and we will take an extra \$800 million out the second six months so that at the end of the year we are even.

I am just curious what we have accomplished. Will we have at the end of that year an extra 10,000 people working because of that, or have we just simply made people feel better for six months and made them feel worse for the next six?

**Prof. Scarth:** There is a definite risk that all you have done is shifted the pain down the road six months. The only reason I am suggesting this is if people are just too frustrated with kind of waiting for the recovery of the U.S. economy to

**M. Scarth:** Il est difficile de trouver la juste mesure. Si la baisse est trop forte, le gouvernement donne l'impression qu'il abandonne toute idée de maîtriser le déficit. En outre, comme le deuxième volet de cette politique porte sur une nouvelle hausse de la TPS, il faut l'annoncer dès le départ. Sinon, comme je l'ai dit, on perd toute crédibilité car on donne l'impression que l'on essaye seulement de sortir de la récession en se moquant complètement du déficit. Plus la baisse est importante dans la première étape, plus la hausse le sera dans la deuxième.

Cela dit, j'envisageais une baisse relativement modeste, de l'ordre de 1 p. 100, ce qui constitue quand même une incitation notable sur les articles chers, par exemple sur un réfrigérateur. Si un ménage envisage de remplacer son réfrigérateur, il sera incité de le faire au moment où la TPS est plus basse, car cela lui coûtera beaucoup moins cher.

**M. Soetens:** Si l'on considère que la TPS produit 16 milliards de recettes par an, une baisse de 1 p. 100 représenterait 1,6 milliard. Comme ce serait une baisse de six mois seulement, on injecterait dans l'économie 800 millions de dollars en six mois, et on en retirerait 800 millions de dollars dans les six mois suivants. Au bout du compte, quel serait l'effet économique net de cette mesure. Qu'aurions-nous accompli en encourageant les gens à avancer de six mois des dépenses qu'ils auraient faites de toute façon?

**M. Scarth:** Mon message fondamental est qu'il n'y a pas grand chose que l'on puisse faire, à court terme, pour gérer une vaste économie décentralisée. Les effets de telles mesures sont donc minimes. Si vous me demandez pourquoi je formule une telle recommandation alors que l'effet ne sera probablement pas très important sur l'emploi...

**M. Soetens:** Mais, quand vous avez parlé des effets multiplicateurs, vous avez dit qu'une coupure de 3 milliards de dollars provoquerait près de 5 milliards de dollars de dépenses. Quand j'examine votre proposition, je ne vois pas vraiment de coupure, mais simplement une manipulation de chiffres. Sur l'année complète, votre proposition ne change strictement rien au montant d'argent qui circule dans l'économie. Dans votre premier exemple, vous injectiez 3 milliards de dollars dans l'économie mais vous ne les repreniez pas l'année suivante. Ce que vous nous dites maintenant, c'est que vous allez injecter 800 millions de dollars dans les six premiers mois pour les reprendre dans les six mois qui suivent. À la fin de l'année, le solde de l'opération sera nul.

Je voudrais donc savoir ce que l'on aura accompli en agissant ainsi. Aurons-nous en fin d'année 10 000 personnes qui auront trouvé un emploi à cause de cette manipulation, ou aurons-nous simplement rendu les gens un peu plus optimistes pendant six mois et un peu plus pessimistes pendant les six mois suivants?

**M. Scarth:** Il est évident que cette opération risque simplement de décaler le mal de six mois. La seule raison pour laquelle je l'ai formulée est que la population est peut-être tout simplement trop frustrée que l'on s'en remette à la

[Text]

drag ours along with it, and so on, and if your constituents are saying that's not good enough, you members of Parliament, we want you to do something to kind of speed it up a little, then this is the kind of thing that can bring some of those job recoveries forward six or nine months, whatever the details of the thing are.

Indeed, there is no kind of free lunch out of this. All the government has at its power in the short run like that is to change the timing. It doesn't create a whole bunch of jobs that wouldn't have been there otherwise, except to the extent that if firms are on the verge of thinking of closing down here and moving to the southern States or something, they might say gosh, I can't wait for the slow Canadian economy to turn around, but if they are going to prod it along and keep it going, then maybe that will get me through this difficult period and I'll stay, or something. There is probably a little net gain, but I am not pretending it is very big.

The proper goal of stabilization policy by the government is not to change permanently the size of the government sector vis-à-vis the private sector. It is just to try to change the timing of expenditures over the business cycle, to try to fill in the troughs and shave off some of the overheated demands in the up period. It is just deliberately a question of changing the timing.

**Mr. Soetens:** Another point that was raised earlier was this issue of unemployment. When it is suggested that with a 4% growth rate by the end of the century we might get unemployment down to 8%, do you concur with that, or do you think we can do better forgetting about whether we achieve 4%? Because there seemed to be some doubt in the previous presentation about whether we would hit 4%. I think the point was made that we need 4% to get unemployment down to 8% by the end of the decade. Do you agree with that?

• 2140

**Prof. Scarth:** Basically, yes. When you're forecasting that many years out, you're asking me to forecast U.S. government policy and whether we will have a lot of trade disputes and all kinds of things, which of course I'm not trained to do. But assuming those kinds of taffy-pulls go rough and readily the way they have in the past, yes. If you recall those 29 forecasters who were being talked about earlier, their mean estimate for the growth rate is 3%, not 4%.

I have rather pessimistic expectations about the unemployment rate, and I agree with Lloyd's reading of those various technical reports of the Bank of Canada and of other academics, that the best we could do on the unemployment rate, in getting it down before inflationary experience starts to become a serious worry, is to get it down to about 7.5%. Discouragingly, with our labour market institutions being less flexible than in the U.S., that sort of equilibrium unemployment rate is unfortunately noticeably higher.

[Translation]

relance de l'économie américaine pour provoquer la relance de l'économie canadienne. Si tel est le cas, et si vos électeurs vous disent que ça ne suffit pas, s'ils vous disent que vous devriez faire quelque chose pour mettre la main à la roue, la solution que je vous propose pourrait être utile pour avancer de six ou neuf mois certaines créations d'emplois.

Évidemment, on ne peut pas obtenir ce genre de gains sans assumer certains coûts. Tout ce que le gouvernement peut faire, à court terme, c'est d'agir un peu plus ou un peu moins tôt. En outre, cela ne va pas créer une quantité énorme de nouveaux emplois qui n'auraient pas été créés autrement, sauf dans la mesure où des entreprises qui sont sur le point de fermer leurs portes au Canada pour aller s'établir dans le sud des États-Unis ou ailleurs seront peut-être incitées à reporter leurs projets parce qu'elles verront que la relance risque de se manifester plus tôt. On réalisera, probablement un petit gain net, mais je ne prétends pas qu'il sera énorme.

Le but légitime d'une politique de stabilisation mise en oeuvre par le gouvernement n'est pas de modifier de manière permanente l'importance relative du secteur public par rapport au secteur privé. Il s'agit simplement d'avancer ou de reculer les dépenses à l'intérieur du cycle économique, pour essayer de combler un peu les creux de la demande et d'atténuer un peu les périodes de surchauffe. Il s'agit simplement de décalage délibéré dans le temps.

**M. Soetens:** On a aussi parlé tout à l'heure du chômage. Êtes-vous d'accord avec l'idée qu'un taux d'expansion de 4 p. 100 à la fin du siècle pourrait ramener le taux de chômage à 8 p. 100? Croyez-vous que nous avons une chance quelconque d'atteindre un taux d'expansion économique de 4 p. 100? Le témoin précédent semblait en effet douter que nous puissions y arriver. Or, j'ai cru comprendre que nous aurions besoin de 4 p. 100 pour ramener le chômage à 8 p. 100 à la fin de la décennie. Qu'en pensez-vous?

**M. Scarth:** En gros, je suis d'accord avec cette proposition. Cependant, pour faire des prévisions à très long terme, je devrais essayer de deviner ce que sera la politique économique du gouvernement américain, s'il y aura beaucoup de litiges commerciaux entre le Canada et les États-Unis, et beaucoup d'autres facteurs que je suis absolument incapable d'anticiper. Cela dit, si l'on estime que le contexte économique global restera le même, les chiffres que vous avancez sont sans doute assez acceptables. Souvenez-vous que les 29 «prophètes» dont nous parlions plus tôt envisageaient un taux d'expansion économique moyen de 3 p. 100 et non pas de 4 p. 100.

Je dois dire que je suis assez pessimiste quant au taux de chômage, et que je suis d'accord avec la manière dont Lloyd interprète les divers rapports techniques de la Banque du Canada et d'autres spécialistes, c'est-à-dire que le mieux que nous puissions espérer en matière de chômage est de revenir à environ 7,5 p. 100 avant que la relance de l'inflation ne devienne vraiment inquiétante. Étant donné que notre marché du travail est beaucoup moins souple que celui des États-Unis, le niveau d'équilibre de notre taux de chômage est malheureusement sensiblement plus élevé.



[Texte]

**Mr. Soetens:** But since this forecast says in order to get it to 8% we need 4%, what we're hearing is certainly that in the near term we're not going to get 4%, we're going to get 3%, give or take. We're certainly not going to be at 8% at the end of the decade. What causes us to be at 8% and the U.S. to be at 5%, or whatever that equation is? We're 3% or 4% away from them. How do we narrow that gap?

**Prof. Scarth:** It's some of the structural policies that come out of what Lloyd was saying earlier. The studies show that the differences in our unemployment insurance system vis-à-vis the Americans count for about one-third of the spread between unemployment rates. The extra dependency of so much of our economy on primary commodities and the big swings that go on in those commodity markets introduce a lot more instability.

**Mr. Soetens:** You're talking about lumber and grain and iron ore and all those things that we would... natural resource type products.

**Prof. Scarth:** Yes. If a country is pretty homogeneous in terms of its kinds of economic activity, then you can use the exchange rate as a kind of a buffer, a shock absorber, so the country doesn't get pushed around too heavily by disturbing economic events outside. Our country only has one exchange rate with the rest of the world, but it has very different regionally based economies and therefore that exchange rate can only perform its buffer role correctly, say, for one of the regions, and a lot of the frustration from the west over the years has been that exchange rate policy has been geared to help stabilize the Ontario economy at the expense of the more commodity-based regions. That's another main difference, I think.

**Mr. Soetens:** Before I ask my next question based on one of the economists we had before us last week who talked about debt as not being a problem, that in the 1950s or at the end of the 1940s our debt was more than—

**Mr. Langdon:** Mr. Chairman, on a point of order, if Mr. Soetens is going to refer continually to this testimony he supposedly heard the other day, I think it's appropriate that he get the testimony right. In fact, Mr. McCracken, to whom I think he's referring, at no stage suggested that the debt was not a problem, and at no stage suggested that we should simply reproduce the policies that we followed in the 1950s. He simply described what took place in the 1950s as an occasion in which we had a very high level of debt and we escaped from it, and he described some of the policies that took place. Frankly, Mr. Soeten's characterization of his testimony is quite grossly wrong.

**The Chairman:** If anybody wants to check, they'll be able to read the minutes and see what happened and what the text was last week. I'd like to leave that sleeping dog lie and just have questions here. It's getting late.

**Mr. Soetens:** I appreciate the comment, and I guess you and I will differ on what we heard.

[Traduction]

**M. Soetens:** Si je vous comprends bien, vous dites que nous n'allons certainement pas atteindre 4 p. 100 d'expansion économique à court terme, et que nous devrions même être heureux si nous arrivons à 3 p. 100. Autrement dit, nous n'arriverons certainement pas à ramener le chômage à 8 p. 100 à la fin de la décennie. Pouvez-vous cependant dire pourquoi nous devons accepter 8 p. 100 lorsque les États-Unis en sont à 5 p. 100? Qu'est-ce qui justifie cet écart de 3 p. 100 ou 4 p. 100 entre nos deux pays? Comment le réduire?

**M. Scarth:** Ce sont certaines des politiques structurelles dont Lloyd parlait plus tôt. Des études ont montré que les différences qui existent en matière d'assurance chômage expliquent environ un tiers de l'écart des taux de chômage entre nos deux pays. En outre, le fait que notre économie soit tellement plus tributaire des ressources naturelles, dont les marchés connaissent de fortes fluctuations, provoque beaucoup plus d'instabilité chez nous.

**M. Soetens:** Vous voulez parler ici du bois, des céréales, du minerai de fer, c'est-à-dire de toutes les ressources naturelles?

**M. Scarth:** Oui. Si l'activité économique d'un pays est assez homogène, on peut utiliser le taux de change comme sorte de tampon, ou d'amortisseur, pour atténuer les chocs économiques issus d'événements à l'étranger. Certes, nous n'avons qu'un seul taux de change avec le reste du monde, mais nous avons des économies régionales très différentes. De ce fait, le taux de change ne peut jouer correctement son rôle d'amortisseur que pour une région à la fois, et c'est pourquoi les provinces de l'ouest se plaignent depuis tellement longtemps du fait que notre politique de taux de change a surtout été destinée à aider l'économie ontarienne à se stabiliser aux dépens des régions plus tributaires des ressources naturelles. Voilà une autre différence importante entre le Canada et les États-Unis.

**M. Soetens:** Nous avons entendu la semaine dernière un économiste dire que la dette ne constitue pas du tout un problème, et qu'elle était beaucoup plus importante dans les années cinquante ou à la fin des années quarante...

**M. Langdon:** Un rappel au Règlement, monsieur le président. Si M. Soetens veut évoquer continuellement le témoignage qu'il a apparemment entendu l'autre jour, je pense qu'il devrait au moins le citer correctement. Puisque je crois qu'il parle de M. McCracken, je tiens à dire que celui-ci n'a aucunement dit que la dette ne constituait pas un problème, ni que nous devrions simplement reprendre les politiques qui ont été suivies dans les années cinquante. Il a simplement décrit la situation des années cinquante en disant que c'était une période où notre endettement était très élevé mais que nous avions réussi à en sortir, et il a décrit les politiques qui avaient été adoptées à cette fin. Franchement, la manière dont M. Soetens présente son témoignage est grossièrement inexacte.

**Le président:** Quiconque s'intéresse à cette question pourra lire le compte rendu de la séance et en juger lui-même. J'aimerais que l'on en reste là et que l'on reprenne les questions. Le temps passe vite.

**M. Soetens:** Je suppose que nous n'avons pas compris ce témoignage de la même façon.

[Text]

Canada got out of the problem it had in the 1950s, when we had a huge debt relative to the gross domestic product. We now have a huge debt, less on a percentage basis than it was in the late 1940s. Why do we need policies today different from what we needed then? For example, you are proposing a very tight fiscal policy in your submission to us. That was not the policy that was proposed last week.

• 2145

**Prof. Scarth:** I don't know what was proposed last week, but yes, I am proposing tough fiscal policy.

What we had in the 1950s and 1960s was a combination. It was a middle of the road course where, as I say, the government ran its fiscal affairs such that when there was a recession it properly allowed a deficit to emerge for a couple of years during that recession. After all, if you cut expenditures or raise taxes right when private demand is low, then you accentuate the recession. The government realized that it was proper to balance the budget over the timeframe of one business cycle rather than over any two-month interval or one year. Why pick an arbitrary unit of time when the meaningful unit of time is one business cycle?

That was a responsible fiscal policy in which we ran a surplus, roughly speaking, as often as we ran a deficit, so then the process of growth could whittle away at things. But if you run a deficit even during the boom times then you just get into this vicious circle of covering today's deficit not with the extra revenues collected more than you needed back in the last boom, but with more pieces of paper that say this is a promise to pay some more interest in the future.

We didn't do that, so I am only suggesting a tight fiscal policy for a relatively long period of time now because we chose, in other words, over the 1970s and 1980s to run a deficit for 20 years, and you will have to run a structural surplus for about 20 years to ever get it back. We didn't have to do that. You are right. That's a different policy from what we used during the 1950s and 1960s, because then we had the ups and downs all squished into the length of a business cycle rather than over a couple of decades for each half of it. But, in principle, it is the same policy of balancing over a longer timeframe.

**Mr. Soetens:** But we ended up after the war, towards the end of the 1940s, with a debt that was equal to our gross domestic product, if not slightly larger. In that next 5 to 10 years they embarked on some pretty heavy spending programs

[Translation]

Dans les années cinquante, le Canada connaissait un grave problème d'endettement par rapport à son produit intérieur brut, mais il a réussi à le régler. Aujourd'hui, nous avons un endettement énorme, mais sa proportion par rapport au PIB est moins élevée qu'à la fin des années quarante. Pourquoi devrions-nous adopter aujourd'hui des politiques différentes de celles qui ont réussi alors? Vous recommandez par exemple une politique fiscale très rigoureuse, mais ce n'est pas ce qu'on nous avait recommandé la semaine dernière.

**M. Scarth:** Je ne sais pas ce qu'on vous a recommandé la semaine dernière mais, c'est vrai, c'est ce que je propose moi-même.

Dans les années cinquante et soixante, nous avons adopté une politique mixte. Autrement dit, le gouvernement avait essayé de trouver un moyen terme. Il gérait sa fiscalité de manière à permettre l'apparition d'un déficit pendant quelques années lorsque l'économie entrait en récession. Après tout, si vous réduisez les dépenses ou augmentez les impôts au moment même où la demande privée se contracte, vous accentuez la récession. Le gouvernement avait compris à l'époque qu'il était légitime d'assurer l'équilibre du budget sur l'ensemble d'un même cycle économique, plutôt que tous les deux mois ou tous les ans. Pourquoi se fixer un objectif arbitraire dans le temps lorsque l'unité de référence est le cycle économique?

Cette politique fiscale était tout à fait cohérente dans la mesure où nous avions, en règle générale, aussi souvent un excédent budgétaire qu'un déficit, ce qui permettait à la croissance d'avancer cahin-caha. Par contre, si vous acceptez un déficit même en période d'expansion économique, vous entrez dans un cercle vicieux puisque vous êtes obligé de financer le déficit d'aujourd'hui non pas avec les recettes fiscales supplémentaires que vous auriez pu encaisser durant la dernière période d'expansion économique mais avec de nouveaux bouts de papier qui promettent simplement de payer encore plus d'intérêt à l'avenir.

Ce n'est pas ce que l'on faisait dans les années cinquante, et je recommande simplement une politique fiscale rigoureuse pour une période relativement longue parce que nous avons choisi d'accepter un budget déficitaire pendant 20 ans, dans les années soixante-dix et quatre-vingt et que nous devrions en théorie nous retrouver avec un excédent structurel pendant 20 ans pour corriger la situation. C'est vrai, nous n'étions pas obligés d'agir comme cela. Nous avons adopté une politique différente de celles que nous avons mis en oeuvre dans les années cinquante et soixante, parce que nous avions alors des hauts et des bas qui s'annulaient en quelque sorte à l'intérieur d'un même cycle économique au lieu de s'étaler sur plusieurs décennies. En principe, cependant, c'est la même politique d'équilibre, mais sur un échancier plus long.

**M. Soetens:** Mais, à la fin de la guerre, vers la fin des années quarante, nous nous sommes retrouvés avec une dette égale à notre produit intérieur brut, voire un peu plus élevée. Dans les cinq ou dix années qui ont suivi, il y a eu des



[Texte]

and at the end of that, after 15 years, the debt, or whatever, was on its way down. Here we are after 20 years of big spending, or big deficits, which I guess, in fairness, are the result of spending, and it will be five years before we get rid of the deficit, if not longer than that, based on any reasonable projections. Can we afford it?

**Prof. Scarth:** Can we afford to whittle this deficit down, or debt down?

**Mr. Soetens:** Can we afford to take another five years, or eight years, which is probably more realistic?

**Prof. Scarth:** Yes. I think it is a longer timeframe than that simulation Lloyd presented, but it is a question of what are the options? If we don't do that, the costs are literally. . . In one of those things where you are riding a vicious circle, the longer you take to decide to do something about it the bigger the costs you are facing to do it.

Yes, the costs are very large, but the costs of not solving it for another five years and then looking at it in the face will be all the more imponderable and eventually the income standards. . . Once our country achieved essentially just a zero credit worthiness in the rest of the world, the depreciation in our currency would be so dramatic that what we'd have to pay in terms of hours of labour to get any goods from the rest of the world would become so expensive that our standard of living would be dramatically lower. The costs down the road will simply be a lot higher than the costs are now, and that is still recongnizing that the costs now are very large.

Another thing, by the way, that was different back in the late 1940s and so on was all the war bonds and things that sort of forced saving. One of the things that happens during a war is that people earn income, but there are no goods to buy because they make things that go over and get blown up. There is a tremendous buying power left.

When firms wanted to expand plant and equipment in the post-war years, there wasn't this notion of having to compete with government to get a limited quantity of savings to finance all these big projects. There were bundles of savings waiting to be used. That was a starting position that was much more enviable than the one we are in now.

**Mrs. Marleau:** There is one thing that no one ever factors into any of these studies and I would like to know if you thought of this. I realize that there is a debt problem and all of the other associated problems that come with it. One of the things we've done here at the federal level in our guise of bringing down the deficit is that we've off-loaded onto other levels of government. In the mean time, ours really hasn't come down either, but theirs has gone up considerably. The problem compounds itself, and now we're facing massive unemployment. We're also facing an infrastructure across the country which is really deteriorating.

[Traduction]

programmes de dépenses assez importants mais, au bout d'une quinzaine d'années, notre endettement avait beaucoup baissé. Aujourd'hui, après une vingtaine d'années de lourdes dépenses, et de gros déficits, il semble raisonnable de penser qu'il faudra attendre encore cinq ans avant de se débarrasser du déficit, et peut-être même un peu plus. En avons-nous les moyens?

**M. Scarth:** Avons-nous les moyens de quoi? De liquider le déficit ou la dette?

**M. Soetens:** Avons-nous les moyens d'attendre encore cinq ans, ou huit ans, ce qui est probablement plus réaliste?

**M. Scarth:** Oui, je crois que vous avez raison d'envisager un échancier plus long que celui proposé par Lloyd. Quoi qu'il en soit, la question est de savoir quelles sont nos options. Si, nous ne nous engageons pas dans cette voie, les coûts seront littéralement. . . Le problème auquel on fait face dans ce genre de cercle vicieux, c'est que, plus on attend pour réagir, plus cela coûte cher.

Oui, les coûts sont très élevés, mais les coûts d'attendre encore cinq ans pour agir le seront encore beaucoup plus, et ils seront beaucoup plus impondérables. Lorsque notre pays aura atteint un taux nul de solvabilité aux yeux du reste du monde, la dévalorisation de notre monnaie sera tellement brutale que ce que nous devons payer, en heures de travail, pour acheter des marchandises au reste du monde sera tellement élevé que notre niveau niveau de vie s'effondrera. Il n'y a pas d'échappatoire: les coûts à long terme seront beaucoup plus élevés que ceux d'aujourd'hui, et je dis cela en sachant pertinemment que ceux d'aujourd'hui sont déjà énormes.

Une autre chose qui était différente dans les années quarante, c'est qu'il y avait les obligations de guerre et d'autres formes d'épargne forcée. Ce qui arrive pendant la guerre, c'est que les gens gagnent un revenu mais qu'ils n'ont pas de marchandise à acheter parce que ce que fabrique l'économie ne tarde pas à être détruit. Cela crée donc un pouvoir d'achat résiduel considérable.

Quand les entreprises ont voulu construire de nouvelles usines et acheter du matériel dans les années d'après guerre, elles n'étaient pas obligées de faire concurrence au gouvernement pour avoir accès à une épargne limitée. Il y avait beaucoup d'épargnes pouvant être utilisées. La situation était donc beaucoup plus enviable qu'aujourd'hui.

**Mme Marleau:** Je voudrais évoquer un problème que personne ne semble jamais intégrer dans les études économiques, en vous demandant si vous y avez pensé. Je sais bien que le problème de la dette est important, et qu'il y a aussi beaucoup d'autres problèmes qui en découlent. L'une des choses qu'a faites le gouvernement fédéral pour faire croire qu'il réduisait le déficit a été de se débarrasser d'une partie de sa dette sur les autres paliers de gouvernement. Entre temps, notre déficit n'a pas vraiment baissé, mais le leur a explosé. Le problème ne fait donc que s'aggraver et nous faisons maintenant face à un chômage massif. Nous nous retrouvons également avec une infrastructure nationale en pleine déconfiture.

[Text]

[Translation]

• 2150

You don't suggest any kind of government intervention to create jobs, but have you considered the effect of reallocating some moneys to create jobs, to build the kinds of infrastructures that are very much needed and which will have some very long-term benefits in the country and in the economy?

If you're sitting at home collecting unemployment insurance or welfare payments, you're not working, you're not contributing, and things around you are falling apart. If you're out there at least building something, you have the added cost today of the materials, but down the line you're much better off because your communications and your transportation are in better condition. Have you actually thought of these things in terms of helping us in the short term and at the same time contributing long term?

**Prof. Scarth:** I think that's an excellent idea that was mentioned before, the so-called peace dividend, and so on. It would be very useful to take a lot of that money and rather than just unemploy all the soldiers and employ other people, employ some of the soldiers directly, getting them involved in the infrastructure-type investments. We're facing a big enough problem that I would agree with you and say—

**Mrs. Marleau:** That might imply some additional costs, because obviously materials are costly, but if you wait 10 or 15 years down the line it may be even more costly to do the work that you should have done today.

**Prof. Scarth:** To take this example of using soldiers to fix up roads or something, the army is buying materials anyway, and so I think you're actually overestimating the costs. They're spending all that money on the military in some fashion.

**Mrs. Marleau:** You're talking about the U.S. right now. We don't have the kinds of military spending as a proportion of our gross domestic product that they do.

**Prof. Scarth:** We're facing enough of a problem that we could justifiably say to our allies that we have to take some of our resources away from them. We're cutting down on foreign aid and so on much more dramatically than we are on the military. This is getting into personal preference rather than economic science, but it doesn't seem to me outrageous to get a bit bold and say sorry, allies, we just have to do this because we have to do something about our infrastructure and our jobs.

**Mrs. Marleau:** And in the short term.

**Prof. Scarth:** Given that we're going to spend most of that money anyway, that fits into this schematic of not having to trade off the deficit to do that. I think that's a good idea.

**Mrs. Marleau:** If you can get it done, yes.

**Prof. Scarth:** But there's real inertia in the bureaucracy of it all, to get those resources shifted over.

Vous ne recommandez pas d'intervention gouvernementale pour créer des emplois, mais croyez-vous qu'il serait possible de réaffecter certains budgets pour construire ou réparer notre infrastructure, ce qui aurait des effets bénéfiques à très long terme pour le pays et pour l'économie, et qui créerait en même temps de l'emploi.

Quelqu'un qui reste chez lui à attendre son chèque d'assurance-chômage ou de bien-être social ne travaille pas, ne contribue pas à l'économie et, en même temps, le monde qui l'entoure s'effondre. Au moins, si le gouvernement construit quelque chose, cela entraîne peut-être des coûts supplémentaires pour les matériaux, mais, en fin de compte, cela sera bien meilleur car on aura amélioré le réseau de communications et de transport. Avez-vous envisagé de telles solutions pour nous aider à court terme, mais aussi tout en nous aidant à long terme?

**M. Scarth:** Je crois que c'est là une excellente idée, qui a déjà été évoquée dans le cadre du dividende de la paix, par exemple. Il serait très utile, au lieu de mettre les soldats au chômage et d'employer d'autres personnes, d'employer directement certains des soldats pour les faire participer à la construction de certaines infrastructures. Nous faisons face à un problème suffisamment grave pour que je convienne avec vous que...

**Mme Marleau:** Évidemment, il faudrait assumer certains coûts supplémentaires dès maintenant, car les matériaux ne sont pas gratuits, mais le travail risquerait de coûter encore plus cher si on devait attendre dix ou 15 ans pour l'entreprendre.

**M. Scarth:** Si on reprend l'exemple des soldats que l'on utiliserait pour réparer des routes, par exemple, il faut réaliser aussi que l'Armée achète déjà certains équipements, ce qui veut dire que les coûts ne seraient probablement pas aussi élevés que vous le pensez. Il y a beaucoup de dépenses militaires qui pourraient être réorientées de cette manière.

**Mme Marleau:** Quand vous dites cela, vous pensez aux États-Unis. Au Canada, nos dépenses militaires sont beaucoup moins élevées par rapport à notre produit intérieur brut.

**M. Scarth:** Notre problème est suffisamment grave pour nous permettre de dire à nos alliés que nous devons réduire sensiblement nos dépenses militaires. De fait, nous réduisons déjà notre aide étrangère, et de manière beaucoup plus marquée que nos dépenses militaires. Évidemment, c'est plus là une question de préférence personnelle que de sciences économiques, mais il ne me paraît pas extravagant d'oser dire à nos alliés que nous devons tout simplement agir de cette manière parce qu'il est essentiel que nous nous occupions de notre infrastructure et de nos emplois.

**Mme Marleau:** Et que nous le fassions tout de suite.

**M. Scarth:** De toute façon, puisque la majeure partie de cet argent devrait être dépensée d'une autre manière, cette réorientation de dépenses n'aggraverait pas le déficit. Je pense que c'est une bonne idée.

**Mme Marleau:** Si on peut la mettre en oeuvre.

**M. Scarth:** En effet, il y a tellement d'inertie dans la bureaucratie qu'il est très difficile de procéder à ces réaffectations de ressources.



[Texte]

**Mrs. Marleau:** These people will then pay income tax and there's a spin-off effect down the line, even though it might be a little costlier up front. I say this because you've said consistently that you cannot allow the deficit to increase.

**Prof. Scarth:** I'm saying that it will increase. One of the reasons why it keeps getting worse, even though for all eight years of the current government's life, each budget has been a tight one trying to control the deficit, is that it hasn't changed the general fact of life that on average interest rates exceed the growth rate of GDP, so that if you just cut spending in a once-for-all way today, then yes, that gets the deficit down a bit, but then you're just on that treadmill where it's going to widen again as time inexorably churns along.

That's why Lloyd is arguing that the expenditure cuts have to be relative to the growth rate, so that they're ongoing every year. It's a very punitive fiscal policy.

**Mrs. Marleau:** It's also a thing to redirect your dollars, but you also have to get the other levels of government onside. You have to involve them as well in redirecting their spending.

**Prof. Scarth:** I agree.

**Mrs. Marleau:** One level of government cannot cure the deficit completely, if the other levels are increasing by the same proportion what we're decreasing. We're no further ahead. We're a lot worse off, or at least we're still badly off.

**Prof. Scarth:** Yes.

I think it was talked of earlier that we envy the countries that have good labour-management cooperation, the countries that have good government business cooperation. What we also need in this country is more government with government cooperation on this, because every year we wait to get it the more water slips through the dike.

• 2155

**Mr. Thompson:** One of the things we are hearing tonight, and I think most of us would agree it is probably the most alarming and discouraging of everything that we have heard, is that despite the fact that we could expect 3% growth in the economy this year there will be no increase in jobs, and there will be no significant decrease in the unemployment number. Where does the answer lie?

It gets to be such a complicated equation that I am not sure we can even explain ourselves, but one of the things that has been suggested this evening is that if that number goes beyond 3% and gets up in the area of 4% or higher, then we can expect a decrease in unemployment, with more Canadian working. What do you see in that regard? Is there an answer for us, or if we do get into this 3% growth for the next number of years are we in a stagnant position in relation to unemployment?

[Traduction]

**Mme Marleau:** Un autre avantage d'une telle mesure est que les gens qui auraient ainsi un emploi paieraient de l'impôt sur le revenu, même si le programme devait coûter un peu plus cher au départ. Je dis cela parce que vous avez beaucoup insisté sur le fait qu'on ne peut accepter aucune augmentation du déficit.

**M. Scarth:** Je dis simplement que le déficit va augmenter. L'une des raisons pour lesquelles il augmente constamment, même si le gouvernement actuel vient de passer huit ans à présenter des budgets serrés pour essayer de le contrôler, c'est que rien n'a changé la réalité fondamentale que les taux d'intérêt sont en moyenne supérieurs aux taux de croissance du PIB. De ce fait, même si vous réduisez vos dépenses d'un seul coup aujourd'hui, ce qui permet de comprimer un peu le déficit, vous n'en restez pas moins embarqués sur ce tapis roulant qui va inexorablement continuer à le faire augmenter, année après année.

Voilà pourquoi Lloyd affirme que les réductions de dépenses doivent être proportionnelles au taux d'expansion, pour pouvoir être maintenues année après année. Cela représente cependant une potion fiscale très amère.

**Mme Marleau:** De plus, il ne suffit pas de réorienter nos propres dépenses, il faut coordonner cela avec les autres paliers de gouvernement. Autrement dit, il faut les amener eux aussi à agir dans le même sens.

**M. Scarth:** Je suis d'accord.

**Mme Marleau:** Le déficit ne peut pas être réglé totalement par un seul palier de gouvernement. Autrement dit, il ne faut pas que les autres paliers de gouvernement laissent leur déficit augmenter au moment où le gouvernement fédéral réduit le sien. Cela ne nous fait pas du tout avancer, et il est même probable que cela empire la situation. En tout cas, cela ne nous fait faire aucun progrès.

**M. Scarth:** C'est vrai.

On disait tout à l'heure que nous envions les pays qui ont de bonnes relations patronales-syndicales, et de bonnes relations entre les gouvernements et les entreprises. Chez nous, il est également indispensable d'avoir de bonnes relations de gouvernement à gouvernement, car toute année perdue pour réduire notre déficit constitue une perte nette à long terme.

**M. Thompson:** On a répété plusieurs fois ce soir, et c'est probablement ce qui est le plus inquiétant et le plus décourageant, qu'il n'y aura pas d'augmentation du nombre d'emplois ni de baisse notable du chômage, même si nous pouvons nous attendre à un taux d'expansion de 3 p. 100 de notre économie cette année. Quelle est donc la solution?

L'équation me semble tellement compliquée que je ne suis pas sûr que nous puissions la comprendre. Quoi qu'il en soit, on a dit aussi tout à l'heure que si nous arrivions à atteindre 4 p. 100 d'expansion, ou plus, il y aurait probablement une baisse du chômage. Qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'un taux d'expansion de 3 p. 100 pendant plusieurs années nous impose sensiblement le même taux de chômage qu'aujourd'hui?

[Text]

**Prof. Scarth:** The discouragement is a little exaggerated in the short run compared to the long run in that when you are coming out of a recession one of the reasons why the unemployment rate sort of stays high for a discouragingly long time, even though output is growing decently in the economy, is that companies have another way of physically accomplishing that higher output without actually re-employing some men and women, and that is just bringing people back to the normal number of hours per week. Lots of companies take away a shift but don't actually fire people, so that's how you can physically have a recovery but no new jobs.

After that avenue is used up there is still another slippage that I refer to in the notes, and that is the so-called discouraged worker effect. During a prolonged recession some people don't bother looking for work any more because there is no chance of finding a job, so they are not listed as unemployed at all. They are simply listed along with full-time retirees, full-time students and so on, people who are apparently happily not in the labour force. But of course those people are not happily not in the labour force. They are just very discouraged.

As the recovery proceeds, they see a better chance of getting a job, and they start asking for one again and, lo and behold, the monthly survey calls them unemployed again, which is what they should have been called all along anyway. Once the recovery has completed its start and we are moving along with pretty good growth for a couple of years, then there will not be a whole bunch more of those discouraged workers still coming out of the woodwork.

You are looking at it in the most depressing timeframe right now, but for the longer run I alluded to something that we really have to give more thought to, and that is when you think of all the vast productivity increases that went on, say, since 1860 or so up to about 1950, vast increases in productivity, vast increases in living standard, the average hours worked decreased from something like 65 hours a week to about 40 hours a week.

We have continued to have productivity growth, but average hours per week have not continued to fall much since World War II. Therefore the way the economy, or society, is accepting this increased productivity is simply jettisoning some workers because we don't need them any more to get all that output. Previously everyone was jettisoning some of their hours by just taking more leisure, but now since individuals who have a job don't want to take any more leisure it seems, that's pushing the burden off onto that subset who are left in a somewhat chronically unemployed position.

[Translation]

**M. Scarth:** Le découragement que vous évoquez est un peu exagéré à court terme par rapport au long terme. En effet, l'une des raisons pour lesquelles le taux de chômage reste relativement élevé pendant une période assez longue, et qui paraît fort décourageante, au moment où l'on sort d'une récession est que les entreprises peuvent à ce moment-là accroître leur production sans lancer de vastes programmes d'embauche. Elles ont en effet une autre solution, qui consiste simplement à augmenter le nombre d'heures de travail hebdomadaires de chaque employé. En récession, bon nombre d'entreprises réduisent les heures de travail de leur personnel sans nécessairement mettre des travailleurs à pied, ce qui veut dire que l'on peut ensuite avoir une relance économique réelle sans véritable création d'emplois.

Lorsque cette solution est épuisée, il y a un autre phénomène qui freine la création d'emplois, comme je l'indique dans mes notes, c'est le découragement des travailleurs. Pendant une récession prolongée, certaines personnes ne cherchent même plus de travail parce qu'elles savent qu'elles n'ont aucune chance d'en trouver. De ce fait, elles ne figurent même plus sur les listes de chômage. Elles sont simplement assimilées aux retraités, aux étudiants, c'est-à-dire à des gens qui sont apparemment tout à fait heureux de ne pas faire partie de la population active. Évidemment, les personnes dont je parle sont loin d'être heureuses de leur sort. Elles sont tout simplement trop découragées.

À mesure que la relance se concrétise, elles voient qu'elles ont de meilleures chances de trouver un travail et elles recommencent donc à en chercher. Évidemment, d'un seul coup, elles réapparaissent dans les statistiques du chômage, qu'elles n'auraient d'ailleurs jamais dû quitter. Lorsque la relance sera confirmée et que nous aurons eu un taux d'expansion satisfaisant pendant quelques années, il n'y aura plus beaucoup de ces travailleurs découragés qui réapparaîtront sur le marché du travail.

Autrement dit, la période actuelle est probablement la plus décourageante à ce chapitre. À long terme, cependant, il y a un phénomène sur lequel nous devrions nous pencher beaucoup plus sérieusement, comme je l'ai dit plus tôt, c'est la réduction des heures de travail. Songez aux gains de productivité énormes qui ont été réalisés entre 1860 et environ 1950, gains qui se sont accompagnés d'une hausse considérable du niveau de vie, et vous verrez que la semaine de travail moyenne est alors passée d'approximativement 65 heures à environ 40 heures.

Nous avons continué à faire des gains de productivité depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mais la semaine de travail moyenne n'a plus guère diminué. Cela veut dire que l'économie, ou la société, accepte de faire ces gains de productivité en jetant tout simplement par-dessus bord certains travailleurs dont elle n'a plus besoin pour obtenir le même niveau de production. Auparavant, tout le monde jetait par-dessus bord quelques heures de travail pour avoir plus de temps libre. Aujourd'hui, puisque les personnes qui ont un emploi ne semblent pas réclamer plus de temps libre, le fardeau des gains de productivité est assumé par le groupe des personnes qui sont en situation de chômage relativement chronique.



[Texte]

I think we need not only the increased education and apprenticeship-type programs and so on that are talked about in the countries we envy, but also an increased acceptance of some government initiatives to try to stimulate more in the general category of things called job-sharing, where we have to take more of our increased standard of living in leisure. Otherwise we are going to make it very hard to get the unemployment rate down. That's all there is to it. That's how we solved it in many decades in the past.

**Mr. Thompson:** Just shifting gears somewhat, in terms of what you see happening in the United States maybe you can compare that to what you see happening in Canada. One of the things they are suggesting in the United States, and I guess the President is considering it, is a stimulus package. I think the number they are using down there now is a stimulus package in the order of \$30 billion, which would amount to about one-half of one percent of the total American economy, their gross domestic product, which some are suggesting is such a small number in relation to the size of their economy that it would have virtually no impact at all. They're suggesting that if they did in fact do that, at the end of the day there could be an additional 250,000 jobs out of it, but those 250,000 just keep pace with the arrival of 100,000 new job-seekers in the marketplace. In other words, there are 100,000 showing up in the American marketplace every month, and that would absorb just two and a half months of new job-seekers. If we're comparing the American situation to the Canadian situation, you could just reduce that number by one-tenth.

• 2200

Most economists suggest that Canada is going to lead the G-7 this year in terms of growth, although at first glance it appears as if the American economy has probably taken off a little bit stronger than ours. How do we fit that into what happens over there? How dependent are we on a miraculous recovery in the United States? Are you of the belief that this small injection of borrowed money into the American economy might be just the thing that should happen here?

**Prof. Scarth:** I actually checked the little numerical example I gave in my opening remarks in terms of that much of a spending increase and how many jobs are created. Those numbers map perfectly into the numbers that are quoted in the American plan. I was kind of reassured to see that what I was referring to as a consensus is precisely what... In other words, the analysts in the Clinton administration, which some people would describe as a more interventionist-oriented kind of administration than our current government, are not pretending that what they're proposing there is going to solve any more of their unemployment rate than my numerical example suggested. I think that betokens the consensus that there is in the economic profession. There are too many jokes about economists, for example, that when there are ten economists in a room there are always eleven opinions given, and so on. I think there's actually more agreement among economists than some people are aware of.

[Traduction]

À mes yeux, nous avons besoin non seulement de meilleurs programmes d'éducation et d'apprentissage, semblables à ceux des pays que nous envions, mais il faut aussi que les gouvernements soient de plus en plus prêts à prendre des mesures comme le partage des postes pour favoriser une autre forme d'augmentation du niveau de vie, c'est-à-dire le temps libre. Sinon, il nous sera toujours très difficile de faire baisser le chômage. Il n'y a pas d'autre solution, et c'est comme cela que nous avons réglé le problème à plusieurs reprises par le passé.

**M. Thompson:** Je voudrais maintenant vous demander de comparer la situation entre les États-Unis et le Canada. On parle beaucoup aux États-Unis du plan de relance auquel songe le nouveau président. Si je comprends bien, on parle là-bas d'injecter environ 30 milliards de dollars dans l'économie, ce qui représenterait environ 0,5 p. 100 du produit intérieur brut américain. Or, certains analystes estiment qu'un investissement aussi minime n'aura quasiment aucune incidence sur la relance. Selon certaines estimations, cela pourrait créer environ 250 000 nouveaux emplois, mais il faut savoir qu'il y a environ 100 000 nouveaux demandeurs d'emploi chaque mois sur le marché américain. Autrement dit, le nombre de nouveaux emplois qui seraient créés représenterait à peine deux mois et demi de nouveaux demandeurs d'emploi. Si on fait le même calcul pour le Canada, il suffit de prendre le dixième de ces chiffres.

La plupart des économistes semblent dire que le Canada sera en tête des pays du G-7 cette année sur le plan de la croissance, même s'il semble à première vue que le décollage de l'économie américaine soit probablement plus fort que le nôtre. Quelles conclusions tirez-vous de tout cela? Sommes-nous tellement tributaires d'une relance miraculeuse des États-Unis? Croyez-vous que nous devrions envisager aussi d'injecter un peu d'argent dans notre économie, comme le font les Américains, en faisant appel à l'emprunt?

**M. Scarth:** Je viens de vérifier les chiffres que j'avais donnés dans mes remarques préliminaires, en ce qui concerne la création d'emplois et l'augmentation des dépenses. Ces chiffres sont tout à fait conformes à ceux que vous évoquez pour les États-Unis. Je suis rassuré de voir que je ne me trompais pas quand je parlais de consensus. Cela dit, on voit que l'administration Clinton, que d'aucuns disent plus interventionniste que notre propre gouvernement, ne prétend pas que son plan de relance va avoir sur le chômage un effet plus marqué que celui que j'envisageais dans mon exemple numérique. Cela témoigne bien du consensus qui existe parmi les économistes. Et cela permet aussi de désamorcer les nombreuses plaisanteries que l'on fait à notre sujet, par exemple quand on dit que si on interroge 10 économistes, on reçoit toujours 11 opinions différentes. En fait, je crois que nous sommes plus souvent d'accord qu'on ne le dit.

[Text]

Yes, to respond to the first part of your remarks, what's being touted there is something that will not do a heck of a lot, but the American economy is poised and is already starting its recovery. When you think of Europe, Japan, and North America generally speaking, yes I think you're right. All the main forecasters say that North America will be doing pretty well relatively speaking in terms of growth of output.

When you think of the fact that we export between 25% and 30% of our output that we produce, and that a little over 80% of that goes to the United States, then you see that a noticeable recovery in the United States is the equivalent of a way bigger fiscal policy than what we could ever dream of doing to our own economy. That's why I think it makes broad sense, just like the numbers you were giving, 1% of the whole GNP. Our deficit keeps our government from giving anything like that kind of stimulus, so it is true that we are very heavily dependent on their recovery to pull us along.

**Mr. Thompson:** Are you advocating stay the course in Canada for debt reduction?

**Prof. Scarth:** Broadly speaking, yes, I'm supporting the stay-the-course idea.

**Mr. Thompson:** Debt reduction, price stability, etc.?

**Prof. Scarth:** Yes. I think having got into this mess for so long the only way of getting out of it without causing a lot of hardship for a lot of people is to take a long time to get out of it. If we take the cold turkey approach, it's really going to hurt a lot of people. The difficulty is when the government has gone on for this many years conducting, quite frankly, an irresponsible fiscal policy of always spending beyond its means, even in the boom phases of the cycle. Then we have great difficulty being credible with the financial community. Right?

If we say we do not want to solve our deficit problem too quickly because of the hardship, so we're just going to whittle at it gradually, and if we had a track record that said when they say that they're committed to long-run control, we can believe them, that would be okay. But since we haven't that track record we do have to get more cold turkeyish then we would 10 years from now. In other words, you pay me now or you pay me later, and since we haven't been paying for a long time, I'm sorry to say the dismal science says we have to pay sometime, and I guess it's coming now.

• 2205

That's why I suggested doing anything that we can now, even minimal things, to support consumer confidence and so on, to try to take some bite out of this very bitter pill, like shuffling the GST through time and so on. While quantitatively speaking they may not be tremendous, they will help people's mood, and the government is not so tough-minded that it's going to sacrifice a cohort of workers just coming out of school.

[Translation]

Quoi qu'il en soit, pour revenir à vos remarques, le plan de relance américain n'aura sans doute pas d'effet extraordinaire sur l'emploi. De toute façon, l'économie américaine a déjà entamé sa relance. Pour ce qui est, en général, de l'Europe, du Japon et de l'Amérique du Nord, je crois que vous avez raison. Les principaux conjoncturistes s'entendent pour dire que l'Amérique du Nord s'en sortira relativement mieux que les autres sur le plan économique.

En outre, si on songe que nous exportons de 25 p. 100 à 30 p. 100 de notre production, et qu'un peu plus de 80 p. 100 de nos exportations sont destinées aux États-Unis, il est clair qu'une solide relance aux États-Unis aurait beaucoup plus d'effet bénéfique pour nous que toute stimulation fiscale que nous pourrions jamais envisager. Voilà pourquoi je pense que les chiffres que vous donniez sont assez exacts, en tout cas quand vous parliez d'environ 1 p. 100 de notre PIB. À cause de notre déficit, notre gouvernement ne peut aucunement envisager ce genre de stimulation économique et cela nous rend donc d'autant plus tributaires de la relance américaine.

**M. Thompson:** Croyez-vous que le Canada devrait maintenir le cap en ce qui concerne la réduction de sa dette?

**M. Scarth:** Dans l'ensemble, oui.

**M. Thompson:** Réduction de la dette, stabilité des prix, etc.?

**M. Scarth:** Oui. Comme il y a tellement longtemps que nous sommes entrés dans ce cycle infernal, la seule solution pour en sortir sans causer beaucoup de difficulté à beaucoup de gens est de ne pas agir trop brutalement. Si nous voulons régler nos problèmes d'un seul coup, nous allons causer des difficultés énormes à beaucoup de monde. Le problème, quand le gouvernement qui se comporte de manière aussi irresponsable, sur le plan fiscal, pendant aussi longtemps, en dépensant toujours plus que ses moyens, même pendant les périodes d'expansion, c'est qu'il est très difficile d'être crédible auprès des milieux financiers.

Si nous affirmons que nous ne voulons pas résoudre notre problème de déficit trop rapidement pour ne pas causer trop de difficultés, nous serions probablement plus crédibles si nous avions prouvé dans le passé que nous étions capables de respecter ce genre d'engagement à long terme. Comme ce n'est pas le cas, nous allons devoir agir plus brutalement que nous aurions dû le faire il y a dix ans. Autrement dit, il faut un jour passer à la caisse et, comme il y a longtemps que nous ne l'avons pas fait, la triste science nous dit que le moment est venu de mettre la main au porte-monnaie.

Voilà pourquoi je recommande que nous fassions tout notre possible, même si c'est minime, pour conforter la confiance des consommateurs, par exemple en agissant en deux temps sur la TPS, car cela rendra la pilule un peu moins amère. Certes, sur le plan quantitatif, cela n'aura sans doute pas des effets considérables, mais cela rassurera la population et montrera que le gouvernement n'est quand même pas prêt à sacrifier tout une masse de jeunes qui sortent de l'école pour entrer sur le marché du travail.



[Texte]

**Mr. Thompson:** In relation to what you were saying earlier on responsibility or irresponsibilities of government in terms of debt reduction and managing the expense side, it was interesting that in Saturday's *Toronto Star* Mr. Mazankowski was speaking of the American experience and what they expect to do, because there's a group out there who actually buy into the government spending more money to buy our way out of this thing, as you know. I think it was intentional on the minister's part, and I can understand why he's saying it.

This is Mr. Mazankowski speaking:

They are talking about a longer-term deficit reduction program, while at the same time providing some stimulus to create renewed economic activity and jobs.

It is an interesting statement, isn't it? I think what's happening in the U.S. now is that Mr. Clinton is caught on a double-edged sword. If you go on the attack, that's fine, but there is also a group out there who want to see you throw something into the economy to jump-start the thing. They're approaching from both ends. That statement is quite interesting, and I think it outlines the dilemma that the U.S. government is caught in, knowing full well that it has to do something on this side but the other side is being pressured as well.

**Prof. Scarth:** Our government is in the same boat too. Because time only moves in one direction, that dilemma of trying to do something on both fronts is really accentuated. You can say here's my package policy: I'm going to spend more now to help us out of the current recession, and I'm going to really put the clamp on a few years down the road, because I really do care about the deficit. Since there are several years down the road in that policy, there may well be a change in government before you have to deliver on that half of the promise. With that package deal, while in principle it is a credible package as way of approaching both of those twin problems, there is the credibility problem. Given the life of a normal government, and so on, it doesn't wash.

That's why I've suggested that if you really want to try to have a little bit to say on both fronts it has to be in such a short timeframe of six or nine months on each half of it, so that it's credible when the government makes the offer, because it will still be very much around when it has to deliver on the tough side of the message.

**The Chairman:** Thank you, Professor Scarth. I think we've had a good opportunity to hear your suggestions. They are a little different from what we've heard before, in terms of the temporary nature or short-term nature of what you're suggesting. I would like to thank you for taking the time to come here tonight, to visit with us and bring us your thoughts. We appreciate it very much.

**Prof. Scarth:** Thank you for your attention.

**The Chairman:** The meeting is adjourned.

[Traduction]

**M. Thompson:** Vous avez parlé tout à l'heure des actions irresponsables de notre gouvernement, sur le plan de l'endettement et de la gestion des dépenses, et je pense que les déclarations de M. Mazankowski rapportées dans le *Toronto Star* de samedi au sujet de l'expérience américaine sont très intéressantes. Vous savez en effet que certains analystes américains croient vraiment que le gouvernement devrait dépenser plus pour sortir de la récession. Je pense que ce que disait M. Mazankowski à ce sujet était tout à fait délibéré, et je comprends pourquoi.

Voici ses propos:

Ils parlent d'un plan de réduction du déficit à plus long terme, tout en assurant une certaine stimulation pour relancer l'activité économique et la création d'emplois.

C'est une déclaration intéressante, n'est-ce pas? À mon sens, M. Clinton est aujourd'hui confronté à un terrible dilemme. Certains lui disent de faire preuve de mesure pour ne pas aggraver le déficit alors que d'autres lui demandent d'injecter de l'argent dans l'économie pour stimuler la relance. La déclaration de M. Mazankowski est très intéressante car elle reflète bien le dilemme auquel est confronté le gouvernement américain, et nous savons parfaitement que nous sommes en gros dans une situation semblable.

**M. Scarth:** En effet, notre gouvernement est dans le même bateau. Cela dit, comme on ne peut jamais faire marche arrière, le dilemme ne fait que s'accroître avec le temps. Le gouvernement peut dire qu'il va dépenser un peu plus aujourd'hui pour nous aider à sortir de la récession mais qu'il a parfaitement l'intention de maîtriser ses dépenses dans quelques années car le déficit le préoccupe beaucoup. Cependant, comme le succès de cette politique exige plusieurs années, il peut fort bien y avoir un changement de gouvernement avant que l'on puisse mettre en oeuvre la deuxième partie de cette promesse. Le problème que pose ce genre de programme, même s'il paraît cohérent pour tenir compte des deux aspects de la question, c'est un problème de crédibilité. Étant donné la durée normale d'un gouvernement, un tel plan n'a aucune chance de succès.

Voilà pourquoi j'estime qu'on ne peut être crédible que si l'on agit des deux côtés dans des délais très courts, par exemple sur une période de six ou neuf mois dans chaque cas, car le même gouvernement est alors en place pour mettre en oeuvre la partie difficile de son programme.

**Le président:** Merci, professeur Scarth. Je suis très heureux que vous soyez venu témoigner. Vos opinions sont légèrement différentes de celles que nous avons entendues auparavant, tout au moins en ce qui concerne le caractère temporaire des mesures que vous recommandez. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir nous communiquer votre pensée.

**M. Scarth:** Merci beaucoup de votre attention.

**Le président:** La séance est levée.







**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste-lettre**

**K1A 0S9**

**Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

---

**WITNESSES**

*From the Bank of Montreal:*

Lloyd Atkinson, Executive Vice-President and Chief  
Economist.

*From McMaster University:*

Professor W. Scarth.

**TÉMOINS**

*De la Banque de Montréal:*

Lloyd Atkinson, vice-président exécutif et économiste en  
chef.

*De l'Université McMaster:*

Professeur W. Scarth.



HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 57

Fascicule n° 57

Tuesday, February 9, 1993

Le mardi 9 février 1993

Chairman: Murray Dorin

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on**Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

**RESPECTING:****CONCERNANT:**

Pursuant to Standing Order 108(2), an inquiry into the state of the Canadian Economy

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une enquête sur l'état de l'économie canadienne

**WITNESSES:****TÉMOINS:**

(See back cover)

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993

## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



**MINUTES OF PROCEEDINGS**

TUESDAY, FEBRUARY 9, 1993  
(72)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 3:36 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Steven Langdon, Diane Marleau and Greg Thompson.

*Other Member present:* Don Blenkarn.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses: From the Royal Bank of Canada:* Edward Neufeld, Executive Vice-President, Economic and Corporate Affairs. *From Nomura Securities:* Leo de Bever, Chief Economist.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of an inquiry into the state of the Canadian Economy (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, December 9, 1992, Issue No. 52*).

Edward Neufeld, from the Royal Bank of Canada, and Leo de Bever, from Nomura Securities, each made a statement and answered questions.

At 5:09 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

**PROCÈS-VERBAL**

LE MARDI 9 FÉVRIER 1993  
(72)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 15 h 36 dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Steven Langdon, Diane Marleau, Greg Thompson.

*Autre député présent:* Don Blenkarn.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins: De la Banque Royale du Canada:* Edward Neufeld, vice-président exécutif, Services économiques et affaires institutionnelles. *De Nomura Securities:* Leo de Bever, économiste en chef.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit l'examen de l'état de l'économie canadienne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 décembre 1992, fascicule n° 52*).

Edward Neufeld, de la Banque Royale du Canada, et Leo de Bever, de Nomura Securities, font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 17 h 09, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, February 9, 1993

• 1536

**The Chairman:** I call this meeting to order.

Members, if you think it might be suitable, we could invite both of the witnesses to give their opening remarks, then we could question both of them together. We've done that on a couple of occasions recently and it seemed to work reasonably well. I'm in the hands of the committee.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** I think that's a heck of a good idea.

**The Chairman:** Perhaps we'll try that. I'll ask both witnesses, if they will, to take a chair at the table and, for the benefit of the recorders, to introduce yourselves. You've been here before; you know the format. I don't think we have to explain it to you.

I would like to say welcome, again, to the committee. It's good you were able to take the time to come. We appreciate that and we look forward to having a good discussion.

**Mr. Edward Neufeld (Executive Vice-President, Economic and Corporate Affairs, Royal Bank of Canada):** Thank you very much, Mr. Chairman. It is an honour for me to have been asked to appear before you to discuss current economic developments. With your permission, I would like to make a few opening comments. I would also wish to leave you a set of charts that illustrate some of the points I will be making in this opening statement, and maybe they'll also be helpful in our discussions.

The Canadian economy is gradually recovering from recession with both gross domestic product and employment having risen over the last half year, employment being up by about 143,000 since the low point of April 1992. It will, however, take at least twice as long to recover pre-recession levels of production as in the past. This painfully slow growth really explains why, even with some months of recovery, unemployment remains at a very high level. It had gone as high as 11.8%. It is now at 11%.

The unusually slow recovery and the persistently high levels of unemployment signal a fundamentally important point, in my view. I think it's one that has significant implications for what constitutes "good" economic policy in this environment. They signal that non-cyclical forces of long-term industrial restructuring are being superimposed on the more familiar forces of boom and bust. They tell us that there are now two sides to economic recovery policy: the side that addresses the structural problems and the side that addresses the cyclical problems. I give you an example.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 9 février 1993

**Le président:** La séance est ouverte.

Si cela convient aux membres du comité, on pourrait inviter nos deux témoins à faire leur exposé à tour de rôle pour pouvoir ensuite les interroger en même temps. Nous avons procédé de cette façon à plusieurs reprises récemment, et cela semble avoir très bien marché. J'attends la décision du comité.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** C'est une très bonne idée.

**Le président:** Donc, on va l'essayer. Je vais demander aux deux témoins, s'ils le veulent bien, de s'asseoir à la table et de se présenter pour les fins de la transcription. Vous êtes déjà venus ici auparavant; vous connaissez la procédure. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous l'expliquer.

Je voudrais vous souhaiter encore une fois la bienvenue à notre comité. Nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir et nous nous attendons à avoir une bonne discussion.

**M. Edward Neufeld (vice-président exécutif, Services économiques et affaires institutionnelles, Banque royale du Canada):** Merci beaucoup, monsieur le président. C'est pour moi un honneur que d'avoir été invité ici pour traiter de la conjoncture économique actuelle. Avec votre permission, j'aimerais vous faire part de quelques réflexions en guise d'introduction. Les graphiques qui vous sont distribués illustrent certains des points que je vais aborder maintenant et constitueront donc des références utiles pour la discussion du sujet qui nous occupe.

L'économie canadienne se remet peu à peu de la récession: le produit intérieur brut a progressé au cours du dernier semestre, tout comme l'emploi d'ailleurs puisque 143 000 postes ont été créés depuis le creux d'avril 1992. Mais pour retrouver les niveaux de production d'avant la crise, il nous faudra patienter au moins deux fois plus longtemps que lors des reprises économiques antérieures. C'est à cause de la lenteur exaspérante de la croissance que le chômage reste élevé, même plusieurs mois après le redémarrage de la conjoncture. Le taux de chômage est monté jusqu'à 11,8 p. 100. Il est maintenant à 11 p. 100.

Ce phénomène—reprise exceptionnellement lente et chômage incompressible—nous enseigne une réalité fondamentale sur l'économie elle-même, mais aussi sur ce que peut être une «bonne» politique économique en ce moment: les tendances de fond de la restructuration industrielle en cours pèsent de tout leur poids en se conjuguant aux forces conjoncturelles, mieux connues celles-là, qui sous-tendent les phases d'expansion et de contraction du cycle. Notre politique économique doit donc avoir deux volets, l'un axé sur la résolution de nos problèmes structurels, l'autre consacré aux mesures anticonjoncturelles. Je vous donne un exemple.



[Texte]

The problem of deep-seated structural unemployment is not going to be adequately resolved by cyclical recovery alone, and the attempt to do so with traditional macroeconomic responses of deficit spending and easy money will not only fail but will make matters worse.

I won't dwell much on the structural problems and policies, but I would emphasize that because of the enormous number of jobs that have become obsolete and the fact that new jobs will emerge in new industries means that education and training and retraining should now be viewed as an inherent part of economic recovery policy. So too must investment in technology, encouragement of innovation, and building a climate in which new businesses are encouraged. These elements are now an inherent part of economic recovery policy and not just macroeconomic policies.

• 1540

It's also worth noting that in some important areas Canadian policy is already in harmony with restructuring, with worldwide forces of change, industrial change and increased competition. I'm talking here about the move to North American free trade, privatization, increased competition and regulated industries such as financial services, telecommunication, transportation and the introduction of comprehensive consumption taxes. These major developments are in harmony with the reconstruction objectives.

The cyclical recovery itself is now coming around. Machinery and equipment spending is surprisingly buoyant, and this has already helped in achieving a strong recovery in manufacturing productivity. Better productivity, lower costs, a lower dollar, the free trade agreement, the U.S. recovery—all these things have resulted in a solid export performance, including manufactured goods; a solid performance.

Housing starts are up—168,000 in 1992 from 156,000 in 1991—and they'll move up a bit more. There has clearly been adequate finance around to finance that expansion.

Two important problem areas that have been holding cyclical recovery are non-residential construction, which we don't see recovering for quite a while, and weak consumer spending, which, fortunately, recently has begun to show better life.

Now, this is the mix of developments that leads us in the bank to believe we could have real growth this year of around 3.5% and a little bit better in 1994. Unemployment, for the reasons I mentioned before, will continue to remain quite high, at the end of this year possibly not far from 11%, between 10.5% and 11%.

So if this is the environment, what's the right kind of policy, and what progress is made? Well, the core inflation rate is at around 2%, about the best performance now among the G-7 countries, and wage costs are reasonably well under control. I think this means one of the major factors creating the recession in the first place has been removed from the system, and this is a very positive development for a recovery.

[Traduction]

La phase ascendante du cycle ne suffira pas à résorber notre chômage structurel, aux racines trop profondes, et il serait vain et même pernicieux de s'attaquer à ce problème de fond avec la panoplie classique des armes macro-économiques que sont la prodigalité budgétaire et le laxisme monétaire.

Je ne m'attarderai pas longtemps sur les problèmes et les politiques de nature structurelle. Mais je tiens à souligner que l'hémorragie observée dans les emplois technologiquement dépassés et la création de nouveaux emplois dans de nouveaux secteurs nous forcent à considérer l'éducation, la formation et le recyclage comme des éléments incontournables d'une politique de relance économique. Il en va de même des investissements technologiques, des encouragements à l'innovation et des mesures créant un climat propice à l'esprit d'entreprise. Ces éléments font maintenant partie intégrante d'une politique de relance économique au même titre que les politiques macro-économiques.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici qu'à certains égards, et non des moindres, la politique canadienne s'est déjà mise au diapason des tendances qui façonnent la mutation industrielle et exacerbent la concurrence dans le monde. La libéralisation des échanges en Amérique du Nord, la privatisation, l'intensification de la concurrence au sein des secteurs réglementés—comme les services financiers, les télécommunications et le transport—et l'adoption de taxes générales à la consommation sont des pas dans ce sens.

La reprise conjoncturelle commence à se faire vraiment sentir. Les investissements en machines et matériels, étonnamment vigoureux, ont déjà contribué à relever de belle façon la productivité des industries manufacturières. Ces gains de productivité, conjugués à des coûts en lente progression, à un dollar moins fort, aux retombées du libre-échange et à l'effet d'entraînement de la reprise américaine, ont donné un véritable coup de fouet à nos exportations; celles de produits manufacturés, notamment, ont affiché une excellente tenue ces derniers temps.

Les mises en chantier de logements ont augmenté, passant de 156 000 en 1991 à 168 000 en 1992, et devraient continuer sur cette lancée en 1993. Et ce n'est pas le crédit qui manquera s'il y a une expansion à financer dans le secteur domiciliaire.

Les deux boulets qui ont entravé la reprise conjoncturelle ont été le bâtiment non résidentiel, que nous ne voyons pas se rétablir dans un avenir proche, et la consommation qui, heureusement, donne depuis peu des signes de renouveau.

Tout bien considéré, nous pensons que notre taux réel de croissance sera d'environ 3,5 p. 100 en 1993 et s'accroîtra encore en 1994. Le chômage, pour des raisons que j'ai déjà mentionnées restera plutôt élevé et devrait osciller entre 10,5 et 11 p. 100, même à la fin de cette année.

Quelle serait donc la «bonne» politique dans cette conjoncture? Notre taux d'inflation structurel, qui oscille autour de 2 p. 100, fait l'envie des autres pays du Groupe des Sept, et les coûts salariaux sont raisonnablement contenus. Aussi peut-on dire, avec une très grande satisfaction, que nous avons remédié au mal qui a été principalement à l'origine de la dernière récession.

[Text]

With recovery we do expect the rate of inflation to stop declining, level out, maybe even edge up a bit. Also, any move to excessive policy ease at this stage would not reveal itself in inflation until about two years from now. That's the normal lag. For these reasons I think one should not forget about inflation when currently discussing what is appropriate monetary policy, what is appropriate fiscal policy.

The policy of bringing inflation down, bringing it under control, has led to a major reduction in interest rates. Over the long term, inflation will only be controlled and interest rates kept down if the growth of money and credit is kept at an appropriate level.

We know from the past that if money supply is permitted to grow too much it will lead, sooner or later, to rising inflation and rising interest rates. Our analysis suggests that current monetary policy, that is, it's general trend—not what happens in one week or another week but a general trend over the past year—is consistent with keeping our inflation rate throughout the recovery and into the future between 0% and 3%. Therefore, I view current monetary policy as appropriate for helping achieve lasting cyclical economic recovery.

There are, however, major problems with fiscal policies of Canadian governments. Their budget deficits in relation to GDP are exceeded only by Italy among the G-7. Recently this already high debt ratio has been getting worse because the federal deficit ratio has stopped declining, because of the recession, and the provincial ratios have been rising very rapidly.

• 1545

These huge deficits have caused Canada to run short of savings, forcing borrowers to rely increasingly on foreign savings, that is, on foreign borrowing. This is indicated very dramatically by the very large deficits in our balance of international payments, which amounted last year to around \$30 billion. Consequently, our foreign debt burden is far bigger than anything we have seen for decades and far higher, relatively speaking, than that of the United States.

These are obstacles to economic recovery. They keep real rates too high. They squeeze some productive investments out of the system. They cause downgradings of government credit standings, as we've seen, and so impose higher risk premiums on all our borrowings. Any positive benefits from deficit spending, in my judgment, are now more than offset by these negative factors.

The question can be asked whether these growing debt burdens are also setting us up for a serious financial crisis in which both Canadian and foreign investors become increasingly reluctant to lend money. Well, no one can tell whether it is leading to that. It is impossible to say when national debt servicing burdens are so high that investors' confidence begins to evaporate.

[Translation]

Nous nous attendons à ce que sous l'impulsion de la reprise, le taux d'inflation cesse de ralentir et progresse même un peu. Comme, par ailleurs, une détente monétaire excessive aujourd'hui ne produirait une recrudescence de l'inflation que dans un an ou deux, il convient de rester vigilants lorsqu'on parle des politiques monétaire et budgétaire à appliquer en ce moment.

La victoire contre l'inflation a permis au loyer de l'argent de devenir nettement plus abordable. À long terme, l'inflation ne peut être contenue et les taux d'intérêt ne peuvent rester bas qu'à la condition que la croissance de la masse monétaire ne s'emballe pas.

Les leçons du passé sont claires: si nous laissons la masse monétaire gonfler trop vite, les taux d'inflation et d'intérêt se réorientent en hausse. Nos analyses donnent à penser que la politique monétaire actuelle, qui poursuit la tendance générale de l'an dernier, est compatible avec une hausse des prix se situant entre 0 p. 100 et 3 p. 100. C'est pourquoi je considère qu'elle est actuellement bien dosée pour nous aider à vivre une reprise économique durable.

Les politiques budgétaires des administrations publiques du Canada soulèvent par contre de graves difficultés: en pourcentage du produit intérieur brut, leur déficit cumulé n'est battu au sein du G-7 que par celui du secteur public de l'Italie. Pire, la situation économique s'est dégradée depuis peu puisque le ratio du déficit fédéral a cessé de diminuer et que celui des déficits provinciaux a vivement augmenté.

Le financement de ces énormes déficits a épuisé l'épargne intérieure de notre pays, obligeant les emprunteurs à se tourner de plus en plus vers l'extérieur et accroissant ainsi notre dépendance à l'égard de l'épargne étrangère. Cela transparaît dans le très lourd déséquilibre de notre balance des paiements, qui a été déficitaire d'environ 30 milliards de dollars l'an dernier. Le poids de notre dette extérieure est de beaucoup supérieur à celui des décennies passées et, toutes proportions gardées, à celui que les États-Unis ont à supporter.

Ces déficits et cet endettement sapent les forces vives de la reprise en maintenant les taux d'intérêt réels à un haut niveau, en empêchant certains investissements productifs de voir le jour et en faisant baisser les cotes de solvabilité des organismes publics, comme nous l'avons vu, ce qui, par ricochet, impose de plus lourdes primes de risque à tous les emprunteurs canadiens. Ces effets pervers contrebalancent, ou même dépassent, les retombées positives des dépenses publiques financées à découvert.

On peut se demander si notre endettement croissant nous réserve une crise financière grave, au point que les investisseurs canadiens et étrangers hésiteraient à nous prêter. Personne ne peut le dire, car il est impossible de connaître le seuil à partir duquel le service de la dette nationale devient si prohibitif que les investisseurs perdent confiance.



[Texte]

All I can say is there is such a point that when it comes, it comes without too much warning, that we are far closer to it than we have been in the past, and that the experience of other countries tells us that the pain to all in dealing with a crisis is far greater than the pain of avoiding it in the first place.

For these reasons, I think it's prudent now to really think about reducing those deficits for that reason alone. But the reduced deficits would also positively help sound growth by permitting real rates to go lower, by permitting savings to go more to productive purposes, and by reducing the drain on our export earnings caused by growing foreign debt servicing payments.

Thank you very much for your attention.

**The Chairman:** Thank you. Mr. de Bever, if you'd like to make any opening comments you have, go ahead, and then we'll open up the questioning.

**Mr. Leo de Bever (Chief Economist, Nomura Canada Inc.):** It's always a little scary when two economists agree on some key points, but that's the case in this particular instance.

Maybe the best way to get my points across is by referring to the handout. There's a second part to it that starts with a page titled "Short Term Economic Outlook for Canada and Ontario". I'd like to walk you through some charts to illustrate some points I think are worth making.

On page 1, there are two charts outlining this recession and the last one for Canada and the United States. What they show is Canada and the United States in this recession are pursuing a similar track down and a similar track up, and it's relatively slow, as Mr. Neufeld has already explained, in contrast to the last time when the Canadian path was much more cyclical and the recovery out of the recession much steeper.

One key difference was that our wage costs at the beginning of that recovery were much lower and much more competitive in a relative sense than they are this time. I think that in part explains why our recovery is not as fast as it was at that time.

But I think the central point to be made is the recovery in both countries is a lot weaker, and there is no particular reading one can get from the numbers to suggest fiscal or monetary policy was particularly contributing to the depth of this recession. In fact, on page 2, which shows the cyclical profiles of GDP for Canada and the United States, as you can see, Canada again shows a little more cyclical profile than the U.S., but on balance following more or less the same track.

The price performance and its improvement have already been discussed.

I think the point I'd like to draw your attention to in the bottom graph is that we should expect that PPI increases, which are the prices for manufactured goods, mostly, things we tend to export... these prices are not going to rise as fast as they did in the past. There's much more competition internationally in that area than there used to be before. That implies a permanent reduction in standard of living. That is not something you can assume away and work

[Traduction]

Tout ce que je peux affirmer ici, c'est que ce seuil existe, qu'il n'y a pas de sonnette d'alarme pour nous avertir clairement qu'il est sur le point d'être franchi, que nous sommes bien plus près de ce cap fatidique que par le passé, et que les expériences vécues par d'autres pays nous enseignent qu'il est beaucoup plus douloureux de traverser une telle crise que de prendre les moyens de l'éviter.

À elle seule, cette perspective devrait nous inciter à la prudence et à sortir de notre impasse budgétaire. Mais ce n'est pas tout: la compression des déficits publics aiderait la croissance à se faire sur des bases solides en permettant aux taux d'intérêt réels de descendre, à l'épargne de se porter sur les investissements productifs et au service de notre dette extérieure de moins accaparer nos recettes à l'exportation.

Je vous remercie beaucoup de votre attention.

**Le président:** Merci. Vous avez maintenant la parole, monsieur de Bever, et vous serez ensuite exposé au feu des questions.

**M. Leo de Bever (économiste en chef, Nomura Canada Inc.):** Quand deux économistes chantent à l'unisson, c'est toujours un peu suspect, mais c'est bien ce qui nous arrive en l'occurrence.

Permettez-moi de vous renvoyer, pour étayer mon argument, au document que j'ai distribué. À la deuxième partie, il y a une page intitulée «Perspectives économiques à court terme pour le Canada et l'Ontario», qui contient certains graphiques qui méritent commentaire.

À la page 1, il y a deux graphiques illustrant la récession actuelle et la précédente, au Canada et aux États-Unis. Vous voyez qu'au cours de la récession actuelle, le Canada et les États-Unis présentent une courbe semblable, tant montante que descendante, qui est relativement lente, comme l'a déjà expliqué M. Neufeld, en contraste avec la dernière récession où la courbe canadienne était beaucoup plus cyclique et la reprise plus rapide.

L'une des principales différences, c'est qu'au début de la reprise nos coûts salariaux étaient beaucoup plus bas et relativement beaucoup plus compétitifs que cette fois-ci. Cela explique partiellement pourquoi notre reprise n'est pas aussi rapide que lors de la dernière récession.

Mais ce qu'il est essentiel de constater, c'est que dans les deux pays la reprise est beaucoup plus faible et rien, dans les chiffres, n'indique que la politique monétaire ou budgétaire ait particulièrement contribué à l'ampleur de la récession. En fait, à la page 2 qui présente les profils conjoncturels de PNB pour le Canada et les États-Unis, le Canada, là encore, présente un profil un peu plus conjoncturel que les États-Unis, mais plus ou moins parallèle à ce dernier.

Nous avons déjà discuté de l'évolution des prix et de leur amélioration.

J'aimerais attirer votre attention, à propos du deuxième graphique, sur le fait que l'augmentation des prix des produits manufacturés, pour la plupart les produits que nous tendons à exporter... ces prix n'augmenteront pas aussi rapidement qu'ils l'ont fait par le passé parce que la compétition s'est accrue dans le monde. Cela entraînera une diminution permanente du niveau de vie. C'est une chose sur laquelle on ne saurait fermer les yeux et qu'on ne saurait

[Text]

around. You have to recognize it at some point and factor it into your expectations.

• 1550

On page 3 I briefly highlight the difference between Ontario and Canada, and I think we already know that Ontario was hit much harder this time and is not likely to recover quite as steeply as it did in the last recession.

The key cyclical problem in this economy, as I see it right now, is on page 4. What that page shows on the top is the economy's profit margin, if you wish, and on the bottom the wage-to-GDP or net national income margin, which is the wage-to-production ratio in rough terms.

As you look at that graph it is pretty clear that over the last 10 years we have done ourselves some serious damage. We have run up wages relative to value of net national income, and profit margins are now at their lowest level since 1926, when we started keeping these kinds of records. I think this is extremely significant in terms of the timing of employment recovery. You can see that relationship on the next page.

What it shows there is the year over year change in profits in percentage points on the left axis and the rate of employment growth on the right axis. You can sort of eyeball the chart and see that with a lag of about a year, employment growth lags profit growth. That makes common sense. If an employer is not making any money, he is not going to hire any more workers, and that is the situation we are at right now.

At the kind of profit margin for national income we have now, hiring has traditionally been very slow. You do not get any significant pick-up in the rate of growth in employment unless you get profit margins that are about 30% or 40% higher than they currently are. I do not expect us to get there until 6, 9, or maybe 12 months from now.

The key to improving on that picture is the external account. As you know, and as you can see on page 8, our current account balance is of significant worry, not just to foreign investors but also to Canadian investors. People start looking at that line, and when you draw a trend line through it, it does not look very hopeful. It is probably more hopeful than the trend suggests here. There is a large cyclical component to this current account balance, but there are some structural weaknesses that we have to be aware of. I describe them on page 9.

You can see that much of the deterioration in our current account balance has been due to the deterioration in services, particularly travel services and the servicing on debt, which is that thin bottom line there. It is not merchandise trade that has been the big problem. It is the services and travel components that have been hurting us.

Also, contrary to some of the things we read in the newspaper, on the merchandise side it is not a relationship with the United States since the FTA that is the problem. In fact, we have done quite well relative to the United States. We are losing out relative to non-FTA trading partners, and that is very significant.

[Translation]

ignorer: à un certain moment il faut l'accepter et en tenir compte dans les prévisions.

Le graphique de la page 3 illustre bien la différence entre l'Ontario et le Canada. C'est un fait bien connu que l'Ontario, cette fois-ci, a été beaucoup plus durement touché et qu'un redressement de la situation ne sera pas aussi rapide qu'il l'a été lors de la dernière récession.

Le problème conjoncturel clé dans cette économie, je le vois nettement, est à la page 4. Vous y trouvez en haut la marge de bénéfices de l'économie et, en bas, la marge des salaires par rapport au PNB, soit la marge nationale nette de revenu, qui est approximativement le ratio salaire-production.

Ce graphique illustre clairement tout le dégât que nous nous sommes infligé au cours des dix dernières années. Les salaires ont augmenté par rapport à la valeur du revenu national net et les marges de bénéfices ont atteint leur niveau le plus faible depuis 1926, lorsque nous avons commencé à recueillir ce genre de données. C'est là un fait significatif pour la reprise de l'emploi et la page suivante vous présente cette relation.

Vous y voyez, d'année en année, les variations des bénéfices en points de pourcentage, sur l'axe de gauche, et le taux de croissance de l'emploi, sur l'axe de droite. Un coup d'oeil vous suffit pour embrasser le graphique et voir qu'avec un retard d'environ un an, la croissance de l'emploi est à la traîne derrière la croissance des bénéfices. C'est logique, car si l'employeur ne réalise pas de bénéfices, il ne va pas rembaucher et c'est là où nous en sommes à l'heure actuelle.

Avec la marge bénéficiaire du revenu national que nous avons à l'heure actuelle, l'embauche est très faible. Il faudra que la marge bénéficiaire augmente de 30 à 40 p. 100 pour que l'on enregistre une reprise significative de l'augmentation de l'emploi. Pour cela, il nous faudra bien compter six, neuf, peut-être même douze mois.

Pour que les choses s'arrangent, il faut examiner les comptes extérieurs. Comme vous pouvez le voir à la page 8, notre solde du compte courant n'a rien de réjouissant, non seulement pour les investisseurs étrangers, mais également pour les Canadiens. La tendance de cette courbe, en reliant les points principaux, n'est guère prometteuse, mais elle l'est probablement davantage que ne le donne à penser la tendance. Ce solde du compte comporte en effet un grand élément conjoncturel, mais également des faiblesses structurelles que nous devons reconnaître, et que je décris à la page 9.

Vous pouvez constater que la détérioration de notre solde du compte courant est due, dans une grande mesure, à la détérioration des services, en particulier des services de voyage et du service de la dette, à savoir la ligne en délié, en bas. Ce ne sont pas les produits qui ont constitué le gros du problème, ce sont les services et les éléments de voyage qui sont inquiétants.

Contrairement à ce qu'on a pu lire dans les journaux, ce n'est pas, en matière de produits, la relation avec les États-Unis depuis l'adoption de l'ALÉ qui constitue le problème—c'est plutôt le contraire qui s'est produit—mais nous sommes devenus perdants avec les partenaires commerciaux non signataires de l'ALÉ, et ce dans une mesure considérable.



[Texte]

Why is this both a bad news and a good news story? Well, in 1983 the expansion in trade, particularly with the United States, was in the order of 10%. In 1992 it was also in the order of 10%. In the second year of recovery, which would be 1983 and 1984 last time, trade expanded by 33%. The reason for that is very simple. We tend to be the marginal supplier in a lot of U.S. markets. So if they pick up by, say, 4%, our trade may pick up double that amount, and that is where we have to pin our hopes and reasonable expectations. It is not an idle hope.

There is good reason to expect that this year and next year, trade, particularly trade with the United States, will recover. What that implies in part is that when we look at our policy options, we be very careful in not running down the FTA. A lot of people attribute the structural problems that are obvious on the employment side to cyclical. . . they correlate the decline in jobs with cyclical factors.

I am making this statement not because I want to blow my own horn, but in 1981 I predicted that manufacturing employment in 1991 would not be any higher than it was in 1981, and I am making the prediction today that by the year 2000 it will probably not be any higher than it is today. That is something that, as an economist, you can figure out with very simple arithmetic, and any kind of bounce in manufacturing employment you get is largely cyclical. It is just the nature of the structure of demand and the nature of productivity growth. It is inappropriate to look at the FTA as the source of our problem. The problems run much deeper and are indeed cyclical.

• 1555

To come back to what that implies for policy options, I would agree that, at this point, fiscal stimulus probably is inappropriate. Wishing for lower interest rates and basing an alternative policy on that is putting the policy exactly backwards. We're going to get lower interest rates if we get everything else right, and everything else is more reasonable deficits, not as much of a current account balance, and lower inflation. You can't start the other way around because the moment you start dropping interest rates, the exchange rate starts to move on you, and then you have to put up interest rates to stabilize that part of the equation.

There are some things in labour policy that we could do. In particular, I would recommend we start imposing some of the cost of frivolously leaving jobs on individuals. If you're willing to run risks with your career, that's up to you, but you shouldn't expect the state to pay for it and that's essentially what we're doing. In that respect, I support some of the provisions of the UIC that are being proposed. I think I'd leave it at that and get to some of the other points in discussion.

**The Chairman:** All right. Thank you very much for both of those statements.

[Traduction]

Ce n'est pas là une nouvelle uniformément mauvaise. Pourquoi? Parce qu'en 1983 l'expansion du commerce, en particulier avec les États-Unis, était de l'ordre de 10 p. 100, et qu'elle l'a été également en 1992. Dans la deuxième année de la dernière reprise, à savoir en 1983 et 1984, les échanges avaient augmenté de 33 p. 100. La raison en est fort simple: nous avons tendance à être le fournisseur marginal d'un grand nombre de marchés américains. Si ceux-ci augmentent de 4 p. 100, par exemple, nos échanges représenteront peut-être le double de cela, et c'est en cela que, selon toute vraisemblance, nous devons placer notre espoir, espoir qui ne devrait pas être chimérique.

Nous avons de bonnes chances d'escompter une reprise des échanges cette année et l'an prochain, en particulier des échanges avec les États-Unis. Aussi aurions-nous grand tort, en examinant nos options, de dénigrer l'ALÉ. Nombreux sont ceux qui attribuent les problèmes structurels de l'emploi aux aléas de la conjoncture. . . Ils pensent que la baisse des emplois est due à des facteurs conjoncturels.

Je ne dis pas cela pour prêcher pour ma paroisse, mais en 1981 j'avais prédit qu'en 1991, l'emploi dans les usines ne serait pas plus élevé qu'en 1981, et aujourd'hui je prédis qu'il ne sera pas plus élevé non plus en l'an 2000. Pour un économiste, le calcul est simple, et toute poussée qui pourrait se produire dans cet emploi serait cyclique dans une grande mesure. C'est la nature de la structure de la demande et la nature de la croissance de la productivité. Faire de l'ALÉ le bouc émissaire, c'est manquer de réalisme car le mal va plus loin et est de nature conjoncturelle.

Quant aux choix politiques qui s'imposent au vu de ce bilan, je serais d'accord pour dire qu'une politique budgétaire incitative serait probablement inappropriée à l'heure actuelle. C'est mettre la charrue devant les boeufs que d'adopter une autre politique dans l'espoir qu'elle aboutisse à une baisse des taux d'intérêt. Nous obtiendrons des taux d'intérêt plus bas si nous réussissons à discipliner tous les autres indicateurs économiques, à savoir des déficits plus raisonnables, un solde moins déficitaire du compte courant et un recul de l'inflation. Il est impossible de procéder à rebours puisque, dès que l'on abaisse les taux d'intérêt, le dollar s'apprécie et il faut alors relever les taux d'intérêt pour rétablir l'équilibre.

Il y a certaines actions qui pourraient être menées au niveau de l'emploi. Je recommanderais plus particulièrement que l'on fasse payer une part des coûts à ceux qui quittent leur emploi pour des raisons frivoles. Ceux qui sont prêts à mettre leur carrière en jeu sont bien libres de le faire, mais ils ne doivent pas attendre de l'État qu'il en assume les frais et c'est pourtant essentiellement ce qui se passe aujourd'hui. À cet égard, j'appuie certaines des modifications proposées au régime d'assurance-chômage. Je vais m'en tenir à cela quitte à aborder certains des autres points qui m'intéressent pendant la discussion.

**Le président:** D'accord. Merci tous deux de vos exposés.

## [Text]

**Mr. Blenkarn:** We've had some interesting things happening with the Canadian dollar and interest rates last fall. During the referendum period, all of a sudden we had a huge spurt in interest rates and a great devaluation of the currency in the exchange markets. That cured itself, and then all of a sudden, in November, for no apparent reason—and perhaps there were apparent reasons; perhaps you can comment on that—it happened again and the dollar fell, in some senses, to 77.5¢ at one point, or a little less than that, and interest rates went to nine and three quarters percent. Interest rates have fallen off considerably since then, and again, I understand this afternoon we've had a 20 bases points drop in the tender.

I was wondering what your explanation of that is. These rapid gyrations cause huge uncertainty in the market. We were into this with Governor Crow the other day, but he didn't seem to want to come too clean about it with us. We were wondering what your thoughts were on the value of the Canadian debt and whether the problem was that we were in fact bumping our heads against the conceivable top limit of the borrowing capacity of the country.

**Mr. Neufeld:** Don, I think there are one or two things I keep in mind when I think about these sorts of issues. One is, what's the right level for the Canadian dollar? That is the fundamental question. The answer isn't all that easy, but when we do our analysis of competitiveness, looking at our cost levels, our wage levels, our price levels, and whatever's been happening in terms of trade and so on, our feeling is that the "right level" for the Canadian dollar is around 80¢, or not more than 82¢ maybe, in that neighbourhood.

So when all is said and done, and the dollar today is at around 79¢, from a trade point of view it doesn't look to us to be out of line. In that sense, in spite of all the gyrations, where it's ended up is not a bad place, basically speaking. I think that gives one a great deal of comfort.

The other thing that I would mention, though, is when one talks about short-term gyrations, I think one is really talking about capital flows, not the trade side. We've got a \$30 billion deficit. It'll be not much less this year, and it's been running near that for quite a while. Our debt ratios have been going up and we've seen downgradings in the credit standing of some of our major international borrowers.

• 1600

There have been from time to time some quite critical articles in the international press relating to our situation and the situation of some of our borrowers. I think certainly when we look at it from the trading desk, whenever you see that bounce at that moment, you can see two or three things that seem to have come along and affected things on the capital side.

I think we're not alone in this. If you look at the currencies of Europe over the last 12 months, they have been enormously unstable. When you think of what has happened to the Scandinavian currencies, the Spanish, the Portuguese,

## [Translation]

**M. Blenkarn:** L'automne dernier, le dollar canadien et les taux d'intérêt ont connu une évolution intéressante. Pendant la période référendaire, les taux d'intérêt ont eu une poussée de fièvre et le cours du dollar a chuté sur les marchés de change. Ces deux brusques phénomènes se sont corrigés d'eux-mêmes, et puis, tout à coup, au mois de novembre, et sans aucune cause apparente—s'il y en a eu, vous pourrez nous le dire—le dollar s'est remis à chuter atteignant 77,5c., ou même un peu moins, et les taux d'intérêt ont grimpé à 9,75 p. 100. Depuis, les taux d'intérêt ont baissé énormément et j'apprends qu'il y a eu cet après-midi une baisse de 20 points de base à la soumission.

Je me demande comment vous expliquez cela. Ces saccades rapprochées créent une profonde incertitude sur le marché. Nous en avons discuté l'autre jour avec le gouverneur Crow, mais il a semblé réticent à nous dévoiler le fin mot de l'affaire. Nous serions curieux de savoir ce que vous pensez de la valeur des titres d'emprunt du Canada et s'il est possible que le pays ait à peu près épuisé sa capacité d'emprunt.

**M. Neufeld:** Don, il y a un ou deux facteurs que je garde présents à l'esprit quand je réfléchis sur des questions de ce genre. Je me demande d'abord quelle est la juste valeur du dollar canadien. C'est là la question fondamentale. La réponse n'est pas du tout évidente, mais quand nous faisons notre analyse de compétitivité, laquelle dépend du niveau de nos coûts, de nos salaires, de nos prix et du solde de nos échanges commerciaux, etc., nous en venons à la conclusion que la juste valeur du dollar canadien se situe à environ 80c., en tout cas pas plus de 82c.

Le dollar se situe aujourd'hui à 79c. environ, et tout compte fait, nous ne pensons pas qu'il soit surévalué ou sous-évalué sur les marchés de change. Bref, malgré toutes les saccades, il s'est stabilisé à un niveau assez raisonnable. C'est plutôt rassurant.

J'ajouterais par ailleurs que quand nous parlons de fluctuations marquées à court terme, nous pensons en réalité aux flux de capitaux plutôt qu'au taux de change. Nous avons un déficit de 30 milliards de dollars. Il se maintient à ce niveau depuis assez longtemps et il ne baissera pas énormément cette année. Nos ratios d'endettement sont en hausse et les agences de notation ont abaissé la cote de crédit de certains des principaux emprunteurs canadiens sur les marchés financiers internationaux.

La presse internationale se montre de temps en temps très critique de notre situation financière et de celle de certains emprunteurs canadiens. Il va sans dire que quand nous voyons sur nos écrans cet écart par rapport à la tendance, nous constatons une variation de deux ou trois autres indicateurs économiques qui ont une incidence sur la disponibilité et le coût du capital.

Cependant, notre cas n'est pas unique. Ces douze derniers mois, les devises européennes ont connu une très grande instabilité. Les fluctuations des devises scandinave, espagnole, portugaise et grecque et de la livre sterling



[Texte]

the Greek, and the pound sterling, we are in a period of very substantial exchange rate instability. I think it's driven by an enormous number of certainties that put fear into investors, into people who move the money around. Until we have a more stable international environment, I think we are going to have to expect that to continue for a while.

**Mr. de Bever:** There are a couple of things I would like to add. One is that the international investor looks at Canada from a very stereotypical point of view. It is almost trial by headline. When we have a referendum campaign and we get a lot of publicity, that tends to focus attention on us. Not all of that attention is very good, but—

**Mr. Blenkarn:** That's okay for late September or October, but how do you explain November, after the referendum was all over and finished? We had another great falling out of bed and the currency interest rates went up to 9.5%.

**Mr. de Bever:** There is heightened attention to Canada, so whenever something happens we find that in international markets Canada and Australia tend to often be lumped in the same category. When something happens to one, the other one gets hit at the same time.

That's what I mean. There is not a discrimination. We tend to think that everything that happens to our dollar is a reflection of what happens to us. Sometimes it's just something that happens internationally, which happens to people like us. That's one thing.

The second point I'd like to make is this fall or late fall when we have our federal campaign, we should be very careful that we don't get a similar episode. It's a very real possibility. Let's face it. We've got a lot of divisions in this country and there could be some speeches made that could make those headlines again, and you could again see some negative attention focused on Canada and some speculation about the possible implications of the outcome of the election and the possible outcome in Quebec in 1994. Those factors do move the market.

The other thing that we tend to ignore in terms of exchange rate is we are borrowing an enormous amount abroad, roughly \$2.5 billion. The conversion of that money has an awful lot of impact on the day-to-day fluctuations in the exchange rate. The current strength of the Canadian dollar in the last week or so, in my estimation, is probably due to the fact that we are converting some of that \$3 billion Ontario issue. So these transitory phenomena sometimes are superimposed on what we think of as the fundamental economics.

**Mr. Blenkarn:** How is that going to affect the CPI? As our dollar drops in exchange value, imported goods from the United States are going to cost us considerably more. We have had a very substantial drop in the past year.

Is that the cause for an increase in the CPI? Your figures are 2.8% for this year.

**Mr. Neufeld:** That's exactly right, Don.

[Traduction]

montrent bien que nous traversons une période de très grande instabilité sur le marché des changes. Cela est dû à de nombreuses incertitudes qui font peur aux investisseurs, à ceux qui manipulent l'argent. À mon avis, la situation ne s'améliorera pas tant que nous n'aurons pas un climat international plus stable.

**M. de Bever:** J'aimerais ajouter quelques commentaires. D'abord, les investisseurs internationaux se font une idée très stéréotypée du Canada. Nous sommes jugés sur la foi des grands titres de la presse. Toute la publicité entourant la campagne référendaire a concentré l'attention du monde sur nous. Ce n'est pas toujours à notre avantage, mais. . .

**M. Blenkarn:** Cela peut expliquer les fluctuations enregistrées en septembre ou en octobre, mais comment expliquez-vous celles de novembre quand le débat référendaire était bel et bien fini? Le dollar s'est effondré et les taux d'intérêt ont grimpé à 9,5 p. 100.

**M. de Bever:** Le Canada avait capté l'attention des observateurs internationaux et nous constatons sur les marchés internationaux que le Canada et l'Australie sont souvent mis dans le même bain. Quand il se passe quelque chose dans l'un des deux pays, l'autre en subit les contrecoups.

C'est là où je veux en venir. On ne fait pas la distinction. Nous avons tendance à croire que la valeur attribuée à notre dollar dépend de ce qui se passe chez nous. Parfois, c'est la situation internationale qui se répercute sur le Canada. Et de un.

J'ajouterais que nous devrions éviter que le phénomène ne se reproduise quand il y aura la campagne fédérale à l'automne ou à l'approche de l'hiver. La possibilité est très réelle. Admettons-le. L'opinion publique est très divisée dans ce pays et certains discours pourraient nous valoir de nouvelles manchettes qui susciteraient des réactions négatives et de vives spéculations sur les répercussions possibles de l'élection, notamment au Québec en 1994. Ces facteurs influencent le marché.

Quand nous parlons du taux de change, nous avons aussi tendance à oublier que nous empruntons des sommes énormes, près de 2,5 milliards de dollars. La conversion de ces emprunts a une incidence considérable sur les fluctuations au jour le jour du taux de change. La bonne tenue du dollar canadien enregistrée depuis une semaine ou deux est probablement attribuable, à mon avis, au fait que nous convertissons une partie de l'émission par l'Ontario de quelque 3 milliards de dollars de titres d'emprunt. Certains de ces phénomènes transitoires viennent parfois renforcer les fluctuations imputables à des facteurs purement économiques.

**M. Blenkarn:** Quel effet cela aura-t-il sur l'IPC? La dépréciation de notre dollar alourdira considérablement la facture des biens que nous importons des États-Unis. La baisse a été très considérable au cours de la dernière année.

Est-ce ce qui explique la progression de l'IPC? Vous prévoyez 2,8 p. 100 pour cette année.

**M. Neufeld:** C'est tout à fait cela, Don.

[Text]

We feel that because the dollar is lower, the higher costs of imports will feed into costs in Canada. That's going to be the main reason why we see the CPI edging up a little bit. It's also the case that it's a once and for all thing. Once it's digested, it's digested, and it no longer has an impact. So we don't really worry ourselves about that very much because we see the other forces still keeping prices down.

There's just one point I might, with your permission, add to your previous question on the exchange rate. When I talk to foreign investors—and let's face it, they still have enormous confidence in Canada. That they buy net \$30 billion worth of debt tells you the degree of confidence that's still there.

• 1605

When I ask the question, why do you like the Canadian credit like that, more often than not I get one answer: we like Canadian monetary policy and we like the idea that you're controlling inflation. They know that if inflation is controlled, you're likely to have a good currency, not a bad currency.

In relation to what Leo has said about the debate coming up, I would worry more than anything else if there began to be a debate focusing on the possibilities of a major change in monetary policy. That would be very negative.

**Mr. Blenkarn:** The present foreign debt is \$300 billion or thereabouts. Somewhere between \$50 billion and \$70 billion is owed by the Government of Canada, but much more than that is owed by the provinces and the provincial utilities.

What surprises me is that people are prepared to lend in Canadian dollars, even with a debt figure the way it is. How do you suggest we tackle this foreign debt problem? Is there anyway around it? I don't suppose there is, is there?

**Mr. de Bever:** To get back to what you were saying about why they're willing to lend to us in Canadian dollars, that's coming to an end. Sixty percent of provincial borrowing this year is going to be offshore in foreign currency. So there is the beginning of the evaporation.

What is happening, particularly with Ontario credit, is its prevalence in a lot of foreign portfolios is getting to the point where, as they proportion the total, it is overweighted. If you look, for instance, at a lot of Japanese portfolios, the ratio of Canadian to U.S. securities is not 10 to 1, it's 4 to 1.

So then you get the issue, when you are exhausted in terms of your own currency, maybe you could still lend some in somebody else's currency. That's why Sweden is borrowing in Canadian dollars and we're trying to borrow in U.S. dollars. You can diversify in your portfolios a little that way, but you're quickly going to run out of room.

That is the worry. It is not just that foreigners have to hold our debt; they have to buy an extra \$2.5 billion a month. That is going to be our problem, and as Ed has pointed out, you don't know when you're going to hit the

[Translation]

Étant donné la faiblesse du dollar, le renchérissement des importations alimentera la hausse de l'indice des prix au Canada. Ce sera la principale cause de la légère progression de l'IPC. Il faut toutefois ajouter que cette hausse n'a pas un effet durable. Nous ne nous en préoccupons pas outre mesure puisque d'autres facteurs continuent d'exercer des pressions à la baisse sur les prix.

Si vous me le permettez, j'aimerais faire un autre commentaire en réponse à votre question sur le taux de change. Je constate dans mes entretiens avec des investisseurs étrangers qu'ils continuent d'avoir énormément confiance dans le Canada. Le fait qu'ils achètent un montant net de titres d'emprunt de 30 milliards de dollars montre bien que leur confiance n'est pas ébranlée.

Quand je leur demande pourquoi ils sont si disposés à faire confiance au Canada, plus souvent qu'autrement ils me répondent que la politique monétaire canadienne leur plaît et qu'ils se réjouissent des efforts que nous faisons pour maîtriser l'inflation. Ils savent qu'une fois l'inflation maîtrisée, il est probable que la monnaie sera solide plutôt que le contraire.

J'enchaîne sur ce que Leo disait du débat sur la politique monétaire. Je trouverais plus inquiétant que toute autre chose un débat sur la possibilité d'un changement profond de la politique monétaire. Cela aurait des effets très négatifs.

**M. Blenkarn:** À l'heure actuelle, notre endettement extérieur s'élève à 300 milliards de dollars environ. La part du gouvernement du Canada se situe entre 50 et 70 milliards de dollars, mais les provinces et les entreprises provinciales de services publics sont encore bien plus lourdement endettées.

Ce qui m'étonne le plus c'est que les créanciers acceptent de prêter en dollars canadiens malgré cet endettement massif. Que devrions-nous faire pour régler le problème de l'endettement extérieur? Y a-t-il une solution?

**M. de Bever:** Vous demandez pourquoi ils acceptent de nous accorder des prêts libellés en dollars canadiens, mais cette belle époque achève. Cette année, les provinces combleront 60 p. 100 de leurs besoins financiers en contractant à l'étranger des emprunts libellés en devises. C'est le début de la fin.

Les créanciers étrangers commencent à trouver qu'ils détiennent une proportion beaucoup trop grande de titres d'emprunt canadiens et particulièrement de l'Ontario. Par exemple, de nombreux créanciers japonais détiennent dans leurs portefeuilles non pas 10 titres américains pour 1 titre canadien, mais bien 4 pour 1.

La question se pose alors de savoir si, une fois épuisée la capacité d'emprunt en monnaie nationale, il est encore possible d'emprunter en devises. C'est pourquoi la Suède emprunte en dollars canadiens et pourquoi nous tentons d'emprunter en dollars U.S. Il y a moyen de diversifier les portefeuilles de cette façon, mais cette marge de manoeuvre sera rapidement épuisée.

C'est ce qui est inquiétant. Les étrangers doivent non seulement détenir nos titres d'emprunt, mais ils doivent en acheter pour 2,5 milliards de dollars de plus à tous les mois. Comme l'a dit Ed, nous ne savons pas quand nous aurons



[Texte]

brick wall, but at some point you're going to and probably when you least expect it. We don't know whether it will be in two years, in three years, or maybe even five years, but why let it get to that point?

**Mr. Neufeld:** I think on your question, Don, as to what one can do about it. . . It is a very important question. I really think the answer is very straightforward, although implementing it is not.

We have to stop using more than our own savings in this country. We are greatly exceeding our own savings. We are talking about net borrowings from foreigners of \$30 billion a year. That doesn't even cover the federal deficit, let alone the provincial deficits.

So as long as you have a demand for savings that greatly exceeds what you're saving in the country, something has to happen. What happens is that you borrow foreigners' savings. If we don't like it—and I think it is getting too high, because the debt is getting too high, or foreign debt is getting too high—then the only real way to deal with it is to reduce our demand for those savings. That means reducing the fiscal deficits, the provincial fiscal deficits, and the federal fiscal deficits.

**Mr. Blenkarn:** What programs are you people suggesting we cut?

**Mr. de Bever:** You have to do what Michael Wilson started to do in 1984. The big money is in transfers, and to get that you have to get the population on side. I think people still do not consider the federal debt to be their debt. We talk about the debt we incur and pass on to our children, but I don't think anybody really believes that. Until people see it as a reality, or as a limiting factor, you are going to have very limited success.

**Mr. Blenkarn:** The practical answer is that hardly a week goes by, or a day goes by, when somebody in the House of Commons doesn't ask the government to spend money to do something. As a party that has such high popularity, we've been doing some cutting. However, I was wondering if you had some suggestions as to what further cuts in programs we should make.

• 1610

We're borrowing \$30 million more in a deficit. It's \$33 million to \$34 million to be exact, but let's round it off to \$30 million. What would you suggest we do and what do you suggest the minister does in terms of coming to grips with balancing the books? It's very easy for you to say, you've got to balance the books; you can't borrow anymore. How do you suggest we do it?

**Mr. Neufeld:** I have a response to that which you may well label a cop-out.

**Mr. Blenkarn:** Yes, I know, I've heard it. He wanted you to get it on the record again. You say, you're the politician and you're the government, so you figure it out.

[Traduction]

épuisé notre capacité d'emprunt, mais il est probable que cela se produira quand nous nous y attendrons le moins. Nous ne savons pas si cela se produira dans deux ans, dans trois ans, ou encore dans cinq ans, mais pourquoi attendre que l'inévitable ne se produise?

**M. Neufeld:** Vous avez demandé, Don, ce que nous pouvions faire. . . C'est une question cruciale. À mon avis, la solution est assez simple, mais sa mise en oeuvre l'est moins.

Nous devons cesser de consommer plus que notre propre épargne intérieure. Nous consommons beaucoup plus que nos propres épargnes. Le montant net de nos emprunts à l'étranger s'élève à 30 milliards de dollars par année. Cela ne couvre même pas le déficit fédéral, et encore moins les déficits provinciaux.

Il faut bien trouver une solution quand nos besoins financiers dépassent de beaucoup le montant de l'épargne nationale. La solution c'est d'emprunter les épargnes des étrangers. Si cela ne nous convient pas—et je pense que nous empruntons trop parce que la dette atteint des proportions démesurées surtout la part de la dette envers l'étranger—alors, la seule vraie solution c'est de réduire notre demande d'épargne étrangère. Il faut pour cela réduire les déficits budgétaires des provinces et du gouvernement fédéral.

**M. Blenkarn:** Dites-nous quels programmes vous proposez que nous passions au coutelet?

**M. de Bever:** Vous devez poursuivre ce que Michael Wilson a commencé en 1984. Ce sont les transferts qui coûtent le plus cher, mais il faudrait faire comprendre à la population la nécessité des réductions. J'ai l'impression que la population n'a toujours pas compris que la dette fédérale c'est aussi la leur. Nous parlons de la dette que nous accumulons et que nous transmettrons à nos enfants, mais je pense que personne ne le croit vraiment. Tant que la population n'aura pas compris que c'est un fait incontournable et que cette dette limite la capacité d'intervention de l'État, vos chances de succès sont minces.

**M. Blenkarn:** Mais à tous les jours, à toutes les semaines, il se trouve un député à la Chambre des communes pour demander au gouvernement de dépenser pour telle ou telle chose. Fort de sa belle cote de popularité, mon parti a comprimé les dépenses. Toutefois, je me demande dans quels programmes vous proposeriez des réductions additionnelles.

Nous empruntons plus de 30 millions de dollars pour financer le déficit. Pour être plus précis, nous empruntons 33 ou 34 millions de dollars, mais prenons le chiffre rond de 30 millions de dollars. Que suggérez-vous que nous fassions et que suggérez-vous au ministre de faire pour retrouver l'équilibre budgétaire? C'est bien facile de dire comme vous le faites qu'il faut un budget équilibré et qu'il ne faut plus emprunter. D'après vous, comment faudrait-il s'y prendre?

**M. Neufeld:** En entendant ma réponse, vous direz sans doute que je me défile.

**M. Blenkarn:** Oui, je sais, je la connais déjà. Je tenais à ce qu'elle soit consignée au compte rendu. Vous répondez que c'est aux politiques et aux gouvernements de trouver la solution.

[Text]

**Mr. Neufeld:** I'll say it in a little bit more elegant way than that. I would say that that's not an economic question; that's a political question. That's a value-judgment question.

It is absolutely essential in a democratic process to have those enormously important value judgments made by people who are elected. Leo and I could go through the accounts and we could say cut the transfers to the provinces, cut this social program and cut the unemployment insurance. What would that mean? That's arithmetic. We have to have the value judgments in terms of priorities that come from Parliament. There is no other way.

The other point I would make is that we shouldn't think we are somehow unique in the world and are the only ones in the world who have to make politically difficult judgments in balancing our books. The point is that there are a number of countries in the world that also have to make those judgments, and have made them.

I think we just have to get on with it and make those value judgments and have confidence that since it's going to avoid crisis and lead to a better economy, we should do it in spite of the short-term difficulties.

**Mr. de Bever:** I think part of the problem is that for most people in the country, deficits and deficit calculations are just so much mumbo-jumbo. They don't really relate to them.

**Mr. Blenkarn:** I get this kind of impression that everybody I talk to agrees with you that we've got to cut our spending, but the moment we suggest that we cut a spending item that in any way remotely affects them, then that's a disaster.

**The Chairman:** I can show you my mail concerning the recent economic statement.

**Mr. Blenkarn:** One of the things the banks do is to collect money from us. We pay interest. Should we cut the interest on a mandatory basis on the debt we pay? Call all the bonds in and reissue them all at 1% and say, you take them?

**Mr. Neufeld:** As I recall it, we've had one experience in our history when that was tried. If I recall, that was in the province of Alberta in the 1930s. I remember because I've read the history with some care. There were enormous negative consequences that flowed from that. Let's face it, that is reneging on your debt. It's as simple as that. That is, in a technical sense, a solution. However, in no sense is it a solution if we have any concern for the economic welfare of Canadians.

**Mr. de Bever:** The problem with declaring bankruptcy is that the bonds that we have issued are now held in a lot of pension plans, so you bankrupt a lot of pension plans. I think it's not a practical solution. Even a partially serious discussion of it is going to cause a lot of consternation.

**The Chairman:** You can tell us what the appropriate fiscal policy is, but you just can't tell us the appropriate political policy.

[Translation]

**M. Neufeld:** Je vais essayer de trouver une formulation un peu plus élégante. Je dirais que ce n'est pas une question d'ordre économique mais bien d'ordre politique. Cela exige un jugement de valeur.

En régime démocratique, il est absolument essentiel que d'aussi importants jugements de valeur soient posés par les élus du peuple. Leo et moi-même pourrions examiner les livres et nous pourrions dire qu'il faut sabrer dans les transferts aux provinces, réduire les dépenses au titre de tel ou tel programme social ou encore les prestations d'assurance-chômage. Cela rimerait à quoi? Ce ne serait qu'un calcul arithmétique. Il faut que le Parlement pose un jugement de valeur et établisse l'ordre des priorités. Il n'y a pas d'autre façon de faire.

J'ajouterais par ailleurs que nous ne devons pas penser que notre cas est unique et que nous sommes le seul pays au monde à être obligé de faire des choix épineux au plan politique pour retrouver l'équilibre budgétaire. Le fait est que d'autres pays ont dû faire les mêmes choix et les ont faits.

Nous devons poser ces jugements de valeur sans plus tarder et le faire malgré les difficultés à court terme qui pourraient en résulter, sachant que cela permettra d'éviter la crise et de renforcer l'économie.

**M. de Bever:** À mon avis, le problème tient en partie au fait que pour la majorité des Canadiens le débat sur le déficit et la façon de le calculer c'est du chinois. Cela ne leur dit rien.

**M. Blenkarn:** J'ai l'impression que tout le monde est d'accord avec vous pour dire qu'il faut réduire nos dépenses, mais dès que nous proposons une réduction des dépenses dans tel ou tel programme dont tous tirent le moins profit, alors c'est un désastre.

**Le président:** Je peux vous montrer le courrier que j'ai reçu depuis le dernier exposé économique.

**M. Blenkarn:** Vous savez, nous versons de l'argent aux banques. Nous payons des intérêts. Devrions-nous baisser autoritairement le taux d'intérêt que nous payons sur les emprunts que nous remboursons? Nous pourrions racheter toutes les obligations et les ré-émettre à un taux de 1 p. 100 et imposer aux banques de s'en porter acquéreur?

**M. Neufeld:** Si ma mémoire est fidèle, l'expérience a déjà été tentée au Canada. Il me semble que c'est ce qu'a fait l'Alberta dans les années trente. Je m'en souviens puisque j'ai lu attentivement les manuels d'histoire économique. Cela a eu de sérieuses conséquences négatives. Parlons franchement, c'est refuser d'honorer une dette. C'est aussi simple que cela. Dans un sens technique, ce serait une solution. Cependant, ce n'en est pas une si nous nous préoccupons du bien-être économique des Canadiens.

**M. de Bever:** Si le gouvernement devait déclarer faillite de cette façon, il acculerait à la faillite de nombreux régimes de pensions qui détiennent ces obligations. Cela ne m'apparaît pas être une solution pratique. Ce serait la consternation généralisée si vous envisagiez un tant soit peu sérieusement une telle solution.

**Le président:** Vous pouvez nous dire quelle serait la bonne politique budgétaire, mais vous ne pouvez tout simplement pas nous dire quelle est la bonne solution politique.



[Texte]

**Mr. Neufeld:** Mr. Chairman, it isn't that Leo and I couldn't get together and tell you, but I don't see in a democracy why he and I should impose our value judgments on 27 million Canadians.

**Mr. de Bever:** All we can tell you is that over a business cycle you should roughly run a balanced book, ideally. That's all we can tell you.

• 1615

**The Chairman:** We already know that.

**Mr. de Bever:** We can even tell you how to do it in specific instances. I think part of our problem is that we have instituted programs with poorly thought-out costs. We didn't realize what we were getting into when we implemented them and now people take them for granted.

I think perhaps people like us can appreciate your political problems and educate people to what they really are getting and what it's really costing. It's not a political smoke and mirrors game when we talk about cutting deficits.

There is a real issue there, but I don't think the average Canadian perceives it that way. As your mail points out, the constituency for an individual program is much stronger than the abstract willingness. In principle, we are all against deficits, but not in any particular sense.

**The Chairman:** Take the letters from every sports organization in Canada, for example.

**Mr. Neufeld:** I think that if there was some feeling that Canadians would be better off over the next five years if we just went on as we are going, then I would say we should go on and not do anything. Let's do exactly what we're doing.

The issue is the end consequences of where we're going. I think this is why it is now appropriate for the debate to turn to the possibility of crisis because there we know something from history. There have been many countries in the last 30 years that have gone through crises. We know, as I mentioned in my introductory comments, that the pain to ordinary people of having to go through a crisis is much greater than avoiding it now.

I would like to be absolutely clear on this point. My view on policy is not driven by some strange orthodoxy. I feel that we have to do something in order to ensure that Canadians will be better off. If I can be convinced that going on without doing anything will make Canadians better off, I'd be for it.

**Mrs. Marleau (Sudbury):** There is one thing that I want to add to all of this before you get off this deficit talk. It's that we're not working together.

You have a federal level that says it's going to cut transfers. Then it turns around and says to the provinces, it's your problem and not mine. Meanwhile, the province turns around and says, look at the big bad feds; we must have a bigger deficit. Meanwhile, they pass some of that on to the local taxpayer and the local tax base has to go out and borrow more because it's been cut back.

[Traduction]

**M. Neufeld:** Monsieur le président, Leo et moi-même pourrions y réfléchir ensemble et vous donner la réponse, mais je ne vois pas pourquoi, en régime démocratique, lui et moi devrions imposer nos idées à 27 millions de Canadiens.

**M. de Bever:** Nous pouvons au mieux vous dire que sur la durée d'un cycle commercial, vous devriez, idéalement, avoir des comptes équilibrés. C'est tout ce que nous pouvons vous dire.

**Le président:** Nous le savons déjà.

**M. de Bever:** Nous pouvons même vous dire comment le faire dans certains cas précis. Je crois que notre problème est en partie dû au fait que nous avons offert des programmes sans vraiment réfléchir aux coûts. Nous ne nous sommes pas rendu compte dans quoi nous nous aventurons quand nous les avons lancés et maintenant nos clients les tiennent pour acquis.

Je crois que nous sommes en mesure de comprendre vos problèmes politiques et que nous pouvons éduquer le public et lui faire apprécier les coûts réels. La réduction des déficits n'est pas un miroir aux alouettes politique.

Le problème est réel, mais j'ai l'impression que le Canadien moyen ne s'en rend pas compte. Comme votre courrier l'indique, les demandes individuelles et concrètes l'emportent largement sur la volonté collective et abstraite. Nous sommes tous collectivement contre les déficits, mais à condition que cela ne nous concerne pas individuellement.

**Le président:** Voyez les lettres de toutes les fédérations sportives, par exemple.

**M. Neufeld:** S'il peut être démontré qu'en ne faisant rien, la situation des Canadiens s'améliorera d'ici cinq ans, dans ce cas ne faisons rien. Continuons à faire exactement ce que nous faisons actuellement.

Le problème ce sont les conséquences à terme. Je crois que c'est la raison pour laquelle il est temps de faire porter le débat sur la possibilité d'une crise car l'histoire est pleine d'enseignements. Au cours des 30 dernières années, de nombreux pays ont traversé des crises. Nous savons, comme je l'ai dit dans mes commentaires préliminaires, que ces crises sont beaucoup plus douloureuses à traverser pour les citoyens ordinaires que les mesures prises pour les éviter.

J'aimerais lever toute ambiguïté à ce sujet. Je ne suis pas un adepte fanatique d'une quelconque orthodoxie. J'estime qu'il nous faut faire quelque chose pour assurer le bien-être futur des Canadiens. Si on peut me convaincre que ne rien faire assurera ce bien-être futur, je m'inclinerai.

**Mme Marleau (Sudbury):** J'aimerais ajouter une chose avant que vous n'abandonniez ce sujet. Nous ne travaillons pas ensemble.

Le fédéral décide qu'il faut réduire les transferts. S'adressant aux provinces, il leur dit désormais ce sera votre problème, ce ne sera plus le mien. Les provinces répondent au grand méchant fédéral: il faut augmenter le déficit. Entre-temps, elles se défont sur les contribuables locaux, et les municipalités doivent s'endetter parce que leurs rentrées ne suffisent plus.

[Text]

Everybody is playing little games. I think it's more than time that we stop playing little games with each other and say, we've got to tackle this together.

In the last budget there was supposedly a tax cut. Didn't anybody talk to the provinces to find out that they would jump in as soon as there was a little wee bit of a hole? What good is it to do these things if you keep playing at cross-purposes with one against the other? That's the real problem that we have in this country. It's this playing one against the other.

Even if the feds managed to cut back on the deficit—which they haven't managed to do—the provinces have increased theirs and the municipalities, by and large, have probably done the same. We're not getting further ahead. We're moving further back all the time with all governments.

I think the people of Canada are very well aware of the debt and deficit and are very worried about it, but they really feel powerless to address it in their terms.

**Mr. Neufeld:** I think the problem of lack of harmonization between provincial and federal policies is very important. I totally agree with you. In fact, if you think back to the 1980s, what was one of the major problems in terms of policy in this country? It was the fact that the province that was booming out of control, Ontario, did not have a meaningful anti-cyclical fiscal policy. This affected the whole of the country. One would have thought that we would learn from experience.

All I can say is that if one wants to move toward better policy in the future, then closer harmonization of budgets and fiscal policies is essential. You made a comment about stepping in and taking away a tax base that's been released. I feel for that because I spent seven years in the Department of Finance. I know exactly what you're talking about. We must try to do it better.

• 1620

**Mrs. Marleau:** That's right. Why bother with all these things if we're just passing it on, one to the other?

**Mr. de Bever:** There's one aspect to it that is positive. Health and education, which are the primary cutbacks at the federal level, are now pushed down to the provincial level. I think it is helpful to push these down to a more visible and directly affected audience, because that's how you are going to get the identification between the users of the services and the people who pay for it. Everybody has been spending 50-cent dollars, whether it's on education and health care or, in UIC's case, where the provinces have been foisting costs on the feds. The assumption is that somehow there is somebody else who is paying for it. When you look at the whole, that's obviously not the case.

**Mrs. Marleau:** But either way, if you don't pay UIC, the provinces and the municipalities are going to pick it up with welfare. It's passing it on, from one to the other. It may be a little less costly, but it's coming out of taxpayer pockets if you're putting it on the rolls of the welfare office versus UI. At least with UI the people have contributed and hopefully will continue to contribute to pay for it. You're just hitting the taxpayer in another way.

[Translation]

Tout le monde joue à ce petit jeu. Je crois qu'il est grand temps d'y mettre un terme et de s'attaquer ensemble aux problèmes.

Le dernier budget était censé contenir une réduction des impôts. Est-ce que quelqu'un s'est inquiété de savoir si les provinces n'en profiteraient pas aussitôt pour récupérer ce morceau de gâteau? À quoi cela sert-il si ce que les uns donnent d'une main les autres le reprennent de l'autre? C'est ce petit jeu qui est la plaie de notre pays.

Même si le fédéral arrivait à réduire le déficit—ce qu'il n'est pas arrivé à faire—les provinces ont déjà augmenté les leurs et les municipalités, d'une manière générale, ont probablement fait de même. Nous n'en sortons pas. Nous n'arrêtons pas de régresser avec tous les gouvernements.

Je crois que la population canadienne est très consciente de notre endettement et de notre déficit et s'en inquiète, mais elle se sent vraiment impuissante à trouver des solutions.

**M. Neufeld:** Je crois que le problème du manque d'harmonisation entre les politiques fédérales et provinciales est très important. Je suis entièrement d'accord avec vous. En fait, si on remonte aux années quatre-vingts, quel était un des problèmes politiques majeurs de notre pays? Le fait que la province en pleine croissance incontrôlée, l'Ontario, n'avait pas de véritable politique budgétaire anticonjoncturelle. Tout le pays en a été affecté. Cette expérience aurait dû nous apprendre quelque chose.

Je peux simplement dire que si nous voulons améliorer notre politique, il est essentiel d'harmoniser les budgets et les politiques financières. Vous avez parlé d'érosion des assiettes fiscales. J'ai passé sept ans au ministère des Finances et je sais exactement de quoi vous voulez parler. Il nous faut essayer de mieux faire.

**Mme Marleau:** Exactement. Pourquoi se casser la tête si on ne fait que se renvoyer la balle.

**M. de Bever:** Il y a quand même un aspect positif. La santé et l'éducation, cibles prioritaires des réductions fédérales, relèvent de plus en plus du provincial. J'estime que c'est une bonne chose car les rapports entre les prestataires et les cotisants de ces services deviennent plus clairs et plus visibles. Que ce soit pour l'éducation, la santé ou pour le chômage, tout le monde paie sa part de 50c. alors que les provinces essaient de tout faire payer par le fédéral en vertu du principe qu'on peut toujours trouver quelqu'un d'autre pour payer. De toute évidence, ce n'est pas le cas.

**Mme Marleau:** D'accord, mais si le fédéral cesse de financer l'assurance-chômage, ce sont les provinces et les municipalités qui devront payer sous forme de prestations de bien-être. Ils ne font que se renvoyer la balle. Il est possible que cela coûte un peu moins cher, mais l'argent du bien-être social sort directement de la poche des contribuables. Au moins, dans le cas de l'assurance-chômage, il s'agit de cotisations et il faut espérer que les gens continueront à cotiser pour la financer. Le contribuable est mis à contribution d'une autre manière.



[Texte]

**Mr. de Bever:** That's true. But it's generally perceived to be true that if you have a closer affinity with where the spending goes on and you can relate to it, you're more vigilant about controlling it. I think to most people the cheque is just written somewhere and doesn't affect them in a real sense.

**Mrs. Marleau:** I want to go back to some of the other comments you made, sir. You seem to be blaming a lot of our problems on high wage costs, that somehow these bad workers out there have been demanding too much; that that has really been at the basis of all of our problems. I want to disagree with you. I'm not saying that it hasn't happened in some areas, but I wouldn't put that as the sole cause of all of our problems. There is the restructuring in the new economy and all of the other things, doing more with less, modernizing. You know, we're into a computer age. At one time I worked as an accountant, and we had hordes of people balancing books. That is not needed any more; computers can do that very easily.

**Mr. de Bever:** I was on the losing side of that debate in 1981 when people argued that they were going to have 50% unemployment among secretaries because of computers. It didn't happen. The economy is flexible enough to absorb it.

But the point about wages is not that it's the big bad worker. In many cases it's the accommodating employer granting a wage increase simply to get the problem out of the way. That is just as serious.

What happened in Ontario in the late 1980s is exactly that. People were hiking prices and hiking wages as if there was no tomorrow. There was no concept that this might end. And when it did end, there wasn't the institutional flexibility to deal with it. That is really my point.

In other words, it's not that I... I think everybody is an opportunist.

**Mrs. Marleau:** If this government had instituted wage roll-backs, do you think that would have solved the problem? In essence that's what you're saying. I disagree.

**Mr. de Bever:** I would argue, and I think I can back it up historically, that if that last 10% of wage increases had been avoided, because people realized that the end of the business cycle was there, you would have been able to preserve a lot of those jobs. What's happening now is you have a profit squeeze.

**Mr. Blenkarn:** Oh, sure. I agree 100%. We had a situation in Ontario where people were in fact sending out people to hire people. The construction industry was in fact paying signing bonuses.

**Mr. de Bever:** What you have to have to make this kind of thing less painful is a different approach to wage payments. You have to negotiate contracts that will give you some flexibility in case the economy turns down, because ultimately, from a standpoint of solvency, there's no way out. If you don't have the freedom to renegotiate wages and if you're not making any money, the only way out is to lay off people.

I am not saying it's the big bad worker. Everybody, whether it's an entrepreneur or a worker, is going to be out for number one.

[Traduction]

**M. de Bever:** C'est vrai. Mais, d'une manière générale, les contribuables sont plus vigilants et plus rigoureux si leur argent est utilisé dans un environnement plus proche et plus familial. Je crois que pour la majorité des gens, le chèque vient de quelque part et ne les touche pas directement.

**Mme Marleau:** J'aimerais revenir à certains de vos autres commentaires, monsieur. Vous semblez imputer une grande partie de nos problèmes aux salaires trop élevés, aux demandes exagérées des travailleurs qui sont à la base, en vérité, de tous nos problèmes. Je ne suis pas d'accord avec vous. Je ne dis pas que cela ne soit pas le cas dans certains secteurs, mais je n'en ferais pas la cause unique de tous nos problèmes. Notre économie est en phase de restructuration, elle se modernise pour produire plus avec moins. Nous sommes entrés dans l'âge de l'informatique. J'ai été comptable et nous avions des hordes d'employés pour faire la comptabilité. On n'en a plus besoin; les ordinateurs peuvent le faire très facilement.

**M. de Bever:** J'étais du mauvais côté de ce débat en 1981 lorsque d'aucuns ont prétendu que les ordinateurs mettraient 50 p. 100 des secrétaires au chômage. Il n'en a rien été. L'économie est suffisamment souple pour l'absorber.

Pour ce qui est des salaires, je ne dis pas que c'est la faute des travailleurs. Dans de nombreux cas, c'est la faute des employeurs qui accordent des augmentations de salaire simplement pour se débarrasser du problème. C'est tout aussi grave.

C'est exactement ce qui est arrivé à la fin des années quatre-vingt en Ontario. Les prix et les salaires étaient augmentés comme si demain n'existait pas. Les gens pensaient que cela ne s'arrêterait jamais. Et quand cela s'est arrêté, la marge de manoeuvre pour y faire face n'existait plus. C'est en fait ce que je veux dire.

En d'autres termes, je ne crois pas... je crois que tout le monde est coupable d'opportunisme.

**Mme Marleau:** Si ce gouvernement avait imposé une réduction des salaires, pensez-vous que cela aurait résolu le problème? En essence, c'est ce que vous dites. Je ne suis pas d'accord.

**M. de Bever:** Je prétends, et je crois pouvoir le démontrer historiquement, que si les derniers 10 p. 100 d'augmentation de salaires avaient été évités, si les gens avaient compris que c'était la fin du cycle, on aurait pu préserver nombre de ces emplois. Actuellement, nous vivons une contraction des bénéfices.

**M. Blenkarn:** C'est sûr. Je suis d'accord à 100 p. 100. En Ontario, c'était l'embellie des chasseurs de têtes. Dans le bâtiment on versait des primes de signature de contrat.

**M. de Bever:** Pour que les choses soient moins douloureuses, il faut changer de méthode pour les salaires. Il faut négocier des conventions permettant de tenir compte des ralentissements dans l'économie car la seule issue, c'est le plongeon. Si on ne peut pas renégocier les salaires quand l'argent ne rentre pas, il n'y a qu'une seule issue: les licenciements.

Je ne dis pas que c'est la faute des méchants travailleurs. Pour les employeurs ou les employés, j'imagine que c'est la seule chose qui compte.

[Text]

But we as politicians or people in the political sphere have to set things up in such a way that there's maximum flexibility.

**Mrs. Marleau:** What you're saying is we have to cooperate. It is no longer one person making a decision for all others, or labour groups making one decision at the expense of the employer; it is people together making that decision.

**Mr. de Bever:** That is what I'm saying.

**Mrs. Marleau:** Okay.

• 1625

**Mr. Neufeld:** I might just make the point that I see a lot of companies now who are going in the direction of more flexible wages, a higher proportion of discretionary remuneration. I've seen it in our own institution. I think that's very helpful and very healthy for the country in the future. The more flexibility you have, the less you have to depend on lay-offs when times are tough. That is basically a very good move.

The other point I would make is that I certainly don't blame the situation on workers. They are part of a general environment. This is where I get back to the situation where if you lose control over monetary policy and you lose control over fiscal policy and you rev up an economy the way we saw it in Ontario, nothing in the world is going to hold back big wage increases.

I think you have to start at the beginning of that process. This is why I think it's so important that as we now move into recovery, we don't start repeating the same old mistakes. Yet I hear voices in the public debate that would ask us to go down a road that would lead to exactly what we've gone through. That is what we must avoid.

**Mrs. Marleau:** I can tell you that I don't come from a part of Ontario that was overly stimulated. I really haven't seen as much of it.

**The Chairman:** Are you telling us that—

**Mrs. Marleau:** I'm trying to tell you that in the early to mid-1980s, when everybody else in southern Ontario was doing great, we weren't.

**The Chairman:** Are you trying to tell us that the wages in Sudbury didn't go up over that period of time?

**Mrs. Marleau:** I'm not trying to say that. What I'm trying to tell you is that at that time, Sudbury was restructuring in a major way. We were not going through the same types of things you were seeing in southern Ontario. I have to tell you that this is actually what happened in our area.

**The Chairman:** I don't disbelieve that—

**Mrs. Marleau:** The other comment you made was about unemployment insurance and how we have to get all of these people who voluntarily quit their great jobs to go on this wonderful stipend of unemployment insurance. I don't see very many of those people. I have to be very honest with you, I don't see any of those people.

There may be some who are quitting marginal jobs because they think they'll do better on unemployment insurance. I can tell you that those people are penalized, and penalized severely. They'll get 12 weeks without

[Translation]

Les politiciens ou les responsables du monde politique doivent faire en sorte qu'il y ait un maximum de flexibilité.

**Mme Marleau:** Nous sommes condamnés à coopérer. Il ne peut plus y avoir une personne qui prenne des décisions pour toutes les autres, ou un syndicat qui prenne une décision aux dépens d'un employeur; nous devons tous prendre ces décisions ensemble.

**M. de Bever:** C'est exactement ce que je dis.

**Mme Marleau:** D'accord.

**M. Neufeld:** Je pourrais ajouter que je constate que beaucoup de compagnies optent pour des méthodes de salaire plus souples avec une portion de rémunération discrétionnaire plus importante. Je l'ai constaté dans notre propre entreprise. Je crois que notre pays ne s'en portera que mieux. Plus il y a de souplesse, moins il est inévitable de licencier en périodes difficiles. C'est une excellente initiative.

J'aimerais ajouter que je n'en impute certainement pas la faute aux travailleurs. Ils font partie de l'environnement général. Donc, encore une fois, quand on perd le contrôle de la politique monétaire, de la politique budgétaire et qu'il y a surchauffe de l'économie comme on l'a vu en Ontario, rien au monde ne peut empêcher ces grosses augmentations de salaire.

Il faut tout reprendre au départ. C'est la raison pour laquelle j'estime si important maintenant que nous sommes sur la voie du redressement, de ne pas répéter les mêmes erreurs. Pourtant, j'entends certains préconiser un retour à cette voie qui nous ramènerait exactement à notre point de départ. Il faut absolument l'éviter.

**Mme Marleau:** Permettez-moi de vous dire que mon coin de l'Ontario n'a pas bénéficié de cette manne économique. Je n'en ai pas vraiment vu la couleur.

**Le président:** Voulez-vous dire. . .

**Mme Marleau:** Je dis simplement que pendant la première moitié des années quatre-vingt quand tout allait pour le mieux dans le sud de l'Ontario, ce n'était pas le cas dans le nord.

**Le président:** Voulez-vous dire que les salaires à Sudbury n'ont pas augmenté pendant cette période?

**Mme Marleau:** Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux simplement dire qu'à cette époque, Sudbury était en pleine restructuration. Nous n'avons pas vécu les mêmes phases que dans le sud. Permettez-moi de vous dire que dans notre région la situation n'était pas la même.

**Le président:** Je ne dispute pas. . .

**Mme Marleau:** Vous avez aussi dit qu'il fallait absolument faire quelque chose au sujet de ces gens qui quittent volontairement leurs beaux emplois pour toucher la rente merveilleuse que leur verse l'assurance-chômage. Je ne vois pas beaucoup de ces gens. Pour être honnête, je n'en ai jamais vu.

Il est possible qu'il y en ait qui quittent des emplois marginaux parce qu'ils pensent mieux s'en sortir avec l'assurance-chômage. Permettez-moi de vous dire que ces gens sont pénalisés et sévèrement. Ils ne touchent pas de



[Texte]

unemployment insurance. They'll get 50% of their benefits after those 12 weeks. That's right now, today. If you're fired or if you quit a job, that's the type of penalty you face. This is right now.

I don't see many people leaving bad jobs because they know they're not going to get another one. So I miss that whole point on the unemployment insurance deal. That may have happened during the good days, when there were a lot of jobs out there and you could quit one and take a holiday for six months to a year and then know you'd get another one because there were a lot of jobs out there. But there aren't any jobs out there, or very few.

I want to tell you that I haven't run into too many people who say to me that they're going to take this year off because they can live well on UI and get a new job afterwards. Where are you seeing these people?

As a matter of fact, what I'm seeing are people out there who are absolutely petrified of losing their jobs.

**Mr. Neufeld:** Perhaps I could make a comment on that. There is no question that the turnover now is far lower than it was in the boom days. That's natural human nature. I think it's also the case that if one wants anecdotal evidence, I don't find it difficult to find people who tell me, whether it's a member of their family or a friend of a friend or a son of somebody, that this, this and this has happened in terms of unemployment insurance. But I don't think that's right. I mean, that's the type of thing I could do here. I don't know how much that amounts to in total. I wouldn't want to make a judgment.

I would, however, make a point that most of our expensive programs would justify the most careful scrutiny for efficiency because they are so expensive. Take medical services. I'm no expert, and I only use it as an example. But I'm told that one of the high costs of medical services is the delivery of services that have no proven medical value.

When you talk about efficiency in a program, you have to use the word in a broad sense. I also recently had a discussion—this is all anecdotal, so it's not worth a heck of a lot—with a gentleman who's a director of a hospital. They were facing all the cuts and cutbacks and so on. What surprised him was that, in his judgment, the care had improved in quality.

• 1630

**Mrs. Marleau:** I just want to jump in here because that's not what I'm hearing from people who are in hospitals. They tell me that nursing care is really in trouble and nurses are busy filling out forms and there are not a lot of people actually looking after people. That's what I'm being told. However, I'm not sick often and I can't, from personal experience, say what's happening now.

**Mr. Neufeld:** I would just make the general point, and I'm not an expert on those programs. By international standards, it doesn't seem as if we're not spending enough money. In education, for example, it seems that we're among the highest spenders per capita in the world.

[Traduction]

prestations pendant 12 semaines. Après ces 12 semaines, ils ne touchent que 50 p. 100 de ce qu'ils gagnaient. C'est ce qui se passe aujourd'hui. C'est le genre de pénalité en cas de licenciement ou de départ. En ce moment.

Il n'y en a pas beaucoup qui quittent ces mauvais emplois parce qu'ils savent qu'ils n'en trouveront pas un autre. J'ai donc beaucoup de mal à comprendre votre argument. Il est possible que cela soit arrivé pendant les périodes de vaches grasses, parce qu'il y avait beaucoup de travail, qu'on pouvait démissionner, prendre des vacances pendant six mois ou un an en sachant qu'on pourrait toujours en retrouver un autre. Il n'y a plus de travail aujourd'hui, ou très peu.

Permettez-moi de vous dire que je n'ai pas rencontré beaucoup de gens qui envisageaient de se mettre au chômage pendant un an parce que les prestations leur suffisaient pour vivre et qu'ils pourraient retrouver un nouvel emploi après. Où rencontrez-vous ces gens?

Personnellement, ceux que je rencontre ce sont des gens qui sont absolument terrifiés à la perspective de perdre leur emploi.

**M. Neufeld:** Permettez-moi de faire un commentaire. Il ne fait aucun doute que le taux de roulement est très inférieur aujourd'hui à ce qu'il était pendant les jours fastes. C'est naturel, c'est la nature humaine. Par contre, si vous voulez des preuves anecdotiques, il ne m'est pas difficile de vous citer des gens qui me racontent qu'un membre de leur famille, qu'un ami d'un ami ou le fils de quelqu'un qu'ils connaissent se débrouille très bien avec l'assurance-chômage. Mais ce ne serait pas bien. Je pourrais le faire. Je ne sais pas combien cela représente au total et je ne veux pas porter de jugement.

Il reste, cependant, que je trouve tout à fait normal que nos programmes qui nous coûtent le plus cher fassent l'objet du contrôle le plus attentif sur le plan de leur efficacité justement à cause de leur coût. Prenez les services médicaux. Je ne suis pas spécialiste en la matière, mais c'est un simple exemple. Je me suis laissé dire qu'un des coûts les plus élevés de nos services médicaux est la prestation de services qui n'ont aucune valeur médicale prouvée.

Quand on parle de l'efficacité d'un programme, il faut utiliser le terme au sens le plus large. Dernièrement—ce sont des anecdotes et elles valent ce qu'elles valent—j'ai eu une discussion avec un directeur d'hôpital. Il n'arrêtait pas de citer les réductions auxquelles devait faire face son hôpital. Ce qui m'a le plus surpris c'est que, selon lui, la qualité des soins y avait gagné.

**Mme Marleau:** Je me permets de vous interrompre car ce n'est pas du tout ce que me disent les responsables des hôpitaux. Ils me disent que la qualité des soins se détériore et que les infirmières passent leur temps à remplir des formulaires et qu'il n'y a plus grand monde pour s'occuper des malades. C'est ce qu'ils me disent. Cependant, je ne suis pas souvent malade et je ne peux pas vous confirmer personnellement cette situation.

**M. Neufeld:** Je ferai simplement une remarque générale et je ne suis pas spécialiste. Comparativement aux autres pays, il ne semble pas que nous ne dépensons pas assez d'argent. En matière d'éducation, par exemple, il semble que nous sommes parmi ceux qui dépensent le plus par tête d'habitant au monde.

[Text]

**Mrs. Marleau:** What you're saying is we're not spending well.

**Mr. Neufeld:** One-third of our kids drop out of high school and we don't measure up in terms of academic standards. I can't believe, when I look at our programs, that the problem is money. I don't think so. I think the problem is efficiency in the programs in the way I'm using the word. That's where the focus of attention should be. We shouldn't simply say, I'm going to cut this, or are we going to cut the budgets or not. Let's look at the programs and let's understand that as a nation we are spending a lot of money even by international standards and we are not, in every case, getting value for our money. So it must be the programs.

**Mrs. Marleau:** We're not perhaps doing the programs the right way, but that doesn't mean we have to go around and shoot everybody we think might be moving or sidestepping either. We have to work at making it better. There's no doubt. The education system is a good example of that. I've got children who I'm fighting with now to do better. You're right that somehow we've missed the boat. Hopefully, we won't continue to.

However, I don't like this idea that we pick a group of people and blame them for our problems, because it isn't just them. It's our problem together and we'll solve it together. We won't solve it by pitting one group against the other. We'll only solve this problem when we sit down together—all levels and all people—and work at solving it. It isn't a piecemeal approach or a cutting back here or a cutting back there that will do it either.

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** I want to pick up on attacking a particular group, Mr. Chairman. Is it time for me to enter the debate?

**The Chairman:** Fine.

**Mrs. Marleau:** Go ahead, sir. Well, I don't know. Should we let him?

**Mr. Thompson:** Thank you. I enjoy listening to this lady across the aisle, gentlemen. You'd wonder sometimes what party she was actually running for.

**Mrs. Marleau:** The best one.

**Mr. Thompson:** Mr. Neufeld, we talked about the health-care experts and we talked about our educators and in fact we talked about politicians having to make tough judgments and doing some of the things necessary to get out from beneath this mountain of debt in which we find ourselves. I guess I'm going to turn the tables a little bit and suggest that maybe it's time the banks did the same.

I'm getting complaints. I think all of us do in this business of politics. It's almost daily that the banks don't seem to be too sensitive to the needs of the small businessman.

Last night we had the privilege of listening to one of your competitors, although I don't like to say it in that very narrow sense. Lloyd Atkinson was here from the Bank of Montreal. I put the same question to Lloyd. I'm responding

[Translation]

**Mme Marleau:** Donc, nous dépensons mal.

**M. Neufeld:** Un tiers de nos enfants abandonnent leurs études et sur le plan universitaire nous ne sommes pas très bien placés. Quand je considère nos programmes, je ne peux croire qu'il s'agisse d'un simple problème d'argent. Je ne peux y croire. Je crois que c'est un problème d'efficacité des programmes dans le sens que je donne à ce terme. C'est là qu'il faudrait porter notre attention. Nous ne devrions pas simplement proposer de couper ou nous demander s'il faut ou non réduire les budgets. Analysons les programmes et reconnaissons qu'en tant que nation, nous dépensons beaucoup d'argent comparativement à beaucoup d'autres pays et, dans tous les cas, nous n'en avons pas pour notre argent. Il faut donc regarder du côté des programmes.

**Mme Marleau:** Nos programmes ne sont peut-être pas parfaits, mais il ne faudrait pas tirer à tort et à travers sur tout ce qui bouge. Il faut que nous fassions mieux. C'est indubitable. Le système éducatif est un bon exemple. J'ai des enfants avec lesquels je me bats pour qu'ils fassent mieux. Vous avez raison, d'une certaine manière nous avons raté le bateau. J'espère que nous pourrons y remonter.

Cependant, singulariser un groupe de la population et lui imputer nos problèmes, ne me plaît pas parce qu'il n'y a pas que lui. C'est notre problème à tous et nous devons le régler ensemble. Nous ne le résoudrons pas en dressant les uns contre les autres. Nous ne réglerons ce problème que lorsque nous nous y mettrons tous—à tous les niveaux et tout le monde—pour y trouver une solution. Ce ne sont pas non plus des initiatives ponctuelles ou des réductions ponctuelles qui le permettront.

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** J'aimerais continuer de parler de ces attaques visant un groupe particulier, monsieur le président. Puis-je poursuivre le débat?

**Le président:** Bien sûr.

**Mme Marleau:** Je vous en prie, monsieur. Enfin, je ne sais pas. Devrait-on le laisser faire?

**M. Thompson:** Merci. J'aime beaucoup écouter cette dame qui se trouve en face de moi, messieurs. On se demande parfois pour quel parti elle s'est présentée.

**Mme Marleau:** Le meilleur.

**M. Thompson:** Monsieur Neufeld, nous avons parlé des spécialistes de la santé, des éducateurs et, en fait, des politiciens qui doivent porter des jugements difficiles et prendre certaines des décisions nécessaires pour nous sortir de cette montagne de dettes sous laquelle nous croulons. Je vais un peu inverser la proposition en suggérant qu'il est peut-être temps que les banques fassent de même.

Je reçois des plaintes. Je crois que tous ceux et toutes celles qui sont dans la carrière politique en reçoivent. C'est presque tous les jours que les banques donnent l'impression de ne pas être très sensibles aux besoins des petites entreprises.

Hier soir, nous avons eu le privilège d'entendre un de vos concurrents bien que je n'aime pas beaucoup ce terme. Nous avons reçu Lloyd Atkinson de la Banque de Montréal. J'ai posé la même question à Lloyd. C'est en réaction à un



## [Texte]

to an article that appeared in yesterday's *Globe and Mail*, and, of course, this same article or articles like this are occurring in every weekly and daily newspaper across the country. The article is entitled, "Recession-burned banks more hesitant to lend". They step through the numbers, sir. I'll quote from this article:

Though entrepreneurs appear to be pulling the economy out of recession, observers say their progress is being hobbled by the reluctance of banks to provide startup cash and expansion capital.

It quotes a fellow by the name of Ian Donald, director general of the entrepreneurial office of Industry, Science and Technology Canada. He says in the article: "The banks are still hesitant to lend to small firms." That's just one, but I could go on and on. I can go back into any constituency in this country to hear the same thing. It says:

Despite the growth of small business in the last half of 1992, Canadian banks increased their entrepreneurial loans only marginally.

• 1635

Quoting Tom Hockin, our Minister of State for Small Businesses and Tourism, "In that six-month period, one bank increased its small business loans by 1 per cent and another by 2 per cent."

Yesterday, for example, we debated changes to the Small Business Loans Act in the House of Commons. We were being pressured to a degree, I think, to do so, not only by the small business people, because a void is left in the marketplace, but by the banks themselves because we're now going to offer them a bit more of a buffer, if you wish, a bit more protection in terms of the Small Business Loans Act. But it seems as if every sector of society is doing its utmost to get out of this recession except the banks. I know it's easy to pick on the banks because it's easy to pick on the big guys, but I'm concerned about the situation.

Quoting from your own statement in the middle of page 1 of your opening statement—and I should also read the preceding paragraph, but I'll pick up the statement in the middle of page 1:

They tell us that there are now two sides to economic recovery policy: the side that addresses the structural problems and the side that addresses cyclical problems. For example, the problem of deep-seated structural unemployment will not be adequately resolved by cyclical recovery alone; and the attempt to do so with traditional macroeconomic responses of deficit spending and easy money will not only fail but will make matters worse.

But what I see as a deep-seated structural problem is a deep-seated structural problem within the bank itself in responding to the needs of small business, because obviously if small businesses can't get the start-up capital or money

## [Traduction]

article publié dans le *Globe and Mail* d'hier et, bien entendu, ce genre d'articles ou des articles analogues sont publiés dans tous les quotidiens et tous les hebdomadaires du pays. Cet article est intitulé «La récession a durement touché les banques: elles hésitent beaucoup plus à prêter». Elles sont sur des charbons ardents. Je vous cite un passage de cet article:

Bien que les chefs d'entreprises semblent tirer l'économie de la récession, des commentateurs estiment que leurs efforts sont entravés par la réticence des banques à leur prêter le financement et les capitaux nécessaires.

L'article cite un certain Ian Donald, directeur général du bureau de l'entrepreneuriat et de la petite entreprise d'Industrie, Sciences et Technologie: «Les banques continuent à hésiter à prêter aux petites entreprises». Ce n'est qu'un article parmi tant d'autres que je pourrais vous citer. C'est la même histoire qu'on entend dans toutes les circonscriptions.

Malgré la croissance des petites entreprises pendant la deuxième moitié de 1992, les banques canadiennes n'ont augmenté que marginalement les prêts qui leur sont destinés.

Je cite Tom Hockin, notre ministre d'État, Petites entreprises et Tourisme, qui déclarait que: «Au cours de cette période de six mois, une banque a augmenté ses prêts aux petites entreprises de 1 p. 100 et une autre banque de 2 p. 100».

Nous avons par exemple débattu, hier, à la Chambre des communes, plusieurs changements susceptibles d'être apportés à la Loi sur les prêts aux petites entreprises. Nous y avons été forcés en quelque sorte, je pense, non seulement par les petites entreprises à cause du vide qu'elles constatent dans ce domaine, mais également par les banques elles-mêmes du fait que nous allons maintenant leur offrir une plus grande sécurité en quelque sorte, une meilleure protection dans le cadre de la Loi sur les prêts aux petites entreprises. Mais on dirait que chaque secteur de la société, à l'exception des banques, fait son possible pour sortir de la récession. Je sais qu'il est facile de critiquer les banques parce qu'il s'agit de grandes entreprises, mais j'avoue que la situation me préoccupe.

Je voudrais citer une déclaration que vous faites dans l'introduction de votre exposé, au milieu de la page 1—je devrais d'ailleurs lire également le paragraphe précédent, mais je m'en tiendrai au paragraphe en question:

Notre politique économique doit donc avoir deux volets, l'un axé sur la résolution de nos problèmes structurels, l'autre consacré aux mesures anticonjoncturelles. Ainsi, la phase ascendante du cycle ne suffira pas à résorber notre chômage structurel, aux racines trop profondes, et il serait vain et même pernicieux de s'attaquer à ce problème de fond avec la panoplie classique des armes macro-économiques que sont la prodigalité budgétaire et le laxisme monétaire.

Mais le problème structurel aux racines profondes que je constate est tout aussi présent dans la façon dont les banques répondent aux besoins des petites entreprises, car il est bien évident que si ces dernières ne peuvent trouver le capital de

[Text]

needed to expand, no matter what part of the country we're talking about, it creates a hell of a problem in terms of unemployment. So could you pick it up on that point, in that sense, Mr. Neufeld?

**Mr. Neufeld:** I'd be very pleased to. I'll make a couple of points, and the first is the broader one.

On this question as to whether the flow of credit is such as to impede recovery, the phrases "credit crunch" or "credit rationing" and similar ones have been used, particularly in the United States, where there have been a lot of difficulties in the financial system among the banks because of restructuring—they have a totally different system from ours—and among the savings and loans associations. There was a fairly general feeling that, because of these situations that were occurring among the financial institutions, there was indeed a scarcity of credit and it wasn't flowing in the way it normally would. So I'm not dismissing the general point you're raising, and it's one that should be addressed.

When I look, first of all, at the general figures in Canada on the flow of credit and the growth from one year, driven partly by monetary policy and so on, I see no evidence of an interruption of credit flows or of anything that looks out of the way, having in mind the stage of the business cycle we're in.

So I think we can be at least fortunate in Canada, if you accept this way of looking at the situation, in that the one thing we will not have holding up recovery is some sort of credit crunch in the financial system. I see no evidence of one.

On the more detailed question you asked about the particular position of the smaller enterprises, there is no question that it's the medium—and small—sized businesses that have been creating and will continue to create the jobs. They are enormously important for the country and also very important for our prosperity.

In our bank we happen to have 25% of all the, what we call, independent businesses in this country. There are thousands and thousands of them in every province in this country. They are very important to us. Any perspective where we think we have a future by doing things that are not going to be good for that sector is not realistic.

• 1640

**Mr. Thompson:** If I could just—

**Mr. Neufeld:** To finish my comment, again we referred to the question of anecdotal evidence and my unease with saying anything. But if anecdotal evidence was the way to go, it wouldn't be very difficult for one to compile an enormous list of small companies that we are now helping along through bad times, knowing full well they are basically good, going to make it and going to grow.

[Translation]

démarrage qui leur est nécessaire ou les fonds dont elles ont besoin pour se développer, cela aboutit à créer un problème majeur en termes de chômage quelle que soit la région du pays concernée. Vous serait-il possible, monsieur Neufeld, de poursuivre la discussion dans ce sens?

**M. Neufeld:** Vous m'en voyez très heureux. Je commencerai par faire deux remarques, dont la première sera de nature plus générale.

Pour ce qui est de savoir si le flux du crédit tend à entraver la reprise, les expressions «contraction du crédit» ou «encadrement du crédit» entre autres sont employées notamment aux États-Unis, pays où le système financier fait face à de sérieuses difficultés notamment dans le secteur bancaire à cause de la restructuration en cours—je préciserai que leur système est totalement différent du nôtre—et dans le secteur des mutuelles d'épargne et de crédit. La perception assez répandue était qu'à cause des circonstances auxquelles étaient confrontées les institutions financières il existait une pénurie du crédit, lequel n'était pas aussi facilement disponible qu'il devrait l'être. Je n'écarte donc pas votre argument qui devrait d'ailleurs être approfondi.

Quand j'examine, en premier lieu, les données globales canadiennes sur le flux du crédit et la croissance sur un an, déterminées en partie et entre autres par la politique monétaire, je ne constate aucun signe d'une interruption des flux de crédit ou de quoi que ce soit qui y ressemblerait compte tenu de notre position conjoncturelle actuelle.

Si l'on accepte cette façon d'envisager la situation, je pense que nous pouvons nous estimer heureux qu'au Canada la reprise économique ne sera pas retardée à cause d'une contraction du crédit engendrée par le système financier. Il n'y a, selon moi, aucun signe d'une telle contraction du crédit.

Pour en revenir à votre question à propos de la situation particulière des petites entreprises, je répondrai qu'il ne fait pas de doute que les petites et moyennes entreprises ont créé et qu'elles continueront de créer des emplois. Elles jouent un rôle capital dans le pays et sont également très importantes pour notre prospérité.

Il se trouve que la Banque Royale a comme client 25 p. 100 de ce que nous appelons les entreprises indépendantes du Canada. Il en existe des milliers et des milliers dans chaque province du pays. En ce qui nous concerne, elles sont très importantes. Il ne serait pas réaliste d'envisager notre avenir sans tenir compte des intérêts de ce secteur d'activité économique.

**M. Thompson:** Si vous me permettez. . .

**M. Neufeld:** Je voudrais terminer mon commentaire. On en revient à mes hésitations à citer comme preuves des anecdotes se rapportant à des cas particuliers. Mais si on pouvait s'en remettre aux anecdotes, il ne serait pas difficile de compiler une longue liste de petites entreprises auxquelles nous apportons notre soutien pendant la période difficile qu'elles traversent, car nous savons pertinemment qu'elles sont foncièrement saines, qu'elles s'en tireront et qu'elles prospéreront.



[Texte]

So I think we have to get back, get at the facts, see exactly what are the problems in small-and medium-sized businesses. Let's make sure we address the real problems, not the imaginary problems.

This is not to say that mistakes aren't made. We have 1,600 branches. I have no doubt that here and there throughout that system from time to time—and we had a gentleman raise it at our annual meeting—some mistakes are made. But I think it would be appropriate to make sure one gets at the real issues with respect to small-and medium-sized businesses. We know they have to grow and provide the jobs we are going to need.

**Mr. Thompson:** Mr. Chairman, maybe I could just get in here. If I used that same statement you just used, I'd be accused of being a mealy-mouthed politician. All kinds of evidence out there suggests you're listening but not really doing anything about it.

I can go back to the telephone calls back home I made today, as a member of Parliament. Hell, it's a real problem. You know it exists, and we can provide real evidence, yet nothing happens. It's almost like dealing with government, for God's sake. I can identify a problem over there, and you have to fight like a son of a gun for two years to get someone to listen. If you can get them to listen in two years, hopefully in the third year it will fix itself so that no one has to do anything.

That's exactly what I see happening at the banks. You've been saying this, for God's sake, since I have been elected. You're addressing the problem. Again, anecdotal evidence... Your figures suggest that there is not a credit crunch. In fact, money is going out. There's a good flow of money. Hell, I have no idea how you measure the outflow of money from the bank in terms of small businesses.

I think the banks are shrouded in more mystery, for God's sake, than this little ivory tower we have across the street. I suggest that's one of the difficulties. Open up the doors and let some of these little guys come in. What we should have is 45 or 50 small businessmen back on those little green chairs. Every one should come right up beside you to present their case.

Maybe that's the route we should take as a committee, Mr. Chairman, because I suggest this approach would see me being accused of being mealy-mouthed.

**Mr. Neufeld:** I think it would be wrong to leave the impression that we don't talk to small businesses by the hundreds every week, every week, every week—

**Mr. Thompson:** But look at the facts in this little article from *The Globe and Mail*. Hell, who could ever dispute *The Globe and Mail*? They'd be accurate, wouldn't they, Don?

**Mr. Blenkarn:** I don't know.

**Mr. Thompson:** I might dispute Jeffrey Simpson, but my God, this wasn't written by Jeffrey Simpson.

[Traduction]

Je pense par conséquent qu'il faut reprendre les choses au début, voir les faits et analyser précisément quels sont les problèmes auxquels font face les petites et moyennes entreprises. Essayons de nous attaquer aux vrais problèmes, plutôt qu'aux autres.

Je ne prétends pas naturellement que nous ne faisons jamais d'erreurs. Il ne faut pas oublier que nous avons 1 600 succursales, et qu'il ne fait pas de doute qu'ici ou là de temps à autre des erreurs sont commises—quelqu'un nous l'a d'ailleurs rappelé à notre assemblée générale. Mais je pense qu'il serait utile de se pencher sur les véritables problèmes des petites et moyennes entreprises. Nous savons qu'elles doivent prospérer pour créer les emplois dont nous avons besoin.

**M. Thompson:** Monsieur le président, me serait-il possible d'intervenir? Si je parlais comme vous venez de le faire, on me qualifierait d'homme politique incapable d'exprimer carrément sa pensée. Un grand nombre d'indices nous portent à croire que vous écoutez ce que l'on vous dit sans véritablement faire quoi que ce soit.

Je n'irai pas plus loin que les appels téléphoniques que j'ai faits aujourd'hui dans ma circonscription à titre de député. C'est un sacré problème. Vous savez qu'il existe, nous pouvons vous le prouver, pourtant il n'y a rien qui arrive. Bon sang, c'est presque la même chose que si l'on avait affaire au gouvernement. Je mets au jour un problème dans ma circonscription, et il faut se battre comme un beau diable pendant deux ans avant de se faire entendre. Si vous finissez par vous faire entendre après deux ans, il reste à espérer que le problème se réglera de lui-même la troisième année sans que quiconque ait eu à intervenir.

Je constate que la situation est exactement la même dans le cas des banques. Bon sang, vous répétez la même chose depuis que je suis député. Vous vous attaquez au problème, vous parlez encore d'anecdotes comme preuves... Vos statistiques montrent qu'il n'y a pas de contraction du crédit, qu'en fait l'argent est disponible et circule bien. Voyons! Je ne sais pas comment vous mesurez les sorties de fonds de la banque destinés aux petites entreprises.

Je trouve que le mystère qui entoure les banques est encore plus grand que celui qui entoure la tour d'ivoire qui se trouve de l'autre côté de la rue. Je pense que c'est là que réside l'une des principales difficultés. Ouvrez les portes et laissez entrer quelques-uns des petits entrepreneurs. Il y en aura vite 45 ou 50 assis devant vous. Chacun devrait venir devant vous s'exprimer.

C'est peut-être, monsieur le président, la façon dont ce comité devrait procéder; je suppose que cette méthode me ferait accuser de tourner autour du pot.

**M. Neufeld:** Je ne pense pas qu'il serait honnête de laisser l'impression que nous ne rencontrons pas des centaines de petits entrepreneurs semaine après semaine après semaine... .

**M. Thompson:** Mais prenez les faits que cite ce petit article paru dans le *Globe and Mail*. Bon sang, qui peut mettre en cause le *Globe and Mail*? Ils doivent avoir raison, n'est-ce pas, Don?

**M. Blenkarn:** Je ne sais pas.

**M. Thompson:** Je pourrais me méfier de Jeffrey Simpson, mais l'article n'est pas de son cru.

[Text]

I gave you the numbers. We could use those numbers, a litany of those numbers, and you could still come up with a pretty articulate argument to shoot it down. You're good in your presentations. I don't question that. But I think that's part of the problem.

**Mr. Neufeld:** I only have to emphasize that hundreds of thousands, 25%, of independent customers are ours. The suggestion that we are not financing those people and meeting them and talking with them all the time simply doesn't bear out. They are there all the time.

It's also the case that if anybody phones me and says someone complained to them, it's dealt with immediately. I can tell you that.

• 1645

So I just don't think that all newspaper articles represent reality accurately.

**Mr. Thompson:** I think you have the same problem as members of Parliament. We're accused of being in the ivory towers. My God, I'll tell you I think you guys have frozen yourself in that office in this sub-zero weather. I think it's happening out there.

**The Chairman:** I think we should be careful here in talking about specific institutions that have their own responsibilities. For example, we bring them in here and berate them in another structure when we complain about institutions being too lax in lending and ending up costing a lot of money to the Canada Deposit Insurance Corporation because they made too many loans to real estate developers, or whoever it may be. Why didn't they know better? Why didn't somebody stop it so that we didn't have to bail them out?

**Mr. Blenkarn:** Profits at the Royal Bank last year were \$100 billion. That was only because they recaptured some foreign debt they wrote off. They in fact wrote \$2 billion off against profits from losses.

**Mr. Thompson:** Are you in defence of the big banks now?

**Mr. Blenkarn:** No, I'm not. I'm just telling you the fact of the matter about the Royal Bank right now.

**The Chairman:** Maybe I could ask it in a slightly different way.

**Mr. Blenkarn:** Their statement was pathetic, God awful. You should sell the stock quick. Get rid of it. It's terrible.

**The Chairman:** You go into the historical five-year average, Don.

**Mr. Blenkarn:** The Commerce is back there, and they had a great profit. They had a profit of \$12 million. They really did. I don't know how many billions of dollars. . . I mean, don't buy their stock.

**Mr. Thompson:** I come from a poor part of Canada where \$100 million is still a lot of money.

[Translation]

Je vous ai cité les chiffres. Nous pourrions les utiliser, vous en citer un tas d'autres, et vous continueriez de les contredire par des raisonnements que vous savez bien présenter. Vous parlez bien, je ne le conteste pas. Et c'est peut-être là une partie du problème.

**M. Neufeld:** Je ne peux qu'insister sur le fait que des centaines de milliers, 25 p. 100 de tous les entrepreneurs indépendants du Canada sont nos clients. L'argument voulant que nous ne leur accordons pas de facilités financières, que nous ne les rencontrons pas et que nous ne leur parlons pas ne tient tout simplement pas. Nous collaborons avec eux en permanence.

Il en va de même si l'on me téléphone et m'informe que quelqu'un s'est plaint. Je peux vous assurer que l'on donne suite immédiatement.

C'est pourquoi je ne pense pas que tous les articles qui paraissent représentent fidèlement la réalité.

**M. Thompson:** Je pense que vous avez le même problème que les députés. On nous accuse de vivre dans des tours d'ivoire. Pour ma part, je pense que vous vous êtes littéralement laissés engourdir dans vos bureaux par cette température arctique. Vous savez, la vie continue à l'extérieur.

**Le président:** Je pense que nous devrions prendre garde quand on parle d'institutions individuelles qui ont leurs responsabilités particulières. Nous leur demandons par exemple de venir ici et nous les réprimandons par ailleurs quand nous nous plaignons que les institutions financières ont des politiques de crédit trop laxistes qui coûtent énormément cher à la Société d'assurance-dépôts du Canada parce qu'elles ont prêté trop généreusement aux promoteurs immobiliers ou à d'autres clients, quels qu'ils soient. Pourquoi n'ont-elles pas fait preuve de plus de lucidité? Pourquoi ne les a-t-on pas arrêtées avant qu'il soit nécessaire de les renflouer?

**M. Blenkarn:** Les bénéfices de la Banque Royale se sont élevés l'année dernière à 100 milliards de dollars par suite de l'annulation des dettes extérieures irrécouvrables. La banque a en fait passé par pertes et profits deux milliards de dollars.

**M. Thompson:** Vous mettez-vous à défendre les grandes banques maintenant?

**M. Blenkarn:** Non. Je me contente de vous donner les faits concernant la situation actuelle de la Banque Royale.

**Le président:** Je pourrais peut-être poser la question d'une façon un peu différente.

**M. Blenkarn:** Leur état financier était pathétique, tout simplement pitoyable. Vous devriez vous débarrasser de vos actions le plus rapidement possible. C'est horrible.

**Le président:** Vous parlez de la moyenne sur cinq ans, Don.

**M. Blenkarn:** La Banque de commerce a regagné sa place, et a enregistré un gros bénéfice. Un bénéfice de 12 millions de dollars. C'est la vérité. Je ne sais pas combien de milliards de dollars. . . Je veux dire que je ne vous conseille pas d'acheter leurs actions.

**M. Thompson:** Je viens d'une région pauvre du pays où 100 millions de dollars continuent d'être beaucoup d'argent.



[Texte]

**The Chairman:** It might be, but if you're a shareholder it's very good probably. It's worse than a fishing boat.

**Mr. Thompson:** Okay, Mr. Chairman.

**The Chairman:** I would like to ask a similar question but in a different vein. I have some numbers here from the Bank of Canada in terms of loan totals. What it basically shows is that in 1990 demand loans, for example, of between \$200,000 and \$500,000—that's just one example—the difference... in 1990 there was \$4.8 billion, I guess, and in 1991, \$4.7 billion; in other words, an overall drop.

We don't have to get into specific institutions here that may or may not have increased or decreased their amounts. The real question though is this. When Government of Canada treasury bills or bonds are paying an interest rate that is what they are now, how desirous are banks to go out and look for risky business ventures in small business where their returns may be only two or three points higher? I guess what I'm saying is, isn't part of this problem just the simple fact that as governments we're crowding out the available savings for investment?

**Mr. Neufeld:** I think, Mr. Chairman, first of all, that the numbers are terribly influenced by the recession. I have a chart, chart 11, which shows total business credit at financial institutions. I just showed it from 1989 to the present, but you can stretch that back for half a century. It's always the case that if you have a recession, people don't want to borrow from you. They wouldn't know what to do with the money. That's the name of the recession. It doesn't surprise me that the numbers are low. I'm also sure that a year and a half from now, when the recovery is further along, the numbers will be up. There'll be no question about that. So a good part of the number explanation is the fact that in recession the demand for credit is low because people can't put it to good use.

In terms of whether the banks are changing, I can only speak for institutions. Throughout this period we've never changed guidelines for loans. Loan officers have been trained to do this, to do that, and all the rest of it. It is not the case that different instructions go out. The guidelines are the same.

So as the recovery goes and the demand goes up, the loans are going to be made. But they are not going to be made if the businesses out there see their sales being flat and stagnant, and they don't have any more inventories to finance or they don't think the time is right for expansion.

• 1650

I am confident that with economic recovery, all those numbers will do as they have done in the past—they will start going up. Then the Bank of Canada will have to start asking itself how much credit growth is too much.

[Traduction]

**Le président:** C'est peut-être vrai, mais si vous êtes actionnaire c'est pire qu'un bateau de pêche.

**M. Thompson:** Très bien, monsieur le président.

**Le président:** J'ai une question similaire dans une perspective différente. J'ai avec moi des chiffres de la Banque Royale concernant le total des prêts. Ils montrent qu'en 1990 les prêts remboursables sur demande qui se situaient entre 200 000\$ et 500 000\$—il s'agit juste d'un exemple... En 1990, ils s'élevaient à 4,8 milliards de dollars je suppose et, en 1991, à 4,7 milliards de dollars. Autrement dit, on a enregistré une baisse globale.

Il n'est pas nécessaire que nous nous attardions aux résultats particuliers de chacune des institutions pour savoir quelles sont celles dont les prêts ont augmenté ou diminué. La vraie question toutefois est la suivante: lorsque les bons du Trésor ou les obligations du gouvernement du Canada rapportent autant qu'actuellement, quel est l'intérêt des banques à risquer leur argent dans des petites entreprises pour un rendement qui peut ne pas dépasser 2 ou 3 p. 100 de plus? En fait, je voudrais savoir si une partie du problème n'est pas tout simplement dû au fait que les gouvernements n'absorbent pas l'épargne qui, autrement, serait canalisée vers les investissements?

**M. Neufeld:** Monsieur le président, je pense premièrement que les chiffres sont énormément influencés par la récession. Le graphique 11 de mon document montre le total des crédits aux entreprises consentis par les institutions financières. Je me suis contenté d'indiquer la tendance depuis 1989, mais le même phénomène se répète sur un demi-siècle. Le fait est que les gens n'empruntent jamais en période de récession. Ils ne sauraient pas quoi faire avec l'argent, et c'est pourquoi l'on parle de récession. Je ne suis pas surpris que les montants que l'on nous a indiqués ne soient pas élevés. Mais je suis sûr que d'ici un an à un an et demi, lorsque la reprise sera assez avancée, les mêmes chiffres seront en hausse. Cela ne fait aucun doute, et une bonne part de l'explication de la faiblesse des chiffres vient du fait qu'en période de récession la demande de crédit est faible parce que les gens ne peuvent pas en faire un bon usage.

Quant à savoir si les banques évoluent, je ne peux parler qu'au nom des institutions. Mais je peux vous dire que pendant toute cette période nous n'avons jamais changé nos politiques de prêt. Nos préposés aux prêts sont des gens qui ont reçu la formation nécessaire pour fonctionner intelligemment en fonction des circonstances. Les directives n'ont pas changé et les politiques restent toujours les mêmes.

On verra que des prêts seront accordés à mesure que la reprise économique se fera sentir et que la demande augmentera. Toutefois, on n'enregistrera pas de progrès si les entrepreneurs constatent que leurs ventes stagnent, et qu'ils n'ont pas de stocks à financer ou s'ils considèrent que le temps n'est pas propice à une expansion de leurs affaires.

Je suis confiant qu'avec la reprise économique, les choses évolueront comme par le passé—tous ces chiffres commenceront à grimper. La Banque du Canada devra alors se préoccuper de la croissance du crédit et se demander si elle devient trop forte.

[Text]

**The Chairman:** Let me ask a question that gets back to the heart of the matter. When we talk about the need for governments to make decisions... We could pick recent examples such as Algoma Steel in Ontario or other companies around the country where governments have been involved in the so-called restructuring. Presumably they shore up whatever package is put together.

Do you think that is an appropriate role? I do not want to pin you down on any individual case because I know I will not be able to. How do you see the role of government in these restructuring situations?

**Mr. Neufeld:** Mr. Chairman, I think that is an enormously important question. I think the restructuring part of current economic conditions is very important, and we must make sure that our policy response to that part of the problem is the correct one.

In terms of the specific question, if you have case-by-case government responses, it will be very difficult to have an adequate response in terms of responding in a way that is in line with where the industry has to go. It is more likely to be the case of solving a local social or unemployment problem. There is nothing wrong with that on humanitarian grounds, but if the name of the game is to ensure that our industry becomes more competitive, efficient and can create jobs, I fear that sort of case-by-case approach to industrial policy by government will more often be wrong than right. So I do not have much confidence in it. There is a major problem there and you cannot shut your eyes to it.

What we have to do is ask what the right solution is in those cases. As I mentioned before, jobs are becoming obsolete and this means that the people in those jobs must have a different kind of preparation to allow them to continue to be productive. No amount of money is too much to help people retrain, to move, to get into positions where they have some security in terms of the job being around for a while.

My own feeling is that the response in those cases should be focused on the individual and on doing what needs to be done to make him productive. If it is just a question of setting the existing situation in cement, that industry will not become competitive.

There are always exceptions, but more often than not government response in terms of individual cases will not produce the economic results you are seeking. They may produce non-economic results and ministers may feel them appropriate for those reasons, but as an economist I can say that more often than not they will produce unsatisfactory economic results during an industrial restructuring.

**Mr. Blenkarn:** I have no more questions.

• 1655

**The Chairman:** I have one or two more.

You are people who operate institutions that are familiar with the global marketplace. The restructuring that is taking place in Canada is something that's being driven, if you like, by the global marketplace. What would you perceive our

[Translation]

**Le président:** Permettez-moi de vous poser une question qui nous ramène dans le vif du sujet. À propos des décisions que doivent prendre les gouvernements... Nous pourrions trouver des cas récents, comme celui des Aciers Algoma Ltée en Ontario ou d'autres entreprises au Canada où les gouvernements ont participé à ce que l'on appelle une restructuration. Vraisemblablement, ils appuient les plans tels qu'ils ont été élaborés.

Pensez-vous que ce genre d'intervention est approprié? Je ne veux pas vous demander votre opinion sur un cas particulier étant donné que je sais que vous ne pourrez pas me répondre. Cependant, pouvez-vous nous dire comment vous envisagez le rôle du gouvernement dans ces restructurations?

**M. Neufeld:** Monsieur le président, j'estime que c'est là une question extrêmement importante. Je pense que la restructuration est un élément vital des conditions économiques actuelles, et nous devons nous assurer que la solution que nous apportons, au niveau de la politique, à cette partie du problème est la bonne.

Pour revenir à votre question, si le gouvernement réagit au coup par coup, il sera très difficile de parvenir à une solution adéquate dans le sens où elle s'intègre à l'évolution que doit suivre l'industrie. Il est plus probable que ce genre d'intervention permettra de résoudre un problème social au niveau local ou encore des difficultés résultant du chômage. Sur le plan social, c'est très bien, mais si l'objectif est de s'assurer que notre industrie devient plus concurrentielle et plus efficace et qu'elle permet de créer des emplois, j'ai bien peur que si le gouvernement détermine sa politique industrielle au coup par coup, cela fera plus de mal que de bien. J'ai donc peu foi en cette méthode et c'est là un problème important que vous ne pouvez ignorer.

Ce qu'il faut faire, c'est se demander quelle est la bonne solution dans ces cas-là. Comme je l'ai déjà indiqué, il y a des emplois qui n'ont plus d'objet et cela signifie que les gens qui les occupent doivent avoir une autre formation afin de demeurer productifs. On ne peut trop dépenser pour aider les gens à se reconvertir, à se déplacer, à obtenir des postes où il existe une certaine sécurité d'emploi pour au moins un certain temps.

À mon avis, dans ces cas-là, on doit se préoccuper avant tout de l'employé en question et de ce qu'il faut faire pour qu'il devienne productif. Si une industrie veut couler dans le bronze la situation actuelle, elle ne deviendra pas concurrentielle.

Il y a toujours des exceptions, mais dans la plupart des cas, une intervention gouvernementale au coup par coup ne donnera pas les résultats économiques que vous recherchez. Cela peut aboutir à des résultats qui n'ont rien à voir avec l'économie et les ministres peuvent juger que l'intervention gouvernementale est justifiable à ce titre, mais en tant qu'économiste, je peux vous dire que dans la plupart des cas de restructuration industrielle cela n'aboutira pas à des résultats économiques satisfaisants.

**M. Blenkarn:** Je n'ai pas d'autres questions.

**Le président:** J'en ai encore une ou deux.

Étant donné le genre d'institutions que vous dirigez, vous connaissez le marché mondial. Les restructurations qui sont actuellement en cours au Canada ont été en quelque sorte imposées par l'évolution du marché mondial. Quels sont,



[Texte]

strengths to be? Our strengths of the 1950s were one thing. We had good stable government, we had resources, we had a variety of things. Those things were particularly important for the 1950s and the 1960s, and we did well in this country. Given the change that's gone on, what would you perceive as our comparative advantage at this time?

**Mr. Neufeld:** Mr. Chairman, I'm very glad that you asked that question. There is a tendency when in a discussion of problems to forget about all the things that are going right. When I look at it that way, I feel Canada is just enormously fortunate. After all, we have the basic structure to produce the most talented people in the world, in terms of training. We've got all kinds of institutions. We've had an historical emphasis on education. All we have to do is fix certain things, but it's basically there. That in the future is going to be the number one issue: the quality of our people in an information age, an age of technology, and an age in which sophisticated services is where the action is at. We're so close to doing it right, and I think that's an enormous competitive advantage.

I think there are others. You mentioned some of them. I think basically our stability is one. Canada looks awfully good from abroad. We don't have to do that many things differently to be even better. While I know that some of the major policy areas are controversial—I give you only my own honest judgment—I think we're on the right track. The importance of North American free trade is that basically it's a policy of industrial restructuring, much more than a policy of trade. It means that we will absolutely move toward industries that are internationally competitive. That is so important. It could have gone the other way. We chose to do it like that. It'll stand us in good stead into the next century.

The tax system is also very controversial. Maybe we don't have it totally right, but the fact is the world tells us we have to have a better balance between taxes on income—savings—and taxes on spending—consumption. We've gone in that direction. There's still a lot of debate, but in looking at it from the point of view of where things have to go, not only here but in all industrialized countries, we are taking the right steps.

Privatization. Look at all the turmoil there has been not only in this country but in other countries, and we've chosen to go down that track.

I see only really a relatively few areas, where if we did this and that and the other, we would end up in the year 2000 with the United Nations still saying we're the best country in the world. It's within our reach.

[Traduction]

selon vous, nos points forts? Ceux que nous avons dans les années cinquante sont une chose: nous avons un gouvernement solide et stable, des ressources et bien d'autres choses encore qu'il était important de posséder dans les années cinquante et les années soixante, ce qui explique pourquoi nous avons bien réussi au Canada. Étant donné les changements qui se sont produits, quel est selon vous, en comparaison, l'avantage que nous possédons actuellement?

**M. Neufeld:** Monsieur le président, je suis très heureux que vous ayez posé cette question. Lorsqu'on discute de problèmes, on a tendance à oublier tout ce qui va bien. Mais si je considère les choses de ce point de vue, j'estime que le Canada a beaucoup de chance de son côté. Après tout, nous avons la structure de base nécessaire pour former les gens de manière à ce qu'ils soient les plus compétents au monde. Nous avons toutes sortes d'institutions. L'éducation a traditionnellement pour nous beaucoup d'importance. Certaines choses ne marchent pas très bien, et il faudra s'en occuper, mais à la base, tout est là. À l'avenir, la préoccupation numéro 1 sera la suivante: les aptitudes que pourra démontrer notre population à l'ère de l'information, à l'ère de la technologie, et à l'ère où la sophistication des services fera toute la différence. Nous avons presque tout pour y parvenir, et je pense que c'est un avantage concurrentiel énorme.

Nous en avons d'autres, et vous en avez cité certains. Notre stabilité en est un. À l'étranger, on pense que le Canada est un pays où l'on vit bien et nous n'avons pas à changer grand-chose pour vivre encore mieux. Je sais bien que certains des principaux secteurs de la politique gouvernementale sont controversés—j'exprime là, bien honnêtement, ma propre opinion—mais je pense que nous sommes sur la bonne voie. Ce qui fait l'importance de la politique de libre-échange en Amérique du Nord, ce n'est pas vraiment ses retombées commerciales mais le fait que cela entraîne une restructuration de nos industries qui devront absolument devenir concurrentielles sur le plan international. C'est une question vitale. Les choses auraient pu se passer autrement, mais nous avons choisi de procéder de cette manière et cela nous sera fort utile au siècle prochain.

Le système fiscal est également très controversé. Peut-être n'avons-nous pas exactement la bonne formule, mais le fait reste que l'on s'accorde pour nous dire que nous devrions avoir un meilleur équilibre entre les impôts sur le revenu, c'est-à-dire l'épargne, et les impôts sur les dépenses, c'est-à-dire la consommation. Nous avons pris des mesures en ce sens. La question est encore vivement débattue, mais si l'on considère les objectifs, non seulement les objectifs nationaux mais ceux que poursuivent les pays industrialisés, nous avons pris de bonnes dispositions.

Passons aux privatisations. Pensez à tous les remous que cela a créés non seulement au Canada mais dans d'autres pays. Nous avons néanmoins choisi de suivre cette voie.

En réalité, quoi que nous fassions dans certains domaines bien délimités, les Nations Unies finiront encore par dire en l'an 2000 que nous sommes le meilleur pays au monde. Nous pouvons y arriver.

## [Text]

Get back. We have to do something about our public finances. We must do something about our public finances. We must do something about our educational system. We cannot afford having a third of our high school kids not trained for the information age. But these are a few things we have to do. There are so many other things in your term where we clearly have a comparative advantage internationally.

**Mr. de Bever:** If you look at technological change over the last 30 years... we tend to think we're into a new age, that all of a sudden this technological change is upon us. I'd like to make two observations.

One is that it's been going on for 30 years. If anything, our problem in the 1980s has not been that we've got too much of it but too little, and that's been part of the reason that we can't justify the kind of high wages we've given ourselves.

The second observation is that in terms of training, I think it is very hard to pick specific training. In fact, I would argue that in an information age a good sound foundation of relatively generic skills is probably more appropriate than some very specific skills. You can't predict whether a job will stick around for five or ten years. Look at computer programming. Within five or ten years most of those skills will probably be obsolete.

In terms of your question, what are we good at, software is one of them. Second, I've been struck by something. I went in for an upgrade of my computer system. The interesting part is that the parts that came out were made in Taiwan; the parts that went in were made in North America. Some were made right in Toronto.

• 1700

What this says is that with the right skills and the right focus, we can compete in those industries that we thought five or ten years ago we had to give up to the far east because of cost. The up-to-date technology, the high levels of skill and the closeness to the market are making up for the fact that labour costs are higher here. Labour costs in those industries have become a relatively small component of the total.

In the aggregate, I think we do have a lot of advantages. The problem for the general public is that we lose in industries that are old-style. They are very visible. Their names have been around for 50 or 100 years. The jobs are

## [Translation]

Pour en revenir à l'essentiel. Il faut que nous remettions de l'ordre dans nos finances publiques, c'est impératif. Il faut que nous mettions de l'ordre dans notre système éducatif. Tous les étudiants des écoles secondaires devraient être formés pour pouvoir fonctionner à l'ère de l'information, nous ne pouvons nous permettre d'en laisser un tiers de côté. Mais nous n'avons en fait que peu de choses à faire, alors que dans bien d'autres domaines il est clair que nous avons un avantage relatif sur le plan international.

**M. de Bever:** En ce qui concerne l'évolution de la technologie au cours des 30 dernières années, nous avons tendance à penser que nous sommes maintenant parvenus à une autre ère et que ces changements technologiques se sont faits tout d'un coup. J'aimerais faire deux observations.

Tout d'abord, cette évolution a pris 30 ans. Le problème des années quatre-vingt, si problème il y a, ne vient pas du fait que les changements technologiques aient été trop nombreux, mais plutôt qu'il y en ait eu trop peu, et c'est en partie pourquoi nous ne pouvons justifier les hauts salaires que nous nous sommes alors attribués.

Deuxièmement, en ce qui concerne la formation, je pense qu'il est très difficile de déterminer précisément le genre de formation qui serait utile. En fait, je suis prêt au contraire à prétendre qu'à l'ère de l'information, il serait probablement plus utile d'avoir une base de compétences relativement générale plutôt qu'une expertise beaucoup plus pointue. On ne peut prévoir qu'un emploi restera le même pendant cinq ou dix ans. Prenez par exemple la programmation informatique. Dans cinq ou dix ans, la plupart des compétences qui sont aujourd'hui nécessaires seront probablement complètement dépassées.

En ce qui concerne la question que vous avez posée sur nos points forts, le domaine des logiciels en est un. Par ailleurs, j'ai fait une découverte lorsque je suis allé faire augmenter la capacité de mémoire de mon système informatique. Ce que j'ai trouvé intéressant, c'est que l'on a remplacé des pièces faites à Taiwan par des pièces fabriquées en Amérique du Nord. Certaines de ces pièces étaient même fabriquées à Toronto.

Nous pouvons tirer de cela la conclusion suivante: en nous concentrant dans les domaines les plus avantageux et en développant les compétences les plus utiles, nous pouvons rendre concurrentielles des industries que nous étions prêts, il y a cinq ou dix ans, à abandonner à l'Orient pour une question de coûts. La technologie de pointe, le haut niveau des compétences et la proximité du marché compensent le fait que la main-d'oeuvre coûte plus cher ici. D'ailleurs, le coût de la main-d'oeuvre dans ces industries est devenu un élément relativement peu important du coût total.

Dans l'ensemble, je pense que nous avons bien des avantages à notre actif. Si l'on se place du point de vue du public en général, le problème est le suivant: les industries qui sont en perte de vitesse sont les vieilles industries, celles



*[Texte]*

being created in companies that no one has ever heard of. That's the problem. The overall employment numbers are going up. How does that jibe with the fact that we can't pick up a newspaper without reading that 100 jobs, 200 jobs or 500 jobs are gone? It's this turnover that is taking place. It's not new.

I could show you a chart where, taking the time axis off the bottom, you would be hard put to pick what year that chart referred to. It's an almost straight line in terms of structural change. I'm sensitive to it because this debate went on in 1981 and 1982. We had a fundamental break point in the economy. There was a whole new world out there. We didn't know how to relate to it. Look what happened in 1983 and 1984. I think the same thing could happen again.

**The Chairman:** I have one final question relating to this. You say we can continue to be the number one country. We have most things in place and we just have to fix a few. Can we do that in isolation from the United States?

In other words, how vulnerable are we? If we do everything "right" here, whatever right is, can we determine our own course, or will we have an ability to? Given our entanglement, if I can use that word—it's a fact of life, whether we like it or not—with the United States, are we just destined to flow along with them? How independent a course could we chart, in any event?

**Mr. Neufeld:** I think we should view ourselves as being fortunate in the sense that the things we have to fix have nothing to do with the United States. It's our problem. We cannot really say we can't do anything because of the United States.

Education, that's our problem. There's nothing to prevent us from doing that right. The better we educate the people, the more they'll stay in Canada. That's a real plus.

In terms of the encouragement of technology, research, innovation, it's all in our hands. What has changed from the past, when we always thought we were so tied to the United States, is that we always thought in just macro terms. We thought in terms of the business cycle. When the Americans go down, we go down and when they go up, we go up. We thought in terms of their monetary policy and so on.

All that's changed a lot. You've seen an international convergence of the basic direction of monetary policy. There's not that much difference between countries. We don't any more believe we can outguess the business cycle by small little twists and turns in monetary policy. It doesn't work. It's gone. We used to think that way. We used to say that we can't get too out of step with the United States. I think that's all changed.

*[Traduction]*

qui se sont faites un nom il y a 50 ou 100 ans et qui sont bien connues, alors que ce sont des entreprises dont personne n'a jamais entendu parler qui créent des emplois. Le problème est là. Le nombre total d'emplois augmente, mais ce que les journaux étalent, ce sont les 100, 200 ou 500 emplois qui ont été coupés, et l'on pense qu'il y a quelque chose qui ne va pas. C'est qu'il y a une rotation et cela n'est pas nouveau.

Je pourrais vous montrer un tableau et, si j'enlevais les références chronologiques qui se trouvent au bas, vous auriez bien du mal à dire quelle année ce tableau illustre. L'évolution structurelle se fait d'une façon pratiquement linéaire. C'est un sujet que j'ai à coeur car nous avons déjà eu des discussions à ce propos en 1981 et en 1982. C'était un point tournant pour l'économie car l'environnement avait totalement changé et nous ne savions pas comment nous y intégrer. Rappelez-vous ce qui est arrivé en 1983 et en 1984. Je pense que cela pourrait se reproduire.

**Le président:** J'ai une dernière question à poser sur le sujet qui nous occupe. Vous avez déclaré que nous pouvons demeurer le pays numéro un car nous avons l'essentiel et il nous suffit d'apporter quelques corrections ici ou là. Pouvons-nous accomplir cela sans nous préoccuper de ce qui se passe aux États-Unis?

En d'autres mots, à quel point sommes-nous vulnérables? Si nous faisons tout «ce qu'il faut» ici, quoi que l'on entende par ce qu'il faut, pouvons-nous déterminer notre propre plan d'action, aurons-nous la possibilité de le faire? Étant donné le degré d'enchevêtrement, si vous me permettez d'utiliser ce mot—mais c'est la réalité, qu'on le veuille ou non—de nos affaires avec celles des États-Unis, n'avons-nous pas d'autre choix que de les suivre? Dans quelle mesure pouvons-nous élaborer en toute indépendance un plan d'action?

**M. Neufeld:** Je pense que nous avons bien de la chance car les domaines où nous avons des petits problèmes à régler n'ont rien à voir avec les États-Unis. Cela ne regarde que nous et nous ne pouvons pas dire que nous ne pouvons rien faire à cause des États-Unis.

L'éducation, c'est notre problème, et rien ne nous empêche de faire ce qu'il faut en ce domaine. Plus le système éducatif est bon, et plus les gens désireront rester au Canada. Et cela, c'est un véritable avantage.

En ce qui concerne le développement de la technologie, de la recherche, et de la création, tout est entre nos mains. Ce qui a changé depuis l'époque où nous pensions que nous étions vraiment liés aux États-Unis, c'est sur le plan macro-économique, sur le plan du cycle économique: quand les choses vont mal aux États-Unis, elles vont mal ici, et quand elles s'arrangent là-bas elles s'arrangent également ici. Nous pensions en fonction de leur politique monétaire, etc.

Tout cela a beaucoup changé. En ce qui concerne la tendance fondamentale de la politique monétaire, il y a une certaine convergence sur le plan international, et il n'y a pas une grande différence entre un pays et un autre. Nous ne croyons plus que nous pouvons jouer au plus malin avec le cycle économique en manipulant la politique monétaire. Cela ne marche pas. C'est fini. C'est la manière dont nous envisagions les choses auparavant lorsque nous pensions que nous ne pouvions pas trop nous écarter de ce qui se faisait aux États-Unis. Je pense que tout cela a changé.

[Text]

In terms of doing the things that will make us prosperous, we have never been more independent. In the policy areas where we have to act, I don't think we'll be influenced by the United States. I say that because of the move toward free trade. Without that we would have been very vulnerable to the United States. They still take actions that are very uncomfortable under existing trade laws, but we're moving in the right direction.

When all is said and done, developing trade with the United States under firm rules in law is a move toward greater independence, and less subject to discretionary actions on their part. I don't think our living beside the United States will prevent us from taking the policy actions we should take.

• 1705

**Mr. de Bever:** That doesn't mean we're not intimately tied to what they're doing. I looked just this week at Ontario and Quebec trade with the United States and where it actually goes. It's a bit frightening, the extent to which we are tied to the automobile sector. One third of Ontario-Quebec trade is with the state of Michigan. Another third is with twelve states in the mid-west and the north-east. I guess what that tells me is that under free trade and a number of other options, we have more access to their market and we don't have to rely on them for policy advice or policy direction, but it still is true that this trade link is of paramount importance. I think when you look at the geography of trade, it just doesn't make any sense to say, let's just drop free trade and pursue the GATT option.

If you look at Canada as a zone of about 100 to 150 kilometres north of the U.S. border, if you look at British Columbia and the western U.S. and you look at us in Ontario and Quebec on the eastern side, we are as married to the United States as the Netherlands and Austria are to Germany, and we are not going to change that fact.

**Mr. Neufeld:** I think that is a reality all countries face. It is of course the case that in Canada all our policies have to accept the reality of very substantial international interdependence in trade and capital flows. Nothing is going to change that, as far ahead as I can see. The point I would make is that in terms of trade we are edging toward a more civilized kind of way of going about it. We aren't totally there yet, but through the move in this hemisphere toward rules of the game with respect to trade, we are moving in the right direction. I agree with Leo that any illusion of our being able to cut ourselves off from the world would now be quite unjustifiable. We are very dependent on the world for our prosperity.

[Translation]

En ce qui concerne les initiatives qui mèneront à notre prospérité, notre indépendance n'a jamais été aussi grande. Je ne pense pas que nous serons influencés par les États-Unis dans les décisions de politique que nous avons à prendre. À mon avis, c'est une conséquence de l'Accord de libre-échange sans lequel nous aurions été très vulnérables vis-à-vis des États-Unis. Ils prennent encore des décisions qui ne nous plaisent pas beaucoup dans le cadre des lois commerciales existantes, mais nous sommes sur la bonne voie.

Quand tout est dit, le développement du commerce avec les États-Unis dans le cadre de règlements législatifs bien déterminés garantit une plus grande indépendance, et minimise la possibilité qu'ils agissent d'une manière discrétionnaire. Je ne pense pas que le fait que nous soyons voisins des États-Unis nous empêchera de prendre les décisions de politique qui s'imposent.

**M. de Bever:** Cela ne veut pas dire que nos activités respectives ne sont pas intimement liées. J'ai examiné cette semaine les activités commerciales de l'Ontario et du Québec avec les États-Unis ainsi que leur répartition géographique. Il est un peu effrayant de constater à quel point nous sommes liés au secteur de l'automobile. Un tiers des échanges du Québec et de l'Ontario se font avec le Michigan, et un autre tiers avec 12 États du Midwest et du Nord-Est. Je suppose que la conclusion que je peux tirer de ces constatations, c'est que dans le cadre de l'Accord du libre-échange et d'un certain nombre d'autres options, nous avons plus largement accès à leur marché et que, en ce qui concerne l'orientation de nos politiques, nous n'avons pas à les consulter. Mais il reste vrai que ce lien commercial est d'une importance capitale. Je pense que lorsqu'on examine la répartition géographique des activités commerciales, il est absurde de dire: abandonnons le libre-échange et continuons de fonctionner dans le cadre du GATT.

Si vous considérez le Canada comme une zone s'étendant sur environ 100 à 150 kilomètres au nord de la frontière des États-Unis, si vous prenez d'un côté la Colombie-Britannique et l'Ouest des États-Unis et, du côté est, l'Ontario et le Québec, vous constaterez que nous sommes aussi intimement liés aux États-Unis que le sont les Pays-Bas et l'Autriche à l'Allemagne, et nous ne pouvons rien y faire.

**M. Neufeld:** Je pense que c'est un fait auquel tous les pays doivent faire face. Bien sûr, au Canada, toutes nos politiques doivent tenir compte d'une très grande interdépendance des échanges et des mouvements de capitaux au niveau international. Rien ne pourra changer cela dans un avenir prévisible. Ce que je veux souligner, c'est qu'en ce qui concerne les échanges commerciaux, nos méthodes deviennent petit à petit plus civilisées. Ce n'est pas encore parfait, mais étant donné que dans notre hémisphère nous tentons d'établir des règles du jeu qui s'appliqueront aux échanges commerciaux, nous sommes sur la bonne voie. Je suis tout à fait d'accord avec Leo: entretenir l'illusion de pouvoir nous couper du reste du monde serait maintenant totalement injustifiable. Notre prospérité dépend de nos liens avec le monde.



---

[Texte]

**The Chairman:** I'd like to thank you very much for coming here today. I think it was a good discussion. I think we got some insight for members and for the committee, and I think it's been very helpful.


The committee is adjourned. .

[Traduction]

**Le président:** Je vous remercie d'avoir assisté à notre séance aujourd'hui. Je pense que la discussion que nous avons eue a été fructueuse et que vous avez permis aux députés et au comité d'approfondir la question de manière très utile.

La séance est levée.

---

**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste-lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Coeur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9*

**WITNESSES**

*From the Royal Bank of Canada:*

Edward Neufeld, Executive Vice-President, Economic and  
Corporate Affairs.

*From Nomura Securities:*

Leo de Bever, Chief Economist.

**TÉMOINS**

*De la Banque Royale du Canada:*

Edward Neufeld, vice-président exécutif, Services économiques et affaires institutionnelles.

*De la Nomura Securities:*

Leo de Bever, économiste en chef.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 58

Wednesday, February 10, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 58

Le mercredi 10 février 1993

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), an inquiry into the state of the Canadian Economy

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une enquête sur l'état de l'économie canadienne

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993

## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



## MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 10, 1993

(73)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 4:07 o'clock p.m. this day, in Room 701, La Promenade, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Diane Marleau, René Soetens and Greg Thompson.

*Acting Member present:* Don Blenkarn for Brian White.

*In attendance:* From the Research Branch of the Library of Parliament: Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses:* From the Toronto-Dominion Bank: Peter Drake, Director of Economic Research. From the Institute for Policy Analysis, University of Toronto: Peter Dungen, Professor.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of an inquiry into the state of the Canadian Economy (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, December 9, 1992, Issue No. 52*).

Peter Drake, from the Toronto-Dominion Bank, and Peter Dungen, from the University of Toronto, each made a statement and answered questions.

On motion of Greg Thompson, it was agreed,—That, the document entitled "Outlook for the Canadian Economy Through the 1990's", prepared by Peter Dungen, Steve Murphy and Thomas Wilson from the Institute for Policy Analysis of the University of Toronto and dated February 10, 1993 be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (*See Appendix "FNCE-5"*).

The witnesses resumed answering questions.

At 5:41 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 10 FÉVRIER 1993

(73)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 16 h 07 dans la salle 701 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Diane Marleau, René Soetens et Greg Thompson.

*Membre suppléant présent:* Don Blenkarn remplace Brian White.

*Aussi présents:* Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins:* De la Banque Toronto-Dominion: Peter Drake, directeur des recherches en économie. De l'Institut d'analyse politique, Université de Toronto: Peter Dungen, professeur.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit l'examen de l'état de l'économie canadienne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 décembre 1992, fascicule n° 52*).

Peter Drake, de la Banque Toronto-Dominion, et Peter Dungen, de l'Université de Toronto, font chacun un exposé et répondent aux questions.

Sur motion de Greg Thompson, il est convenu,—Que le document intitulé «Perspectives de l'économie canadienne pour les années 90», rédigé par Peter Dungen, Steve Murphy et Thomas Wilson, de l'Institut d'analyse politique de l'Université de Toronto, et daté du 10 février 1993, figure en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (*voir Appendice «FNCE-5»*).

L'audition des témoins se poursuit.

À 17 h 41, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, February 10, 1993

• 1606

**The Chairman:** I will call the meeting to order. While we have a sparse number of members here, I am led to believe that some will be arriving, so we will commence, if we can.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** We have quality, Mr. Chairman.

**The Chairman:** That is correct. Quality is important if we do not have quantity.

I would invite Mr. Drake from the Toronto-Dominion Bank to open up with any comments he has. We will hear from him. After that we will see if we have any specific questions. Following that we will move on to our other witness and see if we have a combination of questions for them.

We are pretty informal here. You do not have to be too nervous about anything. We will just hear what you have to say. We will maybe ask a few questions about it. I do not expect any sensational headlines from today.

For your information, if you have not been here before, the meeting is recorded. Transcripts are made and produced for all the members. You can probably get a record of your comments from the clerk if you desire to have them for future reference.

Thank you very much for coming, Mr. Drake. We have had a couple of similar meetings over the course of the past week. We are looking for some common thought or common understanding of the situation of the Canadian economy, what we might look forward to or not look forward to over the next period of time, and whether or not any roles for government should be examined, some changes in policy or things that could or should be done differently. I would invite you to go ahead.

**Mr. Peter Drake (Director, Economic Research, Toronto-Dominion Bank):** Thanks very much, Mr. Chairman. I have distributed our most recent forecasts in the form of four single-page updates: North America, industrial, provincial, and housing. I will not go into the details contained in those pages, but I will talk for a few minutes about what we can expect in 1993.

When you have had a chance to glance through the material, you will pick up on some common themes. One is a significant improvement in the Canadian economy, another is still only modest economic growth, and a third is unresolved problems in several parts of the economy.

Perhaps I could first summarize some of the more positive aspects of the outlook for 1993: lower interest rates—at least in the first half of the year; a more competitive level for the Canadian dollar; and, with a little luck, more stable financial and foreign exchange markets. A second point would be slightly higher inflation, but still very low relative to the past 40 years. We look to expansion in the United States' economy and Canadian exports to the U.S.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 10 février 1993

**Le président:** La séance est ouverte. Nos rangs sont plutôt clairsemés mais on me dit que d'autres députés se joindront à nous plus tard. Nous allons commencer sans eux.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** Monsieur le président, ceux qui sont ici sont des gens de qualité.

**Le président:** C'est juste. La qualité compte quand la quantité fait défaut.

J'inviterais d'abord M. Drake de la Banque Toronto-Dominion à nous présenter son exposé. Nous verrons à ce moment-là si nous avons des questions précises à lui poser. Après quoi, nous entendrons notre second témoin et nous verrons si nous voulons poser nos questions aux deux témoins en même temps.

Nous ne sommes pas très formalistes ici. Vous n'avez aucune raison d'être nerveux. Nous allons vous écouter, puis peut-être vous poser quelques questions. Je ne prévois pas que nos délibérations d'aujourd'hui fassent les manchettes.

Je vous signale, si c'est votre première visite au comité, que la séance est enregistrée. Une transcription en est faite à l'intention de tous les membres du comité. Si vous voulez pouvoir vous reporter à votre témoignage plus tard, vous pouvez obtenir un exemplaire du fascicule auprès de la greffière.

Merci de vous joindre à nous, monsieur Drake. Nous avons tenu plusieurs séances du même genre la semaine dernière. Nous essayons de voir si un consensus se dégage sur l'état de l'économie canadienne, sur les perspectives positives ou négatives à court terme sur le rôle que pourrait jouer le gouvernement et sur les politiques ou les dispositions qu'il pourrait ou devrait modifier. Allez-y, je vous prie.

**M. Peter Drake (directeur, Recherches économiques, Banque Toronto-Dominion):** Merci, monsieur le président. J'ai distribué nos projections les plus récentes; il s'agit de quatre feuilles volantes sur l'Amérique du Nord, le secteur industriel, les provinces et le secteur du logement. Je ne commenterai pas en détail ces quatre pages de données, mais je me propose de prendre quelques minutes pour vous dire ce que nous prévoyons pour 1993.

Vous constaterez, en examinant les documents, que certains thèmes communs s'en dégagent. Nous prévoyons, notamment, une nette amélioration de l'économie canadienne, un taux de croissance économique modeste et des difficultés persistantes dans divers secteurs de l'économie.

Permettez-moi de résumer d'abord certaines des projections plus positives pour 1993: une diminution des taux d'intérêt—du moins pendant les deux premiers trimestres de l'année; un dollar canadien stabilisé à un niveau plus compétitif; et, avec un peu de chance, des marchés financiers et de change plus stables. S'ajoute à cela un taux d'inflation légèrement plus élevé, mais qui se situera quand même à un niveau très bas par rapport à la tendance des 40 dernières



## [Texte]

We expect that there will be increases in employment and in the rate of growth of consumer spending, housing construction, business investment in machinery and equipment, and business inventories. We expect real economic growth in Canada of around 3%. That is up from about 1% last year. We expect a markedly improved performance in all provinces and more balanced growth across the provinces. Finally, we expect an improved growth performance among broad industrial groups, but with major disparities remaining among industries.

• 1610

Welcome as these developments will be, they do leave a number of problems unresolved. Our forecast of employment growth for 1993 is an increase of 1% or about 120,000 jobs. Although this is a significant change from the decline in employment experienced in 1992, it is still not enough to bring the unemployment rate down. Many people who left the labour force during the recession will be returning this year, and in greater numbers than the number of new jobs that will become available. In addition, we have not yet seen the end of lay-offs in the Canadian economy. The result is that the average unemployment rate for 1993 is forecast to rise slightly to 11.5%. We expect the monthly unemployment rates to begin to decline in the latter part of the year.

We expect a substantial increase in pre-tax corporation profits this year of about 20%. At nearly \$42 billion, profits will have recouped about \$10 billion from their cyclical low of 1991, but they still have an additional \$23 billion to go before they regain their level of 1988.

I noted earlier that we expected an increase in business investment and machinery and equipment. We do not, however, expect much of an improvement in investment in non-residential construction, because the market remains over-supplied. The best that can be said is that the decline in non-residential construction activity will be smaller than it was last year.

We expect a substantial increase in exports and an increase in the Canadian merchandise trade surplus. The improved international competitiveness of the Canadian economy should provide strong leverage off the U.S. economic expansion. Despite this, the expected improvement in the international current account will be very small, leaving the deficit at close to \$30 billion this year.

## [Traduction]

années. Nous prévoyons une expansion de l'économie américaine et des exportations canadiennes vers les États-Unis. D'après nos analyses, il devrait y avoir des augmentations de l'emploi, du taux de croissance des dépenses à la consommation, des mises en chantier domiciliaires, de l'investissement commercial pour l'achat de matériel et d'équipement et une reconstitution des stocks des entreprises. Le taux réel de croissance économique au Canada devrait être à la hausse par rapport au taux de 1 p. 100 enregistré l'an dernier et avoisiner les 3 p. 100. Nous prévoyons une amélioration notable de l'économie dans toutes les provinces et un taux de croissance plus équilibré d'une province à l'autre. Enfin, le taux de croissance des grands groupes industriels devrait s'améliorer sans toutefois que ne disparaissent les profondes inégalités entre divers secteurs industriels.

Ce sont là de bonnes nouvelles, mais l'amélioration de ces indicateurs n'apporte pas de solutions à certains problèmes persistants. Pour 1993, nous prévoyons une croissance de l'emploi de 1 p. 100, soit 120 000 emplois environ. Bien que cela représente un changement appréciable par rapport à la contraction de l'emploi enregistrée en 1992, ce n'est toujours pas suffisant pour faire baisser le taux de chômage. Beaucoup de travailleurs qui ont quitté la population active pendant la récession y reviendront cette année et il y aura inadéquation entre le nombre de demandeurs d'emplois et le nombre de nouveaux emplois disponibles. En outre, nous n'avons pas encore vu la fin des mises à pied dans l'économie canadienne. Par conséquent, le taux de chômage moyen pour 1993 devrait augmenter légèrement pour atteindre 11,5 p. 100. Les taux de chômage mensuels devraient amorcer un recul vers la fin de l'année.

Nous prévoyons pour cette année une hausse appréciable, environ 20 p. 100, des bénéfices des sociétés avant impôt. Ils devraient atteindre près de 42 milliards de dollars, soit une amélioration de 10 milliards de dollars par rapport au creux cyclique enregistré en 1991, mais il s'en faudra de quelque 23 milliards de dollars additionnels avant que les bénéfices ne retrouvent leur niveau de 1988.

J'ai mentionné plus tôt qu'il devrait y avoir une augmentation de l'investissement commercial au titre de l'achat de machines et d'équipement. Cependant, nous ne prévoyons pas une amélioration significative de l'investissement dans le secteur de la construction non résidentielle, étant donné la situation excédentaire des stocks. On peut, au mieux, dire que la baisse des mises en chantier non résidentielles sera inférieure à celle enregistrée l'an dernier.

Nous prévoyons une augmentation considérable des exportations et la balance commerciale du Canada sera à la hausse. Grâce à une nette amélioration de la compétitivité internationale de l'économie canadienne, nous devrions pouvoir tirer profit de la relance de l'économie américaine. Malgré cela, l'augmentation du solde des transactions courantes avec l'étranger devrait rester modeste, de sorte que le déficit, en fin d'année, devrait frôler la barre des 30 milliards de dollars.

## [Text]

The reason the overall improvement will be so small, in spite of a higher trade surplus, is that the international deficits on both services and net interest and dividend payments will rise. Although the latter will be helped by slightly lower interest rates this year, this effect will be overwhelmed by payments on the \$30 billion of additional capital imported to finance last year's current account deficit.

Although financial markets generally do not react to short-term movements in the current account, investors do react to changing trends over the longer term. I remind you that when Standard and Poor's downgraded its rating of Canada's federal government foreign currency debt in the fall of 1992, the long-term deterioration of our current account was cited as the major reason. More recently, in its January 1993 issue, *Euromoney* magazine drew attention to Canada's international debt position, and more importantly to the increasingly negative views held by international investors on Canada's debt burden. A substantial sell-off of Canadian debt by foreign investors would adversely affect the Canadian dollar and lead to much higher interest rates in Canada.

Whenever we prepare a forecast, we also consider the major risks to the forecast. The risks to the forecast this year are largely centred on possible developments in foreign exchange markets. At its current range, around 78¢ U.S., the Canadian dollar seems to be quite fairly priced according to the economic fundamentals. The problem is that it is not only the fundamentals that are determining what is happening in foreign exchange markets.

The volatility in the Canadian dollar last fall came from two sources: unsettled conditions in foreign currency markets throughout the world, and political uncertainty within Canada. A recurrence of either of these cannot be ruled out in 1993. Although world markets appear to have settled down since the fall, it is by no means certain that the volatility is over. In other words, additional portfolio shifts by international investors may occur this year, and if they do, foreign exchange markets will again experience uncertainty and large fluctuations.

Within Canada the constitutional debate has mercifully been on the back burner since the referendum last October. That debate could be rekindled in the coming year for a number of different reasons, including developments in Quebec. If that happens, there would probably be an adverse reaction in foreign exchange markets.

A second potential source of investor concern is the next federal election. Either the issues in the election campaign or the prospect of a minority government could cause a negative reaction in foreign exchange markets. If the dollar does come under pressure, the events of last year will be repeated with spikes in short-term interest rates. If this sequence of events should occur, hopefully it would take place over a short span of time, possibly a month or two, but there is no guarantee.

## [Translation]

L'amélioration globale demeurera aussi modeste, malgré un excédent commercial plus élevé, parce que les déficits au titre des services et des paiements nets d'intérêts et de dividendes augmenteront. Les sorties sous forme d'intérêts et de dividendes reculeront en raison des taux d'intérêt légèrement plus bas prévus pour cette année, mais cet effet bénéfique sera largement effacé à cause des paiements qui devront être effectués sur les 30 milliards de dollars de capitaux additionnels importés pour financer le déficit du compte courant de l'an dernier.

En général, les marchés financiers ne réagissent pas aux fluctuations à court terme du compte courant, mais les investisseurs réagissent aux variations de la tendance à long terme. Je vous rappelle que lorsque Standard and Poor's a abaissé la cote des titres d'emprunt du gouvernement fédéral libellés en devises à l'automne de 1992, cette agence de notation a cité comme principal motif de sa décision la détérioration à long terme du solde de notre compte courant. Plus récemment, dans sa livraison de janvier 1993, la revue *Euromoney* a souligné l'endettement international du Canada et, fait plus important, le désenchantement croissant des investisseurs internationaux à cause du fardeau de la dette du Canada. Si les investisseurs étrangers décidaient de se défaire massivement de leurs titres d'emprunt canadiens, cela exercerait des pressions à la baisse sur notre dollar et ferait grimper les taux d'intérêt au Canada.

Quand nous faisons nos projections conjoncturelles, nous tenons aussi compte des principaux facteurs qui pourraient les fausser. Cette année, elles pourraient surtout être faussées par le comportement des marchés de change. Selon les critères économiques fondamentaux, la valeur actuelle du dollar canadien, qui se situe aux environs de 78¢ U.S., semble assez juste. Le problème, c'est que les marchés de change ne réagissent pas uniquement à ces critères économiques.

Deux facteurs expliquent l'instabilité du dollar canadien l'automne dernier: l'instabilité des marchés de change du monde entier et l'incertitude politique au Canada. Pour 1993, on ne peut exclure que ces facteurs jouent de nouveau. Les marchés internationaux semblent s'être calmés depuis l'automne, mais rien n'exclut le retour de l'instabilité. Autrement dit, il se peut que les investisseurs internationaux décident, cette année, de modifier de nouveau leur portefeuille et, le cas échéant, les marchés de change connaîtront de fortes fluctuations en réponse à cette incertitude.

Au Canada, Dieu merci, le débat constitutionnel est en veilleuse depuis le référendum du mois d'octobre, mais il pourrait être relancé en 1993 pour diverses raisons, y compris des changements éventuels au Québec. Advenant la reprise de ce débat, il faudrait prévoir une réaction négative sur les marchés de change.

Par ailleurs, les investisseurs pourraient s'inquiéter du résultat de la prochaine élection fédérale. Les grands thèmes de la campagne électorale ou la perspective d'un gouvernement minoritaire pourraient susciter une réaction négative sur les marchés de change étrangers. Si des pressions à la baisse s'exercent sur le dollar, cela aura des effets semblables à ceux de l'an dernier, à savoir des pointes dans les taux d'intérêt à court terme. Si les choses devaient



*[Texte]*

I'm assuming that the Bank of Canada would react only if the stability of the dollar is at risk and would not react if the dollar were to fall gradually and smoothly.

• 1615

Let me turn for a moment to government finances. In their budgets last spring, provincial governments projected a combined deficit of \$19.8 billion for fiscal 1992-93, down only slightly from the \$21.7 billion in the previous year. The problem with those 1992-93 estimates is that for nearly all provinces the revenue projections were too optimistic. Several provinces, including Ontario, have already made upward adjustments to their projected 1992-93 deficits. It is highly likely that in a number of provinces tax increases will be announced in the spring budgets. This will be unfortunate, because higher taxes are not what the economy needs now. The federal government has already acknowledged its deficit shortfall for this fiscal year and has taken some steps to restrain spending. I assume there will be additional steps taken in this year's federal budget.

What does all of this tell us about what government tax and spending policies should be? Governments face some difficult choices as to the policies they should pursue. Virtually all governments in Canada have unacceptably high deficits and unacceptably high levels of outstanding debt. That fiscal position has prevented governments from providing effective stimulus during the recent recession. Unless this is rectified during the recovery, governments will be even less effective in dealing with the next recession whenever it occurs.

At the same time, governments must now deal with the fact that financial markets are truly global and that a great deal of the debt issued by governments in Canada is held by international investors. That means that governments' fiscal positions are judged not just by domestic financial markets, but by financial markets around the world. Governments are limited, not only in terms of fiscal policy, but also in terms of monetary policy. To stabilize the Canadian dollar when it comes under pressure, the Bank of Canada must accept higher interest rates, even though we need lower rates in a weak economy.

It would be easy for me to come here and suggest that with some single Draconian measure, such as a specified percentage cut in spending, governments in Canada can solve their fiscal problems. They can't. Nor can I propose specific measures, because that is the job of politicians who are responsible to the voters. I can only suggest some broad guidelines.

**Mr. Blenkarn:** I love that.

**Mr. Drake:** Although the economy is strengthening, the time is not yet right to impose a large dose of fiscal drag. At the same time, governments must reduce their deficits so that they can begin to deal with their debt. The fiscal difficulties

*[Traduction]*

s'enchaîner de cette façon, il est à espérer que la secousse ne dure qu'un mois ou deux, mais ce n'est pas du tout garanti. Je suppose que la Banque du Canada ne réagirait que si la stabilité du dollar était menacée mais n'interviendrait pas si le dollar devait baisser graduellement et sans heurt.

Permettez-moi de parler brièvement des finances publiques. Au printemps dernier, les gouvernements provinciaux projetaient un déficit combiné de 19,8 milliards de dollars pour l'exercice 1992-93, soit une légère baisse par rapport aux 21,7 milliards de dollars de l'exercice précédent. Le hic, c'est que presque toutes les provinces avaient fait, pour 1992-1993, des prévisions beaucoup trop optimistes quant aux recettes. Plusieurs provinces, dont l'Ontario, ont déjà rajusté à la hausse leurs projections des déficits pour 1992-1993. Il est fort probable que nombre de provinces annoncent des augmentations d'impôts dans leur budget du printemps. Ce sera malheureux puisque l'économie se passerait très bien d'un alourdissement de la ponction fiscale. Le gouvernement fédéral a déjà reconnu que le déficit de l'exercice fiscal en cours sera plus élevé que prévu et il a pris des mesures pour comprimer les dépenses. J'imagine qu'il annoncera des mesures additionnelles dans le budget fédéral de cette année.

Sur la foi de tout cela, quelles devraient être les politiques fiscales et budgétaires des gouvernements? Ils ont des choix épineux à faire quant aux politiques à mettre en oeuvre. La quasi totalité des gouvernements au Canada ont des déficits et des niveaux d'endettement inacceptables tant ils sont élevés. Ces déficits budgétaires les ont empêché de prendre des mesures efficaces pour stimuler l'économie pendant la dernière récession. S'ils n'assainissent pas leurs finances pendant la reprise économique, ils seront encore moins en mesure d'agir quand arrivera la prochaine récession.

En outre, les gouvernements doivent maintenant traiter avec des marchés financiers étroitement intégrés, puisqu'une proportion importante des titres d'emprunt émis par les gouvernements au Canada sont détenus par des investisseurs internationaux. Ainsi, la situation budgétaire des gouvernements est jugée, non seulement par les marchés financiers intérieurs, mais aussi par les marchés financiers internationaux. Les gouvernements ne peuvent intervenir dans l'économie en utilisant à leur gré les politiques budgétaires et monétaires. Si elle veut freiner la baisse du dollar canadien et le stabiliser, la Banque du Canada doit accepter des taux d'intérêt plus élevés, même s'il faudrait les réduire quand l'économie se porte mal.

J'aurais beau jeu de dire que les gouvernements pourraient, grâce à une seule mesure draconienne, comme une réduction chiffrée des dépenses, régler tous leurs problèmes budgétaires. Ce n'est pas possible. Je ne peux pas, non plus, proposer de mesures précises puisque cette responsabilité incombe aux politiciens qui sont responsables devant leurs électeurs. Je ne peux que brosser les grandes lignes d'une solution.

**M. Blenkarn:** La belle excuse!

**M. Drake:** L'économie redémarre, mais le moment serait mal choisi d'imposer une politique fiscale trop dissuasive. Or, les gouvernements doivent réduire leurs déficits pour pouvoir s'attaquer aux problèmes de la dette. Les difficultés

[Text]

did not arise overnight and cannot be solved overnight, but that does not absolve any government in Canada from the responsibility of committing to a credible, medium-term plan to make the fundamental changes that are necessary to bring public finances back into line with reality.

In recent years, my banking colleagues at Toronto-Dominion have watched a profound and painful restructuring of the private sector economy. Our loan losses, our declining earnings, and the changes we've been forced to make in our own bank, including lay-offs, are evidence that we have been a part of that restructuring.

I suggest to you that governments are now beginning to embark on a similar process of restructuring. That process will need to continue for some time. It will be, if anything, more difficult than that which took place in the private sector, because governments are, by definition, more isolated from the market forces that forced the changes in the private economy. Governments also have certain responsibilities that the private sector does not have.

This process will also be difficult for the many groups in the economy who will be affected, although people may be more receptive to a restructuring in government following the painful adjustments that have already taken place in the private sector. If successful, there are obvious benefits to the economy and to voters. There would also be benefits to those in government. If the scope of government can be adjusted to a size and type that the economy is willing and able to pay for, governments could then get back to governing, to providing the services that governments should provide. Among other things, governments would be able to pursue fiscal and monetary policies with much less pressure from global financial markets. I am sure that governments would find it much more satisfying to be able to plan and pursue policies than to spend much of their time fighting fires, as they are forced to do now.

• 1620

Mr. Chairman, that's the end of my presentation, and after Professor Dungan's presentation, I'd be happy to answer questions.

**The Chairman:** Perhaps I could ask you one question anyway at the moment. I can't accuse you specifically, but if you were present here about two years ago when we had somewhat similar sorts of meetings, I imagine—I can't remember exactly, but I'm sure we had various people come along and tell us things—at that time we would have heard a much similar story; that the economy was a bit weak but should be recovering shortly, or the recession would be a short one and we should be seeing good growth, and that was going to cure a lot of problems that were then evident. That hasn't happened, obviously. I'm wondering if you have any comments as to what went wrong.

[Translation]

budgétaires ne surviennent pas du jour au lendemain et ne peuvent être corrigées du jour au lendemain, mais cela ne signifie pas pour autant que les gouvernements canadiens peuvent se soustraire à leur devoir qui est de s'engager à mettre en place un programme à moyen terme crédible pour assainir les finances publiques.

Ces dernières années, mes collègues à la Banque Toronto Dominion ont été témoins de la restructuration profonde et douloureuse de l'économie du secteur privé. Nos pertes sur prêts, la baisse de nos bénéfices et les changements que nous avons été contraints de faire au sein de notre propre banque, y compris des mises à pied, montrent bien que nous avons, nous aussi, été touchés par la restructuration.

Je dirais que les gouvernements amorcent, eux aussi, un processus semblable de restructuration. Il devra se poursuivre pendant quelque temps encore. Cette restructuration sera vraisemblablement plus difficile que celle du secteur privé, parce que les gouvernements sont, par définition, mieux isolés des forces du marché qui ont contraint le secteur privé à se restructurer. Les gouvernements ont aussi certaines responsabilités que n'a pas le secteur privé.

Ce processus sera aussi douloureux pour les nombreux secteurs de l'économie qui en seront touchés, même s'il se peut que la population accepte mieux la restructuration des administrations publiques, puisqu'elle intervient après les ajustements douloureux du secteur privé. Si ce processus est couronné de succès, l'économie et les électeurs en tireront des avantages évidents. Les gouvernements aussi, d'ailleurs, car si le nombre et la nature des services assurés par les gouvernements sont repensés en fonction de ce que le pays peut se permettre, économiquement parlant, les gouvernements pourront reprendre leur fonction première qui est de gouverner et de fournir les services qu'ils sont les seuls à pouvoir assurer. Entre autres choses, les gouvernements seraient alors en mesure de manier les instruments que sont les politiques budgétaires et monétaires, sans subir les mêmes pressions de la part des marchés financiers internationaux. Je suis convaincu que les gouvernements se réjouiraient de pouvoir élaborer et mettre en oeuvre des politiques, au lieu de passer le gros de leur temps à éteindre des incendies, comme ils sont maintenant contraints de le faire.

Monsieur le président, voilà ce qui met fin à mon exposé et je me ferai un plaisir de répondre à vos questions après celui du professeur Dungan.

**Le président:** J'aimerais toutefois vous poser une question dès maintenant. Je ne peux pas vous accuser nommément, mais si vous aviez comparu il y a deux ans environ lorsque nous avons tenu des audiences du même genre, vous nous auriez sans doute dit sensiblement la même chose: que l'économie était anémique, mais retrouverait sous peu la santé, ou encore que la récession serait de courte durée et que la reprise serait assez vigoureuse et que cela allait nous permettre de corriger certains des problèmes les plus criants. Manifestement, ce ne fut pas le cas. Je me demande si vous pouvez nous expliquer ce qui a mal fonctionné.



[Texte]

**Mr. Drake:** That is a question that I've been asked before. If I may summarize, it is, why do you think your forecast is accurate now as opposed to two years ago.

I think there may be a couple of things that suggest that things are improving—and I stress that the improvements we see are important. We are a long way, a very long way, from a booming economy or a full employment economy. I think perhaps one of the most significant factors is that, as far as Canada goes, we appear to have gone through a lot of the adjustments. I think a lot of us misjudged or underestimated the scope of adjustment the economy was going through over the past couple of years. If you think about it, the economy was dealing with high interest rates, with a rising dollar, with adjustment to the free trade agreement, with the introduction of the GST, and that's an enormous adjustment. I'm not sure we can say that all of those adjustments have been completed, but certainly a large number of them seem to have been.

Another issue that we were dealing with was a recession in the U.S., admittedly milder than in Canada. The U.S. certainly seems to be on the road to expansion. In fact, by the definition that economists use—that the economy is back to where it was before the recession—the U.S. is now in an expansion phase, and that's very important to Canada. Certainly another very important factor is the fact that the dollar has declined substantially. I think there are a number of reasons to think that things are on the road to improvement, but certainly we're a long way from a full employment economy.

**The Chairman:** Thank you. Perhaps, Mr. Dungan, I could invite you to make whatever comments you have, and then we'll go on from there.

**Professor Peter Dungan (Institute for Policy Analysis, University of Toronto):** Professor Tom Wilson was to accompany me today, but he took ill late yesterday and sends his regrets. Since I was coming anyway, he felt it was just as well to stay home and convalesce.

I'm going to try to concentrate on the medium-term outlook for the economy as opposed to, say, for example, just the next year, although inevitably I have to say something about the near term to get to the medium term. I'll do that because we feel, in a sense, that what we do best, if we do it well at all at the U of T, is to concentrate on medium-term prospects for the economy, to concentrate on things beyond the short term.

Basically, in the story I want to bring to you today, I'm going to be a little provocative. I'm going to try to maybe overstate my case, simply with the purpose, because we have limited time, of trying to motivate or inform the discussions here, maybe giving you an alternative view. There's lots of hedging I could do, in my typical academic fashion, about everything I'm going to say, but let me just try to state it boldly instead.

[Traduction]

**M. Drake:** C'est une question qu'on m'a déjà posée. Si vous me permettez de la reformuler, vous me demandez en quoi mes prévisions d'aujourd'hui sont plus fiables que celles d'il y a deux ans.

Quelques indices nous permettent de croire que l'économie redémarre et j'insiste, les améliorations que nous constatons sont importantes. L'économie est encore loin d'être en pleine forme ou de pouvoir soutenir le plein emploi. À mon avis, l'un des facteurs les plus importants c'est qu'au Canada du moins, nous semblons avoir franchi l'étape des nombreux ajustements qui s'imposaient. Nous sommes nombreux à avoir mal évalué ou sous-estimé l'ampleur des ajustements qui s'opéraient dans l'économie ces quelques dernières années. Quand on y réfléchit bien, l'économie souffrait des forts taux d'intérêt, de l'appréciation du dollar, de l'adaptation consécutive à l'Accord de libre-échange et à l'introduction de la TPS, et ce sont là des tensions énormes. Je ne suis pas convaincu que nous puissions dire que tous ces ajustements sont maintenant achevés, mais un grand nombre d'entre eux semblent l'être.

Il faut ajouter à tout cela la récession aux États-Unis, même si elle a été beaucoup moins profonde qu'au Canada. L'économie américaine semble certainement être engagée sur la voie de l'expansion. D'ailleurs, selon la définition utilisée par les économistes—l'économie a retrouvé son niveau d'avant la récession—les États-Unis connaissent maintenant une phase d'expansion, et c'est très important pour le Canada. Il ne faut pas oublier, non plus, que la valeur du dollar a baissé considérablement. À mon avis, il y a de nombreuses raisons de croire que la relance est bien engagée, mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire avant de retrouver une économie de plein emploi.

**Le président:** Merci. Monsieur Dungan, je vous invite à nous présenter votre exposé et nous passerons ensuite aux questions.

**M. Peter Dungan (professeur, Institute for Policy Analysis, Université de Toronto):** Le professeur Tom Wilson devait m'accompagner aujourd'hui, mais il est tombé malade hier et il m'a prié de vous transmettre ses excuses. Puisque je devais venir de toute façon, il a jugé préférable de rester à la maison pour se soigner.

Je vais tenter de m'en tenir aux perspectives économiques à moyen terme, au lieu de parler, par exemple, uniquement de l'année prochaine. Malgré tout, je vais inévitablement devoir parler du proche avenir pour en venir au moyen terme. Notre force à l'Université de Toronto, si force il y a, ce sont les projections économiques à moyen terme. Nous nous concentrons sur les indices conjoncturels au-delà du court terme.

Essentiellement, j'aimerais aujourd'hui vous brosser un tableau qui vous paraîtra peut-être quelque peu provocateur. Si je donne l'impression d'exagérer un peu, c'est qu'en raison du temps limité qui m'est imparti, j'aimerais alimenter une discussion informée, en vous présentant un point de vue différent. Comme j'ai tendance à me comporter comme un universitaire typique, je pourrais accompagner de «si» tout ce que je vais dire, mais je vais plutôt essayer de dire les choses carrément.

## [Text]

The story I want to tell you today is the projection that I've laid before you. I've given you some material which gives the numbers. We'll try to stay away from those today.

• 1625

The projection is relatively optimistic for the 1990s. I say "relatively", because although my projection says that we'll get 8% unemployment by the end of the 1990s, some people would say in absolute terms that's not very optimistic at all. By "optimistic" I mean relative to some of the more popular gloom and doom stories one has heard about the impending crisis: the jobs will never come back; when will our economy grow again?

Our feeling is in fact that the prospects for the 1990s are very good, partly because there's no way to go but up from where we are at the moment. Some details of that are that real growth will average about 4%. We are more optimistic for 1993 than most of the private and public sector forecasters. We actually have growth of 4% in 1993 as well. I'm not as sure, shall we say, about that particular number in the near term as I am about the story I'm going to tell you about the medium term. We think there are a lot of fundamental strengths there that are going to come out, and they're going to come out pretty quickly for reasons I'll go into. We even have high numbers for 1993 as a result—4% growth—which puts us very much on the high side of the range of forecasters.

Unemployment falls gradually to 8% by the end of the decade. Inflation stays in the 2% level, getting a little higher than that near the end of the decade. I can actually show you some of these items on the next slide. You can see the growth numbers coming off the current trough. These are the poor growth figures of the last few years. Up we go into the 4% range, a peak well above 4% even for 1994 and 1995, settling back down into the range of 4%. Inflation is picking up from the current numbers, but not getting anywhere into the numbers that we've seen in the past. Productivity is quite strong at around 2%. The unemployment rate is coming down from the current peak, much as it came down before. All these are good things, optimistic things.

Included in that is a story that says deficits will fall at the federal level and also at the provincial level. That's not to say, as we'll see in a few minutes, that governments can just forget about the problem. Part of our projection is that they are going to do something about the problem, and these are figures that result.

We also get an improved balance of payments, but that's a very slow improvement for reasons that Mr. Drake has already gone into. It takes a long time to bring our balance of payments back. The story that's encapsulated in the numbers

## [Translation]

J'aimerais aujourd'hui vous raconter l'histoire qu'illustre cette diapositive. Je vous ai distribué des documents renfermant les données chiffrées. J'aimerais les laisser de côté aujourd'hui.

Mon pronostic est relativement optimiste pour les années quatre-vingt-dix. Je dis «relativement», parce que, même si je prévois un taux de chômage de 8 p. 100 d'ici la fin des années quatre-vingt-dix, d'autres, mesurant cela en termes absolus, diraient que ce n'est pas du tout optimiste. C'est «optimiste» en comparaison de certaines projections beaucoup plus pessimistes faites par ceux qui annoncent une crise imminente: les emplois ne reviendront jamais et notre économie ne renouera pas avec la croissance.

Nous croyons au contraire que les perspectives pour les années quatre-vingt-dix sont très bonnes, particulièrement parce que les choses ne peuvent que s'améliorer puisque nous sommes au plus bas. L'une des raisons c'est que le taux de croissance réelle sera de 4 p. 100, en moyenne. Nous sommes plus optimistes pour 1993 que la plupart des conjoncturistes du secteur privé ou public car nous prévoyons un taux de croissance de 4 p. 100 en 1993 également. Pourtant, je ne suis pas aussi convaincu de ce bon résultat à court terme que je ne le suis à moyen terme. Nous pensons que certaines des forces de l'économie feront sentir leurs effets très rapidement pour les raisons que j'exposerai un peu plus tard. Nous prévoyons même de bons résultats pour 1993—un taux de croissance de 4 p. 100—ce qui est optimiste par rapport à l'ensemble des conjoncturistes.

Le taux de chômage baissera graduellement pour atteindre 8 p. 100 d'ici la fin de la décennie. Le taux d'inflation se maintiendra aux environs de 2 p. 100, mais augmentera légèrement à l'approche de la fin de la décennie. Je peux même vous montrer la tendance de ces indicateurs sur la diapositive suivante. Vous voyez ici les taux de croissance que nous aurons en sortant du creux que nous traversons actuellement. Voici les mauvais résultats de la croissance pour les quelques dernières années. Il y a ici une phase ascendante aux environs de 4 p. 100, une crête bien au-dessus de 4 p. 100, même pour 1994 et 1995, et ensuite un léger repli aux alentours de 4 p. 100. Le taux d'inflation se remet à grimper par rapport au niveau actuel, mais ne se rapproche pas des niveaux très élevés enregistrés dans le passé. La productivité est très vigoureuse, soit 2 p. 100 environ. Le taux de chômage recule par rapport au sommet actuel, ce qui correspond à la phase descendante des cycles précédents. Tous ces résultats sont bons et sources d'optimisme.

Les indices nous portent à croire que les déficits, tant fédéral que provinciaux, diminueront. Cela ne signifie pas, comme je l'expliquerai dans quelques minutes, que les gouvernements peuvent se désintéresser du problème. Nous prévoyons que les gouvernements s'attaqueront au déficit et voici les chiffres qui en résultent.

La balance des paiements s'améliorera aussi, mais cette amélioration sera très lente pour les raisons que vous avez exposées M. Drake. Il faudra beaucoup de temps pour remettre à niveau notre balance des paiements. Le tableau



[Texte]

I've presented to the committee is a very optimistic one. It says that the 1990s could look a lot like the middle to end of the 1980s—strong growth, falling unemployment, improvements on the deficits and so on.

Why do I say that? What gives me the right to get up here and be so optimistic in the face of so much of the gloom and doom that is in the air these days? We basically have two major reasons, and I should have added a third in fact for the medium term, which I realized only when I was on the plane.

The first major reason has to do with the fact that the economy has been severely depressed. It has been pushed down a long, long way. The historical regularities are that economies come back from situations like that, and they come back sometimes a lot more strongly than we might think. That's not only just a historical regularity—something that you observe you don't know why it happens—but in fact a lot of economic theory, a lot of economic analyses, suggest that there are very good reasons why it should happen.

If unemployment is high, wage demands are very low, which can improve very quickly the unit labour cost of your workers, and that makes it very attractive to start producing. If housing demand has been postponed for a number of years but population has been growing—the so-called stock adjustment model—there's a lot of pent-up demand ready to blast into the system as soon as the signs of turnaround are in the air. The same thing goes for consumer durables. Investment opportunities, on the M and E side especially, have been passed by in the last few years. They're very, very strong out there. They've been made even stronger by some structural changes, such as the free trade agreement and the abolition of the manufacturers sales tax, and those have to be taken advantage of. They're all sources of strong demand that can hit the system very, very hard in the near future.

Let me illustrate a bit more the idea of the bounce back from the trough. I've drawn for you a couple of representative charts of the performance of the economy after the episode of the late 1970s, early 1980s and the current episode, including our projection. Effectively I'm saying take 1979 as the starting point for the last episode; take 1989 as the starting point for the current episode. The potential that we understand the economy can achieve is normally a number in the vicinity of 3% per year. It varies. It was actually a little higher in the early 1980s period than it is now. The rough working number is 3%. The solid line is the additions to GDP that should have occurred year after year as the economy grew at its potential. This is what the economy should have been able to attain, starting in 1989. Here's the appropriate number. They grow very much the same. The economy should have been \$150 billion higher

[Traduction]

que brossent les chiffres que j'ai présentés au comité est très optimiste. Il révèle que, pendant les années quatre-vingt-dix, la situation économique devrait ressembler à celle que nous avons connue du milieu à la fin des années quatre-vingt: croissance forte, recul du taux de chômage, amélioration des déficits, etc.

Qu'est-ce qui me fait dire cela? Qu'est-ce qui me donne le droit d'être si optimiste, alors que les prophètes de malheur tiennent le haut du pavé ces jours-ci? Nous invoquons essentiellement deux grandes raisons auxquelles je devrais en ajouter une troisième pour le moyen terme, qui m'est venue à l'esprit pendant que j'étais dans l'avion.

D'abord, l'économie a traversé une profonde dépression. Elle était au plus mal. Les données historiques cycliques révèlent que les économies s'en remettent et qu'elles retrouvent parfois une santé plus vigoureuse que nous n'oserions l'espérer. Il ne s'agit pas là uniquement d'une constante historique—que l'on observe sans pouvoir l'expliquer—mais cela repose aussi sur d'abondantes théories, sur de nombreuses analyses économiques qui nous fournissent de très bonnes raisons d'y croire.

Quand le taux de chômage est élevé, les demandes salariales sont très faibles, ce qui contribue très rapidement à améliorer les coûts de main-d'oeuvre unitaires et à rendre très attrayant la relance de la production. Quand les achats de logements ont été reportés pendant quelques années, mais que la population a continué d'augmenter—c'est le phénomène qu'on appelle l'ajustement des stocks—il y a une énorme accumulation de demande insatisfaite qui inonde le marché dès qu'apparaissent les premiers signes d'une reprise. Il en va de même des biens de consommation durables. Les investissements en matériel et équipement, plus particulièrement, ont été reportés à plus tard au cours des dernières années. La demande virtuelle est très très forte. Elle a été renforcée encore plus par certains changements structurels comme l'Accord de Libre-échange et l'abolition de la taxe sur les ventes des fabricants, et c'est une source de dynamisme économique à exploiter. Toutes ces sources de demande accumulées submergeront le marché très prochainement.

Permettez-moi d'illustrer un peu plus précisément le bond qui interviendra au sortir du creux. J'ai préparé quelques graphiques qui illustrent la performance de l'économie après la fin des années soixante-dix, le début des années quatre-vingt et l'épisode actuel, y compris nos projections. À toutes fins utiles, je dis que si nous situons en 1979 le début du dernier épisode, il faut placer en 1989 le début de l'épisode actuel. Nous calculons que l'économie atteint son plein potentiel quand le taux de croissance se situe aux environs de 3 p. 100 par année. Cela varie. C'était un peu plus élevé au début des années quatre-vingt par rapport à ce que c'est maintenant. De façon générale, on prend un taux de 3 p. 100. La ligne grasse illustre les hausses du PIB qui auraient dû survenir année après année, au fur et à mesure que l'économie se rapprochait de son taux de croissance potentiel. C'est le taux de croissance que

[Text]

than it was at the start, a slightly higher number, because it's a bigger economy to start with for the current episode. Instead our economies grew, of course, much more weakly than that.

• 1630

In the early episode, in 1980, basically we had almost no growth; we had some growth in 1981, a disaster in 1982, stayed basically put in 1983, and then started to grow like gangbusters in 1984, 1985, 1986, 1987. The result was that the huge gap of many tens of billions of dollars, which has been opened vis-à-vis our potential, was closed by the time we got to the end of the 1982 recession. Economies move back towards the potential that they can produce. The current episode has been, frankly, just as bad as, if not worse than, the previous one. Instead of growing at 3% per year in 1990, 1991, 1992, we had either zero growth or negative growth, so the gap that has been opened up by 1992 is a \$50 billion to \$60 billion shortfall, which this economy is not producing and should be producing if it had grown its potential. This indicates the size of the output gap that is facing it. The lesson of the past, not only from this recession but from previous recessions before that, which were much less serious for the most part, is that economies work to close that gap.

The 4% growth number that I've shown you—4% per year for the Canadian economy—isn't enough even to close the gap relative to our potential growth. It's significantly closed by the end. Frankly, because our story seems optimistic enough in some eyes as it is, we don't close the gap totally. My colleague, Tom Wilson, told me to tell you from him that he thinks this is too pessimistic. He thinks that in the later years this will actually close further and that we'd get higher growth. That is one of the main reasons I put to you an optimistic story. We have this huge gap—the historical realities.

Our method of analysis is computer simulation models. We've built and run these things for years and years at the University of Toronto in my particular shop, not just me, but my colleagues as well. Those models encapsulate historical lessons, not in a simplistic fashion. We use, we hope, relatively sophisticated techniques to draw lessons out of the data from the economy and embody it into our view of the future.

Coming out of that analysis is a very strong inclination of the economy to grow back towards its potential. That's not to say it can't be delayed in doing that from one time to another. If you'd asked me a year ago what my prospects were for 1992, they would have been a lot stronger than 1992 turned out to be. I haven't lost faith in the medium term, because the mechanisms are still there and some further adjustments have been put in place, which I think make this

[Translation]

l'économie aurait dû pouvoir atteindre à compter de 1989. Voici les chiffres correspondant à ce taux de croissance. Ils augmentent à peu près au même rythme. Le PIB aurait dû augmenter de 150 milliards de dollars par rapport au début de la période, un chiffre légèrement plus élevé, puisque le PIB était plus élevé au début de l'épisode actuel. Or, le PIB s'est accru, bien sûr, mais beaucoup moins que prévu.

Au cours du premier épisode, en 1980, nous avons enregistré un taux de croissance quasiment nul; il y a eu une légère croissance en 1981, un désastre en 1982, un plateau en 1983, puis une poussée de croissance en 1984, 1985, 1986 et 1987. Par conséquent, l'énorme écart de plusieurs dizaines de milliards de dollars qui s'était creusé par rapport au potentiel de croissance s'est rétréci avant la fin de la récession de 1982. Les économies se sont rapprochées de leur taux de croissance potentiel. L'épisode actuel a été, bien franchement, tout aussi désastreux, sinon plus, que l'épisode précédent. Au lieu d'un taux de croissance de 3 p. 100 par année en 1990, 1991 et 1992, nous avons eu un taux de croissance nul, sinon négatif, de sorte que l'écart entre la croissance réelle et la croissance potentielle enregistré depuis 1992 est de l'ordre de 50 à 60 milliards de dollars. Cela illustre l'ampleur de l'écart de production que nous devons rattraper. La dernière récession et celles qui l'ont précédée, qui étaient pour la plupart beaucoup moins profondes, nous enseignent que les forces économiques tendent à combler cet écart.

Le taux de croissance de 4 p. 100 que je vous ai montré—4 p. 100 par année pour l'économie canadienne—ne suffit pas à faire complètement disparaître cet écart par rapport au taux de croissance potentiel, mais à la fin, il est considérablement réduit. Après tout, certains trouvent que nos prévisions sont déjà bien assez optimistes, c'est pourquoi nous ne comblons pas complètement l'écart. Mon collègue, Tom Wilson, m'a chargé de vous dire qu'il trouve ces prévisions trop pessimistes. Il croit qu'en fin de période, cet écart se rétrécira beaucoup plus et que nous aurons un plus fort taux de croissance. C'est l'une des principales raisons que j'ai invoquée pour justifier notre optimisme. Il y a cet énorme écart—les réalités historiques.

Nous faisons notre analyse grâce à des modèles de simulation par ordinateur. Mes collègues et moi-même avons conçu et utilisé ces modèles depuis des années et des années, à l'Université de Toronto. Ils intègrent des données historiques, mais pas de façon simpliste. Nous utilisons, du moins nous l'espérons, des techniques relativement sophistiquées pour tirer les leçons des données économiques que nous utilisons et établir nos prévisions.

Ces analyses révèlent que l'économie a une très forte tendance à retrouver son plein potentiel de croissance. De temps à autre, il lui faut un peu plus de temps pour y parvenir. Si vous m'aviez demandé il y a un an quel était mon pronostic pour 1992, j'aurais prévu une performance bien meilleure qu'elle ne l'a été. Je ne perds cependant pas confiance pour le moyen terme, parce que les mécanismes sont toujours en place et qu'il y a eu des ajustements



## [Texte]

story all the more sure. To lay the cards on the table, I have been wrong about the near-term timing of this.

Let me go to the second major reason. You could very easily argue to me, well, look, historical analysis suggests that we have reasons to be optimistic, that we'll pull out of this recession much as we did before, but suppose this is a special case. Suppose we don't know why we are in this mess this time. How can you tell me we're coming out? Basically, because I made you ask that question, I have an answer for it. My answer is, we can explain what has happened. We've done a significant amount of work with our models and other analyses at the University of Toronto to try to see how much of the current recessionary episode we can explain.

Effectively what you do is you take your model and you go back a few years in history and run what we call counter-factual experiments. Instead of what actually happened to the American economy, you can put in what the American economy would have looked like if they hadn't had a recession and you can see what the impact is on Canada as a result. You basically say, okay, that's the amount of the current recession in Canada that we can explain as being due to the U.S. recession.

You can do other things. You can adjust Bank of Canada monetary policy. You can take away tax increases, you can take away the GST, and you can see in each case how much they affected the performance of the economy.

• 1635

This work is still preliminary, but it is sufficiently jelled at this point that we can present it to you in at least its preliminary form. This is the story that we get starting from 1988. Once again, these bars represent in their full height the growth that the economy should have been able to achieve if it had grown at its potential. The black areas at the bottom is what we actually got. We were only working on the first two quarters. When we did this we did not have the third quarter of data. As far as we could tell, relative to 1988 we were going to be about \$5 billion higher at the end of 1992 than we were in 1988.

So there was some growth, but we should have been about \$65 billion higher if we had been growing at potential. There is a gap of \$60-odd billion there. To explain why we are not \$60 billion higher in 1992, our rough measure of these things is that the U.S. recession accounted for a significant chunk of that, and we had what we call a monetary overshoot. The Bank of Canada, together with the Department of Finance, announced in early 1991 that their inflation target for the end of 1992 was 3%. In fact, we ended up with about 1.5% or less. Monetary overshoot is the GDP that we would get back if indeed they had hit the target, if the inflation rate had fallen gradually from 1991 through 1992

## [Traduction]

additionnels qui rendent d'autant plus probables les résultats que nous prévoyons. J'avoue m'être trompé sur les prévisions à court terme.

Permettez-moi de passer à la deuxième grande raison de mon optimisme. Vous pourriez très bien me dire que même si l'analyse historique justifie un certain optimisme et nous permet de croire que nous nous sortirons de cette récession comme nous l'avons fait dans le passé, il se peut que les choses se passent autrement cette fois-ci. Il se peut que nous ne connaissions pas les causes de nos difficultés économiques actuelles. Comment savoir si la reprise est amorcée? Si je formule la question, c'est que ma réponse est prête. Je vous réponds que nous pouvons expliquer ce qui s'est passé. Nous avons utilisé nos modèles et d'autres analyses faites à l'Université de Toronto pour essayer de voir dans quelle mesure nous pouvons expliquer les causes de la plus récente récession.

Nous avons essentiellement repris notre modèle pour remonter quelques années en arrière et faire ce que nous appelons des tests de réversibilité des facteurs. En lieu et place des chiffres réels, on utilise ce qu'auraient été les indicateurs de l'économie américaine s'il n'y avait pas eu de récession, afin de voir l'incidence que cela aurait eu au Canada. Cela permet essentiellement de dégager quels effets de la récession actuelle au Canada sont la conséquence de celle qu'ont connue les États-Unis.

Ce modèle permet de faire autre chose, par exemple, d'ajuster la politique monétaire de la Banque du Canada, de supprimer les augmentations d'impôts ou la TPS, pour déterminer, dans chaque cas, l'incidence respective de ces facteurs sur la performance de l'économie.

Ce travail n'est pas encore terminé, mais il est suffisamment avancé pour que nous puissions vous le présenter à tout le moins, sous forme préliminaire. Voici la situation à partir de 1988. Encore une fois, les colonnes entières représentent la croissance de l'économie telle qu'elle aurait dû être. Les zones noires, en bas, représentent la croissance réelle. Ces données ne visent que les deux premiers trimestres. Lorsque nous avons effectué notre travail, nous n'avions pas en main les données pour le troisième. D'après nos prévisions, la croissance devait se traduire par 5 milliards de dollars de plus à la fin de 1992 par rapport à 1988.

Nous avons donc enregistré une certaine croissance, mais elle aurait dû se traduire par 65 milliards de dollars de plus si elle avait atteint son potentiel. On se trouve donc devant un fossé de 60 milliards environ qu'on peut expliquer ainsi: D'après une évaluation approximative, on peut attribuer à la récession américaine une bonne part du blâme. En outre, il y a eu ce que l'on appelle un surajustement monétaire. La Banque du Canada, ainsi que le ministère des Finances, ont annoncé au début de 1991, que leur taux d'inflation-cible pour la fin de 1992 serait de 3 p. 100. En fait, il a été d'environ 1,5 p. 100 ou moins. Le surajustement monétaire correspond au pourcentage du PIB que nous aurions récupéré

[Text]

to hit 3% at the end of 1992 instead of going significantly under and coming back. That is the amount of GDP that cost us.

There were a number of significant federal tax increases in the late 1980s and early 1990s. Increases in the manufacturers sales tax before it was converted to the GST, increases in UI contribution rates, which we count as a tax, accounted for a significant chunk of the lost output. I am not saying necessarily that those should not have been done. The deficit problem had to be addressed—no question—but they cost us. That is part of the reason we are where we are.

Our analysis also suggests that many of those tax increases were the wrong kind. The increases in the manufacturers sales tax and the increase in the UI contribution rate were highly inflation generating, and that cost a lot of excess loss of GDP to get a given dollar's worth of deficit reduction. Part of the reason this thing is so big is, in our view, that they were the wrong kinds of tax increases; they hit Bank of Canada policy that was trying to put down the inflation rate head on, and you lost GDP as a result.

The GST separately, which is primarily its own inflationary impact, also accounts for a chunk of lost output. There is a relatively small chunk that we cannot explain, and there are several things we have not addressed. We have not addressed tighter fiscal policy at the provincial level and we have not addressed the fact that over this period the Bank of Canada was actually trying to reduce the basic level of the inflation rate, 3% itself, as a target for the end of 1992.

**Mr. Blenkarn:** I am sorry to interrupt you; you are going so well. You have the GST in there as a cost, but you have lost the manufacturers sales tax in that period. The revenue from the MST has in fact turned out to be more than we are collecting from the GST, so why is the GST not a benefit to the economy, rather than a detriment?

**Prof. Dungan:** The primary reason you get a loss is that the GST caused a spike in the CPI, although it collected in a sense fewer taxes.

**Mr. Blenkarn:** Yes, but only about a 1% spike.

**Prof. Dungan:** It is enough to cause this kind of loss. In our analysis it goes into wage demands, which hit dead on the anti-inflationary policy. That is just the way it comes out.

**Mr. Blenkarn:** Then why does it still cost in 1992? In 1992 you had a very rapid decline in inflation. That is because that one-time shock was all absorbed. I would like to know why, in your chart for 1992, you still carry that.

[Translation]

si la cible prévue avait été atteinte, si le taux d'inflation avait décliné graduellement à partir de 1991 et tout au long de 1992 pour se stabiliser à 3 p. 100 à la fin de 1992, au lieu de chuter bien au-dessous de la cible et de remonter. Cela nous a donc coûté un certain pourcentage du PIB.

En outre, il y a eu plusieurs hausses importantes des taxes fédérales à la fin des années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix. Ont joué un rôle important dans les pertes, les hausses de la taxe sur les ventes des fabricants avant qu'elle ne soit transformée en TPS, ainsi que les augmentations du barème des contributions à l'assurance-chômage, que nous considérons comme une taxe. Je ne dis pas nécessairement que l'on n'aurait pas dû prendre ces décisions. Il va de soi qu'il fallait s'attaquer au problème du déficit, mais nous avons dû en payer le prix. Voilà en partie les raisons qui expliquent la situation actuelle.

D'après notre analyse, les taxes qui ont été augmentées n'étaient pas toujours les bonnes. La hausse de la taxe sur les ventes des fabricants et du taux de contribution à l'assurance-chômage a été génératrice d'inflation ce qui nous a amené à sacrifier un pourcentage excessif du PIB pour obtenir une réduction équivalente, en dollars, du déficit. Si ce facteur a une telle incidence, c'est qu'à notre avis, ces augmentations de taxes étaient mal choisies. En effet, elles allaient à l'encontre de la politique de la Banque du Canada qui consistait à essayer de réduire le taux d'inflation, ce qui a entraîné des pertes au niveau du PIB.

En soi, la TPS qui a sa propre incidence inflationniste, est aussi responsable d'une partie de ces pertes. Il en reste encore une petite partie que nous ne pouvons expliquer et de plus, il y a plusieurs facteurs que nous n'avons pas pris en compte. Entre autres, nous n'avons pas tenu compte du resserrement de la politique fiscale au niveau provincial, ni du fait qu'au cours de cette période, la Banque du Canada avait comme objectif d'abaisser à moins de 3 p. 100 le niveau de base du taux d'inflation d'ici la fin de 1992.

**M. Blenkarn:** Excusez-moi de vous interrompre sur votre lancée. Dans votre tableau, la TPS se range dans les coûts, mais au cours de cette période, nous avons éliminé la taxe sur les ventes des fabricants. En fait, le revenu tiré de la TVF s'est révélé supérieur au revenu généré par la TPS. Dans ce cas, pourquoi la TPS ne représente-t-elle pas un bénéfice pour l'économie plutôt qu'un désavantage?

**M. Dungan:** Si l'on affiche une perte, c'est surtout parce que la TPS a causé une pointe dans l'IPC, même si, en un sens, on a perçu moins de taxes.

**M. Blenkarn:** Oui, mais cette pointe ne représente environ que 1 p. 100.

**M. Dungan:** C'est suffisant pour causer ce genre de perte. D'après notre analyse, cela se répercute sur la demande salariale, ce qui, ensuite, mine la politique anti-inflationniste. C'est ainsi qu'on aboutit à représenter cela comme un coût.

**M. Blenkarn:** Dans ce cas, pourquoi cela figure-t-il encore comme un coût en 1992? En 1992, l'inflation a connu un déclin très rapide et ce, parce que le choc initial de l'entrée en vigueur de la TPS avait été entièrement absorbé. Je voudrais savoir pourquoi, dans votre tableau pour 1992, vous reportez ce coût?



## [Texte]

**Prof. Dungan:** It carries forward because wage formation in our view is very backward looking. It looks backward a number of quarters. That represents partly COLA clauses and partly just informal cost of living adjustment.

**Mr. Blenkarn:** But the wage settlements in October were 2.4% year over year—2.4% with a 1.4% inflation rate and 1% growth. I think you balance, don't you?

**Prof. Dungan:** What we are simply saying is that they would have been even a little less than that without the GST, without the spike, and that this had a cost to it. Given the inflation target, that extra wage demand coming up required extra unemployment, extra losses. That's what we call the Phillips curve analysis of these kinds of things. I've been attacked about this before, including by people at the Ministry of Finance, so you're in good company.

• 1640

Just to quickly wrap up the story then, we feel that we have more or less a reasonable explanation for most of what has gone on. That's good to know. In other words, there isn't a mystery hanging over our heads making us wonder about whether there'll be a significant recovery.

The second part is that most of these things are going away or they're gone already. That is to say, the U.S. is clearly coming out of recession and the word we're hearing is that their growth this year and next may be stronger than had originally been thought. The monetary overshoot—we've backed off. The Canadian dollar has come down; it is now at a reasonable level. The federal tax push—the deed has been done. The level of federal taxation in our view is now sufficient, more than sufficient perhaps, with decent growth to get the deficit significantly on track. The GST thing has now been absorbed. If we were doing this in 1993 it would be gone. There's just a one-year hangover. Consequently, this makes us relatively optimistic about the view for the future.

I think I've pretty much used up my time.

**The Chairman:** We don't keep track of time here particularly—

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** Except when we ask questions.

**The Chairman:** —but we do like to move on and ask questions.

**Prof. Dungan:** I have some additional slides—they're in your handout—that show details of this projection for the deficit. If there are questions about that, maybe we can take them as they come. Perhaps I will finish now.

**The Chairman:** I'll ask you maybe two questions first, before I turn it over to someone else.

You pointed to the GST being a factor. While I have no reason to dispute that, the GST is something that was a known quantity, by you, for example. It's not something that occurred as a shock in the system that we didn't know about,

## [Traduction]

**M. Dungan:** C'est parce qu'à notre avis, la fixation des salaires tient compte de facteurs déterminants quelques trimestres auparavant. Cela inclut en partie les clauses d'indemnité de vie chère et en partie, les simples indexations au coût de la vie.

**M. Blenkarn:** Mais les augmentations salariales ont été fixées, en octobre, à 2,4 p. 100 par année. 2,4 p. 100 avec l'inflation à 1,4 p. 100 et un taux de croissance de 1 p. 100, cela tombe juste, non?

**M. Dungan:** Tout ce que nous disons, c'est qu'elles auraient été légèrement inférieures sans la TPS, sans cette pointe, et que cela se traduit par un coût. Compte tenu de la cible visée en matière d'inflation, cette augmentation salariale plus élevée s'est traduite par une hausse du chômage et des pertes supplémentaires. C'est ce que nous appelons la courbe d'analyse Phillips. J'ai déjà été critiqué à ce sujet auparavant, y compris par des fonctionnaires du ministère des Finances. Par conséquent, vous êtes en bonne compagnie.

Pour conclure brièvement, nous estimons avoir trouvé une explication plus ou moins raisonnable de ce qui s'est passé. C'est bon à savoir. Autrement dit, il n'y a pas de mystère qui plane au dessus de nos têtes et qui nous amènerait à nous demander si, oui ou non, il y aura une reprise importante.

L'autre raison d'être optimiste, c'est que la plupart de ces facteurs sont en voie de disparition ou déjà disparus. Ainsi, les États-Unis sont manifestement sortis de la récession et il semblerait que la croissance américaine pour cette année et l'année prochaine soit plus vigoureuse qu'on ne l'avait d'abord cru. Pour ce qui est du surajustement monétaire, on y a mis fin. Quant au dollar canadien, il a baissé et se situe maintenant à un niveau raisonnable. Quant à la hausse des taxes fédérales, c'est maintenant chose faite. À notre avis, le niveau d'imposition fédéral est maintenant suffisant, peut-être même plus que suffisant, s'il est allié à une croissance décente, pour permettre une réduction sensible du déficit. L'impact de la TPS est maintenant absorbé. Si nous faisons cette analyse en 1993, il n'y aurait plus de traces d'un mal de tête qui n'a duré qu'un an. C'est pourquoi nous sommes relativement optimistes pour l'avenir.

Je pense que j'ai pratiquement épuisé mon temps de parole.

**Le président:** Nous ne tenons pas vraiment compte du temps ici. . .

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** Sauf pour les questions.

**Le président:** . . . mais nous sommes toujours impatients de passer aux questions.

**M. Dungan:** J'ai d'autres diapositives—elles sont dans la trousse—qui vous a été remise—elles donnent des détails sur la projection pour le déficit. Si vous avez des questions à ce sujet, nous pourrions peut-être nous en servir au fur et à mesure. Je vais maintenant m'en tenir là.

**Le président:** Je vais vous poser une ou deux questions avant de donner la parole à quelqu'un d'autre.

Vous avez dit que la TPS était un facteur. Je n'ai aucune raison de contester cela, mais la TPS était une quantité connue; pour vous, par exemple ce n'est pas un élément inconnu qui a pris le système par surprise, comme pouvait

[Text]

such as perhaps the depth of the U.S. recession or other things included. The question would be, if that was a known factor, why couldn't that have been factored in two years ago or one year ago? You said you were optimistic. Your projection was optimistic a year ago; it turned out not to be as good. You knew about the GST. Of other things, you can say they happened but you didn't expect it.

**Prof. Dungan:** In fact, we did incorporate it. We did some work. Tom Wilson and another colleague, Jack Mintz, presented before the Senate committee, before the GST was approved, work that showed there would be difficulties from the GST, that it would cost 0.5% or more of GDP growth in one year because of the shocks we got. No surprise. We did that work on the same model that I'm doing this analysis with, so I get that result out the back end. We did factor it into our projection at the time.

I'm not saying that I projected a year ago 4% growth for 1992. We had in the range of 2%-plus to 2.5%; instead we ended up with about 1%. The part we didn't know about was the monetary overshoot, I'd say, more than anything else; to some extent the U.S. recession, but especially the monetary overshoot.

**Mr. Blenkarn:** What do you mean by monetary overshoot?

**Prof. Dungan:** It is the fact partly that interest rates remained very high for very long, and that the dollar remained overvalued for very long. The purpose of that was to get inflation down in Canada, but it has resulted in getting inflation down far lower than was originally projected to be the target of the Bank of Canada and the government.

Again, the announced target in February 1991 was a 3% CPI inflation rate at the end of 1992. We can go back in the model. We can say, with 20/20 vision hindsight—you have to be careful not to be too critical here—what monetary policy would have had to do in terms of interest rates and the dollar to get just 3%, not 1.5%, at the end of 1992. Not surprisingly, of course, the dollar could have come down faster. Interest rates would not have had to have been so high if you were shooting for a higher inflation rate at the end of 1992; that is, 3% rather than what we got. You would have had more GDP growth out of that, and that's the overshoot. That's the GDP you lost because they overshoot their targets.

**The Chairman:** I'll ask you one more question. Then I'll ask Mr. Drake the same question or a similar one.

• 1645

You suggest that the economic growth and current level of taxation are such that you project a reduction in the deficits. In other words, you are suggesting that the problem is under control. I'm wondering how you draw that conclusion. Could you elaborate on that?

[Translation]

l'être l'ampleur de la récession américaine ou d'autres facteurs. Étant donné qu'il s'agissait d'un facteur connu, pourquoi ne pas en avoir tenu compte il y a deux ans ou un an? Vous dites que vous étiez optimiste. Votre projection était optimiste il y a un an, mais les choses n'ont pas aussi bien tourné. Pour la TPS, vous étiez au courant. Pour ce qui est des autres facteurs, vous pouvez toujours invoquer que vous ne vous attendiez pas à ce qui s'est produit.

**M. Dungan:** En fait, nous avons intégré cela. Nous avons fait certains travaux. Tom Wilson et un autre collègue, Jack Mintz, ont présenté devant le comité sénatorial, avant l'adoption de la TPS, un travail qui montrait qu'elle causerait des problèmes, et qu'elle risquait de nous coûter 0,5 p. 100, ou plus, de la croissance du PIB sur un an en raison des chocs que nous devons absorber. Donc, pas de surprise. Nous avons utilisé pour ce travail le même modèle dont je me sers pour cette analyse-ci, cela appuie donc le résultat que j'obtiens. Nous avons intégré cela dans notre projection à l'époque.

Je ne dis pas que j'ai prévu il y a un an une croissance de 4 p. 100 pour 1992. Nous avions prévu une croissance de 2 p. 100 ou 2,5 p. 100 alors qu'en fait, elle a été d'environ 1 p. 100. L'inconnue, c'était le surajustement monétaire plus que tout autre facteur et, dans une certaine mesure, la récession aux États-Unis. Mais surtout, le surajustement monétaire.

**M. Blenkarn:** Qu'est-ce que vous entendez par «surajustement monétaire»?

**M. Dungan:** C'est en partie ce qui est dû au fait que les taux d'intérêt sont demeurés très élevés très longtemps alors que le dollar canadien restait aussi surévalué pendant très longtemps. Ce que l'on cherchait à faire, c'est abaisser l'inflation au Canada, mais ce qui s'est passé, c'est qu'elle est tombée à un niveau bien inférieur à l'objectif visé à l'origine par la Banque du Canada et le gouvernement.

Je le répète, en février 1991, on avait annoncé que l'on visait un taux d'inflation axé sur l'IPC de 3 p. 100 pour la fin de 1992. Avec le recul—et c'est pourquoi il faut faire attention de ne pas trop être critique—il est facile de dire quelle aurait dû être la politique monétaire vis-à-vis les taux d'intérêt et le dollar pour atteindre précisément 3 p. 100 et non pas 1,5 p. 100 à la fin de 1992. Il va de soi que la dollar aurait pu baisser plus vite, et les taux d'intérêt n'auraient pas dû être maintenus à un niveau aussi élevé si l'on avait visé un taux d'inflation plus élevé à la fin de 1992, c'est-à-dire 3 p. 100 plutôt que ce que nous avons obtenu. La croissance du PIB aurait alors été plus vigoureuse; mais on a enregistré des pertes parce que les cibles ont été surajustées.

**Le président:** Je vais vous poser une autre question. Ensuite, je poserai la même question ou une question semblable à M. Drake.

Vous dites que la croissance économique et le niveau actuel d'imposition sont tels que vous projetez une réduction du déficit. Autrement dit, vous laissez entendre que le problème est maîtrisé. Je me demande comment vous pouvez arriver à une telle conclusion. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long?



[Texte]

**Prof. Dungan:** There are several points that maybe I can make quickly here. First of all, the way we run this through the model, there is sufficient taxation at the federal level as long as the real growth of current and capital spending is significantly less than GDP growth, in other words somewhere in the order of 1% to 1.5% per year, after the current year. There's enough room for that. In other words, we've basically assumed in our projection that governments, whoever they are, will get the message for the 1990s and rein in the real growth of their spending so that it is significantly below the growth of GDP. We don't consider that to be outside the historical range. The federal government has been able to achieve that through much of the 1980s. It's already done it. Combine that spending assumption and the current taxes, and the federal deficit basically comes down by the picture I've shown you.

**Mr. Blenkarn:** How fast does it come down?

**Prof. Dungan:** Let me give you the picture. This is a percent of GDP, which we feel is the appropriate way to measure the deficit. People get too hung up over individual numbers. It has to be measured against the size of the economy.

**The Chairman:** We are used to this. We understand what you're saying.

**Prof. Dungan:** Frankly, this is the way we like to present the number. There was significant improvement made through much of the 1980s. Maybe there is some evidence that one was going off track even before the recession hit. The recession has certainly thrown things off track. Basically, something like the past rate of decline is in the cards again. Without assuming Draconian tax increases or major cuts in spending, just holding the line on spending, you're down to around 1% of GDP by the end of the decade. On a national accounts basis, which is the way we tend to do it, because you get the figures much more up to date that way, in which the 1992 deficit federally is \$25 billion, we're at \$7 billion by the year 2000. So it's effectively gone. Actually, we carry this projection on past the year 2000, and it's in small surplus in another couple of years.

At the provincial level, maybe to just finish that point off, even holding the line on spending and keeping the current taxes is not enough. To get the provincial deficits to come down, more tax increases are required at the provincial level. That's partly to make up the shortfalls at the provincial level and also partly to backstop the local levels of government.

As part of our story here, we have put some significant—1% to 2% or more—additional income tax increases at the provincial level, plus a resort through the decade to gasoline taxes. Those are going to look nice and

[Traduction]

**M. Dungan:** Je peux sans doute faire rapidement plusieurs commentaires. Premièrement, d'après le modèle, le niveau d'imposition fédérale est suffisant tant que la croissance réelle des dépenses courantes et des dépenses d'immobilisation reste bien inférieure à la croissance du PIB, soit de l'ordre de 1 p. 100 à 1,5 p. 100 par année, après l'année en cours. Cela donne une assez grande marge de manoeuvre. Autrement dit, nous avons fondé nos projections sur l'hypothèse que les gouvernements, quels qu'ils soient, auront compris le message pour les années 90 et restreindront la croissance réelle de leurs dépenses pour qu'elles demeurent bien en-deçà de la croissance du PIB. À notre avis, cela reste, historiquement, dans le domaine du possible. En effet, c'est ce qu'a fait le gouvernement fédéral pratiquement tout au long des années quatre-vingt. C'est chose faite. Si l'on combine ces projections de dépenses et les taxes actuelles, le déficit fédéral ne peut que diminuer, comme l'illustre mon graphique.

**M. Blenkarn:** À quel rythme?

**M. Dungan:** Permettez-moi de vous expliquer cela. Voici un pourcentage du PIB qui, à notre avis, constitue l'aune appropriée pour mesurer le déficit. Il ne faut pas se préoccuper des chiffres eux-mêmes, mais plutôt mesurer le déficit par rapport à ce qui permet d'évaluer l'économie.

**Le président:** Nous avons l'habitude de faire cela. Nous comprenons ce que vous dites.

**M. Dungan:** Bref, c'est ainsi que nous souhaitons présenter le chiffre. Il y a eu des améliorations sensibles au cours des années quatre-vingt. Peut-être y avait-il des indices que les choses allaient mal tourner avant même que la récession frappe. Chose certaine, la récession a tout bouleversé. Essentiellement, on devrait revenir à la réduction graduelle que nous avons déjà connue. Sans que soient imposées des augmentations de taxes draconiennes ou des compressions sensibles des dépenses, rien qu'en maintenant les dépenses au niveau actuel, on fait tomber le déficit à 1 p. 100 du PIB d'ici la fin de la décennie. En se fondant sur les comptes nationaux, comme c'est généralement la pratique puisqu'on obtient ainsi des données beaucoup plus à jour, où le déficit fédéral est chiffré à 25 milliards en 1992, on arrive à le faire tomber à 7 milliards d'ici l'an 2000. Autrement dit, il aura pratiquement disparu. En fait, en appliquant cette projection au-delà de l'an 2000, après un an ou deux, on affiche un léger excédent.

Pour en terminer avec cette question, je peux vous dire qu'au niveau provincial, il n'est pas suffisant de ne pas augmenter les dépenses ni les taxes actuelles. La compression des déficits provinciaux passe par des augmentations d'impôt et ce, en partie, pour compenser les manque à gagner au niveau provincial, mais aussi pour appuyer les gouvernements locaux.

Dans notre scénario, nous avons intégré des hausses d'impôt sur le revenu appréciables—de l'ordre de 1 p. 100 ou 2 p. 100 ou plus—au niveau provincial, ainsi que des taxes sur le carburant s'étalant tout au long de la décennie. Ces

[Text]

green and friendly anyway, and they're a wonderful source of revenue. We have almost a doubling of carbon taxes, gasoline taxes gradually through the decade, as part of the story as to how the provinces can get their fiscal house in order.

**Mr. Thompson:** Could I bootleg on one of these questions? This is one of the few things, in all honesty, that I can take some salvation and comfort in, when you're measuring our deficit as a percentage of gross domestic product. I think we all can. What alarms me is figure 28 on page 40, when the estimated federal cumulative debt is measured as a percentage of GDP. I can see the chart, and I'm not sure that I understand the decline after 1993. Is that assuming a growth rate of 3% to 4% or 6%? I'm sorry I missed the first part of your presentation. What are we talking about?

**Prof. Dungan:** GDP is growing about 4%.

• 1650

**Mr. Thompson:** I guess what I'm saying is we're not realizing any downward trend in that chart presently. What suggests that this is going to happen?

**Prof. Dungan:** First of all, this is debt to GDP. Obviously through year 2000 there are still deficits, so the debt is still growing. The point is that GDP is growing faster and you turn the corner; you go over the top.

**Mr. Thompson:** I don't have all the figures at my disposal now. Obviously from 1984 to today, 1992, the gross domestic product has continued to grow, but obviously this figure in terms of percentages has continued to escalate. What's suggesting that we're going to peak and then there's going to be this drop-off?

**Prof. Dungan:** Actually this is one of the more straightforward sections of the model, because in a sense it's arithmetic. It's not fancy statistics, it's not econometrics; it's simply keeping track of the books. We found from our medium-to long-term modelling that this is one of the strongest results. You can pick relatively different growth rates for GDP, somewhat different growth rates for spending and so on. The debt-to-GDP ratio does turn around unless you have a significantly lower growth rate of the economy or a significantly higher rate of government spending. It's an extremely strong kind of embedded reaction. When you reach a certain point, a virtuous cycle takes over instead of a vicious cycle.

**The Chairman:** We thought we were there two years ago.

**Prof. Dungan:** Frankly, if there hadn't been a severe recession, it would have been over the top.

**The Chairman:** Exactly. We sat in this room and we thought, well, we're in pretty good shape here.

**Mrs. Marleau (Sudbury):** We kept telling you, but you didn't want to believe us.

**Prof. Dungan:** I take to heart the point that the prediction was wrong, but the prediction was wrong not because the arithmetic was wrong; it was wrong because the projection for GDP was wrong.

[Translation]

dernières passeront en douceur puisqu'elles seront considérées comme écologiques, et c'est une excellente source de revenu. Nous avons pratiquement doublé graduellement la taxe sur les hydrocarbures, sur le carburant, au cours de la décennie dans le cadre de ce scénario sur la façon dont les provinces peuvent se rétablir financièrement.

**M. Thompson:** Puis-je faire un commentaire sur vos déclarations? Pour être franc, l'une des rares choses qui me réconforte, c'est de voir que vous mesurez notre déficit comme un pourcentage du produit intérieur brut. Je pense que cela nous rassure tous. Ce qui m'inquiète, toutefois, c'est le tableau 28 à la page 40, où la dette cumulative fédérale prévue est mesurée en pourcentage du PIB. J'ai le tableau devant moi, mais je ne suis pas trop sûr de comprendre le déclin après 1993. Supposez-vous un taux de croissance de 3 p. 100, 4 p. 100 ou 6 p. 100? Je suis désolé, mais j'ai manqué la première partie de votre exposé. Qu'en est-il exactement?

**M. Dungan:** Le PIB affiche un taux de croissance de 4 p. 100.

**M. Thompson:** Ce que je veux dire, c'est que l'on ne constate pas de tendance à la baisse dans ce tableau-ci. Qu'est-ce qui vous fait croire que cela va se produire?

**M. Dungan:** Premièrement, il s'agit de la dette par rapport au PIB. Il va de soi que d'ici l'an 2000, il y aura encore des déficits, de sorte que la dette continuera à croître. Cependant, il arrive un moment où le PIB croît plus vite, ce qui vous permet de prendre le dessus.

**M. Thompson:** Je n'ai pas tous les chiffres à ma disposition maintenant. Manifestement, de 1984 à aujourd'hui, 1992, le produit intérieur brut a continué de croître, pourtant, il est évident que la dette, exprimée en pourcentage, a continué de grimper. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y aura un plafonnement suivi d'une baisse?

**M. Dungan:** En fait, il s'agit de l'une des parties les plus simples du modèle parce qu'en un sens, elle est arithmétique. Il ne s'agit pas de statistiques compliquées, ni d'économétrie. Il suffit simplement de faire les comptes. Parmi les résultats à moyen et long terme, que nous avons obtenus grâce à notre modèle, c'est un des plus fiables. On peut choisir des taux de croissance relativement différents pour le PIB ou encore pour les dépenses, etc. Le rapport dette-PIB devient positif à un certain moment à moins que l'économie n'enregistre un taux de croissance sensiblement inférieur ou que les dépenses du gouvernement n'augmentent considérablement. C'est un phénomène extrêmement prévisible. Lorsqu'on arrive à un certain point, un cercle vertueux remplace le cercle vicieux.

**Le président:** Nous pensions y être parvenus il y a deux ans.

**M. Dungan:** Honnêtement, s'il n'y avait pas eu cette grave récession, nous aurions franchi ce cap.

**Le président:** Précisément. Nous siégeons dans cette salle et nous nous disions que la situation était plutôt bonne.

**Mme Marleau (Sudbury):** Nous n'arrêtons pas de vous mettre en garde, mais vous ne vouliez rien entendre.

**M. Dungan:** D'accord, les prévisions étaient erronées, je le reconnais. Mais elles l'étaient, non pas parce que les calculs étaient faux, mais parce que la projection pour le PIB était erronée.



[Texte]

The point is, if you don't like this number, what you have to argue with is not the way in which I calculate it—I'm not taking this personally—but you have to argue with the GDP growth number, or you have to argue strongly about the government's spending path or the tax path. This sort of figure comes out of those kinds of growth rates.

If I'd really done my homework here, I should be able to show you a number of what this would look like if GDP growth rate was 3% instead of 4%. My guess is—I hesitate to second-guess my econometric model, because it usually comes around and bops me over the head and tells me that I shouldn't have done that—that this number would still have turned the corner. We did a number of runs like this for one of Mr. Drake's competitors, for the Bank of Montreal, in work that found it's way early in January into Mr. Barrett's speech to his stockholders, in which he was proposing, for example, that there be a government spending cut.

We did a number of runs for them in the background in which we played with different rates of growth. For one thing, for example, they had us, as an alternative, push the growth rate of government current and capital spending up to GDP growth, 4% per year, which it hasn't been at for years. Even that was not enough to upset the turnaround here. It made it higher; it pushed it a little further into the future, but it still turned around before the end of the decade. It's a very, very strong result that's just embedded in the dynamics of the relative sizes of debt and the deficit and the GDP. It takes a significant run away on any of those numbers to really turn that around.

**Mr. Blenkarn:** Are you saying that we don't have to cut any spending, that we can carry on with our present spending control bill and not cut back on spending, that we can continue to relax and by the end of the decade we're going to be all back in the sweet and light again? Is that what you're saying?

**Prof. Dungan:** No, it's not really what I'm saying.

**The Chairman:** I'm going to switch over to Mr. Drake. Perhaps I could open up, Mr. Drake, by asking you about the question of the deficit. It seems to us, based on the presentations we've had prior to today, that this is the real fly in the ointment for a whole number of reasons. I probably don't have to explain that to you. I'm sure you know them better than we do. That seems to be the uncertain number out there that could throw us off track for a whole bunch of reasons, if we have a debt that threatens our ability to borrow, and affects interest rates, affects the value of the dollar, and all those things. Maybe you might tell us whether you think it is under control or not.

• 1655

**Mr. Drake:** I think it is a serious issue. I am always encouraged when I hear some optimistic projections, and I can only hope that Peter's come true.

[Traduction]

Si ce chiffre vous fait tiquer, ce n'est pas la façon dont je l'ai calculé qu'il faut critiquer—et je ne prends pas cela personnellement—il faut plutôt remettre en question le chiffre exprimant la croissance du PIB, ou les tendances gouvernementales en matière de dépenses ou d'impôts. Le chiffre en question est calculé par rapport à ces deux taux de croissance.

Si je m'étais préparé comme il faut, j'aurais pu vous donner le chiffre résultant d'un taux de croissance du PIB de 3 p. 100 au lieu de 4 p. 100. Je suppose—et j'hésite à jouer les divins avec mon modèle économétrique—parce que, d'habitude, Cela me retombe sur le nez et je me dis que je n'aurais pas dû le faire—je suppose donc quand même que ce chiffre aurait montré que nous avions franchi le cap en question. Nous avons mis au point un certain nombre de scénarios comme celui-là pour l'un des concurrents de M. Drake, pour la Banque de Montréal. Les résultats se sont retrouvés, au début de janvier, dans l'allocution qu'a prononcée M. Barrett devant ses actionnaires, et dans laquelle il a proposé une réduction des dépenses gouvernementales.

Nous avons mis au point pour eux un certain nombre de scénarios où nous avons jonglé avec divers taux de croissance. Par exemple, ils nous ont demandé, en guise de solution de rechange, d'établir le taux de croissance des dépenses courantes et d'immobilisation du gouvernement au même niveau que celui du PIB, soit 4 p. 100 par année, niveau qui n'a pas été atteint depuis des années. Même cela n'a pas été suffisant pour empêcher ce revirement. Le point tournant a été repoussé un peu plus loin dans l'avenir, mais le revirement avait quand même lieu avant la fin de la décennie. C'est un résultat extrêmement ferme qui est tout simplement enraciné dans la dynamique de la taille relative de la dette, du déficit et du PIB. Il faut que l'un ou l'autre de ces chiffres change radicalement pour renverser la vapeur.

**M. Blenkarn:** Autrement dit, vous nous affirmez que nous n'avons pas à réduire nos dépenses, que nous pouvons maintenir en vigueur notre projet de loi sur le contrôle des dépenses sans pour autant les comprimer davantage, que nous pouvons relaxer et que d'ici la fin de la décennie, nous verrons la lumière au bout du tunnel? Est-ce vraiment ce que vous dites?

**M. Dungan:** Non, pas vraiment.

**Le président:** Je vais maintenant m'adresser à M. Drake. Pour commencer, M. Drake, j'aimerais vous interroger au sujet du déficit. Compte tenu des exposés que nous avons entendus plus tôt aujourd'hui, il nous semble que c'est vraiment là où le bât blesse et ce, pour de multiples raisons que je n'ai pas besoin de vous expliquer. Je suis sûr que vous les connaissez mieux que moi. Il semble qu'il existe un facteur d'incertitude qui pourrait nous faire dévier de notre trajectoire, entre autres si nous avons une dette qui menace notre capacité d'emprunt, et qui influe sur les taux d'intérêt et la valeur du dollar, etc. Vous pourriez peut-être nous dire si vous pensez que cela est sous contrôle ou non.

**M. Drake:** Je pense que c'est une question sérieuse. Cela m'encourage d'entendre des projections optimistes, et je ne peux qu'espérer que celles de Peter se réalisent.

[Text]

There are a couple of things you might want to think about. One can, in rather simplistic terms, suggest that there are a couple of ways to get the deficit down. One is to have strong economic growth, such as Peter has suggested that we may have. Another way is to make some rather fundamental changes in spending and/or tax policies.

The first thing I would point out is the question of whether in fact there is a so-called structural deficit. I suppose the evidence for that is that if you look at the 1980s when we had a large number of years of quite substantial economic growth, we still had some very large deficits. Those deficits rose in some years and, indeed, fell in some years. But there were still some very large deficits. I think the first thing one wants to think about is that if the issues weren't solved in the 1980s when we did have some very strong growth, perhaps we should be thinking about what we have to do in the 1990s.

A second thing to think about is what you want to achieve. In the public discussion of deficits for the last several years, we heard about reducing the deficit; we haven't heard very much about eliminating the deficit.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. Drake:** I would remind you that what Keynes, the famous economist who really got us started on this path of government fiscal policy as a major influence on economic activity, if I recall correctly, had in mind was that government, on balance over a number of years, would run a balanced budget, and that the role of fiscal policy would be one to stimulate economies by governments spending more than they took in in years of recession, but equally, that fiscal policy would have the role of restraining the economy when it was running too quickly, when it was running up against capacity constraints.

If one is going to be realistic, it is going to be some time, I think, no matter what one does, before one could even contemplate getting back to that, but I think it is very useful to have in mind where all of this started if one is going to have a view as to where one is going to get. I think there is no question that one can rely to some extent on stronger economic growth, and indeed our forecast for 1994 is the same as Professor Dungan's of 4%. We haven't gone much beyond that. But one of the questions you have to think about is how long do you get that growth?

We have been much too busy as economists forecasting, or trying to forecast, when and how we were going to get well and truly out of the past recession to spend very much time thinking about the next recession. I don't have any idea at this point when the next recession will be, but there will inevitably be another recession, and at that point you run headlong into the problems that Professor Dungan referred to, of falling or perhaps of even negative changes in gross domestic product. It is not just a question of letting things run their course. Even if one were sure that one would get the kind of growth that Professor Dungan has referred to, one had better think about the fact that to presume that is going to go on for 8 or 10 years is probably, in historical experience, a widely optimistic assumption.

[Translation]

Cela dit, il faut envisager une ou deux choses. En termes aussi simples que possible, il existe deux moyens de réduire le déficit. Le premier repose sur une croissance économique vigoureuse, comme celle qui se profile à l'horizon, d'après Peter. Le deuxième consiste à apporter des changements fondamentaux aux politiques de dépenses ou d'imposition.

Tout d'abord, il convient de se demander s'il existe en fait un déficit de nature structurelle. J'en veux pour preuve le fait que dans les années quatre-vingt, bien que nous ayons eu, pendant plusieurs années, une croissance économique assez substantielle, les déficits sont quand même demeurés assez imposants. Ils ont augmenté ou baissé d'une année à l'autre, mais ils demeuraient considérables. Si ces problèmes n'ont pas été résolus au cours des années quatre-vingt, alors que nous avons bénéficié d'une croissance vigoureuse, il serait bon de se demander ce qu'il faut faire dans les années quatre-vingt-dix.

En outre, il faut préciser l'objectif que nous poursuivons. Dans le contexte du débat public sur les déficits qui a fait rage au cours des dernières années, nous avons beaucoup entendu parler des réductions du déficit, mais personne n'a proposé de le supprimer.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**M. Drake:** Je vous rappelle ce que Keynes, cet économiste célèbre qui a lancé l'idée de se servir de la politique fiscale du gouvernement pour influencer l'activité économique, avait en tête. Selon lui, le gouvernement aurait un budget équilibré au fil des années, le rôle de la politique fiscale étant de stimuler l'économie par une augmentation des dépenses gouvernementales dans les années de récession, mais parallèlement, de la restreindre en cas de surchauffe ou lorsqu'il a des problèmes de capacité.

Pour être réaliste, je pense que peu importe ce que l'on fera, il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'on puisse même envisager de revenir à cela, mais je pense qu'il est très utile d'avoir à l'esprit où tout cela a commencé si l'on veut savoir où l'on s'en va. À mon avis, il est indéniable que l'on peut compter, dans une certaine mesure, sur une croissance économique plus forte. D'ailleurs, notre projection pour 1994 est la même que celle du professeur Dungan, soit 4 p. 100. Nous ne sommes pas allés beaucoup plus loin que cela dans notre réflexion. Mais il est impératif de se demander combien de temps cette croissance durera.

En tant qu'économistes, nous avons été beaucoup trop occupés à essayer de prévoir quand et comment nous allions vraiment nous sortir de la dernière récession pour consacrer beaucoup de temps à réfléchir à la prochaine. J'ignore totalement à l'heure qu'il est quand surviendra la prochaine récession, mais il y en aura inévitablement une autre. À ce moment-là, nous nous heurterons au problème qu'a évoqué M. Dungan, soit un produit intérieur brut en déclin ou même négatif. Il ne s'agit pas tout simplement de laisser les choses suivre leur cours. Même si nous étions sûrs de pouvoir bénéficier du genre de croissance mentionné par M. Dungan, il n'en reste pas moins que ce serait faire preuve d'un optimisme délirant que de supposer que cette croissance se maintiendra pendant huit ou dix ans.



[Texte]

**The Chairman:** One of the problems in terms of growth versus the deficit is that actions to try to narrow the deficit, either through further spending reductions or tax increases, themselves affect growth in a negative way. That's something I would like to hear you comment on, because we are talking around here and all governments are talking about continuing to reduce expenditures. That's a valid objective, but does that itself not have a negative impact on growth, and is it self-defeating?

**Mr. Drake:** I think that one of the important issues here is timing. I did mention in my prepared remarks that I thought it was not yet the time for a large dose of fiscal drag. I said that because it certainly appears that the economy is strengthening, but it hasn't strengthened yet. We talk about 3% growth this year, but we haven't had that yet.

• 1700

Timing is one of the really important things. The time to take strong actions to reduce the deficit is when the economy is doing very well. Hopefully, we are moving towards that. I think it is much easier to do that, for example, in a year when you are looking at the possibility of 4% growth than in a year of 3% or even 1% growth.

I think it is particularly difficult at the moment because of the fact that we are some way from a full employment economy or a booming economy, describe it as you wish, but at the same time the deficits are very large, and we are beginning to get these signs from financial markets that they are worried about them. I think that makes the kinds of choices that governments have to make extremely difficult.

You can probably think along a couple of lines. One is that you have to try to take a medium-term view—I realize that can be very difficult—and say, look, the problem didn't come up over night; we are not going to solve it over night, but can we come up with a plan that, over the economic cycle, will have a substantial impact?

The other thing you have to do, and I think this is even trickier, is to try to examine the types of expenditures—examine them in terms of their differing effects on the economy, and I think you would find there are some differences. Clearly you have to place that in the context of the other goals and the other responsibilities of government, so you have to try to pick and choose, and obviously you also have to fit that into what can be sold politically.

I think there are some things you can do. Particularly at this stage in the game you have to pick them very carefully; you have to sell them. And timing is another thing. I think that's very important, that if we are right that the economy is strengthening, the time to do something about it, to make those structural changes in government, is when the economy is doing very well, when it can handle it.

[Traduction]

**Le président:** Dans ce dilemme croissance-déficit, le problème tient au fait que les mesures que nous prenons pour essayer de réduire le déficit, que ce soit par une compression des dépenses ou une augmentation des taxes, influe sur la croissance de façon négative. J'aimerais que vous abordiez cet aspect des choses parce qu'au niveau fédéral comme ailleurs, les gouvernements parlent de continuer de réduire les dépenses. C'est un objectif valable, mais n'a-t-il pas des effets négatifs sur la croissance, ce qui est contre-indiqué?

**M. Drake:** À cet égard, le moment choisi pour l'intervention est crucial. Dans mes observations liminaires, j'ai mentionné qu'à mon avis, il n'était pas encore temps d'injecter à l'économie un remède de cheval qui risque de la ralentir. Si je dis cela, c'est que même s'il est certain que l'économie montre des signes de redressement, cela ne s'est pas encore tout à fait concrétisé. On envisage une croissance de 3 p. 100 cette année, mais nous n'y sommes pas encore.

Le moment choisi pour l'intervention est vraiment l'une des choses les plus importantes. C'est lorsque l'économie se porte bien qu'il est opportun de prendre des mesures vigoureuses pour réduire le déficit. Heureusement, c'est ce vers quoi nous nous dirigeons. Je pense qu'il est beaucoup plus facile de faire cela une année où l'on prévoit une croissance de 4 p. 100, plutôt qu'une année où elle sera de 3 ou même de 1 p. 100.

À l'heure actuelle, la situation est particulièrement difficile, étant donné que nous sommes encore loin d'une économie de plein emploi ou d'une économie florissante, selon les termes qu'il vous plaira d'utiliser. Parallèlement, le déficit est très élevé et les marchés financiers commencent à montrer des signes d'inquiétude. Voilà ce qui rend extrêmement difficiles les choix que doivent faire les gouvernements.

Je vous invite à suivre deux voies. Premièrement, il faut essayer d'adopter une vision à moyen et long terme, et je sais que cela peut être très difficile. Il faut dire que le problème ne s'est pas créé en un jour et qu'on ne le résoudra pas non plus en un jour. Une fois cela admis, pouvons-nous mettre en oeuvre un plan susceptible d'avoir une influence considérable pour la durée du cycle économique?

L'autre chose qu'il convient de faire, et qui est encore plus compliquée, c'est de se pencher sur les divers types de dépenses en vue de discerner leurs différents effets sur l'économie. À cet égard, je suis convaincu que vous décèlerez des différences. Comme il faut manifestement intégrer cela aux autres objectifs et engagements du gouvernement, il vous faudra faire un choix, et ce choix, il vous faudra pouvoir le vendre politiquement.

Il y a donc des choses que vous pouvez faire. À ce stade-ci, en particulier, vous devez faire des choix éclairés et convaincre la population de leur bien-fondé. Sans oublier de bien choisir votre moment. Cela est très important, parce que si nous avons raison de dire que l'économie se redresse, n'oubliez pas que le meilleur moment pour apporter des changements structurels au gouvernement, c'est effectivement lorsque l'économie se porte bien et qu'elle peut les absorber.

[Text]

**Mr. Thompson:** Are you by definition a Keynesian economist? If I am hearing you right, you are saying that according to Keynes, during good times governments save and when times turn around and the economy goes the other way, they spend or they stimulate. Is that what you are saying?

**Mr. Drake:** That was his notion.

**Mr. Thompson:** Do you buy into that same school of philosophy?

**Mr. Drake:** Yes, I do.

**Mr. Thompson:** So what you are basically saying is that governments missed a golden opportunity during the high growth periods of the 1970s and 1980s. Is that correct?

**Mr. Drake:** As we look back with hindsight, it seems that such opportunities were lost.

**Mr. Thompson:** Given that fact, and maybe you have already answered this, what restrictions have we imposed on ourselves, and how did we achieve the almost unachievable where we have allowed debt to grow? Given the economic cycle that is inevitable, where do we go from here?

**Mr. Drake:** First of all, it is not going to be easy. I think that governments will have to really take a very close look at almost everything they do. I mentioned this in my opening remarks and I have very carefully avoided trying to suggest that there is some simple easy way—cut this, cut that, or cut  $x$  percent across the board. I don't think it is realistic.

Quite clearly, we are talking about some major changes here, and some painful changes, and if I am right that we are talking about major changes, if I am right that simple economic growth is not going to solve the problem, then you have two choices: you can raise taxes or cut spending.

**Mr. Thompson:** None of which is acceptable.

**Mr. Drake:** They are difficult choices. Certainly it would be my sense that there isn't a constituent group in the country right now that would be particularly delighted to hear about higher taxes, and obviously it is very difficult to cut spending.

• 1705

**Mr. Thompson:** Yesterday, and for the last three or four days, we listened to the various think tanks, banks, and economists from all parts of the country. Mrs. Marleau next to me suggested yesterday that one of the things we have been doing in the last number of years was the feds taking the hit, so we pass our problems onto the provinces, and the provinces then pass them on to the municipalities, but at the end of the day, hell, what has changed? Nothing. We are passing on the responsibility to another level of government, forgetting that there is only one taxpayer.

**Mr. Drake:** That is a very good point. On more than one occasion when I go out to speak to various groups and I talk about the low inflation rate, a speaker shoots up his hand and says, "How can you say that to me? My municipal

[Translation]

**M. Thompson:** Êtes-vous, par nature, un économiste keynésien? Si j'ai bien compris, vous dites que d'après Keynes, les gouvernements doivent épargner pendant les années de vaches grasses et dépenser ou stimuler l'économie pendant les années de vaches maigres. Est-ce bien cela?

**M. Drake:** C'est ce qu'il préconise.

**M. Thompson:** Êtes-vous d'accord avec cette école de pensée?

**M. Drake:** Oui.

**M. Thompson:** Essentiellement, vous dites que les gouvernements ont raté une occasion en or durant les fortes poussées de croissance des années soixante-dix et quatre-vingt, n'est-ce pas?

**M. Drake:** Avec le recul, il semble effectivement que nous ayons raté de bonnes occasions.

**M. Thompson:** Vous avez peut-être déjà répondu à cette question, mais si c'est le cas, quelles restrictions devions-nous nous imposer? Comment nous sortir de l'inextricable maintenant que nous avons laissé la dette croître? Étant donné que cela est inévitable d'après le cycle économique, que pouvons-nous faire maintenant?

**M. Drake:** Premièrement, il ne sera pas facile de s'en sortir. Les gouvernements devront scruter à la loupe tous leurs faits et gestes. Je l'ai mentionné dans ma déclaration liminaire et je me suis bien gardé de laisser entendre qu'il y avait une solution simple, comme couper ceci ou cela, ou encore imposer des compressions généralisées de  $x$  p. 100. Je ne pense pas que cela soit réaliste.

De toute évidence, il faut envisager des changements radicaux et dans certains cas, pénibles. Et si j'ai raison de dire que des changements radicaux s'imposent et que la croissance économique en soi ne suffira pas à résoudre le problème, il ne reste que deux choix: augmenter les taxes ou réduire les dépenses.

**M. Thompson:** Ni l'un ni l'autre n'est acceptable.

**M. Drake:** Le choix est difficile. Chose certaine, aucun corps constitué dans notre pays n'accepterait de bon cœur des hausses de taxes. Par ailleurs, il est manifestement très difficile de réduire les dépenses.

**M. Thompson:** Hier, comme d'ailleurs au cours des trois ou quatre derniers jours, nous avons entendu des économistes et des représentants de divers laboratoires d'idées et de banques venus de toutes les régions du pays. Hier, M<sup>me</sup> Marleau, assise à côté de moi, me suggérait que depuis plusieurs années, le gouvernement fédéral se trouve en difficulté et se débarrasse de ses problèmes sur le dos des provinces, qui, elles, renvoient la balle aux municipalités; et, en fin de compte, qu'est-ce que cela a changé? Rien du tout. On transfère la responsabilité d'un palier de gouvernement à un autre, oubliant qu'il s'agit toujours du même contribuable.

**M. Drake:** C'est une remarque tout à fait pertinente. Plus d'une fois, quand je mentionne au cours d'une conférence devant un groupe quelconque le fait que le taux d'inflation est très faible, un intervenant m'interrompt et



## [Texte]

electric bill went up so and so, and my municipal taxes went up so and so.” I think that’s right. I may be naively optimistic in this next remark, but I think what we will have to begin to do in this country is realize just what you said, that ultimately there is one taxpayer.

Clearly provincial governments have a problem, and clearly municipal governments have problems. At the end of the day they will have to solve those problems. I would like to think that perhaps some higher level of cooperation among all three levels of government would help. What I know about the history of Canadian federal-provincial relations suggests that is very difficult. Yet the fact of the matter is that it is one overall problem.

I am as familiar as you are with the old Canadian saying that it is a provincial problem or it is a federal problem, but the fact of the matter is that when capital markets react, they don’t particularly care which level of government it is. I suspect that governments must begin to look at the broader problem rather than just their own small problems.

These are very general statements, and I realize that, but it seems to me we have seen the federal government push some things onto the provinces. That has helped the federal government in some sense, and it has given the provinces problems, but the problems are still there.

**Mr. Thompson:** I know you study the U.S. situation just as closely as you do the Canadian situation, for obvious reasons. Let’s assume—and this might be fun for you because you are removing yourself from the politics of it before this committee—you are the President of the United States and you have been in office for three weeks. You have four years to go between now and election date.

The U.S. situation is not a heck of a lot different from the Canadian situation, although if you measure their deficit in relation to gross domestic product, we are in a better position than they are, but I guess everything being said, there is not a lot of difference.

What would be some of the things you would be considering if you were now President Clinton? I suppose we could suggest you are the new Prime Minister following the election in October 1993, but let’s say you are in the shoes of the new President of the United States. What would you do, given the fact that their position is not a whole lot different from ours in terms of taxation, debt reduction, etc. Now you’ve got four years in office. I say this simply because no matter who becomes the next Prime Minister of Canada, there are going to be some damned tough decisions to be made.

**Mr. Drake:** I suppose I should begin with a question. You are right, I am three weeks into my first term of office of the U.S. President. Now, do I want to have a second term?

## [Traduction]

déclare: «comment pouvez-vous dire cela? Ma facture d’électricité et les taxes municipales ont augmenté de tel ou tel pourcentage.» et je pense bien que c’est exact. Ma remarque suivante démontre peut-être un optimisme naïf, mais je crois que nous devons bientôt réaliser que ce que vous avez dit est vrai: en fin de compte, c’est toujours le même contribuable qui paye.

Il est clair que les gouvernements provinciaux ont des difficultés, ainsi que les gouvernements municipaux. Il faudra bien que les problèmes finissent par être réglés. J’aimerais croire qu’une coopération plus étroite entre les trois paliers de gouvernement contribuerait aux solutions. Toutefois, ce que je connais de l’histoire des relations fédérales-provinciales au Canada, suggère que cet objectif est très difficile à atteindre. Et pourtant, en réalité, le problème est unique et global.

Comme vous, je connais la vieille tradition canadienne qui définit certains problèmes comme étant provinciaux, et d’autres fédéraux; la réalité nous montre que les marchés des capitaux, quand ils réagissent, se préoccupent fort peu du niveau de gouvernement en cause. Il me semble que les gouvernements doivent commencer à examiner le problème global, au lieu de se préoccuper de leurs petits problèmes individuels.

Je réalise qu’il s’agit là de déclarations très générales, mais il me semble que nous avons vu le gouvernement fédéral se débarrasser de certaines choses pour les placer dans les mains des provinces. Dans un certain sens, cela a aidé le gouvernement fédéral, mais les provinces se sont trouvées en difficulté et les problèmes sont toujours sans solution.

**M. Thompson:** Je sais que vous étudiez la situation aux États-unis de tout aussi près que la situation au Canada, pour des raisons évidentes. Supposons donc—et ceci pourrait être amusant pour vous, car cela vous dégage de toute considération politique en vous adressant au comité—supposons donc que vous êtes le président des États-unis, que vous occupez ce poste depuis trois semaines. Vous avez quatre ans devant vous avant les prochaines élections.

La situation des États-unis ne diffère pas beaucoup de celle que nous constatons au Canada, bien que notre situation soit meilleure si le déficit est exprimé comme pourcentage du produit intérieur brut; il n’en reste pas moins, cependant, qu’en fin de compte, les différences ne sont pas énormes.

Quelles seraient les mesures que vous envisageriez maintenant, si vous occupiez la place du président Clinton? On pourrait également, sans doute, vous demander de vous imaginer que vous êtes le nouveau Premier ministre à la suite des élections d’octobre 1993, mais tenons-nous en à l’exemple proposé et disons que vous êtes le nouveau président des États-Unis. Que feriez-vous, étant donné que leur position ne diffère guère de la nôtre quand il s’agit des impôts, de la réduction de la dette, etc. Vous disposez donc d’un mandat de quatre ans. Et je vous pose cette question, parce que peu importe qui sera le prochain Premier ministre du Canada, il devra prendre des décisions fort difficiles.

**M. Drake:** Je vais commencer par vous poser, moi aussi, une question. Je suis donc président des États-Unis depuis trois semaines; c’est mon premier mandat. Pouvez-vous me dire si j’en désire un second?

[Text]

**Mr. Thompson:** Well, yes. We are presuming that the former President of the United States is no longer the president because he didn't deal with the tough domestic issues. Okay?

**Mr. Drake:** Yes.

**Mr. Thompson:** So we are saying that there is a sense of realism that has crept into North American politics, if you wish, particularly American politics.

**Mr. Drake:** I suppose if I were sitting in his chair, at a first cut I would do some of the things at least that he has said he would do. He has said that he would provide some fiscal stimulus to the U.S. economy. It isn't certain that he would do that, but I think it likely that he will. I would do that if I were he because I would want to ensure that the expansion was a solid one. If I were the U.S. president I would clearly have an enormous deficit to deal with. I think I would have some leeway in credit markets that I might be prepared to do that.

• 1710

If I were then really serious, I would certainly begin to think about the deficit and how I'm going to deal with it. I would also think very seriously, in the U.S. case, about how I would try to raise U.S. savings. If I did that successfully I would make consumers mad at me, I would make a number of voters mad at me by reducing spending, and I would make other voters mad at me by raising some taxes. At the end of the day—

**Mr. Blenkarn:** You're good at that.

**Mr. Drake:** You said it, I didn't. And at the end of the day I probably would not be re-elected, but I might well leave office with a record of at least moderately good economic growth, a much improved federal deficit position, and voters who were mad as hell at me.

**The Chairman:** I've been here eight years now or thereabouts, and I don't recall anybody coming into the finance committee, of which I've been a member for all of that time, or for that matter to national caucus, which brings in all the government members of Parliament on a weekly basis, every Wednesday, and saying the economy is all right now and the government should be taking steps to reduce the rate of growth. Even in the boom time in southern Ontario, we weren't getting too much complaining about the economy from people in that sector of the country, but we certainly did from every other sector of the country.

Even in the time that, say, Mrs. Marleau has been here, the last four years roughly, has the economy been going really strong in Sudbury?

**Mrs. Marleau:** Let's face it, things haven't been all that great, but they haven't been as bad as they were in the early 1980s. How's that?

[Translation]

**M. Thompson:** Oui. Notre hypothèse est que l'ancien président des États-Unis n'a pas été réélu parce qu'il n'a pas abordé les difficiles problèmes de politique intérieure. Ça va?

**M. Drake:** oui.

**M. Thompson:** Nous disons donc qu'un certain sens de la réalité s'est glissé dans la politique nord-américaine, dans un certain sens, surtout aux États-Unis.

**M. Drake:** Si j'occupais ce poste, à première vue, il me semble que je prendrais tout d'abord certaines des mesures que le président Clinton a promis de mettre en oeuvre. Il a dit qu'il aurait recours jusqu'à un certain point, à des mesures fiscales pour stimuler l'économie américaine. On ne peut être sûr qu'il le fera, mais je crois que c'est fort probable. Je prendrais donc ces mesures pour m'assurer que la croissance sera robuste. Comme président des États-Unis, il me faudrait aussi, de toute évidence, régler la question de l'énorme déficit qui existe actuellement. Il me semble que les marchés de crédit seraient disposés à m'accorder une certaine marge de crédibilité à ce sujet.

D'autre part, si j'étais vraiment sérieux à ce sujet, je commencerais certainement à réfléchir sur le déficit et à voir comment l'aborder. Je réfléchirais aussi profondément, dans le cas des États-Unis, sur la façon d'augmenter l'épargne. Une réussite dans ce domaine me mettrait les consommateurs à dos, une réduction des dépenses antagoniserait un certain nombre d'électeurs, et l'augmentation de certaines taxes rendrait un autre groupe d'électeurs furieux. En fin de compte...

**M. Blenkarn:** C'est quelque chose que vous faites bien.

**M. Drake:** C'est vous qui l'avez dit, ce n'est pas moi. Donc, en fin de compte, je ne serais probablement pas réélu, mais il est fort possible que je quitte cette charge en ayant obtenu tout au moins une croissance économique assez solide, une position nettement améliorée à l'égard du déficit fédéral, et en étant assuré que les électeurs me détesteraient profondément.

**Le président:** Je suis à Ottawa depuis environ huit ans, et j'ai appartenu à notre Comité des finances pendant toute cette période; qu'il s'agisse de ce comité, ou du caucus national qui rassemble, chaque mercredi, tous les députés gouvernementaux, je ne me souviens pas avoir jamais entendu quelqu'un dire que l'économie fonctionne à merveille et que le gouvernement devrait ralentir la croissance. Même quand l'économie; du sud de l'Ontario connaissait une période glorieuse, nous n'avons pas entendu beaucoup de gens de cette région se plaindre de l'économie; par contre, des plaintes nous parvenaient de toutes les autres régions.

**M<sup>me</sup> Marleau** s'est jointe à nous il y a environ quatre ans, peut-elle nous dire si l'économie de Sudbury a vraiment été robuste pendant cette période.

**Mme Marleau:** Il faut être honnête, les choses n'ont pas tellement bien marché, mais la situation n'a pas été aussi mauvaise qu'elle l'avait été au début des années quatre-vingt. Est-ce que cela vous satisfait?



[Texte]

**The Chairman:** What it boils down to is the question of at what point do we say the economy is now doing well. By a lot of people's definition it wasn't doing well during what we are now suggesting was a good period.

**Mr. Drake:** There are always going to be people who are not partaking of good economic times, and we do face, and will face, a serious unemployment problem for several years to get the rate down. I sincerely hope that Professor Dungan's forecast of 8% comes true, but it's not going to happen overnight.

I think the other thing—

**Mr. Blenkarn:** Historically, since 1984, in 1985, 1987, 1988, we broke 4%. The rest of the time we were low.

**Mr. Drake:** Yes.

**Mrs. Marleau:** Never mind; the population is aging. If you wait long enough all of us will be retired and there won't be as many coming up behind us. That will help.

**Mr. Drake:** Yes. But those who are coming up will certainly want to have jobs.

In response to the other part of your question of when is the right time, look, if you canvass enough people there is never a right time for harder fiscal policy. Once a government is reasonably certain that a recovery is firmly under way, I think under these circumstances you have to begin to do something. I would be very surprised if any government found the voters going to it and saying it really should tighten up fiscal policy.

Inflation, which is something that recessions are designed to cure, is very difficult for some people and it's also beneficial for some people. The inflation that we saw in the 1970s that was brought down by the 1981-82 recession, and the inflation that we saw in the 1980s that was quite clearly cured by the 1991-92 recession, hurt some people. Inflation hurt people on fixed incomes, and it helped some people. There were people who made money out of inflation, particularly in the residential housing market. I think the only complaints that we heard in southern Ontario just before the recession were about the difficulty of getting labour and the difficulty of affording labour, but those complaints were quite small.

• 1715

I think you can't wait for people to come and say you had better tighten up. That's something that is a responsibility of governments, and they have to take a long enough term view to understand that it's far better to try to deal with these things sooner than to let them go. The longer a situation is let go, then generally speaking the tougher the recession.

[Traduction]

**Le président:** L'essentiel, c'est de savoir quand on peut dire que l'économie est maintenant rétablie. Aux yeux de beaucoup, elle ne fonctionnait pas bien durant une période que nous considérons maintenant comme bonne.

**M. Drake:** Il y aura toujours des gens qui ne participent pas à la prospérité, et nous connaissons maintenant et continueront à connaître, une situation grave en ce qui concerne le chômage pendant plusieurs années avant que le taux ne soit réduit. J'espère très sincèrement que la prévision d'un taux de 8 p. 100 avancé par M. Dungan se réalisera, mais cela ne va pas arriver du jour au lendemain.

Je crois que l'autre aspect . .

**M. Blenkarn:** Historiquement, depuis 1984, nous avons dépassé la barre des 4 p. 100 en 1985, 1987 et 1988. Pour les autres années, le taux était faible.

**M. Drake:** Oui.

**Mme Marleau:** De toute façon, la population vieillit. Si nous attendons suffisamment longtemps, nous serons tous à la retraite et la relève sera moins nombreuse. Cela aidera.

**M. Drake:** Oui. Mais ceux qui font partie de la relève veulent certainement trouver des emplois.

Pour répondre à l'autre partie de votre question, à savoir quel serait le moment opportun, il est certain que si l'on consulte un nombre suffisant de personnes, on arrive à la conclusion qu'il n'y a pas de moment opportun pour mettre en oeuvre une politique fiscale plus dure. Quand un gouvernement est assez sûr que le redressement économique est bien engagé, je crois que l'on peut alors commencer à faire quelque chose. Je serais extrêmement surpris si les électeurs demandaient à un gouvernement, quel qu'il soit, de prendre la voie d'une politique fiscale plus rigoureuse.

En principe, les récessions éliminent l'inflation; elles imposent aussi des situations très difficiles pour certains, et est avantageuse pour d'autres. L'inflation que nous avons connue dans les années soixante-dix et qui a été arrêtée par la récession de 1981-1982, ainsi que l'inflation qui est apparue dans les années quatre-vingt et a été très nettement éliminée par la récession de 1991-1992, ont été pénibles pour certains. Les personnes recevant des revenus fixes souffrent, d'autres bénéficient d'une période inflationniste. Certains, surtout ceux qui ont travaillé sur le marché des immeubles résidentiels, ont bénéficié de l'inflation. Dans la période qui a immédiatement précédé la récession, je crois que le sud de l'Ontario se plaignait uniquement de la difficulté rencontrée pour trouver de la main d'oeuvre et satisfaire les demandes salariales; ces plaintes, cependant, n'avaient pas beaucoup d'ampleur.

Il me semble futile d'attendre que la population réclame un régime plus rigoureux. C'est aux gouvernements qu'il appartient de prendre cette responsabilité et il leur faut adopter une perspective à long terme pour réaliser qu'il est de loin préférable d'aborder ces questions le plus rapidement possible plutôt que de les ignorer. Plus les choses traînent, et plus, en règle générale, la récession est sévère.

[Text]

**Mrs. Marleau:** Professor Dungan, in your studies here I notice you've got the federal deficit as a percentage of GDP. You've even got the provincial ones, and you've got levels of debt. Have you also charted the effect of the debts that are held by utilities? For instance, Ontario Hydro is in, I think, serious difficulties, and it's the taxpayer in the end, either through hydro raises or other ways, who ends up footing the bill. That all puts brakes on the economy, so to speak, because of the demands on the people and the demands on businesses in terms of hydro rates.

I look at your forecasts. I want to believe them. I think it would be fantastic. But I really have a problem because it isn't just the federal deficit or the federal debt, or even the provincial debts. They're all intermingled with the other debts that are being held out there.

**Prof. Dungan:** To answer your question specifically, no. The utility debt element is not a separate component in the model. Does it affect the outlook? Yes, to some extent it does. One of the reasons why we have inflation creeping back up there is that the needs to service those kinds of debts are going to show up in these kinds of administered price increases, which means that if indeed the Bank of Canada's target is to get inflation below 2% past 1995, there is a potential clash on the horizon. We've assumed that basically what will happen post-1995 is that victory over inflation will be declared and the attempts to get it any lower will be let go. What that problem shows up more to me is this incipient sort of upward push on inflation. The rate is down so low at this point that I don't think, at least through the 1990s, it's a problem. The work we've done so far suggests it's not.

**Mrs. Marleau:** It would be a problem also in terms of attracting investment and new jobs. I'm referring to something that happened just recently in my region where there was a proposal to build a plant to manufacture ethanol or a component thereof and sell it to the U.S. It was a wonderful project, but it was turned down because of Ontario Hydro's serious problems with being able, first of all, to withstand a new source of electricity on the market, etc. As a result, the jobs aren't here. We've lost the project. Canadians have lost it.

This was to conform with the need to provide, I think it was ethanol, or at any rate an oxygen-type component to go into the U.S. gasoline market because of their Clean Air Act. I'm saying that this kind of impact is difficult to measure, but obviously this project is dead. It didn't come to us. It would have been a tremendous boom and boon to people in Ontario, period. That kind of thing is happening because of some of these other problems.

[Translation]

**Mme Marleau:** Monsieur Dungan, je remarque que vous avez, dans votre mémoire, exprimé le déficit du gouvernement fédéral, comme celui des provinces, en pourcentage du PIB; vous notez également les niveaux d'endettement. Avez-vous également calculé les conséquences de l'endettement des services publics? Je crois, par exemple, que Ontario Hydro rencontre des difficultés importantes, et c'est le contribuable, en fin de compte, qui paie la note, soit que les tarifs pour l'électricité soient augmentés, soit que l'on recoure à d'autres méthodes. Tout cela, peut-on dire, ralentit l'économie quand on tient compte des besoins de la population et des entreprises affectées par le coût de l'électricité.

J'examine vos prévisions, et j'aimerais les croire. Ce serait merveilleux. Mais cela m'est difficile, car vous ne tenez compte que du déficit du gouvernement fédéral, ou de son endettement, ainsi, d'ailleurs, que de celui des provinces. Mais cela ne représente qu'une partie de tout cet ensemble de dettes qui ont été assumées.

**M. Dungan:** Pour répondre spécifiquement à votre question, non; l'endettement des services publics n'est pas un élément distinct du modèle. Est-ce que cela affecte les perspectives? Oui, dans une certaine mesure. La réapparition, dans une faible mesure, de l'inflation résulte, en partie, du coût du service de ce genre de dette qui se retrouve dans une augmentation de ce genre de prix administré; cela veut dire que si la Banque du Canada vise effectivement un taux d'inflation inférieur à 2 p. 100 après 1995, on peut percevoir un conflit potentiel à l'horizon. Essentiellement, nous avons admis qu'après 1995, on déclarera avoir remporté la victoire dans la lutte contre l'inflation, et on ne se préoccupera plus de la réduire. Ce que cela révèle surtout à mes yeux, c'est le début d'une poussée inflationniste potentielle. Mais le taux est si faible actuellement que je ne pense pas que la situation soit problématique, tout au moins pendant les années 1990. C'est ce que nos travaux suggèrent.

**Mme Marleau:** Cette situation pourrait tout de même occasionner des difficultés quand il s'agit d'attirer les investissements et de créer de nouveaux emplois. Je pense à une situation qui est survenue récemment dans ma région, quand on envisageait la construction d'une usine pour la fabrication de l'éthanol, ou de l'un de ses éléments; le produit aurait été vendu aux États-Unis. C'était un excellent projet, mais il n'a pas abouti, essentiellement parce qu'Ontario Hydro n'était pas en mesure d'accepter une nouvelle source d'électricité sur son marché; il y avait d'autres considérations. En conséquence, les emplois n'ont pas été créés et nous avons perdu ce projet. Les Canadiens l'ont perdu.

Je crois qu'il s'agissait bien de produire de l'éthanol, ou de toute façon une substance oxygénée, qui aurait été vendue sur le marché de l'essence aux États-Unis pour respecter les exigences de la Loi américaine sur la pollution atmosphérique. Il est très difficile de mesurer ce genre de résultat, mais ce qui est évident, c'est que le projet est perdu. Ce n'est pas nous qui en bénéficierons. Pourtant, cela aurait eu un succès retentissant, très intéressant pour les Ontariens. Il s'agit bien là d'une conséquence des autres problèmes mentionnés.



[Texte]

**Prof. Dungan:** Without talking with you a bit more about it, I'm still not quite sure I quite understand what it was about Hydro that caused them to cancel the plan.

**Mrs. Marleau:** Hydro can't afford to purchase any more. It has excess capacity now and it wants to remain as the monopoly because it has this problem.

**Prof. Dungan:** So this ethanol plant was going to co-generate electricity and wanted to sell it to Hydro as part of the—

**Mrs. Marleau:** That was the problem. Suddenly we've had to face the fact that this huge debt that Ontario Hydro has is also really putting the brakes on some forms of development. As you hear all around, there are a number of companies that are complaining about high costs. Have you looked at all of these things and the demographics in terms of demands on government services—that's another big thing—for the aging population and how they will project in terms of deficits and debts?

• 1720

**Prof. Dungan:** Just quickly on the demographics, in terms of the 1990s it's not a problem. After the 1990s it starts to be a problem. One of the things we worry about later on in the 1990s and as we go past there, because this projection does go further, is making sure there's enough revenue going into the Canada Pension Plan, and making sure that the provincial and local governments have enough new revenue sources that they can begin to build the old folks homes and the hospitals and whatever that are going to be needed at the provincial and local level to service the aging population once the boomers start to go over the top.

But they don't do that in the 1990s. If anything, our view is that the demographics are actually in your favour in the 1990s. You have a more experienced work force, it's true an older work force, but one that has settled down more, and you have less young people to absorb, all of which will tend to make the labour market potentially more effective and more efficient. It's a question of enjoying it while it lasts.

**Mrs. Marleau:** But the boomers are hitting their fifties now. They're about to start hitting their fifties.

**Prof. Dungan:** No. The main boomers are still in their forties. I speak as an early boomer. Although it's called the post-war baby boom, this is a common misconception. It really wasn't just those few years at the end of the year. The real big part of the boom was in the 1950s, the real upsurge in fertility, the real upsurge in new people, the new babies being born. That was really something that started at the end of the 1940s and grew massively through the 1950s and tailed

[Traduction]

**M. Dungan:** Sans pouvoir en parler plus en détail avec vous, je ne vois pas très bien comment Ontario Hydro est responsable de la perte de ce projet.

**Mme Marleau:** Ontario Hydro ne peut plus se permettre d'acheter plus d'électricité. La capacité de production de cette entreprise est déjà trop grande, et elle désire donc conserver son monopole.

**M. Dungan:** Donc, cette usine d'éthanol allait faire de la co-génération et voulait vendre son électricité à Ontario Hydro dans le cadre du. . .

**Mme Marleau:** Oui, c'est ce qui a entraîné les difficultés. Soudainement, il nous a fallu réaliser que l'endettement énorme d'Ontario Hydro freine certaines formes de développement. On entend partout que bon nombre de compagnies se plaignent des coûts élevés. Avez-vous examiné tous ces facteurs, ainsi que les conséquences de l'évolution démographique sur la demande de services assurés par le gouvernement—c'est un autre aspect—pour répondre aux besoins d'une population vieillissante; quelle en sera l'influence sur les déficits et l'endettement?

**M. Dungan:** Pour répondre rapidement à votre question sur la démographie, je ne pense pas que cela ait des conséquences graves pour les années quatre-vingt-dix. Ensuite, la situation commencera à devenir problématique. Ce qui nous concerne, entre autres, pour la fin des années quatre-vingt-dix et au-delà, parce que cette projection dépasse la décennie actuelle, c'est la nécessité de s'assurer que les recettes du Régime de pension du Canada seront suffisantes et que les gouvernements provinciaux et locaux disposeront de revenus suffisants pour commencer à construire les maisons de retraite, les hôpitaux, et tout ce qui sera nécessaire au niveau local et provincial pour servir la population vieillissante, une fois que la génération d'après-guerre sera arrivée au troisième âge.

Ce problème, toutefois ne va pas apparaître pendant les années quatre-vingt-dix. En fait, nous pensons que la démographie sera un facteur favorable pendant cette période. La population active aura plus d'expérience, ce qui est vrai de toute population active plus âgée, elle sera aussi mieux établie et il y aura moins de jeunes à absorber dans le monde du travail; potentiellement, tout cela tendrait à former un marché du travail plus efficient et plus efficace. Il s'agit donc d'en profiter pendant que cela dure.

**Mme Marleau:** Mais la génération de l'après-guerre approche maintenant la cinquantaine. Ils en sont là.

**M. Dungan:** Non. Le gros de la génération de l'après-guerre demeure actuellement dans la quarantaine. J'en parle comme l'un des premiers arrivants dans cette génération. Bien que l'on parle de l'explosion des naissances de l'après-guerre, c'est une erreur; le phénomène n'est pas limité à ces quelques années qui ont suivi la guerre. Le gros de cette génération est arrivé pendant les années cinquante où il y a eu une augmentation très rapide du taux de fécondité, un

[Text]

off in the 1960s. Speaking as someone who was born in 1949 we carry my projection up to 2015—that's when I retire—which I feel is a good cut-off point.

We have a demographic expert in whom I have a lot of faith at the University of Toronto, David Foot, and to whom you may wish to talk at some point, who has done a massive amount of work on this issue. Really it is a post-1990s problem, but on the other hand, in cutting this projection off I had doubts about doing it in 1999. That's usually far enough for most people's views, but it's very much, when you do that, even on the fiscal side, a matter of a person jumping off a building and you stop-watch him when he passes the 20th floor and say he's okay.

You definitely have to get those deficits out of the system in the 1990s. I don't want to be taken as a sort of "don't worry about the deficit person" here. You have to get rid of those deficits in the 1990s, not only to take account of the next recession but also to get in place the resources you're going to need to use on the demographic front past the year 2000.

**Mrs. Marleau:** I'm not convinced that I should be as optimistic as you are, but I'd like to be.

**Prof. Dungan:** And you have every right not to be.

**Mrs. Marleau:** I have one question for Mr. Drake. In your presentation you talk about the cost of government restructuring, and you're saying it will be a lot harsher and more difficult than the industrial restructuring. Would you like to elaborate on that?

**Mr. Drake:** I think one of the reasons is that governments and companies tend to work under somewhat different environments.

Let's look at what has happened in the last couple of years. As I said earlier in answer to another question, there were issues of rising interest rates, of the rising dollar, adjustment to the free trade, GST, and so on. There were an enormous number of bankruptcies, and for most companies, for some much more than others, this was not a theoretical question. It was not a question that could be put off. It was a question of "if you intend to have any hope of surviving, you had better change". Many didn't survive.

We believe that the ones that did are much more competitive, and indeed we have the numbers to show the improved productivity in the economy, especially in manufacturing, the improved international competitiveness

[Translation]

accroissement soudain du nombre de naissances. Ce phénomène a commencé vers la fin des années quarante pour atteindre un maximum pendant les années cinquante et s'amenuiser ensuite graduellement vers la fin des années soixante. Etant né en 1949, j'ai fait mes projections jusqu'à l'an 2015—l'année pendant laquelle je vais prendre ma retraite—ce qui me semble un bon choix.

J'accorde une grande confiance aux travaux de M. David Foot, expert en démographie à l'Université de Toronto; il a beaucoup étudié cette question et vous désirerez peut-être le rencontrer plus tard. Il s'agit, en fait, d'un problème qui apparaîtra après les années quatre-vingt-dix, mais, d'autre part, je me demandais s'il serait judicieux d'arrêter mes projections à l'an 1999. Cela aurait donné une période généralement considérée comme assez longue pour les projections par bon nombre de personnes, mais cela ressemble également beaucoup, même s'il s'agit de considérations fiscales, à chronométrer au 20<sup>e</sup> étage une personne qui a sauté du haut d'un gratte-ciel et à constater que, pour le moment, tout va bien.

Assurément, il faut donc se dégager de tout cet endettement pendant les années quatre-vingt-dix. Je ne voudrais pas que vous me comptiez parmi ceux qui disent: «ne vous inquiétez pas du déficit.» En effet, ces déficits doivent disparaître pendant les années quatre-vingt-dix, non seulement en prévision de la prochaine récession, mais aussi pour disposer des ressources qui seront nécessaires après l'an 2000, compte tenu de l'évolution démographique.

**Mme Marleau:** J'aimerais être aussi optimiste que vous, mais je ne suis pas convaincue.

**M. Dungan:** Et c'est certainement votre droit.

**Mme Marleau:** Je voudrais poser une question à M. Drake. Vous avez mentionné, dans votre exposé, le coût de la restructuration du gouvernement et vous dites que cela sera beaucoup plus difficile et plus pénible que la restructuration industrielle. Pourriez-vous ajouter quelques commentaires à ce sujet?

**M. Drake:** Cela découle en partie du fait que les gouvernements et les entreprises auront tendance à travailler dans des environnements quelque peu différents.

Examinons ce qui s'est passé au cours des deux dernières années. Comme je l'ai dit en réponse à une autre question, nous avons connu l'augmentation des taux d'intérêts, l'affermissement du dollar, l'adaptation au libre-échange, la TPS, et la liste est longue. Nous avons connu un nombre énorme de faillites, et pour la plupart des entreprises, plus pour certaines que pour d'autres, il ne s'agissait pas d'une question théorique. Le problème ne pouvait pas être mis de côté. Pour survivre, il fallait se transformer, et beaucoup n'ont pas survécu.

Nous croyons que les entreprises qui ont survécu sont beaucoup plus concurrentielles, et nous avons d'ailleurs les chiffres qui démontrent que l'économie a amélioré sa productivité, surtout dans le secteur manufacturier, que la



[Texte]

and so on, and indeed that, by the way, is true even before you factor in the decline in the dollar. There was no choice: if you want to go bankrupt, ignore what's happening; if you don't want to go bankrupt, do something about it. I mean it was easy to make the decision, and it was hard to do.

• 1725

Governments are in a different position for at least two reasons. One, as I said, is that they are not subject to the same market forces. They are beginning to be subject to those market forces insofar as they're beginning to be subject to what financial markets are worried about, and international financial markets, and I suppose you can tell me better than I can tell you they're probably beginning to be subject to some resistance from taxpayers to paying higher rates of taxes.

The other thing, of course, that makes it difficult is the fact, to be realistic, that governments do have responsibilities, and it's not a question, or hopefully it's not a question, of going out of business, but it is a question of saying, if we're doing to cut spending, what spending do we cut? I think that is an extremely difficult thing to do. I'm well aware of the fact that there are lots of people who will go to government and say, "you people have to cut spending", until that same government suggests a cut in spending that affects those persons.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mrs. Marleau:** That's right.

**Mr. Drake:** I happen to live in Peel. As a matter of fact, I happen to be one of Mr. Blenkarn's constituents, and we could use as an example what happened at the Peel school board last year.

**Mr. Thompson:** Is that why you've been so quiet today, Don?

**Mr. Drake:** He didn't know that when I came in here.

**Mrs. Marleau:** I'm interested in what you're saying, because back in 1980 I was first elected to a municipal council. I was elected to the council of the City of Sudbury, and the City of Sudbury also has a regional municipality. In 1980, during the election, I remember saying that we should have one tier, and saying it over and over again, but it's still two tiers, and you still have lawyers writing to lawyers and one guy plowing the sidewalk, and people fighting over whose pothole it is. It's a massive make-work project. How do you reverse that and put out all these people? As you say, that's a big economic drag if you start closing down any one level.

**Mr. Drake:** In fairness to governments, I think they have a right—and I'm not sure they're going to get this—to expect a little more understanding on the part of constituents and voters than they generally get. I think the one area that we

[Traduction]

compétitivité sur les marchés internationaux s'est améliorée, etc; incidemment, ces résultats apparaissent avant même que l'on tienne compte de l'affaiblissement du dollar. Les entreprises n'avaient pas le choix: si elles ignoraient la situation, c'était la faillite. Si elles ne voulaient pas la faillite, il fallait qu'elles prennent des mesures en conséquence. Autrement dit la décision est facile, l'exécution ne l'est pas.

La situation des gouvernements est différente pour au moins deux raisons. D'une part, ils ne sont pas soumis aux mêmes forces du marché. Ils commencent à les ressentir dans la mesure où ils commencent à être obligés de tenir compte des préoccupations des marchés financiers, et des marchés financiers internationaux; il me semble que vous savez sans doute mieux que moi que les gouvernements commencent probablement à devoir tenir compte de la résistance des contribuables à des taux d'imposition plus élevés.

D'autre part, naturellement, d'autres difficultés découlent du fait que les gouvernements ont des responsabilités, ce qu'il faut reconnaître, pour être réaliste, et il n'est pas question pour un gouvernement, ou on peut tout au moins l'espérer, de fermer ses portes. Mais ce qu'il faut savoir, c'est quelles dépenses seront éliminées si les budgets doivent être réduits. Il s'agit là d'une situation extrêmement difficile. Je réalise parfaitement qu'il y a beaucoup de gens qui demandent au gouvernement de réduire ses dépenses, jusqu'au moment où ce même gouvernement suggère de réduire les dépenses dont ces mêmes personnes bénéficient.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**Mme Marleau:** C'est bien vrai.

**M. Drake:** Je réside à Peel. En fait, il se trouve que je suis l'un des administrés de M. Blenkarn et nous pouvons prendre, à titre d'exemple, ce qui s'est passé à la Commission scolaire de Peel l'an dernier.

**M. Thompson:** Est-ce que c'est pour cela que vous êtes aujourd'hui si silencieux aujourd'hui, Don?

**M. Drake:** Il ne le savait pas quand je suis venu ici aujourd'hui.

**Mme Marleau:** Vos remarques m'intéressent parce que j'ai été élue pour la première fois comme membre du Conseil municipal de la ville de Sudbury en 1980; cette ville fait également partie d'une municipalité régionale. Lors des élections en 1980, je me souviens avoir dit que nous devrions avoir un seul palier de gouvernement, opinion que j'ai répétée maintes fois. Pourtant, nous avons toujours deux paliers, les avocats continuent à discuter entre eux, il y a le problème du déneigement des trottoirs, et on continue à se battre pour savoir qui est responsable des nids de poule au milieu de la chaussée. C'est un énorme projet de multiplication d'emplois factices. Comment peut-on renverser la vapeur et congédier toutes ces personnes? Comme vous le dites, si on commence à éliminer un palier, les conséquences économiques sont considérables.

**M. Drake:** En toute justice, j'estime qu'il faut reconnaître que les gouvernements ont le droit—et je ne suis pas certain que ce droit sera respecté—de s'attendre à ce que les électeurs soient un peu plus compréhensifs qu'ils ne le

[Text]

might be a little bit optimistic in, although after events over the past weekend I may be quite wrong, is that perhaps there is a wider understanding that, look folks, things have to change, and governments are not a bottomless well. Sure, governments have a large capacity to go out and borrow money, but perhaps there are some limits to that, and in fact at the end of the day governments have to pay for things just like the rest of us do.

I may be overly optimistic in suggesting that people may become a little more reasonable, but I think there is some hope. That's perhaps one of the first problems that any government has to deal with, and I do not envy a politician who has to listen to the competing claims.

**The Chairman:** I'm going to interrupt here just briefly, because I would like to have the following motion put through. I would like to have some of the charts we had put up here appended to the minutes so that anybody who happens to decide to read them may have some understanding of what we were talking about. I would like the following motion:

That the document entitled *Outlook for the Canadian Economy Through the 1990s* prepared by Peter Dungan, Steve Murphy and Thomas Wilson from the Institute for Policy Analysis of the University of Toronto and dated February 10, 1993, be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence*.

**Mr. Thompson:** I so move.

Motion agreed to

**Mr. Soetens (Ontario):** I'm sorry that I missed your presentation. I've been here for many of the others. I sense in your presentation forecasts similar to ones that I've seen in others. This relates to the employment rate, or the unemployment rate more so. If I sense it correctly, you're both suggesting that the unemployment rate, assuming the kind of growth that you're forecasting, by the end of this decade will still be 8%. Why are we at 8% after all this growth when our neighbours to the south are at 5%? It was suggested, I believe yesterday, by a witness that 8% for all intents and purposes for us was full employment. Do you agree with that? Could both of you comment on that?

**Prof. Dungan:** There are a couple of questions there: what is full employment, and why is it higher than that in the United States?

My own personal view, especially if we are talking about the end of this decade or early 2000, is that the long-run full employment rate is likely to be lower than 8%. In a sense, I use 8% as a target because people won't believe me if I say anything else.

[Translation]

sonst généralement. Si nous pouvons nous permettre un peu d'optimisme, mais il est possible que je me trompe fort, compte tenu des événements de la dernière fin de semaine, c'est qu'on comprend peut-être un peu mieux que le changement est nécessaire et que les poches du gouvernement ne sont pas sans fond. Sans aucun doute, les gouvernements peuvent emprunter de très fortes sommes, mais peut-être que cela aussi a des limites et finalement, les gouvernements doivent payer leurs factures comme tout le monde.

Je suis peut-être trop optimiste quand je suggère que la population pourrait devenir un peu plus raisonnable, mais je crois qu'on peut se permettre un peu d'espoir. C'est peut-être l'un des premiers problèmes qui doit être résolu par un gouvernement, et je n'envie pas le politicien qui doit écouter toutes ces revendications qui se font concurrence.

**Le président:** Je vais vous interrompre brièvement car je voudrais faire adopter une motion. J'aimerais que certains des graphiques qui nous ont été présentés soient incorporés au procès-verbal de façon à ce que toute personne qui voudrait lire nos remarques puissent comprendre ce dont nous parlons. J'aimerais donc recevoir la motion suivante:

Que le document intitulé *Outlook for the Canadian Economy Through the 1990's*, préparé par MM. Peter Dungan, Steve Murphy et Thomas Wilson, Institute for Policy Analysis, Université de Toronto, et daté du 10 février 1993 soit imprimé en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* de la réunion d'aujourd'hui.

**M. Thompson:** J'en fais la proposition.

La motion est adoptée

**M. Soetens (Ontario):** Je suis désolé de ne pas avoir entendu votre exposé. J'étais présent quand d'autres mémoires ont été présentés. J'ai l'impression que vos prévisions sont similaires à d'autres qui ont été présentées. Je pense au taux d'emploi, ou plus exactement au taux de chômage. Si je comprends bien, vous suggérez tous deux que le taux de chômage serait tout de même de 8 p. 100 à la fin de la décennie si le taux de croissance que vous prévoyez se réalise. Pourquoi, après toute cette croissance, aurions-nous toujours un taux de chômage de 8 p. 100, alors que ce taux n'est que de 5 p. 100 chez nos voisins du sud? Un témoin a suggéré, je crois que c'était hier, qu'à toutes fins utiles, ce taux de 8 p. 100 correspondait, pour nous, au plein emploi. Êtes-vous d'accord avec cela? Pouvez-vous, l'un et l'autre, nous donner vos commentaires à ce sujet?

**M. Dungan:** En fait, vous posez deux questions: Comment définir le plein emploi, et pourquoi le chiffre proposé serait-il plus élevé pour le Canada que pour les États-Unis?

À mon avis, et plus particulièrement si nous parlons de la fin de la présente décennie ou du début du siècle prochain, à longue échéance le taux de chômage correspondant au plein emploi sera probablement inférieur à 8 p. 100. Dans un certain sens, je propose 8 p. 100 comme cible, car on ne me croirait pas si je proposais quelque chose d'autre.



[Texte]

The normal reasons put forward for its being higher are basically that our labour market is not—not to take this word the wrong way—as efficient as that in the United States. For example, if it is cheaper, relatively speaking, to be unemployed in this economy than it is in the United States, there will be more people who are unemployed. As a purely rational, economic decision, you basically spend longer in what we call search unemployment because the costs of being unemployed are lower. That's neither ethically good nor bad; that's just a trade-off we make.

There's a certain tendency—this is by the by—to sort of view anybody who takes unemployment as somehow a slacker, a loafer, etc. No, no, no, if you set up the system in a certain way and people use it—I don't mean cheat—but they use it as it is set up, as far as economists would be concerned, that's perfectly rational behaviour. In fact, if they did anything else it would be irrational. The more you insure against something, the more you get it. For example, if we somehow made fire insurance illegal in Canada we would have far fewer fires. People would be more careful. You'd still have some and they would cause terrible tragedy, but any time you have an insurance system, the more generous it is and the more able you are to get it, the more likely it is that people will be using that part of the insurance. That's a pure economic trade-off.

**The Chairman:** We'll have to keep that in mind when we start talking again about deposit insurance.

**Mr. Blenkarn:** On our unemployment insurance bill we're persuading Mrs. Marleau to vote for it now.

**Mr. Soetens:** Don't sidetrack. I'd be interested in. . .

**Prof. Dungan:** A second factor is simply that our regional economies are much more bifurcated or split up than those in the United States. It's that much more difficult here to move from one region of the country to another and get a job there than it is in the United States. We tend to have pockets of high unemployment that remain so, whereas in the United States, although there are still areas of high unemployment like the Okies and the Appalachians and so on, that has not nearly as much been the case in their economy.

**Mr. Drake:** I think there's very little I can add. There may be the odd additional thing such as labour standards and how easy it is to cut employment and things like that, but Peter has answered the question.

**Mr. Soetens:** I presume that to arrive at that 8% by the end of the decade, we need 4% growth in the economy on average. At least if I glance—

**Prof. Dungan:** You could get it if there was lower growth but also lower growth in productivity.

[Traduction]

Les raisons généralement avancées pour expliquer ce taux plus élevé reflètent essentiellement le fait que notre marché du travail n'est pas—et il ne faut pas interpréter ce mot dans le mauvais sens—aussi efficient que celui des États-Unis. Par exemple, si le chômage est relativement moins onéreux pour le chômeur dans notre économie qu'il ne l'est aux États-Unis, nous aurons ici un plus grand nombre de personnes au chômage. Du point de vue strictement rationnel, en tant que décision économique, on peut essentiellement consacrer plus de temps à la recherche d'un emploi quand le coût du chômage est moins élevé. Il ne s'agit pas de dire ce qui est bien ou mal, moralement; c'est tout simplement un calcul que l'on fait.

À ce propos, on peut dire qu'il y a une certaine tendance à penser que toute personne inscrite au chômage est en quelque sorte paresseuse, sans ambition, etc. Absolument pas, quand on organise un système d'une certaine façon et qu'il est utilisé—je ne parle pas des tricheurs—comme il devrait l'être, du point de vue d'un économiste il s'agit d'un comportement parfaitement rationnel. Faire le contraire serait tout à fait irrationnel. Mieux on est protégé d'un risque par une assurance, et plus on y a recours. Par exemple, si on arrivait à dire qu'il est illégal de prendre une assurance contre l'incendie au Canada, il y aurait moins d'incendies. On serait plus prudent. Il y aurait tout de même quelques incendies qui entraîneraient de terribles tragédies, mais chaque fois qu'un système d'assurances est élaboré, et plus il est généreux, et plus il est facile d'accès, plus il est probable que les gens feront appel à cette assurance. C'est un simple calcul économique.

**Le président:** C'est quelque chose qu'il ne faudra pas oublier quand nous reviendrons sur la question de l'assurance-dépôt.

**M. Blenkarn:** Nous essayons de convaincre M<sup>me</sup> Marleau de voter en faveur de notre projet de loi d'assurance-chômage.

**M. Soetens:** Ne nous écartons pas du sujet. Je voudrais savoir. . .

**M. Dungan:** Deuxièmement, nos économies régionales sont beaucoup plus distinctes, ou séparées, que celles des États-Unis. Il est beaucoup plus difficile ici qu'aux États-Unis d'aller d'une région à l'autre pour y trouver un emploi. Nous avons tendance à avoir des poches où le chômage demeure très élevé, alors qu'aux États-Unis, bien qu'il y ait encore des zones où le chômage est très élevé, comme certaines régions de l'Oklahoma ou dans les Monts Appalachians, et autres districts, cela ne marque pas autant leur économie.

**M. Drake:** Je n'ai pas grand-chose à ajouter. On peut rappeler les considérations traditionnelles telles que les normes pour les conditions de travail et la facilité de congédier le personnel, ce genre de choses, mais Peter a en fait répondu à la question.

**M. Soetens:** Il me semble donc que nous devons réaliser un taux de croissance économique de 4 p. 100 en moyenne pour que le taux de chômage s'établisse à 8 p. 100. Tout au moins c'est ce que je vois. . .

**M. Dungan:** On pourrait arriver au même résultat si le taux de croissance était plus faible mais s'accompagnait d'une augmentation de la productivité moins élevée.

[Text]

**Mr. Soetens:** If we were able to achieve 6% average growth, would we be subject to increased pressures on inflation? Would pressures on the other side want us to discourage that kind of growth from taking place?

**Prof. Dungan:** It would be possible to run 6% for several years—in other words to get to 8% unemployment, or in my view 7% or maybe even 6%, faster than is true in this picture. Once you started to get towards the level which more and more people would begin to agree is full employment for this system, and pushed beyond it, then the inflationary pressures would start to break forth.

Timing is partly responsible. The people at the Bank of Canada will look at the 7.5% unemployment rate, the 8% to 7.5% that we got in 1989, will show you that the rate of inflation was creeping up at that point, and will say that therefore we may conclude that this was over-full employment and we had pushed too far. I'm not sure I would agree with them, but I might agree with them on a short-term basis. It might not have been possible to push our economy much past 7.5% or 8% at that time from where we had come, but if we had managed on a steady growth path for another few years—assuming the Americans hadn't had trouble, too—maybe today we would have been able to look at 7% or 6% without significant inflationary pressures.

There's clearly a time element to this. Even if you say, all right, I agree, you can't get past full employment—7% or 8%, that's as far as we can go—boom, it still may be true that you will kick off too much inflation if you try to get there too fast. I think we could in fact get there faster than I have in my projection, but that's my own opinion.

• 1735

**Mr. Drake:** I would add very little to what Peter has said. I suppose the other thing you might want to look into, and I haven't, is some breakdown of the nature of unemployment—how much of it is related to the so-called safety net that Peter has referred to, how much of it is a regional problem, how much of it is a mismatch of job skills. We hear a great deal about retraining, and I don't know what the proportion is.

You'll never get the unemployment rate down to zero. If you did everything else perfectly, there are always people going between jobs and so on. But the question is how low you can get it. Those are some of the things you might think about.

**Mr. Soetens:** If I might ask one more question, Mr. Chairman, I guess to Mr. Drake. Yesterday we had someone here from the Bank of Montreal talking about their forecasts, and I asked them the question I'd now like to ask you. At my

[Translation]

**M. Soetens:** Si nous parvenions à un taux de croissance de 6 p. 100, en moyenne, est-ce que cela créerait des pressions inflationnistes? Est-ce que ce genre de pressions nous amèneraient à décourager un tel taux de croissance?

**M. Dungan:** Il serait possible d'avoir 6 p. 100 de croissance pendant plusieurs années—autrement dit d'avoir ce taux de chômage de 8 p. 100, ou, à mon avis, 7 p. 100 ou même 6 p. 100, plus rapidement que ce qui est indiqué dans ce scénario. Une fois que l'on commence à s'approcher de ce niveau qui est de plus en plus reconnu comme correspondant au plein emploi pour le système, et que l'on commence même à le dépasser, les pressions inflationnistes commencent alors à se faire sentir.

Les circonstances jouent également un rôle. La Banque du Canada peut penser en termes d'un taux de chômage de 7,5 p. 100, comme le taux de 8 à 7,5 p. 100 que nous avons connu en 1989, et dire que le taux d'inflation a commencé alors à augmenter, et elle dira que l'on peut conclure que l'économie était surchauffée et que nous allions trop loin. Je ne suis pas convaincu que je serais d'accord avec la Banque, sauf, peut-être, à court terme. Étant donné ce qui avait précédé cette situation, il n'aurait peut-être pas été possible, à l'époque, d'activer l'économie pour réduire le taux de 7,5 ou de 8 p. 100, mais si nous avions pu demeurer sur la voie de la croissance continue pendant encore quelques années—à condition que l'économie américaine ne rencontre pas également de difficultés—nous pourrions peut-être maintenant avoir un taux de 7 ou 6 p. 100 sans pressions inflationnistes.

Il est évident qu'il faut tenir compte de la situation dans l'évolution des événements. Même si vous dites, d'accord, on ne peut pas atteindre un taux de plein emploi—7 ou 8 p. 100 c'est le mieux qui puisse être fait—il n'en reste pas moins que ceci peut entraîner une trop grande inflation si on essaie d'arriver trop vite à ce niveau. Personnellement, je crois que l'on pourrait atteindre cet objectif plus rapidement que ma projection ne l'indique, mais c'est strictement mon opinion.

**M. Drake:** J'ai très peu de choses à ajouter à ce que Peter a dit. Je suppose qu'il y aurait peut-être une autre chose à faire—que je n'ai pas faite—qui serait de vous pencher sur une analyse de la vraie nature du chômage. Dans quelle mesure est-il relié au prétendu filet de sécurité dont Peter a parlé—les programmes sociaux—dans quelle mesure est-ce un problème régional, et quelle proportion du chômage s'explique par le fait que les compétences des chômeurs n'ont pas de rapport avec les emplois éventuels. On entend beaucoup parler de recyclage et je ne sais pas quelles sont les proportions qui s'appliquent.

Vous n'arriverez jamais à ramener le taux de chômage à zéro. Même si vous faisiez tout parfaitement il y aurait toujours des gens qui sont brièvement au chômage pendant qu'ils changent d'emploi, par exemple. La question qu'il faut se poser, toutefois, est: jusqu'où pouvez-vous faire baisser le taux de chômage? Voilà certains éléments de réflexion.

**M. Soetens:** Avec votre permission, monsieur le président, j'aimerais poser une dernière question à M. Drake. Hier, nous avons entendu un représentant de la Banque de Montréal qui nous a parlé de leurs prévisions, et j'ai posé à



[Texte]

time in industry, I used to go to work in the morning and the first question was who was going to go broke on us today. This was back in the 1982-83 recession. As you came out of the recession you started to feel better. In the Toronto-Dominion Bank is the mood of the management better today than it was two years ago? Are you forecasting that fewer of your customers today will go broke? Is the mood better at the management level or is it still pretty depressed? Or was it ever depressed? Maybe you guys always—

**Mr. Drake:** Yes it was, and still is to some extent. I think the view of the bank reflects partly what I've said today, that we are moving towards a stronger economy. It's our hope that this will help our customers; if it does, that will help us.

Given what we've been through in the last couple of years, we are being extremely careful. I haven't noticed any change in the pressure from our senior financial officer to keep our budgets tight. I think we're being very careful. We still had very large loan losses last year, larger than the year before. I suppose our mood in a sense reflects the economy: it's becoming a little more optimistic, but we're still being very cautious and very careful in terms of our expense control and things like that.

**Mr. Blenkarn:** I don't have any further questions. I think they've mostly been answered, so I think we ought to thank our witnesses for making a good presentation.

**The Chairman:** I was just about to do that, but I still can.

**Mr. Thompson:** Just out of curiosity, I have to ask Mr. Drake this before he returns. He's telling us that he is a Keynesian economist, and I was wondering what example he would drop in the pure sense of application of Keynesian economics where it has actually worked in the western world.

**Mr. Drake:** With great difficulty. As you look around the world, many governments have been subject to exactly the same things. It seems to me that the Australians had some success getting their deficit down, and I guess the United Kingdom also for some time.

You raise a very good point. The question you raise by inference is whether it will solve all our economic problems if we can do that. The answer, unfortunately, is no, but it's a very serious problem which we have to solve.

**The Chairman:** I'd like to thank you both for coming here today and taking the time to share with us your information and your point of view and attempting to answer the questions. I think most of us have enjoyed it and have had some good information, so I want to thank you very much.

[Traduction]

cette personne la question que j'aimerais maintenant vous poser. Quand j'étais dans l'industrie, j'allais travailler le matin et la première question qu'il fallait se poser était: qui va faire banqueroute aujourd'hui. C'était pendant la récession de 1982-1983. À mesure que la récession s'estompait, nous commençons à nous sentir mieux. Diriez-vous que l'administration de la Banque Toronto-Dominion se sent mieux aujourd'hui qu'il y a deux ans? Selon vos prévisions, avez-vous l'impression qu'un plus petit nombre de vos clients va faire banqueroute aujourd'hui qu'auparavant? Les cadres sont-ils plus optimistes ou sont-ils toujours plutôt déprimés? Ont-ils été déprimés? Peut-être que vous vous êtes toujours sentis. . .

**M. Drake:** Oui, la direction a connu des moments sombres, et continue dans une certaine mesure d'être morose. Je pense que la perspective de la banque reflète en partie ce que j'ai dit aujourd'hui, c'est-à-dire que l'économie reprend des forces. Nous espérons que cela va aider nos clients, ce qui nous aiderait aussi, en l'occurrence.

Vu nos expériences de ces quelques dernières années, nous sommes extrêmement prudents. Notre agent financier principal nous enjoint toujours à comprimer nos budgets et les pressions qu'il exerce sur nous à cet égard n'ont pas changé. Nous essayons de faire très attention. Nous avons quand même encouru de grosses pertes sur nos prêts l'an dernier, des pertes plus élevées que celles de l'année précédente. Je suppose qu'on pourrait dire que notre humeur reflète un peu celle de l'économie: nous devenons un peu plus optimistes mais nous continuons d'être très prudents, de faire très attention à nos dépenses.

**M. Blenkarn:** Je n'ai pas d'autres questions. On y a dans une large mesure répondu. Je pense donc que nous devrions remercier nos témoins de leur excellent mémoire.

**Le président:** J'allais le faire, et je suppose que je peux quand même les remercier.

**M. Thompson:** Par simple curiosité j'aurais une question à poser à M. Drake avant qu'il ne s'en aille. Il s'est décrit comme étant un économiste keynésien et je me demandais s'il pouvait nous citer un exemple d'application pure du modèle keynésien qui ait vraiment fonctionné dans le monde occidental.

**M. Drake:** Ce serait très difficile. Si vous regardez ce qui se passe autour du monde, vous constatez que de nombreux gouvernements ont été sujets aux mêmes problèmes, très exactement. Je dirais que les Australiens ont réussi à faire baisser leur déficit dans une certaine mesure, ainsi que le Royaume-Uni pendant un certain temps.

Vous soulevez une excellente question. La question que vous soulevez réellement, d'une façon indirecte, est de savoir si le fait de réduire notre déficit réglerait tous nos problèmes économiques. La réponse, malheureusement, est non, mais cela demeure quand même un problème très sérieux que nous devons régler.

**Le président:** J'aimerais vous remercier tous deux d'être venus ici aujourd'hui et d'avoir pris le temps de nous transmettre cette information ainsi que vos points de vue. Nous vous remercions également d'avoir tenté de répondre à nos questions. Je pense que la plupart des membres du comité ont pris plaisir à cette discussion et vous nous avez transmis de l'information utile; je tiens à vous remercier sincèrement.

*[Text]*

**Mr. Thompson:** When are you dropping your prime rate?

**Mr. Drake:** I don't know.

**Mr. Blenkarn:** I was wondering if the TD was going to take the lead this time.

**The Chairman:** We'll find out tomorrow.

The meeting is adjourned.

*[Translation]*

**M. Thompson:** Quand allez-vous faire diminuer votre taux préférentiel?

**M. Drake:** Je ne le sais pas.

**M. Blenkarn:** Je me demandais si cette fois-ci la Banque Toronto-Dominion allait prendre l'initiative.

**Le président:** Nous le saurons demain.

La séance est levée.



## APPENDIX "FNCE-5"

*Policy and Economic Analysis Program*

INSTITUTE FOR POLICY ANALYSIS / UNIVERSITY OF TORONTO

(416) 978-5353

140 St. George Street, Suite 325, Toronto, Canada M5S 1A1

FAX: (416) 971-2071

OUTLOOK FOR THE CANADIAN ECONOMY  
THROUGH THE 1990'SPeter Dungan  
Steve Murphy  
Thomas Wilson

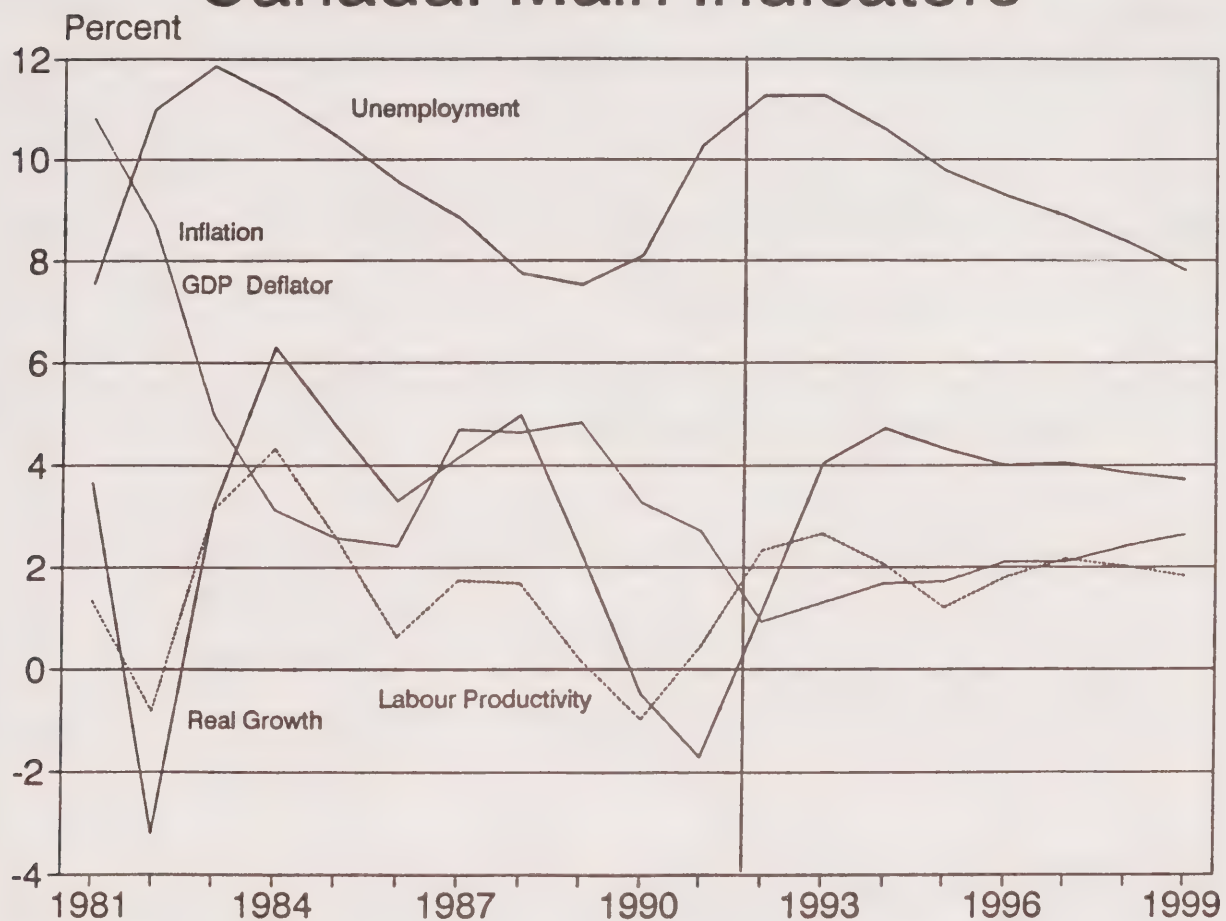
Presentation to the Finance Committee of the House of Commons

February 10, 1993

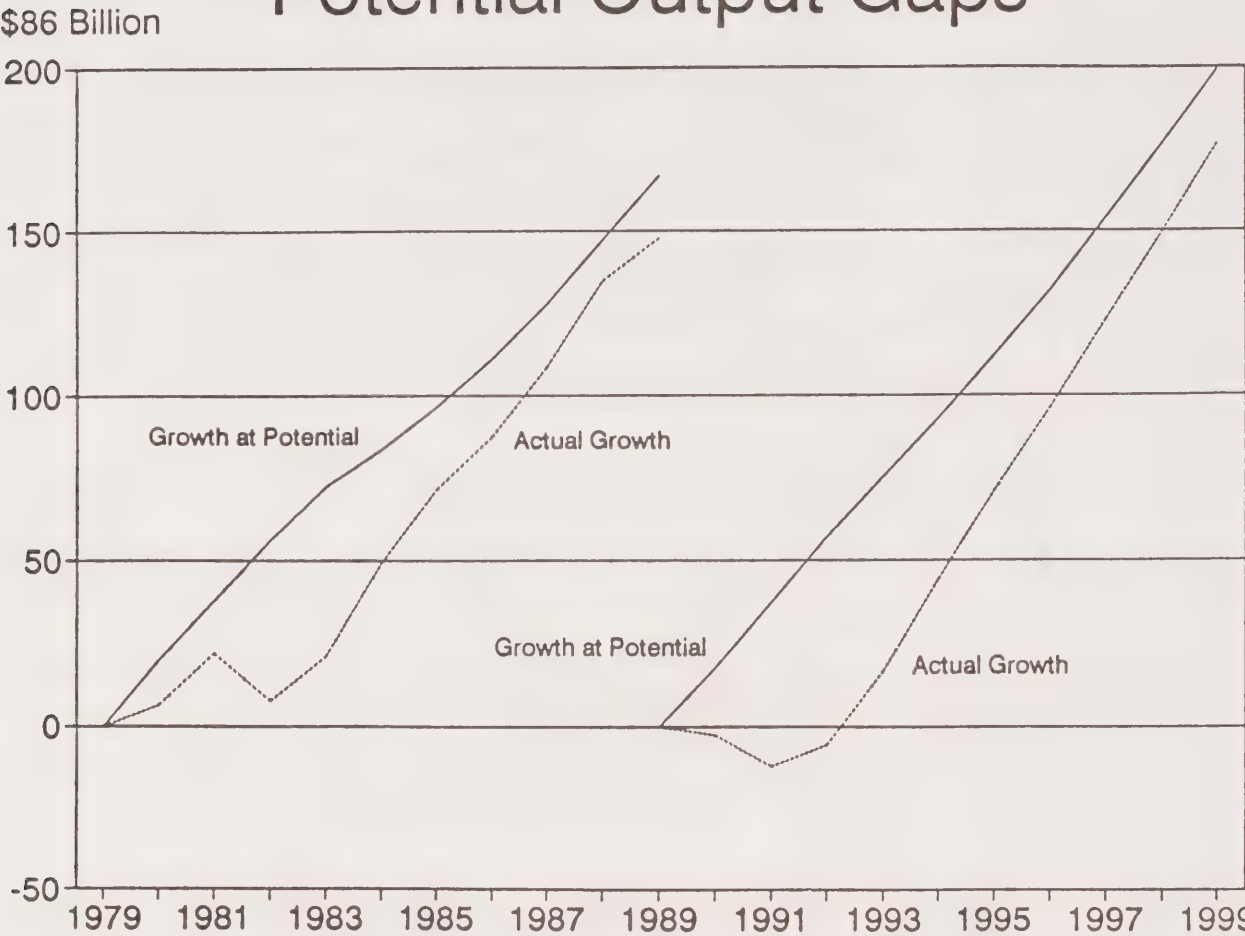
- Projection is "optimistic" for the 1990's
  - Real Growth at 4%
  - Unemployment falls to 8%
  - Inflation around 2%
  - Strong productivity growth
  - Deficits fall - federal and provincial
  - Improved Balance of Payments
  
- Why Be Optimistic?
  - Economies Rebound - Output Gaps Close
    - Historical Regularities
    - Economic Theory
  
  - The Recession Can Be "Explained"
    - There is No Residual Mystery
    - The Causes are Going Away



# Canada: Main Indicators



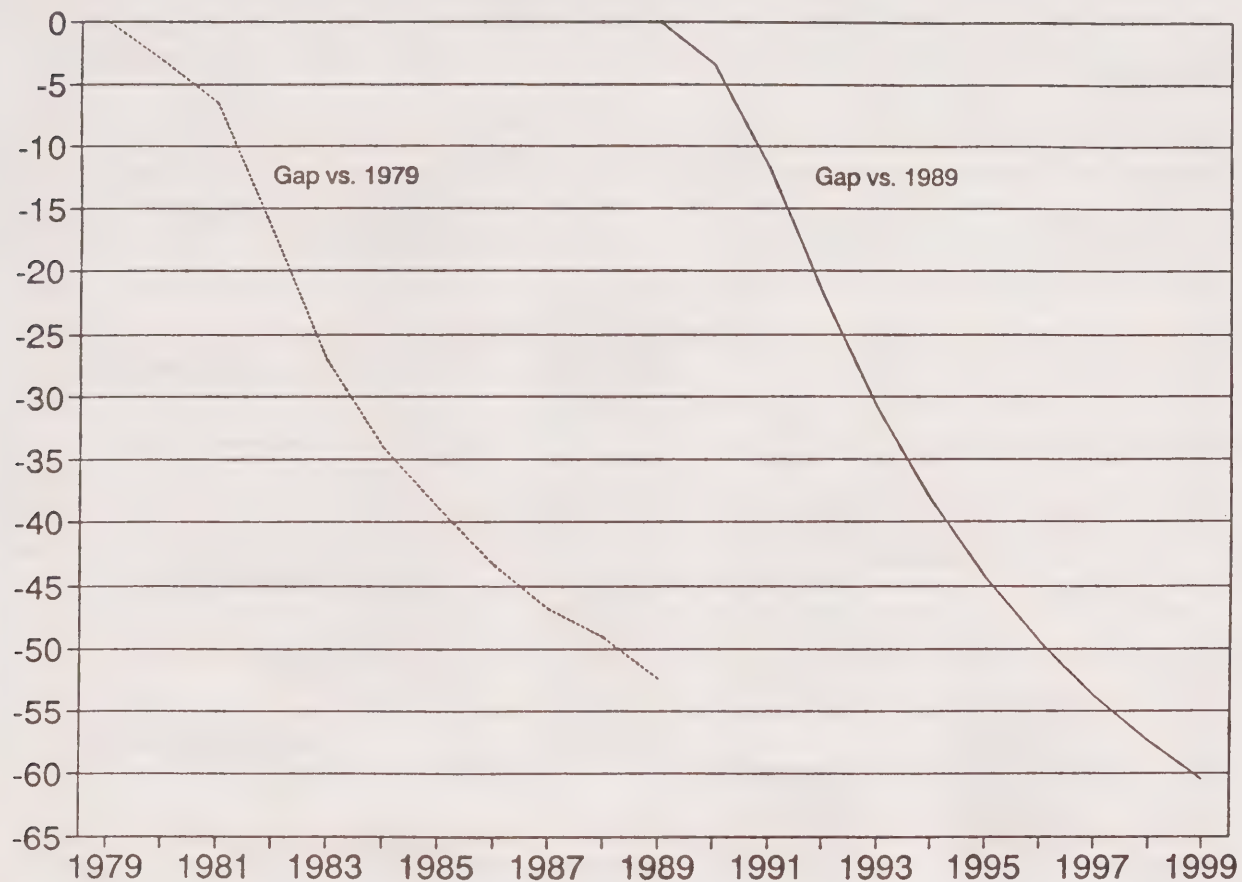
# Potential Output Gaps





# Cumulative Potential Output Gaps

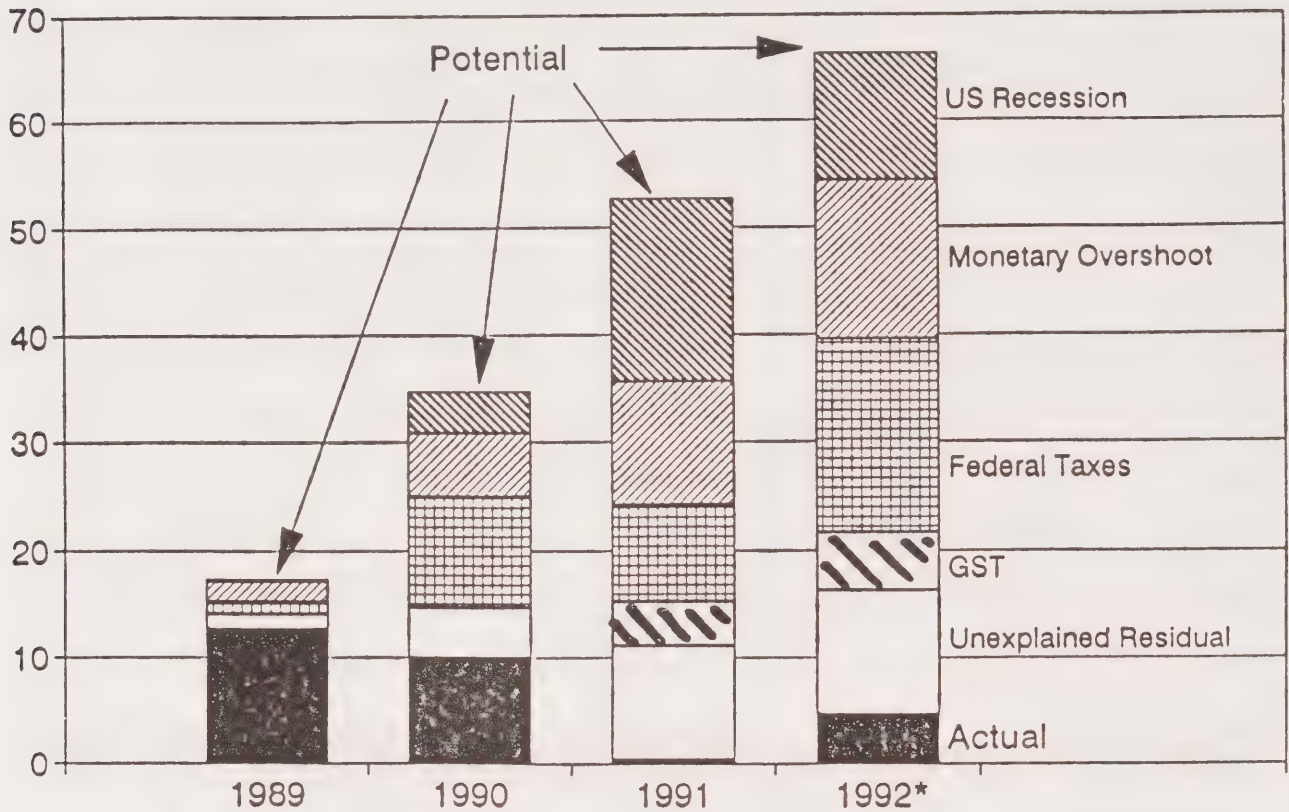
Percent



# Sources of the Recession: Case III

## Cumulative Change in GDP from 1988

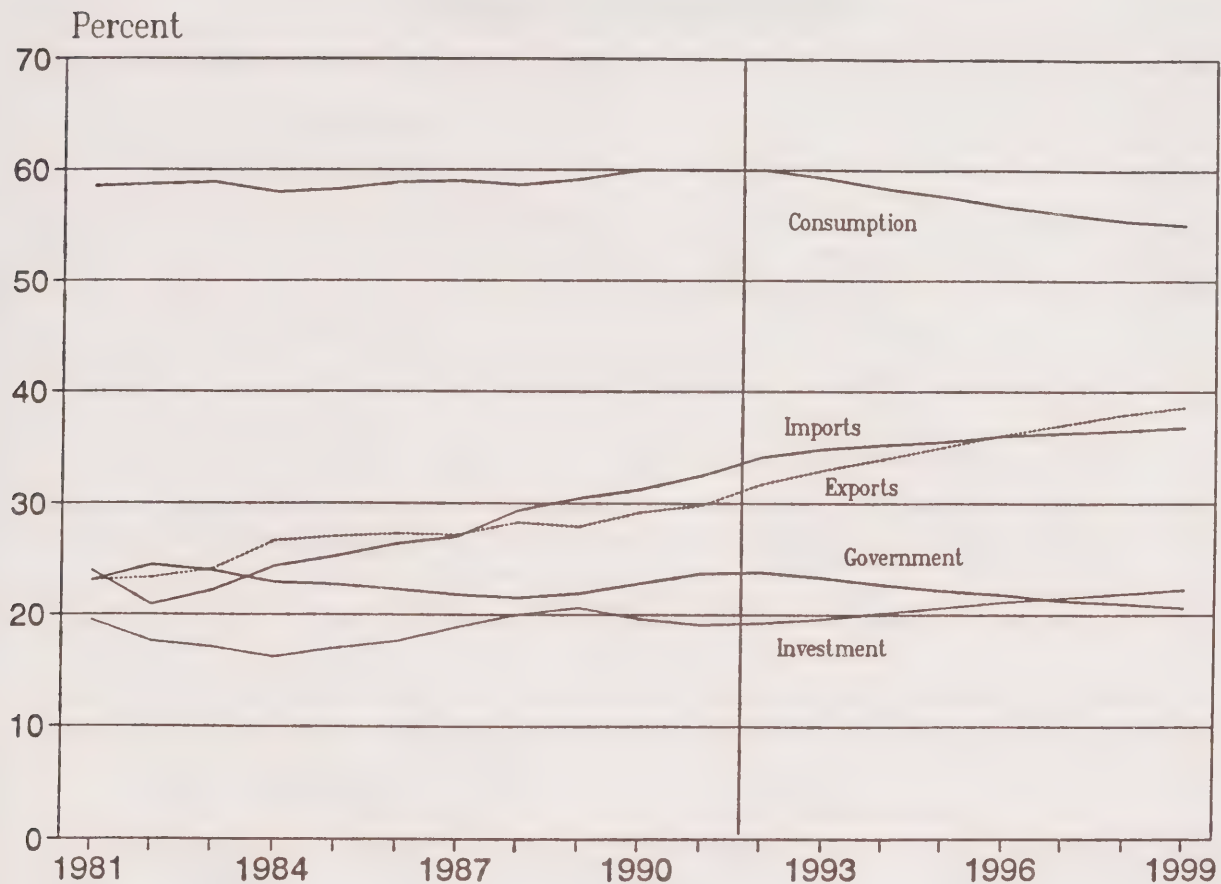
\$86 Billion



\* 6 Months

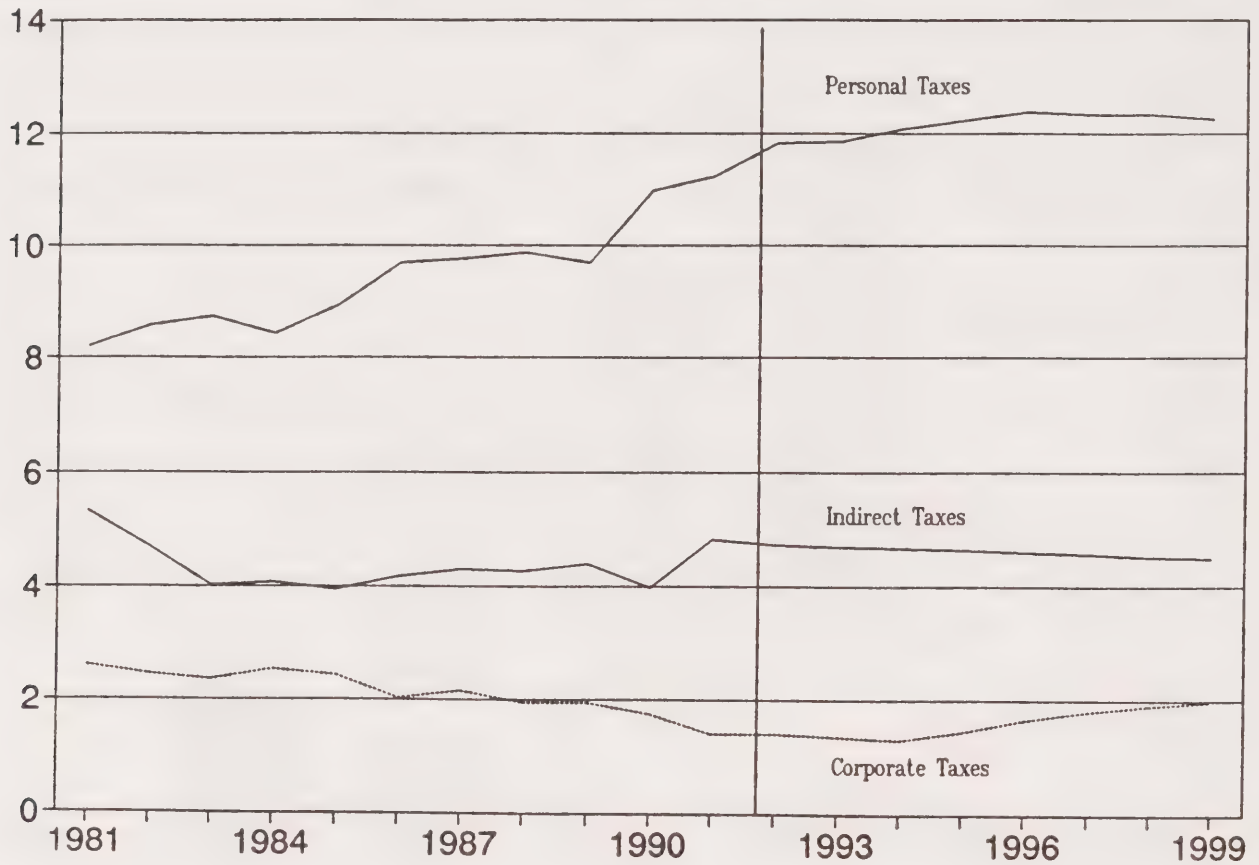


# Expenditure Shares of GDP



## Federal Revenue Items: Percent of GDP

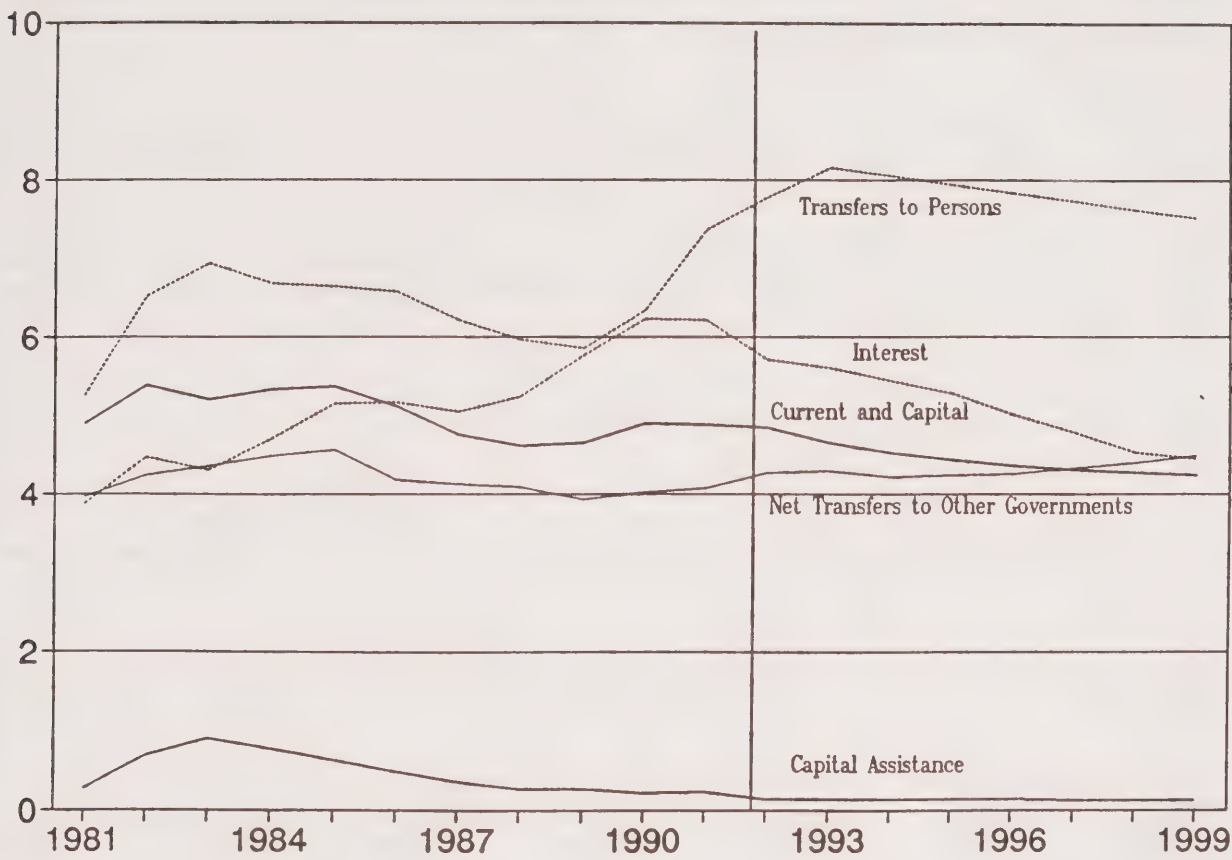
Percent





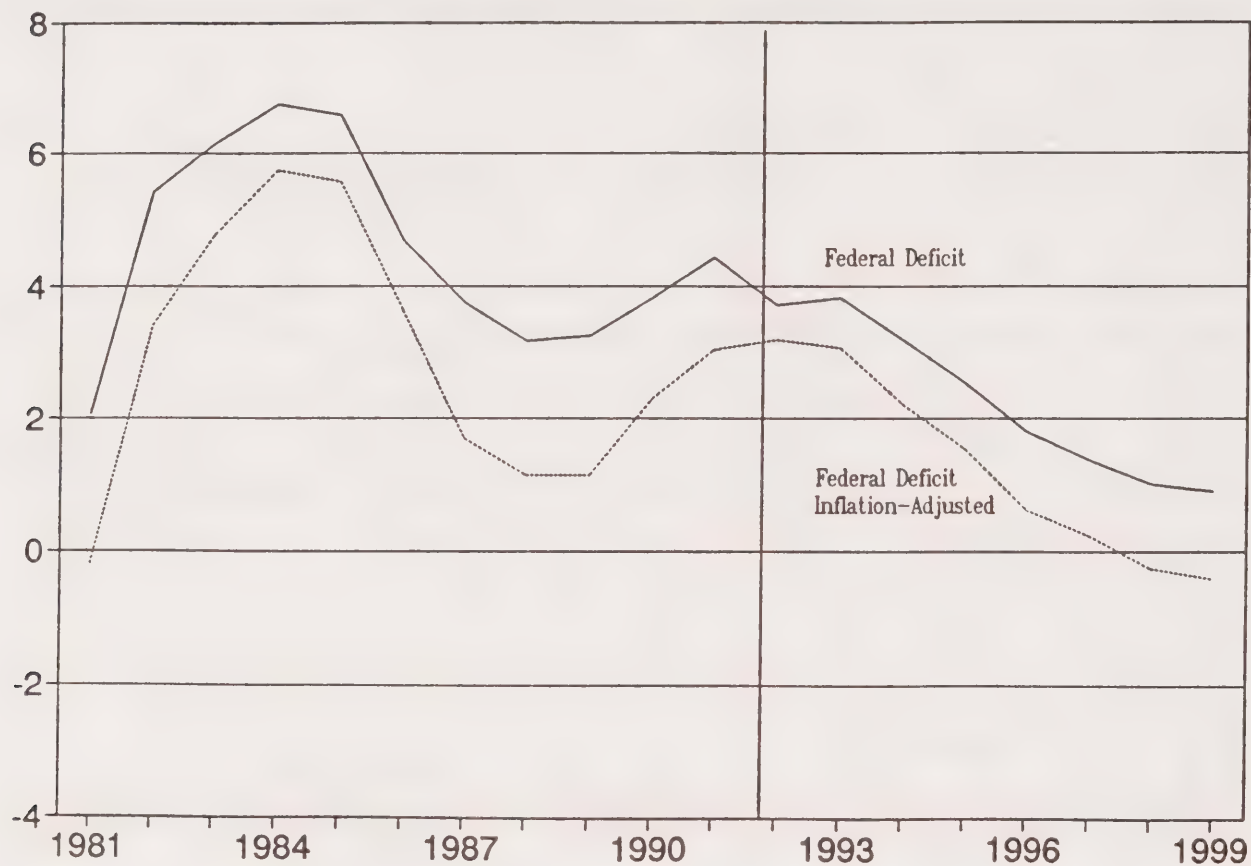
# Federal Expenditure Items: Percent of GDP

Percent



## Federal Deficit as Percent of GDP

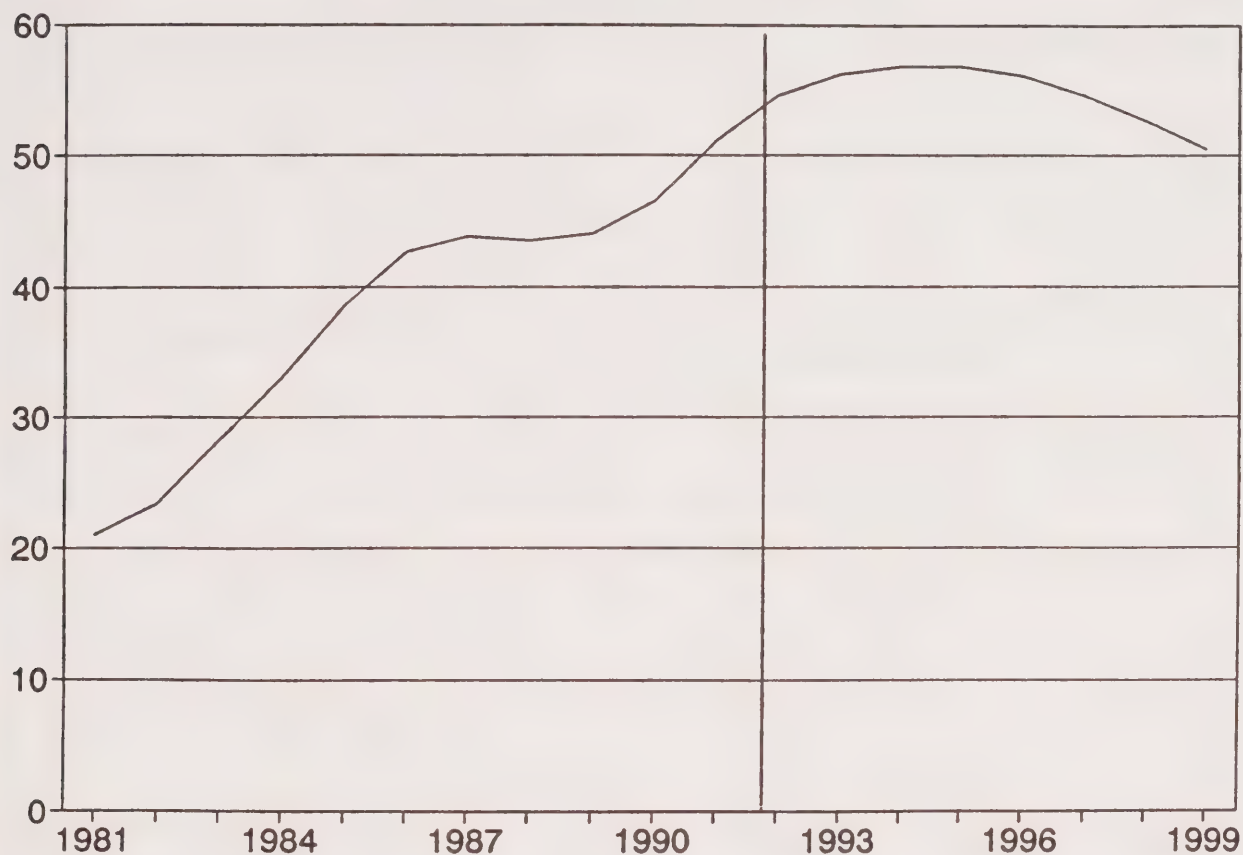
Percent





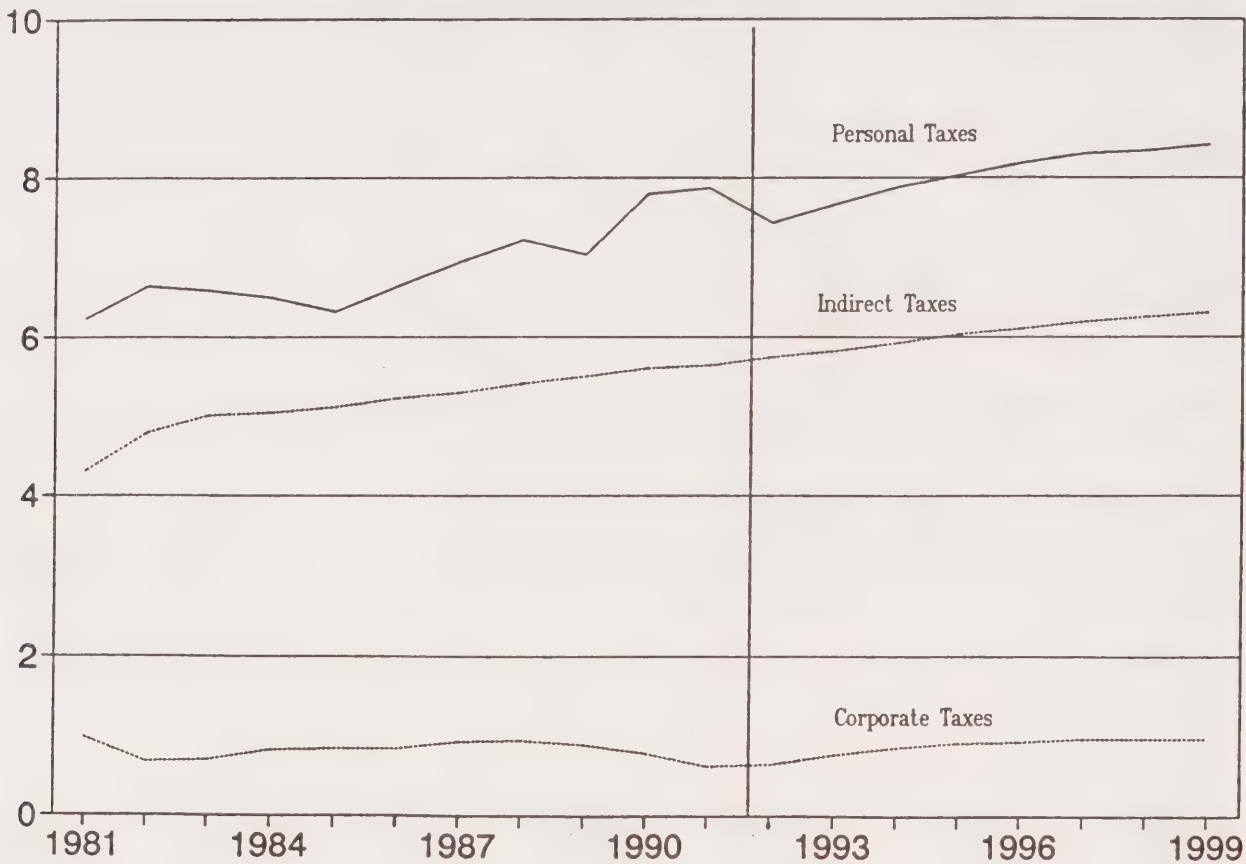
## Federal Debt (Estimate) as Percent of GDP

Percent



# Provincial Revenue Items: Percent of GDP

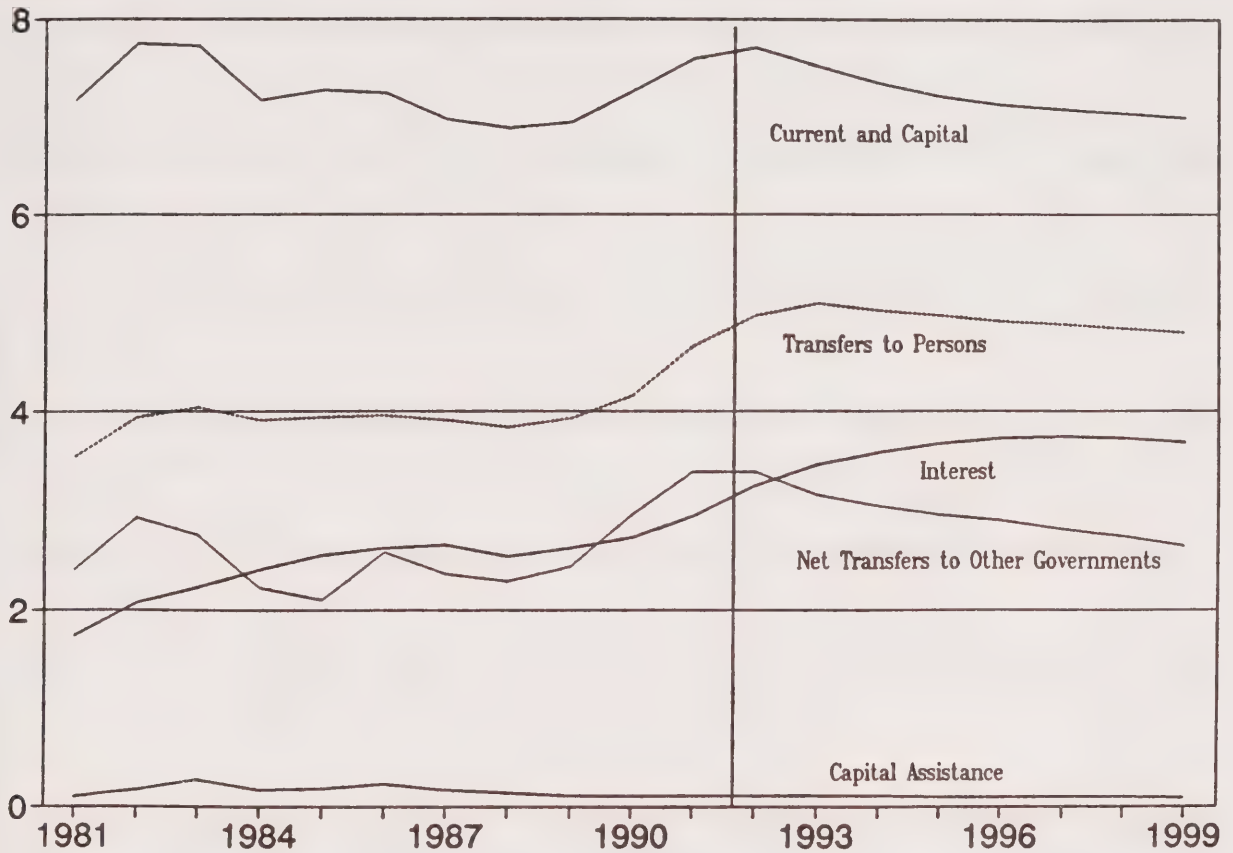
Percent





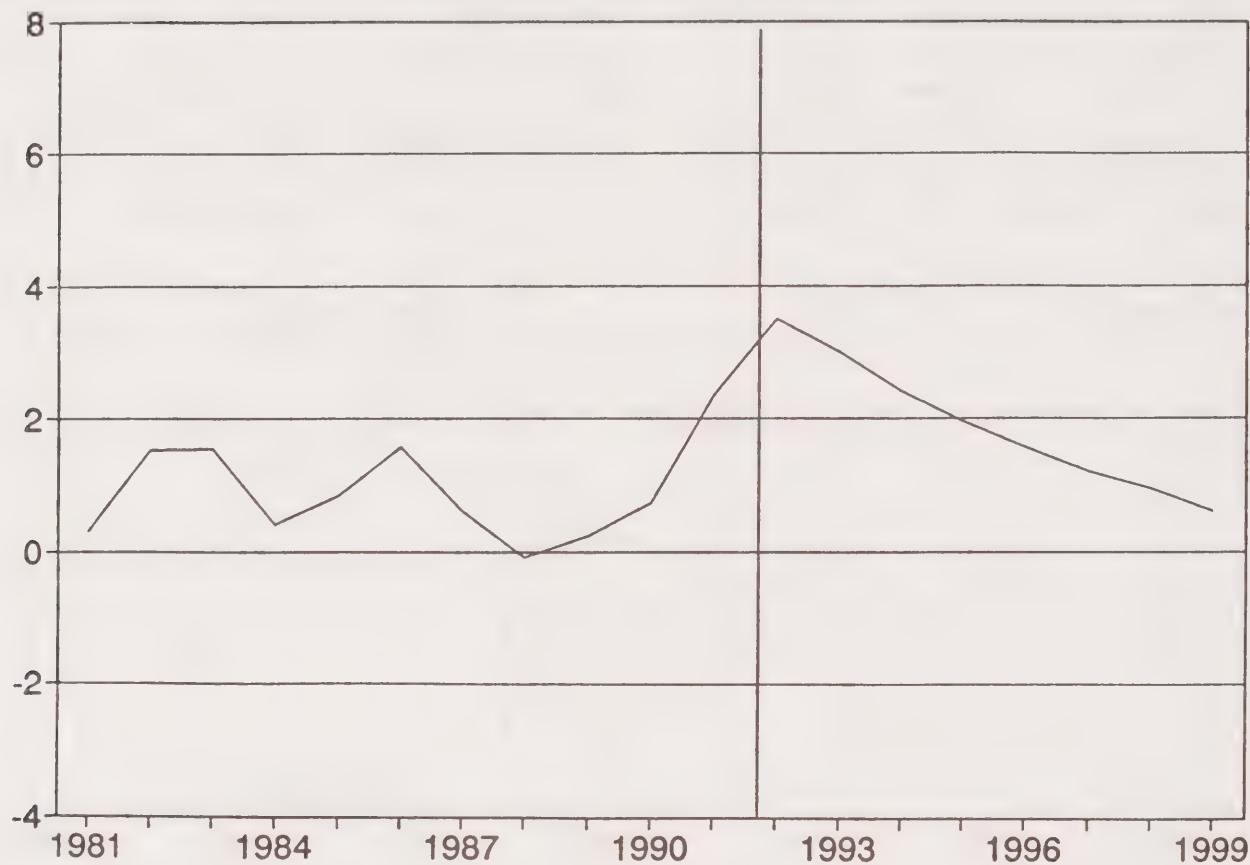
# Provincial Expenditure Items: Percent of GDP

Percent



## Total Provincial Deficits as Percent of GDP

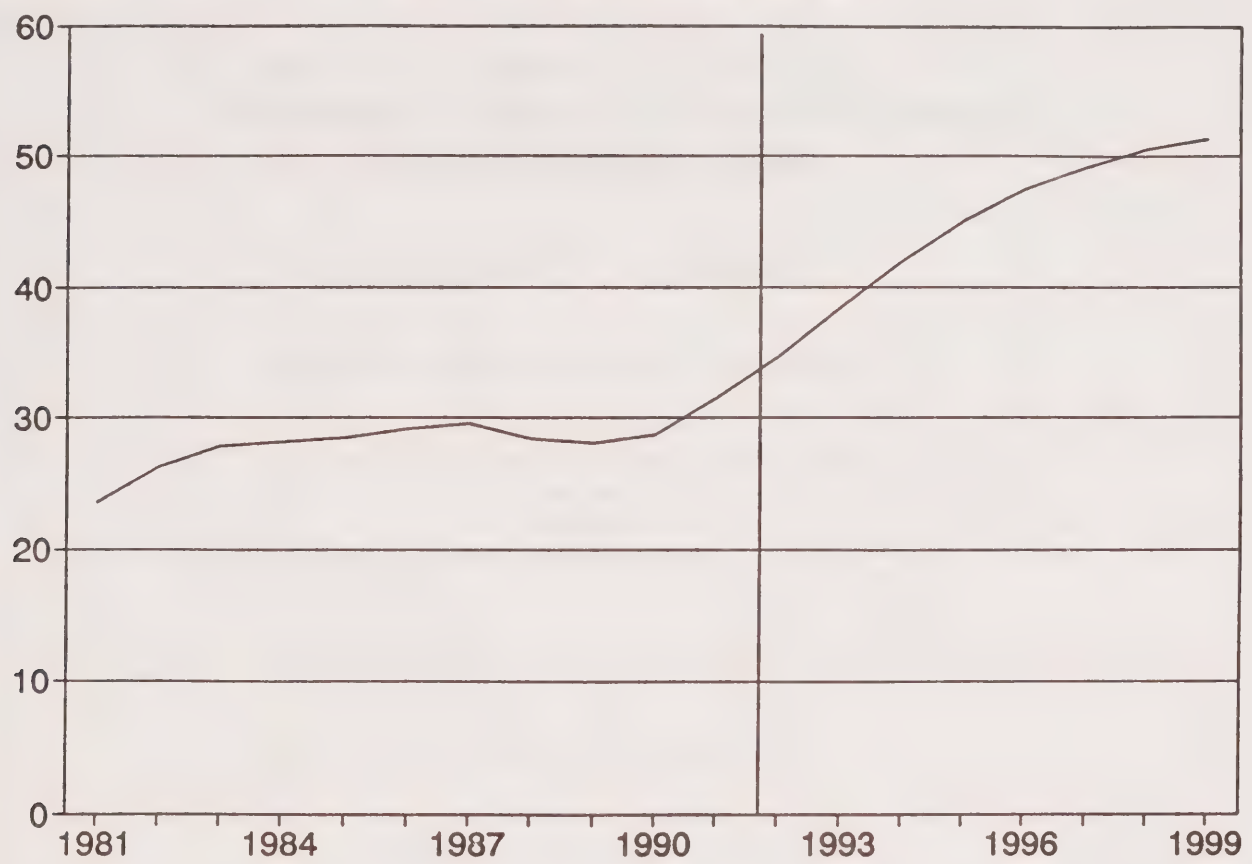
Percent





# Provincial Debt (Estimate) as Percent of GDP

Percent



## **APPENDICE «FNCE-5»**

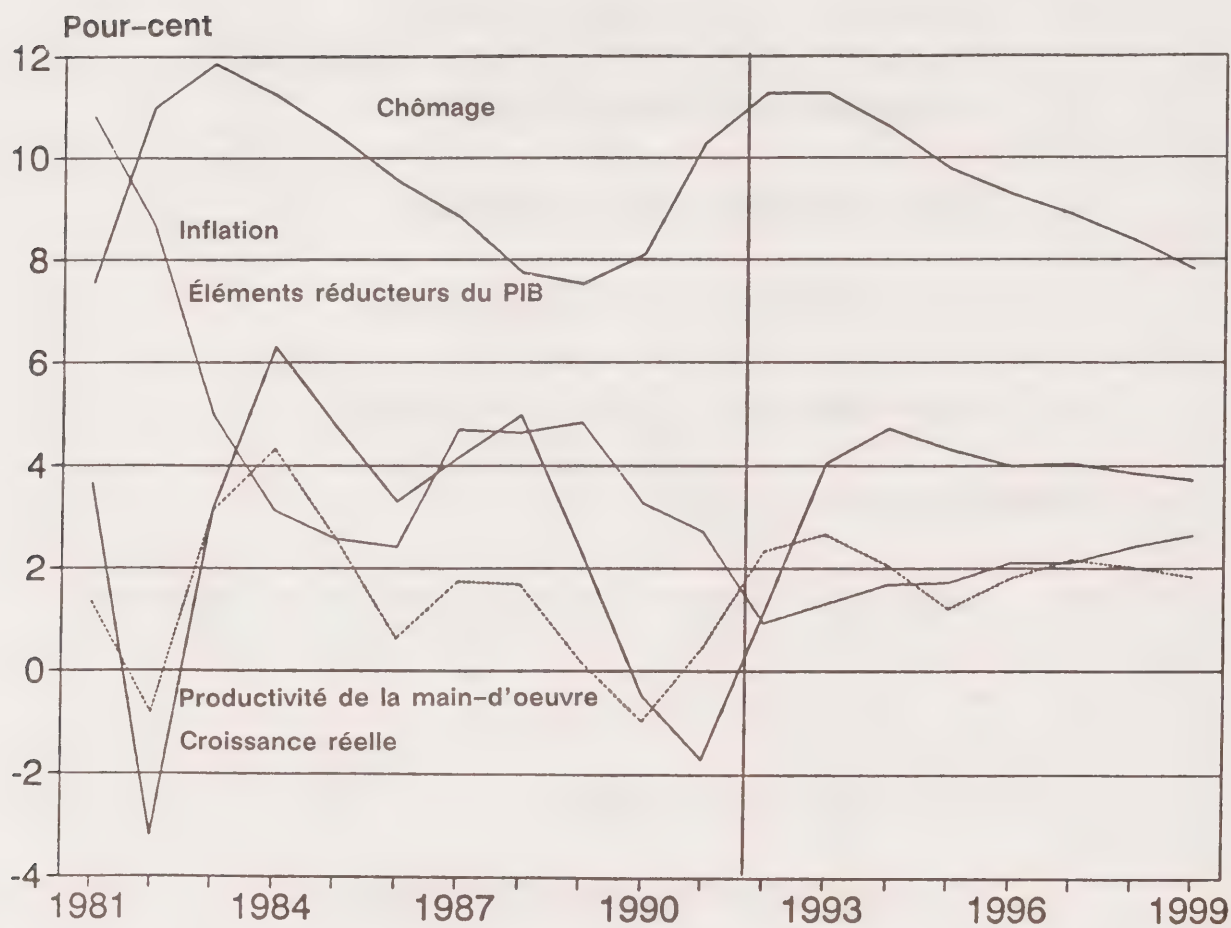
### **PERSPECTIVES DE L'ÉCONOMIE CANADIENNE POUR LES ANNÉES 90**

**Peter Dungan  
Steve Murphy  
Thomas Wilson**

**Exposé fait au Comité permanent des finances  
(Chambre des communes)  
Le 10 février 1993**

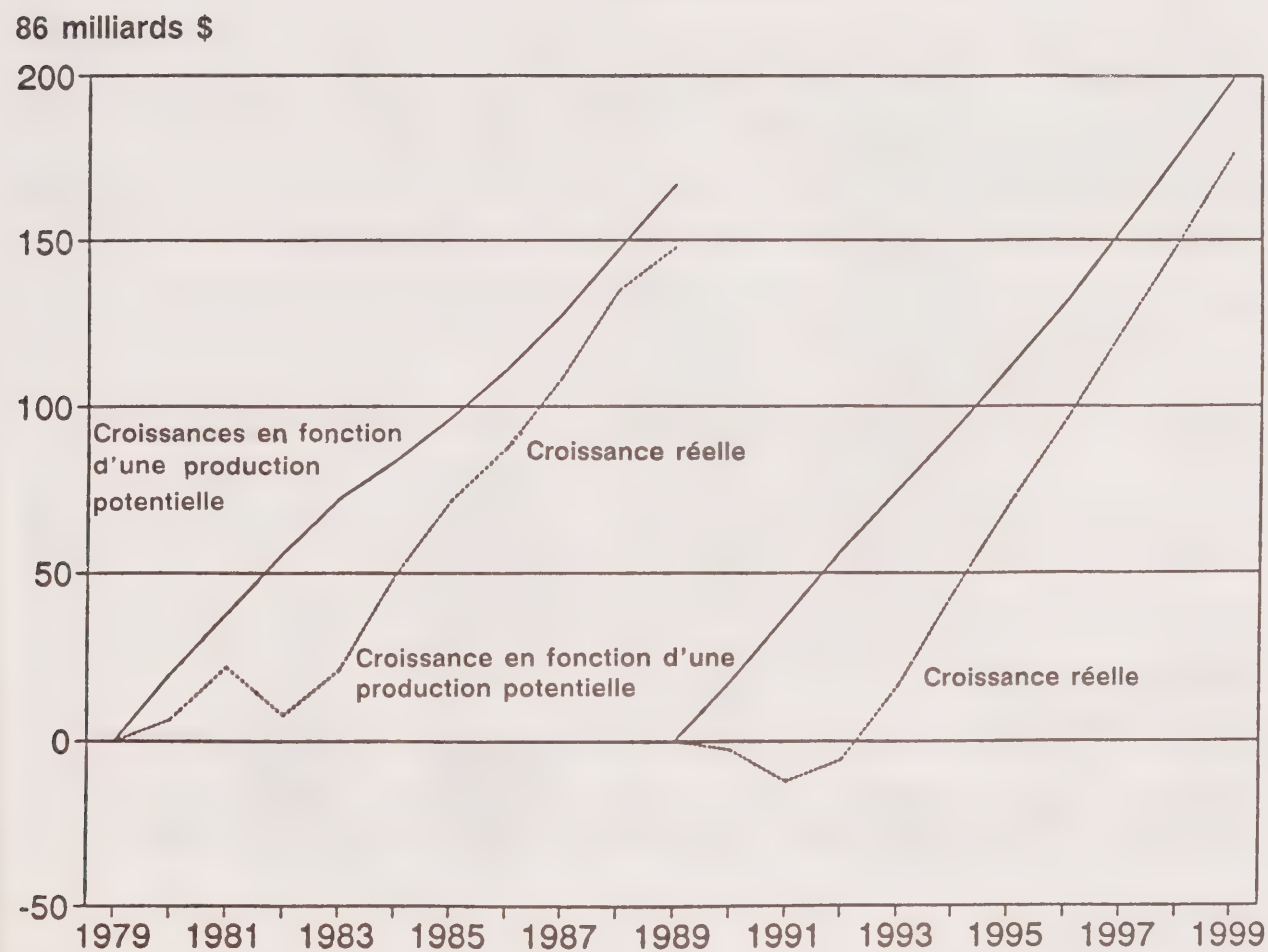


- **L'optimisme est de mise pour les années 90**
  - **Croissance réelle de 4 p. 100**
  - **Baisse à 8 p. 100 du taux de chômage**
  - **Taux d'inflation d'environ 2 p. 100**
  - **Forte progression de la productivité**
  - **Recul des déficits fédéral et provinciaux**
  - **Redressement de la balance des paiement**
- **Raison de cet optimisme**
  - **Relance économique — l'écart de production s'amenuise**
    - **Constance chronologique**
    - **Théorie économique**
  - **Il est possible «d'expliquer» la récession**
    - **Il ne reste pas d'élément caché**
    - **Les causes disparaissent**



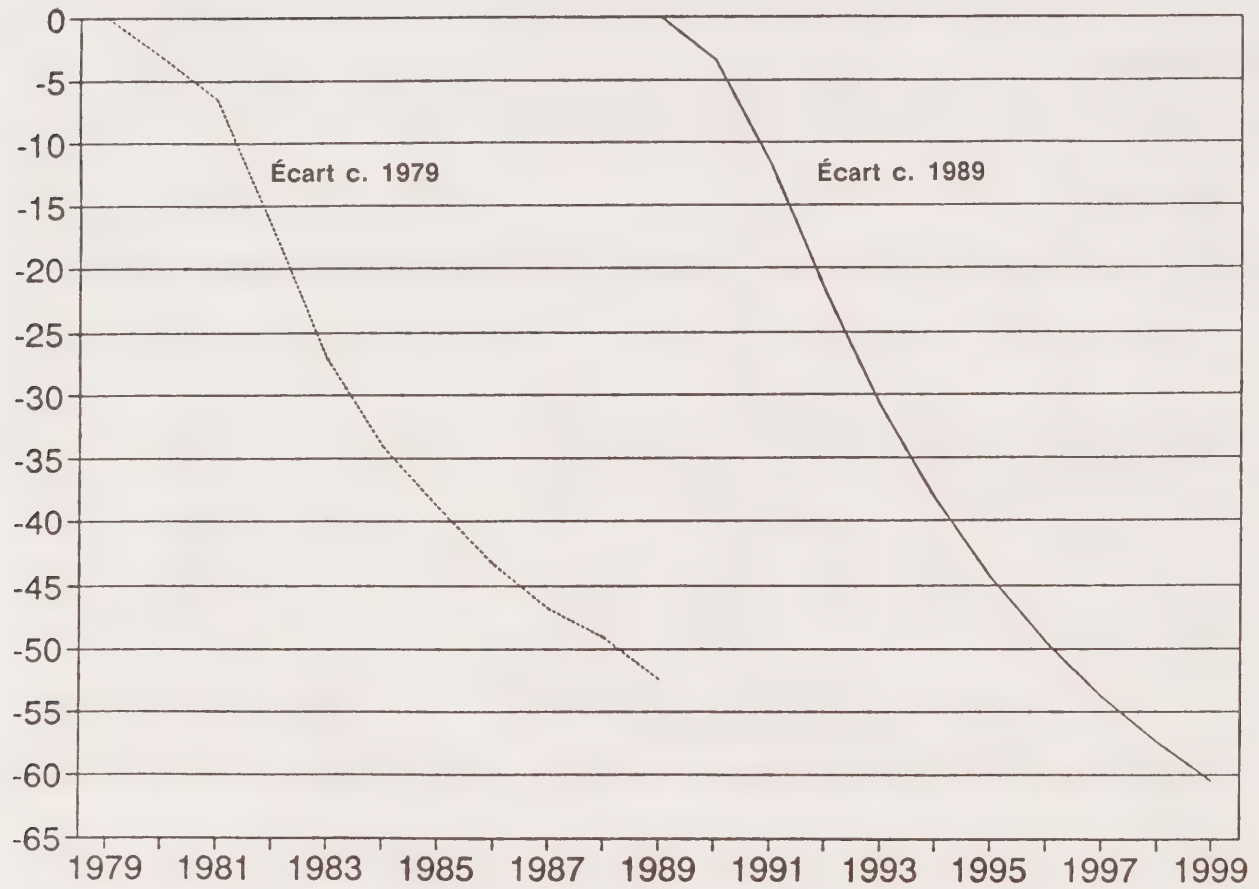


## Écarts de production potentielle



## Écarts cumulatifs de la production potentielle

Pour-cent

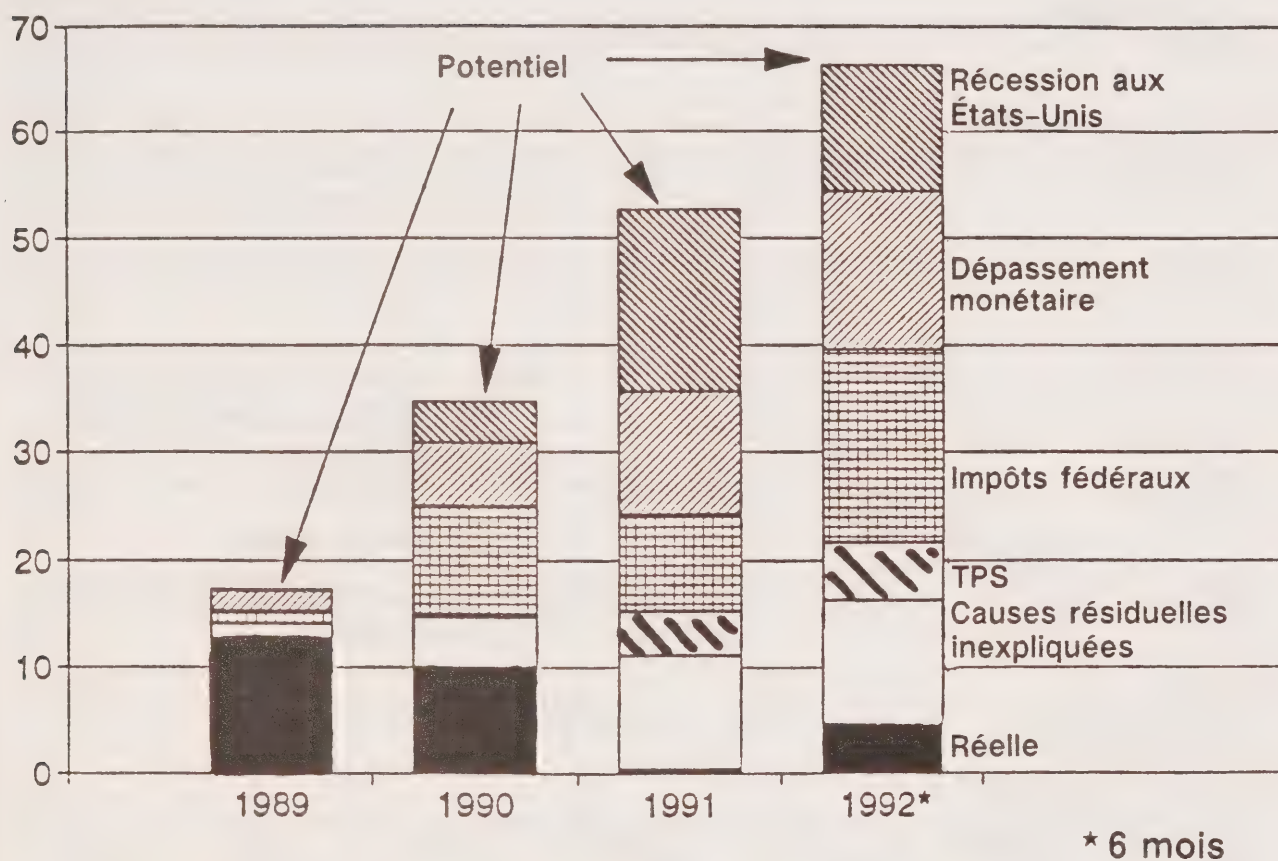




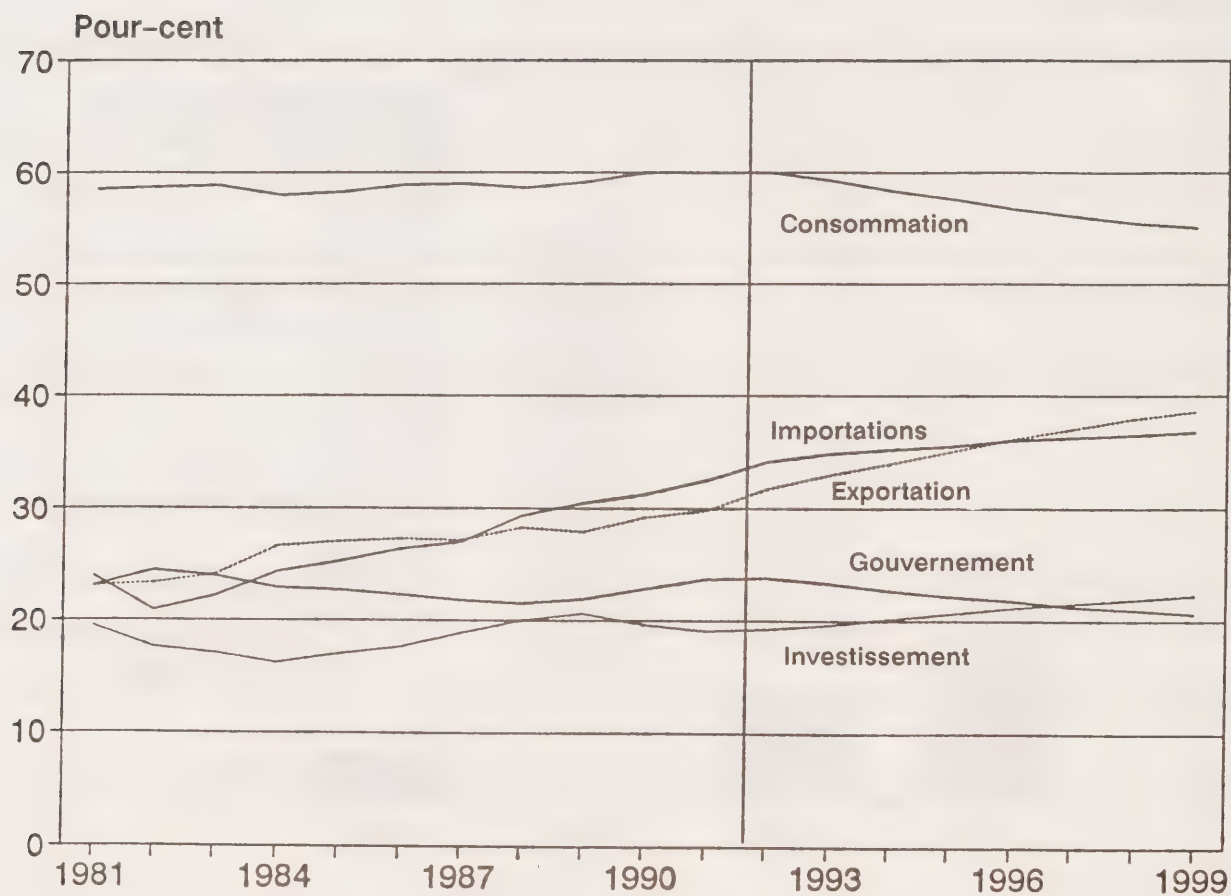
## Causes de la recession : scénario III

Variation cumulative du PIB depuis 1988

86 milliards \$



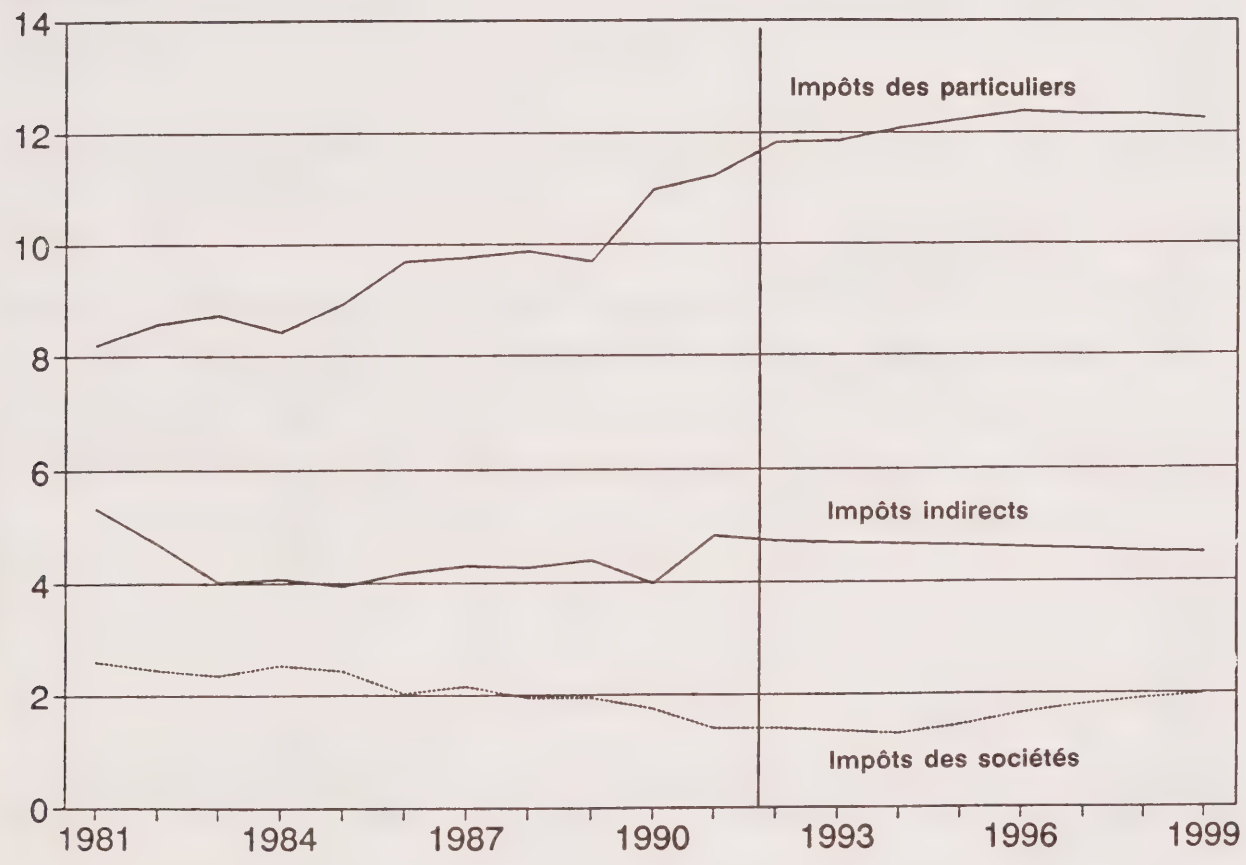
## Part des dépenses dans le PIB





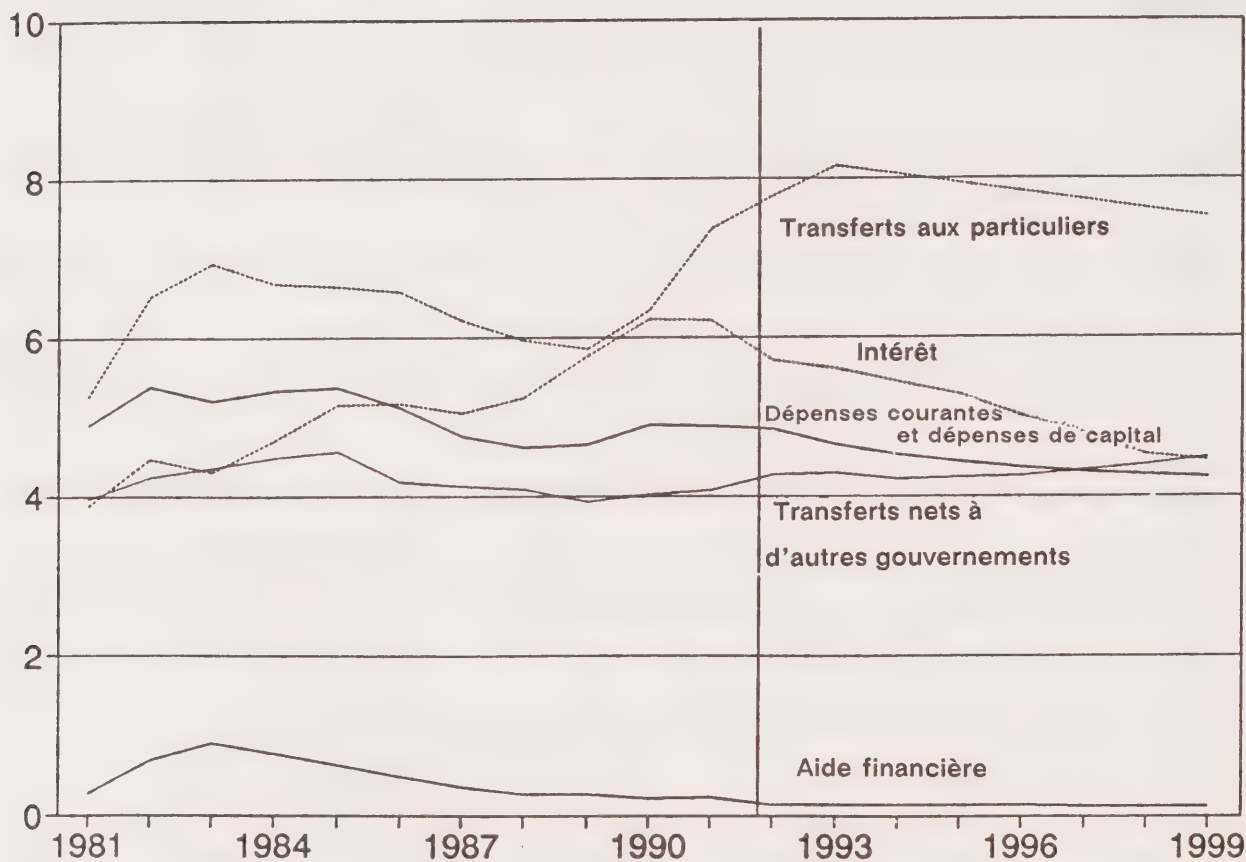
# Ventilation des recettes fédérales en termes de pourcentage du PIB

Pour-cent



## Ventilation des dépenses fédérales en termes de pourcentage du PIB

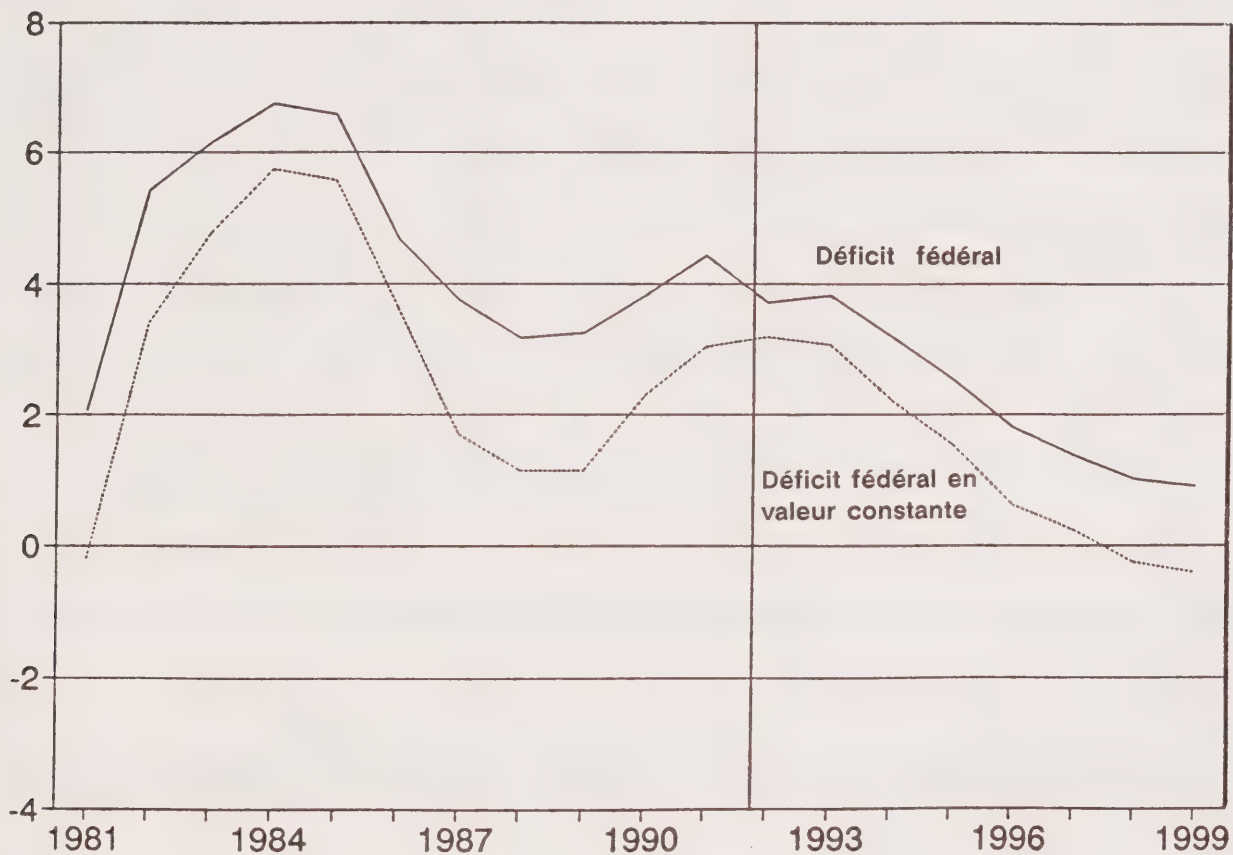
Pour-cent





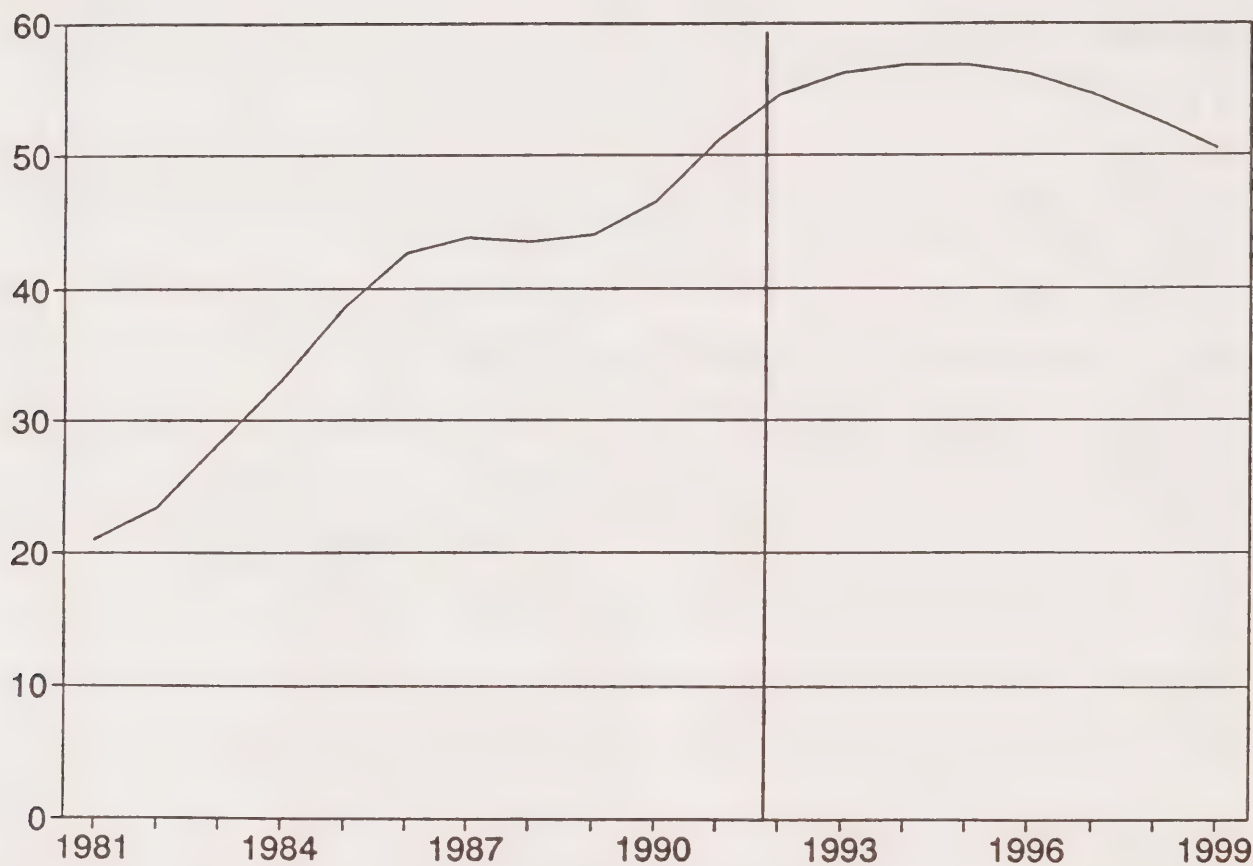
## Déficit fédéral en termes de pourcentage du PIN

Pour-cent



## Dette fédérale (estimation) en termes de pourcentage du PIB

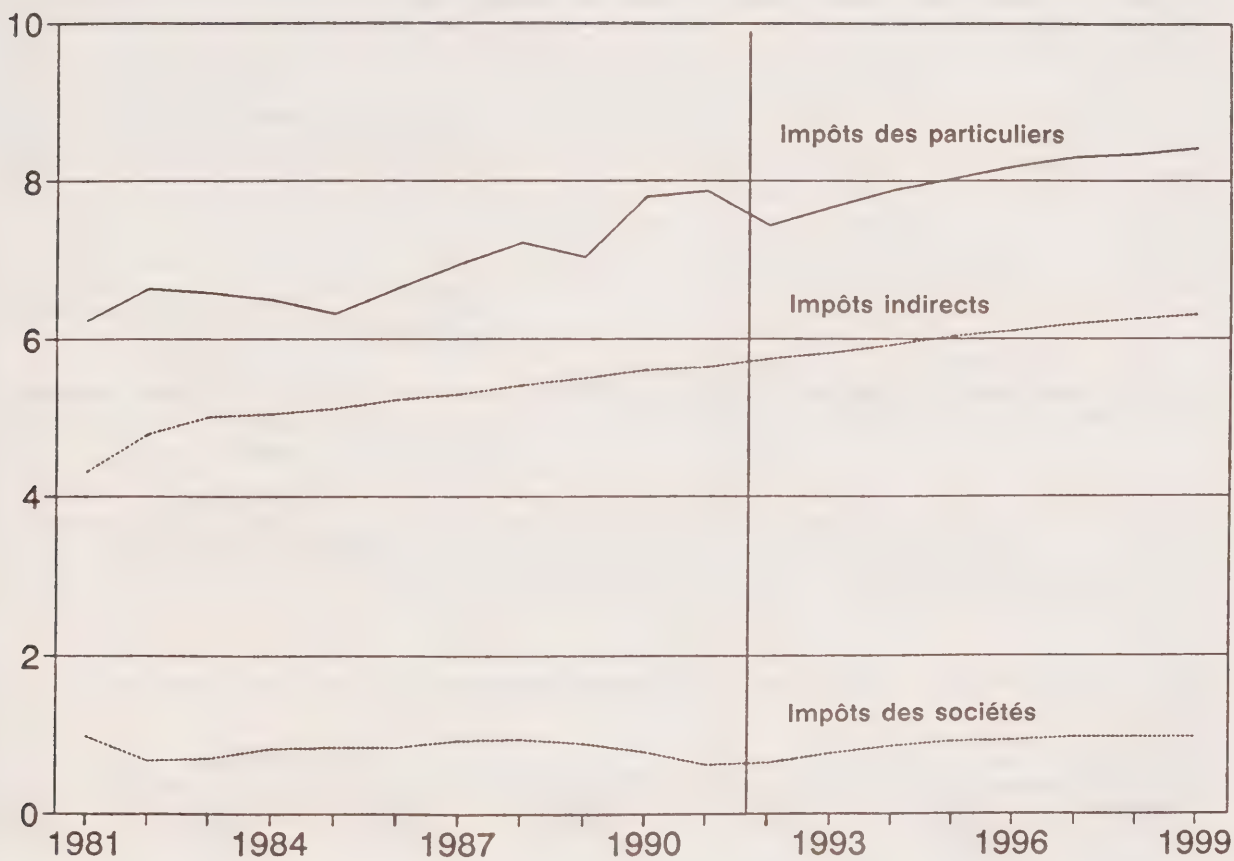
Pour-cent





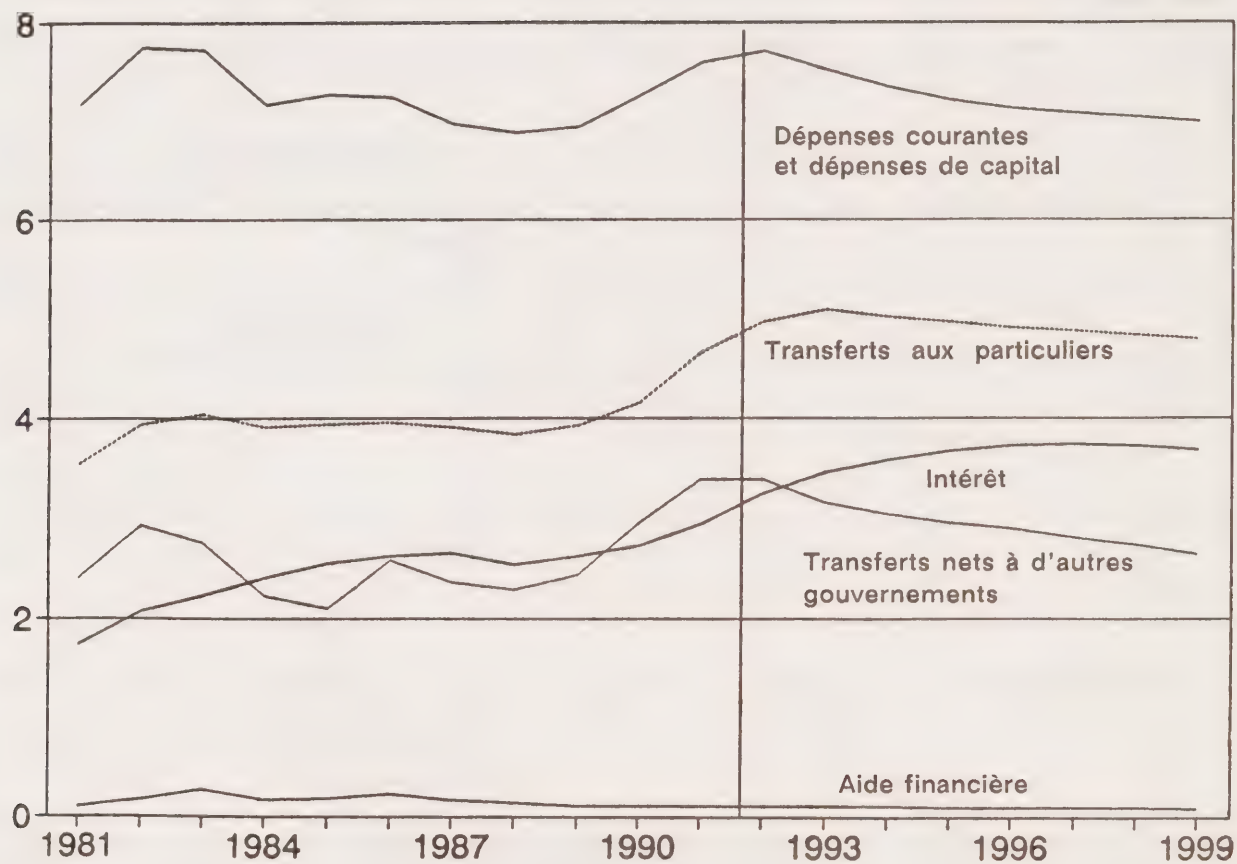
## Ventilation des recettes provinciales en termes de pourcentages du PIB

Pour-cent



## Ventilation des dépenses provinciales en termes de pourcentage du PIB

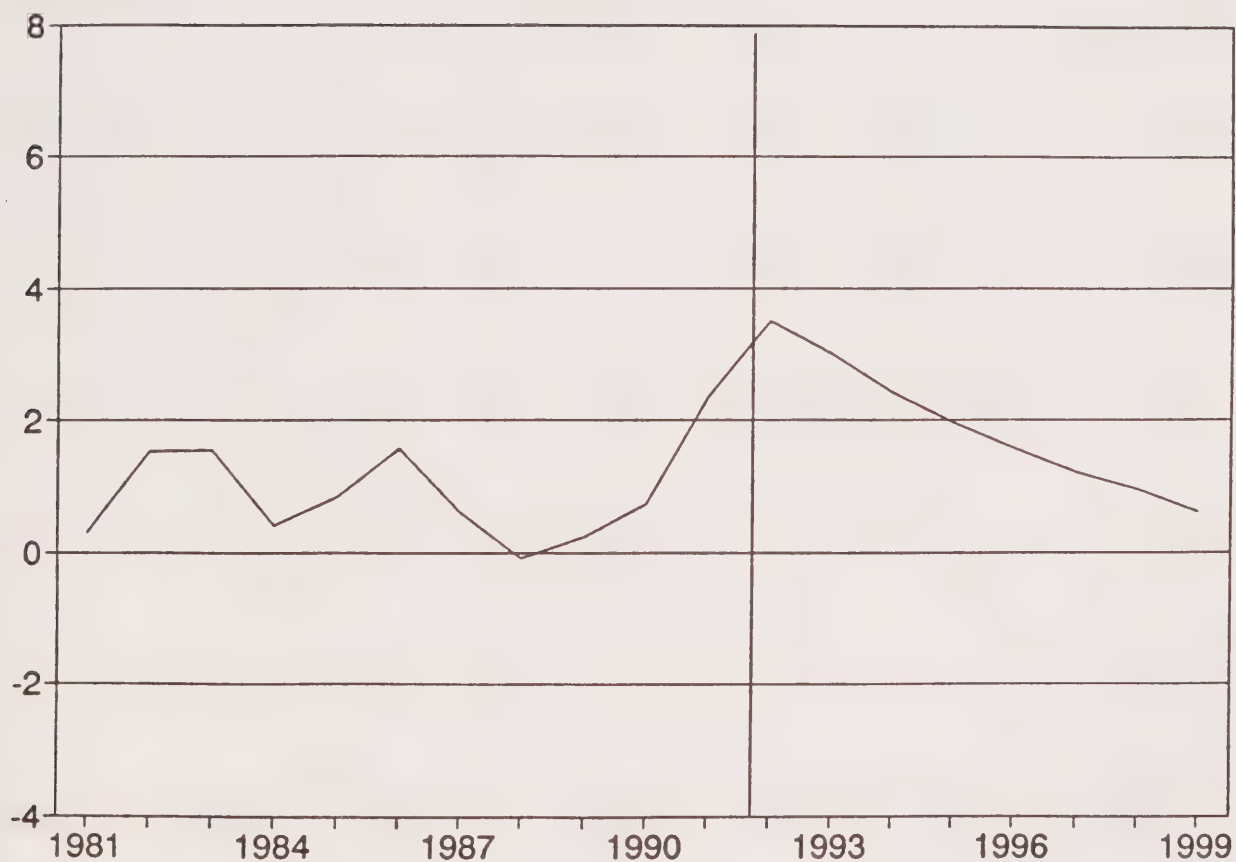
Pour-cent





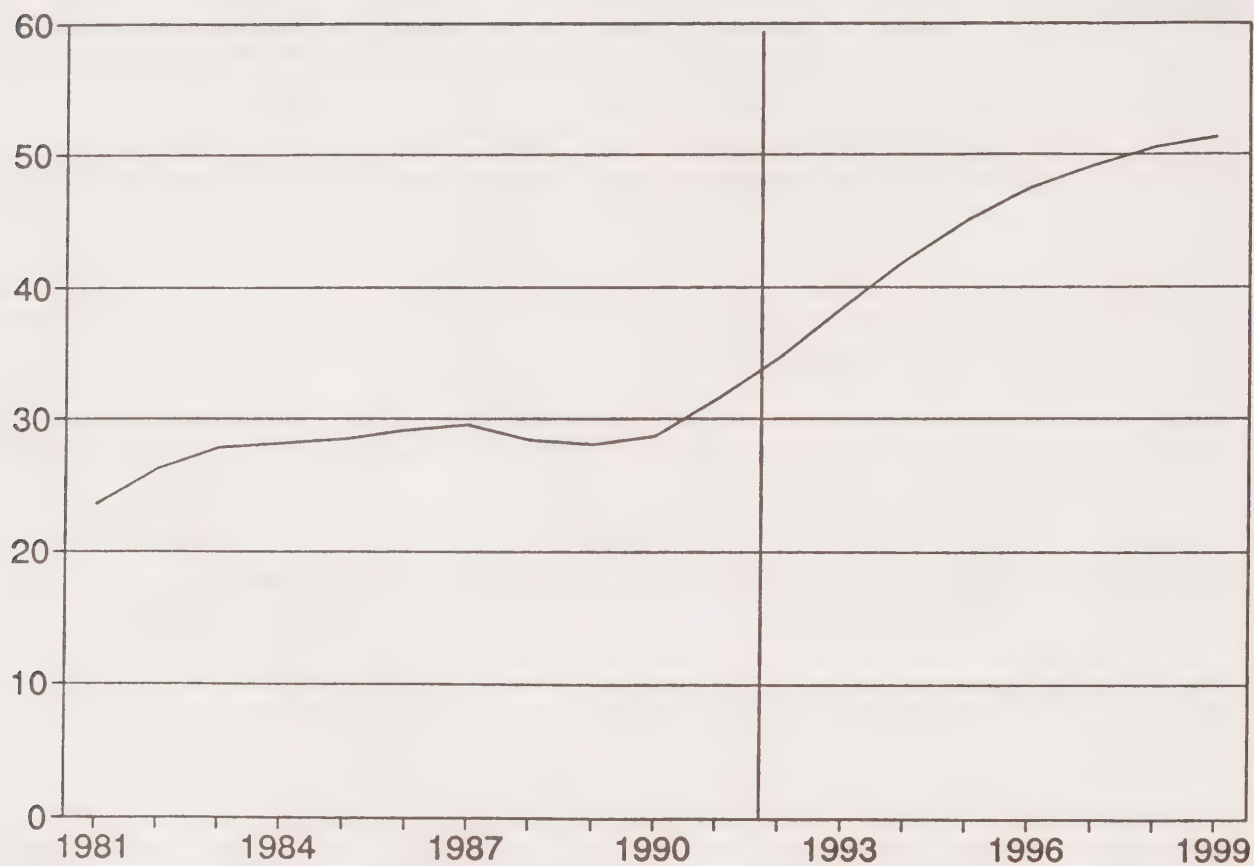
## Déficits provinciaux totaux, en termes de pourcentage du PIB

Pour-cent



## Dette provinciale (estimation), en termes de pourcentage du PIB

Pour-cent

























**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste-lettre**

**K1A 0S9**

**Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

*From the Toronto-Dominion Bank:*

Peter Drake, Director of Economic Research.

*From the Institute for Policy Analysis, University of Toronto:*

Peter Dungen, Professor.

**TÉMOINS**

*De la Banque Toronto-Dominion:*

Peter Drake, directeur des recherches en économie.

*De l'Institut d'analyse politique, Université de Toronto:*

Peter Dungen, professeur.



XC 26  
-157

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 59

Thursday, February 11, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 59

Le jeudi 11 février 1993

Président: Murray Dorin

---

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*      *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

# Finance

# Finances

---

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 108(2), an inquiry into the state of the Canadian Economy

CONCERNANT:

Conformément à l'article 108(2) du Règlement, une enquête sur l'état de l'économie canadienne

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



---

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993

## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin



## MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 11, 1993  
(74)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 9:43 o'clock a.m. this day, in Room 705, La Promenade, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin and Greg Thompson.

*Acting Member present:* Don Blenkarn for Brian White.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Marion Wrobel and Basil Zafiriou, Senior Analysts.

*Witnesses: From DRI Canada:* George Vasic, Principal. *From the WEFA Group:* Ernest Stokes, Managing Director.

In accordance with its mandate under Standing Order 108(2), the Committee resumed consideration of an inquiry into the state of the Canadian Economy (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Wednesday, December 9, 1992, Issue No. 52*).

George Vasic, from DRI Canada, made a statement and answered questions.

At 10:34 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:36 o'clock a.m., the sitting resumed

Ernest Stokes, from the WEFA Group, made a statement and answered questions.

At 11:35 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 11 FÉVRIER 1993  
(74)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 9 h 43 dans la salle 705 de l'immeuble La Promenade, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin et Greg Thompson.

*Membre suppléant présent:* Don Blenkarn remplace Brian White.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Marion Wrobel et Basil Zafiriou, analystes principaux.

*Témoins: De DRI Canada:* George Vasic, directeur. *Du Groupe WEFA:* Ernest Stokes, administrateur gérant.

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité poursuit l'examen de l'état de l'économie canadienne (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 décembre 1992, fascicule n° 52*).

George Vasic, de DRI Canada, fait un exposé et répond aux questions.

À 10 h 34, la séance est suspendue.

À 10 h 36, la séance reprend.

Ernest Stokes, du Groupe WEFA, fait un exposé et répond aux questions.

À 11 h 35, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, February 11, 1993

• 0944

**The Chairman:** I'm going to call this meeting to order.

We have Mr. George Vasic from DRI Canada here today. We're going to hear some beginning comments from him and then question him a bit, as is our usual procedure. After him we have Ernest Stokes.

Mr. Vasic has some time pressure, so we'll get started and allow other members to drift in as they get here.

Please proceed.

**Mr. George D. Vasic (Principal, DRI/McGraw-Hill):** Thank you very much, Mr. Chairman. I understand I'm maybe the sixth, seventh or eighth speaker on this subject, so by now you're fully informed.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** We're getting a good picture.

**Mr. Vasic:** My suspicion, from talking to some of the members earlier, is that the picture you're getting is fairly consistent. Therefore, I'm going to go through my remarks fairly directly to leave some time for questions, and try to concentrate on where we may be different.

• 0945

My basic proposition is that we have now more securely reached a period of sustainable growth. If you look at the hand-out I hope has been distributed to you, at the first chart entitled "Has the Real Recovery Started", it is a wonder that in fact there was a controversy over the last year as to whether the recovery had started. You can see that the level of real economic activity has been proceeding northward for more than a year, and yet there was a great deal of uncertainty about it. I think the major reason is that we had one false start in the spring of 1991, and the recovery we have had has been exceptionally weak.

If you turn to the second slide, you see the picture that most Canadians feel, and that is an economy that has stopped contracting but is really going nowhere. In per capita terms, real economic activity is approximately flat, and there is no discernible trend that consumers and businesses are seeing in their operating performance that suggests this is going to head anywhere dramatically different in the near future.

Very briefly, then, the recovery continues to be a long-term struggle between structural and cyclical forces, and this is the major thing that differentiates this recession/recovery from episodes in the past. During this cyclical episode we've had to not only deal with normal cyclical forces that were present leading up to a recession, in a recession, and that are becoming more evident during the recovery, but as well, structural forces that were in part policy-induced or policy-exacerbated.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 11 février 1993

**Le président:** Je déclare la séance ouverte.

Aujourd'hui, nous accueillons M. George Vasic, de DRI Canada. Il va commencer par nous faire un exposé, puis nous allons lui poser des questions, selon notre procédure habituelle. Ensuite, nous entendrons M. Ernest Stokes.

M. Vasic est un peu pressé; nous allons donc commencer tout de suite et les retardataires se joindront à nous à mesure qu'ils arriveront.

Monsieur Vasic, la parole est à vous.

**M. George D. Vasic (directeur, DRI/McGraw-Hill):** Merci beaucoup, monsieur le président. Je crois être le sixième, septième ou huitième à vous parler à ce sujet, vous êtes donc très bien informés.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** Nous nous faisons une bonne idée de la situation.

**M. Vasic:** Après avoir parlé à certains des membres, j'ai l'impression qu'on vous a brossé un tableau passablement uniforme. Je vais donc présenter assez rapidement mon exposé pour que vous puissiez me poser des questions, en m'efforçant de me concentrer sur les différences.

Fondamentalement, j'estime que nous sommes entrés plus clairement dans une période de croissance soutenable. Si vous consultez le document qui vous a été distribué, je l'espère, vous verrez dans le premier graphique, intitulé «La vraie reprise a-t-elle commencé», que nous pouvons nous demander pourquoi le début de la reprise a fait l'an dernier l'objet d'une controverse. Comme vous pouvez le constater, le niveau d'activité économique réelle augmente depuis plus d'un an et, pourtant, il y avait beaucoup d'incertitude au sujet de la reprise. Je pense que c'était essentiellement imputable au faux départ que nous avons connu au printemps de 1991 et au fait que la reprise a été exceptionnellement faible.

Le deuxième graphique correspond à l'impression de la plupart des Canadiens, à savoir que l'économie a cessé de se comprimer, mais qu'il ne se passe rien de bon. L'activité économique réelle per capita est à peu près stagnante et les consommateurs et les entreprises sont incapables de dégager des tendances indiquant qu'elle prendra à court terme des orientations radicalement différentes.

Je dirai donc très succinctement que la reprise continue d'être fonction de l'opposition à long terme des forces structurelles et cycliques, et que c'est le principal facteur qui distingue la récession et la reprise que nous connaissons de celles du passé. Pendant le cycle actuel, nous n'avons pas dû compter seulement avec les forces cycliques normales qui mènent à une récession et qui deviennent plus évidentes pendant la reprise, mais aussi avec des forces structurelles en partie causées ou exacerbées par des mesures politiques.



[Texte]

The structural force I want to highlight the most is on the next slide, and that's the productivity picture in Canada. This didn't receive the attention it deserved in the second half of the 1980s because it was masked by a very strong appreciation in the exchange rate, and there was a tendency for people to slough the reduction in Canada's competitiveness off on the exchange rate when in fact there was a stagnation in Canadian productivity.

If you look at that solid line on the graph—actually that chart is mislabelled. That should be from 1980 to 1992, not 1989, so the first number should be 1980 and about the middle, put 1985, and over on the right-hand side, put 1992. Essentially what you see is that following the 1981-82 recession, both Canada and the U.S. experienced a strong cyclical rebound in productivity, but come the mid-1980s, Canadian productivity growth simply stopped growing. Meanwhile, south of the border productivity growth continued to accelerate, and by the time we got to 1990 about a 15% gap had opened up.

We know that over the long term the standard of living and so on in any country is determined by its underlying rate of productivity and its growth rate, and we had opened up a very wide gap vis-à-vis the U.S. while there was no change in our living standards to reflect that. What is the cause of this? We believe the major reason may have been exchange rate related.

There are many other reasons and not all of them explain the total picture, but in the mid-1980s the Canadian dollar dropped very substantially to below 70¢. Among other factors, that led to a profits boom that peaked in 1988 and sent an incorrect signal, we believe, to management that they were doing a better job than in fact they were. As a result we didn't invest enough. We weren't as lean and mean as we ought to have been, and our productivity levels simply stagnated.

South of the border, however, the picture was exactly the opposite. You may recall that the U.S. dollar was extremely strong in the mid-1980s, and this spawned a whole revolution in the United States in terms of reindustrializing that country to fight the competitive pressures. As a result, when the second half of the 1980s rolled around, they were starting to see those gains, and their productivity gains continued to grow through that period and, of course, with the declining exchange rate, allowed them to significantly reduce their current account deficit.

So what we've had to do during the recessionary period is try to close that gap. If you look at the very last part of that line you see that manufacturing productivity in Canada indeed is starting to pick up, but the fact is it's also growing south of the border as well, and the gap remains. As a result, we're going to see continued pressure for productivity increases during the recovery, and this in the main is going to reduce employment growth.

[Traduction]

La force structurelle sur laquelle je tiens particulièrement à insister fait l'objet du graphique suivant, sur la productivité au Canada. On n'a pas accordé à ce facteur toute l'attention qu'il méritait au cours de la seconde moitié des années quatre-vingt, parce qu'il était masqué par une augmentation très importante du taux de change et que les gens avaient tendance à imputer la baisse de la compétitivité du Canada à ce taux alors qu'en fait, la productivité de l'économie canadienne stagnait.

Regardez la ligne noire du graphique. En fait, il y a une erreur: il s'agit de la période de 1980 à 1992 et non pas de 1989; le premier chiffre devrait donc être 1980, celui du milieu, 1985 et celui de droite, 1992. Fondamentalement, après la récession de 1981-1982, le Canada et les États-Unis ont tous deux vécu un rebondissement cyclique de leur productivité; mais, au milieu des années quatre-vingt, l'augmentation de la productivité de l'économie canadienne a tout simplement cessé. Pendant ce temps, au sud du 49<sup>e</sup>, elle continuait à s'accélérer, au point que nous accusions un retard de 15 p. 100 par rapport aux États-Unis en 1990.

Nous savons qu'à long terme, le niveau de vie d'un pays est fonction de son taux de productivité et de son taux de croissance; or, nous savons aussi que nous avons pris beaucoup de recul sur les États-Unis, mais notre niveau de vie n'avait pas changé en conséquence. Pourquoi? À mon avis, le taux de change est peut-être la principale cause de ce phénomène.

Bien d'autres facteurs ont contribué à la situation et ils ne l'expliquent pas tous; mais un fait reste: au milieu des années quatre-vingt, le dollar canadien est tombé très nettement en dessous de 70c. U.S. Combinée avec d'autres facteurs, cette baisse a causé une hausse brutale des profits qui a plafonné en 1988. Cela a donné à tort à nos entreprises l'impression qu'elles géraient bien leurs activités. Nous n'avons donc pas investi assez. Nous n'avons pas été aussi dynamiques que nous aurions dû l'être, de sorte que notre productivité a simplement stagné.

Entre-temps, au sud de la frontière, c'était exactement le contraire. Vous vous rappelez sans doute que le dollar américain était extrêmement fort au milieu des années quatre-vingt; les États-Unis ont alors connu une véritable révolution en se réindustrialisant pour faire face à la concurrence. Quand la deuxième moitié des années quatre-vingt a commencé, les gains de productivité commençaient à se concrétiser, et ils ont continué à s'accroître pendant toute cette période, ce qui a permis aux Américains de réduire nettement leur déficit courant, à la faveur de la baisse du taux de change.

Autrement dit, nous avons dû tenter de combler cet écart en période de récession. La fin de la ligne montre que la production manufacturière canadienne commence à remonter la pente, mais, comme cette production augmente aussi aux États-Unis, l'écart se maintient. Les pressions favorables à une augmentation de la productivité se maintiendront donc pendant la reprise, ce qui va dans l'ensemble réduire la croissance de l'emploi.



[Text]

[Translation]

• 0950

What we saw in the overall picture last year was that the Canadian economy grew about 1%. Productivity grew 2%, so employment in the aggregate was down 1%. In the U.S. the picture was actually quite similar. Output was up 2%, productivity grew 2%, employment in the non-farm sector grew about 0%, so they're not standing still while we are trying to rectify our problems.

Those kinds of productivity numbers may seem small, but for an economy that's barely moving, that is a very significant rate of increase in overall productivity. What this basically means is that for the foreseeable future, until this gap is closed more significantly, Canadian consumers are going to be very reluctant to make significant purchases or commitments to purchases. The major reason for that is that consumer confidence is very strongly linked to things like employment growth, the unemployment rate and other factors. It is not a psychological phenomenon, and in a sense consumers are unwilling to step forward until they see job gains and some job security out there.

On the other hand, what business has done in this cycle is to say, look, this is now going to be an ongoing fact of life. This recession was not a temporary aberration in an otherwise long-term upward trend. We are going to try to make money at today's sales levels. We are not going to try to break even and make money at last year's sales levels in the hope they're coming back next year. As a result, business is unwilling to make the investment in people until they really see their sales starting to pick up dramatically. In the main, that has not occurred.

So no one is really willing to lead the cycle, and we're getting a very slow change in the evolution of these forces. It is now, after a very prolonged period of time, starting to tilt towards the cyclical effects coming through, while the productivity and structural effects are weighing down the overall picture.

The cyclical forces you need to keep in mind are really the following. The reason we have a cyclical recession is that there is an imbalance between income and expenditure. If you look at the major sectors, for example at the consumer level, you see that progress in these matters has not been very substantial. We have not gone very far in correcting the cyclical imbalances. Consumer debt as a share of disposable income remains very near peak levels, and the interest expense they're putting forward to service that debt, while it has come down from the peak in 1990, is not down far enough for them to feel comfortable about making major new commitments.

On the business side, debt-equity ratios remain relatively high, and on the government side we know that fiscal constraints are very large and very real and are in effect leading, in some provinces certainly, to contractionary fiscal

L'analyse globale de la conjoncture de l'an dernier nous a révélé que l'économie canadienne avait connu un taux de croissance d'environ 1 p. 100. La productivité a augmenté de 2 p. 100, de sorte que l'emploi a globalement baissé de 1 p. 100. Aux États-Unis, les résultats ont été sensiblement les mêmes. la production a augmenté de 2 p. 100, la productivité aussi, et l'emploi dans les secteurs non-agricoles a augmenté d'environ 0 p. 100; bref, les Américains ne restent pas inactifs pendant que nous essayons de résoudre nos problèmes.

Ces pourcentages peuvent sembler bas, mais ce sont des taux d'augmentation très importants de la productivité globale, pour une économie qui évolue à peine. Somme toute, cela signifie que, pour l'avenir prévisible, et jusqu'à ce que l'écart soit plus nettement réduit, les consommateurs canadiens vont beaucoup hésiter à faire de gros achats ou à s'engager à en faire. Et la principale raison de cette hésitation, c'est que la confiance des consommateurs est très étroitement influencée par des facteurs comme la croissance de l'emploi, le taux de chômage, etc. Ce n'est pas un phénomène psychologique; d'une certaine façon, les consommateurs ne veulent pas courir de risques avant de savoir qu'on crée des emplois et qu'une certaine sécurité d'emploi est assurée.

Par ailleurs, pendant le cycle que nous vivons, le monde des affaires s'est dit que cela allait devenir une réalité permanente. La récession n'est pas une aberration temporaire par rapport à une tendance à la hausse à long terme. Il faut essayer de faire de l'argent aux niveaux de vente d'aujourd'hui. Il faut renoncer à l'idée d'essayer de boucler un budget et de faire de l'argent aux niveaux de vente de l'an dernier dans l'espoir que ces niveaux là reviendront l'an prochain. Par conséquent, les entreprises ne veulent pas investir dans la main-d'oeuvre tant qu'elles n'auront pas vu leurs ventes commencer à augmenter fortement, ce qui n'est pas encore le cas.

Personne n'est réellement disposé à amorcer la prochaine étape du cycle, de sorte que l'évolution des forces en jeu évolue très lentement. Actuellement, après une très longue période, nous commençons à sentir les effets cycliques se manifester, mais la productivité et les effets structurels alourdissent le bilan global.

Il faut en fait tenir compte des forces cycliques suivantes. Nous avons une récession cyclique qui résulte d'un déséquilibre entre les revenus et les dépenses. L'analyse des principaux secteurs, par exemple au niveau des consommateurs, montre que les progrès réalisés à cet égard ne sont pas significatifs. Nous n'avons pas fait grand chose pour corriger les déséquilibres cycliques. La dette des consommateurs, en pourcentage de leur revenu disponible, demeure très près du maximum, et le coût des intérêts consacrés au service de cette dette n'est pas encore assez bas—même s'il a baissé après avoir plafonné en 1990—pour qu'ils se sentent prêts à prendre d'importants nouveaux engagements.

Dans l'entreprise, les ratios d'endettement demeurent relativement élevés, et nous savons que les contraintes budgétaires des gouvernements sont très lourdes et très réelles et qu'elles amènent certaines provinces à adopter une

[Texte]

policy during this period. So rather than supporting an economic recovery, our fiscal policy has to now either be neutral or lean against it. As a result, the cyclical kick one would normally expect after this period of time has been very slow in coming. Still we believe the worst is over and that gradually the cyclical elements will start to take over.

If we turn to the following page, the recovery themes we've seen are listed there. The major thing to note about our outlook and probably most people's outlook for 1993 is that most every sector is growing. We see a little growth in consumer spending. Most of the growth is in residential investment as a result of our higher immigration policies. Business spending on machinery and equipment looks quite robust, as do exports.

The only major negative out there right now is non-residential investment, which is plagued by excess capacity and a very weak profits picture and so on. These factors are well known. What we're starting to see now is the beginnings of a more sustained cyclical recovery that we believe will culminate in about 3% growth in the Canadian economy during 1993. From my understanding of it, that's roughly what the consensus number is for economic growth.

• 0955

The thing to remember is that we will remain substantially in the hole. I estimate Canada's long-term potential to grow at about 3%, and as a result, the output gap in Canada will be unchanged. The output gap is the difference between our long-term potential to grow and what we actually did grow, and the mark of this cycle has not been so much its depth as its duration. Because we're in year three of this we have opened up an output gap that is about 9.5% bigger than it was when we started the cycle, and even if we grew at 5%, we would need almost five years of 5% growth to get back to where we were.

If you look at some of the major indicators, such as the ones I put forward, real GDP per head only comes back to its pre-recession levels sometime in 1995, fully five years later. And if you look at the cumulative losses and wait for the recovery to eliminate those, it is about 1997 before those cumulative losses in GDP per head are made up.

So it is a very extended cycle. Where we see the strength—

**The Chairman:** Let me stop you for a moment. This is something I'd like to focus on. We've had some commentary, but you've highlighted an important factor, I think. This output gap that you talk about—we know what output is, and we can measure that in terms of GDP. Where do you come up with the gap... the potential and the difference? Why would you say there's a potential that's higher than what's currently happening?

[Traduction]

politique de compression budgétaire. Autrement dit, plutôt que d'être favorable à la relance économique, notre politique budgétaire va devoir rester sans effet sur elle ou la relentir. La poussée cyclique à laquelle nous nous attendrions normalement à ce moment-ci est donc très longue à venir. Néanmoins, je suis d'avis que le pire est passé et que les éléments cycliques vont graduellement prendre le dessus.

Passons maintenant à la page suivante, où les thèmes de la reprise que nous avons vus sont énumérés. Le principal point à remarquer dans nos prévisions—et probablement dans presque toutes les prévisions pour 1993—, c'est que presque tous les secteurs sont en croissance. Il y a un peu de croissance dans le secteur des dépenses des consommateurs. La plus grande partie de la croissance est concentrée dans le secteur de l'investissement résidentiel, par suite de nos politiques d'augmentation de l'immigration. L'investissement des entreprises, dans les machines et l'équipement semble très dynamique, tout comme les exportations.

Le seul secteur important où les résultats sont négatifs est celui de l'investissement non-résidentiel, aux prises avec une surcapacité, de très petits profits, etc. Ces facteurs sont bien connus. Nous commençons maintenant à constater le début d'une reprise cyclique et plus soutenue qui devrait se traduire, selon nous, par une croissance d'environ 3 p. 100 de l'économie canadienne en 1993. À ma connaissance, le taux de croissance économique que tout le monde prévoit se situe autour de ce chiffre-là.

L'essentiel, c'est de se rappeler que nous continuerons à éprouver de sérieuses difficultés. J'estime le potentiel de croissance à long terme du Canada à environ 3 p. 100, ce qui signifie que son écart de production ne changera pas. L'écart de production correspond à la différence entre le potentiel de croissance à long terme et la croissance effective. Or, le cycle que nous vivons se distingue non pas tant par sa profondeur que par sa durée. Nous en sommes à la troisième année du cycle, et notre écart de production est actuellement d'environ 9,5 p. 100 plus élevé qu'au début du cycle, de sorte que, même si notre taux de croissance économique était de 5 p. 100, il nous faudrait environ cinq ans, à ce rythme, pour revenir à notre point de départ.

Compte tenu de certains des grands indicateurs, comme ceux que je viens de mentionner, le PIB per capita ne reviendrait à son point de départ d'avant la récession qu'en 1995, c'est-à-dire après cinq années entières. En outre, si nous voulions que la reprise élimine les pertes accumulées, il faudrait attendre 1997 avant qu'elle ait compensé les pertes accumulées du PIB per capita.

Le cycle est donc très long. Le point fort..

**Le président:** Permettez-moi de vous interrompre un instant. Je veux insister sur ce point. Dans vos explications, vous avez fait ressortir un facteur important. L'écart de production dont vous parlez m'intéresse. Nous savons ce qu'est la production, et nous pouvons la mesurer dans le contexte du PIB. Où avez-vous pris cet écart, cette différence entre la croissance effective et la croissance potentielle? Pourquoi dites-vous que la croissance potentielle est plus élevée que la croissance actuelle?



[Text]

**Mr. Vasic:** The economy's potential to supply goods and services is a function of the size of its labour force, the growth of its labour force, the size of its capital stock and the growth in its capital stock, which is obviously a function of investment and so on. Obviously there are measurement problems in trying to determine Canada's potential level of economic activity, but I think it's safe to say that if we add up those factors the way economists tend to do—the long-term growth in our labour force plus the growth in our capital stock—we end up with a number that's about 3%. This includes some expectation on what total factor productivity growth will be, but I think most economists would be in the 2.5% to 3.5% camp.

**Mr. Blenkarn:** That's our potential growth.

**Mr. Vasic:** Yes, long-term potential growth. So now you look at what we actually grew by, and anytime you grow by less than potential, you're opening an output gap. That means there's slack in labour and product markets, and that level of slack is what exerts pressure on prices and wages—

**Mr. Blenkarn:** What you're saying is that we could have grown by 3%, but we grew by less than 1%. Indeed, on a per capita basis we didn't grow at all for 1991. So we have now a 9% gap.

**Mr. Vasic:** That's right.

**The Chairman:** I'd like to bring that down to a practical level. From a political point of view, the thing most people focus on is not these numbers but the unemployment question. If we have a large number of fishermen on the east coast who don't have any fish to catch, and we have a large number of farmers in western Canada who may or may not be in the farming business anymore—they might be bankrupt or sidelined for one reason or another—and we have a huge number of people in southern Ontario who were in manufacturing, whether in the auto industry or somewhere else, all those people currently not contributing to the economic potential of the country, is that what makes up the output gap?

It seems to me that if there's no real prospect for those people to become re-employed in the way they were in the past, in other words, if the only way they're going to get re-employed is in some different form, then this productivity gap is something more than just cyclical. Perhaps there is no gap. Perhaps our rate of productivity or productivity growth potential is less than it once was.

• 1000

**Mr. Vasic:** First of all, the productivity gap is the structural part of the discussion. Those workers remain as part of our potential. One way we can rectify that gap is if these are low-skilled, highly paid jobs that are no longer

[Translation]

**M. Vasic:** Le potentiel de production des biens et services est fonction de l'importance de la population active, du taux de croissance de la population active, de l'importance du capital social et du taux de croissance de ce capital, qui dépend manifestement de l'investissement, et ainsi de suite. Il est manifestement difficile de déterminer le niveau potentiel d'activité économique du Canada, mais je ne crois pas me tromper en disant que, si nous combinons ces facteurs comme les économistes tendent à le faire, en ajoutant le taux de croissance à long terme de notre population active à celui de notre capital social, nous aboutirons à une somme d'environ 3 p. 100. Ce résultat est fondé dans une certaine mesure sur une prévision du taux d'augmentation de la productivité compte tenu de tous les facteurs, mais je pense que la plupart des économistes parleraient de 2,5 p. 100 à 3,5 p. 100.

**M. Blenkarn:** C'est notre taux de croissance potentiel.

**M. Vasic:** Oui, à long terme. Autrement dit, dès que notre taux de croissance effectif est inférieur à notre taux de croissance potentiel, nous nous retrouvons avec un écart de production. Le marché de la main d'œuvre et celui des biens et services ne fonctionnent donc pas à plein rendement, ce qui exerce une pression sur les prix et les salaires. . .

**M. Blenkarn:** Vous nous dites que nous aurions pu avoir un taux de croissance de 3 p. 100, mais qu'en réalité, il a été inférieur à 1 p. 100. En fait, en 1991, notre taux de croissance per capita a été zéro. Nous avons donc maintenant un écart de 9 p. 100.

**M. Vasic:** C'est exact.

**Le président:** Je voudrais ramener cette discussion sur le plan pratique. Du point de vue politique, la plupart des gens ne se concentrent pas sur ces facteurs-là, mais bien sur le chômage. L'écart de production serait-il attribuable au fait que nous avons sur la côte est bien des pêcheurs qui n'ont pas de poissons à pêcher, qu'un grand nombre d'agriculteurs de l'Ouest risquent d'être forcés de se retirer de l'agriculture parce qu'ils ont fait faillite, ou qu'ils ont été mis au rancart pour une raison ou pour une autre, qu'une foule de gens du sud de l'Ontario travaillaient dans le secteur manufacturier, que ce soit dans l'industrie de l'automobile ou ailleurs, et que tous ces gens ne contribuent pas actuellement au potentiel économique du pays?

Il me semble que, si ces gens n'ont pas de réelles possibilités de recommencer à travailler comme dans le passé, autrement dit si le seul travail qu'ils pourront trouver sera différent, l'écart de production dont vous parlez est plus qu'un simple phénomène cyclique. Peut-être n'y a-t-il pas d'écart. Peut-être notre taux de productivité ou notre potentiel de croissance à cet égard est-il moins élevé qu'il ne l'était.

**M. Vasic:** Premièrement, je tiens à dire que l'écart de production est un aspect structurel de la discussion. Ces travailleurs-là continuent à faire partie de notre potentiel. L'une des façons de combler l'écart serait que ceux qui

## [Texte]

competitive in the global marketplace, and they now take on lower-paying jobs. That means we have stepped down in terms of our long-term standard of living. They remain part of that potential, and the measures of these gaps try to illustrate how much room there is.

On the unemployment rate, I'd like to point out that this number does not talk about the huge numbers of people who have left the labour force. There is a notion that the unemployment rate was higher in the last cycle than it was in this cycle. The major reason is that in this cycle, more than twice as many people have left the labour force. If you look at the labour force participation rate, which basically describes what percentage of the working age population is looking for work, and compare it to what it was when the recession started, you'd add about 2% to the unemployment rate. So you have an overhang of about 13.5% in the labour market right now, which is a very large number, much larger than I think is generally appreciated.

But you were asking the question in the sense of whether or not we are going to accept this lower standard of living. If we are, then we're just going to go from here and we're not going to see any productivity gains that are beyond the norm. What I'm suggesting is that Canadian business and most other organizations are trying to get back their competitiveness, to win back what they had. As a result of that, they are showing unusually large productivity gains for this stage of the cycle. In order to achieve that they've had to make cutbacks in employment—since their sales are going nowhere—and as the recovery proceeds, for a given level of growth we will have less employment growth than we otherwise would have had. This is because of that gap... if we hope to come back to where we were vis-à-vis the U.S. before the gap opened up.

**The Chairman:** Given the very real factors that I've described, what is our ability to close that gap, to come back to where we were?

**Mr. Vasic:** That's contingent on our Canadian abilities. Our productivity level is a function of our abilities and how we respond to this challenge. I believe this will occur. There's nothing indigenous to the system—if this is what you're driving at—that will force it to come back to U.S. levels or any other predetermined standard, but our view is that with technology transfer and the globalization of so many industries, the forces will draw it that way and Canadians will respond. That's how the long-term part of our outlook starts to unfold.

**Mr. Blenkarn:** As a practical matter, what you've done in your table is to forecast a steady, continuing reduction in real income for people right through to 1995. There is really no improvement.

**Mr. Vasic:** No, there is modest improvement. Anytime—

## [Traduction]

occupaient des emplois bien payés mais qui ne nécessitent pas de grandes aptitudes et qui ne sont plus compétitifs sur le marché mondial, prennent des emplois moins bien payés. Cela signifierait une réduction à long terme de notre niveau de vie. Les travailleurs en question continueraient à faire partie de notre potentiel, et la mesure de l'écart a pour objet de tenter de montrer la marge dont nous disposons.

En ce qui concerne le taux de chômage, j'aimerais souligner que les taux publiés ne tiennent pas compte du très grand nombre de personnes qui se sont retirées de la population active. On a l'impression que le taux de chômage était plus élevé lors du cycle précédent. Or la principale raison de cette différence, c'est que, au cours du cycle actuel, le nombre de personnes qui se sont retirées de la population active est plus de deux fois plus élevé que lors du cycle précédent. Si nous tenions compte du taux de participation de la population active, qui correspond essentiellement au pourcentage de la population d'âge actif qui cherche du travail, en le comparant à ce qu'il était au moment où la récession a commencé, nous ajouterions environ 2 p. 100 au taux de chômage. Le marché de la main-d'œuvre a donc une surcapacité d'environ 13,5 p. 100, ce qui est énorme. C'est bien plus que les gens ne s'en rendent compte, dans l'ensemble.

Votre question revenait à demander si nous allions accepter cette baisse de niveau de vie. Si nous l'acceptons, nous allons continuer dans le même sens, et il n'y aura pas de gains de productivité supérieurs à la norme. À mon avis, les entreprises canadiennes et la plupart des autres organisations du pays s'efforcent de redevenir concurrentielles et de reprendre le terrain perdu. C'est ce qui explique les gains de productivité exceptionnels à cette étape du cycle. Pour y arriver, nos entreprises ont dû faire des compressions d'effectifs—puisque leurs ventes ne progressent pas—donc, à mesure que la reprise prend corps, il y aura moins d'emplois créés pour un niveau de croissance donné que ce n'aurait été le cas autrement. C'est à cause de l'écart... il le faut si nous voulons nous retrouver au point où nous en étions vis-à-vis des États-unis avant que l'écart ne se creuse.

**Le président:** Compte tenu des facteurs très réels que j'ai décrits, quelles sont nos possibilités de combler l'écart et de revenir au point de départ?

**M. Vasic:** Cela dépendra des aptitudes canadiennes. Notre niveau de productivité est fonction de nos aptitudes et de notre façon de relever ce défi. Je pense que nous y arriverons. Le système n'a aucune caractéristique «inhérente»—si c'est ce que vous voulez dire—qui le forcera à revenir aux niveaux des États-unis, ou à ceux d'une autre norme prédéterminée quelconque, mais je pense que les forces du marché le feront évoluer en ce sens, grâce aux transferts de technologie et à la mondialisation de tant de secteurs d'activité, et que les Canadiens réagiront en conséquence. C'est ainsi que nos prévisions à long terme se dessinent.

**M. Blenkarn:** En pratique, votre tableau indique une tendance constante à la réduction du revenu réel des particuliers jusqu'en 1995. Il n'y a vraiment pas d'amélioration.

**M. Vasic:** Non, il y a une modeste amélioration. Chaque fois...



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Yes, but so modest you can't... your unemployment rate is likely to remain at 11.5% right through, and your employment rate is 12.3 million all the way through. You get to 12.92 million by 1995, but you really have no improvement. Your federal government deficit goes from \$30 billion to \$21 billion. It's a pretty sad picture.

**Mr. Vasic:** It's a glacial recovery.

**Mr. Blenkarn:** Yes, that's well put.

**Mr. Vasic:** As I mentioned, the reason our unemployment rate is one area where we are different from most forecasters... it comes down much more slowly because of this huge number of people who have left. People always leave the labour force in a recession, but it's been an unusually large number this time. As job opportunities start to return, there's potential for those people to come back into the labour force. Eventually, over a period of years, they will. It'll take a couple of years of job growth just to absorb those folks.

• 1005

**Mr. Blenkarn:** It would be a hell of a job for us to absorb 13.5% of the labour force.

**Mr. Vasic:** We don't think we'll ever get to zero.

**Mr. Blenkarn:** I realize that but to get to 7% or 8% you'd have to have a hell of an increase in employment.

**Mr. Vasic:** So given all of that, how much can the economy really grow? The number we come up with for the recovery of 1994-95 is 4% to 4.5%, which is about 3% in GDP per head. Still, you need to continue that for several years to get people feeling that they are back to where they were when this whole thing started, if they can remember where that was.

What we're saying is that is about all you can expect, because underneath that process we have to start closing that productivity gap. We believe Canada's businesses will attempt to close that productivity gap. The cyclical elements of the recovery are not well advanced. We're only in the beginning stages of starting to see the cyclical rebound, whereas you could argue that coming out of the 1982 recession, consumers were making a lot more progress in reducing debt load and debt service costs, the business picture was in better financial shape, and the fiscal policy situation, while worrisome, was not as disastrous as it is now.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Oui, mais si modeste que vous ne pouvez... votre taux de chômage va vraisemblablement se maintenir à 11,5 p. 100 pendant toute la période, et votre nombre d'emplois reste à 12,3 millions pendant ce temps. Il arrive à 12,92 millions en 1995, mais il n'y a pas vraiment d'amélioration. Vous prévoyez que le déficit du gouvernement fédéral sera ramené de 30 milliards de dollars à 21 milliards de dollars. C'est un tableau bien sombre.

**M. Vasic:** C'est une reprise glaciale.

**M. Blenkarn:** Oui, c'est bien dit.

**M. Vasic:** Comme je le disais, la raison pour laquelle notre taux de chômage est l'un des facteurs pour lesquels nos résultats sont différents de ceux de la plupart des conjoncturistes, c'est qu'il baisse beaucoup plus lentement en raison du nombre énorme de gens qui se sont retirés de la population active. Les gens se retirent toujours de la population active en période de récession, mais ils ont été particulièrement nombreux à le faire cette fois-ci. À mesure que les possibilités d'emplois reviennent, ces gens peuvent réintégrer la population active. Il le feront à la longue, sur une période de quelques années. Il faudra deux années de création d'emploi simplement pour absorber ces gens-là.

**M. Blenkarn:** Nous aurions toutes les peines du monde à absorber 13,5 p. 100 de la population active.

**M. Vasic:** Je ne pense pas que nous arrivions jamais à zéro.

**M. Blenkarn:** Je le sais bien, mais pour ramener le taux de chômage à 7 p. 100 ou 8 p. 100, il faudrait créer une multitude d'emplois.

**M. Vasic:** Eh bien, compte tenu de ces facteurs, quel peut vraiment être le taux de croissance de l'économie? Pour la reprise de 1994-1995, il serait de 4 p. 100 à 4,5 p. 100, ce qui correspond à une augmentation d'environ 3 p. 100 du PIB par capita. Il faudra maintenir ce taux de croissance pendant plusieurs années pour que les gens aient l'impression d'être revenus au même point qu'avant la récession, s'ils peuvent se le rappeler.

Selon nous, c'est à peu près tout ce à quoi nous pouvons nous attendre, parce que, entre temps, nous allons devoir commencer à combler l'écart de production. Nous sommes convaincus que les entreprises canadiennes vont s'efforcer de combler cet écart. Les éléments cycliques de la reprise ne sont pas très avancés. Nous commençons à peine à constater les effets du rebondissement cyclique, alors qu'au sortir de la récession de 1982, on pourrait dire que les consommateurs avaient réduit bien davantage leur endettement et le coût du service de leurs dettes, que la santé financière des entreprises était bien meilleure et que la situation de la politique fiscale, bien qu'inquiétante, n'était pas aussi désastreuse qu'elle l'est aujourd'hui.

[Texte]

**The Chairman:** Why were consumers better able to reduce their debt load in the 1982 recession? Is part of the reason that they've been hit with a squeeze from the public sector? All the way through you've had municipal taxes, provincial taxes and federal taxes—up until the last year or so, at least. Has that squeezed out their ability to put their own financial houses in order?

**Mr. Vasic:** That has been a factor. Disposable income growth has been slower than personal income growth because the tax bite is increasing. That certainly has made it more difficult for consumers to start paying down debt and so on. I don't know how much of a difference that's made, but it has been a factor that's contributed negatively when in a time like this you would expect it to contribute positively.

**The Chairman:** I'm sorry we interrupted you. Please continue.

**Mr. Vasic:** The major uncertainty around all of this remains political. The political events in this country over the next 18 months or so are liable to further increase the uncertainty in financial markets. There's a federal election to be called and we have a Quebec election following that. There will be an Ontario election by 1995. In the midst of all that there is the issue of whether or not Governor Crow will be reinstated at the Bank of Canada, or more precisely, whether the policies adopted by the Bank of Canada will continue past February 1994. All these add up to downside risks.

We may be wrong and things will be better than we say—perhaps half a point better on growth than we're predicting—but the downside risk remains much larger. At any moment and without notice we could go through what we went through in September, October and November of last year—we're just now working our way through those interest rate spikes—which could stall the whole recovery process. In our view, those events, by two or three months at least, stalled the recovery that was starting to show through in the August-September information.

So the risk remains very much on the downside. If there is an alternative forecast that has the highest likelihood, it would be more of the same, that we simply get no good luck after all of this. To have gone through what we did, clearly a number of factors that went against us didn't need to. At an early stage of the recovery you would hope for some positive breaks, but we may not get them. There's nothing saying we should. The Bank of Canada will defend the dollar because more than anything it fears a run on the dollar—not necessarily a lower level of the dollar—and interest rate—

[Traduction]

**Le président:** Pourquoi les consommateurs ont-ils mieux réussi à réduire leur endettement après la récession de 1982? Les difficultés actuelles sont-elles partiellement imputables aux pressions du secteur public? Pendant toute la période que nous venons de vivre, les taxes municipales, provinciales et fédérales ont augmenté, au moins jusqu'à il y a à peu près un an. Ce fardeau fiscal les a-t-il empêchés de mettre de l'ordre dans leurs finances personnelles?

**M. Vasic:** C'est l'un des facteurs. L'augmentation du revenu disponible a été plus lente que celle du revenu des particuliers parce que le fardeau fiscal augmente. Cela a certainement ajouté à la difficulté qu'avaient les consommateurs à commencer à payer leurs dettes, et ainsi de suite. Je ne sais pas quelle en a été l'influence, mais c'est un facteur qui a eu des effets négatifs, à un moment où l'on s'attendrait à ce qu'il ait au contraire des effets favorables.

**Le président:** Je regrette que nous vous ayons interrompu. Veuillez continuer.

**M. Vasic:** La principale incertitude dans ce contexte demeure de nature politique. Les événements politiques qui se dérouleront dans ce pays au cours des 18 prochains mois sont susceptibles d'accroître encore l'incertitude des marchés financiers. Il y aura d'abord des élections fédérales, qui seront suivies d'élections au Québec. Il y aura ensuite des élections en Ontario, d'ici à 1995. En outre, nous ne savons pas si le gouverneur John Crow sera maintenu en fonctions à la Banque du Canada où, plus précisément, si les politiques de la Banque du Canada seront poursuivies après février 1994. Tout cela ajoute aux risques de la phase descendante.

Nous pouvons nous tromper, et il se peut que les choses se passent mieux que nous ne le prédisons—le taux de croissance pourrait être plus élevé d'un demi point—mais les risques de la phase descendante restent quand même bien plus grands. Nous pourrions nous retrouver, sans préavis, aux prises avec les mêmes difficultés que celles que nous avons vécues en septembre, octobre et novembre derniers et qui pourraient faire avorter toute la reprise. Nous sortons à peine des embûches qu'ont causées les flambées des taux d'intérêt de ces trois mois-là. À mon avis, elles ont bloqué la reprise qui commençait à se manifester dans les résultats d'août et de septembre.

Il y a donc encore de grands risques dans la phase descendante. S'il y a une prévision susceptible d'être plus vraisemblable que les nôtres, ce serait que les choses ne vont pas changer et que nous n'aurons tout simplement pas de chance après toutes ces épreuves. Si nous avons subi tout cela, il faut manifestement que plusieurs facteurs aient joué contre nous par malchance. Au début d'une reprise, on pourrait espérer avoir un peu de chance, mais nous n'en aurons peut-être pas. Rien ne nous dit que nous en aurons. La Banque du Canada va défendre le dollar, parce qu'elle craint par-dessus tout une dévaluation du dollar—par nécessairement une baisse du taux de change—et les taux d'investissement. . .



[Text]

[Translation]

• 1010

**Mr. Blenkarn:** The problem is that he has to finance the debt. You are trying to finance a hell of a pile of debt—all the provincial debt, plus the federal debt. How do you do it? With \$60 billion worth of borrowing.

**Mr. Vasic:** And as you saw from this morning's paper, that's becoming a more worrisome issue. As I was mentioning to some of the members, the reason is that through the 1980s our debt growth was very high, and in the last couple of years provincial debt growth has exploded. In the last two or three years our current account deficit has soared. It is now around \$30 billion, and our net international indebtedness is approximately \$300 billion. So it's growing at roughly 10% a year.

One of the major indicators foreign investors look at is our current account deficit as a share of GDP, which is now about 4%, which is about what it was in the U.S. in the mid-1980s. Furthermore, our net international indebtedness as a share of GDP is now starting to rise significantly after having been fairly stable for an extended period of time. At this point this is sounding some modest alarm bells in the international investor community, and people are saying we see that situation, but do we see that turning around? Do we see the current deficit improving dramatically? In order to stabilize the net international indebtedness to GDP ratio, our debt growth can only be 5% or so, because that is about all the economy is growing in nominal terms. That would be about a \$15 billion current account deficit, and that's not coming in the very near future.

Furthermore, will there be any help from the fiscal side? Will the provincial and federal government deficits recede quickly at any time? Again, not in the foreseeable future. So they are left with a situation that is gradually going out of control, with no solutions on the horizon. The major thing this is doing is preventing some of the good things that are happening in Canada from becoming benefits. For example, the yield on our long-term Government of Canada bonds is still more than 8.5%, which is almost 7% adjusted for inflation. Given that the U.S. inflation rate remains stuck around 3%, one might ask why Canadian yields aren't lower. I think this is one of the major factors—

**Mr. Blenkarn:** The risk factor.

**Mr. Vasic:** —holding it down. Our current account and net international indebtedness situation are adding to the risk of holding Canadian assets. If you throw in the political factors I've been talking about, it makes the situation very risky. In the long run, if our inflation rate stays lower than it is in the U.S.—we believe this will be reflected in the lower Canadian bond yields, but there is nothing to say that it should happen now or any time soon.

**M. Blenkarn:** Le problème, c'est qu'il doit financer la dette. Vous essayez de financer une énorme dette, celles de toutes les provinces, plus la dette fédérale. Comment faire? En empruntant 60 milliards de dollars.

**M. Vasic:** Comme vous l'avez vu dans le journal de ce matin, c'est de plus en plus inquiétant. J'ai expliqué à certains membres que c'est parce que, pendant les années quatre-vingt, le taux de croissance de notre dette a été très élevé et que, ces deux dernières années, le taux de croissance de la dette provinciale a explosé. Depuis deux ou trois ans, notre déficit courant a monté en flèche. Il se situe maintenant autour de 30 milliards de dollars, et notre dette internationale nette s'élève à environ 300 milliards de dollars. Son taux de croissance est d'environ 10 p. 100 par année.

L'un des principaux indicateurs que les investisseurs étrangers étudient, c'est notre déficit courant exprimé en tant que pourcentage du PIB. Il se situe actuellement autour de 4 p. 100, c'est-à-dire au niveau de celui des États-Unis au milieu des années quatre-vingt. De plus, notre dette internationale nette, exprimée en pourcentage du PIB, commence à augmenter nettement après être restée relativement stable pendant longtemps. C'est un avertissement pour les investisseurs internationaux, qui constatent la situation, en se demandant si nous allons renverser la vapeur. Ils se demandent si notre déficit baisse radicalement. Pour stabiliser le ratio de notre dette internationale nette au PIB, nous devons limiter la croissance de notre dette à quelque 5 p. 100, c'est-à-dire au taux de croissance théorique de notre économie. Cela correspondrait à un déficit courant d'environ 15 milliards de dollars, et nous n'y arriverons pas dans un avenir très rapproché.

Par ailleurs, les mesures fiscales contribueront-elles à améliorer la situation? Les déficits des provinces et du gouvernement fédéral baisseront-ils rapidement? Pas dans un avenir prévisible. Autrement dit, les investisseurs étrangers sont aux prises avec une situation qui échappe graduellement à tout contrôle, et ne voient pas de solution se dessiner. Le principal inconvénient que cela entraîne, c'est d'empêcher le Canada de transformer certains de ces atouts en avantages. Par exemple, le rendement des obligations d'épargne à long terme du gouvernement du Canada est encore de plus de 8,5 p. 100, c'est-à-dire de près de 7 p. 100, avec l'ajustement pour l'inflation. Etant donné qu'aux États-Unis, le taux d'inflation continue à graviter autour de 3 p. 100, nous pourrions nous demander pourquoi les rendements canadiens ne sont pas plus bas. Je pense que c'est l'un des principaux facteurs. . .

**M. Blenkarn:** Le facteur risque.

**M. Vasic:** . . .qui le fait rester si bas. Notre déficit courant et notre dette internationale nette ajoutent aux risques d'investir dans des valeurs ou des entreprises canadiennes. Avec les facteurs politiques dont j'ai parlé, la situation devient très risquée. A long terme, si notre taux d'inflation reste inférieur à celui des États-Unis, nous croyons qu'il influera sur le rendement inférieur des obligations d'épargne canadiennes, mais rien ne nous permet de dire que cet effet se fera sentir dès maintenant ou bientôt.

[Texte]

In fact, all we have going for us is the lower inflation rate. We have a full year of it under our belt and the certainty that in the next year or two Canadian inflation will remain significantly below U.S. inflation. International investors are applauding Mr. Crow—they will let him speak to the Bundesbank and lecture them on monetary policy—but they feel a lot of it is due to the recession.

The real proof in the pudding will occur when our recovery gets going, in terms of whether or not we can keep our inflation rate low and below that of the U.S. Again, it will be 1995-96 before they get that kind of confirmation. That would be a major benefit. Presumably a major benefit of our lower inflation policy would be to reduce real long-term bond yields, which would facilitate capital spending and increase our long-term potential to grow.

So we see the risks clearly centred on the downside. I think the medium term is open to more uncertainty than the near term. I don't know if you are hearing that from the forecasters you are speaking to, but I suspect that the outlooks you are hearing for this year and next are more or less singing a similar tune.

Where we go in the second half of the 1990s I think is the issue we should all be focused on, and that will depend a lot on the types of policies we adopt with respect to trade. Will there be a change of government that affects the GST? What will be the commitment to reducing the deficit? What will be the commitment to maintaining lower inflation?

• 1015

All of these major policy initiatives—and they've had their side effects, especially through the late 1980s—without doubt have made what would normally have been a tough cyclical recession, much worse. Presumably these policy initiatives are there for long-term gain, so foreign investors will be asking themselves to what extent any change in the political landscape of Canada will compromise the potential for Canada to realize some of the long-term gains. I think that will be the key to determining whether the second half of the 1990s in Canada sees ongoing, sluggish growth, or a revitalization of the economy to where we can see some strong growth in jobs for a period of time.

I'll just stop there and take some questions for the remainder of my time.

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** It was an interesting presentation. I was about to apologize for having to leave early. I'm on House duties and I'm trying to be two places at the same time, but I didn't want to miss your presentation. Lloyd Atkinson was before our committee the other evening, and he too commented with regard to inflation and what might happen. You alluded to the fact that we have inflation under control, but that the recession probably had more to do with it than anything else. As the economy starts to heat up, you said, it could become a problem. Could you go into a little more detail there?

[Traduction]

En fait, notre seul atout, c'est notre taux d'inflation très bas. Il s'est maintenu à ce niveau depuis une année entière, et nous sommes sûrs qu'il restera nettement en-deçà de celui des États-Unis pour un ou deux ans. Les investisseurs internationaux applaudissent Mr. Crow—they vont le laisser donner une conférence sur la politique monétaire à la Bundesbank—mais ils estiment que cela tient pour beaucoup à la récession.

C'est quand la reprise démarrera que nous verrons vraiment si nous arrivons à maintenir un taux d'inflation bas, moins élevé que celui des États-Unis. Il faudra attendre 1995-1996 avant d'obtenir ce genre de confirmation. Cela pourrait être très avantageux. L'un des grands avantages de notre politique anti-inflationniste pourrait être la réduction des rendements réels des obligations à long terme, ce qui stimulerait les dépenses en capital et augmenterait notre potentiel de croissance à long terme.

Bref, selon moi, les risques sont clairement concentrés dans la phase descendante. Je pense qu'il y aura plus d'incertitudes à moyen terme qu'à court terme. Je ne sais pas si c'est ce que vous ont dit les conjoncturistes à qui vous avez parlé, mais j'ai l'impression que les prévisions qu'on vous a faites pour cette année et pour l'année prochaine se ressemblent toutes.

Selon moi, nous devrions tous nous concentrer sur ce qui se passera pendant la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix et qui dépendra largement du genre de politiques commerciales que nous adopterons. Aurons-nous un changement d'administration qui influera sur la TPS? À quel point le gouvernement sera-t-il déterminé à réduire le déficit? À quel point sera-t-il anti-inflationniste?

Toutes ces grandes initiatives politiques—et elles ont eu leurs retombées, particulièrement à la fin des années quatre-vingt—ont de toute évidence nettement aggravé ce qui aurait normalement été une récession cyclique difficile. Comme nous pouvons supposer qu'elles ont été prises parce qu'elles étaient avantageuses à long terme, les investisseurs étrangers se demanderont dans quelle mesure un changement quelconque de l'environnement politique canadien réduira les possibilités du Canada d'obtenir certains des avantages désirés à long terme. Je pense que ce sera le facteur clé qui fera de la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix une période de croissance continue mais lente de l'économie canadienne, ou une période de revitalisation au point où nous pourrions voir se créer de nombreux emplois pendant un certain temps.

Je m'en tiendrai là et je consacrerai le reste du temps qui m'est imparti à répondre à vos questions.

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** C'était un exposé intéressant. Je me préparais à faire des excuses parce que je devais partir. Je dois aller à la Chambre et j'essayais d'être à deux endroits en même temps parce que je ne voulais pas rater votre exposé. Lloyd Atkinson a comparu devant notre comité l'autre fois et il nous a lui aussi fait part de ses idées sur l'inflation et sur ce qui pourrait arriver. Vous avez fait allusion au fait que nous avons contrôlé l'inflation, mais que la récession y a probablement plus contribué que n'importe quoi d'autre. Selon vous, quand la relance commencera à s'accélérer, l'inflation pourrait devenir un problème. Pourriez-vous nous donner un peu plus d'explications?



[Text]

**Mr. Vasic:** We don't believe that it will become a problem again. We believe that the weight of the recession has helped our inflation improvement, but we don't see inflation snapping back to 3%, 4% or 5% once the recovery gets going. Again, it's partly the cycle. Because of this large output gap that will be very slow to close, pressures on prices don't tend to materialize until the mid to late stages of an economic cycle, when that gap is very small and some bottlenecks are starting to appear. But we're a long way from that.

Our assumption is that bank policy will be oriented such that inflation will remain...2% will be a good planning number for inflation for the foreseeable future. Even now we have real short-term interest rates of 4.5%. Normally at the bottom of the cycle you have a zero or even negative real short-term interest rate, and we think that if there are any signs that inflation might be rekindled, interest rates will move much more quickly than they have in the past.

Historically, central banks have left it for too long and then have had to overcorrect at the end of a cycle. Assuming current policies are maintained past February 1994, I think you'll see short-term rates reflect that very quickly. The fact that we already have this buffer of a 4.5% real rate means that we could see nominal short-term rates little changed for an extended period of time. We still have high short-term real interest rates, and that will help keep down the pressure on inflation.

I think one question you will hear more in the U.S. is to what extent the U.S. Federal Reserve is going to pursue lower inflation. One of the great disappointments in this whole cycle is the fact that U.S. inflation now bottoms at 3%. That is not a very acceptable result internationally, so will they too try to move down to 2% or perhaps lower? They tend to be less hawkish on this than we are, but there is some discussion now about the U.S. central bank trying to move inflation down to 2%. It is not the majority view, but it's something that is gaining some weight.

**The Chairman:** You talked about pressure on prices in terms of inflation. What about labour? I am referring to wages in the unionized sector. I don't think there will be much inclination or room for wage improvements in the non-unionized sector, but what about the pressure from the unionized sector to try to regain what they feel they have lost over the past few years?

[Translation]

**M. Vasic:** Nous ne croyons pas que l'inflation redeviendra un problème. Selon nous, le poids de la récession a contribué à faire baisser le taux d'inflation, mais nous ne pensons pas que l'inflation reviendra à des niveaux de 3 p. 100, 4 p. 100 ou 5 p. 100 une fois que la reprise sera bien lancée. Ce phénomène-là est lui aussi partiellement lié au cycle. Nous avons un grand écart de production et il nous faudra beaucoup de temps pour le combler, de sorte que les pressions sur les prix ne se concrétiseront probablement pas avant le milieu, voir les dernières phases du cycle économique, quand l'écart sera très petit et que certains goulots d'étranglement commenceront à se manifester. Nous en sommes encore bien loin.

Nous sommes partis de l'hypothèse que la politique de la Banque sera telle que l'inflation restera à environ 2 p. 100, ce qui serait un bon objectif pour l'avenir prévisible. Encore aujourd'hui, nous avons des taux d'intérêt réels à court terme de 4,5 p. 100. Normalement, dans la phase inférieure du cycle, les taux d'intérêt réel à court terme sont nuls, voire négatifs, et nous croyons que, si l'inflation semblait en passe d'être réactivée, les taux d'intérêts changeraient beaucoup plus vite qu'ils ne l'ont fait dans le passé.

Les banques centrales traditionnellement maintiennent les taux d'intérêts au même niveau trop longtemps, de sorte qu'elles doivent surcompenser à la fin d'un cycle. Si nous postulons que les politiques actuelles seront maintenues après février 1994, je pense que vous verrez les taux d'intérêts à court terme s'ajuster très rapidement à la réalité. Le fait que nous avons déjà ce tampon d'un taux réel de 4,5 p. 100 signifie que les taux théoriques à court terme pourraient rester virtuellement inchangés pendant longtemps. Nous avons encore des taux d'intérêt réels à court terme élevés, ce qui contribuera à maintenir la pression anti-inflationniste.

Aux États-Unis, je pense qu'on entendra plus souvent demander dans quelle mesure la Réserve fédérale américaine va favoriser une politique anti-inflationniste. Une des grandes déceptions de tout le cycle que nous avons vécu, c'est que le taux d'inflation des États-Unis a atteint un plancher de 3 p. 100. Ce n'est pas un résultat très acceptable sur le plan international, on peut donc se demander si les Américains vont eux aussi tenter de descendre à 2 p. 100, voire plus bas. Les Américains prennent cela moins à cœur que nous, mais certains envisagent actuellement la possibilité, pour la Banque centrale des États-Unis, d'essayer d'abaisser le taux d'inflation à 2 p. 100. Ce n'est pas l'opinion de la majorité, mais c'est un argument qui gagne du poids,

**Le président:** Vous avez parlé de la pression sur les prix dans le contexte de l'inflation. Que pensez-vous des syndicats? Je veux parler des salaires des travailleurs syndiqués. Je ne pense pas que les augmentations de salaires paraissent attrayantes ou même réalisables dans le secteur non syndiqué, mais que pensez-vous des pressions que les travailleurs syndiqués pourraient exercer pour tenter de regagner le terrain qu'ils croient avoir perdu ces dernières années?

[Texte]

[Traduction]

• 1020

**Mr. Vasic:** We believe their success will be limited. Right now Canadian wage gains are still noticeably above inflation, mostly because inflation has been lower than expected. But wage gains are still too high given the inflation rate, and we believe that once it is better recognized that 2% is the number to stay at, those wage gains will not come about.

As well, the fact that the unemployment rate is more like 13.5% will minimize the ability of unions to push through higher wage increases. Finally, firms have the option of using fewer people. To the extent that unions are able to get a higher wage settlement, that's why you have to remember that the total cost base is what matters, and it's how many employees that's going to cover. Organizations are being very aggressive about... wage gains in excess of productivity gains are leading to further reductions in the labour force.

**The Chairman:** Does that mean we might anticipate a lot of labour disruption in areas like schools, hospitals and teachers—people who are in quasi-public sector roles where there is more strength in labour? I think they are in a better bargaining position than a private sector union in the steel industry, for example.

**Mr. Vasic:** A lot of that depends on the public's tolerance for it. It might be a bit soon to expect that right now. You have to remember that in the 1980s, the catch-up never really occurred. You heard a lot about this in 1983-84 as we got out of the last cycle. The catch-up, if there was any at all, was only in the last couple of years, 1988-89, because we also had to work down a double digit unemployment rate in that cycle.

It takes longer than you might think. It's hard to say in areas like this, but I think the public's tolerance for it would be very limited at this stage. That might be something that creeps up in 1996 or so, but I think it would be far too soon to expect that—

**Mr. Blenkarn:** How long do you think we can continue to increase our foreign debt? You have us with a current account deficit of close to \$30 billion a year right through to 1995. Can we continue to do that? Will the foreign markets continue to take our debt? Will foreigners continue to invest in a stagnant economy?

**Mr. Vasic:** Nobody knows the answer to that question. It depends on what—

**Mr. Blenkarn:** We can offer higher interest rates, I presume, but if we continue to do that it stalls the economy even more. Is it possible to continue to pay it or are we likely, in your view, to reach the point where we can't borrow any more?

**Mr. Vasic:** Canada's advantage is that we're a small nation in a large world, so our overall capital requirements are not that big. If the U.S. had a similar kind of problem, there would be a major problem with raising interest rates to

**M. Vasic:** Je pense qu'ils auront des succès limités. Pour le moment, les gains salariaux des travailleurs canadiens sont encore nettement supérieurs au taux d'inflation, surtout parce que celui-ci est plus faible que prévu. Néanmoins, ils sont encore trop élevés, comparativement au taux d'inflation, et nous estimons que, une fois qu'on aura mieux compris qu'il faut s'en tenir à 2 p. 100, on ne verra plus de telles augmentations de salaires.

En outre, le fait que le taux de chômage est de l'ordre de 13,5 p. 100 va réduire de beaucoup la capacité des syndicats d'obtenir de plus fortes augmentations de salaire. Enfin, les entreprises ont toujours le choix d'employer moins de monde. C'est pourquoi, dans la mesure où les syndicats arrivent à négocier de plus gros salaires, il faut se rappeler que c'est le coût total qui compte, et il est fonction du nombre d'employés. Les organisations sont très énergiques pour... Les augmentations de salaire qui dépassent les gains de productivité vont contribuer encore à diminuer la main-d'oeuvre active.

**Le président:** Cela signifie-t-il que nous devrions nous attendre à de nombreux conflits de travail dans des secteurs comme les écoles et les hôpitaux, des secteurs quasi publics où les syndicats sont plus puissants? Je pense qu'ils sont mieux placés pour négocier que les syndicats du secteur privé, dans la sidérurgie, par exemple.

**M. Vasic:** Cela dépend largement de la tolérance du public. Il est peut-être un peu tôt pour compter là-dessus actuellement. Rappelez-vous que, dans les années quatre-vingt, le rattrapage ne s'est jamais vraiment produit. Vous en avez beaucoup entendu parler en 1983-1984, quand nous sommes sortis du dernier cycle. Le rattrapage—s'il y en a eu un—ne s'est fait que dans les deux dernières années, en 1988 et 1989, parce que nous avons dû combattre un taux de chômage de plus de 10 p. 100 au cours de cycle-là.

C'est plus long qu'on ne le pense. Il est difficile d'être catégorique dans des domaines comme celui-là, mais je crois que la tolérance du public pour ces mesures de rattrapage serait très limitée à l'heure actuelle. Il pourrait y avoir des tentatives dans ce sens vers 1996, mais je pense qu'il serait beaucoup trop tôt pour s'attendre à ce que...

**M. Blenkarn:** À votre avis, pendant combien de temps pourrions-nous continuer à augmenter notre dette étrangère? Vous prévoyez que notre déficit courant s'élèvera à près de 30 milliards de dollars par année jusqu'en 1995. Pouvons-nous continuer à agir de la sorte? Les marchés étrangers vont-ils continuer à accepter notre dette? Les étrangers vont-ils continuer à investir dans une économie stagnante?

**M. Vasic:** Personne n'est en mesure de répondre à cette question. Tout dépend de...

**M. Blenkarn:** Nous pouvons offrir des taux d'intérêt plus élevés, j'imagine, mais si nous continuons à le faire, nous allons paralyser encore davantage notre économie. Pouvons-nous continuer à payer notre dette ou, risquons-nous, selon vous, de finir par ne plus pouvoir emprunter?

**M. Vasic:** Le Canada a l'avantage d'être un petit pays dans un grand monde, de sorte que nos besoins de capitaux ne sont pas très importants. Si les États-Unis avaient un problème analogue au nôtre, ils auraient de grandes



[Text]

attract capital. I don't think attracting capital will be the issue; it will be at what rate we can get it. Nobody really knows what foreigners' risk tolerance is for assets in a country like ours, given its financial situation. We are already the world's second largest debtor. Per capita, it's very high as well. The fact is, we're closing in on whatever that ceiling is.

**Mr. Blenkarn:** We're the largest per capita foreign debtor.

**Mr. Vasic:** I wasn't sure about Australia. In any case, we're up there.

**Mr. Thompson:** Whether first or second, there's no honour in it.

**Mr. Vasic:** So we're closing in on the ceiling, but nobody really knows what the ceiling is.

**Mr. Blenkarn:** Where do you borrow the money from? The Japanese are likely to be into a major recession, and their cycle is behind ours. So they're just starting to feel some of the pain that we've been feeling for three years. The Germans are still having difficulty financing their gobble of East Germany and so on.

• 1025

Where is the fresh cash to come from? What great pot of world savings is there that we can dip our greedy hands into to pay our bills?

**Mr. Vasic:** As I said, our needs are small when compared to the global market. In a sense, that's the thing we're relying on the most. Where it comes from exactly is hard to say. I mean, the Japanese have been retrenching and yet we have continued to find the money. I think in the last year or so it's been more in the U.S. and OECD that investors have been putting in their money. These things do tend to slosh around over the years. But our requirements are small relative to the global pool. The question will be how much of an interest rate toll it takes.

**Mr. Blenkarn:** I was told this morning that there are a number of banks and lenders who are not really all that keen on provincial debt securities. As you know, the provinces this year will run a borrowing requirement of nearly \$30 billion as well. Most of that is in fact borrowed foreign-wise. In other words, their share of the foreign exposure is much greater than the federal share.

Are we going to wind up with a situation where provinces like Ontario will not be able to place their debt?

**Mr. Vasic:** I think not. I do not think it will occur that they will not be able to place their debt.

At what price? That is another issue. I think that's the thing we really run the risk on.

**Mr. Blenkarn:** How much do you see that affecting our national rate structure, in other words the cost of the Government of Canada carrying its debt?

[Translation]

difficultés dans l'éventualité où ils décideraient d'augmenter leur taux d'intérêt pour attirer des capitaux. Je ne crois pas que le problème soit d'attirer des capitaux; ce sera plutôt savoir à quel taux nous pourrions les obtenir. Personne ne sait vraiment quels risques les étrangers sont prêts à tolérer pour investir dans les valeurs et les biens d'un pays comme le nôtre, compte tenu de sa situation financière. Nous sommes déjà le deuxième débiteur du monde, et notre dette per capita est aussi très élevée. Le fait est que nous approchons du plafond, quel qu'il soit.

**M. Blankarn:** Nous sommes les plus grands débiteurs étrangers per capita.

**M. Vasic:** Je n'étais pas sûr de la situation de l'Australie. De toute façon, nous sommes de gros débiteurs.

**M. Thompson:** Que nous soyons les premiers ou les deuxièmes, il n'y a pas de quoi être fiers.

**M. Vasic:** Nous nous approchons du plafond, mais personne ne sait vraiment où il se situe.

**M. Blenkarn:** Où allons-nous emprunter? Les Japonais risquent de se trouver aux prises avec une dure récession, et leur cycle suit le nôtre. Autrement dit, ils commencent maintenant à éprouver certaines des difficultés que nous avons subies pendant trois ans. Les Allemands ont encore du mal à financer l'absorption de l'Allemagne de l'Est, et ainsi de suite.

D'où viendra l'argent frais? où donc se trouve cette énorme réserve mondiale d'argent dans laquelle nous pourrions avidement plonger pour payer nos dettes?

**M. Vasic:** Comme je l'ai déjà dit, nos besoins sont peu élevés en comparaison du marché mondial. En un sens, c'est là-dessus que nous comptons le plus. Il est difficile de dire d'où cela vient. Après tout, il y a un repli des Japonais et pourtant, nous avons continué à trouver l'argent dont nous avons besoin. Je crois qu'au cours de l'année écoulée, c'est plutôt aux États-Unis et dans les pays de l'OCDE que les investisseurs ont placé leur argent. À long terme, il y a tendance à avoir des fluctuations dans ce domaine. Mais nos besoins sont réduits en comparaison du reste du monde. Ce qui est important, c'est de savoir que le taux d'intérêt sera nécessaire.

**M. Blenkarn:** On m'a dit ce matin qu'un certain nombre de banques et de prêteurs n'apprécient guère les titres d'emprunts provinciaux. Comme vous le savez, cette année, les provinces auront besoin d'emprunter près de 30 milliards de dollars également. En fait, une grande partie de cet argent est empruntée à l'étranger. Autrement dit, elles doivent beaucoup plus d'argent à l'étranger que le gouvernement fédéral.

Allons-nous nous retrouver dans une situation où des provinces telles que l'Ontario ne trouveront pas à emprunter?

**M. Vasic:** Je ne le pense pas. Je ne pense pas que les provinces ne parviendront pas à emprunter.

Mais à quel prix? C'est une tout autre affaire. C'est là, à mon avis, que le risque est grand.

**M. Blenkarn:** Selon vous, quel effet cela aura-t-il sur les taux nationaux; autrement dit, combien son endettement coûtera-t-il au gouvernement du Canada?

[Texte]

**Mr. Vasic:** Limited. I mean, they're not independent markets, but I think what you'd basically see is the spread of provincial bonds versus federal bonds widen. The whole structure would move up because there would be a realization that this is integrated as well. But you would see most of it on the provincial side.

But quantifying what these effects might be really depends a lot on what else is going on in the world, how bad are we compared to everybody else. But certainly the situation is deteriorating now in some of the fundamental ways that was not happening. Our net international indebtedness was not soaring as a share of GDP until the last couple of years, and that's why this is an issue that's coming more and more to the attention of foreign investors. Arresting of that course does not look imminent. What they're looking for is some reassurance that measures are being taken in terms of reducing the fiscal imbalances and so on to get the current account down and a more stable situation in terms of our net international investment position.

**The Chairman:** I'll ask you just one final question. To what degree does this debt problem and the international aspect of it endanger the growth track, or I'll call it non-growth tract, the economic track that you have put out here? Is it the shock out there that could set it all off for us?

**Mr. Vasic:** You have to view this as a ticking bomb. It may not go off, but it may. We don't know where that ceiling is where it might explode. If our debt balloon is going up towards some ceiling and explodes in our face, and we see a big run-up in interest rates and the IMF coming in here and instructing us on how to—

**Mr. Blenkarn:** Run the country.

**Mr. Vasic:** —restore our fiscal order, we don't know exactly when that will occur. All we know is we are increasingly flirting with that danger. All through the last 20 years economists don't know what is the appropriate level, for example, of government debt to GDP. It partly depends on what is consumer debt and business debt and a lot of other things. There's a whole range of factors, and you cannot come up with a number whereby once the net international indebtedness reaches  $x$  percent we are in trouble. It's not a black and white situation. We are in more and more trouble each year, but the manifestation would be stubbornly high rates, low gradings for our Canadian securities and ultimately impeding our own capital formation, and more and more of our income having to service the debt. You know what it is at the federal level.

A point I raised in our discussion this morning is that the Ontario track is very much ramping up. It may now only be 11¢ on the dollar in Ontario, but the debt growth there is 20% a year, or more in fact. Interest payments are going to reflect that. The more interest payments eat up of tax revenues, the less there is left over for spending on goods and services.

[Traduction]

**M. Vasic:** L'effet sera limité. Après tout, il ne s'agit pas de marchés indépendants, mais ce que l'on constatera, c'est l'augmentation de l'écart entre les obligations provinciales et les obligations fédérales. Il y aura un relèvement de l'ensemble du système parce qu'on se rendra compte que tout se tient. Mais c'est surtout à l'échelon provincial que ce sera sensible.

Quant à quantifier ces effets, cela dépend dans une large mesure de ce qui se passe ailleurs dans le monde et de la manière dont nous sommes perçus par rapport aux autres. Il demeure que la situation se détériore maintenant sur certains plans fondamentaux, ce qui n'était pas le cas auparavant. La part du PIB représentée par notre endettement international net ne connaît une croissance considérable que depuis deux ans, et c'est pourquoi c'est une question qui retient de plus en plus l'attention de l'investisseur étranger. Il est peu probable que cette tendance change de sitôt. Ce que veulent ces investisseurs, c'est qu'on leur assure qu'on prend actuellement des mesures pour réduire les déséquilibres fiscaux afin de diminuer l'endettement actuel et de stabiliser notre situation sur le plan des investissements internationaux nets.

**Le président:** Une dernière question. Dans quelle mesure ce problème d'endettement, avec tous ses éléments internationaux, compromet-il la croissance ou plutôt la non-croissance économique que vous nous avez présentée? Est-ce que cela pourrait déclencher une véritable explosion?

**M. Vasic:** Considérez cela comme une bombe à retardement. Elle n'explosera peut-être pas, mais on n'en sait rien. Nous ne savons pas à partir de quel niveau elle pourrait exploser. Si notre endettement continue à croître et finit par nous exploser au nez, il y aura une augmentation rapide et importante des taux d'intérêt et le FMI viendra nous dire comment. . .

**M. Blenkarn:** Diriger notre pays.

**M. Vasic:** . . .rétablir l'ordre sur le plan fiscal, mais nous ne savons pas exactement quand cela se produira. Tout ce que nous savons, c'est que c'est un danger que nous frôlons de plus en plus près. Au cours de ces 20 dernières années, les économistes n'ont pas pu déterminer ce qu'était le rapport approprié, par exemple, entre l'endettement du gouvernement et le PIB. Cela dépend en partie de la dette des consommateurs, de celle des entreprises privées, et de beaucoup d'autres choses. Il y a toute une gamme de facteurs et il est impossible de dire à partir de quel pourcentage d'endettement international net nous sommes en difficulté. Ce n'est pas une situation clairement tranchée. Chaque année, nous nous enfonçons un peu plus, mais cette situation se traduit par des taux d'intérêt qui demeurent obstinément élevés et des obligations canadiennes mal cotées. En fin de compte, cela compromet notre formation de capitaux, et une part de plus en plus importante de notre revenu doit être consacrée au service de la dette. Vous savez ce qu'il en est à l'échelon fédéral.

J'ai déjà fait remarquer, ce matin, au cours de nos discussions, qu'en Ontario, cette évolution s'accélérerait. Nous n'en sommes encore peut-être qu'à 11c. par dollar en Ontario, mais la dette augmente de 20 p. 100 par an, ou plus, en fait. Le remboursement des intérêts va le montrer. Plus grande est la part des recettes fiscales absorbées par ces remboursements, moins il reste d'argent pour les biens et services.



[Text]

[Translation]

• 1030

One of the accumulated frustrations Canadians face is that at the present time they're paying more and more in the way of taxes and they're receiving less and less in the way of government services. The fact is that's true because we are running an operating surplus. Tax revenues are covering all program spending by \$10 billion or more. If they hadn't had to pay for the excesses of the past, right now we'd have room for a very substantial tax cut to spark the economy.

I realize one of the major issues is that the public doesn't seem to be realizing the potential benefit of this, but put in those terms I think it becomes clearer why we need to get the house in order.

The foreign situation is starting to explode now. In some ways this is the final straw. We've had the federal debt exploding since 1975. The provincial cycle is now starting. Until recently it has not impacted at the international level. We need some discipline to get it in line. Perhaps that is what it will take.

**The Chairman:** You talked about our own capital formation. If we talk now about perhaps the reluctance of foreigners to buy our paper, are there any signs of our own capital shifting elsewhere?

**Mr. Vasic:** Canadians are doing more investment abroad, that's true. We're buying more—

**Mr. Blenkarn:** But there's a certain amount of Canadian capital going out.

**Mr. Vasic:** We have higher limits for investment abroad, but also in direct investment, Canadian investment abroad has been growing faster. It's not very big compared to the numbers that tend to come into Canada. It's not really well known, but we're doing more investment abroad. Foreigners are retracting and Canadians are coming out. It's leaving that much less domestically.

**The Chairman:** We appreciate you coming here today.

**Mr. Vasic:** Thank you.

**The Chairman:** We'll have a two-minute break, and then we'll proceed with our next witness.

• 1033

• 1034

**The Chairman:** Mr. Stokes, I would like to invite you to give us any opening remarks you have and then we'll question you a bit on them.

Thank you very much for coming here today. You've already seen the first witness. I think our format is relatively informal. We may interrupt you, but please proceed.

Une des raisons expliquant le sentiment croissant de frustration des Canadiens, tient au fait qu'ils paient de plus en plus d'impôts, alors qu'en contrepartie, ils bénéficient de moins en moins de services gouvernementaux. Ce qui le prouve, c'est que nous avons un excédent opérationnel. Les recettes fiscales dépassent d'au moins 10 milliards de dollars les dépenses de programmes. Si nous n'étions pas aujourd'hui obligés de payer les excès du passé, nous pourrions réduire sensiblement les impôts afin de relancer l'économie.

Je sais bien qu'une des principales difficultés est que le public ne semble pas comprendre les avantages potentiels de cela, mais je crois qu'en présentant ainsi les choses, on voit mieux pourquoi il est indispensable que nous mettions de l'ordre chez nous.

Sur le plan international, l'explosion a commencé. À certains égards, c'est la goutte qui fait déborder le vase. La dette fédérale fait boue de neige depuis 1975. Le cycle provincial démarre maintenant. Jusqu'à ces derniers temps, cela n'avait pas encore eu de répercussions sur le plan international. Et pour rétablir la situation, c'est peut-être de plus de discipline que nous avons besoin.

**Le président:** Vous avez parlé de formation de capital. Parlons de la réticence des étrangers à acheter notre papier. Certains signes révèlent-ils que nous plaçons nous-même nos capitaux ailleurs?

**M. Vasic:** Les Canadiens investissent plus à l'étranger, c'est vrai. Nous achetons plus. . .

**M. Blenkarn:** Et la sortie de capitaux canadiens est aussi importante.

**M. Vasic:** Nous avons des plafonds plus élevés en ce qui concerne l'investissement à l'étranger, mais les investissements directs faits par les Canadiens à l'étranger augmentent aussi plus rapidement. Ce n'est pas très important par rapport à l'argent qui entre au Canada. C'est un fait que l'on connaît assez mal, mais nous investissons plus en dehors du pays. Les étrangers se replient et les Canadiens investissent ailleurs, ce qui laisse d'autant moins d'argent sur le plan national.

**Le président:** Nous vous remercions d'avoir bien voulu comparaître aujourd'hui.

**M. Vasic:** Merci.

**Le président:** Nous allons faire une pause de deux minutes, après quoi, nous entendrons notre prochain témoin.

**Le président:** Monsieur Stokes, je vous invite à faire votre déclaration préliminaire, après quoi nous vous poserons quelques questions.

Je vous remercie vivement d'être venu aujourd'hui. Vous avez déjà vu notre premier témoin. Nous procédons de manière relativement peu structurée. Nous vous interrompons donc peut-être. Vous avez la parole.

[Texte]

[Traduction]

• 1035

**Mr. Ernest Stokes (Managing Director, The WEFA Group):** I handed out the forecast. I wasn't sure of the format of this, but I don't really want to talk about the forecast too much. Everybody has those and they all differ.

However, I am not quite as pessimistic as many people are. If we're from Toronto, which I am, we're all supposed to be panicking about the debt. Well, some of us in Toronto aren't panicking yet. But I guess if you work for a bank or a financial house, you panic. Some of us see hope ahead. In fact, when you look through the charts, we have deficits at both levels eliminated by the late 1990s and our current account balance eliminated, our deficit eliminated.

**The Chairman:** How does that happen?

**Mr. Stokes:** I'll go through that.

There are some other views out here. We believe markets work and the economy will work. If governments behave themselves and people behave themselves, we're not in that bad a shape.

I guess if you asked why are we in such poor shape and how have we arrived at this position, there are a number of reasons. What I'll do is put them in three slots. One is the global economic situation. We have a global slow-down, and, of course, since we trade with everybody else, if the rest of the world is in trouble we tend to be in trouble.

The other area where I think we've had serious problems is in economic policy. I characterize it as good intentions, poor implementation, and bad luck.

The final aspect of why we're in such terrible shape is public expectations, which I think are quite unrealistic and continue to be unrealistic. The combination of unrealistic public expectations and government policy has been a disaster. I'll go through all these things.

First of all, on the global side, there are many people sitting around believing that if only Clinton revives the economy, we're all going to be better off. First of all, I would like to say that you may be disappointed if you're assuming this.

In 1992 we estimate that real exports adjusted for inflation are likely to grow by over 7%. The average growth rate of exports over the past 25 years is 5%. So we're doing real well on exports.

**Mr. Blenkarn:** In fact, last year we did awfully well.

**M. Ernest Stokes (administrateur général, Groupe WEFA):** J'ai déjà remis les prévisions. Je ne savais pas exactement comment les choses allaient se dérouler, mais je ne tiens pas particulièrement à m'attarder sur ces prévisions. Tout le monde en fait et elles sont toutes différentes.

Je ne suis cependant pas tout à fait aussi pessimiste que beaucoup d'autres personnes. Lorsqu'on habite Toronto, comme c'est mon cas, on est censé s'affoler devant l'énormité de la dette. Eh bien, certains d'entre nous à Toronto ne s'affolent pas encore, mais j'imagine que lorsque vous travaillez pour une banque ou un établissement financier, vous vous laissez gagner par la panique. Certains d'entre nous voient cependant de la lumière au bout du tunnel. En fait, lorsque vous examinez les graphiques, vous constatez qu'aux deux niveaux, les déficits seront éliminés à la fin des années quatre-vingt-dix et que le déficit actuel de notre balance des comptes aura disparu.

**Le président:** Comment cela va-t-il se faire?

**M. Stokes:** Je vais vous l'expliquer.

Tout le monde ne partage pas mon point de vue. Nous estimons que les marchés fonctionnent bien et que l'économie en fera autant. Si les gouvernements font preuve de discipline, et les gens aussi, nous nous en sortirons, car la situation n'est pas si grave que cela.

Si vous nous demandiez pourquoi les choses vont si mal et pourquoi nous nous sommes placés dans une telle situation, je vous répondrais que les raisons sont multiples. Je les classerais dans trois grandes catégories. La première est la situation économique mondiale. Nous avons un ralentissement mondial et, naturellement, comme nous avons des échanges commerciaux avec tous les autres pays, lorsque le reste du monde est en difficulté, nous le sommes aussi.

Le second domaine dans lequel, à mon avis, nous avons de sérieux problèmes, est celui de la politique économique. Je la définirais de la manière suivante: les intentions sont bonnes, la mise en oeuvre est mauvaise, et la chance est contre nous.

La troisième raison pour laquelle nous sommes dans une telle situation tient au fait que les attentes du public me paraissent continuer à manquer de réalisme. La combinaison entre ce manque de réalisme des attentes du public et la politique gouvernementale a été une catastrophe. Voyons cela de plus près.

Premièrement, sur le plan mondial, il y a beaucoup de gens qui se contentent d'attendre parce qu'ils pensent que si Clinton relance l'économie, nous en bénéficierons tous. Permettez-moi de vous dire que si vous comptez là-dessus, vous risquez d'être déçus.

Nous estimons qu'en 1992, les exportations réelles, compte tenu de l'inflation, auront probablement augmenté de plus de 7 p. 100. Le taux moyen de croissance des exportations, au cours des 25 dernières années, a été de 5 p. 100. Nous nous en sortons donc fort bien sur ce plan.

**M. Blenkarn:** En fait, l'an dernier, nous avons obtenu d'excellents résultats.



[Text]

**Mr. Stokes:** We did awfully well, but why didn't we grow? Well, the economy grew 1%. So if exports have grown 7%, what's wrong? The main problem is that imports grew 7% as well. So our economy, domestic production, only grew 1%, but imports grew as fast as exports. This simply says we have a competitiveness problem, because when you have an export, what does an export mean? Is an export GDP? Not necessarily. If you're building cars and you're exporting them and you buy most of your parts from the U.S. to assemble them, that's not GDP. So we have 7% export growth, but we only add a little bit of our own value to those exports. We're in a sense importing all these things from the rest of the country, and what we call our value-added share is very small.

So even if the U.S. economy picks up and our exports pick up, how much of those exports do we, as Canadians, really make? It's getting smaller. So if you sit here and you say exports are going to pick up, well, how much do you want them to pick up? Seven percent is really good. That's good growth. If we can't make it on 7%, what do we need, 20%, 30%? Unlikely.

First of all, I would like to suggest that those of you who are sitting around waiting for the U.S. to pull us out of this mess, forget it. We should have been out by now. There's more to it than that. They have been partly responsible for our slow-down, but it's not all their fault. Why is it that the southeast Asian countries are growing 7% to 10%? There's more to it than that.

The other aspects of why we had a slow-down... If you turn to the second page of my handout I have external environment aspects of the Canadian economy. There you will see the external environment's importance and some other factors; I don't want to discuss them all. I want to concentrate on the domestic policy side in my discussion here.

The main problem, I think, has been that we have this competitiveness problem, and governments have realized this for a long time. In the 1970s we realized that the OECD was publicizing that we had terrible productivity growth, so this is nothing new. At the end of the 1970s governments all over the world were trying to come up with policies to improve our productivity performance.

I think the response has been reasonable in this country. We've implemented a number of structural policies that have been designed to do that. If you go to the table "Structural Change in Canada", all these things have been implemented to solve our competitiveness problem. Deregulation, privatization, tax reform, free trade, government deficit reduction, zero inflation—all those things, when implemented, are supposed to lead to higher productivity growth.

[Translation]

**M. Stokes:** En effet, mais pourquoi n'y a-t-il pas eu de croissance? Celle de l'économie n'a été que de 1 p. 100. Si les exportations ont augmenté de 7 p. 100, qu'est-ce qui ne va pas? Le principal problème est dû au fait que les importations ont, elles aussi, crû de 7 p. 100. Donc, notre économie, notre production intérieure, n'a augmenté que de 1 p. 100, mais les importations ont crû aussi rapidement que les exportations. Cela signifie simplement que nous avons un problème de compétitivité, car que signifie exactement une exportation? Une exportation entre-t-elle dans le PIB? Pas nécessairement. Si vous construisez des automobiles et si vous les exportez, mais si, pour les monter, vous achetez la plus grande partie des pièces aux États-Unis, cela n'entre pas dans le PIB. Nos exportations ont donc augmenté de 7 p. 100, mais la valeur ajoutée par nous à ces exportations est très faible. En un sens, nous importons tous ces éléments du reste du pays, et ce que nous appelons notre part de valeur ajoutée est très faible.

Donc, même s'il y a une reprise de l'économie américaine et une augmentation de nos exportations, quelle est notre part réelle de ces exportations? Elle diminue. Donc, lorsque vous dites qu'il va y avoir une croissance de nos exportations, de combien voulez-vous qu'elles augmentent? Sept pour cent est un pourcentage vraiment excellent. Si nous ne nous en sortons pas avec une croissance de 7 p. 100, que nous faut-il, 20 p. 100, 30 p. 100? Il est peu probable que nous y parvenions.

Pour commencer, je dirai à ceux qui attendent que les États-Unis nous sortent du pétrin, de ne pas compter là-dessus. Nous devrions déjà en être sortis. C'est plus compliqué que cela. Les États-Unis sont partiellement responsables de notre ralentissement, mais ce n'est pas totalement de leur faute. Pourquoi les pays de l'Asie du Sud-est ont-ils une croissance de 7 p. 100 à 10 p. 100? D'autres éléments entrent donc en ligne de compte.

Les autres raisons pour lesquelles il y a eu un ralentissement chez nous... À la deuxième page du document que je vous ai remis, je mentionne les facteurs extérieurs qui influent sur l'économie canadienne. Vous en constaterez l'importance, ainsi que celle de certains autres facteurs; je n'ai pas l'intention de tous les examiner. Je voudrais m'en tenir à la politique intérieure.

Notre principal problème, à mon avis, est celui de la compétitivité, ce que les gouvernements savent depuis longtemps. Dans les années soixante-dix, nous nous sommes rendu compte que l'OCDE proclamait partout que la croissance de notre productivité était lamentable, ce n'est donc rien de nouveau. À la fin des années soixante-dix, les gouvernements du monde entier essayaient de trouver des politiques qui permettraient d'améliorer la productivité.

J'estime que notre pays réagit de manière satisfaisante. Nous avons mis en oeuvre un certain nombre de politiques structurelles conçues à cet effet. Si vous vous reportez au tableau «Changements structurels au Canada», vous verrez que toutes ces mesures ont été mises en oeuvre pour résoudre notre problème de compétitivité. Déréglementation, privatisation, réforme fiscale, libre-échange, réduction du déficit gouvernemental, inflation nulle: toutes ces mesures, une fois mises en oeuvre, sont censées accroître notre productivité.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

There has been an effort and good intentions made here. There are some problems, however. When you implement policies to improve growth. . . we economists never tell you this, we just say do it and we don't tell you what is going to happen. It is partly our fault, I guess.

The reason we have competitiveness problems is in part because the structure of the economy is incorrect. Resources are being allocated to areas where they shouldn't be allocated on the basis of economics. In other words, governments decide we are going to put tariffs up or we're going to subsidize people. There may be equity reasons for that, for income distribution, but economics isn't dictating where those resources are going; the government is. The government is saying, let's put our money over here. If the government didn't do that, what would happen to efficiency and productivity?

Governments have realized they're distorting where resources are going. They are not going to the most profitable locations and that is causing productivity to fall. They have recognized that. Governments all over the world are doing this, not just Canada.

Unfortunately, when you start doing this, when you say, let's take money away from this sector and put it over here, and do things like that, that means resources are going to move around. So if you pull resources from the textile industry or other protected industries, do you expect them not to change? The reason we make these changes is to make them change. You want to destroy inefficient businesses. You want to get rid of them. We have to be honest; that's what we're trying to do. We want to get rid of them because they are not efficient; they are not producing enough income and we are having to subsidize them.

What these policies do is destroy jobs. They destroy firms. They also create jobs and they create firms, but there are adjustment costs here. If we don't invest in them, we won't get the benefits. We economists don't talk about the adjustment costs enough because quite frankly we don't know enough about them.

In economics we learn that if you are at this position and you change policies, then at this position you will be better off, but we really don't know how you get there. Are you worse off first? Are you better off first? We really don't know.

What has happened here is that you have taken a large number of policies, all with predicted positive results in the future, thrown them in the pot and stirred. Boy, it is a mess. It is a mess because there are so many things going on. If you go through some of these things in the lists here. . . What we did in tax reform is we levelled the playing field across industries on taxes. Some industries are having negative taxes, some are paying a bigger burden. That is not fair and it

Les efforts et les bonnes intentions n'ont pas manqué. Il y a cependant des problèmes. Quand vous mettez en oeuvre des politiques destinées à améliorer la croissance—nous autres, économistes, nous contentons de vous dire de le faire; ce que nous ne vous disons jamais, c'est ce qui va se passer. C'est donc en partie notre faute.

Nos problèmes de compétitivité tiennent, en partie, au fait que l'économie est mal structurée. Les ressources sont affectées à certains domaines, sans justification économique. En d'autres termes, ce sont les gouvernements qui décident d'augmenter les tarifs ou de subventionner les gens. Le souci de l'équité joue peut-être un rôle dans la répartition du revenu, mais ce ne sont pas les contraintes économiques qui dictent l'affectation de ces ressources, c'est le gouvernement. C'est lui qui décide d'utiliser notre argent ici ou là. S'il ne le faisait pas, qu'advviendrait-il de l'efficacité et de la productivité?

Les gouvernements se sont rendu compte de l'effet de distorsion dont ils sont responsables dans la répartition des ressources. Celles-ci ne sont pas affectées aux postes les plus rentables, et c'est pourquoi la productivité diminue. Les gouvernements l'ont reconnu. Il n'y a pas que le Canada; dans le monde entier, les gouvernements font la même chose.

Malheureusement, lorsque vous commencez à agir ainsi, lorsque vous décidez de prendre de l'argent à un secteur pour en donner à un autre, cela entraîne un déplacement des ressources. Si vous en enlevez à l'industrie textile ou à d'autres industries protégées, ne pensez-vous pas qu'elles vont changer? La raison pour laquelle nous procédons ainsi, c'est pour les obliger à changer. Il faut éliminer les entreprises inefficaces. Il faut s'en débarrasser. Soyons honnêtes, c'est ce que nous essayons de faire. Nous voulons nous en débarrasser parce qu'elles ne sont pas efficaces; elles ne produisent pas suffisamment de revenus et nous sommes obligés de les subventionner.

L'effet de telles politiques est de supprimer des emplois, et des entreprises. Elles créent cependant aussi des emplois et d'autres entreprises, mais cela entraîne des coûts de reconversion. Si nous n'investissons pas, nous n'en tirons pas de bénéfices. Nous autres économistes ne parlons pas suffisamment des coûts de reconversion car, franchement, nous n'en savons pas suffisamment dans ce domaine.

En économie, nous apprenons que si vous occupez une position déterminée et que vous changez les politiques, cela vous sera profitable, mais nous ne savons pas vraiment comment cela va se passer. Êtes-vous en plus mauvaise posture, pour commencer? Ou en meilleure posture? Nous n'en savons vraiment rien.

Ce qui s'est produit au Canada, c'est que vous avez adopté un grand nombre de politiques, dont vous prévoyiez qu'elles donneraient des résultats positifs à l'avenir, que vous les avez toutes jetées dans la marmite et avez bien brassé le tout. Le résultat est un désastre. C'est un désastre parce qu'il y a tant de choses qui se passent. Prenons certains des points de cette liste. . . En ce qui concerne la réforme fiscale, nous avons équilibré la situation pour toutes les industries.



[Text]

is not efficient. So we level it off. Right? Those industries that have negative tax rates pay more. Resources come out of those industries. It is not as profitable any more and they get redistributed.

If you go into free trade, Canada-U.S. free trade or whatever you want to talk about, a lot of those industries that were protected only exist because they were protected. If they don't clean up their act, resources come out of them. Boom, jobs come out, capital comes out, and you're in trouble.

The GST is another prime example. I know a lot of people don't like these policies. From an economist's position, I think they're great except that we ignore the adjustment costs. What does the GST do to the economy? It causes massive changes in the profitability of firms. If you are in the service sector, you were exempt from the FST, the federal sales tax. That's unfair. It is just not fair. What we have done is take the taxes off goods producers, some of them, and put them on services. You level the playing field. If you think nothing is going to happen, you're naive. Something is going to happen. Resources come out of services and they go into goods. If you look at the data, that's exactly what's happened. If you think nothing is going to happen, you're crazy.

The reason for doing that is to make the economy more efficient. Unfortunately, people are losing their jobs in the service sector, but they are also gaining jobs in some of the goods-producing sectors. It is hard to tell these days, but in relative terms they are. The trouble with it is it is causing dislocations and adjustment costs.

Government deficit reduction. . . why do we do that?

**The Chairman:** Can I just stop you there?

**Mr. Stokes:** Yes.

• 1045

**The Chairman:** We've been hearing some anecdotal evidence, but maybe there are some statistics or numbers around about the fact that the Canadian manufacturing sector has become much more competitive—not necessarily huge numbers of new jobs, for reasons that have been discussed earlier this morning. Is what you're describing part of the reason? I don't mean just the GST, but, for example, you said the GST has, in a sense, had the effect of shifting resources from the service sector to the manufacturing sector relatively—

**Mr. Stokes:** That's right.

**The Chairman:** —not necessarily in absolute growth terms, because we've had a recession. I would like to have you elaborate on that a bit. Is that what has squeezed out a lot of the service sector where we have seen a lot of job losses? Has the manufacturing sector in fact benefited, even though so far we haven't heard anybody stand up and say so? I think this is an interesting point.

[Translation]

Certaines avaient des impôts négatifs, d'autres, assumaient une charge plus lourde. C'est injuste et ce n'est pas efficient. Nous créons donc des règles du jeu plus équitables. N'est-ce pas? Les industries qui ont des taux d'imposition négatifs paient plus et, du même coup, leurs ressources diminuent. Elles cessent d'être rentables et une redistribution des ressources s'opère.

Dans le domaine du libre-échange, qu'il s'agisse du libre-échange entre le Canada et les États-Unis ou autre chose, beaucoup d'industries protégées n'existent précisément que grâce à cette protection. Si elles ne mettent pas d'ordre chez elles, elles perdront des ressources, des emplois, des capitaux, et elles seront en difficulté.

La TPS est un autre bon exemple de cela. Je sais que c'est une politique peu appréciée. Du point de vue d'un économiste, elle est excellente, à cette exception près que nous ne tenons pas compte des coûts d'adaptation. Quel est l'effet de la TPS sur l'économie? Elle modifie considérablement la rentabilité des sociétés. Si vous apparteniez au secteur des services, vous étiez dispensés de la taxe de vente fédérale. C'est injuste. Nous avons donc enlevé les taxes imposées à certains producteurs de bien pour les appliquer aux services. Vous établissez ainsi des règles du jeu équitables. Si vous croyez que rien ne va se passer, vous êtes bien naïfs. Il va se passer quelque chose. Les ressources enlevées aux services sont reportées sur les biens. Si vous examinez les données, c'est exactement ce qui s'est passé. Vous auriez mille fois tort de penser que rien ne va se produire.

La raison, pour tout cela, est d'accroître l'efficacité de l'économie. Malheureusement, il y a des gens qui perdent leurs emplois dans le secteur des services, mais il y en a aussi qui en trouvent dans les secteurs producteurs de biens. Il est difficile de l'établir en ce moment, mais en termes relatifs, c'est ce qui se passe. L'ennui, c'est que cela crée des perturbations et entraîne des coûts d'adaptation.

Quant à la réduction du déficit gouvernemental. . . pourquoi faisons-nous cela?

**Le président:** Puis-je vous interrompre un instant?

**M. Stokes:** Oui.

**Le président:** On nous a fourni des preuves de caractère anecdotique, mais peut-être existe-t-il des statistiques ou des chiffres qui montrent que le secteur de la fabrication canadien est devenu plus compétitif—sans que cela ait nécessairement créé un nombre considérable d'emplois nouveaux, pour les raisons dont nous avons parlé plus tôt ce matin. Ce que vous dites y contribue-t-il partiellement? Pas simplement la TPS, mais, par exemple, le fait que, selon vous, la TPS entraîne un déplacement des ressources du secteur des services au profit du secteur de la fabrication relativement. . .

**M. Stokes:** C'est exact.

**Le président:** Pas nécessairement en termes de croissance absolue, parce qu'il y a eu une récession. Je voudrais que vous nous fournissiez un peu de détails là-dessus. Est-ce la raison pour laquelle le secteur des services a perdu tant d'emplois? Celui de la fabrication en a-t-il partiellement bénéficié, même si, jusqu'à présent, personne ne l'a proclamé? C'est un point qui me paraît intéressant.

[Texte]

**Mr. Stokes:** Yes. Some of the problem here is we can't identify what is going on. Too many things are going on in the economy. Economists, in their head, can figure these things out, but the average person... When we had the GST, everybody told you that auto prices were going to go down. Of course it didn't look like auto prices went down, but in reality they did.

Suppose inflation is 4%; then you expect, in general, all prices to go up 4%. So what economists say is if you put on the GST, some prices will go up and some prices will go down. They don't mean they will actually go up or down. In a zero inflation environment, they will go up or down. In a 4% inflation environment, the prices that are going down, don't go up by 4%; they go up by less than 4%. Then everybody runs around and says that prices didn't go down, they went up. Of course they went up, because the average inflation is 4%. It is partly our fault for not explaining this.

**The Chairman:** In most sectors where you had either automobiles or consumer durables, those prices, if they didn't fall, certainly didn't go up.

**Mr. Stokes:** That's right.

**The Chairman:** I am talking about washing machines, televisions and automobiles.

**Mr. Stokes:** It becomes difficult. What I guess I am getting at here is I am trying to go through this list and show you how complicated this mess is. That is why we are having serious problems here.

**The Chairman:** All right, keep going.

**Mr. Stokes:** Government deficit reduction. I sell to the government. I am a consultant. They cut me back. What do I do? I have to look somewhere else for business. If I can't find business right away, I have to lay off people.

There are big transitional costs here. The prime example of that now is why the United States isn't picking up. In economics, if you remember, there is a "guns and butter" economy. We are moving from guns to butter. You're changing the resource allocation of the economy. Government has a big share of the economy, and if all of a sudden they're saying they're moving out, it's big trouble for people who do business with government and for people who work for government. They've got to find new jobs. How long does it take to find new jobs? As economists, we again said that if you reduce the size of government you make room for the private sector. But when does it happen? Does it happen now? Does it happen five years from now? Quite frankly, we don't know. I'll be honest, we don't know.

It will happen and it is happening. You are seeing major restructuring because of government deficit reduction. In the long run we'll make room for the private sector and that'll increase capital investment and so forth, but in the meantime it hurts.

[Traduction]

**M. Stokes:** Oui. Le problème tient en partie au fait qu'il nous est impossible de déterminer exactement ce qui se passe. Trop de choses se passent dans l'économie. Les économistes peuvent se l'expliquer, mais le profane... Lorsqu'on a adopté la TPS, tout le monde nous a dit que le prix des automobiles baisserait. Bien sûr, on n'a pas eu cette impression, mais dans la pratique, il a baissé.

Supposons que le taux d'inflation soit de 4 p. 100; vous vous attendez donc, en général, à ce que les prix augmentent de 4 p. 100. Mais ce que disent les économistes, c'est que si vous appliquez la TPS, certains prix augmenteront et d'autres baisseront. Ils ne disent pas qu'ils vont effectivement augmenter ou diminuer, ce qui se passerait si l'inflation était nulle. Mais lorsqu'elle atteint 4 p. 100, les prix qui diminuent n'augmentent pas de 4 p. 100, mais de moins de 4 p. 100. Et c'est alors que tout le monde déclare que les prix n'ont pas baissé, qu'ils ont au contraire augmenté. Bien sûr qu'ils ont augmenté, puisque le taux moyen d'inflation est de 4 p. 100. C'est en partie notre faute de ne pas l'avoir expliqué.

**Le président:** Dans la plupart des secteurs reliés à l'automobile ou aux biens de consommation durables, si les prix n'ont pas diminué, ils n'ont certainement pas augmenté.

**M. Stokes:** C'est exact.

**Le président:** Je parle là des machines à laver, des postes de télévision et des automobiles.

**M. Stokes:** Cela devient difficile. Ce que j'essaie de faire, c'est de passer cette liste en revue pour vous montrer combien la situation est compliquée. C'est la raison pour laquelle nous connaissons actuellement de graves problèmes.

**Le président:** Bon, continuez.

**M. Stokes:** Parlons de la réduction du déficit gouvernemental. Je vends mes services au gouvernement. Je suis un expert-conseil. Il a réduit mes contrats. Cela m'oblige à aller en chercher ailleurs. Si je ne trouve pas immédiatement du travail, je suis obligé de licencier du personnel.

Cela représente des coûts de transition importants. Le meilleur exemple en est la raison pour laquelle il n'y a pas de forte reprise aux États-Unis. Souvenez-vous du rôle que peuvent jouer «les canons et le beurre» dans l'économie. Nous sommes en train de passer des canons au beurre. Nous changeons la répartition des ressources dans notre économie. Le gouvernement détient une part importante de celle-ci, et s'il décide tout d'un coup de s'en aller, cela va placer les gens qui font affaire avec lui dans une situation très difficile. Ils seront obligés de trouver de nouveaux emplois. Combien de temps cela demande-t-il? Encore une fois, les économistes ont dit que lorsqu'on réduit la taille du gouvernement, on fait de la place au secteur privé. Mais quand cela se produit-il? Cela se passe-t-il tout de suite? Ou dans cinq ans? Très franchement, nous n'en savons rien. Je vous le dis en toute franchise, nous n'en savons rien.

C'est ce qui se produira, et cela a commencé. On constate des efforts importants de restructuration à cause de la réduction du déficit gouvernemental. À long terme, nous ferons de la place au secteur privé, ce qui accroîtra l'investissement en capital, etc., mais entre temps, cela fait mal.



[Text]

I put the last one, "Zero Inflation", under "Structural Change" because it is going to change the structure of expectations in the country. It is not really structural change. This has required immense change in the way people do things, and people have resisted it immensely. It has been extremely costly because people have resisted it. It has also been thrown in with all the rest. I will go through some of these. I will show you where I think this has caused extreme difficulty and it has been very costly to this economy. In fact, the way that policy has been implemented in this economy, unfortunately, has discredited all the good things that the government has done.

All these policies are absolutely necessary if we are going to survive in the global environment. If we don't do it, we're dead. What is happening is that we have screwed up in how we have implemented the policies, and everybody is saying, "as soon as the next party gets in we're going to dump the GST; we're going to get rid of free trade". That is not what caused the problem.

The problem here is that when we implemented these policies, and we're partly to blame. . . It is like reliance on the market system. You throw all these policies in and you assume they're all going to work nicely. Economists won't tell you any differently because they don't tell you about how we're going to get there.

The answer to the question of why it didn't work is why, in Russia now, or whatever you want to call it, they aren't instantaneously better off. They are under capitalism now. Why aren't they if it's that easy? The problem is that it is more complicated than that. It takes time for resources to be reallocated. You can't do this overnight. So all these policies are working now, and they are all going to end up with higher productivity, but this government isn't likely to get any credit for it.

• 1050

**An hon. member:** Not now.

**Mr. Stokes:** But it should also take blame, because it implemented the policies poorly and didn't have the cooperation of the public. It implemented all these policies without any regard for their short-run impacts, and that is extremely dangerous.

My interpretation of what the government has done is that its members said that in order to have high productivity, they had to create the right business environment, set up the conditions, and then everything would take care of itself. In other words, they'll put all these policies in place—and I agree with every one of them—then the market will take care of the situation. It doesn't work. In the short term it doesn't work.

There are big changes going on. I don't think we've had this many policy changes ever, all at once, or I can't remember that far back. I don't think we've done this much at once and I don't think the people can take this. How many

[Translation]

J'ai placé la dernière rubrique, «Inflation nulle», au chapitre «Changements structurels» parce que cela va modifier la nature des attentes dans notre pays. Il ne s'agit pas vraiment d'un changement de structure. Cela a obligé les gens à revoir complètement leur façon de faire, et ils y ont vigoureusement résisté. C'est à cause de cette résistance que cela a été extrêmement coûteux. C'est venu s'ajouter à tout le reste. Je vais vous donner quelques explications plus précises. Je vais vous montrer les domaines où cela a créé des difficultés extrêmes et a été très coûteux pour notre économie. En fait, la manière dont cette politique a été mise en oeuvre a discrédité tout ce que le gouvernement avait pu faire de bon.

Si nous voulons survivre face à la concurrence mondiale, toutes ces politiques sont absolument nécessaires. Sinon, nous sommes condamnés. Malheureusement, nous avons complètement raté la mise en oeuvre de ces politiques, et tout le monde dit «dès que le prochain parti sera au pouvoir, nous allons supprimer la TPS; nous allons nous débarrasser du libre-échange». Ce n'est pas ce qui a causé le problème.

Le problème est dû au fait que, lorsque nous avons mis ces politiques en oeuvre, et nous sommes en partie responsables. . . C'est comme lorsque l'on compte sur le système de marché. Vous mettez toutes ces politiques en oeuvre en pensant qu'elles vont toutes très bien fonctionner. Les économistes ne disent pas le contraire, parce qu'ils ne vous disent pas comment parvenir au but.

La réponse à la question de savoir pourquoi cela n'a pas marché vous est donnée par ce qui se passe actuellement en Russie, si vous voulez l'appeler comme ça, où tout ne va pas instantanément mieux. Les Russes sont maintenant dans un régime capitaliste. Pourquoi cela ne va-t-il pas mieux si ce n'est pas plus compliqué que cela? Le problème, précisément, c'est que c'est plus compliqué. Il faut du temps pour assurer une nouvelle répartition des ressources. Cela ne se fait pas du jour au lendemain. Donc toutes ces politiques sont actuellement en oeuvre, et elles se traduiront en fin de compte par une productivité accrue, mais il est peu probable que l'on en sache gré au gouvernement actuel.

**Une voix:** Pas maintenant.

**M. Stokes:** Mais il devrait également assumer une part du blâme, car il a mal appliqué ces politiques et ne bénéficiait pas de la coopération du public. Il l'a fait sans tenir compte de leurs effets à court terme, et c'est très dangereux.

A mon avis, les membres du gouvernement se sont dit que pour obtenir une productivité élevée, il fallait créer l'environnement approprié dans le secteur privé, fixer les conditions, et tout marcherait alors tout seul. Autrement dit, ils ont mis toutes ces politiques en place—et je les approuve toutes—en se disant que le marché se chargerait du reste. Mais cela ne marche pas; à court terme, cela ne marche pas.

Des changements profonds sont en cours. Je ne pense pas que nous ayons jamais eu autant de changements de politiques, d'un seul coup, ou c'était il y a très longtemps. Je ne pense pas que nous ayons jamais tant fait d'un seul coup

[Texte]

people like change? In my company, when I have a policy change they all get upset with me. No wonder the people are mad. You're throwing them out of work, etc., and they don't understand why.

Anyway, I will go on, but that's one of the reasons. Everybody is talking about structural change, of course, but that's why we are in such a mess. Part of the situation is just adjusting to these changes. I don't think we thought enough about how we adjusted. My prime example—and perhaps you can correct me—is the promise of aid for adjustment to free trade. It was said that they were going to phase in the tariffs and have all those adjustment programs. Well, that was nice in theory. I used to work for the finance department, so I was there when we did this.

**Mr. Thompson:** We'll blame you.

**Mr. Stokes:** That approach was nice, but you put free trade in and then you let John Crow go off on his own.

**Mr. Blenkarn:** Yes, and bring about zero inflation.

**Mr. Stokes:** Zero inflation. You eliminated any transition to free trade, with two years gone. Boom, the exchange rate went from 75¢ to 90¢. Who cares about 3% tariff reductions? You're dead.

So this is the policy implementation process. You've got to watch what you are doing. These policies are extremely powerful ones and if you start fooling around with them you can destroy things very easily.

**Mr. Blenkarn:** Absolutely.

**Mr. Stokes:** Anyway, we'll go on.

**Mr. Thompson:** We're doing pretty well. I like that. We've been preaching that ourselves for two or three years.

**Mr. Stokes:** I'll say up front that I like all the policies, but I don't like the way they've been introduced.

**Mr. Thompson:** No, no. We agree with you. And that's as politicians, although I suppose we have to be careful about how we talk.

**Mr. Stokes:** I'll go on here, and I won't blame just the politicians, because the public is partly at fault. I'll go to the next chart on the exchange rate.

The mess we are in now can all be explained in this one chart. The bottom dark line simply indicates the value of the Canadian dollar. The top line is a measure of the competitive position of the manufacturing sector in Canada vis-à-vis the United States. It indicates unit cost of labour in manufacturing in Canada divided by unit cost in manufacturing in the United States, all put into Canadian dollars.

[Traduction]

et je ne crois pas que les gens soient capables de le supporter. Combien de personnes aiment-elles le changement? Dans ma société, lorsque je change une politique, tout le monde est furieux contre moi. Ce n'est pas étonnant que les gens soient mécontents. Vous les poussez au chômage, etc., et ils ne comprennent pas pourquoi.

En tout cas, poursuivons, mais c'est là une des raisons. Tout le monde parle de changements structurels, naturellement, mais c'est la raison pour laquelle nous nous trouvons dans ce pétrin. Une partie de la difficulté consiste simplement à s'adapter à ces changements. Je ne pense pas que nous ayons suffisamment réfléchi à la manière de s'adapter. Mon meilleur exemple—et peut-être pourrez-vous me reprendre là-dessus—est la promesse d'aide pour s'adapter au libre-échange. Le gouvernement a dit que les tarifs seraient progressifs et qu'il y aurait toutes sortes de programmes d'adaptation. En théorie, c'était très bien. Je travaillais auparavant pour le ministère des Finances; j'étais donc là lorsque nous avons pris ces dispositions.

**M. Thompson:** Nous vous le reprocherons.

**M. Stokes:** L'idée était intéressante, mais vous avez introduit le libre-échange et puis vous avez laissé John Crow voler de ses propres ailes.

**M. Blenkarn:** Oui, et créer une inflation nulle.

**M. Stokes:** Une inflation nulle. En l'espace de deux ans, vous avez éliminé toute transition au libre-échange. Brutalement, le taux de change est passé de 75 à 90. Qu'importe, aux gens, des réductions de tarifs douaniers de 3 p. 100? Vous êtes fichu.

Voilà donc le processus de mise en oeuvre des politiques. Il faut que vous suiviez de près ce que vous faites. Ces politiques ont des effets extrêmement puissants et si vous ne faites pas attention, vous risquez très facilement de détruire des tas de choses.

**M. Blenkarn:** Absolument.

**M. Stokes:** En tout cas, nous continuerons.

**M. Thompson:** Nous nous en sortons assez bien. Je m'en félicite. Voilà deux ou trois ans que nous le prôtons nous-mêmes.

**M. Stokes:** Je le répète, toutes ces politiques me plaisent, mais je n'apprécie pas la manière dont elles ont été mises en oeuvre.

**M. Thompson:** Non, non. Nous sommes d'accord avec vous. Et nous disons cela en tant que politiciens, en dépit du fait que nous devrions probablement nous montrer prudents dans nos propos.

**M. Stokes:** J'ajouterai que je ne fais pas uniquement de reproches aux politiciens, car le public est lui aussi partiellement coupable. Passons au tableau suivant sur le taux de change.

Il suffit à expliquer la triste situation dans laquelle nous nous trouvons. Le trait sombre, en bas, indique simplement la valeur du dollar canadien. La ligne du haut reflète la compétitivité relative du secteur de la fabrication au Canada et aux États-Unis. Elle indique le coût unitaire de la main-d'oeuvre dans ce secteur au Canada, divisé par le coût unitaire de la fabrication aux États-Unis, le tout exprimé en dollars canadiens.



[Text]

So we take what it cost per worker to produce output in Canada, divided by the same cost in the U.S., and multiply the bottom figure by the Canadian dollar to put it into the same currency. So when this top line goes up, that says Canadian costs are rising relative to U.S. costs.

How can that line go up? It can go up, first of all, if our wage rates in manufacturing go up faster than those in the U.S. It can go up if our productivity grows at a slower rate than productivity in the U.S. It can go up if the Canadian dollar appreciates. Those are the three elements that affect our cost competitiveness.

I'm not going to talk about capital costs, taxes, and so forth; I am just going to concentrate on labour, because that is ultimately the main factor we have to deal with here.

This indicator can go up for those three reasons: wage rates are growing faster than in the U.S.; productivity is growing slower; or the Canadian dollar is appreciating in value.

If you look at that chart you can see that since 1986 the ratio was approximately 1:1. That is just an index. You can see that our costs have gone up by almost 50% relative to the U.S.. Part of that increase is because the Canadian dollar went up, and I attribute much of that to John Crow's policy. I would say that about 25% of the 50%, or almost half of that increase, is because of the dollar going up. The other half of the increase has nothing to do with Mr. Crow; it has to do with the fact that our wages are rising faster than in the U.S. and our productivity is growing slower than that in the U.S.

What does that do? The previous speaker talked about the current account deficit. Well, I think the next chart contains the current account deficit. If our costs go up, relative to foreigners' costs, we're not going to sell them anything and we're going to buy all their products. Our trade balance is just going to be devastated. We now have devastated our trade balance; it's the worst it's ever been. Our current account balance is a disaster.

• 1055

**Mr. Blenkarn:** Not our fiscal, but—

**Mr. Stokes:** No, I'm talking about the current account. I'm not even going to talk about the government deficit here. That may be one reason for this situation, and it is, but I'll just talk about this aspect. This is where this competitiveness problem is showing up, in a terrible position on our current account, because foreign goods become cheaper, we buy them in cross-border shopping, and we can't sell our exports.

**Mr. Blenkarn:** Yes. That's easy on the trade side, but the fact of the matter is that most or a very large portion of our current account deficit is because we've borrowed foreigners' funds to pay down our deficit.

[Translation]

Nous prenons donc le coût de production par travailleur au Canada, nous le divisons par le même coût aux États-Unis, et nous multiplions le résultat par des dollars canadiens pour avoir la même devise. Lorsque la ligne du haut monte, cela signifie donc que les coûts canadiens augmentent par rapport aux coûts américains.

Comment cette ligne peut-elle monter? Elle le peut, d'abord, si nos taux de salaire dans le domaine de la fabrication augmentent plus rapidement qu'aux États-Unis. Elle peut le faire également si notre productivité augmente plus lentement que celle des États-Unis. Elle le peut aussi si le dollar canadien prend de la valeur. Ce sont là les trois éléments qui influent sur la compétitivité de nos coûts.

Je ne vais pas vous parler de coûts en capital, ni de taxes, etc. Je vais m'en tenir à la main d'oeuvre car, en dernière analyse, c'est le principal facteur qui nous concerne ici.

Cet indicateur peut augmenter pour les trois raisons suivantes: nos taux de salaires augmentent plus rapidement qu'aux États-Unis; notre productivité augmente plus lentement; ou la valeur du dollar canadien augmente.

Si vous examinez ce graphique, vous constaterez que, depuis 1986, le ratio est demeuré à peu près à 1:1. Ce n'est qu'un indice. Vous pouvez également voir que nos coûts ont augmenté de près de 50 p. 100 par rapport à ceux des États-Unis. Cette augmentation est en partie due à celle du dollar canadien, et j'en rends la politique de John Crow largement responsable. Je dirais qu'environ 25 p. 100 de ces 50 p. 100, soit près de la moitié de cette augmentation, sont dus au relèvement du dollar. L'autre moitié n'a rien à voir avec M. Crow; elle s'explique par le fait que nos salaires augmentent plus rapidement qu'aux États-Unis et que nos gains de productivité sont plus lents.

Quels en sont les effets? le témoin précédent a parlé du déficit de la balance des opérations courantes, qui figure, je crois, dans le graphique suivant. Si nos coûts augmentent par rapport à ceux des étrangers, nous ne leur vendrons rien et nous leur achèterons tous leurs produits. Notre balance commerciale va être complètement démolie. C'est ce que nous avons d'ailleurs déjà fait; elle n'a jamais été si mauvaise. Notre balance courante est catastrophique.

**M. Blenkarn:** Pas notre balance fiscale, mais. . .

**M. Stokes:** Non, je parle là du compte des opérations courantes. Je ne vais même pas parler du déficit gouvernemental. C'est une des causes de cette situation, mais je m'en tiendrai à cet élément. C'est là où ce problème de compétitivité se manifeste clairement, dans la situation désastreuse de notre compte des opérations courantes; cela est dû au fait que les biens étrangers deviennent meilleur marché, que nous allons faire nos courses de l'autre côté de la frontière, et que nous ne réussissons pas à vendre nos exportations.

**M. Blenkarn:** Oui. C'est facile à comprendre sur le plan des échanges commerciaux, mais il demeure que la plus grande partie, ou du moins, une part importante, de notre déficit courant est due au fait que nous avons emprunté de l'argent à l'étranger pour réduire notre déficit.

[Texte]

**Mr. Stokes:** That's because of previous problems on cost competitiveness. Our current account deficit accounts for just some of our past trade balance deficits, right?

**Mr. Blenkarn:** It's just our straight cost of government; we spent money on government.

**Mr. Stokes:** Then the way you look at that aspect is that if the government spends more money and buys more things than we're able to produce, where do we get them from?

**Mr. Blenkarn:** We get them from foreigners.

**Mr. Stokes:** Right, so I agree; that's in there. But the point is that this past neglect has got us into serious trouble. I won't throw the government deficit out; it also has a role in that situation. That's a serious problem and it's not sustainable. These people who forecast \$30 billion deficits forever haven't looked at history. It doesn't happen. Something adjusts to cause the situation to change. People will not finance our current account deficits forever; they will not. They never have and they never will. They won't do it. So you've got to look at history.

The next chart shows pre-tax profit share as a percentage of GDP. This figure is just corporate profits before taxes divided by the value of gross domestic product in Canada. It's like a measure of the rate of return on our sales.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. Stokes:** It's highly correlated with our cost competitiveness. That's what you'd expect. If the dollar goes way up, costs go way up and profits go way down. So we're in a terrible position now; the worst position—I don't know what the depression numbers were—we've had since the depression, at least. So what? Well, if you want to ask questions about why interest rates went up recently and why nobody is hiring anyone, go back to the exchange rate chart.

If businesses are broke, they don't hire people, right? They've got to get their profits back up. If the current account deficit is out of line what usually adjusts to solve that? The exchange rate adjusts.

Historically the dollar is too high, so if you go back to that exchange rate chart you can see the dilemma we're in. That top line has to come down. If it comes down, our current account balance will improve, profitability will improve, employment will improve, and we'll all be better off. The question in this economy is how do we get the line to come down? What are the components of that line? Wage rates, productivity, and the dollar. So when we're making up forecasts we have to ask which one of those components is going to come down. How can we get our competitiveness back up?

[Traduction]

**M. Stokes:** À cause de problèmes antérieurs de compétitivité sur le plan des coûts. Notre déficit courant ne représente qu'une partie du déficit de notre balance commerciale, n'est-ce pas?

**M. Blenkarn:** C'est simplement dû aux coûts proprement dits du gouvernement; nous dépensons beaucoup d'argent pour celui-ci.

**M. Stokes:** À ce moment-là, si le gouvernement dépense plus d'argent et achète plus de choses que nous ne sommes capables de produire, où trouver cet argent?

**M. Blenkarn:** À l'étranger.

**M. Stokes:** C'est exact, je suis d'accord; et cela apparaît ici. Mais il demeure que ces négligences passées nous ont placés dans une grave situation. Je n'exclus pas le déficit gouvernemental; il joue aussi un rôle. C'est un problème sérieux et il ne peut pas se perpétuer. Les gens qui prévoient des déficits perpétuels de 30 milliards de dollars n'ont pas étudié les leçons de l'histoire. Cela n'arrive pas. Il y a toujours une adaptation qui se fait et qui entraîne un changement de la situation. Les gens ne continueront pas à financer notre déficit courant ad vitam eternam; il n'en est pas question. Ils ne l'ont jamais fait et ne le feront jamais. N'oubliez donc pas les leçons de l'histoire.

Le graphique suivant montre la part des bénéfices comptables en tant que pourcentage du PIB. Il représente simplement les bénéfices des sociétés avant impôts, divisés par la valeur du produit intérieur brut au Canada. C'est en quelque sorte une mesure du taux de rentabilité de nos ventes.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**M. Stokes:** Il y a là une corrélation étroite avec la compétitivité de nos coûts, ce à quoi on peut s'attendre. Si le dollar monte, les coûts augmentent considérablement et les profits dégringolent. Nous sommes donc actuellement dans une situation désastreuse; la pire—je ne sais pas ce qu'étaient les chiffres de la dépression—la pire que nous ayons depuis cette dépression, au moins. Et alors? Eh bien, si vous voulez savoir pourquoi les taux d'intérêt ont récemment augmenté et pourquoi personne ne recrute de personnel, reportez-vous au graphique des taux de change.

Lorsque des entreprises sont en difficulté financière, elles n'engagent pas de personnel, n'est-ce pas? Il faut d'abord que leurs profits augmentent à nouveau. Si le déficit courant est excessif, où s'opère habituellement le rajustement nécessaire? Au niveau du taux de change.

Historiquement, le dollar est trop élevé; si vous vous reportez au graphique des taux de change, vous constaterez le dilemme auquel nous sommes confrontés. Il faut que la ligne du haut redescende; si elle le fait, notre compte des opérations courantes s'améliorera, ainsi que la rentabilité et l'emploi, et nous serons tous en meilleure posture. La question qui se pose dans notre économie c'est de savoir comment la faire redescendre? Quels sont les éléments constitutifs de cette ligne? Les taux de salaire, la productivité et le dollar. Donc, lorsque nous faisons des prévisions, il faut se demander lequel de ces éléments va baisser. Que faire pour accroître notre compétitivité?



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Don't you wind up with a funny thing happening? As governments borrow money they convert that money into Canadian dollars, which drives the dollar up. At the same time, the long-term effect is to increase the current account deficit. Eventually, the governments won't be able to borrow money, but as long as they're able to borrow huge amounts they worsen the value of the Canadian dollar because they keep it higher than it should normally be.

**Mr. Stokes:** What I'll get at here is that something always adjusts in a market economy to solve all our problems. It will solve the deficit's problems. Things will happen. The way we get out of this problem and the way I get rid of current account deficits and government deficits is to change one of three things: our productivity; our wage rates—relative to the rest of the world, not just absolute; and the dollar.

This chart indicates that if we want to get our competitiveness back up, one way to do so is to depreciate. The currency collapses, right? That's how it's been done in the past. The standard of living has to go down. That's what the chart's telling us. Our standard of living is too high; we're going to have to eat something.

If you go back to 1974, 1975, 1976, 1977, or 1978—remember?—and look on that chart, you can see the little upward blip. The same thing happened then. In the early 1970s, during the commodity price boom, workers were given dramatic wage increases and union labour costs were out of control. What did we do? Wage and price controls, for one.

• 1100

What else did we do? We used tight monetary policy and the Bank of Canada monetary targeting. What solved our problem? The PQ. It got elected and the dollar collapsed. Sound familiar? That wasn't the party's fault. What was wrong was that we had terrible current account deficits, our labour costs were out of line with the rest of the world, and we depreciated our way out of the problem. Why didn't that cause a lot of trouble? The real worry—

**Mr. Thompson:** It did cause a lot of trouble. I'm suggesting that it did do so, but I'll listen.

**Mr. Stokes:** It could have been worse, though. What I'm trying to relate it to is that we have a situation now that's much worse than that was, if you look at this chart—dramatically worse.

The reason depreciation is risky and interest rates have gone up is because John Crow is paranoid that if we depreciate, inflation will take off—and it will. Not permanently, but it will take off.

He has these targets out there he's trying to reach, and if he doesn't reach them his credibility is shot; nobody will ever believe him again. In fact, most people don't believe him anyway. I visit my customers and ask them what their inflation forecast is. It's not John Crow's. So John Crow is worried about this situation.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Ne se retrouve-t-on pas là dans une situation bizarre? Lorsque les gouvernements empruntent de l'argent, ils convertissent celui-ci en dollars canadiens, ce qui en fait remonter le cours. En même temps, l'effet à long terme est d'accroître le déficit courant. Les gouvernements finiront par ne plus pouvoir emprunter d'argent, mais tant qu'ils peuvent obtenir des montants énormes, ils aggravent le problème de la valeur du dollar canadien en le maintenant à un niveau supérieur à celui qu'il devrait avoir.

**M. Stokes:** Ce que j'essaie de vous montrer c'est que, dans une économie de marché, il y a toujours un rajustement qui permet de régler tous nos problèmes. Ce rajustement atténuera les problèmes de déficit. Des choses se passeront. Pour résoudre le problème et éliminer le déficit courant et les déficits du gouvernement, il faut changer un des trois éléments suivants: notre productivité; nos taux de salaire—par rapport au reste du monde, pas seulement dans l'absolu; et le dollar.

Le graphique montre que si nous voulons accroître à nouveau notre compétitivité, la dépréciation est une des solutions. Le cours du dollar s'effondra alors, n'est-ce pas? C'est ainsi qu'on a procédé dans le passé. Le niveau de vie est, lui aussi, obligé de baisser. C'est ce que nous montre ce tableau. Notre niveau de vie est trop élevé; nous allons être obligés d'avaler la pilule.

Reportez-vous à 1974, 1975, 1976, 1977 ou 1978—vous vous souvenez?—si vous regardez ce graphique, vous noterez le petit sursaut. La même chose s'est produite à ce moment-là. Au début des années soixante-dix, pendant l'explosion des prix des produits de base, les travailleurs bénéficiaient d'énormes augmentations de salaire et les syndicats avaient des exigences démesurées. Qu'avons-nous fait? Pour commencer, nous avons imposé un contrôle des salaires et des prix.

Qu'avons nous fait d'autre? Nous avons appliqué la politique de l'argent rare et la Banque du Canada a fixé des cibles monétaires. Qu'est-ce qui a réglé notre problème? Le PQ. Après son élection, le dollar s'est effondré. Cela vous dit quelque chose? Ce n'était pas la faute du parti. Le problème, c'est que nous avions de terribles déficits du compte courant, que nos coûts de main-d'oeuvre étaient disproportionnés peu rapport à ceux du reste du monde, et nous nous sommes tirés de là par une dépréciation du dollar. Pourquoi cela n'a-t-il pas causé de gros problèmes? Le vrai souci...

**M. Thompson:** Je prétends que cela a causé beaucoup de problèmes, mais je vous écoute.

**M. Stokes:** Cela aurait cependant pu être pire. Ce que j'essaie de montrer, c'est que la situation a beaucoup empiré, comme le montre ce tableau.

Déprécier est risqué et les taux d'intérêt ont augmenté parce que John Crow est obsédé par la crainte qu'une dépréciation n'entraîne l'inflation... et c'est le cas. Ce ne sera pas permanent, mais l'inflation repartira.

John Crow s'est fixé des objectifs et s'il ne les atteint pas, il perd toute crédibilité; personne ne le croira plus. De fait, la plupart des gens ne le croient pas de toute manière. Quand je vais voir mes clients et que je leur demande ce qu'ils prévoient comme inflation, ils n'ont pas la même idée que John Crow. C'est donc ce qui l'inquiète.

[Texte]

**Mr. Thompson:** Is anyone else worried about it?

**Mr. Stokes:** In this country we've always solved our competitiveness problems by depreciation. If you go back to the early 1970s, you'll see that we got out of the problems by depreciating. What happened to the dollar between 1982 and 1986? It went from 85¢ to 70¢. We depreciated.

My question to manufacturers is this. In 1991 the average price of manufactured goods went down 2%, yet they gave their employees a 5.5% wage increase. What was going on? Why would they do something like that? Their profits were collapsing and they gave their staff a 5.5% pay increase. Well, if we do what we've normally done, we'll simply let the dollar collapse and their prices will go back up and they're out of the mess.

What John Crow said was no, we're not doing that this time. I suppose the federal government said that too, because they're responsible for John Crow. Its officials said we're not depreciating out of the problem. That's why interest rates went up in the fall, because the dollar came down 10¢ in value and, based on this chart, it could go down at least another 20¢. So Crow is paranoid; he doesn't want to do it.

He's telling us that the old route to solving our competitiveness problems is cut off; boom, we're not depreciating. But what does that mean when you go back to this chart? What is left to adjust? When unions say the government is telling them bad things when it says competitiveness is bad for unions, it is. What this chart says is that they have to take a 20% pay cut.

**Mr. Thompson:** I have to run next door for a vote, Mr. Chairman. I hate to leave, and I hope this guy is here when I get back.

**Mr. Stokes:** So unions are right. We need a big pay cut, i.e., we have to cut our standard of living. Everybody says to me that this is for manufacturing.

**Mr. Blenkarn:** We've done a fairly good job in the last year. We've dropped from an 88¢ dollar to a 78¢ dollar. That's a pretty good drop.

**Mr. Stokes:** No, that's a cop-out. Crow doesn't like that because we're depreciating our way out and not solving our real problem.

**Mr. Blenkarn:** As long as we keep the inflation rate relatively low, he doesn't get too upset.

**Mr. Stokes:** That's fine. But the real problem here—and the previous speaker mentioned it—is that we have to get our wages down or our productivity up.

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**Mr. Stokes:** One thing we're doing is getting our productivity up by not hiring anybody or by massive lay-offs.

[Traduction]

**M. Thompson:** Est-ce que d'autres partagent son inquiétude?

**M. Stokes:** Au Canada, nous avons toujours réglé nos problèmes de compétitivité en dépréciant la monnaie. Au début des années soixante-dix, nous sommes sortis de notre mauvaise passe en dépréciant. Qu'a fait le dollar de 1982 à 1986? Il est passé de 85c. à 70c. Dépréciation.

La question que je pose aux industriels est celle-ci. En 1991, le prix moyen des biens manufacturés a baissé de 2 p. 100 et pourtant ils ont accordé à leurs employés une augmentation de 5,5 p. 100. Que s'est-il passé? Pourquoi ont-ils fait cela? Tandis que les bénéfices s'effondraient, ils accordaient à leurs travailleurs une augmentation de salaire de 5,5 p. 100. Eh bien, en procédant comme à l'habitude, on va simplement laisser le dollar chuter, ce qui entraînera une hausse des prix et cela règlera le problème.

Mais John Crow a dit non, pas cette fois. Je suppose que c'est ce qu'a dit le gouvernement fédéral aussi, puisqu'il est responsable de la politique de John Crow. Les responsables ont refusé de déprécier la monnaie pour nous tirer de cette situation. C'est la raison pour laquelle les taux d'intérêt sont montés en automne, parce que le dollar avait diminué de 10c. et, d'après ce tableau, il pourrait perdre encore au moins 20c. C'est ce qui explique la paranoïa de M. Crow; il ne veut pas de dépréciation.

Il veut nous faire comprendre que les anciennes solutions à nos problèmes de compétitivité ne sont plus valables; finie la dépréciation. Mais qu'est-ce que cela veut dire si l'on en revient à ce tableau? Que reste-il à ajuster? Quand les syndicats disent que le gouvernement se trompe en disant que la compétitivité fait du tort aux syndicats, c'est vrai. Ce tableau montre qu'ils devront accepter une réduction des salaires de l'ordre de 20 p. 100.

**M. Thompson:** Je dois aller voter, monsieur le président. Je m'en vais à mon corps défendant, mais j'espère bien que ce monsieur sera encore là à mon retour.

**M. Stokes:** Les syndicats ont donc raison. Nous devons accepter une baisse de salaire, soit réduire notre train de vie. Tout le monde me dit que cela s'applique au secteur manufacturier.

**M. Blenkarn:** Nous avons fait un assez bon travail sur ce plan l'an dernier. Le dollar est passé de 88c. à 78c. C'est une assez bonne baisse.

**M. Stokes:** Non, c'est une dérobade. M. Crow n'aime pas cela, car nous déprécions la monnaie pour nous tirer d'affaire au lieu de régler le vrai problème.

**M. Blenkarn:** Tant que l'inflation reste relativement faible, ça ne l'inquiète pas trop.

**M. Stokes:** Bien, mais le véritable problème—comme l'a déjà dit le témoin précédent—c'est que nous devons faire baisser les salaires ou accroître la productivité.

**M. Blenkarn:** Oui.

**M. Stokes:** Ce que nous faisons, c'est que nous augmentons la productivité en arrêtant l'embauche ou en opérant des licenciements massifs.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Can we explore this issue for a moment? The exchange rate has only dropped to 78¢ since November really. Back in September the rate was 80¢—or 82¢ at one point this summer—so we haven't had very much exposure at 78¢.

I note that you forecast the dollar going to 76¢ in 1994, and I happen to agree that we're likely to have even more depreciation of the dollar. But there has been a fairly substantial drop in exchange rate over a relatively short period of time. The question is whether that is a sufficient drop to accomplish the depreciation you're talking about. I agree with you that you have to depreciate, but the question really is whether that is sufficient to do it. Obviously, it doesn't do so instantaneously; nothing happens instantaneously.

• 1105

**Mr. Stokes:** One thing you will notice I said was that I have my current balance going to zero. Well, I have my version of the combination here that solves some of our problems. The way you get this line down is you increase productivity, relative to the U.S. or to the rest of the world; it's not good by itself.

I have wage settlements that are declining when adjusted for inflation. Workers are not going to keep up. They have to take a hit on their standards. There is no way out of this. We are going to have a hit on our standard of living to solve this problem. There is no way out in the short-term. We're way out of line. Our wages have gone up too quickly, the government supported and subsidized us too much in the past, and we have to get rid of this situation.

So what has to happen is that the dollar has to come down. There has to be some combination of dollar depreciation, wages growing more slowly than in the U.S., and productivity growing faster.

Now, let me ask you the question about how we split this up. If I come to you and say I want you to take a 10% pick-up, will you do so?

**Mr. Blenkarn:** No, you won't. But if I cut your dollar down from 88¢ to 78¢, you sure as hell have to.

**Mr. Stokes:** Yes, but the other aspect is that John Crow doesn't want that to go into the inflation rate. No, okay, we have gone part-way.

**Mr. Blenkarn:** That's right, but it can't go into the inflation rate as long as the unemployment rate is as high as it is, because I can't go and get a job somewhere else. If instead of receiving 88¢ American for my work I only receive 78¢ American, I take a hell of a cut.

**Mr. Stokes:** Yes, but that's if you're buying foreign goods, and many people are.

**The Chairman:** Or you stop buying foreign goods. But that's the same thing.

**Mr. Stokes:** That's exactly what you want to happen. The point is, this does go into the inflation rate because many of the things we buy are not from Canada. So it will affect inflation and that's why Crow is afraid.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Pouvons-nous nous arrêter là-dessus un moment? Le dollar n'est à 78c. que depuis novembre. En septembre, le taux de change était à 80c., et à un certain moment pendant l'été à 82c. Cela fait donc assez peu de temps que nous sommes à 78c.

Je constate que vous placez le dollar à 76c. en 1994, et j'aurais plutôt tendance à penser que le dollar va se déprécier encore davantage. Mais on a vu une baisse assez importante du taux de change en assez peu de temps. La question est de savoir si cette baisse est suffisante pour obtenir la dépréciation dont vous parlez. Je pense comme vous qu'il faut dévaluer, mais la question est de savoir si cette baisse est suffisante pour le faire. De toute évidence, cela ne se fait pas du jour au lendemain, jamais.

**M. Stokes:** Vous remarquerez que je situe ici à zéro la balance du compte courant. C'est que j'ai ma propre idée de la combinaison qui permettra de résoudre une partie de nos difficultés. Pour faire baisser cette courbe, il faut accroître la productivité par rapport aux États-Unis ou au reste du monde, mais cela ne suffit pas.

Je vais baisser les règlements salariaux ajustés pour tenir compte de l'inflation. Les travailleurs devront accepter une forte baisse de leur niveau de vie. Il n'y a pas d'autre solution. Il faudra accepter que notre niveau de vie baisse si nous voulons régler ce problème. On ne peut pas faire autrement à court terme. Nous vivons largement au-dessus de nos moyens. Nos salaires ont augmenté trop vite, le gouvernement nous a trop aidés et subventionnés par le passé, et nous devons nous sortir de cette situation.

Il faut donc que le dollar baisse. Il faut à la fois que le dollar baisse, que les salaires augmentent moins vite qu'aux États-Unis, et que la productivité, elle, croisse plus vite.

Permettez-moi maintenant de vous demander comment répartir cela. Si je vous demandais d'accepter une réduction de 10 p. 100 de votre salaire, l'accepteriez-vous?

**M. Blenkarn:** Non. Mais si le dollar baisse de 88c. à 78c., on n'a pas le choix.

**M. Stokes:** Oui, mais John Crow ne veut pas que cela provoque une poussée inflationniste. Bon, nous avons une partie de la solution.

**M. Blenkarn:** C'est exact, mais ça ne pourra pas se refléter dans le taux d'inflation tant que le chômage reste au niveau actuel, car je ne peux pas aller chercher du travail ailleurs. Si au lieu de me payer 88c. américains, on ne m'en paie plus que 78c., cela représente une fichue baisse.

**M. Stokes:** Oui, mais seulement si vous achetez des produits étrangers, comme d'ailleurs le font bien des gens.

**Le président:** Ou bien il faut renoncer à acheter des produits étrangers. Mais cela revient au même.

**M. Stokes:** C'est exactement l'effet recherché. Si cela provoque une poussée inflationniste, c'est bien parce que nous achetons beaucoup de produits étrangers. On en ressent donc l'effet sur le taux d'inflation, et c'est ce que craint M. Crow.

## [Texte]

What I have in this chart is some combination of productivity improvement, slower wage growth, and the dollar coming down. It's enough, in my forecast, to solve the problem, but is it what's going to happen? That's a different question, because what we have. . .

How do I get wages growing more slowly in the future? I get them growing more slowly in the future because productivity growth is rapid; nobody hires anybody. So as with the previous speaker, we are talking about massive unemployment until we get the wages down, unless—now there's a way out of this—we all take a pick-up.

Let me talk a bit about monetary policy and why we're in a mess because of monetary policy.

How do we get inflation down in this country? How does it work? John Crow raises interest rates. How does inflation come down? It comes down very simply: by intimidation. What John Crow tells you to do is to go around and ask, cut your prices, and cut your wages. Nobody is going to do it. So he says that what they'll do, if you won't go along, is threaten to take your job away and threaten to put you out of business. That's exactly how monetary policy works. If you don't cooperate with the governor, he'll put you out of business. I wish he would sell his policies that way.

That's what the Bundesbank does. They're afraid of the Bundesbank. The Bundesbank says inflation is picking up and we ought to hit interest rates. They realize what will happen. They know they're going to go into a recession; therefore, the costs of monetary policy are low.

In Canada the costs are high because the Governor of the Bank of Canada has to beat us over the head with high interest rates until we submit. Workers won't. We just don't go along with him and we're still not going along with him. He wants 1% inflation. If you go out there you'll hear everybody saying no. If he sticks to his guns, what does that mean? High interest rates, high unemployment rates, and tough times.

One of the aspects of monetary policy is that if we all go along with it, there won't be a recession, quite simply because we'll all lower our wage expectations and firms won't raise their prices as high; it's a coordination problem. Of course, why don't business and labour do so? Because they don't trust that the other ones would do it too. If I do so, who's to guarantee that the other guy isn't going to try to raise his wages?

This is one of the reasons we're in a mess now, because John Crow went out and said he wanted zero inflation and the rest of us said forget it. We're getting zero inflation, but where is it coming from? It's coming from Crow hammering us with high interest rates and high unemployment. We're nuts; we're just ignoring him. You can't ignore monetary policy. It's dangerous to do so.

So I would recommend to the governor that he go out and tell them how he is going to destroy business if they don't smarten up. I know that, politically, you can't do that, but this is exactly what you do to get inflation down.

## [Traduction]

Ce tableau reflète une amélioration de la productivité, un ralentissement de la hausse des salaires et une baisse du dollar. D'après mes calculs, cela suffirait à résoudre notre problème, mais est-ce ce qui va se passer? C'est une autre question, car nous avons. . .

Comment puis-je prédire que les salaires augmenteront moins rapidement à l'avenir? Parce qu'à l'avenir, comme la productivité augmente très vite, personne n'embauche plus. Comme le disait le témoin précédent, nous aurons des taux de chômage très élevés tant que les salaires ne baisseront pas, à moins que—et voilà une solution—nous n'acceptons une réduction des salaires.

Parlons un peu de la politique monétaire et voyons pourquoi elle nous a entraînés dans ce marasme.

Comment lutte-t-on contre l'inflation au Canada? Comment cela fonctionne-t-il? John Crow relève les taux d'intérêt. Comment l'inflation baisse-t-elle? C'est très simple: par intimidation. John Crow vous demande de dire à tout le monde autour de vous de faire baisser les prix et les salaires. Personne ne vous écoutera. Si vous ne suivez pas ses directives, il vous menace alors de licenciement ou de faillite. Voilà comment fonctionne la politique monétaire. Si vous ne collaborez pas avec le gouverneur, il vous forcera à la faillite. C'est comme cela qu'il devrait présenter ses politiques.

C'est ce que fait la Bundesbank. Tout le monde craint la Bundesbank. Elle déclare que l'inflation est en hausse et qu'il va falloir ajuster les taux d'intérêt. Tout le monde comprend ce que cela veut dire. Tout le monde sait que cela signifie récession; c'est pour cela que les coûts de la politique monétaire sont faibles.

Au Canada, nous la payons cher parce que le gouverneur de la Banque du Canada est obligé de nous frapper à grands coups de taux d'intérêt élevés pour obtenir notre coopération. Les travailleurs s'y refusent. Nous ne voulons pas l'entendre. Il cherche à ramener l'inflation à un pour cent. Tout le monde s'y oppose. S'il s'entête, quelles seront les conséquences? Des taux d'intérêt élevés, un taux de chômage élevé, des temps difficiles.

Si nous acceptons de jouer le jeu de la politique monétaire, il n'y aura pas de récession, tout simplement parce que nous réduirons nos attentes salariales et que les entreprises contiendront leurs hausses de prix; c'est une question de coordination. Mais pourquoi les entreprises et les syndicats s'y refusent-ils? Parce que personne ne croit que l'autre jouera le jeu. Si je fais ma part, qui me garantit que les autres ne vont pas essayer de m'arracher des concessions?

C'est une des raisons pour lesquelles nous nous trouvons dans cette situation maintenant; John Crow a décrété qu'il voulait une inflation zéro, et nous lui avons dit non. Nous y arrivons à cette inflation zéro, mais comment? John Crow nous l'impose par le biais des taux d'intérêt élevés et d'un fort niveau de chômage. Nous sommes fous; nous refusons de l'écouter. On ne peut pas faire fi de la politique monétaire. C'est dangereux.

Je recommanderais donc au gouverneur de la Banque d'expliquer clairement comment il va détruire les entreprises si elles ne se secouent pas. Je sais que, politiquement, ce n'est pas possible, mais c'est pourtant exactement ce qu'il faut faire pour lutter contre l'inflation.



[Text]

**The Chairman:** But all the economic forecasters ignored him too.

**Mr. Blenkarn:** I was saying that to you guys back in 1989.

• 1110

**The Chairman:** All the economic forecasters were ignoring them too, because when the Bank of Canada and the government combined put out these inflation targets, most forecasters didn't buy into them.

**Mr. Stokes:** There were a couple of reasons. We have to sell our forecasts, right? Really, realistically. I was one of the first forecasters to have low inflation, and everywhere I went people said they couldn't use my forecast. I don't blame them, because who's to trust the governor? If you trusted the governor in the past, you'd lose your shirt.

If you're a company, a labour union, or anybody, and you settle for 1% wage increases over the next five years, it's like bonds. You settle for 1%, then the government reneges and inflation is 5% or 6%. You're going to lose your shirt. So why would businesses suddenly put all their faith in the governor or in the government? I wouldn't. And I understand why they don't take my forecasts.

The only way I sell my forecasts is to tell people that the reason I have high unemployment in my forecast is because they don't believe the governor. It's as simple as that; they don't believe him. So I give them a 2% inflation forecast and they put 4% in their plans. So they try to achieve 4%. It's too high. The governor tells them to forget it; he cranks up interest rates, the economy collapses, and high unemployment results.

Until we convince business and labour that this situation is serious, we're going to have recessions. There's no way out. If you can convince them, somehow... This is why the governor and the federal government announced these inflation targets, saying they were serious. If you don't do so, nobody believes you and you'll never reach your targets. Well, you'll reach your targets, but the cost of doing so is extremely high. That's why we're in such a mess.

You've got all these other little policies that were put in and were supposed to help the economy. The governor of the bank comes along and says he's going to achieve zero inflation. What's happened? Free trade is responsible for this situation; the GST is responsible for this, or tax reform is responsible. That's crap. It's monetary policy that's responsible, because you, and all of us, didn't go along with the governor. It's as simple as that.

**The Chairman:** Let me put it to you this way. What if that policy had not been adopted? We would have...not announced it, but just tried to be content with an inflation rate of roughly 5%, and we'd seen all the other G-7 countries move in the direction of low inflation. I won't say they got to zero, but quite clearly, from four or five years ago, you've seen a lowering of inflation in most of the G-7 countries, or at least an attempt to lower it. Let's put it that

[Translation]

**Le président:** Mais les conjoncturistes non plus ne l'écoutent pas.

**M. Blenkarn:** C'est ce que je vous disais déjà en 1989.

**Le président:** Les conjoncturistes n'en n'ont pas fait cas non plus, car, lorsque la Banque du Canada et le gouvernement ont fixé ces cibles pour le taux d'inflation, la plupart des conjoncturistes n'y ont pas cru.

**M. Stokes:** Il y avait à cela plusieurs raisons. Il faut bien que nous vendions nos prévisions, n'est-ce pas? Il faut être réaliste. J'étais parmi les premiers conjoncturistes à prévoir un faible taux d'inflation, mais tout le monde me disait que mes prévisions n'étaient pas utilisables. Je les comprends, car qui peut faire confiance au gouverneur? Si vous lui avez fait confiance par le passé, vous y avez laissé votre chemise.

Une entreprise, un syndicat, n'importe qui, qui accepterait une hausse de salaire de 1 p. 100 sur les cinq prochaines années—c'est comme les obligations—si vous acceptez 1 p. 100 et que le gouvernement ne tient pas parole, l'inflation passera à 5 ou 6 p. 100 et vous y laisserez votre chemise. Alors pourquoi les entreprises devraient-elles soudainement faire confiance au gouverneur ou au gouvernement? À leur place je ne le ferais pas. Je comprends donc pourquoi elles n'acceptent pas mes prévisions.

La seule façon de vendre mes prévisions, c'est de dire aux gens que si j'inclus un taux de chômage élevé, c'est parce qu'ils ne font pas confiance au gouverneur. C'est aussi simple que cela; ils ne le croient pas. Donc, quand je prévois un taux d'inflation de 2 p. 100, ils mettent 4 p. 100 dans leur plan. Ils visent 4 p. 100. C'est trop. Le gouverneur leur dit: pas question. Il relève les taux d'intérêt, l'activité économique s'effondre, et le taux de chômage devient très élevé.

Tant que nous n'aurons pas convaincu les entreprises et les syndicats de la gravité de la situation, nous continuerons d'avoir des récessions. Il n'y a pas d'autre solution. Si on parvient à les convaincre... Voilà pourquoi le gouverneur et le gouvernement fédéral, lorsqu'ils ont annoncé les cibles pour le taux d'inflation, ont dit qu'ils étaient sérieux. Sans cela, personne ne vous croit et les cibles restent inatteignables. Ou plutôt, vous les atteindrez, mais vous le paierez extrêmement cher. Voilà pourquoi nous sommes dans ce borborygme.

Et puis il y a toutes ces autres politiques qui étaient censées relancer l'économie. Le gouverneur nous annonce qu'il vise un taux d'inflation nul. Qu'est-il arrivé? C'est la faute du libre-échange, c'est la faute de la TPS, c'est la faute de la réforme fiscale. Foutaises. C'est la politique monétaire qui est responsable, parce que nous avons tous refusé de suivre la politique du gouverneur. C'est aussi simple que cela.

**Le président:** Examinons la chose sous un autre angle. Que serait-il arrivé si on n'avait pas adopté cette politique? Si, au lieu d'annoncer cette politique, on s'était contenté d'un taux d'inflation d'environ 5 p. 100, tandis que tous les autres pays du G-7 réduisaient leur inflation. Je ne dirais pas qu'ils ont atteint le taux 0, mais par rapport à il y a quatre ou cinq ans, il est évident que dans la plupart des pays du G-7 on a réduit l'inflation, ou disons du moins qu'on s'y est

[Texte]

way. They've been fighting other forces, such as the reunification in Germany.

What if we had been content to allow a higher rate of inflation? Would we be sitting here today saying that everything's real good here? I suppose inflation would have eroded our standard of living, unless people resisted it, and I think most labour unions would have tried to resist the erosion.

**Mr. Stokes:** A good example of what happens in that case is found in Brazil or Argentina. Their inflation rate is 500% and ours is 5%. Can we ever trade with them? Why would we? We couldn't afford to buy their stuff if their inflation rate is 500%. We can afford to buy their stuff. Why? Because their currency depreciates as fast as their inflation rate rises. Therefore, the price we pay for their goods doesn't change because their prices go up and their currency goes down and the price to Canadians is the same.

So if our economy inflates faster than is the case in the rest of the world, all that happens is our dollar depreciates.

**The Chairman:** Absolutely, I understand that.

**Mr. Stokes:** So if we had run a 5%, 6%, or 7% rate of inflation for the last five years, the dollar would be worth 60¢ or so. But it's simple; that's all. That's what happens. That's if Crow accommodated it. But what does that scenario say? It says you've got to stop buying things from the rest of the world because they get more and more expensive, so your standard of living erodes. If you depreciate the dollar, your standard of living is eroding.

Many people have said that we're in with the U.S., so perhaps we should just do what the U.S. does, i.e., fix our exchange rate to the U.S. rate; then we'll just inflate in the same way the Americans have. Some people suggest that. In that case, we'll always tend to run the same inflation rate with the U.S. We'd fix our currency.

**The Chairman:** Well, we had a big debate over this issue about three years ago and we had all the manufacturers coming to us and other people who were in export-related businesses. The big pitch was that the Canadian dollar was too high. It was 85¢ plus and they were all saying it was too high. You're saying that if we had agreed with that—and it probably was too high—

● 1115

**Mr. Blenkarn:** It was too high.

**The Chairman:** —then we had to go out and sell a message, if you like. The direct message to the population was that the standard of living is too high. We are going to lower the value of the Canadian dollar and reduce your standard of living.

**Mr. Blenkarn:** That's exactly what we've done.

**Mr. Stokes:** The other alternative is the one I just said.

**Mr. Blenkarn:** That's exactly what we've done this year. We've reduced the value of the dollar.

[Traduction]

efforcé. Ils devaient également lutter contre d'autres problèmes, comme les conséquences de la réunification en Allemagne.

Que ce serait-il passé si nous nous étions satisfaits d'un taux d'inflation plus élevé? Pourrions-nous aujourd'hui nous réjouir de notre situation? J'imagine que l'inflation aurait érodé notre niveau de vie, à moins que les gens ne s'y soient opposés, et je pense que la plupart des syndicats auraient tenté d'arrêter cette érosion.

**M. Stokes:** Le Brésil ou l'Argentine nous donnent un bon exemple de ce type de situation. Leur inflation est à 500 p. 100 et la nôtre à 5 p. 100. Comment pouvons-nous entretenir des relations commerciales avec eux? Pourquoi le ferions-nous? Avec un taux d'inflation de 500 p. 100, nous ne devrions pas pouvoir acheter leurs marchandises. Et pourtant nous le pouvons. Pourquoi? Parce que leur monnaie se déprécie à mesure qu'augmente l'inflation. Par conséquent, le prix auquel nous payons leurs marchandises ne change pas, puisque l'augmentation des prix fait baisser leur monnaie; pour les Canadiens le prix reste le même.

Ainsi, si nous connaissons une inflation supérieure à celle du reste du monde, notre dollars se dépréciera.

**Le président:** Tout à fait, je comprends.

**M. Stokes:** Donc, si nous avons eu un taux d'inflation de 5 p. 100, 6 p. 100 ou 7 p. 100 au cours des cinq dernières années, le dollar vaudrait à peu près 60c. C'est très simple. C'est ce qui arriverait si M. Crow laissait faire. Mais quelles sont les conséquences? On ne peut plus acheter de produits étrangers car ceux-ci deviennent de plus en plus chers, et il s'ensuit donc une baisse du niveau de vie. Si l'on déprécie le dollar, c'est le niveau de vie qui baisse.

Beaucoup disent que, vu les liens étroits que nous avons avec les États-Unis, nous devrions peut-être suivre leurs politiques, c'est-à-dire fixer notre taux de change au taux américain; notre inflation serait identique à celle des États-Unis. C'est ce que suggèrent certains. Nous aurions ainsi toujours le même taux d'inflation que les États-Unis. Le taux de change serait fixe.

**Le président:** Nous en avons longuement débattu il y a trois ans environ et nous avons entendu à cette occasion tous les fabricants et ceux qui sont dans l'import-export. Tout le monde nous disait que le dollar canadien était trop élevé. Il était alors à plus de 85c., et tout le monde trouvait que c'était trop. Vous voulez dire que si nous avons accepté l'idée—et c'était probablement trop. . .

**M. Blenkarn:** C'était trop.

**Le président:** . . . alors il fallait diffuser le message en quelque sorte. Il fallait faire comprendre à la population que son niveau de vie était trop élevé, et que nous allions dévaluer le dollar et réduire son niveau de vie.

**M. Blenkarn:** C'est exactement ce que nous avons fait.

**M. Stokes:** L'autre solution aurait été celle que je viens de décrire.

**M. Blenkarn:** C'est exactement ce que nous avons fait cette année. Nous avons réduit la valeur du dollar.



[Text]

**The Chairman:** I understand that. The problem is that we have people who can say, lower the dollar; that'll solve our problems.

**Mr. Blenkarn:** It will solve their problem by reducing the real wage cost.

**The Chairman:** It solves one aspect of the problem, but it doesn't solve the competitive problem.

**Mr. Stokes:** It doesn't solve the competitive problem. From the point of view of being able to trade, it does, but our standard of living erodes.

There's the other way. If we all went along with monetary policy, the exchange rate wouldn't have gone up because we would have adjusted wages and prices instead of the exchange rate. That's what happens when the monetary policy tightens. The interest rates go up and that attracts foreign capital.

Suppose Crow said, lower your prices and wages 5%. Interest rates wouldn't have gone up. The reason interest rates go up is because we won't do that. That's the only tool he's got. If we all go along with monetary policy, then it has no effect at all. However, we don't follow it, so this is what happens. Economists say you distort prices and wages relative to the rest of the world and it causes exports to change and imports to change and jobs.

The last point here is that the way we get out of the next few years and all our problems is going to be tough because we have to get this line down here. That means we're going to need low wage growth, high productivity growth. One precondition for this happening is that government spending growth stays on the track it's on now.

I'm not looking in my forecast for government spending cuts necessarily, but for no real wage growth and some tax increases at the provincial level. In fact, my forecast has half a percent less growth over the next five years because I get government deficits down. I'm taking a \$60 billion combined deficit of the levels of government. That's 7% of the GDP. In my forecast I take 7% of the GDP out of the economy over the next seven years. It has to hurt.

**Mr. Blenkarn:** How do you do it?

**Mr. Stokes:** I do it by seeking increased taxes and having government spending growth become zero or negative. If you don't do that you can just throw my forecast in the garbage and get rid of the current account deficit. You're not going to do it. Your standard of living is going to erode because you've got to do this. The real safety valve in all this—if we don't adjust as individuals—is the currency will. The currency always adjusts. If the standard of living is too high, either we lower our wages and prices or the dollar will do it for us. That's really it.

[Translation]

**Le président:** Je le comprends. Le problème c'est que certains disent qu'en dépréciant le dollar, on résoudra nos problèmes.

**M. Blenkarn:** Cela résoudra leur problème en réduisant le coût réel des salaires.

**Le président:** Cela règle une difficulté mais ça ne résoud pas le problème de la compétitivité.

**M. Stokes:** Cela ne résoud pas le problème de la compétitivité. Cela règle le problème du point de vue des échanges commerciaux, mais en affaiblissant notre niveau de vie.

Il y a l'autre solution. Si nous avions tous accepté cette politique monétaire, le taux de change n'aurait pas augmenté puisque nous aurions ajusté les prix et les salaires plutôt que le taux de change. C'est ce qui arrive quand on resserre la politique monétaire. Les taux d'intérêt augmentent et cela attire les capitaux étrangers.

Supposons que M. Crow ait dit que les prix et les salaires devaient diminuer de 5 p. 100. Les taux d'intérêt n'auraient pas monté. Si les taux d'intérêt montent, c'est parce que nous ne l'écoutons pas. C'est donc la seule solution qu'il lui reste. Si nous acceptons tous de collaborer avec sa politique monétaire, cela n'aurait plus aucune incidence. Mais comme nous ne le faisons pas, telle est la conséquence. Les économistes disent qu'il en résulte une distorsion des prix et salaires par rapport au reste du monde, ce qui a des répercussions sur les exportations, les importations et le marché du travail.

En conclusion, les prochaines années vont être difficiles car, pour résoudre notre problème, il faut que cette ligne descende jusqu'ici. Cela veut dire une faible hausse des salaires et une forte croissance de la productivité. Pour cela, il est indispensable de maintenir l'orientation actuelle des dépenses de l'État.

Mes prévisions ne supposent pas nécessairement des coupures dans les dépenses de l'État, mais elles s'appuient sur une croissance nulle des salaires réels et sur une augmentation des impôts provinciaux. De fait, je prévois une baisse de 0,5 p. 100 de la croissance au cours des cinq prochaines années en raison de la réduction des déficits des gouvernements. Je calcule le déficit total des divers paliers d'administration à 60 milliards de dollars. Cela représente 7 p. 100 du PIB. Dans mes prévisions, je retire de l'économie 7 p. 100 du PIB pendant les sept prochaines années. Cela ne peut pas se faire sans mal.

**M. Blenkarn:** Comment le faites-vous?

**M. Stokes:** En augmentant les impôts et en ramenant la croissance des dépenses du gouvernement à un taux zéro ou à un taux négatif. Si vous ne le faites pas, vous pouvez jeter mon modèle à la poubelle et vous débarrasser du déficit du compte courant. Ce n'est pas possible. Le niveau de vie va forcément diminuer, parce que ces mesures sont indispensables. La soupe dans ce modèle, c'est que, si nous ne nous adaptons pas individuellement, le dollar le fera. La monnaie subit toujours les corrections nécessaires. Quand le niveau de vie est trop élevé, nous réduisons les salaires et les prix, ou le dollar s'en charge pour nous. Dans le fond, c'est cela.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** The easiest way to do it is to have the dollar do it for you because that doesn't require any government action. It lets people think that they're getting the same wage rates as they were always getting. They don't take a cut in pay in the nominal sense and so they all feel happy. If we were to give them a real cut in pay—a nominal cut—they would be very unhappy. Instead, we give them less purchasing power.

**Mr. Stokes:** I guess politically—

**Mr. Blenkarn:** Their money will depreciate.

**The Chairman:** You say that politically that might be easier. The problem is that, in all likelihood, if the dollar fell and that's the only thing that happened, then it wouldn't be so bad, but the other thing that will happen as well is interest rates will go up.

**Mr. Stokes:** Why will interest rates go up? You're saying if the dollar falls...?

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** Sooner or later you can't raise interest rates because there are no expenditures to stop. This whole thing about raising interest rates presumes that people are borrowing money.

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** If you kill the economy, nobody borrows any money. Why did the prime rate come down so rapidly? Why was the Bank of Montreal chasing the prime rate to bring it down? It was because nobody was borrowing any money. The only way that interest rates can be sustained is if somebody is actually buying something.

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** If we destroy the economy, then there won't be any credit demand. The only way you can keep credit demand up is if the government continues to run huge deficits.

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** A lot of people think that you can independently have high interest rates and a weak economy on a temporary basis, but it can't be sustained.

**The Chairman:** I'll agree with that.

**Mr. Stokes:** What has happened here is that the recovery in the fourth quarter has been postponed because of concern over the dollar. Also, we won't go along, right? We won't lower our wage expectations.

Think of it. John Crow started this in 1988 and he never got wage settlements down until 1992. It's tough.

• 1120

He's telling us that we're not going to go with a depreciation. If another government gets in and eases up, then we've solved their problems through that exchange rate depreciation. Maybe the public in this country won't put up with...i.e., won't sacrifice—

**The Chairman:** Directly, so they'll do it indirectly.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Le plus simple, c'est de laisser le dollar s'en charger, car ça n'oblige pas le gouvernement à prendre des mesures. Les gens ont ainsi l'illusion que leur salaire n'a pas changé. En apparence, ils n'ont pas eu à accepter une baisse de salaire, et tout le monde est content. Si nous devions intervenir sur la valeur nominale des salaires, les gens seraient très mécontents. Au lieu de cela, nous réduisons leur pouvoir d'achat.

**M. Stokes:** Je suppose que, politiquement... .

**M. Blenkarn:** Leur argent perd de la valeur.

**Le président:** Vous dites que c'est peut-être plus facile sur le plan politique. Si la baisse du dollar était la seule conséquence, ce ne serait pas si terrible, mais malheureusement il est probable que les taux d'intérêt augmenteraient également.

**M. Stokes:** Pourquoi les taux d'intérêt augmenteraient-ils? Vous dites que si le dollar baisse...?

**Le président:** Oui.

**M. Stokes:** Tôt ou tard, on ne peut plus relever les taux d'intérêt parce qu'il n'y a plus de dépenses à freiner. Pour que la théorie de la hausse des taux d'intérêt marche, il faut que les gens empruntent.

**Le président:** C'est cela.

**M. Stokes:** Si l'on étouffe l'économie, personne n'emprunte plus. Pourquoi le taux de base a-t-il baissé si rapidement? Pourquoi la Banque de Montréal prend-elle les devants pour faire baisser le taux de base? C'est parce que personne n'empruntait plus. Pour maintenir les taux d'intérêt, encore faut-il que les gens achètent.

**Le président:** Oui.

**M. Stokes:** Si nous mettons l'économie à genoux, personne ne demandera plus de crédit. La demande ne se maintiendra que si le gouvernement continue d'enregistrer d'énormes déficits.

**Le président:** Oui.

**M. Stokes:** Beaucoup pensent qu'il est possible d'avoir des taux d'intérêt élevés et une économie temporairement faible, mais cela ne peut pas durer.

**Le président:** J'en conviens.

**M. Stokes:** Dans ce cas-ci, la reprise du quatrième trimestre a été reportée à cause de l'inquiétude que causait le dollar. Et puis, nous refusons de collaborer, n'est-ce pas? Nous nous refusons à diminuer nos attentes salariales.

Pensez-y. John Crow a lancé cette politique en 1988 et ce n'est qu'en 1992 qu'il a vu les premières baisses dans les règlements salariaux. C'est dur.

Il nous fait comprendre qu'il n'y aura pas de dépréciation. Si un nouveau gouvernement déserte la vis, le problème sera réglé par la baisse du taux de change. Peut-être que le public canadien ne tolérera pas... je veux dire qu'il n'acceptera pas de faire des sacrifices... .

**Le président:** Directement; il faudra donc agir indirectement.



[Text]

**Mr. Stokes:** They won't sacrifice directly. They'll have to be fooled into doing it.

I don't know. My view is to get more cooperative policy, not between levels of government, but between the government and the public.

The prime example is when unions go out and say they want the GST back. I can't remember whether it was Air Canada or whatever it was. The union got a GST bonus, right? The governor's not going to go for that. What happened to those people who got the GST bonus? Are they still working?

It's as in my firm. I have a compensation budget. The owner says it's going up 0% this year. You can give your employees a 5% wage increase, but you're going to have to cut back 5% of your employment. That's exactly what's happening. It's a loser.

The problem is that we cannot get society to cooperate. I know it's utopian. The more we fight among each other, the more costly all this is because we're telling people, we know better than you do.

The GST was a prime example where they fought it, and it was crazy. You can't avoid taxes. That's what these people were saying. If you try to get the GST back in your wages, then somebody is going to pay the GST. Who is it? If the workers don't pay it, then the firm has to pay it. That means their profits come down. Not a chance.

**The Chairman:** Well, they did. There's no question that profits came down, but they only come down so far until they are out of business.

**Mr. Stokes:** Yes. That's why employment is a disaster. The employers thought they were going to depreciate themselves out of this problem; therefore, they gave high wage settlements. I cannot think of any other reason why they did it. They gave the high wage settlements and then Crow said, sorry, we're not doing that. Then they simply laid off staff. It's very costly to lay off people. I know, because if I hire somebody and I train them and I lose them, then I lose a lot of money. There are big fixed costs. That's why, in this recession, we've had a big profitability problem. Firms realize that if they lay off a lot of people, it's extremely expensive to rehire them. It's not clear whether you'll get the same ones back, and finally you get to the point where you just cannot afford it any more. That's it and you're done.

**The Chairman:** Could I ask you this? We've talked about our competitiveness problem in terms of the United States and wondered about fixing our problem more or less through depreciation. Let's use only depreciation of the currency and forget everything else for the moment. If we wanted to align ourselves, where would we have to end up with the dollar? Sixty cents? Is that what you're essentially telling us?

You say there's some combination of the three to put in to get from A to Z. If it wasn't some combination of the three but a combination of one, what would we be looking at?

[Translation]

**M. Stokes:** Il n'acceptera pas de faire des sacrifices directement. Il faudra user de subterfuges.

Je ne sais pas. Il me semble qu'il faut une politique de coopération, non pas entre les gouvernements, mais entre le gouvernement et la population.

On en a un bon exemple quand les syndicats exigent de rattraper la TPS. Je ne sais plus si c'était à Air Canada ou ailleurs. Le syndicat l'a eue sa prime à la TPS, n'est-ce pas? Le gouverneur n'acceptera pas cela. Où sont maintenant les gens qui ont obtenu cette prime? Travaillent-ils encore?

C'est pareil dans mon cabinet. Le budget est soumis à un mécanisme de compensation. Le patron dit qu'il n'y aura pas d'augmentation du budget cette année. Si vous voulez accorder à vos employés une augmentation de 5 p. 100, il faudra réduire la main-d'oeuvre de 5 p. 100. C'est exactement ce qui arrive. Personne n'est gagnant.

La difficulté c'est que la société se refuse à coopérer. Je sais bien que ça relève de l'utopie. Plus nous luttons les uns contre les autres, plus la facture sera élevée car cela revient à dire aux gens que nous savons mieux qu'eux ce qu'il leur faut.

La TPS est un bon exemple de ce refus insensé. On n'échappe pas aux impôts. C'est ce que disaient ces gens. Si vous essayez de récupérer la TPS par des augmentations salariales, quelqu'un d'autre la payera. Qui? Si les travailleurs ne la paient pas, ce sera l'entreprise. Il en résultera une baisse des bénéfices. Pas question.

**Le président:** C'est pourtant ce qui est arrivé. Il est certain que les bénéfices ont diminué, mais ils ne peuvent pas baisser indéfiniment; l'entreprise finit par fermer ses portes.

**M. Stokes:** Oui, et c'est la raison pour laquelle le chômage atteint des proportions catastrophiques. Les employeurs pensaient que la dépréciation du dollar réglerait tout; ils ont donc accordé des hausses de salaire. Je ne peux pas imaginer pour quelle autre raison ils l'auraient fait. Ils ont accordé des augmentations importantes, puis Crow a décréété: Désolé, pas question. Alors il a fallu licencier. Cela coûte très cher. Je le sais, car si j'embauche quelqu'un, que je forme cet employé et que je dois ensuite le perdre, cela représente une grosse perte d'argent. Les frais fixes sont importants. C'est pourquoi dans cette récession nous avons un gros problème de rentabilité. Les entreprises se rendent compte que si elles licencient une grande partie de leur personnel, il leur en coûtera très cher lorsqu'elles devront embaucher à nouveau. Il n'est pas certain qu'on pourra reprendre les mêmes, et puis finalement on en arrive au point de ne plus avoir du tout les moyens d'embaucher. Votre sort est réglé.

**Le président:** Puis-je vous poser une question? Nous avons parlé de notre faible compétitivité par rapport aux États-Unis et nous nous sommes demandé si l'on pouvait plus ou moins régler le problème en dépréciant le dollar. Arrêtons-nous un moment à la seule dépréciation, sans tenir compte de tout le reste. Si nous voulions aligner notre devise, jusqu'où tomberait-elle? À 60c.? Est-ce ce que vous voulez dire?

Vous dites que pour aller de A à Z, il faut combiner trois choses. Si on avait non pas ces trois éléments, mais un seul, qu'est-ce que cela donnerait?

[Texte]

**Mr. Stokes:** It would depend. Is there any cooperation from the public?

**The Chairman:** That's only the preface to my second question.

**Mr. Stokes:** Yes, that is a big problem. That's why people don't like fixed exchange rates. You don't know what the right level is. People tell you to fix your exchange rate, but at what level? I don't know the answer to that.

There's going to be some benefit from the 87¢ down to the 78¢ and it's going to flow through. It takes a couple of years for that to come.

**Mr. Blenkarn:** It's going to take a while to flow through because of the business of buying goods from a foreigner. The foreigner sells the goods figuring he's going to get 85¢ American from you in Canadian dollars and all of a sudden he gets 78¢. He's very unhappy and he takes a hell of a bath on his sales to you. Next year he's not going to sell to you at that price any more. The fact is that goods are in the economy and are sold on the basis that the buyer of the goods, and therefore the merchant, got a hell of a good deal on them.

Exchange rates don't affect prices instantly. They affect them over a period of time.

**The Chairman:** Absolutely.

**Mr. Blenkarn:** They might affect food and vegetables, but on general manufactured goods brought into the country they take quite a while to flow through.

**The Chairman:** It can go the other way, though, Don. You might have bought your goods and had to pay for them in U.S. dollars. In that case, you are going to take a hit.

**Mr. Blenkarn:** Oh, yes, but that applies to the Canadian manufacturers too. Almost all commodities are priced in American dollars, so the commodity price index then jumps up about 7% or 8%.

• 1125

**Mr. Stokes:** If you're in Alberta, you're really happy because the dollar collapses and it goes right to your bottom line. Oil and gas prices are priced in U.S. dollars. Those people get instantaneous profits.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. Stokes:** Your point is right.

The other thing to remember is that it takes a while for the dollar to go through and have its impact. We may not have had the full impact of the appreciation through yet. We're fighting two effects. Our estimates in our studies show that it takes two or three years to get the full impact of the currency through on trade. We're operating where we've just gone up for two or three years and now we're going down. You've got a mixture of ups and downs in there.

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**Mr. Stokes:** It takes a while before that current account is going to change or improve. The U.S. is a prime example. That's what happened in the U.S.

[Traduction]

**M. Stokes:** Cela dépend. Le public coopère-t-il?

**Le président:** Ce n'était qu'une préface, avant ma deuxième question.

**M. Stokes:** Oui, c'est très délicat. C'est pourquoi les gens n'aiment pas les taux de change fixes. On ne sait pas trop quel est le bon niveau. Les gens vous disent de fixer le taux de change, mais à quel niveau? Je n'ai pas la réponse.

La baisse du dollar de 87c. à 78c. entraînera certains avantages qui se répercuteront, mais il faudra attendre deux ou trois ans pour cela.

**M. Blenkarn:** Il faut un certain temps avant que l'effet se répercute, à cause des achats à l'étranger. Le vendeur étranger s'attend à ce que vous le payiez en dollars canadiens l'équivalent de 85c. américains; or, il se retrouve avec 78c. Il n'est pas content du tout et cette affaire lui coûte gros. L'année suivante, il ne vous fera plus le même prix. Mais les marchandises circulent dans l'économie et leur prix de vente reflète la bonne affaire qu'a fait l'acheteur et, par voie de conséquence, le marchand.

Les variations du taux de change ne se font pas sentir immédiatement sur les prix. Il faut un certain temps.

**Le président:** Tout à fait.

**M. Blenkarn:** L'effet se fait peut-être sentir très vite sur les produits alimentaires et les légumes; toutefois, sur les biens manufacturés importés l'effet est beaucoup plus lent à se manifester.

**Le président:** Mais la situation peut aussi être inversée, Don. L'acheteur peut avoir à payer ses marchandises en dollars américains, auquel cas c'est lui qui accusera le coût.

**M. Blenkarn:** Oh, oui, mais cela vaut aussi pour les fabricants canadiens. Le prix de presque toutes les denrées est exprimé en dollars américains; ce qui veut dire que l'indice des prix monte soudainement de 7 ou 8 p. 100.

**M. Stokes:** Si votre entreprise est en Alberta, vous êtes ravi car lorsque le dollar s'effondre, cela se reflète immédiatement dans votre bilan. Le prix du pétrole et du gaz est exprimé en dollars américains. Cela se traduit par des bénéfices instantanés.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**M. Stokes:** Vous avez raison.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il faut un certain temps pour que le dollar fasse son chemin et que l'on en ressente l'effet. Nous n'avons peut-être pas encore ressenti tout l'effet de l'appréciation. Nous luttons contre deux effets contraires. D'après nos estimations, il faut deux à trois ans avant que les effets du taux de change ne se fasse pleinement sentir dans les échanges commerciaux. Nous venons de voir une augmentation pendant deux ou trois ans, et maintenant le dollar baisse. Il y a un mélange de hauts et de bas.

**M. Blenkarn:** Oui.

**M. Stokes:** Il faut un certain temps avant que le compte courant ne s'améliore. Le cas des États-Unis l'illustre bien.



[Text]

**The Chairman:** Let me ask my second question now. What we're saying, no matter how you slice it here, is that there's downward pressure on the dollar versus that of the U.S. There's pressure on it if we don't manage to compensate in some other way.

However, when we look at the United States in terms of their situation in the world, they are in a very similar situation to ours. This means in fact that there's pressure on the United States to reduce its standard of living.

**Mr. Stokes:** We're going through what the U.S. went through five or six years ago. If you remember in Reaganomics and Volker, they tightened up monetary policy and had an expansionary fiscal policy in the early 1980s. It drove the U.S. dollar up. Do you remember the rust belt?

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** Okay. That was the decimation of the U.S. manufacturing sector. They had the same problem we're having now.

How did they get out of that problem? Some of it was the way we're doing it. They moved from the northern states to the southern states to take advantage of lower labour costs. They restructured.

However, look at what happened to the U.S. dollar versus the Canadian dollar from 1982 to 1986. Their currency adjusted dramatically to solve their problems.

You don't hold the U.S. up as an example of how you should adjust.

**The Chairman:** No.

**Mr. Stokes:** However, that's how they solved their problem. The problem isn't solved because they depreciated rather than going after their costs.

**The Chairman:** I'm not saying that's the way to solve the problem. I'm saying that if we solve our problem relative to the U.S., then we still haven't solved the problem because they're not presumably operating as the most competitive economy in the world anyway.

**Mr. Stokes:** Yes. The problem here is that everything is relative. The U.S. is under severe pressure to remain competitive and we're behind them.

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Stokes:** Look what happened in the manufacturing sector in the U.S. in the 1980s. Because of all these problems, their wages never kept up with inflation.

Usually, you assume that if workers have fairly decent productivity, then they'll get paid for it. If they increase their productivity, the firm can afford to pay the workers more money. In the U.S. that didn't happen. There was so much external competition from Japan and Korea and so on that workers' wages actually declined. It didn't even change in nominal terms over the 1980s. They had a huge hit on their standard of living in the United States that we did not take to the same extent.

[Translation]

**Le président:** Je vais maintenant vous poser ma deuxième question. Présentez les choses comme vous voulez, le fait est que le dollar subit une pression à la baisse face à la devise américaine. Si nous ne trouvons pas le moyen de compenser d'une manière ou d'une autre, il restera soumis à cette pression.

Toutefois, les États-Unis se trouvent dans une situation très semblable à la nôtre, dans une perspective internationale. Cela veut donc dire que les Américains aussi doivent réduire leur niveau de vie.

**M. Stokes:** Nous sommes en train de vivre maintenant ce que les États-Unis ont connu il y a cinq ou six ans. Vous vous souvenez qu'à l'époque de la Reaganomique et de Volker; les États-Unis pratiquaient une politique monétaire très stricte et une politique fiscale expansionniste au début des années quatre-vingt. Cela a fait monter le dollar américain. Vous vous souvenez de la «rust belt»?

**Le président:** Oui.

**M. Stokes:** Le secteur manufacturier américain a été complètement décimé. Ils ont connu alors les difficultés que nous avons maintenant.

Comment s'en sont-ils sortis? Ils ont fait ce que nous faisons, d'une certaine manière. Ils ont quitté les États du Nord pour ceux du Sud où la main-d'oeuvre est moins chère. Ils ont restructuré.

Mais voyez comment le dollar américain s'est comporté par rapport au dollar canadien de 1982 à 1986. Il y a eu une très forte correction du taux de change pour régler le problème.

Les États-Unis ne sont pas un exemple à suivre en la matière.

**Le président:** Non.

**M. Stokes:** Mais c'est comme cela qu'ils ont réglé leur problème, lequel d'ailleurs n'est pas vraiment réglé puisqu'ils ont préféré déprécier leur monnaie plutôt que de s'attaquer aux coûts.

**Le président:** Je ne veux pas dire que ce soit la solution. Je veux dire que si nous réglons notre problème par rapport aux États-Unis, nous ne l'aurons pas résolu pour autant puisque l'économie américaine n'est pas vraiment la plus compétitive au monde.

**M. Stokes:** Oui. Tout est relatif. Les États-Unis ont beaucoup de mal à rester compétitifs; et nous sommes en retard par rapport à eux.

**Le président:** Oui.

**M. Stokes:** Voyez ce qui est arrivé au secteur manufacturier américain dans les années quatre-vingt. À cause de tous ces problèmes, les salaires n'ont pas suivi l'inflation.

Habituellement, si les travailleurs ont une assez bonne productivité, on présume qu'ils seront payés en conséquence. Si leur productivité augmente, l'entreprise peut les payer davantage. Ce n'est pas ce qui s'est passé aux États-Unis. La concurrence du Japon et de la Corée était si forte que les salaires dans le secteur manufacturier ont baissé. Même la valeur nominale des salaires n'a pas changé dans les années quatre-vingt. Le niveau de vie des Américains a beaucoup plus baissé que le nôtre.

[Texte]

You're right. That's why we actually got into this mess. It's not necessarily that the workers got paid too much for their productivity in this country. It's that they got paid too much for their productivity relative to everybody else in the rest of the world.

I'm getting complicated. What's really important is what's happening elsewhere. It may not be fair that U.S. manufacturing workers aren't getting paid enough, but that's reality.

**The Chairman:** What do you think approximately would get us into line? Is it roughly 10%?

**Mr. Stokes:** Do you mean depreciation?

**The Chairman:** Let's say we measured it in terms of one factor. That's what I'm trying to say here.

**Mr. Stokes:** There are two issues: when, and how fast. My forecast says that we're going to go through pain for about five or six years. It improves and the deficits disappear. Quite frankly, the last half of the decade will be nice. It'll be fun. My forecast is that by the end of the decade governments will have to decide what to do with their surpluses. I know nobody believes me, but that is possible.

**The Chairman:** It assumes that governments for the next three or four years are going to be tough enough to basically freeze their spending and increase taxation.

**Mr. Stokes:** I have a boom/bust scenario in my forecast for people who don't believe my forecasts. The government simply caves in and this happens: an expansionary monetary policy, an expansionary fiscal policy, the interest rates go down, and the economy takes off. Then in the year 2000 we have another recession and it's more of the same.

That's all we've done. Every ten years we have a recession. We go into a recession and the government gets all nervous about it. It stimulates the economy out. It did stimulate it out in 1982. There were the biggest government deficits ever. Crow let the dollar fall from 85¢ to 70¢.

• 1130

**The Chairman:** It was Bouey at that time.

**Mr. Stokes:** Yes, it was Bouey, I'm sorry. I think Crow learned from Bouey and that's why he's not doing it now. It was a very expansionary policy. We can do that and we get the unemployment down. I have a scenario where the unemployment rate comes down to 7%. It's no problem. The inflation rate, however, goes back up and then everybody gets nervous about inflation again. They crank on the binders and we're into another recession and then it probably goes back up again. It's more of the same, right?

**Mr. Blenkarn:** Except that the previous time we didn't have as high a government debt. Now we have a massive government debt, and somewhere along the line...

**Mr. Stokes:** We can't afford monetary policy.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**The Chairman:** You know what? We did have a high government debt. If we take a look at it as a percentage of the economy and the impact of going from a \$10 billion deficit in one year to roughly \$20 billion the next year, then it seems to me it virtually doubled in one year around that time.

[Traduction]

Vous avez raison. C'est la raison pour laquelle nous sommes dans ce borbier. Ce n'est pas nécessairement parce que les travailleurs étaient trop payés par rapport à leur productivité. C'est qu'ils étaient trop payés pour leur productivité par rapport aux travailleurs du monde entier.

Cela commence à devenir compliqué. L'important, c'est ce qui se passe ailleurs. Il est peut-être injuste que les travailleurs américains soient insuffisamment payés, mais c'est comme cela.

**Le président:** Que faudrait-il selon vous pour nous ramener dans une bonne moyenne? Environ 10 p. 100?

**M. Stokes:** Vous parlez de dévaluation?

**Le président:** Si l'on considérait un seul facteur. C'est ce que je veux dire.

**M. Stokes:** Il y a deux facteurs: quand, et à quel rythme? D'après mes prévisions, nous allons traverser cinq ou six années difficiles. Après il y aura amélioration, et les déficits seront épongés. Je crois honnêtement que la deuxième moitié de la décennie sera agréable; on va s'amuser. Je prévois qu'à la fin de la décennie les gouvernements vont se demander quoi faire de leurs excédents. Je sais que personne ne me croit, et pourtant c'est possible.

**Le président:** Cela à condition que pendant les trois ou quatre prochaines années, les gouvernements aient le courage de geler leurs dépenses et d'augmenter les impôts.

**M. Stokes:** Pour ceux qui ne croient pas à mes prévisions, j'ai également un scénario d'expansion-récession. Le gouvernement cède aux pressions et voilà ce qui arrive: une politique monétaire expansionniste, une politique fiscale expansionniste, des taux d'intérêts en baisse, et la relance de l'économie. Puis, en l'an 2000, une autre récession, et on recommence.

C'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Tous les dix ans nous avons une récession. Le gouvernement s'agite. Il stimule l'activité économique. C'est ce qu'il a fait pour sortir de la récession de 1982. Et nous avons enregistré des déficits sans précédent. Crow a laissé le dollar chuter de 85 à 70 cents.

**Le président:** C'était Bouey à l'époque.

**M. Stokes:** Oui, pardon; c'était Bouey. Crow a tiré la leçon de l'expérience de Bouey et c'est pour cela qu'il ne l'imite pas. C'était une politique très expansionniste. Nous pouvons refaire la même chose et réduire le chômage. J'ai un scénario qui donne un taux de chômage de 7 p. 100. C'est facile. Mais, l'inflation reprend et tout le monde s'inquiète à nouveau. On ressert les vis et on replonge dans la récession; avant de repartir encore une fois. C'est toujours la même chose, n'est-ce pas?

**M. Blenkarn:** Sauf que la dernière fois, la dette n'était pas aussi élevée. Maintenant, le gouvernement a une dette énorme, et quelque part...

**M. Stokes:** Nous ne pouvons plus nous permettre ce type de politique monétaire.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**Le président:** Mais savez-vous que le gouvernement avait une forte dette, si on l'exprime en un pourcentage de l'activité économique? Et on peut dire, il me semble, que le déficit a pratiquement doublé en une année à cette époque-là, passant de 10 à 20 milliards de dollars environ l'année suivante.



[Text]

**Mr. Stokes:** Deficit as a percentage of GDP was high, I give you that, but not debt.

**The Chairman:** Not debt, you're right.

**Mr. Stokes:** Not debt. The cost of monetary policy rises with the level of the debt stock. That's why I think it's extremely important to get the public aligned with Crow. I estimated in a study I did that Crow's policy cost the federal government \$60 billion on their debt.

**Mr. Blenkarn:** That's right; at least.

**Mr. Stokes:** Who's going to pay that? You know that you and I are going to pay that. It's going to be in our taxes somewhere. If we use monetary policy again, the debt stock will be \$600 billion by then.

We're doing it again. Boy, our kids are going to revolt. They're going to throw us out. They're going to default on our pensions and everything.

Are you depressed enough?

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**The Chairman:** Thank you very much. We appreciate you coming here today. It was very interesting.

The meeting is adjourned.

[Translation]

**M. Stokes:** Le déficit, exprimé en pourcentage du PIB était élevé, je vous le concède; mais pas la dette.

**Le président:** Vous avez raison.

**M. Stokes:** Pas la dette. Le coût de la politique monétaire augmente avec la valeur de la dette. C'est pour cela qu'il me paraît essentiel que le public accepte la politique de M. Crow. Dans une étude que j'ai réalisée, j'ai calculé que la politique de John Crow a coûté 60 milliards de dollars au gouvernement fédéral en services de la dette.

**M. Blenkarn:** C'est vrai, au minimum.

**M. Stokes:** Qui paiera cette note-là? Vous et moi, nous le savons bien. Nous paierons avec nos impôts. Si nous avons encore une fois recours à la politique monétaire, d'ici là, la dette aura atteint 600 milliards de dollars.

Et nous recommençons. Nos enfants vont se révolter. Ils vont nous jeter à la rue. Ils vont refuser de payer nos pensions.

Vous ai-je assez déprimés?

**M. Blenkarn:** Oui.

**Le président:** Je vous remercie d'être venu aujourd'hui. C'était fort intéressant.

La séance est levée.























**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste-lettre**

**K1A 0S9**

**Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

---

**WITNESSES**

From DRI Canada:

George Vasic, Principal.

From the WEFA Group:

Ernest Stokes, Managing Director.

**TÉMOINS**

De DRI Canada:

George Vasic, directeur.

Du Groupe WEFA:

Ernest Stokes, administrateur gérant.

-F6

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 60

Fascicule n° 60

Monday, March 15, 1993

Le lundi 15 mars 1993

Chairman: Murray Dorin

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

RESPECTING:

CONCERNANT:

Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts

Projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993



## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

## ORDER OF REFERENCE

*Extract from the Votes & Proceedings of the House of Commons of Thursday, February 25, 1993.*

Debate was resumed on the motion of Mr. Mazankowski, seconded by Mr. Lewis, —That Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts, be now read a second time and referred to the Standing Committee on Finance.

After further debate, the question being put on the motion, it was agreed to, on division.

Accordingly, the Bill was read the second time and referred to the Standing Committee on Finance.

ATTEST

*Le Greffier de la Chambre des communes*

ROBERT MARLEAU

*Clerk of the House of Commons*

## ORDRE DE RENVOI

*Extrait des Procès-verbaux de la Chambre des communes du jeudi 25 février 1993.*

Le débat reprend sur la motion de M. Mazankowski, appuyé par M. Lewis, —Que le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes, soit maintenant lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent des finances.

Après plus ample débat, cette motion, mise aux voix, est agréée avec dissidence.

En conséquence, ce projet de loi est lu une deuxième fois et renvoyé au Comité permanent des finances.

ATTESTÉ



## MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MARCH 15, 1993

(75)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 7:45 o'clock p.m. this day, in Room 269, West Block, the Acting Chairman, René Soetens, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Diane Marleau, and René Soetens.

*Acting Members present:* Don Blenkarn for Brian White; and Simon de Jong for Steven Langdon.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses: From the Department of Finance:* Len Farber, Director, Tax Legislation Division; Dan McIntosh, Assistant Director, Tax Legislation Division; Carole Muirhead, Chief, Pensions, Trusts, Insurance and Resources Division; Simon Thompson, Tax Policy Officer, Tax Policy Branch; and Harold E. White, Legislative Counsel, Tax Counsel Division.

Pursuant to an Order of the House, dated Thursday, February 25, 1993, the Committee proceeded to the consideration of Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts.

## On Clause 1

Len Farber made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 9:56 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

Clerk of the Committee

## PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 15 MARS 1993

(75)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 19 h 45 dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de René Soetens (*président suppléant*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Diane Marleau et René Soetens.

*Membres suppléants présents:* Don Blenkarn remplace Brian White; Simon de Jong remplace Steven Langdon.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins: Du ministère des Finances:* Len Farber, directeur, Législation de l'impôt; Dan McIntosh, directeur adjoint, Législation de l'impôt; Carole Muirhead, chef, Pensions, fiducies, assurances et ressources; Simon Thompson, agent de la politique de l'impôt, Politiques de l'impôt; Harold E. White, conseiller législatif, Droit fiscal.

Conformément à son ordre de renvoi du jeudi 25 février 1993, le Comité étudie le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes.

## Article 1

Len Farber fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 21 h 56, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

La greffière du Comité

Susan Baldwin

[Texte]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, March 15, 1993

• 1940

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** I would like to bring this meeting of the finance committee to order.

The purpose of the meeting this evening is to review Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related acts.

We have witnesses from the Department of Finance with us today. Welcome. I see there are five of you, so I would ask you to introduce yourselves.

**Mr. Len Farber (Director, Tax Legislation Division, Department of Finance):** Mr. Chairman, let me introduce my colleagues: Mr. Harold White, Legislative Counsel, from the Tax Counsel Division; Mr. Dan McIntosh, Assistant Director, Tax Legislation Division; Carole Muirhead, Chief of the Pensions, Trusts, Insurance and Resource Division; and Mr. Simon Thompson, a senior tax policy officer with the Tax Policy Branch.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Welcome. I don't know if you have some opening comments you would like to make to us. If you do, please proceed to make them.

**Mr. Farber:** Thank you, Mr. Chairman. We're pleased to be here tonight to give you some input on the various provisions in Bill C-92 in order to help you with your deliberations on the bill.

The bill implements a number of important measures that were announced in the 1992 budget and in various press releases since that point in time. Also, Bill C-92 includes a number of technical amendments to the Income Tax Act that were released in the context of a technical bill, which has become a regular procedure on an annual basis.

The technical amendments contained in the bill reflect the constructive input we have received from taxpayers and their advisers over the last number of years.

While Bill C-92 contains a considerable number of technical amendments and the package is therefore a rather large one, it does include, as I indicated, a large backlog of technical changes, which we are now dealing with on an annual basis. In fact, we came out with another technical bill in December 1992, so we've regularized the process. In time, we anticipate, Mr. Chairman, that the number of amendments that come out in the technical bill on an annual basis will become much more manageable.

• 1945

I'll go over the 1992 budget measures very briefly, Mr. Chairman, just to give you a feeling of the major measures included in this bill.

First, there's a two percentage point reduction in the individual surtax. Bill C-92 gives legislative approval to a one percentage point reduction in the surtax on personal income effective July 1, 1992, which is delivered as a half-point reduction for the whole year and an additional one percentage point reduction effective January 1, 1993.

[Traduction]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 15 mars 1993

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je déclare ouverte la séance du comité permanent des finances.

Nous nous proposons d'étudier ce soir le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pension du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôt sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'Assurance-chômage et certaines lois connexes.

Nous avons devant nous des témoins du ministère des Finances, auxquels je souhaite la bienvenue. Vous êtes au nombre de cinq, je vais donc vous demander de vous présenter.

**M. Len Farber (directeur, Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances):** Permettez-moi de présenter mes collègues, monsieur le président: MM. Harold White, conseiller juridique, Division des consultations et Dan McIntosh, directeur adjoint, Division de la législation de l'impôt; M<sup>me</sup> Carole Muirhead, chef, Division des pensions, fiducies, assurances et ressources et M. Simon Thompson, haut fonctionnaire de la Direction de la politique de l'impôt.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je vous souhaite à tous la bienvenue et vous invite à faire, le cas échéant, votre déclaration d'ouverture.

**M. Farber:** Je vous remercie, monsieur le président. Nous sommes heureux de comparaître ce soir devant vous pour vous aider dans vos délibérations sur les dispositions du projet de loi C-92.

Il s'agit là de la mise en vigueur d'importantes mesures annoncées au budget de 1992 ainsi que dans divers communiqués de presse publiés depuis. Le projet de loi C-92 comprend en outre plusieurs amendements de forme à la Loi de l'impôt sur le revenu, amendements publiés dans le cadre d'un projet de loi de procédure, à quoi nous procédons annuellement.

Pour l'élaboration de ces amendements nous avons tenu compte des observations des contribuables et de leurs conseillers au cours des dernières années.

Le projet de loi C-92 est, certes, volumineux et contient un nombre considérable d'amendements de forme mais pour beaucoup d'entre eux, comme je le disais tout à l'heure, il s'agit de modifications formelles qui se sont accumulées au cours des ans et dont nous traitons à présent annuellement. En décembre 1992 nous avons publié un autre projet de loi administratif et nous sommes donc parvenus à régulariser le processus et espérons, avec le temps, endiguer le flot des amendements formels publiés chaque année.

Je vais passer très rapidement en revue les mesures du budget 1992, M. le président, à titre d'informations générales sur les principales mesures contenues dans ce projet de loi.

Tout d'abord il y a la réduction de 2 p. 100 de la surtaxe individuelle. Le projet de loi C-92 entérine la réduction de 1 p. 100 de la surtaxe sur le revenu à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1992, soit une réduction d'un demi point pour toute l'année et une réduction supplémentaire de 1 p. 100 à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1993.



*[Text]*

With these measures, announced in the 1992 budget, the surtax declines in two stages from the 5% of basic federal tax to 3%. So 14.5 million Canadian taxpayers will benefit from these reductions.

There's also a two percentage point reduction in the manufacturing and processing profits tax rate. That rate goes from 23%, Mr. Chairman, to 21%; again, in two stages. The first decline of one percentage point will take effect during this calendar year and the second one-point drop is scheduled for January 1, 1994.

Bill C-92 also proposes to better target the lifetime capital gains exemption by excluding gains realized on passive real estate investment acquired after February 1992. As well, these changes prorate access to the exemption with respect to gains on passive real estate investments that were made before March 1992.

The bill also proposes to modify the rules for labour-sponsored venture capital corporations to provide for an increase from \$700 to \$1,000 of the maximum annual credit for investment in these bonds, an increase in the size of the company in which these funds may invest, and a relaxation in the eligibility criteria for fund sponsorship.

In addition, the bill allows small business development bonds and small business bonds to be issued after February 25, 1992, and before 1993 by corporations in financial difficulty.

Bill C-92 contains provisions to introduce the home buyers' plan.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** Wasn't that considered in the last budget, in December?

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman.

**Mr. Blenkarn:** So is it that this bill doesn't cover that, then?

**Mr. Farber:** No, this bill does not cover that. It was a measure that was introduced as an extension in the December economic statement, which will be coming forward to the House in a separate bill with the measures that were announced at that point in time. So there's no authority in this bill or in the ways and means motion that brought this bill about for an extension of that measure.

**Mr. Blenkarn:** So this covers the measure up to December 31. We haven't passed it yet, but will the new bill that's coming along cover the measure from January 1 on?

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman.

Bill C-92 also contains provisions to introduce the home buyers' plan announced in the 1992 budget, about which, Mr. Chairman, I think the hon. member may well comment that there was a measure in the December statement extending that program as well.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. de Jong (Regina—Qu'Appelle):** Have we any provisions that were announced in the February 1992 budget that was done away with in the December statement that we're going to pass and then negate later on?

**Mr. Blenkarn:** No, no.

**Mr. de Jong:** Good, I just want to make certain.

*[Translation]*

Grâce à ces mesures annoncées au budget de 1992, la surtaxe diminue en deux étapes et passe de 5 p. 100 de l'impôt fédéral de base à 3 p. 100, réduction qui bénéficiera à 14,5 millions de contribuables canadiens.

Il y a en outre une réduction de 2 p. 100 de l'impôt pour bénéfices de fabrication et de transformation, qui passe de 23 p. 100 à 21 p. 100, en deux étapes également. La première diminution d'un point de pourcentage prendra effet pendant cette année civile et la seconde diminution d'un point est prévue pour le 1<sup>er</sup> janvier 1994.

Le projet de loi C-92 vise par ailleurs à mieux cibler l'exemption à vie pour gains en capital réalisés sur des biens immobiliers de placement sans intérêts acquis après février 1992. Ces changements assurent également, au prorata, l'exemption pour les bénéfices réalisés sur des placements en biens immobiliers réalisés avant mars 1992.

Le projet de loi propose par ailleurs de modifier les règles régissant les corporations à capital de risque de travailleurs, faisant passer de 700\$ à 1 000\$ le crédit annuel maximum dans ces obligations; une augmentation de la valeur de la société dans laquelle ces fonds peuvent être investis et un assouplissement dans les critères d'admissibilité aux placements en capital de risque.

En outre, le projet de loi autorise les obligations pour la petite entreprise et les obligations pour le développement de la petite entreprise d'être émis, par les sociétés en difficulté financière, après le 25 février 1992 et avant 1993.

Le projet de loi C-92 contient des dispositions relatives au régime d'accès à la propriété.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** N'était-ce pas prévu au dernier budget de décembre?

**M. Farber:** En effet, monsieur le président.

**M. Blenkarn:** Ce projet de loi ne couvre donc pas cela, alors?

**M. Farber:** Non, il n'en est pas question dans ce projet de loi. C'était une mesure introduite comme prolongement à l'exposé économique de décembre, dont les mesures annoncées à l'époque feront partie d'un projet de loi distinct présenté à la Chambre. Ni le projet de loi, ni la motion de voie et moyens qui est à son origine ne contiennent donc de pouvoir de prorogation de cette mesure.

**M. Blenkarn:** Cela couvre donc la mesure jusqu'au 31 décembre, et ce n'est pas encore adopté, mais ce nouveau projet de loi en préparation couvrira-t-il cette mesure à partir du 1<sup>er</sup> janvier?

**M. Farber:** Certainement, monsieur le président.

Le projet de loi C-92 contient aussi des dispositions aux fins d'introduire le régime d'accession à la propriété annoncé dans le budget de 1992. L'honorable député veut-il dire, monsieur le président, que dans l'exposé de décembre il y avait également une mesure prorogeant ce régime?

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**M. de Jong (Regina—Qu'Appelle):** Y a-t-il des dispositions annoncées dans le budget de février 1992 qui ont été abrogées par l'exposé de décembre, que nous allons adopter maintenant et rejeter par la suite?

**M. Blenkarn:** Mais non.

**M. de Jong:** Très bien, je voulais seulement m'en assurer.



[Texte]

**Mr. Blenkarn:** You had to follow those budgets closely, Simon; I thought you understood that.

**Mr. de Jong:** I understand that, yes. I just wanted to check.

**Mrs. Marleau (Sudbury):** It says in here that they're passing, but that the NDP in Ontario have taken over.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** As you can see, there's an awful lot of freedom of discussion at this meeting, but perhaps you'd like to continue and conclude your opening comments, then Mr. Blenkarn will probably have some questions.

**Mr. Farber:** I don't doubt that for a moment, Mr. Chairman. In fact, I look forward to that.

The home buyers' plan allows home buyers to withdraw up to \$20,000 in existing funds from registered retirement savings plans and use the money to finance the purchase of new or existing homes. Where the home is being occupied as the buyer's principal residence there'll be no tax on the withdrawal. Withdrawal is repayable to the home buyer's RRSP in equal instalments over a 15-year period.

As I'm sure members of this committee know, and as we said earlier, in the December 1992 statement a one-year extension of that plan was announced and the legislation—

**Mr. Blenkarn:** That's repayable, I think.

• 1950

**Mr. Farber:** Absolutely. In fact, it's to the plan holder's benefit to repay, because the RRSP, as a tax shelter vehicle providing for retirement, allows the interest accumulated over a long period of time to be sheltered.

**Mr. Blenkarn:** But what you didn't do is to change it so that when a person makes a contribution here, they couldn't also make a contribution to their RRSP in 1992.

**Mr. Farber:** I'm sorry, did you say they could not?

**Mr. Blenkarn:** If you take advantage of this particular plan, you lose your right to make a contribution to your RRSP in the year you take it out.

**Mr. Farber:** That's correct.

**Mr. Blenkarn:** That diddled a lot of people last year and Revenue never got around to putting out a release on that until November. A number of people got stuck, so we're extending it for another year. When you're doing the next bill, will you be able to cover that?

**Mr. Farber:** I'm not sure, Mr. Chairman, what the member means by "covering" that. To allow a contribution and a withdrawal and then to make up another contribution would in essence give him the benefit of double contributions to an RRSP, which I don't think Mr. Blenkarn is asking for.

**Mr. Blenkarn:** Can we have a discussion on that at a later point?

**Mr. Farber:** I would be pleased to work through the technical elements of it to see exactly how the plan works and where the benefits are.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Il faut suivre ces budgets de près, Simon, et je croyais que vous l'aviez compris.

**M. de Jong:** Je l'ai bien compris, mais je voulais m'en assurer.

**Mme Marleau (Sudbury):** Il est dit ici que ces mesures sont adoptées, mais que le NPD en Ontario s'en est chargé.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Vous voyez bien qu'à cette réunion la liberté de parole règne suprême, mais vous feriez peut-être bien de continuer et de conclure, après quoi, M. Blenkarn aura certainement des questions à vous poser.

**M. Farber:** Je n'en doute pas un instant, monsieur le président, et je m'en réjouis.

Le régime d'accession à la propriété autorise les acquéreurs d'un logement de retirer jusqu'à 20 000\$ de leur régime enregistré d'épargne retraite et d'utiliser cet argent pour financer l'achat d'un nouveau logement ou d'un logement existant. Le retrait ne sera pas imposé si le logement constitue le principal domicile de l'acheteur. Le retrait doit être remboursé au REER de l'acheteur en acomptes égaux sur une période de 15 ans.

Les membres du comité n'ignorent certainement pas—et nous l'avons dit tout à l'heure, qu'une prorogation d'un an de ce régime a été annoncée dans l'exposé de décembre 1992 et que la loi...

**M. Blenkarn:** C'est remboursable, je pense.

**M. Farber:** Certainement. C'est d'ailleurs à l'avantage du détenteur du régime de rembourser car le REER, en tant qu'abri fiscal destiné à assurer la retraite, protège pendant une longue période l'intérêt cumulatif.

**M. Blenkarn:** Mais ce que vous n'avez pas fait, c'est modifier les règles, afin qu'un particulier qui contribue à ce régime maintenant ne pouvait pas également y contribuer en 1992.

**M. Farber:** Vous dites bien que ces gens-là ne pouvaient pas y contribuer?

**M. Blenkarn:** Si vous profitez de ces dispositions, vous perdez le droit, cette même année, de contribuer à votre REER.

**M. Farber:** C'est bien cela.

**M. Blenkarn:** C'est ce que beaucoup de gens n'ont pas compris l'an dernier, et Revenu Canada n'a enfin publié un communiqué là-dessus qu'en novembre. Beaucoup de gens ont donc manqué l'occasion et c'est pourquoi nous prorogeons le régime d'une année. Est-ce que vous en tiendrez compte quand vous préparerez le prochain projet de loi?

**M. Farber:** Je ne sais pas au juste ce que le député entend par «en tenir compte». En autorisant une contribution et un retrait, puis une autre contribution, ce serait permettre une double contribution au REER, et ce n'est certainement pas ce que demande M. Blenkarn.

**M. Blenkarn:** Pouvons-nous nous réserver d'en discuter un peu plus tard?

**M. Farber:** J'étudierai certainement de près ces dispositions pour voir comment fonctionne le régime et où sont les avantages.

[Text]

**Mr. Blenkarn:** Okay.

**Mr. Farber:** Another change proposed in this legislation is to modify the tax system so that it treats common-law couples the same way as married couples. The broader definition of "spouse" that's currently used in the Income Tax Act for provisions relating to pensions and other retirement plans will be extended for all purposes under the act. Under this broader definition, the term "spouse" will include both a married and a common-law spouse.

**Mr. Blenkarn:** But not an ex-spouse.

**Mr. Farber:** No, sir. That is an issue we're reading a lot about in the press, and a number of court cases have been coming down on that definition, but we are dealing with the tax system and with an existing definition and how we are broadening it within the realm of the Income Tax Act.

**Mr. de Jong:** Is the Department of Finance a law and a reality onto itself and never mind what the courts and everybody else have to say?

**Mr. Farber:** I'm sorry, I did not say that.

**Mr. de Jong:** It sure sounded that way.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Maybe we can allow the witness to continue with his opening comment.

**Mr. de Jong:** I'm sorry.

**Mr. Farber:** I'm sure we'll get back to that issue, but I did not say that.

Having outlined the measures in the bill that were announced in the February budget, let me turn to some of the items that implement certain press releases that were issued by the minister during the course of 1992.

First of all, Bill C-92 proposes to reverse the ordering of the credit currently provided for the large corporations tax and the special part VI tax on financial institutions against the corporate surtax and income tax. This will allow foreign parents of Canadian companies to obtain recognition abroad for a larger portion of the Canadian taxes for which they are liable. It provides an added incentive for them to continue investing in the Canadian economy.

Second, Bill C-92 contains amendments to allow the government to collect a portion of taxes owing by large corporations in cases where there is a dispute. The provision will apply only to disputed taxes of companies that are liable for the large corporations tax. Individual taxpayers and small companies will continue not to be required to pay disputed taxes until a court ultimately rules on the question of liability for those taxes.

Third, Bill C-92 proposes certain changes to the 21-year rule for trusts. One measure will ensure that the 21-year period cannot be refreshed by transferring trust assets to new trusts. Other changes ensure that the capital gains consequences will be the same, whether individuals make a gift of property directly to their children or make the gift to a trust for the children's benefit.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Très bien.

**M. Farber:** Un autre changement proposé dans ce projet de loi, la modification du régime fiscal pour mettre sur un pied d'égalité les couples de fait et les couples mariés. La définition plus large de «conjoint» actuellement utilisée dans la Loi de l'impôt sur le revenu pour les dispositions relatives aux pensions et autres régimes de retraite sera élargie pour tous les besoins de la loi. Avec cette définition élargie, le terme «conjoint» comprendra aussi bien conjoint légitime qu'un conjoint de fait.

**M. Blenkarn:** Mais pas un ancien conjoint?

**M. Farber:** Non, monsieur. C'est un problème dont il est beaucoup question dans la presse et il y a eu plusieurs jugements rendus par les tribunaux sur cette définition, mais dans le régime fiscal actuel nous avons une définition et nous avons l'intention de l'élargir dans le cadre de la Loi de l'impôt sur le revenu.

**M. de Jong:** Le ministère des Finances légifère-t-il pour son propre compte et impose-t-il ses décisions sans tenir compte de ce qu'en pensent les tribunaux et tous les autres?

**M. Farber:** Excusez-moi, mais ce n'est pas ce que j'ai dit.

**M. de Jong:** C'est pourtant bien ce que vous sembliez dire.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Peut-être devrions-nous laisser au témoin le soin de poursuivre sa déclaration d'ouverture.

**M. de Jong:** Excusez-moi.

**M. Farber:** Nous reviendrons certainement sur cette question, mais je vous assure que ce n'est pas ce que j'ai dit.

J'ai ébauché les mesures du projet de loi qui ont été annoncées dans le budget de février et je vais maintenant aborder certaines questions relatives aux communiqués de presse publiés par le ministre au cours de 1992.

Tout d'abord, le projet de loi C-92 vise à renverser l'ordre du crédit actuellement prévu pour l'impôt sur les grandes sociétés et l'impôt spécial, aux termes de la partie VI, sur les institutions financières, au profit de l'impôt sur le revenu et de la surtaxe des corporations. Cela permettra aux sociétés-mères étrangères des sociétés canadiennes de faire prendre en compte à l'étranger une portion plus grande des impôts canadiens qu'elles doivent verser et les encouragera ainsi à maintenir leurs investissements dans l'économie canadienne.

En second lieu, le projet de loi C-92 contient des amendements autorisant le gouvernement, en cas de différend, à retenir une portion de l'impôt dû par les grandes sociétés. Cette disposition ne s'applique qu'aux impôts contestés de sociétés tenues de verser l'impôt sur les grandes sociétés. Les particuliers et les petites sociétés continueront à ne pas avoir à verser les impôts contestés jusqu'à ce qu'un tribunal tranche la question.

En troisième lieu, le projet de loi C-92 propose certaines modifications à la règle de 21 ans pour les fiducies. L'une des mesures vise à empêcher que cette période de 21 ans ne soit renouvelée en transférant les avoirs de la fiducie en de nouvelles fiducies. D'autres changements prévoient le maintien au même niveau des gains en capital, que les particuliers fassent une donation directe à leurs enfants ou le fassent à une fiducie au profit de leurs enfants.



[Texte]

Bill C-92 also includes a number of technical measures that I will list briefly. The areas affected by these measures include the tax treatment of net income stabilization accounts established under the Farm Income Protection Act; disposition of capital property on death; valuations of employee stock options on death; tax status of employees of the United Nations and its agencies; filing of information returns by non-profit organizations; rules for amateur athletes' trust arrangements; and rules permitting supplementary pension plans to be treated as retirement compensation arrangements.

Mr. Chairman, the provisions of this bill have been in the public domain, either as draft legislation released by the minister or by press release. The bill has benefited from public input through our consultative process, and a number of changes that are in this bill reflect those consultations. It contains many important measures that I recommend to you in your deliberations. My staff members have been involved in a number of these changes and they would be prepared to answer any questions committee members would like to raise.

• 1955

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Thank you, Mr. Farber. I suspect all the questions have already been asked. Maybe Mrs. Marleau has some.

**Mr. de Jong:** Mr. Chairman, on a point of order, I'm sitting in for the regular members and I haven't had an opportunity to adjust to Bill C-92. Is an executive summary or a legislative summary available? Do the Library of Parliament or the department have anything?

**Mr. Dorin (Edmonton Northwest):** I have a point of order, Mr. Chairman.

Mr. de Jong, you mentioned that Mr. Blaikie would be the person involved with this bill. However, there is—

**Mr. de Jong:** Are you serious?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Do you find that the summary is too short?

**Mr. de Jong:** Do you people have a sense of humour?

**Mr. Dorin:** What I was going to say is that as far as I am aware, the only issue that is of interest—and the reason we are holding hearings at all—is this question of trusts, which Mr. Blaikie wanted us to examine. As you say, this is a substantial and technical income tax bill. It probably has about fifty different items in it, all unrelated except that they all have something to do with income tax, but the only one I'm aware of where there is any political interest is on this question of trusts.

We asked the officials to come tonight to brief us on that. I thought Mr. Blaikie would be here, but depending on what he has to say. . . If he has any witnesses from the private sector we'll have them as well, and then we'll deal with the bill. That's why there is not a substantial amount of background information. The only reason there's a meeting at all is because of Bill and that subject. The purpose was to give the officials an opportunity to talk about it.

[Traduction]

Le projet de loi C-92 comprend en outre plusieurs dispositions formelles que j'énonce brièvement: Le traitement fiscal des comptes de stabilisation du revenu net établi dans le cadre de la Loi sur la protection du revenu agricole; sur la disposition, au décès, des biens en immobilisations, l'évaluation, au décès, des options d'achat d'actions accordées aux employés, le statut fiscal des employés des Nations Unies et de leurs organismes, le dépôt de déclaration par des organisations à but non lucratif, les règles pour les fiducies d'athlètes amateurs et les règles autorisant les régimes de pensions complémentaires à être considérés comme des indemnités de retraite.

Monsieur le président: Les dispositions de ce projet de loi sont du domaine public, soit sous forme de projet de loi publié par le ministre, soit sous forme de communiqué de presse. Par le biais de notre processus consultatif, le public nous a fait connaître son opinion, dont il a été tenu compte pour un certain nombre de changements effectués par ce projet de loi. Ce projet de loi contient de nombreuses mesures importantes que je vous recommande d'examiner au cours de vos délibérations. Mes collaborateurs ont participé à la rédaction d'un grand nombre de ces modifications et pourront répondre à toutes les questions que les membres du comité voudront bien soulever.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je vous remercie, monsieur Farber. Toutes les questions ont déjà été posées, je crois, mais madame Marleau veut peut-être en poser.

**M. de Jong:** Monsieur le président, j'invoque le Règlement: je remplace un membre de ce comité et je n'ai pas eu l'occasion de prendre connaissance du projet de loi C-92. En existe-t-il un résumé de synthèse ou un résumé législatif? Trouve-t-on quelque chose là-dessus à la Bibliothèque du Parlement ou au ministère?

**M. Dorin (Edmonton-Nord-Ouest):** J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Monsieur de Jong, vous disiez que c'était M. Blaikie qui s'occuperait du projet de loi, mais il y a toutefois. . .

**M. de Jong:** Vous voulez rire?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Trouvez-vous le résumé trop succinct?

**M. de Jong:** Est-ce que vous avez le moindre sens de l'humour?

**M. Dorin:** Ce que je voulais dire, c'est qu'en ce qui me concerne, la seule question intéressante, celle pour laquelle nous tenons des audiences, est celle des fiducies, que M. Blaikie nous avait demandé d'examiner. Vous pouvez constater que c'est une loi très technique, volumineuse, qui contient une cinquantaine de sujets au moins, sans lien entre eux, si ce n'est, pour seul fil conducteur, la question de l'impôt sur le revenu mais de toutes ces questions la seule qui présente un intérêt politique est celle des fiducies.

Nous avons demandé aux hauts fonctionnaires de venir ce soir nous informer de cette question. Je pensais que M. Blaikie serait présent, mais selon ce qu'il a à dire. . . S'il veut que nous entendions des témoins du secteur privé nous sommes disposés à le faire, et nous examinerons ensuite le projet de loi. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas de résumé de synthèse détaillée. La seule raison pour laquelle nous nous réunissons, c'est à propos du Bill et du sujet qui l'intéresse, et nous voulions donner aux fonctionnaires l'occasion possible d'en parler.



[Text]

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Some work has been done but it's not yet ready for distribution. They're hoping to have it ready for next meeting but—

**Mr. Blenkarn:** Why don't we go on the 21-year rule. Can you point out the sections?

**Mr. Dorin:** As far as I'm aware, that's the only issue.

**Mr. de Jong:** I would think the definition of marriage might be of some interest.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Before we get into a debate, I did refer to Mrs. Marleau. I don't know if you'd like to lead off with the questions. . . ?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, when we've appeared before this committee in the past, we've always put together our own executive summaries of the various provisions in the bill. We generally don't make it part of the public record, but we have been asked in the past if we would table that and make it part of the record. We have done so today, and I think that is what the member is referring to.

The one page that was shown—I have no idea what that one page is. It certainly didn't come from us, but we do have copies of an extensive summary, which is for our own deliberations. I would have no difficulty handing out a copy of it if it would be helpful.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** I'm sure that would be helpful for all members.

Mrs. Marleau, please proceed.

**Mrs. Marleau:** You may not be able to answer my first question because it concerns the interaction between federal Finance and tax officials and the different provincial officials. My understanding is that as a result of the 2% reduction in the surtax a number of federal jurisdictions have quickly moved in and have taken over that area. I understand that the federal people wish to give people a bit of a break, perhaps to stimulate the economy and so on.

• 2000

I want to know what kind of consultations there are between the different levels, if there is any. Perhaps that might be useful in the future. It's all well and good for one level to do something, but if the next level just moves in and takes it over, we haven't solved or really done much of anything, have we?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I can't give a very definitive answer on that. What I can tell you is that a large degree of consultations goes on between the federal finance department and the provinces. There are fairly regular meetings that go on with respect to the subcommittee on taxation, where we meet two or three times a year to discuss various issues of taxation affecting federal provincial aspects. Certainly the minister consults with his provincial counterparts prior to budget deliberations. And there are fairly regular finance ministers' meetings during the course of the year.

[Translation]

**Le président suppléant (M. Soetens):** Un résumé est en préparation mais n'est pas encore prêt; on espère qu'il le sera pour la prochaine réunion mais. . .

**M. Blenkarn:** Pourquoi est-ce que nous ne passons pas à la règle des 21 ans? De quels articles s'agit-il?

**M. Dorin:** Pour autant que je sache, c'est la seule question à débattre.

**M. de Jong:** Il me semblait que la définition de mariage présenterait un certain intérêt.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Avant d'entamer un débat, j'avais donné la parole à madame Marleau. Est-ce que vous avez des questions à poser. . . ?

**M. Farber:** Monsieur le président, nous avons jusqu'à présent toujours préparé des résumés de synthèse des diverses dispositions d'un projet de loi pour comparaître devant ce comité. L'usage n'était pas, jusqu'à présent, d'en faire des documents publics, mais on nous a demandé si nous envisagions de déposer ce document et de le faire consigner au compte rendu. C'est ce que nous avons fait aujourd'hui et c'est, je pense, la question que posait le député.

La page qui a été montrée. . . je ne sais pas de quelle page il s'agit. Ce n'est certainement pas une page provenant de notre rapport, mais nous avons des exemplaires d'un résumé détaillé qui nous sert pour nos propres délibérations et s'il pouvait vous rendre service, je pourrais vous en fournir un exemplaire.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je suis sûr que cela rendrait service aux députés.

Madame Marleau, vous avez la parole.

**Mme Marleau:** Vous ne pourrez peut-être pas répondre à ma première question parce qu'elle porte sur l'interaction entre le ministère des Finances, les hauts fonctionnaires du fise et les hauts fonctionnaires des différentes provinces. Il paraît que plusieurs provinces se sont empressées d'augmenter leur propre taux d'imposition quand le gouvernement fédéral a réduit de 2 p. 100 le taux de la surtaxe. Pourtant, le gouvernement fédéral voulait accorder un répit au contribuable, peut-être pour stimuler l'économie ou pour d'autres raisons.

Je voudrais bien savoir quel genre de consultations, s'il en est, se déroulent entre les divers ordres de gouvernement. Ce serait peut-être utile de le savoir pour l'avenir. C'est bien beau qu'un ordre de gouvernement prenne certaines mesures, mais si un autre s'empresse d'occuper l'espace libéré, cela ne règle rien et n'offre aucun soulagement, non?

**M. Farber:** Monsieur le président, je ne peux pas vous donner de réponse très catégorique. Je peux toutefois vous dire qu'il y a toutes sortes de consultations entre le ministère des Finances fédéral et les provinces. Le sous-comité sur la fiscalité se réunit régulièrement, deux ou trois fois par an, pour examiner diverses questions de fiscalité dans le contexte des relations fédérales-provinciales. Le ministre consulte certainement ses homologues provinciaux avant le début des délibérations budgétaires. Par ailleurs, il y a régulièrement pendant l'année des conférences des ministres des Finances.

[Texte]

However, our tax system, as you know, works on the basis of the federal government working out its rates, which are applied to taxable income, and the provinces coming in and applying a tax on tax. Therefore, certainly it's within the jurisdiction of any particular province to increase or decrease the rates applicable in that particular province as they see a need.

I can't give you an answer any more definitive than that, other than the fact that consultations do go on. But depending on what the provincial needs are at any particular point in time, it's certainly within their realm of authority or responsibility to increase or decrease the particular rates they apply to taxable income at any point in time.

**Mrs. Marleau:** I'm aware that they certainly have the right to do it. What I'm questioning is, what's the use of doing it at one level if what you're trying to accomplish gets reversed by another level? Was there some agreement that this would be vacated so the other level could move in?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I'm certainly not privy to that kind of information. From my vantage point the federal government can provide the leadership. The federal government can indicate, through its budgetary process, that this is the direction it would want to see the economy go. It can stimulate the economy in a host of different ways, which it has done as part and parcel of this particular budget bill. In that context it has laid forward its economic plan and the stimulus it was going to provide to the economy.

If any particular province sees the direction in a different way, then certainly all the federal government can do is to put forward the leadership to try to show which direction it sees the economy going in general.

**Mrs. Marleau:** I happen to believe that we have to stop doing things as if we're all by ourselves and all get together and discuss which way we're going so that we're not trying to stimulate and then have somebody else stop it at another level.

What interests me are the kinds of meetings that would have gone into this. I suspect, although it may have been mentioned, there was no agreement, obviously. I see more and more of the other provinces moving into this field.

That's just out of interest for myself. I'm more interested in the 21-year rule on the trusts.

We've heard a lot of rhetoric and we've heard a lot of statements that have been made about this 21-year rule. I want to know how many tax dollars we are forgoing in this year if we extend the 21-year rule. Do you have any figures as to the amounts?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, we don't have any figures, because it is our view that we are not forgoing any tax revenue. It is our view that the nature of the 21-year rule and the nature of the tax regime that was put in place back in 1972 was such that it assured the taxation of capital at some point in time. The chosen 21-year rule was a very arbitrary point in time.

[Traduction]

Toutefois, vous savez bien qu'en vertu de notre régime fiscal, le gouvernement fédéral établit ses taux d'imposition du revenu et les provinces calculent leurs propres impôts d'après l'impôt fédéral. Ainsi, chaque province peut augmenter ou réduire à son gré les taux d'imposition applicables sur son territoire.

Je ne saurais faire mieux que de confirmer qu'il y a effectivement des consultations. Or, les provinces apprécient elles-mêmes leurs besoins financiers et ont l'autorité ou la responsabilité d'augmenter ou de réduire leurs taux d'imposition du revenu quand elles le jugent approprié.

**Mme Marleau:** Je sais qu'elles ont certainement le droit de le faire, mais je voudrais bien savoir à quoi cela sert si un ordre de gouvernement défait ce qu'un autre a décidé? Était-il convenu que le gouvernement fédéral libérerait un certain espace fiscal afin que les provinces puissent l'occuper?

**M. Farber:** Monsieur le président, on ne me communique certainement pas ce genre d'information. J'estime que le gouvernement fédéral peut donner l'exemple. Il peut indiquer, par le biais du processus budgétaire, qu'il souhaite engager l'économie dans telle ou telle voie. Il peut stimuler l'économie par toute une gamme de moyens, ce qu'il tente d'ailleurs de faire au moyen de ce projet de loi budgétaire. Dans ce contexte, il a exposé son plan économique et indiqué sa volonté de stimuler l'économie.

Si une province donnée voit les choses autrement, alors le gouvernement fédéral ne peut que donner l'exemple afin d'indiquer la voie dans laquelle il souhaite engager l'économie en général.

**Mme Marleau:** J'estime pour ma part que nous devrions cesser d'agir en vase clos. Il doit y avoir concertation afin que les mesures de stimulation décidées par un ordre du gouvernement ne soient pas neutralisées par un autre.

Je veux savoir quel genre de consultations préalables se sont déroulées. Je soupçonne qu'il n'y avait pas eu consensus. De plus en plus de provinces s'empressent d'occuper l'espace fiscal libéré.

Je voulais tout simplement satisfaire ma curiosité. Je m'intéresse davantage à la règle des 21 ans relative aux fiducies.

Nous avons entendu beaucoup de rhétoriques et beaucoup d'affirmations à l'emporte-pièce au sujet de cette règle des 21 ans. Je voudrais bien savoir à quoi se chiffrent le manque à gagner fiscal si nous prorogeons cette règle des 21 ans. Pouvez-vous nous donner une idée des sommes en jeu?

**M. Farber:** Monsieur le président, nous n'avons pas de chiffres à vous fournir, parce que nous estimons qu'il n'y aura pas de manque à gagner fiscal. Nous croyons que la règle des 21 ans et le régime d'imposition mis en place en 1972 sont tels que l'impôt sera un jour ou l'autre payé sur les gains en capital. La période de 21 ans reflète un choix très arbitraire.



[Text]

[Translation]

● 2005

In essence, it ensures the taxation of wealth every generation. In that context, prior to the 21-year rule coming to fruition, assets could readily have been transferred to their beneficiaries and no tax would be eligible until those beneficiaries either disposed of the assets and paid tax on them or died.

**Mrs. Marleau:** That's still the case now.

**Mr. Farber:** Yes.

**Mrs. Marleau:** All of these trusts that would fall under this 21-year rule in 1993... If I were a good tax planner, I would have transferred the assets to the beneficiaries just to ensure that doesn't happen. If the assets aren't transferred to the beneficiaries, there is a deemed disposition at the end of the 21-year rule.

I'm wondering how many trusts have held onto the assets, and why. Why this need to carry on for longer? I understand how it all works, I'm just wondering why. I've heard odd reasons, but it still doesn't explain to me why we just have to open it up.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, in terms of statistics on how many trusts actually maintained the assets and paid the tax as of January 1, 1993, it's too early to know at this point in time. We will only know as those trust returns are filed and get more statistics later on.

**Mrs. Marleau:** But you won't know if it's extended. Obviously you've met with these people. They've asked you to extend it. So you must have some idea of how many out there wish to carry on for some time.

**Mr. Blenkarn:** Presumably the statute speaks from the date of the budget of February 28 of last year. Anybody having a trust maturing on January 1, 1993, would have automatically seen it extended as a result of the passage of the budget. It's only a question of verifying it in statute at this point. Am I not correct?

**Mr. Farber:** Not quite, although that's certainly one aspect of it. What is important to realize is that part and parcel of the provisions introduced with respect to the 21-year rule was a rule to prevent the recalculation or the refreshing of the 21-year rule.

**Mr. Blenkarn:** Can you explain to us how it's possible for a person who was the beneficiary, or a trust that was set up prior to January 1...?

**Mrs. Marleau:** 1972.

**Mr. Blenkarn:** Supposedly the trust was to my daughter for life. Then you put in the statute that in 21 years there would be a deemed realization on the daughter, and the daughter is still alive. That is the situation. How could they renew that trust? How did you go about renewing a trust that was only to one person without a power of appointment in it?

**Mr. Farber:** I guess, Mr. Chairman, the very simple way to do it is that prior to the maturation of the 21 years, you would set up another trust—

**Mr. Blenkarn:** How?

Essentiellement, cette règle garantit l'imposition de la richesse à chaque génération. Avant l'adoption de la règle des 21 ans, les éléments d'actif détenus en fiducie auraient pu être transférés en cours de période aux bénéficiaires sans qu'aucun impôt ne soit exigible jusqu'à ce que les bénéficiaires ne liquident les éléments d'actif, n'acquittent l'impôt ou meurent.

**Mme Marleau:** C'est toujours le cas.

**M. Farber:** Oui.

**Mme Marleau:** Toutes les fiducies qui tomberaient sous le coup de cette règle des 21 ans en 1993... Si j'étais un as de la planification fiscale, j'aurais transféré les éléments d'actif aux bénéficiaires pour éviter que cela ne se produise. Si les éléments d'actif ne sont pas transférés aux bénéficiaires, il y a disposition réputée à la fin de la période de 21 ans.

Je me demande combien de fiducies ont conservé l'actif, et pourquoi. Pourquoi cette nécessité de proroger la règle? Je comprends comment tout cela fonctionne, mais je veux savoir pourquoi. J'ai entendu toute une liste de raisons qui me laissent perplexe et je ne comprends toujours pas pourquoi il doit y avoir prorogation.

**M. Farber:** Monsieur le président, il est encore trop tôt pour dire combien de fiducies ont conservé les éléments d'actif et acquitté l'impôt au 1<sup>er</sup> janvier 1993. Nous le saurons seulement quand ces fiducies feront leurs déclarations d'impôt et nous pourrions compiler les statistiques plus tard.

**Mme Marleau:** Mais vous ne savez encore pas si les fiducies sont prorogées. Vous avez certainement rencontré ces gens-là. Ils vous ont demandé la prorogation. Vous devez donc avoir une petite idée du nombre de fiducies qui souhaitent être maintenues.

**M. Blenkarn:** La loi aura présumément un effet rétroactif à la date du budget du 28 février 1992. Les fiducies arrivant à échéance le 1<sup>er</sup> janvier 1993 auraient automatiquement été prorogées au moment de l'adoption du budget. Nous ne faisons que confirmer cet état de fait dans le projet de loi. N'est-ce pas exact?

**M. Farber:** Pas tout à fait, bien que cela soit juste dans une certaine mesure. Il est important de comprendre que les dispositions relatives à la règle des 21 ans s'accompagnent d'une seconde règle interdisant la remise à zéro des compteurs.

**M. Blenkarn:** Pouvez-vous nous expliquer comment le bénéficiaire d'une fiducie mise en place avant le 1<sup>er</sup> janvier...?

**Mme Marleau:** Mil neuf cent soixante-douze.

**M. Blenkarn:** Supposons que ma fille soit bénéficiaire à vie de la fiducie. Vous dites dans la loi qu'à l'échéance des 21 ans, il y aurait disposition réputée au profit de ma fille qui vit toujours. Voilà donc ma situation. Comment s'y prendrait-on pour renouveler la fiducie? En l'absence de tout pouvoir de nomination, comment fait-on pour remettre à zéro les compteurs d'une fiducie quand il n'y a qu'un bénéficiaire désigné?

**M. Farber:** Monsieur le président, la façon la plus simple de faire, ce serait de créer une nouvelle fiducie avant l'échéance des 21 ans...

**M. Blenkarn:** Comment?



[Texte]

**Mr. Farber:** —and roll the assets—

**Mr. Blenkarn:** But how, unless you have a provision in the trust agreement to allow you to do it?

**Mr. Farber:** Precisely. There are many trusts that didn't have provisions that would allow for any assets being transferred out. But there are many different provisions within trust agreements dealing with how assets can be distributed and how income is distributed. For certain trusts, for a large number of trusts—

**Mr. Blenkarn:** You're not answering the question, Mr. Farber.

**Mr. Farber:** I'm trying to get to it. For those trusts settled prior to 1972, they were settled against a background where they could well have had provisions whereby they had a lifetime interest. The trust could have gone on well beyond 21 years.

**Mr. Blenkarn:** It could go on beyond 21 years if it was a lifetime interest.

**Mr. Farber:** It could go on forever. Exactly.

• 2010

**Mr. Blenkarn:** The fact is, the one I gave you was to my daughter for life. My daughter was 18 at the time and is now 42 or 62 or whatever. It doesn't matter. She's still living. She's going to live for a long time. This particular statute right now demands that the trust be terminated and somewhere along the line deemed realization takes place. How will the trustees revitalize that trust?

**Ms Carole Muirhead (Chief, Pensions, Trusts, Insurance and Resources Division, Department of Finance):** Mr. Chairman, we understand it was possible for trusts to provide for a change of trustees in certain circumstances.

**Mr. Blenkarn:** No trust fails for want of a trustee.

**Ms Muirhead:** No, but the opportunity to move from one trustee to another the assets that were held in this trust would create, for tax purposes, a new trust.

**Mr. Blenkarn:** Oh, would it?

**Ms Muirhead:** That was certainly my understanding of the problem we were addressing.

**Mr. Blenkarn:** Your view, then, was that if the trustees changed, you got in effect another 21 years. So you could go on forever changing your trustees because the trustees would have the right to appoint other trustees.

**Ms Muirhead:** Yes, that's right.

**Mr. Blenkarn:** Where on the existing statute was that permitted?

**Ms Muirhead:** Under a specific provision—

**Mr. Blenkarn:** You realize these sections are being attacked by the deans of two law schools who say you're giving enormous amounts of money away that should be realized by the treasury right now because of the 21-year deemed realization rule.

I want to know how you show that. You're going to have to face these guys. They're going to come here as witnesses. Linda McQuaig has even written a book about the great gift, \$40 billion, you're giving away. Come on. It's going to pay the national debt, did you know that?

[Traduction]

**M. Farber:** ... afin de transférer l'actif. . .

**M. Blenkarn:** Mais comment est-ce possible, à moins qu'il n'y ait dans le contrat de fiducie une disposition le permettant expressément?

**M. Farber:** Exactement. De nombreux contrats de fiducie ne comportaient aucune clause permettant le transfert de l'actif, en tout ou en partie. Les accords de fiducie comportent de nombreuses dispositions réglant la façon dont les éléments d'actif peuvent être cédés et le produit de la cession distribué. Un grand nombre de fiducies. . .

**M. Blenkarn:** Vous ne répondez pas à la question, monsieur Farber.

**M. Farber:** J'essaie d'y venir. En cas de dispositions d'une fiducie avant 1972, certaines dispositions des contrats de fiducie pouvaient très bien prévoir un intérêt viager. L'activité de la fiducie auraient très bien pu s'étendre au-delà des 21 ans.

**M. Blenkarn:** Cette activité aurait pu s'étendre au-delà des 21 ans en cas d'intérêt viager.

**M. Farber:** Elle aurait pu se poursuivre indéfiniment. Exactement.

**M. Blenkarn:** Je vous ai donné l'exemple d'une fiducie à vie au profit de ma fille. Disons qu'elle avait 18 ans à l'époque et en a maintenant 42 ou 62. Peu importe. Elle vit toujours. Elle vivra encore longtemps. La loi exige actuellement qu'à l'échéance du délai fixé il y ait disposition réputée des éléments d'actif de la fiducie. Comment les fiduciaires peuvent-ils remettre les compteurs à zéro?

**Mme Carole Muirhead (chef, division des pensions, fiducies, assurances et ressources, ministère des Finances):** Monsieur le président, comme nous le comprenons, les fiducies peuvent, dans certains cas, remplacer les fiduciaires.

**M. Blenkarn:** Aucune fiducie ne s'éteint faute d'un fiduciaire.

**Mme Muirhead:** Non, mais la possibilité de transférer l'actif d'un fiduciaire à un autre crée, aux fins de l'impôt, une nouvelle fiducie.

**M. Blenkarn:** Ah, oui?

**Mme Muirhead:** C'est certainement ce problème que nous avons voulu corriger.

**M. Blenkarn:** Vous êtes donc d'avis qu'un changement de fiduciaire permettrait à la fiducie d'exister pour une nouvelle période de 21 ans, et qu'ainsi, la fiducie pourrait durer à perpétuité parce que les fiduciaires auraient le droit de nommer de nouveaux fiduciaires?

**Mme Muirhead:** Oui, c'est exact.

**M. Blenkarn:** Quelle disposition de la loi actuelle autorisait cela?

**Mme Muirhead:** En vertu d'une disposition précise. . .

**M. Blenkarn:** Vous n'êtes pas sans savoir que ces dispositions sont critiquées par les doyens de deux facultés de droit qui disent que la règle de disposition réputée aux 21 ans représente un manque à gagner énorme pour le Trésor public.

Je veux savoir comment vous allez justifier cela. Vous serez obligée de répondre à ces deux doyens qui viendront comparaître. Linda McQuaig a même publié un livre au sujet de ce généreux cadeau de 40 milliards de dollars. Allons donc! Cela permettrait de rembourser la dette nationale, le saviez-vous?

[Text]

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Mr. Blenkarn, are you going to allow the witness to respond? Maybe Ms Marleau has a question.

**Mrs. Marleau:** That's fine. I have the same interest in trying to figure out what are the answers to these things.

**Ms Muirhead:** Do you wish me to respond?

**Mr. Blenkarn:** Yes. I want you to tell me how—

**Ms Muirhead:** On the rules we've introduced to prevent the endless refreshing of the 21-year rule, we really were addressing a problem that existed. Properties could be moved from the hands of one trustee to another trustee and create a new. . . Under a specific provision in the law, since there was no change in the beneficiary ownership of those properties, since they would always be held for your children and their children, it was possible to roll from one trust to another, refreshing the 21-year rule.

So one of the changes in this package addresses that. It's an anti-avoidance rule.

**Mrs. Marleau:** I was under the impression that if you changed the trust then you had to show a deemed realization. It was like selling the assets of the trust. If you set up a new trust, I thought that was there, or at least partly.

**Ms Muirhead:** In the capital gains rules, a specific rule says there will be no disposition where there is no change in the beneficial ownership of property, notwithstanding that it may have passed from the hands of one trustee to another.

**Mr. Blenkarn:** So your view is that the current law enabled a trust just to refresh itself at any time it wanted to—

**Ms Muirhead:** If it was possible.

**Mr. Blenkarn:** —by declaring, or by the trustees reorganizing for new trustees.

**Ms Muirhead:** Yes, that's true.

**Mr. Blenkarn:** Most trusts, of course, provide for the appointment of successor trustees and away we go.

**Mr. de Jong:** Has that ever been challenged? Has there been a court ruling on that or is it just how everybody assumed it has worked?

**Ms Muirhead:** It's certainly the way Revenue Canada assumed it has worked. Prior to the introduction of the general anti-avoidance rules, there was no specific rule that would have prevented this normal operation of the other rules from working. Revenue Canada, we understood, had ruled on such transactions.

**Mrs. Marleau:** But as long as the same beneficiaries are in place, we can't change who the beneficiaries are. When they die you have capital gains coming into play there.

**Ms Muirhead:** That's true.

**Mrs. Marleau:** So why are we extending the 21-year rule?

**Mr. Blenkarn:** It's because the old trusts were very simple. You gave it to the wife for life, then the children and then the grandchildren. It didn't mature until the death of the last grandchild.

[Translation]

**Le président suppléant (M. Soetens):** Monsieur Blenkarn, allez-vous permettre au témoin de répondre? Madame Marleau a peut-être une question à poser.

**Mme Marleau:** C'est parfait. Je veux moi aussi connaître les réponses à ces questions.

**Mme Muirhead:** Voulez-vous que je réponde?

**M. Blenkarn:** Oui. Je veux que vous m'expliquiez comment. . .

**Mme Muirhead:** En instaurant ces règles, qui visent à empêcher la remise à zéro des compteurs pour la période des 21 ans, nous avons voulu corriger un problème dont l'existence est confirmée. Les fiduciaires pouvaient se transférer les éléments d'actif d'une fiducie, créant de ce fait une nouvelle. . . En vertu d'une disposition précise de la loi, comme il n'y avait aucun changement de propriétaire véritable de ces éléments d'actif, puisqu'ils pouvaient être détenus en fiducie pour les enfants du disposant et leurs enfants, il était possible de transférer l'actif d'une fiducie à une autre, remettant ainsi à zéro les compteurs pour une nouvelle période de 21 ans.

Certains des changements proposés dans le projet de loi visent à rectifier cela. Il s'agit d'une règle anti-évitement.

**Mme Marleau:** J'avais l'impression que si le contrat de fiducie était modifié, il fallait qu'il y ait disposition réputée des éléments d'actif. C'était en quelque sorte la cession de l'actif à la nouvelle fiducie. Je croyais que c'était du moins en partie ce qui se produisait lorsqu'il y avait création d'une nouvelle fiducie.

**Mme Muirhead:** Une des règles précises touchant aux gains en capital stipule qu'il n'y a pas disposition lorsqu'il n'y a aucun changement de titulaire de la propriété des biens, même s'ils sont transférés d'un fiduciaire à un autre.

**M. Blenkarn:** Ainsi, vous êtes d'avis que la loi actuelle permet à une fiducie de se rajouter chaque fois qu'elle le souhaite. . .

**Mme Muirhead:** Si c'était possible.

**M. Blenkarn:** . . . tout simplement en déclarant qu'il en est ainsi ou en nommant de nouveaux fiduciaires.

**Mme Muirhead:** Oui, c'est vrai.

**M. Blenkarn:** Bien entendu, la plupart des fiducies prévoient la nomination de leurs successeurs, et ça repart de là.

**M. de Jong:** Quelqu'un a-t-il déjà contesté cette pratique? Y a-t-il eu une décision judiciaire quelconque ou a-t-on tout simplement supposé que c'est ainsi que cela se faisait?

**Mme Muirhead:** C'est certainement l'interprétation qu'en a donné Revenu Canada. Avant l'instauration de la disposition générale anti-évitement, il n'y avait aucune règle expresse qui aurait empêché l'application normale des autres règles. Nous croyons savoir que Revenu Canada a rendu une décision sur de telles transactions.

**Mme Marleau:** Mais tant que les bénéficiaires restent les mêmes. . . nous ne pouvons pas changer les bénéficiaires. À leur mort, il y a réalisation de gains en capital.

**Mme Muirhead:** C'est vrai.

**Mme Marleau:** Alors, pourquoi proroger la règle des 21 ans?

**M. Blenkarn:** C'est que les anciennes fiducies étaient très simples. Le disposant léguait ses éléments d'actif à vie à son épouse, à leurs enfants, puis aux petits-enfants. La fiducie n'arrivait pas à échéance avant le décès du dernier petit-enfant.



[Texte]

**Mr. de Jong:** What's different from what's being proposed now?

**Mr. Blenkarn:** Right now, the termination is with the last child, not the last grandchild.

**Mrs. Marleau:** Is it the last beneficiary?

• 2015

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Maybe we would like to have the experts from the department respond.

**Mr. Farber:** It's the last child of the generation after the settler. You don't go to the grandchildren or the great-grandchildren.

**Mr. Blenkarn:** Can you lead us through the clauses, then, to show us exactly what you've done? I think it's clause 42, page 86.

**Mr. Simon Thompson (Tax Policy Officer, Tax Policy Branch, Department of Finance):** The first clause is clause 12, Mr. Chairman. This deals with the principal residence exemption. The principal residence exemption will now be able to be claimed by —

**Mr. Blenkarn:** Wait a minute, that's clause 43. Why don't we get back to the trust? We're not interested in the principal residence provision.

**Mr. Thompson:** This is a trust rule for principal residence, Mr. Blenkarn.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, a number of different clauses impact on the 21-year rule. We thought we would go through the clauses in order of their appearance in the bill.

**Mr. Blenkarn:** Why don't we start at clause 42, then, instead of clause 43?

**Mr. Farber:** We can start at any clause. If you want to go through all of the clauses relating to the 21-year rule, they in fact start at clause 12 and go to clauses 16, 28, 42 and onwards. If there is a particular clause you're interested in, we'll just deal with that clause. Otherwise, we'd rather take you through the whole package.

**Mr. Blenkarn:** Okay.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Do you want the whole package, just clause 42, or the whole section on trusts?

**Mrs. Marleau:** The whole section on trust.

**Mr. Blenkarn:** Let him go ahead.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Okay, do the whole thing.

**Mr. Blenkarn:** Let's start at clause 12.

**Mr. Thompson:** Clause 12 contains a rule affecting trusts and the principal residence exemption. Right now spousal trusts are allowed to claim the principal residence exemption. The amendments in this bill would allow all personal family trusts to claim the principal residence.

All clause 12 does is to repeal the rule allowing spousal trust to claim the principal residence exemption. Instead, there's a broader rule in clause 16 that allows personal trust to claim the principal residence exemption.

[Traduction]

**M. de Jong:** En quoi cela diffère-t-il de ce qui est proposé ici?

**M. Blenkarn:** À l'heure actuelle, la fiducie expire au décès du dernier enfant et non plus du dernier petit-enfant.

**Mme Marleau:** Est-ce le dernier bénéficiaire?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il serait peut-être bon que les experts du ministère puissent répondre.

**M. Farber:** C'est le dernier enfant du disposant. Les bénéficiaires ne peuvent être les petits-enfants ou les arrière-petits-enfants.

**M. Blenkarn:** Pouvez-vous nous expliquer les articles du projet de loi tour à tour pour que nous sachions exactement ce que vous avez fait? Il s'agit de l'article 42, à la page 86, il me semble.

**M. Simon Thompson (agent de la politique fiscale, Direction de la politique fiscale, ministère des Finances):** Monsieur le président, le premier est l'article 12. Il traite de l'exemption de résidence principale. Maintenant, l'exemption de résidence principale pourra être demandée par...

**M. Blenkarn:** Un instant, c'est l'article 43 du projet de loi. Pourquoi ne pas revenir aux fiducies? La disposition relative à la résidence principale ne nous intéresse pas.

**M. Thompson:** Il s'agit d'une règle relative à la résidence principale applicable aux fiducies, monsieur Blenkarn.

**M. Farber:** Monsieur le président, divers articles du projet de loi sont liés à la règle des 21 ans. Nous avions pensé expliquer les articles pertinents du projet de loi dans l'ordre.

**M. Blenkarn:** Pourquoi ne commençons-nous pas à l'article 42, alors, plutôt qu'à l'article 43?

**M. Farber:** Nous pouvons commencer par celui que vous voulez. Si vous voulez que nous expliquions tous les articles du projet de loi liés à la règle des 21 ans, alors il faut commencer à l'article 12 et passer ensuite aux articles 16, 28, 42, etc. S'il y a un article en particulier qui vous intéresse, nous ne parlerons que de celui-là. Autrement, nous pourrions vous expliquer tous les articles pertinents.

**M. Blenkarn:** D'accord.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Voulez-vous l'explication de tous les articles touchant aux fiducies ou uniquement de l'article 42?

**Mme Marleau:** Tous les articles.

**M. Blenkarn:** Laissez-le poursuivre.

**Le président suppléant (M. Soetens):** D'accord, tous les articles.

**M. Blenkarn:** Commençons à l'article 12.

**M. Thompson:** L'article 12 édicte une règle sur l'exemption de résidence principale dans le cas des fiducies. À l'heure actuelle, les fiducies au profit du conjoint peuvent demander l'exemption de résidence principale. Les modifications dans le projet de loi permettraient à toutes les fiducies personnelles de demander l'exemption de résidence principale.

L'article 12 ne fait qu'abroger la règle autorisant les fiducies au profit du conjoint à demander l'exemption de résidence principale. Au lieu de cela, il y a une règle plus large à l'article 16 qui permet aux fiducies personnelles de demander l'exemption de résidence principale.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Principal trust. . . ?

**Mr. Thompson:** These are residences in which principal residences are held. It allows the trust to dispose of the principal residence. The principal residence is lived in by a beneficiary of the trust and the trust can claim the principal residence, in effect on behalf of the beneficiary.

**Mr. Blenkarn:** Got you.

Do you understand that one?

**Mrs. Marleau:** I understand that. But what happens then? Are the beneficiaries allowed to claim their own principal residence and on and on?

**Mr. Blenkarn:** No. You buy a house, you set it up in trust for your daughter, your daughter is occupying the house. When the trust is wound up, it's treated as being her personal house for the purpose of the personal residence exemption.

**Mr. Thompson:** That's right.

**Mrs. Marleau:** But don't forget a lot of trusts have a lot of beneficiaries who may not all live in the same house.

**Mr. Blenkarn:** I know.

**Mrs. Marleau:** That's where I'm coming from.

**Mr. Thompson:** That's right. The idea, though, would be that no beneficiary would be able to claim a principal residence exemption if they have taken advantage of this principal residence exemption from the trust.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** You only have one principal residence.

**Mr. Thompson:** You have one principal residence per family unit.

**Mrs. Marleau:** For the trust.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** For all the beneficiaries.

**Mrs. Marleau:** That's not such a good deal.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** The next clause is clause 16, I guess.

**Mr. Thompson:** Clause 16 is what I just mentioned, that personal trusts as a whole are now allowed to claim their principal residences. It's linked to clause 12.

• 2020

The measure dealing with income taxation of trusts is really subclause 28(7). That's just a rule of interpretation, which is being moved elsewhere in the act. It's a purely technical change. Some other measures are affected in clause 28 also, but the measure for trusts is a very narrow one.

The meat of the 21-year rule changes is contained in clause 42, as Mr. Blenkarn has mentioned. The major provision is the election provision, and that's contained in subclause 42(3). It's proposed subsection 104(5.3) of the Income Tax Act. It's on page 89.

This allows a trust to choose to elect to defer the 21-year deemed realization rule, if certain conditions are met. The key definitions are that of a designated contributor, who is effectively the person who created the trust, and that of exempt beneficiary.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Fiducie principale. . . ?

**M. Thompson:** Il s'agit de résidence principale. Cette règle autorise la fiducie à aliéner la résidence principale. La résidence principale est occupée par un bénéficiaire de la fiducie et cette dernière peut demander l'exemption de résidence principale au nom du bénéficiaire.

**M. Blenkarn:** Compris.

Comprenez-vous cela?

**Mme Marleau:** Je comprends. Mais qu'arrive-t-il après? Les bénéficiaires sont-ils autorisés à demander l'exemption de leur propre résidence principale, etc?

**M. Blenkarn:** Non. Vous achetez une maison, vous la placez en fiducie au profit de votre fille qui l'habite. Au moment de la disposition de l'actif de la fiducie, cette résidence est réputée être sa résidence personnelle aux fins de l'exemption de résidence principale.

**M. Thompson:** C'est exact.

**Mme Marleau:** Mais n'oubliez pas que beaucoup de fiducies sont établies au profit de nombreux bénéficiaires qui ne vivent pas tous nécessairement dans la même maison.

**M. Blenkarn:** Je le sais.

**Mme Marleau:** C'est justement cela qui m'intéresse.

**M. Thompson:** C'est exact. Cependant, aucun bénéficiaire ne pourrait demander l'exemption de résidence principale s'il avait demandé par l'entremise de la fiducie l'exemption de résidence principale.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il ne peut y avoir qu'une résidence principale.

**M. Thompson:** Il y a une résidence principale par unité familiale.

**Mme Marleau:** Aux fins de l'exemption demandée par la fiducie?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Pour tous les bénéficiaires.

**Mme Marleau:** C'est pas le pactole!

**Le président suppléant (M. Soetens):** Le prochain article est l'article 16, j'imagine.

**M. Thompson:** L'article 16, comme je l'ai mentionné, stipule que les fiducies personnelles peuvent maintenant demander l'exemption de résidence principale. C'est un amendement corrélatif à l'article 12.

La disposition relative à l'impôt sur le revenu des fiducies est en réalité le paragraphe 28(7) du projet de loi. Il ne s'agit que d'une règle d'interprétation, qui figure ailleurs dans la loi. Ce n'est qu'un amendement de forme. D'autres mesures sont également touchées par l'article 28, mais celle qui concerne les fiducies est très restreinte.

L'essentiel des modifications apportées à la règle des 21 ans est contenu dans l'article 42 du projet de loi, comme l'a dit M. Blenkarn. La principale disposition est celle qui concerne le choix, et elle figure au paragraphe 42(3) du projet de loi. Il s'agit du nouveau paragraphe 104(5.3) de la Loi de l'impôt sur le revenu. C'est à la page 89 du projet de loi.

Cette disposition permet à une fiducie de choisir de reporter l'application de la règle des 21 ans pour la disposition réputée, dans certaines conditions. Les définitions clés sont celles d'un disposant désigné, c'est-à-dire la personne qui a établi la fiducie, et celle du bénéficiaire exempté.

[Texte]

The basic rule is that the trust can only elect if it has an exempt beneficiary. Exempt beneficiaries are essentially the children; they can be no more than one generation removed from the person who created the trust, who is referred to as the designated contributor.

If the election is made, then the 21-year—

**Mr. Blenkarn:** Can you stop there. A generation means not grandfather to grandson, but father to son.

**Mr. Thompson:** Exactly, yes.

**Mr. Blenkarn:** All right. So from a grandfather it could go to a father, but it can't skip a generation.

**Mr. Thompson:** That's right.

There's also a rule that says at the time the trust is created—and this rule applies only to newly created trusts—the beneficiary, or a brother or sister of the beneficiary, also has to be alive. So there are restrictions on who the exempt beneficiaries can be. When the election is made, as I say, the deemed realization for the trust is delayed until the last exempt beneficiary has died or has terminated his or her interest under the trust.

That's really the essence of proposed subsections 104(5.3) to 104(5.7). It contains definitions of the exempt beneficiary, designated contributor and the election mechanism.

**Mrs. Marleau:** What happens if a grandfather sets up a trust for a grandchild? It doesn't work. Does the 21-year rule automatically come into play at that point?

**Mr. Thompson:** Exactly. If there are no exempt beneficiaries, i.e., no children of the designated contributor. . . It could also be nieces or nephews, but the election provision doesn't apply if it's grandchildren of the designated contributor.

The result here is that not all trusts will be able to elect under this rule. There are going to be some trusts, particularly those that have been around for a very long period of time, that will have no exempt beneficiaries or else the exempt beneficiaries will be of such an age that it may not be of any advantage to make the election.

If they do make the election, if the trustees do decide to make the election, they have a downside. The downside is that property can no longer be transferred outside the trust to anyone other than one of these exempt beneficiaries. They will not be able to transfer on a tax-free basis to anyone else but an exempt beneficiary. They'll therefore have a deemed realization on any property that's transferred to a beneficiary other than the special class of exempt beneficiaries.

• 2025

**Mr. de Jong:** Do you have any idea as to the numbers, as to how many will not be able to take advantage of your new provision?

**Mr. Thompson:** We don't have that information. It's just not available to us.

**Mr. de Jong:** Later on I'd like to—

[Traduction]

Selon la règle de base, la fiducie ne peut faire un choix que si elle compte un bénéficiaire exempté. Les bénéficiaires exemptés sont essentiellement les enfants, qui doivent absolument appartenir à la génération suivant celle de la personne qui a créé la fiducie, c'est-à-dire le disposant désigné.

Si le choix est fait, la règle des 21 ans. . .

**M. Blenkarn:** Permettez-moi de vous interrompre. Une génération signifie qu'il ne s'agit pas du grand-père et du petit-fils, mais plutôt du père et du fils.

**M. Thompson:** Vous avez raison.

**M. Blenkarn:** Très bien. Un grand-père peut donc établir une fiducie à l'intention de son fils, mais pas de son petit-fils.

**M. Thompson:** C'est exact.

Il existe par ailleurs une règle selon laquelle au moment où la fiducie est établie—et cette règle s'applique uniquement aux fiducies nouvellement établies—le bénéficiaire ou un frère ou une sœur du bénéficiaire doit également être vivant. Il existe donc des restrictions en ce qui concerne les bénéficiaires exemptés. Lorsque le choix est fait, la disposition réputée de la fiducie est reportée jusqu'à ce que le dernier bénéficiaire exempté soit décédé ou ait renoncé à son droit de bénéficiaire dans la fiducie.

C'est là l'essentiel des nouveaux paragraphes 104(5.3) à 104(5.7) de la loi. On y définit le bénéficiaire exempté, le disposant désigné et le mécanisme prévu pour faire un choix.

**Mme Marleau:** Que se passe-t-il si un grand-père crée une fiducie pour son petit-fil? Cela ne va pas. La règle des 21 ans s'applique-t-elle automatiquement à ce moment-là?

**M. Thompson:** En effet. Si la fiducie ne compte pas de bénéficiaire exempté, c'est-à-dire pas d'enfant du disposant désigné. . . La disposition relative au choix ne s'applique pas dans le cas de nièces ou de neveux, ou encore de petits-enfants du disposant désigné.

Il en résulte que les fiducies ne pourront toutes faire un choix en vertu de cette règle. Il y a des fiducies, en particulier celles qui existent depuis très longtemps, qui ne compteront pas de bénéficiaires exemptés ou dont les bénéficiaires exemptés seront assez âgés pour qu'il ne soit pas avantageux pour eux de faire ce choix.

Si le choix est fait, si les fiduciaires décident de faire le choix, il y a un désavantage. Ce désavantage, c'est que le bien ne peut plus être transféré en dehors de la fiducie à quelqu'un d'autre que l'un des bénéficiaires exemptés. Il ne sera pas possible de transférer des biens exempts d'impôts à toute personne autre qu'un bénéficiaire exempté. On considérera donc qu'il y a eu disposition présumée de tout bien transféré à un bénéficiaire autre que la catégorie spéciale des bénéficiaires exemptés.

**M. de Jong:** Avez-vous une idée du nombre de fiducies qui ne pourront pas profiter de votre nouvelle disposition?

**M. Thompson:** Non, nous n'avons pas ce renseignement.

**M. de Jong:** Tantôt, je voudrais. . .



[Text]

**Mr. Blenkarn:** I think it's appropriate. You undoubtedly collect statistics on trusts filing tax returns. If we've collected statistics on trusts filing tax returns on January 1, 1972, surely to goodness we have some round amount for those trusts. They've been filing returns since 1972.

**Mr. Thompson:** The trust reports income on an annual basis—

**Mr. Blenkarn:** Oh, I realize that.

**Mr. Thompson:** —but they're not required to show a list of their assets—

**Mr. Blenkarn:** I appreciate that.

**Mr. Thompson:** —or the value of their assets. They're also not required to show who their beneficiaries are.

**Mr. Blenkarn:** I appreciate that, but can you tell us the numbers of trusts that are filing that were filing from 1972 to the first of January 1993? How many in fact are there in total?

**Ms Muirhead:** We did get a rough figure from Revenue Canada on this question. The database they have goes back to December 1991. It was pretty rough. Their estimate is that some 22,000 trusts were created before 1972. How many of those were still around on January 1, 1993, we don't know. We will have some information after the 1993 trust returns are filed. We will know which trusts have paid tax on deemed gains and we will know how many trusts have elected to defer the deemed disposition.

**Mr. Blenkarn:** But there were 22,000?

**Ms Muirhead:** Yes, back in 1991. Now, it's not certain how many of those trusts have property with accrued gains in them. As Mr. Thompson indicated, as individuals don't have to file balance sheets, neither do trusts. They file income statements only.

**Mr. de Jong:** Mr. Chairman, I'm quite disturbed by all this, by the lack of information, so let me get it on the record. We don't know, then, the number of trusts as of 1971, the assets in those trusts, the capital gains of the assets in those trusts. None of this information we have. Am I correct on this?

**Ms Muirhead:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** Of course, they don't know what the assets are. There's no requirement to file regarding the assets.

**Mr. de Jong:** Why is there not a requirement to file regarding the assets?

**Mr. Farber:** It's no different from what it is for ordinary taxpayers. You and I don't file information about our assets.

**Mr. Blenkarn:** You file about your income, don't you? Do you file an income tax statement?

**Mr. de Jong:** Yes, but other than my basic exemption under capital gains—

[Translation]

**M. Blenkarn:** Je pense qu'il serait bon d'avoir ce chiffre. Vous recueillez certainement des statistiques sur les fiducies qui présentent des déclarations d'impôt sur le revenu. Si nous avons recueilli des statistiques sur les fiducies qui ont présenté des déclarations d'impôt sur le revenu le 1<sup>er</sup> janvier 1972, nous avons certainement une idée approximative du nombre de ces fiducies. Elles font des déclarations d'impôt sur le revenu depuis 1972.

**M. Thompson:** Les fiducies déclarent leur revenu chaque année. . .

**M. Blenkarn:** Je le sais bien.

**M. Thompson:** . . . mais elles ne sont pas tenues de donner une liste de leurs éléments d'actif. . .

**M. Blenkarn:** Je le comprends.

**M. Thompson:** . . . ni d'indiquer leur valeur. Elles ne sont pas tenues non plus d'indiquer qui sont les bénéficiaires.

**M. Blenkarn:** Je le comprends, mais pouvez-vous nous dire combien de fiducies ont fait des déclarations depuis 1972 jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1993? Quel est leur total?

**Mme Muirhead:** Revenu Canada nous a fourni un chiffre approximatif à ce sujet. La base de données remonte à décembre 1991. C'était un chiffre assez approximatif. On estime que 22 000 fiducies environ ont été établies avant 1972. Nous ne savons pas combien d'entre elles existaient encore le 1<sup>er</sup> janvier 1993. Nous aurons plus de renseignements lorsque les fiducies auront fait parvenir leurs déclarations d'impôt sur le revenu de 1993. Nous saurons quelles fiducies ont payé de l'impôt sur des gains présumés et nous saurons combien d'entre elles ont choisi de reporter la disposition présumée.

**M. Blenkarn:** Mais il y en avait 22 000?

**Mme Muirhead:** Oui, en 1991. Nous ne savons pas avec certitude combien de ces fiducies ont des biens comportant des bénéfices acquis. Comme l'a dit M. Thompson, vu que les particuliers n'ont pas à déposer de bilan, les fiducies n'ont pas à le faire non plus. Des déclarations de revenus suffisent.

**M. de Jong:** Monsieur le président, ce manque d'information me préoccupe beaucoup, et je tiens à le faire consigner. Nous ne savons donc pas quel était le nombre des fiducies en 1971, nous ne savons pas quels éléments d'actif sont dans ces fiducies, ni les gains en capital qu'ils ont rapportés. Nous n'avons aucun de ces renseignements. Est-ce bien cela?

**Mme Muirhead:** Oui.

**M. Blenkarn:** On ne sait évidemment pas quels éléments composent l'actif de ces fiducies. Elles ne sont pas tenues de déposer une liste des éléments d'actif.

**M. de Jong:** Pourquoi ne sont-elles pas tenues de le faire?

**M. Farber:** C'est la même chose pour les contribuables ordinaires. Vous et moi ne faisons pas une déclaration détaillée de nos biens.

**M. Blenkarn:** Vous déclarez vos revenus, n'est-ce pas? Faites-vous une déclaration d'impôt sur le revenu?

**M. de Jong:** Oui, mais à part mon exemption de base pour les gains en capital. . .

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** But you never file a capital return. You file only an income tax return showing that you received income.

**Mr. de Jong:** Right.

**Mr. Blenkarn:** You don't file a capital asset return at any point, so they would never have any real knowledge as to the capital assets.

**Mr. de Jong:** It's a different situation, Don. I'm not enjoying as an individual an exemption if I realize a capital gain. They do.

**Mr. Blenkarn:** No, they don't.

**Mrs. Marleau:** No, they don't. If they sell the property or the exempt beneficiaries die, they have to pay capital gains tax, just as you do.

**Mr. de Jong:** Oh, right, yes. If my wealth were put in a trust to my sons, and that trust acquired capital gains—

**Mr. Blenkarn:** Maybe. It has a capital asset on which it gains. Maybe there's a capital gain. Put it in Canada savings bonds and get interest.

• 2030

**Mr. de Jong:** Yes, or property or whatever. Okay. I die. The asset is still in there.

**Mr. Blenkarn:** If you die, the instant you die all of your capital assets are valued and capital gains tax is paid on them.

**Mr. de Jong:** Even though they were in the trust?

**Mr. Blenkarn:** It doesn't matter. No, you pay capital gains before you put them in the trust.

**Mrs. Marleau:** When you put them in the trust, that's when you pay capital gains.

**Mr. de Jong:** I'm interested in knowing what the savings would have been—

**Mr. Blenkarn:** There aren't any.

**Mr. de Jong:** Well, no. Obviously there are; otherwise, you wouldn't put it in the trust.

**Mr. Blenkarn:** No, no. You don't use these trusts for savings of anything. These trusts are only used to prevent the person using the asset or having the enjoyment of the asset, having title to the asset.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Because you don't trust them to manage it the way you'd like them to manage it.

**Mr. Blenkarn:** You may have shares in a company. You don't want the kids to sell the stock, so you leave it to the trustees for the benefit of—In other words, the income and all the rest of it from the company will go to the kids, but the shares aren't sold until a certain date in the dim, distant future.

**Mr. de Jong:** Other than preventing my kids from selling the shares or mismanaging the property, what's the tax gain?

**Mr. Blenkarn:** There's no tax gain.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Mais vous ne faites jamais de déclaration sur vos immobilisations. Vous faites simplement une déclaration d'impôt sur le revenu montrant que vous avez eu des revenus.

**M. de Jong:** En effet.

**M. Blenkarn:** Vous ne faites jamais de déclaration au sujet de vos immobilisations, de sorte que Revenu Canada ne saura jamais vraiment quelles immobilisations vous possédez.

**M. de Jong:** C'est différent, Don. À titre de particulier, je n'ai pas d'exemption, si je fais des gains en capital. Les fiducies en ont, elles.

**M. Blenkarn:** Non.

**Mme Marleau:** Non, elles n'en ont pas. Si elles vendent un bien ou si les bénéficiaires exemptés meurent, les fiducies doivent payer l'impôt sur les gains en capital, tout comme vous.

**M. de Jong:** Je vois. Si mes biens étaient placés en fiducie pour mes fils, et si cette fiducie faisait des gains en capital. . .

**M. Blenkarn:** Peut-être. S'il y a une immobilisation, il y aura peut-être un gain en capital. Investissez plutôt dans des obligations d'épargne du Canada et vous toucherez alors des intérêts.

**M. de Jong:** Oui, si j'ai une propriété, par exemple. Disons que je meurs. Le bien est toujours là.

**M. Blenkarn:** Dès que vous mourez, toutes vos immobilisations sont évaluées et l'impôt sur les gains en capital rapportés par ces biens doit être payé.

**M. de Jong:** Même si ces biens sont détenus en fiducie?

**M. Blenkarn:** Peu importe. Non, vous payez l'impôt sur les gains en capital avant de confier vos biens à la fiducie.

**Mme Marleau:** C'est lorsque vous mettez vos biens en fiducie que vous payez l'impôt sur les gains en capital.

**M. de Jong:** Je voudrais savoir quelles économies pourraient. . .

**M. Blenkarn:** Il n'y en a pas.

**M. de Jong:** Mais non, il y en a sûrement, autrement, personne ne mettrait ses biens en fiducie.

**M. Blenkarn:** Mais non, on ne se sert pas de ces fiducies pour faire des économies. Ces fiducies servent uniquement à empêcher le titulaire du droit de propriété d'un bien de l'utiliser ou d'en jouir.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Parce que vous n'avez pas confiance en cette personne pour administrer le bien comme vous le voudriez, alors?

**M. Blenkarn:** Vous pouvez posséder des actions dans une entreprise. Vous ne voulez pas que les enfants vendent ces actions, alors vous les confiez à des fiduciaires. . . Autrement dit, les revenus qui en découleront iront aux enfants, mais les actions ne seront pas vendues avant une certaine date dans un avenir éloigné, indéterminé.

**M. de Jong:** Outre l'avantage d'empêcher mes enfants de vendre les actions ou de mal gérer la propriété, que peut-on gagner sur le plan fiscal?

**M. Blenkarn:** On ne gagne rien sur le plan fiscal.



[Text]

**Mr. de Jong:** What's the tax advantage?

**Mr. Blenkarn:** There's no tax advantage.

**Mrs. Marleau:** None.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** That's why we can't understand why you're opposed to this.

**Mr. Blenkarn:** The reason Brooks is completely opposed to it is that he says that by changing the 21-year rule, you are somehow enabling a bunch of estates—that under the current 21-year rule would have to pay capital gains tax on their accrued capital gains from January 1, 1972, to date—to have to pay them. Well, first of all, how many estates are there? How many does this statute conceivably affect, and what's the anticipated tax? That's pretty hard to say.

**Mrs. Marleau:** You have to remember, too, that if they don't do that and they distribute the assets from the trust—Say you have two sons and you decide that you don't want to pay this deemed realization after 21 years. You're not going to pay it, because you're going to split the estate between the sons. They don't pay any capital gains at that time. It's as if it were theirs all along. The only time capital gains is paid is when they die or when they sell it.

In that sense they can escape paying that capital gains tax this year, if they distribute the assets of that trust. If they keep it in the trust, they have to pay capital gains unless this goes forward. Then it would be deemed realization.

My question is, how many people are that interested in keeping these trusts going, and who are they? I mean, my biggest thing is why. What is so —

**Mr. Blenkarn:** My experience is that they are really there for estate planning purposes. They're not there for any tax purposes.

**Mrs. Marleau:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** What you're doing is artificially interfering with the activities of a testator or a settler of a trust for no particular reason.

**Ms Muirhead:** This rule was introduced in the 1972 tax reform, and the trusts that have a real problem with it are trusts that were put in place before that time. They were irrevocably settled, and that can't be varied. They certainly have had difficulty being changed so they could liquidate before the time that the trust provided they should be. In some cases, as in the case of trusts settled in Quebec, you need an act of the provincial legislature to modify the terms of trusts. Although with a lot of difficulty perhaps many of these old trusts could be changed so they could liquidate before January 1, 1993, there certainly are trusts out there that are —

• 2035

**Mrs. Marleau:** How many of those would have that problem? There can't be 22,000 of those set up before 1972, when there were these provisions that were very difficult to revoke, that have the same kind of problem.

[Translation]

**M. de Jong:** Quel est l'avantage fiscal, alors?

**M. Blenkarn:** Il n'y a pas d'avantage fiscal.

**Mme Marleau:** Il n'y en a aucun.

**Le président suppléant (M. Soetens):** C'est pourquoi nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi vous vous opposez à cette mesure.

**M. Blenkarn:** Brooks y est totalement opposé parce qu'il croit qu'en changeant la règle des 21 ans, on permet à une foule de successions... qui en vertu de l'actuelle règle de 21 ans devraient payer l'impôt sur les gains en capital accumulés depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1972 jusqu'à aujourd'hui... de payer cet impôt. Tout d'abord, il s'agit de combien de successions? Cette loi pourrait toucher combien de successions et à combien s'élèverait l'impôt prévu? C'est assez difficile à dire.

**Mme Marleau:** Il ne faut pas oublier non plus que si les biens de la fiducie sont distribués sans qu'on fasse cela... Disons que vous avez deux fils et que vous décidez que vous ne voulez pas payer l'impôt au moment de la disposition réputée, après 21 ans. Vous ne le paierez pas, parce que vous allez partager vos biens entre vos fils. Ils n'auront pas à payer d'impôt sur les gains en capital à ce moment-là. C'est comme si les biens leur avaient toujours appartenu. L'impôt sur les gains en capital sera exigible seulement lorsqu'ils mourront ou qu'ils vendront les biens.

Ainsi, ils peuvent éviter de payer cet impôt sur les gains en capital cette année, si les biens mis en fiducie sont distribués. Si les biens restent dans la fiducie, il faudra payer l'impôt sur les gains en capital à moins que cette mesure ne soit adoptée. Il y aurait alors disposition réputée des biens.

Je voudrais donc savoir combien de gens sont vraiment intéressés à maintenir ces fiducies, et qui sont-ils? Je voudrais surtout savoir pourquoi. Qu'y a-t-il de si... —

**M. Blenkarn:** D'après mon expérience, ces fiducies sont établies en réalité afin de mieux planifier une succession. Elles ne sont pas établies aux fins de l'impôt sur le revenu.

**Mme Marleau:** C'est exact.

**M. Blenkarn:** En réalité, vous intervenez de façon artificielle dans les activités d'un testateur ou de l'exécuteur d'une fiducie sans raison particulière.

**Mme Muirhead:** Cette règle est entrée en vigueur dans le cadre de la réforme fiscale de 1972 et les fiducies qui y voient un problème sont celles qui ont été établies avant cette date. Les termes en avaient été fixés de façon irrévocable, c'est-à-dire qu'on ne peut pas les changer. Il a certainement été très difficile de les modifier de manière à permettre la liquidation de biens avant la date prévue par les termes de la fiducie. Dans certains cas, en particulier dans celui des fiducies du Québec, il faut une loi de l'assemblée législative de la province pour modifier les termes des fiducies. Avec énormément de difficultés, on pourrait peut-être modifier les termes d'anciennes fiducies afin de permettre la liquidation des biens avant le 1<sup>er</sup> janvier 1993, mais il y a certainement des fiducies qui sont... —

**Mme Marleau:** Combien de ces fiducies auraient ce problème? Il ne s'agit sûrement pas des 22 000 fiducies créées avant 1972, dans des termes tellement difficiles à révoquer.

[Texte]

**Ms Muirhead:** That's true. We have no idea how many of the 22,000-odd trusts were simply trusts holding residences for people who were still alive. There were literally thousands of these trust-holding residences we discussed earlier, with the provision for principal residence exemptions. We do not know the numbers.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Would you like to go on with clause 43? Does that answer the questions on clause 42?

**Mr. Blenkarn:** Well, I don't know if it does or not.

**Mr. de Jong:** I'm still trying to work through what the tax benefits were for putting wealth in trusts. Are you saying to me that there are no special tax benefits?

**Mr. Blenkarn:** There were no benefits at all from a tax point of view. As a matter of fact, there's probably a detriment from a tax point of view.

**Mr. de Jong:** Mr. Neil Brooks would disagree with that.

**Mr. Blenkarn:** He can if he wants, but I want to say that there's lots to give you a detriment.

**Mr. de Jong:** I've heard him make the statement that the introduction of this in 1971, replacing the inheritance tax, gave a benefit of roughly some \$18 billion or \$8 billion—

**Mr. Blenkarn:** He goes back and says that when the government got rid of the estate tax and brought in the capital gains tax, it let a hell of a lot of capital, which was sitting out there subject to estate tax, off the hook. The capital gain was taxed only from January 1, 1972, forward; all gains up to January 1, 1972, were tax free. A hell of a lot of large estates got a great advantage there. You're right, you're absolutely right. That was back then, and it doesn't have a hell of a lot to do with it now.

**Mrs. Marleau:** That was then. You can't recapture that now.

**Mr. de Jong:** So what I'm hearing in the other cases is that there are no tax advantages, no way of deferring tax by putting assets that are gaining in capital value—

**Mr. Blenkarn:** Maybe the officials can correct me if I'm wrong, but today I can settle my assets on my children. If I do that by creating a trust, I can appoint trustees and give my businesses to my trustees for the benefit of my kids. If I do that, I have to pay capital gains tax on all the capital gains up to the date of the trust. The tax is paid at that point. From then on the tax won't be paid until the kids either sell or die. If I gave them the shares outright, they wouldn't have to pay tax until they sold them or they died.

Now under the 21-year rule—

**Mr. de Jong:** Or in turn gave it to their children?

**Mr. Blenkarn:** Oh yes, if they want to transfer it to their kids, they have to pay taxes too. There would be a deemed realization. All this does is not put a 21-year limit on the life of the trust. It means they can continue to have it for the rest of their lives instead of just for 21 years.

[Traduction]

**Mme Muirhead:** C'est vrai. Nous ne savons absolument pas dans quelle proportion ces 22 000 et quelques fiducies détenaient simplement en fiducie des résidences pour des personnes toujours vivantes. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, il y avait vraiment des milliers de résidences détenues en fiducie et profitant de la disposition d'exemption de la résidence principale. Nous ignorons combien.

**le président suppléant (M. Soetens):** Voudriez-vous passer à l'article 43? Cela répond-il à vos questions au sujet de l'article 42?

**M. Blenkarn:** Ma foi, je ne sais pas trop.

**M. de Jong:** J'essaie toujours de savoir quels avantages fiscaux on peut obtenir en mettant ses biens en fiducie. Voulez-vous dire qu'il n'y a pas d'avantages fiscaux particuliers?

**M. Blenkarn:** Il n'y a absolument aucun avantage sur le plan fiscal. J'oserais même dire qu'il y a probablement un désavantage sur le plan fiscal.

**M. de Jong:** M. Neil Brooks ne serait pas d'accord.

**M. Blenkarn:** Libre à lui, mais je tiens à dire qu'il peut vraiment y avoir un désavantage.

**M. de Jong:** Je l'ai entendu remarquer que l'adoption de cette mesure en 1971 pour remplacer l'impôt sur les successions a fait bénéficier de quelque 18 milliards de dollars ou 8 milliards de dollars...

**M. Blenkarn:** Il dit que lorsque le gouvernement a éliminé l'impôt sur les successions et a ajouté l'impôt sur les gains en capital, une foule de biens auparavant assujettis à l'impôt sur les successions se sont trouvés ainsi exonérés de cet impôt. Les gains en capital n'ont été imposés qu'à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1972, donc tous les gains antérieurs à cette date se trouvaient exonérés d'impôt. Beaucoup de successions importantes y ont trouvé un grand avantage. Vous avez raison, tout à fait raison. C'est une chose du passé, qui n'a absolument rien à voir avec le présent.

**Mme Marleau:** Oui c'est une chose du passé. On ne peut pas revenir là-dessus maintenant.

**M. de Jong:** Vous voulez donc dire que dans les autres cas il n'existe pas d'avantage fiscal, qu'on ne peut pas reporter l'impôt en mettant des éléments d'actif produisant des gains en capital...

**M. Blenkarn:** Les hauts fonctionnaires du ministère pourront me reprendre si je fais erreur, mais dès aujourd'hui je peux transmettre mes biens à mes enfants. Si je le fais en établissant une fiducie, je peux nommer des fiduciaires et leur confier mes affaires au nom de mes enfants. Si je le fais, je devrai payer l'impôt sur les gains en capital pour tous les gains accumulés jusqu'à la date de l'établissement de la fiducie. C'est à ce moment-là que l'impôt est payé. Il n'y aura ensuite aucun impôt à payer jusqu'à ce que les enfants vendent les biens ou jusqu'à ce qu'ils meurent. Si je leur donnais mes actions directement, ils n'auraient pas à payer l'impôt tant qu'ils ne les vendraient pas ou tant qu'ils resteraient en vie.

En vertu de la présente règle de 21 ans...

**M. de Jong:** Ou quand il les donnerait à leurs enfants?

**M. Blenkarn:** En effet, s'ils veulent les céder à leurs enfants, ils doivent également payer les impôts. Il y aurait disposition réputée des biens. La mesure enlève simplement la limite de 21 ans en ce qui concerne la durée de la fiducie. Elle peut donc continuer d'exister jusqu'à la fin de leur vie, au lieu de cesser d'exister après 21 ans.



[Text]

**Mr. de Jong:** And the department—

**Mr. Blenkarn:** If I granted it to them outright, they could do that.

**Mr. de Jong:** And the department does not consider that to have any tax revenue implication?

**Mr. Farber:** No.

**Mr. Blenkarn:** By abolishing this rule, you're abolishing the exceeding unfairness of forcing the termination of trusts in a 21-year period. You don't force the automatic liquidation of capital asset if it is granted outright by an individual to another person. But if I grant it to a trustee for their benefit, I force a liquidation in 21 years. That's kind of unfair, because the reason I don't give it to them outright is that they're probably incompetent.

• 2040

**Mr. de Jong:** Their own children.

**Mr. Blenkarn:** I'm telling you, having drawn enough wills to tell you why, that's why you do it. You don't want the buggers to own it; that's why.

**Mr. de Jong:** Okay.

**Mr. Blenkarn:** All this particular statute does right now is force me to terminate the trust.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, we can probably take another example where the children may not be incompetent. But you've got an asset in the family, say a cottage, you want to leave to your children. You settle your trust in 1972 and you want a life-long interest in that cottage. You want to continue using that for the rest of your life, and on your passing you want to pass it on to your children.

If the 21-year rule comes into effect and you don't have the money to pay the tax on a deemed disposition even though you want to continue using that asset, as Mr. Blenkarn says, that's patently unfair. If you gave the cottage directly to the kids and maintained a life-long interest in it, there wouldn't be any tax.

So this would just equate both situations. That's not a question of competency or incompetency. It's just a question of fairness. But the tax should be exactly the same in both situations.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Is this also a case where you may have an individual who owns a substantial number of shares in a company, rather than dividing the shares up equitably amongst the five children and therefore dispersing the shareholding in a company, keeps it in one trust, with all the shares in one trust, and therefore casts by the trust, in circumstances necessary, as a block?

**Mr. Blenkarn:** Sure.

**Mr. Farber:** I think that's certainly a way of doing it, even though the beneficiaries may well be dividing up the shares, but the one trustee will certainly vote the block.

**Mrs. Marleau:** That brings up the question of power, then. The trustees wouldn't want to terminate that because they could be voting that whole block of shares—

[Translation]

**M. de Jong:** Et le ministère. . .

**M. Blenkarn:** Si je les leur donnais carrément, ils pourraient le faire.

**M. de Jong:** Et le ministère ne considère pas que cette mesure a des répercussions sur les recettes fiscales?

**M. Farber:** Non.

**M. Blenkarn:** En abolissant cette règle, on fait disparaître l'injustice considérable qu'entraînait l'obligation de mettre fin aux fiducies après 21 ans. On n'est pas obligé de liquider automatiquement une immobilisation qui est donnée carrément par une personne à une autre. Mais si je l'accorde au fiduciaire à son profit, j'oblige à la liquidation dans 21 ans. C'est injuste parce que la raison pour laquelle je ne lui ai pas donné c'est parce qu'il se peut qu'il soit incompetent.

**M. de Jong:** Leurs propres enfants.

**M. Blenkarn:** Je vous le dis, j'ai rédigé suffisamment de testaments pour le savoir, c'est pourquoi on procède ainsi. On ne veut pas que ces pauvres types en deviennent propriétaires. Voilà pourquoi.

**M. de Jong:** D'accord.

**M. Blenkarn:** Tout ce que cette loi me force à faire maintenant c'est de mettre fin à la fiducie.

**M. Farber:** Monsieur le président, nous pourrions prendre un autre exemple où les enfants ne sont peut-être pas incompetents. Mais vous avez un bien dans la famille, disons un chalet, que vous voulez laisser à vos enfants. Vous réglez votre fiducie en 1972 et vous voulez un intérêt à long terme dans ce chalet. Vous voulez continuer à vous en servir pendant le reste de vos jours et le transmettre à vos enfants.

Si la règle de 21 ans entre en vigueur et si vous n'avez pas l'argent pour payer l'impôt sur la disposition présumée même si vous voulez continuer à jouir de ce bien, comme le dit M. Blenkarn, c'est tout à fait injuste. Si vous donniez directement le chalet aux enfants et si vous mainteniez un intérêt à long terme dans le chalet, il n'y aurait pas de taxe.

Donc, cela équilibrerait les deux situations. Ce n'est pas une question de compétence ou d'incompétence. Ce n'est qu'une question de justice, mais l'impôt devrait être exactement le même dans les deux cas.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Est-ce aussi un cas où il y a peut-être quelqu'un qui est propriétaire d'un nombre considérable d'actions dans une compagnie, et au lieu de les diviser équitablement entre les cinq enfants et de disperser les actions de la compagnie, les conserve dans une seule fiducie et ensuite partage toutes les actions dans une fiducie et ensuite les vote toutes ensemble comme une tranche d'actions?

**M. Blenkarn:** C'est bien cela.

**M. Farber:** Je pense que c'est sûrement une bonne façon de faire, même si les bénéficiaires se divisent probablement les actions, mais le fiduciaire unique va certainement voter toute la tranche.

**Mme Marleau:** Cela soulève donc la question du pouvoir. Le fiduciaire ne voudrait pas mettre fin à cela parce qu'ils pourraient voter toutes ces tranches d'actions. . .

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** No, but there's no tax advantage on either side. There's a cost obviously of maintaining the trust.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** In the key areas you maintain control of the company, if that should be what you're talking about, in the hands of a single vote rather than a multiplicity of votes.

**Mr. de Jong:** Right.

**Mrs. Marleau:** Don't forget the beneficiaries of the trust, or the trust, pay income tax on anything earned. If you have dividends that are paid in, or interest on bonds, or whatever, you pay income tax on that. So we're only talking about the increase in value of the asset.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, as Mr. Blenkarn said, there are no tax advantages in that kind of situation. Trusts are set up for a host of different reasons, the main one being in an estate planning kind of context, but certainly not from a tax management context.

**Mr. de Jong:** It's going to be interesting to hear Mr. Neil Brooks. Also, if we could, Mr. Chairman, when we get into the business part of the meeting, we'd like to see if it's possible to get the dean of the faculty of law of the University of Victoria here.

**Mr. Blenkarn:** I'd think we'd have them both the same day. Could you get both of them? I don't know her name, but it was in the debate. Do you have the name there?

**Mr. de Jong:** Maureen Maloney.

**Mr. Blenkarn:** She's the author of a number of articles as to how stupid the Department of Finance is and how they're giving away the moon. So I thought we should have her down here.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Before we get into negotiating witnesses, maybe what we ought to do is to finish hearing from the witnesses before us.

**Mr. Blenkarn:** All right.

**Mrs. Marleau:** I have another question. You mentioned something about this bill preventing the refreshing of the trust. I wasn't aware it was possible to do it before, and so I'm surprised. I was under the impression that at the time of any roll-over of assets to a new trust or a new set-up, there had to be capital gains. But you're saying if the trustees changed, then it was considered a new trust.

**Ms Muirhead:** Yes.

**Mrs. Marleau:** That's closing a major loophole in that case.

• 2045

**Ms Muirhead:** Yes, certainly we felt we had to do that even after GAAR was in place, given the very specific rules that permit transfers where there's no ultimate change in beneficial ownership.

**Mrs. Marleau:** What you're saying in essence is they really weren't following the 21-year rule. It was in place but they could refresh their trust.

**Ms Muirhead:** It could be avoided if the trust permitted a restructuring, a rearrangement, or gave the trustees enough discretion to —

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Non, mais il n'y a aucun avantage fiscal d'un côté ou de l'autre. Cela fait partie des coûts du maintien de la fiducie.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Dans les domaines-clés, vous maintenez le contrôle de la compagnie, si c'est de cela que vous parlez, entre les mains d'un seul détenteur de vote, au lieu d'une multitude de votes.

**M. de Jong:** Oui.

**Mme Marleau:** N'oubliez pas que les bénéficiaires de la fiducie ou bien la fiducie paient de l'impôt sur le revenu sur tout ce qui est gagné. Si vous avez des dividendes qui sont versés ou des intérêts sur des obligations, ou n'importe quoi, on paie de l'impôt là-dessus. Donc, on ne parle que de l'augmentation de la valeur du bien.

**M. Farber:** Monsieur le président, comme M. Blenkarn l'a dit, il n'y a aucun avantage fiscal dans ce genre de situation. Les fiducies sont créées pour une multitude de raisons différentes, la principale étant la planification de la succession, mais sûrement pas pour gérer ses impôts.

**M. de Jong:** Ce sera intéressant d'entendre M. Neil Brooks. Aussi, si nous le pouvions, monsieur le président, lorsque nous en arriverons à cette question pendant la réunion, j'aimerais voir s'il est possible de faire venir la doyenne de la faculté de droit de l'université de Victoria.

**M. Blenkarn:** Je pensais qu'on les recevrait ensemble le même jour. Est-ce qu'on peut les faire venir tous les deux? Je ne connais pas son nom, mais c'était dans le débat. Avez-vous le nom, là?

**M. de Jong:** Maureen Maloney.

**M. Blenkarn:** Elle est l'auteure d'un certain nombre d'articles sur la stupidité du ministère des Finances et comment il donne la lune. J'ai donc pensé qu'on pourrait la faire venir ici.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Avant de commencer à négocier les témoins, on pourrait peut-être finir l'audition des témoins qui sont ici.

**M. Blenkarn:** D'accord.

**Mme Marleau:** J'ai une autre question. Vous avez dit quelque chose à propos du fait que ce projet de loi empêche de rafraîchir la fiducie. Je ne savais pas que c'était possible, si bien que cela m'étonne. J'avais l'impression qu'au moment de la reconduction des biens dans une nouvelle fiducie ou lors de la création d'une nouvelle, il y avait des gains en capital. Mais vous dites que si les fiduciaires changent, c'est considéré comme une nouvelle fiducie.

**Mme Muirhead:** Oui.

**Mme Marleau:** Cela ferme une grosse échappatoire.

**Mme Muirhead:** Oui, nous avons estimé qu'il fallait le faire après la mise en place de GAAR, étant donné que des règles précises permettent des transferts lorsqu'il n'y pas, au bout du compte, de changement de bénéficiaire.

**Mme Marleau:** Ce que vous dites c'est qu'ils ne suivaient pas vraiment la règle des 21 ans. Cela existait, mais il était possible de rafraîchir la fiducie.

**Mme Muirhead:** Cela pouvait être évité si la fiducie permettait la restructuration ou un nouvel arrangement ou donnait aux fiduciaires assez de discrétion pour. . .



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Most trust agreements provide for the change of trustees—if so-and-so and so-and-so's trustees or such other trustees from time to time appointed. One trustee can appoint another trustee, and so it goes on. Every time you do it, you have a new trust, according to these guys, which is wonderful.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** And another 21 years.

**Mrs. Marleau:** Was it possible before this particular legislation to have grandchildren and great-grandchildren as beneficiaries? Now you're saying it will only be that one generation.

**Ms Muirhead:** It's certainly still possible to have anybody as a beneficiary under a trust, but the 21-year rule is still alive. It applies generally to all personal trusts subject to this new proposed Bill C-92 election, which only applies in circumstances where you have exempt beneficiaries' children of the creator of the trust who are beneficially interested in the trust.

**Mr. Blenkarn:** One generation removed from the testator or the settlor.

**Ms Muirhead:** That's right, and as Mr. Thompson indicated, if prior to the deemed disposition happening under the new rule, which would be when there were no longer any exempt beneficiaries alive, property were to be transferred to a grandchild or a great grandchild, there would be a disposition at that time and capital gains recognized at the trust level. In fact, the rule is quite complicated.

**Mr. Blenkarn:** Why don't we go on with you. You have got us to clause 42. Can you go on to clause 43?

**Mr. de Jong:** It deals with principal residence.

**Mr. Thompson:** The main impact of this provision is that it allows a trust to deem to have disposed of the principal residence at fair market value so it can take advantage of the principal residence exemption. That relates to the earlier changes I mentioned that allow personal trust to claim a principal residence exemption.

Most of the meat of this provision, as I mentioned, was in clause 42. It went on for quite a few pages. Clause 44 contains definitions that relate to the elective provision in clause 42.

The clause 47 provision is the capital gains exemption. Right now, post-1971 trusts for spouses are allowed to take advantage of the \$500,000 capital gains exemption or whatever is the applicable rate depending on the property. This amendment also would allow spousal trusts created before 1972 to take advantage of the capital gains exemption. So it treats the two types of trusts in the same way.

**Mr. Blenkarn:** Where's the capital gains exemption? What capital gains exemption are you talking about? The 75% rule?

**Mr. Thompson:** No, depending on the sort of property, the \$100,000 capital gains exemption or the \$500,000 capital gains exemption for farm property and small business corporation shares.

**Mrs. Marleau:** Why are we doing that for this group? They got away with murder in 1972. So why should we give them another break now?

**Mr. Thompson:** This only applies to post-1971 increases in values.

**Mr. Blenkarn:** Okay, I understand.

[Translation]

**M. Blenkarn:** La plupart des ententes de fiducie prévoient le changement des fiduciaires—si tel ou tel autre fiduciaire ou tel autre fiduciaire est nommé de temps à autre. Un fiduciaire peut nommer un autre fiduciaire, et ainsi de suite. Chaque fois qu'on fait ça, on a une nouvelle fiducie, d'après ces types, ce qui est extraordinaire.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Et 21 autres années.

**Mme Marleau:** Avant cette loi, était-il possible de désigner des petits-enfants et des arrière-petits-enfants comme bénéficiaires? Maintenant vous dites que ce ne sera qu'une seule génération.

**Mme Muirhead:** Il est certainement possible de désigner n'importe qui comme bénéficiaire dans une fiducie, mais la règle des 21 ans existe toujours. Elle s'applique généralement à toutes les fiducies personnelles assujetties à cette nouvelle option du projet de loi C-92, qui ne s'applique dans les cas où il y a des enfants de bénéficiaires exemptés du créateur de la fiducie qui ont un intérêt dans la fiducie.

**M. Blenkarn:** Une génération du testateur ou du disposant.

**Mme Muirhead:** C'est vrai, et comme M. Thompson l'a dit, si avant de disposition présumée, sous le coup de la nouvelle règle, ce qui serait quand il n'y a plus aucun autre bénéficiaire exempté en vie, le bien était transféré à un petit-enfant ou un arrière-petit-enfant, il y aurait disposition à ce moment-là et gains en capital pour la fiducie. En fait, la règle est plutôt compliquée.

**M. Blenkarn:** Pourquoi ne pas continuer avec vous. Vous nous avez commenté l'article 42, pouvez-vous commenter l'article 43?

**M. de Jong:** Cela porte sur la résidence principale.

**M. Thompson:** La principale conséquence de cette disposition c'est qu'elle permet à une fiducie d'être réputée avoir disposé de la résidence principale à sa juste valeur marchande pour qu'elle puisse tirer profit de l'exemption de résidence principale. C'est relié au changement antérieur dont j'ai parlé qui permet à une fiducie personnelle de réclamer l'exemption de résidence principale.

La substance de cette disposition, comme je l'ai dit, c'était l'article 42. Elle faisait pas mal de pages. L'article 44 contient des définitions qui portent sur l'option prévue à l'article 42.

L'article 47 porte sur l'exemption pour gains en capital. Aujourd'hui, les fiducies au profit du conjoint postérieures à 1971 peuvent se prévaloir de l'exemption pour gains en capital de 500 000\$ ou du taux applicable en fonction du bien. Cet amendement permet aussi aux fiducies au profit du conjoint antérieures à 1972 à se prévaloir de cette exemption. Les deux types de fiducies sont donc traitées de la même façon.

**M. Blenkarn:** Où est l'exemption pour gains en capital? De quelle exemption pour gains en capital parlez-vous? La règle de 75 p. 100?

**M. Thompson:** Non, selon le type de biens, l'exemption pour gains capital de 100 000\$ ou l'exemption pour gains en capital de 500 000\$ pour les biens agricoles et les actions de petites entreprises.

**Mme Marleau:** Pourquoi faisons-nous cela pour ce groupe-là? Ils s'en sont tirés sans une égratignure en 1972. Pourquoi leur faire une autre faveur aujourd'hui?

**M. Thompson:** Cela ne s'applique qu'à l'augmentation en valeur postérieure à 1971.

**M. Blenkarn:** D'accord, je comprends.

[Texte]

**Mr. Thompson:** It's the unused exemption from the beneficiary spouse that this applies to.

• 2050

**Mr. Blenkarn:** Okay.

**Mr. Thompson:** Clause 41 deals with the minimum tax. Right now there's a rule for post-1971 spousal trusts that allows them an exemption in the year in which the beneficiary spouse dies. There's a similar rule being proposed now for the pre-1972 spousal trusts. So another theme of this package is to treat the pre-and post-1971 spousal trusts in the same way.

**Mr. Blenkarn:** Yes, but if there was no trust, you'd treat the spouse the same way.

**Mr. Thompson:** That's right, yes.

**Mr. Blenkarn:** So a minimum tax doesn't apply on a capital gain—

**Mr. Thompson:** In a deemed disposition.

**Mr. Blenkarn:** —in a deemed distribution to the spouse.

**Mr. Thompson:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** Okay.

**Mr. Thompson:** Clause 95 allows the resulting tax to be paid in up to ten instalments when there is a deemed realization. However, its instalments would have to have interest on right from the date of the deemed realization. So it's not a break at all. It's just a rule that allows for payment with interest when there is actually a deemed realization.

**Mr. Blenkarn:** Yes, at that generous rate of 9%.

**Mr. Thompson:** Was it prime plus 3%?

**Mr. Blenkarn:** It's 9%, I think, currently. And 9% non-deductible. Good stuff.

**Mr. Farber:** It's 18%.

**Mrs. Marleau:** Is that for one year or spread over how long?

**Mr. Thompson:** Spread over ten years. Up to ten annual instalments. As I say, the interest applies right from the very start, the time of the deemed realization.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Why do we give them ten years?

**Mr. Thompson:** Because of the interest being added, it's consistent with the rule in death. I guess that's where it comes from.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** The same rule when you die?

**Mr. Thompson:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** I'm not experienced, but they do pay their capital gains over a ten-year period when they die?

[Traduction]

**M. Thompson:** Cela s'applique à la portion inutilisée du conjoint bénéficiaire.

**M. Blenkarn:** Bien.

**M. Thompson:** L'article 41 porte sur l'impôt minimum. Il y a à l'heure actuelle une règle qui s'applique aux fiducies au profit du conjoint postérieures à 1971, et cette règle leur accorde une exemption pour l'année qui comprend la date du décès du conjoint bénéficiaire. On propose une règle semblable pour les fiducies au profit du conjoint antérieures à 1972. Ce train de mesures vise donc à ce que les fiducies au profit du conjoint antérieures et postérieures à 1971 soient traitées de la même façon.

**M. Blenkarn:** Oui, mais si cette fiducie n'existait pas, le conjoint serait traité de la même façon.

**M. Thompson:** C'est vrai.

**M. Blenkarn:** Ainsi, l'impôt minimum ne peut s'appliquer aux gains en capital. . .

**M. Thompson:** Quand il y a disposition présumée.

**M. Blenkarn:** . . . quand il y a distribution présumée au conjoint.

**M. Thompson:** C'est exact.

**M. Blenkarn:** Bien.

**M. Thompson:** Selon l'article 95, on peut payer l'impôt qui en résulte en 10 versements, ou moins, quand il y a réalisation supposée. Il faudrait toutefois qu'on ajoute l'intérêt aux versements dès la date de la réalisation supposée. Ce n'est donc pas un avantage. Ce n'est qu'une règle qui permet de faire des versements avec intérêts quand il y a réalisation supposée.

**M. Blenkarn:** Oui, à ce taux généreux de 9 p. 100.

**M. Thompson:** C'est le taux préférentiel plus 3 p. 100?

**M. Blenkarn:** Le taux est fixé à 9 p. 100 à l'heure actuelle, je pense. Et ce n'est pas déductible. Génial.

**M. Farber:** C'est 18 p. 100.

**Mme Marleau:** Sur une période d'un an, ou sur une période plus longue?

**M. Thompson:** C'est échelonné sur une période de 10 ans. On peut faire jusqu'à 10 versements annuels. Comme je l'ai dit, l'intérêt court dès la date de la réalisation supposée.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Pourquoi leur accordons-nous 10 ans?

**M. Thompson:** À cause de l'intérêt qu'on y ajoute, et pour se conformer aux règles qui s'appliquent en cas de décès. Je pense que ces règles s'inspirent des successions.

**Le président suppléant (M. Soetens):** La même règle s'applique si vous décédez.

**M. Thompson:** Oui.

**M. Blenkarn:** Je n'ai pas d'expérience en la matière, mais si quelqu'un meurt, la succession peut étaler sur 10 ans le versement des impôts dus sur les gains en capital?



[Text]

**Mr. Thompson:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** With interest.

**A voice:** A settlement rule that comes with this —

**Mr. de Jong:** What's the current interest on that?

**Mr. Blenkarn:** It's 9% right now. It's not deductible.

**Mrs. Marleau:** Effectively it's 18%. Usury.

**Mr. Thompson:** Clause 40 is a definition provision, the definition of spouse. It adds cross-references to the new rules dealing with the exempt beneficiary and designated contributor.

**Mr. Farber:** That would be all the clauses related to the 21-year rule in Bill C-92.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Very good. We all understand it very well now. So thank you very much.

**Mr. Blenkarn:** You didn't want to talk about spouses, is what I was getting at.

**Mr. de Jong:** No, just on this. We are anxious to hear from Neil Brooks and several others.

**Mr. Blenkarn:** What's the other lady's name?

**Mr. de Jong:** I think Maureen Maloney. There's a Mr. Sydney Goldstein. He's a lawyer in Ottawa.

**Mr. Blenkarn:** Why don't we have just two of them, Simon. You don't need a whole —

**Mr. de Jong:** Sure. If we can get Ms Maloney and Brooks. Now, it might not be possible to get her, given the short notice. If that's the case, then I would like to suggest Mr. Sydney Goldstein of Goldstein & Goldstein in Ottawa.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Are they in a trust?

**Mr. de Jong:** I've got here several quotes from various people. Neil Brooks says —

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If we're talking about the witnesses, I think there's been an agreement we would try to schedule a meeting to hear a couple of those people.

**Mr. de Jong:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** Can you schedule them for Thursday?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** I think we can contact them and see if they're available for Thursday morning and if we can put it together for Thursday.

Are there other questions of the witnesses on trusts particularly, but maybe other parts of the bill as well?

**Mr. de Jong:** The part dealing with the definition of spouse and now allowing for common-law spouse.

[Translation]

**M. Thompson:** Oui.

**M. Blenkarn:** Avec intérêts.

**Une voix:** Il y a une règle sur les liquidations. . .

**M. de Jong:** Quel est l'intérêt qui s'applique à l'heure actuelle?

**M. Blenkarn:** C'est 9 p. 100 à l'heure actuelle, et ce n'est pas déductible.

**Mme Marleau:** En fait, c'est 18 p. 100. C'est usurier.

**M. Thompson:** L'article 40 est un article qui porte sur la définition du conjoint. Il ajoute des renvois aux nouvelles règles concernant le bénéficiaire exempté et le disposant désigné.

**M. Farber:** Ce sont tous les articles liés à la règle des 21 ans du projet de loi C-92.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Très bien. Nous comprenons tous très bien maintenant. Merci beaucoup.

**M. Blenkarn:** Vous ne vouliez pas parler des conjoints, voilà ce que je voulais dire.

**M. de Jong:** Non, simplement en ce qui a trait à ce point. Nous sommes très désireux d'entendre le témoignage de Neil Brooks et de plusieurs autres.

**M. Blenkarn:** Quel est le nom de l'autre dame?

**M. de Jong:** Maureen Maloney, je pense. Il y a aussi un certain M. Sydney Goldstein. Il pratique le droit à Ottawa.

**M. Blenkarn:** Pourquoi ne pas en convoquer deux seulement, Simon. Nous n'avons pas besoin de toute une série de. . .

**M. de Jong:** Certainement, si M<sup>me</sup> Maloney et M. Brooks veulent comparaître. M<sup>me</sup> Maloney ne pourra peut-être pas venir, vu le très court préavis. Si c'est le cas, j'aimerais proposer M. Sydney Goldstein, du cabinet Goldstein et Goldstein à Ottawa.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Sont-ils en fiducie?

**M. de Jong:** J'ai plusieurs citations ici de diverses personnes. Neil Brooks dit. . .

**Le président suppléant (M. Soetens):** Si c'est des témoins dont nous parlons, je pense que nous avons convenu que nous allions essayer de prévoir une réunion pour écouter ce que certaines de ces personnes auraient à nous dire.

**M. de Jong:** Oui.

**M. Blenkarn:** Pouvez-vous prévoir une réunion avec eux pour jeudi?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je pense que nous pouvons nous mettre en rapport avec eux pour leur demander s'ils peuvent venir jeudi matin. Si c'était le cas nous allons prévoir une réunion pour jeudi.

Y a-t-il d'autres questions que nous désirons poser aux témoins à propos des fiducies, notamment, mais peut-être aussi sur d'autres parties du projet de loi?

**M. de Jong:** La partie qui traite de la définition du conjoint et qui autorise maintenant le conjoint de fait.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** On page 4 in the summary.

**Mr. de Jong:** But your definition of a spouse is somebody of the opposite sex?

**Mr. Blenkarn:** The definition reads: “person of the opposite sex who cohabits. . .with the taxpayer in a conjugal relationship” and has done so for a 12-month period prior to. . .or “is a parent of a child of whom the taxpayer is a parent”.

**Mr. de Jong:** As I’m sure members of the department are aware, there have been —

**Mr. Blenkarn:** Is this your party policy now?

**Mr. de Jong:** —decisions made by the courts regarding —

**Mr. Blenkarn:** As a matter of fact, by the Supreme Court of Canada.

**Mr. de Jong:** —questions of human rights in the Constitution about members of the same sex who are living together and are to be considered as a couple. Has there been any thinking in the department about changing the definition of a spouse in line with some of the decisions being made before the courts of this country?

**Mr. Farber:** Certainly, Mr. Chairman, the department is following developments in this area. We keep a watchful eye on the various court cases going on. I don’t believe the case law in this area has been settled. There are certainly conflicting definitions coming out.

I don’t think it’s appropriate for tax law to get ahead of these current developments, but we are keeping a mindful eye on it. This particular change really deals with the reality of couples living together, whether married or common law, and is trying to give consistent tax treatment to families basically in similar circumstances. It’s not really going beyond that. In reply to the specific question, we’re certainly cognizant of the developments and watching closely how these cases settle out.

**Mr. de Jong:** I’m dealing with a constituency case now where a man has agreed to pay support as the natural father of the child. They’ve been living together in a common-law relationship for a number of years, they are now separated, and Revenue Canada won’t recognize his contribution and payments for the maintenance of his child. Would this change you’re proposing allow him to deduct those payments?

**Mr. Farber:** It should. It should treat him in the same circumstance as if it were a payment made in respect of a child of a legally married couple.

**Mr. de Jong:** Right.

**Mr. Farber:** So I think this definition should lend credence to that.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If I am not mistaken, they are no longer living together.

**Mr. de Jong:** That’s right.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Well, in this wording, there’s a requirement for cohabiting.

**Mr. Blenkarn:** No, I don’t think so.

**Mr. de Jong:** I think they have to have cohabited for a period of time. It doesn’t necessarily mean they are in that relationship at the present moment.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** À la page 4 du sommaire.

**M. de Jong:** Mais votre définition du conjoint désigne quelqu’un du sexe opposé?

**M. Blenkarn:** La définition est la suivante: «personne de sexe opposé qui cohabite en union conjugale avec le contribuable depuis 12 mois sans interruption ou qui est, avec le contribuable, parent du même enfant.»

**M. de Jong:** Je suis sûr que les représentants du ministère savent qu’il y a . . .

**M. Blenkarn:** Est-ce maintenant la politique officielle de votre parti?

**M. de Jong:** . . .des décisions émanant des tribunaux au sujet. . .

**M. Blenkarn:** En fait, il s’agit de la Cour suprême du Canada.

**M. de Jong:** . . .la question des droits de la personne dans la Constitution au sujet des personnes de même sexe qui cohabitent et doivent être considérées comme un couple. A-t-on envisagé au ministère de modifier la définition du conjoint en fonction des arrêts rendus par les tribunaux de notre pays?

**M. Farber:** Monsieur le président, le ministère suit certainement l’évolution de la situation. Nous observons soigneusement les différentes affaires actuellement devant les tribunaux. Je ne crois pas que la jurisprudence soit déjà fixée. On voit apparaître des définitions contradictoires.

Je ne crois pas que le droit fiscal doive préjuger l’évolution des choses, mais nous observons la situation de près. Cette modification porte en fait sur la situation des couples vivant ensemble de façon générale, qu’ils soient mariés ou conjoints de fait, il s’agit de traiter de façon uniforme les familles qui sont dans des circonstances identiques. Cela ne va pas plus loin. Pour répondre précisément à cette question, nous sommes au courant des développements et nous suivons de près les arrêts qui sont rendus.

**M. de Jong:** J’ai, dans ma circonscription, le cas d’un homme qui a accepté de verser une pension alimentaire en tant que père naturel d’un enfant. Il avait vécu avec la mère en union de fait pendant plusieurs années, mais ils sont maintenant séparés et Revenu Canada ne reconnaît pas sa contribution et les paiements qu’il effectue pour l’entretien de l’enfant. La modification que vous proposez lui permettrait-elle de déduire ses versements?

**M. Farber:** Cela devrait être le cas. Il devrait être pris en considération au même titre que si ses paiements étaient destinés à l’enfant d’un couple légalement marié.

**M. de Jong:** Très bien.

**M. Farber:** Cette définition devrait donc le confirmer.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Si je ne me trompe, ils ne vivent plus ensemble.

**M. de Jong:** C’est exact.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Eh bien, ce libellé exige leur cohabitation.

**M. Blenkarn:** Non, je ne le pense pas.

**M. de Jong:** Je pense qu’ils ont cohabité pendant un certain temps. Cela ne veut pas nécessairement dire qu’ils forment encore un couple à l’heure actuelle.



[Text]

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman. It applies to a spouse or a former spouse. So in that context it should resolve that problem.

**Mr. de Jong:** Right. This should have been in effect as of 1992?

**Mr. Farber:** After 1992, beginning January 1, 1993.

**Mr. de Jong:** So last year he could not have claimed that as a deduction, but this coming year he will be able to.

**Mr. Farber:** He should be able to.

**Mr. de Jong:** Good. I think he'll be pleased when I send him the transcripts of this hearing.

The other question I wanted to ask relates to the small business development bond that was available to companies in financial difficulty. I understand the bond was made available from February 25, 1992, until January 1, 1993. This Bill C-92 brings into effect the legislation that's already happened and expired. Can you give us information about how many people availed themselves of the small business development bond, what type of businesses received those loans, what the criteria were?

• 2100

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, we don't have any statistics on hand at the present time. As the member indicated, it only took effect in February 1992 and, under this particular provision, expires in 1993. For most small businesses who report on a calendar year basis, we won't get any tax returns being filed, if it's in corporate form, until six months after the end of the year. So those kinds of statistics will only be available much later on this year, possibly next year.

With regard to the take-up, it is a popular type of program and is utilized by literally thousands of small businesses. It's for those in financial difficulty, who had difficulty meeting their debt servicing costs but are still viable and able to continue; this is a measure that will hopefully ensure they have continuing viability.

**Mr. Blenkarn:** It's not all that great, though, because of the drop in interest rates.

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman, with the dramatic drop in interest rates—

**Mr. Blenkarn:** With prime down six points, it's marginal.

**Mr. Farber:** Nonetheless, for those companies that can't meet their debt servicing, it's still a very important financing factor.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** We're satisfied that "spouse" means you have to be living together, according to the—

**Mr. de Jong:** Or have lived together.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** No, you have to be living together.

**Mr. de Jong:** No, I understand from the department's people—

[Translation]

**M. Farber:** C'est exact, monsieur le président. Cela s'applique à un conjoint ou à un ci-devant conjoint, ce qui devrait donc régler le problème dans ce cas-ci.

**M. de Jong:** Très bien. Cela aurait dû être en vigueur en 1992?

**M. Farber:** Après 1992, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1993.

**M. de Jong:** Donc il n'aurait pas pu réclamer la déduction correspondante l'année dernière, mais il pourra le faire cette année-ci.

**M. Farber:** Il devrait pouvoir le faire.

**M. de Jong:** Très bien. Je pense qu'il sera content quand il aura lu la transcription de cette séance que je vais lui envoyer.

Je voulais poser une autre question au sujet de l'obligation pour le développement de la petite entreprise dont pouvaient profiter les sociétés connaissant des difficultés financières. Je pense que ce système a fonctionné du 25 février 1992 au 1<sup>er</sup> janvier 1993. Le projet de loi C-92 fait entrer en vigueur une disposition législative qui a déjà existé mais qui a disparu. Pouvez-vous nous donner des renseignements au sujet du nombre de personnes qui se sont prévaluées de ce programme, des sortes d'entreprises qui ont reçu ces prêts, ainsi que des critères utilisés?

**M. Farber:** Monsieur le président, je n'ai pas les statistiques avec moi pour le moment. Comme l'a dit le député, le programme est seulement entré en vigueur en février 1992 et, aux termes de cette disposition, il expire en 1993. Pour la plupart des petites entreprises qui présentent leurs déclarations sur la base de l'année civile, nous les recevrons seulement six mois après la fin de l'année s'il s'agit de sociétés. Les données de ce type ne seront disponibles que beaucoup plus tard cette année ou peut-être même l'année prochaine.

Pour ce qui a trait à la participation à ce programme, il est assez bien vu et des milliers de petites entreprises en ont tiré parti. Il s'adresse à celles qui ont des difficultés financières, qui ont du mal à payer leurs dettes mais qui restent viables et peuvent continuer leurs activités; c'est une mesure dont on peut espérer qu'elle leur permettra de continuer de fonctionner.

**M. Blenkarn:** Ce n'est quand même pas si fantastique que cela. . . pensez donc à la régringolade des taux d'intérêt!

**M. Farber:** C'est exact, monsieur le président, avec la baisse spectaculaire des taux d'intérêt. . .

**M. Blenkarn:** Avec une baisse de six points pour les privilégiés, c'est marginal.

**M. Farber:** Néanmoins, pour les entreprises qui ont du mal à s'acquitter de leurs dettes, cela reste un facteur de financement très important.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il nous paraît clair que «conjoint» signifie qu'il y a une cohabitation, d'après le. . .

**M. de Jong:** Ou qu'il y a eu cohabitation.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Non, il faut qu'il y ait cohabitation.

**M. de Jong:** Non, d'après les représentants du ministère. . .

## [Texte]

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** In clause 140, page 258, I encourage you to read it, you'll see it's very clear. You have to be living together in order to qualify as a spouse. When you cease living together, you're no longer a spouse. Then you deduct alimony or child support.

**Ms Muirhead:** You have to be living apart to deduct alimony or support, not together.

**Mr. de Jong:** Right.

**Ms Muirhead:** It's actually the reverse.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** On page 258, if you look at line 25, it says:

words referring to a spouse at any time of a taxpayer include the person of the opposite sex who cohabits at that time with the taxpayer in a conjugal relationship and

So it's not "or"; it's "and". Then it lists the other two items. But it's very clear, you have to cohabit.

**Mr. Blenkarn:** What about the payment of alimony?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If you're living together, there's no alimony.

**Mr. Blenkarn:** I know, but the issue in question is, having lived together and created children, can you pay child support and deduct it.

**Mr. de Jong:** If the intent of the legislation is to treat common-law relationships like a marriage relationship, to be consistent you would also have to allow support payments of any kind out of a common-law relationship to be tax deductible.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** To whom? You've got a couple living together—

**Mr. de Jong:** In the same way as if a married couple had divorced. If you're going to treat a couple who have lived in a common-law relationship the same way as a couple who have been married—

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** All right, and the common-law couple have split up.

**Mr. de Jong:** Yes.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** I guess in the normal separation of assets under marriage breakdown, if they enter into legal agreements, those legal agreements or court orders are deductible. If there's no such legal agreement between a couple who separate, if they simply separate, they're not deductible, married or common law.

**Mr. de Jong:** True, but if there are child support payments?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If those support payments are court ordered or legally entered into, they're deductible.

**Mr. de Jong:** Right.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If they're not court ordered—

**Mr. de Jong:** But I understand from the case I'm dealing with, this couple have lived in a common-law relationship. Had they been married, his support payments would have been tax deductible, but because they weren't married, he's not able to deduct his maintenance payments.

## [Traduction]

**Le président suppléant (M. Soetens):** Je vous conseille de lire l'article 140, page 258; le texte est très clair. Il faut cohabiter pour être considéré comme un conjoint. Lorsque la cohabitation cesse, on n'est plus conjoint. On déduit alors la pension alimentaire ou les paiements de soutien à un enfant.

**Mme Muirhead:** Pour pouvoir déduire la pension alimentaire, il faut être séparé, non pas cohabiter.

**M. de Jong:** C'est exact.

**Mme Muirhead:** En fait, c'est le contraire.

**Le président suppléant (M. Soetens):** A la page 258, vous trouvez le texte suivant:

les mots se rapportant au conjoint d'un contribuable à un moment donné comprennent la personne de sexe opposée qui, à ce moment, vit avec le contribuable en union conjugale et

Ce n'est donc pas «ou», c'est «et». Il y a ensuite des précisions, mais c'est très clair, ils doivent vivre ensemble.

**M. Blenkarn:** Et le paiement d'une pension alimentaire?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Quand on vit ensemble, il n'y a pas de pension alimentaire.

**M. Blenkarn:** Je sais, mais le problème qui se pose est le suivant: après avoir vécu ensemble et engendré des enfants, pouvez-vous verser une pension alimentaire et la déduire?

**M. de Jong:** Si le projet de loi entend traiter l'union faite comme un mariage, il faudrait, par souci de cohérence, autoriser la déduction des versements de soutien, de quelque nature que ce soit, résultant d'une union de fait.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Des versements à qui? Vous avez un couple qui vit ensemble. . .

**M. de Jong:** De la même façon que s'il s'agissait d'un couple marié qui aurait divorcé. Si vous traitez de la même façon un couple qui vivait en union de fait qu'un couple ci-devant marié. . .

**Le président suppléant (M. Soetens):** Très bien, et les conjoints de fait se sont séparés.

**M. de Jong:** C'est cela.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il me semble que lors de la séparation des éléments d'actif consécutive à la rupture d'un mariage, si les conjoints concluent des ententes légales, celles-ci sont déductibles, tout comme les décisions judiciaires. S'il n'existe aucune entente légale de ce type entre les conjoints, s'ils se contentent de se séparer, ils ne peuvent rien déduire de ce genre, qu'ils aient été mariés ou en union de fait.

**M. de Jong:** D'accord, mais s'il y a des versements de soutien d'un enfant?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Si ces paiements sont consécutifs à une décision judiciaire ou à une entente légale entre les partenaires, ils sont déductibles.

**M. de Jong:** C'est exact.

**Le président suppléant (M. Soetens):** S'il n'y a pas eu de décision judiciaire. . .

**M. de Jong:** Mais dans l'affaire dont je m'occupe, le couple a vécu en union de fait. S'ils avaient été mariés, ses paiements seraient déductibles de l'impôt, mais puisqu'ils ne l'étaient pas, il ne peut pas déduire ses versements.



[Text]

[Translation]

• 2105

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Is it court ordered?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I think you laid it out exactly correctly. What Bill C-92 does is expand the definition of the word "spouse". With regard to court-ordered child support payments or court-ordered alimony payments, the act already provides for the deductibility of those amounts pursuant to a court order.

So in Mr. de Jong's example, the fact that they are a common-law spouse—or a former common-law spouse, commencing January 1, 1993—they would fall within the existing definition in the act and now be covered under the new extended definition of the word "spouse".

Bill C-92 extends the word "spouse" to "common-law spouse" so that common-law spouse would have been a spouse under the existing definitions of the act whereby court-ordered alimony payments as well as court-ordered child support payments would now become deductible.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** But the requirement is the court order.

**Mr. Farber:** Absolutely.

**Mrs. Marleau:** What are the reasons for the family definition? Was it not because two people living together of opposite sex who each had a child of their own could be filing tax returns and claiming the top deduction for each one of them? In essence this is saying to those people, you can't do that any more. So it's going to be costly for them.

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman, but in the context of consistent tax treatment for families, it's only fair that in any one family you get the married exemption or the equivalent-to-married exemption once.

**Mrs. Marleau:** But how will you ever police this and make it effective?

**Mr. Farber:** We're on a self-assessment system. Therefore, whether individuals will report on the basis of common-law relationships or not will be on the honour system subject to audit in no different a way than you and I report our income and expenses, on the honour system, purely self-assessment, subject to audit.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If they're not married but living common law and there is marriage breakdown, but they have not been reporting their income together under the equivalent-to-married exemption, then they certainly can't refer to their income tax returns for the last 20 years and say they've been living together, because their filings have clearly indicated they have not been living together.

When it comes to seizing Canada Pension Plan shares, contributions, trying to seize entitlement to someone else's pension, from your spouse's employment, you lose access to all those if somebody has access to the income tax returns you filed.

**Mr. Farber:** Presumably, Mr. Chairman, although confidentiality of taxpayer information might be problematic.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Y a-t-il eu une décision judiciaire?

**M. Farber:** Monsieur le président, je crois que vous avez exposé les choses tout à fait correctement. Le projet de loi C-92 élargit la définition du terme «conjoint». Pour ce qui a trait aux paiements de pension alimentaire ou de soutien d'un enfant consécutifs à une décision judiciaire, la loi prévoit déjà la déductibilité des montants correspondants.

Donc, dans l'exemple de M. de Jong, puisqu'il s'agit d'un conjoint de fait—ou, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1993, d'un ci-devant conjoint de fait—il tomberait sous le coup de la définition de la loi actuelle et serait maintenant couvert par la nouvelle définition élargie du terme «conjoint».

Le projet de loi C-92 élargit la définition du mot «conjoint» pour inclure le «conjoint de fait», si bien que celui-ci serait considéré comme un conjoint aux termes des définitions existantes de la loi et les versements de pension alimentaire ou de soutien d'un enfant consécutifs à une décision judiciaire deviendraient déductibles.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Mais il faut une décision judiciaire, alors?

**M. Farber:** Absolument.

**Mme Marleau:** À quoi tient cette définition de la famille? Ne reflète-t-elle pas le fait que deux êtres de sexe opposé vivant ensemble ayant chacun un enfant de leur côté pourraient remplir des déclarations d'impôt et demander la déduction maximale pour chacun d'eux? Cela revient à dire à ces gens-là qu'ils ne peuvent plus procéder ainsi. Cela leur coûtera donc plus cher.

**M. Farber:** C'est exact, monsieur le président, mais pour assurer un traitement fiscal uniforme aux familles, il est juste que dans chaque famille, on ne puisse recevoir qu'une fois l'exemption de marié ou l'équivalent de celle-ci.

**Mme Marleau:** Mais comment pourra-t-on s'assurer du respect de ce principe?

**M. Farber:** Nous utilisons le système de l'autocotisation. Donc, le fait que des gens invoquent ou non une union de fait se situe dans le cadre du régime de confiance et une vérification peut être effectuée de la même façon que lorsque vous ou moi déclarons nos revenus et nos dépenses, c'est le régime de confiance selon le principe de l'autocotisation et sous réserve de vérification.

**Le président suppléant (M. Soetens):** S'ils ne sont pas mariés mais vivent en union de fait et se séparent, mais qu'ils n'ont pas déclaré leur revenu ensemble en se prévalant de l'équivalent de l'exemption de marié, ils ne peuvent certainement pas invoquer leurs déclarations d'impôt des 20 dernières années pour dire qu'ils vivaient ensemble puisque les données qu'ils ont présentées indiquaient clairement le contraire.

Pour ce qui est de saisir les parts, les contributions du Régime de pension du Canada, d'essayer de saisir les droits de pension de quelqu'un d'autre, de votre conjoint, vous perdez accès à tout cela si quelqu'un consulte les déclarations d'impôt que vous avez remises.

**M. Farber:** C'est possible, monsieur le président, mais la confidentialité des renseignements donnés par un contribuable peut compliquer les choses.

[Texte]

Another aspect, though, is the common child. In that context you'll certainly have reporting information as to who is claiming that child. I think there are some stop-gaps in terms of how that is reported. There are also a number of other provisions in the Income Tax Act as a child gets older and starts going to school and university and child tax credits and the like.

**Mrs. Marleau:** Will this definition also apply to the GST credit?

**Mr. Farber:** Yes.

**Mrs. Marleau:** As well as the family benefit cheque that goes out on a monthly basis?

**Mr. Farber:** Same definition.

**Mrs. Marleau:** So right now, if they're just living together and not filing together, they get the full credit—each one, if there's more than one. But now they'll have to be considered a family.

Again, it would be very difficult to really make a lot of changes unless they voluntarily say they'll put their income together. Right now if you're married, Revenue Canada is the one that picks up on the fact that there are two incomes in that household in terms of the family tax credit, is it not, and gives the credit to the one with the lowest income?

• 2110

**Mr. Farber:** On a reporting basis, that's right, but again, it is a self-assessment system. To the extent that they actually report as married or as individuals and at what address, it's all relevant information to determine who gets what.

**Mr. Blenkarn:** What did you do with the RRIF thing exactly? Is this where you extended the RRIF provisions forever?

**Mr. Thompson:** Yes, the RRIF has been extended to the life time of the—

**Mr. Blenkarn:** Why do you use 7.38%? You have a certain take-up on that one.

**Mr. Thompson:** Various percentage changes of the pay-out fractions were made to be revenue neutral so therefore—

**Mr. Blenkarn:** What do you mean "revenue neutral"?

**Mr. Thompson:** You'll have higher pay-out fractions and therefore less tax deferral in the first years of the RRIF up to age 77, I believe, and then lower pay-out fractions afterwards, although there are some grandfathering provisions.

**Mr. Blenkarn:** Is this in regulation? It is not in the act?

**Mr. Thompson:** That's right. The detail of the actual pay-out fractions are going to be contained in regulations.

[Traduction]

Il y a une autre question, celle de l'enfant commun. Dans ce contexte, vous pouvez certainement savoir qui a déclaré l'enfant à sa charge. Je suppose qu'il y a des dispositions transitoires quant à la façon de déclarer cela. Il y a en outre un certain nombre d'autres dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu concernant un enfant qui grandit et commence à aller à l'école ou à l'université, les crédits d'impôt pour enfant, etc.

**Mme Marleau:** Cette définition s'appliquera-t-elle également aux crédits pour la TPS?

**M. Farber:** Oui.

**Mme Marleau:** Et aussi au chèque de prestations familiales qui est envoyé chaque mois?

**M. Farber:** C'est la même définition.

**Mme Marleau:** Donc, à l'heure actuelle, s'ils vivent ensemble mais ne remplissent pas une déclaration commune, ils reçoivent la totalité du crédit, de chaque crédit, s'il y en a plusieurs. Maintenant, par contre, on les considérera comme une famille.

Là encore, il serait bien difficile de faire ces modifications à moins qu'ils ne déclarent volontairement qu'ils vont regrouper leur revenu. À l'heure actuelle, si vous êtes marié, c'est Revenu Canada qui, partant du fait qu'il y a deux revenus dans ce ménage pour ce qui est du crédit d'impôt familial, accorde le crédit à celui des conjoints qui a le revenu le plus faible, n'est-ce pas?

**M. Farber:** Sur le plan de la déclaration, c'est juste, mais il s'agit encore en réalité d'un système d'autocotisation. Dans la mesure où les gens se déclarent mariés ou célibataires, et déclarent qu'ils vivent à une telle adresse, ce sont là des renseignements vraiment utiles pour déterminer qui obtient quoi.

**M. Blenkarn:** Qu'avez-vous fait exactement au sujet des FERR? Vous avez étendu la possibilité de recevoir des paiements à vie?

**M. Thompson:** Oui, un rentier pourra recevoir des paiements tant qu'il sera encore. . .

**M. Blenkarn:** Pourquoi avez-vous retenu un pourcentage de 7,38 p. 100? Cela représente une diminution.

**M. Thompson:** Nous avons apporté un certain nombre de changements aux pourcentages des versements, de manière à ce qu'ils aient un effet neutre sur les revenus. . .

**M. Blenkarn:** Qu'entendez-vous par là?

**M. Thompson:** Les paiements seront plus élevés au cours des premières années du FERR, jusqu'à l'âge de 77 ans, ce qui signifie qu'il y aura moins de reports d'impôts, et les paiements seront par la suite moins élevés, malgré qu'il y a un certain nombre de droits acquis qui demeurent.

**M. Blenkarn:** Cela figurera-t-il dans les règlements? Ce n'est pas dans la loi?

**M. Thompson:** C'est juste. L'échelonnement des paiements et tous les détails nécessaires seront dans les règlements.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** When the regulations were worked out, a lot of people with RRIFs were getting 8%, 9% and 10% on them. So the pay-out of 7.38% in the first year was less than interest. Now they're getting 6% on their RRIF and they're screaming like hell because all of a sudden they're reducing the "capital" amount of their RRIF right off the bat. I was wondering whether there was a particular reason for the 7.38% of the RRIF.

**Mr. Thompson:** The argument there was that because the inflation rate is also lower, it shouldn't make any real economic difference.

**Mr. Blenkarn:** That's what I've been telling them. I just wanted to know what you were telling them.

**Mr. Thompson:** I've been telling them the same thing.

**Mr. Blenkarn:** As long as we are singing from the same song sheet.

I was wondering if you could give us some information on this labour-sponsored venture capital corporation. What in hell are you doing there? Maybe you can explain it to us. That's page 3 on your report.

**Mr. Thompson:** The primary change is that the maximum tax credit is being increased from \$700 to \$1,000.

**Mr. Blenkarn:** How does this work, anyway? How do these corporations work in the first place?

**Mr. Thompson:** The corporations have to be sponsored by interprovincial trade unions.

**Mr. Blenkarn:** It has to be a trade union?

**Mr. Thompson:** They sponsor it and appoint the majority of the board of directors. The corporation is a holding corporation which is required to purchase investments in small- and medium-sized businesses.

**Mr. Blenkarn:** What you're saying is that a union member who wants to belong to this corporation can put \$1,000 a year in.

**Mr. Thompson:** Although it's sponsored by the trade union, the one present national labour-sponsored venture capital corporation is open for all investors, not just union members.

**Mr. Blenkarn:** Oh, it can be for anybody, but a person can only put \$1,000 in.

**Mr. Thompson:** No, they can put \$5,000 in and then they get 20% of that or \$1,000 as a federal tax credit.

**Mr. Blenkarn:** They get a federal tax credit of 20%.

**Mr. Thompson:** Yes, that's right. It's 20% of the \$5,000 now rather than 20% of \$3,500. So they get a 20% federal credit of \$1,000 and in some provinces they would also be getting an equivalent tax credit, such as Ontario, for example.

**Mr. Blenkarn:** So they put up to \$5,000 in, they get a tax credit of \$1,000 and the effect of that change is to create that tax credit of \$1,000.

[Translation]

**M. Blenkarn:** À l'époque où l'on rédigeait ces règlements, il y avait bien des gens qui obtenaient 8 p. 100, 9 p. 100 et même 10 p. 100 d'intérêt sur leur FERR. Le versement de la première année, équivalant à 7,38 p. 100 était donc moindre que l'intérêt qu'ils touchaient. Aujourd'hui, ils n'obtiennent plus que 6 p. 100 d'intérêt sur leur FERR, et ils gémissent comme des diables dans l'eau bénite, car tout à coup, voilà qu'ils grugent dans le capital accumulé dans leur FERR. Y a-t-il une raison particulière pour laquelle le taux a été fixé à 7,38 p. 100?

**M. Thompson:** Compte tenu du faible taux de l'inflation, on pensait qu'un tel pourcentage ne ferait pas vraiment de différence sur le plan financier.

**M. Blenkarn:** Oui, c'est ce que je dis aux rentiers. Je voulais seulement savoir ce que vous leur disiez, de votre côté.

**M. Thompson:** Je leur donne exactement le même argument.

**M. Blenkarn:** Dans la mesure où nous fredonnons la même chanson, tout va bien.

Pouvez-vous nous parler un peu de la modification concernant la corporation à capital de risque des travailleurs. Voulez-vous bien me dire ce que vous faites? Vous pouvez peut-être nous l'expliquer un peu mieux. Cela se trouve à la page 3 de votre document.

**M. Thompson:** La principale modification, c'est que l'on augmente le plafond du crédit d'impôt de 700\$ à 1 000\$.

**M. Blenkarn:** Comment cela marche-t-il? Tout d'abord, comment ces sociétés fonctionnent-elles?

**M. Thompson:** Les sociétés en question doivent être parrainées par des syndicats interprovinciaux.

**M. Blenkarn:** Il faut que ce soit par un syndicat?

**M. Thompson:** Oui, le syndicat parraine le projet et nomme la majorité des gens qui siégeront au conseil d'administration. Il s'agit en réalité d'une société de portefeuille qui doit effectuer des placements dans des entreprises de petite taille et de taille moyenne.

**M. Blenkarn:** Donc, un syndiqué qui le désire peut investir 1 000\$ par année dans cette société?

**M. Thompson:** Bien qu'elle soit parrainée par le syndicat, la corporation à capital de risque des travailleurs qui existe actuellement est ouverte à tous les investisseurs, et non seulement à des travailleurs syndiqués.

**M. Blenkarn:** Ah oui, n'importe qui peut investir dans cette corporation, mais on ne peut y mettre que 1 000\$?

**M. Thompson:** Non, un investisseur peut y mettre 5 000\$ par année, et a ensuite droit à un crédit d'impôt fédéral correspondant à 20 p. 100 de ce montant, ou 1 000\$.

**M. Blenkarn:** L'investisseur a donc droit à un crédit d'impôt fédéral de 20 p. 100?

**M. Thompson:** Oui, c'est juste. Il obtient maintenant un crédit d'impôt équivalant à 20 p. 100 de 5 000\$, plutôt qu'à 20 p. 100 de 3 500\$ comme auparavant. L'investisseur obtient donc un crédit d'impôt fédéral de 1 000\$ et, dans quelques provinces, il peut aussi obtenir un crédit d'impôt équivalant, comme en Ontario, par exemple.

**M. Blenkarn:** Donc, l'investisseur place 5 000\$ dans cette corporation, il obtient un crédit d'impôt de 1 000\$, et c'est donc l'effet de cette modification.

[Texte]

**Mr. Thompson:** Yes, rather than the \$750, they get \$1,000, so the effect is that they can buy up to \$5,000 of shares and get a tax credit of 20% for that.

**Mr. Blenkarn:** How do they use their RRSP at the same time?

**Mr. Thompson:** The shares in the labour-sponsored venture capital corporation are eligible investments for RRSPs as well.

**Mr. Blenkarn:** How do you get the \$1,000 personal tax credit and have the shares purchased by your RRSP?

• 2115

**Mr. Thompson:** Right now they would buy it personally and then immediately afterward transfer it to their RRSP. However, there is a proposed new rule, which is in the December 20 technical package which Mr. Farber mentioned earlier. He mentioned the package earlier which allows the RRSP to purchase it directly and flow through the credit to the investors.

**Mr. Blenkarn:** Oh? So you can use your RRSP, put \$5,000 in to buy this thing, get the RRSP deduction of the \$5,000 or a deferral and a \$1,000 tax credit to boot.

**Mr. Thompson:** In some provinces there's also a \$1,000 credit as well.

**Mr. Blenkarn:** Why did you become so generous?

**Mr. Thompson:** It's an investment for an RRSP so the people could purchase anything using their RRSP funds.

**Mr. Blenkarn:** Sure, I realize that, but you've also given them a tax credit to boot. In other words, you've piled one credit on top of another. Why are you so generous? By allowing to go to the RRSP, you take it out of taxable income, but you give a deduction against further taxable income.

**Mr. Thompson:** Yes, these are very risky investments and it was thought it was necessary—

**Mr. Blenkarn:** How risky are they? Do they have to be that risky?

**Mr. Thompson:** Yes, they must invest in small—and medium-sized businesses and they are perceived to be very risky.

**Mr. Blenkarn:** How big is the small business they can invest in?

**Mr. Thompson:** It's now up to \$50 million of assets.

**Mr. Blenkarn:** It's \$50 million of assets.

**Mr. Thompson:** Yes.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** It's not just any small business, though.

**Mr. Thompson:** It has to be an active business in Canada.

[Traduction]

**M. Thompson:** Oui, l'investisseur obtient un crédit d'impôt de 1 000\$ au lieu de 750\$, comme auparavant. Cette modification lui permet donc d'acheter jusqu'à 5 000\$ d'actions de cette corporation et d'obtenir un crédit d'impôt équivalant à 20 p. 100 de ce montant.

**M. Blenkarn:** Comment peut-il utiliser son REER en même temps?

**M. Thompson:** Les actions de la corporation à capital de risque de travailleurs sont admissibles au REER.

**M. Blenkarn:** Comment un investisseur peut-il obtenir le crédit d'impôt de 1 000\$ s'il achète les actions dans son REER?

**M. Thompson:** À l'heure actuelle, l'investisseur achète les actions à l'extérieur de ses RÉER, et les vire ensuite immédiatement dans son RÉER. Toutefois, dans le document technique du 20 décembre, qu'a mentionné M. Farber tout à l'heure, il y a une nouvelle règle que l'on propose à cet égard. Cette règle permet que les actions soient achetées directement au moyen des fonds du RÉER et que le crédit soit quand même accordé à l'investisseur.

**M. Blenkarn:** Ah oui? Donc, on peut utiliser son RÉER, y verser 5 000\$ dans le but d'acheter ses actions, obtenir la déduction de 5 000\$ pour son RÉER, ou un report, et obtenir en prime un crédit d'impôt de 1 000\$?

**M. Thompson:** Et certaines provinces offrent aussi un crédit d'impôt de 1 000\$.

**M. Blenkarn:** Comment ce fait-il que vous êtes devenus aussi généreux?

**M. Thompson:** Il s'agit d'un placement admissible au RÉER. Cela permet aux gens d'acheter n'importe quoi à l'aide des fonds de leur RÉER.

**M. Blenkarn:** Oui, je comprends cela, mais vous leur avez aussi donné un crédit d'impôt en prime. Autrement dit, vous avez ajouté un crédit à un autre. Pourquoi tant de générosité? En permettant aux gens d'utiliser les fonds de leur RÉER, comme vous le faites, cela leur permet de réduire d'autant leur revenu imposable, mais vous accordez en plus une déduction supplémentaire.

**M. Thompson:** Oui, ce sont des placements très risqués, et nous avons pensé qu'il était nécessaire. . .

**M. Blenkarn:** Sont-ils aussi risqués que cela? Est-il nécessaire qu'ils le soient autant?

**M. Thompson:** Oui, la corporation doit investir dans des entreprises de petite taille et de taille moyenne, et ces entreprises sont considérées comme étant très risquées.

**M. Blenkarn:** Quelle est la limite de la valeur des petites entreprises dans lesquelles cette corporation peut investir?

**M. Thompson:** Jusqu'à 50 millions de dollars d'éléments d'actif.

**M. Blenkarn:** Cinquante millions de dollars d'éléments d'actif.

**M. Thompson:** Oui.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Mais ce n'est pas n'importe quelle petite entreprise, tout de même?

**M. Thompson:** Il faut que ce soit une entreprise active au Canada.



[Text]

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Is that the only criterion? It's not an active business that's in financial trouble?

**Mr. Thompson:** No, not for this particular program. I think you're thinking of the small business bond program.

**Mr. Blenkarn:** Anybody who wants to organize this can organize a union.

**Mr. Thompson:** It has to be an interprovincial union, yes.

**Mr. Blenkarn:** Any old recognized trade union will do fine.

**Mr. Thompson:** It has to have members in more than one province.

**Mr. Blenkarn:** Oh, does it have to be interprovincial?

**Mr. Thompson:** Yes, it does.

**Mr. Blenkarn:** Why does it have to be interprovincial?

**Mr. Thompson:** It used to have to be a group of more than one of these interprovincial unions, but that got changed to allow a single interprovincial union to establish one. So far the only corporation that's been established is Working Ventures and that's sponsored by the Canadian Federation of Labour.

**Mr. Blenkarn:** You really messed up this great deduction by making sure it has to be an interprovincial union, then.

**Mr. Thompson:** The deduction isn't affected, of course, but you are restricted as to who can set up the corporation that invests in small-and medium-sized businesses.

**Mr. Blenkarn:** Was there a reason for it being an interprovincial union? What's the justification for an interprovincial union as opposed to a union that was just certified under the provincial labour code?

**Mr. Thompson:** The labour-sponsored venture capital corporations began provincially and many provinces—Quebec, B.C., Ontario, Saskatchewan and Manitoba now—all have their own rules for these types of corporations. They can, of course, establish whatever rules they want to, subject to the federal approval.

**Mr. Blenkarn:** Are these corporations entitled to the federal deduction if somebody invests in these corporations?

**Mr. Thompson:** The federal government is providing a matching tax credit for the—

**Mr. Blenkarn:** For everybody's labour venture capital.

**Mr. Thompson:** —financial program. It's for the approved provincial programs, yes, that's right.

**Mr. Blenkarn:** I see. So this particular one affects any union that sets up a venture capital fund.

**Mr. Thompson:** Let me make myself clear. The interprovincial requirement is only a requirement for the national fund. The provincial funds all have their own sets of rules, and I don't believe they have this requirement.

[Translation]

**Le président suppléant (M. Soetens):** Est-ce le seul critère? Ce n'est pas forcément une entreprise active au Canada qui est en difficulté financière?

**M. Thompson:** Non, pendant le cadre de ce programme. Je pense que vous pensez au programme d'obligations de la petite entreprise.

**M. Blenkarn:** N'importe qui peut mettre en place un syndicat.

**M. Thompson:** Pourvu que ce soit un syndicat interprovincial, oui.

**M. Blenkarn:** N'importe quel syndicat reconnu fera l'affaire.

**M. Thompson:** Il faut toutefois qu'il ait des membres dans plus d'une province.

**M. Blenkarn:** Ah, il faut qu'il soit interprovincial?

**M. Thompson:** Oui.

**M. Blenkarn:** Pourquoi?

**M. Thompson:** Au début, il fallait que ce soit un groupe formé de plus d'un syndicat interprovincial, mais on a modifié la règle de manière à permettre à un seul syndicat interprovincial de créer une telle corporation. Jusqu'à maintenant, Working Ventures est la seule corporation qui a été établie, et elle est parrainée par la Fédération canadienne du travail.

**M. Blenkarn:** Vous avez vraiment rendu les choses plus difficiles, pour obtenir cette merveilleuse déduction, alors, en exigeant que la corporation ne puisse être formée que par un syndicat interprovincial, comme vous l'avez fait.

**M. Thompson:** La déduction n'est pas touchée, évidemment, mais il y a des restrictions en ce qui a trait au groupe qui peut établir la corporation qui investit dans des petites entreprises et des entreprises de taille moyenne.

**M. Blenkarn:** Pourquoi faut-il que ce soit un syndicat interprovincial? Y a-t-il une raison pour laquelle il faut que ce soit un syndicat interprovincial plutôt qu'un syndicat qui est tout simplement enregistré aux termes du Code du travail provincial?

**M. Thompson:** Les premières corporations à capital de risque des travailleurs ont été créées dans les provinces, et nombre d'entre elles—qu'il suffise de mentionner le Québec, la Colombie-Britannique, l'Ontario, la Saskatchewan et le Manitoba—ont aujourd'hui leurs propres règles en ce qui a trait aux corporations de ce genre. Elles peuvent évidemment établir toutes les règles qu'elles veulent, moyennant l'approbation du gouvernement fédéral.

**M. Blenkarn:** Ces corporations ont-elles droit à la déduction fédérale?

**M. Thompson:** Le gouvernement fédéral offre un crédit d'impôt. . .

**M. Blenkarn:** Pour le capital de risque de tout le monde?

**M. Thompson:** . . . en fonction du programme financier. Ce crédit est accordé en fonction des programmes provinciaux qui sont approuvés, oui, c'est juste.

**M. Blenkarn:** Je vois. Donc, cette modification touche n'importe quel syndicat qui établit un fonds à capital de risque.

**M. Thompson:** Comprenez-moi bien. Le syndicat interprovincial est une exigence qui ne s'applique que pour le fonds national. Les fonds provinciaux ont tous leurs propres règles, et je ne pense pas qu'ils aient cette exigence.

[Texte]

[Traduction]

• 2120

**Mr. Blenkarn:** So any union local can set up a fund under the provincial statute.

**Mr. Thompson:** Sometimes there might be many more requirements than that, but just for the sake of argument, I suppose one could assume that a union might be able to establish one under the provincial statute.

**Mr. Blenkarn:** All right, once they've established it under the provincial statute, is it then open for an RRSP investment?

**Mr. Thompson:** Providing it meets the federal criteria concerning investments in small-and medium-sized business and a few other criteria.

**Mr. Blenkarn:** And you're also entitled to a \$1,000 federal tax credit and whatever provincial credit there might be.

**Mr. Thompson:** That's right. The federal tax credit would match the provincial credit in that case, so if the provincial credit was only \$750, the federal government—

**Mr. Blenkarn:** What's the tax expenditure estimated at for this fund?

**Mr. Thompson:** We don't have that figure readily available.

**Mr. Blenkarn:** Why don't you? You have this provision in the budget. Surely there must be a tax expenditure attached to it. This sounds to me like it's the kind of thing where if somebody really took hold of it they could make this thing run like Marc Lalonde's famous scheme. This is a dandy.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I would remind Mr. Blenkarn of two things. First, there are limitations associated with the credit, and while it's true that these shares can be rolled into an RRSP and a deduction obtained for RRSP purposes, one has to put that in the context of the lifetime capital gains exemption. As you know, gains on equity shares benefit from the \$500,000 lifetime capital gains exemption, so one has to weigh the benefits or disadvantages of any kind of long-term holding.

**Mr. Blenkarn:** Mr. Farber, you only pay capital gains when you sell something.

**Mr. Farber:** Exactly, and RRSP funds come out as income, so depending on how long you maintain these equity shares in your RRSP and their growth in value. . . If it was a successful investment I would think the \$500,000 lifetime capital gains exemption would be something one would want to be cognizant of, but I'm not sure how one would weigh one against the other in terms of the benefit.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** [Inaudible—Editor]

**Mr. Farber:** Over a five-year period it was estimated to be \$20 million.

**Mr. Blenkarn:** I see.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** So it would be \$5 million a year.

**M. Blenkarn:** Donc, une section locale d'un syndicat peut établir un fonds en vertu de la loi provinciale?

**M. Thompson:** Il peut parfois y avoir beaucoup plus d'exigences que cela, mais pour les fins de la discussion, je suppose que l'on peut dire qu'un syndicat pourrait établir un fonds en vertu de la loi provinciale.

**M. Blenkarn:** Très bien. Une fois que l'on a établi un fonds en vertu de la loi provinciale, une contribution à ce fonds est-elle alors admissible au RÉER?

**M. Thompson:** Oui, dans la mesure où elle satisfait aux critères fédéraux concernant les placements dans des petites entreprises et des entreprises de taille moyenne, ainsi qu'à quelques autres critères.

**M. Blenkarn:** Et l'investisseur a aussi droit à un crédit d'impôt fédéral de 1 000\$ et à n'importe quel crédit d'impôt provincial qui peut exister.

**M. Thompson:** C'est juste. Le cas échéant, le crédit d'impôt fédéral équivaldrait au crédit d'impôt provincial. Donc, si ce dernier n'était que de 750\$, le gouvernement fédéral. . .

**M. Blenkarn:** À combien avez-vous évalué la dépense fiscale à l'égard de ce fonds?

**M. Thompson:** Nous n'avons pas ce chiffre.

**M. Blenkarn:** Comment cela? Cette disposition est pourtant bien dans le budget. Il doit sûrement y avoir une dépense fiscale qui s'y rattache. J'ai l'impression que si quelqu'un voulait vraiment profiter de cette occasion qui est offerte, cela pourrait être aussi avantageux que ce qu'avait proposé Marc Lalonde. C'est toute une affaire.

**M. Farber:** Monsieur le président, je tiens à rappeler deux choses à M. Blenkarn. Premièrement, il y a des limites qui sont fixées à l'égard de ce crédit, et bien qu'il soit vrai que ces actions peuvent être virées dans un RÉER et que l'on peut obtenir une déduction au titre du RÉER, il faut examiner cela à la lumière de l'exemption à vie pour gains en capital. Vous savez bien que les gains en capital réalisés sur la vente d'actions donnent droit à une exemption pour gains en capital de 500 000\$ la vie durant. Il faut donc soupeser les avantages ou les inconvénients de détenir de vraies actions à long terme.

**M. Blenkarn:** Monsieur Farber, on n'est imposé sur des gains en capital que lorsque l'on vend quelque chose.

**M. Farber:** Exactement, et les fonds accumulés dans un RÉER en sortent sous la forme de revenus. Donc, selon le temps pendant lequel on conserve ces actions dans son RÉER, et dépendant de l'accroissement de leur valeur. . . Si l'investissement était fructueux, je pense que l'investisseur aurait avantage à tout savoir au sujet de l'exemption pour gains en capital de 500 000\$ la vie durant, mais je ne sais pas vraiment comment on pourrait déterminer la formule la plus avantageuse.

**Le président suppléant (M. Soetens):** [Inaudible—Éditeur]

**M. Farber:** On l'a évalué à 20 millions de dollars sur une période de cinq ans.

**M. Blenkarn:** Je vois.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Cela représenterait donc 5 millions de dollars par année.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Tell us about the education tax credit. What did you do to it?

**Mr. Farber:** The monthly amount used to calculate the education tax credit was increased from \$60 to \$80, and it was extended to part-time students who are not enrolled on a full-time basis. The maximum amount of the combined tuition fee and education tax credit was increased from \$600 to \$680, and was made transferable to a supporting parent or grandparent.

**Mr. Blenkarn:** So a parent who is supporting a child at school can deduct this \$680.

**Mr. Farber:** From taxes payable. It's a tax credit.

**Mr. Blenkarn:** Is that a tax credit, too?

**Mr. Farber:** It's a tax credit, but only to the extent that the child can't use it. So whatever the child can use the child will use, and to the extent that there's any amount remaining, it can be transferred to a supporting parent or a grandparent.

**Mr. de Jong:** What's the revenue implication of that?

**Mr. Farber:** The revenue impact over a five-year period will be \$110 million. It starts off at \$10 million in 1992-93, and then \$25 million a year after that.

**Mr. de Jong:** Is there an age limit on that?

**Mr. Blenkarn:** Presumably you would have to be a supporting parent. But that's right, there is no age limit.

**Mr. Farber:** In terms of the person taking courses at a university, no.

**Mr. de Jong:** Or a technical institution. It would have to be a recognized—

**Mr. Farber:** It would have to be a "qualified educational institution", which is a defined term.

• 2125

**Mr. Blenkarn:** I started to ask you about this business of the RRSP take-out toward buying a house. It's the home buyers' plan, which is on page 3.

As I mentioned, if you took the money out this year or last year, then you couldn't deduct last year for a further RRSP contribution. Strangely enough, however, because your ability to deduct for an RRSP is cumulative, while you couldn't deduct for 1992 you can deduct for 1993 all the money that you didn't deduct for 1992. That makes great sense, doesn't it? You don't lose the deduction, you just lose the right to make it in the year you took it out, and the following year you can make that deduction.

Can you explain to me the logic of that? Why do you not let people deduct?

[Translation]

**M. Blenkarn:** Parlez-nous un peu du crédit d'impôt pour études. Quelles modifications avez-vous apportées à ce sujet?

**M. Farber:** Nous avons relevé le montant mensuel servant à établir le crédit d'impôt pour études de 60 à 80\$, et le crédit est désormais offert aux étudiants à temps partiel qui ne peuvent s'inscrire à des cours à plein temps. Nous avons relevé le plafond des frais de scolarité et du crédit d'impôt pour études de 600\$ à 680\$, et il est désormais transférable à un parent ou à un grand-parent dont l'étudiant est à charge.

**M. Blenkarn:** Donc, un parent qui paie pour un enfant qui est aux études peut déduire 680\$.

**M. Farber:** Oui, de son impôt à payer. Il s'agit d'un crédit d'impôt.

**M. Blenkarn:** C'est aussi un crédit d'impôt, donc?

**M. Farber:** Oui, mais seulement lorsque l'enfant ne peut l'utiliser. Donc, l'étudiant utilisera toutes les déductions qu'il peut réclamer, et s'il en reste, elles peuvent être transférées à un parent ou un grand-parent qui subvient à ses besoins.

**M. de Jong:** Quelle sera l'incidence de cette mesure sur les recettes fiscales?

**M. Farber:** Sur une période de cinq ans, elle sera de 110 millions de dollars. En 1992-1993, cette mesure nous coûtera 10 millions de dollars, et ensuite, 25 millions de dollars par année.

**M. de Jong:** Il n'y a pas de limite d'âge?

**M. Blenkarn:** Je suppose qu'il faut être un parent qui subvient aux besoins de l'étudiant. Mais, vous avez raison, il n'y a aucune limite d'âge.

**M. Farber:** Pour la personne qui suit des cours à l'université, non.

**M. de Jong:** Ou dans une institution technique. Il faudrait que ce soit dans une institution reconnue. . .

**M. Farber:** Oui, il faudrait que ce soit dans une maison d'éducation reconnue, ce qui est d'ailleurs défini.

**M. Blenkarn:** J'avais commencé à vous interroger au sujet de l'argent que l'on peut retirer de son RÉER, en vue d'acheter une maison. Il s'agit du régime d'accession à la propriété, dont il est question à la page 3 du document.

Comme je l'ai mentionné, un contribuable qui retirerait de l'argent de son RÉER cette année, ou qui l'aurait fait l'année dernière, n'aurait pas le droit de déduire une contribution qu'il aurait faite à son RÉER l'année dernière. Cela est étrange, toutefois, car les déductions non utilisées pour contributions à un RÉER sont cumulatives. Bien que le contribuable en question ne puisse obtenir de déduction pour 1992, il pourrait toutefois déduire, en 1993, toutes les sommes qu'il n'a pas pu déduire en 1992. Quelle bonne idée, n'est-ce pas? On ne perd pas la déduction, mais uniquement le droit de s'en prévaloir au cours de l'année où l'on a retiré de l'argent de son RÉER, et, l'année suivante, on peut bénéficier de la déduction.

Pouvez-vous m'expliquer la logique derrière cela? Pourquoi ne permettez-vous pas aux gens de déduire une contribution à leur RÉER?

[Texte]

**Mr. Thompson:** Let me just clarify the rule, Mr. Blenkarn. If you are participating in the first phase of the home buyers' plan, the rule says you should not be making RRSP contributions after February 25, 1992, and before March 2, 1993. If you have participated in the first phase you can make a contribution as early as March 2, 1993, and you do get a catch-up of the RRSP room. There's a similar rule for—

**Mr. Blenkarn:** In other words, having taken out the money to buy a house, you're not able to reduce your 1992 taxes with your RRSP contribution.

**Mr. Thompson:** That's correct.

**Mr. Blenkarn:** Guess what—you can take a double deduction in 1993 against your 1993 taxes.

**Mr. Thompson:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** Why would you beat up on young people who want to buy a house by forcing them into such a crazy situation?

**Mr. Thompson:** The logic behind the rule, Mr. Blenkarn, was that the government did not want to encourage extra RRSP contributions being made as a consequence of the home buyers' plan. The most blatant example of this would be if RRSP contributions were made and then withdrawn 10 days later for the home buyers' plan. Clearly that would have been abusive as far as the government was concerned, so it introduced this rule to discourage people who participate in the home buyers' plan from making RRSP contributions. If they don't have enough cash to make RRSP contributions and the down payment, obviously they would not be able to make those catch-up RRSP contributions that you described. We were also—

**Mr. Blenkarn:** So you were trying to prevent people from making an RRSP contribution on March 2, 1992, and on April 1, 1992, withdrawing that contribution to buy a house in 1992, and then deducting that contribution from their 1992 tax when they file in the spring of 1993.

**Mr. Thompson:** Yes, that was the most blatant example, Mr. Blenkarn.

**Mr. Blenkarn:** But if they didn't do that and then in February 1993 they want to make their RRSP contribution and discovered they can't do it because they took out a small amount of money to buy a house. . .

**Mr. Thompson:** Yes, the rule contains—

**Mr. Blenkarn:** I have a constituent who was entitled to make a \$9,000 contribution to his RRSP and took out \$8,000 to buy a house. He said that if he had known about this rule, he would never have taken it out in the first place.

**Mr. Thompson:** Yes, the rule is for people who are participating in phase one. They have to delay their RRSP contribution until March 2, 1993. At that stage they could ask Revenue Canada for a reduction in the amount withheld at source, so they would be able to get immediate tax relief by making that request to Revenue Canada.

[Traduction]

**M. Thompson:** Permettez-moi de clarifier la règle, M. Blenkarn. Elle stipule que le contribuable qui participe à la première phase du régime d'accèsion à la propriété ne devrait pas verser de contribution à son RÉER après le 25 février 1992, et avant le 2 mars 1993. Celui qui a participé à la première phase du régime peut contribuer à son RÉER dès le 2 mars 1993, et il peut, en effet, bénéficier de la déduction accumulée l'année suivante. Il y a une règle analogue en fonction. . .

**M. Blenkarn:** Autrement dit, après avoir effectué un retrait de votre RÉER dans le but d'acheter une maison, vous ne pouvez pas réduire les impôts que vous devez payer en 1992 en faisant une contribution à votre RÉER.

**M. Thompson:** C'est juste.

**M. Blenkarn:** Mais, oh surprise! Vous pouvez réclamer une double déduction en 1993 à l'égard des impôts à payer cette année là.

**M. Thompson:** Oui.

**M. Blenkarn:** Pourquoi vous acharner ainsi sur des jeunes qui veulent acheter une maison, en les mettant dans une situation aussi insensée?

**M. Thompson:** La logique derrière cette règle, M. Blenkarn, est la suivante: le gouvernement ne voulait pas encourager les gens à faire des contributions additionnelles à leurs RÉER, à cause du régime d'accèsion à la propriété. L'exemple le plus frappant serait celui d'un contribuable qui verserait une contribution à son RÉER et retirerait l'argent 10 jours plus tard, pour profiter du régime d'accèsion à la propriété. De l'avis du gouvernement, cela serait clairement un abus. On a donc adopté cette règle afin de dissuader les gens qui participent au régime d'accèsion à la propriété de faire des contributions à leur RÉER. S'ils n'ont pas suffisamment de liquidités pour contribuer à leur RÉER, et donner le montant requis à l'achat d'une maison, il est évident qu'ils ne pourraient pas faire les contributions de rattrapage dont vous parliez. Nous voulions aussi. . .

**M. Blenkarn:** Vous vouliez donc empêcher les gens de contribuer à leur RÉER le 2 mars 1992, et de retirer ensuite cette contribution le 1<sup>er</sup> avril 1992, pour acheter une maison en 1992. Et vous vouliez aussi les empêcher de déduire cette contribution de l'impôt qu'ils auront à payer pour 1992 et qu'ils calculeront en faisant leur déclaration au printemps de 1993.

**M. Thompson:** Oui, c'est la situation type dont nous nous sommes inspirés pour établir cette règle, M. Blenkarn.

**M. Blenkarn:** Mais admettons qu'ils n'aient pas fait cela, et qu'en février 1993, ils veuillent verser une contribution à leur RÉER, et qu'ils se fassent dire qu'ils ne peuvent pas le faire parce qu'ils ont retiré une petite somme d'argent de leur RÉER pour acheter une maison. . .

**M. Thompson:** Oui, à ce sujet, la règle. . .

**M. Blenkarn:** Il y a quelqu'un dans ma circonscription qui avait le droit de contribuer 9 000\$ à son RÉER et qui en a retiré 8 000\$ pour acheter une maison. Il m'a dit que s'il avait été au courant de cette règle, il n'aurait jamais sorti l'argent de son RÉER.

**M. Thompson:** Oui, la règle s'applique aux gens qui participent à la première phase. Ils doivent retarder leur contribution jusqu'au 2 mars 1993. À ce moment-là, ils pourraient demander à Revenue Canada d'autoriser une réduction des retenues d'impôt à la source, ce qui leur permettrait de récupérer l'impôt de façon immédiate.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** And then have your deductions changed at source.

**Mr. Thompson:** That's right.

• 2130

**Mr. Blenkarn:** Okay. I can see that.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Is it not correct that in the circumstance described, maybe not a \$9,000 contribution, they could have made a \$6,000 contribution in that year when they're allowed to carry that forward?

**Mr. Blenkarn:** They can carry their contribution forward. That's the funny part about the whole thing.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Yes. They could make the contribution, carry it forward to the second year, because they can't declare it in the first year, and in the second year they can declare the extra because they've carried it all.

**Mr. Thompson:** Technically, Mr. Chairman, that's not the way the rule works. The way the rule works technically is that if they do make these contributions there is what could be referred to as a phantom income inclusion, which negates the value of the deduction they would be claiming.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** That's in the second year.

**Mr. Thompson:** No. The phantom income inclusion arises in 1992 for people who are participating in phase one of the home buyers' plan.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If they take a zero deduction in that year—

**Mr. Thompson:** They would still technically get this phantom income inclusion. The rule effectively tells people to wait until March 2, 1993, to make their contribution and to avoid that problem. While the way of describing it in a very general way is to say that you can't deduct it, the way it works technically is that there is a phantom income inclusion which negates the value of the deduction, whether or not the deduction is taken in 1992 or in the future.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Ms Marleau, do you have any other questions you'd like to ask?

**Mrs. Marleau:** I was just wondering, on the capital gains exemption on passive property, does it mean cottages or anything not earning income? They can't claim the capital gains exemption, that \$100,000, or they can but it's prorated. Is that correct?

**Mr. Dan McIntosh (Assistant Director, Tax Legislation Division, Department of Finance):** Yes, that's correct. You have a correct understanding of the rule.

**Mrs. Marleau:** I'm just wondering about the definition of passive. How is that defined? If you own a cottage and rent it out for a month in the summer, is that passive?

**Mr. McIntosh:** Sometimes it's difficult to draw the line between business income and property income. In these provisions, basically the real estate for which the exemption will continue to be available is real estate that's used in a business. Whether or not the renting out of real estate constitutes a business is sometimes difficult to say. Probably the mere renting of a cottage would not constitute a business in most cases.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Et faire changer aussi les déductions à la source.

**M. Thompson:** C'est juste.

**M. Blenkarn:** D'accord. Je comprends.

**Le président suppléant (M. Soetens):** N'est-il pas juste de dire qu'en l'occurrence, ce contribuable aurait peut-être pu verser une contribution, peut-être pas de 9 000 dollars, mais de 6 000 dollars, cette année-là, puisqu'il avait la possibilité de reporter cette somme?

**M. Blenkarn:** Oui, la contribution peut être reportée. C'est ce qu'il y a de plus bizarre dans toute cette affaire.

**Le président suppléant (M. Soetens):** En effet. On peut verser une contribution, la reporter à l'année suivante car on ne peut la déclarer la première année, tandis que la deuxième année, on peut déclarer un montant supplémentaire puisque tout a été reporter.

**M. Thompson:** Monsieur le président, ce n'est pas ainsi que la règle fonctionne techniquement. Avec une telle contribution, il y a ce que l'on pourrait appeler un revenu fantôme qui élimine la valeur de la déduction réclamée.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Pour la deuxième année.

**M. Thompson:** Non. Le revenu fantôme s'applique à l'année 1992 dans le cas des gens qui participent à la première phase du régime d'accession à la propriété.

**Le président suppléant (M. Soetens):** S'ils ne réclament aucune déduction cette année-là. . .

**M. Thompson:** Il y aurait quand même ce revenu fantôme. La règle a pour but, en réalité, d'encourager les gens à attendre jusqu'au 2 mars 1993 avant de faire cette contribution, afin d'éviter ce problème. Bien que l'on dise, de façon très générale, que l'on ne peut déduire de contribution au RÉER cette année-là, techniquement, ce que cela signifie, c'est qu'il y a un revenu fantôme qui vient éliminer la valeur de la déduction, qu'elle soit réclamée en 1992 ou après.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Madame Marleau, avez-vous d'autres questions à poser?

**Mme Marleau:** Je me demandais seulement, au sujet de l'exemption pour gains en capital à l'égard des gains immobiliers passifs, cela s'applique-t-il aux chalets ou à toute espèce de bien immobilier dont on ne tire aucun revenu? On ne peut se prévaloir de l'exemption pour gains en capital, de l'exemption de 100 000\$, ou alors, la chose est possible, mais elle est distribuée au prorata. Est-ce bien cela?

**M. Dan McIntosh (directeur adjoint, Division de la législation de l'impôt, Ministère des finances):** Oui, c'est bien cela. Vous comprenez bien la règle en question.

**Mme Marleau:** Je m'interroge seulement sur la définition de bien immobilier passif. Comment cela est-il défini? Un chalet que quelqu'un loue, par exemple, pendant l'été, est-ce un bien immobilier passif?

**M. McIntosh:** Il est parfois difficile de différencier un revenu tiré d'une entreprise d'un revenu tiré d'un bien immobilier. Aux termes de ces dispositions, l'exemption sera maintenue pour les biens immobiliers qui sont utilisés à des fins commerciales. Il est parfois difficile de déterminer si le fait de louer un bien immobilier constitue une activité commerciale. Le simple fait de louer un chalet ne sera probablement pas reconnu comme une activité commerciale la plupart du temps.

[Texte]

**Mr. de Jong:** On what page of the summary is that?

**Mrs. Marleau:** In the summary it's page 2.

**Mr. Blenkarn:** It's clause 47.

Could you perhaps go over those exact rules again? It says here "passive real estate". I'm not sure about that.

**Mrs. Marleau:** I'm not either.

**Mr. McIntosh:** The purpose of the restriction, when it was introduced in the February 1992 budget, was to attempt to target the capital gains exemption toward investment in Canadian business. Probably the easiest way to do this, which we took, was to eliminate the availability of the capital gains exemption for capital gains accrued after February 1992, since the great majority of capital gains are realized either on shares or other forms of investment in Canadian business or on real estate.

So the government included in Bill C-92 rules that would deny the capital gains exemption with respect to gains on passive real estate. The government did not wish to deny the exemption for gains on real estate used in active business. After all, that's the whole point of the exemption in the first place, to encourage investment in business.

• 2135

The measure wasn't retroactive since it applies only to the gains realized or accrued according to a mathematical formula after February 1992. Of course, it doesn't effect the \$500,000 gain since that's available in respect of farm property and shares in small business corporations.

**Mrs. Marleau:** As for investment in foreign property, any kind of a realization of capital gains is okay, you could use that?

**Mr. McIntosh:** I'm sorry, in which...?

**Mrs. Marleau:** Foreign types of shares. If you sell them and you realize a gain, you could use your capital gains exemption for that, but the average Canadian can't use the capital gains any more for increases in values of their cottage.

**Mr. McIntosh:** Not for cottages, of course. With principal residence, the principal residence exemption exists, that's right.

**Ms Marleau:** You're going to get an awful lot of ordinary Canadians who are not going to get that capital gain exemption on small pieces of property.

**Mr. McIntosh:** The point of the exemption, of course, is to provide an incentive for particular types of investments, and targets the incentive so that the investment will be encouraged for investments in business.

**Ms Marleau:** But how would that encourage investment in business? I have difficulty with that.

**Mr McIntosh:** Because basically that's where the exemption will be available in the future.

[Traduction]

**M. de Jong:** Où cela se trouve-t-il dans le sommaire?

**Mme Marleau:** À la page 2.

**M. Blenkarn:** L'article 47.

Pourriez-vous nous expliquer encore une fois comment ces règles s'appliquent exactement? On dit ici «biens immobiliers dits passifs». Je ne sais pas vraiment ce que cela signifie.

**Mme Marleau:** Moi non plus.

**M. McIntosh:** Quand elle a été annoncée en février 1992, cette restriction avait pour but de lier davantage l'exemption pour gains en capital aux investissements dans les entreprises canadiennes. La solution la plus facile, que nous avons retenue, consistait à éliminer la possibilité de se prévaloir de l'exemption pour gains en capital sur les gains accumulés après février 1992, étant donné que la grande majorité des gains en capital sont réalisés grâce à la vente d'actions ou d'autres formes de placement dans des activités commerciales canadiennes ou dans des biens immobiliers.

Le gouvernement a donc inscrit, dans le projet de loi C-92, des règles empêchant que l'on puisse se prévaloir de l'exemption pour gains en capital provenant de la vente de biens immobiliers passifs. Parallèlement à cela, il ne voulait pas refuser l'exemption en fonction de gains réalisés à la vente de biens immobiliers utilisés activement à des fins commerciales. Après tout, l'objectif premier de l'exemption est de favoriser les investissements dans des activités commerciales.

La mesure n'a pas un effet rétroactif, puisqu'elle ne s'applique qu'aux gains réalisés ou accumulés selon une formule mathématique, après février 1992. Elle ne touche évidemment pas à l'exemption de 500 000\$, puisque cette exemption s'applique aux biens agricoles et aux actions détenues dans de petites entreprises.

**Mme Marleau:** Des gains en capital réalisés grâce à un investissement dans des biens étrangers seraient admissibles pour une exemption, n'est-ce pas?

**M. McIntosh:** Je m'excuse, dans quel cas...?

**Mme Marleau:** Des actions d'entreprises étrangères, par exemple. Un investisseur qui en vendrait à profit pourrait utiliser son exemption pour gains en capital, mais le Canadien ordinaire ne peut plus se prévaloir de cette exemption pour la plus-value de son chalet.

**M. McIntosh:** Pour les chalets, évidemment pas. L'exemption à l'égard de la résidence principale existe toujours, cependant.

**Mme Marleau:** Avec cette règle, vous avez empêché un très grand nombre de Canadiens ordinaires de pouvoir se prévaloir de cette exemption pour gains en capital sur de petits biens immobiliers.

**M. McIntosh:** L'exemption a évidemment pour but d'inciter à certains genres d'investissements et cet incitatif visera principalement des investissements à des fins commerciales.

**Mme Marleau:** Mais en quoi cela peut-il encourager l'investissement dans des activités commerciales? Je ne comprends vraiment pas cela.

**M. McIntosh:** Parce que ce sera dorénavant ce genre d'investissement qui donnera droit à cette exemption.



## [Text]

**Mr. Blenkarn:** I wonder if you could point out exactly the section that defines passive real estate? In other words, how passive does a passive piece of real estate have to be?

**Mr. McIntosh:** The relevant rules are contained in subclause 47(6).

**Mr. Blenkarn:** On what page?

**Mr. Thompson:** Page 116.

**Mr. Blenkarn:** Eligible real property loss, that's it:

"non-qualifying real property" of an individual (other than a trust that is not a personal trust) means property disposed of after . . . by the individual, or a partnership any of the income of which is required to be included in computing the income of the individual, that at the time . . .

(a) real property, other than

(i) qualified farm property . . .

(ii) real property owned by the individual or the individual's spouse that was used

(A) throughout that part of the 24-month period preceding . . .

**Mr. McIntosh:** Mr. Blenkarn, I think the relevant provision is the definition of "non-qualifying real property".

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**Mr. McIntosh:** It's the gains on such types of assets that don't qualify for the exemption in the future, to the extent of the gain accrued after February 1992.

If you look at that definition on qualifying real property which is in subclause 47(6), it says "non-qualifying real property", and then down to the end of that preamble that opens up the definition is:

(a) real property, other than

**Mr. Blenkarn:** Farms.

**Mr. McIntosh:** Other than certain amounts, other than:

(i) qualified farm property . . .

(ii) real property own by the individual or the individual's spouse that was used

and then in that post-amble, or that part just before (C) at the top of page 117:

principally in an active business

So if the property is used principally in an active business, it is not non-qualifying real property.

**Mr. Blenkarn:** That's the whole question, what is an active business?

**Mr. McIntosh:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** In other words, if I own a duplex and I rent the top and the bottom out, is that an active rental business?

## [Translation]

**M. Blenkarn:** Pourriez-vous nous dire exactement dans quel article on retrouve la définition de biens immobiliers passifs? Autrement dit, dans quelle mesure un bien immobilier doit-il être passif?

**M. McIntosh:** Les règles en question se trouvent au paragraphe 47(6).

**M. Blenkarn:** À quelle page?

**M. Thompson:** À la page 116.

**M. Blenkarn:** «Perte admissible sur immeuble», c'est bien cela

«immeuble non admissible». Biens dont un particulier (à l'exception d'une fiducie qui n'est pas une fiducie personnelle), ou une société dont tout ou une partie du revenu est à inclure dans le calcul du revenu du particulier, dispose à un moment postérieur à . . . et qui est à ce moment:

a) un bien-immeuble, mais non

(i) un bien agricole admissible . . .

(ii) un bien-immeuble—propriété du particulier ou de son conjoint—qui a été, tout au long d'une des périodes suivantes:

A) la partie de la période de 24 mois, antérieure à la disposition du bien . . .

**M. McIntosh:** Monsieur Blenkarn, je pense que la disposition pertinente est la définition de «immeuble non admissible».

**M. Blenkarn:** Oui.

**M. McIntosh:** Ce sont les gains réalisés sur des biens de ce genre qui ne seront plus admissibles à l'exemption à l'avenir, dans la mesure où les gains se seront accumulés après février 1992.

Si vous considérez la définition d'immeuble admissible que l'on retrouve au paragraphe 47(6), on dit «immeuble non admissible», et à la fin de ce préambule, au début de la définition, on peut lire:

a) un bien-immeuble, mais non

**M. Blenkarn:** Un bien agricole.

**M. McIntosh:** À l'exception de certains montants, «mais non . . .

(i) un bien agricole admissible . . .

(ii) un bien-immeuble—propriété du particulier ou de son conjoint—qui a été . . . utilisé . . .

et plus loin, dans le paragraphe juste avant C), au milieu de la page 116:

utilisé principalement dans le cadre d'une entreprise exploitée activement . . .

Donc, un bien immobilier utilisé principalement dans le cadre d'une entreprise exploitée activement n'est pas considéré comme un immeuble non admissible.

**M. Blenkarn:** C'est là toute la question. Qu'est-ce qu'une entreprise exploitée activement?

**M. McIntosh:** Vous avez raison.

**M. Blenkarn:** Autrement dit, un duplex dont je loue le deuxième étage et le sous-sol est-il considéré comme une entreprise de location exploitée activement?

[Texte]

**Mr. McIntosh:** Not in most cases, no, because —

**Mr. Blenkarn:** I collect the rent, have to do the repairs, have to keep the tenants in, put them out.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** If that means you're showing a profit.

**Mr. Blenkarn:** Rental of real estate. I can make 1% of my money.

• 2140

**Mr. McIntosh:** Are you saying why shouldn't it be or why isn't it?

**Mr. Blenkarn:** Why isn't it? That's what I want to know.

**Mr. McIntosh:** Because of the definition —

**Mr. Blenkarn:** That's what I'm asking you. Where is it in the definition?

**Mr. McIntosh:** On page 120, you can see in that mid-amble just before paragraph (f):

for the purposes of this definition, an "active business"

**Mr. Blenkarn:**

carried on by a person at any time means a business carried on by a person at that time other than a business (other than a business carried on by a credit union or a business of leasing property that is not real property)

**Mr. McIntosh:** It's the stuff after the brackets that is key. This is the same sort of business that qualifies for the small business deduction when it's carried on by a Canadian-controlled private corporation.

**Mr. Blenkarn:** So if I'm a large landlord, it's okay. But if I'm a little landlord, screw you.

**Mr. McIntosh:** If you're a large landlord employing more than five people, carrying on an active business, making jobs, it's all right.

**Mr. Blenkarn:** So this whole thing is designed to hurt little people and help big people.

**Mr. McIntosh:** Was that a question?

**Mr. Blenkarn:** It's a statement. What I'm saying is a statement.

**Mr. McIntosh:** Sorry, you're saying that it's a statement.

**Mr. Blenkarn:** In other words, you're going to allow a larger landlord who has an apartment building to treat it as a business, but a landlord who has a duplex or a store and some apartments shall not.

**Mr. Farber:** I don't think, Mr. Chairman, those are the criteria.

[Traduction]

**M. McIntosh:** La plupart du temps, non, car. . .

**M. Blenkarn:** Pourtant, je perçois les loyers, j'effectue les réparations, je m'occupe de trouver des locataires ou des les expulser, etc.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Si vous faites un profit. . .

**M. Blenkarn:** Oui, je loue un immeuble. Je peux très bien obtenir un rendement de 1 p. 100 sur mon investissement.

**M. McIntosh:** Demandez-vous pourquoi votre duplex ne devrait pas être reconnu comme une entreprise active, ou pourquoi il ne l'est pas?

**M. Blenkarn:** Pourquoi ne l'est-il pas? C'est ce que je veux savoir.

**M. McIntosh:** En raison de la définition. . .

**M. Blenkarn:** C'est précisément ce que je vous demande. Où cela se trouve-t-il dans la définition?

**M. McIntosh:** À la page 120, juste avant l'alinéa f):

pour l'application de la présente définition, est une entreprise exploitée activement. . .

**M. Blenkarn:**

. . . une entreprise exploitée activement par une personne à un moment donné signifie une entreprise qu'elle exploite à ce moment, à l'exclusion d'une entreprise (sauf une entreprise exploitée par une caisse de crédit ou une entreprise de location de biens autres que des biens immeubles). . .

**M. McIntosh:** La partie importante vient après la parenthèse. Il s'agit du même genre d'activités qui permet d'obtenir la déduction au titre de la petite entreprise, lorsqu'elle est menée par une société privée sous contrôle canadien.

**M. Blenkarn:** Donc, si je suis un gros propriétaire, bravo, j'ai droit à l'exemption, mais si je ne possède qu'un petit immeuble, tant pis pour moi.

**M. McIntosh:** Oui, si vous êtes un gros propriétaire qui emploie plus de cinq personnes, qui exploite une entreprise activement, qui crée des emplois, vous avez droit à l'exemption.

**M. Blenkarn:** Donc, toute cette affaire a pour but d'aider les gros propriétaires et de faire mal aux petits.

**M. McIntosh:** Était-ce une question?

**M. Blenkarn:** C'est une affirmation que je fais.

**M. McIntosh:** D'accord. Je m'excuse. Puisque vous dites que c'est une affirmation.

**M. Blenkarn:** Autrement dit, vous allez permettre à un gros propriétaire, qui a un immeuble important, de traiter cela comme une entreprise, mais le petit propriétaire d'un duplex ou de quelques appartements n'y aura pas droit.

**M. Farber:** Monsieur le président, ce ne sont pas là les critères qui s'appliquent.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** Those were the guides you were just telling me about.

**Mr. Farber:** No, because you can have one individual who runs a duplex, and you can have one individual who runs an apartment building and he doesn't necessarily meet the test. We're talking about the test and it's the same test as is applicable—

**Mr. Blenkarn:** Yes, but he can diddle around with the apartment. He can have a couple of superintendents to collect the rents on Mondays or Thursdays and that kind of thing.

**Mr. Farber:** That's right, Mr. Chairman. The more indices you have in terms of active business, the more people you have employed and the more activity there is in the carrying on that business, the more it meets the definition of an active business.

As my colleague indicated, we paralleled the definition of active business that has been available for quite some time in the context of Canadian-controlled private corporations eligible for the small business deduction. It's a five-employee test as well in that context where it's related to the kind of activity one may regard as passive.

So to the extent there are employees and it's an ongoing relationship with employees and activities, the more of that that's going on, the more active the business is, and therefore it's eligible for the various incentive programs that are there, as opposed to something that is just carried on in a passive state.

**Mr. de Jong:** So if landlords get together and form a company—I'll look after yours and you'll look after mine sort of thing—and can show there are five people involved, they'd be able to qualify?

**Mr. Farber:** Yes, if you put properties into a corporation and you have five full-time employees and that's the way you're carrying on the active business, absolutely, you do qualify. There's no reason why you shouldn't. But again we're talking about the five full-time employees who are carrying on an active business on a day-to-day basis.

**Mrs. Marleau:** What you're saying is the person who has been hanging onto a job, bought himself a house and added a couple of apartments and has been breaking his back to make a go of it—for him it's too bad. He can't claim that \$100,000 capital gains when he sells it. He can't use that. He has to be involved in big business. He has to be hiring five people. Oh, halleluia.

• 2145

You tell me how many of those people you're going to hurt. That's your average Canadian, and that's a business. That guy works really hard. He deserves every break anybody else gets. Meanwhile, this bill is saying too bad, so sad, you're just an ordinary Joe, invest in a business.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Mais ce sont les grandes lignes dont vous venez tout juste de me parler.

**M. Farber:** Non, car il peut y avoir un particulier qui possède un duplex, et il peut aussi y avoir un particulier qui administre tout seul un gros immeuble, et ce dernier ne satisfait pas forcément aux critères. Il s'agit du critère, et c'est le même qui s'applique. . .

**M. Blenkarn:** Oui, mais il peut utiliser certains petits trucs. Il peut avoir un ou deux concierges qui perçoivent les loyers les lundis ou les jeudis, et des choses de ce genre.

**M. Farber:** C'est juste, monsieur le président. Plus il y a de choses qui démontrent qu'il s'agit d'une entreprise active, plus il y a d'employés et plus l'activité pour gérer cette entreprise est importante, plus elle correspond à la définition d'une entreprise exploitée activement.

Comme mon collègue l'a mentionné, nous avons appliqué dans cette règle la même définition d'entreprise exploitée activement qui s'applique dans le contexte des sociétés privées sous contrôle canadien, qui sont admissibles à la déduction au titre de la petite entreprise. Comme dans cette situation, il s'agit d'un critère stipulant qu'il doit y avoir cinq employés pour qu'une activité puisse être considérée comme étant active.

Donc, dans la mesure où il y a des employés, et dans la mesure où il y a des relations continues avec des employés, et des activités, plus il y a de cela, plus l'entreprise est considérée comme étant active et, par conséquent, elle est admissible aux divers programmes d'encouragement qui existent, par opposition à une entreprise qui n'est menée que de façon passive.

**M. de Jong:** Donc, si des propriétaires se mettent ensemble et créent une société—je vais travailler pour toi et tu vas travailler pour moi; une formule de ce genre—et s'ils peuvent prouver qu'il y a cinq personnes qui travaillent dans l'entreprise, ils auront droit à l'exemption?

**M. Farber:** Oui, si l'on unit des propriétés dans une société, que l'on a cinq employés à plein temps, et que l'on exploite ainsi cette entreprise d'une manière active, absolument, on a droit à l'exemption. Il n'y a aucune raison qu'il en soit autrement. Mais je répète qu'il doit y avoir cinq employés à plein temps qui travaillent activement dans l'entreprise de façon quotidienne.

**Mme Marleau:** Ce que vous nous dites, en réalité, c'est que la personne qui occupe un emploi depuis longtemps, qui a acheté une maison et qui lui a ajouté un ou deux appartements, qui s'est esquivée pour venir à bout de se construire quelque chose de bien—pour cette personne, il n'est pas question d'exemption. Ce propriétaire n'aura pas droit à l'exemption de 100 000\$ au titre des gains en capital lorsqu'il vendra sa propriété. Il ne pourra pas la réclamer. Il a le malheur de ne pas être un gros propriétaire. Il doit faire travailler cinq personnes. Oh, alléluia!

Dites-moi combien de petits propriétaires de ce genre vont être touchés. Ce sont des Canadiens ordinaires, qui exploitent bel et bien une entreprise. Ce petit propriétaire travaille vraiment fort. Il mérite autant de chances que n'importe qui. Et voilà que ce projet de loi lui enlève toute possibilité. . . vous n'êtes qu'un petit Canadien ordinaire; investissez dans une entreprise.

[Texte]

I'm really surprised. I didn't think it was as bad as that. I thought if they're collecting rents and there's some income, then perhaps they'd qualify. But you're saying no, for capital gains on the sale of—

**Mr. Blenkarn:** As a tax benefit, what's the dollar amount of this particular iniquitous provision?

**Mr. Farber:** The revenue impact over a five-year period is \$980 million. It grows over time.

**Mrs. Marleau:** Of course.

**Mr. de Jong:** With this you're really catching a lot of people.

**Mrs. Marleau:** A lot of Canadians.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Are you also catching all those people in my riding who bought houses during the hot speculative market, buy one, sell it?

**Mrs. Marleau:** That's your personal home.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** No, not personal home. An awful lot of people bought houses with the idea of flipping them as quickly as they're built and getting their \$100,000 capital gain, never having lived in the house or taken possession of it.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I'm not sure those people were ever eligible for that kind of treatment. Those are speculators in real estate who should be treated on income account with regard to the rapid turn-over of those kinds of investments.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** It's capital gain. Why wouldn't they be?

**Mr. Farber:** No, it's not capital in the context of the way they're treating it. They're treating as an adventure in the nature of trade, therefore on income account.

I'll just go back to the previous question. I understand where the member is coming from. This measure was designed more as a job-stimulating measure. It was designed to deal...

**Mr. Blenkarn:** What's job stimulating about it? I don't see any job stimulating. I see revenue grabbing, but nothing job stimulating at all.

**Mrs. Marleau:** If you want to revenue grab, say it. Then go out and get rid of all the capital gains exemptions. Let's quit kidding ourselves. You're hitting the average Canadian. You're saying, if it's business, it's okay. That's what you're doing.

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, I'm not going to answer the political aspects of this issue.

**Mrs. Marleau:** There's nothing political about a tax grab like that.

**Mr. Farber:** All I can tell you is the rationale under which this was brought in, and the rationale was directed towards equity investments. In that context it was directed to businesses and their job-creating ability.

[Traduction]

Je suis vraiment étonnée. Je ne pensais pas que c'était aussi mauvais que cela. Je me disais que puisqu'il percevait des loyers, puisqu'il avait certain revenu, il pourrait peut-être bénéficier de l'exemption. Mais, non, vous lui enlevez toute possibilité d'exemption à la vente d'une propriété. . .

**M. Blenkarn:** Combien rapportera cette mesure particulièrement injuste?

**M. Farber:** Sur une période de cinq ans, environ 980 millions de dollars. Cela augmente avec le temps.

**Mme Marleau:** Évidemment.

**M. de Jong:** Vous attrapez bien des gens avec cette mesure.

**Mme Marleau:** Oui, bien des Canadiens.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Attrapez-vous aussi toutes ces personnes, dans ma circonscription, qui ont acheté des maisons pendant la période hautement spéculative, où l'on pouvait acheter une propriété pour la revendre immédiatement?

**Mme Marleau:** Une résidence.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Non, pas une résidence. Il y a bien des gens qui achetaient des maisons avec l'idée de les revendre dès qu'elles étaient construites, et de bénéficier de l'exemption de 100 000\$ pour gain en capital, sans jamais avoir habité dans la maison ou même en avoir pris possession.

**M. Farber:** Monsieur le président, je ne suis pas convaincu que ces personnes aient même jamais été admissibles à ce genre de traitement. Ce sont des spéculateurs dans le domaine de l'immobilier, qui devraient être traités selon le revenu réalisé, en tenant compte de la liquidation rapide des investissements de ce genre.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il s'agit d'un gain en capital. Pourquoi le traitement serait-il différent?

**M. Farber:** Non, ce n'est pas considéré comme un gain en capital, compte tenu de la façon dont la chose est envisagée. Il s'agit plutôt d'une aventure dans le domaine de l'immobilier, et elle est traitée comme telle.

Permettez-moi de revenir à la question précédente. Je comprends ce qui motive la question du député. Cette mesure avait davantage pour but de stimuler l'emploi. Elle était censée permettre. . .

**M. Blenkarn:** Qui a-t-il de stimulant pour l'emploi dans cette mesure? Je ne vois rien en ce sens. Je la vois plutôt comme une façon d'aller chercher de l'argent dans la poche des contribuables, mais cela ne fait absolument rien pour stimuler l'emploi.

**Mme Marleau:** Si vous voulez aller chercher des revenus, dites-le. Et si c'est le cas, alors, éliminez toutes les exemptions pour gain en capital. Arrêtons de jouer sur les mots. Vous faites mal aux Canadiens ordinaires. Quand il s'agit d'une entreprise, tout va bien. C'est exactement cela que vous faites.

**M. Farber:** Monsieur le président, je ne peux apporter de réponse aux éléments politiques de cette question.

**Mme Marleau:** Un prélèvement de taxes comme celui-là n'a rien de politique.

**M. Farber:** Tout ce que je peux vous dire, c'est que ces modifications visaient particulièrement les achats d'actions. Partant de ce principe, elles visaient les entreprises et leur capacité de créer de l'emploi.



[Text]

**Mrs. Marleau:** It's being sugar-coated.

**Mr. Dorin:** So you're in favour of the capital gains investment.

**Mrs. Marleau:** What I am saying to you is: you say what it is you want to do. Do you want to tax all the average Canadians? That's exactly what you're doing here. It's a massive tax grab. That's not what you're saying, though. The sugaring on the pill is: this will help stimulate investment. That's what you're saying.

**Mr. Dorin:** You could take it the other way and say it's closing a tax loophole so people can't misuse the capital gains deduction.

**Mrs. Marleau:** Who is misusing the capital gains deduction? You work hard all your life to build up a small revenue property. All the other big guys have been able to get their capital gains. Now you're going to say the ordinary little guy can't have it. That's what you're saying.

**Mr. Dorin:** I'm just being the devil's advocate here.

**Mr. de Jong:** [*Inaudible—Editor*] . . . put in a loophole for the small people, but allowing the loophole to exist for the big people.

**Mrs. Marleau:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** We're really talking of the \$100,000 exemption.

**Mrs. Marleau:** That's right.

**Mr. de Jong:** It's pretty significant to the small people.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Are there any other questions?

**Mr. de Jong:** I have just one. In terms of the disability of related modifications to buildings, I assume that would also include a person's home? It permits:

the deduction of costs incurred with respect to disability of related modifications to a building.

Would the definition of a building also include a home?

**Mr. Farber:** Mr. Chairman, my recollection is the disability of related modifications to a home had already been dealt with in the prior budget. This extends the measures that had been put in a number of years ago to workplace accommodations, particularly accommodations that are being leased. But the home improvements had been extended, if my memory serves me correctly, in 1988 or 1989. So those modifications are already accommodated.

● 2150

**Mr. Blenkarn:** What are the pension contributions left, then, in the pension contributions provision? You deferred them for one year here. It's on page 4 of your notes, clause 85.

**Mr. Farber:** Basically, Mr. Chairman, that deferred by one year the ramp of the maximum pension contribution limits, that are going to go up to \$15,500.

**Mr. Blenkarn:** When do we get to \$15,800?

[Translation]

**Mme Marleau:** Vous dorez la pillule.

**M. Dorin:** Vous êtes donc en faveur des investissements qui génèrent des gains en capital.

**Mme Marleau:** Ce que je veux, c'est que vous disiez vraiment quel est votre objectif. Voulez-vous imposer tous les Canadiens ordinaires? C'est exactement ce que vous faites ici. Il s'agit bien là d'un prélèvement d'impôt massif. Mais ce n'est pas ce que vous dites, toutefois. Vous dorez la pillule en prétendant que cela contribuera à stimuler l'investissement. C'est cela que vous dites.

**M. Dorin:** On pourrait aussi considérer la chose autrement, en disant qu'on élimine un échappatoire qui évitera que des gens puissent abuser de la déduction pour gains en capital.

**Mme Marleau:** Qui fait cela? Quelqu'un travaille fort toute sa vie pour construire une petite propriété à revenu. Tous les autres gros propriétaires ont pu bénéficier de leur gain en capital. Et maintenant, vous empêchez les petits propriétaires d'en faire autant. C'est cela que vous faites.

**M. Dorin:** Je joue seulement le rôle de l'avocat du diable.

**M. de Jong:** [*Inaudible—Éditeur*] . . . éliminer un échappatoire pour les petits propriétaires, mais le conserver pour les gros propriétaires.

**Mme Marleau:** Tout à fait.

**M. Blenkarn:** Il s'agit vraiment de l'exemption de 100 000\$.

**Mme Marleau:** C'est juste.

**M. de Jong:** C'est plutôt important pour les petits propriétaires.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Y a-t-il d'autres questions?

**M. de Jong:** J'en ai seulement une autre à poser. Au sujet de la modification visant à adapter un bâtiment aux besoins des personnes handicapées, je suppose que cela comprend une maison privée? La règle permet:

la déduction des frais engagés relativement à la modification pour adapter un bâtiment aux besoins des personnes handicapées.

La définition de bâtiment comprend-elle aussi une maison?

**M. Farber:** Monsieur le président, la modification portant sur l'adaptation d'un bâtiment aux besoins des personnes handicapées a déjà été traitée dans le budget précédent. Cette mesure applique les dispositions que l'on a prises, il y a quelques années, à l'égard de l'aménagement des lieux de travail, notamment de ceux qui sont loués. Mais cela a été étendu aux modifications d'une maison en 1988 ou 1989, si ma mémoire est juste. Ces modifications sont donc déjà prévues.

**M. Blenkarn:** Où en sommes-nous au sujet du plafond des cotisations au régime de retraite? Vous les décalez d'une année ici. C'est à la page 4 de vos notes, l'article 85.

**M. Farber:** Monsieur le président, cette mesure décale d'un an le plafond des cotisations au régime de retraite, qui vont atteindre 15 500\$.

**M. Blenkarn:** Quand seront-elles de 15 800\$?

[Texte]

**Mr. Farber:** It's \$15,500 in 1995.

**Mr. Blenkarn:** Now in 1995?

**Mr. Farber:** Yes.

**Mr. de Jong:** What's the revenue on the deferral?

**Mr. Farber:** Over a five-year period the revenue implication is \$320 million.

**Mr. de Jong:** So the one-year deferral has this effect over five years?

**Ms Muirhead:** Yes.

**Mr. de Jong:** I'm just trying to see how a one-year deferral affects the five-year effect. I think I see it.

**Mr. Farber:** Yes, it's really not that one-year deferral. It's compounded out until 1996-97 over a five-year period. So while in the initial year it doesn't increase for 1992-93 in terms of the revenue impact, in 1993-94 it's marginal in terms of \$20 million, but then it's \$100 million a year for each year afterwards until you hit the maximum.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** It appears we have concluded all the questions from our witnesses. So I want to thank you for being before the committee this evening and clarifying some of those questions for us.

**Mr. Blenkarn:** Can we line up these witnesses?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** No. We're going to do that for Thursday morning if we can. You'll get your notification as soon we're able to conclude our discussions with potential witnesses.

**Mr. Blenkarn:** Okay. Can we have some of you people here for Thursday? I think you should be here.

**Mr. Farber:** How long will we be here?

**Mr. Dorin:** Before you get to that point, I just want to ask Mr. Blaikie. We don't need you here until we're going to get to the clause by clause.

I don't know how long you anticipate we want for the witness Mr. Brooks. Do we want to leave Thursday for that and then deal with the bill next week?

**Mr. Blaikie (Winnipeg Transcona):** Yes, I would think so.

**Mr. Blenkarn:** Yes, all morning Thursday morning we'll hear from Mr. Brooks.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Mr. Blenkarn, were you suggesting we have the witnesses and department officials here?

**Mr. Blenkarn:** I think the department officials ought to be here while the witnesses are here. As a matter of fact, we can put them over in the corner of the table. We can ask to have the witnesses on one side and the department officials on the other side, and we can have some real fun.

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Are we going to charge admission that day?

[Traduction]

**M. Farber:** Ce sera 15 500\$, en 1995.

**M. Blenkarn:** En 1995?

**M. Farber:** Oui.

**M. de Jong:** Combien ce report rapportera-t-il?

**M. Farber:** Sur une période de cinq ans, 320 millions de dollars.

**M. de Jong:** Donc, ce décalage d'un an rapporte 320 millions de dollars sur cinq ans?

**Mme Muirhead:** Oui.

**M. de Jong:** J'essaie seulement de voir comment un report d'un an peut avoir un tel effet sur cinq ans. Je pense avoir compris.

**M. Farber:** Oui, le report n'augmente pas uniquement les revenus sur un an. Il s'accumule jusqu'en 1996-1997, sur une période de cinq ans. Au cours de la première année, soit 1992-1993, les revenus n'augmentent pas. Au cours de l'exercice 1993-1994, ils n'augmentent que de 20 millions de dollars, mais ensuite, ils augmentent à raison de 100 millions de dollars par an jusqu'à ce que le plafond soit atteint.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Il semble que nous n'ayons plus de questions à poser à nos témoins. Je vous remercie donc d'être venus ce soir et d'avoir clarifié quelques questions que nous nous posions.

**M. Blenkarn:** Pouvons-nous prévoir à quel moment nous reverrons ces témoins?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Non. Nous ferons cela jeudi matin, dans la mesure du possible. Vous serez avisés dès que nous aurons pu conclure nos discussions avec des témoins possibles.

**M. Blenkarn:** D'accord. Certains d'entre vous peuvent-ils venir jeudi? Je pense que vous devriez être là.

**M. Farber:** Pendant combien de temps aurez-vous besoin de nous?

**M. Dorin:** Avant de discuter de cela, je veux demander à M. Blaikie. . . Nous n'avons pas besoin de vous jusqu'à ce que nous entreprenions l'étude article par article.

Je ne sais pas combien de temps vous avez l'intention de prévoir pour M. Brooks. Devrions-nous lui réserver jeudi, et en finir ensuite avec le projet de loi la semaine prochaine?

**M. Blaikie (Winnipeg Transcona):** Oui, je suis d'accord.

**M. Blenkarn:** Oui, nous allons réserver toute la matinée de jeudi pour entendre M. Brooks.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Monsieur Blenkarn, vous vouliez que les hauts fonctionnaires du ministère soient présents lorsque nous recevrons les témoins?

**M. Blenkarn:** Oui, je pense que les hauts fonctionnaires du ministère devraient être présents lorsque nous entendrons les témoins. Ils pourront peut-être s'installer au bout de la table. Ou peut-être pourrions-nous demander aux témoins de prendre place d'un côté de la table, et aux hauts fonctionnaires du ministère de s'installer de l'autre côté. J'ai l'impression que nous risquons de bien nous amuser.

**Le président suppléant (M. Soetens):** Allons-nous demander des frais d'admission ce jour-là?



*[Text]*

**Mr. de Jong:** Is that okay?

**The Acting Chairman (Mr. Soetens):** Are we all set? The meeting stands adjourned.

*[Translation]*

**M. de Jong:** Cela est-il permis?

**Le président suppléant (M. Soetens):** Avons-nous tout réglé? La séance est levée.

---





**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste—lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*

*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Coeur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

*From the Department of Finance:*

Len Farber, Director, Tax Legislation Division;  
Dan McIntosh, Assistant Director, Tax Legislation Division;  
  
Carole Muirhead, Chief, Pensions, Trusts, Insurance and Resources Division;  
Simon Thompson, Tax Policy Officer, Tax Policy Branch;  
  
Harold E. White, Legislative Counsel, Tax Counsel Division.

**TÉMOINS**

*Du ministère des Finances:*

Len Farber, directeur, Division de la législation de l'impôt;  
Dan McIntosh, directeur adjoint, Division de la législation de l'impôt;  
  
Carole Muirhead, chef, Division des pensions, fiducies, assurances et ressources;  
Simon Thompson, agent de politique d'impôt, Direction des politiques d'impôt;  
  
Harold E. White, conseiller législatif, Direction de droit fiscal.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 61

Thursday, March 18, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 61

Le jeudi 18 mars 1993

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

### RESPECTING:

Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts

### CONCERNANT:

Projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes

### WITNESSES:

(See back cover)

### TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993



## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

## MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 18, 1993  
(76)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 9:36 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Diane Marleau, René Soetens and Greg Thompson.

*Acting Members present:* Terry Clifford for Clément Couture; Don Blenkarn for Brian White; and Bill Blaikie for Steven Langdon.

*Other Members present:* Simon de Jong and Nelson Riis.

*In attendance:* From the Research Branch of the Library of Parliament: Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts. From the Public Bills Office: William Farrell, Procedural Clerk.

*Witnesses:* From the Osgoode Hall Law School, York University: Neil Brooks, Associate Dean. From Goldstein & Goldstein, Barristers and Solicitors: Sidney W. Goldstein, Senior Partner. From the Department of Finance: Len Farber, Director, Tax Legislation Division.

Pursuant to an Order of the House, dated Thursday, February 25, 1993 the Committee resumed consideration of Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts. (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Monday, March 15, 1993 – Issue No. 60*).

#### On Clause 1

Neil Brooks, from the Osgoode Hall Law School, and Sidney W. Goldstein, from Goldstein & Goldstein, each made a statement and answered questions.

On motion of René Soetens, it was agreed, — That, pursuant to Standing Order 120, that paragraphs 6 and 7 and Schedule II of the contract dated June 1, 1992 between the Standing Committee on Finance and Professor William Stanbury be amended to read:

#### Clause 6:

The Committee shall, upon receipt of the Contractor's invoices monthly or weekly detailing the work done, pay the Contractor as invoiced for work that has been completed to its satisfaction calculated at \$78.57 per hour not exceeding \$550 per day and for services provided by David Hunter, Research Assistant, at an hourly rate of \$12, not exceeding \$550 per day, and for Sandra Carter, Word Processing Operator, at an hourly rate of \$18.50, not exceeding \$550 per day. Under no circumstances shall the amount payable under this agreement exceed \$59,000 including any amounts paid to the Contractor under Article 7 of this agreement and within the limits set forth in Schedule II, plus any Goods and Services Tax, if applicable.

## PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 18 MARS 1993  
(76)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 9 h 36 dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Diane Marleau, René Soetens et Greg Thompson.

*Membres suppléants présents:* Terry Clifford remplace Clément Couture; Don Blenkarn remplace Brian White; Bill Blaikie remplace Steven Langdon.

*Autres députés présents:* Simon de Jong et Nelson Riis.

*Aussi présents:* Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Marion Wrobel et Basil Zafiriou, analystes principaux. Du Bureau des projets de loi d'intérêt public: William Farrell, greffier à la procédure.

*Témoins:* De la Faculté de droit d'Osgoode Hall, Université York: Neil Brooks, doyen associé. De Goldstein & Goldstein, avocats: Sidney W. Goldstein, associé principal. Du ministère des Finances: Len Farber, directeur, Législation de l'impôt.

Conformément à son ordre de renvoi du jeudi 25 février 1993, le Comité étudie le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes (*voir les Procès-verbaux et témoignages du lundi 15 mars 1993, fascicule n° 60*).

#### Article 1

Neil Brooks, d'Osgoode Hall, et Sidney W. Goldstein, de Goldstein & Goldstein, font chacun un exposé et répondent aux questions.

Sur motion de René Soetens, il est convenu, — Par application de l'article 120 du Règlement, que les paragraphes 6 et 7 de même que l'annexe II du contrat conclu le 1<sup>er</sup> juin 1992 entre le Comité permanent des finances et le Pr William Stanbury, soient ainsi modifiés:

#### Article 6:

Sur réception de pièces justificatives remises au mois ou à la semaine, le Comité paiera à l'entrepreneur, pour des travaux accomplis à sa satisfaction, 78,57\$/heure, sans dépasser 550\$/jour; pour les services de David Hunter, assistant de recherche, 12\$/heure, sans dépasser 550\$/jour; pour Sandra Carter, opératrice de traitement de texte, 18,50\$/heure, sans excéder 550\$/jour. En aucun cas, la somme payable aux termes du présent contrat ne devra dépasser 59 000\$, incluant toute somme payable à l'entrepreneur suivant l'article 7 et selon les modalités établies à l'annexe II, en y ajoutant, le cas échéant, la taxe sur les biens et services.

**Clause 7:**

“The Committee shall upon approval of the Clerk of the Committee, pay the Contractor's claims for travel, accommodation, meals and miscellaneous expenses such as taxis, photocopies, courier services, etc., in accordance with the House of Commons directives, up to a maximum of \$18,602.50 and within the limits set forth in Schedule II, plus any Goods and Services Tax, if applicable. . .”

**Schedule II:**

The Committee will pay the Contractor, for services rendered at the following rate:

William T. Stanbury

*Fees:* \$550 per day x 67 days =  
\$36,850.00

\$78.57 per hour, one day being equal to 7 hours

David Hunter, Research Assistant

*Fees:* \$12/hour x 180 hours =  
\$2,160.00

Sandra Carter, Word Processing Operator

\$18.50/hour x 75 hours =  
\$1,387.50

Total: \$40,397.50

**EXPENSES:**

William T. Stanbury:

Airfare: up to 7 economy fare from Vancouver to Ottawa and return, supported by receipts at \$1,577.18 (per trip) =  
\$11,040.26

Hotel: 18 nights at \$100 =  
\$1,800

Per diem: 20 days x \$46.00 =  
\$920.00

Taxis (supported by receipts): 30 x \$20 =  
\$600.00

Total: \$14,360.26

David Hunter, Research Assistant

Airfare: up to 1 economy fare from Vancouver to Ottawa and return, supported by a receipt at \$1,577.18 (per trip) =  
\$1,577.18

Hotel: 5 nights at \$100 =  
\$500.00

Per diem: 5 days x \$46.00 =  
\$230.00

Total: \$2,307.18

**MISCELLANEOUS EXPENSES:**

Total: \$1,935.06

The Committee shall also reimburse miscellaneous expenses such as taxis, photocopies, courier services, etc., supported by receipts.

The total of travel and miscellaneous expenses cannot exceed \$18,602.50

The total amount of the contract will not exceed \$59,000 plus any Goods and Services Tax, if applicable.

**Article 7:**

«Sur approbation du greffier, le Comité remboursera à l'entrepreneur les frais de voyages et de séjour et d'autres dépenses (taxis, photocopies, messageries, etc.) en conformité des directives de la Chambre des communes, jusqu'à concurrence de 18 602,50\$ et selon les modalités établies à l'annexe II, en y ajoutant, le cas échéant, le taxe sur les biens et services. . .»

**Annexe II:**

Les services de l'entrepreneur seront rémunérés aux tarifs suivants:

William T. Stanbury

*Taux:* 550\$/jour x 67 jours =  
36 850\$

78,57\$/heure (journées de sept heures)

David Hunter, assistant de recherche

*Taux:* 12\$/heure x 180 =  
2 160\$

Sandra Carter, opératrice de traitement de texte

18,50\$/heure x 75 heures =  
1 387,50\$

Total: 40 397,50\$

**FRAIS DE VOYAGES:**

William T. Stanbury

Avions: au plus sept billets, aller-retour, classe économique, Vancouver-Ottawa, 1 577,18\$ le billet (reçus à l'appui) =  
11 040,26\$

Hôtel: 18 nuits à 100\$ =  
1 800\$

Allocation: 20 jours x 46\$ =  
920\$

Taxis (reçus à l'appui): 30 x 20\$ =  
600\$

Total 14 360,26\$

David Hunter, assistant de recherche

Avions: un billet, aller-retour, classe économique, Vancouver-Ottawa, 1 577,18\$ (reçu à l'appui) =  
1 577,18\$

Hôtel: 5 nuits à 100\$ =  
500\$

Allocation: 5 jours x 46\$ =  
230\$

Total 2 307,18\$

**DÉPENSES DIVERSES:**

Total: 1 935.06\$

Le Comité remboursera également, contre reçus, certaines dépenses (taxis, photocopies, messageries, etc.).

Le montant total des frais de voyage et des dépenses diverses ne peut excéder 18 602,50\$.

La facture globale du contrat ne peut excéder 59 000\$, en y ajoutant, le cas échéant, la taxe sur les produits et services.



The witnesses resumed answering questions.

Len Farber, from the Department of Finance, Neil Brooks and Sidney W. Goldstein, each made a statement and answered questions.

At 11:40 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

L'audition des témoins se poursuit.

Len Farber, du ministère des Finances, Neil Brooks et Sidney W. Goldstein, font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 11 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, March 18, 1993

● 0936

**The Chairman:** I call the meeting to order. I'd like to invite both witnesses to come forward, Mr. Neil Brooks and Mr. Sidney Goldstein.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** Could we also have the officials from the department at the table?

**The Chairman:** We will call them forward at an appropriate time. We'll call the officials from the Department of Finance who are here and available. We will begin with Mr. Brooks, followed by Mr. Goldstein. Then we can have questions and call on the officials if we require them.

Mr. Brooks, I would invite you to start if you will. The subject is Bill C-92, and more specifically, the question of trusts.

**Mr. Neil Brooks (Associate Dean, Osgoode Hall Law School, York University):** I must say that over the years, in appearing before the committee, my batting average is .0001. Someone might have agreed with something I had to say 15 years ago. I think the last time I was here I argued against the GST. The committee didn't listen to me then. I'm not sure if you have been following the Australian election, but I should just note for the record they defeated a GST proposal largely because of the terrible damage they reckoned it did to the Canadian economy.

Let me make just five quick points and then I'll answer any questions. These are just assertions. I'll make these assertions and then once I've made them people can challenge them or ask me to elaborate or whatever.

First of all, this amendment will clearly result in a number of Canada's wealthy families paying less tax this year than they otherwise would. There just can't be any question about that.

The amendment will allow Canada's wealthiest families to defer paying tax on their accrued capital gains substantially beyond what any other tax avoidance technique now permitted by the act allows them to do. This change will usher in a new area of tax planning by the use of personal trusts to avoid the deemed disposition on death. Over time it will have substantial revenue consequences.

Instead of creating one more loophole by which people can avoid or defer the deemed disposition of capital gains on death, the government should be closing the existing loopholes. The act now contains a number of loopholes which allow a person to freeze the value of their property, but maintain control over it and avoid paying tax on gains that accrued while they controlled that property. The government should be closing the existing loopholes that permit estate freezing.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 18 mars 1993

**Le président:** La séance est ouverte. Je demanderais à nos deux témoins, M. Neil Brooks et M. Sidney Goldstein, de bien vouloir s'approcher.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** Les fonctionnaires du ministère pourraient-ils aussi prendre place à la table?

**Le président:** Nous demanderons aux fonctionnaires du ministère des Finances qui sont ici de prendre place à la table en temps et lieu. Nous allons commencer par M. Brooks, suivi de M. Goldstein. Nous passerons ensuite aux questions, et nous inviterons les fonctionnaires à s'approcher si nous avons besoin d'eux.

Monsieur Brooks, je vous invite à nous présenter votre exposé sur le projet de loi C-92 et plus particulièrement sur les fiducies.

**M. Neil Brooks (vice-doyen, Osgoode Hall Law School, Université York):** J'ai comparu à maintes reprises devant le comité au fil des ans, et je dois avouer que ma moyenne au bâton est de 0,0001. Il se peut que quelqu'un ait été d'accord avec moi il y a 15 ans. La dernière fois que j'ai comparu, j'ai présenté des arguments contre la TPS. Le comité n'a pas tenu compte de ce que j'avais à dire. Je ne sais si vous connaissez les résultats de l'élection en Australie, mais je tiens à rappeler pour le compte rendu que la proposition de TPS a été rejeté par les Australiens essentiellement en raison des dommages terribles que la TPS a causé à l'économie canadienne.

Permettez-moi de présenter rapidement cinq arguments, après quoi je répondrai aux questions. Il ne s'agit que d'assertions. Les députés pourront ensuite en contester la validité ou encore me demander plus de détail.

D'abord, cet amendement aura nettement pour résultat de réduire l'impôt qu'auraient autrement eu à payer cette année les plus riches familles du Canada. Cela ne fait aucun doute.

Cet amendement permettra aux familles les mieux nanties du Canada de reporter l'impôt sur leurs gains en capital accumulés dans une plus grande mesure que toute autre technique d'évitement de l'impôt permise aux termes de la loi. Ce changement marquera le début d'une nouvelle ère de planification fiscale grâce à l'utilisation des fiducies personnelles créées pour éviter la disposition réputée au moment du décès. Au fil des ans, cela représentera une perte de recettes considérable.

Au lieu de créer une nouvelle échappatoire fiscale grâce à laquelle les gens pourront se soustraire pour de bon, ou du moins provisoirement, à la disposition réputée et au paiement de l'impôt sur les gains en capital au moment du décès, le gouvernement devrait éliminer les échappatoires existantes. La loi contient actuellement plusieurs échappatoires qui permettent à un contribuable de geler la valeur de ses biens tout en continuant de les contrôler et d'éviter de payer l'impôt sur les gains en capital accumulés pendant qu'il continuait de contrôler les biens. Le gouvernement devrait annuler les échappatoires existantes qui permettent le gel des successions.

[Texte]

Even if you don't agree with any of those propositions, not one reason the government has given for making this change holds any water.

My final comment is that this amendment is bad tax policy because there is absolutely no theoretical tax justification for the amendment that's being proposed. It will only benefit high-income people.

It's bad economic policy. It will lock more investments into private trusts on which large capital gains will accrue. People will be reluctant to sell their investments even though they might be bad investments because of the large tax liability that is accruing over time. So it's not only bad tax policy, it's bad economic policy.

● 0940

We are in the middle of a recession and the government is looking to reduce the deficit by cutting back a million dollars here and a million dollars there. Ordinary Canadians are losing their jobs and their homes. For the government to introduce an amendment which will result in a loss in taxes of hundreds of millions dollars from Canadian's wealthiest families is simply immoral at this time.

Those are the five points I want to make. I assume they're uncontentious and I'm quite prepared to elaborate.

**The Chairman:** Before we do that, perhaps I'll invite Mr. Goldstein to make his comments and then we'll start the questioning.

**Mr. Sidney Goldstein (Senior Partner, Goldstein & Goldstein, Barristers and Solicitors):** I might suggest to Professor Brooks that one of the ways of getting a better batting average is signing on with a different party. I had the privilege of dealing with the Tories on the task force ten years ago. We had a lot of satisfaction with the resulting proposals that were introduced when the Tories took power.

Having said that and given the view that there was some affiliation with Tories, I too am questioning the appropriateness and purposes of this proposal.

There is a basic approach in tax planning that the ability to control in many cases is as important to taxpayers as the ability to receive the financial benefits. In most of the tax planning we do in the practice, and I'm a tax lawyer and estate planner, it is taken for granted that significant parts of the assets held by a family need not have the economic benefits go to the father, for instance, or the mother who may have earned the money in the first place.

There is a very strong attempt by all persons however, to maintain control for as long as possible. It is not uncommon for us to have to debate with our clients the appropriateness or the possible problems that will arise from trying to control what is going to happen to the company or assets for generations.

Somehow they accept the idea that the basic law, not tax law, sets certain absolute limits on how far you can control assets over time. Within that timeframe the desire to maintain control is very powerful.

[Traduction]

Même si vous n'êtes d'accord avec aucune de ces affirmations, il reste que le gouvernement n'a cité aucune raison crédible pour justifier ce changement.

Enfin, cet amendement reflète une mauvaise politique fiscale puisqu'il ne s'appuie sur absolument aucune justification fiscale. Seuls les gens à revenu élevé en profiteront.

C'est aussi un mauvais au plan économique. Cet amendement entraînera le dépôt d'un plus grand nombre de placements dans des fiducies privées à l'intérieur desquelles les gains en capital continueront de s'accumuler. Les gens hésiteront à liquider leurs placements même si ce sont de mauvais placements afin d'éviter d'avoir à régler la dette fiscale accumulée au fil des ans. Il s'agit donc d'une mauvaise politique fiscale, et c'est aussi une mauvaise politique économique.

Nous sommes en pleine récession et le gouvernement tente de réduire le déficit en diminuant les dépenses d'un million de dollars ici et d'un autre million ailleurs. Les Canadiens moyens perdent leurs emplois et leurs maisons. Il me paraît tout à fait immoral que le gouvernement propose, dans un tel contexte, un amendement qui aura pour résultat de permettre aux plus riches familles du Canada d'économiser des centaines de millions de dollars en impôt.

Voilà les cinq assertions que je tenais à faire. Je pense qu'elles ne sont pas discutables, et je suis tout à fait disposé à en discuter plus en détails.

**Le président:** Si vous le voulez bien, j'aimerais d'abord inviter M. Goldstein à nous faire son exposé; nous passerons ensuite aux questions.

**M. Sidney Goldstein (associé principal, Goldstein & Goldstein, avocats):** Je dirais à l'intention du professeur Brooks qu'il pourrait peut-être améliorer sa moyenne au bâton s'il prenait la carte de membre d'un autre parti. J'ai eu le privilège de travailler avec les Conservateurs au sein d'un groupe de travail il y a de cela dix ans. Nous avons tiré énormément de satisfaction des propositions reprises par les Conservateurs lorsqu'ils ont accédé au pouvoir.

Cela dit, puisqu'il avait été question d'une affiliation avec les Conservateurs, je met en doute moi aussi l'opportunité et l'utilité de cette proposition.

En planification fiscale, il est généralement admis que dans de nombreux cas l'aptitude à contrôler est tout aussi importante pour les contribuables que l'aptitude à tirer certains avantages financiers. Dans notre métier, et je suis avocat fiscaliste et planificateur de successions, nous prenons pour acquis qu'une part importante des actifs détenus par une famille n'apporte pas nécessairement des avantages financiers au père, ou à la mère, qui a gagné au départ les sommes utilisées pour acheter les actifs.

Toutefois, chacun fait l'impossible pour conserver le contrôle aussi longtemps que possible. Il n'est pas rare que nous devions convaincre nos clients qu'il serait inopportun, voire risqué, pour eux de tenter de conserver le contrôle de la gestion future de leur entreprise ou de leurs actifs pendant plusieurs générations.

Il arrive qu'ils reconnaissent que c'est la loi fondamentale, et non la loi fiscale, qui fixe les limites absolues au degré de contrôle qu'ils peuvent exercer sur les actifs au fil des ans. Toutefois, ils continuent de vouloir conserver un contrôle pendant la période prévue par la loi.



## [Text]

The second motivation is the desire to avoid taxation and this proposal satisfies both very powerful estate planning objectives. In this situation I'm not discussing questions of whether there are other objectives in setting up an estate plan. I'm not discussing whether or not it is desirable to maintain an estate intact for the benefit of disabled children, for funding charitable contributions, or for maintaining the jobs of so many employees of the company that's controlled by the estate. But it does satisfy those two powerful things which are present in all circumstances, even where you're talking about assets that are passive investments.

● 0945

I endorse most of the comments Professor Brooks has made. Deferral is a very powerful and very valuable benefit. One of the arguments that has been made here and in various publications is that the proposal just shifts when the tax is going to be paid. Whether you pay it now or later, the same amount of tax is going to be paid, but that is not true.

There are very real benefits to postponing the incurrence of a liability. Quite apart from just the time value of money, the deferral permits a much greater timeframe for other things to be done to arrange the affairs so the tax liability will ultimately be avoided completely. In fact, if you want to look at a microcosm, our entire tax system is based on forcing people to pay tax within certain timeframes. That's why we pay taxes on a yearly basis. If people only had to pay tax once every ten years, it would be far easier to plan for any kind of income taxation.

The proposal here, and I second Professor Brooks's comment, is more generous than any other proposal in the act. One of the propositions that was raised here in this committee was that it was really no different from deferring tax by giving everything to your children. Here you're just deferring tax until the last of your children dies, or that's the theory.

The fact is that's not what's being done. The deferral is until the last of a class of persons dies, potentially. That is likely to be a significantly longer period of time than if each individual child received their own share directly and paid tax as each of them died, sold property or left the country. There's a tax on leaving the country.

In my own practice and based on my professional contacts and various direct information—ignoring the speculation of what major estates in the country might benefit—the potential tax benefits from this proposal are in the millions of dollars. I do not act for the Desmarais, the Bronfmans or the Thomsons, but I do act for people who have substantial real estate holdings and substantial portfolios of publicly listed shares, and they will benefit significantly from this proposal.

In many of these instances we have taken precautions to minimize the impact of this 21-year disposition in any event. There will be some tax payable by some of our clients, but there are certain things, even under the existing rules, that can be done to muffle the impact.

## [Translation]

Dans un deuxième temps, ils souhaitent éviter de payer l'impôt; cette proposition leur donne satisfaction au plan de ces deux grands objectifs de planification des successions. Il n'est pas question ici de savoir si d'autres objectifs gouvernent l'établissement d'un plan de gestion d'une succession. Je n'aborde pas la question de savoir s'il est souhaitable de maintenir l'intégrité d'une succession au profit des enfants handicapés, afin de financer des contributions caritatives, ou pour assurer le maintien des emplois dans une entreprise contrôlée par une succession. Cette proposition correspond toutefois parfaitement aux deux principaux objectifs poursuivis dans tous les cas; même lorsqu'il s'agit d'actifs assimilés à des placements passifs.

Je souscris à la plupart des observations de M. Brooks. Le report de l'impôt représente un avantage fiscal très intéressant. D'aucuns ont soutenu devant vous et il a été dit dans divers documents que la proposition ne ferait que modifier le moment où l'impôt doit être payé. Peu importe qu'il soit acquitté immédiatement ou plus tard; le montant n'en changera pas. Mais ce n'est pas vrai.

Le report de l'acquittement d'une obligation peut comporter de très réels avantages. Mise à part, bien sûr, la valeur temporelle de l'argent, le report donne aux contribuables beaucoup plus de temps pour arranger leurs affaires de manière à éviter au bout du compte d'acquitter une dette fiscale. En réalité, tout notre régime d'imposition est conçu de façon à forcer les gens à payer l'impôt dans certains délais. C'est pourquoi nous sommes tenus de le payer annuellement. Si les contribuables n'avaient à acquitter leurs impôts que tous les dix ans, il serait beaucoup plus facile de planifier l'imposition du revenu.

Je suis d'accord avec M. Brooks qui dit que ce projet d'amendement est plus généreux que tous ceux que l'on retrouve dans la loi. Quelqu'un a dit que la mesure proposée ne diffère pas vraiment du report d'impôt auquel aurait droit un contribuable qui céderait tous ses biens à ses enfants. Ainsi donc, l'impôt serait reporté jusqu'à la mort du dernier enfant, du moins en théorie.

Il n'en irait cependant pas ainsi dans la pratique. Le report pourrait se prolonger jusqu'au décès du dernier survivant d'une catégorie de personnes. La période qui s'écoulerait risquerait d'être beaucoup plus longue que si chaque enfant recevait sa part directement, et payait de l'impôt en cas de décès, de vente de ses biens ou de départ à l'étranger. Il y a des impôts à acquitter lorsqu'on quitte le pays.

Si j'en juge d'après mon expérience, mes contacts professionnels et divers renseignements que j'ai obtenus directement—peu importe à quelles grandes fiducies une telle proposition profiterait dans ce pays—je dirais que les avantages fiscaux qui en découleraient pourraient s'élever à des millions de dollars. Les Desmarais, les Bronfman et les Thomson ne figurent pas parmi mes clients, mais je représente des gens qui sont propriétaires de nombreux biens immobiliers et d'intéressants portefeuilles d'actions cotées en bourse; cette proposition les avantagera considérablement.

Dans un grand nombre de cas, nous avons pris des précautions pour minimiser l'incidence de la règle de disposition réputée des biens après 21 ans. Certains de nos clients auront à payer de l'impôt; il y a toutefois certaines initiatives que nous pouvons faire, même dans le cadre des règles actuelles, afin de le réduire au minimum.

[Texte]

One other point I wish to make is that the rationales given by the Department of Finance are very strained. Over the years some very valuable proposals have been made that identified problems and proposed solutions. Whether or not you agree with the solutions, the proposed legislation seems to answer the requirements. It identifies a problem and solves it.

Many of the arguments presented relating to this proposal somehow don't hold water as soon as you look at them. There are other far simpler ways those problems could have been solved. There are other ways of drafting those proposals that would have had resulted in a more limited impact. That leads to the question of why this proposal is being put forward in this fashion.

• 0950

I will give you an example, which we can deal with later. Even just from grasping the drafting of this legislation, there is a special method for determining whether a trust is eligible for this deferral. The same rules that currently exist for preferred beneficiary elections could have been adopted—the definitions of settlor, preferred beneficiaries, and so on—but they weren't. If the rules dealing with preferred beneficiary elections and the percentage of the accumulated income the beneficiaries are entitled to claim the benefits from were adopted, the impact of this proposal would be dramatically cut back.

It is drafted to maximize the deferral of tax on situations which are not covered by other proposals. We have small business capital gains exemptions of \$500,000 per shareholder. We have roll-overs for spouses. We have special exemptions for certain kinds of activities. If you spend money on certain activities you get special benefits. There is no suggestion here that any particular use of these funds for any particular benefit is going to be encouraged as a result of this proposal. I think the reason is there are no specific activities that are conventionally accepted as being areas of requiring financial assistance under the Tax Act that would be benefited dramatically by this provision. This is designed for situations beyond any of those traditional areas that have been favoured.

Maybe I will stop there. If we have any further questions I can deal with them at that time.

**Mr. Blenkarn:** Mr. Brooks, I remember an election that was fought on 18¢ a gallon. By the next election the tax had expanded to something like 38¢ a gallon. I guess one ought not to get concerned about what happens in elections on tax matters.

Mr. Goldstein, the department said the other day it is relatively easy to change a trust and reinvigorate the 21-year rule under the existing statutes merely by changing the trustees. It said under its revenue interpretations made by the interpretation branch of Revenue Canada the change of the trustees alone is sufficient to reinvigorate the 21-year term. Obviously, if you can reinvigorate once you can reinvigorate two or three times and go on forever and ever. What do you have to say about that?

[Traduction]

L'autre point que je voudrais souligner, c'est que les raisons avancées par le ministère des Finances sont difficilement défendables. Au fil des ans, plusieurs propositions très valables qui cernaient les problèmes et leurs solutions ont été mises de l'avant. Que l'on soit ou non d'accord avec les solutions, la loi proposée semble répondre aux besoins recensés; elle délimite un problème et cherche à le régler.

Un grand nombre des arguments invoqués à l'appui de cette proposition ne tiennent cependant pas debout lorsque l'on se met à les examiner de près. Il y aurait eu des moyens beaucoup plus simples de régler ces problèmes. Il aurait été possible de formuler ces propositions de manière à ce qu'elles aient une incidence plus limitée. Cela amène à s'interroger sur les raisons qui ont motivé le législateur à agir ainsi.

Je vous citerai un exemple sur lequel nous pourrions revenir plus tard. D'après le libellé de ce projet de loi, il existe une méthode spéciale pour déterminer si une fiducie peut se prévaloir d'un report d'impôt. Les règles actuelles concernant les choix des bénéficiaires privilégiés pourraient avoir été adoptées—les définitions données du disposant ou des bénéficiaires privilégiés, par exemple,—mais cela n'a pas été le cas. Si les règles se rapportant au choix des bénéficiaires privilégiés, et au pourcentage des revenus accumulés auquel ils ont droit, étaient appliquées, la proposition aurait une incidence beaucoup moins grande.

De la façon dont elle est libellée, elle maximisera les reports d'impôt lorsque d'autres propositions ne sont pas applicables. Il existe, dans le cas des petites entreprises, des exemptions applicables aux gains en capital de 500 000\$ par actionnaire; il existe des possibilités de transferts libres d'impôts pour les conjoints; il existe également des exemptions spéciales qui s'appliquent à certaines activités. Si vous dépensez de l'argent pour certaines activités, vous pouvez bénéficier d'avantages spéciaux. Rien ne laisse présager que cette proposition encouragera l'utilisation de ces fonds par les contribuables de sorte à pouvoir bénéficier d'avantages particuliers. La raison en est qu'il n'existe pas d'activités particulières où une aide financière pourrait se justifier en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu, et auxquelles cette disposition pourrait grandement profiter. La proposition s'appliquerait aux situations qui n'ont pas été traditionnellement privilégiées.

Je pense que j'ai assez parlé. Si vous avez des questions, j'y répondrai au fur et à mesure.

**M. Blenkarn:** Monsieur Brooks, je me souviens d'élections dont l'enjeu était une taxe de 18c. le gallon sur l'essence. Aux élections suivantes, celle-ci était passée à environ 38c. le gallon. Je suppose qu'il ne faut pas s'inquiéter outre mesure de ce qui se passe en période électorale dans le domaine de la fiscalité.

Monsieur Goldstein, le ministère a dit l'autre jour qu'il est relativement facile de renouveler une fiducie et de ranimer la règle des 21 ans dans le cadre des lois existantes, en changeant, notamment, les fiduciaires. Selon les services d'interprétation de Revenu Canada, un changement de fiduciaires suffit à lui seul à assurer un prolongement de 21 ans. De toute évidence, s'il est possible de le faire une fois, on peut le refaire deux ou trois fois, voire indéfiniment. Qu'avez-vous à répondre à cela?



[Text]

**Mr. Goldstein:** It's not true. I would not recommend that. That suggestion has been made to my clients by other people, and that is certainly a technique I have not, with confidence, adopted for any of my clients. If that is a rationale for this legislation, the provision that's put in to stop that has nothing to do with changing the rules for deferral. You can close that up and leave the 21-year deemed disposition in place.

● 0955

**Mr. Blenkarn:** Let's get on to the next question then. You said there was a great avoidance of taxation. I was wondering how that was the case, because when a settlor decides to put his assets into trust he has an immediate requirement to pay the capital gains tax on the transfer of those assets to the trustee. So I would like to know how he avoids taxes this way. He or the estate might avoid further accruals of tax, but what's the difference between that and conveying it to a beneficiary or a group of beneficiaries absolutely?

**Mr. Goldstein:** If you're conveying it to a beneficiary. . .

**Mr. Blenkarn:** You still have to pay tax on it. . .?

**Mr. Goldstein:** You have to pay. Assume for the moment. . .

**Mr. Blenkarn:** The tax is all paid the moment it's put into the trust, and I was wondering then just where the avoidance is. You have to pay the tax.

**Mr. Goldstein:** Generally speaking, you have to pay the tax.

**Mr. Blenkarn:** Wait a minute—generally. Is there a way around paying the tax?

**Mr. Goldstein:** There are ways of setting things up so you can get deferrals on existing value and future value. You can roll accrual of capital gains to date into a trust for a spouse and then have any future growth go to children. That permits a deferral of all gain for at least the length of the joint lives of the spouses and beyond for the children.

You asked why that proposal was different from. . .?

**Mr. Blenkarn:** You can always give it to your spouse. There never was a deemed realization if you gave it to your spouse. You can do that while you live or after you die, so that's a given.

The question is, how do you defer tax? Forget the issue of the spouse, because we all understand that. Spouses are one in terms of tax law here anyway.

**Mr. Goldstein:** Well, actually they aren't one here as they are in the States, but I agree with you, the spousal roll-over by itself gives a significant potential deferral for taxpayers.

**Mr. Blenkarn:** Are you objecting to that roll-over?

**Mr. Goldstein:** No. I'm saying that's in place, in any event.

**Mr. Blenkarn:** Okay, okay.

[Translation]

**M. Goldstein:** C'est faux; et ce n'est pas quelque chose que je recommanderais. D'autres conseillers l'ont suggéré à mes clients; mais ce n'est certainement pas une démarche que j'adopterais, en toute confiance, avec mes clients. Si c'est l'un des motifs du présent texte législatif, la disposition devant permettre de mettre un terme à tout cela n'a rien à voir avec la modification des règles concernant le report. Autant conserver la règle de disposition réputée des biens après 21 ans.

**M. Blenkarn:** Passons à la question suivante. vous avez parlé d'évitement fiscal à grande échelle. Je me demande pourquoi, parce que lorsqu'un disposant décide de mettre ses biens en fiducie, il est tenu sur le champ de payer l'impôt sur les gains en capital applicable au transfert de ces biens au fiduciaire. Je me demande donc comment on peut parler d'évitement fiscal. Le disposant ou la succession pourrait ainsi ne plus avoir d'impôt à payer; mais quelle est la différence entre cette façon de procéder et le transfert absolu à un bénéficiaire, ou à un groupe de bénéficiaires?

**M. Goldstein:** Si vous cédez vos biens à un bénéficiaire. . .

**M. Blenkarn:** Il vous faudra quand même payer de l'impôt. . .?

**M. Goldstein:** Oui. Supposons pour l'instant. . .

**M. Blenkarn:** L'impôt est payé au complet au moment où il y a constitution d'une fiducie, et je me demande pourquoi vous parlez d'évitement fiscal. L'impôt doit être acquitté.

**M. Goldstein:** En général, il faut payer l'impôt.

**M. Blenkarn:** Vous dites—en général; y a-t-il un moyen de se soustraire à cette obligation fiscale?

**M. Goldstein:** Il y a des moyens de constituer la fiducie de manière à obtenir des reports pour la valeur actuelle et la valeur future. Une disposition relative au roulement permet de transférer dans une fiducie au nom d'un conjoint les gains en capital accumulés, puis de faire bénéficier les enfants de la croissance future des actifs. Il peut ainsi y avoir report de tous les gains enregistrés durant la vie des deux conjoints, et pendant plus longtemps encore au bénéfice des enfants.

Vous avez demandé pourquoi cette proposition était différente de. . .?

**M. Blenkarn:** Il est toujours possible de donner ses biens à son conjoint. Il n'y a jamais eu réalisation présumée en cas de transfert au conjoint. Cela est possible de son vivant ou après sa mort. Je l'admets.

Ma question est la suivante: comment reporter l'impôt? Oublions les conjoints pour l'instant, parce que nous comprenons tous comment les choses se passent dans leur cas. Ils sont considérés comme une seule et même personne aux fins de l'application de la législation fiscale canadienne.

**M. Goldstein:** En fait, pas autant qu'aux États-Unis; mais je suis d'accord avec vous pour dire que la disposition relative au roulement dont les conjoints peuvent se prévaloir confère un avantage considérable aux contribuables en matière de report.

**M. Blenkarn:** Trouvez-vous à redire à cette disposition?

**M. Goldstein:** Non. Tout ce que je dis, c'est qu'elle existe.

**M. Blenkarn:** Très bien.



[Texte]

**Mr. Goldstein:** So the question is what further deferral is required. Your question, as I understood it, was why is the proposal different from the situation where you actually just give the assets to your child.

**Mr. Blenkarn:** Or a group of children.

**Mr. Goldstein:** I have four children, and I give an undivided interest to each of the four. What happens in that situation—they're ages 4, 6, 9, and 13—is that as they grow up it will be deferred until they either die, leave the country, or sell. Ignore the selling question, because that always triggers tax. We'll even ignore the situation of leaving the country. In a situation where you give undivided interests to a specific child or to the four of them—if they don't do it any other way—as each of them dies, there will be tax. The likelihood is that one of the four is going to survive for 85 or 90 years. In that situation you're talking about a deferral of 80 years, if you're waiting until the last one dies.

There is also a very good likelihood that one of them is going to die much earlier than 80. In that case, there will be tax payable at each instance. But there are additional differences. The differences come from the fact that if you convey to the children directly you cannot control the use of all of the assets. Secondly, as long as it's in a pool you have the ability to redirect the cash benefits and the income generated by those assets among members of the class that are benefited by the trust, which you do not have when you transfer the funds directly and have them vested in the individual children's names.

**Mr. Blenkarn:** But you could do that controlled situation in other ways. You could retain control and let them have ownership. We do that with preferred shares and that type of thing in corporate freezes.

• 1000

There are other ways of accomplishing the same result. I don't see any great tax advantage in this trust over and above what taxes would be payable otherwise.

**Mr. Goldstein:** There are a lot of difficulties in using the preferred shares and so on. There are a variety of difficulties in terms of documenting and it also requires consent by other parties. It can't be done totally independently. This would permit a lot of special techniques to make them unnecessary. It also gives benefits that are not available in those other current techniques.

**The Chairman:** Tax benefits?

**Mr. Goldstein:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** I understand that you can split ownership and control and that is always an estate planning requirement. But when you do that, you immediately trigger the tax on the capital gains accrued to date and eventually the ultimate beneficiaries receive it. Under this proposal, the ultimate beneficiaries must be the next generation to the settlor. You can't jump a generation. I can't give it to my grandchildren, I have to give it to my children.

[Traduction]

**M. Goldstein:** Vous vous demandez jusqu'où pourrait aller le report d'impôt. Si je comprends bien, vous voulez savoir quelle est la différence entre la mesure proposée et la cession des biens à son enfant.

**M. Blenkarn:** Ou à plusieurs enfants.

**M. Goldstein:** J'ai quatre enfants, et je cède une participation indivise à chacun d'entre eux. Dans un tel cas—disons qu'ils soient âgés de 4, 6, 9 et 13 ans—l'impôt sera-t-il reporté jusqu'à ce qu'ils meurent, partent à l'étranger, ou vendent leurs biens. Laissons la vente de côté, parce qu'elle entraîne toujours une imposition. Oublions également le fait qu'ils pourraient également quitter le pays. Dans les cas où une participation indivise serait accordée à un enfant en particulier, ou aux quatre enfants—les biens ne seraient imposés qu'au moment du décès de chacun d'entre eux—s'il n'y a pas déjà eu aliénation. Il est fort probable que l'un de ces quatre enfants vivra 85 ou 90 ans. Dans ce cas, il y aurait report pour une période de 80 ans, soit jusqu'au moment du décès du dernier survivant.

Il est aussi fort probable que l'un d'entre eux mourra bien avant 80 ans. L'impôt sera payable au moment du décès de chacun. Il y a aussi d'autres différences. Elles tiennent au fait que si vous cédez vos biens directement à vos enfants, vous ne pourrez exercer de contrôle sur leur utilisation. Aussi, tant que les biens sont dans un compte commun, le contribuable peut diviser les avantages pécuniaires et les revenus accumulés entre les bénéficiaires de la fiducie; ce qui n'est pas le cas s'il transfère les fonds directement et qu'ils appartiennent en propre à chacun des enfants.

**M. Blenkarn:** Mais il y aurait moyen d'exercer un contrôle de différentes manières. Les enfants pourraient être propriétaires, et le contribuable pourrait conserver le contrôle. C'est ce qui se passe pour les actions privilégiées et les mesures de ce genre qui sont prises en cas de gel successoral intéressant des sociétés.

Il y aurait d'autres moyens de parvenir au même résultat. Je ne vois pas quels grands avantages fiscaux pourrait présenter cette fédération à part l'économie d'impôt.

**M. Goldstein:** Il est très difficile d'avoir recours, par exemple, aux actions privilégiées. Toute sorte de difficultés se posent sur le plan de la documentation; il faut également le consentement des autres parties. Il est impossible d'agir tout à fait indépendamment. Cette proposition autoriserait le recours à de nombreuses techniques spéciales qui rendraient pareille chose inutile. Elle conférerait également des avantages qui ne découlent pas des techniques existantes.

**Le président:** Des avantages fiscaux?

**M. Goldstein:** Oui.

**M. Blenkarn:** Je comprends que l'on puisse diviser la propriété et le contrôle, et qu'il s'agisse d'une des exigences de la planification successorale. Toutefois, l'on assujettit ainsi immédiatement à l'impôt les gains en capital accumulés, impôt que les bénéficiaires ultimes auront éventuellement à payer. En vertu de cette proposition, les bénéficiaires ultimes doivent être les enfants du disposant. On ne peut sauter une génération. Je ne pourrais pas, par exemple, céder mes biens à mes petits enfants. Il me faudrait les laisser à mes enfants.

[Text]

**Mr. Goldstein:** I'm not sure that's the case. I think there are circumstances where it could end up in the hands of grandchildren under the current draft.

**Mr. Blenkarn:** Well, we can get the officials of the department to speak to that. The department says that is not a possibility.

**The Chairman:** It's not the intent, at least.

**Mr. Blenkarn:** This only opens the door to an escape of the 21-year rule providing it is to the immediate next generation. If that is the case, do you have any great real objection?

**Mr. Goldstein:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** Assuming you can revitalize the current trusts by just changing the trustees you could have wills, and often do, to children for life, to grandchildren for life and then on to some charity in the dim distant future, which means everybody heaps it forever and ever.

**Mr. Goldstein:** Well, you actually can't do that. There are rules of—

**Mr. Blenkarn:** Perpetuity.

**Mr. Goldstein:** There are accumulation rules that prevent indefinite postponement of alienation. I'm pointing out my view as to what these things mean. Personally, as far as my practice is concerned, I think I can do reasonably well under the present rules. I think there's enough room for me to have a pretty sizeable practice under the proposals as well.

**Mr. Blenkarn:** Oh, I'm sure.

**Mr. Goldstein:** There are advantages to this proposal which are greater than you have discussed.

The advantage of having control and pooling resources by definition permits an optimization of the tax benefits. If you're in the position where you can control how money is going to be taxed, you obviously are going to direct the money to be taxed in the hands of the lowest rate taxpayer. You will split it among the maximum number of taxpayers and get—

**Mr. Blenkarn:** Does that cut the tax down?

**Mr. Goldstein:** Does it?

**Mr. Blenkarn:** The tax is payable by the beneficiary who receives it. If you have 1,000 shares and you give it to 1,000 people, obviously each shareholder only pays a gain on one one-thousandth.

**Mr. Goldstein:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** That's surely not a concept of tax evasion. That's a concept of spreading your assets around to all and sundry. How is that tax evasion?

**Mr. Goldstein:** I don't recall that I used the term evasion.

**Mr. Blenkarn:** Or avoidance.

**Mr. Goldstein:** I just said that in any situation where we're talking about income tax, there's a natural tug of war between what a taxpayer is fairly entitled to do in terms of avoiding tax and the requirements of the government in having rules that will effectively raise revenue.

[Translation]

**M. Goldstein:** Je ne suis pas certain que ce soit le cas. Je crois qu'il y a des cas, en vertu du projet de loi, où ils pourraient se retrouver entre les mains des petits enfants.

**M. Blenkarn:** Il faudrait poser la question aux représentants du ministère. Selon le ministère, cela est impossible.

**Le président:** Ce n'est du moins pas l'intention de la loi.

**M. Blenkarn:** Il y aurait peut-être ainsi moyen de se soustraire à la règle des 21 ans, à condition qu'il y ait cession à la génération qui suit immédiatement. Auriez-vous vraiment des objections, dans ce cas-là?

**M. Goldstein:** Oui.

**M. Blenkarn:** En supposant qu'il soit possible de revitaliser les fiducies actuelles en changeant tout simplement les fiduciaires, il pourrait y avoir comme c'est souvent le cas, cession aux enfants pour la vie, aux petits enfants pour la vie, puis, à un organisme de charité quelconque dans un avenir lointain, ce qui veut dire que le paiement de l'impôt pourraient être reporté indéfiniment.

**M. Goldstein:** Cela est impossible dans les faits. Il y a des règles concernant...

**M. Blenkarn:** La perpétuité.

**M. Goldstein:** Il existe des règles concernant l'accumulation qui empêchent de reporter indéfiniment l'aliénation. J'essaie de vous expliquer comment je vois les choses. Personnellement, en ce qui concerne ma clientèle, je peux fort bien m'accomoder des règles actuelles. Je pense que j'aurais quand même une assez bonne clientèle si ces propositions étaient adoptées.

**M. Blenkarn:** J'en suis persuadé.

**M. Goldstein:** Cette proposition présente des avantages de loin supérieurs à ceux que vous avez mentionnés.

Le fait de pouvoir contrôler et d'intégrer dans un compte unique les ressources assurerait, par définition, une optimisation des avantages fiscaux. Si le contribuable peut contrôler la façon dont son argent va être imposé, il aura de toute évidence intérêt à le confier au contribuable le moins imposé. Il le répartira entre le plus grand nombre possible de contribuables et...

**M. Blenkarn:** Cela réduit-il le montant de l'impôt?

**M. Goldstein:** Qu'est-ce que vous en pensez?

**M. Blenkarn:** L'impôt est payable par le bénéficiaire. Si vous aviez 1 000 actions, et que vous en cédiez une à 1 000 personnes; chaque actionnaire n'aura de toute évidence à payer qu'un millième de l'impôt sur le gain en capital.

**M. Goldstein:** C'est exact.

**M. Blenkarn:** Ce n'est pas ce que j'appelle de la fraude fiscale. Il s'agit tout simplement de répartir ses avoirs entre de nombreux bénéficiaires. Comment peut-on parler de fraude fiscale?

**M. Goldstein:** Je ne me rappelle pas d'avoir parlé de fraude.

**M. Blenkarn:** Ou d'évasion.

**M. Goldstein:** Tout ce que j'ai dit, c'est que lorsqu'on parle d'impôt sur le revenu, il est normal qu'il y ait une certaine lutte entre le contribuable, qui se demande jusqu'où il peut aller pour réduire ses impôts, et le gouvernement, qui doit se doter de règles lui permettant d'augmenter ses revenus.



[Texte]

[Traduction]

• 1005

If you can come up with rationales that say that equity requires no tax to be paid at all, that is not an acceptable situation. Then you will have to say that notwithstanding equity, we are going to have to impose some arbitrary rules, because the government needs money at some time.

I am saying over and above that, even by your reference to equity, these proposals are more generous than the example you give about conveying property directly to the children. In addition, there may even be opportunities to shift down beyond one generation.

**Mr. Blenkarn:** I want one last question to Mr. Brooks. He said there were hundreds of billions of dollars of deferral. I was wondering how many hundreds of millions, bearing in mind the total revenue from capital gains tax has never exceeded \$1 billion.

**Mr. Brooks:** The revenues have exceeded \$1 billion, but the trusts that would be taxed each year. . .

**Mr. Blenkarn:** How do you get hundreds of billions is all I want to know.

**Mr. Brooks:** No, I did not say hundreds of billions; I said hundreds of millions. I guess we do not know precisely how many assets are being held in these trusts and precisely how much tax revenue would be collected.

**Mr. Blenkarn:** You are making a political statement, not an economic or legal statement. You are saying it is good rhetoric to say hundreds of millions of dollars, rather than thousands of millions of dollars. Is it better to say billions of dollars? Why not? You can make all the rhetoric statements you want.

**Mr. Brooks:** Well, two things. Revenue Canada should be publishing aggregate numbers on the tax liability of private trusts. Number two, Stats Canada should be asked to do a survey and discover the value of assets held in private trusts. In the absence of that, we don't know.

I do know that virtually every lawyer I talk to who handles large estates has a number of trusts they are not going to be able to roll out in order to avoid the tax on this 21-year deemed disposition. If all the lawyers I have talked to have some number of these trusts — there are probably 500 of them across the country — and if you assume the average tax liability for them is in the order of \$500,000, that's \$250 million.

Or we think about it this way. Take really conservative figures. We do know that there is likely to be \$10 billion or \$15 billion held in these trusts anyway. Let us assume that one-half to three-quarters of it could be rolled out. That leaves \$3 billion to \$5 billion of assets in these trusts subject to tax. Let us assume that about one-half of the value on those assets is gains, which is not unreasonable at all. Let us assume that three-quarters of it gets included in your taxable income. You are talking about hundreds of millions of dollars.

Si l'on pouvait trouver des raisons de dire que l'équité exige que personne ne soit imposé, la situation serait inacceptable. Il faudra donc dire que peu importe l'équité, il faudra imposer certaines règles arbitraires, parce que le gouvernement a besoin d'argent à un moment ou un autre.

Je veux surtout insister sur le fait que, même lorsqu'on parle d'équité, ces propositions sont plus généreuses que l'exemple que vous avez donné d'une session directe de biens aux enfants. Il serait peut-être même possible que plus d'une génération jouisse des avantages qu'elles présentent.

**M. Blenkarn:** J'aurais une dernière question à poser à M. Brooks. Il a dit que le versement de centaines de milliards de dollars pourrait être reporté. Je me demande à combien de centaines de millions il faisait allusion étant donné que les recettes totales provenant de l'impôt sur les gains en capital n'ont jamais excédé un milliard de dollars.

**M. Brooks:** Elles ont dépassé un milliard de dollars, mais les fiducies qui seraient assujetties à l'impôt chaque année. . .

**M. Blenkarn:** Tout ce que je veux savoir, c'est comment vous en êtes arrivé à des centaines de milliards de dollars.

**M. Brooks:** Je n'ai pas parlé de centaines de milliards, mais bien de centaines de millions de dollars. Nous ne connaissons pas au juste la valeur des biens dont se composent ces fiducies; ni exactement quel serait le montant des recettes fiscales perçues.

**M. Blenkarn:** Il s'agit d'une déclaration à saveur politique, et non pas économique ou juridique. Vous dites que cela fait bien de parler de centaines de millions de dollars, au lieu de milliers de millions de dollars. Ne serait-il pas préférable de parler de milliards de dollars? Pourquoi pas? Au diable les beaux discours.

**M. Brooks:** J'ai deux choses à dire. Revenu Canada devrait publier des chiffres globaux sur la dette fiscale des fiducies privées. Ensuite, il faudrait demander à Statistique Canada de faire une enquête et de déterminer la valeur des biens détenus par les fiducies privées. Tant que cela n'aura pas été fait, nous ne pourrions répondre à cette question.

Je peux vous dire que presque tous les avocats qui s'occupent de grosses successions et auxquels j'ai parlé administrent des fiducies qui n'échapperont pas à l'impôt en vertu de la règle de la disposition réputée des biens après 21 ans. Si tous les avocats à qui j'ai parlé administrent certaines de ces fiducies — il y en a probablement 500 dans ce pays — et en supposant que l'obligation fiscale moyenne s'élève à 500 000\$, on en arrive à un chiffre de 250 millions de dollars.

Voyons les choses sous un autre angle. Prenons des chiffres modérés. Nous savons que la valeur totale de ces fiducies s'élève probablement aux alentours de 10 ou 15 milliards de dollars. Supposons qu'entre la moitié et les trois-quarts de ces fiducies soient constituées en nouvelle fiducie. Ainsi, les biens récents, d'une valeur de 3 à 5 milliards de dollars, pourraient être assujettis à l'impôt. Supposons que la moitié environ de la valeur de ces actifs constitue des gains, ce qui n'est pas du tout déraisonnable. Supposons que les trois-quarts de ces gains soient inclus dans le revenu imposable. On en arrive ainsi à des centaines de millions de dollars.



[Text]

I don't think there's any question that a substantial amount of revenue is at stake. Indeed, if there wasn't a lot of revenue at stake, why would the tax bar be so desperate to get these measures through? Because their clients are going to pay substantial tax if you don't pass this measure.

Let me just go back and clarify in some sense the tax avoidance which is involved in these schemes. It is true, as Don said, that when you put your assets into the trust you have to pay tax on the accrued gains. What escapes tax is the gain that accrues from the time you put your assets in until the time you die.

For example, take a really straightforward case of someone who is now 60 years old and has an asset worth \$1 million. They reckon in 25 years when they might die it is going to be worth \$5 million. They say if I hang on to this asset, when I die there is going to be \$4 million of capital gains I am going to have to pay tax on, which I would like to avoid. I will set up a discretionary trust, name all my children beneficiaries, roll this asset into the discretionary trust and then when I die I will not be holding any asset and therefore the government will not collect tax on the \$4 million of capital gains.

**Mr. Blenkarn:** Not right away.

**Mr. Brooks:** They will not collect it until my last child dies. Let us assume that they collect \$2 million tax on that asset. In effect, you have given that wealthy family an interest-free loan, without collateral, without a call feature for 40 years.

• 1010

Let me just make two points. You ask what the difference is between that and this person actually giving his children the \$1 million asset when he's 60 years old. The difference is, he continues to control it if he puts it in a trust. The most fundamental tax principle is if you control assets and income, you ought to be paying the tax and not someone else. There's an enormous difference between someone who puts an asset in a trust and controls it and someone who gives the asset away. That's just fundamental tax principles.

Secondly, you say the person could do the same thing anyway by some form of corporate estate freeze. It's true he could, and I have two responses to that. First of all, this game is much more generous than the normal form of corporate estate freeze. Secondly, and also my first point, instead of creating one more loophole for estate freeze, the government should close the existing ones. People should not be able to control the use of assets and then not have to pay taxes on the gains while they're accruing.

What's the difference between somebody who takes a property, puts it into a trust or uses a corporate freeze and continues to control all the assets, then passes it to the children when they die and a person who doesn't put in a trust but just controls it directly and passes it to the children when they die? There is zero difference. Yet if they put it into a trust or a corporate freeze, they won't pay any tax on the \$4 million of accrued gains in my example. It's just fundamentally wrong.

[Translation]

Il ne fait aucun doute que des sommes considérables sont en jeu. Si ce n'était le cas, pourquoi les avocats spécialisés en fiscalité tiendraient-ils tant à que ces mesures soient adoptées? Parce que leurs clients devront payer des sommes phénoménales d'impôt si vous ne les adoptez pas.

Permettez-moi de revenir en arrière et de vous expliquer comment il pourrait y avoir évasion fiscale. C'est vrai, comme Don l'a dit, que lorsque vous placez vos biens en fiducie, vous devez payer l'impôt sur les gains accumulés. Ce qui n'est pas imposable, ce sont les gains accumulés à partir du moment de la constitution de la fiducie jusqu'à votre décès.

Prenons, par exemple, le cas d'une personne qui a 60 ans et dont les actifs s'élèvent à un million de dollars. Elle estime que, dans 25 ans, au moment de son décès, ses actifs vaudront 5 millions de dollars. Elle fait le raisonnement suivant: Si, au moment de mon décès, j'ai des gains en capital de 4 millions de dollars, il me faudra payer de l'impôt, ce que j'aimerais éviter. Je vais donc constituer une fiducie discrétionnaire, nommer tous mes enfants bénéficiaires, placer mes actifs dans cette fiducie et, lorsque je mourrai, je ne serai propriétaire d'aucun bien. Le gouvernement ne percevra par conséquent aucun impôt sur les gains en capital de 4 millions de dollars.

**M. Blenkarn:** Pas sur-le-champ.

**M. Brooks:** Il ne percevra pas d'impôt tant que mon dernier enfant ne sera pas mort. Supposons qu'il perçoive des impôts de 2 millions de dollars sur ces biens. En fait, vous aurez accordé à cette famille un prêt sans intérêt, sans garantie, non remboursable, pour 40 ans.

Permettez-moi de préciser deux choses: Vous me demandez quelle est la différence entre une telle démarche et le don à ses enfants, par cette même personne, de la somme de un million de dollars à l'âge de soixante ans. La différence tient à ce qu'elle continuera à exercer un contrôle si elle crée une fiducie. Le principe fiscal le plus fondamental veut que si vous contrôlez des actifs et des revenus, ce sera à vous de payer l'impôt et à personne d'autre. Il y a une énorme différence entre quelqu'un qui place des biens en fiducie et les contrôle, et quelqu'un qui les cède. Il s'agit purement de principes fiscaux fondamentaux.

Vous avez également dit que la personne pourrait parvenir au même résultat en ayant recours au gel successoral. C'est vrai; j'aurais toutefois deux choses à répondre. D'une part, cette mesure est beaucoup plus généreuse que le type habituel de gel successoral. D'autre part, c'est le premier point que je veux souligner, au lieu de créer un échappatoire de plus, le gouvernement devrait se débarrasser de ceux qui existent déjà. Les contribuables ne devraient pas être autorisés à contrôler l'utilisation de leurs actifs et à ne pas payer d'impôt sur les gains accumulés.

Quelle est la différence entre une personne qui prend ses biens, constitue une fiducie ou a recours au gel et continue à contrôler tous ses actifs qui sont légués à ses enfants au moment de son décès, et une autre qui ne crée pas de fiducie, mais se contente de contrôler directement ses biens dont héritent ses enfants à son décès? Il n'y a pas de différence. Cependant, si l'argent est placé en fiducie ou s'il y a gel successoral, il n'y aura aucun impôt à payer sur les gains accumulés de quatre millions de dollars de mon exemple. C'est tout à fait injuste.

[Texte]

**The Chairman:** I'm going to interrupt for one minute here and Mr. Soetens is going to put a motion. This motion, for the benefit of those people who aren't familiar with it, is simply to readjust some matters with regard to a contract the committee had with Professor William Stanbury, involving an earlier project, the investigation into regulation.

The motion changes some things around but doesn't change the overall amount. It's just a technical change required by the clerk that doesn't extend or increase the payment. The net overall effect is no change more than \$1000. It's just to get the clerk's business done. So, Mr. Soetens, you'll make this motion as circulated?

**Mr. Soetens (Ontario):** Yes, I will, Mr. Chairman.

Motion agreed to

**Mrs. Marleau (Sudbury):** This particular motion or technical amendment in this bill was brought forward specifically to move away the 21-year rule for those trusts that were set up prior to or in 1972. These people haven't paid tax yet on those trusts. A lot of these trusts have had 21 years to get ready for this. If this change in the rules doesn't happen, I think Mr. Brooks said there were a number of them who were unable to roll over what was in their trust now and they're the ones who will have to pay.

**Mr. Brooks:** It's not unable in the legal sense. They don't want to give up control.

**Mrs. Marleau:** We were told the other night that some would have a great deal of difficulty because of the way the trusts were set up. They would have to have special provincial permissions and this kind of thing. I don't know if you're familiar with this. This is what we were told the other night.

**Mr. Brooks:** As you say, they've had 21 years to begin planning for this trust. It's hard to imagine they weren't able to arrange their affairs and get the property into the hands of the children if they wanted to. The trusts I'm talking about and the lawyers I'm talking about are in situations where the parents don't want to give up control of the property. They're not prepared to pass it out.

I can only speak for the common law provinces. I must confess I'm not sure about Quebec, but in the common law provinces I can't imagine a personal trust that exists where you couldn't go to court and get an order varying the terms of the trust to permit you to roll the assets out if you wanted. The trusts that are going to be taxed are those of people who don't want to roll the assets out because they want to continue to control them. Those are the very people the 21-year rule was designed to tax. It said fine, continue to control it but the cost is paying tax on the accrued capital gains.

• 1015

**Mrs. Marleau:** I was starting to get the impression last Monday night when we were sitting here that it was a question of control. The more I hear from you the more it appears to be the case. What you're saying is that if a wealthy Canadian set up this trust while he was still alive all of the added value will not be taxed on his death but will have to wait until the death of his children, which is a tremendous boon to the estate.

[Traduction]

**Le président:** Je vais vous interrompre un instant, parce que M. Soetens a une motion à proposer. Cette motion, pour ceux qui ne seraient pas au courant, consiste en un simple rajustement d'un contrat passé par le comité avec M. William Stanbury dans le cadre d'un projet antérieur qui concernait l'étude de la réglementation.

La motion introduit plusieurs changements, mais ne modifie pas le montant global du contrat. Il s'agit uniquement d'une modification technique que le greffier a dû effectuer et qui ne change rien au montant total. La différence ne s'élève pas à plus de 1 000\$. C'est une tâche dont le greffier devait s'acquitter. Donc monsieur Soetens, vous proposez la motion dont le texte nous a été distribué?

**M. Soetens (Ontario):** Oui, monsieur le président.

La motion est adoptée

**Mme Marleau (Sudbury):** Cette motion ou les amendements techniques que prévoit ce projet de loi ont été proposés précisément pour éliminer la règle des 21 ans applicable aux fiducies constituées avant 1972 ou cette année-là. Ces contribuables n'ont pas encore payé d'impôt sur ces fiducies. Dans bien des cas, ils ont eu 21 ans pour se préparer. Si les modifications proposées ne sont pas apportées, il se pourrait, comme M. Brooks l'a dit, qu'un certain nombre d'entre eux ne pourront pas se prévaloir de la disposition relative au roulement, et qu'ils devront acquitter l'impôt.

**M. Brooks:** Je ne voulais pas dire qu'ils ne le pouvaient pas juridiquement parlant. Ils ne veulent pas renoncer au contrôle.

**Mme Marleau:** On nous a dit l'autre soir que certains administrateurs éprouveraient de grandes difficultés à cause de la façon dont ces fiducies ont été constituées. Il leur faudrait obtenir des autorisations spéciales des provinces, entre autres choses. Je ne sais pas si vous êtes au courant de la situation. C'est ce que l'on nous a laissé entendre l'autre soir.

**M. Brooks:** Comme vous l'avez dit, ils ont eu 21 ans pour entreprendre leur planification. Il est difficile de s'imaginer qu'ils n'ont pas pu régler leurs affaires et céder leurs biens à leurs enfants s'ils le souhaitaient. Les fiducies dont je vous parlais, les avocats dont je vous parle, ont rapport à des parents qui ne veulent pas renoncer au contrôle de leurs biens. Ils ne sont pas disposés à le faire.

Je ne peux parler que pour les provinces de common law. Je dois avouer que je ne connais pas très bien la situation au Québec. Toutefois, dans les provinces de common law, je ne peux pas m'imaginer de cas de fiducies personnelles où il serait impossible de s'adresser au tribunal et d'obtenir une ordonnance modifiant les conditions de la fiducie afin qu'il puisse y avoir roulement. Les fiducies qui seront imposées sont celles de gens qui ne veulent pas qu'il y ait roulement, parce qu'ils tiennent à continuer à exercer un contrôle. Il s'agit des gens visés par la règle des 21 ans. Elle les autorise à maintenir leur contrôle, mais il leur faudra payer de l'impôt sur les gains en capital accumulés.

**Mme Marleau:** Je commençais à avoir l'impression, lundi soir, que c'était une question de contrôle, et plus je vous écoute, plus cela me semble être le cas. Ce que vous nous dites en fait, c'est que si un Canadien aisé a constitué une fiducie alors qu'il était encore en vie, la valeur ajoutée ne sera pas du tout imposée à son décès. Il faudra attendre celui de ses enfants, ce qui est extrêmement avantageux pour la succession.



[Text]

**Mr. Brooks:** Exactly.

**Mrs. Marleau:** At the same time, he can continue to control it. So what you're saying, in essence, is that somebody's high-flying friends are getting a real favour by this.

**Mr. Goldstein:** Either there is a lot of money on the line because of this issue or there isn't. If there isn't a lot of money on the line, why is it here? If there is a lot of money on the line... And I believe it is possible for the government to come up with some estimates of what the liability is; many provisions have come forth from Finance over the years, and they have estimates of the costs of every proposal. For some reason, they can't come up with a number for this one, but that's not the case.

**Mrs. Marleau:** They haven't been able to give us any numbers. They told us there were very few tax implications to this.

**Mr. Goldstein:** If you wanted to, even without getting the financial information that's available to the government, there are ways of doing an imperfect search of securities commissions filings and a variety of other sources that would permit a rough estimate of major estates, and all that information plus more is available to the government.

The problem I have with the proposal is that in every argument presented it goes further than is necessary. Let us say for the sake of argument that we feel sorry for all of these estates that had 21 years to prepare for this date and we feel for whatever reason it's desirable that we give them a break. All we have to do is amend the rule dealing with estates set up prior to 1972, and there are rules in the proposal that deal with those pre-existing trusts. This proposal goes to change the rules so that even for future situations it will be broadened dramatically.

You have to ask yourself why that is necessary and why it is necessary to draft it in a way that permits you to do something that you cannot do today under existing rules. It gives you a deferral that is not available today under existing rules.

**Mrs. Marleau:** I've been racking my brains as to why they're doing this. If there are no tax implications, then what's the big deal?

**Mr. Goldstein:** If you could come up with numbers that might answer some of the unanswered questions...

**Mr. Brooks:** Sorry to interrupt, Mr. Chairman, but it's not only the revenue that's at stake now in this year. What concerns me about the rule is it makes estate freezing so flexible now that virtually everyone will be engaging in estate freezing. It will just make a mockery of the deemed disposition on death. For example, to use my simple case again, assume that you're a family that owns a cottage in the Muskokas and it's now worth \$1 million and you reckon when you die it's going to be worth \$5 million and you're going to have to pay capital gains tax on the \$4 million capital gain. What you will do is simply take your cottage, put it into a personal trust, name your kids the discretionary beneficiaries so you will have complete control

[Translation]

**M. Brooks:** C'est exact.

**Mme Marleau:** Et de plus, il pourra continuer à exercer un contrôle. Ce que vous dites donc, en fait, c'est que les amis déjà bien nantis de certaines personnes se trouveront fortement avantagés.

**M. Goldstein:** Il y a probablement beaucoup d'argent en cause. Si ce n'était pas le cas, pourquoi cette mesure? Si des sommes phénoménales sont en jeu... Et je crois qu'il serait possible au gouvernement d'évaluer l'impôt à payer; le ministère des Finances a proposé de nombreuses mesures au fil des ans, et elles étaient toutes accompagnées d'estimation des coûts. Pour une raison inconnue, il est incapable de nous présenter des chiffres dans ce cas-ci, mais là n'est pas le problème.

**Mme Marleau:** Il n'a pu nous donner aucun chiffre. Il nous a donné à entendre que cette mesure aurait très peu de répercussions fiscales.

**M. Goldstein:** Si vous le vouliez, même si vous n'arrivez pas à obtenir du gouvernement les renseignements financiers dont il dispose, vous pourriez consulter les documents déposés auprès des commissions des valeurs mobilières et diverses autres sources qui vous permettraient de vous faire une idée estimative de la valeur des grosses successions. Tous ces renseignements, et bien d'autres encore, sont accessibles au gouvernement.

Le problème que me pose ce projet de loi, c'est que chaque argument présenté en sa faveur va plus loin que nécessaire. Supposons que nous ayons pitié de tous ces administrateurs de fiducie qui ont eu 21 ans pour se préparer à ce qui arrive et que nous trouvions souhaitable, pour quelque raison que ce soit, de leur faire une faveur. Il suffirait de modifier la règle applicable aux fiducies établies avant 1972, et il y a dans la proposition des règles qui s'appliquent précisément aux fiducies qui existaient déjà. Ce projet de loi modifie les règles de sorte que leur application sera considérablement plus large, même à l'avenir.

Il faut se demander pourquoi cela est nécessaire et pourquoi il faut que la proposition soit libellée de manière à autoriser quelque chose qui est interdit en vertu des règles actuelles. Cela autorise un report que les règles actuelles ne sanctionnent pas.

**Mme Marleau:** Je me creuse la cervelle depuis un bon bout de temps. Si cette mesure n'a pas de répercussions fiscales, pourquoi alors en faire tout un plat?

**M. Goldstein:** Si vous pouviez trouver des chiffres qui permettent de répondre à certaines des questions qui restent sans réponse...

**M. Brooks:** Je m'excuse d'interrompre, monsieur le président, mais ce n'est pas seulement la question des revenus qui est en cause cette année. Ce qui m'inquiète dans cette règle, c'est qu'elle facilitera le gel successoral au point où chacun voudra s'en prévaloir. Elle tournera en ridicule les dispositions présumées à la suite d'un décès. Par exemple, pour en revenir au cas simple dont je vous parlais, supposons que votre famille soit propriétaire d'un chalet dans les Muskokas, qu'il vaille actuellement un million de dollars, que vous soyez persuadé qu'il en vaudra cinq d'ici à votre mort et que l'impôt à payer s'appliquera à des gains en capital de quatre millions de dollars. La solution est simple. Vous n'avez qu'à prendre votre chalet, à



[Texte]

over the cottage until the minute you die, and the tax won't be collected when you die. It won't be collected until the last one of your children dies. There's just an enormous deferral, and actually everyone will start doing that.

**Mrs. Marleau:** A lot of people didn't think that way. No one knew of the massive inflation there would be and the massive increase in values. Perhaps some did it—

**Mr. Brooks:** No, no one did it now because they're worried about the 21-year rule. What you say is what if you don't die for 21 years, so you won't put it in the trust—

**Mrs. Marleau:** When you put it in the trust, you pay capital gains.

• 1020

**Mr. Brooks:** The cost of putting it in the trust is zero. You do pay capital gains, but up to now a big part of it would be exempt. The cost of putting it in trust now would be pretty minimal for most folks. There might be some gains when they roll it in, but they'll be pretty minimal. They've their \$100,000 capital gains exemption, so they can roll it in, use that up and then all future gain won't be taxed when they die. It won't be taxed until the last kid dies.

**Mrs. Marleau:** It would certainly come at a good time when they're about to stop the exemption of capital gains on passive property. You could roll in your cottage or your income property, claim your \$100,000 capital gain now, and then leave it in the trust indefinitely.

**Mr. Brooks:** The important point is the cost of doing that with a personal trust is almost zero. You just do it in a lawyer's office. Trusts don't have to be registered anywhere. They're not public. You just write a little personal trust, and it's done.

**Mr. Goldstein:** That would limit the cost of doing it to zero.

**Mr. Brooks:** It's not quite zero.

**Mrs. Marleau:** It would also benefit only those who have the means to have a tax accountant and a tax lawyer who would be able to advise them, so it would obviously benefit those who are in the upper income areas. Just the ordinary little guy might not know that he could do this either, and he'll end up not getting the capital gains on his cottage, whereas somebody else who's in an upper level who has the means whereby to consult the best experts would be able to take advantage of it.

**Mr. Goldstein:** There have been a number of changes over the last eight or so years where the rules have been tightened in a number of respects to deny benefits and so on for everybody. I'm not saying there was any particular preference. The tightening of rules dealing with the availability of a capital gains exemption. . . We have complicated senile rules and so on. We have proposals dealing with an elimination of the benefits formally available for depreciable property where on death it

[Traduction]

constituer une fiducie personnelle et à instituer vos enfants bénéficiaires discrétionnaires; vous aurez la jouissance totale de votre chalet jusqu'à votre mort et il n'y aura aucun impôt à payer à ce moment-là. Il ne sera exigible que lorsque le dernier de vos enfants mourra. C'est un report énorme, et tout le monde commencera à faire la même chose.

**Mme Marleau:** Bien des gens n'y ont pas songé. Personne ne s'attendait à une telle inflation ni à une telle augmentation des valeurs. Certains peut-être y ont pensé. . .

**M. Brooks:** Mais tout le monde aujourd'hui est préoccupé par la règle des 21 ans. Ce que vous dites, c'est et si je ne mourrais pas au cours des 21 prochaines années, et vous ne constituez pas de fiducie. . .

**Mme Marleau:** Lorsque vous constituez une fiducie, les gains en capital sont imposés.

**M. Brooks:** Il n'en coûte rien pour mettre votre chalet en fiducie. Il faut payer de l'impôt sur les gains en capital, mais jusqu'à maintenant une bonne partie de ceux-ci en ont été exemptés. Les coûts seraient minimes pour la plupart des gens qui voudraient aujourd'hui créer une fiducie. Il pourrait y avoir certains gains lorsqu'ils incorporeraient le chalet à la fiducie, mais ce sera minime. Chacun a droit à une exemption de 100 000\$ pour les gains en capital. Il est donc possible que le contribuable place ce bien en fiducie et se prévale de cette exemption. Aucun des gains futurs ne sera imposé au moment de son décès. Ils ne le seront qu'au moment du décès de son dernier enfant.

**Mme Marleau:** Cette disposition tomberait à point puisque l'on songe à éliminer l'exemption des gains en capital à l'égard des biens immobiliers passifs. Il serait donc possible de placer votre chalet ou vos revenus de location immobilière en fiducie, de réclamer votre exemption de 100 000\$ au titre des gains en capital et de laisser la fiducie dormir indéfiniment.

**M. Brooks:** Ce qu'il est important de retenir, c'est qu'il n'en coûte presque rien pour constituer une fiducie personnelle. Il suffit de se rendre au cabinet d'un avocat. Les fiducies n'ont à être enregistrées nulle part. Elles ne sont pas publiques. Il suffit donc de constituer une petite fiducie personnelle et le tour est joué.

**M. Goldstein:** Le coût de l'opération serait donc nul.

**M. Brooks:** Pas tout à fait.

**Mme Marleau:** Seuls aussi pourraient en profiter ceux qui ont les moyens de retenir les services d'un fiscaliste, qu'il soit comptable ou avocat, capable de les conseiller. C'est donc dire que seuls les mieux nantis pourraient, de toute évidence, en profiter. Le contribuable moyen pourrait ne pas savoir qu'une telle solution s'offre à lui et ne pas se prévaloir de l'exemption au titre des gains en capital sur son chalet, alors qu'une autre personne mieux nantie qui aurait les moyens de consulter les meilleurs experts, pourrait en profiter.

**M. Goldstein:** Un certain nombre de modifications ont été faites au cours des huit dernières années, et les règles ont été renforcées de manière à ce que certains avantages soient refusés à tout le monde. Je ne veux pas dire par là que certains jouissaient avant d'un traitement de faveur. Le renforcement des règles applicables à l'exemption des gains en capital. . . Nous avons des règles compliquées et dépassées. Nous avons des propositions concernant l'élimination des avantages autrefois

[Text]

was deemed disposed of at the mid-point rule. Now it's all at fair market value. All of these things are designed basically to tighten up the system, to raise more revenue so that when there is a taxable event the government will get a better cut of the pie.

**Mrs. Marleau:** But you're saying this particular rule isn't that way?

**Mr. Goldstein:** This proposal neutralizes all of that. With this proposal, yes, if you have depreciable property and it's deemed disposed of, you would end up paying tax based on a fair market value. But if you can defer the disposition for 80 years, who cares? There are restrictions on the availability of the capital gains exemption. After all, it only amounts to half a million dollars per taxpayer, and if you have assets or corporate shares worth significantly more than half a million dollars, you're going to pay a lot of tax. But if you can postpone the triggering of that tax for 80 years, 100 years, who cares?

**Mr. Blenkarn:** How can you do that for 80 or 100 years when you can only postpone the triggering of the tax to the death of the last child? Presumably, they may all live for 100 years.

**The Chairman:** If you're four when it goes in and 84 when it dies, that's 80 years.

**Mr. Goldstein:** We have to understand there are a lot of things that can happen in this 80 years that you can do to neutralize—

**Mr. Blenkarn:** You can do it a hell of a lot easier with a corporate trust, to start a corporate estate freeze anyway. Why would you mess around? If you're going to do it for 100 years for your grandchildren, you'd do it that way.

**Mr. Blaikie (Winnipeg Transcona):** On a point of order, Mr. Chairman, could we have the meeting chaired? Mrs. Marleau has the floor. I've seen the transcript from the other meeting. Every third intervention is from Mr. Blenkarn, no matter who has the floor. So let's have a little decorum and let's have people who are questioning do the questioning.

**The Chairman:** We'll do that, and I would like to move to Mr. Blaikie quite quickly, Mrs. Marleau.

**Mr. Blaikie:** Thank you, Mr. Chairman.

Unless the Department of Finance would be a lot quicker than I would ever expect them to be, I don't think we could have this information before we were able to dispose of the legislative process concerning this bill. I think the committee should consider a request to the department for the kind of information all of us here are working in the absence of.

• 1025

Here we are trying to make some kinds of observations in the dark as to just how much money we are talking about. If I understand Mr. Goldstein and Mr. Brooks correctly, this kind of information could be available in the aggregate without violating any kind of confidentiality. The department should be able to come up with those and then we don't have to have Mr. Blenkarn yelling at Mr. Brooks that he's exaggerating, or vice versa. We could just deal with real information, insofar as real information is possible from the Department of Finance.

[Translation]

offerts pour des biens immobiliers dépréciables dont la disposition était réputée au moment du décès selon la règle médiane. Aujourd'hui c'est la juste valeur du marché qui s'applique. Toutes ces mesures ont en fait pour objet de renforcer le régime et de permettre au gouvernement d'augmenter ses recettes fiscales puisqu'il sera assuré d'avoir droit à une plus grosse part du gâteau.

**Mme Marleau:** Mais ce ne serait pas le cas de cette règle particulière?

**M. Goldstein:** Cette proposition neutralise tout cela. En vertu de cette proposition, si vous avez des biens immobiliers amortissables dont la disposition est présumée, l'impôt à payer serait fonction d'une juste valeur marchande. Si vous pouviez cependant reporter la disposition pour 80 ans, qu'est-ce que cela vous ferait? Il y a des restrictions sur l'application de l'exemption des gains en capital. Après tout, elle ne s'élève qu'à un demi million de dollars par contribuable, et si vous avez des actifs ou des actions qui valent beaucoup plus que cela, vous aurez d'énormes impôts à payer. Mais qu'est-ce que cela vous ferait, si vous pouviez reporter pendant 80 ou 100 ans l'impôt à payer?

**M. Blenkarn:** Pourquoi parlez-vous de 80 ou 100 ans lorsqu'il n'est possible de reporter le paiement de l'impôt que jusqu'au décès du dernier enfant? Ils pourraient, j'imagine, tous vivre pendant 100 ans.

**Le président:** Si l'enfant a quatre ans moment de la création de la fiducie et meurt à 84 ans, 80 années se seront écoulées.

**M. Goldstein:** Il faut bien comprendre que bien des mesures peuvent être prises au cours de ces 80 années pour neutraliser. . .

**M. Blenkarn:** Il serait beaucoup facile de recourir à une société de fiducies, pour mettre en place, de toute façon un gel successoral. Pourquoi se compliquer l'existence? Si vous voulez mettre vos biens à l'abri du fisc pour 100 ans pour vos petits enfants, c'est ainsi que vous procéderez.

**M. Blaikie (Winnipeg Transcona):** J'invoque le Règlement, monsieur le président. Vous serait-il possible d'assurer la présidence? J'ai lu le compte rendu de l'autre réunion. M. Blenkarn intervient constamment, peu importe qui a la parole. Alors, un peu de décorum et qu'on laisse la parole à ceux qui posent des questions.

**Le président:** D'accord, et je vais vous céder très bientôt la parole monsieur Blaikie, dès que M<sup>me</sup> Marleau aura terminé.

**M. Blaikie:** Merci, monsieur le président.

À moins que le ministère des Finances ne soit beaucoup plus rapide que ce à quoi je m'attendrais, je ne pense pas qu'il nous soit possible d'obtenir ces renseignements avant d'avoir terminé l'examen de ce projet de loi. Je pense que le comité devrait songer à requérir du ministère l'information qui nous manque à tous.

Nous tentons, ici, de deviner un peu le montant des sommes en cause. Si j'ai bien compris ce que nous disent MM. Goldstein et Brooks, on devrait pouvoir obtenir, sans violer le secret professionnel, des ordres de grandeur. Le ministère devrait être en mesure de nous les fournir. Il ne serait alors plus nécessaire que M. Blenkarn crie à M. Brooks qu'il exagère, et vice versa. Nous pourrions alors nous fonder sur des renseignements concrets, dans la mesure, bien sûr, où l'on peut espérer obtenir des renseignements concrets du ministère des Finances.



[Texte]

**The Chairman:** We are going to give them an opportunity here shortly.

**Mr. Blaikie:** Let's do that at some point.

I understood Mr. Goldstein's anxiety that it might not cost anything to set up trusts. I wonder what it costs to set up a trust, not in terms of tax one way or the other but the general fee for doing this kind of work.

**Mr. Goldstein:** Talk about putting a guy on the spot. Let's put it this way. If it's an area of high technical expertise that saves a lot of money, the price goes up. For some families we can do a family trust for \$1,000, depending on if it happens to be a nice person who's on their last penny.

If there are substantial assets, merely the transferring and the designing of the plan will involve significant time and expertise. They may have to get rulings and so on. There could be substantial fees involved. A lot of technical documentation would have to be done under the current proposal. This could simplify a lot of that. I am sure I can come up with some reasons why we still have to have a complicated plan.

**Mr. Soetens:** Could you give us an idea of the fees? Is \$1,000 or \$10,000 common?

**Mr. Blaikie:** Generally speaking, the more money your client is asking you to protect the more the fee might be. Is there a sort of the relationship there?

**Mr. Goldstein:** Yes, there is a relationship.

**Mr. Blaikie:** One of the ways in which the government tried to justify this particular measure has been with a great deal of emphasis on appealing to the plight of disabled children who are the beneficiaries of these trusts. I know because I have been made to feel that I am somehow an enemy of the disabled because I raised questions about this particular exemption in the House. I wonder if both of you could respond to that concern. You alluded to it earlier, but the other ways in which the government could have addressed this problem without this broad-brush gift to people, many of whom don't have disabled children.

**Mr. Brooks:** If it is the case that there is indeed one disabled person in this country who's a beneficiary under one of these trusts, the likelihood of this rule affecting them in any way is close to zero. If you set up a trust to provide income for a disabled person, what you put in that trust is assets yielding current income so that every year the beneficiary, the disabled person, gets a fixed amount of income they can live on. You don't put in the trust assets that are appreciating in value through capital gains.

If you did have one of those trusts and you had some appreciating assets in it and you knew the 20-year rule was coming up you would quickly switch out of it and switch into assets that yield good current income.

Mr. Goldstein and I agree that one of the things that makes this amendment just so bizarre is that the reasons the government put forward carry absolutely no weight. There is no question, for example, if the government were concerned about

[Traduction]

**Le président:** Nous allons bientôt leur en fournir l'occasion.

**M. Blaikie:** Nous devrions le faire.

J'ai senti chez M. Goldstein, une certaine inquiétude à l'idée que la constitution de fiducies ne coûterait rien. J'aimerais savoir combien, en fait, cela coûte, non pas en termes de rentrées fiscales, mais en termes d'honoraires.

**M. Goldstein:** Ne me mettez pas dans l'embarras. Disons simplement que s'il s'agit d'un arrangement de caractère très technique permettant d'économiser beaucoup d'argent, le montant des honoraires est plus élevé. Dans certains cas, nous ne prendrons que 1 000\$ pour constituer une fiducie familiale, s'il s'agit de gens sympathiques qui n'ont presque pas d'argent.

Mais s'il s'agit de biens importants, le simple transfert et la création du dispositif exigera beaucoup de temps et beaucoup de connaissances. Parfois, cela exige que l'on obtienne, par exemple, une décision anticipée. Les honoraires peuvent être élevés. Les mesures envisagées pourraient exiger un gros effort de documentation technique. Cela pourrait beaucoup simplifier les choses. Je suis sûr de pouvoir trouver des raisons pour pouvoir justifier la mise en place d'un dispositif compliqué.

**M. Soetens:** Pouvez-vous nous donner une idée du montant des honoraires? Est-il fréquent de voir des honoraires de 1 000\$ ou de 10 000\$?

**M. Blaikie:** Disons, d'une manière générale que plus la somme qu'on vous demande de protéger est importante, plus les honoraires seront élevés. Y a-t-il un lien entre les deux?

**M. Goldstein:** Oui, il y en a un.

**M. Blaikie:** Le gouvernement a notamment tenté de justifier cette mesure en évoquant le cas des enfants handicapés bénéficiaires d'une fiducie de ce genre. Je suis bien placé pour le dire puisqu'on a cherché à faire de moi l'ennemi des personnes handicapées pour la simple raison que, devant la Chambre, j'avais mis en question cette exemption. Pourriez-vous, tous les deux, nous donner votre avis sur ce point. Vous avez fait allusion plus tôt aux autres solutions que le gouvernement aurait pu adopter à cet égard sans faire cette sorte de distribution générale car, en de nombreux cas, les intéressés n'ont pas d'enfants handicapés.

**M. Brooks:** Si, par hasard, il y a au Canada une personne handicapée désignée comme bénéficiaire d'une de ces fiducies, il est hautement improbable que cette règle ait quel effet que ce soit sur sa situation. Si vous créez une fiducie afin d'assurer un revenu à une personne handicapée, les biens confiés en fiducie vont être des biens produisant un revenu courant afin que, chaque année, le bénéficiaire, c'est-à-dire la personne handicapée, touche un montant fixe qui lui permette de vivre. Vous ne confiez donc pas à une fiducie des biens appelés à augmenter en valeur par le jeu des gains en capital.

Si vous avez confié en fiducie des biens qui augmentent en valeur, et que vous savez que la règle des 20 ans va bientôt s'appliquer, vous transformerez rapidement les biens en cause en biens produisant un bon revenu courant.

M. Goldstein et moi-même sommes d'accord pour dire qu'une des raisons pour lesquelles cette modification nous paraît tellement bizarre est que les motifs avancés par le gouvernement ne font pas le poids. Il ne fait aucun doute, par



[Text]

disabled people they wouldn't make this amendment. Instead they would collect the tax and they would have enough money to provide a guaranteed income, my guess would be, to every disabled person in the country, if it was disabled persons they cared about.

• 1030

**Mr. Goldstein:** I'm not sure I'd go that far, but if it happens that some disabled people benefit by an estate plan, I say more power to them.

You probably can come up with an estimate of the extent of the benefit. That information should be readily available. You should know from the tax statistics who is getting claims for disability deductions and so on, so you'll know how many people are claiming against the kinds of income available. It may be a tangential benefit that accrues, but this is not the primary effect of the proposal.

**Mr. Blaikie:** One of the things said earlier in the week was that as far as trusts are concerned there's no tax gain to be had in trusts anyway. Why are those of us who are critical of this so paranoid about trusts? Is this true? Do people go to all this trouble to set up trusts because there's no tax advantage to be gained, this is just a figment of our imagination, because we're told over and over and again, particularly by Mr. Blenkarn, that there's no tax advantage, no tax gain? You know how he likes to go on. Why would we even bring this up? Why set up these things if there's no advantage in them?

**Mr. Brooks:** There's no question there's a tax advantage. The tax advantage is that you defer paying tax on the accrued gains that should have been realized when you die. That's why people set these up.

I had lawyers tell me quite frankly that they have never set up an *inter vivos* trust for any reason other than tax. I was once on a panel and I challenged a lawyer to give me a reason why you would ever set up an *inter vivos* trust if there weren't tax reasons, and I think they're still looking through their file for one.

The tax that's being avoided is this deemed disposition on death. It's a way of freezing the value of your property in that simple little example that I used. And all wealthy folks do it. They have these private trusts to extend, in effect, the deferral on accruing capital gains. There's no question it's an enormous tax advantage.

**The Chairman:** Are you not paying tax when you transfer into the trust?

**Mr. Brooks:** You are, but what you're deferring is the gain that accrues from this time on until you die.

**The Chairman:** In some senses, you're paying tax sooner than before you die. You're taxed into the trust.

[Translation]

exemple, que si le gouvernement s'intéressait vraiment au sort des personnes handicapées, il n'aurait pas proposé cette modification. Au lieu de cela, il aurait simplement perçu des impôts, ce qui, à mon avis, lui aurait donné les moyens d'assurer un revenu garanti à toutes les personnes handicapées du Canada. C'est ce qu'il aurait fait si ce qui primait pour lui c'était la situation des personnes handicapées.

**M. Goldstein:** Je n'irais pas jusque là, mais si, effectivement, cela aboutit à faire profiter certaines personnes handicapées des mesures de planification successorales, tant mieux pour elles.

On pourrait probablement estimer la valeur des avantages ainsi concédés. Les données devraient pouvoir être obtenues facilement. Les statistiques fiscales devraient permettre de savoir, par exemple, qui bénéficie des exonérations consenties aux personnes handicapées. Cela permettrait de connaître le nombre de personnes bénéficiant de cette déduction et le type du revenu en cause. Il se peut que cela procure, en effet, un avantage secondaire mais ce n'est pas le principal effet de la mesure proposée.

**M. Blaikie:** Il y a quelques jours, quelqu'un a dit que, de toute manière, les fiducies ne donnent aucun avantage fiscal. Pourquoi ceux d'entre nous qui critiquent la mesure proposée éprouvent-ils tant de méfiance à l'égard des fiducies? Est-ce vrai? Serait-il vrai que des gens se donnent tellement de mal pour créer une fiducie alors qu'il n'y a aucun avantage fiscal à en tirer? Tout cela n'existerait alors que dans notre imagination, puisqu'on nous répète, et surtout M. Blenkarn, qu'il n'y a aucune avantage fiscal à procéder ainsi? Vous connaissez bien sa manière d'argumenter. Mais alors, pourquoi soulever la question? Pourquoi créer des fiducies si ce n'est pas avantageux?

**M. Brooks:** Il ne fait aucun doute que cela offre des avantages fiscaux. L'avantage fiscal vient du fait que cela va permettre de reporter l'impôt sur les gains accumulés qui doivent normalement être versés lors du décès du propriétaire. C'est pour cela que les gens créent des fiducies.

Des avocats m'ont dit, sans s'en cacher, qu'à chaque fois qu'ils ont créé une fiducie non testamentaire, c'était toujours pour des motifs fiscaux. Une fois, je participais à un colloque et j'ai sommé un avocat de me donner une seule raison, autre que fiscale, justifiant la création d'une fiducie non testamentaire. Je crois qu'il cherche encore.

Donc, l'impôt que cela permet d'éviter c'est la disposition réputée des biens lors du décès de leur propriétaire. Cela permet de geler la valeur des biens, comme l'illustre l'exemple simple que je vous ai cité. Tous les riches procèdent ainsi. Ils créent des fiducies privées pour prolonger la période de report des impôts sur les gains en capital accumulés. Il ne fait aucun doute que cela représente un avantage fiscal des plus considérable.

**Le président:** Vous ne payez donc pas d'impôt lorsque vous transférez un bien à une fiducie?

**M. Brooks:** Si, mais ce que vous reportez c'est l'impôt sur les gains qui s'accumulent entre la date de la création de la fiducie et la date du décès.

**Le président:** Dans une certaine mesure, donc, vous réglez les impôts par anticipation, avant de mourir. Vous payez les impôts lors de la constitution de la fiducie.

[Texte]

**Mr. Brooks:** No, but you're only doing it because the tax you're paying now is much less than the present value of the tax you have to pay when you die or you would never do it. There's no question about that. If you wanted to control the property, for example, and there was no tax advantage, why would you put it in a trust? You only put it in a trust because you want to control it and there are tax advantages.

**Mr. Blenkarn:** But you could do your trust on death too.

**Mr. Brooks:** But then you have to pay the deemed disposition on death, so all you gained—

**Mr. Blenkarn:** You don't pay the tax on the accrued gains until you die. In other words, on an *inter vivos* trust, you pay it up front. On a testamentary trust, it's paid at the point of deemed disposition on death.

You're quite right. There may be some perceived advantage in paying tax early, but there's also a perceived risk that you may have paid tax that you didn't need to pay, because the thing went down in value before you died.

**Mr. Brooks:** Sure, there's a risk, but people weigh all those things and do it and save taxes, no question about that. Why are we talking about it if there's no tax benefit? Why are we changing it?

**The Chairman:** That's why we're here.

**Mr. Brooks:** We're changing it because there's an enormous tax advantage.

**Mr. Blaikie:** Would you like to comment on this?

**Mr. Goldstein:** It's possible. And we set up *inter vivos* trusts all the time where we only transfer nominal value, the right to future appreciation to children. It's only this component that would have any tax consequence, and since there's nominal value the consequence is minimal. We leave the current accrued value and have it stay in the hands of the client. It is left until the client's death, or if the client happens to have a spouse, it's left to the client's spouse.

• 1035

The normal principal approach we use is current accrued gains—you take advantage of whatever deferrals are available, at least until the client's death and possibly the death of the survivor and the spouse. On future gains, you cut it off and you put it into the hands of the youngest generation, and that gives you the benefit of deferral. In both instances the benefit you are seeking is deferral. Most of the estate planning that is done in this country, the vast majority, is designed to get deferrals. It's for deferrals that we are fighting on behalf of clients.

[Traduction]

**M. Brooks:** Non, il s'agit de payer, dès maintenant, un montant d'impôt de beaucoup inférieur au montant des impôts qui seraient dûs en cas de décès. Sans cela, il n'y aurait aucun avantage. Cela ne fait aucun doute. Si, par exemple, vous vouliez conserver le contrôle de vos biens, pourquoi créer une fiducie si cela ne procurait aucun avantage fiscal? Les biens sont placés en fiducie parce que cela permet, à la fois, d'obtenir un avantage fiscal et de conserver la main-mise sur ses biens.

**M. Blenkarn:** Mais vous pourriez également créer une fiducie lors de votre décès.

**M. Brooks:** Mais alors il vous faudrait payer les impôts qui s'attachent à la disposition réputée des biens en cas de décès, et, dans ce cas, vous n'auriez. . .

**M. Blenkarn:** L'impôt sur les gains accumulés n'est dû que lors de votre décès. Autrement dit, en cas de constitution d'une fiducie non testamentaire, vous réglez les impôts par anticipation. En cas de fiducie testamentaire, les impôts sont réglés lors de la disposition réputée des biens en cas de décès.

Vous avez parfaitement raison. On peut trouver avantageux de régler les impôts par anticipation, mais il y a aussi le risque de payer un surcroît d'impôt, dans la mesure où la valeur des biens peut baisser avant votre décès.

**M. Brooks:** Oui, il y a ce risque-là, mais les gens en tiennent compte et il ne fait aucun doute que la création d'une fiducie leur permet de payer moins d'impôt. Pourquoi, d'ailleurs, en parler s'il n'y avait aucun avantage fiscal? Pourquoi modifions-nous les règles applicables?

**Le président:** C'est pour déterminer cela que nous sommes ici.

**M. Brooks:** Nous modifions les règles car cela entraîne un énorme avantage fiscal.

**M. Blaikie:** Quel est votre avis sur ce point?

**M. Goldstein:** C'est possible. Nous créons très fréquemment des fiducies non testamentaires auxquelles nous transférons seulement la valeur nominale d'un bien, les enfants étant appelés à bénéficier, à l'avenir, de l'augmentation de la valeur. Ce n'est que cet élément-là qui aurait une incidence fiscale et dans la mesure où il ne s'agit que d'un bien d'une valeur nominale, l'incidence fiscale est négligeable. Pour ce qui est de la valeur accumulée, nous la laissons aux mains du client. Il en reste ainsi jusqu'au décès du client ou, si le client a un conjoint, la valeur accumulée passe au conjoint.

En général, on utilise la méthode des gains courants accumulés—on profite des possibilités de reports, au moins jusqu'au décès du client et peut-être même jusqu'au décès du survivant et du conjoint. En ce qui concerne les gains futurs, vous fixez une date à laquelle ils passeront aux mains de la plus jeune génération. Cela vous permet de reporter le paiement des impôts. Dans les deux cas, c'est ce report qui importe. La très grande majorité des mesures de planification successorales visent l'obtention d'un report. C'est pour obtenir des reports que nous luttons dans l'intérêt de nos clients.



[Text]

Many of the tax exemptions are not worth the fight. They have been restricted over the years and the cost of getting them is too great for the benefits obtained, but deferrals, whatever the value, are worth dollars in the pocket.

**Mr. Blaikie:** So this is not a revenue neutral thing. If this measure did not pass, taxes would have to be paid, taxes that were planned as far back as 21 years ago when they set January 1, 1993, as the day of payment. We can't estimate, and neither can you, exactly how much money that is, but can we at least agree that we are not talking about something that is revenue neutral here? We're talking about taxes that will go unpaid, deferred or however you want to describe it, because of this particular bill.

**Mr. Brooks:** People who say there is no revenue, I don't know what they mean when they say that. If no revenue is at stake and everyone can avoid the 21-year rule, why are you changing it? The reason people want it changed. . . I know lots of tax lawyers in Toronto; indeed, I probably taught a good number of them. Lots of people have rolled out assets already. Indeed, if they had trusts sitting there and there wasn't any cost to rolling them out and they could do it in a way that met the needs of the settlors and the beneficiaries. . .

Lots of people have rolled assets out of these private trusts to avoid the 21-year deemed disposition, but others are sitting there with trusts in which the settlor or the trustees want to continue to control the property, don't want to roll it out and are facing substantial tax liabilities. There's absolutely no question in principle: they should pay the tax. They knew they were going to have to pay it. Everyone knew what the rules were: if you wanted to put this property in trust and try to continue to control it, the tax cost of doing that was the 21-year deemed disposition rule. There's no question that there are substantial revenues at stake here.

**The Chairman:** I would like Mr. Goldstein to follow up on this one. We are assuming that if you are sitting there with a 21-year trust and this amendment does not pass, there will be a certain tax liability. Have we already not had it put before us that people have the option of extending the trust by changing the trustee? In other words, is there not another option already available?

**Mr. Goldstein:** That's not one of them. I don't believe that. That suggestion has been made to me, and I'm not comfortable with the question of reviving the trust by changing the trustees.

**The Chairman:** Part of the amendment precludes adoption, so there's a mixed bag here. We're not just talking about amendments.

**Mr. Brooks:** Even if that was the case, and I agree with Mr. Goldstein that you couldn't do that under the present law and you certainly couldn't do it now you have the general anti-avoidance rule. . . I don't think you can do it, but even if you could, it would be simple to change that without at the same time extending the 21-year rule.

[Translation]

Beaucoup d'exemptions fiscales ne valent pas vraiment la peine. Au cours des ans, on en a limité la portée et les avantages que l'on peut en tirer ne valent pas les efforts nécessaires pour les obtenir. Mais les reports, quelle que soit la valeur en cause, offrent un avantage tangible.

**M. Blaikie:** Donc, la mesure en question va avoir une incidence fiscale. Si elle n'est pas adoptée, certaines personnes auront à payer des impôts auxquels on avait songé il y a 21 ans, lorsqu'on avait prévu qu'ils devraient être réglés le 1 janvier 1993. Nous ne sommes, ni vous ni moi, en mesure de dire quelles sont les sommes en cause, mais nous pouvons au moins tomber d'accord pour dire que la mesure que nous envisageons ici a une réelle incidence fiscale. Suite à l'adoption de ce projet de loi, certaines notes d'impôt ne seront pas réglées, enfin, le paiement sera reporté.

**M. Brooks:** Je ne comprends pas ce que veulent dire ceux qui prétendent que cette mesure n'aura aucun effet sur les rentrées fiscales. S'il en est ainsi et si tout le monde est en mesure d'éviter l'application de la règle des 21 ans, pourquoi changer les règles applicables? Ceux qui sont partisans d'un tel changement. . . Je connais beaucoup d'avocats fiscalistes à Toronto; je crois même pouvoir dire que beaucoup d'entre eux ont été mes étudiants. Bien de gens ont déjà transféré leurs avoirs. Ceux qui avaient une fiducie et qui ont pu en transférer les fonds sans encourir de pénalité et tout en respectant les besoins des disposants et des bénéficiaires. . .

Bien de gens ont transféré les fonds de ces fiducies privées afin d'éviter la règle de disposition réputée des biens après 21 ans. Dans d'autres cas, nous avons un disposant ou des fiduciaires qui entendent conserver le contrôle des biens confiés en fiducie, ne veulent donc pas transférer les avoirs et se trouvent devant de lourdes obligations fiscales. Il n'y a aucun doute sur le principe: ils devraient acquitter les impôts qui sont dûs. Ils savaient pertinemment qu'il faudrait un jour les payer. Tout le monde connaissait les règles applicables: ceux qui voulaient confier un bien en fiducie tout en en conservant la maîtrise étaient assujettis à la règle de disposition réputée des biens après 21 ans. Il ne fait aucun doute que cela représenterait des rentrées fiscales considérables.

**Le président:** J'aimerais que M. Goldstein nous en dise un peu plus sur ce point. Si le projet de modification est rejeté, l'impôt devra être acquitté sur les biens détenus en fiducie depuis 21 ans. Quelqu'un ne nous a-t-il déjà pas dit que, dans ces cas, les gens peuvent toujours prolonger la période initiale en changeant de fiduciaire? Autrement dit, ces gens-là n'ont-ils pas déjà une autre possibilité?

**M. Goldstein:** Non, cette voie ne leur est pas ouverte. On m'en a parlé et l'idée que l'on puisse remettre une fiducie à neuf en changeant de fiduciaire me met mal à l'aise.

**Le président:** Il y a vraiment à boire et à manger dans tout cela car certaines parties du projet de modification excluent son adoption. Il ne s'agit pas d'une simple modification.

**M. Brooks:** Même s'il en était ainsi, et je suis d'accord avec M. Goldstein pour dire qu'on ne peut pas le faire dans le cadre des dispositions actuelles et qu'il est clair qu'on ne peut pas procéder ainsi depuis l'adoption de la disposition générale anti-évitement. . . je ne pense pas que cela soit possible, mais même si cela l'était, il serait possible de modifier la loi sur ce point sans prolonger, par là-même, le délai de 21 ans.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

It's bizarre to say that we have a loophole here and the way we're going to solve this is by amending the act in a way that you don't have to take advantage of the loophole, because everybody gets it. If there is a loophole, close it. That seems to me to be not an issue.

The other point I wanted to make on the revenue, and I think the committee ought not forget this, is that not only are you losing revenues this year, but as Mr. Goldstein pointed out, allowing people an estate freeze in this way substantially liberalizes and increases the generosity of the techniques that can now be used for estate freezing. In future years, there will be larger deferrals of tax.

So not only will revenue be lost because we're not going to trigger the gains on this 21-year deemed disposition, but in effect you've now opened up an enormously flexible instrument for people to use to freeze estates. Everyone will use it and they will extend the estate freeze substantially beyond what they could using any other technique under the present law. So there is a loss of revenue all down the line.

**Mr. de Jong (Regina—Qu'Appelle):** I'm trying to get a handle on how much this potentially can be worth. In the previous committee meeting when we had the department officials here it was suggested that the only time these people who set up the trusts in 1972 benefited was at that particular moment. Here they would have had to have paid the estate tax, but they were given an opportunity to put their assets into these trusts. In the past I think you made some estimate as to what the savings in 1972 were.

**Mr. Brooks:** That's right. In something I wrote somewhere I point out that the deemed disposition of capital property on death, so that when you die you are deemed to have disposed of all your capital property and the government collects the capital gains tax—when the government brought that in, they abolished the old Estate Tax Act. We used to have a death tax in Canada, so that when you died you had to pay tax on the value of all your assets. I took the trend of revenues over the 1960s and projected it over the next 15 years, and then I took the present value of it. By abolishing the Estate Tax Act, in effect the government gave a \$12 billion gift to Canada's wealthiest families. That's what they saved by not having to pay the wealth tax.

**The Chairman:** Okay, but that presumes you would have continued to collect the estate tax amounts, and you would have also collected whatever the new capital gains tax brought in. There is a bit of double accounting here.

**Mr. Brooks:** No, it really doesn't. Over the 15 years that I projected this out and took the present value. . . Don's absolutely right, the amount you were collecting from capital gains was close to zero because it took a while for the capital gains system to mature. So whatever it is, it's trivial.

La loi comporte une échappatoire et il me semble bizarre de vouloir régler le problème en modifiant la loi, de manière à ce que personne ne soit tenté de profiter de l'échappatoire dans la mesure où la loi en accordera le bénéfice à tous. S'il existe une échappatoire, supprimez-la. Je ne vois pas où est le problème.

Je voulais également reparler des rentrées fiscales. Les membres du comité ne doivent pas oublier que cette mesure aurait non seulement pour effet de réduire les rentrées fiscales pour l'année en cours mais, comme le fait remarquer M. Goldstein, que cela rendrait beaucoup facile le recours au gel de la valeur de la masse successorale, ce qui constitue, en soi, une libéralité et permettrait, à l'avenir, de reporter encore davantage d'impôts.

En décidant de ne pas faire jouer la règle de disposition réputée des biens après 21 ans, on va réduire le montant des rentrées fiscales, mais également ouvrir très largement les possibilités de gel successoral. Tout le monde y aura recours et ces dispositions offriront des possibilités de gel successoral beaucoup plus larges et beaucoup plus importantes que celles dont les contribuables bénéficient actuellement. Cela aura donc pour effet général des pertes de rentrées fiscales.

**M. de Jong (Regina—Qu'Appelle):** Je voudrais avoir une idée des sommes en cause. Lors de notre dernière séance, alors que nous avons accueilli les fonctionnaires du ministère, quelqu'un a dit, à propos des gens qui ont constitué une fiducie en 1972, cette année-là a été la seule au cours de laquelle ils ont pu en tirer un avantage quelconque. En effet, au lieu de régler l'impôt sur la valeur globale de la succession, ils ont eu la possibilité de confier l'ensemble des biens à une fiducie. Je crois qu'à un certain moment, vous avez indiqué à peu près à combien s'élevait, en 1972, l'épargne fiscale que cela a permis.

**M. Brooks:** En effet. J'avais écrit quelque chose sur la disposition réputée d'un bien en immobilisation au moment du décès de son propriétaire, c'est-à-dire que la personne qui décède est réputée avoir disposé de l'ensemble de ses biens en immobilisation, ce qui permet au gouvernement de percevoir l'impôt sur les gains en capital—eh bien, lorsque le gouvernement a instauré cette règle, il a supprimé l'ancienne Loi de l'impôt sur les biens transmis par décès. Autrefois, au Canada, il existait une règle voulant que celui qui mourait acquitte une taxe sur la valeur de l'ensemble de ses biens. J'ai pris les chiffres des rentrées fiscales des années soixante et effectué une projection sur 15 ans. Puis, j'ai pris le chiffre des rentrées fiscales actuelles. En supprimant la Loi de l'impôt sur les biens transmis par décès, le gouvernement a, en fait, fait un cadeau de 12 milliards de dollars aux familles canadiennes les plus riches. C'est, en effet, ce qu'elles ont pu économiser en n'acquittant pas d'impôt sur la fortune.

**Le président:** Bon, mais cela suppose que l'on aurait continué à percevoir l'impôt sur les biens transmis par décès, tout en percevant le nouvel impôt sur les gains en capital. Je vois un double-emploi.

**M. Brooks:** Avec la projection sur 15 ans, et le montant actuel. . . Don a parfaitement raison, le produit de l'impôt sur les gains en capital était presque nul, étant donné qu'il fallait bien donner au système des gains en capital le temps de se développer. Par conséquent, le chiffre était minuscule.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** It's only producing about \$1 million right now. It's 21 years later and it's still only producing only \$1 million, so it's insignificant.

**Mr. Brooks:** But over those first 15 years it was hardly producing anything, because it only became effective for gains that accrued after 1972. So you can take \$1 billion off the \$12 billion—we gave them an \$11 billion gift. Does that make it better?

But there isn't any reason why you couldn't have a wealth tax and a deemed disposition on death too. It was illogical for the government to abolish the wealth tax because they brought in this deemed disposition on death. The deemed disposition on death, and this is important in terms of understanding this measure... if you had a perfectly equitable system, you would be collecting tax from these folks every year as their property appreciated in value.

• 1045

**The Chairman:** Of course, we know that. Personally, I don't have a problem with an estate tax either. The problem with collecting it every year on accrued value is we'd also have a situation, such as this year and last, where huge estates have lost a lot of value, and you can't necessarily assume that you're going to—

**Mr. Blenkarn:** —give it all back.

**The Chairman:** We'd have to give it all back, I suppose.

**Mr. Brooks:** I'm fair. If they're making money, tax them. If they're losing it, give it back.

**The Chairman:** For the most part, what we're really talking about is taxing inflation. If there's no inflation, there's no tax.

**Mr. Brooks:** No, the economy has grown a lot faster than the rate of inflation.

**Mr. de Jong:** Would it be fair to say that the largest amount of deferred taxes from personal income would be through the trusts?

**Mr. Goldstein:** The ability to defer in most instances is dependent on using some sort of intermediary, such as trusts and corporations, and to a lesser extent even partnerships. The ability to deposit assets or income in an artificial entity increases your flexibility and the ability to postpone and redirect income. The Income Tax Act recognizes that and accepts some of the consequences and tries to counter some of the other consequences. So this does increase the ability to defer. Corporations also have that ability.

**Mr. de Jong:** Of course, but I was talking in terms of personal income tax. The registered retirement savings plan would also be a major form of tax deferral.

I'm asking for this because we are concerned about the deficit and the state of finances in the country. It seems to me that if you wanted a complete picture of the state of finances, you would have to include deferred taxes as something the state

[Translation]

**M. Blenkarn:** Même aujourd'hui, cet impôt ne fait rentrer qu'un million de dollars. Vingt et un ans plus tard, il ne fait rentrer encore qu'un million de dollars. C'est insignifiant.

**M. Brooks:** Mais, au cours des 15 premières années, les rentrées étaient presque nulles car il ne s'appliquait pas aux gains accumulés après 1972. On peut donc soustraire 1 milliard de dollars des 12 milliards que je vous citais tout à l'heure, nous leur avons donné un cadeau de 11 milliards de dollars. Est-ce vraiment mieux?

Il n'y a aucune raison de ne pas cumuler un impôt sur la fortune et la règle de disposition réputée des biens au moment du décès. Il était parfaitement illogique, de la part du gouvernement, de supprimer l'impôt sur la fortune au motif qu'on allait passer à la règle de disposition réputée des biens au moment du décès. Cette règle, et cela a de l'importance, si l'on veut bien comprendre... dans un système fiscal parfaitement juste, chaque année, les gens paieraient un impôt sur l'augmentation de la valeur de leur patrimoine.

**Le président:** Nous en sommes conscients. Je ne suis, personnellement, pas opposé à l'idée d'un impôt sur les successions. La difficulté de percevoir, chaque année, un impôt sur l'augmentation de la valeur du patrimoine provient du fait que, par exemple, cette année et l'année dernière, les grosses fortunes ont vu leur valeur diminuer. En effet, on ne peut pas simplement supposer que tout va... .

**M. Blenkarn:** ...mais alors, on peut rembourser.

**Le président:** J'imagine qu'il faudrait alors rembourser.

**M. Brooks:** Je suis un homme juste. Imposons ceux qui gagnent de l'argent et remboursons ceux qui en perdent.

**Le président:** Il s'agit surtout, en fait, d'imposer des valeurs gonflées par l'inflation. Ainsi, s'il n'y a pas d'inflation, il n'y aura pas d'impôt.

**M. Brooks:** Non, notre économie a crû à un taux supérieur à celui de l'inflation.

**M. de Jong:** Serait-il exact de dire que, s'agissant du revenu des particuliers, le gros des reports d'impôt se fait par l'intermédiaire des fiducies?

**M. Goldstein:** Dans la plupart des cas, il faut, pour obtenir un report d'impôt, avoir recours à un intermédiaire tel qu'une fiducie, une corporation ou, dans une moindre mesure, une société de personnes. La possibilité de déposer des biens ou un revenu auprès d'une personne morale donne plus de souplesse et permet de différer et de déplacer un revenu. La Loi de l'impôt sur le revenu le reconnaît et accepte certaines des conséquences qui en découlent tout en tentant d'en éviter d'autres. Cela a donc pour effet d'accroître les possibilités de différer un revenu. Les corporations ont, elles aussi, cette possibilité.

**M. de Jong:** Évidemment, mais je parlais, moi, de l'impôt sur le revenu des particuliers. Le régime enregistré d'épargne retraite constitue, lui aussi, un mécanisme important de report de l'impôt.

Je pose la question parce que nous nous inquiétons du déficit et de l'état de nos finances. J'estime que si l'on veut se faire une image plus précise de notre situation financière, il faut calculer le montant des impôts reportés puisque l'État devrait

[Texte]

would collect somewhere down the line, and you would have to use this to balance off how much you're owing. To get that figure, which I think would be an important figure in terms of the state of the finances of the country, I'm still amazed that Revenue Canada and the Department of Finance claim they have no idea what's in those trusts, or how much worth of assets and potential taxes are being deferred. If that's the case, I think they are being extremely irresponsible in not knowing what the future potential revenues could be from this source. If they haven't looked at that, I think they've been not very diligent in their duty. That's essential information to have, and that's why I don't believe them when they say they don't have it.

**Mr. Blenkarn:** Can we get the officials back?

**The Chairman:** Perhaps we should invite the officials back to respond to some of these questions.

The difficulty with any of these estimates—I could make an estimate, I suppose—is that they are fraught with a certain number of assumptions. Even if we take Mr. Brooks's highest estimate, it is essentially once and for all time. He's not talking about \$600 million or whatever per year, he's talking about something that's accumulated over 20 years, and if we closed it off we could get it now. It's not as if we could get that every year.

There are a certain number of assumptions that go into these things, the rate of inflation being only one. So I think it's not as simple as having a tax deduction such as the personal deduction, where you can see clearly how much it would cost you every year. This is something that depends on growth in the economy and all kinds of other factors. So I think it is difficult to ask for a precise estimate.

**Mr. de Jong:** True, but in every budget there are estimates on what inflation and interest rates will be. Given the state of the art, you make your best guess.

**The Chairman:** I don't dispute that, I'm just saying—

**Mr. de Jong:** Why haven't we seen this?

**The Chairman:** —that this is one of the longest-range types of things. You have to make estimates that go on for perhaps 50 years.

**Mr. de Jong:** We do that.

**The Chairman:** I'll ask the officials if they could come forward.

• 1050

**Mrs. Marleau:** If you had a small business or a business of some kind that after its sale you would qualify to collect the \$500,000 capital gains deduction, on placing these assets in a trust, would you be able to use that deduction?

**Mr. Goldstein:** Yes.

[Traduction]

pouvoir un jour le percevoir. Cela nous donnerait une meilleure idée de ce que l'on doit au juste. Il serait important, au plan de notre situation financière, d'en connaître le chiffre. Je ne comprends pas comment Revenu Canada et le ministère des Finances peuvent prétendre ne pas savoir combien d'argent se trouve dans les fiducies ni à combien se monte le report global d'impôt. S'il en est effectivement ainsi, j'estime que les gens de ces deux ministères ont agi de manière irresponsable en faisant l'impasse sur le montant de ces rentrées éventuelles. J'estime que, s'ils n'ont effectivement pas étudié la question, il y a manque de diligence. Il s'agit là de renseignements importants et c'est pour cela que je ne parviens pas à croire qu'ils ne disposent pas de ces chiffres.

**M. Blenkarn:** Pourrions-nous demander aux fonctionnaires de revenir?

**Le président:** Nous pourrions peut-être les inviter à revenir pour répondre à certaines de ces questions.

S'agissant de ces calculs, ce qui me paraît difficile—j'imagine qu'on pourrait, bien sûr, faire un calcul approximatif—c'est qu'ils sont fondés sur des hypothèses. Même en retenant le chiffre le plus élevé cité par M. Brooks, il s'agit d'une rentrée unique. Il n'est pas question de toucher 600 millions de dollars tous les ans; il s'agit d'une somme qui s'est accumulée sur 20 ans et dont nous pourrions assurer le recouvrement immédiat en supprimant de la disposition pertinente reconduction. Il ne s'agit pas d'une somme qu'on pourrait espérer recevoir tous les ans.

Donc, tous ces calculs sont fondés sur un certain nombre d'hypothèses, le taux d'inflation n'en étant qu'une parmi d'autres. Cela n'est donc pas aussi simple que le calcul du total des déductions personnelles où l'on peut voir clairement combien cela nous coûte chaque année. Au contraire, cela dépend de la situation économique et de divers autres facteurs. Il est donc difficile d'exiger un chiffre précis.

**M. de Jong:** C'est vrai, mais chaque budget contient des estimations du taux d'inflation et des taux d'intérêt. On utilise les moyens à notre disposition pour obtenir le chiffre le plus précis possible.

**Le président:** Je ne dis pas le contraire, je dis simplement. . .

**M. de Jong:** Comment se fait-il que nous n'ayons pas eu ces chiffres en mains?

**Le président:** . . . qu'il s'agit de prévisions à très long terme. Il peut falloir faire un calcul sur 50 ans.

**M. de Jong:** Nous savons le faire.

**Le président:** Je demanderai aux fonctionnaires du ministère de revenir.

**Mme Marleau:** Supposons que vous possédiez une petite entreprise ou, enfin, une entreprise quelconque qui vous permettrait, une fois vendue, de bénéficier des 500 000\$ de déduction au titre des gains en capital. Si vous placez ces biens en fiducie, pourriez-vous profiter de cette déduction?

**M. Goldstein:** Oui.



[Text]

**Mrs. Marleau:** So if you were worried about this \$500,000 capital gains exemption being taken away, you could run out and set up your business in a trust and know that for the life of your children there wouldn't be any worry about it. You've been able to take advantage of this \$500,000, so you don't even have to worry about the 21-year rule any more.

**Mr. Goldstein:** Yes, the \$500,000 could be used to shelter any gains accrued to date.

**Mrs. Marleau:** Is it something people do on a regular basis?

**Mr. Goldstein:** A lot of planning has gone on over the last few years. Every time a budget comes up there's panic among some advisers and clients that they're going to do away with the \$500,000 exemption, so we do have certain procedures to crystallize the benefit, to lock in the benefits over time. Generally speaking, those are not the clients who are concerned about the 21-year deemed disposition. The clients that I have who are concerned about the 21-year deemed disposition are generally not in active businesses.

One of the things you have to appreciate is that although small business is a major employer and so on in this country, small businesses generally do not last generations. It's very rare for a business to be passed beyond one generation, and very often it doesn't get that far. Family holdings where long-term deferral is a realistic objective and a real benefit are often real estate holdings, where they can and do pass on for generations because it doesn't require any particular skill. For a business, you need to have a child who knows how to run a business. For real estate or portfolio investments, you don't need any particular expertise. There are thousands of advisers who are more than happy to assist you in dealing with your shares and with collecting the rents on your apartment buildings and so on. So I think we are dealing with a very different group who would benefit from this particular amendment.

**Mr. Blaikie:** If we're going to have the officials, Mr. Chairman, we need to retain the witnesses so that there can be a dialogue between them.

**The Chairman:** Absolutely. There is no question about that.

• 1055

We've had a discussion at which you've been present. First, I would say to departmental officials that if they have anything they wish to respond to, please do so, after which we'll allow members an opportunity to ask any direct questions.

**Mr. Len Farber (Director, Tax Legislation Branch, Department of Finance):** Thank you, Mr. Chairman.

My colleagues are Mr. Simon Thompson, a senior tax officer in my division, who deals very closely with this 21-year rule; Ms Carol Muirhead, who is the chief of that particular area, as well as the resource and pension area; and Mr. Dan McIntosh, assistant director of the Tax Legislation Division.

Mr. Chairman, I don't think I'm going to start off by giving batting statistics. I don't think it's really relevant. We've been appearing before this committee for some 20 years, and notwithstanding who is the chair or what colour party is in power, our statistics are not bad in terms of trying to explain what the government policy is.

[Translation]

**Mme Marleau:** Donc, si vous craignez que cette exemption de 500 000\$ au titre des gains en capital soit supprimée, vous pourriez confier votre entreprise en fiducie et être sûre que vos enfants n'auraient rien à craindre pendant le restant de leurs jours. Dans la mesure où vous pouvez bénéficier de cette déduction de 500 000\$, vous n'avez même plus à vous inquiéter de la règle des 21 ans.

**M. Goldstein:** Oui, cette exemption de 500 000\$ pourrait permettre de mettre à l'abri du fisc les gains accumulés jusque-là.

**Mme Marleau:** Est-ce une manière habituelle de procéder?

**M. Goldstein:** Au cours des quelques dernières années, les gens se sont beaucoup intéressés à la planification financière. À chaque nouveau budget, certains conseillers fiscaux et leurs clients prennent peur à l'idée qu'on va supprimer l'exemption de 500 000\$. Il existe donc des moyens de défendre cet avantage, de le mettre à l'abri. D'une manière générale, ces gens-là ne sont pas ceux qui s'inquiètent de la règle de disposition réputée des biens après 21 ans. Parmi ma clientèle, ceux qui s'en inquiètent ne sont généralement pas des gens qui participent activement à la vie des affaires.

Il faut bien comprendre que s'il est vrai que les petites entreprises sont une très importante source d'emploi au Canada, il est rare qu'elles se maintiennent pendant plusieurs générations. Il est très rare qu'une petite entreprise se transmette au-delà de la génération suivante. Souvent, les choses ne vont même pas jusque-là. Là où le report d'impôt à long terme se justifie, c'est dans le cas d'avoirs immobiliers qui peuvent effectivement être transmis à d'autres générations dans la mesure où cela n'exige aucune compétences particulières. S'agissant d'une entreprise, il faut bien que l'enfant que l'on destine à assumer la succession sache comment la gérer. La propriété de biens immobiliers ou d'un portefeuille n'exige aucune expertise particulière. Il existe des milliers de conseillers qui se feront un plaisir de vous aider à gérer votre portefeuille d'actions ou à percevoir le loyer de vos appartements. Les gens susceptibles de bénéficier de cette modification constituent donc un groupe tout à fait différent.

**M. Blaikie:** Monsieur le président, si nous rappelons les fonctionnaires du ministère, il faudrait également nous assurer que les témoins sont là afin qu'il puisse y avoir dialogue.

**Le président:** Parfaitement.

Nous avons eu une discussion à laquelle vous avez assisté. J'aimerais dire, d'abord, aux gens du ministère qu'ils peuvent commencer par des observations touchant ce qui a été dit. Après cela, les membres du comité auront l'occasion de leur poser des questions.

**M. Len Farber (directeur, Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances):** Merci, monsieur le président.

Mes collègues sont M. Simon Thompson, conseiller principal en fiscalité attaché à ma division, qui suit de très près le dossier de la règle des 21 ans; M<sup>me</sup> Carol Muirhead, chargée de ce domaine, ainsi que de celui des pensions et des ressources; M. Dan McIntosh, directeur adjoint de la Division de la législation de l'impôt.

Monsieur le président, je ne vais pas commencer en vous citant des chiffres, car ce n'est pas là ce qui me semble important. Depuis 20 ans déjà, nous comparaisons devant ce comité et quel que soit son président ou le parti au pouvoir, nos statistiques nous permettent assez bien d'expliquer la politique du gouvernement.

## [Texte]

I thought I would start off by addressing some of the points brought up by Neil Brooks in the context, as he put them, that they were given and that they were incontrovertible aspects. I'm not sure I share those views, and I thought I would make an opening comment about that. Then I thought I would deal with one or two of the aspects that were raised by Mr. Goldstein, particularly in the context of the ability to rejuvenate or refresh the 21-year rule, and the comments that were made that either he doesn't use them or it's not a technique that is widely available.

First, Mr. Chairman, Mr. Brooks indicated that it was an incontrovertible statement that as a result of these rules... pay less tax this year. I'm not sure on what basis he got his statistics. We certainly haven't got statistics. I'm not sure that's an incontrovertible statement. In many respects, those trusts that existed pre-1972, which did not have beneficiaries that were one generation beyond the settlor, would certainly have to have paid tax effective January 1, 1993.

There are many other trusts that certainly avail themselves of the opportunity to extend the 21 years by appointing new trustees, rolling the trust assets into another trust. And whether Mr. Goldstein agrees with that or not, we happen to be aware there were rulings given by Revenue Canada, both before the introduction of GAAR, the general anti-avoidance rule, as well as subsequent to the introduction of GAAR. So it certainly was a technique that became reasonably well known and was being utilized. That was certainly a concern.

Mr. Brooks also indicated that as a result of the rules we can defer tax beyond anything else that is now available under the Income Tax Act. Well again, I'm not sure that's an incontrovertible statement. There are many techniques, and I don't want to get into a policy discussion on whether or not those techniques ought to continue to be available or not. But certainly through corporate estate planning techniques one can provide for generations beyond the generation we've dealt with in the 21-year rule—the settlor of a particular trust. You can certainly have corporate estate freezes for grandchildren, great-grandchildren, and the host, and deal with the deferral aspect in terms of the underlying value of the shares, in terms of the growth for periods of time, and possibly beyond.

I'm not saying that as a rationale as to why we dealt with the 21-year rule in the context the government decided to deal with it, just to say there are a host of different mechanisms and techniques with regard to the utilization of deferral aspects. The word "deferral" seems to imply that there's something untoward about it.

• 1100

We don't have a taxation system that deals with assets or the taxation of assets on an accrual basis. We have a taxation system that basically deals with taxation on the growth once it's disposed of. If you and I have assets that accrue in value over time, we don't tax that accrual until those assets are actually disposed of. So I don't think there's anything untoward about that kind of mechanism. And I think the rules that have been introduced in these other areas really work off that basic type of principle.

## [Traduction]

J'ai pensé que je pourrais commencer par répondre à certaines des questions soulevées par Neil Brooks sur les points qui lui paraissent incontestables. Je ne suis pas nécessairement du même avis et je tenais à faire, dès le départ, quelques observations à cet égard. Après cela, j'envisage d'examiner certains des points soulevés par M. Goldstein, notamment la possibilité de prolonger la période de 21 ans prévue par la règle actuellement applicable, une possibilité à laquelle, a-t-il dit, il n'a lui-même pas recours ou qu'il ne considère généralement pas faisable.

Tout d'abord, monsieur le président, M. Brooks a dit qu'il était incontestable que l'application de ces règles... moins d'impôt cette année. Je ne sais pas sur quels chiffres il se fonde. Nous-mêmes, nous n'avons pas de chiffres sur ce point. Je ne suis pas certain que cela soit incontestable. À maints égards, les fiducies créées avant 1972 et dont les bénéficiaires n'appartenaient pas à la génération suivant celle du disposant auraient été tenues de régler leurs impôts à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1993.

Il existe beaucoup d'autres fiducies qui profitent de la possibilité de prolonger la période de 21 ans en nommant de nouveaux fiduciaires ou en transférant les biens à une autre fiducie. Que M. Goldstein soit, ou non, d'accord avec cette manière de procéder, nous pouvons affirmer que Revenu Canada a rendu, sur ce point, des décisions interprétatives aussi bien avant qu'après l'entrée en vigueur de la DGA-E, c'est-à-dire la disposition générale anti-évitement. Il est clair qu'il s'agissait donc d'une technique assez bien connue à laquelle les gens avaient recours. Cette situation est entrée en ligne de compte.

M. Brooks a également dit que les règles permettent de reporter l'impôt sur des périodes beaucoup plus longues que celles actuellement prévues par la Loi de l'impôt sur le revenu. Encore une fois, je ne suis pas certain que cette affirmation soit incontestable. Il existe de nombreuses techniques, et je préfère ne pas débattre ici la question de savoir si la possibilité d'y recourir devrait être maintenue ou supprimée. Il est clair que la planification successorale et le recours à des personnes morales permettent de pourvoir aux besoins des générations succédant à la génération qui, aux termes même de la règle des 21 ans, succède immédiatement aux disposants d'une fiducie. Il est clair qu'on peut, par l'intermédiaire d'une corporation, effectuer un gel successoral dans l'intérêt de ses petits-enfants, de ses arrière-petits-enfants et ainsi de suite, et prendre des dispositions fiscales tenant compte de la valeur du portefeuille et de l'augmentation de cette valeur pour diverses périodes.

Je ne dis pas cela pour justifier la décision prise par le gouvernement à l'égard de la règle des 21 ans. Je tiens simplement à préciser qu'il existe, pour effectuer des reports d'impôt, de nombreux mécanismes et de nombreuses techniques. Pour certaines personnes, ce mot de «report» a un goût de souffre.

Dans notre système fiscal, les biens ne sont pas imposés en fonction de leur simple plus-value mais en fonction de leur plus-value au moment de leur disposition. Ainsi, la valeur des biens que nous possédons va augmenter avec le temps mais cette plus-value ne sera imposée qu'au moment où nous disposons des biens en cause. Je ne vois vraiment pas ce que cela aurait de choquant. D'après moi, les règles applicables dans ces divers domaines découlent toutes de ce principe-là.



[Text]

Mr. Brooks also indicated that rather than dealing with issues like this we should be concentrating on loophole closing. I'm not sure what he's referring to, but I think he will well agree that this government's record in terms of loophole closing is exemplary. Over the last number of years countless measures in the Income Tax Act have been severely tightened up and there are precious few loopholes that are available. One can go through a host of different things: the limited partnership at-risk rules—

**The Chairman:** You don't have to go through them. Most of us are aware of them. Mr. Goldstein has told us the same thing, so we'll just concede that for now, without getting into that.

**Mr. Farber:** Good.

Mr. Brooks also indicated that there wasn't one good reason given to put forward these amendments, and in that context indicated that in his view there was no tax policy rationale for dealing with the amendments in the way we did. I don't support that view. I don't think there is any tax policy rationale, and I believe Mr. Brooks would agree with me, with having some arbitrary time limit that's just picked out of the air as to something happening at that particular point in time. The choosing of 21 years back in 1972 had no relationship to any particular thing other than, one can assume, the age of majority of children born as of that point in time. I suppose the government could just as easily have chosen 10 years, 30 years, 50 years. It was just an arbitrary choice of time.

If there is a tax policy rationale, I would submit that the tax policy rationale would be that wealth should be taxed each generation. These rules provide for that. It cannot go beyond one generation after the settlor. So these rules do provide for that element of taxation, as opposed to what it was before. I think that is a valid tax policy rationale, as opposed to one that sets forward an arbitrary time limit that really doesn't have a lot of relationship to any particular thing. As I said earlier, and I won't debate the issue, in terms of the package of rules, which deals with a deferral in terms of that generation and the life of the last surviving beneficiary, there's also the other side of it, which I indicated earlier, which is dealing with the rejuvenation of the 21 years and closing that off.

As I indicated, it was a technique that Revenue Canada had ruled on, which they certainly found legal both before and after the introduction of the general anti-avoidance rule. So I don't subscribe to Mr. Brooks's view that GAAR may well have taken care of that. I think that's what I heard him say. We felt there was a necessity of dealing with it. And yes, he's probably correct that it could have been dealt with alone. Any particular item could be dealt with alone. But this was dealt with as a package of amendments to this area, a package that had been put out back in February of 1991, a package we had consulted on quite widely and on which we received a lot of information. We had a lot of discussions on them and in fact improved the nature of the rules so that we had a regime which I think has had a lot of close scrutiny and which we think operates now as was intended.

**The Chairman:** Are there any questions?

[Translation]

M. Brooks estime également qu'au lieu de s'attacher à des questions de cet ordre, nous devrions nous concentrer sur l'élimination des échappatoires. Je ne sais pas très bien à quoi il fait allusion, mais il reconnaît je pense que le gouvernement actuel a beaucoup fait à cet égard. Depuis ces quelques dernières années, on a beaucoup resserré les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu et très rares sont les échappatoires qui subsistent. On pourrait citer de nombreux exemples: les dispositions concernant la fraction à risques de l'intérêt d'un commanditaire. . .

**Le président:** Je ne pense pas qu'il sera nécessaire de nous les exposer. La plupart d'entre nous les connaissent déjà. M. Goldstein nous a dit la même chose et donc, pour l'instant, nous en resterons là.

**M. Farber:** Bien.

M. Brooks a également dit qu'aucune bonne raison n'a été citée à l'appui de ces modifications et il a ajouté qu'à son avis aucune considération de politique fiscale ne permettait d'expliquer la manière dont nous avons choisi de présenter les modifications. Je ne suis pas de cet avis. Je pense qu'aucune considération de politique fiscale—je crois que M. Brooks sera d'accord avec moi sur ce point—ne justifie la fixation d'un délai arbitraire choisi au hasard. Lorsqu'en 1972 on s'est entendu sur une période de 21 ans, la seule raison était, j'imagine, l'âge de la majorité des enfants nés cette année-là. Le gouvernement aurait pu facilement fixer un délai de 10, 30 ou 50 ans. Il s'agissait d'un délai purement arbitraire.

S'il existe une considération de politique fiscale ce serait la volonté d'imposer la fortune lorsqu'elle passe d'une génération à une autre. Or, ces règles-là le prévoient. Ainsi, les biens ne peuvent pas, sans être imposés, passer à la génération suivant celle du disposant. Contrairement à ce qu'il en était auparavant, ces règles prévoient donc l'imposition des biens dans un cas comme celui-là. Cela se justifie sur le plan de la politique fiscale, contrairement à ce qu'on pourrait dire d'un délai arbitraire qui n'est fondé sur rien. Comme je l'avais dit plus tôt, et je ne veux pas engager un débat sur ce point, il existe aussi un autre aspect des règles en question touchant le report des impôts payables par cette génération et la vie du dernier bénéficiaire survivant. Comme je le disais plus tôt, il y a également élimination de la possibilité de prolonger la période de 21 ans.

Je répète que Revenu Canada s'était déjà prononcé sur cette manière de faire, considérée comme légale aussi bien avant qu'après l'entrée en vigueur de la disposition générale anti-évitement. Je ne partage donc pas l'avis de M. Brooks lorsqu'il dit que la RGAE aurait réglé le problème. Je crois bien que c'est ce qu'il a dit. Nous estimions qu'il y avait là un problème à régler et il a sans doute raison de dire que nous aurions pu nous contenter de faire cela. Tout problème peut être réglé isolément, mais celui-ci a été réglé dans le cadre d'un ensemble de modifications touchant les divers aspects de ce domaine qui remonte au mois de février 1991. Il avait fait l'objet de nombreuses consultations. Nous nous étions soigneusement renseignés sur les divers aspects de la question et ils avaient été largement discutés. Nous avions ainsi amélioré la nature de ces règles et nous avions donc un régime qui avait été étudié de près et qui, à notre avis, donne maintenant les résultats attendus.

**Le président:** D'autres questions?

[Texte]

[Traduction]

• 1105

**Mr. Brooks:** Let me quickly comment on each one of those points. I must confess I don't know how we can resolve them.

On the amount of revenue at stake, obviously everyone is interested in that. I don't have numbers, and Len doesn't have numbers, and I doubt if Finance can get the numbers, quite frankly, because what it would require you to do is know the value of assets held in private trust, and nobody knows that. Stats Canada doesn't know it. I don't think anybody knows it.

**Mr. Blenkarn:** It's impossible to know.

**Mr. Brooks:** Statistics Canada used to do a survey of wealth holdings in Canada in which they could have appended a survey of wealth holding in private trust. The last one they did was in 1984. I understand they're not doing it any more. I think it's a great pity.

But to find out how much wealth is held, how many assets are held in these private trusts, would require StatsCan to do a sampling of these private trusts and a survey to try to get information. I'm quite prepared to assume Finance does not have that information and can't get it.

All we have is really just intuition about it. We know there's an enormous amount of assets held in these trusts. We know, I think, just by intuition that not all of it can be rolled out. The numbers I gave, I made them up, but my guess would be that I underestimated every one of my numbers.

But if Revenue thinks that no one is going to pay any tax on this, they're not talking to the tax lawyers I'm talking to, I can tell you. The tax lawyers I talked to, all sorts of them, are really quite concerned about this rule. All of them say they've got files where people are going to have to pay the tax and it's going to be substantial, and they're worried about it. They'll tell you that in conversation. They've said it in speeches to the Canadian Tax Foundation over the last three or four years, saying, begin planning for this; there are going to be substantial tax liabilities here.

I assume that there is enormous pressure from the bar and from these families who own these trusts to get this rule passed. I assume that's why we're here. To say there's no revenue at stake, why the hell are we here, then? Let's just leave it the way it is if everyone can avoid it.

I don't know how we'd ever get at exactly how much revenue is at stake. I don't have anything more to say about it, and I doubt if Finance has anything they can pull out of the hat for us.

In terms of closing the loophole that I think Finance should be closing, it relates directly to this particular measure. I think they should close lots of other loopholes as well, which, if you invite me back on another day, we can go over. This particular

**M. Brooks:** Permettez-moi de faire quelques brèves observations au sujet de chacun de ces points. Je dois avouer que je ne sais pas comment nous pouvons résoudre ces problèmes.

Tout le monde est évidemment intéressé à savoir combien de revenu cela représente. Je ne le sais pas, pas plus que Len. Et je doute que le ministère des Finances puisse obtenir les chiffres précis, pour être franc, car il faudrait parvenir à déterminer la valeur des éléments d'actif qui se trouvent dans ces fiducies privées, et personne ne le sait. Statistiques Canada ne le sait pas plus que nous. Je pense que personne ne le sait vraiment.

**M. Blenkarn:** Cela est impossible à déterminer.

**M. Brooks:** Statistiques Canada avait l'habitude de faire une enquête sur la richesse au Canada, dans le cadre de laquelle on aurait pu enquêter en même temps sur les éléments d'actif détenus dans les fiducies privées. La dernière enquête remonte à 1984. Statistiques Canada ne la fait plus. Je trouve cela bien dommage.

Mais pour découvrir combien de richesse il y a dans ces fiducies privées, quelle est la valeur des éléments d'actif qui s'y trouvent, il faudrait que Statistiques Canada effectue un échantillonnage de ces fiducies ainsi qu'une enquête afin d'obtenir les renseignements désirés. Je suppose que le ministère des Finances n'a pas les renseignements en question et qu'il ne peut les obtenir.

Nous n'avons, en réalité, qu'une intuition. Nous savons qu'il y a énormément d'éléments d'actif dans ces fiducies. Nous savons aussi, je pense, uniquement par intuition, que ces éléments d'actif ne peuvent pas tous être transférés. J'ai inventé les chiffres que j'ai donnés, mais j'ai l'impression qu'ils sont tous en-deçà de la réalité.

Mais si les gens de Revenu Canada pensent que personne ne paiera d'impôt sur ces fiducies, c'est qu'ils n'ont pas discuté avec les mêmes fiscalistes que moi. Ceux avec qui j'en ai discuté sont vraiment inquiets au sujet de cette règle. Ils me disent tous qu'ils ont des clients qui vont devoir payer de l'impôt sur leurs fiducies, et que le montant à payer sera très important, et cela les inquiète particulièrement. Ils le disent à qui veut l'entendre. Ils l'ont déclaré au cours des trois ou quatre dernières années dans les allocutions qu'ils prononçaient au Congrès canadien de l'impôt. Préparez-vous disaient-ils, vous allez avoir des sommes importantes d'impôt à payer.

Je suppose qu'il doit y avoir d'énormes pressions qui sont exercées par le Barreau et les familles qui possèdent ces fiducies pour que cette règle soit adoptée. Je suppose que c'est aussi la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui. Si l'on prétend qu'il n'y a pas de revenu dans la balance... alors, que faisons-nous ici? Ne touchons à rien si tout un chacun peut éviter de payer l'impôt sur ces fiducies.

Je ne sais même pas comment nous pourrions déterminer exactement les revenus dont il peut s'agir. Je n'ai vraiment rien d'autre à ajouter là-dessus, et je doute que le ministère des Finances ait une solution miracle à nous proposer.

Le ministère des Finances devrait éliminer cette échappatoire, comme bien d'autres échappatoires qui existent actuellement, et nous pourrions en discuter plus à fond si vous me réinvitez un autre jour. Cette échappatoire permet aux gens



[Text]

one is the loophole that allows people to freeze the value of their estates. That's just fundamentally wrong tax policy. Indeed, it's even inconsistent in the act. That is to say, in the act, if you put assets in a trust and you continue to control those assets, all of the income from those assets will be attributed back to you, under the general principle that people who control assets ought to pay tax on the income. Yet we don't, in effect, attribute back the accruing capital gain. We in effect allow you on death to simply pass that property on to someone else without ever paying capital gains on it.

That's just wrong. And it's wrong not only in the terms of trust, it's also wrong when people use these corporate estate freezes. That is to say, if someone has a small business worth a million dollars and they want to freeze its value, they take back some preferred shares that are worth a million dollars and won't increase in value, then they give common shares that allegedly are worth zero to their children. But we all know they're not worth zero. They have never offered any of them to me, I'll tell you. If they're worth zero, I don't know why you're so solicitous. Anyway, they say they're worth zero; they give them to their kids, and then all the appreciating value on the property accrues to their children until they die, even though the parents continue to control the property.

Well, that's just wrong. When they die they should have to pay, in terms of just basic tax policy principles, tax on the accrued value of all of the shares held by their children, since they in effect control the company. That's not very radical. The Americans did that in their estate tax a few years ago. To put an end to estate freezing, the department could do that very simply, and yet they're very solicitous of estate freezing. It's just a mystery to me why.

That's the loophole I was talking about, not other loopholes, the one that relates directly to this one. In effect what I said they're doing is extending the loophole for estate freezing when they should be closing it. And if there is a tax policy principle that says that people who control assets shouldn't have to pay tax on their value, I'd like to hear it.

The 21-year period is not arbitrary. What's arbitrary is saying you only have to pay tax on your capital gains when you realize it. That's arbitrary. Every tax policy principle I'm familiar with would say that if someone is accruing capital gains they should have to pay tax on the value of those accrued gains every year. That's the conclusion you reach if you apply basic tax policy principles.

**The Chairman:** No question. But there are practical limitations. We understand that.

[Translation]

de geler la valeur de leur succession. Cela est fondamentalement une mesure qui est mauvaise sur le plan fiscal. Elle va même à l'encontre de la loi. Celle-ci prévoit que celui qui met des éléments d'actif dans une fiducie et qui continue à en exercer le contrôle doit payer de l'impôt sur tous les revenus que génèrent ces éléments d'actif. C'est le principe général qui s'applique. Malgré cela, on n'attribue pas au détenteur de la fiducie les gains en capital qui s'accumulent. On permet tout simplement à quelqu'un, à son décès, de transférer ces éléments d'actif à quelqu'un d'autre, sans payer d'impôt sur les gains en capital réalisés.

Cette mesure est injuste. Et elle l'est non seulement sur le plan de la fiducie, mais aussi parce que des gens gèlent des éléments d'actif de leur succession dans une entreprise. Cela se produit par exemple lorsqu'un entrepreneur qui possède une petite entreprise valant un million de dollars désire en geler la valeur. Il en retire pour un million de dollars, d'actions privilégiées, dont la valeur n'augmentera pas, et il donne ensuite à ses enfants des actions ordinaires qui sont réputées n'avoir aucune valeur. Mais nous savons tous que ce n'est pas le cas. Je peux vous dire que personne ne m'a jamais offert de telles actions. Si elles n'ont aucune valeur, comme on le prétend, je m'explique mal pourquoi vous vous intéressez tellement à elles. Quoiqu'il en soit, on dit qu'elles n'ont aucune valeur; l'entrepreneur les donne à ses enfants, et l'augmentation de la valeur des éléments d'actifs s'effectue au nom des enfants jusqu'au décès, malgré le fait que les parents continuent d'en exercer le contrôle.

Cela ne va tout simplement pas. À la mort des parents, l'impôt devrait être payé, ne serait-ce que pour la juste application des principes fondamentaux de la fiscalité. Ils devraient payer de l'impôt sur la valeur accumulée de toutes les actions détenues par leurs enfants, puisqu'en réalité, ce sont eux qui contrôlent l'entreprise. Ce ne serait pas une mesure si radicale que cela. Les Américains l'ont adoptée à l'égard de l'impôt sur les successions il y a quelques années. Le ministère pourrait très facilement mettre un terme au gel des successions, mais malgré cela, on s'inquiète énormément à ce sujet. Je ne comprends vraiment pas pourquoi on hésite tant.

Il s'agit bel et bien de l'échappatoire à laquelle je faisais allusion, et non pas d'autres échappatoires fiscales, de celle qui est vraiment liée à cette mesure. On prolonge et on maintient l'échappatoire à l'égard du gel des successions, alors qu'il faudrait l'éliminer. Et s'il existe un principe en matière de fiscalité qui dit que des gens qui contrôlent des éléments d'actif ne devraient pas avoir à payer d'impôt sur leur valeur, je voudrais bien l'entendre.

La période de 21 ans n'est pas arbitraire. Ce qui l'est, c'est de déterminer que l'on a uniquement à payer de l'impôt sur ses gains en capital quand on les réalise. Voilà qui est arbitraire. Tous les principes que je connais en matière de fiscalité veulent que lorsque quelqu'un accumule des gains en capital, il devrait payer de l'impôt chaque année sur la valeur de ces gains. C'est la conclusion à laquelle on arrive lorsqu'on applique les principes de base en matière de fiscalité.

**Le président:** Cela ne fait aucun doute. Mais il y a des limites en pratique. Nous comprenons cela.

[Texte]

[Traduction]

• 1110

**Mr. Brooks:** Well, whatever. So then you say we won't do that but tax them on some other point in time. Whatever point in time you pick is arbitrary. That's my point.

**The Chairman:** The department has said that.

**Mr. Brooks:** But the 21-year rule is no more arbitrary than that. For example, we collect the tax when you die. Well, that's a hell of a lot more arbitrary than 21 years. It's 21 years, so you that it's 21 years, then another 21 years, and another 21 years. But you just die randomly, you don't know when; you just die. That's an arbitrary rule.

The 21-year rule isn't arbitrary. In fact, we borrowed from English legislation. The English Parliament passed a capital gains tax in 1965 and had a deemed disposition on death and a 21-year rule for trust. The way the English had it, there are two senses to the rule. One, there is a private law rule of perpetuities that applies to trust, which says you can put property in trust for life, plus 21 years. Sure, we've got the 21 years.

**The Chairman:** It's a generation; that's the other aspect.

**Mr. Brooks:** Absolutely. If you were drafting this rule you would say to yourself that you should allow people to put property in trust and not trigger a gain until it would be reasonable to expect that they could pass it out to their children. At what point in time is that? Well, when the children have reached maturity, at 21 years of age. That's not a bad rule, and that's the sense of the rule. So to denigrate the rule by saying it's arbitrary—it's all arbitrary. And as I say, if you don't want arbitrary rules, then you tax these gains every year as they accrue.

**The Chairman:** They tax daily too, so that if you really want to get down to it. . .

**Mr. Brooks:** Finally, let me say this. They say that this system means you're going tax people each generation, but that's not right. The generation you're missing is the present generation, because the rule permits me, when I'm 45 years old, to take my assets, in effect, put them into a trust, and not pay any tax until my last child dies.

**The Chairman:** Except you paid them at age 45.

**Mr. Brooks:** I paid them at 45 years of age, but I didn't pay them at 80 years of age.

**The Chairman:** Then you have to wait until you're age 65, or 80 years old.

**Mr. Brooks:** But I didn't pay them at 80 years of age, or whenever I die. That's all the gains that accrued, from the time I was 45 years old until I was 80 years old, on which you've deferred taxes, in effect. You've deferred taxes on those gains until my children died. So if you're not collecting the tax every generation, you don't collect my fair share of the tax.

**The Chairman:** You assume that the present value of those taxes exceed the present value of the tax you paid at age 45.

**M. Brooks:** Oui, mais quoiqu'il en soit. . . On peut dire qu'on ne le fera pas maintenant, mais qu'on les imposera à un autre moment. Quel que soit le moment choisi, ce sera toujours arbitraire. C'est ce que je cherche à démontrer.

**Le président:** C'est ce qu'a dit le ministère.

**M. Brooks:** Mais la règle des 21 ans n'est pas plus arbitraire que cela. Par exemple, nous prélevons l'impôt lorsque vous mourrez. Cela est drôlement plus arbitraire que cette période de 21 ans. L'impôt sera prélevé dans 21 ans; il en sera ainsi pour vous et pour tout le monde. Mais les gens ne meurent pas tous au bout de 21 ans; on ne sait pas quand on mourra; on meurt, tout simplement. Cette règle est donc arbitraire.

Mais la règle des 21 ans n'est pas arbitraire. En fait, nous l'avons empruntée de la loi britannique. En 1965, le Parlement britannique a adopté une mesure concernant l'impôt sur les gains en capital, qui prévoit la disposition réputée au décès et la règle des 21 ans à l'égard des fiducies. Dans la loi britannique, on a donné deux sens à cette règle. Il y a tout d'abord une règle de droit privé de perpétuité qui s'applique aux fiducies, qui stipule que l'on peut mettre des éléments d'actifs dans une fiducie à vie, plus 21 ans. Il y a donc la règle des 21 ans qui s'applique.

**Le président:** Cela représente une génération; c'est l'autre aspect.

**M. Brooks:** Absolument. Si vous rédigez cette règle, vous vous diriez qu'il faudrait permettre aux gens de mettre des éléments d'actif dans une fiducie et ne pas considérer qu'il y a eu un gain en capital jusqu'à ce qu'il soit raisonnable de penser qu'ils puissent les transférer à leurs enfants. Quand cela sera-t-il? Lorsque les enfants seront majeurs, à 21 ans? Ce n'est pas une mauvaise règle, et c'est le sens qu'elle a. Alors, la critiquer en la qualifiant d'arbitraire. . . tout est arbitraire. Si l'on veut éviter l'arbitraire, il faut imposer ces gains en capital chaque année, au fur et à mesure qu'ils s'accumulent.

**Le président:** Ils taxent aussi quotidiennement. Donc, tant qu'à faire. . .

**M. Brooks:** Finalement, permettez-moi de dire ceci. On prétend que cette formule signifie que les éléments d'actifs seront imposés à chaque génération, mais ce n'est pas vrai. La génération actuelle y échappe, parce que la règle me permet, à 45 ans, de mettre mes éléments d'actifs dans une fiducie et de ne payer aucun impôt avant la mort de mon dernier enfant.

**Le président:** Sauf que vous l'avez payé à l'âge de 45 ans.

**M. Brooks:** Oui, mais pas à 80 ans.

**Le président:** Alors, vous devez attendre d'avoir atteint 65 ou 80 ans.

**M. Brooks:** Mais je ne paie pas d'impôt à 80 ans, ou après ma mort. En réalité, l'impôt sur les gains qui se seront accumulés, depuis l'âge de 45 ans jusqu'à 80 ans, a été reporté. Il a été reporté jusqu'à la mort de mes enfants. Donc, si l'on ne perçoit pas l'impôt à chaque génération, je n'aurai pas versé ma juste part.

**Le président:** Vous supposez que la valeur actuelle de ces impôts excède la valeur de l'impôt que vous avez payé à 45 ans.



[Text]

**Mr. Brooks:** Oh, absolutely, or I wouldn't do it. I wouldn't do so if they didn't.

**The Chairman:** That's right, but there's no guarantee that this is the case.

**Mr. Brooks:** Well, whether it's a guarantee or not, I take the risk. In fact, as Mr. Goldstein or any tax lawyer will tell you, what they do with their time is freeze estates. Why the hell are they doing so if there's no tax advantage? There's an enormous tax advantage.

So the generation we're missing with these rules is the present generation. If you want to tax people every generation, then you'd say that when a person dies you collect the tax. You wouldn't allow that.

**The Chairman:** We'd go back to the old estate tax.

**Mr. Brooks:** No, no, just under this deemed disposition on death, you would not allow me to in effect defer paying tax on the appreciated value of property that I control during my lifetime.

**The Chairman:** Let's move on to the next subject. I think we've beaten this one to death.

**Mr. Brooks:** I think that's all. Is there more? Was there another question? I thought I had dealt with them all.

**The Chairman:** Mr. Goldstein, do you have any particular comments?

**Mr. Goldstein:** Just a couple. One, our system does tax accrued gains in various situations, such as deemed disposition on death, deemed disposition on departure from Canada, and deemed disposition if there's a change of use of property. In all those situations you are taxed on accrued gains, whether you have a 21-year rule, a 16-year rule, or whatever. It's three years on Canada Savings Bonds. So there we are; we know that.

The other aspect is that if you don't have a system for at least surrounding the perimeters of accrued gains with a potential tax in a relatively limited fashion you then have a loophole you can drive a truck through. There are techniques for converting economic benefits from current income, salaried income, and other kinds of income into capital gains appreciation, and if you're going to permit that tax to be deferred indefinitely, people will do that.

That's all the comment I wanted to make.

**Mr. de Jong:** I just want to ask one question, and it arises out of what Professor Brooks was saying. How does our system here compare to either the American or the English systems or systems that are available for families wanting to protect their capital assets? How does our system compare to what's available in other OECD countries?

[Translation]

**M. Brooks:** Oh, absolument, sans quoi, je ne le ferais pas. Je ne le ferais pas s'il n'en était pas ainsi.

**Le président:** C'est juste, mais il n'y a aucune garantie que c'est bel et bien le cas.

**M. Brooks:** Que ce soit garanti ou non, je préfère courir le risque. En fait, comme M. Goldstein ou n'importe quel autre fiscaliste vous le diront, ils passent le plus clair de leur temps à geler des successions. Pourquoi diable font-ils cela, s'il n'y a aucun avantage fiscal? Il y a un avantage fiscal énorme.

Donc, la génération qui échappe à l'impôt grâce à ces règles, c'est la génération actuelle. Si vous vouliez imposer les gains en capital à chaque génération, il faudrait que vous décrétiez que lorsqu'une personne meurt, vous percevez l'impôt qui est dû. Vous n'accepteriez pas ce système.

**Le président:** Cela équivaldrait à revenir à l'ancien impôt sur les successions.

**M. Brooks:** Non, cela s'appliquerait uniquement à la disposition réputée au décès. Vous ne me permettriez plus, en réalité, de reporter le paiement de l'impôt sur l'appréciation de la valeur d'éléments d'actifs que je contrôle de mon vivant.

**Le président:** Passons à l'autre sujet. Je pense que nous avons complètement épuisé celui-ci.

**M. Brooks:** Je pense que c'est tout. Y a-t-il autre chose? Y a-t-il une autre question? Je pensais avoir répondu à toutes les questions.

**Le président:** Monsieur Goldstein, avez-vous des observations à nous faire?

**M. Goldstein:** Une ou deux, oui. Premièrement, notre régime permet de prélever des impôts sur les gains accumulés dans diverses situations, comme dans le cas de la disposition réputée au décès, de la disposition réputée après le départ du Canada, et de la disposition réputée en cas de modification de l'usage de la propriété. Dans toutes ces situations, les gains accumulés sont imposés, sans égard à la règle des 21 ans, ou à une règle des 16 ans, ou comme l'on voudra. Pour les obligations du Canada, la règle prévoit trois ans. Cela est établi; nous le savons.

L'autre aspect à considérer, c'est que s'il n'existe aucun mécanisme permettant de percevoir de l'impôt, d'une manière aussi limitée soit-elle, même marginale, sur les gains accumulés, on laisse une échappatoire absolument béante. Il existe des techniques qui permettent de convertir des avantages financiers, sous la forme de revenus courants, de revenus tirés d'un emploi et d'autres genres de revenus, en gains en capital accumulés, et si l'on permet que cet impôt soit reporté indéfiniment, les gens vont utiliser ces techniques.

C'est la seule observation que je voulais faire.

**M. de Jong:** J'ai seulement une question à poser, qui m'est inspirée par ce qu'a dit M. Brooks. Comment notre régime se compare-t-il au régime américain ou anglais, ou aux autres régimes qui existent pour les familles qui veulent protéger la valeur de leurs éléments d'actifs? Comment notre régime se compare-t-il à ceux qui existent actuellement dans d'autres pays de l'OCDE?

[Texte]

[Traduction]

• 1115

**Mr. Brooks:** Well, both the Americans and the British have a wealth tax. They tax the value of someone's wealth when they die. The Americans actually forgive you all the tax on your accrued capital gains when you die. So in the U.S., if you hang onto your property until you die there'll be no tax on all your accrued capital gains, but you pay a wealth tax.

In a couple of European OECD countries they actually tax you on the deemed disposition on capital gains, plus they have a wealth tax on debt, plus an annual wealth tax.

Anyway, to be frank, it makes it really difficult for us to compare our system with that of the Americans and British, only because they do the taxing differently: they have wealth taxes and we collect tax on the accrued capital gains when someone dies.

Again, as I mentioned with regard to the American wealth tax, though, they're much tougher on things like estate freezes than we are with our accrued capital gains tax. They're much tougher on such approaches as life estates. In Canada, if you create a life estate you might avoid some of this tax on the accrued capital gains on death. But if you create a life estate in the United States, even though your interest in the property has come to an end when you die, you'll pay tax on the full value of that property, on the grounds that you controlled it while you were alive.

**Mr. de Jong:** So do other OECD countries have provisions such as this, whereby you can put your wealth into a trust and have the taxes paid on the wealth deferred for whole generations?

**Mr. Brooks:** Well, no, because most of them would collect it under their wealth tax and wouldn't permit this kind of deferral under the wealth tax.

**Mr. de Jong:** In other words, we then seem to have a particularly advantageous tax regime for wealthy families, which allows them to not pay tax on the accumulated increase in the capital wealth from one generation to another.

**Mr. Brooks:** I must confess that the only system I can speak confidently about is the American system. With the American estate tax it's the case that under these kinds of provisions that people are going to be able to use to defer paying tax on the accrued capital gains when they die, they would be taxed under the American estate tax.

**Mr. de Jong:** Do you think then that they made a mistake in 1972 by doing away with the estate tax and replacing it with capital gains tax?

**Mr. Brooks:** Sure. Well, no, I would have them both. They shouldn't—

**Mr. Blenkarn:** You'd have them both because—

**M. Brooks:** Aux États-Unis comme en Angleterre, on a un impôt sur la fortune. On prélève de l'impôt sur la valeur de la fortune de quelqu'un à son décès. Aux États-Unis, en réalité, les gains en capital accumulés jusqu'au décès sont libres d'impôt. Donc, aux États-Unis, celui qui conserve ses éléments d'actif jusqu'à sa mort ne paiera aucun impôt sur tous les gains en capital qui se sont accumulés, mais il paie de l'impôt sur sa fortune.

Dans une couple de pays européens de l'OCDE, on prélève de l'impôt au moment de la disposition réputée sur les gains en capital, mais ils paient aussi un impôt sur les éléments du passif ainsi qu'un impôt annuel sur la fortune qui s'applique.

Quoi qu'il en soit, je vous dirai franchement qu'il est vraiment difficile de comparer notre régime à celui des États-Unis et de l'Angleterre, ne serait-ce que parce que la fiscalité y est différente; dans ces deux pays, on prélève de l'impôt sur la fortune, et nous, au Canada, nous prélevons de l'impôt sur les gains en capital accumulés au décès d'un contribuable.

Comme je l'ai mentionné au sujet de l'impôt sur la fortune aux États-Unis, toutefois, les règles y sont beaucoup plus sévères en ce qui a trait au gel des successions que les nôtres le sont relativement à l'impôt que nous prélevons sur les gains en capital accumulés. Les règles qui s'appliquent au domaine viager y sont aussi beaucoup plus sévères. Au Canada, l'établissement d'un domaine viager permet d'éviter de payer une partie de l'impôt sur les gains en capital accumulés au décès. Mais aux États-Unis, si l'on établit un domaine viager, même si l'on n'a plus d'intérêt dans la propriété à son décès, on verse quand même de l'impôt sur la pleine valeur de cette propriété, et ce, parce qu'avant le décès, on exerçait encore le contrôle de la propriété en question.

**M. de Jong:** Donc, y a-t-il d'autres pays de l'OCDE qui ont des dispositions comme celles-là, qui permettent de mettre sa fortune à l'abri dans une fiducie et de reporter le paiement de l'impôt sur cette fortune pendant des générations?

**M. Brooks:** Non, parce que la plupart des pays prélèvent ces impôts dans le cadre de leur impôt sur la fortune et ne permettraient pas un report d'impôt de ce genre.

**M. de Jong:** Autrement dit, nous semblons avoir un régime fiscal particulièrement avantageux pour les familles riches, qui leur permet de ne payer aucun impôt sur l'augmentation de leur fortune d'une génération à l'autre.

**M. Brooks:** Je dois avouer que le seul régime que je connais suffisamment bien pour en parler avec assurance est celui des États-Unis. Il est vrai que de telles dispositions permettent de reporter l'impôt à payer sur les gains en capital accumulés à leur décès, mais sous le régime américain, ils ne pourraient pas échapper à l'impôt sur les successions.

**M. de Jong:** Ont-ils fait une erreur, alors, en 1972, en remplaçant l'impôt sur les successions par l'impôt sur les gains en capital?

**M. Brooks:** Absolument. En réalité, il faudrait les deux. Il ne faudrait pas. . .

**M. Blenkarn:** Il faudrait appliquer les deux impôts, parce que. . .



[Text]

**Mr. Brooks:** Absolutely. They're both very different taxes and you need them both in an equitable tax system. There's no question about that. That was just a terrible mistake. We're only one of three industrialized countries in the world that do not have a wealth tax when folks die and pass their wealth on to the next generation.

I don't know an economist who would not argue that a wealth tax is the most equitable and most economically efficient tax, because you only tax wealth when you're passing it to the next generation and not taxing while they're accumulating the wealth; you're letting—

**Mr. Blenkarn:** That'd be great if we could get rid of the capital gains tax.

**The Chairman:** I'm in agreement with you. I'm in favour of a wealth tax. I'm in the minority, probably, in my party, but I can tell you, on the record, that I'm in favour of it. But that's not what we have at the moment.

**Mr. Blenkarn:** But you're not in favour of a capital gains tax.

**The Chairman:** I wasn't here when we abolished it either.

**Mr. de Jong:** With the trusts, we have neither. We don't have the estate tax, and you can escape paying the capital gains tax for several generations.

**Mr. Brooks:** Yes, absolutely, you can. If we do not do something about estate freezing, including this particular measure, by which the government is extending the bill into estate freezing, you've taken a lot of the sting out of our tax on deemed disposition on death. There's no question about that. It's just wrong in policy terms.

**Mr. Blaikie:** Well, Mr. Chairman, there's a certain kind of conventional wisdom that a lot of ordinary Canadians assume to be truth, which is that the only two things in life that are unavoidable are death and taxes. The fact is, for some people taxes are avoidable, or at least more avoidable than they are for a majority of Canadians.

• 1120

I confess to a certain amount of bewilderment of a layperson when it comes to all the ways in which taxes can be avoided, through incorporation or trusts and all that kind of thing. Perhaps I'm comparing apples and oranges, but it strikes me as odd that we're having this tremendous discussion here today about the way in which people defer the paying of a capital gains on what is obviously a great deal of wealth in many instances. Yet in my riding I have people whose main concern, being senior citizens and being asked to pay their income tax on a quarterly instalment basis, is that they're being asked to pay tax on income on bonds that they don't receive until a certain time of the year, yet they have to pay up before they receive that income. They might be a not very—

[Translation]

**M. Brooks:** Absolument. Ce sont deux impôts très différents, et dans un régime fiscal équitable, les deux sont nécessaires. Cela ne fait aucun doute. C'était tout simplement une terrible erreur. Nous sommes l'un des trois pays industrialisés qui ne prélèvent aucun impôt sur la fortune à la mort de quelqu'un, et lorsque cette fortune est léguée à la génération suivante.

Je ne connais aucun économiste qui ne défendrait pas le principe selon lequel l'impôt sur la fortune est l'impôt le plus équitable et le plus efficient qui puisse exister sur le plan économique, car on ne prélève ainsi de l'impôt sur la fortune que lorsqu'elle passe entre les mains de la génération suivante et non pas pendant qu'elle s'accumule; on permet ainsi. . .

**M. Blenkarn:** Cela serait fantastique, si nous parvenions à nous débarrasser de l'impôt sur les gains en capital.

**Le président:** Je suis d'accord avec vous. Je suis en faveur d'un impôt sur la fortune. Je suis probablement en minorité dans mon parti, mais je peux vous affirmer publiquement que je suis en faveur d'un tel impôt. Mais ce n'est évidemment pas ce que nous avons actuellement.

**M. Blenkarn:** Mais, vous n'êtes pas en faveur d'un impôt sur les gains en capital.

**Le président:** Je n'étais pas là, non plus, quand on l'a aboli.

**M. de Jong:** Et grâce aux fiducies, nous ne bénéficions d'aucun des deux impôts. Nous n'avons plus l'impôt sur les successions, et l'on peut éviter de payer l'impôt sur les gains en capital pendant plusieurs générations.

**M. Brooks:** Oui, absolument. C'est possible. Si nous ne faisons rien au sujet du gel successoral, y compris au sujet de cette mesure particulière par laquelle le gouvernement prolonge la durée pendant laquelle on peut geler la succession, on aura beaucoup enlevé à l'impôt payable au décès, au moment de la disposition réputée des biens. Cela ne fait aucun doute. Ce principe est tout simplement erroné.

**M. Blaikie:** Monsieur le président, il y a un grain de sagesse dont bien des Canadiens ordinaires sont convaincus, à savoir qu'il y a seulement deux choses qui sont inévitables dans la vie: la mort et les impôts. Mais en réalité, pour certains, les impôts sont évitables, ou ils le sont davantage que pour la majorité des Canadiens, à tout le moins.

J'admets que je ne comprends pas vraiment bien toutes les façons dont on peut éviter de payer l'impôt, par la création de sociétés, de fiducies, ou de tout ce que l'on voudra. Ma comparaison cloche peut-être, mais je trouve plutôt bizarre que nous discussions aujourd'hui de la façon dont des gens parviennent à reporter le paiement de l'impôt sur des gains en capital réalisés dans une situation où bien de ces gens ont accumulé une fortune importante. Pendant ce temps-là, dans ma circonscription, il y a des gens, des personnes âgées, à qui l'on demande de payer leur impôt sur le revenu de façon trimestrielle, et qui doivent le faire aussi, par exemple, sur les revenus d'intérêts que leur procurent des obligations qu'ils possèdent, mais qu'ils ne toucheront pas avant un certain moment de l'année. Et malgré cela, ils doivent verser l'impôt sur ces intérêts avant de les avoir reçus. Ce ne sont peut-être pas des gens tellement. . .

[Texte]

**The Chairman:** But the income has accrued. That's what we're talking about: accrued income.

**Mr. Blaikie:** Yes, but they have to pay; there's no sympathy for them. We've raised this issue in the House of Commons ever since I came here.

**The Chairman:** Mr. Blaikie, every salaried employee in Canada who receives salary by payroll and has payroll deductions, including yourself, pays tax every month, or perhaps every week in some cases.

**Mr. Blaikie:** Exactly, but here there's this great outpouring of sympathy by the Department of Finance and the government, presumably. Mr. Farber has done a reasonable job of defending government policy in this case, which is his job to do, and one trusts that he doesn't find it all that pleasant. Nevertheless, the fact is that we have this great outpouring of policy sympathy for people who are obviously the haves in this country.

**Mr. Blenkarn:** You're only talking about of the capital gains tax, aren't you?

**Mr. Blaikie:** I'm only talking about the capital gains tax. Excuse me, Mr. Chairman.

**Mr. de Jong:** A dollar's a dollar's a dollar.

**Mr. Blaikie:** I'm only talking about a form of income, the magnitude of which, as we're discussing today, is only available to a small minority of Canadians. Forgive me for being concerned about this minority and the way in which they are treated differently from a great many other Canadians.

**The Chairman:** No, there's no problem. You don't have to be forgiven for that; that's a fair comment. But the problem is that, as Mr. de Jong just mentioned, a dollar's a dollar's a dollar. The problem with what you're saying is that it would be true if we could measure all the dollars—

**Mr. Blaikie:** But it's hard to measure all the dollars when we've got a system that's set up to hide dollars.

**The Chairman:** When we get into the question of measuring gains that accrue over time there's some difficulty in knowing whether or not there is gain. For example, on the question of owning an apartment building, whether there's a gain or not depends on whether that apartment building is worth more at the end of the year than at the beginning—or more at the end of five years than at the beginning of that period. That's subject to some debate, in any event, plus it's also subject to the entire question of property or real estate values changing and all sorts of factors.

The great advantage of a consumption tax, by the way, is that it's collected immediately, on the basis of consumption. One of my great arguments on tax theory with regard to the consumption tax—i.e., the GST—was that this was one of the reasons for it: you didn't have this measurement problem; it's pretty clear what the tax is.

So I'm not opposed to taxing capital gains. The problem we have is measurement and the problem we have here is measurement. So we ask at what point in time do we do the taxing. We've got to set up some arbitrary rules.

[Traduction]

**Le président:** Mais les intérêts en question sont déjà accumulés. C'est ce dont nous discutons aujourd'hui—des revenus accumulés.

**M. Blaikie:** Oui, mais ils doivent payer de l'impôt; ils n'ont droit à aucune sympathie. Nous soulevons d'ailleurs cette question à la Chambre des communes depuis que j'y suis député.

**Le président:** Monsieur Blaikie, tous les employés salariés au Canada qui reçoivent un salaire et qui ont des retenues à la source, comme vous d'ailleurs, paient de l'impôt chaque mois, ou peut-être même chaque semaine dans certain cas.

**M. Blaikie:** Exactement, mais voilà que nous sommes aujourd'hui témoins de toute une sympathie de la part du ministère des Finances et du gouvernement à l'égard de certaines personnes. M. Farber a assez bien défendu le politique du gouvernement dans ce cas, ce qui fait partie de son travail, et l'on est en droit de se demander s'il y prend toujours tellement plaisir. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins que nous sommes témoins d'une vaste opération de sympathie à l'égard de personnes qui sont de toute évidence les mieux nanties de notre pays.

**M. Blenkarn:** Vous dites cela uniquement au sujet de l'impôt sur les gains en capital, n'est-ce pas?

**M. Blaikie:** Oui, uniquement au sujet de l'impôt sur les gains en capital. Je m'excuse, monsieur le président.

**M. de Jong:** Un dollar est toujours un dollar.

**M. Blaikie:** Il s'agit uniquement d'une forme de revenu, comme nous en discutons aujourd'hui, dont seulement une infime minorité de Canadiens peut bénéficier. Excusez-moi si je m'inquiète au sujet de cette minorité et du traitement privilégié dont ils bénéficient et dont une grande majorité de Canadiens sont privés.

**Le président:** Non, vous n'avez pas à vous excuser. Votre observation est tout à fait justifiée. Mais la difficulté, comme l'a dit M. de Jong, c'est qu'un dollar est un dollar. Le problème, relativement à ce que vous dites, c'est que ce serait vrai si nous pouvions mesurer toute la valeur. . .

**M. Blaikie:** Mais il est difficile de mesurer la fortune dans un régime qui permet de la cacher.

**Le président:** Il est difficile de déterminer qu'il y a eu une appréciation de la valeur d'un bien avec le temps. Par exemple, au sujet de la valeur d'un immeuble, il y aura eu appréciation ou non de sa valeur selon qu'il vaudra davantage à la fin qu'au début de l'année—ou d'avantage au bout de cinq ans qu'au début de cette période. Cela n'est jamais clair, de toute façon, sans compter le fait que les valeurs fluctuent dans le domaine de l'immobilier, et bien d'autres facteurs.

Le grand avantage d'une taxe à la consommation, soit dit en passant, c'est qu'elle est perçue immédiatement, dès que quelqu'un achète un bien. Dans le cas d'une taxe à la consommation—comme la TPS—le problème de mesure ne se pose pas; la taxe est plutôt claire. C'était l'un des arguments les plus importants qui me faisait pencher en faveur d'un tel genre de taxe.

Donc, je ne suis pas opposé à ce que l'on impose les gains en capital. La difficulté est une affaire de mesure, et c'est précisément le problème que nous avons ici. Donc, nous nous demandons à quel moment il faut prélever l'impôt. Nous devons donc établir un certain nombre de règles arbitraires.



## [Text]

Mr. Brooks is absolutely correct, to make the tax equal we'd have to tax annually. But it would be pretty difficult to force everybody to sell all their assets annually or come to some kind of evaluation annually. So we save that and say we'll tax every so many years.

**Mr. Blenkarn:** Or when they sell assets.

**The Chairman:** Or when they sell, or this, that, or the other. When they sell it's pretty clear, because we have a number and we know how much they sold the asset for.

The problem is one of measurement more than anything else. If we knew exactly what everybody's wealth status was at the end of every year and the difference we could probably attempt to tax on that basis. That would be the fairest basis, no question about it. What we're dealing with is a practical situation.

I don't want to belabour the point, I just wonder if there's any information anybody wants to elicit from any of the witnesses we have here.

**Mr. Blaikie:** Well, I was going to ask Mr. Goldstein to elaborate on one point, because he did speak earlier about how long someone can defer this tax. He talked about 40 or 80 years. But actually I have a copy of an article I believe he wrote. I'll just quote from it, then perhaps you could explain:

Assume father persuades daughter Audrey, 18, to set up a trust worth \$10,000, which is used to purchase a property. Assume the beneficiaries are father, mother, mother's parents, father's parents, two brothers, aged 6 and 12, Audrey, and any future children of Audrey or her brothers. Currently, such a trust would be deemed to have sold the property 21 years later.

Under the proposed rules

—which are the rules we're dealing with today—

the gains in the property could remain untaxed until the death of the last member of the group of beneficiaries, including future-born children of Audrey and her siblings. Such a tax could conceivably avoid tax on its holdings for 120 years or more.

• 1125

This approach seems to me to almost have the dimension of the eternal to it, because 120 years is a long time. It would seem that even the Jesuitical talents of Mr. Farber would be taxed—no pun intended—to justify this particular type of deferral.

**Mr. Goldstein:** Well, I must confess that my selection of the period of 120 years was arbitrary. It was an estimate, under the circumstances.

**Mr. Soetens:** A typical journalist.

**Mr. Goldstein:** The rules at the time that article was written were somewhat different from those in the current draft. Currently, the eligible beneficiaries have to be alive at the time the trust is set up. That was not the case in the earlier situation. So the situation would be somewhat more restricted.

## [Translation]

M. Brooks a tout à fait raison. Pour que l'impôt soit juste, il faudrait le prélever chaque année. Mais il serait plutôt difficile d'obliger tout le monde à vendre tous leurs éléments d'actif chaque année ou à en fournir une évaluation quelconque annuellement. Nous éliminons donc cette possibilité et nous décidons à la place de prélever un impôt à intervalles de tant d'années.

**M. Blenkarn:** Ou lorsque les gens vendent leurs éléments d'actif.

**Le président:** Oui, lorsqu'ils vendent, ou ceci ou cela. Lorsqu'ils vendent, c'est clair, puisqu'il y a un chiffre auquel on peut se raccrocher, et nous savons combien d'argent ils ont obtenu pour leurs éléments d'actif.

Le problème en est un de mesure davantage qu'autre chose. Si nous connaissons exactement la situation de la fortune de chaque contribuable à la fin de chaque année, et la différence par rapport à l'année précédente, nous pourrions probablement tenter de prélever l'impôt sur la différence. Ce serait le régime le plus équitable. Cela ne fait aucun doute. Nous devons trouver une solution pratique.

Mais je ne veux pas m'attarder plus que de raison sur ce point. Je me demande s'il y a d'autres renseignements que qui que ce soit voudrait obtenir de nos témoins.

**M. Blaikie:** J'allais demander à M. Goldstein de développer un peu sa pensée sur un point, car il a parlé tout à l'heure du temps pendant lequel quelqu'un peut reporter le paiement de l'impôt. Il a dit environ 40 ou 80 ans. Mais, j'ai ici une copie d'un article qu'il a écrit, je pense. Voici ce qu'il dit, et vous pourrez peut-être ensuite nous donner quelques explications:

Faisons l'hypothèse qu'un père convainc sa fille, Audrey, âgée de 18 ans, de créer une fiducie d'une valeur de 10 000 \$ qui sont utilisés pour acheter une propriété. Supposons que le bénéficiaire de cette fiducie soit le père, la mère, les parents de la mère, les parents du père, les deux frères, âgés de 10 et 12 ans, Audrey, et tous les autres enfants que pourront avoir Audrey ou ses deux frères. Aux termes de la loi actuelle, une telle fiducie serait réputée avoir vendu la propriété 21 ans plus tard.

En vertu des règles qui sont proposées

—celles dont nous discutons aujourd'hui—

L'impôt sur les gains réalisés sur la vente d'une propriété pourrait être reporté jusqu'au décès du dernier membre du groupe de bénéficiaires, y compris les enfants encore à naître d'Audrey et de ses frères. Une fiducie pourrait donc permettre de reporter l'impôt à payer pendant 120 ans ou davantage.

Cette formule semble presque avoir une dimension d'éternité, car 120 ans c'est long. J'ai l'impression que même les talents de jésuite de M. Farber seraient durement mis à l'épreuve pour justifier un report d'impôt aussi long.

**M. Goldstein:** Je dois avouer que j'ai utilisé 120 ans de façon tout à fait arbitraire. Il s'agissait uniquement d'une hypothèse dans les circonstances.

**M. Soetens:** Comme un véritable journaliste.

**M. Goldstein:** À l'époque où j'ai rédigé cet article, les règles étaient quelque peu différentes de celles qui se trouvent aujourd'hui dans l'ébauche. Aujourd'hui, les bénéficiaires admissibles doivent être vivants au moment de la création de la fiducie. Il n'en était pas ainsi dans les anciennes règles. Ce serait donc aujourd'hui un peu plus limité.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** How much more restricted?

**Mr. Goldstein:** By the possibility of future issue being born. Right now the only potential beneficiaries who can receive the favourable treatment are those who are alive at the time the trust was set up.

**Mr. Blenkarn:** They are children of people who set up the trust. Since most people don't have children until they are 20 years of age, conceivably you couldn't grant anything to a trust unless you were 20 and had a child, aged one year.

**Mr. Goldstein:** Yes. As I said, that example would be somewhat different right now.

**Mr. Blenkarn:** So conceivably it would be a trust for the period of that child's life.

**Mr. Brooks:** But under the present rules, exempt beneficiaries not only include brothers and sisters, but also nieces and nephews, so you could—

**Mr. Blenkarn:** No, not under the proposed rules, they don't.

**Mr. Brooks:** No, under the proposed rules they do. So you could imagine, if we were constructing cases, we could easily get up to the 120 years.

If you had a younger brother, who was 20 or 30 years younger than you, and if he had a kid and you were 60 years old and his child was just born you could put the child in as a beneficiary of the trust and it would run until that child. . . No, it's not 120 years; it's 100. That would be a long time. Sorry, I meant for the life of the kid.

**Mr. Goldstein:** I think it's a moot point whether we are debating 80 years or 120 years. The point is that it's such a significant deferral that for practical purposes you can regard the present value of any tax revenues as disappearing.

**Mr. Blaikie:** In the long run, they're all dead, so who cares, as long as you don't have to pay taxes for 80 years?

**Mr. Goldstein:** The other aspect is that the possibilities of something happening during the 80 years are infinite.

**The Chairman:** Just give the gains directly to your beneficiaries and forget the trust; the taxes are deferred until they die, too.

**Mr. Soetens:** In the example that I believe Mr. Brooks gave he talked about a situation in which an individual has a million-dollar business and sets up a trust for that small business, pays the capital gains tax, putting the assets into the trust, and 40 years later he dies and the kids have the business. Of course what you are objecting to is that at the 40-year mark, at the death of the person who set up the trust, you've lost the ability to collect tax on the capital gains that accrued during that 40 years between the establishment of the trust and the death of the original owner.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Dans quelle mesure?

**M. Goldstein:** Par la possibilité d'inclure dans la fiducie les descendants qui ne sont pas encore nés. Aux termes des règles actuelles, les seuls bénéficiaires qui peuvent profiter du traitement favorable sont ceux qui sont déjà vivants au moment de l'établissement de la fiducie.

**M. Blenkarn:** Il faut que ce soit des enfants des gens qui établissent la fiducie. Étant donné que la plupart des gens n'ont pas d'enfants avant l'âge de 20 ans, on peut supposer que l'on ne pourrait transférer quoi que ce soit à une fiducie à moins d'avoir 20 ans et d'avoir déjà un enfant d'un an.

**M. Goldstein:** Oui. Comme je l'ai dit, cet exemple serait quelque peu différent selon les règles actuelles.

**M. Blenkarn:** Il s'agirait donc d'une fiducie qui serait établie pour la durée de la vie de cet enfant.

**M. Brooks:** Mais en vertu des règles existantes, les bénéficiaires pouvant profiter du traitement spécial seraient non seulement les frères et les soeurs, mais aussi les nièces et les neveux, ce qui signifie. . .

**M. Blenkarn:** Non, pas en vertu des règles qui sont proposées.

**M. Brooks:** Non, en vertu des règles qui sont proposées, c'est possible. Vous pouvez donc facilement imaginer que si l'on montait des exemples de cas de ce genre, le report d'impôt pourrait fort bien atteindre 120 ans.

Si vous aviez un jeune frère, qui aurait 20 ou 30 ans de moins que vous, et s'il avait un enfant, et que vous aviez 60 ans et que son enfant soit un nouveau-né, vous pourriez l'inclure comme bénéficiaire dans la fiducie, et l'impôt à payer serait reporté jusqu'à ce que cet enfant. . . Non, ce n'est pas pendant 120 ans, mais 100 ans. Ce serait pendant longtemps, de toute façon. Je m'excuse. Je voulais dire pendant toute la vie de l'enfant.

**M. Goldstein:** Que l'impôt soit reporté pendant 80 ans ou 120 ans est sans conséquence. Ce qui compte bien davantage, c'est que ce report d'impôt est si long qu'à toute fin pratique, on peut considérer comme nul la valeur actuelle de tout espèce de revenu que pourrait procurer cet impôt.

**M. Blaikie:** À long terme, tous les bénéficiaires mourront. Donc, qu'est-ce que cela peut bien faire, pourvu que l'on n'ait pas à payer l'impôt pendant 80 ans?

**M. Goldstein:** L'autre aspect, c'est que les possibilités que quelque chose arrive au cours des 80 ans sont infinies.

**Le président:** On n'a qu'à donner les gains directement à ces bénéficiaires et à oublier la fiducie, alors; les impôts sont reportés jusqu'après leur mort pour eux aussi.

**M. Soetens:** Dans l'exemple qu'a donné M. Brooks, je pense, au sujet d'un particulier qui possède une entreprise qui vaut un million de dollars, et qui décide de créer une fiducie en fonction de cette petite entreprise, d'acquitter l'impôt sur les gains en capital réalisés à ce moment-là, de mettre les éléments d'actif dans la fiducie, et qui décède, 40 ans plus tard, après avoir légué son entreprise à ses enfants. . . Évidemment, vous en avez contre le fait qu'au bout de 40 ans, après le décès de la personne qui a établi la fiducie, on perd la possibilité de percevoir l'impôt sur les gains en capital qui se sont accumulés au cours de cette période de 40 ans, entre le moment de la création de la fiducie et le décès du premier propriétaire de l'entreprise.



*[Text]*

That may be true, but if the intent was for that owner to pass the assets to his kids, either upon death or upon establishment of the trust, is there not some other way to do exactly the same thing? For instance, he could pay the tax at age 40 or 45, or whenever the trust would have been established, put the business in the hands of the kids, but continue to run it under the rules you've established?

Mr. Goldstein is a lawyer, so I will ask him. Could the same end not be accomplished, so that the tax is only paid at the same time the trust is established and when the man or woman who is the owner dies 40 years later there are still no capital gains, because he or she put the business in the hands of the kids?

**Mr. Brooks:** Can you let me answer? Then I'll let Mr. Goldstein do so.

• 1130

You're absolutely right. You can do a corporate estate freeze. There are other ways of doing it. I have just two comments on that.

First, this method of doing it—and I think this is what Mr. Goldstein was referring to—is invariably much more flexible in most cases. Len was right too. You can conceive of cases in which you'll get a longer deferral using a corporate estate freeze. However, in most cases, in these kinds of cases... If you do a corporate estate freeze, in effect you have to give the property to the children, so you'll at least collect the tax when they die. Under this trust rule you're not going to collect it until the last child dies. In that sense it's more generous than the corporate one.

However, my more fundamental point is what's wrong with the system is that we allow people to do those kinds of estate freezes with corporations. That's the loophole we should be plugging. We shouldn't be extending the loophole. We should be plugging the loophole, so that if anyone continues to control property throughout their lifetime they pay tax on the appreciated value when they die.

It's the kind of thing you hear all the time from tax lawyers. Their idea of tax equity is if I can create a loophole for one of my clients using this, then everybody should get it.

**Mr. Soetens:** But, Mr. Brooks—

**Mr. Brooks:** It never occurs to them to close the loophole.

**Mr. Soetens:** I understood your principal point to be that the tax collector missed the opportunity to collect tax when the person who established the trust passed away. If that's the major concern, would it not be simply if you eliminate that loophole by eliminating the trust option so that the original owner pays the capital gains at age 80 instead of age 40...? Aren't there all kinds of other legal ways to accomplish the same end so that you put the assets in the hands of the kids at

*[Translation]*

Cela peut être vrai, mais si l'intention était de permettre à ce propriétaire de léguer les éléments d'actif à ses enfants, soit après son décès ou au moment de la création de la fiducie, n'y a-t-il pas un autre moyen d'arriver exactement au même résultat? Par exemple, il pourrait acquitter l'impôt à l'âge de 40 ou 45 ans, ou au moment où la fiducie a été établie, remettre le contrôle de l'entreprise à ses enfants, mais continuer de la gérer en vertu des règles que vous avez établies?

M. Goldstein est juriste. Je lui pose donc la question. Le résultat ne pourrait-il pas être le même? L'impôt serait acquitté uniquement au moment où la fiducie est créée, et lorsque l'homme ou la femme qui est propriétaire de l'entreprise décéderait, 40 ans plus tard, il n'y aurait toujours pas de gains en capital, puisque cette personne aurait remis le contrôle de l'entreprise entre les mains de ses enfants.

**M. Brooks:** Me permettez-vous de répondre, moi aussi? Je laisserai ensuite la place à M. Goldstein.

Vous avez absolument raison. On peut établir un gel successoral de sociétés. Il y a d'autres moyens de parvenir à reporter l'impôt. J'ai seulement deux observations à faire à ce sujet.

Premièrement, cette formule—et je pense que c'est à cela que M. Goldstein faisait allusion—offre invariablement beaucoup de latitude la plupart du temps. Len avait aussi raison. Il peut arriver qu'un gel successoral de sociétés permette parfois de reporter le paiement de l'impôt encore plus loin dans le temps. Toutefois, le plus souvent, dans de tels cas... Quand on établit un gel successoral de sociétés, on doit donner le bien en question aux enfants. Dans un tel cas, le gouvernement percevra au moins l'impôt à leur décès. Mais, en vertu de cette règle concernant les fiducies, on ne pourra pas le faire tant que le dernier enfant ne sera pas décédé. Cette mesure est donc plus généreuse, en quelque sorte, que le gel successoral de sociétés.

Toutefois, ce qui cloche fondamentalement, c'est que l'on permet aux gens de geler leur succession en établissant une société. C'est l'échappatoire qu'il faudrait éliminer. Nous ne devrions pas en prolonger l'existence. Nous devrions éliminer cette échappatoire, de manière à ce que si quelqu'un continue de contrôler l'entreprise de son vivant, il paie l'impôt sur la plus-value accumulée à son décès.

C'est le genre d'observation que l'on entend constamment chez les fiscalistes. Leur idée de l'équité en matière de fiscalité est que si je peux utiliser une échappatoire pour l'un de mes clients en procédant ainsi, tout le monde devrait pouvoir en bénéficier.

**M. Soetens:** Mais, monsieur Brooks...

**M. Brooks:** Il ne leur viendrait jamais à l'esprit de proposer d'éliminer l'échappatoire en question.

**M. Soetens:** Votre principal argument porte sur le fait que le fisc a manqué l'occasion de percevoir l'impôt lorsque la personne qui a établi la fiducie est décédée. Si c'est là votre principale inquiétude, ne s'agirait-il pas tout simplement d'éliminer cette échappatoire en éliminant la possibilité de créer une fiducie de manière à ce que le propriétaire initial paie l'impôt sur les gains en capital réalisés à l'âge de 80 ans plutôt qu'à 40 ans...? N'y a-t-il pas toute une série d'autres moyens

[Texte]

age 40, declare the capital gains at age 40? The kids will do with the assets after the original owner passes away because legal entities have been established to make sure that a company would stay in the hands, management-wise, of the original owner.

**Mr. Goldstein:** Under the current rules, yes, you can and do set up things at age 40, but methods are available by which no tax need be paid at age 40. The accrued gains to date can be postponed for many, many years, and the future gains can be postponed for even a further period of time by using the techniques we discussed this morning, including the one that supposedly will be amended by this proposal if it's passed.

There are other ways of doing a lot of things, and this is one of them. But of those I'm aware of, this is more generous. I don't think today's meeting is the place or the forum to actually debate the broader question of estate freezing and so on. It has piqued my interest because I don't believe it's being dealt with in a straightforward fashion by... The reasons for and the effects of the rule have not been fully made public. I think they are quite a bit different from the benign situation that...

**Mr. Soetens:** What I simply want clarified is there was this concern that when a person dies at age 80, we've missed that 40 years of capital accrual and can't tax it because the person has died. If we accept that, we will close this loophole so that we can get it. There are many other methods by which the same goal could be accomplished by the person who is trying to establish the trust. We therefore shouldn't have this idea that by closing this one loophole, if you want to describe it as such... I mean, it's not a loophole. It's a legitimate use of the tax laws as they apply. If you close this particular tax law, there are lots of other tax laws that will allow you to address that one subject really quite easily.

**Mr. Brooks:** I'll be clear about my point. There are two things.

First, the loophole that's being created is more flexible in many circumstances than any other present one you could use, and it will extend the deferral longer than many of the others you could use. There's no question about that.

• 1135

Second, the answer to that is not since we have a loophole in the act, let's create a whole bunch more so that everyone gets it. It seems to me that you should be closing the other loopholes instead of creating new ones.

**Mr. Blaikie:** What do you think the real reasons are—the reasons you alluded to that haven't been fully made public? Why is this happening?

[Traduction]

légaux de parvenir au même résultat, de remettre le contrôle des éléments d'actif aux enfants à l'âge de 40 ans, de déclarer le gain en capital à 40 ans? Les enfants vont se départir des éléments d'actif après le décès du propriétaire initial, car on a pris des dispositions juridiques visant à faire en sorte que le contrôle d'une société, de sa gestion, demeure entre les mains du propriétaire initial.

**M. Goldstein:** Les règles actuelles permettent de prendre de telles dispositions à l'âge de 40 ans, mais il y a aussi des moyens d'éviter de payer l'impôt à l'âge de 40 ans. Les gains accumulés jusqu'à ce moment peuvent être reportés sur un grand nombre d'années, et il y a aussi moyen de retarder encore davantage des gains futurs en utilisant les techniques dont nous avons discuté ce matin, y compris celle qui sera apparemment modifiée par cette proposition, si elle est adoptée.

Il existe d'autres façons de faire bien des choses, et celle-là en est une. Mais parmi celles que je connais, c'est la plus généreuse. Je ne pense pas que la réunion d'aujourd'hui soit vraiment l'endroit où l'on peut discuter de la question plus générale du gel successoral, entre autres. Cela a particulièrement piqué mon intérêt, car je ne pense pas que la solution retenue soit vraiment... Les véritables motifs de la règle n'ont pas été donnés publiquement, pas plus que les conséquences. Je pense qu'ils sont considérablement différents des conséquences bénignes que l'on a...

**M. Soetens:** Je tiens seulement à clarifier quelque chose, au sujet de cette inquiétude selon laquelle lorsqu'une personne décède à l'âge de 80 ans, nous avons manqué l'accumulation de la plus-value sur cette période de 40 ans, et nous ne pouvons plus l'imposer parce que la personne est décédée. Si nous admettons cela, nous allons éliminer cette échappatoire de manière à pouvoir récupérer cet impôt. Il y a bien d'autres méthodes qui permettraient à la personne qui tente de créer la fiducie d'atteindre le même objectif. Par conséquent, nous ne devrions pas nous imaginer qu'en éliminant cette échappatoire, puisque vous voulez l'appeler ainsi... Je ne pense pas que ce soit une échappatoire. Il s'agit uniquement d'une utilisation légitime des lois qui s'appliquent actuellement en matière de fiscalité. Donc, même si on élimine cette possibilité, il restera encore bien d'autres lois en matière de fiscalité qui permettront vraiment d'arriver plutôt facilement au même résultat.

**M. Brooks:** Je vais être clair. Il y a deux aspects à considérer.

Premièrement, l'échappatoire que l'on crée offre davantage de latitude, dans bien des cas, que n'importe quelle autre échappatoire qui puisse exister aujourd'hui, et cette règle prolongera la possibilité de reporter le paiement de l'impôt beaucoup plus longtemps que bien d'autres échappatoires le permettent. Cela ne fait aucun doute.

Deuxièmement, la solution n'est pas de dire que puisque cette échappatoire existe dans la loi, créons-en toute une série de plus afin que tout le monde puisse en bénéficier. Il me semble que vous devriez éliminer les autres échappatoires plutôt qu'en créer de nouvelles.

**M. Blaikie:** Quels sont les véritables motifs derrière cela—ceux auxquels vous auriez fait allusion, et qui n'auraient pas été donnés publiquement, selon vous? Pourquoi fait-on cela?



[Text]

**Mr. Goldstein:** Let me be coy and say that if you could find out the amounts of money involved, you would be able to find out why. Because of our system, you are not going to be able to find out the names of the people who are specifically going to benefit, although some of that information is probably available from general sources—securities, filings and the like. However, its design... We are talking about a provision that relates to the triggering of significant capital gains. Presumably somebody has said that if we don't change this his ox is going to be gored, so he wants it changed. A lot of people are in the same position. They are unable or unwilling to go any other route, so—

**Mr. Blaikie:** They have prevailed.

**Mr. Goldstein:** —they have asked for a change to the legislation.

**Mr. Blaikie:** It is therefore in the interests of some pretty high-powered folks to have this changed.

**Mr. Goldstein:** I say that, and I have numerous clients who will benefit from this amendment if it passes.

**Mr. Blaikie:** Thank you.

**The Chairman:** I am going to make the following comments with regard to the process here. I am going to suggest that we not do clause-by-clause today. Mr. Blaikie has indicated that he would prefer next week, so I am going to ask the clerk to make the appropriate arrangements to do it next week.

I have had one other issue brought to my attention, and it is with regard to proposed section 241. It has to do with some specific matters regarding Revenue Canada employees, and it has been brought to my attention by the Public Service Alliance. I am going to alert people that this proposed section has raised a concern, which hopefully we will deal with at that time. I will provide the department with an opportunity to give us some response on that.

Beyond that, I think we will adjourn until next week. We will deal with it then. The clerk will get the meeting set up accordingly and notify people. I don't think we can properly deal with this bill in its entirety today anyway. I think if we get these issues resolved, we can deal with them probably in one meeting next week, if that is agreeable.

**Some hon. members:** Agreed.

**The Chairman:** This meeting is adjourned.

[Translation]

**M. Goldstein:** En toute naïveté, je vous dirai que si vous parveniez à déterminer les sommes d'argent que cela représente, vous auriez la réponse à votre question. En raison de la façon dont notre système fonctionne, vous ne saurez jamais les noms des personnes qui vont en bénéficier particulièrement, malgré que l'on peut probablement obtenir ces renseignements de certaines sources générales—valeurs détenues, rapports, etc. Toutefois, la formulation même de la règle... Il s'agit d'une mesure qui pourrait entraîner la réalisation de gains en capital importants. Il y a probablement quelqu'un qui a dit que si cette règle n'est pas modifiée, son boeuf va passer à l'abattoir. Il veut donc que la règle soit modifiée. Il y a bien des gens dans cette situation. Ils sont incapables d'envisager une autre orientation. Ils ont donc demandé...

**M. Blaikie:** Et ont obtenu...

**M. Goldstein:** ...que l'on apporte une modification à la loi.

**M. Blaikie:** Cette modification est donc dans l'intérêt de quelques personnes drôlement puissantes.

**M. Goldstein:** Je dis cela, et j'ai personnellement un grand nombre de clients qui vont bénéficier de cette modification, si elle est adoptée.

**M. Blaikie:** Merci.

**Le président:** Je vais faire les observations suivantes au sujet du processus. Je propose de remettre à plus tard l'étude article par article du projet de loi. M. Blaikie m'a dit qu'il préférerait que ce soit la semaine prochaine.

Je demande donc à notre greffière de prendre les dispositions nécessaires. On a soulevé une autre question à mon attention, et cela concerne l'article 241 du projet de loi. Il s'agit de certaines questions particulières qui touchent les employés de Revenu Canada, et c'est l'Alliance de la fonction publique qui les a portées à mon attention. Je vous informe donc que cet article du projet de loi a soulevé une certaine inquiétude que nous réglerons, espérons-le, au moment où nous examinerons de plus près cet article. Je vais donner au ministère la possibilité de nous faire part de sa réaction à ce sujet.

Ceci dit, je pense que nous allons suspendre les travaux jusqu'à la semaine prochaine. Nous réglerons cette question à ce moment-là. La greffière organisera la séance en conséquence, et on informera tous les intéressés. Je ne pense pas que nous puissions terminer complètement l'examen de ce projet de loi aujourd'hui, de toute façon. Si nous parvenons à résoudre toutes ces petites difficultés, nous pourrions probablement régler toutes ces questions en l'espace d'une séance la semaine prochaine, si cela convient à tous.

**Des voix:** D'accord.

**Le président:** La séance est levée.






















**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste – lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

*From the Osgoode Hall Law School, York University:*

Neil Brooks, Associate Dean.

*From Goldstein & Goldstein, Barristers and Solicitors:*

Sidney W. Goldstein, Senior Partner.

*From the Department of Finance:*

Len Farber, Director, Tax Legislation Division.

**TÉMOINS**

*De la Osgoode Hall Law School, Université York:*

Neil Brooks, vice-doyen.

*De Goldstein & Goldstein, avocats:*

Sidney W. Goldstein, associé principal.

*Du ministère des Finances:*

Len Farber, directeur, Législation de l'impôt.



HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 62

Fascicule n° 62

Tuesday, March 23, 1993

Le mardi 23 mars 1993

Chairman: Murray Dorin

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on**Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

### RESPECTING:

Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts

- Clause by clause consideration

### INCLUDING:

The Eighteenth Report to the House

### CONCERNANT:

Projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes

- Étude article par article

### Y COMPRIS:

Le Dix-huitième rapport à la Chambre

### WITNESSES:

(See back cover)

### TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993

## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Steven Langdon  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

The Standing Committee on Finance has the honour to present its

### EIGHTEENTH REPORT

In accordance with its Order of Reference from the House of Commons of Thursday, February 25, 1993, your Committee has considered Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts, and has agreed to report it with the following amendment.

#### *Clause 137*

Clause 137 is deleted.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this Bill (*Issues Nos. 60 to 62 which includes this Report*) is tabled.

Respectfully submitted,

*Le président,*

MURRAY DORIN,

*Chairman.*

Le Comité permanent des finances a l'honneur de présenter son

### DIX-HUITIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi de la Chambre des communes du jeudi 25 février 1993, votre Comité a étudié le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes, et a convenu d'en faire rapport avec la modification suivante.

#### *Article 137*

L'article 137 est retranché.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages relatifs à ce projet de loi (*fascicules nos 60 à 62 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,



## MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 23, 1993  
(77)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 371, West Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Diane Marleau and Greg Thompson.

*Acting Members present:* Bill Blaikie for Steven Langdon; Bob Porter for Clément Couture; and Don Blenkarn for Brian White.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts. *From the Public Bills Office:* Robert Normand, Procedural Clerk. *From the Legislative Counsel Office:* Mike Clegg, Legislative Counsel.

*Witnesses: From the Public Service Alliance of Canada:* Dave Flinn, National President, Union of Taxation Employees; and Craig Spencer, Assistant to the Legislative Officer, PSAC Legislative Office. *From Revenue Canada (Taxation):* Charles C. MacNab, Q.C., Departmental Legal Services; and Denis Lefebvre, Assistant Deputy Minister, Legislative and Intergovernmental Affairs Branch.

Pursuant to an Order of the House dated Thursday, February 25, 1993, the Committee resumed consideration of Bill C-92, An Act to amend the Income Tax Act, the Canada Pension Plan, the Income Tax Conventions Interpretation Act, the Tax Rebate Discounting Act, the Unemployment Insurance Act and certain related Acts. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, dated Monday, March 15, 1993, Issue No. 60*).

#### On Clause 1

Dave Flinn, from the Public Service Alliance of Canada, made a statement and answered questions.

Denis Lefebvre made a statement and, with the other witness from Revenue Canada (Taxation), answered questions.

At 4:55 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 6:07 o'clock p.m., the sitting resumed.

The Committee proceeded to the clause by clause consideration of Bill C-92.

By unanimous consent, Clauses 1 to 41 carried.

#### On Clause 42

The question being put on Clause 42, it was carried on the following division:

## PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 23 MARS 1993  
(77)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 15 h 40 dans la salle 371 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Diane Marleau et Greg Thompson.

*Membres suppléants présents:* Bill Blaikie remplace Steven Langdon; Bob Porter remplace Clément Couture; Don Blenkarn remplace Brian White.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux. *Du Bureau des projets de loi d'intérêt public:* Robert Normand, greffier à la procédure. *Du Bureau des conseillers législatifs:* Mike Clegg, conseiller législatif.

*Témoins: De l'Alliance de la Fonction publique du Canada:* Dave Flinn, président national, Syndicat des employés(ées) de l'impôt; Craig Spencer, adjoint à l'agent de la législation, Bureau de la législation. *De Revenu Canada (Impôt):* Charles C. MacNab, c.r., avocat général principal, Services juridiques ministériels; Denis Lefebvre, sous-ministre adjoint, Affaires législatives et intergouvernementales.

Conformément à son ordre de renvoi du jeudi 25 février 1993, le Comité étudie le projet de loi C-92, Loi modifiant la Loi de l'impôt sur le revenu, le Régime de pensions du Canada, la Loi sur l'interprétation des conventions en matière d'impôts sur le revenu, la Loi sur la cession du droit au remboursement en matière d'impôt, la Loi sur l'assurance-chômage et certaines lois connexes (*Voir les Procès-verbaux et témoignages du lundi 15 mars 1993, fascicule n° 60*).

#### Article 1

Dave Flinn, de l'Alliance de la Fonction publique du Canada, fait un exposé et répond aux questions.

Denis Lefebvre fait un exposé puis, avec l'autre témoin de Revenu Canada (Impôt), répond aux questions.

À 16 h 55, la séance est suspendue.

À 18 h 07, la séance reprend.

Le Comité commence l'étude détaillée du projet de loi.

Du consentement unanime, les articles 1 à 41 sont adoptés.

#### Article 42

L'article 42, mis aux voix, est adopté par le vote suivant:

## YEAS

Don Blenkarn  
Clément Couture

Greg Thompson—(3)

## NAYS

Bill Blaikie

Diane Marleau—(2)

By unanimous consent, Clauses 43 to 136 carried, on division.

On Clause 137

The question being put on Clause 137, it was negatived on the following division:

## POUR

Don Blenkarn  
Clément Couture

Greg Thompson—(3)

## CONTRE

Bill Blaikie

Diane Marleau—(2)

Du consentement unanime, les articles 43 à 136 sont adoptés, avec dissidence.

Article 137

L'article 137, mis aux voix, est rejeté par le vote suivant:

## YEAS

—(0)

## NAYS

Bill Blaikie

Diane Marleau—(2)

By unanimous consent, Clauses 138 to 159 carried, on division.

The title carried.

The Bill, as amended, carried.

ORDERED, — That the Chairman report the Bill, as amended, to the House.

At 6:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

## POUR

—(0)

## CONTRE

Bill Blaikie

Diane Marleau—(2)

Du consentement unanime, les articles 138 à 159 sont adoptés, avec dissidence.

Le titre est adopté.

Le projet de loi, modifié, est adopté.

IL EST ORDONNÉ, — Que le président fasse rapport à la Chambre du projet de loi, modifié.

À 18 h 20, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, March 23, 1993

• 1540

**The Chairman:** I call the meeting to order, and I invite the witnesses from the Public Service Alliance of Canada to come forward. They have a particular issue with regard to Bill C-92 that they would like to bring to our attention.

Mr. Flinn, I would invite you to give whatever opening remarks you have to the committee members. After that we will ask any questions that members may have. Subsequent to that, and for the benefit of members, we have the departmental officials here and we'll probably proceed to deal with them after that.

**Mr. David Flinn (National President, Union of Taxation Employees, Public Service Alliance of Canada):** Thank you very much, Mr. Chairman. We're very grateful that you did extend the time to us to come here today. I know you're operating under some pretty tight timeframes.

We were concerned that a couple of clauses in a large bill might go unnoticed. Those clauses obviously have an interest to our members and a major impact on them, so we're glad that we have the opportunity to be here.

I'm the president of the Union of Taxation Employees. That is one component of the Public Service Alliance of Canada. We represent the employees who work for what's known as the income tax department, for lack of a better term I guess. Prior to being elected president of this organization I worked for the department for 19 years. I was an auditor and I spent a lot of time working on special investigations. For the last 9 years I've been president of the Union of Taxation Employees.

We'd ask at the beginning that our submission, which we have presented to you, be included in the record of proceedings if that's possible.

**The Chairman:** It's certainly possible.

**Mr. Blaikie (Winnipeg Transcona):** Agreed.

**The Chairman:** We'll do that.

**Mr. Flinn:** Thank you very much. I don't intend to go through it line by line. Obviously you've had it for some time. I just want to highlight a little bit about what it is, and sort of put into my terms, layman's terms, the situation that presents itself to us and what we're concerned about.

Some years ago the department tried to discipline an employee, using information that was contained in that employee's personal income tax return. We went through a number of processes and wound up in the Federal Court of Canada. At that time Madam Justice Reed ruled that any information that is gathered for purposes of the Income Tax Act cannot be used for other purposes. In her view—and I certainly agree with it—the use of tax information in an employee's return for disciplinary purposes went beyond what was intended in the act. I guess we're here now to change section 241 to allow the department to do just that.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 23 mars 1993

**Le président:** La séance est ouverte. J'invite les représentants de l'Alliance de la Fonction publique du Canada à venir prendre place. Il y a une question bien particulière qu'ils aimeraient porter à l'attention de notre comité relativement au projet de loi C-92.

Monsieur Flinn, je vous invite à présenter vos observations liminaires aux membres du comité. Les députés pourront ensuite vous poser des questions. J'aimerais signaler aux députés que les hauts fonctionnaires du ministère sont ici et que nous les entendrons sans doute par la suite.

**M. David Flinn (président national, Syndicat des employé(e)s de l'impôt, Alliance de la Fonction publique du Canada):** Merci beaucoup, monsieur le président. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir accepté de prendre le temps de nous entendre aujourd'hui. Je sais que vous devez respecter des délais très serrés.

Nous craignons que quelques articles contenus dans un projet de loi très volumineux passent inaperçus. Ces articles intéressent naturellement nos membres et ont des conséquences importantes pour eux. Nous sommes donc très heureux de l'occasion qui nous est donnée de venir vous présenter aujourd'hui nos préoccupations.

Je suis le président du Syndicat des employé(e)s de l'impôt qui fait partie de l'Alliance de la Fonction publique du Canada. Nous représentons les employés qui travaillent pour ce que l'on appelle le ministère de l'Impôt sur le revenu. Avant d'être élu président de cet organisme, j'ai travaillé au ministère pendant 19 ans. J'étais vérificateur et j'ai passé beaucoup de temps à travailler à des enquêtes spéciales. Je suis à la tête du Syndicat des employé(e)s de l'impôt depuis neuf ans.

Nous aimerions tout d'abord vous demander que notre mémoire, que nous vous avons présentée, soit annexé aux procès-verbaux du comité si cela est possible.

**Le président:** Cela est certainement possible.

**M. Blaikie (Winnipeg Transcona):** D'accord.

**Le président:** C'est ce que nous allons faire.

**M. Flinn:** Merci beaucoup. Je n'ai pas l'intention de le lire mot à mot. Vous avez notre mémoire en main depuis quelque temps. Je me contenterai d'en faire ressortir les grandes lignes et de vous expliquer en termes simples la situation qui se présente et ce qui nous inquiète.

Il y a quelques années, le ministère a tenté de fonder des mesures disciplinaires sur des renseignements personnels contenus dans la déclaration d'impôt sur le revenu des particuliers d'une employée. Après avoir suivi divers processus, l'affaire s'est retrouvée devant la Cour fédérale du Canada. À l'époque, madame le juge Reed a déterminé que tout renseignement qui est recueilli aux fins de la Loi de l'impôt sur le revenu ne pouvait être utilisé à d'autres fins. À son avis—je suis certainement d'accord avec elle—l'utilisation des renseignements contenus dans la déclaration d'impôt sur le revenu des particuliers d'un employé en vue d'imposer des mesures disciplinaires, va au-delà de l'intention de la loi. C'est exactement ce que l'article 241 du projet de loi permettra au ministère de faire.



[Texte]

I think it's important that I explain a bit about the distinction between the several different types of disciplinary action that can be undertaken by the department. Presently if an employee is not performing well on the job and that is investigated vis-à-vis work that the employee might have done on a taxpayer's file, if he's auditing corporations, or private individuals, or whatever, then the department has the wherewithal to look through his working papers, what work he has done, consider the taxpayer's return, the financial statements related to that, and the department could take, at this point in time, under the existing rules of the game, disciplinary action against an employee it feels is not performing properly. That disciplinary action could be suspension, it could be a section 31 incompetency, removal from office.

That's one thing and that's already on the books. That's not what we're here to discuss today, or not what we're arguing about here today.

The proposed amendment to section 241, specifically proposed paragraph 241(4)(h), allows the department to look at an employee's personal return which he filed, his own income tax return. If there's something in there that doesn't bear up to scrutiny, there's something wrong with it, inadvertently or deliberately or whatever, the amendment will allow the department to use that information for purposes of disciplinary actions against the employee. That is what the Monica Lau court case that we went through said couldn't be done. Again, we're reversing that process.

• 1545

That's obviously a concern to us because we believe that that violates the privacy of our members and the employees of Revenue Canada. There are about 20,000 people who work for the tax department. About 14,000 are in our union. This singles out that group of 20,000 people in Canada for scrutiny that no other citizen in the country would be subject to.

No other employer would have the wherewithal, the right or the opportunity to look at their employees' personal tax returns and use those returns for disciplinary action. That applies to everybody, whether it's somebody in public life or somebody in private life, or whatever. It singles out 20,000 people in Canada for some very special treatment.

The employees in Revenue Canada are already subject to very close scrutiny. The whole income tax system is based on the principle of self-assessment, and to guard the dignity of that system the taxpayer's information must be kept confidential. That's a fundamental principle of the way our tax system works in Canada.

Tax has been around since 1921, I think. Maybe it was 1917. I wasn't around then, so I don't quite know the date. As long as the tax department has been around, the integrity of tax information has been a very major concern, and our members and the employees of Revenue Canada certainly recognize that. There have been very few instances in my mind where the integrity of that system has ever been brought into question by employees of Revenue Canada, certainly in their own returns.

[Traduction]

Je pense qu'il est important que je vous explique un peu la distinction entre les différents types de mesures disciplinaires qui peuvent être imposées par le ministère. À l'heure actuelle, si un employé n'a pas un bon rendement au travail et que le travail qu'il accomplit relativement à un dossier d'un contribuable fait l'objet d'une enquête, s'il vérifie par exemple des sociétés, des particuliers ou autres, alors le ministère a les moyens nécessaires pour examiner ses documents de travail, vérifier le travail qu'il a fait, consulter la déclaration du contribuable, les états financiers qui s'y rapportent et, selon les règles qui existent à l'heure actuelle, le ministère pourrait prendre des mesures disciplinaires contre un employé s'il estime qu'il ne fait pas bien son travail. Cette mesure disciplinaire pourrait être une suspension, une déclaration d'incompétence aux termes de l'article 31 ou le renvoi.

Tout cela est déjà prévu dans les règles actuelles. Ce n'est pas de cela dont nous voulons parler aujourd'hui; nous ne sommes pas ici pour débattre de cette question aujourd'hui.

L'amendement proposé à l'article 241, plus particulièrement à l'alinéa 241(4)h), permettrait au ministère de consulter la déclaration d'impôt sur le revenu des particuliers d'un employé. Si cette déclaration contient quoi que ce soit qui ne saurait résister à un examen détaillé, si elle contient une erreur, intentionnelle ou non, l'amendement permettrait alors au ministère d'utiliser ces renseignements pour prendre des mesures disciplinaires contre l'employé. Dans le cas de Monica Lau qui a été portée devant les tribunaux, le juge a déterminé que le ministère ne pouvait faire cela. Encore une fois, l'amendement proposé renverserait ce processus.

Naturellement, cela nous inquiète car, à notre avis, cela va à l'encontre du principe fondamental de la protection des renseignements personnels de nos membres et des employés de Revenu Canada. Il y a environ 20 000 personnes qui travaillent pour Revenu Canada Impôt, dont 14 000 font partie de notre syndicat. On singularise donc ainsi ce groupe de 20 000 personnes au Canada qui doivent être soumises à un examen minutieux auquel aucun autre citoyen du pays n'est soumis.

Aucun autre employeur n'aurait la possibilité, le droit ou l'occasion d'examiner les déclarations d'impôt sur le revenu des particuliers de ses employés et d'utiliser ces déclarations à des fins disciplinaires. Cela s'applique à tout le monde, que l'on soit dans le secteur public ou le secteur privé. On singularise ainsi 20 000 personnes au Canada qui seront assujetties à un traitement tout à fait spécial.

Les employés de Revenu Canada sont déjà surveillés de très près. Tout le régime fiscal est fondé sur le principe de l'auto-évaluation, et pour maintenir la dignité de ce régime, il faut respecter le caractère confidentiel des renseignements au sujet des contribuables. Il s'agit d'un principe fondamental qui régit notre régime fiscal au Canada.

Les impôts existent depuis 1921 ou 1917, je crois. Je n'étais pas là à l'époque, alors je ne suis pas certain de la date exacte. Depuis que le ministère du Revenu existe, l'intégrité des renseignements fiscaux est une préoccupation très importante, et nos membres ainsi que les employés de Revenu Canada le reconnaissent certainement. À ma connaissance, il y a eu très peu de cas où l'intégrité de ce régime a été mise en doute par les employés de Revenu Canada, du moins dans leurs propres déclarations.

*[Text]*

As I was going to say, there's a security clearance system. Every employee, depending on what type of job you do, has to go through a security clearance process that could include fingerprinting, criminal record checks and other items, depending on the level. Not all employees go through it, but most do.

We also have conflict of interest guidelines that are a test. The Treasury Board documents are part of them, but then there are special, separate conflict of interest guidelines and a post-employment code for Revenue Canada employees.

As I said already, there are other types of monitoring that go on for employees at Revenue Canada to make sure that nobody is looking at taxpayers' records and abusing the system or using that information for purposes that are not related to the enforcement of the act.

I think that whole process creates employees in our department who are very honest. I'm sure there are a few people who may abuse the system, but as union president I can tell you that not too many situations have come to my attention where employees are abusing the system.

There's a whole security atmosphere within the department. That also applies, I would strongly suggest to you, to the integrity with which the employees file their own returns. They know that they have to work the same as any other taxpayer. As a matter of fact, we have been trying for years to get the department to treat employees like other taxpayers, and we have succeeded to some extent. Then this legislation comes along, again, and puts them off to one side.

Some correspondence I've seen at the department said that if the changes to section 241—the two parts we're objecting to—are adopted by the House, then guidelines will be built around these to protect the individual employees. In this case we don't think the guidelines are sufficient. I'm sure everybody is aware that guidelines are not recognized in law and they're not enforceable. The section of the Income Tax Act that applies in the guidelines are essentially meaningless.

We're saying that there's no justification that allows the employer to look at an employee's tax returns. In the nine years that I've been president of this organization, there has not been one case brought to my attention where employees have filed an incorrect tax return that has caused problems for the tax department.

There may be cases. I'm not saying there aren't, but my phone rings when something goes wrong. As president of the union, if somebody wants representation, it's my phone that rings. I would think that if somebody was having a problem with a tax return and there was a thought of disciplinary action, then my phone or one of my regional vice-presidents' phones is going to ring and we're going to know about it. I'm not aware of any cases. I don't think there's a demonstrated need for this.

I'd also take that one step further by pointing out that if an employee does something in the tax return that is clearly fraud or tax evasion or whatever, the department already has a remedy. That remedy is the same for any other taxpayer. An

*[Translation]*

Il existe un système d'établissement d'une cote de sécurité. Tous les employés, selon le genre de travail qu'ils effectuent, doivent passer par le système d'établissement de la cote de sécurité qui peut comprendre, notamment, les empreintes digitales, la vérification de dossiers criminels et autres, selon la cote de sécurité recherchée. Tous les employés n'y sont pas assujettis, mais la plupart le sont.

Nous avons également des lignes directrices en matière de conflit d'intérêts. Il y a bien sûr les lignes directrices du Conseil du Trésor en matière de conflit d'intérêts, mais il y a également des lignes directrices spéciales sur les conflits d'intérêts et l'après-mandat pour les employés de Revenu Canada.

Comme je l'ai déjà dit, il y a d'autres façons de contrôler l'intégrité des employés de Revenu Canada afin de s'assurer qu'aucun d'entre eux n'utilise les dossiers des contribuables et abuse du système ou utilise des renseignements à des fins autres que l'application de la loi.

Je pense que tout ce processus fait en sorte que les employés de notre ministère sont très honnêtes. Je suis certain qu'il y a très peu de gens qui abusent du système et, en tant que président du syndicat, je peux vous dire qu'on n'a pas porté très souvent à mon attention des cas où des employés auraient abusé du système.

Il y a une ambiance de sécurité qui règne au ministère. Je peux vous assurer de l'intégrité des employés lorsqu'ils présentent leurs propres déclarations d'impôt sur le revenu. Ils savent qu'ils doivent travailler de la même façon que n'importe quel autre contribuable. De fait, nous essayons depuis des années de faire en sorte que le ministère traite ses employés comme d'autres contribuables, et nous avons réussi dans une certaine mesure. Puis ce projet de loi arrive, et encore une fois les employés du ministère se retrouvent à part des autres contribuables.

J'ai vu certaines lettres au ministère dans lesquelles on disait que si les changements proposés à l'article 241—les deux paragraphes auxquels nous nous opposons—sont adoptés par la Chambre des communes, alors des lignes directrices seront élaborées en vue de protéger les employés. Dans ce cas-ci, les lignes directrices ne sont pas suffisantes, à notre avis. Vous savez tous, j'en suis certain, que les lignes directrices ne sont pas reconnues en droit et qu'elles ne peuvent être appliquées. Les lignes directrices n'ont pratiquement aucune valeur face à l'article de la Loi de l'impôt sur le revenu qui s'applique.

Nous disons que rien ne justifie que l'on permette à l'employeur de consulter les déclarations d'impôt sur le revenu d'un employé. Au cours des neuf ans pendant lesquels j'ai été président de cet organisme, on n'a porté à mon attention aucun cas où un employé aurait produit une déclaration erronée qui aurait causé des problèmes au ministère.

Il y a peut-être des cas. Je ne dis pas qu'il n'y en a pas, mais lorsqu'il y a un problème, mon téléphone sonne. En tant que président du syndicat, si quelqu'un veut être représenté, c'est mon téléphone qui sonne. Je pense que si quelqu'un avait un problème avec sa déclaration d'impôt sur le revenu et que l'on songeait à prendre des mesures disciplinaires, alors mon téléphone ou celui de l'un de mes vice-présidents régionaux sonnerait, et nous en entendrions parler. Je ne suis au courant d'aucun cas à cet effet. Je ne pense pas que l'on ait démontré la nécessité d'un tel amendement.

J'irais même plus loin en disant que si un employé est coupable de fraude, d'évasion fiscale ou autre dans sa déclaration d'impôt sur le revenu, le ministère dispose déjà des correctifs nécessaires. Ces correctifs sont les mêmes que pour



[Texte]

investigation would take place, normally by special investigations or internal audit or somebody in tax. If the department concludes that there is tax evasion, they have the option to lay charges under the Income Tax Act and the employee has to face the music. If he or she is found guilty, the department would certainly be within their rights to take some disciplinary action. So that process is already there.

[Traduction]

tout autre contribuable. Une enquête serait menée, normalement par le service des enquêtes spéciales, le service de la vérification interne ou un autre service du ministère. Si celui-ci conclut qu'il y a évasion fiscale, il peut porter des accusations en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu et l'employé doit faire face à la musique. Si l'employé est trouvé coupable, le ministère aura certainement le droit de prendre des mesures disciplinaires. Par conséquent, cette procédure existe déjà.

• 1550

The department is concerned that if they do an internal investigation and find that an employee is guilty of some sort of tax offence, then they've lost confidence in that employee's ability to perform the job. What do you do with the employee between the time the internal finding of guilt is arrived at and the time this person would go to court?

As I said, I'm a special investigator. I've laid charges against taxpayers and I know a bit about how long it takes. It's not a long period of time in a simple tax case, a matter of weeks not months. In the interval the department has the option, as happens now with police officers who are accused of something or other, of suspending the employee with pay. In this way the employee is not put in jeopardy and his rights are not violated, in case it's determined that he or she is not guilty of tax evasion or whatever. So I don't think it's a major concern that there will be a financial drain on the department or the government while the people are awaiting trial. The timeframes are not that long.

Before I conclude my remarks, I would like to briefly tell you a about the effects of this type of thing on the morale of department employees. We had about 100 of our members in Ottawa last weekend for a president's conference, and they're well aware of this issue. I've also talked to other members or people who have phoned me.

This has had a very negative impact on the morale of the employees of Revenue Canada. They consider themselves to be good employees and they have lots of integrity. As I said before, nothing has been demonstrated to show that there is lack of integrity on the part of employees. They're already subject to check after check of their work, and because of the atmosphere of the self-assessment system, they're subject to all kinds of checks and scrutinies. Now we want to add another layer of scrutiny to that, which includes looking into their personal tax returns, thereby making them the only group of employees in Canada whose employer can look at their returns. They really resent this.

The employees believe they are trustworthy and they wonder why, given all the rhetoric about how human resources are the most important thing in the department, their employer doesn't trust them. For a reason that I can't justify and agree with, we now want to impose another special criterion on 20,000 employees, and that is that their tax returns would be open to scrutiny by the department. Again, no other Canadian citizens have to go through that.

Le ministère craint que si une enquête interne révèle qu'un employé est coupable d'une infraction fiscale quelconque, il ne fera plus confiance à ce dernier. Que faire de cet employé entre le constat de culpabilité et la comparution devant les tribunaux?

Comme je l'ai dit, je suis enquêteur spécial. J'ai porté des accusations contre des contribuables, et je connais un peu la durée du processus. Dans le cas d'une infraction fiscale simple, ce n'est pas long, quelques semaines seulement. Entre temps, le ministère peut suspendre l'employé avec salaire, comme on le fait pour les policiers accusés d'une infraction quelconque. Ainsi, l'employé n'est pas menacé et ses droits ne sont pas violés, au cas où l'on établirait qu'il n'est pas coupable d'évasion fiscale ou d'une autre infraction. Je ne pense donc pas que le ministère ou le gouvernement subirait des pertes financières importantes pendant que les contrevenants attendraient leur procès. La période d'attente n'est pas tellement longue.

Avant de terminer, je vais vous parler des répercussions de cet état de choses sur le moral des employés du ministère. Le week-end dernier à Ottawa, 100 de nos membres ont participé à une conférence du président, et ils sont tout à fait conscients de ce problème. J'ai aussi parlé à d'autres membres ou aux personnes qui m'ont téléphoné.

Cette situation a des conséquences très néfastes pour le moral des employés de Revenu Canada, qui se considèrent comme étant de bons employés et qui ont beaucoup d'intégrité. Comme je l'ai déjà dit, rien ne prouve qu'ils manquent d'intégrité. Leur travail fait déjà l'objet de nombreuses vérifications, et à cause du système d'auto-évaluation, ils sont assujettis à toutes sortes de contrôles. Maintenant, nous voulons en ajouter un, qui consiste à examiner leurs propres déclarations d'impôt, faisant ainsi d'eux le seul groupe d'employés dont les déclarations sont accessibles à l'employeur. Ils en sont vraiment contrariés.

Les employés croient qu'ils sont dignes de confiance et se demandent pourquoi leur employeur ne leur fait pas confiance, malgré toutes les déclarations selon lesquelles les ressources humaines constituent l'élément le plus important du ministère. Pour une raison que je ne peux ni justifier, ni approuver, nous voulons maintenant imposer un autre critère spécial à 20 000 employés, à savoir que leurs déclarations fiscales soient assujetties à l'examen du ministère. Une fois de plus, cette mesure ne touche aucun autre citoyen canadien.



[Text]

To sum up, I don't think there's a demonstrated need for this. It's an invasion of privacy. The way the country seems to be going right now, I think people's privacy means something to them and their privacy should be regarded. It is an invasion of privacy and our members don't like it, so we're asking the committee to strike proposed paragraph 241(4)(h) and proposed subsection 241(4.1).

Mr. Chairman, I'd be pleased to answer any questions you or your colleagues may have.

**The Chairman:** Perhaps you can clarify something for me. It seems to me that we're talking about two types of tax returns. In one case we have the tax returns of the Revenue Canada employees themselves, which may or may not come into the picture. In the other case we are talking about the tax returns of other people, presumably tax filers where a particular employee has been working on that file.

I've read some things here, and those files are often used without reference to the name or whatever it may be. I presume it's used as the basis for the evaluation of the employee's work and/or competence or incompetence and/or fraud or collusion or whatever else might be involved.

• 1555

Can you explain to me whether we are talking about the first situation, the files of the Revenue Canada employees themselves, or the second situation? If both, can you distinguish between the concerns of the two?

**Mr. Flinn:** From our point of view in the union, we are concerned with the change in proposed paragraph 241(4)(h), and that deals only with the employee's personal tax return. We are concerned about that being an invasion of their privacy—the things I have said before—that an employee could be disciplined for doing something wrong on their personal return. That is what is addressed in proposed paragraph 241(4)(h).

The other scenario that you are talking about is where an employee has done some work on a taxpayer's file and perhaps the supervisor feels that the work is inadequate, or the person is incompetent or whatever. Then a review can be made of a taxpayer's file, as well as the employee's working papers or evidence on the file of what they had done, and they can be disciplined under the process, as they are now, for not being competent when it comes to being an auditor, for example. That is not what we are arguing about here or what we are concerned about.

What we are only concerned about is access to the employee's personal tax file. That is the issue for us, and that is what proposed paragraph 241(4)(h) addresses: an employee's personal tax file.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** I just want to go over it slowly. Proposed paragraph 241(4)(h) is a section, on pages 247-48 of the bill that says:

(h) use, or provide to any person, taxpayer information solely for a purpose relating to the supervision, evaluation or discipline of an authorized person by Her Majesty in right of Canada in respect of a period during which the authorized person was employed or engaged by or on behalf of Her Majesty in right of Canada to assist in the administration or enforcement of this Act, the *Canada Pension Plan* or the *Unemployment Insurance Act*, to the extent that the information is relevant for that purpose.

[Translation]

En conclusion, la mesure n'est vraiment pas nécessaire. Il s'agit d'une violation de la vie privée. Compte tenu de l'orientation que semble prendre notre pays actuellement, je pense que les citoyens tiennent à leur vie privée et qu'il faut la protéger. Il s'agit d'une violation de la vie privée de nos membres, et ceux-ci ne l'apprécient guère. Par conséquent, nous demandons au comité de supprimer les dispositions 241(4)(h) et 241(4.1) proposées.

Monsieur le président, je suis maintenant disposé à répondre aux questions des membres du comité.

**Le président:** Je voudrais que vous m'expliquiez quelque chose. Il me semble que nous parlons ici de deux types de déclarations fiscales. Dans le premier cas, il s'agit de celles des employés de Revenu Canada eux-mêmes, et dans le second cas, de celles des autres contribuables et peut-être des contribuables dont la déclaration a été étudiée par un employé du ministère.

J'ai lu certaines choses ici, et souvent, on utilise ces dossiers, sans tenir compte du nom ou des autres renseignements qu'ils contiennent. Je présume que l'on s'en sert pour évaluer le travail de l'employé, sa compétence, ou son incompétence, les possibilités de fraude ou de collusion, etc.

Pouvez-vous me dire si nous parlons ici du premier cas, c'est-à-dire des dossiers des employés de Revenu Canada eux-mêmes, ou du second cas? S'il s'agit des deux, pouvez-vous établir la différence?

**M. Flinn:** En tant que syndicat, nous craignons le changement proposé à l'alinéa 241(4)(h), qui traite uniquement de la déclaration d'impôt des employés. Nous craignons que ce soit une violation de leur vie privée—je l'ai déjà dit—qu'un employé soit puni pour avoir fait une chose répréhensible dans sa déclaration d'impôt. Voilà ce qui nous inquiète dans l'alinéa 241(4)(h) proposé.

La deuxième situation dont vous parlez concerne un employé qui a travaillé sur le dossier d'un contribuable, et dont le supérieur estime que le travail est inadéquat, ou que l'employé est incompetent par exemple. On peut alors réviser le dossier ainsi que les documents de travail de l'employé ou les traces de son travail dans le dossier; le cas échéant, on peut punir l'employé en vertu des règlements existants relatifs à l'incompétence d'un vérificateur par exemple. Cependant, tel n'est pas l'objet du débat ni de nos préoccupations.

Tout ce qui nous inquiète ici, c'est l'accès au dossier fiscal de l'employé. Pour nous, c'est ça le problème et c'est ça l'objet de l'alinéa 241(4)(h), qui traite du dossier fiscal personnel d'un employé.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** Allons-y lentement. L'alinéa 241(4)(h) figure à la page 248 du projet de loi, et stipule:

h) utiliser ou fournir un renseignement confidentiel, mais uniquement à une fin liée à la surveillance ou à l'évaluation d'une personne autorisée, ou à des mesures disciplinaires prises à son endroit, par Sa Majesté du chef du Canada relativement à une période au cours de laquelle la personne autorisée était soit employée par Sa Majesté du chef du Canada, soit engagée par elle ou en son nom, pour aider à l'application ou à l'exécution de la présente loi, du *Régime de pensions du Canada* ou de la *Loi sur l'assurance-chômage*, dans la mesure où le renseignement a rapport à cette fin.

[Texte]

That is what you are objecting to.

**Mr. Flinn:** Yes. We are objecting to that proposed paragraph.

**Mr. Blenkarn:** That doesn't say anything about a discipline matter. That is a matter of evaluating—Well, I suppose it does discipline the authorized person, but surely if we are talking about a person who is collecting taxes and you want to evaluate or discipline that person for improper work, the material that is in their files ought to be used for that purpose if it is relevant for that purpose. It has to be relevant material.

**Mr. Flinn:** Right. But this is the distinction between the two sections that in response to the chairman's question I was trying to clarify somewhat. If you are talking about work performance when an employee audits, on behalf of Revenue Canada, a taxpayer's books and records, and so on and so forth, and somebody thinks he is doing an incompetent job as an employee of Revenue Canada, then the processes are there for disciplinary action, and that is not what we are concerned about.

The change in this paragraph is that the employee's personal tax return, their own return they file on their own behalf, which now is not usable for supervision evaluation or discipline because of the Monica Lau case, if this—

**Mr. Blenkarn:** But only to the extent that it is relevant for the purpose.

**Mr. Flinn:** Right. But what this would allow the department to do is, again, if you did make a mistake indirectly or inadvertently or by purpose in your tax return, then the department can use that information to discipline an employee, without having recourse to the court system to see whether there really is tax evasion or not.

**Mr. Blenkarn:** Let's face it, if the department suspects that an employee has been doing something improper, aren't there methods by which the department can, in an ordinary course of events, reassess that particular employee's tax return?

**Mr. Flinn:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** And that would have nothing to do with the discipline. That would have something to do with reassessing.

**Mr. Flinn:** Sure, it—

**Mr. Blenkarn:** So you can reassess on all sorts of information anybody's tax return.

**Mr. Flinn:** Yes.

• 1600

**Mr. Blenkarn:** Presumably, if there was a matter of a discipline case, they don't need this clause. All they have to do is reassess the person, say he's probably doing something illegal, and check his tax return.

**Mr. Flinn:** It's a little bit different from that.

**Mr. Blenkarn:** Why?

**Mr. Flinn:** Perhaps if I gave an example it would clear it up. If an employee had a bank account they—[Inaudible—Editor]—and the T-4 slip went astray in the mail and there was \$1,000 worth of interest that the employee forgot to

[Traduction]

C'est cette disposition que vous contestez.

**M. Flinn:** Oui. Nous contestons cet alinéa.

**M. Blenkarn:** Dans cette disposition, il n'est pas question de discipline, mais d'évaluation. . . Eh bien, je présume qu'elle discipline la personne autorisée, mais évidemment, s'il s'agit d'évaluer ou de discipliner une personne qui collecte les impôts pour déterminer si elle fait du mauvais travail, on devrait pouvoir se servir de ces dossiers à cette fin si cela est pertinent. Il faut que la documentation soit pertinente.

**M. Flinn:** En effet; mais il s'agit ici de la différence entre les deux dispositions que j'ai essayé de clarifier en répondant à la question du président. Si vous parlez de la productivité d'un employé lorsqu'il fait de la vérification pour le compte de Revenu Canada en examinant notamment les comptes et les dossiers d'un contribuable, et si quelqu'un estime qu'il fait un mauvais travail en tant qu'employé de Revenu Canada, il existe des procédures permettant de prendre des mesures disciplinaires à son endroit, et ce n'est pas cela qui nous inquiète.

Dans la disposition en cause, le changement réside dans le fait que la déclaration d'impôt personnelle de l'employé, que ses superviseurs ne peuvent pas utiliser actuellement pour l'évaluer ou pour prendre des mesures disciplinaires à cause de l'affaire Monica Lau. . .

**M. Blenkarn:** Uniquement dans la mesure où c'est pertinent.

**M. Flinn:** D'accord; mais une fois de plus, si un employé commet une erreur de façon indirecte, par inadvertance ou dans sa déclaration d'impôt, le ministère peut utiliser cette information pour punir l'employé, sans recourir au système judiciaire afin d'établir s'il y a effectivement évasion fiscale.

**M. Blenkarn:** Franchement, si le ministère soupçonne qu'un employé se livre à des actes illicites, le ministère ne dispose-t-il pas de moyens ordinaires pour réviser sa déclaration d'impôt?

**M. Flinn:** Il en dispose.

**M. Blenkarn:** Et cela n'aurait rien à voir avec la discipline. Il s'agirait d'établir une nouvelle cotisation.

**M. Flinn:** Bien sûr, c'est. . .

**M. Blenkarn:** On peut donc établir de nouvelles cotisations pour toutes sortes d'informations sur la déclaration d'impôt de n'importe qui.

**M. Flinn:** En effet.

**M. Blenkarn:** Présumément, si des mesures disciplinaires étaient de mise, cet article ne serait pas nécessaire. Il n'y aurait qu'à établir de nouvelles cotisations, si quelque chose d'illégal a été fait, et de vérifier sa déclaration d'impôt.

**M. Flinn:** C'est un peu différent.

**M. Blenkarn:** En quoi?

**M. Flinn:** Peut-être qu'un exemple faciliterait l'explication. Si un employé avait un compte en banque qui. . . [Inaudible—Éditeur]. . . qu'une formule T-4 a été perdue dans le courrier et que des intérêts de 1 000\$ ont été oubliés dans la déclaration,



[Text]

declare, then you're right. The employer can reassess the employee as a taxpayer in the same manner they would reassess anybody in this room who was in the same situation. Because of the Monica Lau case, the department cannot take that issue any further than a reassessment, maybe with penalties or interest, if they were merited.

If this clause is adopted, then the department can take the further step of suspending that person for having, in my case, omitted to declare the \$1,000 in interest. That's what this does. It allows them to go beyond reassessing the employee taxpayer and allows them to suspend that person or perhaps even fire the person if the department believes it is a serious enough offence. That's where we take exception to it. That's what is different.

**Mr. Blenkarn:** Are you saying the department shouldn't have the right, that they would have to retain people whose returns were inspected by the department and found fraudulent and so on, that the department could never use a reassessment of that person to fire them?

**Mr. Flinn:** Again, if it's serious enough, they can lay charges under the Income Tax Act. When those charges are dealt with in court, then it becomes an open record as to what the employee did. Subsequent to a conviction, I'm sure the department has all kinds of justifications for firing somebody. What this does is to eliminate—

**Mr. Blenkarn:** This means the department can handle the matter without putting the person into a criminal court case. But just the failing to disclose \$1,000 interest can still make you subject to a prosecution. You can be prosecuted for that.

**Mr. Flinn:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** You're immediately into a court case. Really, if we remove this clause, no harm is done. All that happens is that those employees who might otherwise be able to argue that they forgot about it, really they're not bad guys, at a hearing, are going to wind up being prosecuted. If there's a conviction, and there will be, then the department would have no alternative except to fire them.

Really, don't you put your people under a hell of a gun, that they're going to be fired?

**Mr. Flinn:** We think this clause opens up to the possibility of inappropriate actions by some supervisors in looking at an employee's return for purposes of training, disciplinary action or whatever. But the more important thing, in our view, is that this opens up possibilities, to one employer on 20,000 people, that nobody else has.

You're right. I don't agree that the department, in the absence of this clause being in there, would go to court on any more cases. Obviously, for court purposes you have to be able to prove there was tax evasion.

What the department wants to do here is to discipline those people who perhaps have done something that's not tax evasion vis-à-vis the courts but may be some type of minor offence. The problem then is that it becomes an invasion of privacy in that this person could be subject to disciplinary action based upon his own private tax return. They'd have no recourse anywhere except maybe to an adjudicator or a third party, depending upon the penalty imposed.

So I don't think this is going to force the department to do more prosecutions at all. I don't see that in it.

[Translation]

vous avez raison. L'employeur peut fixer une nouvelle cotisation pour l'employé, comme il le ferait comme pour tout autre contribuable dans la même situation. Depuis l'affaire Monica Lau, le ministère ne peut faire rien de plus que fixer de nouvelles cotisations, en imposant peut-être une pénalité ou des frais d'intérêt, le cas échéant.

Mais si cet article est adopté, le ministère peut aller plus loin en imposant une suspension à cette personne parce qu'elle a omis de déclarer les intérêts de 1 000\$. Voilà le résultat. Le ministère pourra fixer une nouvelle cotisation pour l'employé contribuable, en plus de le suspendre ou même de le congédier, s'il juge que l'infraction est suffisamment grave. Là, nous ne sommes plus d'accord. Voilà la différence.

**M. Blenkarn:** Dites-vous que le ministère ne devrait pas avoir ce droit? Qu'il lui faudrait garder des employés dont on a découvert que les déclarations étaient frauduleuses? Le ministère ne pourrait pas se servir de l'examen du dossier pour un congédiement?

**M. Flinn:** Si l'infraction est suffisamment grave, le ministère peut porter des accusations en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu. Devant le tribunal, ces accusations deviendront publiques et on saura exactement ce qu'a fait l'employé. Après une condamnation, je suis persuadé que le ministère pourra congédier l'employé en toute légitimité. Cet article éliminerait. . .

**M. Blenkarn:** Il signifie que le ministère peut régler la question sans traduire l'employé devant un tribunal. Mais le simple fait d'omettre de déclarer 1 000\$ d'intérêts vous rend passible de poursuites. On peut vous poursuivre.

**M. Flinn:** En effet.

**M. Blenkarn:** On se retrouve immédiatement en cour. En réalité, en supprimant cet article, on ne fait de tort à personne. Mais ces employés qui, autrement, pourraient lors d'une audience prétendre avoir commis un oubli, s'estimant honnêtes, vont se faire poursuivre. S'il y a condamnation, comme ce sera le cas, le ministère n'aura que le choix de les congédier.

Est-ce que vous ne rendez pas très précaire la situation de vos syndiqués, puisqu'ils seront nécessairement congédiés?

**M. Flinn:** Nous pensons que cet article pourrait donner lieu à des inconvenances de la part de surveillants qui examineraient les déclarations d'un employé dans le cadre de la formation, de mesures disciplinaires ou d'autres choses. Mais le plus important, à nos yeux, c'est que cela donne à un employeur de 20 000 personnes des pouvoirs que personne d'autre n'a.

Vous avez raison. Je ne pense pas que le ministère, en l'absence de cet article, engagerait davantage de poursuites. Devant les tribunaux, il faut bien sûr prouver qu'il y a bien eu fraude.

Mais dans ce cas-ci, le ministère veut pouvoir imposer des mesures disciplinaires à des personnes qui n'ont peut-être pas commis de fraude fiscale, aux yeux d'un tribunal, mais qui pourraient avoir commis une infraction moins grave. Il y a alors atteinte à la vie privée, puisque cette personne pourrait se voir imposer des mesures disciplinaires en fonction de sa déclaration d'impôt. L'employé n'aurait pas de recours, sinon celui de s'adresser à un arbitre ou à une tierce partie, selon la pénalité imposée.

Je ne pense pas que cela forcerait le ministère à engager davantage de poursuites. Non, je ne crois pas.



[Texte]

**Mr. Blenkarn:** It would seem to me that if the department was concerned about an employee and presumably concerned about their honesty, what you're saying would force the department to investigate the tax return as a fraudulent tax return in the normal course and lay a charge. That's the way they get rid of their employee.

**Mr. Flinn:** There are a lot of incidents—

**Mr. Blenkarn:** That would really be nice for the fellow. He could wind up with a criminal record.

**Mr. Flinn:** To prosecute successfully, you have to have evidence, *mens rea* and the whole business. If there is a legitimate mistake made here, it could be an abuse of the privacy provision.

What we're concerned about is that now a personal tax return under the tax system is a private document. It should only be used for the purpose of the administration of the Income Tax Act. This amendment allows it to go beyond that purpose—

• 1605

**Mr. Blenkarn:** It would seem to me our example of \$1,000 missed interest on a T-5 slip might easily be explained, but that what we would be looking at is very much more than that. Deliberately concealing private mortgage interest for a mortgage portfolio, for example, when you would really have it, and it was a real case of fraud—

**Mr. Flinn:** In that case the department still has the wherewithal to prosecute the employee and then discipline them after the fact.

**Mr. Blenkarn:** But this particular provision solves that problem. It means they don't have to in fact prosecute the employee and they don't have to in fact embarrass the employee with a prosecution and a conviction, which is what you are really saying you are going to force them to do.

Sure you are, because that's the only way they can get rid of that employee. They can't get rid of him unless they convict him of fraud. Now that means you're really forcing them to prosecute them.

**Mr. Flinn:** No. What we are saying, and what I said in my verbal submission, is that there are not in my mind enough serious cases of employee tax evasion to merit this section. That can be dealt with, if it's serious, under the regular procedures of the Income Tax Act.

If we're balancing off one against the other, our submission is, do you want to invade the privacy of an employee who is a taxpayer for disciplinary action purposes? What we are saying is if you open that up there's no justification that you really need that authority to do that anyway, given the circumstances in Revenue Canada now, where I am not aware of any employees who have been disciplined. Most of our members file their returns in the proper manner.

It becomes a question of rights. Is the right to invade this person's privacy, or not to respect their privacy, offset by a major need on the department's side to police the employees? I say no.

**Mr. Blenkarn:** Okay. There is another subsection here—I'll let Mr. Blaikie go ahead.

**Mr. Blaikie:** It seems to me the department is trying to use a hammer to kill a fly here. It is overreaction perhaps to these previous events in which what the government tried to do was rejected by the courts, and now the government is saying, well, if we broke the law we'll just change the law; we can solve that problem.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Pourtant, il me semble que si le ministère a des doutes au sujet de l'honnêteté d'un employé, d'après ce que vous dites, il serait forcé d'examiner la déclaration d'impôt comme si elle était frauduleuse et, par la suite, de porter des accusations. Ce serait la seule façon de se débarrasser d'un employé.

**M. Flinn:** Il y a de nombreux incidents. . .

**M. Blenkarn:** Ce serait très bien pour le type, qui se retrouverait avec un casier judiciaire.

**M. Flinn:** Pour que la poursuite gagne, il faut des preuves, il faut une intention coupable, etc. Si une erreur légitime a été commise, il s'agit alors d'une atteinte à la vie privée.

Actuellement, dans notre régime fiscal, la déclaration d'impôt est un document confidentiel. Elle ne doit servir qu'à l'administration de la Loi de l'impôt sur le revenu. Nous sommes préoccupés parce que cette modification lui donnerait une autre raison d'être. . .

**M. Blenkarn:** Il me semble que notre exemple au sujet des revenus d'intérêts de 1 000\$ sur une formule T-5 s'expliquerait facilement. Il y a des cas plus sérieux, qu'il nous faudrait examiner. Par exemple, la dissimulation délibérée de revenus d'intérêts sur une hypothèque privée dans un portefeuille hypothécaire. Dans ce cas-là, il s'agirait réellement de fraude. . .

**M. Flinn:** Dans ce cas, le ministère peut toujours poursuivre l'employé, et imposer les mesures disciplinaires appropriées par la suite.

**M. Blenkarn:** Mais cette disposition règle le problème: il n'est plus nécessaire de poursuivre l'employé, de le mettre dans l'embarras en le traînant en cour et en le condamnant, ce que vous allez maintenant forcer le ministère à faire.

Mais bien sûr, puisque c'est la seule façon de se débarrasser de cet employé. S'il n'est pas condamné pour fraude, il n'y a rien à faire. Ce que vous voulez, c'est obliger le ministère à poursuivre cet employé.

**M. Flinn:** Non. Nous disons, comme je l'ai dit dans mon exposé, qu'il n'y a pas à notre avis suffisamment de cas graves de fraude fiscale de la part d'un employé pour justifier cet article. Dans les cas suffisamment graves, on peut recourir aux procédures prévues normalement dans la Loi de l'impôt sur le revenu.

Il faut tout mettre dans la balance. D'après nous, est-il nécessaire de porter atteinte à la vie privée d'un employé qui est un contribuable, dans le cadre de mesures disciplinaires? À notre avis, si on donne cette possibilité, elle n'est pas vraiment justifiée, étant donné les circonstances actuelles à Revenu Canada: que je sache, aucun employé n'a fait l'objet de telles mesures disciplinaires et la plupart de nos membres remplissent leurs déclarations de revenu en bonne et due forme.

C'est une question de droits. Le droit des employés à la vie privée est-il moins important que le besoin du ministère de les surveiller? Je ne crois pas.

**M. Blenkarn:** Bien. Il y a un autre paragraphe. . . Je cède la parole à M. Blaikie.

**M. Blaikie:** Le ministère aurait alors la main bien lourde. Cette démesure provient peut-être des événements que nous connaissons, où les mesures prises par le gouvernement ont été rejetées par les tribunaux. Pour le gouvernement, la façon de ne plus enfreindre la loi est de changer la loi. Cela réglerait son problème.

[Text]

I wonder whether that's an appropriate way for governments to deal with those occasions on which they're found to be outside the law or in violation of some principle by the courts.

I am still trying to completely understand this. Are you saying that what you expect would happen as a result of this is that—? I'm just trying to imagine a kind of scenario in which an employee is being investigated or whatever for not X, X being tax evasion—so it's not tax evasion, it's something else. But the employer or the department feels they're not getting anywhere and they're bound and determined to get this person, so they just pull up his or her tax file and see if there's anything there they can get them on, completely unrelated to what initially prompted the disciplinary initiative in the first place.

It's a bit like stopping somebody for a traffic ticket and discovering something else. I am not sure whether I'm comparing apples and oranges here or not, but is that what you are worried about, that it would give the department the freedom to say, well, you know, we were after this or that employee because we thought they were incompetent or we didn't like their attitude or whatever, and we're not getting anywhere, so let's pull their tax file and see whether there's anything there we can succeed with when we failed in the area where we originally began our investigation?

• 1610

**Mr. Flinn:** That's part of our concern. Certainly, given again the Monica Lau decision, the employer cannot now look in an employee's tax return. If all other avenues of trying to discipline this employee have failed, they can't now look at a tax return and conduct any kind of disciplinary action against the employee.

With this change, it is certainly possible in your scenario that somebody could target an employee and use his tax return for disciplinary purposes. That's one of the concerns we have obviously with this legislation. It allows the department a lot of latitude to do things we don't think are needed.

Again, every Canadian citizen has a right to privacy. We feel the trade-off here for the department having more control over its employees in terms of integrity—the trade-off to get that, which I don't think is necessary because I haven't seen any abuses of the system up until now—The trade-off of eliminating somebody's right to privacy in order to come up with a system that has more integrity, I don't see it. Certainly there's room for exactly the scenario you pointed out if this section is amended.

**Mr. Blaikie:** If what they were concerned about in the first place was tax evasion, then they would have all the powers that are available to them under ordinary legislation, for ordinary taxpayers, which all Revenue Canada employees are, to pull that file in any event to assess it.

**Mr. Flinn:** That's right.

**Mr. Blaikie:** The only reason they would want this power would be to look at someone's file for a matter unrelated to tax evasion. If it was related to tax evasion, they wouldn't need this power in the first place.

**Mr. Flinn:** That's correct.

[Translation]

Je doute que ce soit là la façon appropriée d'agir pour les gouvernements, lorsque les tribunaux déterminent qu'ils ont agi à l'encontre de la loi ou de certains principes.

Je m'efforce toujours de bien comprendre. Est-ce que vous nous dites qu'à la suite de tout ceci...? J'essaie d'imaginer la situation d'un employé faisant l'objet d'une enquête pour une raison X, par exemple une fraude fiscale, mais ce pourrait être autre chose. Comme l'employeur, le ministère, ne trouve rien contre l'employé et qu'il tient absolument à lui nuire, le dossier fiscal est sorti pour voir s'il n'y a pas là quelque chose de suspect, même si cela n'a rien à voir avec ce qui a motivé au départ l'enquête disciplinaire.

C'est un peu comme si l'on arrêtrait quelqu'un pour un excès de vitesse et qu'on découvrirait autre chose. Peut-être que je compare des pommes et des oranges, mais est-ce là ce qui vous préoccupe? Le ministère qui en voudrait à un employé qu'il estime incompetent ou dont il n'aime pas l'attitude, s'il mène une enquête infructueuse, aurait alors la liberté d'examiner le dossier fiscal de l'employé, pour voir s'il n'aurait pas là davantage de succès?

**M. Flinn:** C'est l'une de nos préoccupations. Depuis le jugement dans l'affaire Monica Lau, l'employeur ne peut certainement plus examiner les déclarations d'impôt de ses employés. Si tous ses autres recours pour imposer des mesures disciplinaires à l'employé ont échoué, il ne peut pas vérifier la déclaration d'impôt pour justifier une autre mesure disciplinaire contre l'employé.

Avec cette modification, il serait certainement possible, dans le cas que vous exposiez, que l'on s'en prenne à un employé et que l'on se serve de sa déclaration d'impôt dans le cadre de mesures disciplinaires. C'est l'une de nos craintes au sujet de ce projet de loi. Il donnerait beaucoup de latitude au ministère, sans que cela soit nécessaire.

Je le répète, chaque citoyen canadien a droit à la vie privée. Le ministère veut supprimer ce droit pour avoir davantage de contrôle sur l'intégrité de ses employés. À notre avis, ce n'est pas nécessaire, parce qu'il n'y a pas eu suffisamment d'abus jusqu'ici. Je ne vois pas l'avantage qu'il y aurait à supprimer le droit à la vie privée pour obtenir un système plus intègre. La situation que vous présentez est certainement possible, si cet article est modifié.

**M. Blaikie:** Si la crainte du ministère se rapportait vraiment aux fraudes fiscales, il dispose de tous les pouvoirs qui lui sont conférés par la loi, pour sévir contre les contribuables ordinaires, ce que sont après tout les employés de Revenu Canada. Il peut alors sortir un dossier pour l'examiner.

**M. Flinn:** Exactement.

**M. Blaikie:** Ce pouvoir n'est nécessaire au ministère que pour examiner les dossiers de quelqu'un pour une raison qui n'a rien à voir avec une fraude. S'il s'agissait vraiment de sévir contre les fraudeurs, le ministère n'aurait pas besoin de ce pouvoir.

**M. Flinn:** C'est vrai.



[Texte]

**Mr. Blaikie:** It seems pretty transparent to me anyway, Mr. Chairman, that it's more of a punitive or intimidating tactic than a tactic necessary to any direct purpose. If the only direct purpose you can imagine for looking in somebody's tax file would be to see whether or not they were evading taxes or using whatever information they were privy to as a Revenue Canada person, that could be done through the ordinary course of events. Again, drawing an analogy, it's a bit like the War Measures Act when the ordinary law would do the trick.

**The Chairman:** Maybe I could ask this question in a slightly different way to try to get some understanding of the motive behind this. It seems to me, as has been put forward here, there's no real reason a Revenue Canada employee's personal tax file should have any more impact on the rest of his life than any other employee.

If we're talking about an employee in some other line of work, presumably Revenue Canada, if they happen to audit that person and find there's a problem, would pursue it in one way or another. If that person happens to be convicted in the courts, it may or may not have an impact on his job.

The only thing that's different in this particular case is the fact Revenue Canada employees may have in their possession information that might make it more—Let's put it this way. They may have learned certain tricks, given their experience in Revenue Canada, as to what works and what doesn't. Let's maybe put it that way. I don't want to impute any motives here. I'll try to think of an example.

For example, Revenue Canada's policy is that in the year 1993 they're going to focus in and audit people who have claims for child-care expenses and in 1993 they're not going to audit people particularly for interest deductions. I use that because you use the interest deduction as an example. Somebody forgot \$1,000 worth of interest.

• 1615

If it's going to be that the target is one thing versus another, if one knew that, presumably you might have some opportunity or ability to take advantage of the area where Revenue Canada wasn't planning to focus and avoid the area in which they were planning to focus.

That's perhaps extrapolating a little. But I'm wondering if you think that seems to be part of the rationale. In other words, even if it's not something that would occur particularly often, because of the fact that these are Revenue Canada employees, is the information they come into in their possession? Maybe I should put it that way.

Because they come into possession of certain information that all the other taxpayers do not, does that in itself put them in a higher-risk class in one way or another? Is that some reason to have somewhat of a different process for them?

**Mr. Flinn:** It's difficult for me to speak on behalf of the department. Certainly the example you give of an employee with some sort of insider information, using that to their advantage in their personal tax return, is of concern to the department. I'm well aware of that. Currently there are audits conducted of employee tax returns on a random basis, or cyclical basis, to check just that type of thing. If an employee is using insider information, then the existing audit program of employee tax

[Traduction]

**M. Blaikie:** Il me semble tout à fait évident, monsieur le président, qu'il s'agit là d'une tactique d'intimidation ou de punition, sans objet direct. Si la seule raison de l'examen du dossier d'un employé était de voir s'il y a une fraude ou si l'information qui lui est transmise à Revenu Canada est utilisée à mauvais escient, on pourrait agir en suivant les procédures ordinaires. Je vais faire une autre analogie: c'est comme si on appliquait la Loi sur les mesures de guerre alors qu'une loi ordinaire suffit.

**Le président:** Je vais poser une question qui va peut-être nous faire comprendre un peu quelle est la raison d'être de cette modification. Comme on l'a dit ici, le dossier fiscal d'un employé de Revenu Canada ne devrait pas avoir davantage d'incidence sur sa vie que dans le cas de tout autre employé.

Prenons un employé d'un autre secteur, qui travaille peut-être à Revenu Canada. S'il y a une vérification et qu'on trouve un problème, on ira au bout des choses. Si cette personne est condamnée par un tribunal, cela peut avoir une incidence sur son emploi ou ne pas en avoir.

La seule différence, c'est que les employés de Revenu Canada disposent de renseignements qui pourraient leur faciliter. . . Voyons voir. Ils peuvent avoir appris certaines combines, étant donné leur travail à Revenu Canada. Ils savent ce qui marche et ce qui ne marche pas. Comment dire? Je ne veux prêter de mauvaises intentions à personne. Je vais essayer de vous donner un exemple.

Disons par exemple que si Revenu Canada décide en 1993 de concentrer ses vérifications sur les contribuables qui demandent une déduction pour frais de garde, plutôt que sur les personnes qui demandent des déductions relatives aux intérêts. Je prends cet exemple parce que vous avez parlé de la déduction pour frais d'intérêts. Quelqu'un a oublié de déclarer des intérêts de 1 000\$.

Celui qui saurait, par exemple, que Revenu Canada s'intéressera particulièrement de près à ces contribuables et pas aux autres, aurait un avantage évident pour éviter de faire l'objet d'une vérification.

J'extrapole peut-être un peu, mais je me demandais si ce n'était pas en partie l'explication derrière cela. Autrement dit, même en admettant que cela ne doit pas arriver tellement souvent, puisqu'il s'agit d'employés de Revenu Canada, après tout, peuvent-ils quand même bénéficier de ces renseignements? C'est peut-être ainsi que je devrais poser la question.

Puisque ces employés possèdent des renseignements dont ne peuvent bénéficier tous les autres contribuables, cela n'en fait-il pas un groupe où le risque est plus élevé, d'une façon ou d'une autre? Est-ce une raison suffisante pour appliquer à leur endroit un processus différent?

**M. Flinn:** Je peux difficilement parler au nom du ministère. Le ministère est sûrement justifié de s'inquiéter du fait qu'un employé puisse bénéficier de renseignements privilégiés, qu'il puisse les utiliser à son avantage dans son rapport d'impôt. Je suis bien conscient de cela. À l'heure actuelle, on vérifie au hasard des rapports d'impôt d'employés de Revenu Canada, ou de façon cyclique, précisément dans le but de vérifier ce genre de chose. Le programme de vérification de rapports d'impôt des



[Text]

returns would identify that. If it's serious enough—and if an employee is using insider information, I would suggest it's relatively serious—we're back to where we were before. Charges can be laid under the Income Tax Act, then we go to court, and then disciplinary action can be taken.

I'm sure that's a concern, but again there are safeguards already in the system to ensure that employees don't use insider information. I can also tell you that the insider information is not available to all employees. Some employees, depending on where they work, would have some insider information. Other employees who work elsewhere would not have insider information that would help them in one or another with their returns. If it is a concern of the department's, then it would only be a concern with a group of people who work in specific areas where that information would be available.

**Mr. Blenkarn:** Let me put this one to you. An employee is an auditor of a firm. That firm all of a sudden pays that employee money. The employee declares the money received on his T-4 and his income tax return as a director's fee, or a special fee of some type. There is nothing wrong with that. It's a perfectly proper tax return filed. If you audit the tax return of the employee, he has paid taxes on all his income and he's properly declared his income. Without this provision, the department cannot use the employee's tax return for discipline purposes. Will you please tell me how the department gets at that fraudulent action?

**Mr. Flinn:** If the department audited the company you're talking about and found out that a payment was made to an employee, that would start an investigation process of and by itself. That's serious. I mean, we're not talking here about some mistake. If an employee were to accept money from a corporation they had just audited, we have a serious problem. That problem would be addressed by a charge under the Income Tax Act, or a conflict of interest, or whatever.

**Mr. Blenkarn:** How do you prove the conflict of interest if you can't take the employee's tax return?

**Mr. Flinn:** There would be evidence in the taxpayer's file, in this case, that you might need the employee's tax return. It would be third-party evidence. That's obviously where you would notice it in the first place. There's probably enough evidence right there to take the employee to court or whatever on a serious misconduct. I don't think the department would be hesitant in that case to discipline somebody.

[Translation]

employés de Revenu Canada permet de détecter les employés qui utilisent des renseignements privilégiés à leur avantage. Si cette situation est suffisamment grave—et je dirais que le fait qu'un employé de Revenu Canada utilise des renseignements privilégiés à son avantage est relativement grave—cela nous ramène au point de départ. Des accusations sont alors portées en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu, nous allons devant le tribunal, et des mesures disciplinaires peuvent être prises.

Il est évident que cette question est préoccupante, mais il y a un certain nombre de balises dans le système qui permettent de faire en sorte que les employés n'utilisent pas de renseignements privilégiés à leur avantage. Je peux aussi vous dire que ces renseignements privilégiés ne sont pas à la portée de tous les employés. Il n'y en a qu'un certain nombre qui y ont accès, selon l'endroit où ils travaillent. D'autres employés qui travaillent ailleurs n'ont donc pas accès à ces renseignements privilégiés qui pourraient les favoriser, d'une façon ou d'une autre, dans leurs rapports d'impôt. Si le ministère est justifié de se préoccuper de ce problème, il faut dire qu'il ne touche qu'un groupe limité d'employés qui travaillent dans des domaines bien précis où ces renseignements sont disponibles.

**M. Blenkarn:** Voici un cas, monsieur Flinn. Supposons qu'un employé de Revenu Canada soit affecté à la vérification d'une société. Cette entreprise, tout à coup, verse une somme d'argent à l'employé en question. L'employé déclare l'argent qu'il a reçu sur son T-4 et dans son rapport d'impôt, comme des honoraires ou un paiement quelconque. Tout va bien jusque-là. Il n'y a rien à redire au sujet de son rapport d'impôt. À la vérification du rapport d'impôt de l'employé, on constate qu'il a payé ses impôts sur tous ses revenus, et qu'il a déclaré tous ses revenus comme il se devait. Sans cette disposition, le ministère ne peut utiliser le rapport d'impôt de l'employé à des fins disciplinaires. Pouvez-vous me dire comment le ministère peut rattraper cette situation?

**M. Flinn:** Si le ministère effectuait une vérification auprès de l'entreprise en question et découvrirait qu'elle a versé de l'argent à un employé, cela déclencherait en soi une enquête. Une telle situation est grave. Il ne s'agit pas d'une erreur quelconque. S'il arrivait qu'un employé accepte de l'argent d'une société auprès de laquelle il vient tout juste d'effectuer une vérification, le problème serait grave. Il y aurait sûrement une accusation qui serait portée en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu, ou à l'égard d'une situation de conflit d'intérêts, etc.

**M. Blenkarn:** Comment peut-on prouver qu'il y a eu conflit d'intérêts, si l'on ne peut utiliser le rapport d'impôt de l'employé comme preuve?

**M. Flinn:** Le dossier du contribuable justifierait la nécessité d'utiliser le rapport d'impôt de l'employé comme preuve, dans une telle situation. Il s'agirait d'une preuve de tierce partie. C'est évidemment dans le rapport d'impôt que le problème serait décelé en tout premier lieu. Cette preuve serait probablement suffisante pour entamer des poursuites contre l'employé ou l'accuser de grave inconduite. Je ne pense pas que le ministère hésiterait à prendre des mesures disciplinaires à l'égard de cet employé, en de telles circonstances.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** Except you have to then suspect there's this income. You have to collate the thing. If you have someone on a discipline matter, and you then take a look at their tax return in accordance with subclause (4), the presiding officer doing the evaluation can only use the matter for very limited purposes. But he takes a look at this return and all of a sudden, there it is.

**Mr. Flinn:** The conflict of interest guidelines for employees would force an employee receiving funds from a corporation in these circumstances to declare them as a conflict of interest. Forgetting about declaring them on his tax return—This is not an area I'm an expert in, but I would think the department would have every opportunity under the conflict of interest guidelines to discipline the employee, or fire the employee, or whatever it wanted to do, without reference to that employee's personal tax return.

• 1620

**Mr. Blaikie:** If the department is so concerned about the possibility of insider information, I wish it would be half as concerned about the peddling of insider information that goes on after some Revenue Canada officials leave the department. I've been familiar with cases in Manitoba and elsewhere concerning certain rulings that only Revenue Canada officials are aware of, rulings that may be technically in the public domain but they are not for all intents and purposes in the public domain.

People leave the department and then go and contract themselves out to businesses and advise them on how to get thousands and millions of dollars worth of rebates that they wouldn't otherwise get, rebates that aren't transferred back to the people who paid the tax in the first place. There was a considerable example of this not too long ago. I just find it passing strange that there should be this attempt here, and so much concern about it, when this other kind of thing goes on.

You raise it in the House of Commons. It's raised in the media. And it's just a big yawn. Nobody seems to give a damn. Yet about some potential case like this we have all the legislative expertise of the government being brought to bear on these hypothetical cases, when they've got real cases out there that they should bloody well be doing something about.

**The Chairman:** Let me say this. There may or may not be other problems at Revenue Canada or with other tax matters. That's for another day and another place. We have to sort of deal with the cases before us. Although they're not listed on today's Order Paper, we do have people from Revenue Canada available to us if we would like to hear them.

I'm presuming that we do, so I'm going to ask the people from PSAC to shift themselves to one side or another—

**Mr. Blenkarn:** Don't leave. Stay where you are. We need you.

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Sauf qu'au départ, il faut soupçonner l'existence de ce revenu. Il faut en faire la preuve. Si quelqu'un faisait l'objet de mesures disciplinaires, et si l'agent chargé de l'évaluation jetait un coup d'oeil au rapport d'impôt de la personne en question, aux termes du paragraphe (4), il ne pourrait le faire qu'à des fins très limitées. Mais en examinant le rapport d'impôt, il constate que l'employé a bel et bien reçu de l'argent de l'entreprise.

**M. Flinn:** Les lignes directrices en matière de conflit d'intérêts obligent un employé qui reçoit de l'argent d'une société, en de telles circonstances, à déclarer la situation de conflit d'intérêts dans laquelle il se trouve. L'employé qui oublierait de le déclarer dans son rapport d'impôt... Je ne suis pas expert en la matière, mais je pense que le ministère serait tout à fait justifié, dans un tel cas, de prendre des mesures disciplinaires à l'égard d'un employé, en vertu des directives en matière de conflit d'intérêts, de le renvoyer, ou de prendre toute autre mesure pertinente, sans avoir à utiliser le rapport d'impôt de l'employé comme preuve.

**M. Blaikie:** Si le ministère se préoccupe à ce point de la possibilité que des renseignements privilégiés puissent être utilisés à des fins personnelles, je pense qu'il devrait aussi se préoccuper un peu du trafic de renseignements privilégiés qui s'exerce après le départ du ministère de certains hauts fonctionnaires de Revenu Canada. Je suis au courant de situations qui se sont produites au Manitoba et en d'autres endroits, relativement à l'utilisation de certaines décisions dont seuls des hauts fonctionnaires de Revenu Canada peuvent être au courant, décisions qui peuvent être techniquement du domaine public, mais qui ne le sont pas en fait.

Il y a des gens qui partent du ministère, qui offrent leurs services à des entreprises, et qui leur permettent ainsi d'obtenir des remboursements de milliers de dollars, et même de millions de dollars, qu'ils n'auraient pas obtenus autrement, des sommes d'argent qui ne reviennent pas forcément à ceux qui les ont payées en impôts. Il y a eu une situation de ce genre il n'y a pas tellement longtemps, où des sommes considérables ont été remboursées. Je trouve plutôt étrange que l'on s'inquiète tellement au sujet des cas dont nous discutons aujourd'hui, quand on sait tout ce qui se passe ailleurs.

On soulève la question à la Chambre des communes, les médias en parlent, et personne ne semble s'en inquiéter. Mais pour un cas de ce genre, qui peut se produire, le gouvernement déploie toute sa compétence législative à l'égard de ces situations tout à fait hypothétiques, tandis qu'il y a des cas bien réels dont il devrait d'abord s'occuper.

**Le président:** Permettez-moi de préciser ceci. Il peut fort bien exister d'autres problèmes, à Revenu Canada, ou d'autres questions de fiscalité dont il faudrait discuter. Mais ce n'est ni l'endroit ni le moment d'en discuter aujourd'hui. Nous avons un ordre du jour à respecter. Même si ce n'est pas prévu au Feuilleton d'aujourd'hui, nous avons avec nous des hauts fonctionnaires de Revenu Canada que nous pouvons interroger si nous le désirons.

Je suppose que c'est le cas. Je demande donc aux représentants de l'AFPC de se déplacer un peu...

**M. Blenkarn:** Ne partez pas. Restez ici. Nous avons encore besoin de vous.



[Text]

**The Chairman:** —and we'll ask the Revenue Canada officials to come up and introduce themselves. We may have some questions for them.

**Mr. Denis Lefebvre (Assistant Deputy Minister, Legislative and Intergovernmental Affairs Branch, Revenue Canada, Taxation):** I'm Denis Lefebvre, Assistant Deputy Minister, Legislative and Intergovernmental Affairs with Revenue Canada.

**Mr. Charles MacNab, Q.C. (Senior General Counsel, Departmental Legal Services, Revenue Canada, Taxation):** I'm Charles MacNab and I'm the Senior General Counsel at Revenue Canada.

**The Chairman:** You've been here in the room. You've heard the discussion. Before we proceed to questions, do you have any comments that you wish to make?

**Mr. Lefebvre:** I think all the good issues have been raised. Perhaps I could briefly summarize our approach to those issues which one or other of the members has raised during the discussion with Mr. Flinn.

One statement that I would concur in with Mr. Flinn is that we strongly believe we have good employees and that they are honest, and that very seldom do our employees abuse the system. We would like to keep it that way. What we're talking about here is not something that is massive in terms of numbers. We're talking about something that experience shows seldom happens, but when it happens we would like to have the means to deal with those issues.

In terms of context, from an auditing point of view and that sort of thing, it's important to note that the employees of Revenue Canada are treated like any other citizens. Therefore, the return of an employee is not reviewed in the course of performance appraisal. Under this amendment it will not either. It would not be relevant.

Because of Monica Lau we cannot use taxpayers' information, either other taxpayers' information or the employee's information, to discipline, supervise, or evaluate an employee.

• 1625

There have been cases in recent years—Mr. Flinn may not be aware of them because we cannot use that information for discipline purposes—and we did not bring some things to the proper proceedings because we could not use the proper evidence. I think this amendment will authorize us to use the work the employee is working on—that is, other taxpayers' information—for the purposes of discipline.

An example is where we had an employee who shredded or tore and threw in the wastepaper basket some corporate returns, whether it was to hide bad performance or whatever. This was found out, but we couldn't use the evidence for full proper disciplinary measures. We could not have used it before an arbitrator. Therefore, we could not deal with this in the proper manner.

This will allow us to use work the person is working on for normal appraisal and discipline if required.

[Translation]

**Le président:** . . .et nous allons demander aux hauts fonctionnaires de Revenu Canada de s'approcher et de se présenter. Nous avons peut-être quelques questions à leur poser.

**M. Denis Lefebvre (sous-ministre adjoint, Direction générale des affaires législatives et intergouvernementales, Revenu Canada, Impôt):** Je suis Denis Lefebvre, sous-ministre adjoint à la Direction générale des affaires législatives et intergouvernementales de Revenu Canada.

**M. Charles MacNab, c.r. (avocat général principal, Services juridiques ministériels, Revenu Canada, Impôt):** Je suis Charles MacNab, avocat général principal, à Revenu Canada.

**Le président:** Vous étiez présents. Vous avez donc entendu la discussion. Avant que nous ne commençons à vous poser des questions, avez-vous des observations à nous faire?

**M. Lefebvre:** Je pense que toutes les bonnes questions ont été soulevées. Je pourrais peut-être résumer brièvement notre position à l'égard des questions qu'ont soulevées les membres du comité au cours de la discussion avec M. Flinn.

Je suis tout à fait d'accord avec M. Flinn lorsqu'il dit que nous sommes fermement convaincus que nous avons de bons employés, qu'ils sont honnêtes, et qu'il arrive très rarement que certains d'entre eux abusent du système. Nous voulons d'ailleurs qu'il en soit toujours ainsi. Les problèmes dont nous discutons aujourd'hui ne sont pas tellement fréquents. C'est ce que notre expérience démontre, mais lorsqu'un problème de ce genre se manifeste, nous voudrions disposer des moyens de le régler.

Pour situer les choses dans leur contexte, il est important de noter que sur le plan de la vérification, entre autres, les employés de Revenu Canada sont traités de la même façon que tout autre citoyen. Par conséquent, au cours de l'évaluation du rendement d'un employé, on n'examine pas son rapport d'impôt. Cette modification ne le permettra pas davantage. Cela ne serait pas pertinent.

En raison du jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau, nous ne pouvons utiliser les renseignements concernant des contribuables, qu'il s'agisse de contribuables au sens large ou d'employés de Revenu Canada, pour surveiller ou évaluer un employé, ou prendre des mesures disciplinaires contre lui.

Il est arrivé à quelques reprises, dans les dernières années—M. Flinn n'est peut-être pas au courant, puisque nous ne pouvons pas utiliser ces renseignements à des fins disciplinaires—que nous ayons mis un terme à certaines procédures, car nous ne pouvions pas utiliser les preuves qui auraient été nécessaires. Je pense que cette modification nous autorisera à utiliser ce sur quoi l'employé travaille à ce moment-là—c'est-à-dire les renseignements concernant d'autres contribuables—à des fins disciplinaires.

À titre d'exemple, il y a eu un employé qui avait détruit et jeté à la poubelle des rapports d'impôt de sociétés, peut-être pour éliminer les preuves de son mauvais rendement dans les circonstances. On a découvert la chose, mais nous ne pouvions pas utiliser la preuve dans le but de prendre les mesures disciplinaires qui s'imposaient. Nous n'aurions pas pu utiliser cette preuve devant un arbitre. Par conséquent, nous n'avons pas pu traiter la situation comme il aurait été nécessaire de le faire.

Cette modification nous permettra d'utiliser ce sur quoi la personne travaille en fonction de l'évaluation normale de son rendement et des mesures disciplinaires à prendre, le cas échéant.



[Texte]

The other side that you've discussed mostly is why we should use the employee's own return. We think we should have that ability. This will arise basically in two situations. One is when the normal audit of our employees shows that the employee is doing something so he can't discharge his duties honestly and responsibly. We're not talking about the normal dispute with the tax department or minor mistakes or errors in the tax return. In our view, this would not be relevant to the supervision of the person as an employee. It is something that goes to the ability of that person to discharge the duties honestly and responsibly.

In such cases, like the case, Mr. Chairman, that you've referred to, there are ways in which employees can use their knowledge of the income tax system, their insider information to their own advantage, to derive a benefit to which they're not entitled. When they are found out, we cannot take charge of tax evasion for that purpose. It's extremely difficult. On the other hand, they show that they are unworthy of the trust that has been given them as Revenue Canada employees who administer the Income Tax Act, and we feel we should use that information to take appropriate disciplinary measures. These are two situations in which this can be used.

**The Chairman:** It seems to me that we have a legitimate grievance. We also have a legitimate objection to it on behalf of the department, so the real question is whether what is done here is drawing the appropriate balance between the two.

I think it's fair to say that if you don't have the work of the employee, the files and things they work on in the course of their work, available to you for evaluation and other reasons, what else do you have? It just happens that tax files are the work that these people work on.

I can see the objective here and I can also see the other objective, but we want to be somewhat cautious. On the other side, I'm wondering, are there some other assurances that we could receive that might reduce our concern?

**Mr. Lefebvre:** I think some words that have been used might be "witch hunt" or any official using a tax return against another official for illegitimate reasons, as opposed to just judging their performance at work.

• 1630

I think the proposed amendment to a large degree alleviates those concerns when it says the matter must be irrelevant for the purposes of discipline. Again, normal disputes with the tax department as a taxpayer are not going to disappear. They're not going to be used because they are not relevant to the discipline of the person as an employee.

Secondly, to make sure this does not happen, we will develop guidelines for our staff. When it comes to using an employee's tax return for disciplinary purposes, it will be done by a senior official. Normally it is the director of the district

[Traduction]

Vous avez aussi discuté des raisons pour lesquelles nous devrions pouvoir utiliser le rapport d'impôt d'un employé. Nous pensons que nous devrions pouvoir le faire. D'une manière générale, cela serait nécessaire dans deux situations: premièrement, lorsque la vérification des rapports de nos employés révélera qu'il fait quelque chose qui l'empêche de s'acquitter de ses responsabilités d'une manière honnête et responsable. Il ne s'agit pas ici de contestation normale auprès du service de l'impôt ou de petites erreurs qui peuvent s'être glissées dans le rapport d'impôt. Nous pensons que cela ne serait pas pertinent dans le contexte de la surveillance du rendement de la personne en tant qu'employé. Il s'agirait davantage de quelque chose qui affecterait la capacité de cette personne de s'acquitter de ses responsabilités d'une manière honnête et responsable.

En de telles circonstances, comme dans le cas auquel vous faisiez allusion, monsieur le président, il y a des façons dont les employés peuvent utiliser les connaissances qu'ils ont de la fiscalité, les renseignements privilégiés qu'ils possèdent, à leur profit, dans le but d'en tirer un avantage auquel ils n'ont pas droit. Le cas échéant, nous ne pouvons pas porter d'accusations d'évasion fiscale. Cela est extrêmement difficile. Par contre, des employés qui agissent ainsi démontrent qu'ils sont indignes de la confiance que leur accorde Revenu Canada, en tant qu'employés qui administrent la Loi de l'impôt sur le revenu, et nous pensons que nous devrions utiliser ces renseignements afin de prendre les mesures disciplinaires qui s'imposent. Ce sont donc deux situations où il serait utile de pouvoir utiliser ces renseignements.

**Le président:** J'ai l'impression que nous avons reçu un grief bien légitime. Nous avons aussi une objection, tout autant légitime, de la part du ministère. Il importe donc avant tout de déterminer si cette modification assure un juste équilibre entre les deux positions.

Il est juste de dire que si vous ne pouvez pas utiliser le travail de l'employé, les dossiers sur lesquels il travaille, pour faire son évaluation, sur quoi d'autre pouvez-vous vous fonder? Il se trouve que ces gens travaillent précisément sur des dossiers concernant la fiscalité.

Je comprends l'objectif qui est visé, et je vois aussi l'autre objectif, mais nous voulons demeurer prudents. D'un autre côté, y a-t-il d'autres garanties qui pourraient nous être données et qui pourraient contribuer à atténuer notre inquiétude?

**M. Lefebvre:** Je pense que certaines personnes craignent que cela puisse donner lieu à une espèce de chasse aux sorcières, ou à la possibilité qu'un fonctionnaire utilise un rapport d'impôt contre un autre fonctionnaire pour des motifs illégitimes, plutôt que pour tout simplement évaluer son rendement au travail.

Je pense que la modification qui est proposée élimine ces inquiétudes, dans une vaste mesure, quand on dit que la chose ne doit pas être pertinente à des fins de discipline. Les contestations normales auprès du service de l'impôt, en tant que contribuable, ne disparaîtront pas pour autant. Mais elles ne pourront être utilisées, car elles ne sont pas pertinentes à l'égard de la personne en tant qu'employé, sur le plan de la discipline.

Deuxièmement, de manière à éviter que cela puisse se produire, nous allons élaborer des lignes directrices à l'intention de notre personnel. Il y aura seulement un fonctionnaire de haut niveau qui pourra utiliser le rapport d'impôt d'un employé

[Text]

office or the taxation centre who will have to judge if the information that has been brought to him, either through a normal audit or from a complaint, suggests that a person is unworthy of performing his duties and should not be allowed to continue in the position or should be disciplined. This should be taken into account in the person's evaluation.

We believe that these directives, which we intend to discuss with Mr. Flinn, by ensuring that only senior officials will merge the taxpayers' business and the employee's business, will give some assurance that only supervisors will use that information, and in an appropriate way. Again, the limits in the act itself and those in the guidelines make us confident that our employees will welcome measures against the few who might give a bad reputation to the whole.

**Mrs. Marleau (Sudbury):** Mr. Lefebvre, you use words like "normal" and "things that aren't relevant for purposes of discipline" and "only senior officials will use the information". That worries me a little bit. I know your intent is good but we're dealing with humans here, and I have been aware of things that have gone on. I worry that when someone decides to get somebody, the definition of "normal" or of "relevant" can be managed to suit the things that we're prepared to do. I worry about that, and I've been involved in disputes that lead me to believe that things are not always as nice as we'd like them to be. How can you say your definitions will—what is the definition of a "normal" tax dispute?

**Mr. Lefebvre:** The directives we would give to directors—again, these would not go to supervisors in the field—would be that they can use information in the taxpayer's return if it shows an attempt to evade tax, which is very serious, or if it shows the inability of the employee to perform his or her duties honestly and responsibly.

**Mrs. Marleau:** That's fine when it comes to evaluating the employee's work, but what about the employee's own tax return? When you've decided you don't particularly like this employee and you wouldn't mind having a reason to let this person go, then you would go through the employee's tax return. At that point, what would be normal, what would be relevant for purposes of discipline? In some instances, \$10 could be as bad as \$1,000 in another.

This is always the thing that worries me, when you open up an avenue like that. You say you won't do it if it's normal. Well, what's normal? What's relevant? It all depends on who's looking at it. In this sense, maybe employees would be at the mercy of whatever senior official is there. How can you guarantee to the employees that this will not be the case?

[Translation]

à des fins disciplinaires. Ce sera habituellement le directeur du bureau de district ou du centre fiscal qui aura le pouvoir de juger si les renseignements qui ont été portés à son attention, soit à la suite d'une vérification courante ou d'une plainte, permettent de supposer qu'une personne risque de ne pas pouvoir s'acquitter de ses responsabilités et devrait, par conséquent, être démise de ses fonctions ou faire l'objet de mesures disciplinaires. Cela devrait être pris en considération dans le contexte de l'évaluation de la personne en cause.

Nous croyons que ces directives, dont nous avons l'intention de discuter avec M. Flinn, en prévoyant que seuls des hauts fonctionnaires pourront faire le lien entre les aspects fiscaux et les aspects professionnels de l'employé, assureront qu'il n'y aura que des fonctionnaires de haut rang qui utiliseront ces renseignements, et d'une manière appropriée. Nous sommes confiants que les limites qui sont établies par Ottawa et celles que contiendront aussi les lignes directrices seront bien accueillies par nos employés, car elles s'adresseront particulièrement à ceux qui donnent mauvaise réputation à l'ensemble.

**Mme Marleau (Sudbury):** Monsieur Lefebvre, vous utilisez des mots comme «normal» et «des choses qui ne sont pas pertinentes à des fins disciplinaires», et «seuls des hauts fonctionnaires utiliseront les renseignements». Cela m'inquiète un peu. Je sais que votre intention est bonne, mais il s'agit d'être humains, et j'ai vu bien des choses se produire. Je m'inquiète du fait que si quelqu'un décide de s'en prendre à quelqu'un d'autre, on peut faire dire ce que l'on veut à des mots comme «normal» ou «pertinent». Cela m'inquiète, et j'ai été témoin de cas qui me portent à croire que de telles situations ne sont pas toujours aussi faciles qu'on le voudrait. Comment pouvez-vous affirmer que vos définitions seront—qu'est-ce que c'est qu'une contestation «normale» en matière fiscale pour vous?

**M. Lefebvre:** Les directives que nous donnerions à nos directeurs—ce ne serait pas aux surveillants sur le terrain—voudraient qu'ils puissent utiliser les renseignements que renferme le rapport d'impôt d'un employé s'il permettait de soupçonner une tentative d'évasion fiscale, ce qui est très grave, ou s'il démontrait l'incapacité de l'employé de s'acquitter de ses responsabilités d'une manière honnête et responsable.

**Mme Marleau:** Cela convient parfaitement quand il s'agit d'évaluer le rendement de l'employé, mais qu'en est-il quand il s'agit du propre rapport d'impôt de l'employé? Celui qui aurait décidé qu'il n'aime pas particulièrement tel ou tel employé, et qui voudrait bien avoir un motif valable pour renvoyer cette personne pourrait alors utiliser le rapport d'impôt de l'employé à cette fin. Dans une telle situation, qu'est-ce qui serait normal? Qu'est-ce qui serait pertinent à des fins disciplinaires? Il pourrait parfois arriver qu'une erreur de 10\$ devienne aussi grave qu'une erreur de 1 000\$.

Cela m'inquiète toujours quand on ouvre ainsi la porte à l'interprétation. Vous dites qu'aucune mesure ne peut être prise quand la situation est normale. Mais qu'entendez-vous par normal? Qu'est-ce qui est pertinent? Tout dépend de l'interprétation qu'on en fait. Des employés pourraient se retrouver à la merci de n'importe quel haut fonctionnaire. Quelle garantie pouvez-vous donner aux employés que cela ne se produira pas?



[Texte]

**Mr. Lefebvre:** Well, again, we are committed to issuing guidelines that will talk about situations, for instance, where a director believes the employee has evaded the tax—this has a very specific meaning in taxation; I don't think we need any definition there—or where, again, that director believes the employee is not apt to perform his or her duties. I guess there would be a second check there.

To pursue your example, if, notwithstanding that, a senior official was to take the little thing in the corner and use it against the person, I think any independent arbitrator would see through this and would say this small thing the person has done in their tax return is not relevant for the purpose of evaluating the performance of that person in his or her employment, and therefore is outside the scope of the act. To do that is illegal, or contrary to the amendment.

**Mrs. Marleau:** I'd just like to continue on that. I worked for a CA firm where we did tax returns. Certainly we didn't have the right to audit our employees' tax returns to find out whether they were doing the right thing themselves on their tax returns, while they were looking after our clients' tax returns.

What you're saying, in effect, is you're going to allow your department to audit your own employees' tax returns. That's really what you're saying; you're going to treat employees of tax data centres, of the tax departments, very differently from employees somewhere else. You are going to allow officials to go into their private tax files, and not just in the normal routine.

Right now, if you suspect someone of tax evasion, you have the means to investigate them, without this change in the law, do you not? What happens now if somehow you find out, whether it is an employee of a tax data centre or someone that's involved in tax auditing or whatever, or whether it is an ordinary Canadian—where you get a tip that this person is perhaps evading tax, you have no means of checking up on this, or do you?

**Mr. Lefebvre:** Yes, we do. The whole issue here is whether we should limit ourselves to using certain information. When we do a routine audit for that employee—we do audit their tax returns as we do for any other citizen—we would take the steps under the powers that are given to us by the Income Tax Act.

The question here is, if the infraction is severe enough and compromises the character of the person and the trust given that person to work for the income tax administration, whether we should take into account that major breach or whether we should tomorrow allow that employee to continue working in the tax administration for which he has shown a major disregard.

That's the issue, and we believe that without having the ability to use that information, we would have to rely solely on tax evasion prosecution. As Mr. Blenkarn mentioned—you are familiar with the criminal system—prosecutions are not that numerous.

[Traduction]

**M. Lefebvre:** Nous nous sommes engagés à élaborer des lignes directrices qui aborderont ces situations, par exemple, lorsqu'un directeur croit que l'employé s'est rendu coupable d'évasion fiscale—ce qui a une signification très précise dans le domaine de l'impôt; je ne pense pas que l'on ait besoin de définition à cet égard—ou qu'un directeur croit que l'employé n'est pas apte à s'acquitter de ses responsabilités. Je pense qu'il y aura un deuxième niveau de vérification.

Pour reprendre votre exemple, s'il arrivait, malgré ces directives, qu'un fonctionnaire supérieur utilise cette petite entorse contre l'employé en question, je pense que cela n'échapperait à personne et que n'importe quel arbitre indépendant dirait que cette petite erreur que la personne a pu commettre dans son rapport d'impôt n'est pas pertinente relativement à l'évaluation de son rendement et que, par conséquent, il n'y a aucune infraction à la loi. Une telle action est illégale ou contraire à la modification législative.

**Mme Marleau:** Je tiens seulement à approfondir la question. J'ai travaillé pour une firme de comptables où nous faisons des rapports d'impôt. Nous n'avions certainement pas le droit de vérifier les rapports d'impôt de nos employés pour confirmer s'ils ne faisaient rien de répréhensible dans leurs propres rapports d'impôt pendant qu'ils s'occupaient des rapports d'impôt de nos clients.

Ce que vous dites, en vérité, c'est que vous allez permettre à votre ministère de vérifier les rapports d'impôt de vos propres employés. C'est bel et bien cela que vous dites; vous allez traiter les employés des centres de données fiscales, des services fiscaux, très différemment des employés qui travaillent ailleurs. Vous allez permettre à des fonctionnaires d'examiner leurs rapports d'impôt privés, et ce, pas seulement dans le cadre des activités courantes.

À l'heure actuelle, si vous soupçonnez quelqu'un d'évasion fiscale, vous avez le pouvoir de faire enquête sans cette modification à la loi, n'est-ce pas? Qu'arrive-t-il si vous apprenez, au sujet d'un employé dans un centre de données fiscales, d'un vérificateur de l'impôt ou d'un contribuable ordinaire—qu'arrive-t-il si quelqu'un vous informe que cette personne est peut-être coupable d'évasion fiscale? Vous n'avez aucun moyen de le vérifier, n'est-ce pas?

**M. Lefebvre:** Oui, nous pouvons le vérifier. La véritable question consiste à déterminer si nous devrions nous limiter à certains renseignements. Lorsque nous effectuons une vérification de routine des rapports d'impôt des employés—nous vérifions les rapports d'impôt de nos employés comme nous le faisons pour ceux de n'importe quel autre citoyen—nous prenons les mesures nécessaires en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés par la Loi de l'impôt sur le revenu.

L'important dans tout cela est de déterminer si l'infraction est suffisamment grave pour remettre en question la réputation de la personne en cause et la confiance qu'on lui accorde pour travailler au sein de l'administration de la Loi de l'impôt, s'il faudrait tenir compte de cette entorse majeure à la confiance accordée, ou s'il faudrait plutôt permettre à cet employé de continuer de travailler pour l'administration fiscale qu'il a trahie.

C'est en réalité ainsi que la question se pose, et nous croyons que sans la possibilité d'utiliser ces renseignements, nous n'aurions d'autre recours que d'entamer des poursuites pour évasion fiscale. Comme M. Blenkarn l'a mentionné—vous connaissez le système criminel—les poursuites ne sont pas tellement nombreuses.



[Text]

[Translation]

• 1640

Prosecutions are very major undertakings, if you wish. Very often the lesser penalty can solve the problem. Also, there is the interim period. We all know that it takes longer and longer to have the evasion prosecution and it can indeed be months, if not a year.

In the interim we have to do something. We have an employee who's not trustworthy who's working in the tax administration.

**Mrs. Marleau:** Don't you have the discretion now of either suspending an employee without pay or moving them to another area which is less dangerous?

**Mr. Lefebvre:** In all those cases an employee can grieve. The grievance can go internally, but also it can go outside to an arbitrator. What if you cannot use the evidence? The problem with suspending someone without evidence ultimately to support a grievance is that's it's a difficult proposition.

**The Chairman:** I don't want to cut anybody off if we're eliciting new information, but I don't want to continue to go around and around the track here. I'm going to ask Mr. Blaikie because he signalled me first. Do you have a—

**Mr. Blaikie:** I'd be interested in keeping Mr. Flinn at the table. I think he should be given an opportunity to respond.

**The Chairman:** Then I'll have Mr. Blenkarn ask his question if he has it and we'll ask Mr. Flinn to respond to it.

**Mr. Blenkarn:** I was wondering then about proposed paragraph 241(4)(h) that says to "provide to any person, taxpayer information". However, the "any person" is really the person who presides in a legal proceeding relating to the supervision, evaluation or discipline in proposed subsection 241(4.1). Would you accept an amendment changing the words "any person" in proposed paragraph 241(4)(h) to "the person who presides at the legal proceeding that's contemplated"?

It seems to me that proposed paragraph 241(4)(h) just provides any person. I think it should clearly provide for the person who presides and who can evaluate and make orders and hold hearings in camera and conceal identity and make all sorts of judgments on it.

**Mr. Lefebvre:** This requires a clarification. The court in Monica Lau told us that we could not use taxpayers' information for disciplinary purposes. That's not part of the administration of the act. If we use that information with any person involved in it, even within the department, then technically there could a problem.

However, you're right for concerns outside the department. We said "any person". Normally, we expect that person to be presiding at a hearing.

**Mr. Blenkarn:** Then why don't you define as the person presiding at the hearing?

Entamer une poursuite n'est pas une mince affaire, si l'on veut. Il arrive très souvent que la moins dure de deux peines résolve le problème. Et il y a aussi la période intérimaire entre les deux. Nous savons tous qu'il est de plus en plus long d'entreprendre des poursuites pour évasion fiscale, et cela peut prendre des mois, voir un an.

Entre temps, il faut agir. Nous avons un employé qui n'est pas digne de confiance, et qui travaille à l'administration de la Loi de l'impôt.

**Mme Marleau:** N'avez-vous pas la possibilité à l'heure actuelle de suspendre un employé sans traitement, ou de le déplacer dans un autre service où le risque est moindre?

**M. Lefebvre:** Dans tous ces cas, un employé peut faire un grief. Les griefs peuvent être réglés à l'interne, mais ils peuvent aussi se retrouver devant un arbitre. Et si l'on ne peut pas utiliser les preuves, qu'arrive-il? Suspendre un employé sans pouvoir utiliser les preuves n'est pas vraiment facile à défendre.

**Le président:** Je ne veux pas interrompre qui que ce soit, si cela peut nous permettre d'obtenir de nouveaux renseignements, mais je ne veux pas continuer à tourner en rond comme nous le faisons maintenant. Je vais donner la parole à M. Blaikie, car il est le premier à l'avoir demandée. Avez-vous une question. . .

**M. Blaikie:** Je voudrais que M. Flinn demeure à la table. Je pense qu'il faudrait lui donner l'occasion de réagir.

**Le président:** Dans ce cas, je vais demander à M. Blenkarn de poser sa question, s'il est prêt à le faire, et nous demanderons à M. Flinn d'y répondre.

**M. Blenkarn:** Je me demandais, alors, au sujet de l'alinéa 241(4)(h) du projet de loi, dans la version anglaise, où l'on dit «provide to any person, taxpayer information». . . Il peut toutefois arriver que la personne en question soit celle qui préside une procédure judiciaire concernant la surveillance, l'évaluation ou des mesures disciplinaires qui sont prévues à l'alinéa 241(4.1). Accepteriez-vous de substituer aux mots «any person», à l'alinéa 241(4)(h), les mots «the person who presides at the legal proceeding that's contemplated»?

Il me semble que cet alinéa est imprécis. Je pense qu'il faudrait clairement stipuler la personne qui préside et qui peut évaluer, prendre des mesures, tenir des audiences à huis clos et prendre toutes sortes de décisions à cet égard.

**M. Lefebvre:** Cela exige un éclaircissement. Dans le jugement qu'il a prononcé dans l'affaire Monica Lau, le tribunal nous dit que nous ne pouvons pas utiliser de renseignements confidentiels, à caractère fiscal, à des fins disciplinaires. Cela ne relève pas de l'administration de la loi. Si nous utilisions ces renseignements au sujet d'une personne, même à l'intérieur du ministère, cela pourrait poser un problème sur le plan de la procédure.

Toutefois, vous avez raison en ce qui a trait aux procédures qui peuvent être entreprises à l'extérieur du ministère. Nous disons bien: «any person». Il doit normalement s'agir de la personne qui préside une audience.

**M. Blenkarn:** Alors, pourquoi ne le dites-vous pas?

[Texte]

**Mr. MacNab:** Perhaps I could—

**Mr. Blenkarn:** If you want to do that, then you cut down the number of people that can look at this very dramatically. If you do that, then I think you solve most of our problems.

**The Chairman:** Just about, except how does it get to the jury?

**A voice:** Who's the person that originally gets it and takes it there?

**Mr. MacNab:** Yes, Mr. Chairman, I think you've answered the concern. Because of Monica Lau I'd like to back up a little bit. For years, we were administering and enforcing the Income Tax Act on the basis that disciplining employees and evaluating employees was part of the administration and enforcement of the Income Tax Act. The decision in Monica Lau brought us to the point where we could not continue with tax-related information that is broadly related to employee performance and discipline.

Let me just describe that as briefly as I can. Certainly, in evaluating performance, you have to look at tax information, tax returns and other tax-related information in the file. On the basis of Monica Lau you cannot use or provide that information for disciplinary purposes because it is not for a purpose relating to the administration or enforcement of the Income Tax Act. You can't take that any further than looking at that file. Once you find it, if it's not related to administering or enforcing the act, that's the end of it.

• 1645

In answering Mr. Blenkarn, Mr. Chairman, I'd like to reiterate what you've said. Because of the Monica Lau decision it must be the word "person", not "the chairman of the disciplinary proceeding" or "the court". As the chairman said, that process starts to unfold as soon as you see the tax information that may be related to discipline or evaluation of performance. If you don't have "person" in there, you don't protect anybody along the line. They're all in violation.

We're really just trying to get back to the point where we were at the time of the Monica Lau decision. Believe me, at that time it was not free from doubt as to whether or not the department had that authority. After the Monica Lau decision, the department stopped doing it.

**Mr. Blenkarn:** What exactly happened? In the Monica Lau case, you prosecuted Ms Lau for tax evasion and got a conviction against her. Yet she still grieved. What happened? Did she get her salary and retain her employment?

**Mr. MacNab:** No. What happened there, Mr. Blenkarn, was that after the conviction the employee grieved the discipline. It took a proceeding in the Federal Court to have the court order. The department could not use the tax return in the grievance process. The court upheld that on the basis the tax information was not related to administering and enforcing the act, which is the only basis on which it could have been used, according to section 241, the confidentiality provision.

[Traduction]

**M. MacNab:** Je pourrais peut-être. . .

**M. Blenkarn:** Si vous le faisiez, cela réduirait considérablement le nombre de personnes qui peuvent être visées. Cela réglerait la plupart de vos problèmes.

**Le président:** Presque, oui. Mais qu'en est-il du jury?

**Une voix:** Qui amène le cas jusque-là?

**M. MacNab:** Oui, monsieur le président. Vous avez réglé la question. En raison de l'affaire Monica Lau, je voudrais un peu revenir en arrière. Pendant des années, nous avons appliqué les mesures disciplinaires et les procédures concernant l'évaluation des employés en pensant qu'elles faisaient partie de l'administration de la Loi de l'impôt sur le revenu. Le jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau fait en sorte que nous ne pouvons plus utiliser des renseignements à caractère fiscal qui sont liés, d'une manière générale, au rendement de l'employé et à la discipline.

Permettez-moi de vous donner quelques brèves explications. Quand on évalue le rendement d'un employé, il faut évidemment examiner des renseignements à caractère fiscal, des rapports d'impôt et d'autres renseignements que renferme son dossier. Depuis le jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau, on ne peut plus utiliser ou fournir ces renseignements à des fins disciplinaires, car cela n'est pas lié à l'administration ou à l'application de la Loi de l'impôt sur le revenu. On ne peut faire plus que tout simplement examiner ce dossier. Une fois qu'on a trouvé le renseignement que l'on cherchait, s'il n'a rien à voir avec l'administration ou l'application de la loi, tout s'arrête là.

En répondant à M. Blenkarn, monsieur le président, je voudrais réitérer ce que vous avez dit. En raison du jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau, il faut qu'on utilise le mot «person», et non pas «the chairman of the disciplinary proceeding» ou «the court». Ainsi que l'a dit le président, ce processus débute dès que l'on examine les renseignements à caractère fiscal qui peuvent être reliés à un code disciplinaire ou à une évaluation du rendement. Si l'on n'utilise pas le mot «person» dans cet alinéa, personne ne sera protégé. Tous les fonctionnaires contreviendront à la loi.

Nous tentons seulement, en réalité, de revenir au point où nous en étions au moment du jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau. À cette époque, il n'était pas évident que le ministère avait ce pouvoir. Vous pouvez me croire. Après le jugement, le ministère a cessé cette pratique.

**M. Blenkarn:** Qu'est-il arrivé exactement? Vous avez poursuivi M<sup>me</sup> Lau pour évasion fiscale, et elle a été reconnue coupable. Malgré cela, elle a quand même fait un grief. Qu'est-il arrivé ensuite? A-t-elle continué de recevoir son salaire? A-t-elle conservé son emploi?

**M. MacNab:** Non. Monsieur Blenkarn, après avoir été mise en accusation, M<sup>me</sup> Lau a fait un grief contre la mesure disciplinaire que l'on avait prise contre elle. Il a fallu demander l'intervention de la Cour fédérale. Le ministère ne pouvait utiliser le rapport d'impôt au cours de l'audition du grief. Le tribunal a maintenu cette décision en invoquant le fait que les renseignements à caractère fiscal n'étaient pas liés à l'administration et à l'application de la loi, le seul motif qui aurait permis de les utiliser, selon l'article 241, soit la disposition concernant la confidentialité.



[Text]

**Mr. Blenkarn:** She was a convicted tax evader who could grieve and retain her job, I suppose.

**Mr. MacNab:** That's right. She was successful on the grievance, and we couldn't put the information in.

**Mr. Blenkarn:** Was that the case?

**Mr. Flinn:** No. I don't know the sequence of events, whether Monica Lau was convicted before or after the Federal Court decision, but that decision dealt with only one issue. I think we're getting confused here again. I'm getting a bit confused myself. It's important to remember that proposed paragraph 241(4)(h) only deals with the information contained in the employee's own tax return. In Monica Lau's slip, that's all we're talking about.

**Mr. Blenkarn:** As a matter of fact, it goes on to include any information for the purpose of discipline, any tax return.

**Mr. MacNab:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** Any tax return, paragraph (h) does.

**Mr. Flinn:** Proposed Paragraph (h) says:

purpose relating to supervision, evaluation or discipline

There's no way the tax department supervises the taxpayer, nor to do they evaluate them, nor do they discipline them. So those three adjectives, or whatever they are, restrict the application of proposed paragraph 241(4)(h) only to employees of Revenue Canada, Taxation.

If you're going to evaluate an employee's performance on the job against what work he's done on a third party, another taxpayer, that already goes on. The department has a process to do that.

**Mr. Blenkarn:** How can they do that? They can't go and look at the tax returns for that purpose.

**Mr. Flinn:** In most cases, if you're going to evaluate an employee against the work he has done on a taxpayer, there's sufficient information that's not privileged, not in a taxpayer's return, you can rely on.

For example, if an auditor is supposed to check 20 things and he checks 2, if you're his supervisor and you want to evaluate his performance, you can tell from his files, his working papers, which may have no relation whatsoever to privileged information under the tax act, whether or not he's done a good job.

So section 241 doesn't really enter into that situation unless it becomes essential to use something that's in a taxpayer's statement of assets and liabilities, or profit balance sheet, or whatever. Employees have been disciplined, demoted, and let go under section 31 based upon the work they did, their own files, which is not privileged information.

Again, the Monica Lau decision was very precise, and that's what we're dealing with here. It said the department cannot use information gathered under the tax act to discipline its own employee based upon that employee's tax return. That's what

[Translation]

**M. Blenkarn:** Il s'agissait donc d'une personne contre laquelle pesait des accusations d'évasion fiscale, qui a pu faire un grief et conserver son emploi malgré tout, je suppose.

**M. MacNab:** C'est juste. Son grief a été retenu, et nous n'avons pas pu utiliser les renseignements.

**M. Blenkarn:** Est-ce bien cela qui est arrivé?

**M. Flinn:** Non. Je ne me souviens pas de la séquence des événements, à savoir si Monica Lau a été reconnue coupable avant ou après le jugement de la Cour fédérale, mais le jugement en question ne portait que sur une question. Je pense que nous mêlons un peu les choses ici. Je ne sais plus trop où j'en suis moi-même. Il est important de noter que l'alinéa 241(4)(h) du projet de loi ne porte que sur les renseignements que renferme le rapport d'impôt de l'employé. Dans le cas de Monica Lau, il ne s'agit que de cela.

**M. Blenkarn:** En réalité, on inclut aussi tout renseignement utile en fonction de mesures disciplinaires, des renseignements concernant n'importe quel rapport d'impôt.

**M. MacNab:** C'est juste.

**M. Blenkarn:** Oui, n'importe quel rapport d'impôt.

**M. Flinn:** L'alinéa h) dit:

à une fin liée à la surveillance ou à l'évaluation d'une personne autorisée, ou à des mesures disciplinaires. . .

Le service de l'impôt ne surveille pas les contribuables, pas plus qu'il ne les évalue, et prend encore moins des mesures disciplinaires à leur endroit. Donc, ces trois éléments limitent l'application de l'alinéa 241(4)(h) du projet de loi aux employés de Revenu Canada, Impôt.

On le fait déjà quand on évalue le rendement d'un employé, quand on évalue la qualité du travail qu'il a accompli au sujet du rapport d'impôt d'un autre contribuable. Le ministère a un processus à cet égard.

**M. Blenkarn:** Comment peut-on le faire? Le ministère ne peut pas examiner les rapports d'impôt à cette fin.

**M. Flinn:** La plupart du temps, quand il s'agit d'évaluer le travail d'un employé à l'égard du rapport d'impôt d'un autre contribuable, il y a suffisamment de renseignements qui ne sont pas confidentiels, et qui ne se trouvent pas dans le rapport d'impôt d'un contribuable, sur lesquels on peut compter.

Par exemple, si un vérificateur est censé vérifier 20 éléments et qu'il n'en vérifie que 2, pour évaluer son rendement, son surveillant peut déterminer, à partir de ses dossiers, de ses documents de travail, qui peuvent n'avoir rien à voir avec les renseignements confidentiels en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu, si l'employé en question fait du bon travail ou non.

Donc, l'article 241 n'entre pas vraiment dans cette situation, sauf lorsqu'il devient essentiel d'utiliser des renseignements qui se trouvent dans un rapport, un bilan, ou quelque autre document d'un contribuable. Des employés ont fait l'objet de mesures disciplinaires, ont été rétrogradés ou renvoyés en vertu de l'article 31, en raison du travail qu'ils avaient fait, de leurs propres dossiers, ce qui ne constitue pas des renseignements confidentiels.

Le jugement qui a été rendu dans l'affaire Monica Lau était très précis, et c'est ce dont il s'agit vraiment ici. Le ministère ne peut utiliser des renseignements obtenus en vertu de la Loi de l'impôt sur le revenu pour prendre des mesures disciplinaires à



[Texte]

proposed paragraph 241(4)(h) talks about. It only deals with taxation employees and it only deals with their personal tax returns. So we're confusing two things here. The department clearly can now, in relationship to a third party, another taxpayer, use disciplinary procedures.

• 1650

**The Chairman:** Mr. Flinn, do you have any other comments you would like to make on any of these matters? I'm trying to get all the information on the table here, because I'm hoping we can proceed to the bill and deal with most of it.

**Mr. Flinn:** I would point out first that Monica Lau ultimately was dismissed from the department based upon the court case, and I believe she pled guilty. So, based upon the conviction, she was discharged.

The only other thing I would like to point out is, employees of Revenue Canada are employees in positions of trust. There's absolutely no question about that. As employees in positions of trust, they have to be above reproach. But I guess the question we have to ask ourselves, or the committee should ask themselves, is, would it be appropriate to subject to scrutiny by a supervisory authority the income tax returns of all Canadians in positions of trust?

Should the supervisors of persons not working for the tax department who are in positions of trust have access to their tax returns for purposes of disciplinary action? We say no, it shouldn't apply to Canadians as a whole and it should not apply to the employees who happen to be working for Revenue Canada. It's an invasion of privacy, and we again ask that you strike the two changes to the act.

**The Chairman:** Well, I'm going to propose something to the members here and see how it goes. There was one amendment that had been circulated, but I don't believe it's going to be proposed with relation to trusts. I guess we'll find that out. What I'm proposing to do here, because I would like to try to deal with this bill today, if we can—

**Mr. Blenkarn:** We'll go and vote and come back and do it.

**Mr. Blaikie:** I don't think we should try to go through it clause by clause now at the end of this. I had thought we might do this today when I talked to you last week, but that was before I was aware that this was going to come up. I think we should consider whether or not—you're in receipt of a letter from the Privacy Commissioner, Mr. Phillips. I think this is more interesting than we can perhaps deal with in the course of just this afternoon. I would like to have the Privacy Commissioner, Mr. Phillips, come before the committee, if he is willing to do so, and explain his concerns. He's written to you, but I think it would be good to have him here and—I didn't invent this problem. I'm not trying to obstruct the proceedings, but I just think we have an obvious real concern here, one that I think you recognize dimensions of yourself, and I would say let's try to get Mr. Phillips before the committee here.

[Traduction]

l'égard de l'un de ses employés, en se fondant sur le rapport d'impôt de l'employé en cause. C'est ce dont il s'agit à l'alinéa 241(4)(h). Il n'y a que les employés de l'Impôt et leurs rapports d'impôt personnels qui sont visés. Nous confondons par conséquent deux choses ici. De toute évidence, le ministère peut prendre des mesures disciplinaires, en rapport avec une tierce partie, un autre contribuable.

**Le président:** Monsieur Flinn, avez-vous d'autres observations à nous faire au sujet de toutes ces questions? Je tente d'obtenir tous les renseignements dont nous avons besoin, car j'espère que nous pourrions aller de l'avant avec le projet de loi et le régler en bonne partie.

**M. Flinn:** Je ferai tout d'abord remarquer qu'en bout de course, Monica Lau a été renvoyée du ministère, à la suite du jugement du tribunal, et je pense qu'elle a plaidé coupable. Elle a donc été renvoyée après avoir été reconnue coupable.

Je tiens aussi à insister sur le fait que les employés de Revenu Canada sont des gens en position de confiance. Cela ne fait absolument aucun doute. En tant que tels, ils doivent être au-delà de tout reproche. Mais je pense que la question que nous devons nous poser, ou que le comité devrait se poser, c'est dans quelle mesure convient-il de soumettre à l'examen d'une autorité de surveillance les rapports d'impôt de tous les Canadiens en poste de confiance?

Les surveillants des personnes qui ne travaillent pas pour le ministère du Revenu, et qui occupent des postes de confiance, devraient-ils avoir accès aux rapports d'impôt de leurs employés à des fins disciplinaires? Nous disons que non. Un tel principe ne devrait pas s'appliquer à l'ensemble des Canadiens, pas plus qu'aux employés qui se trouvent à travailler pour Revenu Canada. Cela est une invasion de la vie privée, et nous vous demandons encore une fois d'éliminer ces deux modifications de la loi.

**Le président:** Je vais proposer quelque chose aux membres du comité, et nous verrons ensuite ce qui arrivera. Il y a un amendement que l'on a distribué, au sujet des fiducies, mais je ne pense pas qu'il soit proposé. Nous verrons bien. Je voudrais bien pouvoir en terminer avec ce projet de loi aujourd'hui. Je propose donc. . .

**M. Blenkarn:** D'aller voter et de revenir ensuite.

**M. Blaikie:** Je ne pense pas que nous devrions entreprendre l'étude article par article du projet de loi après la discussion que nous venons d'avoir. La semaine dernière, je pensais que nous pourrions le faire aujourd'hui, quand nous en avons discuté, mais c'était avant que cela se produise. Je pense que nous devrions considérer s'il y a lieu ou non—vous avez reçu une lettre du commissaire à la Protection de la vie privée, M. Phillips. Je pense que cela est plus intéressant que ce que nous pourrions arriver à faire cet après-midi. Je voudrais que le commissaire à la protection de la vie privée, M. Phillips, vienne devant le comité, s'il y consent, nous expliquer ses inquiétudes. Il vous a écrit, mais je pense qu'il serait bon qu'il vienne, ici, en personne—car ce n'est pas moi qui ai inventé ce problème. Je n'essaie pas de nuire aux travaux du comité, mais je pense qu'il y a une inquiétude évidente, qui est bien réelle, inquiétude dont vous reconnaissez vous-mêmes l'importance, et je voudrais que l'on invite M. Phillips à venir témoigner.

[Text]

**The Chairman:** Mr. Blaikie, I'll tell you what I have in mind here. What I have in mind is passing the bill, if we don't have a problem with the rest of the bill, except for this clause.

**Mr. Blaikie:** That's clause 137?

**The Chairman:** It's all contained in clause 137.

**Mr. Blenkarn:** Can I make a suggestion, Mr. Chairman? I think the government wants the bill through as quickly as it can, and the government might be prepared to drop these sections.

**The Chairman:** Well, I'm just saying—

**Mr. Blenkarn:** I think we could get the bill through this afternoon.

**The Chairman:** I just made that comment, Mr. Blenkarn. It's just what I've suggested we possibly do: pass the bill with the exception of this section, or we can deal with the bill with the exception of this section.

**Mr. Blenkarn:** No, we just don't pass those sections; we report the bill without the section, that's all.

**Mr. Blaikie:** How would that procedure work? Delete these clauses?

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**The Chairman:** When the time comes, we won't pass that clause.

**Mr. Blenkarn:** We won't pass the clauses.

**Mr. Blaikie:** And we would report the bill back without that clause.

**The Chairman:** Yes, right.

**Mr. Blenkarn:** Or it would be defeated, I guess.

**Mr. Blaikie:** That's what I mean, we would defeat the clause.

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Blaikie:** That would certainly be—

**The Chairman:** I guess what I am suggesting is, in order to get to the rest of the bill, we could put this issue aside. I think it's significant, I agree with you. We could push this issue aside and deal with the rest of the bill, and the government, in one way or another, can deal with this issue another day, another time.

**Mr. Blenkarn:** Issue a new bill.

• 1655

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** Well, it sounds like a victory to me, Bill.

**Mr. Blaikie:** Why don't we go and vote and talk about it—

**Mr. Blenkarn:** Let's come back right after we vote.

[Translation]

**Le président:** Monsieur Blaikie, je vais vous dire à quoi je pense. Nous pourrions adopter tous les articles du projet de loi, s'il ne reste aucune difficulté à régler à leur sujet, à l'exception de celui-là.

**M. Blaikie:** L'article 137?

**Le président:** Oui, tout cela tourne autour de l'article 137.

**M. Blenkarn:** Puis-je faire une suggestion, monsieur le président? Je pense que le gouvernement veut que le projet de loi soit adopté le plus rapidement possible, et il serait peut-être disposé à laisser tomber ces articles.

**Le président:** Je dis seulement. . .

**M. Blenkarn:** Je pense que nous pourrions adopter le projet de loi cet après-midi.

**Le président:** C'est précisément ce que je viens de dire, monsieur Blenkarn. Nous pourrions adopter tous les articles du projet de loi, sauf l'article 137.

**M. Blenkarn:** Non, nous n'adoptons tout simplement pas ces articles; nous faisons rapport du projet de loi sans l'article en question. C'est tout.

**M. Blaikie:** Comment cela pourrait-il fonctionner? On éliminerait complètement cet article?

**M. Blenkarn:** Oui.

**Le président:** Le moment venu, nous n'adopterons pas cet article.

**M. Blenkarn:** Voilà.

**M. Blaikie:** Et nous ferions rapport du projet de loi sans cet article.

**Le président:** C'est juste.

**M. Blenkarn:** Ou il serait rejeté, je suppose.

**M. Blaikie:** C'est ce que je veux dire. Nous rejeterions l'article en question.

**Le président:** Oui.

**M. Blaikie:** Ce serait sûrement. . .

**Le président:** Pour être en mesure d'adopter le reste du projet de loi, nous mettrions cette question de côté. C'est ce que je propose. Je pense que cela est important. Je suis d'accord avec vous. Nous pourrions mettre cette question de côté et adopter le reste du projet de loi, et le gouvernement, d'une façon ou d'une autre, pourrait y revenir un autre jour, une autre fois.

**M. Blenkarn:** Il pourrait produire un nouveau projet de loi.

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** Cela ressemble à une victoire, Bill.

**M. Blaikie:** Pourquoi n'allons-nous pas voter, et nous en rediscuterons. . .

**M. Blenkarn:** Revenons tout de suite après le vote.



[Texte]

**The Chairman:** We'll be right back after the vote. I suspend the meeting until immediately after the vote.

• 1656

[Traduction]

**Le président:** Oui, nous reviendrons immédiatement après le vote. Je suspens la séance jusqu'après le vote.

• 1807

**The Chairman:** I'm going to try to call the meeting back to order. I'm proposing we operate in a slightly unorthodox manner. Basically we'll proceed through the bill and deal somewhat separately with the two questions that have been raised by members. Basically that will be clauses 42 and 137. Mr. Blaikie.

**Mr. Blaikie:** Mr. Chairman, I wonder if clause 137 is really the one in contention as to how people will deal with it. I would rather deal with clause 137 first and dispense with that one way or another. Whether or not and how it's dealt with affects everything else. So could we do that? Could we have unanimous agreement to solve the clause 137 matter first, i.e. to see whether or not the proposed solution is acceptable?

**The Chairman:** Can the officials return?

**Mr. Blaikie:** Isn't that what's happening?

**The Chairman:** Yes.

**Mr. Blaikie:** Are we not going to have a proposal made to us for an amendment?

**The Chairman:** Yes, two things are going to occur. We're going to have the assurance from the Privacy Commissioner that he's satisfied with the response of the department and all that. Then we're going to proceed, and we may have somewhat of an adjustment.

**Mr. Blaikie:** Have we the Privacy Commissioner here?

**The Chairman:** He's supposed to be here.

**Mr. Gerard J.C. van Berkel (General Counsel, Office of the Privacy Commissioner of Canada):** He said he would be here within five minutes and that was four minutes ago. He was in his office and it's just a couple of minutes from here. So he should be here momentarily.

**Mr. Blenkarn:** Get him in quick.

**The Chairman:** I'm going to ask Mr. MacNab and Mr. Lefebvre to come back to the table if they can. Perhaps they can tell us in advance what we're going to hear and then we'll get it confirmed directly.

• 1810

**Mr. Lefebvre:** There's something I was not aware of prior to now. This morning I left with the clerk of the committee a response to Mr. Phillips' letter, a copy of which was also addressed to this committee.

**Le président:** Je vais essayer de rappeler le comité à l'ordre. Je propose que nous procédions d'une manière quelque peu inhabituelle, à savoir que nous fassions la revue du projet de loi et que nous examinions séparément les deux questions soulevées par les membres. Je veux parler des articles 42 et 137. Monsieur Blaikie, vous avez la parole.

**M. Blaikie:** Monsieur le président, je me demande si l'interprétation que l'on pourrait donner de l'article 137 est véritablement ce qui est en cause. Je préférerais que l'on traite en premier de l'article 137 et que la question soit réglée d'une façon ou d'une autre. Tout le reste sera en effet conditionné par la manière dont nous réglerons cette question si nous décidons de nous en occuper. Êtes-vous d'accord pour que nous procédions de la sorte? Pourrions-nous convenir à l'unanimité de régler le problème soulevé par l'article 137, à savoir décider si oui ou non la solution envisagée est acceptable?

**Le président:** Est-ce que les représentants du ministère pourraient reprendre leur place?

**M. Blaikie:** N'est-ce pas ce que l'on est en train de constater?

**Le président:** Oui.

**M. Blaikie:** Ne va-t-on pas nous soumettre une proposition d'amendement?

**Le président:** Oui. Deux choses vont arriver. Le commissaire à la protection de la vie privée va nous donner l'assurance qu'il est satisfait, entre autres, de la réponse fournie par le ministère. Ensuite, nous poursuivrons nos travaux et il se peut que nous ayons à effectuer un ajustement quelconque.

**M. Blaikie:** Le commissaire à la protection de la vie privée est-il ici?

**Le président:** Il est censé être ici.

**M. Gerard J.C. van Berkel (avocat général, Commissariat à la protection de la vie privée du Canada):** Il a dit qu'il serait là dans cinq minutes, et cela fait quatre minutes. Il se trouvait dans son bureau qui est à deux minutes d'ici. Il devrait donc arriver incessamment.

**M. Blenkarn:** Faites-le venir en vitesse.

**Le président:** Je vais demander à M. MacNab et à M. Lefebvre de reprendre leur place à la table s'ils le veulent bien. Ils pourront peut-être nous dire d'avance ce que nous allons entendre et que nous nous ferons confirmer directement.

**M. Lefebvre:** Il y a quelque chose que je viens d'apprendre à l'instant. Ce matin j'ai remis à la greffière du comité la réponse à la lettre de M. Phillips, dont copie avait été envoyée au comité.



[Text]

Mr. Phillips, my deputy minister assures me, is satisfied that in the circumstances using the information of taxpayers, that is, taxpayers other than employees, and also using tax information from employees, given the fact we will have guidelines we will discuss with the Privacy Commissioner, as we've mentioned in our letter to him, this is a proper amendment to propose from the vantage point of the privacy of the employees.

Again, to raise one other point, during the discussions maybe it was left ambiguous. I just want to stress the information we're talking about is not only the employees' information; it's all the taxpayers' information on which the employee works. So, if left out, the amendment will have more of a major impact than just the information of the employee.

It is also to be noted this power was in the department for decades until Monica Lau a couple of years ago.

**The Chairman:** Presumably, the courts had reason to take it out.

**Mr. Lefebvre:** The court didn't take it out. They just interpreted the administration of the act as excluding the use of it for discipline purposes. So for the court it was not a value judgment; it was simply interpreting in a narrow legal way the words "for the administration and enforcement of the act". This prevented the possibility thereafter of using taxpayers' information, whether taxpayers or employees or others, for the purposes of discipline and evaluation.

**Mr. Blaikie:** It is a value judgment, Mr. Chairman, the courts make as to whether or not something conforms with the intention of the act. So you don't want to just reduce it to some sort of technical observation. It is a value judgment about the appropriateness of the department's behaviour. That's what the courts are for.

**Mr. Lefebvre:** I think the court interpreted the act and what Parliament has said as meaning the information of taxpayers should be used only for the administration of the act, excluding the discipline. I agree with that. What I'm saying is that it was not a pronouncement by the court that this provision or what was being done was unduly invading the privacy. In that sense, it was not a value judgment of the court. It was just interpreting the words in the statute at that time.

**Mr. Blaikie:** I think that's a value judgment.

**The Chairman:** We're going to have to proceed here because if we don't proceed we're going to be adjourned. There is pressure on us for a whole bunch of reasons, including this bill. We have a situation here where either we want to proceed with the bill or set it aside. Perhaps we can determine that.

**Mr. Blaikie:** I'm going to indicate to you when we get to the particular clause that I intend to set it aside unless you feel comfortable. At the moment I don't think we have enough assurance that you are comfortable.

[Translation]

Mon sous-ministre m'assure que M. Phillips est convaincu que, dans les circonstances, l'utilisation, d'une part, des renseignements sur les contribuables—c'est-à-dire les contribuables autres que les employés—et, d'autre part, des renseignements fiscaux des employés, constituerait un amendement qui ne menacerait pas la protection de la vie privée des employés, compte tenu des lignes directrices qui seront émises après discussion avec le commissaire à la protection de la vie privée et auxquelles j'ai fait allusion dans la lettre que nous lui avons envoyée.

Pour en revenir à une autre question qui n'a peut-être pas été parfaitement clarifiée au cours des discussions, je ferai remarquer que l'information dont il est question ne se limite pas aux renseignements sur les employés; il s'agit des renseignements sur les contribuables dont s'occupent les employés. Ainsi, le fait de ne pas intégrer l'amendement aura des conséquences qui dépasseront de beaucoup la simple information de l'employé.

Il faut aussi noter que le ministère exerçait ce pouvoir depuis plusieurs décennies jusqu'à l'affaire Monica Lau il y a environ deux ans.

**Le président:** Apparemment, les tribunaux ont jugé raisonnable de l'abroger.

**M. Lefebvre:** Le tribunal ne l'a pas abrogé. Il a simplement jugé que l'interprétation de l'application de la loi excluait que l'on puisse y avoir recours à des fins disciplinaires. En ce qui concerne le tribunal, il ne s'agissait pas d'un jugement de valeur; il s'est contenté d'interpréter d'une manière juridiquement restrictive l'expression «poursuites ayant trait à l'application ou à l'exécution de la Loi de l'impôt sur le revenu». Cela enlevait la possibilité d'utiliser par la suite les renseignements sur les contribuables, qu'ils soient simples contribuables, employés ou autres, à des fins disciplinaires et d'évaluation.

**M. Blaikie:** Il s'agit, monsieur le président, d'un jugement de valeur rendu par les tribunaux puisqu'il détermine si la chose est ou non conforme à l'esprit de la loi. Il ne faut donc pas en restreindre la portée à une simple observation technique. C'est un jugement de valeur sur la rectitude de la conduite du ministère. C'est ce à quoi servent les tribunaux.

**M. Lefebvre:** Je pense que le tribunal a conclu que la Loi et le Parlement voulaient que les renseignements sur les contribuables ne soient utilisés que pour l'application de la loi, à l'exclusion des mesures disciplinaires. Je suis d'accord avec cela. Je prétends en revanche que le tribunal n'a pas déclaré que cette disposition ou ce qui avait été fait constituait une invasion déraisonnable de la vie privée. En ce sens, il ne s'agissait pas d'un jugement de valeur de la part du tribunal, qui se contentait d'interpréter le libellé de la loi à ce moment-là.

**M. Blaikie:** Je pense qu'il s'agit d'un jugement de valeur.

**Le président:** Il va nous falloir avancer parce que, autrement, nous dépasserons le temps qui nous est imparti. Nous sommes sous pression pour de nombreuses raisons, y compris ce projet de loi. La situation exige que nous poursuivions l'étude de ce projet de loi ou que nous le mettions de côté. On peut peut-être s'entendre là-dessus.

Monsieur Blaikie, je vous ferai signe lorsque nous arriverons à un article que j'ai l'intention de laisser de côté à moins que vous ne l'approuviez. Pour le moment, je ne pense pas que nous ayons obtenu suffisamment de garanties pour que vous vous sentiez satisfait.

[Texte]

**Mr. Blaikie:** Mr. Chairman, I can't speak for my Liberal colleague, but I don't think we're in a position—I don't know whether the Privacy Commissioner has changed his mind or what's happened—to accept clause 137.

**The Chairman:** I understand.

**Mr. Blaikie:** So if we could have an agreement to set aside clause 137 and pass the bill without it—We'll just have a recorded vote on 42 and we're out of here.

**The Chairman:** Let's proceed on that basis.

**Mr. Blenkarn:** If the government really wants to do something with clause 137, they could introduce it in the report stage.

**The Chairman:** That's right. I think that's correct. They have that opportunity if they decide to. They may be able to work out a compromise between now and then.

**Mr. Blaikie:** Clause 137 will not be reported.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. Blaikie:** Can they move an entirely new amendment? That's what they would have to be doing at the report stage because they wouldn't be amending a clause that was now in the bill.

• 1815

**The Chairman:** Yes, it's not a problem apparently. So we're going to proceed if we can. The government can produce their amendment at that time. They have one prepared here today, but I think we'll allow them to do it at that time.

**Mr. Blaikie:** When we vote on clause 137, we shall say, shall clause 137 carry.

**The Chairman:** If you decide you'll say no, then these guys won't say anything.

**Mr. Blaikie:** So it won't carry?

**The Chairman:** That's what will happen.

Clauses 1 to 41 inclusive agreed to

On clause 42

**Mr. Blaikie:** I'd like to see a recorded vote on clause 42.

**The Chairman:** All right.

**Mr. Blaikie:** Might I explain? Might I speak to the motion? This is the bill that has to do with the 21-year trust tax exemption and the extension thereof. I think we had a very useful exchange of views on this when we had Mr. Brooks and Mr. Goldstein here. Certainly whatever ambiguities I might have thought existed with respect to the issue disappeared, and I trust disappeared for others. So I think we're ready to have a vote on this and have it absolutely clear. This being the major issue in this bill, if you ask me, there's a need for a recorded vote.

[Traduction]

**M. Blaikie:** Monsieur le président, je ne peux pas parler au nom de mes collègues du Parti libéral, mais je ne pense pas que nous soyons dans une position qui nous permette d'accepter l'article 137—je ne sais pas si le commissaire à la protection de la vie privée a changé d'avis ou ce qui s'est passé.

**Le président:** Je comprends.

**M. Blaikie:** S'il était possible de s'entendre pour mettre de côté l'article 137 et adopter le projet de loi sans qu'il y figure. . . On se contentera de voter officiellement sur l'article 42 et tout sera terminé.

**Le président:** Procédons de la sorte.

**M. Blenkarn:** Si le gouvernement souhaite véritablement poursuivre la question de l'article 137, il pourra y revenir à l'étape du rapport.

**Le président:** C'est vrai. Je pense que cela est exact. Le gouvernement aura cette possibilité s'il le souhaite; il est possible qu'un compromis soit négocié d'ici là.

**M. Blaikie:** On ne fera pas rapport de l'article 137.

**M. Blenkarn:** C'est exact.

**M. Blaikie:** Est-il possible que le gouvernement dépose un amendement entièrement refondu? C'est ce qu'il devra faire à l'étape du rapport parce qu'il ne s'agira pas d'amender un article qui se trouve dans le projet de loi.

**Le président:** Oui. Cela ne pose aucun problème apparemment. Nous allons donc poursuivre et le gouvernement pourra présenter son amendement à ce moment-là. Il y en a un qui est déjà prêt aujourd'hui, mais je crois que nous laisserons le gouvernement le présenter à ce moment-là.

**M. Blaikie:** Au moment du vote sur l'article 137, on demandera: l'article 137 est-il adopté?

**Le président:** Si vous le souhaitez, vous pourrez répondre non, et les autres ne diront rien.

**M. Blaikie:** Il ne sera donc pas adopté?

**Le président:** C'est effectivement ce qui se passera.

Les articles 1 à 41 inclusivement sont adoptés

Article 42

**M. Blaikie:** J'aimerais qu'il y ait un vote par appel nominal pour l'article 42.

**Le président:** Très bien.

**M. Blaikie:** Puis-je donner une explication? Puis-je parler de la motion? Il s'agit du projet de loi où il est question d'étendre la portée de l'exemption fiscale relative à la disposition présumée des biens en fiducie après 21 ans. Nous avons eu un échange de vues très utile à son sujet lors de la comparution de M. Brooks et de M. Goldstein. Je reconnais que les ambiguïtés que j'avais cru déceler dans la proposition ont été levées, et je ne doute pas qu'il en est de même pour les autres membres du comité. Je pense par conséquent que nous sommes prêts à voter et que les choses sont rendues parfaitement claires. Vu qu'il s'agit de l'élément majeur du projet de loi, je suis d'avis que nous devrions avoir un vote par appel nominal.



[Text]

**The Chairman:** All right.

Clause 42 agreed to: yeas 3; nays 2

Clauses 43 to 136 inclusive agreed to on division

On clause 137

**Mr. MacNab:** Mr. Chairman, the Privacy Commissioner is here, as I understand it.

**The Chairman:** Let me ask this question. I don't think Mr. Blaikie here will earn his position and it probably wouldn't make much difference. I think we understand what his testimony might be and we might want to have him affirm that. Why don't you invite him in so we can give that on the record, but that will be useful for debate at report stage when we get to it. I don't think we're going to pass the clause today.

**Mr. Blaikie:** We're past that.

**Mr. Blenkarn:** I think we'll break right there. We're past that, and that's the way it is. The department was not here in time.

**The Chairman:** We'll let them.

**Mr. Blenkarn:** We won't pass the clause.

**Mr. Blaikie:** The government can raise the case in the House if they so choose.

**The Chairman:** All right.

**Mr. Blaikie:** I'd like a recorded vote on that.

**Mr. Len Farber (Director, Tax Legislation Division, Department of Finance):** Mr. Chairman, I wonder if I might speak just before you do the recorded vote. Clause 137 includes a host of things unrelated to the issue we have been debating.

**Mr. Blaikie:** Mr. Chairman, it's quite out of order as far as I'm concerned for an official to butt in at this point.

**The Chairman:** Yes, I noticed that. Mr. Farber, what you'll be able to do is re-introduce the clause. That's not a procedural problem. We do have a procedural way to get at this and I think we'll be able to satisfy it in time.

Clause 137 negatived

Clause 138 to 159 agreed to on division

**The Chairman:** Shall the title carry?

**Some hon. members:** Agreed.

**An hon. member:** On division.

**The Chairman:** Shall I report the bill to the House?

**Some hon. members:** Agreed.

**The Chairman:** This meeting is adjourned.

[Translation]

**Le président:** Très bien.

L'article 42 est adopté par 3 voix contre 2

Les articles 43 à 136 inclusivement sont adoptés à la majorité des voix

Article 137

**M. MacNab:** Monsieur le président, je crois que le commissaire à la protection de la vie privée est arrivé.

**Le président:** Permettez-moi de poser une question. Je ne pense pas que M. Blaikie parviendra à faire triompher son point de vue, ce qui ne fait probablement pas de différence. Nous nous doutons de la substance du témoignage du commissaire et il vaudrait peut-être la peine de l'entendre. Pourquoi ne pas l'inviter à s'exprimer pour que son point de vue soit consigné au procès-verbal. Cela sera utile pour le débat à l'étape du rapport. Je ne pense pas que l'article sera adopté aujourd'hui.

**M. Blaikie:** Nous n'en sommes plus là.

**M. Blenkarn:** Je pense que nous avons dépassé ce stade, et qu'il n'y a plus rien à faire. Le ministère ne s'est pas fait représenter en temps voulu.

**Le président:** On en restera là.

**M. Blenkarn:** Nous n'adopterons pas l'article.

**M. Blaikie:** Le gouvernement pourra soulever la question en Chambre s'il le souhaite.

**Le président:** Très bien.

**M. Blaikie:** J'aimerais qu'il y ait un vote par appel nominal à ce sujet.

**M. Len Farber (directeur, Division de la législation de l'impôt, ministère des Finances):** Monsieur le président, j'aimerais que vous me permettiez de m'exprimer avant que vous ne procédiez au vote par appel nominal. L'article 137 englobe de nombreuses autres questions qui n'ont rien à voir avec la question que nous avons débattue.

**M. Blaikie:** Monsieur le président, il me paraît tout à fait irrecevable qu'un fonctionnaire puisse faire irruption à ce stade.

**Le président:** Oui, c'est mon impression. Monsieur Farber, vous aurez une autre occasion de représenter l'article. Cela ne pose pas de problème de procédure. Il existe des règles à cet effet et je pense que vous pourrez avoir satisfaction en temps voulu.

L'article 137 est rejeté

Les articles 138 à 159 sont adoptés à la majorité des voix

**Le président:** Le titre est-il adopté?

**Des voix:** Adopté.

**Une voix:** À la majorité.

**Le président:** Puis-je faire rapport du projet de loi à la Chambre?

**Des voix:** Adopté.

**Le président:** La séance est levée.





**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste – lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*

*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Coeur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

*From the Public Service Alliance of Canada:*

Dave Flinn, National President, Union of Taxation Employees;

Craig Spencer, Assistant to the Legislative Officer, PSAC  
Legislative Office.

*From Revenue Canada (Taxation):*

Charles C. MacNab, Q.C., Senior Legal Counsel, Departmental  
Legal Services;

Denis Lefebvre, Assistant Deputy Minister, Legislative and  
Intergovernmental Affairs Branch.

**TÉMOINS**

*De l'Alliance de la Fonction publique du Canada:*

Dave Flinn, président national, Syndicat des employés(ées) de  
l'impôt;

Craig Spencer, adjoint à l'agent à la législation, Bureau à la  
législation de l'AFPC.

*De Revenu Canada (Impôt):*

Charles C. MacNab, c.r., avocal général principal, Services  
juridiques ministériels;

Denis Lefebvre, sous-ministre adjoint, Direction générale des  
affaires législatives et intergouvernementales.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 63

Thursday, May 27, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 63

Le jeudi 27 mai 1993

Président: Murray Dorin

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*      *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

# Finance

# Finances

RESPECTING:

Study of the National Debt

CONCERNANT:

Étude sur la dette publique

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993



## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Lorne Nystrom  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Lorne Nystrom  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

## MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 27, 1993

(78)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 9:46 o'clock a.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Clément Couture, Murray Dorin, Diane Marleau, Lorne Nystrom, René Soetens and Greg Thompson.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou, Senior Analyst.

*Witnesses: From the C.D. Howe Institute:* William Robson, Senior Policy Analyst. *From Burns Frye:* Ted Carmichael, Senior Analyst.

Pursuant to Standing Order 108(2), the Committee commenced a study of the National Debt.

The witnesses made statements and answered questions.

At 11:50 o'clock a.m., the Vice-Chairman, Clément Couture, took the Chair.

On motion of René Soetens, it was agreed,—That paragraph 6 and Schedule II of the contract dated June 11, 1992, between the Sub-Committee on Regulations and Competitiveness and Cheryl Knebel be amended to read:

Clause 6, line 5:

“this agreement exceed \$59,870 including any amounts paid to the . . .”

Schedule II, line 5:

“\$500 per day x 102.2 days = \$51,100”

Schedule II, line 17:

“total amount of the contract will not exceed \$59,870, plus any Good and Services Tax, if applicable.”

At 12:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Christine Fisher

*Acting Clerk of the Committee*

## PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 27 MAI 1993

(78)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 9 h 46 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Clément Couture, Murray Dorin, Diane Marleau, Lorne Nystrom, René Soetens et Greg Thompson.

*Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou, analyste principal.

*Témoins: De l'Institut C.D. Howe:* William Robson, analyste de politique principal. *De Burns Frye:* Ted Carmichael, analyste principal.

Conformément au paragraphe 108(2) du Règlement, le Comité entreprend d'étudier la dette publique.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 11 h 50, le vice-président, Clément Couture, remplace le président.

Sur motion de René Soetens, il est convenu,—Que le paragraphe 6 et l'annexe II du contrat, daté du 11 juin 1992, conclu entre le Sous-comité de la réglementation et de la compétitivité et Cheryl Knebel, soient modifiés ainsi:

Article 6, ligne 5:

« . . .suivant le présent contrat excède 59 870 \$ incluant les montants versés. . . »

Annexe II, ligne 5:

«Honoraires: 500 \$/jour x 102.2 jours = 51 100 \$»

Annexe II, ligne 17:

«Le montant total du contrat ne peut dépasser 59 870 \$, plus la taxe sur les produits et services, le cas échéant.»

À 12 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Christine Fisher

*Greffière suppléante du Comité*

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 27, 1993

• 0945

**The Chairman:** I am going to call the meeting to order so we can get started.

Today we are going to be discussing with our witnesses the question of the Canadian debt, the deficit, and some of the implications of that.

For the information of members, over the course of the next two weeks we have a number of people who are scheduled to come to discuss this topic with us. Additionally, in the normal course of their appearances before the committee, we expect representatives from the government may respond to questions on this. That includes such people as the Governor of the Bank of Canada, whom we expect to hear from perhaps on June 2; the Minister of Finance, whom we also expect to hear from; and other government officials.

Having said that, I would first of all like to welcome our witnesses. They are, from the C.D. Howe Institute, Mr. William Robson, and from Burns Frye, Mr. Ted Carmichael.

Our timing happens to be very good because just this morning in *The Globe and Mail*, there is an article—

**Mr. Basil Zafiriou (Committee Researcher):** *The Financial Post*.

**The Chairman:** Pardon me, *The Financial Post*. I am giving advertising to the wrong newspaper here. There was an article in which Mr. Robson is quoted concerning a publication that has been put out by him and the C.D. Howe Institute.

There has been a very high level of public interest in this question. It has reached a level that is unprecedented, perhaps more so in the last six months than even before that.

I would like to invite Mr. Robson to begin the meeting and to give us whatever commentary he has. Following that, I will ask Mr. Carmichael to do the same. Then we will proceed to question you on this. Please go ahead.

**Mr. William Robson (Senior Policy Analyst, C.D. Howe Institute):** Thank you, Mr. Chairman. I have two things to talk about today. I was invited to talk about the national debt and I would like to talk a little bit about that in my prepared remarks and offer what I hope is a useful and slightly different perspective on it.

Secondly, as you mentioned, Mr. Chairman, we have published just today a commentary at the C.D. Howe Institute on the option of easier monetary policy as a way of getting us over the debt hump. By way of promotion for the C.D. Howe Institute, I would like to take the opportunity to say a little bit about that.

Those two things together probably add to a bit too much for prepared remarks. So if I leap ahead suddenly or stop abruptly, it is because I sense either from you or my co-witness I am running over time.

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 27 mai 1993

**Le président:** La séance est ouverte. Mettons-nous au travail.

Aujourd'hui, avec nos témoins, nous allons parler de la dette nationale et du déficit et de certaines de leurs conséquences.

Pour la gouverne des membres, plusieurs personnes doivent venir discuter de cette question avec nous d'ici deux semaines. En outre, nous prévoyons que des porte-parole du gouvernement pourront répondre à des questions à ce sujet, à l'occasion de leur comparution devant notre comité. Je veux parler de personnes comme le gouverneur de la Banque du Canada, que nous prévoyons accueillir le 2 juin peut-être; du ministre des Finances, que nous devons aussi entendre; et d'autres porte-parole du gouvernement.

Cela dit, j'aimerais tout d'abord souhaiter la bienvenue à nos témoins. Ils sont M. William Robson, de l'Institut C.D. Howe et M. Ted Carmichael de Burns Frye.

Heureuse coïncidence, le *Globe and Mail* de ce matin publie un article. . .

**M. Basil Zafiriou (attaché de recherche du Comité):** *Le Financial Post*.

**Le président:** Excusez-moi, le *Financial Post*. Je fais de la publicité au mauvais journal. Toujours est-il que l'article en question cite M. Robson au sujet d'une publication qu'il vient de lancer avec l'Institut C.D. Howe.

La question suscite dans le public un très vif intérêt, qui atteint un niveau sans précédent, peut-être encore davantage depuis six mois que jamais auparavant.

J'aimerais inviter M. Robson à lancer la réunion et à nous livrer son commentaire. Ensuite, je demanderai à M. Carmichael de faire de même. Puis nous vous interrogerons à ce sujet. Allez-y.

**M. William Robson (analyste de politique principal, Institut C.D. Howe):** Merci, monsieur le président. J'ai deux choses à vous dire aujourd'hui. J'ai été invité à parler de la dette nationale et j'aimerais en toucher un mot dans mon exposé préparé et en présenter une perspective que j'espère utile et légèrement différente.

En second lieu, comme vous l'avez mentionné, monsieur le président, nous venons, aujourd'hui même, de publier, à l'Institut C.D. Howe, un commentaire sur l'option du relâchement de la politique monétaire comme moyen de nous faire passer la butte de la dette. En guise de promotion pour l'Institut C.D. Howe, j'aimerais saisir l'occasion pour en dire un mot.

Ces deux autres choses sont probablement un peu plus qu'il ne convient d'ajouter à mon texte préparé. Donc, si par moments je fais de grands bonds en avant ou m'arrête net, c'est que vous-même ou mon cotémoin m'aurez fait sentir que je prends trop de temps.



## [Texte]

On the subject of the national debt, I imagine from other witnesses you will hear a lot about different ways of looking at the numbers. They are all pretty frightening and it is normal to think of the national debt as something akin perhaps to a great wad of paper. It is extraordinarily heavy. It is hanging over our heads and is possibly going to come down on us slowly or quickly and crush us.

● 0950

It is not unrealistic to think of it that way because there are certain very significant effects the debt has. A couple are worth highlighting. First of all, on the economic side, if you take 1980 as a starting point and look at the increase in the net cost of servicing the debt to the public sector, it has gone up by about \$30 billion a year.

That \$30 billion a year is a lot more than simply a frictionless and easy transfer from taxpayers to bond-holders. It imposes a lot of dead-weight costs on the economy. It employs a lot of tax lawyers. There is a huge administration and compliance cost, and people are changing their behaviour. We regularly see reports of revenue shortfalls as a result of governments finding their taxes are not bringing in what they expected.

Some people who add all these effects up have concluded the cost to the economy of a dollar raised in tax is, in addition to the dollar raised in tax, a further dollar in dead-weight losses as a result of these various distortions and things I have mentioned. If that is true, that \$30 billion represents about 4% of gross domestic product.

By coincidence this is about the same as the peak-to-trough decline in the economy in the recent recession. But the one important difference is that it is a permanent loss. It is there for as long as we have this interest burden to service.

From a social point of view, the other aspect I think worth highlighting is simply one that again is attracting a lot of commentary, namely, that people are increasingly discontented with the tax burden and looking for new ways to evade taxes. There is a lot of speculation about compliance with various sales taxes and so on.

In Canada we depend to a great extent on good civic behaviour from citizens. In fact, we take it for granted. We take it for granted far too much. If, through a heavier tax burden, we start to erode that civic behaviour, we have a big problem on our hands. There are lots of countries in the world that can tell us what it is like when we don't have that. We shouldn't take it quite so much for granted.

However, I don't want to dwell on this image of the debt as a big stalk of paper coming down on our heads because I think there is another way of looking at it. That is what it tells us about the extent to which Canadians have, over the last couple of decades or so, chosen to consume ever-increasing proportions of what we produce.

For a nation, like an individual household, there are two essential ingredients if you want to be more prosperous tomorrow. You have to work hard and you have to have patience. You have to create and, as you create, you cannot consume it all as you go.

## [Traduction]

Au sujet de la dette nationale, j'imagine que d'autres témoins vous entretiendront longuement des différentes façons d'analyser les chiffres. Les chiffres sont tous effarants. Il est normal d'assimiler la dette nationale, en quelque sorte, à une masse de papier. Elle est extraordinairement lourde. Suspendue au-dessus de notre tête, elle risque de nous écraser lentement ou de nous écrabouiller d'un coup sec.

Il n'est pas irréaliste d'envisager les choses sous cet angle, car la dette est très lourde de conséquences. Mettons-en quelques-unes en lumière. Tout d'abord, du côté économique, si l'on considère la progression du coût net du service de la dette pour le secteur public depuis 1980, on observe une augmentation d'environ 30 milliards de dollars par an.

Ces 30 milliards de dollars par an, c'est beaucoup plus qu'un simple transfert sans heurts et sans friction entre contribuables et détenteurs d'obligations. Ils représentent un énorme poids mort qui coûte cher à l'économie. Il occupe des tas d'avocats fiscalistes. Le coût d'administration et d'observation est énorme, et les gens changent leurs comportements. On nous parle périodiquement de manques à gagner parce que les impôts et les taxes ne rapportent pas aux gouvernements autant qu'ils avaient prévu.

Ayant fait la somme de tous ces effets, certaines personnes ont conclu que chaque dollar perçu en impôts coûte à l'économie un autre dollar en activités improductives imputables à ces diverses distorsions et choses que j'ai mentionnées. Si tel est le cas, ces 30 milliards de dollars représentent environ 4 p. 100 du produit intérieur brut.

Par coïncidence, cela correspond à peu près à la dégringolade, du sommet jusqu'au creux, que la récession actuelle a infligée à l'économie. Mais la grande différence, c'est que la perte est permanente. Elle durera tant que nous n'aurons pas échappé au fardeau du service de cette dette.

Dans une perspective sociale, l'autre aspect qui m'apparaît digne d'être mis en lumière est que, encore une fois, cela alimente une foule de commentaires, à savoir que les gens sont de plus en plus mécontents du fardeau fiscal et cherchent de nouveaux moyens d'échapper à l'impôt. On se perd en conjecture sur l'observation des diverses taxes de ventes, etc.

Au Canada, nous comptons dans une large mesure sur l'esprit de civisme de nos citoyens. De fait, nous le tenons pour acquis. Nous le tenons trop pour acquis. Si, l'alourdissement du fardeau fiscal commence à effriter ce civisme, nous aurons tout un problème sur les bras. Un grand nombre des pays du monde sauraient vous en parler. Il ne faut pas trop le tenir pour acquis.

Je ne voudrais pas trop insister sur cette image de la dette comme masse de papier qui nous tombe dessus, car il y a, à mon sens, une autre façon de voir les choses. Elle nous dit dans quelle mesure les Canadiens ont, depuis quelques décennies ou à peu près, choisi de consommer des proportions sans cesse croissantes de notre production.

Pour un pays comme pour un ménage, la prospérité du lendemain exige deux ingrédients essentiels. Il faut travailler fort, et il faut de la patience. Il faut créer sans tout consommer au fur et à mesure.

## [Text]

In Canada, we often think of ourselves as perhaps not as hard-working or as productive as we should be. But generally I don't think on that first point there's much to worry about in Canada. We are hard workers. We are productive workers and we stand comparison with the best in the world.

Patience is an often-overlooked second ingredient. If you want to be rich tomorrow, you have to put something aside today. That is just as true if you're a nation as it is if you're a household.

In addition to the commentary in front of you, I've put out a couple of charts I ran off that I think illustrate part of the problem we face in Canada. There are two charts on the page. The one at the top shows the proportion of our output every year that goes to consumption, various types of consumption through governments to the private sector. This is simply the flip side of our national saving rate.

If you turned this chart over you would see our national saving rate having declined from about 14% of GDP in 1974, where you see consumption starting off at the bottom lefthand corner, to less than 2% in 1992.

A good starting point is 1974 because it is the last year the government sector as a whole made a positive contribution to Canadian saving. Since that time the proportion of Canada's output that's consumed as it is produced has risen by about 10 percentage points.

When you look at 1992, you see something that is completely unprecedented since the Second World War. National saving amounted to less than 2% of GDP. That is less than enough to keep our national wealth growing, even in line with population. National wealth per person fell last year. As I say, this is something unusual. We haven't had this happen before.

Why has the national saving rate declined so much or why have we consumed so much more as time goes on? Over this period the private sector has had its saving rate decline a little bit, but that's a small part of the story. It's about a quarter of the change.

The big change during this period is that governments have gone from making a positive contribution to Canadian saving to making a very significant negative contribution to Canadian saving. As they've done it, they've absorbed an increasing proportion of private sector saving, and that leaves us in the position we're in now.

## ● 0955

Just to make that a bit more concrete, this is what happens. At the end of the year a household sets something aside, often these days at considerable sacrifice. They end up with a couple of thousand dollars, perhaps, they can put into a bank account or a retirement savings account. If a household invests that money straightforwardly in new housing or gives it to a company that is putting up new plant and equipment or it gets invested straight into infrastructure, that's in addition to national wealth. That doesn't show up in this chart as increasing consumption. That's something set aside for tomorrow.

Increasingly it happens that the family buys a Canada savings bond or a treasury bill or hands savings over to a pension fund manager who does the same thing, buys government debt. The family feels richer. But when you look

## [Translation]

Au Canada, nous avons souvent tendance à croire que nous ne travaillons pas aussi fort et ne sommes pas aussi productifs que nous le pourrions. Mais, en général, je ne me fais pas trop de souci sur ce premier point pour les Canadiens. Nous travaillons fort. Nous sommes productifs et nous soutenons bien la comparaison avec les meilleurs au monde.

La patience est le second ingrédient souvent négligé. Pour être riches demain, nous devons faire des économies aujourd'hui. Il en va d'un pays comme d'un ménage.

En plus du commentaire que vous avez sous les yeux, j'ai fait faire quelques graphiques qui illustrent bien, à mon sens, une partie du problème qui s'offre aux Canadiens. Il y a deux graphiques sur la page. Celui du haut indique la proportion de notre production annuelle qui est consommée, par type de consommation, par l'entremise des gouvernements jusqu'au secteur privé. C'est tout simplement l'envers de notre taux d'épargne nationale.

Retournez ce tableau et vous verrez que notre taux d'épargne nationale est passé de quelque 14 p. 100 du PIB en 1974, où vous voyez la consommation amorcer sa progression, en bas et à gauche, à moins de 2 p. 100 en 1992.

L'année 1974 est un bon point de départ, car c'est la dernière année où l'ensemble du secteur public a fait un apport positif à l'épargne canadienne. Depuis ce temps, la proportion de la production du Canada qui est consommée au fur et à mesure a monté d'environ 10 points.

En 1992, vous voyez un phénomène à peu près sans précédent depuis la Seconde Guerre mondiale. L'épargne nationale s'élevait à moins de 2 p. 100 du PIB. C'est moins qu'il n'en faut pour maintenir la croissance de notre richesse nationale, même avec la croissance de la population. La richesse nationale par personne a diminué l'an dernier. Comme je l'ai dit, c'est plutôt inhabituel. C'est du jamais vu.

Pourquoi le taux d'épargne nationale a-t-il ainsi dégringolé, ou pourquoi avons-nous tant consommé avec le temps? Sur la même période, le secteur privé a vu son taux d'épargne diminuer un peu, mais ce n'est qu'un petit aspect de l'ensemble du tableau. Cela explique environ un quart de la variation.

Le grand changement pendant cette période est que l'apport positif des gouvernements à l'épargne canadienne s'est transformé en apport négatif très considérable. Du même coup, les gouvernements ont absorbé une proportion croissante de l'épargne du secteur privé, ce qui nous laisse dans la position où nous sommes aujourd'hui.

Pour être un peu plus concret, voici ce qui se passe. À la fin de l'année, un ménage met quelque chose de côté, souvent au prix de grands sacrifices de nos jours. Il se retrouve avec quelques milliers de dollars, peut-être, à mettre en banque ou dans un compte d'épargne-retraite. Si le ménage met cet argent directement dans un logement neuf ou le confie à une entreprise qui l'investit dans de nouvelles immobilisations ou directement dans l'infrastructure, la richesse nationale augmente. Cela ne fait pas partie de la consommation dans ce graphique. C'est quelque chose de mis de côté pour le lendemain.

De plus en plus, il se trouve que la famille achète une obligation d'épargne du Canada ou un bon du Trésor ou confie ses épargnes à un administrateur de caisse de retraite qui fait la même chose, qui achète une créance du gouvernement. La



## [Texte]

across the economy, where's the new wealth? There isn't any. The money is converted straight from saving into consumption through the government. At the end of the day, when you look at the country as a whole, we've set virtually nothing aside.

In fact, in 1992 governments absorbed about 75¢ of every dollar in private sector saving by doing that. That's unprecedented. You can look through the entire post-war period. You won't see anything that comes anywhere close to it.

This is why it makes sense to think of the debt, not necessarily just as this wad of paper but also as a scorecard. The debt is telling us how much saving we have converted into consumption through this process. In a rough and ready way it tells us how much national wealth we've foregone because we chose to consume through our governments instead of setting it aside and investing it in new housing, new bridges, new factories, new technology and so on.

Just quickly, there are a couple of objections to this way of presenting things I want to anticipate. Governments do undertake capital spending of their own. Some of the debt is allocated to that. Governments spend less and less money every year on capital spending. It's now dwindled virtually to insignificance in the total scheme of things. When you compare it to the size of the borrowing, it's smaller now than it's ever been. So capital spending by governments has been dropping even as this has been going on.

Governments also save and invest in ways that aren't shown on this chart. We're familiar with some of those things. There are investments through health and education that don't show up on this chart. Investment in environmental protection I think you could legitimately call an investment in the future that governments carry out.

When you look at the sweep of 20 years and at some of these things, the key question is whether governments are contributing more to our national wealth by doing that sort of thing now than they used to. I don't think they are. I think the evidence on that is at best mixed and probably negative. Those things are important now; they've always been important. The trend is very negative when you consider them.

On the other side of the coin, I've talked about some possible ways that might make you more cheerful about this situation. There are other things that aren't measured in this that are negative. Those are the big, unfunded liabilities governments have been running up over the same period.

The Canada Pension Plan's unfunded liability alone dwarfs all the provincial debts we know and talk about. It rivals the net federal public debt in size. It's not shown in this kind of calculation. Likewise, unfunded liabilities of civil servants' superannuation funds aren't included. Unfunded liabilities of workers' compensation boards aren't included either.

A lot of economists who've looked at this problem will argue those things have just the same kind of effect on national saving as some of these measured ones do. In effect, they're a promise to pay in the future. To the extent people take that promise seriously, they need to save less today.

## [Traduction]

famille se sent plus riche. Mais dans une perspective économique globale, où est la nouvelle richesse? Il n'y en a pas. L'épargne est convertie directement en consommation par l'entremise du gouvernement. En bout de course, pour l'ensemble du pays, l'épargne est pour ainsi dire nulle.

De fait, en 1992, les gouvernements ont absorbé ainsi environ 75c. de chaque dollar dans le secteur privé. C'est sans précédent. Dans toute la période d'après-guerre, il n'y rien qui ressemble un tant soi peu à cette situation.

Voilà pourquoi il est logique de considérer la dette, pas seulement comme une masse de papier, mais aussi comme une carte de pointage. La dette nous dit combien d'épargne nous avons ainsi transformé en consommation. Elle nous fait voir en gros à quelle part de richesse nationale nous avons renoncé parce que nous avons préféré consommer par l'entremise de nos gouvernements plutôt que d'épargner et d'investir dans du logement, des ponts, des usines, de la technologie, etc.

Très rapidement, je voudrais répondre tout de suite à quelques objections que suscitera cette façon de voir les choses. Les gouvernements font aussi des investissements. Une partie de la dette y est affectée. Les gouvernements dépensent de moins en moins en immobilisations. Leurs immobilisations sont devenues négligeables dans l'ensemble. Par rapport au volume des emprunts, ils sont plus faibles aujourd'hui que jamais. Donc, les investissements dans gouvernements diminuent même pendant que cela se produit.

Les gouvernements épargnent et investissent aussi de diverses façons qui ne figurent pas sur ce graphique. Nous connaissons bien certaines de ces choses-là. Leurs investissements dans la santé et l'éducation n'apparaissent pas sur ce graphique. Je pense qu'il serait légitime de dire que l'investissement dans la protection de l'environnement est un investissement dans l'avenir.

Considérant l'ensemble des 20 années et certaines de ces choses-là, la question fondamentale est de savoir si les gouvernements contribuent davantage que jadis à notre richesse nationale par ce genre de choses. Je ne le pense pas. La preuve sur ce point est, au mieux, non convergente et probablement négative. Ces choses-là sont importantes aujourd'hui; elles l'ont toujours été. La tendance est très négative lorsqu'on s'y arrête.

Par ailleurs, j'ai évoqué certaines façons susceptibles de vous rassurer sur la situation. Il y a d'autres choses négatives qui ne sont pas mesurées ici. Il s'agit des déficits actuariels considérables que les gouvernements ont accumulés sur la même période.

Le déficit actuariel du Régime de pensions du Canada fait paraître minuscule l'ensemble des dettes des provinces que nous connaissons et dont nous parlons. Il est presque aussi gros que la dette publique fédérale nette. Il ne figure pas dans ce genre de calcul. De même, les déficits actuariels des caisses de retraite des fonctionnaires ne sont pas là. Pas plus que les déficits actuariels des commissions des accidents du travail.

Bon nombre d'économistes qui se sont penchés sur ce problème feront valoir que ces choses-là ont le même effet sur l'épargne nationale que certains des aspects mesurés. De fait, il s'agit d'une promesse de payer plus tard. Dans la mesure où on prend cette promesse au sérieux, il n'est pas nécessaire d'épargner autant aujourd'hui.



## [Text]

So it's a complicated question. But you can tell a more positive or a more negative story. On the whole, I think there's a strong sense we should be concerned about that. Why should we be concerned about it? The second chart on this page illustrates what happens to you if you set aside less and less every year for the future.

Your living standards decline year by year. It's pretty straightforward. If you don't save, you'll have less the next year to work with. Even though Canadians individually are working as hard as they ever have, they have less housing, less technology, less new equipment and plant to work with.

As a result, we are experiencing a long-term trend in declining living standards. The economic cycle tends to disguise it as we go up and down, depending on the state of the world economy and other factors. But overall, it's pretty clear we've seen a decline in living standards over the last 20 years.

There's probably a vicious circle at work here. As people experience their incomes rising by less and less every year, they may decide to consume more of what they make themselves. As I indicated, the private sector saving rate has declined.

There are other things they tend to do as well. They tend to turn to governments and say they can't afford to consume as much as they used to on their own. They ask for more publicly provided goods and services they can consume, like publicly funded day care, for example.

They may simply ask for more transfer payments. Their income isn't as big as they'd hoped it would be. They want more from government. The government goes out and borrows somebody else's saving, gives it over and we maintain our consumption.

• 1000

So consumption rises as a proportion of output, and it really is a vicious circle. It's a problem. You can't continue to do this forever. Consumption of 100% or more of output is clearly unsustainable. When you get to that point you're looking at year over year declines in living standards. Canada may be close to that point now. If we don't turn the situation around, we are going to face, year by year, declines in living standards. That will be something new for us and something we'd like to avoid.

Having said that about the national debt, I do want to turn very briefly to options, and the first option is dealt with in this commentary. A lot of people—academics, prominent business people, people in political circles—have suggested that the Bank of Canada can somehow help us out of this mess, that if they can print more money for us, it will somehow help to turn the situation around.

It's easy to see why people would look to that. If we do face deficit cuts, it's nice to have a spoonful of sugar to help the medicine go down. A lot of economic models, and we see people producing these a lot these days, tend to assume that if deficits are reduced, it will hurt the economy, but that you can offset that with some easier monetary policy and everything can be balanced by just moving the levers appropriately. As well, there's a perception that monetary policy in Canada is still tight.

## [Translation]

La question est donc complexe. Mais on peut voir les choses sous un angle plus positif ou plus négatif. Dans l'ensemble, on est pas mal persuadé que nous devons nous en inquiéter. Pourquoi? Le deuxième graphique de cette page illustre ce qui arrive lorsqu'on épargne de moins en moins chaque année pour l'avenir.

Le niveau de vie diminue d'année en année. C'est très simple. Sans épargne, on a moins de marge de manoeuvre l'année suivante. Même si les Canadiens, individuellement, travaillent aussi fort que jamais, ils ont moins de logement, moins de technologie, moins de nouvelles immobilisations.

Par conséquent, la tendance à long terme est une diminution du niveau de vie. Le cycle économique a tendance à la masquer dans les fluctuations, selon la conjoncture mondiale et d'autres facteurs. Mais dans l'ensemble, il est très clair que le niveau de vie a chuté au cours des 20 dernières années.

Il y a probablement là un cercle vicieux. En voyant leur revenu augmenter de plus en plus lentement chaque année, les gens peuvent décider de consommer davantage de ce qu'ils font eux-mêmes. Comme je l'ai dit, le taux d'épargne du secteur privé a diminué.

Les gens ont tendance à faire d'autres choses également. Ils ont tendance à se tourner vers les gouvernements et à dire qu'ils ne peuvent plus consommer eux-mêmes autant que jadis. Ils réclament plus de biens et de services fournis par l'État pour leur consommation, comme des garderies subventionnées, par exemple.

Ils peuvent réclamer tout simplement plus de transferts. Leur revenu n'est pas ce qu'ils espéraient. Ils en veulent plus du gouvernement. Le gouvernement part donc emprunter l'épargne de quelqu'un d'autre, pour la dépenser, et nous maintenons notre consommation.

Ainsi donc, la consommation augmente par rapport à la production, et on est dans un vrai cercle vicieux. C'est un problème. Cela ne peut pas durer éternellement. Une consommation de 100 p. 100 ou plus de la production, cela ne peut pas durer. Lorsqu'on en est là, il faut s'attendre à des reculs annuels du niveau de vie. Le Canada n'est peut-être pas loin de là. À moins d'un revirement de situation, nous devons faire face, année après année, à un recul du niveau de vie. Nous n'avons jamais vécu cela, et nous voudrions bien l'éviter.

Cela dit au sujet de la dette nationale, je voudrais parler très brièvement des options, dont la première est présentée dans mon commentaire. Bien des gens—des universitaires, d'éminents hommes et femmes d'affaires, des personnages politiques—ont dit que la Banque du Canada pourrait en quelque sorte nous aider à nous sortir de ce pétrin, qu'elle n'a qu'à nous imprimer plus d'argent, qu'elle peut en quelque sorte contribuer à retourner la situation.

Il est facile de voir pourquoi les gens se tournent vers cette solution. S'il faut réduire le déficit, aussi bien dorer la pilule. De nombreux modèles économiques—et ce n'est pas cela qui manque de nos jours—ont tendance à supposer que la réduction des déficits nuira à l'économie, mais qu'il y a moyen de compenser par un relâchement de la politique monétaire, et que tout peut s'équilibrer pour peu qu'on sache manier les bons leviers. De même, la politique monétaire du Canada est encore

## [Texte]

We can talk about that if it's of interest. I think it's extremely loose. The money supply has grown at an annual rate of about 26% over the last four months. That's not tight monetary policy.

Fundamentally, that's just not helpful. If you look at the charts of consumption as a proportion of GDP and real income per adult Canadian, how does printing more money help you out of that mess? Easier money isn't going to relieve us of the burdens of our fiscal excesses of the last decade. We have a higher tax burden as a result. It's there. We have a lower stock of wealth per Canadian. That's there. Adding inflation to that mix—I don't see how that can help us out of our problems in any fundamental sense.

What the commentary talks about is a slightly more short-run consideration in case the big-picture consideration doesn't weigh very heavily. I'll be very brief in summarizing it because you have it in front of you. If you look at countries that had foreign debt crises over the last 20 years, you will generally find that easier monetary policy played a very prominent part in the policy mix in the run-up to crises in those countries.

I should stress that this isn't something that I started looking for when I was looking at these countries. I was looking for common patterns. I was interested in seeing what type of things you find when there is big foreign borrowing and a big run on the currency, and what the aftermath of that is typically like. One thing that jumps out when you look at these countries—there's a chart on page 10 summarizing the experience of these countries—is easier monetary policy. The lesson from these countries seems to be that financial markets may tolerate a certain amount of monetary easing when you have big government deficits, but only as long as you're self-sufficient.

If you have the domestic saving to finance those deficits, the world will let you do it. If on the other hand you're going abroad to foreigners, as we do to a remarkable extent every year—about \$30 billion a year lately—financial markets don't seem to be very willing to allow that to happen.

There is a lot of detail at the end for those who enjoy rubbernecking at disasters in other countries. As I say, the one thing you do notice about these countries, if you look at the summary of all their experiences, is that monetary policy tended to be loose on the way in, and inadvertently in a lot of cases it was tight on the way out. Markets just did these countries' dirty work for them. They had to rein in their consumption, and if they didn't do it willingly, markets forced it on them. Ultimately, from the point of view of the world as a whole, you can't keep consuming more than you're earning forever. Sooner or later people will become wary of taking your IOUs.

If you compare Canada to these crisis countries, the obvious point of contrast until now is that we've had tight monetary policy. Over the 1988-1991 period the Bank of Canada, as everybody knows, was quite tight. They brought inflation down

## [Traduction]

perçue comme serrée. Nous pouvons en parler si cela vous intéresse. Je pense qu'elle est extrêmement lâche. La masse monétaire a crû à un rythme annuel d'environ 26 p. 100 sur les quatre derniers mois. Ce n'est pas exactement ce qu'on appelle une politique monétaire serrée.

Fondamentalement, cela ne donne rien. Voyez les graphiques qui représentent la consommation en proportion du PIB et du revenu réel par adulte au Canada. Comment la planche à billets nous aide-t-elle à sortir de ce pétrin? L'argent facile ne va pas nous libérer des fardeaux de nos excès budgétaires de la dernière décennie. Nous nous retrouvons avec un fardeau fiscal plus lourd. Il est là. Nous avons un stock moindre de richesse par Canadien. C'est une réalité. Ajoutons l'inflation à ce mélange—je ne vois pas comment cela pourrait nous aider à échapper fondamentalement à nos problèmes.

Le commentaire traite d'une considération un peu plus à court terme pour le cas où le tableau d'ensemble ne pèserait pas très lourd. Je vais le résumer très brièvement, car vous l'avez sous les yeux. Dans les pays qui ont connu une crise de dette étrangère depuis 20 ans, vous verrez généralement que le relâchement de la politique monétaire a joué un rôle de premier plan dans les politiques qui ont déclenché la crise.

Remarquez bien que ce n'est pas ce que je cherchais dans mon analyse de ces pays. Je cherchais des traits communs. Je voulais voir ce qui se passe lorsqu'un pays contracte des emprunts massifs à l'étranger et que sa devise subit des pressions intenses, et ce que cela donne typiquement après coup. Une chose qui saute aux yeux dans mon analyse de ces pays—le graphique de la page 10 résume leur expérience—est le relâchement de la politique monétaire. La leçon à tirer de ces pays, semble-t-il, est que les marchés financiers peuvent tolérer une certaine mesure de relâchement monétaire lorsque les gouvernements croulent sous les déficits, mais seulement dans la mesure où le pays demeure autosuffisant.

Si l'épargne intérieure est suffisante pour financer les déficits, le reste du monde fermera les yeux. Si par contre le pays se tourne vers l'étranger, comme nous le faisons dans une mesure remarquable chaque année—pour environ 30 millions de dollars par an, ces derniers temps—les marchés financiers ne semblent pas très disposés à les laisser faire.

Ceux qui aiment décortiquer les désastres d'ailleurs trouveront une foule de détails à la fin. Je le répète, la chose remarquable au sujet de ces pays, dans le sommaire de toutes leurs expériences, c'est que la politique monétaire a eu tendance à se relâcher avant, et—par inadvertance bien souvent—à se resserrer après. Les marchés ont fait le sale boulot de ces pays pour eux. Ces pays ont dû limiter leur consommation, librement ou sous la contrainte des marchés. En bout de ligne, dans l'optique de l'ensemble du monde, on ne peut consommer davantage qu'on gagne. Tôt ou tard, les autres en ont assez de soutenir le dépensier.

Si vous comparez le Canada à ces pays de crise, le point de contraste manifeste jusqu'ici est que nous avons eu une politique monétaire serrée. Sur la période 1988-1991, la Banque du Canada, comme chacun le sait, a pratiqué une politique de



[Text]

to less than 2%. The economy is still weak, partly as a result of that. But if you look at what the Bank of Canada has been doing more recently, they've eased significantly both in regard to where we've been in the past and as compared to other central banks around the world. There are still a lot of central banks that are in a pretty tight mode.

• 1005

Canada stands out in this respect now. Easy monetary policy and an economy, despite a lot of what you hear, that is actually beginning to accelerate and move ahead of the pack in terms of the world—that's all good as far as it goes. We'd like to see that continue, but with our foreign borrowing and our big government deficits, we look a little bit more like these crisis countries.

I think there is a good possibility that we will face a similar sort of event in the near future if we don't turn our situation around. For example, say there's a big run on the dollar, we see interest rates move up despite what the Bank of Canada might like to do, and the economy goes back into a slump. It's a product of market forces. It would be much better if we could step forward with more intelligent fiscal policy and do something about this borrowing, this overconsumption, in advance of anything like that happening.

I've gone on about as long as I should. By way of lead-up to questions, I must comment that we really are at a stage now where we have to think fairly radical thoughts. Three years ago Irene Epp and I did a piece for the C.D. Howe Institute. It was a very measured piece. We looked at the federal fiscal situation and we calculated that in order to get the key ratios under control, you had to cut the deficit by about \$4 billion in one year. We had a minor and not very disruptive package of tax and spending cuts that we thought might achieve that.

Looking back now, it looks rather ludicrous. We were so far off base. That package would have put the deficit down to about \$10 billion on the federal level. We would have had the ratio of debt to gross domestic product turn around and start coming down. These days the situation at the federal level is as serious as it ever was, and when you add the provinces in, we have a really serious problem on our hands.

You have to look at radical solutions in order to turn that around. It's not possible to do it incrementally, and it certainly isn't possible to do it by just nibbling away with marginal tax rates year after year. That's not going to get us out of this mess.

I should stop there. If there are any questions or specific ideas with regard to federal-provincial transfers, I'll try to handle them. Other transfers to persons—I'll try to handle them too. I'm eating into Ted's and your time, so I'll stop there.

**The Chairman:** All right. Unless members have absolutely burning questions, I will ask Mr. Carmichael to give his presentation. Are there burning questions that should be answered at this minute?

**Mrs. Marleau (Sudbury):** It isn't about that. I will have to leave in a few minutes for about 20 minutes, but I will come back.

[Translation]

resserrement. Elle a ramené l'inflation à moins de 2 p. 100. L'économie est toujours faible, conséquence partielle de cette politique. Mais, ces derniers temps, la Banque du Canada a relâché considérablement son emprise, tant par rapport à ses normes passées que par rapport à celles des autres banques centrales du monde. De nombreuses banques centrales fonctionnent encore en mode très serré.

Le Canada se particularise sous ce rapport aujourd'hui. Une politique monétaire lâche et une économie, malgré tout ce qu'on raconte, qui commence effectivement à s'accélérer et à prendre les devants dans le monde—tout cela est excellent. Nous souhaitons que cela se poursuive, mais nos emprunts étrangers et nos immenses déficits nous font ressembler un peu plus à ces pays de crise.

Nous risquons fort de connaître le même sort dans un avenir prochain, à moins d'un revirement de notre situation. Par exemple, si le dollar s'effondre, les taux d'intérêt montent, au grand dam de la Banque du Canada, et l'économie se remet à stagner. C'est la résultante des forces du marché. Il serait bien préférable que nous puissions intervenir avec une politique budgétaire plus intelligente et faire quelque chose au sujet de ces emprunts, de cette surconsommation, avant qu'une chose pareille n'arrive.

Mais assez parlé. En guise de préparation à vos questions, je dirai que nous en sommes au point où il faut penser à des solutions plutôt radicales. Il y a trois ans, Irene Epp et moi avons commis un texte pour l'Institut C.D. Howe. C'était un texte très mesuré. Nous avons analysé la situation budgétaire du gouvernement fédéral et calculé qu'il faudrait comprimer le déficit d'environ 4 milliards de dollars en un an pour reprendre le dessus avec les ratios clés. Nous avons imaginé un petit train pas très perturbateur de diminutions de taxes et de dépenses qui nous semblait susceptible de donner ce résultat.

En rétrospective, cela apparaît assez ridicule. Nous étions très loin de la solution. Ce train de mesures aurait ramené le déficit fédéral à environ 10 milliards de dollars. Le ratio de la dette sur le produit intérieur brut aurait commencé à diminuer. Aujourd'hui, la situation au niveau fédéral est aussi critique que jamais, et les provinces ne font rien pour simplifier le problème.

Il faut songer à des solutions radicales pour retourner la situation. Il n'est pas possible de procéder par étapes, et on n'y arrivera certainement pas en se contentant de gruger les taux d'imposition marginaux année après année. Ce n'est pas ce qui va nous sortir de ce pétrin.

Je devrais m'arrêter là. S'il y a des questions ou des idées particulières au sujet des transferts fédéraux-provinciaux, je tâcherai de vous répondre. Pour les autres transferts aux personnes, j'y répondrai également. Mais j'empiète sur le temps de Ted et sur le vôtre. Je m'arrête tout de suite.

**Le président:** Très bien. À moins que les membres n'aient des questions brûlantes, je demanderai à M. Carmichael de présenter son exposé. Y a-t-il des questions brûlantes qui exigent une réponse à l'instant même?

**Mme Marleau (Sudbury):** Ce n'est pas à propos de cela. Je devrai partir tantôt pour une vingtaine de minutes, mais je reviendrai.



[Texte]

**Mr. Thompson (Carleton—Charlotte):** I have one small question. Just for the interests of the viewing public, Mr. Robson, you spoke for about 10 minutes. Could you let the Canadian public know how much our national debt has increased in that 10 minutes?

**Mr. Robson:** I'd have to resort to my calculator to get it exactly right, but if you add federal and provincial deficits together—Ted will have more precise numbers on this—\$60 billion a year would not be an unrealistic number, or about \$5 billion a month. That's how quickly we're adding to this problem that I've described.

**Mr. Thompson:** My calculations tell me that it's about \$60,000 a minute, so we've added about \$600,000 to the national debt in the 10 minutes in which you spoke.

**Mr. Robson:** I'm glad I didn't speak for longer.

**Mr. Thompson:** We can't afford you.

**Some hon. members:** Oh, oh.

**The Chairman:** This is a very expensive presentation, it appears.

Mr. Carmichael, I would invite you to make some comments and then we'll proceed to questions.

**Mr. Ted Carmichael (Senior Analyst, Burns Frye Ltd.):** After that calculation, I'll start out by saying that I'm not here at government expense.

I've distributed two pieces of paper. They symbolize the presentation that I'm going to make, part of which is personal. There is one document called *A Personal Reflection on Deficits and Debt* that I prepared a month or so ago for a conference sponsored by the Auditor General's office. The other one is a package of charts that I've circulated this morning. It is entitled *Canada's Looming Debt Crisis*.

I want to speak both as a Canadian and as a taxpayer, because I think that for the electorate in Canada to understand and respond to the kind of challenges that are being faced in relation to deficit and debt problems, it has to be brought down to a personal level. I'm also going to talk to this issue from a professional perspective. Debates among economists and financial market people have been going on for many years on subjects of deficits and debt. Those debates and discussions will go on for many more years, not necessarily with any impact on public policy. So I guess I would say that it's the personal reflection that perhaps is the most important in terms of increasing public understanding of the situation the country now finds itself in with its public finances.

• 1010

I just want to pull out a few figures scattered through *A Personal Reflection on Deficits and Debt*. The way I approached this document was to look at what has happened to Canada's government debt since my birth in 1951. It's not that there's anything particularly special about my birthdate. It's just that it was my birthdate. I was writing the paper and realized it really marks the second half of the 20th century.

As the paper notes, when I was born the total federal debt was about \$10.4 billion. That worked out to about \$740 for every Canadian.

[Traduction]

**M. Thompson (Carleton—Charlotte):** Une petite question. Pourriez-vous, monsieur Robson, dire au public canadien de combien notre dette nationale a augmenté pendant la dizaine de minutes de votre exposé?

**M. Robson:** Il me faudrait ma calculatrice pour établir le chiffre exact. Mais si vous combinez les déficits fédéral et provinciaux—Ted aura des chiffres plus précis à ce sujet—60 milliards de dollars par an, c'est-à-dire environ 5 milliards de dollars par mois, ce n'est pas un chiffre irréaliste. C'est à ce rythme que s'aggrave le problème que j'ai décrit.

**M. Thompson:** Selon mes calculs, cela fait environ 60 000\$ la minute, de sorte que notre dette nationale a crû de quelque 600 000\$ pendant les 10 minutes de votre exposé.

**M. Robson:** Heureusement que je me suis arrêté là.

**M. Thompson:** Vous êtes hors de prix.

**Des voix:** Oh, oh.

**Le président:** C'est un exposé très coûteux, à ce qu'il me semble.

Monsieur Carmichael, je vous invite à faire quelques commentaires, après quoi nous passerons aux questions.

**M. Ted Carmichael (analyste principal, Burns Frye Ltée):** Après ce calcul, je dirai d'entrée de jeu que je ne suis pas ici aux frais du gouvernement.

J'ai distribué deux documents. Ils symbolisent l'exposé que je m'apprete à faire, dont une partie est personnelle. Il y a un document intitulé *Réflexion personnelle sur les déficits et la dette*, que j'ai préparé il y a environ un mois pour une conférence parrainée par le Bureau du vérificateur général. L'autre est un ensemble de graphiques que j'ai distribués ce matin. Il s'intitule *La crise de la dette du Canada*.

Je veux parler à la fois comme Canadien et comme contribuable, car, selon moi, il convient de ramener ce débat à un niveau personnel, pour permettre aux électeurs canadiens de comprendre et de relever le genre de défi que représentent les problèmes du déficit et de la dette. Je vais aussi parler de cette question dans une perspective professionnelle. Il y a des années que les économistes et les agents du marché des capitaux débattent du déficit et de la dette. Ces débats et discussions se poursuivront de nombreuses autres années, sans nécessairement avoir de répercussions sur la politique publique. Voilà, je suppose, la réflexion personnelle qui est peut-être la plus importante pour mieux sensibiliser le public à la situation dans laquelle le pays se retrouve avec ses finances publiques.

Je voudrais tout simplement tirer quelques chiffres de ma *Réflexion personnelle sur les déficits et la dette*. J'ai abordé ce document en analysant l'évolution de la dette publique du Canada depuis ma naissance en 1951. Ce n'est pas que le jour de ma naissance présente quelque intérêt particulier. Sauf pour moi. En rédigeant ce texte, j'ai pris conscience de ce que ma naissance coïncide avec le début de la deuxième moitié du XXe siècle.

Comme je l'indique dans mon texte, le jour de ma naissance, la dette fédérale totale était de l'ordre de 10,4 milliards de dollars. C'était environ 740\$ par Canadien.

[Text]

I point out that the deficits and debt were not a factor that ever entered my consciousness through the first 20 years or so of my life. Part of the reason for this was that it was a diminishing concern, if it ever was a concern at all, that governments were running either surpluses through much of the period or small deficits. The economy was growing well. The ratio of public debt to the gross domestic product fell steadily from 1951 until 1974, when I was in university.

In 1979 my first child was born. By that time we had begun running substantial deficits. The public debt per capita at that point had increased to \$2,700. So it was up from \$740 when I was born to \$2,700. That's about a fourfold increase. I guess that might worry some people, but it really was nothing compared to what was yet to come.

I spent more and more of my time in the late 1970s and the early 1980s focusing on the deficit and debt issue at that time, starting out at the Conference Board of Canada in the late 1970s. I was at the C. D. Howe Institute, overlapping in part with my co-witness here, in the early 1980s. I wrote a book called *Tackling the Federal Deficit*, which came out just before the 1984 election.

My second child, my son, was born in 1984. By that point the government debt per capita had increased to \$7,600 from \$2,700, five years before. My daughter was five and her share of the debt had already increased very dramatically.

In 1993 each of us share \$17,000 of the total public debt or government debt of Canada of \$457 billion. When we add to that the provincial debt, our share as citizens and taxpayers is about \$23,000 per capita.

I'm the head of a household, with a family of four. Each of us has the \$23,200 we're bearing. That means \$93,000 is the debt carried by the Carmichael family. If we assume that governments are paying about 8.5% interest on this debt, then the amount of tax an average family is paying is about \$7,400, just to pay interest on the public debt. That \$7,400 now is about 16% of median family income in Canada. A good chunk of that, because we're doing more and more of our borrowing offshore, is not just flowing to other Canadians who are holding the bonds but is also flowing to European dentists and Japanese life insurance companies or pensioners. Up to 40% of our government debt is now being held by non-residents.

**The Chairman:** About that \$7,400, are we talking just about the federal public debt or the Canadian public debt?

**Mr. Carmichael:** That is combined federal and provincial. The total for a family of four is \$93,000. At 8.5% interest, \$7,600 is the interest cost for carrying that debt. So that's the amount of tax a family of four has to pay just to pay the interest on the debt. That's before, of course, any government services or whatever are provided.

• 1015

I did want to bring that out because I think numbers like that should have some influence on the way Canadians think about the money they pay in taxes each year, what that money is going for and how an increasing portion of it is being eaten up

[Translation]

Les déficits et la dette n'étaient pas un facteur dont j'avais conscience pendant mes 20 premières années ou à peu près d'existence. C'est en partie parce qu'il était de moins en moins intéressant, et qu'il ne l'avait peut-être jamais été, de voir les gouvernements accumuler des surplus ou n'accuser que de légers déficits pour une bonne partie de cette période. L'économie connaissait une excellente croissance. Le ratio de la dette publique sur le produit intérieur brut n'a pas cessé de diminuer de 1951 à 1974, soit au temps de mes études universitaires.

En 1979, mon premier enfant est né. Nous avions alors commencé à accumuler des déficits importants. La dette publique par habitant atteignait 2 700\$. De 740\$ l'année de ma naissance, elle était passée à 2 700\$. Environ quatre fois plus. Cela pourrait en inquiéter certains, mais ce n'était vraiment rien à comparer à ce qui allait venir.

J'ai consacré alors de plus en plus de mon temps, à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, à analyser le déficit et la dette, en commençant au Conference Board du Canada à la fin des années soixante-dix. J'étais à l'Institut C.D. Howe, où je faisais une partie du travail de mon cotémoin d'aujourd'hui, au début des années quatre-vingt. J'ai écrit un livre intitulé *Tackling the Federal Deficit*, qui a paru juste avant les élections de 1984.

Mon deuxième enfant, mon fils, est né en 1984. Cette année-là, la dette publique par habitant atteignait 7 600\$, à comparer à 2 700\$ cinq ans plus tôt. Ma fille avait cinq ans, et sa part de la dette avait déjà explosé.

En 1993, chacun d'entre nous doit supporter 17 000\$ de la dette publique totale ou de la dette publique du Canada, qui est de 457 milliards de dollars. Avec la dette provinciale, notre part, en tant que citoyens et contribuables, est d'environ 23 000\$ par habitant.

Je suis le chef d'un ménage, d'une famille de quatre. Chacun d'entre nous supporte 23 200\$ de dette. Cela fait 93 000\$ de dette par la famille Carmichael. En supposant que les gouvernements paient environ 8,5 p. 100 d'intérêt sur cette dette, la famille moyenne paie environ 7 400\$ d'impôt, juste pour le service de la dette publique. Ces 7 400\$ représentent quelque 16 p. 100 du revenu familial médian au Canada. Parce que nous contractons de plus en plus de nos emprunts à l'étranger, une bonne part de ces intérêts ne retourne pas tout simplement chez d'autres Canadiens détenteurs des obligations, mais aussi chez des dentistes européens, des sociétés d'assurance-vie japonaises ou des pensionnés. Jusqu'à 40 p. 100 de notre dette publique est désormais détenue par des non-résidents.

**Le président:** Ces 7 400\$ représentent-ils uniquement la dette publique fédérale ou de la dette publique canadienne?

**M. Carmichael:** La fédérale et les provinciales combinées. Le total pour une famille de quatre personnes est de 93 000\$. À 8,5 p. 100 d'intérêt, le service de cette dette coûte 7 600\$. Et c'est uniquement le montant d'impôt qu'une famille de quatre doit payer pour le service de cette dette. C'est avant, bien sûr, tous les autres services gouvernementaux, etc.

Si je le signale, c'est qu'il me semble que des chiffres comme ceux-là devraient avoir une certaine influence sur la façon de penser des Canadiens au sujet de l'argent qu'ils paient en impôts chaque année, de la destination de cet argent et de la



[Texte]

by interest payments on the growing debt. Until we get down the budget deficits, the annual shortfall between revenues and expenditures, the debt is going to continue to grow faster than the economy and the cost of servicing the debt is going to continue to rise.

If interest rates were to go up from today's levels, this problem would be compounded quite significantly and cause even more serious problems.

Having given you those numbers, I want to just quickly go through four points in my presentation. Then we'll both be happy to answer questions.

First, I'd just like to reiterate that Canada has really transformed itself, in the space of the last 20 years, from a low-debt country back in 1973-74 to one of the highest-debt countries in the world. I would contend that this is not because there hasn't been sufficient tax revenues. In fact, recent studies show that Canada has increased its tax burden faster than any other industrial country over the past 10 years. Tax revenues as a percentage of GDP have gone from 31% to 40%, so it's not from lack of taxing our citizens that we're running these big deficits and debts. It's more because government spending has increased dramatically as a share of the total economy.

The second point is that the 1993 budgets we've been through—and here I include the federal and all eight of the provincial budgets we've seen so far, with only Nova Scotia and P.E.I. yet to be heard from—have generated a lot of discussion beforehand, a lot of concern on the part of people in the financial markets, and I think a lot of concern on the part of taxpayers as well.

The budgets in some cases brought significant new tax increases. We calculate that in the eight provincial budgets presented so far, the tax increase is about \$4.7 billion. This is just under 1% of personal income. In spite of these so-called austerity budgets, the total combined federal-provincial deficit in 1993-94 will be \$54 billion. That's down from \$60 billion last year; nevertheless, and this corroborates the figures Mr. Robson just mentioned, to gauge our progress based on these budgets, last year federal and provincial governments borrowed \$5 billion a month, and this year, after these tough budgets, we're going to borrow \$4.5 billion a month. We're borrowing about half of that outside the country. So we continue to increase our external indebtedness in the process.

The second point is that even with these rather stringent budgets, stringent by historical standards, we are just beginning the process of addressing the fiscal deficit and debt problem.

The third point I would make is that there has been a lot of discussion in the press among economists about whether or not the country is on the brink of some type of financial crisis because of the order of magnitude of the debt. The position I've

[Traduction]

façon dont une partie de plus en plus grande est gobée par les paiements d'intérêts sur une dette croissante. Tant que nous n'aurons pas mâté les déficits budgétaires, le déficit annuel des recettes par rapport aux dépenses, la dette continuera de croître plus vite que l'économie et le coût du service de la dette ne cessera d'augmenter.

Si les taux d'intérêt devaient augmenter par rapport aux niveaux d'aujourd'hui, le problème serait beaucoup plus complexe et risquerait d'entraîner des problèmes encore plus graves.

Maintenant que vous avez ces chiffres, je voudrais passer rapidement sur quatre points de mon exposé. Ensuite, nous ne demanderons pas mieux que de répondre à vos questions.

En premier lieu, j'aimerais répéter que le Canada s'est véritablement transformé, en l'espace de 20 ans, de pays faiblement endetté en 1973-1974 en l'un des pays les plus endettés du monde. Et ce n'est pas par manque de recettes fiscales. De fait, selon certaines études récentes, le Canada a augmenté son fardeau fiscal plus vite que n'importe quel autre pays industriel depuis 10 ans. Les recettes fiscales, en pourcentage du PIB, sont passées de 31 à 40 p. 100. Donc, ce n'est pas parce que nous n'avons pas taxé nos citoyens que nous accumulons ces énormes déficits et dettes. C'est plutôt parce que les dépenses publiques ont connu une augmentation spectaculaire en pourcentage de l'économie totale.

Le deuxième point est que les budgets de 1993 que nous avons subis—et je veux parler du budget fédéral et de chacun des huit budgets provinciaux que nous avons vus jusqu'ici, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard n'ayant pas encore déposé le leur—ont suscité de nombreux débats au préalable, bien des inquiétudes dans les milieux financiers, et, à mon sens, bien des inquiétudes chez les contribuables également.

Dans certains cas, les budgets ont annoncé d'importantes nouvelles augmentations d'impôts. Nous calculons que, dans les huit budgets provinciaux présentés jusqu'ici, l'augmentation d'impôt est de l'ordre de 4,7 milliards de dollars. C'est un peu moins de 1 p. 100 du revenu personnel. Malgré tous ces budgets d'austérité, le déficit fédéral-provincial combiné en 1993-1994 sera de 54 milliards de dollars. C'est moins que les 60 milliards de l'an dernier; néanmoins, et cela corrobore les chiffres que vient de donner M. Robson, pour mesurer les progrès accomplis dans ces budgets, l'an dernier les gouvernements fédéral et provinciaux ont emprunté 5 milliards de dollars par mois, et cette année, après ces budgets sévères, nous allons emprunter 4,5 milliards de dollars par mois. Nous contractons à peu près la moitié de ces emprunts à l'étranger. Donc, nous continuons d'accroître de nous endetter à l'étranger.

Le deuxième point est que, même avec ces budgets très sévères—sévères selon les normes passées—nous amorçons à peine le processus de correction du déficit budgétaire et du problème de la dette.

En troisième lieu, les économistes ont beaucoup parlé dans la presse de la question de savoir si le pays est ou pas au bord d'une crise financière quelconque, à cause de l'ordre de grandeur de sa dette. J'ai publiquement pris position là-dessus



[Text]

taken publicly on this issue has been that it's very difficult to tell. Other countries have experienced crises, as Mr. Robson has already pointed out, at lower levels of debt than Canada has right now. There's nothing that says Canada is going to experience such a crisis in the next six weeks, six months or even six years based on the current outlook.

In large part, I think we're missing the point if we spend a lot of our time focusing on whether or not a crisis is coming within the next year or so. I think the real point is this: What are the costs of carrying these large deficits and debts we have accumulated? Let me list a few costs and risks I see from the current situation, even if we don't "hit the wall", in the vernacular of the financial markets, and experience a financial crisis.

#### • 1020

First of all, the high taxes we have put in place in Canada over the course of the last 10 years are now showing real signs of stifling entrepreneurship and growth, encouraging the growth of the underground economy and also encouraging tax avoidance, especially legal tax avoidance but also probably some illegal tax avoidance on the part of Canadian citizens. So the high taxes are a real problem in terms of getting the economy growing again.

Second, interest payments on the government debt are increasingly crowding out desirable government program spending. The reaction to the Ontario budget that we've seen over the past couple of weeks and the federal experience over the last several years makes this not a new and illuminating point. It's very evident, I think, to anybody who's been involved in putting budgets together over the last several years that the rapidly growing interest payments on the public debt and the resistance of the public to more tax increases means that a lot of desirable programs are being crowded out. That is something we should all be concerned about.

The third cost of the current situation is that the surge in foreign indebtedness means that a growing share of the government revenues that are being collected are flowing outside of Canada to government bond-holders. The point I made before, and the point that's mentioned in the paper, is that perhaps the biggest cheque the Government of Canada writes each month is to Nippon Life Insurance rather than to any Canadian entity. That's just the monthly or quarterly coupon payments on the government debt being held by Japanese bond-holders. A lot of the money being taxed from Canadians is not being recycled within the economy but being sent outside of the economy.

Fourth, I believe real interest rates are being kept quite high by these large government deficits and debt. Real interest rates, being the difference between the current interest rate we see, the nominal rates such as 5% for Treasury Bills, 7% or 8% or higher for mortgage rates, 7% or 8% for long-term corporate bonds or corporate borrowing rates. . . If we take away our current inflation rate, which is 1.8%, real interest rates in Canada are probably somewhere in the range of 3% at the shorter-term end up to 6%.

[Translation]

en disant que c'est très difficile à dire. D'autres pays ont connu des crises, comme M. Robson l'a déjà signalé, en étant moins endettés que le Canada ne l'est aujourd'hui. Rien dans la perspective actuelle ne permet de croire que le Canada va être plongé dans une crise d'ici six semaines, six mois, voire six ans.

Dans une large mesure, nous ratons le coche si nous passons trop de temps à nous demander si la crise frappera dans la prochaine année ou à peu près. L'essentiel, pour moi, c'est de savoir quels sont les coûts du service de ces énormes déficits et dettes que nous avons accumulés. Je vous énumère certains des coûts et des risques que je vois dans la situation actuelle, même si nous ne «frappons pas le mur», selon le jargon des marchés financiers, et ne sommes pas en crise financière.

Tout d'abord, le niveau élevé des impôts et des taxes que le Canada s'est données depuis dix ans présente aujourd'hui des signes évidents de vouloir étouffer l'entrepreneuriat et la croissance, d'encourager la croissance de l'économie souterraine et de favoriser également l'évitement fiscal, particulièrement l'évitement fiscal légal, mais aussi probablement un certain évitement illégal, chez les citoyens canadiens. Donc, le niveau élevé d'imposition est un véritable problème pour la relance de l'économie.

En second lieu, le service de la dette publique met certains programmes souhaitables de plus en plus hors de la portée du gouvernement. La réaction au budget de l'Ontario ces dernières semaines, et l'expérience fédérale des dernières années, en font un point qui n'est ni nouveau ni éclairant. Il est très évident, à mon sens, pour qui a participé à la préparation de ces budgets depuis plusieurs années, que la croissance rapide du service de la dette publique et la résistance du public à d'autres augmentations d'impôts obligent à abandonner une foule de programmes souhaitables. Cela devrait tous nous inquiéter.

Le troisième inconvénient de la situation actuelle est que l'explosion de l'endettement étranger signifie qu'une part croissante des recettes publiques qui sont perçues est destinée aux détenteurs étrangers d'obligations du gouvernement. J'ai déjà dit, et je le dis dans mon document, que c'est probablement à la «Nippon Life Insurance» plutôt qu'à un groupe canadien que le gouvernement du Canada envoie chaque mois son plus gros chèque. Ce chèque ne couvre que les paiements de coupons mensuels ou trimestriels des obligations du gouvernement que détiennent les Japonais. Une bonne part des impôts des Canadiens ne sont pas recyclés dans l'économie mais à l'extérieur de l'économie.

En quatrième lieu, je crois que l'ampleur de ces déficits et de cette dette du gouvernement maintient les taux d'intérêt réels à des niveaux très élevés. Les taux d'intérêt réels, qui sont la différence entre les taux d'intérêt courants que nous voyons, c'est-à-dire les taux nominaux comme 5 p. 100 pour les bons du Trésor, 7 ou 8 p. 100 ou plus pour les hypothèques, 7 ou 8 p. 100 pour les obligations d'entreprise à long terme ou les taux d'emprunt des entreprises. . . Après correction de notre taux d'inflation, qui est actuellement de 1,8 p. 100, les taux d'intérêt réels au Canada sont probablement de l'ordre de 3 p. 100 pour le court terme et jusqu'à 6 p. 100.

## [Texte]

The reason real interest rates are as high as they are, I believe, is the need to compensate the lenders who are lending to government for both the currency risk and the credit risk they are taking on when they buy Government of Canada or provincial government bonds. These real interest rates are an ongoing impediment to a stronger economic recovery.

The final point is that I believe we are losing control, short-term control anyway, over Canadian interest rates and the Canadian dollar. In the paper, I mention that perhaps the most outstanding evidence of this came last fall when the financial markets became very concerned about the potential consequences of the failure of the constitutional agreement. When it looked as though the No vote was going to win, and many people were saying that would have dire consequences for the country, we saw short-term interest rates spike by about 3 percentage points, 300 basis points, in the space of just a week or so. The Bank of Canada had very little ability to prevent that from happening, even though inflation at the time was below 2% and the unemployment rate was 11.4%. Those interest rates were clearly unwarranted on the basis of any domestic policy considerations or domestic economic considerations.

So these are ongoing costs and concerns. Whether or not we have trouble borrowing in the future or experience the types of problems New Zealand or other countries have experienced, there are real and severe costs to continuing on the road we're on.

Finally, I'd just say a word in terms of solutions. Mr. Robson finished on this note as well.

First of all, I would say dealing with the deficit and debt issue, and it has to be dealt with at both the federal and provincial levels, is going to require much tougher spending restraint than has yet been introduced in federal and provincial budgets this year. It's not only going to require that spending restraint. I think at this point we've reached the outer limit of how much taxes can be increased.

I guess I would congratulate or support the Minister of Finance for not raising taxes in the last two federal budgets. Unfortunately, we have seen taxes rise in the provincial budgets. In other words, economic conditions over the next two or three years are going to have to continue to improve and to be favourable. We're going to need good economic growth and we're going to need stable, low interest rates to get ourselves out of this problem.

• 1025

What do we mean by tougher restraint on spending? My prescription or the option I think is still available to governments to deal with this problem would be something in the order of a three-year minimum freeze on total government spending, federal and provincial. That's all spending, including interest payments on the debt.

To the extent that interest payments on the debt are growing faster than zero—which they are, considerably faster—that involves annual declines in program spending, probably in the order of 2%. Current budgets, federal and provincial, seem to be projecting growth in program spending in the order of 2%, so that means about 4% per year difference between what would stabilize the situation and what we actually have. If you project that out three years, it's probably

## [Traduction]

Si les taux d'intérêt réels sont tellement élevés, à mon sens, c'est que les emprunteurs du gouvernement doivent être compensés du risque de change et du risque de crédit qu'ils assument en achetant les obligations du gouvernement du Canada ou d'un gouvernement provincial. Ces taux d'intérêt réels sont une entrave constante à une vigoureuse reprise économique.

Enfin, je crois que nous perdons la haute main, à court terme en tout cas, sur les taux d'intérêt canadiens et sur le dollar canadien. Dans mon texte, je mentionne que la preuve la plus éclatante de ce que j'avance, nous l'avons eue l'automne dernier, au moment où les marchés des capitaux ont commencé à s'inquiéter vivement des conséquences éventuelles de l'échec de l'accord constitutionnel. Lorsqu'il est apparu que le non allait l'emporter, et que des tas de gens ont dit que cela serait catastrophique pour le pays, nous avons vu les taux d'intérêt à court terme monter d'environ trois points, de 300 centièmes de point, en l'espace d'une semaine ou à peu près. La Banque du Canada n'y pouvait pas grand-chose, malgré une inflation de moins de 2 p. 100 et un taux de chômage de 11,4 p. 100 à l'époque. Ces taux d'intérêt ne se justifiaient manifestement pas par quelque considération de politique intérieure ou considération économique intérieure.

Ce sont des coûts et des problèmes permanents. Que nous ayons ou pas de la difficulté à emprunter désormais, ou que nous éprouvions ou pas les genres de problèmes que la Nouvelle-Zélande ou d'autres pays ont connus, il y aura des coûts réels et considérables si nous poursuivons dans la même voie.

Enfin, un mot des solutions. M. Robson a terminé sur cette note lui aussi.

En premier lieu, si nous voulons juguler le déficit et la dette—et c'est au double niveau fédéral et provincial qu'il faut attaquer le problème—il faudra des restrictions de dépenses beaucoup plus sévères que celles qu'ont annoncées les derniers budgets fédéral et provinciaux. Et il ne suffira pas de limiter les dépenses. Nous avons atteint le point où il n'est plus question d'augmenter les impôts.

Je féliciterais ou appuierais le ministre des Finances pour ne pas avoir majoré les impôts au cours des deux derniers budgets fédéraux. Malheureusement, nous les avons vus augmenter dans les budgets provinciaux. Autrement dit, les conditions économiques des deux ou trois prochaines années devront continuer de s'améliorer et rester favorables. Pour nous sortir de cette ornière, il nous faudra compter sur une bonne croissance économique et sur des taux d'intérêt bas et stables.

Que voulons-nous dire par plus grande restriction des dépenses? Mon ordonnance ou l'option dont les gouvernements peuvent encore se prévaloir, à mon avis, pour régler ce problème est à peu près la suivante: un gel d'au moins trois ans de toutes les dépenses des gouvernements, fédéral et provinciaux. Je dis bien toutes les dépenses, y compris le service de la dette.

Dans la mesure où le service de la dette augmente très rapidement, plutôt que de se stabiliser, il faut donc songer à une baisse annuelle des dépenses de programmes de l'ordre de 2 p. 100. Les budgets actuels du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux semblent prévoir une croissance de l'ordre de 2 p. 100 de ces dépenses, soit un écart d'environ 4 p. 100 par année entre ce qui stabiliserait la situation et ce qui existe en réalité. Dans trois ans, nous aurions probablement



[Text]

somewhere in the neighbourhood of \$25 billion worth of additional expenditure restraint, federal and provincial, just to stabilize the debt-to-GDP ratio.

On the point of good luck, if interest rates rise by one percentage point, federal and provincial interest payments on the public debt would immediately rise by \$3 billion in the first year and by up to \$6 billion per year within four years. This is why I make the point that we not only have to take action on the spending side, but we also have to do everything we can to maintain interest rates at lower levels. That probably means, as distasteful as it might be to some Canadians, continuing with a tough anti-inflationary policy that convinces domestic and international investors that inflation is going to remain low.

I'm going to stop at that point. I didn't take you through the charts in the one package, but I encourage you to look at them. They demonstrate that Canada, on six key measures of deficits and debt, is among the highest among fourteen industrial countries. The deficits and debt will continue to grow, pushing Canada's debt-to-GDP ratio over 100% within the next two years unless some more severe steps are taken to adjust spending and reduce budget deficits.

Thanks for your attention.

**The Chairman:** Thank you very much. First of all, I would like to commend both of you gentlemen for what I consider to be excellent presentations. Around here we get a lot of numbers, often a lot of numbers that people can't put into context, but both of you have done a very good job of putting this into everyday language.

Could I ask one or two questions and then proceed to other members? First, would it be fair to say that you're telling us we require not an economic solution per se, because economists like yourselves can calculate the numbers and tell us the meaning of that, but essentially a political solution?

**Mr. Robson:** I talked about the need to be radical when confronting a problem of the scale we are. I want to refer back to this chart on consumption as a proportion of output. There's a very unhealthy injection of economics into this debate in one important respect, and that is a focus on the part of a lot of modellers on next quarter's GDP or next year's GDP. What will tough budgets do? What won't they do? That's not helpful. There's a lot of focus on getting consumption up, on getting the consumer to spend more, on government deficits stimulating the economy in the near term. That near-term focus is really unhelpful. As that chart shows, there is no shortage of consumption in the Canadian economy. What we are desperately short of is saving. I want to highlight that one aspect of the economic analysis that is really unhelpful to what we're trying to do here.

If you look at countries that have emerged from this type of box in reasonable shape, you typically find massive cuts in government spending. Countries that have tried to get out of it by nibbling away with tax increases have found what a lot of these modellers predict: when you raise taxes year after year, you depress the economy. It has a very destructive effect on confidence because people being hit with these tax increases year after year project that forward. They say this is the way it's

[Translation]

comprimé les dépenses supplémentaires, fédérales et provinciales, d'environ 25 milliards de dollars, seulement pour stabiliser le ratio de la dette sur le PIB.

La chance devra cependant nous sourire, car si les taux d'intérêt s'élèvent d'un point, les paiements d'intérêt fédéraux et provinciaux sur la dette publique grimperaient immédiatement de 3 milliards de dollars la première année et de jusqu'à 6 milliards de dollars par année en quatre ans. C'est pourquoi j'insiste sur le fait qu'il ne suffit pas de réduire les dépenses, mais qu'il faut aussi nous efforcer de maintenir les taux d'intérêt au niveau le plus bas. Il nous faudra probablement donc, même si certains Canadiens y répugnent, poursuivre notre vigoureuse politique anti-inflationniste pour convaincre les investisseurs canadiens et étrangers que l'inflation restera basse.

J'en ai assez dit. Je ne vous ai point expliqué les tableaux dans la documentation, mais je vous incite à les examiner. Vous constaterez que le Canada, selon six mesures principales du déficit et de la dette, se situe parmi les premiers de 14 pays industrialisés. Les déficits et la dette continueront de s'accroître, ce qui portera notre ratio de la dette sur le PIB à plus de 100 p. 100 d'ici deux ans à moins que des mesures vigoureuses ne soient prises pour réaménager les dépenses et réduire les déficits budgétaires.

Je vous remercie de votre attention.

**Le président:** Merci beaucoup. En premier lieu, je voudrais vous féliciter tous deux, messieurs, de vos excellents exposés. On nous lance souvent ici beaucoup de statistiques difficiles à mettre en contexte, mais vous avez réussi tous les deux à vulgariser ces problèmes complexes.

Je voudrais poser une ou deux questions pour ensuite céder la parole à d'autres. En premier lieu, nous dites-vous bien que la solution à appliquer n'est pas de nature économique, parce que les économistes comme vous se contentent de faire des calculs et de nous les expliquer, mais plutôt essentiellement d'ordre politique?

**M. Robson:** J'ai dit qu'il faut être radical devant un problème de l'ampleur que nous connaissons. Permettez-moi de revenir à ce tableau sur la consommation en pourcentage de la production. La science économique intervient beaucoup trop dans un aspect important de ce débat, soit l'accent mis par bon nombre de modélisateurs sur le PIB du prochain trimestre ou celui de l'an prochain. Quel sera l'effet de budgets sévères? Qu'est-ce qu'ils n'accompliront pas? Voilà des préoccupations peu utiles. On cherche beaucoup à encourager la consommation, on veut que le consommateur dépense davantage, on voudrait que les déficits gouvernementaux stimulent l'économie à court terme. C'est ne pas voir plus loin que le bout de son nez. Comme l'illustre le tableau, il n'y a pas de pénurie de consommation dans l'économie canadienne. C'est plutôt l'épargne qui fait cruellement défaut. Je veux mettre en évidence cet aspect de l'analyse économique qui nuit plutôt à ce que nous proposons.

Les pays qui se sont dépêtrés de ce genre de situation sans trop de mal se sont résolus à opérer des coupures massives dans leurs dépenses publiques. Quant aux pays qui ont essayé de s'en sortir par des hausses d'impôt graduelles, ils ont vécu ce que beaucoup de ces modélisateurs prédisent: les hausses persistantes d'impôt n'ont contribué qu'à déprimer l'économie. L'effet est très néfaste sur la confiance parce que les gens qui subissent ces hausses d'impôt année après année se reportent



[Texte]

going to be; there's no light at the end of the tunnel, so they're going to hide, they're going to invest elsewhere, they're going to get out of here.

[Traduction]

dans l'avenir. Ils se disent qu'il leur faut se résigner, qu'il n'y a pas de lumière au bout du tunnel, de sorte qu'ils se terront, qu'ils placent leur argent ailleurs et qu'ils veulent déguerpir.

• 1030

In my package, where I look at the experience of several other countries, one country stands out as having got out in one piece rapidly, and that was Denmark in the early 1980s. They hit a debt crisis. They had big foreign borrowing and loose monetary policy. They were messed up. They experienced a very severe run on their currency. But they came out of it. They came out of it because there was a new government in power that cut government spending massively. They found that the effect on private sector confidence was tremendously buoyant. When private sector investors and savers looked ahead they saw a light at the end of the tunnel. They saw that their tax burden wasn't going to continue to rise year after year, that it might in fact go down. Denmark had a private sector consumption and investment boom in the following years.

A political solution is needed and it does require a real reorientation of priorities. We have a lot of government spending programs we have been very wary of looking at up until now. If we face a crisis we're going to hit those areas, no question. If we actually go through a process like this, those big money areas are going to come under the scalpel and they will often be cut clumsily. They will be cut because we are desperate. They will be cut in very short order. It makes sense to come at some of those areas now: transfers to the elderly—we have to look at that; transfers from the federal government to the provinces. We have to look at those things. They can't be ruled out in advance, because they are too big and they are part of the problem we face.

The short answer is that, yes, definitely a reorientation is needed here. The economic input is not always helpful. There really does need to be a sense that just as the debate has seemingly moved forward a quantum jump with regard to the seriousness of the deficit and debt situation, we have to move the debate forward a quantum jump in terms of what is conceivable, politically, to do about it.

**The Chairman:** Mr. Carmichael, bearing that background in mind, I'll ask the second question. Based on both of your presentations, but on your comment about requiring an additional \$25 billion in fiscal restraint, I'm wondering if you can tell us the implications vis-à-vis the overall problem in terms of the drag that this alone puts on the economy. In other words, part of the problem, it seems to me, is that fiscally restrained budgets by either the federal or provincial governments collectively also put a damper on the economy. To some degree, that negates what we're trying to do on the other side. I'm giving you both questions, if you like, but adding a supplementary to the first.

Dans les documents que je vous ai présentés, j'analyse l'expérience vécue par plusieurs autres pays. Un pays s'est démarqué dans la façon de se dépêtrer de ses difficultés rapidement et sans trop de mal, soit le Danemark au début des années quatre-vingt. Sa dette avait atteint des sommets, il avait beaucoup emprunté à l'étranger et sa politique monétaire manquait de vigueur. L'enfer, quoi! Sa devise perdait de plus en plus de valeur. Mais les Danois s'en sont sortis parce que le nouveau gouvernement a coupé radicalement les dépenses, ce qui a eu un énorme effet positif sur la confiance du secteur privé. Les investisseurs du secteur privé et les épargnants ont commencé à voir la lumière au bout du tunnel. Ils ont vu que leur fardeau fiscal n'allait pas s'alourdir année après année, qu'il pourrait même s'alléger. Le Danemark a connu les années suivantes une explosion de la consommation et des investissements dans le secteur privé.

Il faut une solution politique et elle exige une véritable réaménagement des priorités. Il existe toute une gamme de programmes de dépenses publiques que nous avons craint d'examiner jusqu'à maintenant. Si la crise éclate, nous devons nous résigner à le faire. Si nous en arrivons réellement là, ces excroissances financières devront passer au bistouri, et souvent, maladroitement. Sans préavis. Ne serait-il pas raisonnable d'y penser dès maintenant: je songe aux transferts aux personnes âgées, aux transferts du gouvernement fédéral aux provinces. Voilà ce qu'il nous faut regarder. On ne peut exclure ces domaines, parce qu'ils ont trop d'ampleur et parce qu'ils font partie du problème que nous confrontons.

Bref, une réorientation s'impose. L'avis des économistes n'est pas toujours utile. Il nous faut vraiment être convaincus que, autant nous venons enfin de nous rendre compte de la gravité du déficit et de notre endettement, autant nous devons maintenant chercher des solutions qui soient réalistes politiquement.

**Le président:** Monsieur Carmichael, m'inspirant de ce qui vient d'être dit, je poserai la deuxième question. Compte tenu de vos exposés à tous deux, de votre recommandation d'imposer des contraintes budgétaires supplémentaires de 25 milliards de dollars, je me demande si vous pouvez nous expliquer dans quelle mesure cette seule décision imposerait un fardeau à l'économie? Autrement dit, une partie du problème semble venir de ce que les budgets austères adoptés soit par le gouvernement fédéral, soit par les gouvernements provinciaux, ralentissent également l'économie. Nous ne sommes donc pas plus avancés jusqu'à un certain point. Je vous lance les deux questions, si vous n'y voyez pas d'objection, mais j'en ajoute une supplémentaire à la première.

[Text]

**Mr. Carmichael:** The notion that you can get the economy to grow more strongly over any extended period of time, a year or more, by increasing government spending or cutting taxes, which was the general concept in the 1960s when Keynesianism held sway, I think that notion is extremely dated and no longer applies to a country like Canada that has the debt levels it has. In fact, I think that—

**The Chairman:** What about the reverse, though?

**Mr. Carmichael:** —some amount of professional opinion is beginning to believe that significant fiscal restraint will generate stronger real growth over periods of three to four years than would doing nothing or fiscal expansion. The reason is that while there are obvious and direct effects from spending cuts and tax increases on personal income in the short run, there are also other effects of continuing high deficits and debt and the expectation of continuing high taxes, which are very negative in terms of economic growth.

The question is, if you were to undertake the kind of expenditure restraint I'm talking about here, \$25 billion over three years at the federal and provincial levels combined, would the economy be weaker through that period or stronger? Where would we be heading three years from now, in 1996? Would we be heading into a period of sustained better economic performance, or would we be continuing in a period like we are experiencing right now of sort of debt-constrained stagnation in the Canadian economy?

• 1035

I think there are short-run implications. More severe fiscal restraint can have the effect of holding back the pace of economic recovery perhaps by a percentage point or two per year. In other words, rather than getting 3% growth we might get 2% growth with this kind of expenditure restraint. But within three to four years, rather than growing by 2% a year we could be growing by 4% to 5% a year.

If fiscal expansion really had a lasting long-term effect in terms of economic growth, then increasing the government debt in Canada from \$200 billion to \$650 billion over the last eight years certainly should have made Canada the fastest-growing and strongest economy in the world. That isn't what happened. We've increased the debt by \$450 billion through continuing growth in government expenditures and running large budgetary deficits, and the Canadian economy has not performed well. It has had one of the worst recessions, one of the weakest recoveries, and continues to be burdened by concerns about rising taxes and high real interest rates.

As far as I'm concerned, while there may be some short-run—and by short-run I mean a year or so—negative effects from this kind of fiscal restraint, the benefits would appear fairly quickly, within 18 to 24 months, and they would be lasting and long-term as opposed to the avoidance of a little short-term pain, the difference between 3% growth and 2% growth in the economy in the first year of the fiscal restraint.

[Translation]

**M. Carmichael:** L'idée qu'on peut accélérer la croissance de l'économie sur une période donnée, soit une année ou plus, en augmentant les dépenses publiques ou en réduisant les impôts—comme on le pensait généralement dans les années soixante, au temps où keynésianisme régnait en maître, cette idée donc est très périmée et ne s'applique plus à un pays comme le Canada, dont le niveau d'endettement est si élevé. Je pense même que...

**Le président:** Qu'en est-il en revanche de la situation inverse?

**M. Carmichael:** ...certains spécialistes commencent à penser que de bonnes mesures d'austérité financière peuvent contribuer à engendrer une plus forte croissance sur des périodes de trois à quatre ans, plutôt que l'immobilisme ou la croissance des dépenses. C'est que, si les restrictions de dépenses et les hausses d'impôt sur le revenu personnel ont des effets évidents et directs à court terme, il existe aussi d'autres effets qui sont la persistance de l'endettement et des déficits élevés et l'expectative d'impôts élevés continuels, qui sont des facteurs très négatifs pour la croissance économique.

Si l'on devait s'imposer les restrictions financières que je propose, soit 25 milliards de dollars sur trois ans pour les deux niveaux de gouvernement réunis, il faut se demander si l'économie s'affaiblira ou se revigorera au cours de cette période. Où en serions-nous dans trois ans, soit en 1996? Nous dirigerions-nous vers une période de meilleur rendement économique soutenu ou ferions-nous durer la situation actuelle, qui s'apparente à une stagnation de l'économie canadienne imposée par l'endettement?

Il y a, à mon avis, des conséquences à court terme. L'adoption de mesures d'austérité financière plus radicales peut avoir pour effet de ralentir la relance économique d'un point ou deux par année. Autrement dit, une telle compression des dépenses risquerait de nous donner une croissance de 2 p. 100 plutôt que de 3 p. 100. Mais, d'ici trois ou quatre ans, la croissance pourrait atteindre de 4 à 5 p. 100 par année, au lieu de 2 p. 100.

Si l'accroissement des dépenses avait un effet durable à long terme sur la croissance économique, le Canada aurait dû avoir l'économie la plus prospère et la plus vigoureuse au monde, étant donné que la dette de ses gouvernements est passée de 200 milliards à 650 milliards de dollars au cours des huit dernières années. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Nous avons augmenté la dette de 450 milliards de dollars à cause de la croissance incessante des dépenses publiques et de nos énormes déficits budgétaires, et l'économie canadienne est en mauvaise posture. Elle a connu une des pires récessions, l'une des reprises les plus faibles, et elle continue de se débattre avec des impôts croissants et des taux d'intérêt réels élevés.

Si une telle austérité financière peut à court terme—j'entends par là environ une année—avoir des effets négatifs, j'estime, pour ma part, que les avantages se feraient sentir assez tôt, soit dans 18 à 24 mois. Ils seraient durables et prolongés, quitte à ce que nous souffrions un peu, quitte à nous résigner à une croissance de l'économie de 2 p. 100 au lieu de 3 p. 100 la première année des mesures d'austérité.



[Texte]

**Mr. Robson:** We have seen over the last little while a number of headlines along the lines that restraint in provincial budgets lowers forecast for GDP growth and so on. What never gets asked of these forecasts is compared to what? What was the baseline? I guess the baseline is one where we just continue doing what we were doing previously, where the debts continue to expand at a faster pace. I find it very discouraging that nobody looking at these scenarios ever asks the obvious question of where that led. It needs to be asked more often. The baseline is really not a sustainable one. When people say it's going to hurt growth, you should always ask compared to what—compared to doing just what we were doing before?

**The Chairman:** That's an excellent point. You're exactly right; this is something we see in some of the headlines.

I have a final question. I would ask Mr. Robson to comment first, but Mr. Carmichael, you also made reference to this in your paper.

Mr. Carmichael comments in his paper:

The current generation of baby boomers, having consumed government services financed with borrowed money, now finds that the bill has come due.

I suppose that's true in part, but in the larger picture it seems to me that over the last 20 years or so we have managed to have a huge inter-generational transfer of wealth, or at least wealth in terms of asset accumulation, if you include debt instruments. I'd like you to comment on this thesis and elaborate on it from the point of view of your points.

It seems to me that it's not so much the baby boomers who have grown up from 20 to 40, or from 30 to 50, who I suppose have benefited from this consumption, but it's the just-retiring or about-to-retire generation that, as a result of the stimulation provided by this overconsumption on the part of governments and individuals, has benefited first by higher incomes than otherwise would have been, probably; and second by the fact that this allowed them to have increased savings, either in the form of public sector liabilities or public sector future liabilities, such as the pension liabilities that were referred to, or private sector liabilities such as private pension funds. You have had many large accumulations of pension funds where in essence—as well, I guess, through capital gains as a result of inflation on their homes and other things. . .

• 1040

You now have a situation where the retiring generation, having had the benefits of that high consumption, seems to have the benefits of having confiscated all the assets, either in the form of capital gains or in debt instruments they hold, where the working generation is now going to be expected to continue to fund their golfing in Florida, if I can put it that way.

That sets the stage for an enormous political struggle between the people who would be living off the wealth of the country and the people who would be struggling not only to survive themselves with their families, but also to provide for this generation that's going to be living off the debt.

[Traduction]

**M. Robson:** Nous lisons depuis quelque temps dans les journaux que les compressions budgétaires provinciales font baisser les prévisions pour la croissance du PIB notamment. Ce qu'on ne cherche jamais à savoir à propos de ces prévisions, c'est comparativement à quoi? Quel est le point de référence? C'est, je suppose, que nous continuons tout simplement à faire comme auparavant, c'est-à-dire à nous endetter de plus en plus. Je suis très déçu de constater que tous ceux qui examinent ces scénarios ne se posent jamais la question évidente de savoir où nous allons. Il faut se poser cette question plus souvent. Le point de référence n'est pas réellement défendable. Lorsque certains disent que la croissance s'affaiblira, il faudrait toujours se demander par rapport à quoi—comparativement à ce que nous faisions auparavant?

**Le président:** Excellente idée. Vous avez raison: voilà ce que nous lisons parfois dans les journaux.

Une dernière question. Je demanderais à M. Robson de répondre d'abord, mais, monsieur Carmichael, vous avez aussi parlé de cela dans votre document.

Vous dites, monsieur Carmichael, dans votre document, que. . .

La génération actuelle des baby-boomers, après avoir consommé des services de l'État financés avec des emprunts, doit maintenant payer la note.

C'est peut-être vrai en partie mais, dans un plus vaste contexte, il me semble que, depuis 20 ans ou à peu près, nous avons réussi à effectuer un énorme transfert de richesse entre les générations, ou du moins de richesse quant à l'accumulation d'un actif, si l'on tient compte des titres de créance. J'aimerais vous entendre commenter cette thèse, notamment par rapport aux points que vous soulevez.

Il me semble que ce n'est pas tant les baby-boomers qui sont passés de 20 à 40 ans, ou de 30 à 50 ans, qui, je présume, ont bénéficié de cette consommation, mais plutôt la génération qui vient de prendre sa retraite ou qui est sur le point de le faire et qui, à la faveur de la stimulation engendrée par cette surconsommation de la part des gouvernements et des particuliers, a été avantagée, d'abord par des revenus plus élevés que ce qu'elle aurait touché autrement et, ensuite, lieu, du fait qu'elle a pu ainsi épargner davantage, soit sous la forme de titres de créance actuels ou futurs du secteur public, comme les rentes dont il a été question, soit sous la forme de titres de créance du secteur privé, comme les caisses de retraite privées. De grosses caisses de retraite se sont constituées là où essentiellement. . . aussi bien, je présume, grâce aux gains en capital à la faveur de l'inflation du prix des maisons et d'autres facteurs. . .

Nous en sommes au point où la génération qui part à la retraite, après avoir bénéficié de cette consommation élevée, semble avoir aussi confisqué tous les biens, sous le couvert de gains en capital ou de titres de créance, tandis que la génération au travail devra maintenant faut-il croire, continuer à financer les parties de golf de ses aînés en Floride, si je puis m'exprimer ainsi.

Voilà qui augure de vifs débats politiques entre les personnes qui pourraient vivre aux crochets de la richesse du pays et celles qui pourraient avoir à se débattre non seulement pour survivre elles-mêmes avec leur famille, mais encore pour financer cette génération qui vivra à crédit.



[Text]

I have seen some numbers that show how the existing wealth has been accumulated by the retiring generations. I wonder if one or both of you could comment on that.

**Mr. Robson:** It's an observation and a debate that's long overdue. The saving you are referring to when you talk about these pension plans and some of the government-sponsored pension plans is to a very large extent illusory. It's not real saving. It's a promise to pay that is not backed by any increase in the nation's wealth. As a result, when you look through that veil, it is a straightforward transfer from taxpayers to the people who are receiving the pensions. People currently receiving Canada Pension Plan and OAS payments are often under the illusion that they contributed some sort of actuarially fair amount to those plans. Of course, they didn't. They contributed not even a fraction of what they are now receiving, and it is simply a straightforward transfer. There was no wealth created, in a lot of cases. With private sector pension plans, there often is—

**The Chairman:** To the extent that they are large holders of treasury bills and government debt, do you not have the same problem?

**Mr. Robson:** That's exactly the problem. You look through that veil; you look through that government debt. When a private person owns government treasury bills and government bonds, it's just as much of a promise to pay as the civil servant's superannuation fund, which isn't funded. It's just there on the books. At the end of the day it just gets paid straightforwardly by taxpayers.

I want to pick up the implication of your point. In Canada we have a system of old age security payments—and I refer to both the OAS and its related payments and the Canada Pension Plan—that was designed for a day when poverty rates among the elderly were greater than they were among the rest of the population, and when the private sector had inadequate vehicles for retirement saving. Neither of those things is true today. Wealth among the elderly is higher than in the population on average, and the sophistication and the number of vehicles available for private sector saving have increased considerably, largely as a result of government inventions like RRSPs and so on.

It really makes sense to re-examine this system. Some countries have now looked at possibilities where you might allow straightforward opting out of the public sector retirement savings schemes. That's worth contemplating.

We have talked about transfers in the baby boom generation: I am at the tail end of the baby boom; my kids don't have a name yet. Those who think about it know full well that the Canada Pension Plan, for us, is a fraud. There is not going to be anything there when we get old enough to benefit from the system in place now. It's widely recognized. With OAS it is much the same thing. You look that far ahead and it's plainly obvious by cranking out the numbers that the tax burden required to support those payments is inconceivably large.

[Translation]

J'ai vu quelques statistiques qui montrent comment la richesse actuelle a été accumulée par les générations qui partent à la retraite. Je me demande si l'un ou l'autre de vous pourrait faire quelque commentaire là-dessus.

**M. Robson:** Il s'agit d'une observation et d'un débat qu'on attendait depuis longtemps. Les épargnes dont vous parlez quand vous mentionnez ces régimes de retraite et une partie des régimes de retraite parrainés par l'État sont dans une très large mesure illusoires. Ce ne sont pas des épargnes réelles. C'est une promesse de payer qui ne s'appuie sur aucun enrichissement du pays. C'est ainsi que, si on creuse un peu, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un transfert direct des contribuables aux pensionnés. Les personnes qui touchent à l'heure actuelle les prestations du Régime de pensions du Canada et de la sécurité de la vieillesse pensent souvent à tort qu'elles ont versé à ces régimes un montant juste d'un point de vue actuariel. Or il n'en est rien. Elles n'ont même pas cotisé une fraction de ce qu'elles touchent maintenant et il s'agit tout simplement d'un transfert. Aucune richesse n'a été créée dans bon nombre de cas. Pour ce qui est des régimes de retraite du secteur privé, il existe souvent. . .

**Le président:** Si ces personnes possèdent beaucoup de bons du Trésor et de titres de créance du gouvernement, tirez-vous les mêmes conclusions?

**M. Robson:** La situation est exactement la même. Si l'on creuse un peu plus, on s'aperçoit que c'est une dette du gouvernement. Lorsqu'un particulier possède des bons du Trésor et des obligations du gouvernement, il s'agit tout autant d'une promesse de paiement que le fonds de retraite du fonctionnaire, lequel n'est pas financé. C'est une simple écriture comptable. Au bout du compte, c'est le contribuable qui écope.

Je voudrais parler de la conséquence de ce que vous affirmez. Au Canada, nous avons un régime de prestations de sécurité de la vieillesse, et je veux parler tant de la sécurité de la vieillesse que des autres prestations connexes et du Régime de pensions du Canada, qui ont été conçus à une époque où le taux de pauvreté chez les personnes âgées était plus élevé que dans le reste de la population, à une époque où le secteur privé n'offrait pas de moyens suffisants pour l'épargne-retraite. La situation a bien changé. La richesse des personnes âgées est plus élevée que celle de la population en moyenne, et le raffinement et le nombre d'instruments disponibles pour l'épargne dans le secteur privé se sont accrus considérablement, essentiellement par suite d'initiatives gouvernementales comme le REER.

Il est sûrement raisonnable de réexaminer ce régime. Certains pays ont déjà envisagé la possibilité de permettre aux citoyens de ne tout simplement pas participer aux régimes d'épargne-retraite du secteur public. Voilà matière à réflexion.

Nous avons parlé des transferts pour la génération du baby-boom. Je suis de la dernière fournée de cette génération; mes enfants ne sont pas encore nés. Ceux qui y réfléchissent savent très bien que le Régime de pensions du Canada est pour nous une fraude. Il ne restera plus rien lorsque nous serons assez âgés pour profiter du régime en place aujourd'hui. Tout le monde le sait. Même chose pour la sécurité de la vieillesse. Il suffit de se reporter dans quelques années pour s'apercevoir, moyennant quelques calculs, que le fardeau fiscal nécessaire pour financer ces paiements sera beaucoup trop lourd.

## [Texte]

There is no violation of any very seriously taken promise if those systems are changed, as far as that generation is concerned. There is nothing morally uplifting about insisting on a promise you know is going to be broken. That is one of those radical areas where we need quite a change in thinking. It could well be in the direction of making the public pension plan something people can participate in or not, as they like.

**Mr. Carmichael:** I don't disagree with anything either of you said, but the perception I have is that we are in a tough enough situation dealing with this issue that to highlight the inter-generational aspects at this stage is probably more counter-productive than useful.

• 1045

You mentioned several ways in which the recently retired or about-to-retire generation may have benefited from deficit financing over the last 20 years, but I know from personal observation... I went to university for eight years at probably less than 20% of the cost of providing that university education. My kids were born in public hospitals; I didn't shell out a nickel. The baby boomers maybe haven't been the only beneficiaries, but they have been very substantial beneficiaries.

Youth unemployment was very high in the 1970s and 1980s. The unemployment insurance system provided an enormous amount of benefits to young people through that period. I'm not saying young people are to blame and I'm not saying older people have benefited more than others. The point I make in the paper is, to use an overused and maybe misused phrase, the social contract that has existed for the past 20 years which has led Canadians to believe they could expect certain formula-driven government programs that they were entitled to indefinitely, whether or not the country generated the income and government revenues to support those—that sort of entitlement mentality for younger, middle-aged and older people is being forced to change.

I'm not saying that because of what Ted Carmichael says, it has to change. I'm saying that the increasing difficulty Canada will have borrowing internationally and domestically to finance these burgeoning deficits is going to force us to re-examine all these entitlement programs to reduce overlap and duplication where they exist among different levels of government, and to scale down our expectations of what governments can give in all these different areas, whether it's pension financing, educational benefits and tuition, family benefits or whatever.

I use the phrase "rough justice"—sort of a sense of equal sacrifice across all forms of government programs to put in place this expenditure restraint. It seems to me that Canadians who are all in the same boat might respond better if we were talking about equal or roughly equal contributions rather than targeting particular groups within society and saying they have benefited significantly from this and therefore their transfer payments or taxes are going to be disproportionately altered to deal with the problem.

## [Traduction]

On ne violera aucune promesse très sérieuse si ces régimes sont changés, pour ce qui est de cette génération. Il n'est pas très réjouissant moralement de dire qu'on ne respectera pas une promesse. Voilà une chose pour laquelle il nous faut radicalement modifier notre façon de penser. On pourrait très bien songer à rendre facultatif le régime de retraite public.

**M. Carmichael:** Je ne suis pas en désaccord sur tout ce que vous avez dit l'un et l'autre, mais j'ai l'impression que la situation est tellement épineuse qu'il serait plus contreproductif qu'utile de faire ressortir à ce moment-ci les aspects intergénérationnels.

Vous avez signalé plusieurs exemples montrant que la génération récemment retirée ou sur le point de se retirer profite du financement par déficit depuis 20 ans, mais je sais, par mon observation personnelle... J'ai passé huit ans à l'université et cela m'a coûté probablement moins de 20 p. 100 du coût réel de cet enseignement universitaire. Mes enfants sont nés dans des hôpitaux publics, je n'ai pas payé un sou. La génération de l'après-guerre n'a peut-être pas été la seule à profiter de la situation, mais elle en a profité très largement.

Le chômage chez les jeunes a été très élevé dans les années soixante-dix et quatre-vingt. L'assurance-chômage leur a versé d'énormes prestations tout au long de cette période. Je ne dis pas qu'il faut blâmer les jeunes ou que les aînés ont profité du système plus que les autres. Pour employer une expression éculée, je dis dans mon document que le contrat social des 20 dernières années, qui a conduit les Canadiens à croire qu'ils auraient éternellement droit à des programmes gouvernementaux financés en fonction d'une formule, que le pays génère ou non les revenus nécessaires—je dis que cette espèce de mentalité de «droit» que revendiquent jeunes, adultes et aînés devra changer.

Je ne dis pas qu'elle devra changer à cause de ce que Ted Carmichael a dit. Je dis que le Canada éprouvera de plus en plus de difficulté à emprunter sur les marchés internationaux et nationaux pour financer des déficits toujours plus importants, et que cela nous obligera à remettre en question tous ces programmes de droits afin de réduire les chevauchements et les doubles emplois qui se produisent entre les différents paliers de gouvernement, de réduire nos attentes face à que les gouvernements peuvent donner dans les secteurs comme les pensions, les bourses et les frais de scolarité, les allocations familiales et tout le reste.

J'emploie l'expression «justice dure»—une sorte de sacrifice égal consenti au niveau de tous les programmes en vue d'opérer ces compressions budgétaires. Les Canadiens, qui se trouvent tous dans la même situation, répondraient de façon plus favorable si on leur parlait de contributions égales ou à peu près égales au lieu de viser des groupes en particulier et de leur reprocher d'avoir tellement profité de la situation que les prestations découlant des transferts ou leurs impôts devront être l'objet d'énormes modifications.



[Text]

**The Chairman:** That's a fair comment, but when we talk about a political solution. . . what we are talking about here is the wealth of the nation, and the question becomes who has it and who wants it. It may be well and fine to talk about equal sharing, but it's a bit difficult to get those with less to begin with to have. . .

In any event, I don't want to monopolize the conversation here, which I have been doing so far. In my view this is going to be the political issue of the next decade.

I will go to Mr. Soetens, and I am going to ask Mr. Couture to replace me in the chair for awhile.

**Mr. Soetens (Ontario):** I appreciate the comments of both Mr. Robson and Mr. Carmichael. In many instances you confirmed everything I am thinking. We are in one hell of a shape and we have a tough bunch of solutions in front of us.

One of the solutions being proposed by some relates to monetary policy. In Ontario, I believe, yesterday or the day before there was a comment by the province that they would like to see us easing monetary policy to help the solution. Yet I just heard one of you say that for the four months at the start of the year we have increased the money supply by some 26%, which I presume is easing monetary policy. I presume that with an easing of monetary policy comes a little more inflation, though I don't know if that is a given. We have had some comment on this committee that if you can ease monetary policy, freeze spending to a degree, and get good inflation, in fact you inflate your way out of the debt. I would be interested in some comments on that whole equation.

• 1050

**Mr. Robson:** In a way, the issue of monetary policy comes down to the question of interest rates: what is easier monetary policy expected to do to interest rates? Lately we have had quite significant easing of monetary policy. I think the key indicators of that are. . . first of all, I referred to growth in the money supply. This is M1, cash and chequing accounts—very liquid, very powerful money. It's directly related to spending and the economy. It has grown at an annual rate of 26% since the beginning of the year. That is an acceleration of very rapid growth that goes back for almost two years.

If you look at the spreads between long- and short-term interest rates, that's a good indicator because the Bank of Canada has no control over the structure of interest rates on the whole. It can't move the whole interest rate structure up and down. What it can do is control short-term interest rates relative to long-term rates. That configuration shows monetary policy now to be very, very easy, and it has been for a while.

This is all entirely appropriate, because we went through a period of tight monetary policy which broke the back of inflation. When you get past indirect taxes and regulated prices and so on, inflation is virtually out of the system. Under those

[Translation]

**Le président:** Je retiens votre observation, mais quand je parle d'une solution politique. . . Ce dont nous parlons ici, c'est de la richesse d'une nation, et la question est de savoir qui la possède et qui ne la possède pas. C'est bien beau de parler de partage égal, mais c'est un peu difficile de demander à ceux qui ont moins de commencer à. . .

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas monopoliser la conversation, ce que j'ai fait jusqu'ici. D'après moi, il s'agit là de la question politique de la prochaine décennie.

Je passe la parole à M. Soetens, et je vais demander à M. Couture de me remplacer à la présidence pendant quelque temps.

**M. Soetens (Ontario):** Je remercie MM. Robson et Carmichael de leurs commentaires. Dans bien des cas, vous avez confirmé tout ce que je pense. Nous sommes dans de bien mauvais draps et nous devons envisager des solutions très difficiles.

L'une des solutions avancées a trait à la politique monétaire. En Ontario, je crois, hier ou avant-hier, les autorités ont déclaré qu'elles aimeraient que nous relâchions la politique monétaire. Mais pourtant je viens d'entendre l'un de vous déclarer que, pendant les quatre mois qui se sont écoulés depuis le début de l'année, nous avons augmenté notre masse monétaire d'environ 26 p. 100, ce qui, je présume, constitue un relâchement de la politique monétaire. Je présume également que cela amènera un peu plus d'inflation, mais je n'en suis pas sûr. D'aucuns ont affirmé devant ce comité que si l'on peut relâcher la politique monétaire, bloquer les dépenses jusqu'à un certain point, obtenir un bon taux d'inflation, cela équivaut à recourir à l'inflation pour financer le déficit. J'aimerais connaître vos vues sur l'ensemble de cette équation.

**M. Robson:** Dans un sens, la politique monétaire est affaire de taux d'intérêt: quel serait l'effet d'une politique monétaire moins contraignante sur les taux d'intérêt? Dernièrement, on a assisté à un relâchement très important de la politique monétaire. Je pense que les indicateurs clés sont. . . premièrement, la croissance de la masse monétaire. Il s'agit de la définition M1, encaisse et comptes de chèques—de l'argent très liquide, très puissant. Ce relâchement est relié directement au budget et à l'économie. La masse monétaire a progressé au taux annuel de 26 p. 100 depuis le début de l'année. Cela constitue une accélération de la croissance très rapide que nous connaissons depuis presque deux ans.

Les données relatives aux taux d'intérêt à long et à court terme sont un bon indicateur, parce que la Banque du Canada n'a aucun contrôle sur la structure des taux d'intérêt dans l'ensemble. Elle ne peut pas déplacer l'ensemble de la structure des taux d'intérêt vers le haut ni vers le bas. Elle peut contrôler les taux d'intérêt à court terme par rapport aux taux à long terme. Cette configuration montre que la politique monétaire est maintenant très, très relâchée, et ce, depuis un bon moment.

Cela est tout à fait approprié, car nous avons traversé une période de resserrement de la politique monétaire qui a cassé les reins à l'inflation. Une fois franchie l'étape des taxes indirectes et du contrôle des prix, on élimine pratiquement



[Texte]

circumstances it's appropriate for the Bank of Canada to ease up, to allow the quantity of money in circulation to grow in line with the growth in the economy's productive potential and also the lower interest rates we now have which, other things being equal, tend to allow people to hold more money.

The question is, what happens if you then say let's go a little further and throw a few more logs on the fire and try to induce things past the point where you would maintain stable prices and maybe get a little more inflation in the system? I tend to think this strategy would come off the rails quite quickly. Ted referred to how high interest rates are. Aside from the constant pressure of financing, there is a lot of fear out there, and it's partly related to the fiscal problem, that we will have a resurgence in inflation. Markets are very sensitive to that. If there's any indication that in Canada we have switched our focus and have now decided we are going to pay back the creditors with depreciated dollars, they'll react quickly and violently. The Bank of Canada is likely to find that the levers will get ripped out of its hands at that point.

What happened to other countries with loose monetary policy that ran into debt crises was that their central banks became literally incapable of controlling monetary conditions in the countries. They tried, but the markets reacted faster. The markets have a tremendous amount of weight when they get moving. At the end of the day, efforts to control the course of the economy with monetary policy were unsuccessful, and the hard adjustments got forced anyway.

I am very dubious about any idea that says you can help us out with easier monetary policy. Monetary policy is already easy in some sense. Any further easing really amounts to saying that we are going to have some inflation to help us out of this. When you look at the underlying problems—overconsumption in the economy, weak investment—I really fail to see how any more inflation is going to help that.

**Mr. Carmichael:** I would just add from the financial market perspective that we have about \$200 billion worth of Canadian government debt being held by non-residents right now. They're concerned about two things: one, they want to get a good interest rate on that debt; two, they want to feel confident that the Canadian dollar is not going to fall through the floor, depreciating the value of their holdings of Canadian government bonds.

If there is any perceived change in policy by the Bank of Canada that in some way could be described as inflating away the debt, the immediate reaction of international bond holders would be that this implies the Canadian dollar is going to fall in value relative to the other stronger currencies. Therefore, either they don't want to hold Canadian bonds, in which case they sell them back to Canadians, pushing the price of bonds down and interest rates sharply higher, which would obviously be very bad, or they demand a much higher-risk premium to continue to hold the bonds. It really amounts to the same kind of thing.

[Traduction]

l'inflation du système. Dans ces circonstances, il convient que la Banque du Canada relâche les contrôles, laisse circuler une plus grande quantité d'argent suivant la croissance du potentiel productif de l'économie et la baisse des taux d'intérêt, ce qui, toutes choses étant égales par ailleurs, a pour effet de permettre aux gens d'avoir plus d'argent.

Il s'agit désormais de savoir ce qui arrivera si on pousse un peu plus loin que le maintien des prix, et qu'on libère un peu plus d'inflation dans le système? Cette stratégie échouerait très rapidement. Ted a parlé des taux d'intérêt élevés. Outre la pression constante du financement, il y a beaucoup d'appréhension à ce niveau, et elle est en partie liée au problème budgétaire: on craint une nouvelle flambée inflationniste. Les marchés sont très sensibles à cela. S'il y a la moindre indication que le Canada a modifié son tir et décidé de rembourser ses créanciers avec des dollars dépréciés, ceux-ci vont réagir rapidement et violemment. La Banque du Canada va probablement s'apercevoir qu'on lui arrache les commandes des mains.

Dans les pays pratiquant une politique monétaire relâchée, la crise déficitaire a eu pour effet que les banques centrales sont devenues littéralement impuissantes à contrôler les conditions monétaires existantes. Elles ont essayé, mais les marchés ont réagi plus vite. Les marchés ont un poids énorme quand ils se mettent à bouger. En fin de la journée, les efforts déployés pour contrôler le cours de l'économie au moyen de la politique monétaire se sont révélés vains, et les redressements difficiles ont dû être écartés.

Je doute fort que le relâchement de la politique monétaire soit une mesure efficace. Elle est déjà relâchée, jusqu'à un certain point. Tout autre relâchement équivaldrait à recourir à l'inflation pour nous sortir de cette situation. Compte tenu des problèmes sous-jacents—surconsommation, faiblesse des investissements—je ne vois pas comment une plus grande inflation pourrait nous aider.

**M. Carmichael:** J'aimerais seulement ajouter, du point de vue du marché financier, que nous avons une dette publique d'environ 200 milliards auprès de non-résidents. Ceux-ci s'inquiètent de deux choses: un, ils veulent un bon taux d'intérêt sur cette dette; deux, ils veulent avoir confiance que le dollar canadien ne va pas s'effondrer, ce qui aurait pour effet de déprécier la valeur des intérêts qu'ils détiennent dans les obligations du gouvernement.

Si les détenteurs d'obligations à l'étranger ont le moins l'impression que la Banque du Canada entend modifier sa politique d'une façon qui pourrait être décrite comme une mesure inflationniste visant à réduire le déficit, ils comprendront que le dollar canadien perdra de la valeur par rapport aux autres monnaies fortes. Par conséquent, ou bien ils ne voudront pas des obligations du Canada, auquel cas ils les revendront aux Canadiens, ce qui fera chuter le prix des obligations et remonter rapidement les taux d'intérêt, ce qui serait évidemment très mauvais, ou bien ils exigeront une prime de risque beaucoup plus forte pour continuer de détenir ces obligations. Cela revient vraiment au même.

[Text]

[Translation]

• 1055

In the past, maybe back in the 1970s after a long period of low inflation, it was possible for governments to fool bond holders because they perhaps didn't realize inflation was going to eat away at the value of their debt holdings. Bond holders are much more sophisticated today. They keep a very close eye on the policies of the Bank of Canada. I think they would respond very quickly to any perceived change in the stance of the Bank of Canada, to the point where any attempt to inflate away the debt would very quickly translate into much higher interest rates.

I mentioned before the sensitivity of interest payments on government debt to higher interest rates. One percentage point will add about \$6 billion a year in interest payments after three or four years. If you took the inflation rate up to 6% or 7% from 2%, and you were to get a 4% rise, then roughly a 3% or 4% rise in interest rates to protect those investors against that inflationary effect, clearly the \$25 billion you would need to get things in line would probably be doubled to \$45 billion to stabilize the situation. I don't think there is any realistic potential to solve the problem on the monetary policy side.

**Mr. Soetens:** Both of you have talked about...whether it's consumption or spending of the federal government in the economy. Canadians expect government to cut back in the cost of government, but they associate the cost of government as not being the programs they receive a cheque for. They associate it strictly with the number of civil servants we have, the salary of the civil servants, MPs' pensions, those kinds of things.

**Mr. Nystrom (Yorkton—Melville):** Helicopters.

**Mr. Soetens:** If the government only dealt with that portion, the public perception of cost of government, do you think we could solve the problem?

**Mr. Robson:** Not at the federal level, though it would sure help at the provincial and local level. The federal government is basically a transfer machine. As you point out, it writes cheques and that's the bulk of it.

There is always more that can be done. I think the federal government has found that the harder you push on those costs, the more you can do. Every year when you think you had reached the limit, there turns out to be something else, so it doesn't hurt to keep the heat on.

In terms of the overall government sector problem in Canada, the provincial and local experience over the last 10 years has been very different from the federal experience. Federally, that type of overhead cost has been kept very much under control in real terms, after inflation—these are various measures you can use—it really hasn't done much. At the provincial and local level there has been an explosion of costs. Perhaps one of the virtues of offloading will be that those governments will be forced to keep their efforts under control. But at the federal level, no. You have to work there, but that's obviously not where the big money is.

Dans les années soixante-dix, après une longue période de faible inflation, les gouvernements pouvaient tromper les détenteurs d'obligations, car ceux-ci ne comprenaient peut-être pas que l'inflation viendrait gruger la valeur de leurs titres de créance. De nos jours, les détenteurs d'obligations sont beaucoup plus avisés. Ils surveillent de très près les politiques de la Banque du Canada. Ils réagiront promptement à tout changement perçu de la position de la Banque du Canada. Toute tentative de recourir à l'inflation pour régler le déficit se traduirait très rapidement par une flambée des taux d'intérêt.

Quant à la sensibilité du service de la dette publique à la hausse des taux d'intérêt, un seul point ajoutera environ 6 milliards de dollars par année après trois ou quatre ans. Si vous portiez le taux d'inflation de 2 à 6 ou 7 p. 100, et que vous obteniez une hausse de 4 p. 100, puis à peu près une hausse de 3 ou 4 p. 100 des taux d'intérêt afin de protéger les investisseurs contre l'effet inflationniste, il est clair que les 25 milliards dont vous auriez besoin pour stabiliser la situation deviendraient probablement 45 milliards. Je crois que la politique monétaire n'offre aucun potentiel réaliste de résoudre le problème.

**M. Soetens:** Vous avez tous les deux parlé de...ou bien de consommation ou bien de dépenses du gouvernement fédéral dans l'économie. Les Canadiens veulent que le gouvernement réduise le coût du gouvernement, mais ils n'associent pas le coût du gouvernement aux programmes pour lesquels ils reçoivent un chèque, mais bien au nombre de fonctionnaires que nous employons, au salaire que nous leur versons, aux régimes de retraite des députés, et à ce genre de choses.

**M. Nystrom (Yorkton—Melville):** Aux hélicoptères.

**M. Soetens:** Si le gouvernement ne s'intéressait qu'à la perception du public, pensez-vous que nous pourrions résoudre le problème?

**M. Robson:** Pas au niveau fédéral, mais cela serait quand même utile aux niveaux provincial et local. Le gouvernement fédéral est fondamentalement une machine à opérer des transferts. Comme vous l'avez signalé, il fait des chèques, et c'est à peu près tout.

On peut toujours faire plus. Je crois que le gouvernement fédéral a découvert que plus on agit sur les coûts, plus on est capable d'intervenir de façon efficace. Chaque année, quand on pense avoir atteint la limite, on trouve autre chose; il n'est donc pas inutile de maintenir la pression.

En ce qui concerne le problème global du secteur public au Canada, l'expérience provinciale et locale des 10 dernières années a été très différente de celle du fédéral. Au fédéral, on a contrôlé ce type de frais généraux en chiffres réels, après inflation—et cela se vérifie de diverses façons—sans résultat. Aux niveaux provincial et local, il y a eu une explosion des coûts. L'une des vertus du transfert sera peut-être que ces gouvernements seront forcés de garder leurs efforts sous contrôle. Mais au niveau fédéral, non. Il y a du travail à faire là, mais il est évident que ce n'est pas là que se trouve le gros de l'argent.



[Texte]

**Mr. Carmichael:** I think spending on government operations, federally, is about \$17 billion. It is about half the size of the deficit, so you sometimes hear people say you could shut down the whole system and the deficit would still be \$17 billion. I often hear that from public servants. The point seems to be that you must look elsewhere for the solutions.

My response would be that government operations need to offer no more or any less in terms of the solution than do entitlement programs of all kinds. It's not to say that because \$17 billion is only half of the deficit that nothing further needs to be done to contain the cost to government operations, but it's clear, as you point out, that to the extent that Canadians still believe it is waste and mismanagement and overspending in Ottawa, that if we could eliminate this we could get out of this problem, we clearly can't. For those people working here in Ottawa the restraint in government operations has to continue to play a part in the overall solution.

**Mr. Soetens:** I would like to cover this idea of contributing to savings, which I think Mr. Robson talked about, that government has been taking the savings rather than contributing to them in the way it has been spending. I look briefly at some numbers that I ran down. Are items like the \$18 billion the government puts into seniors' pensions considered savings by you?

• 1100

**Mr. Robson:** No.

**Mr. Soetens:** How about the \$18 billion that goes into unemployment insurance programs? Is that savings?

**Mr. Robson:** The issue is not the government spending itself. It's when you work through all the transfers and look at how the resources in the economy, the goods and services, are ultimately deployed, how much of that is set aside in real wealth—housing, plant equipment, new technology and so on for the next year.

You can't necessarily say that a given transfer like an old age pension or unemployment insurance is all consumption. It depends on how it gets spent. At the end of the day when you look at the entire economy, you do observe that there's precious little left over. What the private sector thinks it is setting aside in terms of saving for the future, the investments in pension funds and so on, the bulk of that—three-quarters of it last year—simply goes into government debt which gets fed back through the system. When you work through right to the end of the pipeline, there's very little left over.

**Mr. Soetens:** Mr. Carmichael, you made a comment about equal justice for all Canadians. If we put in place an absolute spending freeze, and I presume there would be no inflationary increases. . . I believe this year's budget almost had that. It was \$159 billion spent last year and about \$159 billion spent this year. You almost had a total spending freeze at the federal level, anyway.

[Traduction]

**M. Carmichael:** Les dépenses engagées au titre des opérations gouvernementales du fédéral sont d'environ 17 milliards de dollars. C'est à peu près la moitié du déficit, et des gens disent parfois qu'on pourrait fermer tout le système et que le déficit serait encore de 17 milliards de dollars. J'entends souvent des fonctionnaires dire cela. Il me semble que cela veut dire qu'il faut chercher les solutions ailleurs.

Ma réponse serait que les opérations gouvernementales ne doivent offrir ni plus ni moins en fait de solutions que les programmes de prestations de toutes sortes. Ce n'est pas parce que 17 milliards de dollars ne constituent que la moitié du déficit qu'il ne faut plus rien faire pour contenir les coûts des opérations gouvernementales; mais il est clair, comme vous l'avez signalé, que dans la mesure où les Canadiens continuent de croire qu'Ottawa est capable de gaspillage, de mauvaise administration et d'excès de dépenses, que nous ne pouvons pas nous sortir du problème en éliminant ces coûts. Pour les gens qui travaillent ici à Ottawa, la réduction des opérations gouvernementales doit continuer de jouer un rôle dans la solution globale.

**M. Soetens:** J'aimerais aborder cette idée de l'apport à l'épargne, dont, je pense, M. Robson a parlé, que le gouvernement a pris l'épargne plutôt que d'y contribuer, par ses façons de dépenser. Je consulte brièvement quelques chiffres que j'ai notés. Est-ce que vous considérez les 18 milliards que le gouvernement injecte dans les régimes de retraite des aînés comme de l'épargne?

**M. Robson:** Non.

**M. Soetens:** Qu'en est-il des 18 milliards de dollars des programmes d'assurance-chômage? Est-ce de l'épargne?

**M. Robson:** Il ne s'agit pas des dépenses du gouvernement comme telles. Il faut tenir compte de tous les transferts et de la façon dont les ressources de l'économie, les biens et les services, sont déployés au bout du compte, de la proportion que l'on met de côté sous forme de richesse réelle—logement, équipement d'usine, nouvelle technologie et ainsi de suite pour l'année suivante.

On ne peut pas dire nécessairement qu'un transfert comme les pensions de vieillesse ou l'assurance-chômage n'appartient qu'à l'aspect consommation. Cela dépend de la façon dont l'argent est dépensé. Au bout du compte, quand on examine l'ensemble de l'économie, on voit qu'il ne reste pas grand-chose. Ce que le secteur privé croit mettre de côté à titre d'épargne pour l'avenir, les placements dans les régimes de retraite et ainsi de suite, la plus grande partie de tout cela—les trois quarts l'an dernier—va à la dette publique, laquelle est réinjectée dans le système. Quand on examine la question de bout en bout, on voit qu'il ne reste pas grand-chose.

**M. Soetens:** Monsieur Carmichael, vous avez parlé de justice égale pour tous les Canadiens. Si on bloquait absolument les dépenses, et à supposer qu'il n'y aurait aucune poussée inflationniste. . . ce qui définit à peu près le budget de cette année. On a dépensé 159 milliards l'an dernier et environ 159 milliards cette année. Vous avez donc un blocage quasi total des dépenses au niveau fédéral, de toute façon.



[Text]

When you talk about equal justice, if we were going to do that for three years, in order to have that equal justice you would not only have to freeze the old age security, but you would have to start discounting it for all the additional senior citizens entering the system, or you would cut heavier somewhere else.

I come back to that question of equal justice for the federal departments. We are federal members of Parliament. We can't worry about the municipality we represent. Yes, it's important, but we're talking about the federal context. How can you have equal justice when you place a tax freeze, or for argument's sake a salary freeze, on the employees of the federal government when the private sector is having salary increases, whether 1% or 2%? If you're talking about equal justice, how do you explain...?

My constituents expect government to freeze spending; in fact, I think they expect it to cut it. Yet they want their salary increases. I guess we all would—we're human. How do you transfer that equal justice? You get seniors who will have a cut in their old age security under this equal justice, if you're going to make it fit, which will give you lower interest rates, if it all comes together, when many of those seniors are living on. I've heard from them, and I suspect we've all heard from seniors, saying that the \$100,000 they had in the bank used to give them \$14,000 a year in interest, but it's now giving them \$7,000. You've cut their income \$7,000 by this cut in interest rates. How do you equate all this equal justice?

**Mr. Carmichael:** I didn't say it was going to be painless. The points you make are all valid. This is going to be difficult. The latest wage settlement figures, though, show that private sector wage settlements are down to about 1%. Ahead of the introduction of whatever the provinces are going to be doing in these social contract negotiations, the government sector wage settlements are still running at about 2% in the latest numbers. It's probably accurate to say there has been as much, if not more, wage restraint in the private sector so far than in the public sector.

There were also—and this is particularly true of the provincial as opposed to the federal public sector—very substantial wage increases from about 1987 through about 1991, which took the relative wages of provincial public sector workers up considerably relative to other federal public sector or private sector workers. Part of the restraint taking place now in the provincial sector is just reversing or restoring the relativities that perhaps existed back around 1987 or 1988. A two- or three-year wage freeze at the provincial level would probably do nothing more than that. In other words, provincial government employees will not be any worse off in a relative sense than they were in 1987.

• 1105

In terms of programs and the point you made about pensioners, you could make the same point about unemployment insurance recipients. To the extent that the numbers grow and the budget is fixed, the average benefit falls.

[Translation]

À supposer que cette justice égale se maintienne pendant trois ans, il vous faudrait non seulement bloquer les pensions de vieillesse, mais aussi commencer par faire la même chose pour tous les nouveaux aînés qui s'inscrivent au système; autrement, il vous faudrait réduire beaucoup plus ailleurs.

Je reviens à cette question de justice égale pour les ministères fédéraux. Nous sommes des députés. Nous ne pouvons pas nous inquiéter des municipalités que nous représentons. Oui, cela est important, mais nous sommes ici en contexte fédéral. Comment peut-on parler de justice égale quand on bloque les impôts, ou, pour les fins de la discussion, quand on bloque les salaires des employés du gouvernement fédéral, quand le secteur privé offre des augmentations de salaire de 1 à 2 p. 100? En matière de justice égale, comment expliquez-vous...?

Mes commettants veulent que le gouvernement bloque ses dépenses; en fait, je pense qu'ils souhaitent leur élimination. En revanche, ils veulent que leurs salaires augmentent. Tout le monde veut cela—c'est humain. Comment peut-on opérer le transfert de cette justice égale? Les aînés subiront une baisse de leurs pensions de vieillesse en vertu de cette justice égale, si on trouve le moyen de l'établir; on aura des taux d'intérêt moins élevés, si tous les éléments sont réunis, mais plusieurs aînés en dépendent pour vivre. Certains aînés m'ont affirmé que les 100 000\$ qu'ils avaient à la banque leur rapportaient 14 000\$ par année en intérêt, mais qu'ils ne rapportent maintenant que 7 000\$. Vous avez réduit leur revenu de 7 000\$ en réduisant les taux d'intérêt. Que reste-t-il de votre justice égale?

**M. Carmichael:** Je n'ai pas dit que cela se ferait sans douleur. Vos arguments sont valides. Cela sera difficile. Les derniers chiffres en ce qui concerne les ententes salariales, toutefois, montrent que les règlements salariaux du secteur privé ont diminué d'environ 1 p. 100. Avant que les règlements ne soient conclus par les provinces dans le cadre des négociations de leur contrat social, les ententes salariales du secteur public continuent de se conclure à environ 2 p. 100, selon les derniers chiffres. Il est probablement juste de dire qu'il y a eu autant, sinon plus, de contraintes salariales dans le secteur privé qu'il y en a eu dans le secteur public.

Il y a eu également—et cela est particulièrement vrai au niveau provincial par opposition au secteur public fédéral—des augmentations de salaire importantes depuis environ 1987 jusqu'à environ 1991, qui ont porté les salaires relatifs des travailleurs du secteur public provincial à un niveau plus élevé par rapport aux autres travailleurs du secteur public fédéral ou du secteur privé. Une partie des restrictions appliquées sur la scène provinciale rétablissent ou inversent simplement les relativités qui existaient peut-être vers 1987 ou 1988. Il est peu probable qu'un blocage des salaires de deux ou trois ans à l'échelon provincial fasse davantage. En d'autres termes, les fonctionnaires provinciaux ne se retrouveront pas plus mal lotis qu'en 1987.

En ce qui a trait aux programmes et au point que vous avez soulevé au sujet des pensionnés, on pourrait en dire autant des prestataires d'assurance-chômage. Dans la mesure où leur nombre augmente et où le budget est fixe, il est certain qu'en moyenne les prestations diminuent.

[Texte]

One of the roles governments have to play—Parliament, the cabinet, etc.—is to set priorities. My general observation is that there needs to be restraint in all levels, in all sorts of entitlement programs. That's not to say the elected people should stop setting priorities and stop making decisions along the lines you just described. A simple rule that says every element of the budget is frozen for three years is not a good rule. There needs to be some flexibility.

When Americans look at our health care program in Canada, in spite of the fact that we know all is not well within the health care program, they look at it somewhat enviously and talk about the single pair rule and the fact that there is an overall limit on the amount of health care spending which has kept health care spending in Canada below that in the U.S. I'm suggesting something like that be applied to total government spending: that there be an overall limit, that the overall limit be a freeze, and that the general concept be that all areas, whether government operations, pensions, unemployment benefits, transfers for health and education to the provinces—all portions of the budget make some contribution to that.

If there are areas, for example in defence, where some people believe there might be a peace dividend, where cuts could be made going beyond the equal justice sort of approach, then that obviously takes some pressure off some other areas. But from what I understand in the defence area, there are even more pressures with a peacekeeping role than when it was directed more towards Cold War types of defence policies.

There really are no easy answers and big chunks of spending, it seems, that can be easily cut back. It ends up coming down to some reductions needing to take place in a broad range of areas.

**Mr. Nystrom:** I come from the Saskatchewan NDP tradition, being the member of Parliament for Yorkton—Melville, and from the tradition of fiscal responsibility from Tommy Douglas as premier, through the Allan Blakeney years, and now Roy Romanow. A great deal of emphasis was put on fiscal responsibility, trying to balance the budget at the provincial level, and having a very efficient, effective public service that was not bloated out of proportion. I think the record pretty well stands for itself in terms of those governments over the years. That's the background I come from in asking these questions.

With all the emphasis you are putting on cutting back expenditures, what is that going to do to the economy in the long run? I have believed for years that these huge government debts and deficits are really a transfer of wealth to the wealthy. There are very few people in Kamsack, Saskatchewan, for example, working for living and making low wages, who are buying Canada savings bonds and other kinds of government bonds, be they provincial or federal. They are mostly purchased by wealthier folks and as you say, more and more of those are now offshore—Americans, Japanese or Europeans. It has become a very serious problem nationally and right across the piece. A lot of this is really a transfer of wealth to the wealthy, That is a concern I have.

[Traduction]

Un des rôles que doivent jouer les gouvernements—le Parlement, le Cabinet, etc.—est l'établissement des priorités. Des restrictions, il en faut à tous les paliers et dans tous les types de programmes de prestations. Cela ne veut pas dire pour autant que les élus doivent cesser de fixer des priorités et de prendre des décisions dans la veine de ce que vous venez de décrire. Il ne serait pas bon que la règle soit trop simple, qu'elle prescrive, par exemple, que chaque élément du budget soit bloqué pour trois ans. Une certaine souplesse s'impose.

Lorsque les Américains analysent le régime canadien des soins de santé, et cela même si, nous le savons, tout ne va pas pour le mieux dans ce domaine, ils l'admirent avec une certaine envie; ils parlent de la règle du payeur unique et du fait qu'il existe une limite globale imposée aux dépenses pour les soins de santé, grâce à laquelle les dépenses de soins de santé sont demeurées moins élevées au Canada qu'aux États-Unis. Il faudrait appliquer quelque chose du genre aux dépenses publiques: qu'on adopte un plafond global, que ce plafond global soit un blocage et que le principe général soit que tous les secteurs, tant les opérations gouvernementales que les régimes de retraite, les prestations d'assurance-chômage et les transferts aux provinces pour la santé et l'éducation, que tous les éléments du budget participent à la réalisation de cet objectif.

Si, dans certains secteurs, par exemple la défense, il y a des personnes qui croient à d'éventuels dividendes de paix, où il est possible d'effectuer des compressions allant au-delà de l'approche de la justice égale pour tous, il est évident que cela soulagera un peu d'autres secteurs. Par contre, je crois savoir que, dans le secteur de la défense, le rôle de gardien de la paix impose encore davantage de contraintes que les politiques de défense de type «Guerre froide».

Il n'y a pas de réponses faciles, non plus que de grands postes de dépenses où sabrer. En définitive, il semble qu'il faudra apporter des compressions dans une vaste gamme de secteurs.

**M. Nystrom:** Je suis de la Saskatchewan, de tradition néo-démocrate et député de Yorkton—Melville. Je me réclame de la tradition de responsabilité budgétaire remontant à Tommy Douglas, lorsqu'il était premier ministre, jusqu'à l'époque actuelle de Roy Romanow, en passant par les années d'Allan Blakeney. On a beaucoup insisté sur la responsabilité budgétaire; on veut que les provinces essaient d'équilibrer leurs budgets et on souhaite que la fonction publique soit très efficace et très efficace, en même temps que de taille raisonnable. La fiche de ces gouvernements au cours de ces années parle d'elle-même. C'est là l'éclairage sous lequel je pose mes questions.

Avec toute l'importance que vous accordez à la compression des dépenses, quels effets cela aura-t-il sur l'économie à longue échéance? Pendant des années, j'ai cru que ces énormes dettes et déficits gouvernementaux étaient en fait un transfert de la richesse vers les riches. Ainsi, parmi les gens de Kamsack (Saskatchewan), obligés de travailler pour gagner leur vie et faisant un modeste salaire, ils sont rares ceux qui peuvent acheter des obligations d'épargne du Canada ou d'autres types d'obligations gouvernementales, provinciales ou fédérales. Ce sont surtout les mieux nantis qui les achètent et, vous en conviendrez, ces gens sont de plus en plus des étrangers, Américains, Japonais ou Européens. C'est devenu à l'échelle nationale un très grave problème. C'est en grande partie un transfert de la richesse vers les riches. C'est là l'une de mes préoccupations.



[Text]

One thing you haven't mentioned very much today in terms of tackling the debt-deficit problem is jobs and job creation. I agree fully with you that we have a serious problem in this country. We have the second highest debt in the OECD, I believe, next to Italy, in terms of federal and provincial debts put together. I think we also have the second highest unemployment rate in the OECD, next to either Italy or Spain.

• 1110

I think one of the major reasons we have a tremendous debt problem is that we have so many unemployed. It's not just the 11.4% officially unemployed, but the welfare rate in this country is just astonishing in terms of the hundreds of thousands of people in Ontario, Quebec, and right across the piece. Over 20% of our population now is either unemployed or on welfare. As the Catholic bishops pointed out about a month or so ago, it's not just unemployment and welfare, but many people are working part-time jobs or low-income jobs. We have a tremendous waste of human potential in this country. When they're receiving welfare, unemployment insurance and other support from federal or provincial governments, they are of course not making a contribution in taxes.

I'm wondering why you haven't commented more on economic development and job creation. Isn't the best way to reduce the debt and deficit having government policies that would invest wisely in research and development, training, retraining, more value-added in this country, more control of our own economy, our own destiny, doing things that have been done successfully in places like Japan, western Europe and parts of the United States? Isn't the most serious thing we have to do in the long run to create more jobs in this country and put more people to work?

Maybe you could also comment, as experts, on what would happen to our debt-deficit problem if the unemployment rate were to be reduced by 1%, 2%, 3%. I'm sure you've worked those things through the system.

**Mr. Carmichael:** Let me make three points. The first is that the Saskatchewan, particularly NDP, experience in terms of fiscal management has, as you pointed out, been a very good one. Among the provincial budgets that have come out this year, one that we at Burns Frye, and I think many investors—and yesterday, credit rating agencies—applauded most in terms of determination to deal with the problem was the Saskatchewan budget.

I would extend that to say that this should really be seen as a non-partisan issue. Governments of each political party have had both good and bad experiences in terms of managing deficits and debt. Certainly there have been some good experiences for the party you represent.

My colleague and I were invited to come here to talk about deficits and debt. I suppose if there has been less focus on the issue of unemployment and the recovery, it's because we were invited to come and speak to that issue.

[Translation]

Il existe un aspect que vous n'avez pas vraiment beaucoup abordé aujourd'hui, pour ce qui est d'attaquer le problème de la dette et du déficit, et c'est celui de l'emploi et de la création d'emplois. Je conviens entièrement avec vous que le problème est très grave, à l'échelon canadien. Nous arrivons au second rang sur le plan de l'endettement dans les pays de l'OCDE, après l'Italie il me semble, dettes fédérale et provinciale confondues. Nous sommes aussi deuxième pour le taux de chômage, après l'Italie ou l'Espagne.

Selon moi, une des grandes raisons de notre énorme problème d'endettement est que nous avons un nombre considérable de chômeurs. Il ne s'agit pas simplement des 11,4 p. 100 de chômeurs officiels; le taux de prestataires de l'aide sociale est tout simplement effarant: des centaines de milliers de personnes en Ontario, au Québec, partout. Actuellement, plus de 20 p. 100 de notre population vit du chômage ou de l'aide sociale. Les évêques catholiques le faisaient remarquer il y a un mois: il ne s'agit pas simplement du problème du chômage et de l'aide sociale; nombre de personnes occupent des emplois à temps partiel ou mal rémunérés. Nous constatons au Canada un énorme gaspillage du potentiel humain. Ceux qui reçoivent de l'aide sociale ou de l'assurance-chômage ou d'autres prestations de soutien du fédéral ou de la province ne paient évidemment pas d'impôt.

Je me demande pour quelle raison vous n'avez pas traité davantage du développement économique et de la création d'emplois. Le meilleur moyen de réduire l'endettement et le déficit n'est-il pas d'adopter des politiques gouvernementales prévoyant des investissements avisés dans la recherche-développement, la formation et le recyclage, de favoriser une plus grande valeur ajoutée ici même, un meilleur contrôle de notre économie et de notre propre destinée, de faire ce que d'autres ont réussi, par exemple au Japon, en Europe de l'Ouest et dans certaines régions des États-Unis? N'est-il pas extrêmement important, à longue échéance, de créer plus d'emplois au pays, de faire en sorte que plus de gens travaillent?

Peut-être pourriez-vous aussi, en qualité de spécialiste, nous dire ce qu'il adviendrait de notre problème de déficit et d'endettement si le taux de chômage était réduit de 1 p. 100, 2 p. 100, 3 p. 100... Il est certain que ce sont des aspects que vous n'avez pas négligés.

**M. Carmichael:** Permettez-moi d'apporter trois précisions. Tout d'abord, la Saskatchewan, et particulièrement le NDP, ont bien figuré sur le plan de la gestion budgétaire. Parmi les budgets provinciaux déposés cette année, celui de la Saskatchewan est un budget que Burns Frye et probablement nombre d'investisseurs—et hier, d'organismes d'évaluation du crédit—ont le plus vivement applaudi, pour sa détermination à régler le problème.

J'irais même jusqu'à dire que le problème doit être perçu comme une question non partisane. Les gouvernements de chaque parti politique ont tous figuré tantôt bien, tantôt moins bien, sur le plan de la gestion des déficits et de la dette. Bien sûr, le parti que vous représentez a connu quelques bonnes expériences.

Mon collègue et moi avons été invités à vous entretenir des déficits et de la dette. Si nous avons moins insisté sur le chômage et sur la relance, c'est parce que nous avons été invités pour traiter précisément de l'aspect que je mentionnais tantôt.



[Texte]

**Mr. Nystrom:** If I could interject, I don't really want you to say what we should do in terms of creating jobs; I was just concerned about what I thought was a lack of emphasis on employment and jobs, and if we do reduce the unemployment rate in this country, what that means to the debt-deficit problem.

**Mr. Carmichael:** It's a chicken-and-egg situation. Many people, including myself, would argue that unemployment is higher than it need be and growth is weaker than it should be partly because the deficits are as large as they are. In answer to a previous question, I was attempting to suggest that the old Keynesian notion that more government spending will speed up the economy, reduce unemployment, reduce budget deficits, is probably no longer relevant here in Canada. There is beginning to be some empirical evidence from other countries to suggest the contrary, that restraint in government spending can have powerful, positive effects on economic growth that would reduce unemployment.

While it is often believed, based on a lot of past experience and history, that deficit reduction is going to either not improve or further aggravate the unemployment problem, I guess the proposition we're beginning to investigate is whether bringing our fiscal house in order will not have a salutary effect on the growth rate of the economy and reduce unemployment.

The position paper your party has put forward suggests that if we could get jobs growing again and more people employed and more tax revenues, the deficits would come down and at least part of the problem would disappear.

• 1115

I think the concern in the private sector right now is that the deficits are large. The commitment on the part of governments to hold taxes where they are or reduce them is not strong. You go around the country right now and taxi drivers and entrepreneurs and other people will mostly tell you about the tax hit they've just had. The reason people are not feeling expansive in terms of wanting to invest more and hire more people is that their income taxes, their taxes on insurance, their payroll taxes continue to rise. It becomes more and more costly to employ people as taxes continue to rise.

The solution we're suggesting is that there needs to be restraint in expenditures to convince Canadians that taxes are not going to rise, and that perhaps within five or seven years we might actually be able to roll back some of the tax increases that have been put in place to try to deal with the problem we have so far.

I don't think there is definitive empirical evidence to support what I've just said, but after years of trying to deal with the problem through not cutting spending or through trying to stimulate when the economy is weak, and really not getting much result from that, in the end we're going to start reassessing that whole approach and saying that maybe we have to turn it on its head and see what the results are.

[Traduction]

**M. Nystrom:** Si vous le permettez, je ne vous demande pas de nous dire ce que nous devons faire en matière de création d'emplois; je m'inquiétais simplement de ce qui, selon moi, était un manque d'insistance sur l'emploi et le marché du travail et, si nous réduisons le taux de chômage au Canada, de ce que cela signifierait par rapport au problème de la dette et du déficit.

**M. Carmichael:** C'est en quelque sorte le problème de la poule et de l'oeuf. Nombre de gens, dont je suis, affirmeraient que le chômage est plus élevé qu'il ne le devrait et que la croissance est plus faible qu'elle ne le devrait, en partie à cause de l'ampleur des déficits. Pour répondre à une question antérieure, j'essayais de faire ressortir que l'ancien principe keynésien voulant qu'un accroissement des dépenses publiques stimule l'économie et réduise le chômage et les déficits budgétaires n'est probablement plus pertinent au Canada. Grâce à l'expérience d'autres pays, nous commençons à disposer de certaines preuves empiriques qui laissent voir que, bien au contraire, la compression des dépenses publiques peut avoir des effets très favorables sur la croissance de l'économie et réduire le chômage.

On croit souvent, en se fondant sur l'histoire et l'expérience antérieure, que la réduction du déficit n'améliorera pas la situation ou même qu'elle aggravera le problème du chômage, mais je suppose que la proposition que nous commençons à étudier est celle de savoir: si nous mettons de l'ordre dans nos finances, cela aura-t-il un effet salutaire sur le taux de croissance de l'économie tout en réduisant le chômage?

Le document de principe présenté par votre parti donne à entendre que, si nous parvenons à relancer la croissance de l'emploi, à réduire le chômage et à augmenter les recettes fiscales, les déficits diminueront et le problème disparaîtra, au moins en partie.

L'ampleur des déficits est ce qui préoccupe actuellement le secteur privé. Les gouvernements ne se sont pas fermement engagés à maintenir ni à réduire taxes et impôts. Quelle que soit la région du pays, les chauffeurs de taxi, les entrepreneurs et d'autres personnes nous entretiendront probablement des charges fiscales qu'ils viennent de se faire imposer. Si les gens ne sont pas très portés à investir et à recruter davantage de personnel, c'est que leurs impôts sur le revenu, leurs taxes sur les assurances et leurs charges salariales continuent d'augmenter. Il est de plus en plus coûteux d'avoir des employés, en raison de la hausse constante des impôts.

La solution que nous préconisons est celle-ci: il faut limiter les dépenses afin de convaincre les Canadiens que les taxes et les impôts n'augmenteront pas et que, peut-être dans cinq ou sept ans, il se pourrait que nous puissions éliminer une partie des hausses d'impôt adoptées pour essayer de faire face au problème.

Il n'existe probablement pas de preuves empiriques décisives à l'appui de ce que je viens de dire, mais après avoir essayé, pendant des années, de régler le problème sans sabrer dans les dépenses ou en faisant l'essai de programmes de stimulation lorsque l'économie était faible, sans trop de résultats, il faudra nous décider à réévaluer toute notre approche et peut-être conclure que nous devons procéder d'une façon diamétralement opposée et voir quels seront les résultats.

[Text]

**Mr. Nystrom:** I wasn't talking in general about greater government expenditure and expanding the size of government and so on. I was talking about spending smarter or wiser in targeting your spending to job creation. We can't get political here—I don't expect that to be your role—but maybe it would have been wiser, for example, instead of spending \$5.8 billion on helicopters to spend it in other areas that would create more jobs. Maybe it would be wiser not to have as much government advertising or polling or whatever. In the Saskatchewan experience, the previous government spent millions of dollars on having people renovate their homes with hot tubs and terraces and so on, and it didn't really create any jobs. Maybe it's a reallocation of spending within government that's important in terms of creating meaningful, long-term jobs. Again, that's a political question so I don't expect you to comment.

Do you see any general flexibility, talking theoretically, within the federal budget as it is now to reallocate some spending that would give us more efficient job creation in this country? Is there some room there without your getting too specific and without causing a political argument?

**Mr. Carmichael:** There's not a huge amount of room when you're keeping a lid on the total amount of spending.

To get back to the unemployment problem, I think that for 10 or 15 years a good portion of the unemployment problem in Canada has been a mismatch between the types of jobs that may be out there already, or will be out there in the future, and the skills of the people who don't have jobs. Growing emphasis on helping people get retraining is positive. Perhaps the results of all that might be better if the private sector were in some way playing an increased role in both funding and providing the training that would lead to more jobs.

The easy cuts in government spending probably have been made in the last eight years. Reallocation within a shrinking budget is going to be just as difficult as finding big chunks of spending. But I don't disagree with the emphasis you place on the need to ensure that the skills of those looking for jobs match up with those skills employers are looking for.

**Mr. Nystrom:** I have a couple of technical questions to you or your colleague. What would a 1% decrease in unemployment mean in terms of government expenditures? Do you have any figures on that?

Second, you were talking about monetary policy from 1988 to 1991 being tighter than it should have been. I think that's roughly what one of you said earlier. One of the problems we have with the debt-deficit today is that our short-term interest rates in those years were much too high compared to the United States' short-term interest rate. I believe at the time, Mr. Chairman, they were running 4% or 5% higher in this country than in the United States. I may be off on that, but they certainly were significantly higher.

[Translation]

**M. Nystrom:** Je ne parlais pas en général d'une augmentation des dépenses publiques, non plus que de l'accroissement de l'appareil gouvernemental, etc., mais plutôt de dépenser de façon plus avisée, en ciblant les dépenses sur la création d'emplois. Nous ne pouvons nous aventurer sur un terrain politique—et je ne crois pas que ce soit votre rôle—mais il aurait peut-être été plus sage, par exemple, au lieu de dépenser 5,8 milliards de dollars pour des hélicoptères, de consacrer cet argent à d'autres secteurs plus créateurs d'emplois. Peut-être serait-il plus sage de faire moins de publicité ou de sondages gouvernementaux. En ce qui a trait à la Saskatchewan, le gouvernement précédant a dépensé des millions de dollars pour que les gens rénovent leur maison, installent des bains californiens, des terrasses, etc., mais cela n'a pas vraiment créé d'emplois. L'important, peut-être, pour créer des emplois réels et durables, c'est de réaménager les dépenses à l'intérieur du gouvernement. Encore là, c'est une question politique et je ne vous demanderai donc pas votre avis.

Sur le plan théorique, croyez-vous que le budget fédéral, dans sa forme actuelle, conserve assez de souplesse générale pour que nous puissions réaffecter une partie des dépenses et être ainsi plus efficaces en matière de création d'emplois? Sans trop entrer dans les détails, ni amorcer de débat politique, pouvez-vous de dire si nous disposons d'une certaine marge de manoeuvre?

**M. Carmichael:** La marge n'est pas très grande, si le montant total des dépenses est plafonné.

Pour en revenir à la question du chômage, une bonne partie du problème du Canada depuis 10 ou 15 ans est la disparité entre les types d'emplois éventuels, actuels ou futurs, et les compétences des sans-emploi. Qu'on accorde de plus en plus d'importance à aider les gens à se recycler est déjà un pas dans la bonne direction. Peut-être aurions-nous de meilleurs résultats si le secteur privé trouvait moyen de jouer un plus grand rôle dans le financement et la mise en place de services de formation plus créateurs d'emplois.

Les compressions les plus faciles à opérer dans les dépenses publiques l'ont été probablement au cours des huit dernières années. En raison des compressions budgétaires, les efforts de réaffectation seront tout aussi difficiles que ceux visant à trouver de gros secteurs de dépense. Par contre, je ne suis pas en désaccord sur l'importance que vous accordez à la nécessité de veiller à ce que les compétences des personnes en quête d'emploi correspondent à ce que les employeurs recherchent.

**M. Nystrom:** J'aurais quelques questions techniques à vous adresser, à vous et à votre collègue. Que signifierait une diminution de 1 p. 100 du taux de chômage, au niveau des dépenses publiques? Avez-vous des chiffres là-dessus?

De plus, vous avez dit que la politique monétaire, de 1988 à 1991, était plus austère qu'elle n'aurait dû l'être. C'est à peu près ce que l'un d'entre vous a dit plus tôt. Un des problèmes concernant la dette et le déficit est que nos taux d'intérêt à court terme, au cours de ces années, étaient beaucoup trop élevés par rapport au taux d'intérêt à court terme aux États-Unis. À l'époque, monsieur le président, les taux étaient de 4 ou 5 p. 100 plus élevés au Canada qu'aux États-Unis. Je fais peut-être erreur, mais je sais qu'ils étaient beaucoup plus élevés.



[Texte]

You've also given us figures about an increase of 1% in the bank rate meaning so much more in terms of the debt and deficit. Have you any calculations as to what our debt situation would be today if the bank rate had been 1% or 2% lower back in 1988 to 1991-92 compared to what it was, in terms of our interest payments and the national debt and the provincial debts and so on?

• 1120

If the bank rate increased today it would add billions of dollars more. I assume you could flip over a bank decrease back in those years and it would have meant the problem would be less serious today than it is.

**Mr. Robson:** Just as a quick comment on armchair quarterbacking on the Bank of Canada here, we at the C.D. Howe Institute did criticize the Bank of Canada for being too tight at periods. During that period you spoke about, 1988 through 1991, they, in retrospect, certainly could have probably eased up earlier than they did. At the end of the day, though, their stated objective is to eradicate inflation and they seem to be coming out just about spot on. Therefore at the moment, if you believe that stable prices are a good thing, and I tend to believe that, I'm loath to say anything very strong about how policy might have been managed better. They seem to have achieved what they set out to do.

The question about where you come out with a different monetary policy really does bring us back to this question of how much control does the Bank of Canada have over real interest rates? The answer probably is a little bit in the short run, a tiny bit, and in the medium and long run, none at all. They can have a very temporary effect, but often that effect on government deficits is not what you would expect. Easy money during the very brief period when it makes you feel better seems, if anything, to make politicians lazy. I would submit that the experience of Ontario in the 1980s demonstrates that with full force.

The current government in Ontario is emphatically not responsible for the entire deterioration of Ontario's fiscal situation. The seeds of that problem were sown in the late 1980s at a time when monetary policy was too easy. The economy was growing unsustainably quickly, and the government made no effort to get its finances under control at a time when the state of the economy would have made it easy.

Those aren't clean comparisons. You can generate models that say it would have been this versus that, but the base case is never clean. It may be that this fight against inflation has focused our attention on deficits and debts a couple of years earlier than it would have otherwise, and perhaps we'll spare ourselves a couple of years of overconsumption and going further down this road than we would have had otherwise.

I want to go back quickly to this point about the unemployment rate. You mentioned being from Saskatchewan and the tradition there. I think that people from Saskatchewan know better than anybody what it means to eat your seed corn. That is exactly what we have been doing. We have high unemployment now partly because we have just not been setting anything aside for the future, and every year the situation has been getting worse. We've talked a lot about turning the

[Traduction]

Vous nous avez également donné des chiffres à propos d'une augmentation de 1 p. 100 du taux d'escompte qui signifierait beaucoup plus, en ce qui a trait à l'endettement et au déficit. Avez-vous fait des calculs sur ce que notre situation d'endettement serait, actuellement, si le taux bancaire avait été 1 ou 2 p. 100 moins élevé qu'il ne l'était de 1988 à 1991-1992, par rapport à nos remboursements d'intérêt, à la dette nationale, à l'endettement des provinces, etc.?

Si le taux bancaire augmentait aujourd'hui, on disposerait de milliards de dollars de plus. Je suppose qu'on aurait pu abaisser le taux bancaire à cette époque, de sorte que le problème serait moins grave qu'il ne l'est aujourd'hui.

**M. Robson:** Un commentaire rapide à propos de la Banque du Canada. À l'Institut C.D. Howe, nous avons reproché à la Banque du Canada d'être trop sévère à certains moments. Pendant la période dont vous avez parlé, de 1988 à 1991, on sait, avec du recul, qu'elle aurait probablement pu relâcher les taux plus tôt. En fin de compte, elle s'est fixé pour objectif de juguler l'inflation et il semblerait qu'elle ait mis dans le mille. Ainsi, pour le moment, si la stabilité des prix est une bonne chose, ce que j'ai tendance à croire, je répugne à me prononcer sur la façon dont on aurait pu améliorer la gestion de la politique monétaire. Elle semble avoir atteint son objectif.

La question de savoir à quel moment changer la politique monétaire nous ramène à la suivante: dans quelle mesure la Banque du Canada exerce-t-elle un contrôle sur les taux d'intérêt réels? On peut probablement répondre: à court terme, un contrôle limité; à moyen et à long terme, aucun contrôle. Les taux peuvent avoir une incidence bien temporaire, mais souvent l'effet sur les déficits gouvernementaux n'est pas aussi net qu'on l'aurait souhaité. L'argent facile sur une période très courte rend optimiste mais il semble rendre les politiciens paresseux. Ma thèse est que l'expérience de l'Ontario dans les années quatre-vingt est un exemple flagrant.

Le gouvernement actuel de l'Ontario n'est absolument pas responsable de toute la détérioration de la situation financière de la province. Les sources du problème remontent à la fin des années quatre-vingt, à l'époque où la politique monétaire était trop lâche. La croissance économique était trop rapide pour être soutenue, et le gouvernement n'a rien fait pour maîtriser ses finances à une époque où la conjoncture lui aurait facilité la tâche.

Ces comparaisons ne sont pas nettes. On réussit tout au plus à créer des modèles qui comparent ceci à cela, mais le scénario de référence n'est jamais net. Peut-être la lutte contre l'inflation nous a-t-elle obligés à nous attacher aux déficits et aux dettes quelques années plus vite que nous l'aurions fait autrement, et peut-être éviterons-nous ainsi quelques années de surconsommation et dérapérons-nous moins dans cette voie.

J'aimerais revenir rapidement sur le taux de chômage. Vous avez dit être de la Saskatchewan et vous avez parlé de la tradition dans cette province. Je crois que les habitants de la Saskatchewan savent mieux que quiconque ce que signifie manger son blé en herbe. Voilà exactement ce que nous avons fait. Les taux de chômage actuels sont élevés en partie parce que nous n'avons fait aucune réserve en prévision de l'avenir, et la situation s'aggrave d'année en année. On a beaucoup parlé



## [Text]

situation around, but if you look at the big picture in Canada, it's continuing to deteriorate. Under those circumstances I find it very difficult to imagine how we're going to generate a lot more new jobs over the next few years.

Governments can reallocate their spending in intelligent ways, but one of the unpleasant realities of political life under the influence of high deficits and high interest payments—you can see it clearly in the numbers—is that one of the very first areas that gets squeezed is capital spending. Infrastructure spending is one of the areas at both the federal and provincial level that has suffered most as a result of the fiscal pressures that are on us. The reasons for that are complicated and we can't get into them, but it's a fact of life that when you have these high debt burdens you don't spend intelligently on some of those things that have a good, long-term payback and do help create jobs.

**Mr. Nystrom:** You were talking about Keynesianism. I'm not one of those who say that if you have a tremendous influx in spending, it is going to solve all the problems. I think people also forget the other half of Keynesianism. Keynesianism held that in a time of recession you spend more to get out of the recession, but at a time of good economic growth in the country you put aside some savings. That, to a degree, did happen in Saskatchewan and Alberta back in the 1970s with oil revenue in terms of our heritage funds in Saskatchewan and in Alberta. That's something I don't think happened in Ontario back in the middle to later part of the 1980s. I agree with you that's one of the problems that the Ontario government faces today. There are two tenets to Keynesianism and people tend to talk about one, which is more spending in tough times, but not about paying off deficits and putting aside savings during good times.

**The Vice-Chairman:** From the beginning of our discussion I can see that cooperation between provincial and federal government is of the utmost importance. We saw exactly what happened in the two last budgets where, naturally, taxes were increased drastically, which again reduced our space to manoeuvre.

• 1125

Are you saying, regarding much better cooperation, that what it really takes is political action from the federal government to get all the budgets lined up toward the goal that we have to set for ourselves to get out of all those problems? Which way are you seeing that?

**Mr. Carmichael:** First of all, federal-provincial cooperation and provincial-local cooperation are going to be of the utmost importance, as you say, to deal with this issue on a national basis. I think in the initial phases the provinces were obviously quite upset with the federal government for the perceived and for the real cutbacks in transfer payments to the provinces. They saw that as dumping the federal deficit on to the provinces.

The municipalities now, particularly in Ontario, are arguing the same thing, that the province is basically dumping the deficit down to the municipal level, and where it's going to end up showing up is in property taxes, which in the end feed through

## [Translation]

de renverser la vapeur mais, à l'échelle nationale, la situation continue de se détériorer. Dans les circonstances, il m'est très difficile d'imaginer des façons de créer beaucoup de nouveaux emplois au cours des prochaines années.

Les gouvernements peuvent réaffecter leurs dépenses de façon sensée mais, dans la vie politique, pendant des périodes où les déficits et le service de la dette sont élevés—ce que les chiffres indiquent sans équivoque—on doit faire face à une dure réalité: les dépenses d'immobilisations sont l'un des premiers domaines où l'on coupe. Aux paliers fédéral et provincial, les dépenses d'infrastructure sont l'un des domaines qui se ressentent le plus des pressions financières. Les raisons sont complexes et nous ne pouvons entrer dans les détails, mais c'est un fait: lorsque le fardeau de la dette est lourd, on n'investit pas de façon sensée dans certains des domaines qui rapportent un bon rendement à long terme et qui sont créateurs d'emplois.

**M. Nystrom:** Vous avez parlé du keynésianisme. Je ne fais pas partie du groupe qui croit que tous les problèmes se régleront avec un énorme afflux de dépenses. On semble oublier l'autre partie du keynésianisme. L'école de Keynes avançait que, en période de récession, on dépense plus d'argent pour mater la récession, et que, en période de croissance économique, on fait de l'épargne. Dans une certaine mesure, c'est ce qui s'est passé en Saskatchewan et en Alberta dans les années soixante-dix grâce aux revenus pétroliers tirés des fonds du patrimoine de la Saskatchewan et de l'Alberta. Je ne crois pas que cette situation soit survenue en Ontario du milieu à la fin des années quatre-vingt. Je suis d'accord pour dire comme vous qu'il s'agit d'un problème auquel le gouvernement ontarien est confronté aujourd'hui. Le keynésianisme comporte deux principes et on a tendance à parler seulement de l'un deux, soit qu'il faut dépenser davantage dans les temps difficiles, mais on oublie de dire qu'il faut aussi payer les déficits et accumuler des réserves en période de croissance.

**Le vice-président:** Depuis le début de notre discussion, je crois comprendre que la collaboration entre les gouvernements provinciaux et fédéral est cruciale. Nous avons vu exactement ce qui s'est passé dans le cas des deux derniers budgets: naturellement, les impôts ont augmenté de façon radicale, ce qui a réduit encore plus notre marge de manoeuvre.

Voulez-vous dire, à propos d'une meilleure collaboration, qu'il faut vraiment une action politique du gouvernement fédéral pour que tous les budgets concordent avec l'objectif que nous devons nous fixer, c'est-à-dire régler tous ces problèmes? Comment voyez-vous cela?

**M. Carmichael:** Tout d'abord, la collaboration fédérale-provinciale et la collaboration provinciale-locale seront cruciales, comme vous l'avez dit, si l'on veut régler cette question à l'échelle nationale. À l'origine, les provinces étaient, semble-t-il, très fâchées des réductions perçues et réelles des transferts qui leur sont versés. À leurs yeux, le gouvernement fédéral déversait son déficit sur elles.

Maintenant, les municipalités, tout spécialement celles de l'Ontario, font valoir la même chose: la province déverse son déficit sur elles, les répercussions remontent jusqu'aux taxes foncières et aboutissent aux propriétaires, y compris les

[Texte]

to people who own property, including business, making the cost of doing business in Ontario that much more expensive and that much less attractive. At the end of the day, perhaps we're asking lesser and lesser rated credits in the country to do the borrowing, and we're pushing more of the burden down on to property taxes. Both of those are bad things.

It is my view that it's imperative—and I know a meeting has been set up—that the federal government and the provinces begin working together, and that the provinces work with their municipalities more effectively. I think that one of the great challenges for the 1990s for governments in Canada will be the consolidation and integration of government programs.

There was some discussion of that during the constitutional negotiations as to whether or not there were areas of overlap, things that were in federal or provincial jurisdiction, or in both that might only be in one. These are areas that are perhaps creative ways of reducing the cost of government operations, the cost of some of the programs, and reducing the overlap.

I do think, though, that as long as we have the different levels of government pointing the finger at one another, we're not getting down to the issue of how you deal with the problem at hand. That's something that we need to get beyond. I think the federal and provincial governments are just getting to that point now. In other words, I think they are getting more and more on the same wavelength because so many of them are facing the same concerns as far as their borrowing programs are concerned.

I would expect that as we go through the next year, beginning with the meetings in June but probably culminating, I suppose, with federal-provincial agreements in next year's budgets, we should see greater integration, and that's to be applauded. I think, unfortunately, the provinces and the municipalities are just at the beginning of the process and that's probably going to take a few more years to develop. Those would be my comments.

**Mr. Robson:** I wish I had a quick answer to that. It's one of the trickiest problems we face. There are too many straws in the same soda when you look at the various governments that are all tapping into the pool of savings. You might even make the case that if anybody thinks we're going to hit the wall soon, any individual government might consider it better to leap in there a little bit ahead of somebody else.

I do want to highlight the problem that the provinces impose on each other when we think about the straws in the soda. It's one of the unpleasant ironies of provincial budgets over the last few years that the provinces that have made some of the more stringent efforts to control their borrowing are the ones that are at the bottom of the credit rating ladder, if you like. Above them on this credit rating ladder there are bigger, fatter provinces that are coming down rung by rung. The ones at the bottom are in danger of having their fingers stepped on and getting pushed off the bottom of the ladder as a result of this.

It really is a national problem, but the difficulty in coming to a quick answer is that you really do hesitate in a federal system to have any sort of unilateral imposition of will by the federal government, and in any case the federal government's record in this area isn't all that outstanding.

[Traduction]

propriétaires d'entreprise; ainsi, il coûte beaucoup plus cher et il est beaucoup moins intéressant de faire des affaires en Ontario qu'ailleurs. En fin de compte, peut-être demandons-nous une réduction progressive de la cote de solvabilité pour emprunter, et peut-être le fardeau se déplace-t-il vers les propriétaires fonciers. Ce sont là deux mauvaises choses.

Il est urgent—et je sais qu'on a prévu une réunion à ce sujet—que le gouvernement fédéral et les provinces commencent à se concerter, et que les provinces travaillent de façon plus efficace avec leurs municipalités. À mon avis, dans les années quatre-vingt-dix, l'un des grands défis des gouvernements du Canada sera la fusion et l'intégration des programmes gouvernementaux.

Il en a été question pendant les négociations constitutionnelles: y a-t-il des chevauchements, des questions qui relèvent des provinces ou du gouvernement fédéral, ou des deux paliers qu'on pourrait ramener à un seul palier? Voilà peut-être des moyens novateurs de réduire le coût des activités de l'État, le coût de certains programmes, et le chevauchement.

Or, tant que les divers paliers de gouvernement s'accuseront l'un l'autre, nous ne répondrons pas à la question qui nous concerne: comment régler le problème qui se pose? Voilà l'étape que nous devons franchir. Je crois que les gouvernements fédéral et provinciaux en sont rendus là. Autrement dit, ils semblent être de plus en plus sur la même longueur d'ondes parce que les programmes d'emprunt causent des problèmes semblables à un nombre croissant d'entre eux.

À mesure que l'année avancera, depuis les réunions de juin jusqu'aux ententes fédérales-provinciales en vue des budgets du prochain exercice, nous devrions assister à une plus grande intégration, situation à laquelle j'applaudis. Malheureusement, je crois que les provinces et les municipalités en sont encore au début du processus et qu'il faudra probablement encore quelques années. Voilà les commentaires que je désire faire.

**M. Robson:** J'aimerais bien vous donner une réponse courte. C'est l'un des problèmes les plus délicats auxquels nous sommes confrontés. Il y a beaucoup trop de mains qui puisent dans les réserves car les divers gouvernements puisent à même les économies. On pourrait même aller jusqu'à dire que, si nous craignons faire faillite bientôt, un gouvernement pourrait penser qu'il est préférable de le faire avant les autres.

J'aimerais mettre en lumière le problème que les provinces imposent aux autres à propos des réserves. Il est ironique de penser, puisqu'on connaît les budgets provinciaux des dernières années, que les provinces qui ont pris les mesures les plus sévères pour limiter leurs emprunts sont celles qui se situent au bas de l'échelle des cotes de solvabilité, si l'on peut dire. En haut de cette échelle, on retrouve les grandes provinces plus riches qui descendent les barreaux un à un. Celles qui sont en dessous risquent de se faire écraser les doigts et de se faire pousser en bas de l'échelle.

Il s'agit d'un problème essentiellement national, mais il est difficile de trouver une solution rapide parce que, dans un régime fédéral, le gouvernement fédéral hésite beaucoup à imposer unilatéralement ses volontés et que, de toute façon, il n'a pas une bonne réputation à ce chapitre.



[Text]

• 1130

This is an area where some new innovative thinking is needed if the provinces do come to some sort of consensus that it's a national problem and needs to be addressed nationally, and I would go along with Ted in saying it would be very, very refreshing to see some kind of agreement among governments in Canada, at least for the next few years when we are trying to sort out what now appears to be some sort of a crisis, even if there is no cataclysmic event, on how much borrowing should be done nationally and how it is going to be allocated. Right now we are definitely in a situation where too many people are trying to tap into the same pool and there is a real risk that people are going to get cut off, and not necessarily in order of merit, if I can use a rather charged word.

Saskatchewan is doing a lot to try to keep its situation under control. If it falls off investment-grade, if the market tends to see the province as a block, it may not be due to anything that happens in Saskatchewan. It may be because of another, bigger province that does something that upsets markets, or a weakness in the Canadian dollar and people turn around and ask which is the weakest one, and because of nothing that happened in the weaker province it finds that its access to finance dries up. There really is a case to be made here for knocking some heads together and saying, look, we are all in this boat together and we have to do something about it together.

**Mr. Thompson:** I want to start off with a definition. I don't think this one is in *Webster's Dictionary*, and I am not even sure you can find the term "government debt or deficit" in the dictionary, in and of itself. Here is a definition that I have devised of government debt and deficits. Listen very carefully, and I want you to respond to this definition. It is "moneys owed due to the inability or reluctance on behalf of politicians to say no". Would you respond to that, Mr. Carmichael, please? I am going to request a short response because I want your counterpart, Mr. Robson, to respond as well, and we'll get a little dialogue back and forth here.

**Mr. Carmichael:** Politicians, I think, say they do it because that's what the electorate wants them to do. When many of you go back to your ridings, you must find that there is no support for cutting back on the kinds of programs that we are talking about and that probably need to be cut back to begin to resolve this problem. You are elected by the people and they tell you they don't want the cuts, so what are you going to do?

On the other hand, you have the responsibility, as members of Parliament and stewards of the national finances, to look at the overall situation and decide at times whether or not you have to say no. It seems that sometimes the definition of a politician is somebody who puts off doing the right thing until it is the only option left. That may be the point to which we are getting.

It may be the case that many people have known that the system can't carry on the way it has been going for years, but because they don't have a mandate from their voters to do the right thing, they don't do it because there is no immediate threat to continuing to do what you are doing. But I think, as time goes on, we are seeing that there are real threats. We are paying the price now, and there are only a few options left. If we don't adopt those options, the consequences can be very

[Translation]

Il faudra innover dans ces domaines si les provinces finissent un jour par s'entendre pour dire qu'il s'agit d'un programme national auquel il faut s'attaquer à l'échelle nationale. Je suis d'accord avec Ted. Il serait extrêmement original de voir des gouvernements du Canada s'entendre sur quelque chose, du moins au cours des prochaines années, pendant que nous essayerons de sortir de ce qui semble maintenant constituer une crise, sans avoir l'ampleur d'une catastrophe: on cherche à savoir combien le pays devrait emprunter et comment ces emprunts seront répartis. Pour le moment, trop de gens essaient de puiser au même puits, et certains risquent de s'en voir interdire l'accès. Ce ne sera pas nécessairement selon le mérite, si je peux me permettre une expression plutôt lourde de sens.

La Saskatchewan ne ménage pas les efforts pour contrôler la situation dans son cas. Si la province cesse d'être un investissement de qualité, si le marché a tendance à la considérer comme un bloc, il se peut que cela n'ait absolument rien à voir avec ce qui se passe en Saskatchewan. Ce changement d'attitude peut être causé par une autre province plus grosse qui perturbe les marchés, ou par la mollesse du dollar canadien. On se demande alors quelle est la province la plus faible et, parce qu'il ne s'y est rien passé, celle-ci n'a plus accès au financement. Il faut vraiment forcer les gens à s'ouvrir les yeux, les convaincre que nous sommes tous logés à la même enseigne et qu'il faut nous concerter.

**M. Thompson:** Je vais commencer par une définition. Je ne crois pas qu'on la trouve dans le *Webster* et je ne suis même pas sûr que l'expression «dette ou déficit du gouvernement» se trouve comme telle dans un dictionnaire. Voici une définition de mon cru de la dette et des déficits publics. Écoutez-moi très attentivement, car je veux que vous me disiez ce que vous en pensez. La voici: «sommes dues parce que les politiciens hésitent à dire non ou sont incapables de le faire». Qu'en pensez-vous, monsieur Carmichael? Je vous demande de répondre brièvement parce que je veux que votre homologue, M. Robson, réponde lui aussi pour amorcer ainsi le dialogue.

**M. Carmichael:** Les politiciens affirment agir ainsi parce que c'est ce que veulent leurs électeurs. Lorsque vous retournez dans vos circonscriptions, vous devez constater que vos électeurs ne sont pas d'accord pour qu'on sabre dans les programmes comme ceux dont nous parlons et qu'il faut probablement réduire pour commencer à régler le problème. C'est la population qui vous élit. Lorsqu'elle vous dit qu'elle ne veut pas de vos compressions, que faites-vous?

Or, comme parlementaires et gardiens des finances nationales, vous devez examiner la situation dans son ensemble et décider parfois s'il faut dire non. On dit parfois que le politicien est quelqu'un qui attend de ne plus avoir le choix pour prendre la bonne décision. Nous y arrivons peut-être.

Beaucoup de gens savent probablement que le système ne peut continuer comme il le fait depuis des années, mais comme leurs électeurs ne les ont pas chargés de prendre la bonne décision, ils ne font rien parce qu'il n'y a aucun danger pour le moment à continuer de faire ce qu'ils font. Plus le temps passe, plus les dangers sont réels. Nous en payons maintenant le prix et les choix qui restent sont peu nombreux. Si nous n'en profitons pas, les répercussions peuvent être très graves. Les



[Texte]

severe. Voters who had continually been asking politicians not to cut these programs, and even to increase them, will hold them responsible for the consequences when the day comes when the programs have to be cut massively because we can't borrow \$60 billion, and we certainly can't borrow the \$30 billion that's coming from offshore in order to keep the system going.

**Mr. Thompson:** Mr. Robson, would you respond to that definition? Do you want me to run that definition by you again?

**Mr. Robson:** No, it is quite all right. It prompted me to think—just say no. It is still fresh in my mind. The problem is that whenever you are faced with a spending decision, you have a choice. You can go to the unwilling taxpayer and extract the money, with a lot of hissing and recrimination, or you can go to a willing lender and say, this won't hurt a bit; make your money available to me and you will get a return on it. Faced with the choice of getting money from someone who is unwilling, or someone who is willing, it is not difficult to see which way you would often opt to go.

The very insidiousness of the borrowing option emerges straightforwardly from the willingness with which it is done. The person who lends feels richer. The person who lends thinks that she or he has made an investment, and from the individual standpoint that person has made an investment. But when you look across the country as a whole, no investment has taken place. There is a financial asset created, there is a financial liability created, but nobody is richer when you add it up across the country.

• 1135

I think that really is the problem, that in the short run you have a choice between two people to whom you can go. One is unwilling and the other is willing and, by golly, you always want to go to the willing one. But over time the consequences are becoming more visible.

One broad comment I would make about the situation we are in, in Canada right now, is that we are not alone. All kinds of developed countries comparable to us in many ways have embarked on the same road in roughly the same timeframe that we did. They made a lot of the same mistakes. They got to the situation that we are in by routes that were pretty similar. All you need to do, as a consequence, is look around the world and learn from other people's mistakes. We don't need to make all those same mistakes ourselves. The person who has to just say no to drugs, or no to whatever it is, can look at the experience of other people to reinforce their will to do that.

**Mr. Thompson:** Let's assume that, collectively, what we have now is a collection of those past sins. That being said, we know what the problem is and we know the debt level that we are carrying, etc. You can nod in agreement with this if I am correct, but I believe now that 30¢ out of every dollar collected in revenue simply pays interest on the debt. Is that correct?

**Mr. Robson:** Yes.

**Mr. Carmichael:** Yes.

**Mr. Thompson:** From here I want to move into other alternatives. If we allow that to go from 30¢ to 35¢ to 40¢ to 45¢, at what point do we sort of walk over the edge, over the brink, and the IMF comes in and we don't have a choice? In

[Traduction]

électeurs qui ont toujours demandé aux politiciens de ne pas réduire les programmes en question, mais plutôt de les étendre, les jugeront responsables des répercussions le jour où il faudra imposer des compressions massives parce que nous ne pourrions emprunter 60 milliards de dollars, et même les 30 milliards d'origine étrangère, pour maintenir le système.

**M. Thompson:** Monsieur Robson, que pensez-vous de cette définition? Voulez-vous que je vous la répète?

**M. Robson:** Non, ça va. Elle m'a amené à me dire qu'il faut tout simplement dire non. Je l'ai encore toute fraîche à la mémoire. Le problème, c'est que chaque fois que vous avez une décision à prendre en matière de dépenses, vous avez le choix. Vous pouvez arracher l'argent au contribuable récalcitrant qui hurle et proteste, ou vous adresser à un prêteur bien disposé à qui vous direz qu'il n'y aura pas de problème, qu'il lui suffit de vous prêter de l'argent pour tirer un rendement de son investissement. Devant le choix qui consiste à obtenir de l'argent d'un contribuable récalcitrant ou d'un prêteur bien disposé, il n'est pas difficile de voir à qui vous déciderez souvent de vous adresser.

La nature très insidieuse de l'emprunt tient directement à la facilité avec laquelle on peut emprunter. Le prêteur se sent plus riche, car il pense avoir placé de l'argent. C'est vrai sur le plan individuel. Or, pour l'ensemble du pays, il n'y a pas eu d'investissement. On a créé un élément d'actif et un élément de passif financiers, mais personne ne s'enrichit lorsqu'on fait le bilan national.

Je crois que c'est là le problème, en réalité: à court terme, vous avez le choix entre deux personnes. La première est récalcitrante et l'autre, bien disposée. Évidemment, on s'adresse toujours à celle qui est bien disposée. Avec le temps, toutefois, les conséquences se font sentir avec plus de force.

J'ai une observation générale au sujet de la situation actuelle du Canada: nous ne sommes pas les seuls dans ce bateau. Beaucoup de pays industriels qui nous ressemblent à de nombreux points de vue ont emprunté la même voie à peu près en même temps que nous. Ils ont commis en grande partie les mêmes erreurs que nous. Ils se retrouvent dans la même situation que nous après avoir fait à peu près comme nous. Il suffit donc de jeter un coup d'oeil autour de nous et de tirer des leçons des erreurs d'autrui. Nous n'avons pas à répéter les mêmes erreurs. Celui qui vient de dire non aux drogues ou à autre chose peut s'inspirer de l'expérience d'autrui pour raffermir sa volonté à cet égard.

**M. Thompson:** Disons que la situation actuelle est le fruit de nos erreurs passées. Nous connaissons le problème et notre niveau d'endettement. Vous pouvez hocher la tête si vous êtes d'accord, mais je crois que 30 p. 100 des revenus servent simplement à payer l'intérêt sur la dette. Est-ce exact?

**M. Robson:** Oui.

**M. Carmichael:** Oui.

**M. Thompson:** Passons maintenant à autre chose. Si nous laissons ce pourcentage passer de 30 à 35, 40 ou 45 p. 100, à quel moment ferons-nous le pas fatidique qui nous précipitera dans le vide, qui déclenchera l'intervention du FMI et qui ne

[Text]

other words, the choice is removed from the citizens of Canada or from the politicians who are sent here to make those choices. It would actually make the choices for us in terms of what we do, how we deal with it. How far are we from that happening? In other words, at what point would you suggest that the IMF does come in and the IMF does tell us what we have to do, and the decision-making is then taken from our hands as politicians and given to it? Who wants to go first on that one?

**Mr. Robson:** I don't know how similar our answers to that will be. I think that, in some respects, talk about the IMF is kind of a hopeful expression of a desire that some kind of a *deus ex machina* is going to come down and solve this problem for us. In fact, if the IMF were to get involved, one of the first things it would do is come around to Canadians and say, okay, what has to be done here? It doesn't know anything we don't know.

What it can do is give us a bad cop to hide behind, but the IMF doesn't have the resources to fill our financing gaps. We borrow abroad about \$80 million a day, \$30 billion a year. The IMF's resources are very small compared to that. They are not going to make a big difference to any financing difficulty we may be able to run into—

**Mr. Thompson:** May I just pick you up on one thing, Mr. Robson, before we go on? You mention the idea that it is a bad cop to hide behind, but at what point do we have to deliver the bad medicine, or the tough medicine, and at what point do Canadians realize that we do have the solution but it is just a case of coming to grips with it?

I know Mr. Soetens touched on that as well, but I guess it is the matter of, "It is somebody else's problem; I'm not part of the problem, therefore, I don't have to be part of the solution." At what point do we arrive at that, and how, as politicians, can we help the Canadian people arrive at that point that we are all part of the solution and we are all part of the problem?

**Mr. Robson:** I should turn this over to Ted at some point, but just very quickly, we may arrive at that point, and that's what this commentary I have put in front of the committee is about. It describes circumstances under which we might experience this sort of identifiable event that really crystallizes people's thinking about the problem. It is not by any means a foregone conclusion that that's what is going to happen to us. We could continue year after year to save pitiful amounts, amounts that are totally inadequate in terms of increasing our future standard of living, and we could continue to see our living standards erode, year by year.

It is quite possible that we could just undergo this slow decline and never really come to grips with the problem. It is one of the very awkward facts. You would like to avoid a crisis, and yet sometimes you wonder if a crisis isn't the thing that's needed because there's nothing that says we can't continue to dig ourselves deeper and deeper into a hole indefinitely.

• 1140

**Mr. Carmichael:** New Zealand ran into difficulties. Maybe you saw the W5 program that described the problem they had. In their case they literally ran out of money. Their finance minister was on that program and described how, in the week or

[Translation]

nous laissera plus le choix? Autrement dit, la population canadienne ou les politiciens élus pour faire les choix en question n'auront plus le choix. Les choix quant à ce qu'il faut faire pour régler le problème nous seront imposés. Quelle marge de manoeuvre nous reste-t-il? Autrement dit, à quel moment croyez-vous que le FMI interviendrait pour nous dire quoi faire et pour enlever le pouvoir de décision aux politiciens? Qui veut répondre le premier?

**M. Robson:** Je ne sais pas à quel point nos réponses se ressembleront. À certains égards, parler du FMI, c'est comme espérer en quelque sorte qu'un *deus ex machina* interviendra et réglera le problème pour nous. En fait, si le FMI doit intervenir un jour, il demandera d'abord aux Canadiens ce qu'il faut faire. Il ne sait rien que nous ne savons pas.

Ce que peut faire le FMI, c'est nous fournir un chien de garde, mais il n'a pas les ressources nécessaires pour répondre à nos besoins financiers. Nous empruntons à l'étranger environ 80 millions de dollars par jour, soit 30 milliards par année. Les ressources du FMI sont très maigres par rapport à de telles sommes. Il ne pèsera pas lourd face au problème de financement que nous pourrions avoir. . .

**M. Thompson:** Puis-je intervenir, monsieur Robson, avant d'aller plus loin? Vous dites que le FMI pourrait nous fournir un chien de garde, mais quand faudra-t-il administrer la potion amère et quand les Canadiens se rendront-ils compte que nous avons la solution et qu'il suffit de s'attaquer au problème?

Je sais que M. Soetens a abordé cet aspect lui aussi, mais je suppose qu'on se dit que c'est le problème de quelqu'un d'autre et que si l'on ne fait pas partie du problème, on n'a donc pas à faire partie de la solution. Quand en arrivons-nous à ce point et comment les politiciens peuvent-ils aider à convaincre la population canadienne que nous faisons tous partie à la fois du problème et de la solution?

**M. Robson:** Je devrais céder la parole à Ted, mais je vais vous répondre très rapidement: nous y parviendrons peut-être et c'est là le but de notre intervention devant le comité. Nous décrivons dans quelles circonstances nous pourrions connaître un tel événement marquant qui cristalliserait vraiment la pensée du monde à l'égard du problème. Il est loin d'être certain que c'est ce qui va nous arriver. Nous pourrions continuer, pendant des années, à épargner des sommes dérisoires et totalement insuffisantes pour hausser notre niveau de vie à venir et voir notre niveau de vie se dégrader d'année en année.

Il se peut fort bien que nous nous laissions tout simplement aller lentement sans jamais nous attaquer vraiment au problème. Voilà qui est plutôt délicat. On aimerait éviter une crise, mais on se demande parfois si ce n'est pas justement ce qu'il faut parce que rien ne dit que nous ne pouvons continuer de nous enfoncer de plus en plus et indéfiniment.

**M. Carmichael:** La Nouvelle-Zélande a eu ses problèmes. Vous avez peut-être vu l'émission W5, où l'on a décrit le problème de la Nouvelle-Zélande, qui a littéralement manqué d'argent. Le ministre des Finances néo-zélandais a participé à



[Texte]

so after he'd been elected, he went to see the governor of the central bank when the New Zealand dollar was falling precipitously in the foreign exchange market. He said, "Governor, why are you not intervening to support the New Zealand dollar?" The answer came back, "We don't have any foreign exchange. The only way you can intervene is if you take your U.S. dollars and buy New Zealand dollars to support the currency." And they were out of foreign exchange reserves. They also had a government bond coming due and they didn't have the money to pay the bond holders.

Canada is not on the edge of either of those things happening, although in the event of a serious break in confidence in Canada, the foreign exchange reserves we have are really only equivalent to about one day's trading on the foreign exchange markets. It's not as though we have some sort of cushion that would last us for months and months, but we're not in a position where we're not going to be able to come up with the money on a bond. We're not in a position where we're out of foreign exchange reserves.

We're in a position where we're trying to maintain our own confidence and the confidence of international investors in our ability to do the right thing over the next few years. And we are a big country. We are a G-7 member. We have a lot of credibility internationally. There's a lot of goodwill towards Canada. The Government of Canada has never defaulted on a debt before. All of those things are very important, so I guess my answer only amplifies or adds to Mr. Robson's, and that is that there is no reason why, in six months, or twelve months, or six years, we have to run into the problems that New Zealand has run into, but we are getting to levels of debt and interest payments on the debt and foreign indebtedness that it's not inconceivable. In fact other countries have experienced problems at these levels and we could do the same if we gave the impression, for even a moment, that we were giving up on either our emphasis on reducing the deficit over a period of time or this notion we were talking about earlier about inflating it away.

Either one of those two messages sent to the international markets, I think could very quickly lead Canada into the kind of situation that New Zealand was in. But I also believe that it's totally avoidable, if we do the right things, the meeting that we have in June, next year's deliberations on federal-provincial relations, next year's budgets. All of these kinds of things can avert this kind of problem developing.

**Mr. Thompson:** One of the interesting aspects of debt and deficit that I see is that governments haven't done a good job of explaining the difference between deficit and debt. Obviously we all understand debt, but people don't understand the magic that has to happen in terms of deficit, that the annual deficit has to be punched down to zero before we start buying down that huge mountain of debt, if you wish, and how to do that, as one of you people expressed it this morning. That leads me into this spiralling effect of the debt and deficit situation, this year combined at \$650 billion federally and provincially, and next year we're going to be into the \$700-billion range, etc.

[Traduction]

l'émission et a décrit comment, dans la semaine ou à peu près qui a suivi son élection, il s'est rendu rencontrer le gouverneur de la banque centrale au moment où le dollar néo-zélandais dégringolait sur le marché des changes. Il a demandé au gouverneur pourquoi il n'intervenait pas afin d'appuyer le dollar néo-zélandais. Le gouverneur lui a répondu: «Nous n'avons pas de devises étrangères. La seule façon d'intervenir, c'est d'utiliser vos dollars américains pour acheter des dollars néo-zélandais afin d'appuyer la devise.» Les réserves de devises étrangères de la Nouvelle-Zélande étaient épuisées. Une émission d'obligations de l'État arrivait aussi à échéance et le pays n'avait pas l'argent nécessaire pour payer les obligataires.

Le Canada n'est pas sur le point de connaître l'un ou l'autre de ces deux problèmes, même si, en cas de chute marquée de la confiance envers le Canada, nos réserves de devises étrangères n'équivalent en réalité qu'à une journée environ d'activité sur les marchés des changes. Nous n'avons pas de coussin qui nous durerait des mois, mais nous ne sommes pas non plus incapables de trouver l'argent nécessaire pour racheter une émission d'obligations. Nos réserves de devises étrangères ne sont pas épuisées.

Nous essayons de maintenir notre confiance et celle des investisseurs internationaux dans notre capacité de prendre les mesures qui s'imposent au cours des prochaines années. Nous sommes quand même un pays important, membre du G-7. Nous avons une grande crédibilité sur la scène internationale. Il y a beaucoup de bonne volonté envers le Canada. Le gouvernement du Canada n'a jamais été en situation de défaut. Tous ces facteurs sont très importants et c'est pourquoi je suppose que ma réponse ne fait qu'appuyer celle de M. Robson: rien ne porte à croire que dans six mois, douze mois ou six ans, nous connaîtrons inévitablement les mêmes problèmes que la Nouvelle-Zélande. Nous arrivons toutefois à des niveaux d'endettement, de paiements d'intérêt sur la dette et d'endettement à l'étranger qui ne sont pas inconcevables. D'autres pays ont eu des problèmes à de tels niveaux et nous pourrions en avoir aussi si nous donnons l'impression, ne serait-ce qu'un instant, que nous baissons les bras dans nos efforts de réduction du déficit ou que nous songeons même à le réduire par l'inflation, comme nous l'avons dit plus tôt.

Si l'on faisait passer l'un de ces deux messages sur les marchés internationaux, le Canada pourrait très rapidement se retrouver dans la même situation que la Nouvelle-Zélande. Or, je crois aussi que c'est tout à fait évitable si nous prenons les décisions qui s'imposent: je pense à la réunion prévue en juin, aux délibérations de l'année prochaine sur les relations fédérales-provinciales et aux budgets de l'année prochaine. Toutes ces activités peuvent éviter de tels problèmes.

**M. Thompson:** Il y a un aspect intéressant à la dette et au déficit: les gouvernements n'ont pas bien expliqué la différence entre les deux. Bien entendu, nous comprenons tous le concept de la dette, mais les gens ne comprennent pas la magie qui doit s'opérer dans le cas du déficit: il faut ramener le déficit annuel à zéro avant de commencer à rembourser cette énorme dette cumulative et à se demander comment s'y prendre, comme l'a dit quelqu'un d'entre vous ce matin. Ce qui m'amène à l'effet logarithmique de la dette et du déficit: la dette fédérale et provinciale combinée atteint 650 milliards de dollars cette année et nous franchirons la barre des 700 milliards l'année prochaine.



[Text]

It goes back to the timing. I know you have suggested a number of things, and I know you've laid out some alternatives or suggestions to crunch that number, but what are we looking at in a timeframe? It goes back to your previous answers in terms of do we stop this thing when we're at 30¢ on the dollar in terms of revenues, and simply pay the interest? Do we stop it at 35¢? Do we stop it at 40¢? What is the timeframe we're looking at where we can actually take control of it before it does spiral out of absolute, complete control?

• 1145

**Mr. Carmichael:** The timeframe for action on this is immediate. It's not like we have six months or a year or two years to begin to come to grips with the problem. There are efforts on the part of the provincial governments in their budgets. The economic statement last December from the federal government, I think, was a useful contribution. Unfortunately there wasn't more added to that in the federal budget that we had recently.

My answer is that we are already into the process. We are already beginning to make the adjustments. The pace of the adjustments is what I am saying needs to be picked up if we are to avoid the problems. We are starting, but we are only making a very modest beginning so far, so there really isn't any time to waste. It is basically now, and continuing for several years, or the consequences will be negative.

**Mr. Thompson:** I want to throw this one at Mr. Robson. One of the suggestions that is out there, and I guess it was promoted in the past as well, is that if we look back to the days of World War II when we had Victory Bonds, we now have a capacity within Canada to come up with a debt reduction bond where the interest paid on that bond would be less than on a conventional bond, if you wish, a Canada Savings Bond or a Treasury note. It would be a sense that collectively we've got to do something about it. There might be a market out there for such a bond, where the interest rate is lower but you are doing it for the good of the nation, if you wish, using the parallel of the Victory Bonds during World War II. Is there any thought given to that? Would something like that work, or is it just too simplistic?

**Mr. Robson:** There are two versions of the type of thing you are talking about. One of them is a voluntary one, along the lines of what you have described. Then there are those who say that if the problem is the foreign debt, we've got to make a more concerted effort to borrow domestically, and that means a lot of forced saving.

**Mr. Thompson:** Just before you go on, I guess I didn't emphasize it enough in my question. Is there a capacity within Canada for that type of debt instrument? Obviously there is only so much capital out there. I want you to answer that as well.

**Mr. Robson:** There's not much saving in the economy right now, that's for sure, so it's not as though there is a huge wellspring to tap into. That's why we go to foreigners for so much of it.

**Mr. Thompson:** Right.

[Translation]

On revient encore à la question du temps. Je sais que vous avez fait un certain nombre de suggestions et proposé certaines façons de calculer ce chiffre, mais de quel délai parle-t-on? Cela nous ramène à vos réponses précédentes: faut-il freiner le déficit au moment où le service de la dette engloutit 30 p. 100 des revenus, et nous contenter de payer les intérêts? Faut-il l'arrêter à 35 ou à 40 p. 100? Dans combien de temps pouvons-nous envisager de contrôler vraiment la spirale de l'endettement avant qu'elle devienne totalement incontrôlable?

**M. Carmichael:** C'est maintenant qu'il faut agir. Nous n'avons pas six mois, un an ou deux ans pour commencer à nous attaquer au problème. Les gouvernements provinciaux font des efforts dans leurs budgets. Dans sa déclaration sur l'état de l'économie de décembre dernier, le gouvernement fédéral a apporté une contribution utile. Il n'y a malheureusement rien ajouté dans son dernier budget.

Nous avons déjà amorcé le processus. Nous commençons déjà à rectifier le tir. Si nous voulons éviter les problèmes, il faut presser le pas. C'est un début, mais il demeure très modeste pour le moment: il n'y a donc vraiment pas de temps à perdre. Il faut essentiellement agir maintenant et persévérer pendant des années, sans quoi les répercussions seront néfastes.

**M. Thompson:** J'ai une idée à proposer à M. Robson. On a laissé entendre, comme on l'a déjà préconisé dans le passé, qu'il fallait nous inspirer de l'époque de la Seconde Guerre mondiale et des obligations de la Victoire. Le Canada pourrait maintenant offrir une obligation de réduction de la dette qui porterait intérêt à un taux inférieur à celui d'obligations ordinaires comme les obligations d'épargne du Canada ou les effets du Trésor. Nous aurions le sentiment qu'il faut agir collectivement à ce sujet. Il pourrait y avoir un marché pour une telle obligation portant un taux d'intérêt moins élevé, mais que le porteur achèterait pour le bien du pays, comme on l'a fait dans le cas des obligations de la Victoire au cours de la Seconde Guerre mondiale. Envisage-t-on une telle solution? Donnerait-elle des résultats ou est-elle tout simplement trop simpliste?

**M. Robson:** Il y a deux versions à ce dont vous parlez. Il y a d'abord l'option volontaire qui va dans le sens de ce que vous avez décrit. Certains affirment que si c'est la dette étrangère qui pose un problème, nous devons redoubler d'efforts pour emprunter au Canada, et cela signifie beaucoup d'épargne forcée.

**M. Thompson:** Avant que vous alliez plus loin, je suppose que je n'ai pas insisté assez dans ma question. Le Canada a-t-il la capacité de proposer un tel titre d'emprunt? Le capital est quand même limité. Je veux que vous répondiez à cela aussi.

**M. Robson:** Bien sûr, l'épargne n'est pas tellement volumineuse dans l'économie pour le moment. Ce n'est donc pas comme s'il y avait d'énormes réserves disponibles. Voilà pourquoi nous empruntons tellement à l'étranger.

**M. Thompson:** En effet.

[Texte]

**Mr. Robson:** My own best guess is that we could try it but it wouldn't make very much difference, and I mean the number of people who would subscribe to something like that. More power to them if they are willing to make the sacrifice, but our problem is so big that an effort along those lines is not likely to make much. It will be a drip in the bucket when all is said and done.

What you can do through special financing techniques and so on is really pretty small by comparison to the savings you get by simply borrowing less in the first place. Actually at the C.D. Howe Institute we have been approached by groups of citizens who have had exactly this type of proposal. A group of seniors, for example, got in touch with us and said they'd be willing to do that. Yes, perhaps if that spirit of sacrifice is there it is possible to do more than is often assumed. But if you look straightforwardly at the possibility of a special low-rate bond and so on, and you think realistically about the amounts you could sell in that forum, and the saving on interest rates that might be realizable, it is disappointingly small.

**Mr. Thompson:** We go offshore for about \$30 billion a year. Is that correct?

**Mr. Robson:** Yes.

**Mr. Thompson:** What would be the number that you would put on it in terms of our capacity to raise some of those debt instruments, those Victory Bonds, if you wish? I know we've talked about the number being small, but how small would that number be in relation to the \$30 billion for which we have to go offshore?

**Mr. Robson:** It's hard to put it in relation to a single bond issue, but if you think about that foreign financing we undertake, it is about 4% of our gross domestic product. Logically, if we want to save that much more within the country we are looking at 4% of GDP that we save instead of consuming. That sounds like a lot. That sounds like a huge hit. If you look at my chart of consumption as a proportion of GDP, it actually isn't. It puts us back to where we were a few years ago. We can raise the saving. The issue is this. Do we do it by governments borrowing less, or do we do it by the private sector saving more? Getting the private sector to save more is complicated. That's tricky. It possibly involves a lot of coercion. Getting governments to borrow less is straightforward. There is no secret there. You cut your deficit.

• 1150

**Mr. Thompson:** But getting governments to borrow less goes back to the problem, as we outlined, that as that mountain continues to grow, the capacity to borrow less is diminished.

**Mr. Robson:** Yes. That's the problem. Every which way you turn, every avenue to take away from this problem, monetary policy, special bond issues and so on, seem to lead you inexorably back to the same place, which is that deficits are too high.

**Mr. Thompson:** Just before I go, Mr. Chairman, I know that the member from Saskatchewan has come over here for some brainstorming.

[Traduction]

**M. Robson:** Personnellement, je crois que nous pourrions tenter une telle solution, mais la différence ne serait pas très grande, et je veux parler du nombre de personnes qui participeraient à un tel programme. Tant mieux si les gens sont disposés à faire le sacrifice nécessaire, mais notre problème est tellement énorme qu'un tel effort ne changera pas grand-chose. Tous comptes faits, ce sera la goutte d'eau dans l'océan.

Ce qu'on peut faire par des moyens spéciaux de financement, ce n'est pas grand-chose en réalité comparativement à ce qu'on épargne en commençant tout simplement par emprunter moins. Des groupes de citoyens ont proposé exactement la même chose à l'Institut C.D. Howe. Un groupe de personnes âgées, par exemple, nous a dit que ses membres seraient prêts à le faire. Si l'esprit de sacrifice existe, il y a peut-être moyen de faire plus qu'on ne le croit souvent. Cependant, si l'on envisage directement la possibilité d'offrir une obligation spéciale à taux d'intérêt réduit, etc., et si l'on calcule de façon réaliste le volume d'obligations que l'on pourrait ainsi vendre et ce que l'on pourrait épargner en intérêts, le total est faible et décevant.

**M. Thompson:** Nous empruntons environ 30 milliards de dollars par année à l'étranger, n'est-ce pas?

**M. Robson:** Oui.

**M. Thompson:** Combien, selon vous, pourrions-nous tirer de certains de ces titres d'emprunt ou de ces obligations de la Victoire, si vous voulez? On a dit que ce n'était pas beaucoup, mais de combien s'agirait-il par rapport aux 30 milliards de dollars que nous devons emprunter à l'étranger?

**M. Robson:** Il est difficile de calculer un chiffre en fonction d'une seule émission d'obligations, mais nos emprunts à l'étranger représentent environ 4 p. 100 de notre produit intérieur brut. Logiquement, si nous voulons épargner l'équivalent de plus au Canada, il faudra épargner 4 p. 100 du PIB au lieu de le dépenser. Cela semble énorme. Si vous jetez un coup d'oeil sur mon graphique de la consommation en pourcentage du PIB, vous verrez que ce n'est pas le cas en réalité. Cela nous ramène là où nous en étions il y a quelques années. Nous pouvons hausser l'épargne. Le problème est le suivant: faut-il que les gouvernements empruntent moins, ou que le secteur privé épargne davantage? Il est difficile et délicat d'amener le secteur privé à épargner davantage. Il faudra peut-être recourir à la coercition. Il est plus simple d'amener les gouvernements à réduire leurs emprunts. Il n'y a pas de secret là-dedans. Il suffit de réduire le déficit.

**M. Thompson:** Or, si l'on veut amener les gouvernements à réduire leurs emprunts, on revient au problème que nous avons décrit: plus la dette grossit, plus la capacité de réduire les emprunts diminue.

**M. Robson:** En effet. C'est là le problème. Peu importe à quoi on pense pour le régler, que ce soit à la politique monétaire ou aux obligations spéciales, tous ces moyens semblent nous ramener inexorablement à la case départ: les déficits sont trop élevés.

**M. Thompson:** Avant de partir, monsieur le président, je dois dire que je sais que le député de la Saskatchewan est venu ici chercher quelques idées.



[Text]

But I do want to point out that in relation to Saskatchewan, Mr. Soetens and I don't disagree with him a whole lot in regard to Mr. Romanow and what he's doing, and I believe our witnesses have backed that up as well. What I would suggest is that Mr. Nystrom send Mr. Rae out to talk to Mr. Romanow. Obviously Ontario is about 40% of the Canadian economy, so I think Mr. Rae could take some lessons from Mr. Romanow. I suggest that he take his own federal caucus out to speak to Mr. Romanow, too. I guess that's as political as I want to get today, gentlemen, but I think it would be good advice.

Some hon. members: Oh, oh.

**The Vice-Chairman:** You have probably had a chance to do the analysis of *Canada's Economic and Fiscal Prospects*. In there we are saying that in 1995-96 we won't need any borrowing to operate the yearly budget of the government. Does it sound good to you—acceptable?

**Mr. Carmichael:** I think we've both read documents like that for the last 10 or 12 years that promised an end to borrowing within five years. That has never happened. My own personal approach to these medium-term projections is only to pay attention to the current year and the one year out forecast. The rest of it has lost its credibility entirely in that the targets that are set out, as well meaning and sincere as those who put them together are, are generally not met.

My own sense is that federal finances are not quickly heading to balance, that they weren't in 1988 and they aren't in 1993, and that the new Prime Minister—I'm talking about the Prime Minister after the next general election—will have to address this problem anew. I'm sure it will be a major issue in the election campaign, and I think that's entirely where it should be.

**The Vice-Chairman:** Previously I was talking about cooperation between provinces and the federal government. A few minutes ago, Mr. Carmichael, you were referring to the federal-provincial conference in June. Actually it's in the last two days of May. You hoped that it would be really going well, and that the next budget will also be very good, and so on. Very seldom do we see intervention from the C.D. Howe Institute or from your company coming out to promote this type of cooperation, this type of sound relationship between provinces and the federal government. Most of the time we hear a lot of criticism about the attitude of the federal government. But when Bob Rae two years ago came out with his famous budget—last year, not two years ago but last year—it created a lot of difficulties. We didn't hear very much. Well, at least I didn't read a lot of things about that. Do you feel this is a type of attitude we could see brought forward?

**Mr. Carmichael:** I won't contest your perception of what people have said, but I do think our organization—I think my colleague's as well—is giving increasing attention to federal-provincial cooperation. I think the reason this is relatively new is that three years ago the provincial governments' budgets were more or less in balance. The provincial deficit explosion is really a quite recent phenomenon, and this enormous provincial government borrowing, of which as much as 75% by some provinces is being done offshore, is a new dimension to the debt problem.

[Translation]

Je veux toutefois signaler qu'en ce qui concerne la Saskatchewan, M. Soetens et moi-même sommes assez d'accord avec lui au sujet de ce que fait M. Romanow, et je crois que nos témoins sont d'accord aussi. Je suggère que M. Nystrom envoie M. Rae discuter avec M. Romanow. L'Ontario représente environ 40 p. 100 de l'économie canadienne et c'est pourquoi je pense que M. Rae aurait des choses à apprendre de M. Romanow. Je lui suggère d'amener son caucus fédéral parler à M. Romanow aussi. Je ne veux pas faire plus de politique que cela aujourd'hui, messieurs, mais ce serait de bon conseil.

Des voix: Oh, oh.

**Le vice-président:** Vous avez probablement eu la chance d'analyser les *Perspectives économiques et financières du Canada*. On y lit qu'en 1995-1996, le gouvernement n'aura pas besoin d'emprunter pour boucler son budget de fonctionnement annuel. Trouvez-vous cela acceptable?

**M. Carmichael:** Il y a 10 ou 12 ans que nous lisons tous deux de tels documents où l'on promet de cesser d'emprunter dans les cinq ans. Cela ne s'est jamais produit. Personnellement, devant de telles projections à moyen terme, je n'accorde d'attention qu'à l'exercice en cours et aux prévisions pour l'exercice suivant. Le reste a perdu toute crédibilité, car on n'atteint en général pas les objectifs fixés, même si leurs auteurs ont les meilleures intentions du monde et sont des plus sincères.

Je ne crois pas que le budget fédéral sera équilibré sous peu: il ne l'était pas en 1988 et ne l'est pas en 1993. Le nouveau premier ministre—celui qui sera élu aux prochaines élections générales—devra recommencer à zéro. Je suis sûr qu'il s'agira d'un des grands enjeux de la campagne électorale, comme il se doit, à mon avis.

**Le vice-président:** J'ai parlé tantôt de la collaboration entre les provinces et le gouvernement fédéral. Il y a quelques minutes, monsieur Carmichael, vous avez fait allusion à la conférence fédérale-provinciale de juin. En fait, elle aura lieu au cours des deux derniers jours de mai. Vous avez dit espérer que tout ira bien et que le prochain budget sera aussi très bon, etc. Il est très rare que l'on voie l'Institut C.D. Howe ou votre entreprise promouvoir une telle collaboration et de telles relations saines entre les provinces et le gouvernement fédéral. La plupart du temps, on critique énormément l'attitude du gouvernement fédéral. Or, lorsque Bob Rae a présenté son fameux budget il y a deux ans—l'année dernière, plutôt—cela a causé beaucoup de problèmes. Nous n'avons pas entendu grand-chose. Du moins, je n'ai pas lu grand-chose à ce sujet. Croyez-vous qu'il s'agit là d'un genre d'attitude que l'on pourrait voir de plus en plus?

**M. Carmichael:** Je ne contesterai pas ce que vous pensez que les gens ont dit, mais je crois que notre organisation—et celle de mon collègue aussi—accorde de plus en plus d'attention à la collaboration fédérale-provinciale. C'est relativement nouveau parce qu'il y a trois ans, les budgets des provinces étaient plus ou moins équilibrés. L'explosion des déficits provinciaux est en réalité un phénomène très récent et l'énormité des emprunts des provinces, dont certaines empruntent jusqu'à 75 p. 100 de leurs besoins à l'étranger, ajoute une nouvelle dimension au problème de la dette.



[Texte]

[Traduction]

• 1155

One of the things we've been doing in our work is to try to ensure that people are looking at the federal and provincial governments as a unit, that there is only one taxpayer who is paying taxes to both these levels of government, and that whether the federal government believes its situation is becoming stable or not does not answer the question of whether the overall picture is stable. For that reason I think we are all putting more emphasis on cooperation. And I think if there are good results coming out of these meetings you can expect to hear positive things coming from Burns Fry, for example.

**Mr. Robson:** I should emphasize the point that Ted made about the new focus on the problem. When there didn't appear to be a problem, naturally it wasn't something that we, with our limited resources at C.D. Howe, focused on a lot. This debate became lively within the C.D. Howe Institute at the time of the September 1991 constitutional proposals because there were a lot of ideas floating around at that time regarding the possibility that federal and provincial governments might coordinate various aspects of fiscal policy, in particular borrowing.

There are a lot of costs involved when federal and provincial governments start to intrude into each other's territory. As we know, there are problems of accountability, there are problems of financing, there are problems of autonomy. We don't have an institute position, but there was a debate and we were quite wary about the idea that the federal government might step in, in any kind of strong-arm way, to dictate national borrowing. There are heavy costs involved.

You always measure costs relative to benefits. The benefits of coordination are looming larger as we go further down this road where provincial borrowing is getting to be significantly more of a problem and where the national fiscal situation has deteriorated as badly as it has. I think it's fair to talk about a change in that balance. You're wary about what might happen, but it if appears that there is just simply no way that we're going to be able to get the collective borrowing of governments down to a level that is sustainable, and where you can see further down the road that we are going to get off this treadmill, then, for obvious reasons, the consensus in favour of some sort of cooperative action, which inevitably involves a little coercion, is going to come forward.

The federal government has to think about a particular possibility. There is a view out in the markets that there's an implicit guarantee of provincial debts. That view may or may not be well-founded. We don't know. There certainly isn't an explicit one, but there is an implicit guarantee that a lot of people think is there.

This is not a prediction, but it's a possibility. We've been talking about crises. There is a possibility that a province is going to run into financing difficulties. If that situation arises, the federal government is going to have some very difficult and unpleasant choices to make about how to intervene and about what sort of framework to put in place, not just to handle the immediate crisis, but as we go forward and as the province in question gets back on its feet, and as other provinces possibly

Au cours de nos travaux, nous avons essayé notamment de convaincre les gens de considérer les gouvernements provinciaux et fédéral comme un tout, que c'est le même contribuable qui paie des impôts à ces deux niveaux de gouvernement et que le fait que le gouvernement fédéral croie que sa situation se stabilise ou non n'a rien à voir avec la stabilité générale. C'est pourquoi je crois que nous insistons tous de plus en plus sur la collaboration. Si ces réunions donnent de bons résultats, vous pouvez vous attendre à des commentaires positifs de Burns Fry, par exemple.

**M. Robson:** Je dois insister sur ce que Ted a dit au sujet de la nouvelle importance qu'on accorde au problème. Lorsqu'il ne semblait pas y avoir de problème, l'Institut C.D. Howe, avec ses ressources limitées, n'accordait bien entendu pas beaucoup d'attention à cette question. Le débat s'est animé à l'Institut C.D. Howe au moment des propositions constitutionnelles de septembre 1991, lorsqu'on a lancé une foule d'idées sur la possibilité que les gouvernements provinciaux et fédéral coordonnent divers aspects de la politique budgétaire et en particulier l'emprunt.

Lorsque les gouvernements provinciaux et fédéral commencent à empiéter sur leurs plates-bandes respectives, les coûts sont énormes. Comme nous le savons, il y a des problèmes de reddition de comptes, de financement, d'autonomie. L'Institut n'a pas de position officielle, mais il y a eu un débat et nous nous sommes méfiés énormément de la possibilité que le gouvernement fédéral intervienne pour imposer en quelque sorte une politique nationale sur l'emprunt. Les coûts en cause sont énormes.

On évalue toujours les coûts en fonction des avantages. Plus les emprunts des provinces posent un problème, plus la coordination devient avantageuse. Je n'oublie pas non plus la situation budgétaire nationale, qui s'est gravement détériorée. Il est juste à mon avis de parler d'un changement d'équilibre. Vous vous méfiez de ce qui pourrait se produire, mais s'il semble qu'il est tout simplement impossible de ramener les emprunts publics collectifs à un niveau viable et si l'on peut entrevoir le moment où nous allons pouvoir descendre de ce tapis roulant, on finira par s'entendre pour collaborer, ce qui entraînera inévitablement un peu de coercition, pour des raisons évidentes.

Le gouvernement fédéral doit réfléchir à une possibilité en particulier. On croit sur les marchés que la dette des provinces est garantie implicitement. Nous ne savons pas si c'est fondé ou non. Il n'y a certainement pas de garantie explicite, mais beaucoup de gens croient qu'il existe une garantie implicite.

Ce n'est pas une prédiction, mais une possibilité. Nous avons parlé de crises. Il se peut qu'une province ait des problèmes de financement. Le gouvernement fédéral aura alors des choix très difficiles et désagréables à faire quant à la façon d'intervenir et au genre de cadre à mettre en place, non seulement pour régler la crise immédiate, mais aussi en prévision de l'avenir et à mesure que la province en cause se remettra sur pied et que d'autres provinces connaîtront peut-

## [Text]

arrive at the same eventuality. It's very important to think clearly about that situation before it arises because an ad hoc response could be pretty destructive in terms of how the world perceives our ability to manage our affairs, our accountability, some of these other things that I mentioned in terms of the dangers of that type of interaction.

**Mrs. Marleau:** You talked about cooperation and one group not working at the expense of another group. I'd like to say that I believe the Government of Canada's high interest rate policies have, in effect, been a major cause of some of the huge deficits that the provinces have had to bear over the last few years, including municipalities, including their own deficit and the federal deficit, and that if our interest rate policies had followed those of the U.S. we might have had a much smaller problem. That's not to say that we don't have a problem and would still have had a problem, but I would say that our deficit and debt problems would not be quite as bad as they are today, our recession would not have been quite as deep as it is today, and we might have an easier time coming out of it.

• 1200

On the other hand, I want to say that all of us are very much aware that there is a debt crisis. But we represent people, gentlemen. I come from the accounting field. I've worked in that area. When you're looking at a balance sheet it's so easy to just say "cut" and make it all work out. But we're dealing with humans here. We're dealing with people, and unless we can find a balanced approach to this, and unless we can find a way of creating jobs and opportunities for our people, no amount of recovery, if it's a jobless recovery, will really pull us out of this mess.

Earlier on you talked about tough actions. I'm very leery of some of the tough cutbacks in spending that are proposed at times. I know that it can be done and I know that we all have to work together to do it, and it's more than time that we start doing it, but I have very great difficulties with some of the things you've said in terms of some of the tough measures that you're advocating because, you know, the Great Depression was brought about by massive cutbacks in spending. Do we want to take the risk of destroying the lifestyle of our Canadian people by taking tough measures?

I believe, Mr. Robson, you said it is better to have short-term pain. Well, we were told that when the government and the Bank of Canada said: We need high interest rates, higher than normal interest rates, because it's going to be worthwhile. We've been suffering the pain. It hasn't gotten better. It has gotten worse, and the pain is not about to go away. I don't understand your logic in saying we've got to have even tougher things now. Can you add to that? How will you expect us, as politicians, to go to the people we represent and say, hey... You know it's not that easy. We can't just do it in a very heavy-handed manner. We have to work with them.

**Mr. Robson:** Just quickly on that I'd like to address mainly the Bank of Canada point. The C.D. Howe Institute in January put out a piece that was a colloquium of a number of prominent economists debating the fiscal outlook. One of the main areas

## [Translation]

être le même problème. Il est très important de réfléchir clairement à ce genre de situation avant qu'elle se produise parce qu'une réponse ponctuelle pourrait nuire gravement à la perception qu'a le monde de notre capacité de gérer nos affaires, de notre responsabilité et de certains autres aspects dont j'ai parlé au sujet des dangers que présente ce genre d'interaction.

**Mme Marleau:** Vous avez parlé de collaboration et dit qu'un groupe ne devrait pas travailler au détriment de l'autre. Les politiques de taux d'intérêt élevés du gouvernement du Canada sont en réalité une des grandes causes de certains des déficits énormes que les provinces doivent supporter depuis quelques années. J'y inclus les municipalités, les déficits provinciaux et le déficit fédéral. Si nos politiques relatives aux taux d'intérêt avaient suivi celles des États-Unis, le problème aurait peut-être été beaucoup moindre. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas de problème et que nous en aurions quand même eu un, mais nos problèmes de déficit et de dette seraient moins graves, la récession n'aurait pas été aussi profonde et nous aurions peut-être eu moins de difficulté à nous en sortir.

Par ailleurs, nous savons tous très bien qu'il y a une crise de la dette. Nous représentons toutefois des gens, messieurs. J'ai travaillé dans le secteur de la comptabilité. Lorsqu'on examine un bilan, il est tellement facile de se contenter de «couper» pour boucler un budget. Nous avons toutefois affaire à des êtres humains. Si nous ne pouvons pas trouver de stratégie équilibrée et une façon de créer des emplois et des débouchés pour nos gens, aucune reprise sans emploi ne réussira vraiment à nous sortir de ce pétrin.

Vous avez parlé plus tôt de décisions difficiles. Je vois d'un très mauvais oeil certaines compressions de dépenses difficiles que l'on propose parfois. Je sais que c'est possible, que nous devons tous nous donner la main et qu'il est plus que temps de commencer à agir. Ce que vous avez dit à propos de certaines des mesures difficiles que vous préconisez me pose de très grands problèmes parce que vous savez que la Grande Crise a été provoquée par des compressions massives de dépenses. Voulons-nous risquer de détruire le mode de vie de la population canadienne en adoptant des mesures difficiles?

Sauf erreur, monsieur Robson, vous avez dit qu'une souffrance brève est préférable. C'est ce qu'on nous a dit lorsque le gouvernement et la Banque du Canada ont affirmé que nous avions besoin de taux d'intérêt plus élevés que la normale parce que le jeu en vaudrait la chandelle. Nous avons souffert, mais la situation ne s'est pas améliorée. Elle s'est plutôt détériorée et la souffrance n'est pas à la veille de disparaître. Je ne comprends pas votre raisonnement lorsque vous dites que nous devons maintenant prendre des mesures encore plus sévères. Avez-vous quelque chose à ajouter? Comment vous attendrez-vous que les politiciens s'adressent aux gens qu'ils représentent en leur disant... Vous savez que ce n'est pas facile. Nous ne pouvons nous contenter d'agir très maladroitement. Nous devons travailler avec eux.

**M. Robson:** À cet égard, j'ai quelques mots à dire surtout au sujet de la Banque du Canada. En janvier, l'Institut C.D. Howe a publié un document résumant les interventions d'économistes éminents qui discutaient des perspectives



[Texte]

where there was no agreement at that meeting was in the area of to what extent is it the business of economists looking at this situation to say, here is where you have to make the choices, here is where you have to make the cuts? To what extent is it simply the business of economists to say, look, the overall situation is either sustainable or unsustainable, is going in the right direction or going in the wrong direction, and here are the adjustments that need to be made?

I think the bottom line is certainly that you can point to the current situation, you can point to some of the things that Ted and I have put forward today, and say we're on a road that doesn't lead anywhere good. There are certain orders of magnitude that you can come at and say, here are ways that you can turn it around. We can debate specific cuts at some length. There are a lot of things that can be said. In real life some of those cuts are going to be well made and some of them are going to be badly made.

The point about radical thinking now is to say, let's think about it in advance. If you look at other countries that have run into problems, often the axe has fallen, and it has fallen quite indiscriminately. People were deprived of things that they had a legitimate right to expect in the near future, as opposed to being warned that a couple of years down the road "you may not find things quite like you expected". It's a very thorny issue, and that's one of the difficulties of political life.

On the Bank of Canada we were over some of this territory before. Easy monetary policy makes politicians lazy. We saw that before when money was easy. We're addressing a fiscal balance that did not—

**Mrs. Marleau:** There wasn't a reason for these extremely high interest rates that we just lived through. It was a tactical mistake. It was an error that caused us to go into a worse recession than we should have been in. It's always easier to go back and say we shouldn't have done something than when you're there looking ahead and trying to make the right guesses, but it was wrong.

**Mr. Robson:** But the Bank—

**Mrs. Marleau:** It has caused us irreparable, or almost irreparable, damage. One of the reasons you're here telling us that we're facing these problems is exactly because of that. But I tell you right now, you're the doom and gloom scenario. Our bonds are still very much in demand. We have not run into those problems yet. If you approach it in a balanced way, I think we will not run into any further problems.

• 1205

**Mr. Robson:** Just on the Bank of Canada, I want to make a point with regard to what would have happened if we had made a different choice with regard to monetary policy instead of getting rid of inflation. One of the studies that has attracted a lot of attention does have the Bank of Canada following U.S. interest rates. In that scenario, if you look at inflation in the most recent year that it showed, inflation in Canada was shown as being over 8%, so there's a question as to what that alternative scenario produces as a by-product of the easier monetary policy.

[Traduction]

budgétaires. Un des principaux aspects sur lesquels on ne s'est pas entendu à la réunion, c'est la mesure dans laquelle des économistes ont affaire à dire où des choix et des compressions s'imposent. Dans quelle mesure les économistes ont-ils affaire à dire que, dans l'ensemble, la situation est soutenable ou insoutenable, qu'on est dans la bonne voie ou non, et que voici comment il faut rectifier le tir?

En fin de compte, vous pouvez certainement décrire la situation et indiquer que certains aspects dont Ted et moi avons parlé aujourd'hui ne donneront rien de bon. Face à certains chiffres, vous pouvez intervenir et proposer des solutions. Nous pouvons discuter en détail de certaines compressions en particulier. On peut dire toutes sortes de choses. Dans la réalité, certaines compressions budgétaires seront bien faites et d'autres, mal faites.

Ce que je veux dire au sujet des idées radicales, c'est qu'il faut y réfléchir d'avance. D'autres pays qui ont connu des problèmes ont souvent manié le couperet sans discernement. On a privé des gens de certaines choses auxquelles ils avaient le droit de s'attendre au lieu de les prévenir que la situation risquait de changer un peu dans quelques années. Le problème est épineux et c'est là une des difficultés de la vie politique.

Nous avons déjà parlé de la Banque du Canada. Une politique monétaire lâche rend les politiciens paresseux. Nous l'avons déjà vu, à l'époque où l'argent était facile à trouver. Nous parlons d'un équilibre budgétaire qui n'a pas. . .

**Mme Marleau:** Les taux d'intérêt extrêmement élevés que nous avons connus récemment n'étaient nullement justifiés. C'était une erreur tactique qui a aggravé la récession. En rétrospective, il est toujours plus facile de dire qu'il n'aurait pas fallu faire telle ou telle chose que ce ne l'est lorsqu'on essaie de prévoir l'avenir, mais c'était une mauvaise décision.

**M. Robson:** Mais la Banque. . .

**Mme Marleau:** Elle nous a causé des dommages irréparables ou presque. C'est exactement à cause de cela que vous êtes ici en train de nous dire que nous faisons face à ces problèmes. J'affirme toutefois que vous présentez le scénario le plus sombre. Nos obligations sont encore très populaires. Nous n'avons pas encore connu de tels problèmes. Si nous abordons la question de façon équilibrée, nous n'aurons pas d'autres problèmes.

**M. Robson:** Au sujet de la Banque du Canada, je veux dire quelques mots seulement sur ce qui se serait produit si nous avions choisi une autre politique monétaire au lieu de terrasser l'inflation. Dans une étude qui a attiré beaucoup d'attention, la Banque du Canada suit les taux d'intérêt américains. Dans ce scénario, au cours de l'année la plus récente, l'inflation aurait dépassé 8 p. 100 au Canada. Dans ce scénario, on s'interroge donc sur le sous-produit du relâchement de la politique monétaire.

**[Text]**

When you look at other countries—again, this is territory we were over before—that ran into debt crises, typically what they had to do after they hit their financing problems was both eradicate inflation and deal with the fiscal problem at the same time. I think we're relatively better off to have gotten the one out of the way and leave us with a relatively less unpleasant job to do in terms of correcting the other.

**Mrs. Marleau:** I disagree.

**The Vice-Chairman:** It is practically 12:30 p.m. I would like to thank you very much, Mr. Robson and Mr. Carmichael, first for your presence and also for all the comments that you gave us.

Colleagues, you did get a copy of a motion that you probably have read by now. I need a mover for that motion.

**Mr. Soetens:** I'll move it, Mr. Chairman.

**The Vice-Chairman:** It is moved by Mr. Soetens. Shall the motion carry?

**Some hon members:** Agreed.

Motion agreed to [See *Minutes of Proceedings*]

**The Vice-Chairman:** Thank you very much. The committee stands adjourned to the call of the chair.

**[Translation]**

Les autres pays qui ont connu une crise de la dette—et nous en avons déjà parlé auparavant—après avoir connu leurs problèmes de financement ont dû juguler l'inflation tout en réglant le problème budgétaire. Je crois que nous sommes relativement mieux placés après nous être débarrassés de l'inflation: pour régler l'autre problème, la tâche sera un peu moins désagréable.

**Mme Marleau:** Je ne suis pas d'accord.

**Le vice-président:** Il est presque 12h30. Je vous remercie beaucoup, monsieur Robson et monsieur Carmichael, d'abord d'être venus témoigner, et ensuite de tous les commentaires dont vous nous avez fait part.

Membres du comité, vous avez reçu une copie d'une motion que vous avez probablement déjà lue. J'ai besoin que quelqu'un la propose.

**M. Soetens:** Je la propose, monsieur le président.

**Le vice-président:** La motion est proposée par M. Soetens. Est-elle adoptée?

**Des voix:** D'accord.

La motion est adoptée [Voir *Procès-verbal*].

**Le vice-président:** Merci beaucoup. La séance est levée.












**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste—lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré-Cœur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,*

*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré-Cœur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

*From the C.D. Howe Institute:*

William Robson, Senior Policy Analyst.

*From Burns Frye:*

Ted Carmichael, Senior Analyst.

**TÉMOINS**

*De l'Institut C.D. Howe:*

William Robson, analyste de politique principal.

*De Burns Frye:*

Ted Carmichael, analyste principal.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 64

Monday, May 31, 1993

Chairman: Murray Dorin

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 64

Le lundi 31 mai 1993

Président: Murray Dorin

Publication

*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on*      *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des*

## Finance

## Finances

RESPECTING:

Study of the National Debt

CONCERNANT:

Étude sur la dette publique

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,  
1991-92-93

Troisième session de la trente-quatrième législature,  
1991-1992-1993



## STANDING COMMITTEE ON FINANCE

*Chairman:* Murray Dorin

*Vice-Chairmen:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Members

Herb Gray  
Lorne Nystrom  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## COMITÉ PERMANENT DES FINANCES

*Président:* Murray Dorin

*Vice-présidents:* Clément Couture  
Diane Marleau

### Membres

Herb Gray  
Lorne Nystrom  
René Soetens  
Greg Thompson  
Brian White—(8)

(Quorum 5)

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

## MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MAY 31, 1993

(79)

[Text]

The Standing Committee on Finance met at 7:47 o'clock p.m. this day, in Room 253-D, Centre Block, the Chairman, Murray Dorin, presiding.

*Members of the Committee present:* Murray Dorin, Diane Marleau, René Soetens and Greg Thompson.

*Other Member present:* Don Blenkarn.

*In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament:* Basil Zafiriou and Marion Wrobel, Senior Analysts.

*Witnesses:* Mr. Doug Peters. *From the Centre for Policy Alternatives:* Duncan Cameron, President.

The Committee resumed consideration of a study on the National Debt (*See Minutes of Proceedings and Evidence dated Thursday, May 27, 1993, Issue No. 63*).

Doug Peters made a statement and answered questions.

At 9:04 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 9:07 o'clock p.m., the sitting resumed.

Duncan Cameron, from the Centre for Policy Alternatives, made a statement and answered questions.

At 10:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Susan Baldwin

*Clerk of the Committee*

## PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 31 MAI 1993

(79)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances se réunit à 19 h 47 dans la salle 253-D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Murray Dorin (*président*).

*Membres du Comité présents:* Murray Dorin, Diane Marleau, Nystrom, René Soetens et Greg Thompson.

*Autre député présent:* Don Blenkarn.

*Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Basil Zafiriou et Marion Wrobel, analystes principaux.

*Témoins: Doug Peters. Du Centre canadien de recherche en politiques de rechange:* Duncan Cameron, président.

Le Comité poursuit son étude sur la dette publique (*voir les Procès-verbaux et témoignages du jeudi 27 mai 1993, fascicule n° 63*).

Doug Peters fait un exposé et répond aux questions.

À 21 h 04, la séance est suspendue.

À 21 h 07, la séance reprend.

Duncan Cameron, du Centre de recherche en politiques de rechange, fait un exposé et répond aux questions.

À 22 h 12, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

*La greffière du Comité*

Susan Baldwin

[Text]

## EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Monday, May 31, 1993

• 1945

**The Chairman:** I'm going to call the meeting to order and invite our first witness, Mr. Doug Peters, to come forward. We are continuing our examination of the question of Canada's debt and the impact of that.

We have two witnesses tonight, Mr. Doug Peters and Mr. Duncan Cameron. We'll perhaps commence with Mr. Peters and then, in a little while, we'll have Mr. Cameron come up. At some point we'll have an opportunity to question them.

Mr. Peters, I would invite you to give whatever comments you have. You've been here before, so you more or less know the format. Welcome, and please proceed.

**Mr. Douglas Dennison Peters (Former Senior Vice-President and Chief Economist, Toronto-Dominion Bank):** Thank you very much, and thank you for inviting me to this committee again. This is the fourth or fifth time, I think, that I've been before the committee. It's almost an annual appearance, and I appreciate the opportunity at this particular time.

I think the important deliberations of this committee should not fail to recognize that Canada's debt and deficit problems are not unique, nor are they insurmountable. This is not the first time Canadians have faced a big debt problem.

Right after World War II our federal government debt was more than our whole gross national product, and yet by the mid-1960s it was down to a more manageable 30%. How was that done? Prudent fiscal and debt management certainly takes some of the credit, but mostly it was done by prosperity, productivity and high employment.

In that early post-war period, most Canadians had jobs. We worked our way out of our debt problem, and far from getting poorer we achieved one of the biggest gains in our living standards in our history. That's the general direction in which I think we have to go again. Debt reduction and job creation have to march in step.

The Canadian economy is now emerging from a long and serious recession. Canada has had three years of declining real national incomes. The unemployment rate is up over 11%. The balance of payments on the current account is a \$27 billion deficit last year. Business investment continues to decline, and real, inflation-adjusted interest rates remain at recession-causing levels. The total government deficit could reach \$50 million to \$60 million this year. That, I think, is what might be called a serious economic mess.

Are we headed out of this mess? I think hopefully the answer is yes, but even in a climate of moderate growth, government deficits will remain high. Indeed, government deficits will continue until Canada achieves strong growth for enough years to reduce substantially the unemployment rate and bring corporation profits back to normal levels. With the United States facing similar deficit and debt problems, Professor James Tobin, a Nobel Prize winner in economics, said the following recently:

[Translation]

## TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le lundi 31 mai 1993

**Le président:** Je déclare la séance ouverte et j'invite notre premier témoin, M. Doug Peters, à s'avancer. Nous poursuivons notre étude de la dette du Canada et de ses répercussions.

Nous entendrons deux témoins ce soir, M. Doug Peters et M. Duncan Cameron. Nous allons commencer par M. Peters et M. Cameron prendra la parole un peu plus tard. Nous pourrions ensuite leur poser des questions.

Monsieur Peters, je vous invite à présenter vos commentaires. Vous êtes déjà venu témoigner et vous savez donc plus ou moins comment cela se passe. Bienvenue. Vous avez la parole.

**M. Douglas Dennison Peters (ancien vice-président principal et économiste en chef, Banque Toronto-Dominion):** Merci beaucoup, et merci de m'avoir invité de nouveau à témoigner. C'est la quatrième ou cinquième fois que je comparais devant le comité, sauf erreur. C'est presque devenu un rite annuel et je vous remercie de cette occasion.

Au cours de ces délibérations importantes, le comité ne doit pas oublier de reconnaître que le Canada n'est pas le seul à avoir des problèmes de dette et de déficit et que ceux-ci ne sont pas insurmontables non plus. Ce n'est pas la première fois que les Canadiens ont un gros problème d'endettement.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la dette fédérale dépassait le produit intérieur brut total, mais nous avons réussi à la ramener à un niveau plus gérable de 30 p. 100 au milieu des années 60. Comment y sommes-nous parvenus? Grâce en partie à une gestion prudente des budgets et de la dette, mais surtout à la prospérité, à la productivité et à l'emploi élevé.

Au début de la période d'après-guerre, la plupart des Canadiens avaient un emploi. C'est par le travail que nous avons réglé notre problème de dette et, loin de nous appauvrir, nous avons vu notre niveau de vie faire un des plus gros bonds de notre histoire. C'est l'orientation générale que nous devons prendre de nouveau à mon avis. La réduction de la dette va de pair avec la création d'emplois.

L'économie canadienne est en train d'émerger d'une longue et profonde récession. Le revenu national réel a diminué pendant trois ans au Canada. Le taux de chômage dépasse 11 p. 100. Le solde des transactions courantes a enregistré un déficit de 27 milliards de dollars l'année dernière. Les investissements commerciaux diminuent toujours et les taux d'intérêt réels, corrigés de l'inflation, demeurent à des niveaux récessionnistes. Le déficit public total pourrait atteindre de 50 à 60 milliards de dollars cette année. On peut dire qu'il s'agit là d'un sérieux pétrin économique.

Reussirons-nous à nous en sortir? J'espère que oui, mais même dans un contexte de croissance modeste, les déficits publics demeureront élevés. Les déficits publics persisteront en fait jusqu'à ce que le Canada connaisse une croissance solide assez soutenue pour réduire considérablement le taux de chômage et ramener à des niveaux normaux les bénéfices des sociétés. Les États-Unis connaissent des problèmes semblables de déficit et d'endettement, et le professeur James Tobin, lauréat du prix Nobel d'économie, déclarait ceci récemment:



## [Texte]

Deficit reduction is not an end in itself. Its rationale is to improve the productivity, real wages, and living standards of our children and their children. If the measures to cut deficits actually diminish GDP, raise unemployment, and reduce future-oriented activities of government, business, and households, they do not achieve the goals that are their raison d'être; rather they retard them.

This perverse result is likely if deficit reduction measures are introduced while the economy is as weak and as constrained by effective demand as it is now and will be in 1993, and quite possibly in 1994 as well.

## ● 1950

To give you a bit of an example, Canada's deficit problems have been linked to a household that spends more than it earns. Let me just take that analogy a little further. The remedy for that household is stated to be to cut back its expenditures. But cutting back expenditures on clothing, for example, with the result that one spouse can no longer go to work, or reducing travel expenses so that an adult son or daughter can no longer search for employment, will be counter-productive to balancing that household budget.

What that household needs is to get everyone working. What Canada needs at this time is to get more Canadians working, more Canadians earning income and not on unemployment insurance, more Canadians paying taxes. That's the only true answer to Canada's deficit problems.

There are three separate but related challenges. The first is the management of the economy to produce jobs and growth. The second is the careful management of the government sector of the economy to provide the needed government services effectively and efficiently. The third challenge is to assess government programs to ensure they are providing the results Canadians want.

The latter two challenges are necessary, but in themselves they cannot result in the elimination of the federal fiscal deficit. To direct attention solely at expenditure cuts is, I believe, misguided. The key is to work toward full employment and a rapidly growing economy. Prudent management is necessary, and a re-evaluation of government programs is needed to ensure their job content is of prime concern. But neither of these alone will result in a major reduction in the federal fiscal deficit.

The government has stressed that there is an overwhelming problem of government debts and deficits. Solve this by expenditure cuts, they tell us, and everything else will fall neatly into place. This is just what was said about inflation.

Well, they were wrong then; they're wrong again. We do not have just one big problem in our economy and society. We have several. They are related. We have to address them together.

Right at the top of the list comes unemployment. More than 1.5 million Canadians are out of work. Hundreds of thousands more would be back in the labour force looking for jobs if they thought there was any hope of landing one. Millions

## [Traduction]

La réduction du déficit n'est pas une fin en soi. On la justifie par l'amélioration de la productivité, des salaires réels et du niveau de vie de nos enfants et de nos petits-enfants. Si les mesures de réduction des déficits entraînent en réalité une baisse du PIB, une augmentation du chômage et une compression des activités axées sur l'avenir des pouvoirs publics, des milieux d'affaires et des ménages, elles seront loin d'atteindre les buts qui sont leur raison d'être: elles en retarderont plutôt la réalisation.

Ce résultat pervers risque de se concrétiser si l'on prend des mesures de réduction du déficit au moment où l'économie est aussi faible et aussi limitée par la demande réelle qu'elle l'est maintenant et qu'elle le sera en 1993, et fort probablement en 1994 aussi.

Voici un bref exemple: on a comparé les problèmes de déficit du Canada à ceux d'un ménage qui dépense plus qu'il ne gagne. Permettez-moi de pousser l'exemple un peu plus loin. On dit que pour le ménage en question, la solution consiste à réduire ses dépenses. Or, si l'on réduit les dépenses d'habillement, par exemple, de telle façon qu'un conjoint ne peut plus aller travailler, ou les frais de déplacement de telle façon qu'un enfant adulte ne peut plus chercher de travail, ces mesures contre-productives n'aideront pas à équilibrer le budget du ménage.

Ce qu'il faut à ce ménage, c'est que tout le monde travaille. Ce qu'il faut au Canada actuellement, c'est que plus de Canadiens travaillent, gagnent un revenu au lieu de vivre de l'assurance-chômage, et paient des impôts. C'est la seule solution véritable aux problèmes de déficit du Canada.

Il y a trois défis distincts mais interreliés. Le premier consiste à gérer l'économie de façon à produire des emplois et à générer de la croissance. Le deuxième consiste à gérer prudemment le secteur public de l'économie afin de fournir avec efficacité et efficience les services publics nécessaires. Le troisième consiste à évaluer les programmes gouvernementaux afin d'assurer qu'ils donnent les résultats recherchés par les Canadiens.

Les deux derniers défis sont indispensables, mais ils ne peuvent à eux seuls faire disparaître le déficit budgétaire fédéral. On fait erreur en visant uniquement les compressions budgétaires. La solution consiste à viser le plein emploi et la croissance rapide de l'économie. Il faut gérer avec prudence et réévaluer les programmes gouvernementaux afin d'assurer qu'on accorde une importance primordiale à leur teneur en emplois. Or, aucune de ces solutions ne réussira à elle seule à réduire considérablement le déficit budgétaire fédéral.

Le gouvernement insiste sur le fardeau écrasant de la dette et des déficits publics. On nous affirme que pour régler le problème, il faut comprimer les dépenses et que tout le reste s'arrangera. On nous a dit exactement la même chose au sujet de l'inflation.

Le gouvernement s'est trompé alors et il se trompe encore. Il n'y a pas un seul gros problème dans l'économie et la société. Il y en a plusieurs, et ils sont interreliés. Il faut tous les attaquer de front.

Le chômage vient en tête de liste. Il y a plus de 1,5 million de Canadiens sans travail. Des centaines de milliers d'autres réintégreraient la population active à la recherche d'un emploi s'ils avaient le moindre espoir d'en trouver un. Des millions

[Text]

more are wondering anxiously whether they will be next, whether the next cut, the next plant closure will put them on the street too. They also wonder about what types of jobs are going to be available for their children, and the future of this country.

How does the problem of unemployment relate to the problem of debt and deficits? It relates this way. Throw a person out of work in an economy where jobs are scarce and chances are strong that the person will go on unemployment insurance. Federal government expenditures take an immediate hit upwards. The insurance runs out. The person goes on welfare. Now it's provincial and municipal expenditures that take the hit.

There's more. Throw a person out of work and that person's income, expenditure and tax liabilities all drop. Less gets spent in retail stores. Multiply that by many more people in the same bind and you're looking at still more lay-offs, closure and unemployment in stores, plants and offices right across the private sector of this country. You're also looking at a big downward hit in government revenues. Unemployed people pay less taxes. That is one of the most certain laws of all in economics. It should be inscribed on plaques and hung in the offices of prime ministers and premiers across the country.

So there it is. Mass unemployment increases government expenditures and reduces government revenues. No wonder we have such big deficits. Unemployment is the biggest single cause of those deficits. That's why I believe the problems of unemployment and deficits have to be tackled together. We must put Canada back to work.

That won't get rid of all our deficit problems, but it will shrink it down to a size where it's manageable, where we can deal with it, and allow spare time and energy for some other important problems that beset us.

Just consider for a minute these numbers. A million unemployed raises government deficits by \$25 billion to \$30 billion. Even if half that number were employed, the federal fiscal deficit could drop by \$10 billion. Corporation profits last year were at 5% of gross domestic product when normally they're at 10% to 12%. If they got back up to that level, the difference would probably raise federal taxes by \$5 billion to \$7 billion. With corporations profitable and consumers employed and more secure about their jobs, further tax revenues could be expected from sales taxes, say, another \$5 billion.

• 1955

Canadian short-term interest rates remain about 2.5% above comparable rates in the United States, despite Canada's markedly lower inflation. That in itself increases the federal fiscal deficit by about \$5 billion. If you deduct all of these from the \$34 billion we have in the deficit, the figure falls to below \$10 billion. Efficiencies in government and some measures to improve tax compliance could bring that figure close to a balance. The key to deficit reduction, therefore, is full employment, strong economic growth, and lower interest rates.

[Translation]

d'autres sont rongés par l'inquiétude et se demandent s'ils seront les prochains à perdre leur emploi à la suite des prochaines réductions ou de la prochaine fermeture d'usine. Ils s'interrogent aussi sur les genres d'emplois qui existeront pour leurs enfants, ainsi que sur l'avenir du pays.

Quel est le lien entre le problème du chômage et celui de la dette et des déficits? Le voici: celui qui perd son emploi dans une économie où les emplois sont rares a de fortes chances de se retrouver sur l'assurance-chômage. Les dépenses du gouvernement fédéral augmentent sur-le-champ. Lorsque ses prestations sont épuisées, le chômeur passe au bien-être social. Ce sont alors les dépenses provinciales et municipales qui augmentent.

Il y a encore plus. Lorsqu'un travailleur perd son emploi, son revenu, ses dépenses et l'impôt à payer diminuent tous. L'intéressé dépense moins chez les détaillants. L'effet multiplicateur de ce phénomène entraîne d'autres licenciements, fermetures et mises au chômage dans des magasins, des usines et des bureaux dans tout le secteur privé du Canada. Les recettes de l'État dégringolent. Des chômeurs paient moins d'impôt. C'est là une des lois les plus sûres en économie. Il faudrait la graver sur des plaques qu'on poserait en évidence dans les bureaux des premiers ministres d'un littoral à l'autre.

Voilà donc le problème. Le chômage généralisé fait grimper les dépenses et tomber les recettes de l'État. Il n'est pas étonnant que les déficits soient aussi élevés. La cause principale, c'est le chômage. Voilà pourquoi je crois qu'il faut nous attaquer en même temps au problème du chômage et à celui des déficits. Il faut remettre le Canada au travail.

Une telle solution ne réglerait pas tous nos problèmes de déficit, mais elle les ramènerait à un niveau gérable et nous laisserait un peu de temps et d'énergie pour nous attaquer à d'autres problèmes importants qui nous assaillent de toutes parts.

Réfléchissez un instant aux chiffres que voici. Un million de chômeurs, cela gonfle les déficits de l'État de 25 à 30 milliards de dollars. Même si l'on remettait au travail la moitié seulement de ces gens, le déficit budgétaire fédéral pourrait diminuer de 10 milliards de dollars. L'année dernière, les bénéfices des sociétés se sont établis à 5 p. 100 du produit intérieur brut contre 10 à 12 p. 100 normalement. S'ils remontaient à ce niveau, le fédéral percevrait probablement de 5 à 7 milliards de dollars de plus en impôts. Si les sociétés faisaient des profits et si les consommateurs avaient un emploi plus sûr, les recettes fiscales tirées de la taxe de vente pourraient augmenter de 5 milliards de dollars, par exemple.

Au Canada, les taux d'intérêt à court terme dépassent encore d'environ 2,5 p. 100 les taux américains comparables, même si l'inflation est beaucoup plus faible au Canada. À lui seul, cet écart creuse le déficit budgétaire fédéral d'environ 5 milliards de dollars. Si l'on soustrait tous ces chiffres du déficit de 34 milliards de dollars, celui-ci tombe à moins de 10 milliards. Des gains d'efficacité dans l'administration publique et des mesures d'amélioration de l'observation des règles fiscales permettraient presque d'équilibrer le budget. La clé de la réduction du déficit, c'est donc le plein emploi, la robustesse de la croissance économique et la baisse des taux d'intérêt.



[Texte]

There are a lot of other problems too. I've given you a paper that deals with five of Canada's economic crises, such as economic growth and international payments and competitiveness. There are also the long-term problems of better educating the labour force in school and on the job, giving our children a future, and raising our level of research and development so that Canada can keep up globally. Right now we are not keeping up in either research and development or in labour force training. On both these counts we have one of the worst records in the industrialized world.

The other day I asked the chief economist of the Canadian Manufacturers Association why business was not investing in training. His candid reply was that there were not enough funds. With corporate profits at depression levels, is it any wonder that Canadian business cannot undertake the training and investment to make it competitive?

We also need lower real interest rates, both to encourage us to invest in plant and equipment and infrastructure, and to stop giving foreigners unnecessary incentives to buy up our debt. Above all, we need jobs and hope. For a truly prosperous economic future, Canada needs to achieve strong growth, get Canadians trained for the 21st century and get Canadians working again.

Thank you, Mr. Chairman. I would be glad to answer any questions you or your colleagues might have.

**Mr. Blenkarn (Mississauga South):** You seem to indicate that we are in much the same position as we were after World War II, where we had a substantial national debt in relation to total GDP, and that if only we got the machine rolling again, that would wipe out the debt. I think you will agree with me that we had the machine rolling pretty well through the late 1980s, and indeed the machine was rolling so fast that it resulted in substantial inflation. We had situations where people were even paying people to go out and steal the other guy's employees to fill their own labour requirements, yet the government could not take in enough in tax revenue to wipe out its deficit, and the gross amount, in nominal terms, of the national debt doubled because we were not able to collect enough in taxes to pay all the interest on the debt.

What gives you the idea that we can suddenly turn things around and by growth itself wipe out the debt and deficit, bearing in mind that since the war there have been enormous changes in the social structure of the country? We had no hospitalization, no medicare, no Canada Pension Plan, no GIS, no spouse's allowance, and no unlimited unemployment insurance. We have changed the nature of the social programs delivered by government enormously, to the point where there is not enough revenue coming in to cover all the programs, and those programs are all growth programs. What gives you the idea that we can just leave things the way they are and growth will take care of it?

**Mr. Peters:** You have given me two interesting questions to answer and I would be happy to do so. If you look back at the record of all governments' deficits between the end of the 1981-82 recession, when they reached something like \$40 billion, and

[Traduction]

Il y a aussi une foule d'autres problèmes. Je vous ai remis un document où l'on traite de cinq crises économiques qui sévissent au Canada, notamment aux niveaux de la croissance de l'économie, des paiements internationaux et de la compétitivité. Il y a aussi les problèmes à long terme comme une meilleure formation de la population active dans les écoles et au travail, l'avenir qu'il faut léguer à nos enfants et la hausse du niveau des activités de recherche-développement afin que le Canada puisse suivre le rythme sur la scène mondiale. Nous avons actuellement du retard aux niveaux de la recherche-développement et de la formation de la population active. À ces deux points de vue, nous présenterons un des pires bilans du monde industriel.

L'autre jour, j'ai demandé à l'économiste en chef de l'Association des manufacturiers canadiens pourquoi les entreprises n'investissent pas dans la formation. Il m'a répondu franchement que l'argent manquait. Comme les bénéfices des sociétés sont faibles, faut-il s'étonner que les entreprises canadiennes ne puissent donner la formation et effectuer les investissements nécessaires pour devenir compétitives?

Les taux d'intérêts réels doivent baisser aussi, à la fois pour nous encourager à investir dans les infrastructures et l'équipement et aussi pour cesser d'encourager inutilement les étrangers à acheter nos titres d'emprunt. Nous avons besoin surtout d'emplois et d'espoir. Pour connaître un avenir économique vraiment prospère, le Canada doit avoir une croissance robuste, former les Canadiens en vue du vingt et unième siècle et les remettre au travail.

Merci, monsieur le président. Je répondrai avec plaisir à vos questions et à celles de vos collègues.

**M. Blenkarn (Mississauga-Sud):** Vous semblez dire que nous nous retrouvons à peu près au même point qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, époque où la dette nationale était importante par rapport au PIB, et que si seulement nous pouvions relancer la machine, la dette disparaîtrait. Vous admettez avec moi que la machine a tourné assez rondement jusqu'à la fin des années 80 et qu'elle tournait en fait si vite que l'inflation a grimpé considérablement. Nous avons même vu des gens payer pour qu'on pirate des employés ailleurs afin de répondre à leurs besoins de main-d'œuvre. Or, le gouvernement n'a pu percevoir suffisamment de recettes fiscales pour éponger son déficit et le total brut de la dette nationale a doublé parce que nous n'avons pu percevoir suffisamment d'impôt pour payer tout l'intérêt sur la dette.

Qu'est-ce qui vous fait croire qu'une volte-face soudaine est possible et que la croissance peut, à elle seule, effacer la dette et le déficit, sans oublier que, depuis la guerre, la trame sociale du pays a changé radicalement? Il n'y avait pas d'assurance-hospitalisation, d'assurance-santé, de Régime de pensions du Canada, de SRG, d'allocation de conjoint ni d'assurance-chômage illimitée. La nature des programmes sociaux administrés par l'État a changé radicalement, au point où les revenus ne suffisent pas pour payer tous les programmes qui sont tous des programmes de croissance. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il n'y a rien à changer et que la croissance réglera tout?

**M. Peters:** Vous avez posé deux questions intéressantes auxquelles je serai heureux de répondre. Prenez tous les déficits publics: ils ont diminué considérablement entre la fin de la récession de 1981-1982, moment où ils avaient atteint environ 40



[Text]

1986 or 1987, when they fell to about \$15 billion, they were substantially reduced at that point. In 1988 there were tax cuts and expenditure increases announced across the country. That was precisely at a time when the economy had reached virtual full employment and when you had severe problems in Toronto as well.

● 2000

You raised the question of the rate of inflation and the problems in Toronto. You suggested, I recall, at some earlier meeting that certain specific actions should have been taken in real estate in Toronto at that time. I think you were quite right. Some specific action should have been taken to reduce the boom in real estate and to reduce the inflationary pressures in Toronto. I thought those were good suggestions that you made at that time.

The pressure on the inflation rate, however, through the 1980s, and right into the 1990s, came in large part from fiscal policy. We were running an inflation rate of around 3.5% at that time if you exclude the increases. There were five increases in the manufacturers' sales tax. There were increases in excise taxes in every budget through the 1980s. Finally we ended up with the goods and services tax, which pushed the inflation rate up to well over 6% at that time.

So the pressure on the inflation rate came from fiscal policy or the choice of taxes, rather than from excess demand. The excess demand in 1987-1989 could have been reduced by income tax increases at that time. Instead, we had tax cuts.

**Mr. Blenkarn:** Wait a minute. You just finished saying that the government increased the pressure on inflation by increasing sales taxes. However, taxes are taxes are taxes. The point of the matter is that the government didn't at any point during that whole period of relatively good times, even with relatively large increases in taxes, collect sufficient money in revenue to really break the back of the compounding effect of interest on the national debt.

**Mr. Peters:** You would have come very close to a balance in 1988 or 1989 if monetary policy had kept interest rates low at that time, as a matter of fact.

The higher interest rates during the period of the last five years have probably added as much as \$60 billion to the national debt. Even if we'd just kept interest rates at the same level as they were in the United States—not only lower but just the same level as they were in the United States—we'd have probably had a national debt now of about \$60 billion lower than we have at the present time. That's a lot of money.

The compounding does take place. The compounding is nice. Compounding is great. With high interest rates, compounding is disastrous. At low interest rates, compounding is barely usable.

**Mr. Blenkarn:** Let's assume you're right and that if brother Crow hadn't put on a pretty tight monetary policy we might have had a lower national debt.

I suppose that debt in gross terms is about \$460 billion. You say we might have only had a \$400 billion debt. The fact of the matter is that when we took over we had a \$220 billion debt and then it was only \$400 billion. In other words, it wouldn't have quite doubled. Now it may be a little more than doubled.

[Translation]

milliards de dollars, et 1986-1987, alors qu'ils étaient tombés à 15 milliards environ. En 1988, on a annoncé des réductions des impôts et des augmentations des dépenses partout au Canada, au moment même où l'économie avait presque atteint le plein emploi. Toronto a connu aussi de graves problèmes à ce moment-là.

Vous avez parlé du taux d'inflation et des problèmes à Toronto. Vous avez dit à une réunion précédente, sauf erreur, qu'il aurait alors fallu intervenir dans le domaine immobilier à Toronto. Vous aviez tout à fait raison. Il aurait fallu intervenir afin de refroidir la flambée immobilière et d'atténuer les pressions inflationnistes à Toronto. Vous avez présenté alors de bonnes suggestions.

Or, durant toutes les années 80 et jusqu'au début des années 90, c'est la politique budgétaire qui a exercé en grande partie des pressions à la hausse sur le taux d'inflation. Si l'on ne tient pas compte des augmentations, le taux d'inflation s'établissait à l'époque à 3,5 p. 100 environ. La taxe de vente des fabricants a augmenté à cinq reprises et tous les budgets des années 80 ont augmenté les taxes d'accise. Enfin, la taxe sur les produits et services a porté le taux d'inflation bien au-delà de 6 p. 100.

Ce sont la politique budgétaire ou le choix de taxes, plutôt qu'une demande excessive, qui ont exercé des pressions à la hausse sur le taux d'inflation. On aurait très bien pu refroidir la demande excessive en 1987-1989 en augmentant l'impôt sur le revenu. On a plutôt choisi de le réduire.

**M. Blenkarn:** Un instant. Vous venez de dire que le gouvernement a accru les pressions inflationnistes en haussant la taxe de vente. Or, une taxe, ça reste une taxe. Ce que je veux dire, c'est que pendant toute cette période de prospérité relative, même après avoir augmenté sensiblement les taxes, le gouvernement n'a jamais perçu assez de revenus pour casser vraiment la tendance de l'intérêt composé sur la dette nationale.

**M. Peters:** Si la politique monétaire avait maintenu des taux d'intérêt bas, vous auriez presque réussi en fait à établir un équilibre en 1988 ou 1989.

Les taux d'intérêt élevés des cinq dernières années ont probablement ajouté jusqu'à 60 milliards de dollars à la dette nationale. Même si nous nous étions contentés de maintenir les taux d'intérêt au même niveau qu'aux États-Unis—sans chercher à les réduire davantage—le Canada devrait probablement quelque 60 milliards de dollars de moins. C'est beaucoup d'argent.

Il y a aussi le phénomène de l'intérêt composé, qui est très intéressant. Lorsque les taux d'intérêt sont élevés, il est désastreux. Lorsqu'ils sont faibles, il est à peine utilisable.

**M. Blenkarn:** Supposons que vous avez raison et que si notre frère Crow n'avait pas imposé une politique d'argent rare, la dette nationale serait peut-être un peu plus basse.

Je suppose que la dette brute est d'environ 460 milliards de dollars, mais vous dites qu'elle aurait pu être de 400 milliards seulement. Il reste qu'à notre arrivée au pouvoir, la dette était de 220 milliards et qu'elle n'atteignait que 400 milliards au moment dont vous parlez. Autrement dit, elle n'aurait pas tout à fait doublé. Maintenant, elle a peut-être un peu plus que doublé.

[Texte]

Are you going to blame it all on old Crow? As a matter of fact, he has at least pushed the inflation rate and the interest rate down to a 30-year low right now.

Just where do you go? You said you would have kept the interest rates up and let the inflation stay where it was and carry it right along. Maybe your total debt would be a little lower now, but it would be going up faster now because the interests rates presumably would be higher now.

**Mr. Peters:** Interest rates might have been higher now, but U.S. short-term rates are now at 3% and ours are over 5%. A lower inflation rate has not resulted in Canada having lower interest rates than in the U.S. They have resulted in our having higher interest rates.

• 2005

How do you explain that on average, over the last month, we have a 2.5% higher interest rate than the U.S. on very short-term money? I'm talking about treasury bills. That's where half our borrowing is. We have an inflation rate that's half that of the U.S. The purpose of having a lower—

**Mr. Blenkarn:** I guess part of the problem is the enormous internationalization of our debt. In other words, what we're sitting with at this point, as you are well aware, is that if you take provincial debt and private debt and government debt into account, nearly \$300 billion is owed to foreigners. That means there's always a great concern as to the value of your currency in international markets.

I guess there's no question about it. If you didn't have to worry about the foreign components, you could do a lot of things.

**Mr. Peters:** That's very interesting. Why do we have that huge foreign sector? We have it because we had an exchange rate that rose by 25% over this period. We made our manufactured goods impossible to export. We would not have had that international indebtedness, we would not have gotten there, if we hadn't had high interest rates and a high exchange rate. We would have had much more of our debt held nationally. I think in 1986 we were running a surplus on our international current account. We are now running a \$28 billion deficit on our international current account. We imported last year \$28 billion more in goods and services than we exported. That is because our exchange rate was wrong over the period as well.

**Mr. Blenkarn:** Our exchange rate has lowered considerably. Conceivably, if we didn't have as much provincial borrowing it might even go lower than that. But the fact of the matter is, I guess you have to forecast what you do about a situation today. I don't think there's a hell of a lot of advantage, and perhaps I'm wrong, in you and I fighting over whether or not Mr. Crow's policy of 1980, 1990-91 was correct. The fact is, we have a very large deficit right now, a very large debt. The issue is whether or not you think you can grow out of it.

I don't see how you've given us any evidence so far that it would even be conceivable to grow out of this debt, bearing in mind the built-in costs of running the governments.

**Mr. Peters:** I think we can grow out of the debt. I don't think we can possibly get out of the deficit position we're in right now unless we have strong economic growth. We are doomed to have an increasing fiscal deficit unless we do have strong economic growth.

[Traduction]

Allez-vous jeter tout le blâme sur notre vieil ami Crow? En fait, il a au moins réussi à ramener le taux d'inflation et le taux d'intérêt à un niveau qu'on n'avait pas vu depuis 30 ans.

Où voulez-vous en venir? Vous avez dit que vous auriez maintenu les taux d'intérêt à un niveau élevé et laissé sévir l'inflation. La dette totale serait peut-être un peu moins élevée, mais elle augmenterait plus rapidement parce que les taux d'intérêt seraient peut-être plus élevés.

**M. Peters:** Les taux d'intérêt seraient peut-être plus élevés, mais les taux à court terme atteignent maintenant 3 p. 100 aux États-Unis et dépassent 5 p. 100 au Canada. La baisse du taux d'inflation n'a pas fait tomber les taux d'intérêt canadiens au-dessous de ceux des États-Unis. C'est plutôt le contraire qui s'est passé.

Comment expliquez-vous qu'en moyenne, depuis un mois, les taux d'intérêt à court terme au Canada dépassent de 2,5 p. 100 ceux des États-Unis? Je parle des bons du Trésor qui représentent la moitié de nos emprunts. Notre taux d'inflation est inférieur de moitié à celui des États-Unis. Si l'on a des taux plus bas. . .

**M. Blenkarn:** Je suppose que l'internationalisation marquée de notre dette est à l'origine d'une partie du problème. Autrement dit, comme vous le savez très bien, les secteurs public et privé doivent, ensemble, presque 300 milliards de dollars à des étrangers. Cela signifie que la valeur de la devise canadienne sur les marchés internationaux préoccupe toujours énormément.

Cela ne fait aucun doute. Si l'on n'avait pas à se préoccuper des aspects étrangers, on pourrait faire toutes sortes de choses.

**M. Peters:** C'est très intéressant. Pourquoi devons-nous tellement à l'étranger? C'est parce que le taux de change a augmenté de 25 p. 100 au cours de la période en cause. Nous avons rendu nos biens manufacturés impossibles à exporter. Nous n'aurions pas atteint ce niveau d'endettement à l'étranger sans des taux d'intérêts élevés et un taux de change élevé. Une part beaucoup plus importante de la dette serait détenue au Canada. En 1986, sauf erreur, notre compte courant international enregistrait un excédent. Il enregistre actuellement un déficit de 28 milliards de dollars. L'année dernière, nous avons importé pour 28 milliards de dollars de plus de biens et de services que nous n'en avons exporté. C'est parce que notre taux de change était défavorable durant cette période-là aussi.

**M. Blenkarn:** Le dollar a baissé considérablement. Si les provinces n'empruntaient pas autant, il pourrait baisser encore davantage. Il reste toutefois que c'est aujourd'hui qu'il faut prévoir ce qu'il faudra faire plus tard. Je me trompe peut-être, mais il ne nous servira pas à grand-chose de débattre si la politique pratiquée par M. Crow en 1980, 1990 et 1991 était la bonne. Il reste que nous avons actuellement un déficit et une dette énormes. La question est de savoir si vous croyez que la croissance peut régler le problème.

Vous ne nous avez pas prouvé jusqu'à maintenant que l'on pourrait même concevoir que la croissance puisse nous sortir de la dette, compte tenu du coût inévitable de l'administration publique.

**M. Peters:** Je crois que la croissance peut nous sortir de la dette. Sans une croissance robuste de l'économie, le déficit budgétaire augmentera inexorablement.



[Text]

So I would say it's quite the reverse. By cutting expenditures, by adjusting programs, you will not get out of the deficit. You will end up with as big or larger deficits each time you try. What you have to have are programs that will make the economy grow.

**Mr. Blenkarn:** What type of growth do you think we would need to grow out of this debt? Mr. Dodge has said that if you had 6% real growth, three years back to back, without any increase whatsoever in government expense, you'd break the deficit. Now, there's a long way from breaking the deficit to paying the debt.

**Mr. Peters:** It's a start, isn't it?

**Mr. Blenkarn:** Bearing in mind that with programs such as old age pension and the GIS and so on there's a built-in growth factor that's about 5% per annum, and if you want no growth you'd have to be cutting back other programs and/or increasing revenue pretty substantially to cover them, I was wondering what you thought you'd need. That's if you had no increase in expenditures.

**Mr. Peters:** If you had no increase in expenditures I think you'd need several years of 5% or 6% real economic growth and a continuing growth beyond that of around 4%. That would reduce the federal fiscal deficit down to some manageable size, as we did in 1986 when we got it down to \$15 billion.

• 2010

**Mr. Blenkarn:** How do you foresee operating the economy of Canada with 5% or 6% real growth year after year after year and with no increase in expenditures?

**Mr. Peters:** First of all, you would have an awful lot less unemployment and welfare payments to pay, you would have an awful lot fewer people getting—

**Mr. Blenkarn:** I agree. If you can get all the people working, I guess we'd be fine. But how do you get there?

**Mr. Peters:** How do you get there? First of all, you bring interest rates down to U.S. levels.

**The Chairman:** How do you do that, might I ask?

**Mr. Peters:** The Governor of the Bank of Canada can move short-term interest rates.

**The Chairman:** He can print more money, that's right. Do you realistically think...? Can you tell us how...? One might have argued this at one point in time—I don't think very credibly—but now interest rates are probably at a 25- or 30-year low. We haven't seen the interest rates this low for a long time. How realistic is it, do you think, to suggest that somehow the Bank of Canada governor can say, tomorrow morning interest rates are going to go down 2% more. You know that's not within his power to do. You know that.

**Mr. Peters:** I know that U.S. rates are at 3% and Canadian rates have been running between 5% and 6%. Are you telling me that Canadian treasury bills and U.S. treasury bills should be trading at that differential?

I'll tell you that the normal differential on Canadian and U.S. treasury bills... and if you think about it for a minute you will realize that a Canadian buying treasury bills and an American buying treasury bills... I've sat in offices for 25 or

[Translation]

Je dirais donc que c'est tout à fait l'inverse. En réduisant les dépenses et en rectifiant le tir au niveau des programmes, vous ne réussirez pas à supprimer le déficit. Chaque fois que vous essaieriez, vous aboutiriez avec un déficit important ou encore plus gros. Il faut des programmes qui entraîneront une croissance de l'économie.

**M. Blenkarn:** De quelle genre de croissance aurons-nous besoin pour régler ce problème de la dette, selon vous? M. Dodge a déclaré qu'une croissance réelle de 6 p. 100 durant trois années consécutives, sans aucune augmentation des dépenses publiques, permettrait d'éponger le déficit. Il reste encore beaucoup de chemin à faire entre la suppression du déficit et le remboursement de la dette.

**M. Peters:** C'est un début, n'est-ce pas?

**M. Blenkarn:** Étant donné que des programmes comme ceux de la pension de vieillesse et du SRG comportent un facteur de croissance d'environ 5 p. 100 par année, et que si vous visez une croissance nulle, il faudra réduire d'autres programmes ou augmenter considérablement les revenus pour les payer, que faudrait-il faire, selon vous? C'est-à-dire si les dépenses n'augmentaient pas.

**M. Peters:** Si les dépenses n'augmentaient pas, il faudrait plusieurs années de croissance économique réelle de 5 ou 6 p. 100 et, ensuite, une croissance soutenue d'environ 4 p. 100. Cette croissance ramènerait le déficit budgétaire fédéral à un niveau gérable, comme nous l'avons fait en 1986: nous l'avons alors ramené à 15 milliards de dollars.

**M. Blenkarn:** Comment prévoyez-vous faire fonctionner l'économie du Canada avec une croissance réelle soutenue de 5 ou 6 p. 100 par année et sans augmentation des dépenses?

**M. Peters:** Tout d'abord, il y aurait beaucoup moins de prestations d'assurance-chômage et de bien-être social à payer, beaucoup moins de gens obtiendraient—

**M. Blenkarn:** D'accord. Si l'on pouvait mettre tout le monde au travail, je suppose que tout irait bien. Comment y parvenir?

**M. Peters:** Comment? Tout d'abord, en ramenant les taux d'intérêt aux mêmes niveaux que les taux américains.

**Le président:** Comment vous y prendriez-vous?

**M. Peters:** Le gouverneur de la Banque du Canada peut fixer les taux d'intérêt à court terme.

**Le président:** Il peut imprimer plus d'argent, bien sûr. Croyez-vous qu'il soit réaliste...? Pouvez-vous nous dire maintenant...? On aurait peut-être pu soutenir cet argument à un moment donné—sans grande crédibilité toutefois—mais les taux d'intérêt sont maintenant tombés au niveau d'il y a 25 ou 30 ans. Il y a longtemps qu'ils n'avaient pas été aussi bas. Croyez-vous qu'il est réaliste de laisser entendre que le gouverneur de la Banque du Canada peut dire que demain matin, les taux d'intérêt vont diminuer de 2 p. 100 encore? Vous savez très bien qu'il n'a pas ce pouvoir.

**M. Peters:** Je sais que les taux d'intérêt sont de 3 p. 100 aux États-Unis et qu'ils s'établissent entre 5 et 6 p. 100 au Canada. Voulez-vous dire qu'il devrait y avoir un tel écart entre les bons du Trésor du Canada et ceux des États-Unis?

L'écart normal entre les bons du Trésor du Canada et ceux des États-Unis... et si vous y réfléchissez un instant, vous vous rendez compte qu'un Canadien qui achète des bons du Trésor et un Américain qui fait de même... J'ai travaillé 25 ans ou plus



[Texte]

more years where you trade billions of dollars worth of securities and the differential between those two, if you do not intend to change the exchange rate, should be zero. One or two basis points will move several hundred million dollars across the border. The Toronto-Dominion Bank, for example, borrows in the New York money markets at one or two basis points different from the New York money centre banks. The credit standing of the Canadian government on treasury bills, and the U.S. government on treasury bills in their own markets, is virtually the same. What we're running is an exchange rate policy that artificially keeps our exchange rate high for anti-inflation measures when there's no inflation in the economy—

**The Chairman:** So you're suggesting the exchange rate for the Canadian dollar is too high at this point in time?

**Mr. Peters:** Yes.

**The Chairman:** What would you suggest—

**Mr. Peters:** It's artificially held up. It's 2.5% and the very short-term interest rates are holding it up there. Why else would we have a 2.5% difference?

**Mr. Thompson (Carleton-Charlotte):** Mr. Chairman, I'd like to interject here—

**The Chairman:** I'm going to let Ms Marleau ask a question in a few minutes, but you can interject.

**Mr. Thompson:** This is a point that I think has to be made. Mr. Peters has made two glaring mistakes and I think they have to be pointed out. There is not a 2.5% spread in interest rates between Canada and the United States. It's much narrower than that.

**Mr. Peters:** At the moment—

**Mr. Thompson:** Short term and long term, sir.

**Mr. Peters:** Short-term interest rates, treasury bills, over the last month have averaged about 2.5% difference.

**Mr. Thompson:** That is absolutely incorrect.

**Mr. Peters:** That's not incorrect. Right now it's running—

**Mr. Thompson:** You're also incorrect on the inflation rate back a year and a half ago, which was 6%, sir; it was 2.5% or less. So I think you ought to be picked up on both of those counts.

**Mr. Peters:** No, I beg to differ. I will show you the—

**Mr. Thompson:** I'll quote the rates for you. Ten-year bonds—

**Mr. Peters:** I'm not talking about long term; I'm talking about three-month treasury bills.

**Mr. Thompson:** Okay, three-month commercial paper, today's rate, Canada rate, is 4.98%—let's say 5%. The U.S. rate is 3.32%. So that is not a 2.5% spread.

**Mr. Peters:** That is commercial paper. I talked about government treasury bills, and the government treasury bill difference is running, at the moment, around 1.75%. It was over 3% last month. Within the past month it has been as high as 3%.

[Traduction]

dans des bureaux où il s'échange pour des milliards de dollars de titres et l'écart entre les deux devrait être nul, si l'on n'a pas l'intention de modifier le taux de change. Un écart d'un ou deux points de base entraîne un transfert outre-frontières de plusieurs centaines de millions de dollars. La Banque Toronto-Dominion, par exemple, emprunte sur les marchés monétaires new-yorkais à un ou deux points de base de différence par rapport aux banques du centre monétaire new-yorkais. En ce qui concerne les bons du Trésor, la cote de crédit du gouvernement canadien et celle du gouvernement américain sont à peu près les mêmes sur leur marché respectif. Nous appliquons une politique de taux de change qui maintient notre devise à un taux artificiellement élevé pour lutter contre l'inflation, à une époque où il n'y a pas d'inflation dans l'économie—

**Le président:** Vous dites donc que le dollar canadien est trop fort actuellement?

**M. Peters:** Oui.

**Le président:** Qu'est-ce que vous suggéreriez. . .

**M. Peters:** On le maintient artificiellement à un niveau élevé. L'écart est de 2,5 p. 100 et les taux d'intérêt à très court terme maintiennent le dollar à ce niveau. Pour quelle autre raison y aurait-il un écart de 2,5 p. 100?

**M. Thompson (Carleton-Charlotte):** Monsieur le président, je veux intervenir ici. . .

**Le président:** Je vais laisser M<sup>me</sup> Marleau poser une question dans quelques minutes, mais vous pouvez intervenir.

**M. Thompson:** Je crois que c'est un point qu'il faut souligner. M. Peters a commis deux erreurs flagrantes et il faut les signaler. L'écart entre les taux d'intérêt canadiens et américains n'est pas de 2,5 p. 100. Il est beaucoup plus faible.

**M. Peters:** Pour le moment. . .

**M. Thompson:** À court terme et à long terme, monsieur.

**M. Peters:** Dans le cas des taux d'intérêt à court terme sur les bons du Trésor, l'écart a été en moyenne de 2,5 p. 100 environ au cours du dernier mois.

**M. Thompson:** C'est absolument faux.

**M. Peters:** Pas du tout. Actuellement, il est de. . .

**M. Thompson:** Vous vous trompez aussi au sujet du taux d'inflation d'il y a un an et demi, qui était de 6 p. 100, monsieur. L'écart était de 2,5 p. 100 ou moins. Je crois donc qu'il faut vous rappeler à l'ordre sur ces deux points.

**M. Peters:** Non, je ne suis pas d'accord. Je vais vous montrer. . .

**M. Thompson:** Je vais vous citer les taux. Obligations de dix ans. . .

**M. Peters:** Je ne parle pas du long terme, mais des bons du Trésor à trois mois.

**M. Thompson:** Très bien. Dans le cas des effets de commerce à trois mois, le taux d'aujourd'hui est de 4,98 p. 100—disons 5 p. 100—au Canada et de 3,32 p. 100 aux États-Unis. L'écart n'est donc pas de 2,5 p. 100.

**M. Peters:** Vous parlez d'effets de commerce. J'ai parlé des bons du Trésor du gouvernement et l'écart est actuellement d'environ 1,75 p. 100. Il dépassait 3 p. 100 le mois dernier. Il a atteint 3 p. 100 au cours du dernier mois.

[Text]

**Mr. Thompson:** That's absolutely incorrect. A Canadian treasury bill, 91-day bill, today's rate, Canada rate, is 4.86%. The U.S. rate today, May 31, 1993, is 3.12%.

**Mr. Peters:** Yes, I know that.

**Mr. Thompson:** So that is not 2.5%, sir.

**Mr. Peters:** Have you adjusted those? Have you adjusted the U.S. rates for the discount—

**Mr. Thompson:** And you also exaggerated the rate of inflation.

**Mr. Peters:** Have you adjusted those rates for the method of calculation? Do you know that the U.S. rates are calculated in a different manner from Canadian rates?

**Mr. Thompson:** Well—

**Mr. Peters:** Do you know that? I would suggest that you—

**Mr. Thompson:** I would suggest this. If you're going to come in and quote rates, you state the formula you use, but I'm telling you that these are accurate and they're figures we can use.

**Mr. Peters:** All right, then—

**Mr. Thompson:** If you want to argue how the rate is measured, you're on a different course completely. I think every financial newspaper will accept the rates as I've quoted them, because they are accurate. I also suggest, as I did earlier, that your inflation rate is totally inaccurate as well. What you're doing is building a case using your own statistics.

● 2015

**Mr. Peters:** What inflation rate is Canada's inflation rate? Do you know what it is?

**Mr. Thompson:** The inflation rate in Canada today is 1.8%.

**Mr. Peters:** What is it in the U.S.?

**Mr. Thompson:** The inflation rate in the U.S. . . I can't quote you on that. I'm sure Mr. Blenkarn can.

**Mr. Peters:** I can quote you. You see, I have the statistics in front of me. I can quote you the accurate rate. The consumer price index in the U.S. is running now, a year over year rate, 3.2% at April. The April figures in Canada were 1.8%.

**The Chairman:** I'm going to move along here and ask Ms Marleau to ask a few questions. I'll come back to you in a moment.

**Mrs. Marleau (Sudbury):** I want to thank you for coming before the committee. One of the things you've mentioned, although perhaps indirectly, is that many of the problems we're having today have been the effects of not only a very tight monetary policy but also many other measures this government brought in, which have in fact made for the loss of many long-term jobs. You can't blame it all on monetary policy, but you certainly can blame a lot of it on the monetary policy, as well as the fact that it has increased our deficit.

It's almost as if inflation was the first bogeyman. As you've said already, it wasn't a real one. Most of the inflation was government-created by their own increase in taxes. Now they're trying to bring in the next phase of it, which is deficit crisis.

[Translation]

**M. Thompson:** C'est tout à fait faux. Le taux d'aujourd'hui, le 31 mai 1993, sur un bon du Trésor du Canada à 91 jours, est de 4,86 p. 100 au Canada. Aux États-Unis, le taux est de 3,12 p. 100.

**M. Peters:** Je le sais.

**M. Thompson:** L'écart n'est donc pas de 2,5 p. 100, monsieur.

**M. Peters:** Avez-vous corrigé ces chiffres? Avez-vous corrigé les taux américains en fonction du rabais. . .

**M. Thompson:** Et vous avez exagéré aussi le taux d'inflation.

**M. Peters:** Avez-vous corrigé ces taux pour tenir compte de la méthode de calcul? Savez-vous que les taux américains ne sont pas calculés de la même façon que les taux canadiens?

**M. Thompson:** Eh bien. . .

**M. Peters:** Le savez-vous? Je vous suggère de. . .

**M. Thompson:** Voici ce que je vous propose. Si vous voulez venir nous citer des taux, précisez-nous la formule que vous utilisez. Je vous dis toutefois que mes chiffres sont exacts et qu'on peut les utiliser.

**M. Peters:** Très bien, alors. . .

**M. Thompson:** Si vous voulez discuter du calcul du taux, c'est autre chose. Je crois que n'importe quel journal financier acceptera les taux que j'ai cités parce qu'ils sont exacts. Comme je l'ai dit plus tôt, j'estime que votre taux d'inflation est tout à fait inexact aussi. Vous présentez vos arguments en vous basant sur vos propres chiffres.

**M. Peters:** Quel est le taux d'inflation au Canada? Le savez-vous?

**M. Thompson:** Il est de 1,8 p. 100 aujourd'hui.

**M. Peters:** Et aux États-Unis?

**M. Thompson:** Aux États-Unis, le taux d'inflation. . . Je ne saurais vous dire, mais je suis sûr que M. Blenkarn peut vous répondre.

**M. Peters:** Je vais vous le donner. Vous voyez, j'ai les chiffres devant moi. Je peux vous donner le taux exact. En avril, l'indice des prix à la consommation s'établissait à un taux annuel de 3,2 p. 100 aux États-Unis et à 1,8 p. 100 au Canada.

**Le président:** Nous allons poursuivre et je vais demander à M<sup>me</sup> Marleau de poser quelques questions. Je reviendrai à vous dans quelques minutes.

**Mme Marleau (Sudbury):** Je vous remercie d'être venu témoigner devant le comité. Vous avez dit notamment, mais indirectement peut-être, que beaucoup de nos problèmes actuels découlent non seulement d'une politique d'argent très rare, mais aussi d'un grand nombre d'autres mesures imposées par le gouvernement actuel et qui ont fait disparaître en fait beaucoup d'emplois à long terme. On ne peut tout mettre sur le dos de la politique monétaire, mais elle est certainement à l'origine de nombreux problèmes, sans oublier qu'elle a gonflé notre déficit.

C'est presque comme si l'inflation était le premier croque-mitaine. Comme vous l'avez déjà dit, ce n'était pas vraiment le cas. L'inflation a été causée en grande partie par les pouvoirs publics qui ont augmenté les taxes. Ils essaient maintenant de

[Texte]

That's not a bogeyman. It's a real problem we face. But you have to look at it in the overall context of jobs and Canadians. I know you have been doing a lot of study in that area as to just exactly what type of remedies a balanced approach could bring to this problem.

**Mr. Peters:** There are a lot of crises. The fiscal crisis is just one of a number of crises we have. I think treating that as a separable crisis is a mistake. The crises we need to look at are many: unemployment, economic growth, international payment, real interest rates—which are still very high—and the fiscal crisis. If we don't look at all five of those crises and don't coordinate policies that will give us results in all five of those areas, we will tend to have exactly the same result we had in inflation, where we fought inflation down to 1.5% last year and at the same time brought the unemployment rate well over 11%, brought the federal fiscal deficit up to \$34 billion, the international payments to a crisis level of a \$28 billion deficit, and killed economic growth for three years.

Paying attention solely to one problem has had that peculiar result. I think the deficit problem is exactly the same way. We have to look at a coordinated set of economic policies that puts economic growth, employment, interest rates, the international payments position and the federal fiscal deficit in some type of set of coordinated policies, where they're all looked at as equally important. I think that's probably what I've tried to present in the second paper I gave to members.

**Mrs. Marleau:** The Department of Finance, under the finance minister, has been consistently wrong in all of its projections. You're an economist. Is it normal that people who are projecting budgets would be consistently wrong, year after year?

I mean, when I was in business, if I'd had a manager who was always that wrong, I would have fired him a long time ago. Perhaps for the people of Canada this is such a big business that it is difficult for them and it's allowable that they be that wrong, forever.

• 2020

**Mr. Peters:** Well, I have a great deal of sympathy for anybody who makes budget projections and for the Department of Finance. I have worked in the Department of Finance.

**The Chairman:** You used to be involved. I was going to say that if we want to check the record for budget projections, we might want to go back and check some of those. I think we'd find that the ones of recent years have been much more accurate than the ones of 10 years ago or so.

**Mrs. Marleau:** Mr. Chairman, you're badgering the witness. Let him answer.

**Mr. Peters:** The problems of projecting the economy and budget deficits over a long period of time are not easy, and getting the numbers correct is certainly a major problem.

What I find as involving a great deal of difficulty is looking at the budget and the projections and saying whether they were right. If the numbers that were tossed up right now had been known a year ago or two years ago and if they had had those numbers, would they have done the same thing? Was it really a mistake in how the economy worked? Was it a mistake in how the budget, with intent, was put on? That's a much more. . .

[Traduction]

passer à l'étape suivante, soit la crise du déficit. Ce n'est pas un croque-mitaine, mais un véritable problème. Il faut toutefois l'aborder dans le contexte global de l'emploi et des Canadiens. Je sais que vous avez effectué, dans ce domaine, de nombreuses études sur les solutions qu'une démarche équilibrée pourrait apporter au problème.

**M. Peters:** Les crises sont nombreuses. La crise budgétaire n'en est qu'une. Je crois qu'on a tort de la considérer comme une crise distincte. Les crises auxquelles nous devons nous attaquer sont nombreuses: chômage, croissance économique, paiements internationaux, taux d'intérêt réels—qui demeurent très élevés—et crise budgétaire. Si nous omettons d'examiner ces cinq crises et de coordonner des politiques qui produiront des résultats dans ces cinq domaines, le résultat sera exactement le même que dans le cas de l'inflation. Nous avons ramené l'inflation à 1,5 p. 100 l'année dernière tout en portant le taux de chômage bien au-delà de 11 p. 100, le déficit budgétaire fédéral à 34 milliards, les paiements internationaux à un niveau déficitaire critique de 28 milliards, et étouffant la croissance de l'économie pendant trois ans.

Si l'on a obtenu un tel résultat, c'est parce qu'on s'est penché sur un problème seulement. C'est exactement ce qui se passera dans le cas du déficit. Il faut envisager un train coordonné de politiques économiques qui accorderont autant d'importance à la croissance économique, à l'emploi, aux taux d'intérêt, à la situation des paiements internationaux et au déficit budgétaire fédéral. C'est probablement ce que j'ai essayé de proposer dans le deuxième document que j'ai remis aux députés.

**Mme Marleau:** Le ministère des Finances et son ministre se sont toujours trompés dans toutes leurs projections. Vous êtes économiste. Est-il normal que des gens qui établissent des budgets se trompent systématiquement, année après année?

Lorsque j'étais en affaires, si j'avais eu un gérant qui se trompait toujours ainsi, je l'aurais congédié rapidement. Peut-être que pour la population canadienne, le Canada est une entreprise tellement grosse que les intéressés ont de la difficulté à la gérer et qu'on leur permet de toujours se tromper ainsi.

**M. Peters:** J'ai beaucoup de sympathie pour quiconque établit des projections budgétaires et pour le ministère des Finances, où j'ai déjà travaillé.

**Le président:** Vous participiez auparavant à ces projections. J'allais dire que si nous voulons établir un bilan des projections budgétaires, nous pourrions revenir en arrière. Nous constaterions qu'elles sont beaucoup plus précises depuis quelques années qu'il y a dix ans.

**Mme Marleau:** Monsieur le président, vous harcelez le témoin. Laissez-le répondre.

**M. Peters:** Il est difficile d'établir des projections des tendances de l'économie et des déficits budgétaires sur une longue période et il est certainement très difficile d'effectuer des calculs corrects.

Ce que je trouve très difficile, c'est d'examiner le budget et les projections et de dire si l'on avait raison. Si l'on avait connu, il y a un an ou deux, les chiffres que l'on vient tout juste de lancer et si les planificateurs en avaient eu connaissance, auraient-ils fait la même chose? S'est-on vraiment trompé sur le fonctionnement de l'économie et sur la préparation du budget? C'est beaucoup plus. . .



[Text]

If you ask your manager whether he had made those decisions based on his projections, and if his projections were wrong and he got into such a mess financially as the government has, you might have fired him on those counts, simply because he did not do the right thing at the right time and did not have a perception of where those things that were being done would take the economy.

I think it's four years ago this month that I appeared before this committee and suggested that if the monetary policy continued to have those interests rates as high as they were in 1989, we would be likely to have a recession. That suggestion was pooh-poohed, and interest rates were not just kept as high as they were, they were raised, and we had a serious recession and a very difficult time for three years, of really slow or no growth in the economy.

So I think it was a mistake in not knowing how the economy was going to react to the measures taken at that time. I think the projections were wrong on that basis, and that was the clear mismanagement. It was not impossible to look at those numbers and come up with a feeling that there were going to be serious economic problems.

I think I mentioned at the time that the size of both federal and fiscal deficits was going to occur because of high interest rates, that we would have a recession because of high interest rates, and that we would have a serious balance-of-payments problem because of high interest rates. Certainly, pretty clearly, all three items have happened.

I don't pretend to be prescient in all my forecasts, and I have also made my share of mistakes, but at that particular time I was probably right. We always tend to quote ourselves when we are right.

**Mrs. Marleau:** Well, we were predicting a recession or at least talking about a recession way before the government ever acknowledged it was in place. Perhaps the members of the government were doing it more to protect us and try to bolster our feeling of well-being, because it's a two-edged sword. When you tell people they are in a recession, sometimes the situation gets worse. I want to give them the benefit of the doubt because I don't really believe any government wants to create the kind of damage that's been caused. Sometimes one does try a little too hard to prevent things from happening and might close one's eyes to what one might do to prevent them from happening.

**Mr. Thompson:** Mr. Peters, in 1968—and I believe my statistics are correct, but we may argue over a billion or so—Canada had a deficit of \$1 billion, with a combined debt of approximately \$29 billion. From 1968 to 1984, that annual deficit grew from \$1 billion to approximately \$35 billion in 1984, and the combined debt rose from less than \$30 billion to approximately \$230 billion. What went wrong in that period?

• 2025

**Mr. Peters:** A lot of things went wrong in that period. We had very high inflation; we had energy—

**Mr. Thompson:** Now wait, I want to tick these off as you go through them and perhaps we can use the information. High inflation was one of the problems.

**Mr. Peters:** We had an energy price crisis that involved a major change in energy prices throughout the world at that particular time.

[Translation]

Si vous demandez à votre gérant de fonder ses décisions sur ses projections et s'il s'est trompé et est tombé dans le même pétrin financier que le gouvernement, vous pourriez le congédier pour ces deux raisons, simplement parce qu'il n'a pas pris la bonne décision au bon moment et ne savait pas ce que ferait l'économie.

Sauf erreur, j'ai comparu devant le comité il y a quatre ans ce mois-ci. J'ai alors dit que si la politique monétaire maintenait les taux d'intérêt aux niveaux de 1989, il y aurait probablement une récession. On a fait fi de mes propos et, non seulement a-t-on maintenu les taux d'intérêt, on les a augmentés. Nous sommes tombés dans une grave récession et nous avons connu pendant trois ans une période vraiment difficile au cours de laquelle la croissance de l'économie a été lente ou nulle.

Je crois donc qu'on a fait erreur en ne sachant pas comment l'économie réagirait aux mesures prises à l'époque. C'est pourquoi les projections étaient fausses et c'est là qu'on a clairement mal géré. Il n'était pas impossible d'examiner ces chiffres et de s'apercevoir que de graves problèmes surgiraient dans l'économie.

J'ai dit alors que l'ampleur des déficits fédéral et budgétaire serait attribuable aux taux d'intérêt élevés, que ceux-ci provoqueraient une récession et de graves problèmes de balance des paiements. J'ai eu raison sur toute la ligne.

Je ne prétends pas être prescient dans toutes mes prévisions, et j'ai aussi commis ma part d'erreurs, mais j'avais probablement raison à ce moment-là. Nous avons toujours tendance à nous citer nous-même lorsque nous avons raison.

**Mme Marleau:** Nous prédisions une récession, ou nous en parlions du moins, bien avant que le gouvernement en ait même reconnu l'existence. Le gouvernement a peut-être agi ainsi pour nous protéger et pour essayer de nous faire croire à notre bien-être, parce que c'est une arme à deux tranchants. Lorsqu'on dit aux gens qu'il y a une récession, la situation empire parfois. Je vais laisser au gouvernement le bénéfice du doute parce que je ne crois pas vraiment qu'un gouvernement veuille sciemment causer le genre de dommages qu'on a causés. Parfois, on essaie un peu trop d'empêcher certaines choses de se produire et on peut même fermer les yeux sur ce qu'on peut faire pour les prévenir.

**M. Thompson:** Monsieur Peters, en 1968—et je crois que mes chiffres sont corrects, mais il peut y avoir une différence d'environ 1 milliard de dollars—le Canada avait un déficit d'un milliard et une dette cumulative d'environ 29 milliards. Entre 1968 et 1984, ce déficit annuel est passé d'un milliard à 35 milliards environ en 1984. La dette cumulative a grimpé de moins de 30 milliards à environ 230 milliards. Qu'est-ce qui n'a pas marché au cours de cette période?

**M. Peters:** Beaucoup de choses. L'inflation élevée, la crise énergétique. . .

**M. Thompson:** Un instant: je veux noter ces problèmes à mesure que vous les énumérez et nous pourrions peut-être utiliser l'information. L'inflation élevée était un des problèmes.

**M. Peters:** Une crise énergétique a provoqué une flambée des prix de l'énergie partout dans le monde.

[Texte]

**Mr. Thompson:** I just want to back you up a bit before you go on, because we'll probably miss an opportunity here. What was the inflation problem in that period? You're admitting now that inflation can be a problem. What was the problem in that generation, if you wish, from 1968 to 1984, when inflation was a problem? Give us an example of what figure inflation was running at and why it was a problem.

**Mr. Peters:** Inflation began in the early 1970s with an international shortage of protein that led to an international crisis in energy. Energy prices rose by phenomenal amounts during that period, throughout the world, and natural resource prices also rose.

**The Chairman:** Canada is a net energy exporter, so we should have done well during that period.

**Mr. Peters:** Yes, we did. The terms of trade improved dramatically during the early 1970s. The terms of trade—

**Mr. Thompson:** But the point I'm striking for here, and the one I obviously want to make, is that you've suggested that at some point inflation does become a problem. Can we agree on that?

**Mr. Peters:** Yes, it does.

**Mr. Thompson:** Give us some of the numbers that occurred in those years between 1968 and 1984. Can you identify a particular year—for example, 1971, 1972, or 1973? What level was inflation at in those years?

**Mr. Peters:** I don't know. Have you got the numbers in front of you? I haven't got them in front of me.

**Mr. Thompson:** Well, in 1972, 1973, and 1974 in that area—off the top of my head—I believe we were into percentage points of 12% and 15% inflation in those periods. Is that correct? That was done in 1981.

**Mr. Peters:** No, the highest level we reached was 12% and that was in 1981.

**Mr. Thompson:** But in those periods of 12% inflation in the 1980s and of lower rates of inflation in the 1970s, you do recognize that as a problem, back in that generation. Is that correct?

**Mr. Peters:** We all did. We all went through it, if you remember. We had the prices and income commission. We had the wage and price controls. I believe your party leader, Mr. Stanfield, proposed wage and price controls, if you recall, in the 1974 election, I think it was. Clearly we had questions of inflation. Obviously we had inflation problems.

**Mr. Thompson:** So looking back on that period of time—again, I go back to the numbers because the numbers speak for themselves—without question, deficits and the combined debt reached the point of no return, perhaps we can say. But what should we have done back then, in hindsight, to curb inflation and bring the debt situation under control? Let's take a look at it, because you've identified inflation as a problem. What would you have done back then?

**Mr. Peters:** Well, you would have had to do a number of things. There were a lot of things that should have been done back in those times, and I haven't—

**Mr. Thompson:** But would you admit there were a number of things left undone?

[Traduction]

**M. Thompson:** Revenez un peu en arrière avant d'aller plus loin, parce que nous risquons de rater quelque chose. Quel était le problème de l'inflation à l'époque? Vous admettez maintenant que l'inflation peut causer un problème. Quel était le problème pendant la période de 1968 à 1984 au cours de laquelle l'inflation a posé un problème? Donnez-nous des statistiques sur l'inflation et dites-nous pourquoi cela posait un problème.

**M. Peters:** L'inflation a commencé au début des années 70 par une pénurie internationale de pétrole qui a déclenché une crise énergétique internationale. Les prix de l'énergie ont explosé au cours de cette période, partout dans le monde. Ceux des ressources naturelles aussi.

**Le président:** Le Canada est un exportateur net d'énergie et nous aurions donc dû bien nous en tirer.

**M. Peters:** C'est ce qui s'est passé. Les termes du commerce ont connu une amélioration spectaculaire au début des années 70. Les termes du commerce...

**M. Thompson:** Ce que je veux dire ici est évident: vous avez laissé entendre que l'inflation devient un problème à un moment donné. D'accord?

**M. Peters:** Oui.

**M. Thompson:** Donnez-nous quelques chiffres sur ce qui s'est passé entre 1968 et 1984. Pouvez-vous nous parler d'une année en particulier—1971, 1972 ou 1973, par exemple? Quel était alors le taux d'inflation?

**M. Peters:** Je ne sais pas. Avez-vous les chiffres devant vous? Je ne les ai pas.

**M. Thompson:** Je crois qu'en 1972, 1973 et 1974—et je me fie à ma mémoire—l'inflation atteignait 12 et 15 p. 100. Est-ce exact? C'était en 1981.

**M. Peters:** Non, le taux a plafonné à 12 p. 100, en 1981.

**M. Thompson:** Au cours des périodes d'inflation à 12 p. 100 des années 80 et d'inflation plus faible des années 70, vous admettez que cela posait un problème à l'époque, n'est-ce pas?

**M. Peters:** Nous l'avons tous admis. Nous avons tous vécu cette période, si vous vous rappelez bien. Nous avons connu la commission des prix et revenus, ainsi que le gel des prix et des salaires. Je crois que le chef de votre parti, M. Stanfield, a proposé le gel des prix et des salaires au cours de la campagne électorale de 1974, sauf erreur. Nous avions clairement des problèmes d'inflation.

**M. Thompson:** Donc, au cours de cette période—je reviens une fois de plus sur les chiffres, parce qu'ils sont éloquents—il est clair que le déficit et la dette cumulative ont atteint le point de non-retour, pour ainsi dire. En rétrospective, qu'aurait-il fallu faire alors pour enrayer l'inflation et contrôler le problème de la dette? Penchons-nous sur la question parce que vous avez dit que l'inflation posait un problème. Qu'auriez-vous fait alors?

**M. Peters:** Il aurait fallu prendre certaines mesures à l'époque et je n'ai pas...

**M. Thompson:** Vous admettez toutefois qu'il y a certaines choses qu'on n'a pas faites?

[Text]

**Mr. Peters:** —examined that particular period in order to give the answer to you. I will be glad to give you—

**Mr. Blenkarn:** Well, we did do something in 1981, didn't we?

**Mr. Peters:** We caused a recession.

**Mr. Blenkarn:** In 1981 the government raised interest rates to the point where the prime rate was—

**Mr. Peters:** It was 22%.

**Mr. Blenkarn:** That's right. And the government sold Canada Savings Bonds at 19.5%, I recall, and it did break the back of the inflation.

**Mr. Peters:** And we got a huge government deficit as a result.

**Mr. Blenkarn:** That's right, and we managed to come out of that with a 4% inflation rate in 1984, from 12%, 13%, or 14% inflation, or whatever it was—fantastic inflation.

**Mr. Peters:** Yes.

**Mrs. Marleau:** [*Inaudible—Editor*] . . . in Canada at that point, though? So isn't it a lot of better if the interest goes back into Canadian hands and flows out of the country?

• 2030

**Mr. Thompson:** Mr. Peters, we're getting a bit sidetracked. Let's go back to inflation and some of the instruments the government has to use now because of its high reliance on foreign capital, if you wish.

How much capital is available in Canada in any given year? We have to go offshore to support our debt. Could you give us your view of that? There's obviously so much capital in Canada that is available in any given year. Could you fit that into your sense of inflation and why we must have some controls over inflation with regard to that need for offshore capital and the restrictions that places on the Government of Canada?

**Mr. Peters:** First of all, there's no question in my mind that there are no inflationary pressures in Canada at the present time. To have inflationary pressures you would need to have businesses prepared to raise prices, and I don't think any business I know of is waiting to raise prices. They're dying for a few extra sales, thank you very much, and if they could get a little more in the way of sales they would probably lower prices. So I don't think inflation is a problem at the present time, and if you think it is you're misreading the total question.

**Mr. Thompson:** Okay, let's agree on the fact that inflation is not a problem today. We agree that it's at approximately 1.8%. Is that correct? Do we agree on that figure?

**Mr. Peters:** I think that was the last number I saw, and that was a year-over-year rate of inflation. If you'd like a seasonally adjusted annualized rate of inflation on a month-to-month basis, I could probably calculate that for you too.

**Mr. Thompson:** Okay, but we'll agree that it's approximately 2%. Again, I suppose what you're saying is that you don't think it would hurt if we relaxed our drive toward price stability and allowed inflation to heat up a little. Is that what you're saying?

[Translation]

**M. Peters:** . . . étudié cette période en particulier afin de vous répondre. Je vous donnerai avec plaisir. . .

**M. Blenkarn:** Nous avons fait quelque chose en 1981, n'est-ce pas?

**M. Peters:** Nous avons provoqué une récession.

**M. Blenkarn:** En 1981, le gouvernement a haussé les taux d'intérêt au point où le taux préférentiel a atteint. . .

**M. Peters:** Vingt-deux pour cent.

**M. Blenkarn:** En effet. Le gouvernement a alors vendu des obligations d'épargne du Canada à 19,5 p. 100, ce qui a cassé l'inflation.

**M. Peters:** Et produit un énorme déficit public.

**M. Blenkarn:** En effet, nous avons réussi à en sortir avec un taux d'inflation de 4 p. 100 en 1984, après qu'il ait atteint 12, 13 ou 14 p. 100, ou peu importe—un taux phénoménal.

**M. Peters:** Oui.

**Mme Marleau:** [*Inaudible—Éditeur*] au Canada alors, cependant? N'est-il donc pas préférable de loin que l'intérêt revienne entre les mains des Canadiens et quitte le pays?

**M. Thompson:** Monsieur Peters, nous nous écartons de notre sujet. Revenons à l'inflation et à certains des moyens que le gouvernement doit maintenant utiliser parce qu'il compte énormément sur le capital étranger, si l'on veut.

De combien de capital dispose-t-on au Canada au cours d'une année donnée? Nous avons emprunté à l'étranger pour soutenir notre dette. Qu'en pensez-vous? Le capital disponible au Canada au cours d'une année donnée est évidemment limité. Pourriez-vous ajouter cela à votre concept de l'inflation et nous dire pourquoi il faut contrôler l'inflation en ce qui concerne ce besoin de capitaux étrangers et les restrictions que cela impose au gouvernement du Canada?

**M. Peters:** Tout d'abord, je suis convaincu qu'il n'y a pas de pression inflationniste au Canada à l'heure actuelle. Pour qu'il y ait pression inflationniste, il faut que les entreprises soient disposées à augmenter leurs prix et je ne connais pas d'entreprise qui soit sur le point de le faire. Les entreprises cherchent désespérément à augmenter leur chiffre d'affaires et si elles pouvaient le faire, elles baisseraient probablement leurs prix. L'inflation ne pose donc pas de problème pour le moment et si vous croyez le contraire, c'est que vous lisez mal l'équation globale.

**M. Thompson:** Admettons. L'inflation s'établit à environ 1,8 p. 100, n'est-ce pas?

**M. Peters:** Je crois que c'est le dernier chiffre que j'ai vu et il s'agissait d'un taux d'inflation annuel. Si vous voulez un taux d'inflation annualisé et désaisonnalisé mensuel, je pourrais probablement vous le calculer.

**M. Thompson:** Disons qu'il est d'environ 2 p. 100. Si je comprends bien ce que vous dites, c'est que si nous relâchions un peu nos efforts de stabilisation des prix et si nous laissions un peu monter l'inflation, vous ne croyez pas que cela aurait des répercussions négatives. Ai-je raison?



[Texte]

**Mr. Peters:** No, what I'm saying is that if you relax monetary policy, you wouldn't have any impact on inflation, or very little impact. Look, we've had —

**Mr. Blenkarn:** Don't you think the monetary policy's relaxed? You've got an increase in the M-1 this year of 14%. Isn't that a pretty serious relaxation in monetary policy?

**Mr. Peters:** Well, is it going to cause inflation?

**Mr. Blenkarn:** No, I don't think so. But I think the monetary policy is pretty relaxed.

**Mr. Peters:** We've still got interest rates that are, in real terms, at zero in the U.S. while in Canada they are at a little under 5%, even on a short-term basis. With our inflation rate of 2% your real interest rate, even on the very shortest term, is running at close to 3%, so —

**The Chairman:** If we have an M-1 increase of 14%, which is quite expansionary by any standard, and we have the interest rates we have, are you suggesting that increasing the M-1 even more would somehow lower interest rates further? What would it take? Would it take 20% or 30%?

**Mr. Peters:** Well, you would increase—I don't know what would happen to the M-1, as a matter of fact; M-1 is a very peculiar number.

**The Chairman:** Isn't the M-1 the only real variable that the Bank of Canada has at its disposal, other than on a day-to-day, market-smoothing basis? It may get involved in some transactions in longer-term instruments, but in terms of its ability, it's really in the M-1 that the Bank of Canada has the ability to create or not create money.

**Mr. Peters:** No, no. The Bank of Canada operates on the very shortest term interest rates. The M-1 is a result of its operation on it; it may or may not increase. The M-1 is a very peculiar number in that it has a—we've got interest rates down so low now that the cost of carrying extra cash is low, so you'd expect there to be an expansion of the holdings of cash—costless.

**Mr. Blenkarn:** That's what I say, the cost of interest rates if interest rates are very low then. That's why the M-1 is growing so fast.

**Mr. Peters:** Sure. Of course, the M-1 is an interest-rate-influenced... The M-2 or M-3 may have known very different growth rates—

**Mr. Blenkarn:** In any event, how would you lower employment by dropping rates any more? After all, you must have some kind of positive rate to have some savings. Otherwise you have no savings; you have dis-savings, as in the United States. Now, surely we wouldn't want to follow the United States down the garden path, would we? You're not advocating we do, I hope.

[Traduction]

**M. Peters:** Non, ce que je dis, c'est que les répercussions d'un relâchement de la politique monétaire sur l'inflation seront minimales ou nulles. Nous avons eu. . .

**M. Blenkarn:** Ne croyez-vous pas qu'on a relâché un peu la politique monétaire? M-1 a augmenté cette année de 14 p. 100. Cela ne se présente-t-il pas un relâchement important de la politique monétaire?

**M. Peters:** Cela causera-t-il de l'inflation?

**M. Blenkarn:** Je ne crois pas. Je considère toutefois que la politique monétaire est plutôt relâchée.

**M. Peters:** Il reste quand même qu'en termes réels, les taux d'intérêt sont nuls aux États-Unis et atteignent presque 5 p. 100 au Canada, même à court terme. Comme notre taux d'inflation est de 2 p. 100, le taux d'intérêt réel, même au plus court terme, atteint presque 3 p. 100. Donc. . .

**Le président:** Une augmentation de 14 p. 100 de M-1 est très expansionniste de toute façon, et compte tenu des taux d'intérêt actuels, voulez-vous dire que si l'on augmentait encore davantage M-1, cela ferait baisser encore davantage le taux d'intérêt? Que faudrait-il? Vingt pour cent? Trente pour cent?

**M. Peters:** Vous augmenteriez—je ne sais pas ce qui se produirait avec M-1, en fait; M-1 représente une masse monétaire plutôt particulière.

**Le président:** M-1 ne représente-t-elle pas la seule variable réelle dont dispose la Banque du Canada, outre ses interventions quotidiennes de lissage du marché? Elle peut intervenir dans certaines opérations sur instruments à long terme, mais c'est en réalité au niveau de M-1 que la Banque du Canada peut créer ou non de l'argent.

**M. Peters:** Pas du tout. La Banque du Canada agit sur les taux d'intérêt au plus court terme possible. M-1 est le résultat de l'intervention de la banque et peut augmenter ou non. M-1 représente un chiffre très particulier parce que c'est—les taux d'intérêt sont tellement bas maintenant qu'il n'en coûte pas grand-chose pour garder des liquidités supplémentaires; on s'attendrait donc à ce que les liquidités augmentent—sans qu'il en coûte quoi que ce soit.

**M. Blenkarn:** C'est ce que je veux dire: je parle du coût des taux d'intérêt lorsqu'ils sont très bas. Voilà pourquoi M-1 grossit si rapidement.

**M. Peters:** Certainement. Bien sûr, M-1 fluctue en fonction des taux d'intérêt. . . Le taux de croissance de M-2 ou M-3 aurait pu être très différent. . .

**M. Blenkarn:** De toute façon, comment réduiriez-vous encore davantage l'emploi en diminuant encore les taux? Après tout, il faut que les taux soient positifs pour qu'il y ait de l'épargne. Sinon, pas d'épargne. C'est la désépargne, comme aux États-Unis. Nous ne voulons certainement pas nous embarquer dans le même bateau que les États-Unis, n'est-ce pas? J'espère que ce n'est pas ce que vous préconisez.

[Text]

[Translation]

● 2035

**Mr. Peters:** I certainly hope we would follow it in some ways. Perhaps we would follow the United States and not follow it in other ways. I would think there are some admirable factors in the United States we would like to imitate and some things we would not want to imitate in the United States. So I don't think you'd write it off as completely —

**Mr. Blenkarn:** It's got a savings rate that's virtually zero; a very low savings rate. Its interest rates are, as you pointed out, in practical terms, virtually zero on the very short term. What is the incentive to save? Well, there isn't any incentive, because you don't get any interest rate for saving.

**Mr. Peters:** Well, interest rates have varied. In most of the studies that have been done over the last 30 or 40 years that I've read, interest rates had very little impact on savings.

What has an impact on savings is income. If you want to have increased savings, you get more people working and they will get more savings. You get a country that is substantially underemployed, as we are in this country, and people do not have savings. They use their savings; they have to live off something, so they spend the money they've saved previously and savings decline during that period. If you want to raise savings, get more people working again. That will allow them to put part of their income away for the future and you'll raise savings —

**Mr. Blenkarn:** How would you suggest getting all these people working again, then?

**Mr. Peters:** You have real interest rates right now that are preventing people from buying housing, preventing plants from —

**The Chairman:** They're at a 25-year low. Mortgage rates haven't been lower, basically, since I was in grade school, at least.

**Mr. Peters:** Let me ask you a question now. If you were investing in real estate and could see that real estate prices were going up, by 5% or 10% a year, and you had mortgage rates that were running at 12%, would it be a good time to invest? Or would you think it would be a better time to invest with real estate prices falling by 5% or 10% a year and mortgage rates at 7% or 8%?

If you think about it for a minute, you'll realize it's a much better time to invest in real estate when real estate prices are going up than when they are falling and that people investing in housing simply are asking why would they buy a house and invest in a house when the prices of houses are falling—in Toronto and so on—by 5% or 10% a year and they still have interest to pay of 7% or 8% on mortgage rates? When they had mortgage rates of 12%, then house prices were rising by 5% or 10% a year and net cost to them was much lower.

You have to look very carefully at the interest rate in real and inflation-adjusted terms and not simply in terms of the nominal rates.

**The Chairman:** Mr. Peters, I think you are absolutely right, but you are suggesting we need to get a good 5% to 10% rate of inflation going in order to produce —

**M. Peters:** J'espère assurément que nous suivrons leur exemple d'une façon ou d'une autre. Nous le ferons peut-être à certains égards mais pas à d'autres. Il y a sûrement des facteurs admirables aux États-Unis que nous aimerions imiter et d'autres que nous ne voudrions pas copier. Je ne pense donc pas que vous pourriez les effacer. . .

**M. Blenkarn:** Le taux d'épargne y est presque à zéro, ce qui est très bas. Comme vous l'avez souligné, les taux d'intérêt y sont, dans la pratique, presque à zéro à très court terme. Quelle incitation y a-t-il à épargner? Aucune, parce que l'épargne ne rapporte rien.

**M. Peters:** Les taux d'intérêt ont fluctué. Dans la plupart des études des 30 ou 40 dernières années que j'ai lues, les taux d'intérêt ont eu très peu de répercussions sur l'épargne.

Le revenu a un effet sur l'épargne. Lorsqu'on veut augmenter l'épargne, on met plus de gens au travail. Dans un pays comme le Canada qui connaît un taux de chômage important, les gens n'épargnent pas. Ils utilisent leurs économies antérieures pour leurs dépenses courantes, ce qui explique pourquoi l'épargne diminue au cours d'une telle période. Pour augmenter l'épargne, il faut faire travailler plus de gens, ce qui leur permettra de mettre de côté une partie de leur revenu pour l'avenir, et de faire monter l'épargne.

**M. Blenkarn:** Comment proposez-vous de redonner du travail à tous ces gens?

**M. Peters:** À l'heure actuelle, les taux d'intérêt réels empêchent les gens d'acheter des maisons, empêchent les usines de. . .

**Le président:** Ils sont à leur plus bas depuis 25 ans. Les taux hypothécaires n'ont pas été plus bas, dans les faits, depuis au moins l'époque où j'étais à l'école primaire.

**M. Peters:** Permettez-moi donc de vous poser une question. Si vous investissez dans l'immeuble et que le prix des immeubles augmente de 5 ou 10 p. 100 par année avec des taux hypothécaires de 12 p. 100, diriez-vous que le moment est propice pour investir? Ou bien serait-il préférable d'investir lorsque les prix des immeubles descendent de 5 ou 10 p. 100 par année et que les taux hypothécaires sont fixés à 7 ou 8 p. 100?

Si vous y pensez une minute, vous verrez qu'il est de loin préférable d'investir dans l'immeuble lorsque les prix montent que lorsqu'ils descendent. Les gens qui investissent dans une maison se demandent simplement pourquoi ils achèteraient une maison lorsque les prix tombent—à Toronto et ailleurs—de 5 ou 10 p. 100 par année et que les taux hypothécaires demeurent quand même à 7 ou 8 p. 100? Lorsque leur taux d'hypothèque était à 12 p. 100, le prix des maisons augmentait de 5 ou 10 p. 100 par année et leur coût net était beaucoup moins élevé.

Il faut examiner avec beaucoup de circonspection les taux d'intérêt réels et corrigés en fonction de l'inflation et non pas simplement les taux d'intérêt nominaux.

**Le président:** Monsieur Peters, vous avez absolument raison, mais êtes-vous en train de nous dire qu'il faut un bon taux d'inflation de 5 à 10 p. 100 pour produire. . .

[Texte]

**Mr. Peters:** No, we need to get our interest rates down to where they are in the U.S., for example. We might get our interest rates down by a couple of percentage points to, say, 3% in Treasury bills—short-term paper—and our inflation rate is at 2%, so we would still have real rates higher than in the U.S. You would still ask —

**The Chairman:** Is this true?

**Mr. Peters:** —where would you invest and where would you borrow money to build a plant and equipment? Where the prices are falling or where the prices are rising?

**Mr. Soetens (Ontario):** Mr. Peters, I've got to take some exception to your concept of why people buy houses and I can't —

**Mr. Peters:** Well, people buy houses for a place to live.

**Mr. Soetens:** You've got it, okay. So we've accepted that as the reason they buy houses.

Would banks lend the money to the people by way of a mortgage because they can afford to make the payments or because they see the house going up in value by 5% per year? I would presume the bank's decision is that the people who are buying the house can make the payments.

**Mr. Peters:** Of course.

**Mr. Soetens:** And of course the people who are buying the house would only buy it if they themselves feel they can make the payments.

**Mr. Peters:** If they are unemployed they'd have a bit of a problem making the payments.

**Mr. Soetens:** Surely they would feel better about an 8% mortgage than a 12% mortgage.

**Mr. Peters:** But they'd feel a lot better about a 12% mortgage if they were employed than they would an 8% mortgage if they were unemployed.

**Mr. Soetens:** No, I certainly agree with you there. But I would suggest to you that the answer is not a 5% inflation rate and a 12% mortgage rate.

• 2040

**Mr. Peters:** No, no.

**Mr. Soetens:** The answer is that people have to have confidence in their employment in the future. That's what will make them decide whether they're going to invest in real estate.

**Mr. Peters:** I agree with you 100%. I wouldn't like to put inflation back at 5%; I'm not suggesting that at all. I'm suggesting that we have to put people back to work, though.

**Mr. Soetens:** Well, you and I don't have a different view that they have to go back to work. They need the confidence to invest.

**Mr. Peters:** That's right.

**Mr. Soetens:** Part of the confidence is lower interest rates, lower inflation. It helps build that confidence, as long as they can see that they've got a job. It's easier to invest when it's 8% instead of 12% —

[Traduction]

**M. Peters:** Non, nous devons aligner nos taux d'intérêt sur ceux des É.-U., par exemple. Nous pourrions faire baisser nos taux d'intérêt de quelques points, par exemple à 3 p. 100 pour les bons du Trésor—les effets à court terme—et notre taux d'inflation à 2 p. 100, de sorte que nos taux d'intérêt réels seraient quand même plus élevés que ceux des États-Unis. Il y aurait toujours la question. . .

**Le président:** Est-ce vrai?

**M. Peters:** . . .de savoir où investir et où emprunter pour construire une usine et acheter de l'équipement. Faut-il le faire lorsque les prix baissent ou lorsqu'ils montent?

**M. Soetens (Ontario):** Monsieur Peters, je ne suis pas tout à fait d'accord sur la raison que vous donnez pour expliquer pourquoi on achète une maison et je ne peux. . .

**M. Peters:** Les gens achètent des maisons pour les habiter.

**M. Soetens:** Vous avez raison. Nous sommes donc d'accord sur ce point.

Les banques prêteront-elles sur hypothèque parce que les gens peuvent se permettre de la rembourser ou parce qu'ils s'aperçoivent que les maisons augmentent de 5 p. 100 par année? Selon moi, la banque prête parce qu'elle estime que les emprunteurs peuvent faire leurs remboursements.

**M. Peters:** Bien entendu.

**M. Soetens:** Et bien sûr, les gens qui achètent des maisons ne le feront que s'ils pensent être en mesure de rembourser leur hypothèque.

**M. Peters:** S'ils ne travaillent pas, ils auront de la difficulté à le faire.

**M. Soetens:** Il n'y a pas de doute qu'ils aimeraient bien mieux une hypothèque à 8 p. 100 qu'à 12 p. 100.

**M. Peters:** Mais ils aimeraient beaucoup mieux travailler et rembourser une hypothèque à 12 p. 100 qu'être en chômage et se retrouver avec une hypothèque de 8 p. 100.

**M. Soetens:** J'en conviens. Mais je prétends que la solution ne se trouve pas dans un taux d'inflation de 5 p. 100 et des taux hypothécaires de 12 p. 100.

**M. Peters:** Non, non.

**M. Soetens:** Les gens doivent avoir confiance qu'ils continueront à travailler. C'est ce qui les amènera à décider d'investir ou non dans l'immeuble.

**M. Peters:** Je suis entièrement d'accord avec vous. Je n'aimerais pas du tout que l'inflation revienne à 5 p. 100. Il faut toutefois remettre les gens au travail.

**M. Soetens:** Vous et moi sommes du même avis qu'eux en ce qui concerne un retour au travail. Ils ont besoin d'avoir confiance pour investir.

**M. Peters:** C'est vrai.

**M. Soetens:** Cette confiance viendra en partie des taux d'intérêt et d'inflation peu élevés. Tant qu'ils ont un emploi, leur confiance augmente. Il est plus facile d'investir lorsque le taux est à 8 p. 100 au lieu de 12 p. 100. . .



[Text]

**Mr. Peters:** Sure.**Mr. Soetens:** —and obviously easier at 6% instead of 8%, and so on.

I read the document you provided for us, "Canada's Crises in Economic Policy". I believe you provided that. At least it has—

**Mr. Peters:** Yes.**Mr. Soetens:** —your name on it. What I find interesting is in the comment under "The Need for Co-ordinated Policies" on the back page. It says:

What is needed in this country is an overall set of coordinated economic policies—the kind of policies that brought this country out of the 1981-82 recession so rapidly under Finance Minister Marc Lalonde.

If I look at the 1981-82 period, the deficit was \$15 billion. It was then \$29 billion, then went to \$33 billion, and then went to \$38 billion. If I take that philosophy to today's program, the deficit last year was \$35.6 billion. I'm looking for how we can get out of the problem we're in. Using the policies of 1981-82, this year's deficit would be \$70 billion, next year's deficit would be \$77 billion, and the year after it would be \$84 billion.

Doesn't that concern you?

**Mr. Peters:** That's not what I'm suggesting. I was suggesting that in 1981-82 we had a monetary policy that brought the Canadian interest rates to levels that were—**The Chairman:** Twenty-two percent.**Some hon. members:** Oh, oh.**Mr. Soetens:** Oh boy!**Mr. Peters:** —lower in 1982-83 than U.S. rates. The Canadian dollar moved lower. Economic growth in this country was running at 6% in 1983-84 coming out of the 1981-82 recession and the unemployment rate fell sharply in the following period. That set the picture that brought that deficit down from \$35 billion or 38 billion to \$15 billion in overall budget deficits of provinces, municipalities, and the federal government by 1986 and 1987.**Mr. Soetens:** With all due respect, Mr. Peters, for the whole Lalonde period, the first five years of the 1980s, government spending was increasing at a rate of some 14% a year on average. As a percentage of the overall budget, interest on the debt wasn't nearly as significant as it is today.

So to suggest that monetary policy was one issue. . . Maybe it is, but you're talking here about an overall set of coordinated policies, which in my view is a 14% increase in spending, a doubling in the deficit, a 22% interest rate, and 6% to 8% to 12% inflation, depending on the particular year. Surely those—

**Mr. Peters:** You're talking about policies—**Mr. Soetens:** —policies would bankrupt us.**Mr. Peters:** —in 1982. Those were wrong. In 1983 and 1984. . . Subsequent to 1984, of course, if the spending was increasing at 14%, it was the new Conservative government—

[Translation]

**M. Peters:** Bien sûr.**M. Soetens:** . . .et évidemment plus facile lorsqu'il est à 6 p. 100 au lieu de 8 p. 100, et ainsi de suite.

J'ai lu le document que vous nous avez remis, intitulé «Les crises de la politique économique au Canada». Je crois qu'il vient de vous. Du moins c'est. . .

**M. Peters:** Oui.**M. Soetens:** . . .votre nom qui y figure. Je trouve intéressante l'observation faite à la dernière page sous la rubrique «Le besoin de politiques coordonnées». On y dit:

Le pays a besoin d'un ensemble général de politiques économiques coordonnées—le genre de politiques qui ont sorti si rapidement le pays de la récession de 1981-1982 lorsque Marc Lalonde était ministre des Finances.

Si je me reporte à la période 1981-1982, le déficit s'établissait à 15 milliards de dollars. Il est ensuite passé à 29, puis à 33 et enfin à 38 milliards de dollars. Si j'applique cette idéologie au programme actuel, le déficit l'an dernier s'établissait à 35,6 milliards de dollars. Je cherche un moyen de résoudre notre problème. Si l'on appliquait les politiques de 1981-1982, le déficit de cette année s'établirait à 70 milliards, celui de l'année prochaine à 77 milliards et celui de l'année d'après, à 84 milliards.

Cela ne vous préoccupe-t-il pas?

**M. Peters:** Ce n'est pas ce que je dis. En 1981-1982, notre politique monétaire a ramené les taux d'intérêt au Canada à des niveaux qui étaient. . .**Le président:** Vingt-deux pour cent.**Des voix:** Oh, oh.**M. Soetens:** Ça alors!**M. Peters:** . . .moins élevés en 1982-1983 que ceux des États-Unis. Le dollar canadien était plus faible. La croissance économique au Canada s'établissait à 6 p. 100 en 1983-1984 à la suite de la récession de 1981-1982 et le taux de chômage a régressé vivement au cours de la période qui a suivi. Voilà ce qui a permis de ramener le déficit de 35 ou 38 milliards de dollars à 15 milliards en ce qui concerne le déficit global des provinces, des municipalités et du gouvernement fédéral en 1986 et 1987.**M. Soetens:** Sauf votre respect, monsieur Peters, pendant toute la période Lalonde, c'est-à-dire les cinq premières années de la décennie 80, les dépenses annuelles du gouvernement ont augmenté en moyenne de quelque 14 p. 100. En pourcentage du budget global, l'intérêt sur la dette n'occupait pas une place aussi importante qu'aujourd'hui.

Donc, dire que la politique monétaire était une question. . . Peut-être préoccupe-t-elle, mais vous parlez ici d'un ensemble général de politiques coordonnées qui, d'après moi, se traduisent par une augmentation des dépenses de 14 p. 100, un déficit deux fois plus élevé, un taux d'intérêt de 22 p. 100, un taux d'inflation de 6 à 8 p. 100 puis à 12 p. 100, selon l'année. Il ne fait pas de doute que. . .

**M. Peters:** Vous parlez de politiques. . .**M. Soetens:** . . .ces politiques nous acculeraient à la faillite.**M. Peters:** . . .en 1982. Ces politiques étaient mauvaises. En 1983 et 1984. . . Après 1984, bien sûr, si les dépenses ont augmenté à un rythme de 14 p. 100, c'est à cause du nouveau gouvernement conservateur. . .

[Texte]

**Mr. Soetens:** Well, no. The spending—

**Mr. Peters:** —that came in after 1984.

**Mr. Soetens:** —in 1984 was 14%. With the new—

**Mr. Peters:** 1985, 1986, 1987.

**Mr. Soetens:** —budget of the Conservatives it dropped to less than 5%. So the fact of the matter is—

**Mr. Peters:** Why did it do that?

**Mr. Soetens:** —we made a tremendous turnaround—

**Mr. Peters:** Yes, it did.

**Mr. Soetens:** —in the spending pattern of—

**Mr. Peters:** It did that because you had unemployment cut, because you had less spending on unemployment insurance, and because you had less spending on social programs, because there was less need for it.

**Mr. Soetens:** Well, and because the economic policies—

**Mr. Peters:** That's the result of the—

**Mr. Soetens:** —of the Conservative government were kicking in.

I come back to today's policies. You're in the Toronto area, and many of us come from there. We experienced some difficulties in Ontario in the last few years. I recall you being before us a few years back. It seems that Ontario's difficulties were somewhat greater than some of the difficulties experienced elsewhere, particularly as these relate to inflation and the impact on the real estate market in those areas.

If increased spending is the answer, why has Ontario got a problem? In the last five years, whether under the Liberal government of David Peterson or the NDP government of today, government spending hasn't been the problem, in that there has been lots of it.

• 2045

**Mr. Peters:** I haven't suggested that we should have increased government spending. What I have suggested is a change in monetary policy, an adjustment in spending so that there's a larger job content to the spending than there is at present, and a set of policies that would encourage economic growth rather than discourage it.

**Mr. Soetens:** I understand that within the Liberal Party there's a statement that a deficit equal to about 3% of the gross national product would be a reasonable target to establish. I'm curious: in what year from today would that 3% target be okay, and how many years after that is it expected that you would get it down to zero? Or do you ever want the deficit down to zero as a percentage of the gross national product?

**Mr. Peters:** I would think you'd want to get the deficit down to zero as soon as is possible. As soon as is possible is when you can get full employment in the economy and get and maintain interest rates at a relatively low level.

If you do not get that, then you will never get the deficit down. Whether you promise to get the deficit down in three years, as one of the candidates for the leadership of the Tories has said, or four years—

[Traduction]

**M. Soetens:** Non. Les dépenses. . .

**M. Peters:** . . .qui est arrivé au pouvoir après 1984.

**M. Soetens:** . . .en 1984 s'établissaient à 14 p. 100. Avec le nouveau. . .

**M. Peters:** 1985, 1986, 1987.

**M. Soetens:** . . .budget des Conservateurs, l'augmentation des dépenses a diminué à moins de 5 p. 100. La réalité, c'est que. . .

**M. Peters:** Pourquoi est-ce ainsi?

**M. Soetens:** . . .nous avons fait une volte-face remarquable. . .

**M. Peters:** C'est ce qui est arrivé.

**M. Soetens:** . . .dans les habitudes de dépenses de. . .

**M. Peters:** Il en a été ainsi à cause de la diminution du chômage et des dépenses moins élevées au titre de l'assurance-chômage et des programmes sociaux, parce que le besoin n'était pas aussi grand.

**M. Soetens:** Et aussi parce que les politiques économiques. . .

**M. Peters:** C'est le résultat de. . .

**M. Soetens:** . . .du gouvernement conservateur commençaient à être appliquées.

Je reviens aux politiques d'aujourd'hui. Vous êtes de la région de Toronto comme beaucoup d'entre nous. Depuis quelques années, nous éprouvons des difficultés en Ontario. Je me souviens de votre témoignage d'il y a quelques années. Il me semble que les difficultés de l'Ontario étaient un peu plus grandes que celles qu'on connaissait ailleurs, plus particulièrement parce qu'elles touchent l'inflation et les répercussions sur le marché immobilier dans ces régions.

Si la solution réside dans une augmentation des dépenses, pourquoi y a-t-il un problème en Ontario? Au cours des cinq dernières années, que ce soit avec le gouvernement libéral de David Peterson ou avec le gouvernement NPD d'aujourd'hui, on ne s'est pas préoccupé des dépenses gouvernementales parce qu'elles ont été élevées.

**M. Peters:** Je n'ai pas dit que nous aurions dû augmenter les dépenses du gouvernement. J'ai plutôt dit qu'il aurait fallu modifier la politique monétaire et rajuster les dépenses de manière à accorder plus d'importance aux emplois qu'à l'heure actuelle, et enfin mettre en place un ensemble de politiques qui favoriseront la croissance économique au lieu de la miner.

**M. Soetens:** Je crois comprendre que pour le Parti libéral, un déficit égal à environ 3 p. 100 du produit national brut représente un objectif raisonnable. Je suis curieux de savoir quand il conviendra de viser cet objectif de 3 p. 100 et après combien d'années on prévoit le ramener à zéro? Voulez-vous un jour voir le déficit représenter zéro pour cent du produit national brut?

**M. Peters:** Il semble qu'on aurait intérêt à ramener le déficit à zéro aussitôt que possible, c'est-à-dire lorsque vous offrirez le plein emploi dans l'économie et que vous pourrez maintenir les taux d'intérêt à un niveau relativement peu élevé.

Faute de cela, vous ne réussirez jamais à diminuer le déficit. Peu importe que vous promettiez de diminuer le déficit dans trois ans, comme l'un des candidats à la direction du parti conservateur l'a signalé, ou dans quatre ans. . .

[Text]

**Mr. Soetens:** Well, I'm asking about the candidate for Prime Minister in the Liberal Party. Three percent is the target. In what year does the Liberal Party hope to achieve that target?

**Mr. Peters:** I don't know what year they've stated.

**Mr. Soetens:** From your opinion, then —

**Mr. Peters:** I think it's four or five. I think it's within the term of office.

**Mr. Soetens:** Within the term of a government, say four to five years. So they're saying that, based on a reasonable growth in the economy, we could still be looking at a \$25-billion deficit as being acceptable four or five years from now.

**Mr. Peters:** That might be all that's achievable. It's better than looking at a \$50-billion one if you continue to maintain 10% or 12% unemployment. If you maintain 10% or 12% unemployment in the next four years, then you'll be looking at a \$50-billion deficit, because those people are not going to be earning money and paying taxes. They are going to be collecting welfare and unemployment insurance, and that's the biggest single item you'll have no matter what programs you have.

**Mr. Soetens:** Finally, if we accept that 3% in a four-or five-year timeframe, then that would add to the current debt of Canada roughly another \$125 billion, which would give a federal debt of about \$600 billion at the end of the next mandate. Since so much of our debt is foreign held, at what point do you think foreign lenders would say, "Just a minute. We're no longer prepared to give you 4.8%, or whatever it is, on the treasury bills"? At what point do the lending agencies and the rating agencies start to say, "Canada's debt is now a risk and we think it's time that there are higher interest payments to offset that risk"?

**Mr. Peters:** I wouldn't be in favour of borrowing a nickel from the foreign lenders. I would be much more in favour of getting our exports going again, instead of having the disastrous international current account deficit that we've had over the last five years because of an excessively high exchange rate and a high interest rate.

**Mr. Soetens:** Are you saying that this \$125 billion —

**Mr. Peters:** Should be borrowed domestically.

**Mr. Soetens:** —in the debt will be borrowed because we have somehow jacked up our exports in the world so that the current account balance generates the \$125 billion?

**Mr. Peters:** No, I didn't say that. What I said was that we would borrow that domestically and that you would have to get your exports up. If you don't get your exports up, then you will run into a real difficulty. What we've really got as a problem is an international current account deficit where over the last five years we have increased our international borrowing by \$120 billion. That is the real problem. We've done that because we've had too high an exchange rate, because we've been uncompetitive because of that exchange rate, and because we've had too high interest rates and we've been paying the foreigners —

**Mr. Soetens:** But we have to borrow the \$125 billion, because we've been running that 3%, give or take, deficit as a percent of gross national product.

[Translation]

**M. Soetens:** Je me préoccupe de ce qu'a dit le candidat libéral au poste de premier ministre. On vise 3 p. 100. Quand le Parti libéral espère-t-il atteindre cet objectif?

**M. Peters:** Je ne sais pas.

**M. Soetens:** Selon vous. . .

**M. Peters:** Je crois que c'est dans quatre ou cinq, pendant son mandat.

**M. Soetens:** Pendant le mandat d'un gouvernement, en quatre à cinq ans, par exemple. En d'autres termes, les libéraux affirment que si l'on s'appuie sur une croissance raisonnable de l'économie, on pourrait quand même trouver acceptable un déficit de 25 milliards de dollars dans quatre ou cinq ans.

**M. Peters:** Cela pourrait bien être tout ce qu'on pourra faire. C'est mieux qu'un déficit de 50 milliards de dollars si le taux de chômage se maintient à 10 ou 12 p. 100 pendant les quatre prochaines années, car ces gens-là ne gagneront pas d'argent et ne paieront pas d'impôt. Ils vont plutôt toucher des prestations de bien-être et d'assurance-chômage, l'élément le plus important d'un budget, peu importe les programmes que vous avez en place.

**M. Soetens:** En fin de compte, si l'on accepte ces 3 p. 100 après quatre ou cinq ans, la dette courante du Canada augmenterait en gros de quelque 125 milliards pour passer à près de 600 milliards à la fin du prochain mandat. Étant donné qu'une partie tellement importante de notre dette est financée par des capitaux étrangers, quand pensez-vous que les prêteurs étrangers ne seront plus disposés à nous donner 4,8 p. 100, ou quelque autre taux d'intérêt, sur les bons du Trésor? Quand les organismes prêteurs et les agences de cotation commenceront-ils à dire qu'il est temps d'augmenter les paiements d'intérêt pour compenser le risque que représente la dette du Canada?

**M. Peters:** Je n'emprunterais pas un sou de l'étranger. Je favoriserais bien plus un regain de nos exportations au lieu du déficit désastreux que nous avons connu au compte courant international depuis cinq ans, à cause d'un taux de change excessivement élevé et d'un taux d'intérêt élevé.

**M. Soetens:** Voulez-vous dire que nous emprunterons ces 125 milliards de dollars. . .

**M. Peters:** Il faudrait les emprunter chez nous.

**M. Soetens:** . . . de la dette parce que nous avons augmenté nos exportations de manière que le compte courant produise le montant en question?

**M. Peters:** Je n'ai pas dit cela. J'ai plutôt dit que nous devrions emprunter ce montant chez nous et augmenter nos exportations. Si vous n'augmentez pas vos exportations, vous aurez de vrais problèmes. Notre vrai problème à l'heure actuelle est un déficit au titre du compte courant international étant donné que nos emprunts internationaux ont augmenté de 120 milliards de dollars en cinq ans. Voilà le vrai problème. Ces emprunts s'expliquent parce que notre taux de change était trop élevé, parce que nous n'étions pas concurrentiels, encore une fois à cause de ce taux de change, et parce que nos taux d'intérêt étaient trop élevés et que nous avons payé des étrangers. . .

**M. Soetens:** Mais nous devons emprunter ces 125 milliards de dollars parce que nous avons accepté d'avoir un déficit plus ou moins égal à 3 p. 100 de notre produit national brut.



[Texte]

**Mr. Peters:** You've had to borrow it in the past little while. You haven't had to borrow it internationally. We should have been exporting goods and services and not—

**Mr. Soetens:** I understand, but if our exports today are running at record levels—

**Mr. Peters:** They're not running at record levels.

**Mr. Soetens:** We'd all like them to go even higher.

**Mr. Peters:** We have a disastrous export performance.

• 2050

**Mr. Soetens:** Well, you may call it disastrous, but the fact of the matter is that on an actual dollar basis it's up substantially over anything in certainly the last ten years. The manufactured products are up substantially over anything of recent history.

**Mr. Peters:** You have to look at the net figures. The net numbers of goods and services have gone from a balance in 1985 and 1986 in the current account balance to a deficit of \$28 billion last year.

**The Chairman:** That's because we're borrowing all this money and basically all that current account reflects the borrowing.

**Mr. Blenkarn:** I want to put on the record some of the figures that were involved in Mr. Lalonde's presentation of 1984. Those were an 11.3% Bank of Canada rate and a 12.1% prime rate, an unemployment rate of 11.2%—so he has done well there—and an inflation rate of 4.4%. Perhaps the witness could tell us what marvellous performance that was, with a \$38.5 billion deficit, and just what kind of great policies he would advocate. He seems to advocate the Lalonde policies, and I was wondering if he could tell us some policies that he'd advocate. If he continued to advocate that, then where would he really put this country today?

**Mr. Peters:** I think you'd put this country on the road to a substantial recovery, which was what happened in 1983 and 1984. We had the difficulties of international interest rates. We brought interest rates in 1981 and 1982 only up to levels that were internationally held, not 4 or 5 or 6 percentage points higher than U.S. interest rates, as we did the last time. Actually, we followed the U.S. rates up in 1981 and 1982. In this particular period we led them up and at times were 6 percentage points higher. That's the actual item.

So I think we would have put the country on a path of economic growth.

If you will look at the chart that's been provided with that, you will see the exact results of the last two recessions in Canada. You will see that the rebound from the 1981-1982 recession was very sharp. There was no rebound at all from the last recession. We are still working at a huge deficit away from the capacity, even three years after the recession began. It is a level of excess industrial and manpower capacity that we've not seen since the depression days.

[Traduction]

**M. Peters:** Vous avez dû l'emprunter dernièrement, mais pas sur les marchés internationaux. Nous aurions dû exporter des biens et services et non. . .

**M. Soetens:** Je comprends, mais si nos exportations atteignent actuellement des niveaux record. . .

**M. Peters:** Ce n'est pas le cas.

**M. Soetens:** Nous aimerions tous qu'elles augmentent encore plus.

**M. Peters:** Notre bilan d'exportation est désastreux.

**M. Soetens:** Vous pouvez le qualifier de désastreux, mais dans les faits, en dollars réels, les exportations se situent à un niveau beaucoup plus élevé que ce que nous avons vu sans aucun doute depuis dix ans. Les produits manufacturés affichent une hausse marquée par rapport à tout ce qu'on a pu voir dernièrement.

**M. Peters:** Il faut regarder les chiffres nets. Le solde net du compte courant des biens et services est passé d'une situation d'équilibre en 1985 et 1986 à un déficit de 28 milliards de dollars l'an dernier.

**Le président:** C'est parce que nous empruntons tout cet argent et que le compte courant reflète cette réalité.

**M. Blenkarn:** Permettez-moi de signaler quelques-uns des chiffres contenus dans la présentation de M. Lalonde en 1984. Le taux de la Banque du Canada s'établissait à 11,3 p. 100, le taux préférentiel, à 12,1 p. 100, le taux de chômage, à 11,2 p. 100—une bonne performance de sa part—et le taux d'inflation, à 4,4 p. 100. Le témoin pourrait peut-être nous exposer comment un déficit de 38,5 milliards de dollars représente une performance extraordinaire et le genre de politiques grandioses qu'il mettrait lui-même de l'avant. Il semble promouvoir les politiques Lalonde et j'aimerais qu'il nous précise quelques-unes des politiques qu'il favoriserait. S'il continuait à s'en faire le défenseur, où cela mènerait-il réellement le Canada aujourd'hui?

**M. Peters:** Sur la route d'une reprise marquée, ce qui s'est produit en 1983 et 1984. Nous faisons face alors aux répercussions des taux d'intérêt internationaux. En 1981 et 1982 seulement, nous avons porté les taux d'intérêt aux niveaux internationaux, mais nous ne les avons pas augmentés de quatre, cinq ou six points par rapport à ceux des États-Unis comme nous l'avions fait auparavant. En fait, nous avons suivi les taux des États-Unis en 1981 et 1982. À ce moment-là, nous avons pris la tête mais à d'autres moments, nos taux étaient supérieurs de six points. Voilà la réalité.

Par conséquent, je pense que nous aurions conduit le pays à une reprise économique.

Si vous regardez le graphique qui est fourni avec ces chiffres, vous verrez les résultats exacts des deux dernières récessions au Canada. Plus particulièrement, on voit que nous avons rebondi très fortement après la récession de 1981-1982, ce qui ne s'est pas produit après la dernière récession. Nous travaillons toujours à diminuer un déficit énorme sans tenir compte de la capacité, même trois ans après le début de la récession. Notre capacité excédentaire dans l'industrie et au sein de la population active ne s'est jamais vue depuis la crise.

[Text]

**The Chairman:** I would like to ask a couple of questions and then I'm going to invite our other witness to come. However, if it's convenient for you, we'd certainly like to have you stay on, because with the second witness we might be able to ask the two of you questions. So I don't want to send you away, but we do want to get to him.

I would like to go back to some of your earlier comments. You talked about the government having been compared to a household where you are overspending year after year and how cutting back on spending might not be the answer because if you cut back on spending and it means that one member of the family can't go out and get a job, or hasn't got clothes to wear to do that, then you haven't really solved your problem.

I agree with that. I think you're correct; however, what you're really saying is that you should not necessarily be cutting back on your investment, because in order to go out and get that job, what you need is some form of an investment that presumably will allow you to get it. You're talking about investment as opposed to consumption.

Isn't our problem one of consumption by government, consumption types of spending and not investment spending?

**Mr. Peters:** We have both problems. I don't know how you would define investment or consumption spending. Certainly the investment in infrastructure that the Liberal Party has suggested in its presentations a couple of times over the last little while. . . Infrastructure is investment. Pretty clearly, that's an investment in training, the investment in the development of an apprentice program. All of these are policy initiatives that come into that.

**The Chairman:** I won't dispute the fact that those are investments in the case of the spending that's currently done and would be if presumably it was increased. What I'm saying, though, is that our current problem is not that we're spending too much on investment, but that we're spending too much on consumption. In other words, it is spending that is for today and this year. It has no lasting value. Basically, we're not increasing our stock of capital, whether that increases through training or infrastructure or any of the other things you talked about.

● 2055

**Mr. Peters:** You mean like buying helicopters?

**The Chairman:** Well, that might be one of them. That might even be an investment. At least you've got a hard good at the end of it. I'm talking about our social spending—

**Mr. Peters:** It depends on whether it's useful or not.

**The Chairman:** I'll take you back to Mr. Blenkarn's earlier comments. You described the situation in Canada after World War II, where we had a debt that exceeded the gross national product, so in comparable terms it in fact was somewhat higher than today's. The difference then, however, was that once the war was over, the war-level spending stopped and economic growth then had an opportunity to take over and to bring the debt down.

[Translation]

**Le président:** J'ai quelques questions avant d'inviter notre autre témoin. Cependant, si cela ne vous dérange pas, nous aimerions que vous restiez, car nous serions ainsi en mesure de vous poser des questions à tous les deux. Je ne veux donc pas vous chasser, mais nous voulons aussi entendre son témoignage.

Permettez-moi de revenir à vos observations précédentes. Vous avez dit que le gouvernement avait été comparé à un ménage qui dépense au-delà de ses moyens d'une année à l'autre et que la réduction des dépenses ne serait peut-être pas la solution, car si cela empêche l'un des membres de la famille de se trouver un travail ou de se vêtir convenablement à cette fin, vous n'avez pas vraiment résolu votre problème.

Je suis d'accord et vous avez raison. Toutefois, si je vous comprends bien, vous n'auriez pas besoin de diminuer vos investissements, car pour trouver un travail, vous devez investir un peu. Vous parlez donc d'investissement par opposition à consommation.

Ne s'agit-il pas pour notre gouvernement d'un problème de dépenses de consommation et non de dépenses d'investissement?

**M. Peters:** Nous avons les deux problèmes. J'ignore comment vous pourriez définir dépenses d'investissement ou dépenses de consommation. Assurément, les investissements dans les infrastructures proposés par le Parti libéral à l'occasion de quelques interventions récentes. . . Les infrastructures sont des investissements. Il est assez clair qu'il s'agit d'un investissement dans la formation, dans la mise au point d'un programme d'apprentissage. Ce sont toutes des initiatives de politique qui s'insèrent dans ce cadre.

**Le président:** Je ne nie pas que les dépenses actuelles sont des investissements et qu'elles le seraient si elles augmentaient. Or, notre problème actuel, ce n'est pas le surinvestissement mais plutôt la surconsommation. En d'autres termes, ce sont des dépenses courantes qui n'ont aucune valeur durable. Essentiellement, notre stock de capital n'augmente pas, que ce soit par la formation ou les infrastructures ou par l'un ou l'autre des éléments que vous avez mentionnés.

**M. Peters:** Acheter des hélicoptères, par exemple?

**Le président:** Oui, peut-être. Il est même possible que ce soit un investissement. Du moins, au bout du compte, il reste quelque chose de tangible. Ce à quoi je pense, c'est à nos dépenses dans le secteur social. . .

**M. Peters:** Il faut savoir si elles sont utiles ou non.

**Le président:** Je vous rappelle ce qu'a dit plus tôt M. Blenkarn. Vous nous avez dressé un tableau de la situation au Canada après la Seconde Guerre mondiale: la dette dépassait le produit national brut. Ainsi, en ramenant le tout à des termes comparables, la dette était en fait légèrement plus élevée que la dette actuelle. Toutefois, à cette époque, la différence était que, la guerre finie, le rythme des dépenses de guerre s'est arrêté et la croissance économique a donc pu prendre la relève et faire diminuer la dette.

[Texte]

Our problem now is very different. The war-level spending is still going on, because today we have all of those programs being funded, as Mr. Blenkarn pointed out, that we didn't have at the end of World War II and we can't simply stop it in the way we stopped war spending.

**Mr. Peters:** You must also remember that during that period unemployment insurance and old age pensions were introduced. There were all-new programs introduced during that period. Health care and hospital expenditures were introduced; medicare was introduced in the 1960s. All of those were new programs and all of them were introduced during that period when we reduced the ratio of debt-to-GDP from over 100% to 30%. A lot of new things were done at that time, including major increases to family allowances. . . Old age pensions were introduced—all during that particular—

**The Chairman:** They were introduced during the period of the 1950s and 1960s, but we weren't carrying them along all the way from the end of the war—

**Mr. Peters:** No.

**The Chairman:** —and basically having that burden to endure. What I'm saying is we had some opportunity for the economy to pay off the debt, whereas now we're basically continuing the wartime-level consumption, if I could put it that way.

**Mr. Peters:** The major expenditures that we have are in health care. Would you think it's appropriate? Is that an investment expenditure or a consumption expenditure? Do you think investment in health care, in the well-being of the people of the country, is a worthwhile expenditure for the country? Do you think that's an investment in people?

Do you think training, our other major expenditure—

**Mr. Blenkarn:** From a government debt point of view, health care costs the federal government not in tax points but in cash, around \$8 billion a year, whereas the pension system, including veterans and including spouse's allowance, is nearly \$23 billion. The cost from the federal point of view is in the pensions, not the health care. The health care is one of the transfers, but there are others.

**Mr. Peters:** I'm well aware of that.

The other thing I'd remind you of is that the United Nations has just issued a report, which was in the papers just recently, on the level of poverty in Canada. One of the major impacts we've had on poverty in Canada has been the spousal allowances and the old age pensions that have taken place. Those have reduced the poverty of elderly persons tremendously in this country.

So are you really going to go out and make that many more elderly people poor? Do you really want to end the spousal allowances? Do you really want to add to this country's poverty problems?

[Traduction]

Le problème actuel est très différent. Nous continuons à dépenser comme à l'époque de la guerre, parce que nous avons toute une série de programmes financés, ce que faisait remarquer M. Blenkarn, et qui n'existaient pas à la fin de la Seconde Guerre mondiale. De plus, nous ne pouvons pas y mettre tout simplement fin comme aux dépenses de guerre.

**M. Peters:** Vous vous souviendrez aussi que c'est à cette époque qu'on a introduit l'assurance-chômage et les pensions de vieillesse. On a lancé alors beaucoup de nouveaux programmes: les dépenses pour les soins de santé et l'hospitalisation; l'assurance-maladie, dans les années 60. . . Autant de nouveaux programmes, tous introduits au cours de cette période où nous avons ramené le ratio entre la dette et le PIB d'au-delà de 100 p. 100 à 30 p. 100. Nombre de mesures innovatrices ont été prises à cette époque, notamment de fortes hausses des allocations familiales. . . Les pensions de vieillesse ont été introduites—tout cela pendant cette période.

**Le président:** Ces programmes ont été créés dans les années 50 et 60, et non pas à la fin de la guerre. . .

**M. Peters:** Non.

**Le président:** . . . avec ce fardeau à assumer. Nous avons la chance que l'économie soit à même de nous permettre de rembourser la dette, tandis que maintenant, le niveau de consommation demeure tout simplement à ce qu'il était pendant la guerre, si je puis m'exprimer ainsi.

**M. Peters:** Le gros des dépenses touche les soins de santé. À votre avis, est-ce approprié? Est-ce là une dépense d'investissement ou une dépense de consommation? Croyez-vous qu'investir dans les soins de santé, dans le bien-être des citoyens du pays, soit une dépense valable pour le Canada? Croyez-vous que ce soit un investissement dans les citoyens?

Et la formation, notre autre grand poste de dépense. . .

**M. Blenkarn:** Dans l'optique de la dette gouvernementale, les soins de santé coûtent au gouvernement fédéral, non pas en points d'impôt, mais en espèces, environ 8 milliards de dollars par année, tandis que le régime de pensions, pensions des anciens combattants et allocations aux conjoints comprises, englutit près de 23 milliards de dollars. Dans l'optique fédérale, le coût se situe au niveau des pensions, et non des soins de santé. Le secteur des soins de santé fait partie des transferts, mais il y en a d'autres.

**M. Peters:** Je sais.

Je voudrais vous rappeler aussi que les Nations Unies viennent de publier un rapport sur le niveau de pauvreté au Canada. Les journaux en ont fait état récemment. Nos succès dans la lutte contre la pauvreté au Canada sont surtout dus aux allocations au conjoint et aux pensions de vieillesse. Ces programmes ont permis de réduire considérablement la pauvreté chez les aînés canadiens.

Allez-vous rendre pauvres autant d'autres personnes âgées? Voulez-vous vraiment mettre fin aux allocations au conjoint, amplifier les problèmes de pauvreté dont nous sommes affligés?



[Text]

**Mr. Blenkarn:** The issue is really a question of where the money is being spent in the system, to the extent that the system can raise enough in taxes to cover its expenses. You were making the point that it was medical care, and I was just saying to you, as an intervener objection, that, from the point of view of federal dollars laid out, these are much heavier in the pension than they are in the medical care, roughly three times.

Of course we also have the Canada Assistance Plan for another \$8 billion and aid to post-secondary education and so on for another \$5 billion. It is a pretty enormous lay-out, and these are all just sorts of transfers out to people and governments.

• 2100

As Murray was saying, in the world war we were paying money out for defence but we could cut the defence off. Here our great payments are out for social services and you can't just cut those off. So you don't have the tax revenue coming in to wipe out your debt, because you are continuing with this huge expenditure pattern.

**Mr. Peters:** You will remember that one of the biggest expenditures after the Second World War was in veterans allowances and in veterans allowances to allow them to go to university. Post-secondary education—

**Mr. Blenkarn:** That was peanuts, though, compared to what we were spending on tanks and planes.

**Mr. Peters:** Those were big items, big dollars in those years, and that's an investment expenditure. To put those veterans through university was a big expenditure. What better investment could there be right now than to put our young people through training and apprenticeship programs and university programs? Is that not an investment in the future that will pay off in the future? I would certainly hope so.

**Mr. Blenkarn:** I don't think any of us are arguing it isn't, but the guts of the issue are that after the Second World War the Government of Canada was able to terminate its military expenditures and lay off its troops and so on. The whole country was on a war footing. It was able to turn it around to a peacetime footing, and the expenses that were instituted for wartime purposes were terminated. Therefore you had lots of revenue coming in to pay the debts. Here our debts keep going on simply because we have massive expenditures on social programs.

It is not a situation, like after the war, where you can terminate the war, not pay these social expenditures—unless perhaps that is what you are advocating.

**Mr. Peters:** It's not what I am advocating. I hope it's not what you are advocating either.

**The Chairman:** The analogy was made that we had this problem once before and then we got out of it. I just wanted to point out that the circumstances were quite a bit different 50 years ago and it is a little bit different to turn the clock back.

**Mr. Peters:** Absolutely. Circumstances are always different. That was strong economic growth.

[Translation]

**M. Blenkarn:** La véritable question est de savoir à quel endroit du système l'argent est dépensé, dans la mesure où le système peut réunir suffisamment en taxes et impôts pour couvrir ses dépenses. Vous avez dit que c'était les soins médicaux et je suis intervenu pour préciser que, dans l'optique des déboursés du fédéral, les montants sont beaucoup plus importants dans le secteur des pensions, soit environ trois fois plus que pour les soins médicaux.

Bien sûr, il faut ajouter le Régime d'assistance publique du Canada, qui coûte 8 milliards de dollars, et l'aide à l'enseignement postsecondaire, etc., soit 5 milliards de dollars de plus. Ce sont des déboursés assez considérables, mais ce sont là simplement des paiements de transfert aux citoyens et aux gouvernements.

Comme le disait M. Dorin, nous versions de l'argent pour la défense, au cours du conflit mondial, mais nous pouvions éliminer ce secteur de dépenses. Dans le cas présent, les paiements vont surtout à des services sociaux que nous ne pouvons simplement éliminer. Ainsi, nous ne disposons pas des recettes fiscales nécessaires pour éponger notre dette parce que nous continuons à dépenser à ce rythme effréné.

**M. Peters:** L'un des principaux postes de dépense, après la Seconde Guerre mondiale, était celui des allocations aux anciens combattants et des allocations pour leur permettre d'aller à l'université. L'enseignement postsecondaire. . .

**M. Blenkarn:** Mais c'était des brouilles par rapport à ce que nous dépensions pour les blindés et les avions.

**M. Peters:** C'était de gros articles, et donc de gros budgets, à cette époque, et en plus, c'est une dépense d'investissement. Les études universitaires des anciens combattants représentaient une dépense considérable. Quel meilleur investissement pourrions-nous faire que d'envoyer nos jeunes suivre des programmes de formation et d'apprentissage et faire des études universitaires? N'est-ce pas là un investissement dans l'avenir et qui, espérons-le, portera fruit.

**M. Blenkarn:** Personne ici ne prétend le contraire, mais le noeud du problème est que le gouvernement du Canada, après la Seconde Guerre mondiale, pouvait mettre fin à ses dépenses militaires et démobiliser ses soldats, etc. Tout le pays était sur le pied de guerre. Le gouvernement a pu le ramener sur un «pied de paix» et mettre fin aux dépenses créées pour l'effort de guerre. Le gouvernement pouvait donc compter sur des rentrées importantes pour rembourser ses dettes. Dans le cas présent, l'endettement continue, simplement parce que nous devons dépenser massivement dans les programmes sociaux.

La situation actuelle est différente de celle de l'après-guerre, où nous pouvions mettre fin à la guerre, ne pas payer ces dépenses sociales—à moins que ce ne soit là ce que vous préconisez.

**M. Peters:** Absolument pas. Et j'espère qu'il en va de même pour vous.

**Le président:** On a dit que nous avions déjà eu ce problème et que nous nous en étions sortis. Je voulais simplement préciser que les circonstances étaient légèrement différentes il y a 50 ans; ce n'est pas la même chose à présent.

**M. Peters:** Bien sûr, les circonstances sont toujours différentes. À l'époque, la croissance économique était forte.

[Texte]

There was substantial reduction in wartime taxes, by the way, and certainly the revenues did not grow because we retained the wartime—

**The Chairman:** But there was lots of room because there was room in reduction of spending and you didn't have to continue—

**Mr. Peters:** There was a compulsory savings program during the war. All sorts of things went on.

**The Chairman:** At this point I would like to take a one-minute break while I ask Mr. Cameron to come to the table and get ready. Then we shall hear from him and continue our lines of questioning.

• 2103

• 2106

**The Chairman:** If I could reconvene the meeting, our next witness is Mr. Duncan Cameron.

Mr. Cameron, you are familiar to us and we are familiar to you, I think. You know our procedure around here, so if you would like to proceed, we will take it from there.

**Mr. Duncan Cameron (President, Centre for Policy Alternatives):** Thank you very much, Mr. Chairman.

I am appearing today as the President of the Canadian Centre for Policy Alternatives. We have made available to you a report, which is not yet translated but will be available in French, called "Bleeding the Patient: The Debt/Deficit Hoax Exposed". It is a panel discussion by nine political economists.

The main message we have to offer the people of Canada and your committee is that it would be a major mistake to deal with the debt-deficit situation, which is a serious situation, through cutbacks in government spending.

I am tempted to quote Sir Harold Macmillan, at the age of 92, in the House of Lords, with some political experience behind him. He said:

When the British political establishment is all agreed on a course of action, the one thing I have learned over the course of my political career

—which was about 70 years long—

is that they are inevitably wrong.

The general climate today, the way of dealing with our—

**The Chairman:** Is Mr. Macmillan generally viewed as having been a good economic manager in his tenure as Prime Minister?

**Mr. Cameron:** Well, he was considered to be a bright enough man that he was able to get out of politics and pursue another career.

The point is that there seems to be a general consensus, though I certainly support the previous witness when he says that the major issue is unemployment. I am sure many people believe that we should reduce government spending in order to reduce unemployment as well, but I just want to point out that that is a fallacy and it is a hoax when people say it.

[Traduction]

Il y a eu une baisse appréciable des impôts de guerre; les recettes n'ont pas augmenté parce que nous avons conservé le rythme de dépense de la guerre. . .

**Le président:** Par contre, la marge de manoeuvre était considérable, notamment en ce qui a trait à la réduction des dépenses, et il n'était pas nécessaire de continuer. . .

**M. Peters:** Pendant la guerre, il y avait un programme d'épargne obligatoire. Il se passait à l'époque toutes sortes de choses.

**Le président:** Nous allons faire une pause d'une minute, tandis que je demande à M. Cameron de venir à la table et de se préparer. Nous pourrions ensuite l'entendre et continuer à poser des questions.

**Le président:** Poursuivons. Notre prochain témoin est M. Duncan Cameron.

Monsieur Cameron, nous nous connaissons déjà. Puisque vous êtes au fait de notre façon de procéder, je vous demande de commencer. Nous vous écoutons.

**M. Duncan Cameron (président, Centre canadien de recherche en politiques de rechange):** Monsieur le président, merci beaucoup.

Je comparais devant vous aujourd'hui en qualité de président du Centre canadien de recherche en politiques de rechange. Nous avons déposé un rapport intitulé «Bleeding the Patient: The Debt/Deficit Hoax Exposed», non encore traduit, mais qui sera disponible en français. C'est un débat d'expert réunissant neuf économistes.

Le message essentiel que nous avons à offrir aux citoyens et au comité est le suivant: ce serait une grave erreur que de réagir à une situation aussi délicate que celle de l'endettement et du déficit par des compressions des dépenses gouvernementales.

Je ne puis résister à l'envie de citer Sir Harold Macmillan qui, à 92 ans et fort d'une expérience politique certaine, disait à la Chambre des Lords:

Lorsque l'ensemble de l'«establishment» politique britannique est d'accord sur un plan d'action, la seule chose que m'a apprise ma longue carrière politique

—environ 70 ans—

est qu'il est inévitablement dans l'erreur.

Le climat général actuel, la façon dont nous faisons face à notre. . .

**Le président:** De façon générale, dit-on que M. Macmillan a bien géré l'économie lorsqu'il était premier ministre?

**M. Cameron:** On l'a jugé assez brillant pour quitter la politique et amorcer une autre carrière.

Il semble exister un consensus général, même si je suis évidemment d'accord avec le témoin précédent, qui voyait dans le chômage le grand problème. Il est certain que nombre de personnes croient qu'il faut diminuer les dépenses gouvernementales, pour réduire en même temps le chômage. C'est là un raisonnement fallacieux et totalement faux.



[Text]

I know that you've already had a long day. I would like very briefly to raise three subjects before I get onto the important question of what we should do about our debt-deficit question.

I watched Mr. Mazankowski very carefully, not only because he is from Alberta and I'm from Alberta and not only because he is the Minister of Finance, but because I was interested in his presentation. He showed what of course is the case, that federal government spending has not increased in Canada to any degree since about 1987. It has been about flat, and if you take it as a percentage of GDP, it has gone down. So government spending has not increased.

Taxes are more difficult to calculate, because there are tax rates and there are tax revenues. The business groups that probably will appear before this committee will all, to a man—and perhaps even to a woman—claim that taxes have gone up. Let's get this straight now. Spending has not increased; taxes have gone up; and the debt has more than doubled. So what is going on here? Well, it's not government spending; it hasn't increased. It's not taxes; they've gone up. What is it?

• 2110

Only one problem has created our debt problem, and that is real interest rates. There's a very simple mathematical relationship, which is that when the debt grows faster than your economy grows, there's no way you can cut spending and reduce the debt. It cannot be done. The only thing you can do is either grow faster or have lower interest rates. I'm not making this up. This is not an opinion; it is an irrefutable fact.

Given that fact, what is the issue? I would argue that the issue before you, when you look at the debt-deficit issue, is what I call the lost art of central banking. At one time, when we had a Louis Rasminsky or a Graham Towers as Governor of the Bank of Canada, they balanced concerns about the rate of inflation with the rate of employment, concerns about the domestic stability of the Canadian dollar as against the competitiveness of our exports. One of the concerns they also put into the equation was, what is the cost of financing government; how much is it costing us to finance government?

Mr. Mazankowski proudly said in his statement that the Canadian government was looking towards a sixth year of a surplus in its budget—"surplus" meaning that in its operating expenditures, program spending was less than tax revenue. This has been running at over \$10 billion. So the issue here really is why the Canadian taxpayer should have to pay the premium that we've been paying in order to finance this ongoing debt-deficit situation.

The first issue I want to say is, look at monetary policy. Do not automatically assume that you can cut government spending and improve the situation, because it's not true, it won't happen.

Why has this all of a sudden become an issue? If we believe the Minister of Finance—and he's doing his best... I don't agree with him; I do not think the economy is in a recovery. However, many people do, including the Premier of Ontario. I hope that I'm wrong.

[Translation]

Je sais qu'il se fait tard, que la journée a été longue. Je veux aborder brièvement trois points, avant de passer à la question importante: que faire à propos de la dette et du déficit?

J'ai observé très soigneusement M. Mazankowski, non seulement parce que nous sommes tous deux Albertains et non uniquement parce qu'il est ministre des Finances, mais aussi parce que son exposé m'intéressait. Il a bien sûr démontré ce qui était évident: que les dépenses fédérales au Canada n'ont pas augmenté depuis 1987 environ. La courbe des dépenses est presque plate et, en pourcentage du PIB, on observe une diminution. Ainsi, les dépenses gouvernementales n'ont pas augmenté.

Les impôts sont plus difficiles à calculer, car il y a taux d'imposition et recettes fiscales. Les groupes de gens d'affaires qui comparaitront probablement devant le Comité conviendront unanimement que les impôts et les taxes ont augmenté. Mettons les choses au clair dès à présent. Les dépenses n'ont pas augmenté, mais les impôts et les taxes, si: La dette a plus que doublé. Que se passe-t-il donc? Le problème ne découle pas des dépenses gouvernementales, car elles n'ont pas augmenté. Il ne vient pas non plus des taxes et des impôts, car ils ont augmenté. Que se passe-t-il?

Notre problème d'endettement est attribuable à un seul facteur, les taux d'intérêt réels. Il existe un rapport mathématique très simple: si la dette augmente plus rapidement que ne croît l'économie, il n'y a aucun moyen de compresser les dépenses et de réduire la dette. C'est impossible. Ou la croissance est plus rapide, ou les taux d'intérêt sont moins élevés, il n'existe pas d'autres choix. Je n'invente rien. Ce n'est pas une opinion, mais un fait irréfutable.

Cela dit, qu'est-ce qui ne va pas? En ce qui a trait à la question de la dette et du déficit, j'irais jusqu'à dire que le problème réside dans ce que j'appellerais l'art perdu de diriger la banque centrale. Il était une époque, celle où MM. Louis Rasminsky ou Graham Towers étaient gouverneurs de la Banque du Canada, où l'on établissait un équilibre entre les divers facteurs, notamment le taux d'inflation comparativement au taux de chômage, la stabilité intérieure du dollar canadien par rapport à la compétitivité de nos exportations, etc. L'un des facteurs également présents dans l'équation était celui de savoir combien nous coûtait le financement du gouvernement.

M. Mazankowski affirmait fièrement dans son exposé que le gouvernement du Canada envisageait une sixième année d'excédent budgétaire, «excédent» signifiant que, dans ses dépenses de fonctionnement, les dépenses de programme étaient inférieures aux recettes fiscales. L'écart dépasse les 10 milliards de dollars. Ainsi, le vrai problème est de savoir pourquoi le contribuable canadien devrait-il continuer à payer un supplément pour financer cette situation permanente d'endettement-déficit?

Le premier point que je voulais aborder est celui-ci: examinons la politique monétaire. N'allons pas supposer d'emblée qu'il est possible de réduire les dépenses gouvernementales et de redresser la situation, car ce n'est pas vrai, cela ne fonctionnera pas.

Pourquoi est-ce subitement devenu un problème? Si nous croyons le ministre des Finances—et il fait de son mieux—mais je ne suis pas d'accord avec lui; je ne crois pas que la reprise de l'économie ait commencé. Toutefois, nombre de personnes le croient, y compris le premier ministre de l'Ontario. J'espère me tromper.



*[Texte]*

If the economy is in a recovery situation, then surely the issue isn't debt-deficit. We shouldn't be worrying about it. If the economy is recovering, then our deficit is going to be reduced and our capacity to reduce the debt is going to be increased. So what is going on with this debt-deficit issue?

I think it is really a debate about something else, and this was touched on in your discussion with the previous witness. When people raise the matter of the debt and say, "We've got a terrible debt; we have to cut government spending", what they're really saying is, "We want a reduced role for government". They're just not willing quite to come out and say it.

When Preston Manning puts forward a program that in three years he's going to reduce the government debt to zero, he's clearly saying that his role for government is as little government as possible.

**The Chairman:** We've invited Mr. Manning to come and present his plan to us as well, but so far he has declined to do that.

**Mr. Cameron:** I hope that he will do it, because this is an important —

**Mr. Blenkarn:** We do too. We would love to have Mr. Manning here, because he has made a number of statements that are just unbelievable as far as we're concerned, but maybe he has a point, maybe he has something to offer.

**Mr. Cameron:** Well, I disagree with his program. I think the starting-point is to look at government finances and say, "Let us make a division between investment expenditure and operating expenditure. Let's make a rule of thumb that operating expenses by government should be balanced against revenues over the life of the business cycle. So if you think the economy is going up, you should be reducing those operating expenses and trying to put a little money aside. If you think the economy is going to go down, then you should be spending a little more on the operating side. Over a business cycle of six years, you should be aiming at some kind of balance".

Then I would take, apart from that, everything I consider to be an investment in the future of Canada: investment in education, in research and development, as well as in bridges, roads, in things that are going to last longer than a year.

No business in the world would have to pay for an asset that it's going to use for 20 years in one year. Why should governments?

I would say, "I want to have debt". In fact, I think the absence of debt is putting a burden on future generations. It's saying to future generations that they are not worth enough that we're going to invest in their education and in their future.

Then, to me, the debt-deficit issue becomes a very simple and straightforward one. It is at what level of GDP you want to stabilize the debt. Is isn't if you want to reduce it to zero. That's silly and stupid. That's the equivalent of saying, "I don't want a government that does anything other than deliver the mail, maybe, and maintain peace and order, maybe".

*[Traduction]*

Si l'économie a commencé à reprendre, il est certain que le problème n'est pas celui de la dette et du déficit. Cela ne devrait pas nous inquiéter. S'il y a reprise de l'économie, notre déficit diminuera et notre capacité de réduire la dette augmentera. Alors, qu'est-ce donc que ce problème de dette et de déficit?

Selon moi, le débat réel est d'un autre ordre, et il a été abordé dans vos entretiens avec le témoin précédent. Lorsqu'on soulève la question de la dette et qu'on dit «Nous sommes terriblement endettés; nous devons réduire les dépenses gouvernementales.», le message réel est celui-ci: «Nous voulons une diminution du rôle du gouvernement.» Les gens ne sont tout simplement pas disposés à venir le dire franchement.

Lorsque M. Preston Manning met de l'avant un programme qui, selon lui, permettra de ramener à zéro la dette gouvernementale, il affirme clairement que le rôle qu'il voit, pour le gouvernement, c'est aussi peu de gouvernement que possible.

**Le président:** Nous avons invité M. Manning à venir nous présenter son plan, mais jusqu'à maintenant, il n'a pas daigné accepter.

**M. Cameron:** J'espère qu'il le fera, car c'est important. . .

**M. Blenkarn:** Nous aussi, nous l'espérons. Nous aimerions recevoir M. Manning, car il a fait un certain nombre de déclarations qui nous semblent tout simplement incroyables. Or, il a peut-être en partie raison; peut-être a-t-il quelque chose à offrir.

**M. Cameron:** Je ne suis pas d'accord avec son programme. Selon moi, il faut d'abord analyser les finances gouvernementales et se dire: «Séparons les dépenses d'investissement et les dépenses de fonctionnement. Adoptons comme règle d'or que les dépenses de fonctionnement du gouvernement doivent être équilibrées par rapport aux recettes sur la durée du cycle. Ainsi, si nous croyons que l'économie est en croissance, il faut réduire les dépenses de fonctionnement et essayer de mettre un peu d'argent de côté. Par contre, si nous pensons que l'économie est en perte de vitesse, il faut alors dépenser un peu plus dans le secteur opérationnel. Sur un cycle de six ans, il faut viser un certain équilibre.»

Ensuite, je prendrais, cela mis à part, tout ce que j'estime être un investissement dans l'avenir du Canada: investissement dans l'enseignement et la recherche-développement, investissement dans les ponts, les routes et tout ce qui doit durer plus d'un an.

Aucune entreprise au monde ne doit payer en un an un élément d'actif qu'elle utilisera pendant 20 ans. Pourquoi les gouvernements le devraient-ils?

J'ajouterai ceci: «Des dettes, il en faut!» En fait, je crois que l'absence de dette impose un fardeau aux générations futures. Cela revient à leur dire qu'elles n'ont pas assez de valeur pour que nous investissions dans leur formation et leur avenir.

Ainsi, à mon sens, le problème de la dette et du déficit devient très simple et très direct. Il s'agit de savoir à quel niveau du PIB nous voulons stabiliser la dette. Il ne s'agit pas de savoir si nous voulons la réduire à zéro. Ce serait sot et stupide. Cela reviendrait à dire: «Je ne veux pas d'un gouvernement qui fasse autre chose que de livrer le courrier, peut-être, et de maintenir la paix et l'ordre, . . . peut-être.»

[Text]

• 2115

So I'm in favour of a major role for government, and I'd like to see governments with debt. I'd just like to see the spending on the right things.

There should be major debate on the role of government, and it should be ongoing. I don't think it should be hidden and be a hoax, and be a pretence that it's really about government finance, because that isn't what it's about.

**The Chairman:** What level of government debt might you think appropriate?

By the way, I don't disagree with you that it necessarily has to be zero, but I'm asking you what level, as a percentage of GDP for example, you would find acceptable.

**Mr. Cameron:** It depends on what period of time you're looking at, what your demographics are, what your unemployment situation is, what your social needs are, how you got there, and what you're going to spend the money on.

Once you get over 100%, 150%, you had pretty well better have an enemy on the border who's ready to attack you and you've decided that you're going to defend yourself and therefore you're going to borrow some money.

**Mr. Blenkarn:** You've got to surrender. They might take over.

**Mr. Cameron:** It depends on how urgent the situation is. How seriously do you take the fact that there are now probably about three million Canadians who would like a full-time job but don't have one? I consider that to be urgent, and I'd be willing to increase the percentage of debt to GDP if I was sure that the extra money I was spending would reduce unemployment significantly.

Why, then, haven't we done anything? Why haven't we made any more serious efforts at questions such as unemployment? Here I get to where it has to be pointed out that debt is in fact only one side. It's always presented as a burden, but debt is also an asset. Somebody's earning income, and when real interest rates have averaged 6% or 7%, as they have over the last 10 years, I would have loved to have had them.

I'd love to have at the Canadian Centre for Policy Alternatives a whole bushel basket full of Canadian government bonds earning 6% or 7% in real terms. My spending is increasing by 2% or 3%; I'm putting 4% away. Historically, from 1930 to 1982 bond earners have looked at about 1.5% of real return. Bondholders have been taking 7% over the last decade. This is a huge way of making money.

Who are our major bondholders? In the last three years, the banking system. For instance, if you take a look at the charter banks' assets, you'll see that they've gone up by 130%, and most of this money is—

**Mr. Blenkarn:** The Japanese banks, the German banks, and the American banks.

**Mr. Cameron:** And why would—

**Mr. Blenkarn:** Three hundred billion dollars owing to foreigners out of—

**Mr. Cameron:** That's right.

[Translation]

Donc je suis favorable à un rôle de première importance pour le gouvernement, et il me plaît que les gouvernements soient endettés. Je veux seulement que les dépenses soient faites au bon endroit.

On doit débattre le rôle du gouvernement en permanence, et ce débat ne doit pas se dérouler en vase clos ni être une mystification. On ne doit pas prétendre discuter de finances publiques, quand ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

**Le président:** Quel niveau de dette publique trouveriez-vous acceptable?

À propos, je ne suis pas en désaccord avec vous: il ne faut pas nécessairement que la dette soit nulle. Je vous demande toutefois à quel niveau, en pourcentage du PIB, par exemple, vous trouveriez la dette acceptable.

**M. Cameron:** Tout dépend de la période, des facteurs démographiques, du chômage, des besoins sociaux, de la façon dont la situation a évolué, et de ce que vous allez faire avec l'argent.

Si vous dépassez 100 ou 150 p. 100, vous avez intérêt à avoir un ennemi à la frontière, prêt à vous attaquer et contre lequel vous êtes décidé à vous défendre, car vous allez emprunter.

**M. Blenkarn:** Il faut vous rendre. Il pourrait remporter la victoire.

**M. Cameron:** Tout dépend de l'urgence de la situation. Prenez-vous au sérieux le fait qu'il y a probablement maintenant environ trois millions de Canadiens qui voudraient un emploi à plein temps et qui n'en ont pas? Je considère cela urgent, et je serais disposé à augmenter le pourcentage de la dette par rapport au PIB si je croyais que cet argent permettrait de réduire sensiblement le chômage.

Pourquoi, alors, n'avons-nous rien fait? Pourquoi n'avons-nous pas déployé des efforts plus sérieux devant le chômage? Il faut signaler que l'on voit la dette sous un seul angle. On la présente toujours comme un fardeau, alors qu'elle constitue aussi un actif. Quelqu'un gagne de l'argent, et quand les taux d'intérêt véritables sont en moyenne de 6 ou 7 p. 100, comme ils le sont depuis 10 ans, j'aurais aimé avoir de telles obligations.

J'aimerais que le Centre canadien de recherche en politiques de rechange possède un plein panier d'obligations canadiennes à 6 ou 7 p. 100 en termes réels. Mes dépenses augmentent de 2 à 3 p. 100; je mets 4 p. 100 de côté. De 1930 à 1982, les détenteurs d'obligations pouvaient compter sur un rendement réel d'environ 1,5 p. 100. Au cours de la dernière décennie, ils ont touché 7 p. 100. Voilà une excellente façon de faire de l'argent.

Qui sont les principaux détenteurs d'obligations? Depuis trois ans, le système bancaire. Par exemple, l'actif des banques à charte a augmenté de 130 p. 100, et la plus grande partie de cet argent est. . .

**M. Blenkarn:** Dans les banques japonaises, les banques allemandes et les banques américaines.

**M. Cameron:** Et pourquoi. . .

**M. Blenkarn:** Trois cents milliards de dollars dus à des étrangers sur. . .

**M. Cameron:** C'est exact.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** — \$600 billion owed by governments.

**Mr. Cameron:** Of course Mr. Blenkarn knows an awful lot about our monetary and fiscal policy and its history. Why is it that, for the first time in Canadian history, foreigners have been rushing to buy debt denominated in Canadian dollars? That has never happened before. We've been borrowing money from the time we were a colony, but we've always borrowed abroad in foreign currency. Now they're coming to Canada and buying the Canadian dollar. Why are they doing that? The rate of return is fantastic for them. It's unheard of. Where else can they get 7%?

A little point that might be of interest to you as a finance committee, a point of which you're well aware, is that if this \$300 billion is paying on average 10% interest rates, that's about \$30 billion a year that we're paying out. How much tax is paid on that \$30 billion? My marginal tax rate, the marginal tax rate of most bondholders, is about 50%. So if that money was held in Canada, \$15 billion of the \$30 billion we're paying out would be coming into the Treasury in the form of taxes.

That's why we have a progressive tax system. Sure, we pay out interest, but we tax it back. When we're doing it with foreigners, \$300 billion of debt means we're paying out \$30 billion in interest, and not a penny is coming back in tax.

My point is simply this: somebody's benefiting from this system, and I think that philosophically, if you look at this, you pretty well have to say that it's not the bottom 20% of people in Canada. They don't have any savings; they don't hold any bonds. Most of the bonds in Canada, most of these instruments, are held by the top 1%, top 5%, top 10%, top 20%. Most of it is held by people over the age of 50.

**Mr. Blenkarn:** It's being held by pension funds insuring the labour force.

**The Chairman:** You are correct that most of it is held by people over 50, in one way or another; but isn't it in essence that they're held then, maybe not necessarily directly, but indirectly, through pension funds, annuities, and the other kinds of things that people over 50 have invested in or in pensions that they expect to receive?

In this case, what you're saying is people are getting this \$30 billion and somebody's paying income tax on it. I dare say that most of that pension money is not being taxed at a very high rate. Certainly inside the pension funds it's not being taxed at all.

• 2120

**Mr. Cameron:** If you look at the distribution of income in Canada and you take the top five million Canadians and the bottom five million, the top five million have seven to ten times more income per year than the bottom. That tells me that the bottom ones aren't getting any interest income.

**The Chairman:** There's no dispute there.

**Mr. Cameron:** That's my point: for some people this is a good thing, and if you look at the demographics—

[Traduction]

**M. Blenkarn:** . . . 600 milliards dus par les gouvernements.

**M. Cameron:** M. Blenkarn connaît bien l'histoire de notre politique monétaire et budgétaire. Pourquoi les étrangers s'empressent-ils, pour la première fois dans l'histoire du Canada, d'acquiescer des titres en dollars canadiens? C'est la première fois que cela se produit. Nous empruntons depuis l'époque de la colonisation, mais, sur les marchés étrangers, nous avons toujours emprunté en monnaie étrangère. Maintenant, on achète des dollars canadiens. Pourquoi? Le rendement est fantastique. Inouï. Dans quel autre pays peut-on obtenir un rendement de 7 p. 100?

Un point est susceptible de vous intéresser, en tant que comité des finances, et vous en êtes tous très conscients: si ces 300 milliards de dollars sont empruntés à des taux moyens de 10 p. 100, c'est environ 30 milliards de dollars que nous payons par année en intérêt. Combien d'impôt paie-t-on sur ces 30 milliards de dollars? Mon taux marginal d'impôt, celui de la plupart des détenteurs d'obligations, est d'environ 50 p. 100. Donc, si cet argent restait au Canada, 15 des 30 milliards que nous payons seraient versés au Trésor sous forme d'impôt.

C'est pourquoi nous avons un système d'impôt progressif. Certes, nous payons des intérêts, mais nous les frappons d'un impôt. Quand nous appliquons cela à des étrangers, une dette de 300 milliards de dollars signifie que nous payons 30 milliards d'intérêt, et il n'y a pas un cent qui nous revienne sous forme d'impôt.

Quelqu'un profite donc de ce système et, en principe, il faut admettre que ce ne sont pas les 20 p. 100 de la population la moins bien nantie au Canada. Ces gens-là ne font pas d'économies; ils ne détiennent pas d'obligations. La plupart des obligations au Canada sont détenues par les groupes les mieux nantis constituant 1 p. 100, 5 p. 100, 10 p. 100 ou 20 p. 100 de la population. La plupart de ces obligations sont détenues par des plus de 50 ans.

**M. Blenkarn:** Ces obligations sont détenues par des caisses de retraite des travailleurs.

**Le président:** Vous avez raison de dire que la plupart de ces obligations sont détenues par des plus de 50 ans, d'une manière ou d'une autre. Or, n'est-il pas dans l'ordre des choses que ces personnes les détiennent, peut-être pas nécessairement directement, mais indirectement, par les caisses de retraite, les rentes, et d'autres instruments dans lesquels ces personnes ont investi ou dans des pensions qu'elles s'attendent à recevoir?

Dans le cas qui nous occupe, vous dites que des gens touchent ces 30 milliards de dollars et que quelqu'un paie des impôts sur cet argent. J'ose affirmer que la plus grande partie de cet argent des caisses de retraite n'est pas imposé à un taux très élevé. À coup sûr, à l'intérieur de la caisse de retraite, il n'est pas imposé du tout.

**M. Cameron:** La répartition des revenus au Canada montre que les cinq millions de Canadiens qui occupent le sommet de l'échelle touchent de sept à dix fois plus de revenus par année que les cinq millions de Canadiens du bas de l'échelle. Pour moi, cela signifie que ceux du bas de l'échelle n'ont aucun revenu d'intérêt.

**Le président:** Personne ne dit le contraire.

**M. Cameron:** Pour certains, c'est une bonne chose, et si l'on considère les facteurs démographiques. . .



[Text]

**The Chairman:** It's good for anybody who has a pension plan.

**Mr. Cameron:** To have 7% real interest rates. It's not a good thing for governments. It's not a good thing for the country. It's not a good thing for the unemployed. However, there are people who are benefiting from it.

A previous question—the questioner has now left—talked about what happened in 1968, why the problem started in 1968. One of the things that happened was the Bank Act was revised a year earlier. We used to have a ceiling of 6% on interest rates, legislated by this Parliament. You could not charge more than 6%.

We now have, basically, our interest rate structure in the hands of the banks and the Bank of Canada, and this cosy little cartel has pushed up interest rates far beyond where they should be. That has benefited a section of the Canadian population.

**Mr. Blenkarn:** May I ask you a question here?

**Mr. Cameron:** That's history, so what can we do about the situation we're facing today? The first thing we should do is call it by its proper name in Canada. What we're facing is not a debt-deficit crisis. What we're facing is a deflationary economic situation. What does "deflation" mean? It means that asset prices have been falling. That means prices of personal assets; houses, for instance. It also means the prices of an awful lot of machinery and equipment, the value of a number of companies.

So we're in a deflationary situation. In a deflationary situation, even interest rates of 5%, which look low, are in fact awfully high. If you factored the fall in the price of assets into the consumer price index, then you'd have falling prices in this country. So that's the first thing.

If we've got deflation, the first thing you don't want to do is reduce spending. If you reduce spending, you're going to add to the deflation. You're going to keep the spiral going down. People are going to fall out of work; they're going to go on unemployment insurance and welfare, and we're going to make the situation worse. So let's just have that as clear as we possibly can.

So on the spending side I would say to you that I would be looking very carefully at my expenditure budget and I would have every program up here and I would have your officials and I would say, "When you spend \$5 billion on this or \$1 billion on that, how many jobs are created? How much bang are you getting for each dollar?"

**The Chairman:** Let's do that right now.

**Mr. Cameron:** I would do an accounting of the entire expenditure program of the government, and I would be ensuring that I was getting as much job creation as I could from every dollar too.

**Mr. Blenkarn:** Let's do that right now. We spend \$22 billion on a whole series of pensions. What job creation do we get out of those moneys spent on pensions?

**Mr. Cameron:** Those are transfer payments. Are you referring to the Canada Pension Plan?

**Mr. Blenkarn:** No, I'm talking about OAS, GIS, and the veterans pension and spouse's allowance—\$22 billion.

**Mr. Cameron:** Don't people pay into the old age security?

[Translation]

**Le président:** C'est bon pour quiconque a un régime de retraite.

**M. Cameron:** D'avoir des taux d'intérêt réels de 7 p. 100. Cela n'est pas bon pour les gouvernements, ni pour le pays, ni pour les chômeurs. Mais, il y a des gens qui en profitent.

Une question—la personne qui l'a posée est maintenant partie—portait sur ce qui s'est passé en 1968. Cette personne voulait savoir pourquoi le problème remontait à 1968. D'abord, la Loi sur les banques avait été modifiée l'année précédente. Avant cela, les taux d'intérêt étaient plafonnés à 6 p. 100 en vertu d'une loi du Parlement. On ne pouvait pas demander plus de 6 p. 100.

À l'heure actuelle, notre structure de taux d'intérêt est entre les mains des banques et de la Banque du Canada, et ce joyeux petit cartel a poussé les taux d'intérêt bien au-delà de ce qu'ils devraient être. Une partie de la population canadienne en a profité.

**M. Blenkarn:** Puis-je vous poser une question?

**M. Cameron:** Voilà pour l'histoire. Que pouvons-nous faire aujourd'hui? Il faudrait d'abord appeler les choses par leur nom. Nous ne faisons pas face à une crise de la dette et des déficits. Nous avons affaire à une situation économique déflationniste. Qu'entend-on par «déflation»? Les prix des éléments d'actif ont chuté. Je parle des prix des actifs personnels, des maisons, par exemple, de même que d'une grande quantité de machines et d'équipements, de la valeur d'un bon nombre d'entreprises.

Nous sommes donc en situation de déflation. Même les taux d'intérêt à 5 p. 100, qui semblent bas, sont en fait extrêmement élevés. Si l'on pondère la chute du prix des actifs par rapport à l'indice des prix à la consommation, on constate que les prix ont chuté. Voilà pour la première chose.

En période de déflation, la première chose à ne pas faire, c'est réduire les dépenses. Si on réduit les dépenses, on accentue la déflation. La spirale continue son mouvement descendant. Les gens perdent leur emploi; ils s'inscrivent à l'assurance-chômage et au bien-être social, et l'on aggrave la situation. Cela doit être aussi clair que possible.

Côté dépenses, j'examinerais très soigneusement mon budget de dépenses et je demanderais aux fonctionnaires responsables de chaque programme: «Quand vous dépensez cinq milliards ici ou un milliard là, combien d'emplois créez-vous? Pour chaque dollar dépensé, quel rendement obtenez-vous?»

**Le président:** Faisons donc cela tout de suite.

**M. Cameron:** Je ferais un examen comptable de tout le programme de dépenses du gouvernement, et je veillerais à créer autant d'emplois que possible pour chaque dollar dépensé.

**M. Blenkarn:** Faisons-le tout de suite. Nous consacrons 22 milliards de dollars à toute une série de régimes de retraite. Combien l'argent versé au titre des pensions crée-t-il d'emplois?

**M. Cameron:** Il s'agit là de paiements de transfert. Faites-vous allusion au Régime de pensions du Canada?

**M. Blenkarn:** Non, je parle de la pension de vieillesse, du SRG, de la pension des anciens combattants et de l'allocation de conjoint—22 milliards de dollars.

**M. Cameron:** Les gens ne contribuent-ils donc pas à la pension de vieillesse?

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** Not the old age pension. They pay into the Canada Pension, but they don't pay into the old age pension.

**Mr. Cameron:** Then what you have to do is make a distinction between a tax program that raises money and brings it in from people who have more money than they plan to spend immediately and gives it to people who spend every cent they've got, such as old age pensioners. . .

So the first thing I'd probably do is raise the old age pension. Knowing that those people will spend every dollar they get, I would give them more. That will be good for all the neighbourhood stores and whatever. If they're in an upper-income bracket, well, they'll pay it back in taxes.

By the way, I'd prefer having ten income tax brackets rather than three, but that's my next point.

**The Chairman:** If you get more than \$50,000, we take it all back now anyway. So you can pretty well say that if people are in upper incomes, we're taking it back. It's first fully taxable, and it's second. . . It's taxable in the first instance—

**Mr. Cameron:** I'd prefer to tax it back directly rather than reduce the universality aspect, because when you reduce the universality aspect, pretty soon you're going to have people who don't really need it asking why anybody needs it.

My second point is, once you've examined all the spending programs, let's have a look at—

**The Chairman:** We haven't examined this one yet. We've only—

• 2125

**Mr. Blenkarn:** That's the first one. What would you suggest about the Canada Assistance Plan? Do we put people to work there? Where is the employment there? Where is the growth there?

**Mr. Cameron:** Well, first of all, I'd have you look at the spending by the Canada Council.

**Mr. Blenkarn:** What about the spending by the Canada Council? That's not very much.

**Mr. Cameron:** You want to know where you get the most bang for the buck. I'll tell you right now: it's in arts expenditures. It's in spending on the arts: on theatre, music, money for writers. That's where the jobs come from. Coopers & Lybrand did a study that concluded that \$2 million cut by the government from the spending of the Canada Council is going to cost the taxpayer \$2.2 million in lost income, lost jobs, lost revenue. That's Coopers & Lybrand, an accounting firm not noted for its radical prescriptions.

So I would be looking positively—not at saying, “Well, there goes all this money on welfare”, but I would be looking at government spending and asking, “Where is the job creation? Where are the benefits to Canada from the money we are spending?” If you look at it, you will figure out that arts expenditure produces about 17 times the return of, say, military expenditure. Military expenditure is largely for hardware. It is not all for hardware; a lot of people are employed because of that expenditure, a lot of wages—

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Non, pas à la pension de vieillesse. Ils contribuent au Régime de pensions du Canada, pas à la pension de vieillesse.

**M. Cameron:** Vous devez donc distinguer entre un programme fiscal qui reçoit de l'argent des personnes qui en ont plus qu'elles n'ont prévu d'en dépenser immédiatement, et qui le remet aux personnes qui dépensent chaque cent qu'elles ont, comme les retraités du troisième âge. . .

Donc, je commencerais probablement par augmenter les pensions des personnes âgées. Sachant que ces personnes vont dépenser chaque dollar qu'elles reçoivent, je leur en donnerais davantage. Cela serait bon pour les boutiques et les magasins du quartier, et tout le reste. Si ces personnes occupent le sommet de l'échelle des revenus, elles rembourseront cet argent sous forme d'impôt.

En passant, je préférerais avoir dix tranches d'imposition plutôt que trois, mais j'y reviendrai tout à l'heure.

**Le président:** Si vous touchez plus de 50 000\$, nous le reprenons tout, de toute façon. De sorte que vous pouvez très bien dire que dans le cas des personnes qui occupent l'échelle supérieure des revenus, nous reprenons l'argent. La première tranche est entièrement imposable, la seconde. . . Elle est imposable dans le premier cas. . .

**M. Cameron:** Je préférerais l'imposer directement plutôt que de réduire l'universalité, parce que des gens qui n'en ont pas vraiment besoin ne tarderont pas à se demander pourquoi d'autres en ont besoin.

Deuxièmement, une fois que vous avez examiné tous les programmes de dépenses, regardons. . .

**Le président:** Nous n'avons pas encore examiné ce programme. Nous avons seulement. . .

**M. Blenkarn:** Voilà pour la première chose. Que proposez-vous pour le Régime d'assistance publique du Canada? Mettez-vous des gens au travail, à ce niveau-là? Où est l'emploi? Où est la croissance?

**M. Cameron:** Je m'intéresserais pour commencer aux dépenses du Conseil des arts du Canada.

**M. Blenkarn:** Pourquoi parlez-vous des dépenses du Conseil des arts du Canada? Elles ne sont pas très élevées.

**M. Cameron:** Vous voulez savoir à quel endroit vous obtenez le meilleur rendement pour chaque dollar dépensé. Je vais vous le dire tout de suite—dans le domaine des arts: dans le théâtre, la musique, la littérature. C'est dans ces domaines que l'on crée des emplois. Une étude de Coopers & Lybrand a conclu que si l'on retranche 2 millions de dollars des subventions fournies par le Conseil des arts du Canada, cela coûte 2,2 millions de dollars en perte de revenu et d'emplois pour les contribuables. Je parle de Coopers & Lybrand, une firme de comptables qui n'a pas la réputation de recommander de mesures radicales.

J'adopterais donc une attitude positive—je ne dirais pas «Regardez tout l'argent que l'on verse en prestations d'aide sociale», mais je me demanderais «Où se créent les emplois? Que tire le Canada de l'argent qu'il dépense?» L'examen des chiffres permet de constater que les dépenses dans le domaine des arts ont un rendement d'environ 17 fois supérieur à celles que l'on fait, par exemple, dans le domaine militaire. Les dépenses militaires servent en grande partie à l'achat de matériel. Pas seulement de matériel; ces dépenses fournissent de l'emploi à bien des gens, beaucoup de salaires. . .

[Text]

**Mr. Blenkarn:** It is 80% wages.

**Mr. Cameron:** Yes, but there is a capital budget there.

**Mr. Blenkarn:** Well, there is capital, yes.

**Mr. Cameron:** So I would have a good look at that. My next point is I would have an awfully good look at the tax expenditures. We don't realize it, but there is \$11 billion in RRSPs. You talk about pensions; well, the major pension expenditure—

**Mr. Blenkarn:** If you put all the pension funds together and the RRSP, you are probably in about \$25 billion of tax expenditure.

**Mr. Cameron:** Well, that's your biggest pension expenditure.

**Mr. Blenkarn:** That includes all of the pensions: union pensions and so on. Remember that people who are on an employment pension plan have the same tax break as people who have an RRSP.

**Mr. Cameron:** Right.

**Mr. Blenkarn:** The only difference is that their employer kicks in, they kick in, it is in a fund and they don't see it, but in an RRSP you in fact have some control over where it goes. The net result, the tax break, is exactly the same.

**Mr. Cameron:** Instead of doing tax breaks, why don't we have a universal Canada Pension Plan and people will pay in and we will get some actuaries and we'll balance the benefits and the expenditures and we won't have to worry about it any more?

Now we are doing it under the table. Canadians don't realize how much money is being spent by Parliament each year in the form of tax expenditures.

**Mr. Blenkarn:** Sure they do.

**Mr. Cameron:** However, those are real expenditures. They cost us to the same extent as the old age pension costs us. Yet you raise the old age pension; you don't raise the benefits to wealthier people that come from RRSPs. I would rather see all that on the same level so at least we will know what we are talking about.

**The Chairman:** RRSPs have limits, basically, which—

**Mr. Cameron:** Yes, but for the self-employed individual who goes through RRSPs, or whatever, we are offering them direct tax benefits. They are going to a very small segment of the population. They are mostly men and mostly wealthy.

**The Chairman:** In fact, probably it is less than would go to the ones that are under organized pension plans, such as unions and places where they have—

**Mr. Blenkarn:** The Public Service pension plan—

**The Chairman:** Or the Public Service, for example.

**Mr. Cameron:** Or the places where they have companies that haven't—

**Mr. Blenkarn:** Huge pension plans.

[Translation]

**M. Blenkarn:** C'est 80 p. 100 en salaires.

**M. Cameron:** Oui, mais il y a un budget d'immobilisations qui entre en ligne de compte ici.

**M. Blenkarn:** En effet.

**M. Cameron:** J'examinerais donc cela attentivement. Puis j'examinerais très attentivement les dépenses fiscales. Nous n'en sommes pas conscients, mais il y a 11 milliards de dollars dans les REER. Vous parlez des pensions; les principales dépenses en ce qui a trait aux pensions. . .

**M. Blenkarn:** Si vous réunissez toutes les caisses de retraite et les REER, vous obtiendrez probablement environ 25 milliards de dollars en dépenses fiscales.

**M. Cameron:** Il s'agit là de votre plus grande dépense.

**M. Blenkarn:** Cela comprend toutes les pensions: les pensions des syndicats, et ainsi de suite. N'oubliez pas que les gens qui ont un régime de retraite d'emploi ont le même allègement fiscal que les gens qui ont un REER.

**M. Cameron:** C'est exact.

**M. Blenkarn:** La seule différence est que leur employeur en paie une partie, ils en paient une partie, cet argent est versé dans une caisse et ils ne le voient pas. Dans le cas d'un REER, on contrôle dans une certaine mesure la façon dont il est placé. Le résultat net, l'allègement fiscal, est exactement le même.

**M. Cameron:** Plutôt que d'offrir des allègements fiscaux, pourquoi ne pas avoir un régime de pension universel auquel les gens contribuent, puis faire appel à des actuaires pour équilibrer les prestations et les dépenses et ne plus avoir à nous en inquiéter?

À l'heure actuelle, nous faisons cela sous la table. Les Canadiens ne savent pas combien d'argent le Parlement dépense chaque année sous forme de dépenses fiscales.

**M. Blenkarn:** Oh oui, ils le savent.

**M. Cameron:** Mais, il s'agit de dépenses réelles. Elles nous coûtent la même chose que ce que nous coûte la pension de vieillesse. Pourtant, vous augmentez les pensions de vieillesse. Vous n'augmentez pas les avantages des REER pour les mieux nantis. J'aimerais mieux que tout soit sur un même pied, de sorte que nous saurions de quoi nous parlons.

**Le président:** Les REER ont des limites, fondamentalement, qui—

**M. Cameron:** Oui, mais nous offrons des avantages en impôt direct aux travailleurs autonomes qui souscrivent à un REER ou un autre type de régime. Il s'agit d'un très petit segment de la population. Il s'agit surtout d'hommes et la plupart sont bien nantis.

**Le président:** En réalité, c'est probablement moins que ce qui irait à ceux qui sont visés par les régimes de retraite des syndicats et des entreprises. . .

**M. Blenkarn:** Le régime de retraite de la fonction publique. . .

**Le président:** Ou de la fonction publique, par exemple.

**M. Cameron:** Ou dans des entreprises qui n'ont pas. . .

**M. Blenkarn:** De gros régimes de retraite.



[Texte]

**Mr. Cameron:** —either borrowed from the pension plan or left the country and left them without anything.

My third point is about the financing mechanisms of our debt. This has been a poorly studied and poorly understood aspect. The issue is not the level of the debt as much as how it is being financed. On this side I have a number of suggestions to make.

First, it seems very clear to me that we should be having a major saving bonds campaign in Canada. If we are in a deflationary situation, as opposed to an inflationary situation, the Canada Savings Bond once again becomes an attractive investment vehicle for Canadians and for Canadian government. I would like to see our debt funded for a longer term at a lower rate of interest, and I would like to see some competition for the banking industry, who are still paying maybe a percentage —

**Mr. Blenkarn:** How would you alter the Canada Savings Bonds? We currently have about \$33.5 billion outstanding in CSPs. That has fallen over the years.

**Mr. Cameron:** Yes.

**Mr. Blenkarn:** When we offer Canada Saving Bonds, we offer them at a rate that is competitive with the banking system. If we offer them lower than the banking system, then we don't get any money. So we have to offer a rate that is competitive with the CD rates by the banks.

• 2130

**Mr. Cameron:** What are the banks offering on a 30-day —

**Mr. Blenkarn:** You don't offer Canada Savings Bonds on 30 days.

**Mr. Cameron:** Yes, but what are they offering on 30 days?

**Mr. Blenkarn:** It depends on your terms. Your bank on a 30-day will give you about 2% to 3%.

**Mr. Cameron:** About 1.5%, I think.

**Mr. Blenkarn:** Well, fair ball. It depends on what chequing privileges you get.

**Mr. Cameron:** And I think you could get. . . Look at the average.

**Mr. Blenkarn:** But you can get CDs from the bank for a decent amount of money —

**Mr. Cameron:** Four percent.

**Mr. Blenkarn:** —about 4% or so on 30 days. Don't compare the rates you get on a savings account or a current account where you can have chequing privileges when you put in \$1,000. That's not a comparative rate.

**Mr. Cameron:** No, but what I want to suggest here is that the banking system has been sitting, accumulating government debt, short-term debt, at 5% or 6%. The average cost of —

[Traduction]

**M. Cameron:** . . .ou bien emprunté sur le régime de retraite, ou bien quitté le pays sans rien laisser derrière.

Mon troisième point concerne les mécanismes de service de la dette. C'est un aspect qu'on a mal étudié et mal compris. La question ne concerne pas tant le niveau de la dette que la façon dont celle-ci est financée. À ce sujet, j'ai un certain nombre de suggestions à formuler.

Premièrement, il me semble très clair que nous devrions lancer au Canada une importante campagne sur les obligations d'épargne. Si nous sommes dans une situation déflationniste, et non pas inflationniste, les obligations d'épargne du Canada redeviennent un moyen de placement intéressant pour les Canadiens et pour le gouvernement canadien. J'aimerais que notre dette soit financée à plus long terme à un taux d'intérêt moins élevé, et j'aimerais que l'on fasse concurrence à l'industrie bancaire, qui continue de payer peut-être un pourcentage. . .

**M. Blenkarn:** Comment pourriez-vous modifier les obligations d'épargne du Canada? Nous avons présentement environ 33,5 milliards de dollars d'obligations en circulation. Cela a diminué au fil des années.

**M. Cameron:** Oui.

**M. Blenkarn:** Quand nous offrons des obligations d'épargne canadiennes, nous les offrons à un taux concurrentiel par rapport au système bancaire. Si nous les offrons à des taux inférieurs à ceux du système bancaire, nous n'attirons pas les investisseurs. De sorte qu'il nous faut les offrir à un taux concurrentiel par rapport aux taux qu'offrent les banques sur les certificats de dépôt.

**M. Cameron:** Qu'offrent donc les banques pour un placement à 30 jours. . .

**M. Blenkarn:** Il n'y a pas d'obligations d'épargne du Canada à 30 jours.

**M. Cameron:** Oui, mais qu'offrent-elles à 30 jours?

**M. Blenkarn:** Cela dépend de vos conditions. À 30 jours, votre banque vous donnera 2 ou 3 p. 100.

**M. Cameron:** Environ 1,5 p. 100, je pense.

**M. Blenkarn:** Ma foi, c'est équitable. Cela dépend des privilèges de chèques correspondants.

**M. Cameron:** Et je pense que vous pourriez avoir. . . Prenez la moyenne.

**M. Blenkarn:** Mais vous pouvez avoir des CD de la banque pour un taux raisonnable. . .

**M. Cameron:** Quatre pour cent.

**M. Blenkarn:** . . .4 p. 100, ou à peu près, à 30 jours. Ne comparez pas les taux que rapporte un compte d'épargne ou un compte courant avec privilèges de chèques moyennant maintien d'un solde de 1 000\$. Les taux ne sont pas comparables.

**M. Cameron:** Non, mais disons quand même que le système bancaire ne fait rien, qu'il se contente d'absorber la dette du gouvernement, la dette à court terme, à 5 ou 6 p. 100. Le coût moyen de. . .

[Text]

**Mr. Blenkarn:** Where did you get the idea that the banking system is accumulating short-term debt? The banking system has very little government debt in it.

**Mr. Cameron:** Oh, come on, Don. They're holding tons of treasury bills. Look at their balance sheet on the side of assets. What do you think they've been doing when they've been restricting commercial credit?

**Mr. Blenkarn:** The amount of treasury bills sold by banks is pretty small.

**Mr. Cameron:** What I'm basically saying is that we're currently financing our debt at 4.8% or 5% every Tuesday at an auction. We're holding 40% or 50% long-term in those kinds of situations. International financiers have been buying this kind of stuff, so I would have Canada Savings Bonds at an attractive rate limited to Canadians.

**Mr. Blenkarn:** But we are limited to Canadians.

**Mr. Cameron:** Yes, well—

**Mr. Blenkarn:** Foreigners can't buy them.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** Corporations can't buy them.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** You have to be an individual to buy them.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** That's what they are right now.

**Mr. Cameron:** So let's have a major campaign. Why are we waiting?

**The Chairman:** More advertising is essentially what you're saying, that if we had more advertising we'd sell more bonds.

**Mr. Cameron:** Yes, absolutely.

**The Chairman:** No matter what the price?

**Mr. Cameron:** No. That's the point.

**The Chairman:** We don't have to offer an interest rate that's competitive with what people might be able to get at the bank or trust company across the street?

**Mr. Cameron:** Yes, but what I'm saying is that they're not paying anything, and the banks' spreads right now are ridiculous. What happened in this country when you introduced legislation—the little boom, the little bang—deregulating the financial industry was that the major banks ended up buying all the securities firms. At one time you had securities firms who would be coming here and suggesting, now is the time to go out and do a major issue of savings bonds. This applies equally and perhaps more so for the provincial governments.

Now you have banks and they're not interested in this kind of stuff. They don't want you competing with them, but that's what you would be doing. You'd be competing for deposits with the banks, and I think you should be out there doing it in an aggressive sort of way.

The next point I'd like to make is that I think much of the current debt should be refinanced.

[Translation]

**M. Blenkarn:** Qu'est-ce qui vous fait penser que le système bancaire absorbe la dette à court terme? Le système bancaire détient très peu de créances du gouvernement.

**M. Cameron:** Allons donc, Don. Il détient des tonnes de bons du Trésor. Regardez le bilan, côté actif. Que pensez-vous que les banques font lorsqu'elles restreignent le crédit commercial?

**M. Blenkarn:** Le volume de bons du Trésor vendus par les banques est très faible.

**M. Cameron:** Au fond, nous finançons actuellement notre dette à 4,8 ou 5 p. 100 tous les mardis, aux enchères. Nous en détenons 40 ou 50 p. 100 à long terme dans ces cas-là. Les financiers internationaux achètent ce genre de choses, de sorte que je réserverais aux Canadiens les obligations d'épargne du Canada à taux attrayant.

**M. Blenkarn:** Mais elles sont déjà réservées aux Canadiens.

**M. Cameron:** Oui, ma foi. . .

**M. Blenkarn:** Les étrangers ne peuvent pas en acheter.

**M. Cameron:** C'est vrai.

**M. Blenkarn:** Les sociétés non plus.

**M. Cameron:** C'est vrai.

**M. Blenkarn:** Il faut être un particulier pour en acheter.

**M. Cameron:** C'est vrai.

**M. Blenkarn:** C'est comme ça à l'heure actuelle.

**M. Cameron:** Organisons donc une grande campagne. Qu'attendons-nous?

**Le président:** Vous parlez essentiellement de faire plus de publicité; si nous en faisons plus, nous vendrions plus d'obligations.

**M. Cameron:** Tout à fait.

**Le président:** Qu'importe le prix?

**M. Cameron:** Non. Justement.

**Le président:** Nous n'avons pas à offrir un taux d'intérêt concurrentiel avec celui que la banque ou la société de fiducie d'en face paierait aux épargnants?

**M. Cameron:** Oui, mais elles ne paient rien, et la marge d'intérêt des banques, à l'heure actuelle, est ridicule. Lorsque vous avez légiféré—le petit boom, le petit bang—pour déréglementer l'industrie financière au Canada, les grandes banques ont fini par acheter toutes les sociétés de valeurs mobilières. À une époque, les sociétés de valeurs mobilières s'amenèrent devant vous pour vous faire valoir que le temps était venu de lancer une grande émission d'obligations d'épargne. Cela s'applique tout autant et peut-être encore plus aux gouvernements provinciaux.

Aujourd'hui, il y a les banques, que cela n'intéresse pas. Elles ne vous veulent pas comme concurrent, et c'est ce que vous seriez. Vous seriez en concurrence avec les banques pour les dépôts; à mon sens, vous devriez leur livrer une concurrence énergique.

Ensuite, selon moi, il faut refinancer une bonne part de la dette courante.

[Texte]

**Mr. Blenkarn:** You realize that the value of total government securities held by all of the banks in the country—all of the government's securities—is \$27 billion out of a total of \$480 billion in bank assets, so you know the bank assets held in government securities is substantially less—

**Mr. Cameron:** What do you think the small business sector could do with \$27 billion in loans?

**Mr. Blenkarn:** Oh, well, look. The small business—

**Mr. Cameron:** What do you think the small business sector could do with \$27 billion worth of loans?

**Mr. Blenkarn:** The banks have lent to the small business sector far more than \$27 billion.

**Mr. Cameron:** "What's a billion?" I'll bet their loans—

**Mr. Blenkarn:** Have you ever taken a look at this stuff?

**Mr. Cameron:** I'm a subscriber. I get it every month.

**Mr. Blenkarn:** You keep on tossing out material but you're pretty well off the wall, aren't you?

**Mr. Cameron:** Not at all. What we're looking at are changes. We're looking at changes over a period of time. Look at the monetary supply in 1990. What happened there, Don?

**The Chairman:** What about the monetary supply in 1990? What monetary level are you looking at?

**Mr. Cameron:** If you take M-1, in 1990 it decreased by 0.21%.

**Mr. Blenkarn:** In 1990 it did. That's right.

**Mr. Cameron:** So if the money supply decreased that means the banks were making fewer loans. They weren't lending more money. Now, all of a sudden, they're increasing—3.6% in 1991, 6.1% in 1992. What does that mean? Move down the table, table A-1—

**Mr. Blenkarn:** Well, if you recall, the government was running—

• 2135

**Mr. Cameron:** Move down table A-1 in the *Bank of Canada Review* and you will see in 1992 that consumer credit dropped by 1%. Consumer credit dropped, so they were not lending money to consumers to buy.

**The Chairman:** No. It was the consumers by and large who were choosing not to borrow. Interest rates were falling in that period of time. It wasn't so much that the banks weren't prepared to lend as it was that consumers weren't prepared to borrow.

**Mr. Cameron:** All I'm asking is what did they do with the money? They bought government treasury bills, an increase of \$27 billion according to my friend.

**The Chairman:** No. That's the total holdings which are \$27 billion, not the increase.

**Mr. Cameron:** They weren't holding any before. Why would they hold treasury bills if they can make loans at...? You talk about interest rates. What's your credit card interest rate? I thought you guys were going to do a real serious job on that—

[Traduction]

**M. Blenkarn:** Vous n'oubliez pas que la valeur totale des titres de l'État détenus par l'ensemble des banques au pays—l'ensemble des titres du gouvernement—est de 27 milliards de dollars, sur un total de 480 milliards d'actif bancaire. Vous savez donc que l'actif bancaire détenu en titres du gouvernement est beaucoup moins. . .

**M. Cameron:** Que pensez-vous que le secteur de la petite entreprise pourrait faire avec 27 milliards de dollars en prêts?

**M. Blenkarn:** Ah, ma foi, écoutez. La petite entreprise. . .

**M. Cameron:** Que pensez-vous que le secteur de la petite entreprise pourrait faire avec 27 milliards de dollars de prêts?

**M. Blenkarn:** Les banques ont prêté beaucoup plus que 27 milliards de dollars au secteur de la petite entreprise.

**M. Cameron:** «Qu'est-ce qu'un milliard?» Je parie que leurs prêts. . .

**M. Blenkarn:** Avez-vous déjà jeté un coup d'oeil à ceci?

**M. Cameron:** Je suis abonné. Je le reçois tous les mois.

**M. Blenkarn:** Vous n'arrêtez pas de lancer des données, mais vous n'y êtes pas du tout, n'est-ce pas?

**M. Cameron:** Bien au contraire. Ce sont les changements que nous analysons. Nous analysons les changements sur une période donnée. Prenez la masse monétaire de 1990. Que s'est-il passé de ce côté-là, Don?

**Le président:** Qu'y a-t-il à dire au sujet de la masse monétaire de 1990? De quel niveau monétaire parlez-vous?

**M. Cameron:** Dans le cas de M-1, en 1990, la diminution est de 0,21 p. 100.

**M. Blenkarn:** En 1990, oui. C'est vrai.

**M. Cameron:** Donc, si la masse monétaire a diminué, c'est que les banques prêtaient moins. Elles ne prêtaient pas davantage. Aujourd'hui, tout à coup, elles augmentent—3,6 p. 100 en 1991, 6,1 p. 100 en 1992. Qu'est-ce que cela signifie? Allez plus bas dans le tableau, le tableau A-1. . .

**M. Blenkarn:** Ma foi, si vous vous rappelez bien, le gouvernement avait. . .

**M. Cameron:** Un peu plus bas dans le tableau A-1 de la *Revue de la Banque du Canada*, on voit que le crédit à la consommation a diminué de 1 p. 100 en 1992. Le crédit à la consommation a chuté! Donc, elles ne prêtaient pas d'argent aux consommateurs.

**Le président:** Non. Ce sont les consommateurs, en général, qui ont décidé de ne pas emprunter. Les taux d'intérêt tombaient à ce moment-là. Ce n'est pas tant que les banques ne voulaient pas prêter; c'est plutôt que les consommateurs ne voulaient pas emprunter.

**M. Cameron:** Mais qu'ont-elles fait de l'argent? Elles ont acheté des bons du Trésor, pour 27 milliards de dollars de plus, selon mon ami.

**Le président:** Non. C'est 27 milliards de dollars en tout: pas de plus.

**M. Cameron:** Elles n'en avaient pas du tout au départ. Pourquoi détiendraient-elles des bons du Trésor si elles peuvent prêter à...? Vous parlez de taux d'intérêt. Quel est votre taux d'intérêt sur les cartes de crédit? Je croyais que vous alliez faire un travail sérieux, les gars, à ce sujet. . .



[Text]

**A voice:** Fifteen percent?

**Mr. Cameron:** —and you backed off. What is the credit card interest rate?

**Mr. Blenkarn:** Let's talk about credit card interest rates for a moment.

**Mr. Cameron:** Yes, let's. Eighteen percent.

**Mr. Blenkarn:** We've now got credit card interest rates at —

**Mr. Cameron:** Eighteen percent.

**Mr. Blenkarn:** —at 9.5%.

**Mr. Cameron:** Where?

**Mr. Blenkarn:** At the Bank of Nova Scotia.

**Mr. Cameron:** Is it the only one?

**Mr. Blenkarn:** There's one at the Royal Bank at 11%.

**Mr. Cameron:** Let's do an average over the last —

**Mr. Blenkarn:** So the fact is you can pay —

**Mr. Cameron:** Let's do an average over the last three years. Who would buy a treasury bill at 5% if they could get some sucker to put their money on a card at 18%?

**Mr. Blenkarn:** You can run a credit card business if you want, but competition in the credit cards and the disclosure in credit cards are better today than at any time in history, and in this country excellent. That's largely because of the work of this committee. I don't know why you would want to attack that, but I've got to tell you there's a real spread of rates and there is a real flexibility in rates. That's good because that is straight competition. That's the way the marketplace ought to work.

**Mr. Cameron:** It's deflation is what it is.

**Mr. Blenkarn:** What would you want us to do? Would you want us to legislate them down?

**Mr. Cameron:** We used to legislate them and it used to work just fine.

**Mr. Blenkarn:** No. We didn't use to legislate credit cards because we didn't have credit cards —

**Mr. Cameron:** We used to legislate the lending rates.

**Mr. Blenkarn:** —when the banks legislated interest rates.

**Mr. Cameron:** We used to. It is called usury. It is called one group in society taking money out of the hide of another group because they have more power and more influence. That is what has been going on here, and I think most people in Canada understand that.

**The Chairman:** Mr. Cameron, when we had legislated interest rates prior to 1978 or 1976, back at that period of time —

**A voice:** In 1967, 1968.

**The Chairman:** In 1967, when we had legislated interest rates, we didn't have things like credit cards for exactly that reason, because nobody would put them into place. By removing the legislation it allowed a whole bunch of different financial

[Translation]

**Une voix:** Quinze pour cent?

**M. Cameron:** . . . mais vous vous êtes dégonflés. Quel est le taux d'intérêt sur les cartes de crédit?

**M. Blenkarn:** Parlons donc un instant des taux d'intérêt sur les cartes de crédit.

**M. Cameron:** Oui, parlons-en. Dix-huit pour cent.

**M. Blenkarn:** Nous avons maintenant des taux d'intérêt sur les cartes de crédit à . . .

**M. Cameron:** Dix-huit pour cent.

**M. Blenkarn:** . . . à 9,5 p. 100.

**M. Cameron:** Où?

**M. Blenkarn:** À la Banque de Nouvelle-Écosse.

**M. Cameron:** Seulement là?

**M. Blenkarn:** La Banque Royale en a à 11 p. 100.

**M. Cameron:** Faisons une moyenne sur les . . .

**M. Blenkarn:** Donc, la vérité est que vous pouvez payer. . .

**M. Cameron:** Faisons une moyenne sur les trois dernières années. Qui achètera un bon du Trésor à 5 p. 100 quand il y a un poisson prêt à mettre son argent sur une carte à 18 p. 100?

**M. Blenkarn:** Vous pouvez partir une entreprise de cartes de crédit si vous voulez, mais la concurrence et la divulgation dans les cartes de crédit sont meilleures que jamais; au Canada, elles sont excellentes. C'est essentiellement le fruit du travail de notre comité. J'ignore pourquoi vous voudriez dénoncer cela, mais je dois vous dire qu'il y a toute une marge entre le taux, que ce n'est pas le choix qui manque. C'est bon, parce que c'est une concurrence directe. C'est ainsi que le marché doit fonctionner.

**M. Cameron:** C'est de la déflation. Voilà ce que c'est.

**M. Blenkarn:** Que voulez-vous que nous fassions? Voulez-vous une loi pour faire baisser les taux?

**M. Cameron:** Comme jadis, et cela marchait très bien.

**M. Blenkarn:** Non. La loi ne disait rien des cartes de crédit, parce que nous n'en avions pas. . .

**M. Cameron:** Elle fixait les taux d'intérêt.

**M. Blenkarn:** . . . du temps que les banques fixaient elles-mêmes les taux d'intérêt.

**M. Cameron:** Jadis, oui. C'est de l'usure. Un élément de la société profite de sa puissance et de son influence pour saigner à blanc un autre groupe. C'est ce qui se passe ici, et la plupart des Canadiens le comprennent.

**Le président:** Monsieur Cameron, lorsque nous avons fixé les taux d'intérêt par une loi avant 1978 ou 1976, à l'époque. . .

**Une voix:** En 1967, 1968.

**Le président:** En 1967, lorsque nous avons fixé les taux d'intérêt, nous n'avions pas de cartes de crédit ni de choses du genre, justement parce que personne ne voulait les mettre en place. L'abrogation de la loi a ouvert la porte à toute une

[Texte]

instruments, including the fact that people then, instead of going to a finance company where they had to pay 20% for car loans, could go and maybe get the money from their bank at a much more reasonable rate, or mortgages for that matter.

In fact, Mr. Cameron, credit cards and many similar instruments have come about only as a result of the fact that—

**Mr. Cameron:** Listen—

**The Chairman:** —we don't legislate them.

**Mr. Cameron:** —what you guys have done here is you have put into place a deposit insurance scheme. Right?

**The Chairman:** To protect depositors.

**Mr. Cameron:** All Canadian bank deposits up to \$60,000 are insured. Right?

**The Chairman:** That's correct.

**Mr. Cameron:** So we have underwritten as a group the liabilities of the banking system in this country. We've taken the responsibility as Canadians for their liabilities. Their assets, where they spend their money, whether they pump it into the Third World as they did in the 1970s and lost it there; whether they pump it into the real estate market and back the Reichmann's, and so on without credit checks, and lose it there—we are backing and underwriting that. When they lose money—

**The Chairman:** Excuse me. I want to correct you here. There have been no expenditures from the Canada Deposit Insurance Corporation to the chartered banks, number one, so—

**Mr. Cameron:** I don't think you understand the point. Let me repeat it.

**The Chairman:** —first of all I want to say to you that—

**Mr. Blenkarn:** Mr. Chairman, by the way, the amount in 1992 advanced to businesses of \$25 million or less in size was \$75 billion.

**Mr. Cameron:** Was that up or down?

**Mr. Blenkarn:** That's up from the year prior, and it is up consistently from 1983. In 1983 it was about \$52 billion, so it's up considerably.

**Mr. Cameron:** In recessions, loans to business went down.

**Mr. Blenkarn:** No, this didn't go down. As a matter of fact, it continues to go up.

**Mr. Cameron:** Then maybe we didn't have a recession.

**Mr. Blenkarn:** Let me tell you the gross figure, because I have to subtract the \$50 billion companies and over. The gross figure was \$99 billion last year. The year before it was \$94 billion. In 1990 it was \$95 billion, and it went down to \$94.8 billion in 1991.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** But in 1992 it went up to \$99 billion.

[Traduction]

gamme de nouveaux instruments financiers. En particulier, elle a permis aux gens d'emprunter à leur banque à taux beaucoup plus raisonnable, voire d'obtenir une hypothèque, plutôt que de payer 20 p. 100 à une société de financement pour un emprunt pour l'achat d'une voiture.

De fait, monsieur Cameron, les cartes de crédit et de nombreux instruments du genre sont nés uniquement du fait que. . .

**M. Cameron:** Écoutez. . .

**Le président:** . . . nous ne les réglementons pas.

**M. Cameron:** . . . ce que vous avez fait là, les gars, c'est mettre en place un régime d'assurance-dépôts. Pas vrai?

**Le président:** Pour protéger les déposants.

**M. Cameron:** Tous les dépôts bancaires canadiens sont assurés à concurrence de 60 000\$. Pas vrai?

**Le président:** Vrai.

**M. Cameron:** Donc, nous avons garanti, comme groupe, le passif du système bancaire au Canada. Les Canadiens ont assumé la responsabilité de leur passif. Quant à l'actif, à savoir à quel endroit les banques dépensent leur argent, si elles l'engloutissent à fonds perdus dans le Tiers-Monde comme dans les années soixante-dix; si elles l'engloutissent dans le marché immobilier pour aider les Reichmann, etc. sans vérifications de crédit, et qu'elles l'y perdent—nous garantissons tout cela. Lorsqu'elles perdent de l'argent. . .

**Le président:** Excusez-moi. Je voudrais vous corriger ici. La Société d'assurance-dépôts du Canada n'a rien dépensé pour les banques à charte, d'abord, si bien que. . .

**M. Cameron:** Vous ne comprenez pas. Laissez-moi répéter.

**Le président:** . . . je tiens à vous dire d'abord que. . .

**M. Blenkarn:** Soit dit en passant, monsieur le président, le montant avancé en 1992 aux entreprises de 25 millions de dollars et moins était de 75 milliards de dollars.

**M. Cameron:** C'était une augmentation ou une diminution?

**M. Blenkarn:** C'est plus que l'année précédente, et cela s'inscrit dans une progression amorcée en 1983. En 1983, c'était environ 52 milliards de dollars. Donc, l'augmentation est considérable.

**M. Cameron:** Pendant les récessions, les prêts aux entreprises ont diminué.

**M. Blenkarn:** Non, pas vrai. De fait, ils continuent d'augmenter.

**M. Cameron:** C'est peut-être que nous n'avons pas eu de récession.

**M. Blenkarn:** Permettez-moi de vous donner le chiffre brut, car je dois retrancher les sociétés de 50 milliards de dollars et plus. Le chiffre brut était de 99 milliards de dollars l'an dernier. L'année précédente, il était de 94 milliards. En 1990, 95 milliards; puis il y a eu un fléchissement en 1991, avec 94,8 milliards de dollars.

**M. Cameron:** C'est cela.

**M. Blenkarn:** Mais en 1992, il a atteint 99 milliards.

[Text]

**Mr. Cameron:** And what did they do with their money in that time? They bought government debt.

• 2140

**Mr. Blenkarn:** What did they do with their money? They obviously couldn't lend it to the businesses because no one wanted to borrow it.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Blenkarn:** So they had to put it out somewhere else, but they've got it out again.

**Mr. Cameron:** Yes, they put it out into bad loans abroad, or whatever, but they have put a lot of it into government debt and I just think there's something wrong when you can go to the—

**Mr. Blenkarn:** They put it into loans. Whether they were bad loans abroad or whether they were bad loans in Canada really doesn't make any difference. Some of it was in real estate loans in Toronto that really were bad.

**Mr. Cameron:** My point is that if we decided to underwrite the liabilities of that system through deposit insurance, we certainly have a word to say about how they—

**Mr. Blenkarn:** We have deposit insurance, yes.

**Mr. Cameron:** We certainly have a word to say about how they spend their money. Who's paying the premiums?

**Mr. Blenkarn:** The deposit insurance is carrying itself. We have to lay out—

**Mr. Cameron:** Oh! Really?

**Mr. Blenkarn:** Yes.

**The Chairman:** No deficit there? No problem?

**Mr. Blenkarn:** No. The total cost of deposit insurance is paid for by the charge to depositors—

**The Chairman:** And there's no deficit.

**Mr. Blenkarn:** —and borrowers. It's a charge to the banking system.

**Mrs. Marleau:** Without any advantages?

**Mr. Blenkarn:** There are some advantages, sure.

**The Chairman:** Excuse me. There are some advances from the Government of Canada.

**Mr. Cameron:** Last time I looked it was a couple of billion dollars short.

**The Chairman:** But advances bear interest.

**Mr. Cameron:** Last time I looked it was a couple of billion dollars short.

**Mr. Blenkarn:** The advances bear our long-term rate.

**The Chairman:** To get this correct, from time to time the Canada Deposit Insurance Corporation may borrow from the Government of Canada, but when they do that they pay interest. In other words, no burden, so far at least, has ever fallen on the taxpayers. That's not to say none ever will, but up to this point it has not.

[Translation]

**M. Cameron:** Et qu'ont-elles fait de leur argent à l'époque? Elles ont acheté des titres du gouvernement.

**M. Blenkarn:** Qu'ont-elles fait de leur argent? Elles ne pouvaient manifestement pas le prêter aux entreprises, parce que personne n'en voulait.

**M. Cameron:** En effet.

**M. Blenkarn:** Elles ont donc dû le mettre ailleurs; elles l'en ont sorti ensuite.

**M. Cameron:** Oui, elles l'ont mis dans des prêts irrécouvrables à l'étranger, ou ailleurs, et elles en ont mis beaucoup dans les titres du gouvernement. Je pense que quelque chose ne va pas lorsqu'on peut aller. . .

**M. Blenkarn:** Elles l'ont mis dans des prêts. Qu'il s'agisse de prêts irrécouvrables à l'étranger ou de prêts irrécouvrables au Canada, c'est du pareil au même. Une partie est allée dans des prêts immobiliers à Toronto qui étaient vraiment risqués.

**M. Cameron:** Au fond, si nous avons décidé de garantir le passif de ce système par l'assurance-dépôts, nous avons certainement un mot à dire sur la façon. . .

**M. Blenkarn:** Nous avons l'assurance-dépôts, oui.

**M. Cameron:** Nous avons certainement un mot à dire sur la façon dont elles dépensent leur argent. Qui paie les primes?

**M. Blenkarn:** L'assurance-dépôts s'autofinance. Nous devons sortir. . .

**M. Cameron:** Ah! Vraiment?

**M. Blenkarn:** Oui.

**Le président:** Pas de déficit de ce côté-là? Pas de problème?

**M. Blenkarn:** Non. Le coût total de l'assurance-dépôts est couvert par les frais exigés des déposants. . .

**Le président:** Et il n'y a pas de déficit.

**M. Blenkarn:** . . . et des emprunteurs. Elle est aux frais du système bancaire.

**Mme Marleau:** Sans aucun avantage?

**M. Blenkarn:** Il y a certains avantages, bien sûr.

**Le président:** Excusez-moi. Il y a des avances du gouvernement du Canada.

**M. Cameron:** La dernière fois que je m'y suis intéressé, il manquait quelques milliards de dollars.

**Le président:** Mais les avances portent intérêt.

**M. Cameron:** La dernière fois que je m'y suis intéressé, il manquait quelques milliards de dollars.

**M. Blenkarn:** Les avances portent intérêt à notre taux à long terme.

**Le président:** Précisons les choses. De temps à autre, la Société d'assurance-dépôts du Canada peut emprunter au gouvernement du Canada, mais pas sans payer d'intérêt. Autrement dit, les contribuables n'ont jamais eu à en assumer le fardeau, jusqu'ici tout au moins. Je ne dirai pas que cela n'arrivera jamais, mais ce n'est pas arrivé encore.



[Texte]

**Mr. Cameron:** Why are you guys spending so much time defending the Canadian banking system?

**Mr. Blenkarn:** We don't.

**Mr. Cameron:** You just have been for the last ten minutes, and not looking at how they've failed to make the investments that are necessary in Canadian business, in Canadian people, in Canadian jobs.

**The Chairman:** It's not up to the banks to make investments.

**Mr. Cameron:** And that's why we have 3 million people unemployed. What other reason is there?

**The Chairman:** It's not up to banks to make investments.

**Mr. Cameron:** I think it's up to Parliament to say to banks, listen, we want some guidelines on how you guys. . . You know where they got their right to print the money they print? Where did they get that right? Right out of this room. You have given them a charter. You have set up a Bank of Canada. You've set up a Canadian currency, and you've said to the Bank of Canada, you will decide on how much currency will be created, and the banks have said, well, we'll leave that up to the private banking system. That's the system, and if the system isn't working you guys should be taking a look at it.

**The Chairman:** We've looked at it several times. All I'm saying is that we haven't found any brand-new source of money there, and every time we've tried to find a source, such as just printing more, we've determined that won't work.

**Mr. Cameron:** What do you think they do? How do you think money is created in this country if it isn't printed? Take a look at your wallet. What are you carrying around? Printed money.

**The Chairman:** Absolutely.

**Mr. Cameron:** Printed money. The question is who prints it, how much, and who gets it, and the decisions are made mostly by the private banking system. They should have some guidelines with respect to what they can do and can't do.

**The Chairman:** Are you suggesting that if we simply printed more money we could pay our way out of this deficit problem?

**Mr. Cameron:** The banks print money. Is that clear?

**The Chairman:** No.

**Mr. Cameron:** Don, you go into the Canadian Imperial Bank of Commerce and you slap \$10 down and you make a deposit. I come in after you and I say I want to borrow \$10. They pull Blenkarn's \$10 out and they give it to Cameron. Right? Except we both got \$10. I get the \$10 in the loan, and he's got the \$10 in the deposit.

**The Chairman:** In other words, if the bank wasn't there—

**Mr. Cameron:** The banks make and create money when they make a loan. They always do. That's the way the banking system works. When you make a loan you create money.

**The Chairman:** If the bank wasn't there, Blenkarn would have loaned his \$10 directly to you, so all the bank has done is made the transaction, and chances are it loaned you about \$9.50 because—

[Traduction]

**M. Cameron:** Pourquoi mettez-vous tant de temps à défendre le système bancaire canadien, les gars?

**M. Blenkarn:** Nous n'en mettons pas.

**M. Cameron:** Il y a 10 minutes que vous le défendez, sans même vous demander comment elles n'ont pas su faire les investissements nécessaires dans l'entreprise canadienne, dans les Canadiens, dans les emplois des Canadiens.

**Le président:** Ce n'est pas aux banques de faire des investissements.

**M. Cameron:** Et voilà pourquoi nous avons 3 millions de chômeurs. Pour quelle autre raison?

**Le président:** Ce n'est pas aux banques de faire des investissements.

**M. Cameron:** Il revient au Parlement de dire aux banques: «Écoutez, nous voulons régir la façon dont vous. . .» Vous savez d'où leur vient le droit d'imprimer l'argent qu'elles impriment? Où ont-elles obtenu ce droit? Dans cette salle même. Vous leur avez donné une charte. Vous avez créé une Banque du Canada. Vous avez créé une monnaie canadienne, et vous avez confié à la Banque du Canada le soin de décider combien de monnaie créer. Et les banques ont dit: «Eh bien, laissons cela au système bancaire privé.» Tel est le système; s'il ne marche pas, vous devriez y jeter un coup d'oeil, messieurs.

**Le président:** Ce que nous avons fait plusieurs fois. Je dis tout simplement que nous n'avons pas trouvé de nouvelles sources de fonds de ce côté-là. Chaque fois que nous en avons cherché une, par exemple en actionnant la planche à billets, nous avons vu que cela ne marcherait pas.

**M. Cameron:** Que pensez-vous qu'elles font? Comment pensez-vous que l'argent est créé dans ce pays, s'il n'est pas imprimé? Regardez votre porte-monnaie. Qu'y a-t-il dedans? De l'argent imprimé.

**Le président:** Absolument.

**M. Cameron:** De l'argent imprimé. Il faut savoir qui l'imprime, en quelle quantité et au profit de qui; c'est essentiellement le système bancaire privé qui décide. Il devrait y avoir certains principes directeurs lui dictant ce qu'il peut faire et ne pas faire.

**Le président:** Êtes-vous en train de nous dire qu'il suffirait d'imprimer plus d'argent pour régler le problème du déficit?

**M. Cameron:** Ce sont les banques qui impriment l'argent. Est-ce clair?

**Le président:** Non.

**M. Cameron:** Don, vous allez à la Banque Canadienne Impériale de Commerce et déposez 10\$. J'arrive peu après pour emprunter 10\$. La Banque sort les 10\$ de Blenkarn, et les passe à Cameron. Pas vrai? Sauf que nous avons chacun 10\$. J'ai les 10\$ dans le prêt, et il a les 10\$ dans le dépôt.

**Le président:** Autrement dit, si la banque n'était pas là. . .

**M. Cameron:** Les banques font et créent de l'argent lorsqu'elles accordent un prêt. Toujours. C'est ainsi que marche le système bancaire. Lorsqu'il consent un prêt, il crée de l'argent.

**Le président:** Si la banque n'était pas là, Blenkarn vous aurait prêté ses 10\$ directement. Tout ce que la banque a fait, en réalité, c'est l'opération, et les chances sont qu'elle vous a prêté environ 9,50\$ parce que. . .

[Text]

**Mr. Cameron:** But Blenkarn wouldn't have the \$10. He still has it. It's on deposit with the bank.

**Mr. Blenkarn:** But you hold the liability, you see.

**Mr. Cameron:** That's right. I have to pay it back, but for the moment—

**Mr. Blenkarn:** And I have an asset. The bank has a liability. When you pay your liability, the bank can then pay me for my asset.

**Mr. Cameron:** But I may not pay mine.

**Mr. Blenkarn:** That's right, and that's why the intermediary is there, and that's why the intermediary takes a little bit of a risk before it gets paid a profit.

**Mr. Cameron:** That's right, and that's why they have to be regulated.

**Mr. Blenkarn:** That's why they are regulated.

**Mr. Cameron:** And if you're going to regulate, are you going to underwrite their assets—

**Mr. Blenkarn:** That's why we're so tough on them in terms of how they loan money and how they secure the money they lend, and that's why they come before this committee time after time and are upset about the amount of regulation we impose upon them.

**Mr. Cameron:** You give me a tougher time than you give them, I'm sure.

• 2145

**The Chairman:** We have interrupted you, Mr. Cameron. Have you completed your opening remarks so we can now move on? Mrs. Marleau, do you have any questions?

**Mrs. Marleau:** Just on the foreign indebtedness. We are the highest, I believe, of the G-7 countries. Before you were interrupted you started telling us how you felt we could coerce or encourage Canadians to invest in that debt so that it isn't held so much outside the country.

**Mr. Cameron:** I think the first thing is that we should have an understanding amongst both levels of government, provincial governments and federal government, that we want to have debt instruments that are available for Canadians for their savings which are more secure than banks, which pay a good rate of return, and which are liquid. I don't feel that Canadians know enough about that, or that there is enough of those instruments available.

If you look at the regulations that we've brought in in the last few years, we have in fact made it easier for Canadian pension funds and for Canadian firms to take money out of the country. I am not sure that is such a good idea. I would much prefer to have our debt financed internally than externally because it doesn't bear the same kind of foreign exchange costs. Also, any time we have our debt financed offshore, we don't get it back in taxes. I think most of our debt should be financed internally, and I think it could be handled through a lively and much deeper market for that kind of security than we have today.

**Mrs. Marleau:** In other words, you really don't believe that our growing foreign debt is necessarily linked to our debt—

[Translation]

**M. Cameron:** Mais Blenkarn n'aurait pas les 10\$. Il les a toujours. En dépôt à la banque.

**M. Blenkarn:** Mais vous détenez le passif, voyez-vous.

**M. Cameron:** C'est juste. Je dois rembourser, mais pour l'instant. . .

**M. Blenkarn:** Et j'ai un actif. La banque a un passif. Lorsque vous payez votre passif, la banque peut alors me payer mon actif.

**M. Cameron:** Mais je ne paierai pas forcément le mien.

**M. Blenkarn:** C'est vrai, et c'est pourquoi il y a un intermédiaire, et c'est pourquoi l'intermédiaire prend un petit risque avant de toucher un bénéfice.

**M. Cameron:** C'est juste, et c'est pourquoi il faut les réglementer.

**M. Blenkarn:** C'est pourquoi elles sont réglementées.

**M. Cameron:** Et si vous les réglementez, allez-vous garantir leur actif. . .

**M. Blenkarn:** C'est pourquoi nous sommes si stricts à leur endroit en ce qui concerne leur façon de prêter et de trouver l'argent qu'elles prêtent. C'est aussi pourquoi elles s'amènent sans cesse devant notre comité pour dénoncer toute la réglementation que nous leur imposons.

**M. Cameron:** Vous me faites la vie plus dure qu'à eux, j'en suis sûr.

**Le président:** Nous vous avons interrompu, monsieur Cameron. Avez-vous terminé votre exposé liminaire? Pouvons-nous poursuivre? Madame Marleau, vous avez des questions?

**Mme Marleau:** Au sujet de la dette étrangère seulement. Nous sommes le pays le plus endetté, sauf erreur, du G-7. Avant d'être interrompu, vous aviez commencé à nous expliquer comment nous pourrions forcer ou inciter les Canadiens à investir dans cette dette, pour qu'elle ne soit pas toute détenue à l'étranger.

**M. Cameron:** En premier lieu, les deux paliers de gouvernement, les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral, devraient s'entendre pour offrir aux Canadiens, en échange de leur épargne, des titres offrant une plus grande sécurité que les banques, ayant un bon taux de rendement, et liquides. Selon moi, les Canadiens n'en savent pas assez à ce sujet, et l'offre de ces titres n'est pas suffisante.

La réglementation que nous nous sommes donnée depuis quelques années permet plus facilement aux caisses de retraite canadiennes et aux entreprises canadiennes de sortir de l'argent du pays. Je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée. Je préférerais nettement faire financer notre dette à l'interne plutôt qu'à l'externe, parce que les coûts des devises étrangères ne sont pas du tout les mêmes. En outre, chaque fois que nous finançons notre dette à l'étranger, rien ne nous revient en impôts. Le gros de notre dette devrait être financé à l'interne, et je pense qu'un marché vivant et beaucoup plus profond qu'à l'heure actuelle pour ce genre de titres pourrait très bien la financer.

**Mme Marleau:** Autrement dit, vous ne croyez pas vraiment que notre dette étrangère croissante soit nécessairement liée à notre dette. . .

[Texte]

**Mr. Cameron:** It is not linked to increased government spending. Government spending hasn't gone up. It is linked to way out of line interest rates and an absurd war against inflation undertaken in a time of deflation.

**Mrs. Marleau:** When you say government spending hasn't increased, you are talking about program spending.

**Mr. Cameron:** Yes.

**Mrs. Marleau:** But aren't you buying into what this government is saying about how it has an operating surplus—

**Mr. Cameron:** Well, it is true.

**Mrs. Marleau:** An operating surplus is everything that it spends on programs versus what it brings in in taxation without taking into consideration the interest costs of the debt. It is like saying, I bring in this much money every month and I spend so much on food and hydro and telephone and car, and everything is great, I am doing great, but I have forgotten about my mortgage payment. That's irrelevant—

**Mr. Cameron:** There is a major difference—

**Mrs. Marleau:** You have to take into consideration everything you spend.

**Mr. Cameron:** But there is a major difference in that, first of all, you don't owe your mortgage to yourself and we owe government debt to ourselves.

**Mrs. Marleau:** Ah, but we don't, because we have foreign debt.

**Mr. Cameron:** That's right. That's the reason why I wouldn't do it. The second point is that you don't have a tax system and you can't go out and collect taxes from people to pay your mortgage.

**Mrs. Marleau:** Except I still believe you have to look at everything that the government has to pay right now. Whether it should have set it up that way or not, it still has to meet these obligations based on the revenue that it brings in, and obviously—

**The Chairman:** It has the ability to go out and tax and collect the money to pay those bills.

**Mrs. Marleau:** It has the ability, but after a point it loses its meaning because people stop paying taxes. They go underground. They lose their jobs, and so on.

**Mr. Cameron:** A gentlemen by the name of Mr. Ernest Stokes, who is a forecaster for a group called WEFA, did a study—

**The Chairman:** He was here in February, I believe, at one of our meetings.

**Mr. Cameron:** You will remember, then, that he showed that if, from 1989 to 1991, Canadian interest rates had been 2 percentage points above United States interest rates, the deficit as we speak would be \$4 billion and not \$34 billion. Our entire government's spending problem is its spending on interest payments. It is due to interest rates, not due to spending.

The reason I like Mr. Mazankowski's discussion of operating deficits and surpluses is that it shows very clearly that we are not spending like drunken sailors as governments in this country. Far from it. We are underspending. If we continue to underspend, we are going to make the situation worse.

[Traduction]

**M. Cameron:** Elle n'est pas liée à l'augmentation des dépenses publiques. Les dépenses publiques n'ont pas augmenté. Elle est liée aux taux d'intérêt disproportionnés et à une guerre absurde menée contre l'inflation en période de déflation.

**Mme Marleau:** Lorsque vous dites que les dépenses publiques n'ont pas augmenté, vous parlez des dépenses pour les programmes.

**M. Cameron:** Oui.

**Mme Marleau:** Mais n'est-ce pas donner raison au gouvernement, qui dit avoir un surplus de fonctionnement. . .

**M. Cameron:** Ma foi, c'est vrai.

**Mme Marleau:** Un surplus de fonctionnement, c'est tout ce qu'il dépense pour les programmes contre tout ce que lui rapporte la fiscalité, sans égard aux frais du service de la dette. Cela revient à dire: «Je touche tant d'argent chaque mois et je dépense tant pour la nourriture et l'électricité, le téléphone et la voiture. Tout va bien, c'est merveilleux, mais j'ai oublié mon paiement hypothécaire. C'est sans importance. . .»

**M. Cameron:** Il y a une grande différence. . .

**Mme Marleau:** Il faut compter tout ce qu'on dépense.

**M. Cameron:** Mais il y a une grande différence: d'abord, vous ne devez pas votre hypothèque à vous-même, alors que c'est à nous-mêmes que nous devons la dette publique.

**Mme Marleau:** Ah, mais ce n'est pas le cas, vu que nous avons une dette étrangère.

**M. Cameron:** C'est juste. C'est pourquoi je ne le ferais pas. En second lieu, vous n'avez pas de régime fiscal, et vous ne pouvez aller taxer votre créancier hypothécaire.

**Mme Marleau:** Je crois quand même qu'il faut tenir compte de tout ce que le gouvernement doit payer à l'heure actuelle. Peu importe qu'il ait eu tort ou raison d'organiser cela comme il l'a fait, il n'en doit pas moins respecter ses obligations en fonction des recettes qu'il reçoit et, manifestement. . .

**Le président:** Il peut aller percevoir en impôts l'argent nécessaire pour régler ses factures.

**Mme Marleau:** Oui, mais, au-delà d'un certain point, cela perd tout son sens, parce que les gens cessent de payer leurs impôts. Ils passent au noir. Ils perdent leurs emplois, etc.

**M. Cameron:** Un dénommé Ernest Stokes, pronostiqueur auprès d'un groupe appelé WEFA, a fait une étude. . .

**Le président:** Il était ici en février, je crois, à l'une de nos réunions.

**M. Cameron:** Alors, vous vous rappellerez qu'il a démontré que si, de 1989 à 1991, les taux d'intérêt au Canada avaient été de deux points supérieurs aux taux d'intérêt aux États-Unis, le déficit, aujourd'hui, serait de 4 milliards de dollars, et pas de 34 milliards. Tout le problème des dépenses de notre gouvernement est le service de la dette. Le problème, c'est les taux d'intérêt, pas les dépenses.

J'aime l'analyse que fait M. Mazankowski des déficits et des surplus de fonctionnement parce qu'elle démontre très clairement que nos gouvernements ne jettent pas d'argent par les fenêtres. Loin de là. Nous ne dépensons pas assez. En persistant à ne pas dépenser, nous allons empirer la situation.



[Text]

**Mrs. Marleau:** But on the other hand we do have to meet the interest obligations, even though, as you say, the interest rates were kept too high.

**Mr. Cameron:** That's another thing I would like to put to rest. I heard around the table somebody's comment that we could be cut off at any time from borrowing abroad. Correct me if I am wrong. I only know of one case where a sovereign government since 1945 could not raise money. That was the United Arab Republic in 1960. It was in default to the International Monetary Fund.

**Mr. Blenkarn:** The only case?

• 2150

**Mr. Cameron:** The only case that I know of. They could not raise one cent. Nobody would lend to them. We've had Mexico, we've had Brazil, we've had Poland, and all these countries have all continued to borrow money. All have been lending—

**Mrs. Marleau:** What kind of interest rates did they have to pay, though, to borrow that money?

**Mr. Cameron:** Terrible, almost as high as ours. They had a reason. We have no reason to pay this. What has to be clearly understood is the way that Canada's foreign deficit and foreign trade operate with respect to the rest of the world. In Canada the key variable is the interest rate. If we raise interest rates, money flows into the country, which pushes up the Canadian dollar, which makes it more difficult for us to sell abroad, and so forth.

The balance of payments in Canada adjusts from movements of capital to the current account. People sometimes think, oh no, what really counts is whether we buy from or sell more to the rest of the world in terms of goods. That's actually secondary. What's really important is whether capital is coming into the country or whether it's leaving the country.

**The Chairman:** What you're saying is that what we really need is more foreign capital to get the money flowing in.

**Mr. Cameron:** No. What I'm saying is we've had way too much. We've got an absolute binge of foreign borrowing for no purpose other than high interest rates and the government's decision—

**The Chairman:** To finance government spending on social programs.

**Mr. Cameron:** —to fight inflation in a deflationary economic climate. John Crow had it right, right up until the point of the stock market crash. Right after he sensed that there was still strength in the economy he raised interest rates. He did it right for about six months. After that he should have been easing off, easing off, easing off. He failed to see the extent of the downturn in this country, and I fear that our major indicators are not picking up the extent of the depressed economic circumstances across the country, with the exception of British Columbia.

**Mr. Soetens:** Mr. Cameron, I appreciate your presentation. I read it while you were having this excellent conversation with my colleague on the left here. I read what nine economists, yourself included, put together in this. Having read it, I discover that these nine eminent political economists have decided that there isn't a government in Canada that's reflecting their particularly consensus view—if I could describe it as such—on which way the country ought to be going. Doesn't that

[Translation]

**Mme Marleau:** Mais, par ailleurs, nous devons nous acquitter des paiements d'intérêt, même si, comme vous le dites, les taux d'intérêt sont maintenus trop haut.

**M. Cameron:** C'est un autre mythe auquel j'aimerais faire un sort. Quelqu'un autour de la table a dit que nous pourrions nous voir refuser toute forme d'emprunt à l'étranger n'importe quand. Corrigez-moi si je me trompe. Je ne connais qu'un seul cas où un gouvernement souverain n'a pu mobiliser de fonds depuis 1945: la République arabe unie en 1960. Elle était en défaut envers le Fonds monétaire international.

**M. Blenkarn:** Le seul cas?

**M. Cameron:** Le seul que je connaisse. Elle n'a pu emprunter un cent. Personne ne voulait lui prêter. Nous avons eu le Mexique, le Brésil, la Pologne, autant de pays qui ont continué d'emprunter. Tous ont prêté. . .

**Mme Marleau:** Quels taux ont-ils dû payer, cependant, pour emprunter?

**M. Cameron:** Terribles, presque aussi élevés que les nôtres. Ils avaient une raison. Nous n'avons aucune raison de payer aussi cher. Il faut comprendre clairement que le déficit étranger et le commerce étranger du Canada sont par rapport au reste du monde. Au Canada, la grande variable, c'est le taux d'intérêt. Si nous relevons les taux d'intérêt, l'argent entre et propulse le dollar canadien, au point que nous avons de la difficulté à vendre à l'étranger, etc.

La balance des paiements au Canada s'ajuste au compte courant à partir des mouvements de capitaux. On pense parfois: «Ah non, ce qui compte vraiment, c'est d'acheter ou de vendre plus de marchandises au reste du monde.» En réalité, cela est secondaire. L'important, c'est de voir si les capitaux entrent au pays ou s'ils en sortent.

**Le président:** Si je vous comprends bien, nous avons vraiment besoin de plus de capitaux étrangers pour attirer l'argent.

**M. Cameron:** Non. Nous en avons eu bien trop. Nous avons abusé des emprunts étrangers pour la seule raison que les taux d'intérêt étaient élevés et que le gouvernement a décidé. . .

**Le président:** De financer les dépenses publiques pour les programmes sociaux.

**M. Cameron:** . . . de combattre l'inflation dans une conjoncture déflationniste. John Crow avait la bonne formule, jusqu'au krach boursier. Lorsqu'il a senti que l'économie avait encore une certaine vigueur, il a relevé les taux d'intérêt. Il a fait ce qu'il fallait pendant six mois environ. Ensuite, il aurait dû relâcher, graduellement, petit à petit. Il n'a pas vu l'ampleur du repli au Canada, et je crains que nos grands indicateurs ne traduisent pas toute l'étendue du marasme économique au pays, sauf en Colombie-Britannique.

**M. Soetens:** Monsieur Cameron, je suis heureux de votre exposé. Je l'ai lu pendant que vous aviez cette excellente conversation avec mon collègue, à ma gauche ici. J'ai lu ce que neuf économistes, vous-même compris, avez résumé ici. Lecture faite, je découvre que ces neuf éminents spécialistes de l'économie politique ont décidé qu'il n'y a pas un seul gouvernement au Canada qui reflète leur consensus—si je puis le qualifier ainsi—sur la voie dans laquelle lancer le pays. Ne

[Texte]

suggest to you that the economists who advise governments of all political stripes in this country just don't agree with the view of nine eminent economists?

**Mr. Cameron:** First of all, I believe that governments decide, not their advisers. Secondly, I think that—

**Mr. Soetens:** Do you believe that?

**Mr. Cameron:** Yes, I do. I think that Michael Wilson and Don Mazankowski have been calling the shots.

**Mr. Soetens:** But in fairness, Mr. Cameron, do you believe that all eleven governments in this country would ignore all the advice they get and just decide what they want without advice?

**Mr. Cameron:** No, but the idea, for instance, that we should reduce government spending, which was in Mr. Wilson's "Agenda for Economic Renewal" document of 1985, didn't originate with the Department of Finance. They may have agreed or not agreed, but it was the government that decided.

**Mr. Soetens:** That's Wilson, and that may be a very specific Conservative viewpoint.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Soetens:** But today in this country we have more than just Conservative governments, unfortunately. Across this country, whether you're Conservative or Liberal, a Liberal of the right, a Liberal of the left, a New Democrat of the extreme left, or a New Democrat of the extreme right, it seems that none of them agree with what you're saying.

**Mr. Cameron:** First of all, I think you have to make an important distinction, that only the federal government has a monetary policy.

**Mr. Soetens:** True.

**Mr. Cameron:** Only the federal government has a trade policy.

**Mr. Soetens:** But they all have a spending policy.

**The Chairman:** Are you suggesting to the provinces to print money as well?

**Mr. Soetens:** But all governments have spending, and your comments have related to spending.

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Soetens:** All governments have spending power and borrowing power. You're suggesting, or this group suggests, that cutting spending is not the answer, and that in fact—

**Mr. Cameron:** It will make things worse.

**Mr. Soetens:** —increasing it is better than cutting it. Yet you haven't got a government in Canada that seems to take the same position.

**Mr. Cameron:** When Bob Rae says, I don't want to be out borrowing a billion dollars a month, everybody has sympathy with that. Nobody disagrees that this is a problem and it is not something we should all do gleefully at any particular time. The point is, how can he get out of the situation where he has to borrow a billion dollars a month?

**Mr. Blenkarn:** By not spending the money.

[Traduction]

faute-il pas en conclure que les conseillers économiques des gouvernements de toutes les couleurs au Canada ne sont tout simplement pas d'accord avec neuf éminents économistes?

**M. Cameron:** Tout d'abord, ce sont les gouvernements qui décident, pas leurs conseillers. En second lieu. . .

**M. Soetens:** Vous croyez cela?

**M. Cameron:** Oui, je le crois. Ce sont Michael Wilson et Don Mazankowski qui mènent.

**M. Soetens:** Mais en toute justice, monsieur Cameron, croyez-vous que les 11 gouvernements du pays puissent faire la sourde oreille à tous les conseils qu'ils reçoivent et faire à leur guise, sans tenir compte de ces conseils?

**M. Cameron:** Non, mais l'idée, par exemple, qu'il faut réduire les dépenses publiques, dans le sens du «Programme de renouveau économique» de M. Wilson en 1985, ne venait pas du ministère des Finances. D'accord ou pas, c'était le gouvernement qui décidait.

**M. Soetens:** C'est Wilson, et il peut s'agir d'un point de vue conservateur très particulier.

**M. Cameron:** C'est vrai.

**M. Soetens:** Mais aujourd'hui, au Canada, nous n'avons pas seulement deux gouvernements conservateurs, malheureusement. Dans l'ensemble du pays, Conservateurs ou Libéraux, Libéraux de la droite ou Libéraux de la gauche, Néo-démocrates de l'extrême gauche ou Néo-démocrates de l'extrême droite, personne ne semble d'accord sur ce que vous dites.

**M. Cameron:** D'abord, il y a une distinction importante à faire, soit que seul le gouvernement fédéral a une politique monétaire.

**M. Soetens:** Juste.

**M. Cameron:** Seul le gouvernement fédéral a une politique commerciale.

**M. Soetens:** Mais ils ont tous une politique de dépenses.

**Le président:** Conseillez-vous aux provinces d'imprimer de l'argent également?

**M. Soetens:** Mais tous les gouvernements font des dépenses, et vos commentaires avaient trait aux dépenses.

**M. Cameron:** C'est vrai.

**M. Soetens:** Tous les gouvernements ont un pouvoir de dépenser et un pouvoir d'emprunter. Vous dites—ou ce groupe dit—que la réduction des dépenses n'est pas la solution, et que, de fait. . .

**M. Cameron:** Cela aggraverait la situation.

**M. Soetens:** . . .il vaut mieux les augmenter que les diminuer. Pourtant, pas un seul gouvernement au Canada ne semble de votre avis.

**M. Cameron:** Lorsque Bob Rae dit: «Je ne veux pas aller emprunter un milliard par mois», on lui prête une oreille sympathique. Personne ne conteste ce problème, et ce n'est pas une chose que nous devons tous faire joyeusement à tout moment. Il s'agit de savoir comment il peut se sortir de la situation qui l'oblige à emprunter un milliard de dollars par mois.

**M. Blenkarn:** En ne dépensant pas l'argent.

[Text]

**Mr. Cameron:** If he tries to do it by cutting spending, and if every other government in Canada agrees and they all cut spending, it's going to make the situation worse.

• 2155

**Mr. Soetens:** I'm convinced that Bob Rae, of all people, did not take advice from the C.D. Howe Institute or the Fraser Institute. I suspect he took more advice from your colleagues in this group, or from some of the other eminent political economists from the left side of the perspective. He must have taken that advice rather than the Fraser Institute's advice, surely.

**Mr. Cameron:** Any government, particularly a New Democratic government, that has to go and borrow in Europe, or wherever it is going to borrow these days, is in a delicate situation. When it's a provincial, it's a sub-national level of government. My comments here and the issue here are related to monetary policy, which is under the jurisdiction of the federal government, and I think that Bob Rae, Roy Romanow, Clyde Wells, and Gary Filmon would all sort of agree that interest rates are too high and that their cost of borrowing is too high.

**Mr. Soetens:** I suspect that I could probably get you to say that at some point in the future we cannot continue to borrow forever.

**Mr. Cameron:** Absolutely.

**Mr. Soetens:** Somewhere along the line, somewhere in the future we have to come to a point where we start to handle at least the deficit, if not the debt. My question is, in your perspective just what kind of economic growth do we need in Canada, and for how many years, before we achieve that point that you're targeting, and that, I presume, is zero debt and zero unemployment?

**Mr. Cameron:** Just remember that zero growth and debt... I would never target zero debt. I want to stabilize it.

**Mr. Soetens:** I should have said zero deficit. Just what do we need to achieve that point, and how many years out?

**Mr. Cameron:** The starting point is that 3% growth per year is zero. It's zero because our population increases 1.5% and we've got the know-how to increase what we're producing, with that increase in population, by another 1.5%. So if you increase by 3% you are zero. So 3% is sustainable. Anything less than 3% is unacceptable, and for anything more you have to take a look, but I'd be aiming for 3%. In order to get out of the situation we're in we'd be much better to have 4%, 5%, 6% over three years, say an average of 5% over three years. Three percent is zero. Anything less than 3% is a failure.

**Mr. Soetens:** Say 5% over three years. What would you think at the end of three years? What have we got?

**Mr. Cameron:** The key question is what is the differential going to be between the real interest rate and the rate of growth? If we get a real rate of growth of 6% and we have a real interest rate of 8%, we're still going in the hole. If we have a rate of growth of 3% and a real interest rate of 1.5%, we're going to be able to reduce the national debt by 1.5% a year, which to my way of thinking would make sense. If we're going to have real interest rates of 3%, then in order to stay in the

[Translation]

**M. Cameron:** S'il essaye de le faire en sabrant dans les dépenses, et si chaque autre gouvernement au Canada est d'accord et emboîte le pas, ce sera encore pire.

**M. Soetens:** Je suis persuadé que Bob Rae, en tout cas, n'a pas suivi les conseils de l'Institut C.D. Howe ni du «Fraser Institute». Je soupçonne qu'il a plutôt suivi ceux de vos collègues de ce groupe, ou de certains des autres éminents économistes de gauche. Il doit avoir suivi ces conseils plutôt que ceux du «Fraser Institute», c'est sûr.

**M. Cameron:** Un gouvernement, surtout un gouvernement néo-démocrate, qui doit aller emprunter en Europe, ou ailleurs de nos jours, est en situation délicate. Dans le cas d'une province, c'est un niveau infranational de gouvernement. Mes commentaires, et le problème, ici, concernent la politique monétaire, qui est de compétence fédérale, et je pense que Bob Rae, Roy Romanow, Clyde Wells et Gary Filmon seraient tous d'accord pour dire que les taux d'intérêt sont trop élevés et que le loyer de l'argent est trop élevé.

**M. Soetens:** J'arriverais probablement sans trop de difficulté à vous faire dire qu'à partir d'un certain moment donné nous ne pourrions plus continuer d'emprunter indéfiniment.

**M. Cameron:** Absolument.

**M. Soetens:** Quelque part dans cette équation, à un moment donné, nous devons commencer à nous occuper au moins du déficit, sinon de la dette. Voici ma question: dans votre perspective, de quel genre de croissance économique avons-nous besoin au Canada, et pendant combien d'années, avant d'en arriver au point que vous visez, et qui, je suppose, est zéro dette et zéro chômage?

**M. Cameron:** N'oubliez pas que la croissance zéro et la dette... Je ne viserais jamais une dette zéro. Je veux la stabiliser.

**M. Soetens:** J'aurais dû dire un déficit zéro. Que faut-il faire pour y arriver, et combien d'années faudra-t-il?

**M. Cameron:** Au départ, une croissance annuelle de 3 p. 100, c'est une croissance zéro. Zéro, parce que notre population augmente de 1,5 p. 100 et que nous avons les connaissances pour accroître la production, avec cette augmentation de population, d'encore 1,5 p. 100. Donc, 3 p. 100 d'augmentation, c'est une croissance zéro. Par conséquent, 3 p. 100 d'augmentation, c'est soutenable. Moins de 3 p. 100, c'est inacceptable. Si c'est plus, il faut s'y arrêter, mais je viserais 3 p. 100. Pour sortir du pétrin dans lequel nous sommes, il serait bien préférable d'avoir 4, 5 ou 6 p. 100 sur trois ans, mettons une moyenne de 5 p. 100 sur trois ans. Trois pour cent, c'est zéro. Moins que 3 p. 100, c'est l'échec.

**M. Soetens:** Mettons 5 p. 100 sur trois ans. Que penseriez-vous au bout de trois ans? Qu'avons-nous?

**M. Cameron:** La grande question est de savoir quel sera l'écart entre le taux d'intérêt réel et le taux de croissance? Avec un taux réel de croissance de 6 p. 100 et un taux d'intérêt réel de 8 p. 100, nous courons toujours au déficit. Avec un taux de croissance de 3 p. 100 et un taux d'intérêt réel de 1,5 p. 100, nous arriverons à réduire la dette nationale de 1,5 p. 100 par an, ce qui, dans mon optique, aurait du sens. Avec des taux d'intérêt réels de 3 p. 100, il nous faut une croissance de 3 p.



[Texte]

same place we've got to have growth of 3%. In order to stabilize that, we've got to have 3%.

Roughly speaking I'd say, given the extent of difficulties and given the fact the economic world doesn't move very fast in any direction, I'd love to see 3% growth and I'd love to see 3% real interest rates, and I'd like to see the debt to deficit rate stabilized. But that's not really what concerns me. What concerns me is how do we get the 1.5% of new entrants into the job market jobs, my students at the University of Ottawa, and others? How do we get some of the 3 million people who don't have work, jobs? I'm not sure that 3% is going to do that. It might stabilize the debt to GDP ratio, but if we're actually going to close the gap between what we can potentially do and what we're doing, a gap the OECD has estimated to be 10%, we're falling 10% below our actual capacity.

I'm not sure what we're going to do, but I'm telling you it's not going to come from cutting government spending. It's not going to come, I repeat, from cutting government spending.

**Mr. Soetens:** I'm prepared to accept your argument. I may not agree with it, but it's your argument. You're saying 3% is not good enough in order to deal with the problems, that all that does is kind of balance where we are today. I want to deal with the problems. So do you. What do we need to do to deal with problems, because whether it's debt deficit on my side of the ledger, or unemployment—you can run down the list of problems with poverty, you can run down all those issues—the fact of the matter is you want to deal with them. What's it going to take?

• 2200

**Mr. Cameron:** I think it takes a major program of public investment, standing up and saying we're going to increase public investment in this country across the board on a regular basis for the next five years, that we're going to invest in education, we're going to invest in research and development, we're going to make venture—

**Mr. Soetens:** But you're talking there about government investment.

**Mr. Cameron:** Yes.

**Mr. Soetens:** And that's what is going to drive up the growth in the economy?

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Soetens:** When you talk about a real increase in government expenditures, I appreciate the \$120 billion we spend has an awful lot of things in it that are not infrastructure in—

**Mr. Cameron:** That's right.

**Mr. Soetens:** —the context of what you're talking about. If we kick that down to some \$35 billion or whatever it might be, what should that \$35 billion climb to? Seventy billion dollars over 5 years?

**Mr. Cameron:** It depends on how serious you think the unemployment situation is. I think it's awfully serious—

**Mr. Soetens:** All right. So?

[Traduction]

100 pour rester au même point. Pour stabiliser cela, il nous faut 3 p. 100.

De façon approximative, dirais-je, compte tenu des difficultés et du fait que le monde économique ne bouge pas très vite dans un sens ni dans l'autre, j'aimerais voir une croissance de 3 p. 100 et des taux d'intérêt réels de 3 p. 100, et j'aimerais voir le ratio de la dette sur le déficit se stabiliser. Mais ce n'est pas vraiment ce qui m'inquiète. Je m'inquiète bien plus de savoir comment trouver du travail aux 1,5 p. 100 de nouveaux venus sur le marché du travail, à mes étudiants de l'Université d'Ottawa, et aux autres. Comment mettre au travail certains des 3 millions de sans-emploi? Je ne suis pas sûr qu'il suffira de 3 p. 100. Cela pourrait stabiliser le ratio de la dette sur le PIB, mais pour effectivement refermer l'écart entre ce que nous pouvons faire et ce que nous faisons, un écart que l'OCDE a estimé à 10 p. 100, nous tombons à 10 p. 100 en deçà de notre capacité réelle.

J'ignore ce que nous ferons, mais je vous dis que cela ne viendra pas des compressions des dépenses publiques. Cela ne viendra pas, je le répète, des compressions des dépenses publiques.

**M. Soetens:** Je suis disposé à accepter votre point de vue. Je ne suis pas forcément d'accord, mais c'est votre façon de voir. Vous dites que 3 p. 100, ce n'est pas suffisant pour régler les problèmes, que c'est à peine suffisant pour équilibrer notre situation actuelle. Je veux régler les problèmes. Vous aussi. Que faut-il faire pour cela, car, que ce soit la dette ou le déficit dans mon optique, ou le chômage—you pouvez énumérer tous les problèmes que pose la pauvreté, et toutes ces choses-là—essentiellement, vous voulez les régler. Que faudra-t-il?

**M. Cameron:** Il faut un grand programme d'investissement public, il faut se lever et dire que nous allons accroître l'investissement public au Canada, de façon uniforme et soutenue pendant les cinq prochaines années, que nous allons investir dans l'éducation, que nous allons investir dans la recherche-développement, que nous allons lancer. . .

**M. Soetens:** Mais vous parlez là de l'investissement public.

**M. Cameron:** Oui.

**M. Soetens:** Et c'est ce qui va relancer la croissance économique?

**M. Cameron:** C'est cela.

**M. Soetens:** Vous parlez d'augmentation réelle des dépenses publiques. Je sais que nos 120 milliards de dollars de dépenses portent sur bien des choses qui ne sont pas de l'infrastructure dans. . .

**M. Cameron:** C'est juste.

**M. Soetens:** . . . le contexte de ce dont vous parlez. Si nous ramenons cela à quelque 35 milliards, ou à peu près, jusqu'où ces 35 milliards de dollars doivent-ils grimper? Soixante-dix milliards de dollars sur cinq ans?

**M. Cameron:** Cela dépend de votre perception de la situation du chômage. Je pense qu'elle est terrible. . .

**M. Soetens:** Très bien. Et alors?

[Text]

**Mr. Cameron:** So I don't have any problem with a figure that would go from \$10 billion up. As much heat as you can take, I could take. As far as you're ready to go, I'm ready to go. Somebody has to recognize that we're simply not going to deal with this unemployment situation if we try to reduce government spending.

**Mr. Soetens:** You're suggesting that if the federal government kicked in \$10 billion per year—

**Mr. Cameron:** Yes.

**Mr. Soetens:** —for the next five years, that would make a significant dent on several of the issues. What would that do to the growth in gross national product?

**Mr. Cameron:** It depends on how you calculate the multiplier. Basically the way I like to calculate it is that if you reduce the unemployment rate by 1% you get a corresponding increase of about 2% or more in GDP. For every percentage point you can reduce unemployment, you can get 2% of GDP growth.

If we could get the unemployment rate down by 2% per year for three years, get it down by 6%, we could get some pretty interesting numbers on the GDP side. You figure out how much it takes to get a percentage point of the unemployment rate down. How many people is that? How much is going to cost them to put them in work?

Think of it in terms of public spending on job creation, period. If those people have jobs, then they go out and spend, and then—

**Mr. Soetens:** You've obviously got a very convincing argument from your perspective, and these eight other economists I presume are more or less in agreement with what you're saying. Why can't you convince any of the provincial governments to go along with it? Which country in the world has taken the approach that you're suggesting?

**Mr. Cameron:** Japan.

**Mr. Soetens:** Okay.

**Mr. Cameron:** Japan has just announced two successive major stimulus packages of the equivalent of \$100 billion U.S.

**Mr. Soetens:** What's their debt to gross national product?

**Mr. Cameron:** I have to go over to Mr. Blenkarn on those heavy numbers. He knows that, by the way, but—

**The Chairman:** You could also ask what shape their economy is in these days, and we could find that number—

**Mr. Soetens:** What do you need it for?

**The Chairman:** —quite quickly.

**Some hon. members:** The debt.

**Mr. Cameron:** They've got something like a current account surplus of around \$100 billion.

**Mr. Soetens:** So they've got lots of money to spend.

**Mr. Cameron:** Yes, and they—

[Translation]

**M. Cameron:** Alors je n'ai pas de problème avec un chiffre qui partirait à 10 milliards de dollars. Je résiste aussi bien que vous à la pression. Je vous suivrai aussi loin que vous voudrez aller. Il faudra bien reconnaître un jour ou l'autre que ce n'est pas en réduisant les dépenses publiques que nous réglerons le problème du chômage.

**M. Soetens:** Selon vous donc, si le gouvernement fédéral injectait 10 milliards de dollars par an. . .

**M. Cameron:** Oui.

**M. Soetens:** . . . pendant les cinq prochaines années, cela entamerait vraiment plusieurs des problèmes. Qu'est-ce que cela ferait à la croissance du produit national brut?

**M. Cameron:** Cela dépend de la façon de calculer le multiplicateur. Fondamentalement, je préfère le calculer en faisant correspondre à une réduction de 1 p. 100 du taux de chômage une augmentation d'environ 2 p. 100 ou plus du PIB. Pour chaque point de diminution du chômage, on peut avoir 2 p. 100 de croissance du PIB.

Si nous pouvions abaisser le taux de chômage de 2 p. 100 par année pendant trois ans, soit de 6 p. 100 au total, nous pourrions avoir certains chiffres très intéressants du côté du PIB. Calculez ce qu'il faut pour faire reculer le taux de chômage d'un point. Combien de monde cela fait-il? Combien en coûterait-il pour mettre tout ce monde au travail?

Envisagez cela sous l'angle des dépenses publiques de création d'emplois, sans plus. Si ces gens-là ont du travail, ils dépensent, puis. . .

**M. Soetens:** Votre argument est manifestement très convaincant dans votre perspective, et ces huit autres économistes, faut-il croire, sont à peu près d'accord avec vous. Pourquoi n'arrivez-vous pas à convaincre l'un ou l'autre des gouvernements provinciaux d'emboîter le pas? Quel pays du monde a adopté l'approche que vous préconisez?

**M. Cameron:** Le Japon.

**M. Soetens:** Très bien.

**M. Cameron:** Le Japon vient d'annoncer deux trains successifs de mesures d'incitation, dont la valeur équivaut à 100 milliards de dollars des États-Unis.

**M. Soetens:** Quel est le ratio de sa dette sur le produit national brut?

**M. Cameron:** Je dois consulter M. Blenkarn pour ces gros chiffres. Il le sait, soit dit en passant, mais. . .

**Le président:** Vous pourriez aussi demander dans quel état est l'économie japonaise ces jours-ci, et nous pourrions avoir ce chiffre. . .

**M. Soetens:** Pourquoi en avez-vous besoin?

**Le président:** . . . très rapidement.

**Des voix:** La dette.

**M. Cameron:** Le Japon a un excédent courant de l'ordre de 100 milliards de dollars.

**M. Soetens:** Il a donc des tas d'argent à dépenser.

**M. Cameron:** Oui, et il. . .

[Texte]

**The Chairman:** Their total accumulated debt is 6% of GDP, as opposed to us in Canada where we're about 92%.

**Mr. Soetens:** So to say Japan is doing it, they may have the ability to do it simply because they've got no debt.

**The Chairman:** They've got about 84% of GDP to go before they catch us.

**Mr. Soetens:** But to say that somebody—

**Mr. Cameron:** Listen. Wait. Wait—

**Mr. Soetens:** —has agreed with your philosophy—

**Mr. Cameron:** The problem—

**Mr. Soetens:** —they're in a different game altogether.

**Mr. Cameron:** The problem with you guys is you're too young and you can't remember back to the 1930s—

**Mr. Soetens:** Well, Mr. Blenkarn is a lot older than the rest of us.

**Mr. Cameron:** —when every government in the world said the only way to get out of our economic circumstances is to reduce spending. Some of them were brave enough and said they would increase taxes. They said they had to take money out of the economy, every bloody economy. So they all did this and we never did get out of the recession of the 1930s. What did we do? We had a world war instead, and as soon as we had a world war everybody said, well, boy, this is really urgent; we'd better start spending money, and we immediately began to spend like crazy, like drunken sailors. We spent and spent, and within a year we had full employment. Everybody was at work. Why? Because we saw a common enemy.

If we were to agree today around this table that the common enemy is unemployment, and it's as serious as if there were an army poised to invade our country, we would immediately begin to spend money and get people employed in order—

**The Chairman:** The government also controlled prices and wages at the time in order to that. Do you think we should institute that?

• 2205

**Mr. Cameron:** I have never had any problem at all with the notion of regulating the 100 largest corporations in Canada and saying to them, listen, you can't increase prices every time you want to do so; I am sorry. I would have no problem with that at all. It is a much better way of dealing with inflation than raising interest rates to 22%, was it, in 1981.

**Mr. Soetens:** Based on some of your comments before, that governments increased taxes, would you say that is just like a price increase in some instances, and maybe the answer is that if you are going to regulate those 100 corporations so that they can't raise their prices, you similarly regulate governments so that they can't raise their share of what's out there?

**Mr. Cameron:** First of all, I never say never.

[Traduction]

**Le président:** Sa dette accumulée est de 6 p. 100 du PIB, alors que la nôtre est d'environ 92 p. 100.

**M. Soetens:** Tout cela pour dire que le Japon le fait, qu'il en est peut-être capable, tout simplement parce qu'il n'a pas de dette.

**Le président:** Il a environ 84 p. 100 de PIB à gruger avant de nous rattraper.

**M. Soetens:** Mais de là à dire que quelqu'un. . .

**M. Cameron:** Écoutez. Attendez. Attendez. . .

**M. Soetens:** . . . a accepté votre principe. . .

**M. Cameron:** Le problème. . .

**M. Soetens:** . . . il y a une marge.

**M. Cameron:** Votre problème, messieurs, c'est que vous êtes trop jeunes et ne vous rappelez pas les années trente. . .

**M. Soetens:** Eh bien, M. Blenkarn est bien plus vieux que nous tous.

**M. Cameron:** . . . du temps où tous les gouvernements du monde disaient que le seul moyen d'échapper à la crise économique était de réduire les dépenses. Certains ont eu le courage d'annoncer des augmentations d'impôts. Ils devaient, disaient-ils, retirer de l'argent de l'économie, de chaque maudite économie. Or ils ont tous fait la même chose, et nous ne sommes jamais sortis de la récession des années trente. Qu'avons-nous fait? Nous avons eu une guerre à la place. Aussitôt la guerre éclatée, chacun a dit: «Bon Dieu, c'est vraiment urgent; vaudrait mieux commencer à dépenser.» Et nous nous sommes mis à dépenser comme des fous, à jeter de l'argent par les fenêtres. Nous avons dépensé sans compter, et un an plus tard, nous avions le plein emploi. Tout le monde était au travail. Pourquoi? Parce que nous avons vu un ennemi commun.

Si nous devons convenir aujourd'hui autour de la table que l'ennemi commun, c'est le chômage, qu'il est aussi dangereux qu'une armée assiégeant notre pays, nous commencerions immédiatement à dépenser et à mettre le monde au travail pour. . .

**Le président:** Le gouvernement a aussi contrôlé les prix et les salaires à l'époque, justement pour cela. Pensez-vous que nous devrions faire de même?

**M. Cameron:** Je n'ai jamais eu le moindre problème avec l'idée de réglementer les 100 premières sociétés au Canada et de leur dire: «Écoutez bien, plus question de majorer vos prix comme vous l'entendez; nous sommes navrés.» Je n'y verrais aucun problème. Comme moyen de contrer l'inflation, c'est bien mieux que de porter les taux d'intérêt à 22 p. 100—était-ce bien cela?—comme en 1981.

**M. Soetens:** Vous avez dit tantôt que les gouvernements ont majoré les impôts. Diriez-vous que c'est comme une augmentation de prix dans certains cas, et que la réglementation de ces 100 sociétés pour les empêcher de majorer leurs prix oblige à réglementer de même les gouvernements pour les empêcher d'étendre leur part du gâteau?

**M. Cameron:** D'abord, il ne faut jamais dire jamais.



[Text]

**Mr. Soetens:** Oh?

**Mr. Cameron:** I would never say to a company, you can't raise prices. I would just say, if you want to raise prices, here is what you have to do. You can't do it on your own hook. You're not entirely free here.

There is an argument, and I think it is a good argument, that if you consider all the public things that we now have in Canada in 1993 that we didn't have in 1945, the cost of providing those is somehow built into increases in our costs in this country across the board. Some of our price increases, which we call inflation, may not be inflation in the sense of too much money chasing too few goods. They may be cost-push, and I think that Mr. Crow again got it dead wrong when he sort of said, well, gee, we are really going to go into a major sort of inflationary —

**Mr. Blenkarn:** What about that cost-push, though? It may well be cost-push, but we have to sell what we produce in this country—because we can't be self-sufficient—to the world, and therefore we have to sell at world prices whether we like it or not. The cost of government, in other words the cost of our overhead, built-in taxes, built-in programs, built-in social services, built-in whatever you want to call it, is involved in the price of everything we export from this country. If our prices or our costs are too high, don't we have to reduce them in order to be world competitive?

Maybe you can sit back and say, you don't have to be world competitive, old fellow. You can just live on your resources like you used to do in the good old days. The trouble is our resources aren't worth a tinker's damn today on world markets.

**Mr. Cameron:** You put your finger on it. We are not self-sufficient. We have to sell abroad in order to do what? To import. The only reason we export is to import. There is no other reason.

**Mr. Blenkarn:** That's right.

**Mr. Cameron:** Why do we export \$20 billion more than we import? Why do we always have an export surplus?

**Mr. Blenkarn:** We don't export \$20 billion more than we import.

**Mr. Cameron:** We don't? Well, we did for a while.

**Mr. Blenkarn:** In terms of goods. We may export some services. Yes, we export services. We enjoy ourselves—

**Mr. Cameron:** I think there has been only one year since the war that Canada hasn't run a surplus in goods trade, an export surplus.

**The Chairman:** We have a deficit on services that more than makes up for it.

**Mr. Cameron:** Oh, yes.

**The Chairman:** We would have to stop people at the borders from taking vacations, because that's part of services, you see.

[Translation]

**M. Soetens:** Ah?

**M. Cameron:** Je ne dirais jamais à une entreprise: «Pas question d'augmenter vos prix.» Je lui dirais tout simplement: «Si vous voulez monter vos prix, voici ce qu'il faut faire. Vous ne pouvez pas décider seuls. Vous n'avez pas toute liberté d'action dans ce cas.»

On peut faire valoir, à juste titre, selon moi, que, compte tenu de tous les programmes publics que nous avons au Canada en 1993 et que nous n'avions pas en 1945, le coût de la prestation de ces services est en quelque sorte intégré uniformément dans les augmentations de nos coûts, au Canada. Certaines de nos augmentations de prix, que nous attribuons à l'inflation, ne sont pas forcément de l'inflation, au sens d'un excédent de la demande sur l'offre. Elles peuvent être dictées par les coûts, et, à mon sens, M. Crow s'est là aussi mis un doigt dans l'oeil en disant, en quelque sorte: «Ma foi, nous allons vraiment entrer dans une grande spirale inflationniste. . .»

**M. Blenkarn:** Mais que dire de cette inflation par les coûts? Elle peut bien venir des coûts, mais nous devons vendre au monde ce que nous produisons chez nous—parce que nous ne sommes pas autosuffisants. Nous devons vendre aux prix mondiaux, que cela fasse notre affaire ou pas. Le coût du gouvernement, autrement dit, nos frais généraux, les impôts intégrés, les programmes intégrés, les services sociaux intégrés, et tout le tralala intégré, tout cela fait partie du prix de tout ce que nous exportons. Si nos prix et nos coûts sont trop hauts, ne devons-nous pas les abaisser pour conserver notre compétitivité mondiale?

Vous pouvez peut-être prendre du recul et dire: «Pas besoin d'être concurrentiels à l'échelle mondiale, mon vieux.» Vous pouvez toujours vivre de vos ressources comme dans le bon vieux temps. Le problème, c'est que nos ressources ne valent pas cinq cents aujourd'hui sur les marchés mondiaux.

**M. Cameron:** Vous avez mis le doigt dessus. Nous ne sommes pas autosuffisants. Pourquoi vendre à l'étranger? Pour importer. Si nous exportons, c'est seulement pour importer. Il n'y a pas d'autre raison.

**M. Blenkarn:** C'est juste.

**M. Cameron:** Pourquoi exportons-nous pour 20 milliards de dollars de plus que nous n'importons? Pourquoi avons-nous toujours un excédent d'exportation?

**M. Blenkarn:** Nous n'exportons pas pour 20 milliards de dollars de plus que nous n'importons.

**M. Cameron:** Non? Eh bien, nous l'avons fait pendant un certain temps.

**M. Blenkarn:** En marchandises. Nous pouvons exporter des services. Oui, nous exportons des services. Nous nous plaisons. . .

**M. Cameron:** Sauf erreur, depuis la guerre, le Canada a connu un excédent au compte des marchandises, un excédent d'exportation, chaque année sauf une.

**Le président:** Notre déficit au titre des services l'efface largement.

**M. Cameron:** Oh, oui.

**Le président:** Il faudrait retenir les vacanciers à la frontière, parce que cela fait partie des services, voyez-vous.

[Texte]

**Mr. Cameron:** No, no, no. What we have to do is determine that we have always been able to pay our way in the world in terms of exports. If you look at the size of our government compared to that of the other 24 countries in the OECD, we are at the lower end of the scale as opposed to the higher, so the size of our government isn't all that high.

If you are thinking simply of our cost performance, quite frankly the best measure of how you are doing in the world is probably your standard of living, and the Canadian standard of living has been incredibly high, and one of the reasons—

**Mr. Blenkarn:** We want to maintain it that way too.

**Mr. Cameron:** —is that we have imported a lot of labour.

**Mr. Blenkarn:** That may be.

**Mr. Cameron:** We have imported a lot of labour.

**Mr. Blenkarn:** Mr. Chairman, I would like to go on, but we could go on all night.

**The Chairman:** I think we have probably heard enough. I must say the thing that scares me the most about all this is to read that the authors, or the people who have put this paper together that Mr. Cameron has provided for us, are active in our universities and are actually trying to teach Canadian students some of this stuff. I find that pretty frightening. In any field other than economics we would probably ban them for life from teaching and suggest that they had been somehow brainwashing our children.

**Mr. Cameron:** Let's put it this way. The damage we do in the universities is infinitesimally small compared to the damage that's been done by John Crow, Michael Wilson and Don Mazankowski.

• 2210

**The Chairman:** Mr. Cameron, we would like to thank you for coming tonight. We have enjoyed the discussion. We always appreciate your appearance. Thank you.

**Mr. Cameron:** Thank you very much.

**The Chairman:** This committee stands adjourned.

[Traduction]

**M. Cameron:** Non, non, non. Il faut établir que nous avons toujours pu faire nos frais dans le monde au chapitre des exportations. Regardez la taille de notre gouvernement par rapport à celui des 24 autres pays de l'OCDE: nous sommes au bas de l'échelle, pas en haut. Notre gouvernement n'est donc pas si énorme.

Si vous pensez simplement à notre performance-coûts, très honnêtement, la meilleure mesure de notre performance dans le monde est probablement notre niveau de vie, qui est incroyablement élevé. Une des raisons. . .

**M. Blenkarn:** Nous voulons le maintenir, aussi.

**M. Cameron:** . . .c'est que nous avons importé beaucoup de main-d'oeuvre.

**M. Blenkarn:** Peut-être.

**M. Cameron:** Nous avons importé beaucoup de main-d'oeuvre.

**M. Blenkarn:** Monsieur le président, j'aimerais bien continuer, mais cela pourrait durer toute la nuit.

**Le président:** Je pense que nous en avons probablement assez entendu. Ce qui m'effraie le plus dans tout cela, c'est de lire que les auteurs, ou les gens qui ont préparé le document que M. Cameron nous a remis, sont à l'oeuvre dans nos universités et s'emploient, en réalité, à enseigner certaines de ces choses-là aux étudiants canadiens. C'est plutôt effarant. Dans n'importe quel autre domaine de l'économie, nous les bannirions à vie de l'enseignement et dirions qu'ils ont fait une sorte de lavage de cerveau à nos enfants.

**M. Cameron:** Disons que les dommages que nous causons dans les universités sont infiniment petits à comparer aux dommages causés par John Crow, Michael Wilson et Don Mazankowski.

**Le président:** Monsieur Cameron, nous vous remercions d'avoir été là ce soir. La discussion nous a plu. Nous sommes toujours heureux de vous entendre. Merci.

**M. Cameron:** Merci beaucoup.

**Le président:** La séance est levée.













**MAIL  POSTE**

Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid

Port payé

**Lettermail**

**Poste—lettre**

**K1A 0S9  
Ottawa**

*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Canada Communication Group — Publishing  
45 Sacré—Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

*En cas de non—livraison,*

*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Groupe Communication Canada — Édition  
45 boulevard Sacré—Coeur,  
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

**WITNESSES**

Mr. Doug Peters.

*From the Centre for Policy Alternatives:*

Duncan Cameron, President.

**TÉMOINS**

M. Doug Peters.

*Du Centre canadien de recherche en politiques de rechange:*

Duncan Cameron, président.

Available from Canada Communication Group — Publishing,  
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,  
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

**432000003**











